

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1911, n°1 à 53.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'oeuvre ici reproduite *appartient au domaine public.*

S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'oeuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette oeuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2013/DL2864764_1911_f.pdf



$$M = \omega^2 \varphi^7$$

52366

L'ART MODERNE

1911



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Art wallon (JULES DESTREE). — A propos de la Décoration théâtrale : *I. L'Acteur et le Décor* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Salon des Aquarellistes (FRANZ HELLENÉ). — Pour la sauvegarde du Vieux-Bruxelles (PAUL OTLET). — Théâtre de la Monnaie : *L'Attaque du moulin* (OCTAVE MAUS). — Les Arts en Extrême-orient (GISEBERT COMBAZ). — Les Amis des Musées (P. B.). — Bibliographie : *Les Imprudences de Peggy* (J. H.). — Chronique théâtrale : *Sire; Papillon, dit Lyonnais le Juste* (GEORGES RENCY). — Agenda musical. — Petite Chronique.

L'ART WALLON

Il y aura prochainement à Charleroi une Exposition dont le succès paraît dès maintenant assuré. Dans ce grand centre industriel, la manifestation de nos activités économiques sera particulièrement éclatante. Mais les organisateurs de l'Exposition ont justement pensé que pareille démonstration ne pouvait pas être exclusivement industrielle et qu'il fallait affirmer également, surtout dans ce milieu, l'importance primordiale des activités esthétiques. L'Exposition comprendra donc une Exposition des Beaux-Arts.

Nous avons été priés de bien vouloir nous en occuper. Notre premier souci a été de nous enquérir des conditions matérielles de l'installation éventuelle. L'incendie de Bruxelles, en effet, a tristement attiré l'attention de tous les amis de l'art sur les dangers d'exposer à la destruction des œuvres qu'aucun argent ne peut reconstituer ni remplacer. Nous avons eu à cet égard tous nos apaisements. Les locaux mis à notre disposition ne sont pas des baraquements provisoires, mais une construction définitive que la province de Hainaut vient de faire

ériger pour ses institutions d'enseignement technique. Ce bâtiment magnifique, absolument séparé du reste de l'Exposition, nous sera entièrement réservé. Il ne comprend point de matériaux combustibles et offre le maximum de sécurité.

Ces circonstances exceptionnelles nous ont décidés à tenter la réalisation d'un projet depuis longtemps caressé par les artistes de la Wallonie, celui d'une exposition rétrospective dans laquelle on pourrait résumer l'effort, au cours des siècles, de nos populations vers la Beauté. Sans avoir jamais été le centre d'une civilisation intense et rayonnante, le Hainaut ne fut point, ainsi qu'on le croit généralement, dénué de toute production d'art. On peut rappeler immédiatement les porcelaines de Tournay, des tapisseries d'Enghien et de Tournay, les dentelles de Valenciennes et de Binche, les orfèvreries de Mons, les grès de Bouffloux et, si l'on veut bien étendre notre région jusqu'à la Meuse, les dinanderies.

Nous avons eu, dès le moyen âge, des maîtres excellents, tel ce frère Hugo d'Oignies dont les œuvres sont admirables; et un grand nombre de sculpteurs et miniaturistes des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles sont des Wallons. Lors du grand siècle de la peinture : le XV^e, l'école de Tournay a une importance dont on se rend compte de jour en jour. C'est d'elle qu'est issu le maître pathétique Roger de la Pasture, absorbé dans l'éclat de l'école flamande sous le nom de Roger Van der Weyden. On sait peu de chose de Robert Campin et de Jacques Daret de Tournay, de Simon Marmion de Valenciennes. Mais leurs noms suffisent à montrer la contribution des provinces du Sud à cette superbe école flamande du XV^e. Faut-il rapprocher d'eux le maître considérable,



encore mystérieux : le Maître de Flémalle ? Tout permet de l'oser.

Au XIV^e siècle, lorsque triomphe définitivement Anvers, ce sont encore des maîtres wallons que nous trouvons à côté de Quentin Metsys. C'est Gossart de Maubeuge (Mabuse), c'est Henri de Bles, et Joachim Patenier apportant les premiers aspects du paysage moderne. C'est Nicolas Neuchatel, dit Lucidel, un des maîtres du portrait. A Mons, dans l'église Sainte-Waudru, un sculpteur de premier ordre, trop peu connu : Du Broeucq, a laissé des œuvres hautement intéressantes. Et, dans le Nord de la France, Belle-gambe de Douai serait aussi à rappeler.

Aux siècles suivants, la production artistique de nos régions est moindre, mais elle n'est pas nulle. Del Cour, le sculpteur liégeois, ne doit pas être oublié et nous pouvons citer un autre nom, prestigieux celui-là, Watteau de Valenciennes, inclus dans la gloire française comme Roger de la Pasture le fut dans la gloire flamande.

Au XIX^e siècle, Navez, de Charleroi, peignit des portraits remarquables dont on pourrait réunir une belle série, en grande partie inédite. Gallait, Hennebicq, Wiertz sont caractéristiques de leur temps et Fourmois, Boulenger et Baron continuent avec distinction la tradition du paysage wallon. Félicien Rops peut figurer au premier rang des graveurs de tous les temps.

Ces quelques noms auxquels viendront s'ajouter nombre d'autres, oubliés, ou ignorés en tant que Wallons, suffisent à montrer l'intérêt que pourrait présenter une exposition rétrospective. On ne peut songer évidemment à tenter de réunir pour chacun de ces maîtres une série complète d'œuvres, mais on peut espérer montrer quelques-unes d'entre elles à côté des souvenirs de nos arts décoratifs et industriels.

Même réduit à ces proportions modestes, le projet paraissait encore d'une réalisation bien difficile. On ne pouvait y songer sans être assuré tout d'abord des collaborations indispensables. Nous pouvons constater avec joie qu'elles ne nous ont pas été refusées.

Le gouvernement a bien voulu nous promettre son concours et le prêt d'un certain nombre d'œuvres de nos collections nationales. Mgr Mercier, archevêque de Malines, s'est déclaré sympathique au projet et interviendra pour nous faire accorder des prêts d'art religieux. Nous pouvons espérer d'autre part que les collections du Nord de la France s'ouvriront pour nous, car MM. Maurice Faure, ministre de l'Instruction publique, et Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, ont tenu à nous dire combien ils comprenaient l'intérêt de cette manifestation d'Art et d'Histoire si favorable au resserrement des liens d'amitié qui unissent la Belgique et la France. Enfin, les hommes éminents et dévoués qui se sont consacrés aux Exposi-

tions des Primitifs à Bruges et de l'Art du XVII^e siècle à Bruxelles ont accueilli avec faveur notre initiative et aideront notre inexpérience de leurs précieux conseils.

Avec de tels encouragements, l'espoir est permis. Nous allons donc nous mettre à l'œuvre. Nous comptons que le public, lui aussi, voudra nous aider, et nous accepterons avec reconnaissance toutes les indications qu'on voudra nous donner pour la réussite de l'entreprise.

Les morts ne doivent point, toutefois, nous faire oublier les vivants. A côté de l'exposition d'Art ancien, il y aura une exposition d'Art moderne. Nous avons pensé qu'elle pouvait avoir quelque originalité si elle s'inspirait, elle aussi, de la conception régionale qui a dicté l'exposition rétrospective.

Dès lors le Salon, tout en restant accessible à tous les artistes belges, sera réservé de préférence à la Wallonie. Cela ne signifie pas, bien entendu, qu'il suffira d'être né dans nos régions ou d'avoir évoqué un décor industriel pour y être admis; la condition première est, avant tout, d'avoir du talent. Mais comme il faudra choisir, la place disponible n'étant pas illimitée, une raison de choix entre deux talents égaux sera cette relation avec la Wallonie, attestée soit par le lieu de naissance ou de résidence de l'auteur, soit par le sujet de l'œuvre, sa destination ou sa signification. Nous voudrions même réunir dans une salle un certain nombre d'œuvres étrangères consacrées aux aspects industriels des gens et des paysages. Au milieu de ces œuvres-là, nous rassemblerions, naturellement, quelques chefs-d'œuvre de Constantin Meunier, dont le grand souvenir se lève chaque fois qu'on parle d'art et d'industrie et qui a nécessairement sa place d'honneur dans une exposition... à Charleroi.

JULES DESTRIÉE.

A propos de la Décoration théâtrale.

I. L'acteur et le décor.

L'effort énorme tenté dans le renouvellement du décor en Allemagne et en Russie a fini par donner en France je ne dirai pas aux directeurs de théâtre, mais à quelques amateurs et artistes l'idée de rénover aussi le nôtre. Souhaitons que cela réussisse car, vraiment, malgré tout le luxe déployé, l'éclat des lumières et la perfection des détails, c'est une chose bien indigente que la mise en scène d'une pièce de boulevard. Je dirai même que la somptuosité des accessoires ne sert qu'à faire ressortir davantage la fausseté des principes d'après lesquels est planté le décor.

Le théâtre réaliste lui-même, malgré sa bonne volonté et les résultats, somme toute bienfaisants, qu'il a apportés à l'art dramatique contemporain dans le domaine de l'interprétation, — le théâtre réaliste a été impuissant à réagir contre la routine. Au fond, parce qu'il la respectait.

Il a manqué à M. Antoine de deviner que sa rénovation devait être complète pour être efficace et qu'il fallait tout recommen-

cer, sur la table rase du plateau vide. Il ne sut pas s'élever jusqu'à cette conception radicale, et le colossal travail qu'il a fourni laisse quand même la question pendante, et au même titre.

Introduire le plus de réalité matérielle possible, le plus d'illusion de la vie possible dans un cadre qui, à lui seul, est une négation de la réalité courante, une sorte d'appel à la transposition dans l'artifice, constitue une contradiction. Plus le décor et les accessoires seront saisissants, plus ils *jurèrent* avec le manteau d'arlequin qui les cerne de sa fantaisie rouge et la scène qui les exhausse au-dessus de nos têtes, au-dessus de la vie. Si vous ajoutez à cela que la tentative de M. Antoine n'a tout de même pas osé toucher à ces principes sacro-saints et injustifiables des coulisses, des bandes d'air et de la rampe, alors vous comprendrez aisément que, malgré tout, il ne s'est agi avec elle que d'un détail: le fond de la question n'a pas été touché.

Admettez que vous ayez à jouer un drame et que l'on vous donne une scène nue : le plateau. A vous d'y mettre les décors, d'y disposer les lumières, d'y faire évoluer les personnages. Que feriez-vous ?

Je suppose que, nanti de cette liberté magnifique, vous commenceriez par vous débarrasser de tous les préjugés qu'aurait pu laisser en vous le souvenir des représentations jadis contemplées. Et vous auriez, pour vous donner des *idées*, tout bêtement recours au texte de la pièce. Dans ce texte, quel qu'il soit, vous trouveriez des détails capables de vous suggérer des indications particulières de jeu ou de décor, mais vous y trouveriez aussi des permanences, des lois que vous devineriez communes à toutes les autres pièces possible, et c'est de ces lois-là que vous déduiriez votre décoration.

Tout cela a l'air de la plus naïve vérité de La Palisse et cependant cela suffit à établir le principe que la scène est faite pour la pièce et non la pièce pour la scène, — donc à marquer du caractère de l'inutilité absolue les bons neuf dixièmes de tout ce qui se joue.

A l'heure actuelle, un dramaturge, même à son insu, ne conçoit pas son œuvre en vue du développement d'une action psychologique donnée, mais comme une sorte de *scenario* répondant, ligne à ligne, à toutes les exigences d'un théâtre moderne (en y mettant bien entendu, s'il est habile, — mais par surcroît, — des qualités d'observation, de dialogue et même de pathétique ou de comique). Lorsqu'on dit d'un homme qu'il est *doué pour le théâtre*, dans l'imagination des gens cela répond à l'idée non pas d'un écrivain qui envisage une situation dramatique et la traite selon les lois de l'esprit et la connaissance du cœur, mais d'un virtuose adaptant indéfiniment cette situation au relief et aux accidents de la scène : il voit ses acteurs remuer, il sait par où ils doivent entrer et sortir, comment il faut les éclairer, comment et où ils doivent prononcer certains mots susceptibles d'un certain effet, la place des accessoires, du fond, des portants, etc. : en un mot sa pièce lui apparaît comme un cinématographe perpétuel, vivant, minuscule, de mouvements justes et bien enchaînés, sur lequel il a écrit des paroles qui seront toujours suffisantes.

Est-ce à dire que l'acteur ne reste pas l'élément le plus important d'une représentation théâtrale ? Au contraire. Dans l'hypothèse où je vous place, ayant lu la pièce et l'ayant bien comprise, vous conclurez que l'acteur est le centre vivant de cette représentation, que tout doit évoluer autour de lui. Mais, direz-vous, cela s'accorde admirablement avec l'idée que l'on s'en fait aujourd'hui. L'acteur est choyé, fêté, plus célèbre qu'un poète, plus photo-

graphié qu'un roi, plus imité qu'un arbitre des élégances : pour un peu, il serait le personnage le plus représentatif de notre société. Il y a, en effet, quelque chose de juste dans ce culte adressé à l'acteur, mais en même temps de dévoyé. C'est par rapport à la pièce et non à la scène que l'acteur possède tant d'importance dans une représentation. Il ne doit pas émaner du décor, en surgir comme un des accessoires les plus coûteux et qui serait vivant, en un mot comme un merveilleux automate. C'est le décor qui émane de lui, qui dépend de lui. Sa parole doit le suggérer, à l'aide de quelques indications colorées. Il est l'unique intermédiaire entre l'attention du public et la pensée du poète (et ici, voyez, j'emploie tout naturellement le mot *poète* — le créateur — au lieu du mot *dramaturge* ou *écrivain*). Rien, aucun texte écrit entre les mains du spectateur, ne peut servir à vérifier ce qu'il dit ; tout repose sur lui. Son rôle a donc quelque chose de sacré, une confiance illimitée lui est faite.

Il a par conséquent un devoir : celui de comprendre le texte et d'en suggérer toutes les beautés. S'il y arrive, si sa parole, son accent, ses gestes et ses mouvements sont en parfait accord avec le poème, alors, sur la scène la plus vide, se crée une illusion souveraine d'espace où s'inscrivent des paysages. C'est cela le décor. Vous voyez à quel point il est simple, à quel point il est nu. Le rôle du décorateur sera donc de venir en aide, le plus discrètement, à l'infirmité possible de notre imagination, aux défaillances possibles de l'acteur, afin de recréer sur la scène cette illusion imprécise mais d'autant plus suggestive.

Vous voyez donc où nous en sommes avec le seul secours de la logique. En deux raisonnements nous avons amené le personnage idéal que vous êtes à établir, parti de l'hypothèse d'un plateau vide, une scène habitée par des protagonistes d'importance essentielle et habillée d'un décor simple et synthétique, d'un minimum de décor.

Idéalement, c'est-à-dire si tous les acteurs étaient de génie et tous les spectateurs d'imagination simple et ingénue, ce décor devrait être rigoureusement nu, c'est-à-dire consister en une draperie unie : fond neutre sur lequel se détacheraient les gestes de l'action. Ainsi le papier blanc sert d'écran aux vives images suggérées par la lecture d'un drame shakespearien. Ainsi la merveilleuse Isadora Duncan, par la seule magie de sa danse savante et infiniment suggestive, crée elle-même, contre l'obscur néant de la haute tenture, des cortèges, des plages, des ciels, des montagnes et des foules.

Mais pratiquement, et du seul fait qu'une action dramatique comporte des moments de repos relatifs pour ménager l'intensité de certains autres moments, il faut dessiner sur le fond quelque chose : quelque chose d'assez vague pour ne pas imposer au rêve du spectateur des images susceptibles de contredire en lui l'idée qu'il se fait du drame, mais quelque chose tout de même, qui le guide sans le violenter, qui l'aide à comprendre et à sentir.

Que sera ce décor ?

(A suivre.)

FRANCIS DE MIOMANDRE.

Le Salon des Aquarellistes.

Les Aquarellistes s'étaient un peu négligés depuis quelque temps. Le Salon actuel, sans être transcendant, accuse néanmoins un sérieux progrès. Il est bien fourni, d'une tenue générale très suffisante ; on y sent en outre du travail et de la fantai-

sie, parfois même de l'inspiration. Les étrangers ont amplement donné; il faut leur en savoir gré, car leur contribution, — les pages de MM. Besnard, Auburtin, Bartlett, La Touche, Bigot, Signac, Laprade notamment, — n'est pas au-dessous, tant s'en faut, de celle que présentent cette année quelques-uns de nos meilleurs peintres à l'aquarelle. Chez ceux-ci, on est heureux de voir se manifester, non pas des qualités nouvelles, ce qui serait peut-être trop demander, mais une sorte d'épanouissement nouveau des facultés que leurs œuvres précédentes avaient déjà révélées. Ainsi M. Cassiers, sortant du genre un peu facile où il s'est parfois trop longtemps arrêté, me paraît avoir atteint dans des pages comme *Ville zélandaise*, *Coin de port à Hoorn*, une véritable puissance d'expression, avec une sobriété qu'on ne peut assez louer. De même M. Uytterschaut, observateur attentif, travailleur obstiné, se montre de plus en plus justement inspiré lorsqu'il cherche à traduire les fraîcheurs des feuillages, les rayonnements de l'atmosphère, avec simplicité et sincérité. Ainsi encore MM. Théo Hannon, Donnay, Wellery, Jacob Smits. *L'Adoration des mages* de ce dernier est une œuvre fort belle, et d'une inspiration pleine de naïveté savoureuse.

Quelques-uns, pour qui le métier depuis longtemps n'a plus de secrets, pèchent par excès de facilité; c'est ainsi que les dernières œuvres de M. Marcette accusent une tendance de plus en plus forte vers une sorte de virtuosité dont l'effet est désagréable. De même M. Hagemans, dont l'habileté est trop visible. M. Baseleer est beaucoup mieux inspiré dans ses marines aux tons nacrés; *La Marée*, *Soir brumeux*, *Pêcheurs de coquillages* sont des œuvres personnelles et remarquablement observées.

Que ceux qui éprouvent le besoin, afin de traduire plus exactement leur vision, d'user de certains expédients dont l'aquarelle doit pouvoir se passer, comme des retouches à la couleur à l'huile, au pastel, se pénètrent des fines, chatoyantes et lumineuses aquarelles de M. Signac; le procédé s'y montre des plus simples, dans toute sa candeur, si l'on peut ainsi parler, et pourtant ces pages sont des œuvres complètes, achevées.

Les paysages hollandais de M. Van Sehen sont traités avec une grande sincérité et ils ont un charme mélancolique qui rappelle certains tableaux des paysagistes hollandais du XVII^e siècle. Dans la même note sincère et dénuée de tout « truquage » sont exécutés les remarquables paysages de MM. Laprade et Marret, qui se distinguent d'autre part par une vision un peu âpre mais pleine de caractère. Il faut encore citer les dessins si personnels et inquiétants de M. Klnopff pour le *Maître de la mer*, les jardins fleuris de M^{me} Gilsoul Hoppe, d'une séduisante fraîcheur, et les admirables aquarelles de M. Delaunoy que je préfère me borner à citer, ne pouvant, à mon grand regret, dire longuement l'émotion qu'elles inspirent et la profonde pensée qui y est contenue.

FRANZ HELLENS.

Pour la sauvegarde du Vieux-Bruxelles.

La ville de Bruxelles vient de décider la création d'un Musée Lapidaire dans le quartier d'Isabelle. Ce musée engloberait les souterrains de l'ancienne chapelle du Palais des ducs de Brabant; il serait relié à la rue Villa Hermosa et à l'Hôtel Ravenstein; le projet d'établir une école dans le bas-fond de la rue Terrarken serait abandonné.

Ces faits nouveaux devraient être de nature à faire envisager pour la Maison du Livre de la rue Villa-Hermosa d'autres éventualités que la démolition pure et simple.

A maintes reprises on a regretté de voir disparaître de beaux éléments archéologiques dans un quartier où étaient concentrés beaucoup de pittoresque en même temps que beaucoup de souvenirs: les vieux hôtels patriciens, les escaliers, les jardins suspendus, les coins de silence et de retraite tout à proximité des ruches bourdonnantes de la Montagne de la Cour et de la place Royale.

Il y a quelques années l'initiative privée restaurait l'Hôtel Ravenstein et en faisait un hôtel des Sociétés savantes. M. de

Royer de Dour, commissaire d'arrondissement, tuteur de M^{lle} de Neuforge, à cette époque mineure, entrant dans les vues de l'architecte Saintenoy, encouragé par l'Administration communale ayant à sa tête M. Buls, réalisait cette heureuse transformation. D'habiles négociations conduites par M. Saintenoy faisaient accepter en même temps pour la pharmacie Delacre des façades en style Renaissance Flamande: on pouvait espérer voir ériger en peu de temps, et sans qu'il en coûtât à aucun Trésor public, un ensemble architectural tout à fait remarquable. Hélas! La ville de Bruxelles expropria l'Hôtel Ravenstein, soutint à ce propos de très longs et coûteux procès pendant lesquels toute activité fut entravée et puis... elle laissa son immeuble dans un affreux état d'abandon.

Quelques années après, tout à côté, l'initiative privée faisait de l'immeuble, condamné à mort et déjà en ruines, de la rue Villa-Hermosa, une Maison du Livre groupant une trentaine d'associations. Elles y ont vécu en communauté comme les associations scientifiques cohabitent depuis 1894 à l'Hôtel Ravenstein. Cette fois, c'est l'Etat qui se prépare à commettre ici l'acte de dispersion de cet utile effort.

Il est temps encore de faire mieux. Tout le quartier Ravenstein-Villa-Hermosa-Isabelle devrait être traité *suivant des vues d'ensemble*. Il faut sauver de la destruction ces vestiges du Vieux-Bruxelles, vestiges doublement dignes de sollicitude puisque ces bâtiments, contrairement à tant d'autres conservés en mémoire du passé, ont une utilité directe et servent à des occupants.

Parmi les solutions possibles, il y aurait à envisager celle de construire les agrandissements de la Cour des Comptes sur les terrains partiellement disponibles de la rue Villa-Hermosa en face des bâtiments actuels de la Cour et à les relier les uns aux autres par un pont passage jeté au-dessus de la rue. On en a édifié un semblable récemment, pour relier les deux parties du Magasin du *Bon Marché*, rue Neuve.

Si, d'autre part, une entente intervenait avec la Ville de Bruxelles pour englober dans l'Hôtel Ravenstein l'une des vieilles maisons de la rue Villa-Hermosa contiguë à la cour de cet Hôtel, et si l'on fermait, en avant de leurs escaliers, les deux rues de Ravenstein et Villa-Hermosa, on aurait révisé un ensemble tout à fait intéressant. Au lieu de détruire, on aurait créé. Il suffirait de conserver et d'exproprier ce qui existe: Hôtel Ravenstein, Maison du Livre, Cour des Comptes, Musée Lapidaire, ruelles Ravenstein, Villa Hermosa et Terrarken; ce seraient là tous éléments désormais réunis entre eux.

PAUL OTLET

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

L'Attaque du moulin.

C'est en janvier 1894 que fut représentée pour la première fois à Bruxelles *L'Attaque du moulin*. Seize ans, déjà! — « Ça ne nous rajeunit pas », murmurait en m'ouvrant la porte du balcon côté cour le fidèle gardien des pelisses et manteaux, qui a des lettres. Cela ne rajeunit pas non plus la pièce, bien qu'on l'ait trempée dans l'eau de Jouvence d'une mise en scène nouvelle.

Mais, de fait, a-t-elle vieilli? N'ayant jamais été très jeune, — j'entends par là qu'elle ne bouscula en naissant aucune tradition, — elle nous apparut l'autre soir avec ses qualités de maguère, et aussi avec ses défauts. L'action est assez dramatique pour émouvoir le public, la partition a tout ce qu'il faut pour lui plaire et l'intéresser. Ce qui l'empêcha d'être classée au même rang que *le Rêve*, — dont le succès, on s'en souvient, fut retentissant. — c'est son style hybride, c'est le défaut d'unité d'une œuvre qui n'est ni franchement un opéra-comique, ni résolument un drame lyrique, et dans laquelle se heurtent sans trêve deux tendances contradictoires.

Dirai-je que la partie « opéra-comique » m'a paru, cette fois comme la première, musicalement réalisée avec plus de bonheur que l'élément tragique? La partition de M. Bruneau est pleine de trouvailles, de mélodies bien venues, de pittoresque et d'inven-

tion. Le premier acte, le meilleur des quatre, est presque tout entier d'une fraîcheur d'inspiration charmante. Par la netteté du dessin et la sûreté du rythme il fait penser souvent à Bizet. Mais lorsque l'auteur se hausse à l'expression pathétique, on le sent moins maître de son terrain, il devient plus grandiloquent que réellement émouvant. Ce qu'il faut louer néanmoins dans l'*Attaque du moulin*, c'est la probité d'un art qui s'efforce de traduire scrupuleusement le texte verbal, qui en serre de près toutes les intentions. Et sans doute est-ce à M. Gallet qu'il faut s'en prendre, et non au musicien, de ce que l'œuvre n'échappe pas aux conventions surannées et aux formules désuètes.

La création de l'*Attaque du moulin* bénéficia d'une interprétation exceptionnelle dont le souvenir fit pâlir quelque peu celle d'aujourd'hui. On se rappelle l'impression profonde que fit M. Seguin dans le rôle du meunier Merlier. M. Lestelly s'y montre comédien et chanteur de talent, sans effacer le souvenir de son prédécesseur. M. Zocchi met trop d'emphase dans un rôle que M. Leprestre chanta avec plus de discrétion et de goût. Visiblement grippée, M^{lle} Demellier ne donna pas, dans le personnage de Françoise, la mesure de ses moyens. Si M^{me} Degeorgis fut applaudie à juste titre pour l'accent tragique de ses imprécations, il faut reconnaître que l'artiste, dont l'intelligence scénique est remarquable, ne possède pas encore l'autorité avec laquelle M^{me} Armand — et surtout M^{me} Bréma — imposèrent la figure mi-réelle, mi-symbolique de Marcelline.

Il n'y a, au surplus, que des éloges à adresser à MM. La Taste, Dua, Lahaye, etc., chargés des rôles épisodiques, ainsi qu'aux chœurs et à M. Rasse, dont l'orchestre fut vibrant, précis et souple. Et pour la première fois M. Bruneau eut la joie de voir son œuvre réalisée comme il la conçut, dans le cadre pittoresque et émouvant d'une mise en scène qui évoque avec une vérité saisissante la guerre de 1870.

OCTAVE MAUS

LES ARTS EN EXTRÊME-ORIENT

Indian sculpture and painting, par M. HAVELL.
Chinese Kunstgeschichte, par M. MUNSTERBERG.

L'architecture hindoue avait trouvé en Fergusson un historien qui, sans avoir épuisé le sujet, en avait établi cependant les bases presque définitives. Mais la sculpture et la peinture, malgré leur intérêt, n'avaient été jusqu'ici que l'objet d'études fragmentaires. M. Havell a essayé de combler cette lacune. Son livre, rempli d'illustrations d'un goût excellent, montre la sculpture et la peinture de l'Inde sous un jour tout nouveau, que les mauvaises illustrations de la plupart des ouvrages similaires ne laissaient pas soupçonner (1). Se plaçant à un point de vue exclusivement artiste, M. Havell cherche à dégager l'idéal propre aux races de l'Inde et en dévoile les beautés particulières. Incontestablement, il a raison lorsqu'il s'insurge contre la manie de toujours ramener l'étude d'un art quelconque au canon grec. Celui-ci, en vérité, s'il a laissé de merveilleux chefs-d'œuvre, n'a pas totalisé ou épuisé l'expression de la Vie, de la Lumière et du Mouvement.

Écrit par un artiste et pour des artistes, le livre de M. Havell ne peut manquer d'attirer l'attention de tous ceux qui désirent connaître les multiples tentatives de l'homme pour extérioriser ses impressions de l'impérissable et changeante Beauté.

Dans un autre domaine, M. Munsterberg nous initie aux splendeurs de l'art chinois (2). M. Munsterberg, auquel on doit déjà une histoire copieuse de l'art japonais, commence la publication d'une étude excessivement documentée et abondamment illustrée de l'art dans l'Empire du Milieu.

Jusqu'ici les travaux de ce genre sont peu nombreux et d'inégale valeur. Sans doute les monographies abondent, mais leur condensation était devenue nécessaire. Le livre de M. Munsterberg est d'une grande originalité de vues : il s'efforce de dé-

gager les origines de l'art chinois des obscurités qui l'entourent en remontant aussi haut que possible à des époques quasi préhistoriques. L'auteur soutient avec raison que les arts de l'Extrême-Orient ne sont pas restés aussi isolés qu'on s'est plu jusqu'ici à le croire et il en donne des preuves nombreuses. Il cherche à déterminer quelles influences on pu se produire aux débuts et dans le développement de l'art chinois : il note ainsi de curieuses analogies avec l'art mycénien; il met en lumière, sous la dynastie des Han, des affinités entre l'art chinois et l'art gréco-romain. Le chapitre sur les Beaux-Arts analyse spécialement la sculpture et la peinture (l'architecture fera partie du second volume) avec une abondance de planches et de documentation que l'on chercherait vainement dans les autres histoires de l'art chinois. Afin d'être aussi complet que possible, M. Munsterberg étudie successivement les Beaux-Arts sous les différentes dynasties. Nous ne pouvons songer à le suivre sur ce terrain sans allonger par trop ce compte-rendu. Le lecteur y trouvera l'histoire développée de la peinture et de la sculpture chinoises. Nous y remarquerons le sentiment profond, intime, de la nature qui anime les artistes des grandes époques et qui rend l'étude de la peinture chinoise si captivante pour les lettrés. Par des photographies judicieusement choisies et par des dessins d'artistes, l'auteur nous fait mieux comprendre leur manière de rendre les aspects de leur pays. Le livre de M. Munsterberg sera lu avec autant de plaisir par les artistes que consulté par les professionnels de ces matières spéciales.

GISBERT COMBAZ.

LES AMIS DES MUSÉES

La *Société des Amis des Musées* s'est réunie en assemblée générale le 24 décembre. M. Paul De Mot, secrétaire, dans son rapport sur l'exercice écoulé, a rappelé que, depuis sa création en 1907, la Société a consacré près de 100.000 francs à l'achat d'œuvres d'art qui ont pris place dans les collections publiques. L'acquisition la plus importante, on le sait, fut réalisée au printemps dernier. L'*Annonciation* du maître de Flémalle est une remarquable réplique du panneau central du triptyque possédé par la famille de Merode; elle en diffère néanmoins par plusieurs détails intéressants. L'œuvre, conservée jadis en Belgique, est mentionnée brièvement dans la monographie publiée en 1898 par M. Von Tschudi (*Jahrbuch der Königl. Preuss. Kunstsammlungen*). L'entrée au Musée de Bruxelles de ce curieux tableau sera certes une appréciable contribution à l'étude critique du grand anonyme de notre xv^e siècle flamand. La Société ne s'est pas bornée à cet apport; tout récemment encore elle a offert au Musée un buste du roi Guillaume I^{er} des Pays Bas par le célèbre sculpteur allemand Rauch. En terminant, M. P. De Mot a adressé un appel à la générosité des Mécènes afin de permettre à la *Société des Amis des Musées* de poursuivre son but et d'étendre son action.

Après que M. Ch.-L. Cardon, trésorier, eut présenté le compte des recettes et dépenses, l'assemblée procéda aux élections statutaires et se sépara en émettant le vœu de voir bientôt figurer dans nos galeries nationales le magnifique tableau de Rubens *Les Miracles de saint Benoît* admiré à l'Exposition d'Art ancien, et les collections égyptiennes du roi Léopold II. Une nouvelle démarche sera faite en ce sens auprès du gouvernement.

P. B.

BIBLIOGRAPHIE

Les Imprudences de Peggy, par MEG VILLARS.

Ce que dira des *Imprudences de Peggy* notre collaborateur Francis de Miomandre, je l'ignore, mais, sans fouler ses plates-bandes d'un pied indiscret, je voudrais seulement féliciter Miss Meg Villars d'avoir su camper dans son livre de début un type original de « girl » sportive, bien découpée, que rendent fière « la vigueur de son bras et la longueur de son enjambée », toute

(1) HAVELL. *Indian sculpture and painting*; Londres, John Murray.

(2) MUNSTERBERG. *Chinese Kunstgeschichte*; Esstingen, Paul Neef.

différente de son amie, la blondinette enlirée aux claudineries, « jolie à croquer dans son costume de flanelle rose trop étroit qui la moule, au sortir du bain, avec une exactitude effrontée. »

Cette Peggy confessant : « J'ai l'air d'un grand garçon dans mon sobre maillot de jersey noir, échanuré légèrement comme celui d'un champion de natation », avec quelle joie elle s'évade des convenances et des conventions mondaines !

« Finis les grands airs, les robes longues et les parfums énevants ! Pour me rendre au cours de dessin de Brook Green, je reprends ma bicyclette, mes jupes courtes, mes cols empesés et mon âme garçonnière... Ma machine roule toute seule sur Bayswater Hill ; une main sur le guidon, l'autre dans la poche de ma veste, je siffle comme un loriot, le monde m'appartient... »

Et voici, à la louange du *hansom*, un hymne que Willy a traduit en octopodes qui peut-être s'ignorent :

« Rapide, le cab tangué et roule, suivant le cheval qui s'ébroue, cependant que, gaîment tintantes, les chaînettes d'acier du mors soulignent de leur cliquetis le trot allègre et cadencé de ses quatre sabots sonores. »

Il était bon de fixer la physionomie de la légère voiture qui, bientôt, vaincue par le taxi-auto, ne sera plus qu'un souvenir.

J. H.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Sire. — Papillon, dit Lyonnais le Juste.

M. Henry Krauss, très assagi, et la délicieuse Suzanne Demay, soubrette exquise, aidés de la vaillante troupe du Théâtre, jouent au Parc Sire, la tragi-comédie que M. Lavedan a tirée récemment d'un de ses premiers romans. Un préjugé veut qu'une pièce tirée d'un roman ne vaille jamais rien. Sire fera donc exception à la règle, car c'est une pièce extrêmement intéressante, amusante, mouvementée, émouvante même, et dont le dénouement a une véritable grandeur. Une vieille royaliste, en 48, est atteinte d'une douce folie : elle souhaite ardemment voir Louis XVII. Mais il est mort ! Que non pas. Il vit, elle l'affirme avec passion. Son docteur et son curé lui donneront donc cette joie suprême : ils lui montreront Louis XVII. Un acteur habilement stylé jouera le rôle du Dauphin. Et c'est Roulette, vrai gamin de Paris — vieux gamin, car il a l'âge du siècle : 48 ans ! — apte à tous les métiers, bon diable au fond, et qui, découvert et démasqué, ira proprement se faire casser la figure, à l'assaut des Tuileries, en protégeant la fuite de Louis-Philippe. Roulette, c'est Henry Krauss, admirable de gaîté, d'entrain, et aussi de majesté bouffonne dans le rôle du Dauphin. Et dans la pièce il a une amie, la lectrice de la vieille dame, qui est bien, sous les traits de Suzanne Demay, la plus affriolante soubrette que l'on puisse voir.

Le succès de Sire est très grand. Et puis, chose rare aujourd'hui, c'est une pièce propre, dont tous les personnages ne sont pas des bandits, et où il y a à la fois de l'élévation morale et de la saine gaîté.

* * *

Papillon, dit Lyonnais le Juste, la pièce de M. Louis Bénétières que M. Huguenet interprète avec son beau talent à l'Olympia, est une pièce honnête et reconfortante. N'y voit-on pas un ouvrier, devenu riche soudain, échapper aux séductions intéressées d'une bande d'aigrefins et épouser au dénouement sa rustique maîtresse ? M. Bénétières a très adroitement accommodé l'intrigue de *Mlle de la Seiglière* au goût du jour. Il y a mis un joli couplet sur le travail de la pierre et un autre sur le compagnonnage du Tour de France opposé à l'odieuse syndicalisme. Ils vous ont, ces deux couplets, un petit accent *Action Française*, Traditionnalisme, Vieille France, revue *l'Occident*, qui fait plaisir à entendre... Et M. Bénétières est un homme avisé : il sait d'où vient le vent. Malheureusement, il se souvient trop des procédés chers à l'ancien Théâtre Libre. Ses nobles et ses bourgeois, son notaire, ses valets sont d'une ignominie trop appuyée. Il y a sans doute beaucoup de canailles sur la croûte terrestre, mais il est rare tout de même d'en trouver autant réunies. Et cela crée à sa pièce amusante, rapide, de bonne

et saine comédie, un côté pénible dont on voudrait pouvoir détourner les yeux.

Il me paraît superflu d'ajouter que la pièce de M. Bénétières est très bien représentée. Même fatigué, comme il semblait l'être à la première, Huguenet est un acteur merveilleux : c'est la nature retrouvée à force d'art, d'intelligence et de travail.

GEORGES RENCY

AGENDA MUSICAL

M^{lle} Marguerite Laenen, pianiste, donnera le mardi 10 janvier, à 8 h. 1/2, un récital de piano à la Salle Studio.

Le mercredi 18, à 8 h. 1/2, à l'occasion du centenaire de la naissance de Liszt, audition au Palais des Arts d'œuvres du maître par M^{me} Marie-Anne Weber, cantatrice, et M. Arthur Van Dooren, pianiste. Conférence du Dr Dwelshauwers. — Le même jour, en matinée (4 h. 3/4), dans la même salle, première séance de sonates pour piano et violon par MM. N. et M. Laoureux. — Le même jour, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de M^{lle} Henriette Engberts, pianiste, et de M. Henri Jacobs, violoncelliste. Au programme : Beethoven, Chopin, Henselt, Liszt, Boellmann, Brahms.

M^{lle} Suzanne Godenne, pianiste, et M. M.-B. Hildebrandt, violoniste, donneront le vendredi 20 janvier, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, un concert avec orchestre sous la direction de M. Théo Ysaye. Au programme : Bach, Mendelssohn, Bruch, Saint-Saëns, César Franck.

M. Crickboom organise à la Grande-Harmonie quatre récitals de violon. Le premier est fixé au jeudi 26 janvier, à 8 h. 1/2.

PETITE CHRONIQUE

Le Gouvernement a acquis à l'Exposition des Aquarellistes les œuvres suivantes : H. Cassiers, *Coin de port à Hoorn (Hollande)*; P. Hagemans, *le Pêcheur*; V. Uytterschaut, *Automne*; Ch. Michel, *Jeune femme aux joons*; Th. Hannon, *Deuil de journaliste*; Bigot, *le Fuisan*; Ch.-W. Bartlett, *Mère et enfant*; N. Van der Waay, *Orpheline d'Amsterdam*.

A l'occasion du jour de l'an, l'Exposition sera fermée aujourd'hui. Rouverte demain, elle sera définitivement clôturée dimanche prochain, à 4 heures.

Demain s'ouvrira, à 2 heures, au Cercle artistique, une exposition de pastels signés Berthe Art, F. Baes, F. Charlet, A. Ciamberlani, O. Coppens, Comte J. de Lalaing, A. Delaunois, F. Gailliard, J. Gouweloos, A. Geudens, Ch. Michel, H. Richir, H. Rothier, H. Thomas, F. Van Holder, G. Van Zevenberghen, L. Wollés, R. Wytsman.

Dans une salle voisine seront exposées des œuvres de M. Dolf Van Roy.

La Ville de Bruxelles vient d'acquiescer pour le Musée communal une série de tableaux d'un intérêt à la fois artistique et documentaire. Ces tableaux, exécutés par M. S. Detilleux, reproduisent les aspects de quelques-unes des vieilles impasses de Bruxelles que font peu à peu disparaître les démolitions auxquelles on se livre avec frénésie en ce moment : l'impassé de la Violette, celles du Paradis, des Trois Perdrix, de St-Gabriel, de Varsovie, etc.

La Commission supérieure de Patronage de l'Exposition de Charleroi a été installée mercredi dernier, au Palais des Académies, sous la présidence de M. Armand Hubert, ministre de l'Industrie et du Travail. Les Comités de classe ont procédé ensuite à l'élection de leurs bureaux respectifs. Voici les résultats du vote relatif aux Industries artistiques (*Modèles, plans et dessins*; *Décoration fixe des édifices publics*; *Vitruux*) : Président, M. Adrien Delpy, architecte; vice-présidents, MM. Ad. Crespin, décorateur, Paul Du Bois, statuaire, R. Evaldre, peintre verrier, O. Masque-

lier, administrateur de verreries; secrétaire, M. Ch. Cousin, décorateur; trésorier, M. J. Manesse, décorateur.

Souhaitons que ce comité réussisse à constituer à l'Exposition de Charleroi le groupe des industries d'art moderne qui fut si injustement exclu de la section belge à l'Exposition universelle de Bruxelles.

La commission de la Tombola de l'Exposition vient de clôturer la liste de ses acquisitions en achetant le beau tableau de M. Ciamberrani *Au bord du Lac*, qui fut exposé l'été dernier au Cinquante-naire.

Nouvelles musicales :

Kaatje, la jolie pièce en vers de M. Paul Spaak, sera prochainement représentée sous la forme d'une comédie lyrique. L'auteur de la musique est M. Victor Buffin, dont une symphonie, une sonate pour piano et violon et diverses mélodies furent élogieusement appréciées.

Nous apprenons, d'autre part, que l'émouvant roman de M. H. Carton de Wiart *la Cité ardente* a inspiré à M. Georges Garnir un drame lyrique dont la partition sera composée par M. Joseph Jongen.

Notre collaborateur M. Ch. Van den Borren reprendra à partir du lundi 9 janvier, à 3 heures, à l'Université Nouvelle, et le continuera tous les lundis à la même heure, son cours sur *les Origines de la musique de clavier*, avec exemples musicaux.

Le théâtre de la Monnaie annonce la reprise prochaine de *Peléas et Mélisande*. C'est M^{lle} Valandri qui interprétera le rôle de Mélisande, créé par Miss Mary Garden. L'œuvre de M. Debussy vient d'être jouée à Londres, au théâtre du Covent-Garden, avec un très grand succès.

A propos de M. Debussy, nous apprenons que *l'Enfant prodigue* va être représenté à Munich et à Budapest.

Au théâtre du Parc, la première de *l'Aventurier* d'Alfred Capus est fixée au mercredi 11 janvier.

Les élèves de l'Académie des Beaux-Arts donneront à la Grande-Harmonie, le samedi 14 janvier, une fête artistique dont le produit servira à créer des prix pour les concours d'émulation qu'ils se proposent d'ouvrir, sous le contrôle des professeurs, entre les élèves des sections d'architecture, de peinture et de sculpture.

C'est le dimanche 15 janvier, à 3 heures, qu'aura lieu dans la Salle des Fêtes de la Ville de Bruxelles, rue Duquesnoy, la manifestation organisée par la *Société centrale d'Architecture de Belgique* en l'honneur de MM. Emile Janlet, L. et H. Blomme, Ernest Acker, Victor Horta et Octave Van Rysselberghe.

Le Roi visitera, à 4 heures, l'exposition de dessins d'architecture ouverte à cette occasion et assistera à la conférence que fera

sur *l'Histoire de l'Architecture en Belgique* M. Charles Bu's, président d'honneur de la Société.

Après de multiples démêlés avec la censure, *Salomé* a été représentée à Londres la semaine dernière. M^{me} Aino Ackté chantait le rôle de Salomé, M. Whitehall celui de Jochanaan. Mais il fallut, paraît-il, débaptiser ce dernier, car il est interdit en Angleterre de mettre en scène un personnage de la Bible. Jochanaan devient, dans la version britannique, un prophète anonyme. On remplaça en outre la tête coupée de ce dernier par une cuvette de sang auquel Salomé, dans la scène finale, trempe ses lèvres...

L'Oiseau bleu, de Maeterlinck, atteindra demain sa 400^e représentation à Londres.

Nous avons annoncé qu'un Congrès musical organisé par la Société Internationale de Musique aurait lieu à Londres du 29 mai au 5 juin. Les musicographes britanniques ont, dit-on, réuni 200,000 francs en vue des auditions, réceptions et fêtes qui seront offertes aux congressistes.

Il y aura notamment deux grands concerts symphoniques à Queen's Hall, une audition chorale, deux séances historiques de musique de chambre, une audition de vieille musique religieuse anglaise dans la cathédrale de Westminster, un service à Saint-Paul, un banquet au Savoy, etc.

On vient d'inaugurer à Rome, place Barberini, une plaque commémorative à la mémoire de Björnsjern Björnson sur la façade de la maison que le poète norvégien habita de 1860 à 1862.

Un Congrès artistique et littéraire se réunira en avril prochain à Saint Pétersbourg. Parmi les questions qui y seront étudiées, signalons : *l'Importance de la technique artistique* (rapporteur M. Répine); *l'Enseignement des arts dans les écoles moyennes pour élever l'instruction artistique générale* (M. Lichtvon); *les Tendances modernes de l'architecture, l'Esthétique dans l'organisation de la vie* (M. Loukornsky); *l'Enseignement du dessin à l'école, les Droits d'auteur de l'artiste et du photographe* (M. Karéline); *l'Art des jardins* (M. Koufard); *l'Esthétique à l'école* (M. Youdine), etc.

Rossini eut souvent dans ses boutades la dent dure. Un jour, dans un concert organisé par Strakosch à Paris, la Patti avait soulevé l'enthousiasme de la salle en interprétant avec un brio rare une fantaisie composée par l'impresario sur un motif de Rossini. Celui-ci avait écouté, impassible. Quand les applaudissements eurent cessé, un haut personnage, ne reconnaissant pas l'original sous l'affabulation de Strakosch, et sachant bien qu'il allait provoquer la verve caustique de Rossini, demanda à celui-ci, à mi-voix, et en prenant un air étonné :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Rossini, haussant les épaules, répondit, de façon à être entendu par toute la salle :

— Ça ? C'est ma musique *strakoschonnée* !

Puis il sortit, imperturbable, pendant que les rires éclataient.

LIBRAIRIE NATIONALE
G. VAN OEST ET C^{ie}

72, rue de la Montagne, BRUXELLES

ÉTRENNES 1911

Livres illustrés. Livres d'amateurs.

Livres pour la jeunesse.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA PERSE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez A. DURAND & FILS, Éditeurs

4, Place de la Madeleine, PARIS

- B. CROCÉ-SPINELLI. — **Terrienne** (JEAN RICHPIN), chant et piano. — *Prix net* : 1 fr. 75.
CLAUDE DEBUSSY. — **Jardins sous la pluie** (« Estampes » n° 3), transcription pour piano à quatre mains par LÉON ROQUES. — *Prix net* : 4 francs.
ID. — **Petite pièce** pour clarinette et piano. — *Prix net* : 1 fr. 75.
LÉON DELAFOSSE. — **Étude de concert** pour le piano. — *Prix net* : 2 francs.
CÉSAR FRANCK. — **Prélude, Fugue et Variation** (extrait des Pièces d'orgue). Transcription pour piano à deux mains par HAROLD BAUER. — 3 francs.
ID. — **Trois chorals pour orgue** Transcription pour piano à deux mains par BLANCHE SELVA. — *Prix net* : 2 fr. 50 chacun.
JOSEPH JONGEN. — **Concerto** pour violoncelle et orchestre (op. 18). Transcription pour violoncelle et piano par l'auteur. — *Prix net* : 8 francs.
MAURICE RAVEL. — **Quatuor** pour deux violons, alto et violoncelle. Partition. — 3 fr. 50.
ID. — **Ma mère l'Oye**, cinq pièces enfantines pour piano à quatre mains. Transcription pour piano à deux mains par J. CHARLOT. — 3 fr. 50.
ROGER-DUCASSE. — **Prélude d'un ballet**. Réduction pour piano à quatre mains par l'auteur. *Prix net* : 1 fr. 75. — Id. à deux mains. *Prix net* : 1 fr. 35.
ID. — **Suite française** en ré maj. (Ouverture, Bourrée, Récitatif et Air, Menuet vif). Réduction pour deux pianos à quatre mains. — 10 francs.
C. SAINT-SAËNS. — **Quatuor** en si bémol pour piano et cordes (op. 41). Transcription pour deux pianos à quatre mains par J. GRISET. — 15 francs.
ID. — **La Jeunesse d'Hercule**, poème symphonique (op. 50). Transcription pour piano par VICTOR STAUB. — *Prix net* : 4 francs.
VICTOR STAUB. — **Tarentelle** pour le piano (op. 23). — *Prix net* : 2 fr. 50.

L'Annuaire de la Curiosité et des Beaux-Arts

Il contient dans une première partie le résumé des principaux événements artistiques de l'année 1910 (grandes ventes, monuments inaugurés, etc.), la liste des expositions qui auront lieu en France et à l'Étranger en 1911, les associations artistiques, des chapitres concernant la législation en matière d'art, douanes, etc.

La seconde partie donne la liste des marchands de choses anciennes du monde entier, meubles, tableaux, livres, gravures ainsi que les professions qui s'y rattachent.

La troisième partie renferme les adresses des artistes, peintres, aquarellistes, pastellistes, miniaturistes, graveurs, statuaires habitant la France; les titres récompensés aux expositions.

C'est un ouvrage très complet et curieux, d'une documentation extrêmement sérieuse et qui sera fort apprécié de toutes les personnes qui, par goût ou professions, s'intéressent à l'art ancien et moderne.

Un volume de 360 pages contenant environ 20,000 adresses. Prix : 6 francs.

Administration : 90, rue Saint-Lazare, PARIS

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. (Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.)

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS.

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Musique de Chambre en Allemagne (G. SYSTEMANS). — Femmes de Lettres (M. S. M.). — A propos de la Décoration théâtrale : II. *Le Décor et la Lumière*, le *Théâtre des Arts* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Au Cercle Artistique et Littéraire : *Exposition de pastels* (F. H.). — Théâtre de la Monnaie : *Werther* (O. M.). — Nécrologie : *François Lamorinière* (O. M.); *Jeanne Tordeus* (O. M.). — Chronique théâtrale : *Le Million*; *Alfred de Musset* (G. R.). — Agenda Musical. — Petite Chronique.

La Musique de chambre en Allemagne ⁽¹⁾

S'il me fallait, comme les deux savants amis qui m'ont précédé à cette tribune l'ont fait pour la musique française et belge, vous tracer un tableau de la musique allemande au XIX^e siècle, la soirée tout entière ne suffirait pas pour vous en donner un aperçu résumé. L'étendue des territoires — car dans l'Allemagne nous comprenons ici l'Autriche, terre d'élection de la musique — la surproduction dans tous les domaines de cet art, la multiplicité des foyers d'activité musicale, tout cela a donné lieu à une floraison d'une exubérance et d'une variété extrêmes.

Nous nous cantonnerons donc, ce soir, dans le domaine de la musique de chambre; mais ici encore, je

(1) Conférence faite à l'Académie de musique de Bruxelles. — Cf. RIEMAN, *Dictionnaire de musique*; LANDORMY, *Histoire de la musique*; E. CLOSSON, *Notes prises au Cours d'Histoire de la musique (Cours d'Art et d'Archéologie)*.

devrai me borner à des vues très générales; une étude tant soit peu approfondie nous entraînerait bien au-delà des limites assignées à cette simple causerie. Et comme en ces brèves minutes je devrai vous parler de beaucoup de musiciens, je me trouverai réduit le plus souvent à vous présenter des énumérations nécessairement empreintes de sécheresse: je m'en excuse d'avance auprès de vous.

Il est malaisé de diviser en périodes nettement délimitées l'évolution de la production chambriste en Allemagne; ce pays, en matière musicale, a toujours été caractérisé par la décentralisation. Autrefois ce fut la multiplicité des petites souverainetés, de ces cours de ducs, princes, électeurs, dont chacune ayant sa chapelle et ses musiciens, constituait un foyer d'art plus ou moins vivace. Et, bien que les régimes politiques se soient transformés, cette tendance décentralisatrice et individualiste persiste encore à notre époque: à côté des quelques grands centres musicaux — Vienne, Munich, Dresde, Leipzig, Berlin, Cologne, — une infinité de localités secondaires, parfois même très « petite ville » font preuve d'une activité vraiment intéressante. Quant aux individualités marquantes, elles demeurent le plus souvent isolées, sans prendre la position de chef de groupe ou d'école: Haydn, Mozart, Beethoven furent, à ce point de vue, de grands solitaires, dont l'influence générale sur l'art a été profonde, mais qui n'ont pas fait de disciples au sens propre du terme. Et si dans la période plus proche nous voyons Mendelssohn fonder le groupe de Leipzig, Liszt créer une école pianistique ou Brahms réunir autour de lui — et bien malgré lui! — les éléments antiwagnéristes, ce sont là des phénomènes isolés, des exceptions à la règle d'individualisme

qui reprendra ses droits avec Schumann, avec Wagner, de nos jours avec un Richard Strauss.

Dans ce dédale d'œuvres et de tendances multiples, nous allons essayer de vous guider en montrant rapidement l'évolution de la musique de chambre — spécialement dans sa forme la plus typique, le Quatuor, — et en signalant à votre attention les principaux musiciens qui ont conduit ou suivi cette évolution. Les plus grands vous sont connus; tout a été dit à leur sujet, nous n'y insisterons pas. Mais le rayonnement de ces génies a souvent eu pour effet de rejeter dans l'ombre bien des musiciens plus modestes dont l'œuvre a cependant contribué au progrès de l'art et qu'il sera peut-être intéressant de rappeler ou de faire connaître. C'est ainsi que, dans la période contemporaine, surgissent des écrivains musicaux grâce auxquels la musique pure peut espérer reconquérir le rang que lui avait momentanément enlevé la gigantesque conception dramatique de Wagner.

Comme vous le savez, la musique de chambre moderne est issue de la « Sonate », forme originaire de la musique instrumentale, qui se manifeste en Italie dès le XVII^e siècle : sous les espèces d'abord de la sonate d'église, ensuite de la *Sonata da Camera*, sonate de chambre, c'est-à-dire musique de cour, musique mondaine. On appelait « Chambre » l'administration des résidences princières. Un document important de cette période primitive est la suite de danses en forme de variations pour quatre et cinq instruments (1617) de Jean-Herman, Schein mort en 1630, l'un des prédécesseurs de Bach dans le cantorat de Saint-Thomas de Leipzig.

Les deux éléments — sacré et profane — s'influencent, se compénètrent pour fusionner leur double caractère, sévère et galant, dans la sonate classique.

Les grands maîtres italiens du violon jouent dans le développement de cette dernière un rôle capital : Vitali (mort en 1692) publie des sonates à 2, 3, 4 et 5 parties; mais c'est la sonate à trois, pour deux violons et basse continue, qui constitue alors le type dominant; et de celle-ci émergera, comme spontanément, la réalisation instrumentale de la composition à quatre parties qui, dès les origines de la polyphonie vocale, était considérée comme la plus conforme à la répartition naturelle des voix.

La basse continue de la sonate à trois remplit encore, dans les quatuors de ces origines, son rôle de soutien fondamental; elle s'en affranchit graduellement pour conquérir une liberté de marche, un rôle individuel pareil à celui des autres parties.

L'Italie — notamment par Tartini (1692-1770) — prépare ainsi les matériaux de technique déliée grâce auxquels l'Allemagne va créer la musique de chambre moderne; dans les formes souples et nouvelles des

Italiens s'exprimeront les pensées substantielles et profondes de Bach et de ses successeurs.

C'est avec Haydn que s'ouvrira la période de définitif épanouissement. Véritable inventeur du style spécifique du quatuor moderne, bien distinct du style orchestral, Haydn le perfectionnera jusqu'à sa formule définitive; il aura des imitateurs obscurs, un lumineux rival — Mozart — qui l'égalera; un successeur — Beethoven — qui portera à l'apogée suprême le mode d'expression musicale le plus idéal, le plus pur, le plus absolu. Nul autre, en effet, ne suggère avec une telle intensité la notion de l'infini; et c'est par lui que Beethoven a réalisé, dans les divins *adagios* des dernières œuvres, la splendeur la plus spiritualisée.

Parmi les ouvriers de cette évolution fondamentale, nous rencontrons le second des fils de Jean-Sébastien Bach, Philippe-Emmanuel (1714-1788), auquel ses innovations et ses trouvailles ont valu le titre de « père de la musique instrumentale moderne »; — l'Italien Sanmartini (1^{re} symphonie exécutée à Milan en 1734), et aussi quelques Belges : le Bruxellois Pierre Van Malder (1724-1768), musicien de la Chambre de Charles de Lorraine, l'un des premiers auteurs de quatuors d'archets; un peu plus tard Gossec (né dans le Hainaut en 1734, son premier quatuor en 1759) et Grétry (1741-1813) dont l'abondante production théâtrale se complète de quelques quatuors à cordes.

Ces derniers peuvent se rattacher au groupe de petits maîtres qu'on désigne sous le vocable d'École de Mannheim, et qui constituent, en Allemagne, le lien entre la musique instrumentale des anciens classiques (les sonates de J. S. Bach et de Haendel rappellent encore celles du XVII^e siècle italien) et celle de l'école viennoise.

Parmi les compositeurs du groupe de Mannheim, nous relèverons notamment les deux Stamitz, X. Richter, Bocchereni, Chrétien Bach, Carl Ditters, dit von Dittersdorf (1739-1799), maître de chapelle des Princes-Evêques de Grosswardein et de Breslau. Le *Guide musical* a récemment publié ses mémoires; ils présentent dans une lumière bien amusante et pittoresque la vie des petites cours et des capellmeister du XVIII^e siècle. Dittersdorf, violoniste de talent, compta une centaine de symphonies (parmi elles un cycle d'après les *Métamorphoses* d'Ovide), et de nombreuses compositions de chambre, dont une douzaine de divertissements pour deux violons et violoncelle et six quatuors; l'un de ceux-ci a été joué à Bruxelles il y a quelques années et figure au prochain programme du Quatuor Zimmer. Ditters a de l'élégance, de la fraîcheur et de la clarté.

De leur côté les compositeurs de l'école viennoise, tels qu'Albrechtsberger (1736-1809), l'un des maîtres de Beethoven; Michel Haydn (1737-1806), compo-

siteur religieux, mais aussi chambriste apprécié; Dussek, Reichardt, Fesca, Ernest Wolf, se dépensent en productions d'une déconcertante abondance; c'est par dizaines, — parfois par cinquante ou par cent, — que l'on dénombre leurs symphonies, leurs sonates, leurs quatuors. Qu'est-il resté de ces compositions doctrinales, marquées pour la plupart du signe de l'oubli? Il manquait à leur science le germe de vie originale et féconde qui conférerait l'éternelle jeunesse aux créations des deux illustres contemporains, Joseph Haydn et Mozart.

Je vous ferais injure, en m'attardant au sujet de musiciens dont l'œuvre et la vie vous sont aussi familières : tous deux originaires de cette Autriche que sa situation médiane entre l'Italie et l'Allemagne rend si favorable à l'éclosion et au développement du génie musical; au point que les deux plus grands maîtres de la musique de chambre allemande, Beethoven et Brahms, y viennent œuvrer et mourir.

Vous savez combien laborieuse et sereine fut, en dépit du fardeau d'une épouse acariâtre, l'existence de Haydn (1732-1809). Ce qu'il importe surtout de noter ici, c'est le rôle qu'il joue dans l'histoire musicale. Recueillant et fusionnant par une sorte de divination géniale les travaux et les essais de ses prédécesseurs, Haydn en arrive à déterminer dans leur caractère, leur esprit leur forme résolument modernes, la Symphonie et le Quatuor : clarté et décision de la construction et du développement, sens des proportions, variété et souplesse du langage orchestral dans lequel les voix de chaque instrument sont désormais individualisées; charme des idées toujours alertes, expressives, plastiques; parfois émues, fortes ou largement sereines. C'est vraiment un art neuf, dont le classicisme s'allie à la vitalité la plus juvénile. Ne nous arrêtons ni aux Symphonies, trop peu connues et dans lesquelles se manifeste si souvent — plus direct peut-être que chez Mozart — le lien avec Beethoven; ni aux oratorios (*les Saisons, la Création, Tobie*), cantates et ouvrages scéniques. La musique de chambre requiert seule, aujourd'hui, notre attention : sur ce terrain, Haydn se montre d'une ingéniosité et d'une fécondité admirables : 77 quatuors, 30 trios d'archet, 35 trios avec piano; nous lui devons aussi cette heureuse combinaison du chant et du trio instrumental dont les *Mélodies écossaises* constituent un modèle plein de grâce et d'originalité.

Mozart (1756-1791); plus psychique, plus profond que Haydn; plus humainement tendre ou douloureux aussi; parcourant, dans sa brève carrière, tous les domaines de la pensée musicale et trouvant dans chacun la vérité, la nouveauté, la justesse et la beauté. Inaltérable pureté du style, splendeur harmonieuse de la ligne, mesure, discrétion, lumineuse clarté de l'idée et de la forme, constant accord entre la situation et

l'expression; — et cependant, dans cet art éminemment classique, quels élans d'ardeur passionnée, quels accents pénétrants, quelles hardiesses de développement et d'harmonie, comme cette fugue et ces marches chromatiques du finale de la *Jupiter* qui annoncent le Beethoven de *l'Héroïque* et le Wagner de *Tristan*!

Ce miraculeux génie, nous ne le connaissons guère en notre pays; et il faut l'occasion d'une de ces festivités comme celle à laquelle j'assistai dernièrement, à Salzburg, pour se rendre compte de la profondeur et de l'universalité de Mozart, le plus foncièrement musical des musiciens.

Ses Quatuors, modèles de perfection, d'ingéniosité, de délicieuse fantaisie; son Quintette avec clarinette, au céleste *larghetto*; ses compositions multiples où interviennent avec un à-propos si judicieux les timbres des instruments à vent : autant de manifestations de l'esprit novateur qu'il apporta dans la musique de chambre, comme dans la Symphonie et l'Opéra.

(A suivre.)

G. SYSTEMANS

FEMMES DE LETTRES

« C'est en réalité la seule femme de lettres que nous possédions. » (RACHILDE parlant de M^{me} Marie Lenéru, *Paris-Journal* du 3 janvier.)

Rien que ça? Le match, alors, avec le clan Marguerite Audoux? Est-ce possible, vraiment? Il nous fallut relire la phrase, si blasés que nous soyons sur la désinvolture de M^{me} Rachilde.

Il y aurait lieu de s'inquiéter si les hyperboles de certains critiques devaient amener un revirement d'opinion contre ce qu'ils louent avec excès. Mais non; il semble que les esprits avertis résistent à ces courants, action comme réaction. Le battage organisé (malgré l'auteur) autour de *Marie-Claire* n'a pas empêché que, malgré tout, l'on rende justice à ce roman très remarquable, et qu'à travers le vacarme on entende son accent pur, élevé, sympathique, nonobstant certain manque de saveur et je ne sais quel sens trop accompli du « livre bien fait. »

De même, si M^{me} Lenéru a le génie que lui prête Rachilde (et nous ne demandons qu'à le croire, et nous voici tout impatients d'entendre *les Affranchis*), on saluera ce génie malgré l'hommage agressif et péremptoire de *Paris-Journal*.

Il n'importe; c'est un jeu dangereux que jouent pour leurs candidates M^{me} Rachilde aussi bien que les amis de M^{me} Audoux, groupe trop cohésif : il faut un réel vouloir d'équité pour résister à ces sortes d'incitations à contredire.

Dans le cas de M^{me} Audoux, c'est par l'exagération qu'on vous provoque. Pour M^{me} Lenéru, puisque son œuvre nous est encore inconnue, rien ne permet d'apprécier la proportion de l'éloge, mais c'est autrement que se pose la question : M^{me} Lenéru fut-elle M^{me} de Staël, George Eliot ou Emily Brontë, va-t-on laisser dire que la France ne possède pas d'autres femmes de lettres, — quand il y a M^{me} de Noailles, quand il y a Colette Willy, dont les œuvres, depuis quelques années, ont doué la littérature fran-

gaise d'une sensibilité farouche, d'un sens inconnu de la détresse et du lyrisme, d'un accent sauvage et conscient que nul n'avait encore entendu.

Je ne cite à dessein que les deux plus parfaites ; d'autres noms sont là, que j'écrirais avec bonheur, mais le nombre n'ajoutera rien, au contraire, à la valeur de la protestation (1).

À la vérité, M^{me} Rachilde fait une exception, une seule, en faveur de Laurent Évrard : « Celle-là aussi viendra quand il en sera temps, et vous serez éblouis par le trésor qu'elle détient. » Pourquoi ce ton prophétique ? Qui attend-on, et qu'attendrait-on, pour admirer — après les promesses du *Danger* — *Une leçon de Vie*, ce chef-d'œuvre de force contenue, où d'un bout à l'autre on entend gronder le conflit, sourd, pesant, fatal, jusqu'aux dernières pages où, sans que l'orage ait éclaté avec plus de fracas, la pitié descend comme une large pluie dans l'atmosphère lasse et détendue. Ce serait le moment de préférer une fois de plus la formule : « un livre qui aurait dû avoir le prix Goncourt. » Mais pour cela il faudrait croire au prix Goncourt, que n'ont eu ni Colette Willy ni M^{me} de Noailles.

M^{me} de Noailles porte un des grands noms de France et Colette Willy danse dans les music-halls : détails qui n'ont aucun intérêt, pas plus que la profession de couturière de M^{me} Audoux. Mais on dirait vraiment que les métiers également durs de femme du monde et de danseuse de music-hall sont censés porter avec eux leur réclame et comme un vent de frivolité, qu'ils éveillent tous deux une sourde résistance, un refus d'admirer à fond, et surtout d'admirer « en tas. » Elles n'eurent pour soutenir, l'une, sa jeune renommée, l'autre sa gloire déjà radieuse, ni l'appui de partisans disciplinés, ni la grosse voix de critiques paroxystes.

Elles ont bien mieux et elles doivent le sentir, ces deux âmes tristes : elles ont des centaines d'amis silencieux, isolés, à la fois inconnus et proches. Elles sont aimées en ce qu'elles écrivent. Elles sont aimées, non pas surtout à l'heure où l'on parle littérature, mais dans les moments meilleurs où, seul avec ses livres, on les rouvre doucement aux pages que l'on sait ; dans les moments plus vrais encore où l'on perd conscience des livres ; où ceux qui les écrivirent ne vivent dans nos cœurs, — l'été parmi les arbres, le ciel et l'eau, l'hiver par les crépuscules poignants, — que s'ils ont dépassé en nous la limite des paroles.

Au fait, c'est peut-être vrai qu'il ne faut pas leur donner le titre de « femmes de lettres »...

M. S. M.

A propos de la Décoration théâtrale (2).

II. Le Décor et la Lumière. — Le Théâtre des Arts.

Que sera ce décor ?

N'oublions pas que nous avons tout pouvoir d'oublier les traditions, les habitudes et que nous pouvons donc directement remonter aux principes. Nous sommes toujours sur la table rase du plateau avec un acteur et un fond neutre.

On peut dire, sans exagération, que la moitié de la décoration sera constituée par la lumière, par l'éclairage, l'autre moitié par la toile peinte sur laquelle jouera cet éclairage. Et même, cet éclairage n'a pas en vue le décor, mais bien l'acteur d'abord. Le décor est subordonné à la lumière. Le système de la projection

sur la scène qu'emploient brutalement les music-halls est excellent, avec des atténuations. Celui de la rampe, qui fausse le masque tragique et déforme les attitudes, est absurde. Mais nous touchons encore ici une fois à la persistance des traditions. C'est par économie — par impossibilité de faire autrement que les premiers théâtres furent éclairés ainsi. On continua plus tard, fidèlement, absolument comme s'il existait des raisons d'art ou d'optique à ce dispositif archaïque. La lumière doit venir d'en haut, ou de côté — comme dans la nature. Elle éclairera ainsi la figure de l'acteur et non son ventre, son front et non le dessous de son nez.

Quant au décor, il ne devra que suggérer au spectateur le paysage où se passe l'action. Chacun sait que la suggestion n'opère que par les moyens les plus simples. Certains tapis d'Orient qui enclosent un écran de bleu sombre entre les arabesques d'un portique léger et doré nous mettent vraiment en présence de la plus religieuse nuit. Il n'y aura donc jamais assez peu de meubles dans une chambre, d'arbres dans une forêt. Il y aura toujours trop de détails. Mais le choix du détail juste, sur un fond où les masses surtout seront visibles, et seront simples, prendra une importance extraordinaire de suggestion. Et là-dessus l'action du drame aura toute sa valeur.

Mais, dira-t-on, pourquoi n'en est-il pas ainsi depuis longtemps ? Car enfin tant de simplicité doit correspondre à une énorme économie de temps et d'argent, à une simplification précieuse des procédés, alors que le système actuel exige de considérables dépenses.

C'est justement la complication du système actuel qui empêche les directeurs d'en sortir. Ceux qui décorent et ceux qui menblent les scènes forment une corporation toute-puissante et d'attributions très enchevêtrées, et qui surtout, chose grave, ont imposé leur nom au public par la réclame au même titre que celui de l'auteur de la pièce ou des acteurs. Une pièce aujourd'hui est due en réalité à la collaboration, toute fortuite d'ailleurs, du dramaturge, du peintre de décors, des accessoiristes, des costumiers et des acteurs. Devant une telle coalition d'intérêts commerciaux, il est bien évident que les soucis de l'esthétique sont rejetés au second plan. Par fatigue, les directeurs se laissent faire ; certains, tirant avec virtuosité le meilleur parti possible de cette confusion, finissent par croire qu'ils sont dans le vrai. Mais ils dépensent pour cela d'énormes quantités d'argent. On peut dire qu'ils se tuent à maintenir une formule fautive, au lieu de franchement adopter la vraie. D'ailleurs, ils ne comprennent pas encore qu'elle est vraie.

Cette formule s'exprime de plusieurs façons, selon qu'elle est interprétée en Angleterre par M. Gordon Craig, en Allemagne par MM. Georg Fuchs, Erler, Max Reinhardt, Adolphe Appia, en Russie par MM. Meyerhold et Stanislavsky. Ce sont ces interprétations, toutes très remarquables, toutes profondément pareilles dans leur sens synthétique, que M. Jacques Rouché a réunies et commentées dans son livre si intéressant : *L'art théâtral moderne* (1), en y joignant les théories, d'application si heureuse et si magnifique, de M. Mariano Fortuny.

Lui-même sera le premier directeur de théâtre à Paris qui aura songé à rénover la décoration dans ce genre. Nous n'avons encore vu qu'un seul de ses efforts : la représentation du *Carnaval des enfants*, suivie de celle de *L'Amour peintre*. M. Octave Maus a dit ici même tout le bien qu'il fallait en penser. Mais il ne s'en tiendra pas là.

C'est étonnant comme on s'habitue vite à un décor qui n'a pas de bandes d'air ni de coulisses de côté, qui est éclairé d'une façon rationnelle, qui est brossé par un véritable artiste. On prend, à le regarder, une leçon toute subconsciente de goût, autrement efficace que les plus subtiles argumentations de la logique. Il se fait là une éducation de l'œil telle qu'ensuite les autres décors, à l'ancienne mode, même luxueux, nous révèlent la misère de leur conception, leur laideur, leur manque d'appropriation.

C'est ce sentiment que M. Jacques Blanche, dans les chroniques qu'il fait à *Excelsior* sur ce sujet, exprime chaque fois avec un esprit plus mordant et une autorité plus forte.

(1) JACQUES ROUCHÉ : *L'Art théâtral moderne*. Collection de la Grande Revue. Paris, Edouard Cornély.

(1) Nous n'ignorons pas, d'ailleurs, les articles si justement enthousiastes de M^{me} Rachilde sur Colette Willy. Mais alors ???

(2) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

Jusqu'ici, les décorateurs de théâtre nous ont rabattu les oreilles des prétendues difficultés mystérieuses de leur technique spéciale. C'est possible qu'il y ait des difficultés à leur technique, mais elles ne sauraient le moins du monde nous intéresser puisqu'elles ne correspondent pas au principe même de leur art, qu'ils ignorent complètement. Et leurs réussites partielles, les agréments qu'ils trouvent parfois ne servent qu'à davantage aggraver la question. Toute décoration est synthétique, surtout celle du théâtre. Cette vérité n'étant généralement comprise que par des artistes, M. Jacques Blanche, à chaque occasion, et avec un certain courage, réclame des artistes pour exercer le métier de décorateurs de théâtre.

Quand on se résignera à écouter ce conseil, on aura enfin des mises en scène simples, où le décor sera homogène à l'action dramatique, enfin des spectacles d'ensemble et où l'on ne sentira pas à tout instant l'énorme difficulté vaincue, chose qui distrair fâcheusement de l'émotion scénique.

Quoi qu'il en soit, un mouvement très net se dessine. Rendons aux ballets russes ce qui appartient à César. Ils nous ont apporté l'initiation. Mais leur brillant passage avait besoin d'être continué par un effort plus permanent, plus quotidien. *Le théâtre des Arts* appliquant tous les soirs à Paris des idées particulières au reste de l'Europe civilisée les a rendues enfin françaises. C'est une consécration.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Au Cercle Artistique et Littéraire.

Exposition de pastels.

Une intéressante exposition groupe en ce moment, au Cercle artistique, des œuvres de quelques-uns de nos meilleurs pastellistes. Certes, parmi ces trente tableaux il en est peu pour susciter l'enthousiasme; mais il y a là une jolie diversité qui plaît après tant d'expositions maussades qui se sont succédé par ce triste hiver. Disons tout de suite que les deux tableaux d'Alfred Delaunoy, *Paysage de fin d'été* et *Gerbes de blé au pays monastique*, sont des pages admirables, de merveilleuses synthèses d'une puissance comparable à celle des dessins de Millet. Les pastels de M. F. Baes se recommandent aussi par le souci du style et par leur sobriété de bon aloi, mais ils pèchent par une sorte de sécheresse dans le dessin, qu'un coloris assez subtil ne parvient pas à relever. Parmi les meilleures œuvres de l'exposition, notons le beau *Soir à Eglise* de M. Franz Gaillard, grandement vu; la *Cariatide* de M. Henri Thomas, les Van Zevenberghen, violents et solides, le *Vieux cerisier* de M. R. Wytzman, les portraits de M. L. Wollès, la chatoyante *Rêverie* de M. H. Richir, les portraits du comte de Lalaing, quelques paysages de M. O. Coppens, des fleurs de M^{lle} B. Art, des figures de M. Van Holder.

F. H.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Werther.

La reprise de *Werther* a fourni à M^{me} Croiza l'occasion de déployer, dans un rôle à qui nulle artiste n'a donné plus de grâce touchante, d'émotion et de passion contenue, ses qualités exceptionnelles de cantatrice et de comédienne lyrique. Il semble qu'elle le joue avec plus d'aisance encore, avec plus de vérité et de simplicité, que l'an dernier. C'est la vie même, dégagée de toutes conventions théâtrales. Et la pureté de sa voix, et l'expression avec laquelle elle la conduit achèvent de donner à son interprétation un charme qui impressionna profondément l'auditoire.

M^{me} Croiza a trouvé en M. Girod un partenaire excellent qui, dans les scènes de tendresse surtout, réalise un Werther attachant, artistement composé. On sait avec quelle autorité, avec quelle sûreté de voix et de gestes M. Decléry incarne le person-

nage d'Albert. On applaudit aussi M^{me} Eyreans, MM. La Taste, Danlée, etc., ainsi que l'orchestre qui, sous la direction de M. Rasse, completa l'heureuse impression de cette reprise, la meilleure peut-être de la saison.

O. M.

NÉCROLOGIE

François Lamorinière.

Après Jean Robie, un autre vétéran de l'École belge. François Lamorinière, vient de s'éteindre chargé d'ans et d'honneurs. On pourrait ajouter : de gloire, car si le goût s'est aujourd'hui détourné de l'art méticuleux du peintre anversois, celui-ci connut jadis le grand succès en Belgique et à l'étranger. Né à Anvers le 20 avril 1828, formé à l'Académie de cette ville, lié d'amitié avec Joseph Lies qui l'orienta vers l'étude de la nature, il se passionna pour les interprétations de la campagne flamande. Dès 1847, il se fit remarquer au Salon d'Anvers par la probité d'une exécution qui poussait à l'extrême le souci du détail. Suivant dans le paysage l'évolution que Leys avait fait subir à la figure, ainsi que le fait justement remarquer M. Camille Lemonnier dans son *Histoire des Beaux-Arts*, il s'était fait gothique pour exprimer avec plus de précision la réalité. Les nombreuses toiles qu'il exposa durant près d'un demi-siècle témoignent toutes de cette minutie qui le maintint parmi les artistes haut cotés jusqu'à ce qu'un art spontané, inspiré par la nature et par la vie, eût libéré le paysage de cet archaïsme et montré ce que les patientes transpositions de Lamorinière avaient d'artificiel. Par sa conscience d'artiste, par le scrupule qui le forçait à n'exprimer que les sensations qu'il avait ressenties (et à cet égard le paysage que possède de lui le Musée de Bruxelles définit fort exactement son idéal), il n'en demeure pas moins une personnalité nettement accusée. Il fut l'artiste représentatif d'une époque, d'un genre, et digne de respect pour avoir opposé d'immuables convictions aux vicissitudes de l'opinion.

Depuis plusieurs années, la cécité l'avait condamné à l'inaction. Commandeur de l'Ordre de Léopold, commandeur des Ordres de François Joseph d'Autriche et de Saint-Michel de Bavière, créé officier de la Légion d'honneur en raison de sa participation aux Expositions universelles de 1878 et de 1889, il était membre de l'Académie royale de Belgique, du corps académique d'Anvers, qu'il présida, des Académies de Rotterdam, de Prague, etc. Mais tant d'honneurs n'altèrent point la simplicité et la bonhomie de son caractère.

O. M.

Jeanne Tordeus.

Une triste nouvelle nous arrive à la dernière heure : M^{lle} Jeanne Tordeus, professeur honoraire au Conservatoire de Bruxelles, chevalier de l'Ordre de Léopold et de la Légion d'honneur, dont la santé donnait depuis quelque temps des inquiétudes, a succombé hier, âgée de 68 ans.

Rachel, on le sait, lui ouvrit les avenues qui la conduisirent à l'Odéon et à la Comédie Française. Mais c'est principalement dans le professorat que l'artiste, revenue en Belgique lors de la guerre de 1870, développa ses hautes qualités d'intelligence, de sensibilité et de cœur. Son rôle dans l'enseignement, l'influence qu'elle exerça, les réformes qu'elle s'efforça de réaliser eurent trop d'importance pour n'être signalés ici que par une mention hâtive; dans un prochain article, nous tenterons d'en fixer fidèlement le souvenir.

O. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Million. — Alfred de Musset.

Le Million est une adaptation nouvelle — et fort amusante, ma foi, — du classique vaudeville où un objet, perdu au premier acte ne se retrouve qu'au cinquième. MM. Georges Berr et Guillemaud se sont montrés, en l'écrivant, de dignes héritiers de

Labiche et du vieil Hennequin. Ils ont de l'imagination, de la drôlerie et de la verve.

Il ne faut jamais tenter de raconter ces vaudevilles : les plus joyeux, ainsi résumés, paraissent ternes et fades. Ce qu'on peut dire ici, c'est que les auteurs du *Million* sont les gens les plus adroits du monde et qu'ils ont su, en nous contant cette folle histoire d'un veston perdu, recherché vainement pendant quatre actes et retrouvé enfin au cirquisme, évoquer d'une façon très vivante un épisode pittoresque de la vie de Bohême. Ils ont également créé un personnage qui est presque un caractère : l'ami envieux et jaloux malgré lui. M. Victor Henry, qui interprète ce rôle à l'Olympia, est un artiste de grande valeur. Il est inénarrable sous le bonnet d'étudiant de vingtième année du bilieux Prosper Bénévent. Ses camarades, M^{mes} Simonnet et Becker et M^m. Blanche, Stacquet, Baudoin, Cueille, Darcey, rivalisent autour de lui d'entrain et de gaieté, et tout cela fait une interprétation extrêmement animée qui contribuera, autant que la pièce elle-même, à attirer le public à l'Olympia.

* * *

Au théâtre du Parc, M. Reding a consacré à Alfred de Musset l'une des séries de ses matinées littéraires, et il a fort bien fait. Musset a, en ce moment, à cause du centenaire de sa naissance, un regain de vogue dont il faut profiter pour remettre sous les yeux du public ses beaux chefs-d'œuvre. La troupe du Parc a fort convenablement interprété *Il ne faut jurer de rien* et récité la *Nuit de mai* et d'autres poésies. Musset est bien toujours le poète des femmes et des jeunes filles : la matinée a obtenu le plus vif succès. G. R.

AGENDA MUSICAL

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, séance de musique donnée à la Section d'Art de la Maison du Peuple par M^{lle} Fanny Hiard, cantatrice, MM. Peracchio, pianiste, et Blanco-Recio, violoniste.

Pour rappel, mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la salle *Studio*, (2 rue des Petits-Carmes), audition musicale par M^{lle} Marguerite Laenen, pianiste. Œuvres de Beethoven, Chopin, Liszt, P. Gilson et R. Moulart.

Le troisième concert Ysaye aura lieu au théâtre de l'Alhambra dimanche prochain, à 2 h. 1/2, et sera donné par le Tonkünstler Orchester de Munich sous la direction de M. Joseph Lassalle et avec le concours de M^{me} Hermine Bosetti, cantatrice du théâtre royal de la Cour, de Munich. Au programme : *Concerto grosso en ré mineur* (Hændel); Air « Vorrei Spiegarmi », de *Il curioso indiscreto* (Mozart); Symphonie n° 4, en sol majeur (G. Mahler); *Don Juan*, poème symphonique (R. Strauss); « Prélude et Mort d'Yseult » de *Tristan et Yseult* (R. Wagner); Ouverture de *Tannhäuser* (R. Wagner). — Répétition générale la veille, même salle, à 3 heures.

Mercredi 18, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de M^{lle} Henriette Engberis, pianiste.

Vendredi 20, même heure, même salle, concert donné par M^{lle} Suzanne Godenne, pianiste, et M. Hildebrandt, violoniste. L'orchestre sous la direction de M. Théo Ysaye.

Vendredi prochain, à 8 h. 3/4, au Cercle artistique, récital de violon par M. Fritz Kreisler, qui exécutera, accompagné par M. G. Lauweryns, des œuvres de Bach, Gluck, Porpora, Couperin, Boccherini, Françoëur, Wagner-Wilhelmy, Fritz Kreisler et Sinigaglia.

Samedi 21, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital du pianiste russe Marc Meytschick.

Dimanche 22, à la Monnaie, Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis avec le concours de M^{lle} Sansoni, pianiste.

Le Quatuor Zimmer donnera sa deuxième séance mercredi 25 janvier, à 8 h. 1/2, à l'École Allemande. Œuvres de Carl von Dittersdorf, Beethoven et Smetana.

Aux quatre concerts qu'il donnera à la Grande Harmonie et dont le premier est fixé au jeudi 26 janvier, à 8 h. 1/2, M. Mathieu Crickboom fera entendre les concertos de J.-S. Bach

(la mineur et mi majeur), de Haydn (sol majeur), de Mozart (la majeur), Beethoven, Mendelssohn, Corelli, Tartini, Nardini, H. Vieuxtemps (mi majeur) et H. Wieniawski (ré mineur) et le poème de Chausson. Location chez Schott.

Le lundi 30 janvier, à 8 heures, l'École de Musique de Saint-Josse-ten-Noode donnera, sous la direction de M. Rasse, dans la Salle des Fêtes, rue Galai, 131, un concert avec le concours de l'orchestre Ysaye et des élèves des cours d'ensemble, de chant individuel et de solfège (350 exécutants). Au programme : *Cantate inaugurale* et mélodies de S. Huberti, œuvres chorales de Gounod, P. Gilson et A. Deboeck.

La Société des Nouveaux Concerts d'Anvers donnera demain, lundi, à 8 h. 1/2, au théâtre Royal, son deuxième concert sous la direction de M. Otto Lohse, chef d'orchestre de l'Opéra de Cologne, et avec le concours de M. Harold Bauer, pianiste. Au programme : Schubert, Beethoven, Liszt, Sains-Saëns, Zöllner.

PETITE CHRONIQUE

La Libre Académie de Belgique vient de décerner son prix annuel (fondation Edmond Picard) à M^{lle} Juliette Labruyère pour ses remarquables reliures d'art.

Les statuts imposant le renouvellement par quart, tous les quatre ans, des membres de l'Académie, ont été élus à la dernière assemblée : MM. Thomas Braun, F. Holbach, G. Lemmen, E. Rombaux, Ch. Van den Borren, P. Van der Eycken, Vermeulen et Eugène Ysaye en remplacement de MM. Alex. Braun, H. Carton de Wiart, H. de Baets, E. Demolder, L. Dumont-Wilden, F. Durant, E. Robert, désignés par le sort, et Ch. Van der Stappen, décédé.

Rappelons que notre collaborateur M. Ch. Van den Borren commencera demain, à 3 heures, à l'Université Nouvelle, son cours sur *les Origines de la musique de clavier*.

Parmi les entretiens de nature à intéresser spécialement nos lecteurs, signalons, au même local, celui qui fera demain, lundi, à 8 h. 1/2, M. Paul Vulliaud, directeur des *Entretiens idéalistes*, sur le *XV^e siècle italien et les Humanists*, *Pic de la Mirandole*; les deux conférences que fera M. Pierre Marcel, les mercredis 18 et 25 janvier, à 8 h. 1/2, sur *l'Histoire des dessins en France au XVI^e siècle* (avec projections), et celle de M. Albert Mockel, fixée au vendredi 20, sur *la Poésie et la Musique dans la mélodie française*. Cette conférence sera accompagnée d'une audition musicale avec le concours de M^{me} Mockel et de M. Stéphane Austin.

Nous avons annoncé qu'un Comité s'était formé à Gand sous la présidence de M. Emile Mathieu, directeur du Conservatoire, pour ériger un monument à la mémoire du compositeur Adolphe Samuel.

C'est jeudi prochain, à 3 heures, que sera inaugurée à Gentbruggen, où l'artiste est inhumé, la pierre tombale qui consacra le pieux souvenir de ses amis.

M. Jahan, du théâtre du Parc, donnera le samedi soir, à 8 h. 1/2, à partir du 14 janvier, un cours de diction à l'Université Nouvelle. Ce cours comprendra l'étude théorique et pratique de toutes les règles de la diction : prononciation, respiration, pose de la voix, expression, étude du geste et de la parole, etc., ainsi que la lecture et la récitation à haute voix d'œuvres d'écrivains français et belges.

Le prix d'inscription pour ce cours (quinze leçons) est de 3 fr. S'adresser à l'Université Nouvelle, 67 rue de la Concorde, entre 4 et 6 heures.

M. André Tardieu, professeur à l'École des Sciences Politiques de Paris, inaugurera mercredi prochain, à 4 h. 1/2, au Cercle artistique, une série de conférences sur *la France contemporaine*. Les conférences suivantes seront faites respectivement le jeudi 19 janvier par M. Albert Métin, député (*la France et ses Colonies*), le mercredi 25 janvier par M. Jules Gautier, conseiller

d'Etat (*la France morale et religieuse*). Les autres conférences seront annoncées ultérieurement.

A ces entretiens feront suite des causeries sur *la Vie politique, la Vie littéraire, la Vie artistique et la Vie intime en Belgique* par MM. Paul Hymans, Georges Virrès, Jules Destrée et Maurice des Ombiaux.

Le Cercle Euterpe donnera le samedi 21 janvier, à 8 h. 1/2, au Théâtre Communal, rue de Laeken, une représentation de *Perkin Warbeck*, drame en quatre actes de M. Georges Eekhoud, avec une adaptation musicale de M. Paul Lagye. Location : rue Van Moer 1 (de 9 heures du matin à 8 heures du soir).

Le Théâtre de la Monnaie est tout aux dernières répétitions de la *Glu*, l'œuvre de MM. Jean Richepin et Gabriel Dupont, dont la première est fixée à samedi prochain. En même temps, on répète au foyer la *Manon Lescaut* de M. Puccini, qui passera en février.

Outre les reprises annoncées de *Pelléas et Mélisande* et de *l'Etranger*, la direction nous promet une intéressante « première » : la réalisation scénique de *l'Enfance du Christ* de Berlioz, dont les rôles principaux sont distribués à MM. Dua et Billot.

Parmi les nominations et promotions faites à l'occasion du 1^{er} janvier par le Gouvernement français dans l'Ordre de la Légion d'honneur, nous signalons avec plaisir celles de M. Gabriel Fauré, directeur du Conservatoire de musique de Paris, promu au grade de commandeur, et de notre confrère M. Jean Ajalbert, conservateur de la Malmaison, nommé officier.

De Paris :

Hélène de Sparte, le drame de M. Emile Verhaeren, est entré en répétitions à l'Odéon. L'œuvre sera interprétée par M^{mes} Gilda Darthy, Ventura ; MM. Desjardins et R. Joubé.

A propos de M. Verhaeren, on apprendra avec stupéfaction que les représentations du *Cloître* que devait donner à Fribourg M. Carlo Liten ont été interdites ! La censure suisse ne tolère, paraît-il, pas la présence de moines sur la scène ! On sait que le beau drame de M. Verhaeren, créé à Paris au Théâtre de l'Œuvre, fut joué ensuite avec un très grand succès à Bruxelles, où le Théâtre du Parc le reprit plusieurs fois, puis dans le décor naturel de l'abbaye de Villers, dans celui de l'abbaye de St-Bavon, et tout récemment à Manchester et à Moscou. L'interdiction de la censure helvétique est simplement ridicule. Mais le phénomène n'est pas unique. A Vienne également, l'*Anastasia* qui veille sur les mœurs de la capitale autrichienne (qui se douterait que celles-ci sont surveillées?) a exigé de telles coupures dans le *Cloître* que le Deutsches Volkstheater, où l'œuvre devait être représentée, a préféré la retirer. On défendit, par exemple, de montrer, au 4^e acte, l'intérieur d'une église ; on prétendit supprimer partout le mot « catholique » et tout ce qui semblait toucher à la religion !...

Tous ceux qui connaissent le *Cloître* savent que c'est une œuvre d'art n'ayant aucune visée tendancieuse et qu'il est absurde

d'y voir autre chose qu'un conflit d'idées et de sentiments d'une grande élévation et d'un pathétique intérêt. Soutenir le contraire, c'est faire injure à la probité artistique du poète dont s'honore la Belgique.

Paris-Journal, qui proteste avec indignation contre la décision que nous venons de relater (et qui ne s'en indignerait?), se montre, en toute occasion, sympathique aux Lettres belges. Voici le joli couplet que publiait jeudi dernier le très intéressant quotidien français sur un poète belge que nous eûmes fréquemment l'occasion d'apprécier élogieusement : « La manière délicate et fluide de Jean Dominique rappelle assez celle de M^{me} Blanche Rousseau pour que l'on puisse dire, comme nous le faisons avant-hier, que « Jean Dominique est la signature de M^{me} Blanche Rousseau, lorsqu'elle écrit en vers ». Il ne faudrait pas croire cependant que Jean Dominique est le pseudonyme de M^{me} Blanche Rousseau. Les vers si charmants et si purs qui composent les recueils de Jean Dominique, intitulés *La Gaule blanche*, *l'Anémone des Mers*, *l'Ombre des Roses*, sont l'œuvre de M^{lle} Marie Closset, l'une des mieux douées parmi les jeunes femmes de lettres belges. Plusieurs poèmes de la *Gaule blanche* et de *l'Anémone des Mers* sont d'ailleurs dédiés par M^{lle} Marie Closset à son amie M^{me} Blanche Rousseau.

Une autre amie de Jean Dominique. Belge également, est M^{me} Emma Lambotte, qui vient de faire paraître *les Roseaux de Midas*, poèmes et aphorismes, préfacés par Laurent Tailhade. »

Un curieux souvenir de Chaplain, dont la mort récente donne à l'anecdote un intérêt d'actualité.

Un jour, le maître graveur se promenant à Chantilly en compagnie du duc d'Aumale dit à brûle-pourpoint à son confrère de l'Institut :

« Avez-vous remarqué les boutons que portent vos piqueurs ?

— Oui... Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce qu'ils sont de moi. »

C'était exact. A l'époque où l'illustre graveur en médailles n'était encore qu'élève de l'École des Beaux-arts, pensionné par sa ville natale de Mortagne, il gravait, pour le compte de la maison Geiger, des têtes de renard, de loup, de cerfs et autres animaux destinées aux boutons des vêtements de chasse. Les collectionneurs les recherchent aujourd'hui. Songez donc : des Chaplain avant le prix de Rome !

Sottisier :

... Dans une langue où l'on reconnaît la main de MM. Gheusi et Mérane... F. Le Borne, *le Soir*, 1^{er} janvier.

Ils sont quatre — comme les trois mousquetaires — quatre braves fauteuils, bien larges, bien remboursés...

Comœdia, 5 janvier.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

LIBRAIRIE NATIONALE
G. VAN OEST ET C^{ie}

72, rue de la Montagne, BRUXELLES

ÉTRENNES 1911

Livres illustrés. Livres d'amateurs.

Livres pour la jeunesse.



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez E. DEMETS, Éditeur

2, rue de Louvois, PARIS

- M. BÉCLARD. — **Péristéris** (LECONTE DE LISLE), chant et piano. — *Prix net* : 2 fr. 50.
ID. **Silence** (A. SAMAIN). — *Prix net* : 1 fr. 70.
- A. BERTELIN. — **Dilection, Une douceur splendide et sombre, Il pleut des pétales de fleurs. Musique, Dans le cristal des eaux** (A. SAMAIN), chant et piano. — 1 fr. 70 à 2 fr. 50.
ID. **Le Chasseur noir** (P. GÉRALDY), **Chanson grise** (F. BATAILLE), **Lied** (BLANGUERNON), **Chanson** (H. VACARESCO), **J'ai jeté** (Id.), **Souffrance** (M^o OLIVANT), chant et piano, 1 fr. 70 à 2 fr. 50.
- R. CHANSAREL. — **Caresse** (J. DE L'ESTOILLE), **Dédicace** (E. KLINGSOR), **Pastel** (G. SOULIER), chant et piano, 1 franc et 1 fr. 50.
- SWAN HENNESSY. — **Diverses pièces et variations** pour piano sur un thème obligé par SWAN HENNESSY. HUGO RASCH, GEORGES LOTH, AUG. DELACROIX et HERBERT FRYER. — *Le recueil* : 7 francs.
- SÁNDOR KOVÁCS. — **Bourrée bourrué** pour piano. — *Prix net* : 2 francs.
ID. **Toccata** pour piano. — *Prix net* : 2 francs.
ID. — **Barafostus's Dreame** (auteur inconnu du XVI^e siècle), 1 fr. 75. **Quodlings Delight** (GILES FORNABY), 1 fr. 75.
ID. **Capriccios** en *la* maj., en *mi* maj. et en *si* bém. maj. (D. SCARLATTI), 1 fr. 75. et 2 francs. — **Étude** en *la* maj. (Id.), 1 fr. 75.
- ACHILLE PHILIP. — **Nocturne** (F. BONNAUD), chant et piano. — *Prix net* : 3 francs.
ID. **Elégie** (P. VIERGE). — *Prix net* : 1 fr. 75.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : P. BUSCHMANN, J^r

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50.
Édition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstrasse (Zehlendorf).

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Musique de chambre en Allemagne (suite) (G. SYSTEMANS). — Georges Lemmen (L. DUMONT-WILDEN). — Jeanne Tordeus et la Culture française en Belgique (B. F.). — Théâtre de la Monnaie : *La Glu; Hopjes et Hopjes* (OCTAVE MAUS). — Les Amis de la Littérature (G. R.). — Notes de Musique : *Récital Marguerite Laenen* (O. M.). — Agenda musical. — Petite chronique.

La Musique de chambre en Allemagne ⁽¹⁾

Majestueux aboutissement d'Haydn et de Mozart, Beethoven (1770-1827) débute par des Quatuors inspirés de la manière de ces maîtres; les six numéros de l'opus 18. Mais la transformation ne tarde pas à se dessiner; dans les compositions de plus en plus sublimes qui aboutissent à cette prodigieuse production de la dernière période (1815-1826, œuvres 102 à 135), Beethoven s'affranchit du « péché originel de la forme extérieure » — c'est Wagner qui parle —, des règles préconçues de l'ordonnance régulière et architectonique des rythmes; il émancipe la mélodie des influences de la mode et du goût changeant, et l'élève à un type éternel et purement humain.

Les commentateurs de l'œuvre de Beethoven — et parmi eux M. Vincent d'Indy, pénétrant analyste des Quatuors — ont étudié ces œuvres dont vous-mêmes avez pu maintes fois apprécier la transcendante splen-

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

deur. La musique de chambre atteint à ce moment le suprême épanouissement, que nous craignons de voir demeurer à jamais sans lendemain : surgit-il en effet quelque autre Beethoven, il ne trouverait plus, dans notre époque de vie utilitaire et agitée, les conditions de milieu nécessaires à l'éclosion de tels chefs-d'œuvres : Beethoven les enfanta dans la douleur, dans le recueillement solitaire, la contemplation de sa grande âme passionnée et du lumineux Infini. Quel artiste contemporain pourrait ainsi s'abstraire des tentations de succès, de profit, de bruyante renommée auxquelles nous voyons souvent succomber même les mieux doués ?

Les deux plus illustres contemporains de Beethoven, Weber (1786-1826) et Schubert (1797-1828), se sont spécialisés l'un comme précurseur du drame lyrique moderne, l'autre comme créateur du Lied. Tous deux cependant sacrifient à la musique pure : le romantique Weber dans un Quatuor, un Trio avec piano, un Quintette avec clarinette; — Schubert, le divin génie qui à dix-neuf ans atteignait à la poignante beauté du *Wanderer* et du *Roi des Aulnes*, traduisait dans ses adorables Quatuors — rappelez-vous *la Jeune Fille et la Mort* —, dans ses Trios, dans le *Forellen-Quintett*, l'exceptionnelle sensibilité d'une nature vraiment sœur de celle de Mozart.

En recul de ces grandes figures, il faut citer d'honnêtes musiciens, comme par exemple Ferdinand Ries (1784-1838), l'élève de Beethoven, — et le très fécond Jean-Népomucène Hummel (1778-1837); originaire de Presbourg et disciple de Mozart, compositeur superficiel et brillant; c'est à des concertos de piano, joués souvent comme morceaux de concours, et à son Sep-

tuor qu'il doit de n'être pas encore oublié; il a écrit des Trios et un Quintette avec piano.

Nous voici maintenant au seuil de la grande époque romantique dont les chefs vont naître dans l'espace de quelques années : Chopin et Mendelssohn en 1809, Schumann en 1810, Liszt en 1811, Wagner en 1813.

Laissons Chopin, d'origine polonaise et de culture française, et Liszt, dont la multiple activité ne s'exerça guère dans les voies de la musique de chambre mais dont il faut rappeler l'admirable apostolat, la clairvoyance, la généreuse sympathie pour toutes les belles initiatives d'art.

Félix Mendelssohn (1809-1847) est bien qualifié pour servir de lien entre les deux périodes par la fusion, en sa personnalité, de la tradition classique et des premières poussées du romantisme.

Classique par la clarté et la pondération de la pensée, par la pureté et l'eurythmie des formes, Mendelssohn reste surtout le musicien de la grâce : parfois il atteint à la grandeur, comme dans les bonnes pages de ses Oratorios, des Sonates d'orgue ou de la *Symphonie écossaise*; mais sa voie naturelle est dans les élans de sentimentalité charmeuse des *Romances sans paroles*, dans le pittoresque féerique du *Songe d'une nuit d'été* ou l'allégresse juvénile de la *Symphonie italienne*. La musique de chambre occupe une place importante dans sa production. En ce genre excellemment adapté à ses facultés, Mendelssohn apporte une note nouvelle de chaleureuse tendresse, une richesse de sonorité et d'écriture appréciables surtout dans les œuvres avec piano.

Sans doute nous restons loin de la révolution beethovenienne : chez le maître de Bonn, l'idée avait forgé la forme libre; Mendelssohn se préoccupe de conformer la pensée au moule de la forme traditionnelle. C'est toute la différence du génie au talent. Mais il serait injuste de dénier à Mendelssohn une valeur et une influence : son culte de la perfection, son apostolat en faveur des grands maîtres du passé, sa restauration clairvoyante de l'œuvre de Jean-Sébastien Bach laissent une empreinte salutaire sur la culture musicale du siècle.

Les fils spirituels de Mendelssohn, issus du Conservatoire par lui fondé à Leipzig, n'ont pour la plupart qu'une médiocre originalité; leur lignée contribue néanmoins à perpétuer une tradition qui préserve la musique de chambre du dévoiement et de l'anarchie. Faut-il vous en rappeler quelques-uns? Ferdinand Kufferath (né en 1818, mort à Bruxelles en 1896), compositeur de chambre fort distingué; — Carl Reinecke (1824), qui contribue par ses éditions et ses interprétations à la diffusion de l'œuvre pianistique de Mozart; — Jadasohn, Bargiel, Félix Draeseke, Gernsheim... Puis tout un groupe de musiciens nés hors d'Allemagne mais édu-

qués en tout ou en partie à Leipzig : Joachim Raff (1822-1882), originaire des environs de Zurich, l'un des plus féconds de l'École. Doué d'une invention dont la facilité verse trop souvent dans la banalité, d'un sentiment délicat de la nature et du pittoresque, mais dépourvu de sévérité envers lui-même, de concision et de force dans sa langue musicale, Raff accumule d'innombrables compositions de valeur inégale; parmi elles, huit Quatuors à archet, des Trios, un Octuor, un Sextett. Deux autres Suisses plus modernistes : Frédéric Hegar, né à Bâle en 1841, et Hans Huber (Olten, 1852), compositeur assez ignoré, esprit délicat teinté de Mendelssohn et de Schumann, écrivain subtil de Symphonies, d'ingénieuses et charmantes Suites pour piano à quatre mains, de Trios, de Quatuors et de Sonates.

Les Scandinaves aussi vont se former à l'enseignement de Leipzig : Niels-Gade (1817-1890), folkloriste encore timide, Svendsen, en conservent profondément l'empreinte; Grieg s'affranchit de bonne heure pour faire vivre en son œuvre le génie national; mais ses compositions de chambre surtout se réfèrent au style mendelssohnien.

Retournons-nous maintenant vers la figure du romantique inquiet et passionné, du « grand poète au cœur innombrable » comme l'appelle Camille Maclair (1) : Schumann (1810-1856). Sur son œuvre multiple, sur sa vie tourmentée, nous n'avons pas le loisir de nous attarder. Sa musique de chambre est conçue presque tout entière dans la forme classique; mais que nous sommes à l'antipode de l'équilibre impeccable, de la confortable sérénité de Mendelssohn! Comme on devine en Schumann la lutte poignante entre la pensée et son extériorisation, celle-là toute frémissante de fougueuse ardeur, cherchant à se libérer du cadre traditionnel qui la comprime, et ne parvenant point, par suite de l'insuffisance de la maîtrise technique, à réaliser son expression totale. Il importe peu, d'ailleurs, au point de vue de l'émotion engendrée par ces inspirations si hautes et si vibrantes aussi bien que du rôle historique des œuvres de chambre de Schumann, — il importe peu que l'on puisse y relever des incertitudes ou des aridités : leur beauté intérieure, leur style personnel, leur atmosphère de tendresse ardente et pudique, la préoccupation d'unité cyclique que l'on y peut relever influenceront nettement les musiciens purs qui vont suivre, et surtout le plus grand d'entre eux, Johannès Brahms.

(La fin prochainement.)

G. SYSTEMANS

(1) Étude dans le *Courrier musical*, 15 avril 1910.

GEORGES LEMMEN

Sans médire de l'école belge de peinture, et tout en reconnaissant les dons précieux que nos artistes doivent à la magie de leur ciel et à la longue tradition artistique dont ils bénéficient, il faut convenir qu'ils se confinent trop souvent dans un réalisme étroit et terre à terre. Les paysagistes se contentent de peindre consciencieusement et attentivement ce qu'ils voient et ne conçoivent leur part d'interprétation personnelle, l'art en un mot, que dans une virtuosité du pinceau dont on se fatigue assez vite. Les portraitistes retracent l'aspect d'un visage sans chercher à y mettre rien du mystère de l'âme et de la même main habile et appliquée qu'ils peindraient un tas de vieux livres ou un panier de pommes. Dans la nature-morte enfin ils cherchent avec conscience la fidélité du « rendu », et ne se doutent pas que le seul intérêt de ce genre, c'est l'évocation d'une certaine atmosphère ou le jeu ingénieux des couleurs dans la lumière. Aussi, les rares peintres belges qui, soit d'instinct, soit de raisonnement conçoivent un art plus mystérieux, plus imaginaire, mieux en harmonie avec les raffinements de l'esthétique moderne, tranchent violemment dans les expositions de leurs compatriotes.

Peu compris de la grande masse du public qui est toujours réaliste parce qu'elle est la masse, ils ont la joie, quelquefois un peu amère, d'être admirés par les vrais amateurs, et de rencontrer parfois à l'étranger ces louanges discrètes et délicates qui, seules, donnent confiance aux véritables artistes. Parmi ces peintres trop rares, Georges Lemmen occupe aux côtés d'Ensor une des places les plus éminentes. Ce rare et précieux artiste a tous les dons coloristes des vieux maîtres flamands. Nul, peut-être, n'est plus sensible à la volupté de la couleur, mais il sait que cette volupté se renouvelle. Son horizon ne s'est pas limité aux expositions du Cercle artistique ou de nos très sages triennales. Il a connu, il a admiré, il a aimé les raffinements de l'impressionnisme français, les subtiles harmonies d'un Whistler, les hardiesses visionnaires d'un van Gogh ou d'un Cézanne, les subtilités ingénieuses d'un Gauguin, les synthèses symboliques des Japonais, et d'une information si diverse il a enrichi son talent qui lui appartient vraiment en propre et dont l'originalité discrète s'impose avec plus de sûreté à chaque nouvelle exposition.

Mais un art aussi volontaire, un art où rien n'est abandonné à l'improvisation trouve forcément son armature, si l'on peut ainsi dire, dans cette patiente étude du dessin que nos artistes pressés négligent trop souvent. Sous le coloriste merveilleusement doué qu'est Lemmen, il y a un dessinateur très savant qui met toute sa coquetterie à dissimuler son savoir. L'exposition de *l'Estampe* a donc l'intérêt d'un aveu. Ces dessins de Georges Lemmen, si variés d'inspiration et de procédé, nous font assister à la lente évolution de ce talent qui touche maintenant à sa plus belle maturité. Ce sont d'abord des dessins très serrés, des nus, qu'un observateur superficiel pourrait comparer à des dessins d'académie, si l'on n'y distinguait, dès le premier abord, le souci d'une synthèse et aussi, et surtout, cette rigoureuse sincérité, cette horreur invincible pour les formules apprises sans quoi il n'est pas de véritable artiste moderne.

Je ne crois pas que Lemmen ait eu un maître. Mais une double influence pourtant se retrouve dans son art, et ce sont ses dessins qui la décèlent : l'influence de Degas, l'influence des Japonais, influence qui s'exprime, non par une imitation des procédés, mais par le jeu naturel d'une admiration très raisonnée. Il est évident que comme Degas, le seul des artistes contemporains qui ait retrouvé le coup de crayon large et précis d'un Ingres, Lemmen voudrait mettre dans l'inquiétude de la modernité le grand style des anciens; il est évident que comme les maîtres de l'estampe japonaise, Lemmen souhaiterait avec de savantes combinaisons de lignes et de taches évoquer sur la feuille de papier toute la magie du paysage entrevu, tous les dessous d'un sourire ou d'un regard, tout le mystère d'un jeu de lumière. A cela se limite cette double influence qui montre la légitime ambition de l'artiste. Mais ceux des dessins de Lemmen qui retiendront sans doute le plus longtemps l'attention des amateurs, ce sont ses croquis d'après la vie : profils familiers,

gestes ingénus et surprenants d'un enfant qui joue, d'un chat qui guette, vision d'intimité familiale, souvenir des heures de camaraderie confiante. C'est à ces dessins, qui sont comme la confession journalière d'un artiste, qu'il faut demander le secret d'un talent. Si le peintre n'a point d'imagination, quelle que soit l'habileté de son faire, l'adresse de ses doigts, ses croquis n'auront pas plus d'intérêt que ces épreuves de Kodak que les bonnes gens rapportent de voyages, et dont ils imposent l'admiration à leurs amis; s'il a vraiment ces dons mystérieux qui font l'artiste, ses albums seront comme les mémoires d'un homme de talent. On y trouvera un de ces aspects de la vie que l'art seul apprend à voir. On y apprendra la grâce de certains mouvements, la douleur cachée de certains visages, on y verra fixé le charme fugitif d'un pli de robe, d'un pan d'étoffe heureusement drapé sur un joli bras. On y connaîtra ces aspects menus de la beauté, toujours la même et toujours nouvelle, que revêt le monde sensible pour qui sait le regarder, pour qui sait le sentir. Il ne faut pas regarder longtemps les dessins de Lemmen pour comprendre qu'ils donneront toujours pleine satisfaction à ceux qui goûtent l'intimité primesautière de ces mémoires au crayon, et c'est un honneur pour *l'Estampe* d'avoir fait connaître au public cet aspect très important d'un des talents les plus vraiment originaux de l'école contemporaine.

L. DUMONT-WILDEN

Jeanne Tordeus et la Culture française en Belgique.

La vie de Jeanne Tordeus eut l'unité et la ferveur de celle d'une prêtresse qui, de l'enfance à la mort, se consacre au service de son dieu.

Une enfant, elle l'était presque encore quand, ayant achevé ses études au Conservatoire de Paris, elle entra à l'Odéon et bientôt après à la Comédie-Française; et de cet instant date la dualité qui subsista en elle jusqu'à la fin : son amour du théâtre, son appréhension de la vie de théâtre.

Qu'elle jouât Chimène, Camille ou Dona Sol, amante pathétique, farouche ou douloureuse, c'est dans les régions idéales de son art qu'elle trouvait l'atmosphère vitale; mais les réalités coudoyées, l'envie, l'intrigue, les vilénies quotidiennes qu'elle devinait, quelle que fût sa candeur, dans les bas-fonds de ce monde où, d'autre part cependant, elle avait rencontré des natures égales à la sienne en noblesse, lui causaient un intolérable malaise. « J'aime le théâtre mais je n'aime pas les coulisses », disait-elle encore avec force un moment avant d'expirer. Elle déterminait ainsi dans un ultime examen le conflit intérieur de toute sa vie.

En 1870, la guerre la força de chercher un refuge à Bruxelles, dans sa famille. Un peu plus tard, Gevaert, qui avait compris ce que valait cette jeune actrice, qu'elle était un talent et qu'elle était une conscience, Gevaert l'invita à créer au Conservatoire de Bruxelles une classe de déclamation pour les jeunes filles. Son incapacité à s'adapter au monde des coulisses fut une des raisons qui la poussèrent à accepter.

Elle laissait à la Comédie-Française des amis qui lui restèrent fidèles dans sa précoce retraite. Leurs portraits, auxquels, peu à peu, vinrent s'ajouter ceux des élèves préférées, peuplèrent toujours son salon; celui de la délicieuse Madeleine Brohan en était le sourire. Offert à l'âge mûr, il la représentait dans l'éclat radieux de sa jeunesse, et la spirituelle actrice y avait tracé cette dédicace, joliment mélancolique : « A mon amie Jeanne Tordeus, feu moi ! » C'était, ce charmant portrait, l'évocation d'une vie aimable, élégante et fêtée, de Paris, de la jeunesse.

Jeanne Tordeus quitta tout cela pour une tâche ardue et sans éclat. Elle s'y voua tout entière et elle en fit une œuvre d'artiste.

Le Conservatoire de Bruxelles s'était fort peu préoccupé du cours de déclamation; ce n'était guère qu'une annexe aux classes de chant et l'on y enseignait surtout aux élèves la manière de donner la réplique sur le ton convenu, dans les dialogues des

opéras-comiques d'Auber. Qui, d'ailleurs, se serait avisé de prendre les petites Bruxelloises incultes qui fréquentaient là, et de tenter de faire d'elles Bérénice ou Pauline?... L'abominable accent local rignait sans lutte! Il sortait ingénûment de ces lèvres de jeunes filles, lancé par des voix rudes, gutturales et vulgaires. La pauvre Jeanne Tordeus songeait au conte où l'on voit sortir de la bouche d'une belle princesse couleuvres, crapauds et grenouilles. Serait-elle la fée qui changerait en perles et diamants toutes ces vilaines bêtes?

Elle essaya et elle réussit. Après quels prodiges de patience, elle-même voulait l'ignorer; mais Gevaert, lui, s'en rendait compte. Il avait, en même temps qu'une grande amitié qui ne se démentit jamais, une vive admiration pour le professeur qu'il avait choisi. Pendant plus de trente-cinq ans il la suivit des yeux sans cesser de s'émervueillir de ses dons d'initiatrice et de son dévouement inlassable.

Rien n'était fait ni préparé. Jeanne Tordeus se mit bravement à la rebutante besogne; redresser la prononciation en reprenant cent fois la même faute; forcer ces lèvres paresseuses à articuler; corriger l'émission de ces voix rugueuses ou sourdes; les assouplir, les « placer »; parachever ces instruments mal ébauchés. Il fallut plusieurs générations d'élèves pour former quelques monitrices capables d'aider quelque peu le professeur. Nous ne nous rendons pas compte aujourd'hui des difficultés de tels débuts; sans doute, il nous faut rougir encore de l'accent national et nos gosiers septentrionaux restent mal façonnés, mais nos oreilles se sont affinées et nous avertissent de nos défauts. Un grand progrès s'est accompli et s'il est dû en partie à l'échange plus fréquent de nos relations avec Paris, nous le devons beaucoup à l'enseignement de Jeanne Tordeus. Il ne se renfermait pas d'ailleurs dans sa classe du Conservatoire; ses élèves étaient nombreux dans le monde bruxellois, et de proche en proche, son influence atteignit toutes les classes cultivées.

Ce travail matériel, pour Jeanne Tordeus, la partie la plus aride de son cours, n'en était pas la plus difficile. Délivrer les langues n'était rien; il fallait délier les cerveaux. Les jeunes filles qui se présentent au cours de déclamation, avec la prétention de débiter au théâtre après quelques années d'étude, sont le plus souvent d'une ignorance complète. Ce n'était pas assez pour le professeur, après leur avoir façonné un instrument, que de leur apprendre à dire proprement quelques poèmes et quelques fragments de rôles, ce qu'il faut, après tout, pour décrocher l'indispensable prix. Elle visait beaucoup plus haut et voulait que ses élèves connussent et comprisssent les écrivains et les poètes. Elle ne cessait de réclamer un cours de littérature, qui manque encore aujourd'hui au Conservatoire de Bruxelles. Elle le fit à travers son cours de déclamation. Elle le fit avec une telle flamme, avec un tel cœur, qu'elle enflammait les jeunes intelligences qui ne demandaient qu'à s'ouvrir. Elle leur communiquait la passion de toute sa vie: l'amour du théâtre et des lettres françaises. Parfois le frisson de la poésie ou le souffle des grands drames héroïques passait sur la classe. Celles qui en avaient été effleurées ne l'oubliaient pas; elles étaient touchées, plus aptes à comprendre les leçons de générosité, de noblesse et de bonté données. L'enseignement de leur maîtresse était tout imprégné.

Car le cours de déclamation de Jeanne Tordeus répondait tout naturellement à la conception idéale qu'elle s'était faite de la carrière du théâtre: le comédien remplit une mission sacrée; il est chargé de dispenser les trésors de l'art qui transforme en beauté tout ce qu'il touche; ce n'est pas assez, pour ce messager, de l'harmonie de sa voix et de son geste; il faut que son intelligence soit lucide pour saisir toute la pensée qu'elle doit transmettre, que son âme soit pure et vibrante pour faire vibrer l'âme de la foule.

Le meilleur de la dévotion de Jeanne Tordeus devait aller fatalement au siècle des grands classiques. L'héroïsme de Corneille ne semblait pas dénué à cette âme qui semblait si timide, mais qui jamais ne transgea avec un devoir; et sa douceur aimait en Racine la tendresse partout subtilement répandue, la musique divine de ses vers, la noblesse affinée de ses héros. C'est eux aussi qu'elle avait incarnés, en un temps peut-être secrètement regretté; eux qu'enseignaient les maîtres de sa jeunesse. Ce pen-

chant toutefois n'avait rien d'exclusif et la culture littéraire de Jeanne Tordeus était infinie. Les philosophes et les moralistes qu'elle aimait à lire, l'aidaient à aller jusqu'au fond de la pensée des poètes et des dramaturges. Elle n'ignorait aucune des productions littéraires contemporaines et c'est un trait remarquable de cette intelligence façonnée par la littérature classique que sa facilité à s'assimiler les écrivains les plus audacieusement modernes.

L'évolution du théâtre dans ces vingt dernières années la trouva attentive et parfois enthousiaste; elle s'éprit d'Ibsen dès qu'il fut révélé à la France. Elle n'avait nulle prétention contre les comédiens improvisés que suscitèrent notamment Antoine et Lugné-Poe; partout où il y avait une nature, elle l'admirait, même inculte. Seulement elle estimait que le travail méthodique est l'indispensable acheminement vers le talent. Parmi ces « comédiens libres », ceux qui durent, ceux qui réussissent au delà d'une heure d'emballement, ce sont ceux qui ont reçu de leur propre expérience l'éducation qu'ils auraient bien plus rapidement acquise aux leçons d'un maître. Que le maître soit dangereux en ce qu'il impose sa manière, ce n'est vrai que si le maître est maladroit et l'élève dépourvu de tempérament; le comédien, comme le chanteur, ne saurait donner libre essor à sa personnalité que s'il est entré en possession de tous ses moyens matériels.

Cette discipline sagement entendue eut des résultats excellents. L'école de Jeanne Tordeus produisit nombre de comédiennes remarquables et de professeurs distingués parmi lesquels M^{me} Neury-Wahieu, qui lui succéda dignement au Conservatoire pour la partie technique de son cours, et M^{lle} Marie de Nys, l'une des plus chères parmi ses disciples, qui depuis quelques années, à Londres et à New-York, répand dans des milieux mondains et lettrés le goût de la littérature et de la déclamation françaises.

Jeanne Tordeus arrivait entourée de respect et d'affection au terme de sa carrière. L'état précaire de sa santé l'engagea à donner, en 1909, sa démission de professeur au Conservatoire. Ses élèves, ses amis, la fêtèrent quelques mois plus tard au Théâtre du Parc en une matinée où parurent côte à côte Adeline Dudley et Berthe Bovy, l'aînée et la cadette de ses filles spirituelles, qui avaient perpétué au Théâtre Français le respect de son nom; l'une, héritière des traditions de Jeanne Tordeus par la dignité de son caractère comme par la noblesse de son talent, l'autre tout enveloppée de grâce et de charme juvéniles.

Ce fut la dernière joie de sa carrière d'artiste; ses dernières joies intimes étaient les vacances passées chez M^{lle} Dudley qui l'aimait filialement, dans sa retraite de Landemer. Elle en revenait les yeux éblouis d'avoir longuement contemplé la mer et le cœur plein de gratitude pour les tendres soins dont on l'avait entourée. Elle en parlait avec le ravissement enthousiaste que lui inspirait toute action aimable. Le mal, au contraire, l'étonnait comme une monstruosité; elle y croyait à peine et s'en affligeait sans se départir de sa douceur. Entièrement soumise aux règles de la morale traditionnelle comme aux pratiques de sa religion, sa tolérance et son indulgence pour les autres témoignaient de sa large intelligence et de sa grande bonté. « Les pauvres petites sont si exposées », disait-elle seulement, en parlant des « brebis égarées » de son troupeau. Et, d'une générosité ingénieuse et jamais satisfaite: « Ces petites filles, on voudrait tant pouvoir leur donner tous ces colifichets *inutiles* dont elles ont envie! Rien ne leur ferait plus de plaisir... »

Le chagrin d'être éloignée du Conservatoire hâta sa fin, quoiqu'elle se prodiguât jusqu'en ces dernières semaines en leçons, en conseils, à tous ceux qui avaient encore besoin d'elle. Elle ne retrouvait une étincelle de force que pour ces chères occupations, pratiquant jusqu'au bout le principe supérieur de son enseignement: la beauté morale unie au culte de l'art.

La mémoire de cette noble femme restera chère à ses disciples et à ses amis; mais elle mérite aussi d'être honorée par ceux d'entre nous qui comprennent tout ce que doit la Belgique à la culture française.

B. F.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

La Glu, drame musical populaire en quatre actes et cinq tableaux, de JEAN RICHEPIN et HENRI CAIN, musique de GABRIEL DUPONT.

Parmi les chemins divers qui s'ouvraient à sa pensée musicale, M. Gabriel Dupont a choisi celui du drame réaliste dans lequel l'avaient précédé Gustave Charpentier en France, en Italie Mascagni, Puccini et Leoncavallo. Par ce rapprochement je n'entends nullement amoindrir le mérite de sa personnalité musicale : je ne veux qu'indiquer la direction de son esprit et classer dans la catégorie à laquelle elle appartient la très intéressante, pittoresque et souvent émouvante partition que le théâtre de la Monnaie nous convia mercredi dernier à apprécier.

En prenant pour thème d'inspiration musicale le roman de M. Jean Richepin, — dont le sujet est trop connu pour qu'il soit utile de le rappeler ici, — M. Dupont a usé d'un droit incontestable. Qu'il mette demain en musique *Sherlock Holmes* ou *Arsène Lupin*, je n'y contredirai pas davantage. A ce paradoxal mariage du lyrisme et de la littérature de feuilleton, il est toutefois permis de préférer une alliance moins hétéroclite. Quel que soit le talent du compositeur, on peut douter qu'il réussisse à donner de l'intérêt à un dialogue comme celui-ci : « Ah ! quelle soupe ça va faire ! Hum ! Elle sent déjà bon ! — Pauvre petit, pourvu qu'il ait taim ! — Hé ! Il en reprendra plutôt deux fois qu'une, soyez sûre... »

Bien que le répertoire vériste m'ait cuirassé contre tous les chocs, je persiste à croire que de pareilles vulgarités ne peuvent se concilier avec la beauté lyrique. On me répondra qu'en intitulant son œuvre « drame populaire », M. Gabriel Dupont a prévu, et peut-être victorieusement rencontré l'objection. C'est accorder peu de créance à l'instinct artistique du peuple. Wagner aussi voulut faire de l'art populaire. Et il écrivit la *Tetralogie*.

Affaire de tempérament. L'étiquette « d'autant moins de signification qu'on la colle habituellement après coup. Elle sert à fournir à la critique un prétexte à dissertations, parfois à dissimuler les écarts d'une œuvre dont l'auteur n'a pu maîtriser l'allure.

Remarquez que l'observation ne vise pas M. Gabriel Dupont. Ce qu'il faut admirer en lui, c'est précisément la logique avec laquelle, conscient de sa nature et de ses moyens, il a choisi, exposé et développé son sujet. Mes réserves faites sur ce choix, je ne puis que louer le musicien pour avoir su, sans user d'artifices et par la seule éloquence d'une langue musicale flexible et expressive, transposer avec une scrupuleuse fidélité tous les éléments et jusqu'à l'atmosphère maritime du drame qu'il lui a plu d'illustrer. Drame violent, d'une psychologie rudimentaire, enluminure au coloris heurté, dont les figures se détachent en silhouettes sur l'océan : l'amour y est frénétique, la haine féroce. Drame habilement construit d'ailleurs, dans la note melodramatique, et propre à tenir le public en haleine par une succession de coups de théâtre et d'effets tragiques, parmi lesquels sont enchaînés avec adresse les épisodes pittoresques destinés à permettre à l'inspiration du musicien de déployer plus largement ses ailes.

Ce sont ces épisodes qui ont le plus heureusement guidé la plume de M. Gabriel Dupont. Toute la partie descriptive de son œuvre est charmante. L'emploi judicieux de motifs empruntés à la chanson populaire en avive ça et là le coloris. Et son invention personnelle, servie par une technique déjà sûre, a de l'éclat, de l'accent et de la tenue. J'ai particulièrement goûté le premier tableau, qui s'ouvre sur le joli décor des quais du Croisic le jour du départ des barques de pêche pour Terre-Neuve, — un Coët anime, — la fin du deuxième acte, qui est une trouvaille, et tout le troisième, depuis le début par lequel l'auteur rythme, avec une exubérante gaîté, la fête des Sardinères, jusqu'à l'épisode tragique qui le clôt. L'intérêt musical languit, en revanche, au deuxième acte et au quatrième : le compositeur exprime mieux l'extériorité de l'action que la psychologie des caractères. C'est ce qui le rattache au groupe dont je parlais et auquel l'attribution du prix Sonzogno sembla l'unir dès ses débuts. Mais le « vériste »

musical de M. Dupont est d'une qualité très supérieure à celui de ses émules. Il révèle une nature sensible, en qui l'homme de théâtre n'a pas détruit l'artiste. Sa musique est « de la musique », et non le vain bruit dont quelques œuvres nouvelles ont fait récemment résonner la Monnaie. Et si l'orchestre a parfois — la querelle des deux femmes, à l'issue du premier acte, en témoigne — un excès de sonorité, en général il est traité assez discrètement pour ne pas couvrir les voix. C'est, de nos jours, une qualité assez rare pour mériter une mention spéciale.

Créée à Nice le 24 janvier dernier, montée à Rouen la semaine passée, la *Glu*, dont la fortune est rapide, fut accueillie à Bruxelles par de chaleureux applaudissements. L'ouvrage est d'ailleurs extrêmement bien interprété et mis en scène de la façon la plus pittoresque. M^{me} Claire Friché donne un relief saisissant au rôle de Marie des-Anges, qu'elle chante avec les plus pathétiques accents. Bien qu'elle n'ait point — et on ne peut que l'en féliciter — le physique de l'emploi, M^{lle} Béral compose avec adresse celui de la Glu, qui, vocalement, lui convient tout à fait. Marie-Pierre, c'est M. Saldou, dont la voix claironnante sonne bien. Et le quatuor des vedettes est admirablement complété par M. Decléry, parfait comédien et chanteur accompli, qui dans le personnage de Gillioury, vieux loup de mer au cœur tendre, — le meilleur rôle de l'œuvre, — a montré une fois de plus la variété, la spontanéité, l'aisance et la souplesse de son talent, qui est de premier ordre. Il faut citer aussi M^{lle} Callemien, délicieuse sous la coiffe bretonne, et M. La Taste, qui, avec quelques rôles épisodiques bien tenus, donnent à la distribution de la cohésion et de l'intérêt. L'orchestre de M. Sylvain Dupuis a de la couleur et de l'accent. Les décors de M. Delescluze et les costumes sont d'une illusionnante vérité. Le seul attrait du spectacle suffirait à assurer le succès d'une œuvre dont l'interprétation fait grand honneur à la direction du théâtre de la Monnaie.

Hopjes et Hopjes, ballet-pantomime en un acte
par F. AMBROSINY, musique de G. LAUWERYS.

Nous n'avions pas eu l'occasion encore, bien qu'on le représente depuis deux mois avec un succès croissant, de voir le joli ballet par lequel MM. F. Ambrosiny et G. Lauweryns évoquent les pittoresques costumes de la Hollande septentrionale, — ces délicieux costumes empestés et baroques, aux coupes archaïques, qu'ont célébrés Mellery, Cassiers, Bartlett, Charlet et tant d'autres virtuoses de la couleur moite. Réparons, puisqu'à ce divertissant spectacle nous goûtâmes « un plaisir extrême », l'involontaire omission de la note élogieuse qu'il mérite.

Hopjes et Hopjes n'est qu'un prétexte à danses, à mise en scène, à figuration, et nul symbole ne se dissimule sous la bonhomie de son scénario rustique. Mais ces danses sont réglées à merveille pour l'agrément des yeux et le chimérique tableau des marchés de Volendam et d'Alkmar y est transposé en chatoyantes illustrations du goût le plus raffiné. Jamais peut-être le théâtre de la Monnaie ne réussit, pour encadrer une œuvre chorégraphique, à réaliser un ensemble aussi parfait, à marier la fantaisie et la vérité avec autant d'adresse et de bonheur. Et le site maritime dans lequel évolue joyeusement le personnel du corps de ballet — quais, moulins, ponts à bascule — suscite la nostalgie de ces petits ports du Zuiderzée où la lumière et l'eau se fondent en clairs accords...

M. G. Lauweryns a écrit pour *Hopjes et Hopjes* une partition qui n'a point de visées ambitieuses et se contente d'être bien rythmée, mélodique, entraînant et gaie. Elle est « dansante » au premier chef, d'allure populaire, et rien n'y fait longueur. Jouée à Paris ou à Londres, elle serait, croyons-nous, accueillie avec la même faveur qu'à Bruxelles, — surtout si elle trouvait, pour en réaliser les « pas » tour à tour gracieux et endiablés, des interprètes aussi charmantes que M^{lles} Cerny, dont l'espiègle *Up me up* est régulièrement bissé, Ghione, Legrand et leurs camarades.

OCTAVE MAUS.

LES AMIS DE LA LITTÉRATURE

M. Jules Destrée est le plus délicat et le plus charmant des hommes. Plus ses opinions politiques, ardemment et généreusement révolutionnaires, rompent en visière aux idées traditionnelles de la société bourgeoise, plus il veut, par l'élégance de sa parole, par la correction, voire la coquetterie de sa mise, dissiper ce préjugé absurde qu'un farouche socialiste est nécessairement un être hirsute et maldisant. De tous les conférenciers qui déjà défilèrent à la tribune des *Amis de la Littérature*, il se montra, certes, le mieux habillé et le plus éloquent. M. Destrée, dit-on, est républicain; mais sa république a pour capitale l'Athènes d'Alcibiade et de Platon.

On avait redouté un instant, au début de sa causerie, qu'il ne se ressouvint trop, dans ce milieu littéraire, de ses discours électoraux et politiques: son couplet sur la misère de l'ouvrier belge, en général, et des travailleurs à domicile en particulier, ne paraissait pas tout à fait en situation. Il sembla reprocher aux dames présentes — oh! fort glamment! — le luxe excessif de leurs toilettes et de leurs grands chapeaux: et ce nouveau Caton oubliait ses escarpins vernis, ses chaussettes de soie — à jours, s'il vous plaît! — et la superbe pelisse qui l'attendait au vestiaire... Ce moment de gêne dura peu, d'ailleurs. La conférence ne tarda pas à sortir des géhennes industrielles pour entrer dans les souriants Champs-Élysées des Poètes. Elle y rencontra Maeterlinck, Lemonnier, Eekhoud, Demolder, des Ombiaux, Delattre, et même quelques autres qui ne laissaient pas d'être un peu dépaysés dans cette brillante assemblée. Leur qualité de socialistes ou de wallons, à cet honneur, peut-être, ne leur conférait pas de titres suffisants... Mais quel beau parallèle traça M. Destrée de Lemonnier et d'Eekhoud! Et comme il parla bien de Delattre et de des Ombiaux! Sans doute, on pourrait lui faire observer qu'après avoir insisté un peu trop, au commencement, sur les misères de l'ouvrier belge, il négligea ensuite, presque complètement, de caractériser cet ouvrier d'après ceux de nos écrivains qui l'ont étudié, chanté ou mis en scène. Exactement, pourtant, c'était là son sujet, et il me semble bien qu'il ait passé à côté. N'importe: ce fut une belle soirée, lyrique, ardente, passionnée, que l'orateur termina en lisant de sa voix âpre et prenante les vers admirables dans lesquels Verhaeren évoque les ouvriers de la terre, de la mer et de la mine que Meunier a immortalisés dans le bronze et le granit.

G. R.

NOTES DE MUSIQUE

Récital Marguerite Laenen.

Retenez ce nom: Marguerite Laenen. C'est celui d'une très remarquable artiste, à la fois musicienne fervente et virtuose impeccable. On la connaît peu. Sa modestie la confine dans un cercle restreint. Mais j'affirme que la Belgique ne possède pas actuellement de pianiste femme qui réunisse au même degré qu'elle un ensemble de dons naturels et de qualités acquises.

Comme Blanche Selva, Marguerite Laenen a la passion de l'apostolat. Elle l'exerce généreusement en faveur de ses camarades, s'efforçant de répandre et de faire apprécier les œuvres de Paul Gilson, d'Arthur De Boeck, de Raymond Moolaert et autres. Et ceux-ci trouvent en elle l'interprète la plus compréhensive et la plus fidèle. Parler de son mécanisme, de la sonorité quasi virile de son jeu serait ne donner de cette curieuse personnalité qu'une idée incomplète. Chez elle la « cérébralité » est à la hauteur de l'exécution instrumentale. On sent que dans ses interprétations tout est réfléchi, pesé, médité. Et sa conviction s'impose, même lorsqu'elle diffère de la nôtre.

Dans un fort beau programme composé exclusivement d'œuvres de choix — Beethoven, Chopin, Liszt — et qui débutait par un excellent *Prélude* de P. Gilson, elle enchâssa une composition inédite de R. Moolaert, *Variationi quasi sonata*, œuvre considérable, sérieusement conçue et construite avec beaucoup de talent, mais dont le développement exagéré m'a paru de nature

à faire naître quelque monotonie. Il faut louer l'auteur pour la probité de son art, puisé aux sources les plus pures. On peut lui reprocher peut-être une écriture trop scolastique et une sorte de timidité qui l'empêche d'extérioriser sa personnalité. Il n'apparaît pas moins, parmi les jeunes compositeurs belges, comme un de ceux qui donnent les plus belles espérances. M^{lle} Laenen a donné de son œuvre (et de mémoire, comme toutes celles qui composèrent son programme) une exécution magnifique qui en soutint jusqu'au bout l'intérêt, malgré son caractère ardu et sa prolixité.

O. M.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra, troisième concert Ysaye avec le concours de M^{me} Hermine Bosetti, cantatrice du Théâtre royal de la Cour, à Munich. Ainsi que nous l'avons annoncé, l'orchestre des Concerts Ysaye cédera la place à une des plus célèbres phalanges musicales d'Outre-Rhin, le *Tonkünstler Orchester* de Munich, composé de quatre-vingts exécutants et dirigé par M. Joseph Lassalle.

Mercredi prochain, à 8 h. 1/2, au Palais des Arts, concert donné par M. A. Van Dooren, pianiste, à l'occasion du centenaire de Liszt, avec le concours de M^{me} Marie-Anne Weber, cantatrice, et de M. le Dr Dwelshauvers, conférencier. — Même soir, à la Grande-Harmonie, concert de M^{lle} H. Engberts, pianiste, avec le concours de M. H. Jacobs, violoncelliste.

Jeudi, à 8 h. 1/2, à l'Alhambra, concert donné par le *Tonkünstler Orchester* de Munich sous la direction de M. Joseph Lassalle. Œuvres de Mozart, Berlioz, R. Strauss et Wagner. — Même jour, même heure, à la salle Erard, audition d'œuvres de M. Ch. Tournemire sous les auspices de la *Société Internationale de Musique* (Section belge), avec le concours de M^{me} Béon, MM. Ch. Delgouffre, Ch. Tournemire, F. Renard, J. Rogister et Ch. Van Isterdael.

Vendredi, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de M^{lle} S. Godenne, pianiste, et de M. Hildebrandt, violoniste. L'orchestre sous la direction de M. Théo Ysaye.

Samedi, à 2 h., au théâtre de la Monnaie, répétition générale du Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours de M^{lle} Clara Sansoni, pianiste, qui interprétera le Concerto (n° 4) en ut mineur de Saint-Saëns et des pièces d'Albeniz. — A 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital du pianiste russe Marc Meytschick.

Dimanche, à 2 h., deuxième Concert populaire au théâtre de la Monnaie. — A 7 heures, troisième concert de la Chorale mixte *A Capella*, sous la direction de M. Bauvais, à l'École normale, boulevard du Hainaut. Entrée gratuite.

Par suite de la maladie d'un de ses membres, le Quatuor Zimmer est obligé d'ajourner à une date ultérieure la séance annoncée pour le 25 janvier.

Jeudi 26, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, premier Concert Crickboom. Œuvres de Bach, Tartini, Lalo, H. Wieniawski et Crickboom.

A Liège, samedi prochain, à 8 h. 1/2 (salle de l'Emulation), les Concerts Jaspar consacreront une séance aux œuvres de M. Carl Smulders (première audition), interprétées par M^{me} Paardekooper, cantatrice, MM. Jaspar, pianiste, Zimmer, violoniste, et Langendoen, violoncelliste.

Signalons à nos lecteurs la très intéressante analyse, parue dans le dernier numéro du *Guide musical* (8 janvier), de la *Faust-Symphonie* de Liszt. L'auteur de cette notice est M. Sylvain Dupuis, qui dirigera l'œuvre dimanche prochain au deuxième Concert populaire, et nul n'était mieux qualifié que lui pour en exposer le sens, le style et la structure.

Nous sommes obligés d'ajourner, faute d'espace, la chronique littéraire de M. F. DE MIOMANDRE, la chronique théâtrale de M. G. RENCY et divers autres articles d'actualité.

PETITE CHRONIQUE

Le cercle *l'Estampe* a inauguré hier son cinquième Salon annuel au Musée moderne. Outre les envois des graveurs belges et étrangers qui y participent habituellement, l'exposition groupe cette année des ensembles importants de Constantin Guys, Isidore Verheyden, Georges Lemmen et Joseph Pennell.

L'Exposition annuelle de la Société Centrale d'Architecture sera officiellement inaugurée aujourd'hui, dimanche, à 3 heures, coïncidant avec la Manifestation organisée par la Société en l'honneur de l'Art architectural belge. M. Buls y fera à 4 heures une conférence sur *l'Histoire de l'Architecture en Belgique*.

L'Exposition est installée dans la Salle des fêtes de la ville de Bruxelles (ancien marché de la Madeleine) et sera gratuitement accessible au public à partir de demain, lundi, jusqu'au 22 courant, de 10 à 3 heures (entrée par la Galerie Bortier).

Une exposition Henry Monnier :

Les *Annales* de Paris organisent cet hiver à Bruxelles une série de conférences sur le Romantisme et le règne de Louis-Philippe. La prochaine conférence, fixée à vendredi prochain, à 3 heures, sera faite par M. H. Carton de Wiart sur « Henry Monnier et le type de Joseph Prudhomme ». A cette occasion, une exposition, qui promet d'être intéressante, sera ouverte les 18, 19, 20 et 21 janvier au *Cercle artistique et littéraire*, où ont lieu les conférences des *Annales*. Cette exposition, dont M. Albert Delstanche, du cabinet des Estampes, s'est spécialement occupé, comprendra des portraits et dessins originaux qui n'ont jamais été exposés. Henry Monnier, qui s'était marié en 1834 à Bruxelles, y avait noué de fidèles amitiés, notamment avec les peintres Verboeckhoven et J.-B. Madou. Plusieurs collectionneurs et bibliophiles belges ont mis de curieux documents à la disposition des organisateurs de cette exposition.

L'Académie royale de Belgique a élu MM. Egide Rombaux, Paul Gilson et Georges Hulin pour remplacer respectivement, comme membres titulaires, Charles Van der Stappen, Gustave Huberti et Florimond Van Duyse, décédés.

M. Albert Bartholomé succède comme membre associé à Frémiet, M. Théodore Dubois à Bourgault-Ducoudray, M. Jackson à George Aitchison. M. Blomme est nommé membre correspondant dans la section d'architecture.

Enfin, M. Lucien Solvay est désigné comme directeur de la classe des Beaux-Arts en 1912.

M. Louis Le Nain, graveur, vient d'être élu membre correspondant de l'Académie des Beaux-Arts de France en remplacement de feu Sir Francis Seymour Haden.

L'inauguration du monument érigé à la mémoire d'Adolphe Samuel au cimetière de Gentbrugge a eu lieu jeudi dernier. M. Emile Mathieu directeur, du Conservatoire de Gand, a rendu hommage au compositeur et rappelé les services éminents ren-

dus par lui à l'Ecole de musique, qu'il réussit à élever au rang des grands Conservatoires du pays.

La plus grande partie de la somme recueillie par souscription sera effectuée à la fondation d'un prix destiné à récompenser le lauréat d'un concours annuel ouvert parmi les élèves de la classe de fugue et de composition et qui portera le nom de « Prix Adolphe Samuel ».

Une manifestation de sympathie aura lieu prochainement en l'honneur du baron Henri Kervyn de Lettenhove, qui se dévoua avec une activité inlassable au succès de l'Exposition d'art belge au XVII^e siècle, de même qu'il s'était consacré précédemment aux Expositions des Primitifs flamands et de la Toison d'Or. Cet hommage ralliera les suffrages de tous ceux qui apprécieront l'exceptionnel intérêt des entreprises artistiques dont l'esprit d'organisation, la courtoisie et la persévérante action du baron Kervyn assurèrent le succès.

Un comité exécutif réuni sous le haut patronage de M^{me} la comtesse de Flandre et à la tête duquel sont inscrits le duc d'Arenberg, le ministre des Sciences et des Arts, MM. Beernaert, ministre d'Etat, H. Hymans, Max Rooses, membres de l'Académie royale de Belgique, etc., réunit les souscriptions destinées à offrir au héros de cette manifestation une médaille commémorative dont l'exécution a été confiée au sculpteur Godefroid Devreese.

Les souscripteurs recevront un exemplaire en bronze de cette médaille. Adresser les souscriptions (20 francs) au secrétaire-trésorier du Comité, M. René Steens, 1 rue Paul-Lauters, à Bruxelles.

M^{lle} Suzanne Godenne, qui se fera entendre à Bruxelles vendredi prochain, vient, au cours d'une tournée artistique en Allemagne, de remporter un véritable triomphe à Berlin, où elle se fit entendre aux Concerts Philharmoniques, et à Leipzig avec l'orchestre Winderstein.

Le *Pantagruel* de MM. Eugène Demolder et Alfred Jarry, musique de M. Claude Terrasse, est en répétitions au Grand Théâtre de Lyon, et la première représentation est imminente.

Les auteurs ont choisi, pour composer les cinq actes de cet opéra, divers épisodes de l'œuvre de Rabelais. La pièce est, dit le *Gil Blas*, du genre bouffe et fantaisiste; elle a une truculence, une variété, une verve qui dépassent de beaucoup tout ce que l'auteur applaudit des *Travaux d'Hercule*, du *Mariage de Télémaque*, etc., a fait jusqu'ici.

Après les belles représentations qu'elle donna d'*Orphée*, de l'*Allegro* de Haendel et de la féerie de M. E. Cammaerts *les Deux bossus*, Miss Bréma a mis à l'étude deux œuvres inédites de M. Emmanuel Moor, *Wedding bells (Cloches nuptiales)* et *Pompadour*. La première est une tragédie lyrique en un acte dont Miss Bréma créera le principal rôle. La seconde, d'un caractère moins pathétique, est tirée d'un conte d'Alfred de Musset, *la Mouche*, et a deux actes. La première représentation de ce spectacle inédit aura lieu au Savoy theatre le 25 janvier.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

LIBRAIRIE NATIONALE

G. VAN OEST ET C^{ie}

72, rue de la Montagne, BRUXELLES

ÉTRENNES 1911

Livres illustrés. Livres d'amateurs.

Livres pour la jeunesse.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

269, rue Saint-Jacques, PARIS

- I. ALBENIZ. — **La Vega** (N° 1 de **The Alhambra**, suite pour piano). — 4 francs.
ID. — **Zortzico** pour piano. — *Prix net* : 2 fr. 50.
- J. CIVIL Y CASTELLVI. — **Quatre Chansons d'Enfants** (poèmes de I. IGLESIAS, J. VERDAGUER et A. BORI Y FONTESTA). Version française de J. CHUZEWILLE. 3 fr.
- J. JEMAIN. — **Deuxième ballade** (en si bém. maj.) pour le piano. — 2 fr. 50.
- PAUL LE FLEM. — **Avril**, pour piano. — *Prix net* : 3 francs. — **Par grèves**, id. *Prix net* : 3 francs. — **Vieux Calvaire**, id. *Prix net* : 2 fr. 50.
- A. PUJOL. — **Paysage** pour piano. — *Prix net* : 2 francs.
- E. B. SIEFERT. — **Doux réconfort qu'une présence de veilleuse...** (G. RODENBACH), pour chant et piano. — *Prix net* : 2 fr. 75.

Vient de paraître à la Librairie Musicale EBNER

(OTTO-RICHARD HIRSCH) à Stuttgart.

ELISABETH CALAND. — **Das Künstlerische Klavierspiel** in seinen physiologisch-physikalischen Vorgängen (Trente illustrations). — *Prix* : 4 Marks.

Ce livre s'adresse aux professeurs de piano, aux élèves et aux jeunes pianistes. Il contient d'utiles conseils sur la méthode à appliquer pour concilier avec les lois physiologiques les exigences du mécanisme dans la virtuosité moderne.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : P. BUSCHMANN, J^r

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.

La livraison, fr. 2.50.

Edition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstrasse (Zehlendorf).

Imprimé sur papier de la Maison K&Y.M. rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE, HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Musique de chambre en Allemagne (suite) (G. SYSTEMMANS). — *La Vagabonde*, par Colette Widy (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les grandes publications : *Tiepolo* (CAMILLE LEMONNIER). — Notes de musique : *Troisième Concert Ysaye*; *Centenaire de Franz Liszt* (OCTAVE MAUS). — Théâtre de la Monnaie : *Pelléas et Mélisande* (O. M.). — Chronique théâtrale : *Les Marionnettes*; *L'Aventurier* (GEORGES RENCY). — *Amour Tzigane* (O. M.). — Concours international. — Agenda musical. — Petite chronique.

La Musique de chambre en Allemagne ⁽¹⁾

Brahms (né à Hambourg en 1833, mort à Vienne en 1897) domine toute la période post-Schumannienne. Il n'a pas eu jusqu'ici, dans notre pays, une bien bonne presse; nos publics accomplissent avec peine l'effort d'intelligence et d'attention nécessaire pour pénétrer un maître qui ne se livre pas au premier abord; ils semblent plus experts à démêler même les complications d'écriture de certains ouvrages contemporains qu'à découvrir une beauté intérieure qui se manifeste dans une langue exempte de prétention et d'éclat.

A cette cause d'indifférence s'est longtemps ajoutée celle d'interprétations peu compréhensives. Depuis quelque temps, un revirement se dessine, grâce aux occasions plus fréquentes de mieux connaître, et partant de mieux aimer Brahms : révélation des symphonies par un chef d'orchestre spécialement autorisé et compétent,

(1) Suite. Voir nos deux derniers numéros.

tive d'artistes tels qu'Eugène Ysaye, Kreisler, Thibaud, protagonistes éclairés du Concerto de violon; — ou le pianiste Friedberg, qui nous dévoilait il y a quelques jours, avec l'art le plus pénétrant, tout ce que cette musique contient de sensibilité, d'émotion et de tendresse.

Dans sa patrie, Brahms suscita des querelles passionnées; d'encombrants amis l'entraînent dans la lutte contre Wagner, font de lui leur porte-drapeau; tout le camp wagnérien se lève contre cet ennemi réactionnaire dont il faut étouffer les tendances conservatrices. En réalité, c'était le terrible critique viennois, le Dr Hanslick, qui menait les *Brahmines*, comme on disait alors. La nature farouche de Brahms, son goût pour la solitude intérieure répugnaient à ces vaines polémiques.

On a compris depuis combien il était péril de vouloir poser en rivales deux formes d'art aussi essentiellement distinctes que le drame wagnérien et la musique pure de Brahms : et aujourd'hui le fait d'aimer ardemment les *Maîtres chanteurs* et *Tristan* ne met plus obstacle à l'admiration pour les quatre symphonies, les lieder, les compositions de chambre du maître de Hambourg.

Cette musique de chambre constitue le joyau de son œuvre : les symphonies et les grandes pages chorales, en dépit de leur élévation et de leur belle ordonnance, montrent parfois des traces d'effort, des trous dans l'inspiration, des préoccupations de formules pompeuses, des empâtements de couleur orchestrale. Au contraire les Sonates, Quatuors et Trios forment un ensemble d'une perfection et d'une unité admirables; elles sont le domaine intime où s'épanouissent librement les dons caractéristiques de Brahms : sa rêverie sentimentale et sa méditation concentrée, ses boutades

M. Fritz Steinbach ; — introduction des grandes œuvres chorales aux programmes du Conservatoire ; — initiative rude et fougueuse énergie, ses élans de gaité naïve et familière. Là, il s'abandonne avec plus de confiance, se livre avec plus d'élan, rejetant le voile de brume ou de pudeur farouche qui donne parfois à ses vastes compositions une apparence trop volontaire ou trop réfléchie.

Et sur ce terrain s'affirme le mieux l'originalité d'un style dont la grâce nerveuse et souple s'agrémentent d'une floraison rythmique exceptionnellement riche, d'un enveloppement sonore admirable de poésie, de délicatesse et de plénitude.

Nous ne rencontrerons plus de maîtres dont l'œuvre ait l'unité et la tenue de celle de Brahms. Pour beaucoup des contemporains, la musique de chambre ne sera qu'un divertissement ou une manière de se faire la main. Des chefs d'orchestre comme Félix Mottl, Félix Weingartner, Fritz Steinbach, écrivent celui-ci un Septuor et une Sonate de violoncelle, ceux-là des Quatuors ; Franz Wüllner, célèbre par la chance qui lui advint de conduire à Munich la première représentation du *Rheingold* en 1869 et de la *Walküre* en 1870, ainsi que par le rajeunissement qu'il imprima aux Festivals rhénans après la mort de Ferdinand Hiller (il fut directeur de la Musique à Cologne de 1884 à 1904), — Wüllner aussi publia de fort estimables œuvres de chambre. De leur côté, les grands hommes de théâtre ne dédaignent pas de s'essayer à la musique pure : Wagner écrit un Quatuor à cordes, dénué de personnalité ; il précède les quatre Ouvertures récemment publiées, et pas plus qu'elles il n'ajoute à la gloire du maître. Richard Strauss, né en 1864, inaugure, à peine âgé de 18 ans, sa foudroyante carrière par des Sonates, un Concerto pour cor, un Concerto pour violon ; une Symphonie, assez intéressante pour qu'Herman Levi la dirigeât en 1881 (on ne l'a jamais entendue à Bruxelles), et le Quatuor que vous allez apprécier (opus 13) : composition juvénile, enthousiaste, amusante par sa flamme romantique, son allure conquérante et décidée. La grande phrase webérienne du premier *allegro*, qui s'élançe en fusées de passion romantique pour se replier en chutes brusques et repartir en enjambements hardis, caractérise déjà l'un des types mélodiques de Strauss. Le *Scherzo* délicatement œuvré, alerte, pimpant, fait songer à Mendelssohn, de même que la coupe du thème de l'*Andante*. Le Finale annonce dans son développement et ses sonorités la conception orchestrale de celui qui conduira bientôt la Symphonie et le Drame lyrique aux limites extrêmes des moyens d'expression musicale.

(La fin prochainement.) G. SYSTEMANS

« LA VAGABONDE »

C'est un beau livre que *la Vagabonde* (1) de M^{me} Colette Willy, et qui mérite bien le succès qu'il a obtenu. En réalité, c'est à une femme que je devrais laisser dire le bien qu'il faut en penser. Seule une femme pourrait exprimer avec le tact nécessaire son sentiment sur tant de choses si essentiellement, si pudiquement féminines qui s'y trouvent. Un homme, ici, éprouve l'impression d'être indiscret.

Il y a dans les livres de M^{me} Colette Willy, dans *la Vagabonde*, surtout, une telle effusion sentimentale, un tel aveu de la détresse féminine vers l'homme, une telle force d'amour, en un mot, qu'on en demeure comme étourdi.

Quoi ! c'est donc ainsi que les femmes nous écoutent, même lorsqu'elles ne veulent pas nous entendre, même lorsqu'elles nous repoussent ! C'est donc ainsi qu'elles souffrent, qu'elles se concentrent, qu'elles aiment, mêmes les plus ironiques, les plus agressives, tellement plus profondément, plus naturellement que nous ! Oui, c'est ainsi, et non pas autrement, et non pas comme le disent la majorité des femmes de lettres qui, elles, mentent, pour on ne sait quels obscurs besoins de la cause, par vanité, ou pour n'importe quelle raison. Il suffit d'une toute petite habitude des livres et d'un peu de sens de la vie pour reconnaître dans les pages de *la Vagabonde*, et renforcé encore par les prestiges d'un style net, vif, serré, succulent, l'accent indiscutable de la vérité.

Tant mieux si ce roman en rend inutiles des foules d'autres ! Tant mieux s'il en fait apparaître plus crûment la vanité, la prétention ou le mensonge ! Ah ! s'il pouvait les faire oublier complètement !

Dans *la Vagabonde*, une femme se dévoile dans sa sincérité morale absolue. C'est extrêmement rare, cela, autant dire que cela n'arrive jamais. Les femmes qui écrivent ont presque toujours menti. Chose étrange en apparence, leur littérature fut toujours de confessions, et elles ont toujours, dans ces confessions, trouvé le moyen de dire autre chose que la vérité. C'est qu'elles n'avaient jusqu'ici pour idéal que de ressembler à l'image que s'en faisaient les hommes de leur temps. Mais comme, depuis quelque temps, ils n'ont plus l'air de s'en former aucune, elles ont pris le parti de dire ce qui leur passe par la tête : ce qui a amené les unes aux plus délirantes absurdités, les autres à s'examiner sérieusement.

Renée, divorcée, fait du music-hall pour vivre. Elle ne manque pas de talent, ni d'admirateurs. Mais lasse de l'existence, elle ne veut accepter aucun hommage et se renferme dans sa solitude. Cependant un homme vient l'y relancer. C'est un homme comme tous les autres, ni beau, ni laid, riche mais assez banal. Et elle commence par le trouver même un peu ridicule. Il revient, il a pour lui la force de l'obsession et le temps, ces deux invincibles armes masculines. Elle ne prend même pas la peine de le chasser, elle se laisse faire la cour, elle laisse envahir son refuge. Puis, touchée de cet amour, elle y consent, et de là à aimer à son tour, il n'y a qu'un pas. Mais c'est là que commence le drame. Plus jeune, Renée a aimé. Il n'est de véritable amour que le premier. Il n'est que lui de capable de vaincre la terrible puissance du sentiment d'indépendance que nous portons en nous. Malgré elle, malgré la force, l'ingénuité physique, la fraîcheur, la joie,

(1) COLETTE WILLY : *la Vagabonde*, roman. Paris, P. Ollendorff.

la délivrance de ce nouvel amour, Renée le compare à la foudroyante transfiguration du premier, et elle sent, elle *sait* qu'elle regretterait la liberté. Elle est *la Vagabonde*, elle a goûté les délices amers du fruit de la liberté, elle ne pourrait plus supporter sur elle l'emprise masculine. Cet homme qu'elle aime, et dont toute sa féminité chérirait la douce, la tendre mais l'irréductible domination, quelque chose en elle le refuse et le rejette. Et de lui, du bonheur et du repos qu'elle eût trouvés en lui, elle se libère, rejoignant tristement son destin d'éternelle errante.

J'hésite encore à savoir ce qui m'émeut le plus dans ce livre sensible et déchiré : ou l'admirable analyse de ce second amour d'une femme qui sait la vie, à la fois pudique et ardent, hésitant et tendre, plein d'appréhensions et d'espoirs, hanté de tristes comparaisons et de mauvais souvenirs : un élan toujours retenu, l'illusion d'une jeunesse qui va ressusciter et qui ne renaît point, les délices angoissées d'un va-tout sentimental, que l'on garde pourtant dans la main, craintivement, ou de cette analyse ou de la description du renoncement final.

Renée est là, seule, dans une chambre d'hôtel qu'elle échange demain pour une autre, elle est là, toute tendue vers le désir du retour et cependant révoltée à l'idée de la soumission dans l'amour. Si léger que serait le joug, elle en serait impatiente. Cavale nerveuse et souple, faite pour exalter le guerrier, elle sait que le guerrier amène toujours avec lui un mors, des rênes, l'attirail de domination inutile et injurieuse. Si tendre et si amoureux qu'il soit, l'homme se refusera toujours à n'être que le camarade d'amour et de liberté de la femme. Elle s'éloignera donc de la main chérie, mais qui prépare le joug dans l'ombre. Elle sera seule mais libre; hélas! libre mais seule. Et elle écrit à son ami :

Le bonheur? Es-tu sûr que le bonheur me suffise désormais? Il n'y a pas que le bonheur qui donne du prix à la vie. Tu me voulais illuminer de cette banale aurore, car tu me plainais obscure. Obscure, si tu veux : comme une chambre vue du dehors. Sombre, et non obscure. Sombre, et parée par les soins d'une vigilante tristesse; argentée et circépusculaire comme l'éclaircie, comme la souris soyeuse, comme l'aile de la mite. Sombre, avec le rouge reflet d'un déchirant souvenir.... Mais tu es celui devant qui je n'aurais plus le droit d'être triste....

Je m'échappe, mais je ne suis pas quitte encore de toi, je le sais. Vagabonde, et libre, je souhaiterais parfois l'ombre de tes murs.... Combien de fois vais-je retourner à toi, cher appui où je me repose et me blesse? Combien de temps vais-je appeler ce que tu pouvais me donner, une longue volupté, suspendue, attisée, renouvelée... la chute ailée, l'évanouissement où les forces renaissent de leur mort même... le bourdonnement musical du sang affolé... l'odeur de santal brûlé et d'herbe foulée... Ah! tu seras longtemps une des soies de ma route.

Je te désirerai tout à tour comme le fruit suspendu, comme l'eau lointain, et comme la petite maison bienheureuse que je frôle.... Je laisse, à chaque lieu de mes désirs errants, mille et mille ombres à ma ressemblance, effeuillées de moi. — celle-ci sur la pierre chaude et bleue des combes de mon pays, celle-là au creux moite d'un vallon sans soleil, et cette autre qui suit l'oïseau, la voile, le vent et la vague. Tu gardes la plusténace : une ombre nue, onduleuse, que le plaisir agite comme une herbe dans le ruisseau. Mais le temps la dissoudra comme les autres, et tu ne sauras plus rien de moi, jusqu'au jour où mes pas s'arrêteront et où s'envolera de moi une dernière petite ombre... qui sait où?

Que de qualités aussi, dont ce court article, à peine suffisant à dire le plus sommaire, ne peut donner l'idée, de ces qualités qui font déjà le prix de la *Retraite sentimentale* et des *Vrilles de la Vierge*! Une sensibilité physique si aiguë qu'elle perce non seulement dans le choix des épithètes mais encore dans la construction même de la phrase, souple, articulée subtilement suivant le

mouvement même d'une pensée que l'on ne peut imaginer plus près des choses qu'elle suggère. Une connaissance profonde, désenchantée, apitoyée et pessimiste de la vie, des êtres et même des objets. Un amour à la fois animal de dionysiaque de la nature, doué d'antennes toujours frémissantes à tout ce qui passe même dans l'air, au plus fugace parfum et qui décuplent toutes les émotions du cœur!

Non je ne sais pas encore ce qui est le plus émouvant des deux parties, des deux éléments de ce livre. Cela dépend du tempérament du lecteur. Les forts, les libres, aimeront mieux la fin, l'arrachement stoïque d'une âme indépendante qui préfère les âpres joies de la liberté précaire au repos d'une vie douce, mais à demi-esclave, au repos du tranquille amour. Mais les déçus, les sensibles et les tendres garderont toute leur prédilection à cette idylle savoureuse et si vraie, si humaine, qui commence par l'ironie pour finir dans la passion, en suivant toutes les étapes de la route, et où s'avoue l'âme de la femme : éblouie, heureuse, soumise, enthousiaste, souffrante, vibrante au moindre choc des choses et des mots, aux plus délicats effluves du pressentiment.

Vraiment — oui — *la Vagabonde* mérite son succès.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES GRANDES PUBLICATIONS

Tiepolo, par POMPEO MOLMENTI (1).

Après les maîtres héroïques de la Venise d'or et de pourpre, symboles splendides de son apogée, il vient une heure où ce qui reste de la gloire de la cité des Doges se survit dans un peintre qui lui-même est la fin d'une tradition magnifique. En Tiepolo s'achève la lignée royale des Carpaccio, des Titien, des Tintoret et des Véronèse. Il est le dernier des maîtres et il est le maître de la décadence de la cité qui commandait aux mers et qui, comme sa sœur du Nord, la Bruges du xv^e siècle, va entrer dans le définitif sommeil. Il met par-dessus son agonie l'illusion d'un règne qui n'est pas fini, alors qu'elle n'a plus que le miroir de ses canaux pour refléter les images lointaines de sa domination.

Venise, à travers la fête d'art et de gloire où il la magnifie et qu'il perpétue, comme la pompe d'un triomphe, jusqu'aux dernières heures de sa vie, lentement expire en se leurrant d'apothéoses. Elle meurt dans ses palais, sous une pluie de roses, quand il meurt lui-même. Il est l'ordonnateur de ses pompes dernières et après l'extraordinaire chant d'amour qu'il lui dédie, on n'entendra plus aucune autre voix.

Rapproché des grands magiciens du passé, Tiepolo n'est plus qu'un adroit et infatigable montreur de spectacles. Il est l'artificier d'art qui, par-dessus la solennité et la volupté endormies de la Venise qu'ils célébraient, dressa des échafaudages d'empyrées multitudinairement peuplés et tout crépitants d'éclairs et de fusées. Spirituel, imaginaire, improvisateur et inépuisable, il reprit aux Véronèse et aux Tintoret cet « art des assumptions » qui, par les spirales enflammées des plafonds, s'en va rejoindre les paradis artificiels. Il fut le suprême plafonnier de l'école et, monté aux altitudes frayées par ses superbes devanciers, il en laissa retomber sur la mort de Venise, pour l'y ensevelir, le lin-cueil des glorieux crépuscules où avaient disparu les grands dieux.

(1) Paris, Hachette et Cie.

Non seulement Venise, mais toute la Vénétie, la Lombardie, Wurtzbourg et Dreissen, Madrid où l'appela Charles III pour décorer le palais royal, sont remplis des témoignages de sa surprenante fécondité. Art théâtral et chorégraphique, aux figures volantes essémées par les airs, aux statiques de palais en suspens sur des abîmes, art d'illusion et de parade où règne l'in vraisemblable, où tout chancelle, croule et se reprend à l'équilibre, où la plus inculte virtuosité maintient, sur des axes paradoxaux, des débâcles de ciel par-dessus des cataclysmes terrestres, il épuise en soi, pour s'en jouer, toutes les ressources, toutes les roueries et tous les tours de force de l'école. Il est le suprême équilibriste de cet art casse cou qui se complique d'acrobatie et où excella son maître Véronèse qu'il répéta avec un goût d'orgueilleuse rivalité. Ame de joie et d'apparences extérieures, mais capable d'élan de lyrisme, il multiplia la fable, les mythes, la légende dorée, les ordonnances pathétiques et bousculées et ce qu'on pourrait appeler le vertige décoratif. Fastueux, toujours élégant, maniéré, rapide au point qu'on le vit faire en un jour, sans reprises, sa *Cène des Apôtres*, et parfois, à travers son art un peu journalier, plus décorateur que peintre et plus imagier que décorateur, — tel qu'il s'offre à nous à travers ses fresques et ses toiles, à Saint-Marc, à Santa Maria del Rosario, à la Carmina, à Santa Cosma Damiano, à l'église Scalzi, aux Santi Apostoli, à Sant'Alvise, à San Rocco, à l'Académie, au palais Barbarigo, au palais Labia, il s'atteste bien, en ses strapasements audacieux, son sens de l'harmonie dans la décoration, le mouvement de ses groupes, son nerveux génie épisodique et constructif, le dernier chaînon d'une famille de surhumains.

M. Pompeo Molmenti, dans le bel ouvrage édité par la maison Hachette, *Tiepolo, sa vie, son œuvre, son temps*, documenté de 400 gravures sur bois, suit régulièrement l'immense carrière de ce peintre qui, à soixante-dix ans, peignait encore et peignit alors quelques-unes de ses plus belles pages. Il nous le fait voir à travers toutes ses étapes, imitateur et imité, inspiré surtout par Calliari et n'oubliant pas Corrège. Après le *Carpaccio* que l'écrivain publiait l'an dernier et auquel le *Tiepolo* fait pendant, on peut dire que M. Molmenti enferma dans cette merveilleuse trajectoire toute la substance de gloire et d'art de Venise à travers les siècles.

CAMILLE LEMONNIER

NOTES DE MUSIQUE

Troisième Concert Ysaye.

L'Orchestre des Concerts Ysaye céda galamment la place, dimanche dernier, au *Tonkünstler Orchester* de Munich, excellente phalange instrumentale qui, sous le nom d'Orchestre Kaim que lui donna son fondateur, acquit en Allemagne et à l'étranger une juste célébrité.

L'Association est dirigée actuellement par M. Joseph Lassalle dont on a beaucoup admiré le bras souple, le geste à la fois précis et élégant. M. Lassalle est demeuré rebelle à l'investissement du caporalisme germanique dans la musique. Il guide son armée d'une main de velours, ce qui n'empêche pas la discipline d'y être parfaite. On s'en est aperçu dans le merveilleux ensemble avec lequel le quatuor a interprété le *Concerto grosso en ré mineur* de Haendel, dont le final surtout souleva d'enthousiastes applaudissements. Et cette présentation faite, cette certitude acquise que tout irait bien, on écouta avec une religieuse attention la pièce capitale du programme, cette symphonie n° 4 de M. Gustave Mahler qui provoqua en Allemagne de si arden tes discussions et sur l'appréciation de laquelle l'accord est loin d'être fait.

Par sa durée, qui est d'une heure, elle dépasse les limites habituelles des partitions analogues. Par son style, par le caractère des morceaux qui la composent, elle s'éloigne du plan des symphonies proprement dites. L'auteur tenta d'y exterioriser les élans de joie que lui fit éprouver la paternité, et pour mieux les traduire il se fit une âme d'enfant.

Les divers épisodes de ce poème symphonique en quatre parties sont descriptifs : c'est, tour à tour, le livre d'images qu'on feuillette pour amuser le nouveau-né et qu'illustre une faune fantastique; la nuit hantée d'effroi; le sommeil coupe d'inquiétudes et peuplé d'espoirs; enfin le réveil à la vie et à la joie, doucement modulé par un lied qui clôt en douceur, avec l'imprécision d'une légende, cette suite de tableaux tendres ou mélancoliques.

Il serait téméraire de juger sur une seule audition une œuvre de cette importance. Les deux premiers mouvements — je ne puis noter ici qu'une impression — m'ont semblé réaliser avec le plus de bonheur les intentions du compositeur. Ils ont de l'humour et de l'agrément, avec de charmants détails d'instrumentation qui en varient l'intérêt. Le troisième morceau débute par une jolie berceuse qui, malheureusement, se noie bientôt dans de filandreux développements. L'attention, ici, s'évade. Le final, chanté par un soprano — ce fut, dimanche, la voix bien timbrée de M^{lle} Elsa Flith — est un aimable lied qui ne paraît se rattacher en rien aux mouvements précédents. On l'écoula sans ennui mais avec surprise. Et l'on demeura perplexe sur la valeur d'une œuvre qui, certes, révèle un sentiment délicat d'intimité (on pourrait lui trouver quelque affinité avec celles de M. Humperdinck) mais qui paraît manquer de cohésion et voguer à la dérive.

Les autres numéros du programme étaient de tout repos : et il me suffira de dire que M^{lle} Elsa Flith chanta avec ampleur la *Toute puissance* de Schubert, que l'orchestre eut de l'entrain et du rythme dans l'exécution du *Don Juan* de Strauss, de l'expression dans le prélude et la scène finale de *Tristan et Yseult* (mais pourquoi ne pas faire chanter cette scène au lieu d'en jouer une transcription?), de la puissance dans l'ouverture de *Tannhäuser*, le contre chant des trombones jaillissant, au retour du thème religieux, avec éclat, ainsi qu'il est de mode depuis quelques années qu'on le découvrit sous la partie principale. Et j'ajoute : avec trop d'éclat peut-être.

Centenaire de Franz Liszt.

Un peu en avance sur le calendrier, M. Arthur Van Dooren eut la pieuse idée de célébrer dès le début de cette année le centenaire de Liszt, qui naquit dans la nuit du 21 au 22 octobre 1811. Mais les anniversaires ne sont qu'un prétexte pour honorer une mémoire chère, pour fixer un souvenir, pour réparer, parfois, l'injustice de la postérité à l'égard d'un maître. Et l'on peut sans inconvénient en déplacer les dates.

Liszt a-t-il besoin d'une réparation de ce genre? On en peut douter, car la gloire qui auréola sa vie est loin d'être éteinte. Peut-être y eut-il, en ces dernières années, quelque fléchissement dans le prestige qu'il exerça. Sa personne avait une telle fascination qu'il sembla, à sa mort, que son génie eût disparu avec lui. Mais on lui revient. La jeune génération des musiciens le « découvre », semble-t-il, tant elle met d'ardeur à proclamer ses mérites, — sur lesquels l'accord est scellé depuis longtemps, ainsi qu'en témoignent les excellents traités que consacrèrent successivement au souvenir de Liszt, en ces derniers temps, MM. Calvocoressi et Chantavoine.

Sans voir en lui, comme M. le Dr Dwelshauvers essaya de le dépeindre dans la conférence dont il fit précéder le concert, le continuateur de Beethoven envisagé dans sa troisième man ère, — celle que caractérisa surtout l'emploi de la grande variation, — il faut aimer les œuvres de Liszt parce qu'elles servent de transition entre le romantisme et l'exteriorisation de notre sensibilité actuelle. Il fut, dans ses poèmes descriptifs, le précurseur de l'école « sensorielle » aujourd'hui si goûtée, et vraiment, à écouter telle de ses œuvres empreinte d'un vif sentiment de la nature, *Saint François de Paul marchant sur les flots*, par exemple, ou *la Prédication aux oiseaux*, on éprouve des sensations analogues

à celles que font ressentir les précieuses pages évocatrices de MM. Debussy et Ravel.

M. Van Dooren, dont on connaît le talent sérieux et probe, a illustré la conférence de quelques exemples bien choisis : *Polonaise en mi*, *Huitième Rhapsodie*, *Saint François de Paul*, *Liebestraum n° 3*. Le principal intérêt du concert, et sans doute pour maint auditeur la révélation, fut la mise en lumière par M^{me} Marie-Anne Weber, fort bien accompagnée par M. Wilmars, de quelques-uns des plus beaux lieder de Liszt, parmi lesquels l'admirable *Mignon's lied*, le plus émouvant des nombreux commentaires musicaux inspirés par le poème de Goethe. M^{me} Marie-Anne Weber chanta ces diverses mélodies d'une voix exquise, avec des finesses d'émission et d'expression qui en firent pénétrer toutes les intentions et lui valurent les plus chaleureux applaudissements.

OCTAVE MAUS.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Pelléas et Mélisande.

Grâce à M^{lle} Vallandri, qui a une très jolie voix, une chevelure admirable, beaucoup d'élégance et non moins de talent, le théâtre de la Monnaie a pu reprendre la semaine dernière *Pelléas et Mélisande* : et ce fut une belle fête d'art, fertile en émotions et en joies, dont la sereine poésie pénétra jusqu'aux plus gourmés des critiques, jusqu'aux plus néophobes des spectateurs. Le temps a peu à peu exercé sur le public son action salutaire. Ce que l'esthétique de M. Debussy apporta au théâtre lyrique de déconcertant apparaît aujourd'hui comme « une chose très simple », comme la traduction fidèle d'un dialogue de rêve qui ne pouvait s'exprimer dans la langue mélodique habituelle et dont le compositeur a merveilleusement souligné les moindres inflexions. Les plus subtiles nuances classées parmi les chefs-d'œuvre du drame lyrique, *Pelléas et Mélisande* est désormais à l'abri de la discussion et tout commentaire sur cette œuvre précieuse et rare paraît oiseux.

Bornons-nous à constater que l'exécution en fut excellente. M. Petit semble avoir affiné encore et perfectionné davantage l'interprétation du rôle de Pelléas, qui lui valut tant de succès lorsqu'il le créa à Bruxelles. MM. Bourbon (Golaud) et Arus (Arkel) reprirent avec leur talent habituel leurs rôles respectifs, et si M^{lle} Montfort (Geneviève) manqua d'autorité, il serait injuste de lui en faire grief puisqu'elle dut remplacer presque au pied levé M^{lle} Degeorgis indisposée. Quant à M^{lle} Vallandri, qui n'abordait pas sans quelque inquiétude un rôle auquel Miss Mary Garden a attaché d'ineffaçables souvenirs, elle dut être bientôt rassurée en voyant avec quelle sympathie et quelle unanimité on l'applaudit. Elle fut une Mélisande délicieuse, un peu plus réelle et vivante peut-être que ne l'eût souhaité Meyerlinck, mais aussi expressive dans ses attitudes et ses gestes que dans la réalisation vocale du rôle, qu'elle chante en musicienne accomplie.

L'orchestre de M. Solvain Dupuis, discret et délicat, mérite, lui aussi, une mention élogieuse qui ne souffrirait aucune restriction s'il eût donné plus d'animation aux deux premiers tableaux, un peu languissants.

O. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les Marionnettes. — L'Aventurier.

Le marquis de Monclars a épousé sans amour une jeune fille qui lui fut imposée par sa mère. Elle est belle, elle est tendre, elle est aimante : mais elle est la compagne forcée. Et il la ble se de toute façon, il la trompe, il la quitte durant plusieurs mois qu'il passe auprès de sa maîtresse. En son absence, la jeune marquise a fait peau neuve : la petite provinciale pudique et réservée s'est métamorphosée en une mondaine aux toilettes, aux décolletages sensationnels. Elle est entourée d'une cour de soupirants, où elle paraît distinguer particulièrement un vieil ami de

son mari, M. Nizerolles, et un de ses amis personnels, M. Pierre Varine. Au retour, le marquis rencontre sa femme dans une fête mondaine : l'audace de sa mère, ses allures, ses discours lui persuadent qu'il est trompé, ou sur le point de l'être. Ainsi que l'on s'y attend — car rien n'est imprévu dans les pièces de M. Pierre Wolff, — l'amour-propre piqué éveille en lui l'amour. Et c'est au moment où il se croit trahi pour de bon qu'il crie à sa femme : « Je vous lais ! », ce qui, en bon français et entre personnes de sexe différent, a toujours signifié : « Je vous aime éperdument ». Il fallait quelqu'un pour dénouer la situation : M. de Ferny, oncle de la marquise, se trouve là à point donné et pousse les époux dans les bras l'un de l'autre. Ils au ont beaucoup d'enfants.

Ce sont des marionnettes, comme les fantoches d'une pièce écrite par Nizerolles pour un guignol de salon. Dans une fort jolie scène, la meilleure de la pièce, la marquise et Nizerolles, ayant chacun une marionnette sur le poing, se livrent à une petite joute oratoire en feignant de faire parler leurs poupées. Tout cela est gentillet, douceâtre, sentimental, un peu ennuyeux, un peu long : c'est du Pierre Wolff, ni mauvais ni pire que tout le Pierre Wolff passé, présent et futur.

La pièce est supérieurement interprétée au théâtre des Galeries. M^{lle} Starck, qui a une voix prenante et de bien belles attitudes, joue à merveille le rôle de la marquise ; M. Escoffier est un excellent marquis ; M. G. blès un oncle tendrement maternel ; M. Alerme un Nizerolles que Noblet lui-même, pour qui le rôle semble écrit, n'incarnerait pas mieux ; M. Brousse, qui a une tête de nègre aux yeux ardents et aux mines décidées, un Pierre Varine amoureux à souhait. Mais à quand le *Viel Homme*, de Portoriche, ou toute autre pièce, enfin, où ce seraient de vrais hommes et de vraies femmes, et non des marionnettes, qui feraient devant nous les gestes de l'amour et de la douleur ?

* * *

Cette pièce, en tout cas, ce n'est pas l'*Aventurier*, de Capus, que la troupe du Parc Krauss en tête interprète en ce moment. Non point que l'*Aventurier* soit sans mérite. M. Capus connaît son métier et sait mener, par des chemins sûrs, une pièce au succès. Mais le sujet qu'il a choisi dépasse cette fois son talent, ses moyens : l'ironiste délicieux de la *Veine* a voulu se faire — vain effort ! — l'émule de Mirbeau et de Bernstein. « Ah ! ah ! s'est-il dit sans doute, on s'imagine que je ne puis mettre à la scène que des fantoches. Eh bien, voici un caractère, un vrai, un gaillard qui n'a pas froid aux yeux, un aventurier, un casseur d'assiettes, un colonial au cœur dur, massacreur de nègres, pillard sans scrupules, tombant un beau jour sans crier gare au milieu de sa paisible famille bourgeoise comme une pierre dans la mare aux grenouilles. » La famille le croit pauvre : elle le repousse. Il est riche au contraire : elle l'attire et le cajole. Ce revirement a fait rire, quoiqu'on le sentit venir depuis le commencement de la pièce.

Mais l'aventure de l'*Aventurier* se corse ; son cousin, industriel, est menacé de faillite. S'il plaît au terrible colonel, il peut sauver son parent. He ! pour qui le prend-on ? Donnera-t-il gratis cet or qui lui coûte si cher ? Non, non : il demande en échange le cœur et la main de Geneviève, sœur de la femme de son cousin Jacques. Hélas ! elle est fiancée, elle aime ailleurs ! Alors il ne donnera rien du tout et repartira pour l'Afrique. N'en croyez rien, cependant : il ne repartira point, il sauvera son cousin sans conditions, il versera de nobles larmes et, par-dessus le marché, il épousera Geneviève qui, vaincue par tant de grandeur d'âme, a changé son amour d'épaulé et renonce à ses premiers projets.

Cet aventurier n'est pas le lion qu'on nous annonçait, c'est un mouton, presque un mouton de Panurge. C'est un aventurier à l'eau de rose. Mais que M. Krauss ajoute d'élan, de passion, voire de véritable grandeur à ce rôle un peu fatot ! Mlle Magdeleine Daniroff est très bien également dans celui de Geneviève. Mlle Bretner, Mme Angèle Richard, MM. Gournad, Richard, Séran et Carpentier complètent une interprétation fort homogène. Et ce n'est pas la faute des acteurs du Parc si M. Capus est un auteur bien fatigué.

GEORGES RENCY

AMOUR TZIGANE

Opérette nouvelle en trois actes de MM. WILLNER et BODANSKY, adaptation française de MM. WILLY et RAPH. Musique de M. LEHAR.

C'est presque un drame symbolique que cet *Amour Tzigane* que vient de représenter avec un retentissant succès le théâtre Molière. Comme la flûte du célèbre Preneur de rats, le violon du Rommy exerce irrésistiblement son pouvoir séducteur. Il subjugué, il ensorcelle, il emporte dans une frénésie d'amour celles qui écoutent les sons langoureux et pathétiques qu'il exhale. Il a enivré la belle Zorika, une authentique princesse — hé mais! le théâtre n'est-il pas le miroir de la vie? — et Zorika est prête à lâcher son noble fiancé Jonel pour s'unir au beau tzigane. Mais l'eau de la Czerna, à laquelle elle goûta le jour de la Sainte-Marie, détruit l'enchantement en lui révélant, dans une vision prophétique, la détresse de la destinée aventureuse qui l'attend. Une comtesse hongroise, subjuguée à son tour par le magique archet, lui souffle d'ailleurs (rêve ou réalité?) son volage tzigane. Et le patient fiancé ouvre à Zorika, pour clore l'anecdote, le sûr refuge de ses bras.

Le qui donne quelque imprévu à cette historiette, c'est la surprise qu'on éprouve, au troisième acte, en retrouvant la princesse endormie sur les rives de la Czerna où on l'avait laissée à la fin du « un », — ainsi qu'on revoit, au début de *Siegfried*, Brunnhilde étendue sur le Roc Ardent où la coucha, au dernier acte de la *Valkyrie*, l'inflexible volonté de Wotan. Le public s'était apitoyé durant tout un acte sur le sort de Zorika, contrainte de courir les routes de Hongrie, de danser et de chanter, costumée en bohémienne, sous la menace du tzigane, et d'essuyer mille affronts. Ce n'était qu'un rêve! un mauvais rêve!... Rênie soit l'eau de la Czerna, source de visions, qui permit aux auteurs de substituer un denouement aimable à la fin tragique redoutée.

Opérette? Est-ce bien le titre qui convient à la pièce nouvelle? Pour le justifier, les auteurs ont accosté de quelques bouffons leurs vedettes. Mais *Amour tzigane* échappe, en général, à la vulgarité du genre, et la note comique n'y est qu'accidentelle. La musique de M. Franz Lehar est à mi-chemin de l'opérette et du drame lyrique. Consruite en majeure partie sur des chants tziganes, dont le répertoire est d'une inépuisable richesse et d'une émouvante beauté, elle a un accent très particulier que précise l'emploi fréquent de la zymbala, rythmant les improvisations du violon solo dont elle accompagne et soutient la mélodie serpentine, tour à tour languide et véhémence. L'auteur a très adroitement utilisé, dès l'ouverture, les rafales sonores que déchainent les orchestres bohémiens et que varie à l'infini le caprice des virtuoses. Il s'est servi aussi, dans les parties vocales, de mélodies populaires parmi lesquelles il en est de fort impressionnantes. Son apport personnel nous ramène malheureusement à la banalité habituelle des partitions d'opérettes et fait ressortir le caractère hybride de l'œuvre.

Il faut louer la direction du théâtre Molière pour les soins qu'elle a apportés à l'interprétation et à la mise en scène. M^{me} G. Huber chanta et joua fort intelligemment le rôle de Zorika, et M^{me} H. Dany se distingua particulièrement en composant la plus espiègle, la plus freillante, la plus étourdissante gamine que nous ayons vue en scène depuis M^{me} Lavallière, dont elle s'inspire. M^{me} de Marlac donna de l'élégance au personnage d'Arany; MM. L. Cibe, qui chante agréablement, Dufour, George et leurs camarades furent applaudis avec entrain, de même que l'orchestre de M. Daclin, qui se tira honorablement d'une aventure plutôt périlleuse.

O. M.

CONCOURS INTERNATIONAL

La *Société I. et R. des Amis de la Musique*, à Vienne, ouvre entre tous les compositeurs un concours dont le prix, fixé à 40.000 couronnes, sera décerné à l'auteur de la meilleure œuvre pour chœurs et orchestre (avec ou sans soli): oratorio, cantate

ou symphonie avec chœurs. Les ouvrages écrits en langue étrangère devront être accompagnés d'une traduction allemande.

Les compositions doivent être adressées à la *Société Impériale et Royale des Amis de la Musique* avant le 1^{er} mai 1912. Pour l'envoi, suivre les conventions habituelles, signe ou devise inscrite à la fois sur le manuscrit et dans une enveloppe cachetée qui ne sera ouverte qu'après le jugement du concours.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui, dimanche, à 2 h., au théâtre de la Monnaie, deuxième Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis avec le concours de M. Moritz Rosenthal, pianiste, qui jouera le Concerto (en mi mineur) de Chopin et les Variations de Brahms sur un thème de Paganini. Audition intégrale de la *Faust-Symphonie* de Liszt. — A 7 h., à l'Ecole Normale, troisième concert de la chorale mixte *A capella* sous la direction de M. Bauvais.

Jeudi 26, à 2 h., au Théâtre des Galeries, premier concert du Quatuor Capet, qui, en cinq séances, interprétera la série intégrale des quatuors de Beethoven. — A 4 h. 1/2, première séance de musique de chambre pour instruments à vent au Cercle artistique avec le concours de M. Théo Ysaÿe. Œuvres de Mozart, Haendel et L. Thuille. — A 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, premier récital Mathieu Crickboom.

Samedi 28, à 8 h. 1/2, même salle, piano-récital de M^{lle} Juliette Wihl.

Dimanche 29, à 2 h. 1/2, salle de la Madeleine, premier Concert Durant avec le concours de M. Ricardo Vinès, pianiste. Œuvres de l'Ecole russe.

La *Société de Musique de Tournai* donnera dimanche prochain, 29 janvier, à 3 h. 1/2, à la Halle aux Draps, un concert exclusivement consacré aux œuvres de César Franck: *Psyché*, poème symphonique pour orchestre et chœurs; *L'Ange et l'Enfant*, le *Mariage des Roses*, mélodies; *Variations symphoniques* pour piano et orchestre; *Panis angelicus*, la *Procession*, mélodies; *Prélude, choral et fugue* pour piano; *Rebecca*, oratorio. Solistes: M^{lle} Ollislagers, cantatrice, M^{lle} Lieven, pianiste et M. Maurianne, baryton.

PETITE CHRONIQUE

Un amateur dont les collections étaient célèbres, M. Vermersch, mort la semaine dernière à Bruxelles, a légué à l'État l'ensemble des objets d'art et de curiosité qu'il a réunis depuis trente ans, guidé par un goût sûr. Le legs comprend une importante série de sculptures sur bois et sur pierre, de merveilleux ivoires, la plus belle collection de Tournai que l'on connaisse. On y voit figurer aussi une remarquable série d'objets du XVIII^e siècle: boîtes, tabatières, miniatures, éventails, etc.

A signaler encore de jolies tapisseries, des instruments de musique destinés au Musée du Conservatoire, des collections d'armes et d'armures pour le Musée de la porte de Hal, des meubles, des dinanderies et des ferronneries d'art.

Gantois de naissance, M. Vermersch a, en outre, légué au Musée de Gand une statue en marbre, *Giotto*, de Vinçotte, deux groupes en terre cuite de L. Harzé et une suite de tableaux anciens, parmi lesquels un beau portrait d'homme par Corneille de Vos.

Le Roi a acquis à l'exposition de M. Dolf Van Roy un tableau intitulé *Bruges*.

MM. Henri Binard et Camille Lambert exposeront du 23 janvier au 1^{er} février une au Cercle artistique un ensemble de leurs œuvres.

Le Salon de l'Art contemporain qui aura lieu du 18 février au 2 avril dans la Salle des Fêtes de la ville d'Anvers, place de Meir, comprendra une section d'art décoratif qui groupera les œuvres de

plusieurs maîtres français contemporains et une section d'art belge.

Citons parmi les œuvres de la première section: quatre panneaux décoratifs et un ensemble de tableaux et d'études d'Aman-Jean, une quarantaine d'aquarelles de Boutet de Monvel, le *Drame de la mer*, un nu et plusieurs autres toiles de Ch. Cottet. Maurice Denis exposera quatre panneaux décoratifs et quelques grands cartons à la gouache; Henri Martin, des tableaux de chevalet et une peinture de 7 m. sur 5; René Ménard, trois grandes œuvres décoratives et une série de tableaux de chevalet; Lucien Simon, plusieurs tableaux et deux grands panneaux décoratifs.

M^{me} de Bobadilla, femme du romancier espagnol de ce nom, fera les mercredis 24 janvier, 1^{er} et 8 février, à 3 h., à la salle Astoria, rue Royale, trois conférences illustrées de projections lumineuses et qui auront respectivement pour objet le Greco, Velasquez et Murillo. Le produit des entrées sera versé à un groupe d'œuvres de bienfaisance.

La seconde conférence que fera M. Pierre Marcel à l'Université Nouvelle de Bruxelles sur l'*Histoire des dessins en France au XVI^e siècle* est fixée à mercredi prochain, à 8 h. 1/2.

M. G. Duplat, avocat à la Cour d'appel, fera jeudi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, une conférence à la Maison du Livre sur *Le Journal, sa vie juridique, ses responsabilités civiles*.

La conférence de M. Marius Renard: *L'Enseignement professionnel*, annoncée pour le 2 février, est remise à une date ultérieure.

Notre collaborateur M. Jules Destrée fera le mercredi 1^{er} février, à 8 h. 1/2, à l'Université Nouvelle, une conférence sur *Carpaccio* (Cycle des conférences sur *Venise et l'art vénitien*) avec projections lumineuses.

De Paris:

Une exposition de tableaux et de dessins d'Ingres s'ouvrira le 24 avril à la Galerie Georges Petit. Le produit des recettes servira à l'installation du Musée Ingres. Le violon fameux figurera à cette exposition, et Jan Kubelick a promis de réveiller l'instrument.

L'exposition d'art religieux que nous avons annoncée aura lieu du 28 avril au 31 mai prochains dans la salle de la rue d'Edimbourg n° 11. Peinture, sculpture, dessin, gravure, architecture, orfèvrerie, reliure, vitraux, broderie, tapisserie, dentelle, musique, etc., les diverses formes de l'art religieux y seront représentées.

M. Émile Bernard a repris au Cercle International des Arts, 97 boulevard Raspail, la série de ses entretiens hebdomadaires. Il a, vendredi dernier, exposé le *Dogme de l'Art traditionnel d'après les auteurs les plus anciens*. Les artistes, hommes de lettres, étudiants, etc. sont gratuitement admis à ces conférences, qui ont lieu tous les vendredis à 9 heures du soir.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS: 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Le prochain spectacle du Théâtre des Arts vient d'être définitivement fixé. Il se composera de: *Le Dépressier*, un acte de M. Léon Frapié; *Le Marchand de Passions*, trois actes en vers de M. Maurice Magre, décors et costumes de De-law; et *Nabuchodonosor*, pièce de M. de Faramond, décors de Segonzac, costumes de Poiret. M. de Max a été engagé spécialement pour jouer le rôle de Nabuchodonosor.

Le programme de la saison vient d'être augmenté d'une pièce de M. J.-L. Vaudoyer: *La Nuit persane*. M. Dresca est chargé des décors et costumes et s'acquittera de sa tâche avec tout le talent dont il a fait preuve déjà en effectuant la mise en scène décorative du *Sicilien* de Molière.

On sait les mérites de la *Nouvelle collection des classiques de l'art* chez Hachette. Durer, Michel-Ange, Raphaël y figuraient déjà, et voici l'austère Mantegna. Figure violente, ravagée, au pli amer et dantesque, son masque d'après Gian Marco décèle bien le génie rude du *Triomphe de César* et du *Massacre de saint Jacques*. Réaliste et classique, précis jusqu'à la sécheresse avec des audaces de perspective et de raccourcis qui le mettent à part parmi les cinquecentistes, on rapprochera de sa peinture découpée et nette, pour mieux le connaître, le trait durement incisé de ses dessins gravés qui, par moments, font penser à un Durer latinisé.

Les amis et les disciples de Paul Verlaine se sont, dit le *Gil Blas*, réunis au cimetière des Batignolles pour célébrer, sur la tombe de l'auteur de *Sagesse*, le quinzième anniversaire de sa mort. Parmi les assistants qui se pressaient autour du fils du poète, on remarquait le poète Léon Dièrx, M. Edmond Lepelletier, M. Valette, directeur du *Mercure de France*, des artistes, des écrivains et le sculpteur Rodo Niederhauser, auteur du monument prochain.

M. Léon Dièrx a pris le premier la parole. Après lui, M. Edmond Lepelletier a annoncé que, cette année même, serait édifié dans les jardins du Luxembourg le monument du poète. C'est au quartier Latin, où il se plaisait tant au milieu de la jeunesse qui pense, qui travaille et qui s'amuse, que Verlaine aura sa statue. L'inauguration aura lieu au printemps prochain.

Le *Courrier Français*, fondé il y a vingt-huit ans par Jules Roques et dans lequel Chéret, Willotte, Steinlen, Léandre et tant d'autres dépensèrent des trésors de fantaisie et d'esprit, repart, avec une collaboration plus nombreuse qui compte les meilleurs illustrateurs, poètes, chroniqueurs et critiques, vers des destinées nouvelles. En ce premier numéro de l'an, Gustave Kahn parle des peintres, Paul Marguerite de la danse, Georges Normandy des livres, etc. Bureaux: rue de Richelieu, 25, à Paris.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^o

16, place du Musée, BRUXELLES.

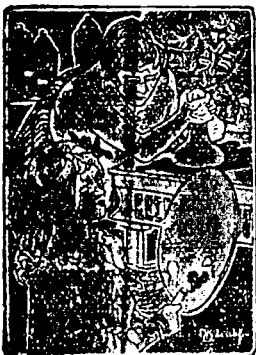
Vient de paraître:

Les anciennes Écoles de Peinture dans les Palais et Collections privées russes.

Cet ouvrage comporte: une étude de M. P. P. WEINER sur les Collections et collectionneurs russes; les Primitifs du Nord (écoles flamande et allemande) par JAMES A. SCHMIDT; les Écoles italiennes et espagnole, par E. DE LIPHART; la Peinture hollandaise au XVII^e siècle, par le baron N. WRANGELL; les Paysagistes hollandais, par A. A. TROUBNIKOFF; la Peinture française et anglaise au XVIII^e siècle, par ALEX. BENOIS; l'Art russe, par SERGE MAKOWSKY.

Un beau volume petit in-4^o, illustré de 120 planches hors-texte, tirées en héliogravure, en héliotypie et en typogravure.

Prix: 25 francs.



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez **ROUART, LEROLLE & C^{ie}** éditeurs,
18, boulevard de Strasbourg, PARIS

PIERRE DE BRÉVILLE. — **Sept morceaux détachés** (chant et piano) d'« **Eros Vainqueur** », drame lyrique en 3 actes et 4 tableaux (J. LORRAIN). 1. *Entrée d'Eros*. — 2. *Eros dans le verger*. — 3. *Le réveil des princesses* (à trois voix de femmes). — 4. *Chant d'Eros* : « *Grelots argentés* ». — 5. *Ronde des suivantes musiciennes* (deux solistes et chœur de femmes). — 6. *La Vision*. — 7. *Air d'Eros* : « *Tharsyle, écoute...* ». — *Prix nets* : 1 fr. 75 à 2 fr. 50.

ERNEST CHAUSSON. — **Vingt mélodies** (M. BOUCHOR, M. MAETERLINCK, C. MAUCLAIR, P. VERLAINE, A. JHOUNEY, J. MORÉAS et CH. CROS). — Le recueil : *Prix net* : 12 francs.

PIERRE COINDREAU. — **La Dame de l'Été** (R. DE GOURMONT), chant et piano (op. 16). *Prix net* : 1 fr. 75.

ALBERT DOYEN. — **Trio** en ré mineur pour piano, violon et violoncelle (op. 15). — *Prix net* : 10 francs.

HENRI DUPARC. — **Au pays où se fait la guerre** (TH. GAUTIER), chant et piano. — *Prix net* : 2 francs.

Vient de paraître chez **BREITKOPF et H^e ERTEL**, éditeurs,
68, rue Coudenberg, BRUXELLES

LÉON DU BOIS. — **Le Mort**, mimodrame en 3 actes et 4 tableaux d'après le roman de CAMILLE LEMONNIER. Scénario de CAMILLE LEMONNIER et PAUL MARTINETTI. Dessin inédit de CONSTANTIN MEUNIER. Partition d'orchestre. — *Prix net* : 25 francs. — Réduction pour piano, par ÉMILE SMETS. — *Prix net* : 12 francs

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : **P. BUSCHMANN, J^r**

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50.
Edition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstrasse (Zehlendorf).

Imprime sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. (Œuvres de J. BARBEY D'AGREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FELICIEN ROPS, etc.)

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat Expertises Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Musique de chambre en Allemagne (suite et fin) (G. SYSTERMANS). — Le Salon de l'Estampe (FRANZ HELLENS). — Quelques beaux livres (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes de musique : *Troisième Concert Populaire* (O. M.); *Audition d'œuvres de M. Ch. Tournemire* (Ch. V.). — Au Cercle artistique (F. H.) — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Chronique théâtrale : *Les Rantzau* (G. R.). — Le Théâtre à Paris : *Hedda Gabler au Théâtre de l'Œuvre*. — L'École de piano de la Schola Cantorum : *Antoinette Veluard* (JACQUES HERMANN). — Agenda musical. — Petite chronique.

La Musique de chambre en Allemagne ⁽¹⁾

L'heure nous presse, et je suis confondu en considérant le nombre de musiciens dont j'aurais encore à vous entretenir : il me faut, cependant, vous en citer au moins quelques-uns. Comme ils appartiennent presque tous à la tendance conservatrice de la musique pure, nous les grouperons par régions, à défaut d'autres éléments de classification bien déterminée. Côté Nord : le délicat Herman Götze (né à Königsberg en 1840), mort à trente-six ans après avoir donné des gages d'un talent sincère et primesautier : une symphonie, entendue jadis aux Concerts populaires ; un opéra-comique alerte et vivant : la *Mégère apprivoisée* (il est traduit en français), que l'on prise beaucoup en Allemagne ; et d'intéressantes œuvres de chambre ; — Nicodé (né à Posen en 1853), tempérament vigoureux ; — Scharwenka, fondateur d'un con-

(1) Suite et fin. Voir nos trois derniers numéros.

servatoire à Berlin ; — notre compatriote, le Liégeois Philippe Rüfer, fixé à Berlin dès sa jeunesse ; — Félix Woysch (né en Autriche en 1860), chef d'orchestre à Altona, écrivain de beau style et d'aspirations élevées ; — Max Fiedler (1859), capellmeister et directeur du Conservatoire de Hambourg, actuellement à Boston ; — Willem Berger [1861 (1)] dont le Quatuor Joachim a fait connaître un excellent quintette ; George Schumann, compositeur et professeur très prisé à Berlin.

A Cologne est né Max Bruch (1838), dont tout le monde ici connaît les concertos de violon ; — ses oratorios et poèmes lyriques sont d'une écriture traditionnelle et solide. De même que Bungert (né en 1846), il apporte à la littérature du Quatuor son honnête contribution. Bungert est l'auteur d'une Trilogie d'après l'Odyssée.

Mais c'est à Munich et à Vienne que le mouvement reste le plus intense et que s'affirment les personnalités. Celle de Ludwig Thuille nous retiendra quelques instants, puisque sa Sonate figure au programme de cette soirée. Thuille (1861-1908), un Tyrolien de Botzen, reçut une forte éducation musicale sous Pembauer et Rheinberger. Son nom fut mis en évidence par le succès d'un Sextett pour piano et instruments à vent ingénieusement écrit et joué plus d'une fois à Bruxelles. Il fit une carrière brillante comme écrivain de lieder, de chœurs, d'opéras (son *Lobetanz* fut accueilli avec faveur), et comme professeur de contrepoint et de com-

(1) Ce compositeur, qui avait succédé à M. Steinbach à la direction de l'orchestre de Meiningen, vient de mourir inopinément à Iéna. Il laisse, outre sa musique de chambre, quelques importantes compositions pour chœur et orchestre, notamment la *Danse des Morts*, le *Moine*, le *Chant des Esprits sur les eaux*.

position à l'Académie royale de musique de Munich.

Outre le Sextuor, il a publié, dans le répertoire concertant, deux Sonates pour piano et violon, un Quintette avec piano et la Sonate de violoncelle, qui, d'après son numéro d'opus, doit avoir été composée vers 1900. Elle dénote une jolie nature, harmonieuse et tendre plutôt qu'énergique, respectueuse de la tradition mais nullement indifférente aux richesses de l'harmonie moderne. La préoccupation de l'unité cyclique, certains tours de phrase et modulations de l'*Andante* permettent de croire que l'auteur observa avec intérêt le mouvement franckiste.

Voici encore parmi les méridionaux d'origine ou de résidence le Bavarois Max Reger (né en 1873), modernisateur subtil des formes classiques de la Sonate, de la Cantate d'église, du Quatuor. C'est une individualité, et le plus solide espoir de la survivance de la tradition brahmsiste, qu'il rêve de synthétiser avec le style de Bach. Reger est aujourd'hui professeur à l'Université et au Conservatoire de Leipzig. Max Schillings (né à Düren en 1868), directeur général de la musique à Stuttgart, s'est abandonné définitivement au courant moderniste dans ses drames lyriques (*Ingwelde, Pfeifertag, Moloch*); il y réussit mieux que dans les œuvres de chambre, assez pâles, de sa première période. Une intéressante figure encore est celle d'Hans Pfitzner, né à Moscou en 1869 de parents allemands, actuellement directeur du Conservatoire de Strasbourg. Il se partage entre la musique pure et le théâtre (*la Rose du Jardin d'amour*).

Quant à M. Eugène d'Albert, d'origine canadienne-écossaise, il est difficile à situer : ses quatuors ne dénotent pas de personnalité caractérisée et il s'oriente de plus en plus vers la scène.

A Vienne, en même temps que la production élégante — jolies Sérénades pour orchestre à cordes, Trios, Sonates — de Robert Volkmann (1815-1883) et de Goldmark (1830), se dessine la renaissance vivace que la symphonie doit à Antoine Brückner (1824-1896). Vous savez comment ce génie enthousiaste et candide, qui entendit fusionner le style symphonique et le lyrisme de Wagner, fut choisi comme chef de camp par les wagnériens dans la querelle Brahms. De son œuvre considérable, le Quintette à cordes seul est aujourd'hui de notre ressort; il renferme un *adagio* de beauté supérieure.

Je ne crois pas que Mahler ait écrit de musique de chambre importante. Quant au malheureux Hugo Wolf (1860-1903), il exprima dans le lied les angoisses de son âme tragique et volontaire et n'écrivit, au cours de sa vingtième année, qu'un Quatuor à cordes, déjà caractéristique.

Au groupe autrichien, nous rattacherons enfin les Tchèques, savoureux coloristes enfermant dans une

forme nerveuse et brillante leurs fières mélodies nationales : Smetana (1824-1884), Dvorák (1841-1904), Fibich (1850) sont leurs représentants les plus autorisés; Smetana et Fibich menant de front le théâtre, le poème symphonique et la musique de chambre; — Dvorák demeurant fidèle à la musique pure et à l'oratorio.

Pour ce qui est de la production actuelle, son abondance défie le classement et l'énumération. On ne peut ouvrir une revue, consulter un catalogue d'édition ou le programme d'un Festival de l'*Association des musiciens allemands* sans rencontrer des noms nouveaux. Chacun cherche sa voie, et les influences les plus diverses — y compris celle du debussysme — se manifestent dans cette floraison qui montre une fois de plus la fièvre d'activité, la prodigieuse puissance de travail de l'Allemagne contemporaine.

Quoi qu'il doive résulter de ce mouvement, nous ne pouvons, nous Belges, y rester indifférents : apprenons à mieux connaître les musiciens d'Allemagne, non pas tant ceux du théâtre, dont l'art plus extérieur est de nos jours parfois entaché de commercialisme, mais ceux qui placent leur idéal dans la survivance de « l'art profond et intérieur de la symphonie et de la musique de chambre ».

Parfois de jeunes littérateurs se plaisent à dénoncer tout ce qui vient d'Allemagne comme une menace pour notre culture, nos goûts, notre personnalité racique. Ne les suivons pas dans cette erreur; le double courant de nos ascendances nous incline à goûter l'art musical dans ses manifestations germaniques aussi bien que latines. Et si nos compositeurs peuvent s'affiner au contact des maîtres français, l'étude approfondie de leurs confrères allemands ne leur sera pas moins profitable. Ils y acquerront la profondeur du sentiment, la science solide, la forte discipline de la pensée sans lesquelles l'expression des idées les plus belles demeure incomplète ou vaine.

G. SYSTERMANS

LE SALON DE L'ESTAMPE

Chaque année, l'*Estampe* nous réserve quelque heureuse surprise. Ce furent, précédemment, les expositions des œuvres d'artistes contemporains tels que Brangwyn, Rodin, Raffaëlli, Bracquemond, des rétrospectives d'Hippolyte Boulenger, Den Duyts, Rops, Charles De Groux, des ensembles prestigieux de Goya, de Piranesi, de Jan Luyken. Cette fois, le Salon de l'*Estampe* a inscrit entre autres à son catalogue les noms de Constantin Guys, Isidore Verheyden, Brouet, Chabine, Lemmen et J. Pennell.

L'exposition des dessins de Georges Lemmen est l'une des plus curieuses de ce Salon. Elle forme un ensemble imposant, extrêmement varié, où l'on peut suivre, presque pas à pas, l'évolution de l'artiste raffiné qu'est Georges Lemmen. Ce coloriste subtil est en même temps un dessinateur d'une étonnante maîtrise. Rien de moins improvisé que cet art; rien de plus étudié, de plus volontairement établi. Tout n'y est pas d'une perfection absolue, et l'on

sent bien que ce n'est pas à cela que l'artiste a voulu aboutir ; il fuit, au contraire, la ligne trop stricte, il lui communique l'inflexion de sa pensée, et dans chaque trait on retrouve la trace bien marquée de sa personnalité. Dans les dessins de début on sent des influences, il est vrai ; mais elles servent surtout à faire sentir comment l'artiste a su en triompher peu à peu jusqu'à devenir l'un des dessinateurs les plus personnels de notre temps. Partout se révèle le même souci de style, dans ses croquis mouvementés de fleurs, dans ses figures familièrement groupées ou isolées ; il ne note vraiment que les apparences des corps et des objets, mais avec quel art merveilleux, quel simplicité magnifique ! Seul peut-être aujourd'hui Lemmen garde la tradition du nu classique ; ses dessins d'après le nu ont l'allure de ceux des plus grands maîtres.

Il n'est pas donné souvent de voir réunis des dessins de Guys. *L'Estampe* en a groupé quelques-uns des meilleurs ; c'est toujours avec la même surprise qu'on revoit ces œuvres d'une étrange facture, qui frappent tout d'abord par leur apparente maladresse et finissent par donner l'impression de l'art le plus sûr de lui-même, le plus réalisé qui soit. C'est l'art d'un curieux, qui ne laisse rien échapper ; il a, comme l'écrivit Baudelaire, un *œil d'aigle*.

Pennell, lui, possède aussi une vision aiguë à laquelle rien n'échappe. C'est pourquoi il ne note des choses que les traits essentiels, l'armature en quelque sorte, sans omettre les détails qui contribuent à déterminer la physionomie des paysages qu'il grave dans le cuivre. C'est l'un des aquafortistes les plus étonnants de notre époque, varié, attentif à toutes les manifestations de la vie. Rien de plus mouvementé que ses aspects de villes, soit qu'il note l'animation étourdissante des cités industrielles, soit qu'il retrace la survivance mélancolique de Venise ou de Florence. Pennell affectionne les vues d'ensemble, les paysages panoramiques. Son dessin est suggestif et sa vision large et pénétrante.

Avec joie l'on revoit ici quelques eaux-fortes d'Isidore Verheyden, où l'on retrouve toute la sauté et la vie que le peintre vigoureux prodigua dans ses tableaux, avec cette pointe de mélancolie qui fait penser aux notations gravées de cet autre peintre flamand, si merveilleusement doué, Den Duyts, le peintre des couchants et de l'hiver. Un très curieux ensemble est celui de M. Jacob Smits, qui s'apparente aux graveurs hollandais du XVII^e siècle ; il en a la forme naïve et sans recherche, la saveur, la fraîcheur et une sorte de laisser-aller qu'il ne faudrait cependant pas prendre pour de la négligence ; ses archaïsmes sont voulus, son dessin est très étudié. Une âme de poète très fervent se révèle dans ces pages, où l'âme de la Campine est évoquée dans une atmosphère à la fois réelle et légendaire du plus heureux effet (1).

Que d'œuvres remarquables encore dans cette très substantielle exposition ! Il faudrait s'arrêter longuement devant les dessins de Fernand Khnopff, dont l'art souverain évoque tout un monde de chimères à travers lequel les réalités apparaissent grandies et transformées ; il faudrait admirer sans réserve les croquis de Victor Rousseau d'après Isidora Duncan, son *Torse* superbe, plein à la fois de souplesse et d'apreté. Force m'est de me borner. Signalons, pour finir, les paysages pleins de finesse et de distinction de Zilcken, les puissantes évocations de M.-H. Meunier, de très beaux paysages et des études intéressantes de J.-F. Maréchal, enfin des pages remarquables à des titres divers de MM. Danse, Dréa, Gaillard, F. Nackaerts et Delstanche.

FRANZ HELLENS

(1) Nous consacrerons à cet artiste une notice spéciale dans notre prochain numéro. N. D. L. D.

QUELQUES BEAUX LIVRES

Le scrupule que j'ai gardé d'avoir parlé de Meredith ici même sur la simple foi de quelques traductions est devenu plus vif encore après la lecture du beau livre critique que M. Constantin Photiadès a consacré au grand romancier anglais (1). On ne fait plus aujourd'hui d'œuvres de ce genre, ou tout au moins plus guère. Elle n'ont plus beaucoup de lecteurs. Pour ma part, je trouve à un *essai* bien fait plus de plaisir qu'à un roman. N'est-ce pas le plus parfait des romans psychologiques, en effet, qu'une investigation savante et respectueuse à travers ce monde merveilleux : l'œuvre et l'imagination d'un grand homme ? Examinant Meredith avec la méthode d'un analyste (la vie, puis l'imagination, etc.), M. Photiadès a trouvé moyen d'arriver aux plus larges synthèses. L'intelligence profonde de son sujet lui servit comme de lumière. J'ai admiré combien, tenant une vérité, il la garde comme en réserve pour l'ajuster à une prochaine découverte, et ainsi de suite. Peu à peu nous voyons naître la figure morale de Meredith. Elle se précise, s'accroît, enfin éblouit d'une sorte de fascination. M. Photiadès n'a voulu nous imposer aucune opinion, ni même déclarer la sienne d'avance. Mais il en recompose les motifs avec une telle sagacité qu'il nous est impossible de lui refuser notre final assentiment.

Il y a toujours quelque chose d'outrecuidant et de naïf à faire la critique d'une critique. C'est pourquoi je n'entre pas dans le détail d'une discussion (j'y aurais d'autant moins d'excuses que je partage pleinement l'avis de M. Photiadès), mais je tiens cependant dire que j'ai trouvé en son livre ces qualités de vie et de ferveur qui élèvent un *essai* au rang d'une création.

Charmant, le petit roman de Miss Meg Villars, traduit par Willy (2). Mieux que charmant, même. Plein de choses originales, pittoresques, savoureuses, acidement savoureuses, et sincères extrêmement. Il y a là-dedans des types que nous ne pouvons pas trouver en France, qui sont exclusivement anglais, et anglais d'aujourd'hui. Vus par une femme, et par une femme d'éducation essentiellement anglaise, ils acquièrent je ne sais quel relief plus finement humoristique. Je fais allusion à Doth, l'amie de Peggy, à cet étonnant Lago qui me fait penser, je ne sais pourquoi, à un héros de comédie burlesque de Bernard Shaw, à Miss Brown, la couturière. — à d'autres, plus modestes comparses.

Autour de ces types, autour des décors si rapidement et justement décrits où ils se meuvent, il y a surtout une atmosphère, je ne sais quoi d'indefinissable révélé par un mot, par une réticence, par l'ensemble d'une foule de choses impossibles à analyser dans le style et la manière de voir. Et cette atmosphère est anglaise, avec de la brume, de la mélancolie, du flirt, de la poussière de houille, et l'amour de toutes ces choses.

Et puis, il y a aussi Peggy, et sa délicieuse aventure, son amour, ses pudeurs, son abandon, ses rêves, — il y a Peggy et l'homme qu'elle aime, si sympathique avec ses ironies masquant si mal sa jeunesse de cœur, avec ses délicates craintes devant la vie, devant la trop belle occasion du bonheur, avec tant de réserves en lui, malgré tant de gaspillages. Un de nos collaborateurs a déjà parlé des *Imprudences de Peggy*, et il en a dit de très justes choses. On pourrait après moi en dire encore bien d'autres. Le sujet n'est léger qu'en apparence.

Nous avons décidément en M. Louis Delattre un des meilleurs conteurs de notre temps. Je ne répéterai pas aujourd'hui ce que j'en ai dit si souvent. Je me contenterai de signaler au lecteur, et en le priant tout particulièrement de me croire, que son dernier volume : *Contes d'avant l'Amour* (3) est plein de choses profondément émouvantes. Je connais peu d'écrivains ayant à ce degré le sens de la vie, poussé jusqu'à un culte parfois féroce (*le Prin-*

(1) CONSTANTIN PHOTIADÈS : *George Meredith* ; sa vie, son imagination, son art, sa doctrine. Paris, Armand Colin.

(2) MEG VILLARS : *Les Imprudences de Peggy* (traduit par WILLY). Paris, Société d'éditions et de publications parisiennes.

(3) LOUIS DELATTRE : *Contes d'avant l'Amour*. Bruxelles, Éditions de la *Belgique artistique et littéraire*.

temps sous la neige est, en ce sens, tout à fait extraordinaire), tout en gardant une tendresse humaine aussi dououreusement sensible (*les Heures vierges*, par exemple). Chez M. Delattre (et sans doute à cause de son éducation et de sa vie de médecin) ces deux qualités, au lieu de se contredire, s'exaltent mutuellement et laissent entre elles deux places au jeu subtil et nuancé de tous les sentiments intermédiaires. Sur cette sensibilité frémissante, vibrante aux moindres rencontres de l'observation, se modèle, frémissant comme elle, un style vivant et souple, varié, riche de mots savoureux et d'une extrême diversité de tournures syntaxiques, un style tout à fait personnel. M. Louis Delattre est encore bien loin d'occuper la place qu'il mérite et de posséder la réputation qui lui est due.

Quant à M. Remy de Gourmont, je n'ose plus guère parler de lui. Alors qu'il se renouvelle indéfiniment, je ne trouverais que les mêmes formules pour définir sa sagesse, son bon sens, son intelligence. Ses *Nouveaux dialogues des amateurs sur les choses du temps* (1) acquièrent la valeur d'une sorte de protestation. M. de Gourmont a une manière à fait dégonfler les réputations, celles des idées comme celles des hommes, qui en fait très vite apparaît la nullité. Il apporte en toutes choses : mécanique ou littérature, politique ou morale, une opinion qui ne s'embarrasse pas plus de ressembler à un paradoxe qu'à un truisme, mais qui est toujours (c'est là son signe) le contre-pied de l'exagération journalistique. C'est par largeur d'esprit qu'il est indifférent, qu'il le paraît du moins, car il possède au contraire des opinions très arrêtées sur certains sujets. Cet intellectuel n'a rien d'un cérébral. Penser, pour lui, reste une des fonctions, la plus délicate, la plus choyée, de sentir. Et c'est pour cela qu'il est demeuré, malgré l'accumulation des connaissances, si ingénu, si voluptueux et si sceptique.

M. A. Robida, dont tout le monde connaît les humoristiques illustrations, notamment de *Rebelais* et des *Contes de Balzac*, continue avec *Les Vieilles villes du Rhin* (2) une série qui a déjà passé en revue celles d'Espagne, d'Italie, de Suisse et des Flandres. Je ne crois pas que (dans le genre sérieux) on puisse trouver un sujet plus en harmonie avec le talent de ce spirituel dessinateur, lequel écrit d'ailleurs avec une grande simplicité, mais non dénuée de pittoresque. Toutes ces maisons étranges, jolies et un peu saugrenues, ces hôtels-de-ville, ces ruines et ces montagnes également théâtrales, bref ce décor et ces accessoires restés moyenâgeux malgré la modernité envahissant l'Allemagne, tout cela é ait prédestiné à être crayonné par M. Robida qui, cette fois, n'y a mis aucune fantaisie. Il était temps, d'ailleurs, car le travail des siècles, les idées du jour et les nécessités du progrès matériel se coalisent, ennemis terribles, contre tous ces souvenirs d'art et d'histoire. Et le joli livre édité par M. Dorbon possédera, de plus en plus, une valeur documentaire.

J'avoue ne rien comprendre à l'intérêt que peut susciter la publication des lettres de « l'Inconnue » de Prosper Mérimée (3). Ah ! Grand Dieu ! Pour l'amour de la vraie littérature, quand donc s'arrêtera-t-on de nous parler des gens qui ont connu les grands hommes, puis les demi-grands hommes, puis les hommes de talent, et les autres ? Un ennui poussiéreux, mortel, sort de ces pages. C'est étonnant comme les lettres d'une femme qui n'a pas de génie peuvent être plates ! On regrette toujours qu'un homme intelligent et fin gâche son temps et de précieuses qualités à ces travaux funèbres.

J'ai été extrêmement déçu par la lecture des *Quatre dialogues sur la Peinture* (4) que Francisco de Hollanda a écrits d'après la conversation de Michel-Ange. Est-il possible que ce génial sculp-

teur ait pu dire des choses aussi simplettes, aussi naïves, des truismes aussi écrasants ? Ou bien est-ce Francisco de Hollanda qui les a transcrites sans flamme ? Pourtant le portrait qu'il a fait de ce maître est une chose de toute beauté.... Alors ?... On s'y perd. — comme on se perd devant tant d'œuvres célèbres, surtout de cette époque, et qui exhalent pour nous la plus fastidieuse odeur.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

NOTES DE MUSIQUE

Troisième Concert populaire.

En choisissant la *Faust-Symphonie* pour commémorer le centième anniversaire de la naissance de Liszt, M. Sylvain Dupuis a eu la main heureuse. Aucune des œuvres du maître hongrois n'exprime mieux le double courant de sa pensée musicale, portée à la fois vers la nature et la philosophie. Pour être de la musique « à programme », cette œuvre considérable, — la plus importante des compositions instrumentales de Liszt. — n'en est pas moins construite sur un plan classique. Elle offre l'aspect d'une vaste fresque sonore dans laquelle Faust, Marguerite, Méphisto apparaissent en vive lumière, dépeints tour à tour avec une richesse de couleurs et une justesse d'accent qui révèlent la maîtrise du compositeur. L'œuvre a des longueurs, j'en conviens, et la troisième partie, consacrée à l'Esprit du mal, n'a pas la substance musicale des deux premières, mais malgré ses défauts, la *Faust-Symphonie* demeure une œuvre typique, la synthèse de toute une époque, et il faut féliciter M. Dupuis de l'avoir reprise en donnant à son exécution des soins minutieux. L'interprétation en fut tout à fait remarquable, dans la seconde partie principale-

ment. On entendit ensuite avec agrément une jolie symphonie pour deux flûtes et orchestre de W. Friedemann Bach, dans laquelle les solistes, MM. Dumont et Fontaine, se distinguèrent particulièrement, et la pittoresque *Catalonia* d'Albeniz, un morceau débordant de joie populaire, de verve, de couleur, déjà plusieurs fois applaudi à Bruxelles.

Des pièces pour piano du même auteur devaient précéder *Catalonia* et compléter l'hommage que M. Dupuis entendait rendre au compositeur défunt. M^{lle} Sansoni, chargée de les interpréter, étant indisposée, ce fut M. Maurice Rosenthal qui, au dernier moment, vint la remplacer ; mais il fallut modifier le programme. Pianiste fougueux, virtuose impeccable, M. Rosenthal exécuta le Concerto en mi bémol de Liszt avec une sonorité, une sûreté d'attaque, une vélocité dignes de tout à fait extraordinaires. Au final, il entraîna l'orchestre dans un mouvement si rapide qu'il devint bientôt difficile à celui-ci de le suivre... Puis, ce fut la *Berceuse* de Chopin, les Variations de Brahms sur un thème de Paganini et d'éourdissantes variations du pianiste lui-même sur des valse de Johann Strauss. A comparer à ces exercices vertigineux les fantaisies analogues de Carl Tausig, ces dernières semblent écrites pour les débutants. On rappela, cela va de soi, M. Rosenthal avec un enthousiasme tel qu'il dut s'asseoir derechef devant son Steinway. Il joua, cette fois, la valse en ut dièze mineur de Chopin, qui lui valut, comme toutes les pièces précédentes, un succès fou. Le règne du Virtuose n'est pas encore à son déclin ! O. M.

Audition d'œuvres de M. Ch. Tournemire à la Société internationale de Musique.

Après quelques excellentes paroles d'introduction de M. Ch. Delgouffre relatives à la personnalité et à l'œuvre de M. Tournemire, des artistes choisis interprétèrent diverses compositions de ce musicien qui fut l'élève de César Franck et à qui est échu l'insigne honneur de succéder à son maître comme organiste à l'église Sainte-Clotilde.

Compositions de valeur assez inégale, mais qui trahissent toutes du goût et un grand savoir-faire, et révèlent un tempérament nettement français, aimant la sobriété et dédaigneux des effets faciles. M. Delgouffre joua d'une manière parfaite l'originale

(1) REMY DE GOURMONT : *Nouveaux dialogues des amateurs sur les choses du temps* (1907-1910). (Epilogues, 5^e série). Paris, *Mercur de France*.

(2) A. ROBIDA : *Les Vieilles villes du Rhin* (avec de nombreuses illustrations par l'auteur). Paris, Dorbon aîné.

(3) ALPHONSE LEFEBVRE : *L'Inconnue de Prosper Mérimée* ; sa vie et ses œuvres authentiques, publiées avec une préface de F. CHAMBON. Paris, Sansot.

(4) FRANCISCO DE HOLLANDA. *Quatre dialogues sur la Peinture*, mis en français par LÉO ROUANET, Paris, Honoré Champion.

Rhapsodie pour piano, op. 29. conçue en forme de variations; M^{me} Béon déploya son beau talent d'organiste dans quelques pièces pour harmonium, dont une très amusante *Toccatina*. M. Van Isterdael, violoncelliste, phrasa de façon exquise un *largo* très chantant et un pittoresque *scherzo* dont l'auteur exécuta lui-même la partie de piano.

Des deux œuvres de musique de chambre de M. Tournemire — un trio en *sol* mineur (op. 22), et un quatuor, avec piano en *ré* mineur (op. 15) — nous avons surtout apprécié la seconde, dont le *scherzo* est empreint de la plus vive spiritualité. Les exécutions, auxquelles prirent part MM. Renard, violoniste, et Rogister, altiste, outre les artistes déjà cités, furent tout à fait remarquables et contribuèrent largement à mettre en valeur les compositions du maître français.

CH. V.

AU CERCLE ARTISTIQUE

MM. Henri Binard et Camille Lambert se partagent les salles du Cercle artistique. M. Camille Lambert est un peintre abondant, très habile, et qui semble ne vouloir rien cacher de son activité. Son exposition est de mérite inégal. Le peintre semble préoccupé de développer des tendances décoratives qui gâtent à coup sûr l'allure de ses toiles, où tout est mouvement spontané, vie observée en plein milieu. Ses grands tableaux en souffrent surtout. Le coloris, d'autre part, en est assez fade; cela semble fait de mémoire par quelqu'un qui n'aurait retenu que le mouvement. Les esquisses et pochades de M. Lambert sont infiniment plus intéressantes. Sans aucun doute, elles ont été exécutées sur le terrain même. C'est extrêmement vivant, on ne peut mieux observé, et plein de verve. Le coloris en est juste et l'allure générale bien personnelle.

M. Henri Binard est un paysagiste qu'attirent principalement les atmosphères vaporeuses. Il y met beaucoup de poésie, parfois même une note fantastique, comme dans *les Cyprès*. Parmi ses meilleures toiles, il faut citer *Ma barque*, une œuvre bien composée et pleine d'émotion.

F. H.

LA MUSIQUE A LIÈGE

La séance de musique ancienne a valu un gros succès à l'*Œuvre des artistes*. Deux violonistes apparentés par une exquise élégance de son, quoique d'une mentalité très différente, ce qui donnait un charme complet au duo, M^{lle} Delstanche et W. G. L'Hoir, firent apprécier trois sonates admirables par leurs modulations, les heureuses jonctions harmoniques et la beauté des thèmes: Bach, Haendel et Pergolèse étaient fort intéressants à comparer ainsi. M^{me} Cilly Darier, une femme du monde dont le public ignorait le talent de cantatrice, excella par sa diction nette, la justesse de l'expression et les timbres chatoyants de sa voix en des *lieder* de Zumsteeg, Mozart, Weber et Schubert. M^{lle} Neute-laers, qui tenait le piano, se montra, comme toujours, fine musicienne et habile interprète.

Wilhelm-Friedemann Bach, fils aîné de Jean-Sébastien, est peu familier aux Belges; *la Mort de Jésus* (1753) de Graun est souvent exécutée en Allemagne le vendredi-saint mais n'est guère connue chez nous. Ce fut donc une heureuse idée de M. Dwelshauvers de mettre ces deux noms au programme de la XXI^e heure à l'*Œuvre des artistes*. Le Concerto en *mi* mineur, arrangé pour deux pianos par Riemann, est assez rococo et d'une construction bizarre et lâchée, tandis que, dans le Concerto pour orgue en *ré* mineur, tout se tient bien et le charme de la forme complète les qualités intimes du fond mélodique; le *largo* en est émouvant et le finale d'une envolée magistrale. MM. Jaspar et F. Mawet se firent chaudement applaudir dans l'interprétation de ce Bach, nouveau pour le public.

Le chœur *a capella* de M. Lucien Mawet ne se distingua pas

moins dans l'œuvre de Graun, profondément dramatique et admirablement équilibrée pour les effets vocaux; les canons y dominent et l'intérêt tragique est suscité par des intervalles très justes. M. J. Sergennois avait fourni une traduction fidèle et poétique du texte allemand. L'ensemble sonnait bien; seule la réduction de la partie orchestrale au piano manquait de plénitude et s'associait mal au chant.

La XXII^e heure fut consacrée aux œuvres de M. A. Van Dooren, pianiste et compositeur. M. Chaumont et lui donnèrent une interprétation prenante de l'*Élégie* inédite pour violon et piano; la Sonate (op. 21), enlevée avec brio et virtuosité, exigeait une mise au point plus parfaite. Une série de mélodies formèrent un ravissant bouquet, grâce au talent exquis de M^{lle} Maguerite Rollet, à qui n'échappe aucune délicatesse ni aucune intention. Auteur et interprètes obtinrent un grand succès; la salle était comble.

* * *

Le premier concert symphonique de M. Debefve avait attiré, de même, beaucoup d'auditeurs. La symphonie (1^{re} audition en Belgique) de Balakirew, écrite avec passion, parfois classique, puis russe de la jeune école, est surtout intéressante par son orchestration, colorée, qui demeure limpide malgré sa complexité. *Mazeppa*, de Liszt, et *le Carnaval à Paris* de Svendsen furent réentendus avec grande satisfaction.

Le maître hautement réputé Hugo Heermann donna une interprétation orthodoxe du Concerto pour violon de Brahms; jeu pur, style correct, sentiment délicat (trop peu hongrois pour le final), autorité de grand artiste, tout justifia la bruyante approbation du public. Après les *Airs hongrois* de Hubay, il fut applaudi et rappelé plusieurs fois, ainsi que son accompagnateur, M. Jaspar.

Au deuxième concert, M. Debefve dirigea brillamment la Symphonie en *ré* mineur de Schumann et la *Rhapsodie norvégienne* de Lalo. *L'Apprenti sorcier* de Dukas manqua parfois de légèreté et de finesse, mais les difficultés ne furent pas escamotées. Le remarquable pianiste viennois Arthur Schwabel se montra aussi poétique que personnel dans le Concerto en *mi* mineur de Beethoven; l'art des transitions et des longs *crescendo*, le charme des *pianissimo* mystérieux, la pureté du son et la noblesse du style le caractérisent. Il fut inimitable dans le *Caprice* de Brahms.

GEORGES RITTER

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les Rantzau.

Erckmann-Chatrion! O souvenirs: *l'Ami Fritz*, *Madame Thérèse* et tant d'autres romans passionnants qui succédèrent, dans nos lectures, au *Général Dourakine* et à un *Bon petit diable*! Eh bien, Erckmann-Chatrion se réédite et se vend encore. Les pièces que ces deux collaborateurs modèles, si longtemps amis, si cruellement ennemis à la fin de leur carrière, ont tirées de leurs romans, gardent des admirateurs enthousiastes. Il n'en faut pour preuve que le succès obtenu par la représentation des *Rantzau* à la dernière matinée littéraire du théâtre du Parc. Que de pleurs, que de sanglots mal étouffés, que de bravos, que de rappels! Elle est d'ailleurs émouvante et bien faite, cette comédie mélodramatique qui nous montre, on s'en souvient, les tragiques effets, dans un village d'Alsace, d'une haine de frères. Taillés à coups de pic dans le roc de leurs montagnes, Jean et Jacques Rantzau se haïssent depuis plusieurs lustres. Rien n'éteindra leur animosité. Il vivent dans un état d'irritation constante et ont élevé leurs enfants, d'un côté un fils, de l'autre une fille, dans les mêmes sentiments furieux. Mais les deux enfants n'épousent pas la colère paternelle, ils s'aiment, ils mourront s'ils ne sont pas l'un à l'autre. Les deux frères finissent par céder à cet amour qui tout d'abord les désespérait. Une double étreinte termine ce long et douloureux conflit. Et le vieux Florence, maître d'école admirable, âme évangélique, ami commun des

frères ennemis, voit son plus cher désir accompli : la réconciliation des Rantzau !

La troupe du Parc, à qui le succès de *l'Aventurier* a permis de consacrer à l'interprétation des Rantzau tout le temps et tous les soins désirables, s'est réellement surpassée : MM. Gournac et Séran, les deux Rantzau, ont été superbes d'entêtement et de rancune; M. Carpentier a composé son rôle de Florence avec le meilleur de son grand talent; M. de Gravone, dans le rôle du fils, a eu des accents d'une éloquence pathétique. Et les deux ingénues de la pièce, M^{lles} Mary Le Roy et Aimée Roger, sont délicieuses de grâce et de jeunesse sous les atours charmants des belles filles d'Alsace. Un succès, un très grand succès.

G. R.

LE THÉÂTRE A PARIS

Hedda Gabler au Théâtre de l'Œuvre (reprise).

Hedda Gabler est une des plus belles pièces d'Ibsen. Simple, nu, prodigieusement ramassé et évocateur, sans le moindre appareil symbolique, se passant en un temps extrêmement court entre un petit nombre de personnages, ce drame a toutes les qualités qu'on prête aux tragédies, — moins l'ennui, la pompe et l'artifice.

On se demande avec tristesse comment cette pièce, mille fois plus française que toutes les tartines à thèse et à sentimentalisme de Dumas fils, n'appartient pas déjà, depuis des années, à notre répertoire classique, ainsi que cela se passe dans le reste de l'Europe civilisée. On se le demande, mais le fait est qu'il faut des efforts extraordinaires pour le jouer de temps en temps.

L'interprétation fut excellente, et très d'ensemble. M. L. Bourny esquisa un assesseur Brack très correctement don juanesque et banal. M. Savoy composa un Tesmann parfait, suivant toutes les nuances de sa pompeuse naïveté de professeur. M^{lle} Greta Prozor, fille du traducteur d'Ibsen, d'abord un peu inerte, s'anima graduellement, portée par son rôle pervers et violent, et atteignit à la fin une véritable grandeur tragique. Il convient de féliciter très vivement cette charmante artiste qui a nom M^{lle} Eve Francis, qui fit de M^{me} Elvsted une femme adorablement tendre et craintive, sacrifiée et enthousiaste, si touchante. Et puis elle est délicieusement jolie. Quant à M. Lugné-Poe, ce fut le triomphateur de la soirée. Il se montra dans le rôle d'Eylert Loevborg un déchu de toute beauté : ardent, forcené, illuminé et triste. Personne ne comprend comme lui l'esprit d'Ibsen.

L'École de piano de la Schola Cantorum.

Antoinette Veluard.

La très jeune M^{lle} Antoinette Veluard vient de donner à Paris deux auditions musicales. Elève — et des plus intéressantes — des classes de piano de la *Schola Cantorum* elle y démontre avec une précoce autorité l'excellence de la technique, la solidité des bases scientifiques, la pureté du style et la sûreté intelligente de l'expression dont nous parlions ici même il y a un mois.

Elle s'associa en musicienne à l'impeccable archet de M. Firmin Touche (Sonates de Vincent d'Indy et d'Albert Groz); elle accompagna avec un véritable instinct de l'art du chant M^{me} Engel-Bathori et M^{me} Lacoste. Elle cisela surtout d'un doigté merveilleux et d'un effleurement de doigts féériques le joli tableau luministe de Déodat de Séverac : *Baigneruses au soleil* et marqua d'un vrai sentiment rythmique l'original *Caprice à cinq temps* du pauvre Charles Bordes. Toutes ces gracieuses et spirituelles inspirations françaises, sous ses doigts jeunes, vibraient sympathiquement dans la parfaite acoustique de la Salle Erard.

JACQUES HERMANN

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, salle de la Madeleine, premier Concert Durant avec le concours de M. Ricardo Vinès, pianiste. Ecole russe. — A Tournai, à 3 h. 1/2, Halle aux Draps, concert de la *Société de Musique*. Œuvres de César Franck.

Demain, lundi 30, Salle des Fêtes, rue Gallait 131, concert de l'École de musique de Saint Josse-ten Noode-Schaerbeek (soli, chœurs et orchestre), sous la direction de M. F. Rasse. Œuvres de Gounod, G. Huberti, P. Gilson et A. De Boeck.

Mardi 31, à 8 h. 1/4, à la Grande-Harmonie, concert du *Deutscher Gesangverein* de Bruxelles, sous la direction de M. F. Welcker. Au programme : Beethoven, Thuille, Schubert, Mendelssohn. M^{lle} Else Pfaff chantera des *lieder* de H. Wolf et Brahms.

Mercredi 1^{er} février, à 8 h. 1/2, à la Nouvelle Salle (11-13, rue Ernest-Allard), première séance de musique de chambre par le quatuor Zöllner Quatuors de Beethoven nos 6, 10 et 11.

Dimanche 3 février, deuxième concert du Conservatoire sous la direction de M. Tinel. Au programme : Symphonie en *ut* (Schubert); deux *Pièces romantiques* pour orchestre (G. Huberti); Tableaux symphoniques pour le *Chant de la Cloche* de Schiller (Carl Stör), traduction française de M. Emile Deschamps. Texte récité par M^{me} Neury-Mahieu. — Répétition générale publique, mercredi 1^{er} février, à 2 heures. Id. pour les abonnés, vendredi 3 février, même heure.

M^{me} Jeanne Samuel, violoniste, et M. Léopold Samuel, violoncelliste-compositeur, organisent, avec la collaboration de M^{me} Marguerite Laenen, pianiste, trois soirées musicales qui auront lieu à la Salle Mercelis les 8 et 20 février et 3 mars prochains, et seront consacrées à des œuvres classiques et modernes, ainsi qu'aux compositions de MM. Edouard et Léopold Samuel.

Le pianiste Carl Friedberg donnera un récital à la Grande Harmonie le mardi 21 février.

PETITE CHRONIQUE

Nous avons signalé déjà l'importance et l'intérêt artistique des collections léguées à l'Etat par M. Gustave Vermeersch, membre de la Commission des Musées royaux, mort inopinément à Bruxelles le 14 janvier. L'évaluation des pièces qui les composent n'ayant pas encore été faite, les informations publiées à ce sujet ne reposent que sur des appréciations approximatives. Nous savons qu'une offre de trois millions faite par un antiquaire de Londres à M. Vermeersch, il y a quelques années, pour la cession de l'ensemble de ses collections, fut repoussée. C'est, jusqu'ici, la seule donnée authentique que nous possédions.

Le défunt n'ayant pas stipulé que ses collections devaient être groupées, elles seront réparties, selon leur nature, entre les Musées des Arts décoratifs, des Armures et du Conservatoire de musique. Mais auparavant, et dès le milieu de mars, elles seront réunies et exposées temporairement au Palais du Cinquantenaire, où l'on se propose de rappeler par un monument commémoratif le souvenir du donateur.

Le Salon du cercle *Pour l'Art* s'ouvrira le samedi 11 février et sera clos le 13 mars. La sculpture y sera représentée par des œuvres de MM. V. Rousseau, P. Braecke, Ph. Wolfers. On remarquera également l'envoi important de MM. D'Haveloose (le récent prix Godecharle) et P. Desmaré. Parmi les peintres, MM. Fabry, Ciambertani, Langaskens, Firmin et Ph. Baes, Henri Binard et Camille Lambert.

Le comité de la Tombola du Salon des Beaux-Arts, en même temps qu'il faisait l'acquisition du tableau de M. Ciambertani, *Au bord du Lac*, achetait l'un des remarquables dessins de M. George Minne exposés dans les salles de *Blanc et Noir* du Cinquantenaire.

Une manifestation de sympathie est organisée en l'honneur de M. Guillaume Guidé à l'occasion de sa retraite du Conservatoire royal de Bruxelles, où il professa si brillamment durant vingt-six années. Sa retraite ne sera pas seulement sensible, en effet, aux musiciens qui se formaient à sa belle école, mais aussi à tous ceux qui, depuis un quart de siècle, ont suivi le mouvement musical et qu'il a si souvent séduits par son impeccable virtuosité, sa sonorité émue et son interprétation si expressive. Aussi, ses collègues du corps professoral, l'Orchestre du Conservatoire, ses anciens élèves, unis à ses nombreux admirateurs et amis, ont-ils estimé qu'il convenait de témoigner publiquement à M. Guillaume Guidé les sentiments de haute admiration et de reconnaissance qui les animent.

A la demande de M. Guidé, les fonds recueillis seront consacrés à la *fondation d'un prix de hautbois au Conservatoire*.

Le comité, placé sous la présidence d'honneur de M. Edgar Tinel, directeur du Conservatoire, et la vice-présidence d'honneur de MM. E. Jacquain, échevin des Beaux-arts, et E. Verlant, directeur général au ministère des Sciences et des Arts, est composé de MM. Lagasse-de Loch, président de la Commission de surveillance du Conservatoire, A. De Greef, Ed. Jacobs, L. Van Hout, professeurs au Conservatoire, S. Dupuis, E. Ysaye, M. Kufferath, M. Schleisinger, Octave Maus et J. Nahon.

Les souscriptions sont reçues par M. P. Bosquet, trésorier, rue de Berlaumont 24, à Bruxelles.

Le théâtre de la Monnaie annonce pour ce soir la dernière représentation de *Werther* avec M^{me} Croiza. En matinée, *la Glu*, qui vient d'être accueillie à Lille avec le même succès qu'à Bruxelles.

La reprise d'*Elektra*, l'émouvante tragédie de MM. H. de Hoffmannsthal et Richard Strauss, est fixée au vendredi 3 février. L'œuvre sera interprétée, ainsi qu'elle le fut en mai dernier, par M^{mes} Claire Friche (*Elektra*), Béral (*Chrysothémis*) et Croiza (*Clytemnestre*), par MM. Billot (*Oreste*), Swolfs (*Egiste*), Dua (*le jeune serviteur*) et La Taste (*le vieux serviteur*). *Elektra* ne pourra être représentée que trois fois.

On répète en scène *Manon Lescaut* de M. Puccini, qui passera dans la deuxième quinzaine de février. Les études de *Le Feu de la Saint-Jean* (*Feuersnot*), le drame lyrique de MM. E. von Wolzogen et Richard Strauss, sont poursuivies au foyer.

A l'Université Nouvelle :

Les dernières conférences de M. Gisbert Combaz sur *les Arts de l'Inde* (avec projections lumineuses) auront lieu les samedis 4, 11, 18 et 25 février, à 8 h. 1/2 du soir.

La conférence de M. Jules Destrée sur *Carpaccio*, annoncée pour le mercredi 1^{er} février, est remise à une date ultérieure.

M. P. de Bouchaud fera les mardi 7 et mercredi 8 février, à 8 h. 1/2 du soir, deux conférences avec projections lumineuses sur *la Sculpture vénitienne depuis les origines jusqu'à Canova* (Cycle des conférences sur *Venise et l'Art vénitien*).

De Paris :

Il est question de représenter à l'Opéra-Comique *Pepita*, la jolie partition d'Albeniz qui fut jouée il y a quelques années au

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

théâtre de la Monnaie. Trouvant que le livret aurait besoin d'être remanié, M. Albert Carré a prié M. Camille Mauclair de se charger de ce soin afin de donner au texte plus de vie et d'intérêt. C'est, certes, à cause de l'insignifiance du livret que *Pepita*, dont la musique est délicieuse, ne fit à Bruxelles qu'une courte carrière.

Dans un restaurant de Montmartre, au coin de la rue Saint-Rustique, les amateurs peuvent, dit *Paris-Journal*, reconnaître sur le mur un Renoir première manière : c'est le portrait du patron de l'établissement.

Beaucoup d'amateurs et même de marchands sont venus, à maintes reprises, pour l'acquérir. Ils ont renoncé à insister lorsqu'ils se sont aperçus d'un détail fâcheux : pour que la ressemblance fût plus conforme au goût du sujet, un inconnu a retouché le tableau !

Les animaux musiciens.

Le cheval, assure un compositeur de musique, possède une voix des plus musicales. Il descend, dans son hennissement, une gamme chromatique sans omettre un seul demi-ton. L'âne, — qui l'eût dit ! — braie en faisant des octaves parfaites et Haydn l'a positivement copié dans son soixante-seizième quatuor. Le singe, lui, serait capable de chanter. Les sons qu'il émet embrassent une octave de sons musicaux, montant et descendant la gamme par demi-tons.

Enfin, parlons de notre meilleur ami, le chien. Son aboiement n'est pas un son naturel, c'est une voix qu'il a acquise durant des siècles de domesticité. On prétend qu'il n'en restera pas là et qu'il pourra bientôt parler, grâce à une petite opération chirurgicale.

Le vol des insectes a été également étudié dans ses rapports avec la musique. S'il faut en croire un entomologiste allemand, il occupe sur l'échelle des sons un degré déterminé, toujours le même lorsque les conditions d'émission sont identiques : la guêpe émet une *sol dièse*, la libellule un *ré*, la mouche domestique un *fa*, l'abeille donne le *la*. Cette faculté de fixer le diapason normal est un mérite nouveau à ajouter aux qualités de l'abeille et qui paraît avoir échappé à l'investigation de Maeterlinck !

A en croire un de nos confrères, la découverte n'est d'ailleurs pas neuve. Un membre de l'Institut de France, le docteur Marey, tenta, paraît-il, il y a vingt-cinq ans, de déterminer par l'acoustique la fréquence des mouvements de l'aile des insectes. D'après lui, la mouche produit 330 vibrations par seconde ; le bourdon, 240 ; l'abeille, 190 ; la guêpe, 110 ; le macroglosse (ou caïlle-lait), 72 ; la libellule, 28 ; le papillon (piéride du chou), 9.

Verrons-nous un jour, en quelque musical hall *up to date*, un orchestre de diptères et de lépidoptères exécuter le *Prélude à l'Après-midi d'un faune* sous la conduite d'un fallacieux frelon ?

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Les anciennes Écoles de Peinture dans les Palais et Collections privées russes.

Cet ouvrage comporte : une étude de M. P. P. WEINER sur les Collections et collectionneurs russes ; les Primitifs du Nord (écoles flamande et allemande) par JAMES A. SCHMIDT ; les Écoles italiennes et espagnole, par E. DE LIPHART ; la Peinture hollandaise au XVII^e siècle, par le baron N. WRANGELL ; les Paysagistes hollandais, par A. A. TROUBNIKOFF ; la Peinture française et anglaise au XVIII^e siècle, par ALEX. BENOIS ; l'Art russe, par SERGE MAKOWSKY.

Un beau volume petit in-4^o, illustré de 120 planches hors-texte, tirées en héliogravure, en héliotypie et en typogravure.

Prix : 25 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez ROUART, LEROLLE & C^{ie}, éditeurs,
18, boulevard de Strasbourg, Paris.

M^{me} JANE ARGER. — **La Cantate au XVII^e et au XVIII^e siècles.** Récits et airs extraits de Cantates, réalisés et annotés. MOURET (1682-1738), *Hymne à l'amour*. — MONTECLAIR (1665-1737), *Pan et Syrinx*. — CAMPRA (1660-1745), *Daphné*. — Id., *Hébé*. — GERVAIS (1671-1744), *L'Amour vengé*. — MORIN (1677-1745), *L'Aurore*. — CLÉRAMBAULT (1676-1749), *L'Amour piqué par une abeille*. — Id., *Héro et Léandre*. — RAMEAU (1683-1764), *Thétis*. — Id., *Le Berger fidèle*. — Prix nets : 4 fr. 25 (les trois premiers) et 1 fr. 50.

ALBERT ROUSSEL. — **Suite** pour piano (op. 14). *Prélude, Sicilienne, Bourrée, Ronde*. — Prix net : 6 fr. (le recueil complet).

Id. **La Menace** (H. DE RÉGNIER), chant et orchestre (op. 9). Réduction par l'auteur pour chant et piano. — Prix net : 2 fr. 50.

DÉODAT DE SÉVERAC. — **Héliogabale**, tragédie lyrique en 3 actes, poème d'EMILE SICARD. Partition pour piano et chant. — Prix net : 45 fr.

Vient de paraître chez M. A. DUPONT-METZNER

Éditeur, 7 rue Gambetta, à NANCY

(à PARIS, MM. ROUART, LEROLLE et C^{ie})

J. GUY ROPARTZ. — **Vingt mélodies** (poèmes de J. GUY ROPARTZ, BAUDELAIRE, CH. GUÉRIN, P. R. HIRSCH, A. LE BRAZ, F. GREGH et EDMÉE DELEBECQUE). — Prix net : 12 francs.

L'Annuaire de la Curiosité des Beaux-Arts

Il contient dans une première partie le résumé des principaux événements artistiques de l'année 1910 (grandes ventes, monuments inaugurés, etc.), la liste des expositions qui auront lieu en France et à l'Étranger en 1911, celle des associations artistiques et plusieurs chapitres concernant la législation en matière d'art, les tarifs douaniers, etc.

La seconde partie donne la nomenclature des marchands de choses anciennes du monde entier meubles, tableaux, livres, gravures, ainsi que celle des professions qui s'y rattachent.

La troisième partie renferme les adresses des artistes peintres, aquarellistes, pastellistes, miniaturistes, graveurs, statuaires habitant la France; les titres, récompenses aux expositions, etc.

C'est un ouvrage très complet et curieux, d'une documentation extrêmement sérieuse et qui sera fort apprécié de toutes les personnes qui, par goût ou professions, s'intéressent à l'art ancien et moderne.

Un volume de 360 pages contenant environ 20,000 adresses. Prix : 6 francs.

Administration : 90, rue Saint-Lazare, PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Un poète français : *Martial Martel* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Jacob Smits aquafortiste (JEAN LAENEN). — Théâtre de la Monnaie : *Reprise d'« Elektra »* (O. M.). — Publications d'Art : *Les Tapisseries du Musée du Luxembourg*; *Lancelot Blondeel*; *l'isolement des vieilles églises*; *les Étapes* (FRANZ HELLENS). — Notes de musique : *Le premier Concert Durant* (CH. V.); *Récital Juliette Wohl*; *Société nationale des Compositeurs belges*; *Récital Crickboom*. — Concours d'art décoratif. — Accusés de réception. — Chronique judiciaire des Arts : « *La Veuve joyeuse* ». — Agenda musical. — Petite Chronique.

UN POÈTE FRANÇAIS

Martial Martel

On dit souvent (peut-être même ai-je partagé cette opinion) qu'il n'y a point de poètes en France. Et l'on entend par là que les écrivains qui se servent du langage poétique ne l'emploient pas à exprimer les sentiments et les images de la poésie vraie. On a raison dans la majorité des cas. Et l'on a encore mille fois plus raison si l'on donne au mot « poésie » son sens le plus pur, mais aussi le plus strict, n'appelant de ce nom sacré que cet état d'effusion lyrique où sont comme plongés des hommes tels que Shelley, Keats, Verlaine.

Il conviendrait peut-être de se montrer moins exclusif, et que l'horreur bien légitime que doit témoigner tout esprit bien fait pour l'infâme poésie didactique si en faveur auprès de la bourgeoisie française ne lui fit pas fermer les yeux sur les mérites d'une poésie que, faute d'autre nom, j'appellerai la « poésie française » et qui ne peut se confondre avec nulle autre.

Il entre en elle des éléments d'une complexité subtile :

d'abord toutes les qualités de la prose française : la raison, la clarté, la méthode, la pureté de langage. Puis sur cette sorte d'armature s'ajustent celles du lyrisme proprement dit : véhémence, images neuves et justes, profondeur du sentiment, musique verbale. Il va sans dire que cette métaphore architecturale doit être prise pour ce qu'elle vaut : une misérable approximation. N'en retenez qu'une chose : c'est que, en France, tout lyrisme est contenu dans la forme d'une langue plus spécialement organisée pour l'expression des raisonnements et mêlé, quoiqu'il veuille, d'une sorte de sagesse.

Le type du poète français, c'est Baudelaire. Il est égal aux plus grands de toutes les littératures. Il est aussi profond que Goethe, avec moins de pédantisme ; il est aussi pur que Shelley, avec moins de vague. Toutes ses qualités de grand écrivain français ont pu se transposer dans sa poésie sans l'alourdir de philosophie, sans la refroidir, sans l'altérer.

De toutes ces qualités qui constituent la poésie française, il n'en est qu'une que le public français aime vraiment, la moins poétique de toutes : c'est l'éloquence. C'est pourquoi son admiration va sans réserves à Victor Hugo, qui fut le plus prodigieux génie oratoire du XIX^e siècle, mais aussi un des esprits les moins poétiques qu'il y ait eu.

Fort heureusement, il faut bien que chaque race trouve des hommes pour donner une expression lyrique aux aspirations de sa pensée et aux élans de son cœur, et Baudelaire n'est pas mort sans postérité spirituelle. Dans l'énorme tas de livres de vers qui me parviennent chaque mois, il m'arrive parfois d'en découvrir. Satisfaction rare, et très haute.

A vrai dire, M. Martial Martel, dont je veux parler.

aujourd'hui, n'est pas un débutant. Et son premier livre : *Tourments* (1) attestait des qualités de premier ordre, mais qu'il fallait discerner parmi des hésitations, des incertitudes de pensée et de forme. *Les Bornes du chemin* (2) attestent un progrès considérable. La langue s'y est épurée : nette, solide, résistant avec de belles sonorités à l'épreuve de la déclamation. Toutes les musicalités un peu flottantes, un peu incertaines de jadis se trouvent comme maintenues dans les limites d'un vers plus classique et plus sévère, mais dont elles enrichissent et varient singulièrement la substance intérieure.

Une âme d'homme à la fois tendre et stoïque s'y avoue, pleine de déchirements mais aussi de pudeur. Les souffrances de l'amour ne s'y révèlent que d'une manière voilée et comme réticente, et le plus souvent cèdent le pas aux angoisses métaphysiques.

Je crois même ici toucher au nœud vital de la poésie de M. Martial Martel. Il a su garder dans la maturité ce sentiment si particulier aux très jeunes gens, mais que, inexpérimentés, ils expriment d'habitude fort mal, ou pas du tout. Son aptitude à souffrir avec le cœur des antinomies qui d'habitude n'affectent que la raison, ou arrivent à n'affecter plus qu'elle, non seulement n'a point diminué, mais elle s'est comme renforcée par la méditation et a trouvé dans les abîmes de la vie intérieure une véritable et toute nouvelle floraison d'images rudes et fortes, frappantes, pathétiques.

QUESTION

Accablé sous le faix des souvenirs en ruine,
J'ai peur de la tempête et des ports embaumés.
Mon esprit ironise et mon désir s'obstine,
Et c'est moi qui me gausse en mes bras refermés.

Quand pourrai-je enfouir ces décombres de marbre,
Briser mon aviron, étouffer mes sanglots?
Et, debout, quand saurai-je attendre comme l'arbre,
Nu sous la floraison funèbre des corbeaux?

L'un de ces vers :

Quand pourrai-je enfouir ces décombres de marbre?

par la qualité de ses harmonies, par la force de son image, par l'étrangeté mystérieuse qui s'évoque autour de cette image, est digne d'être comparé aux plus beaux de la langue française. Mais plus encore que cette réussite, malgré tout de détail, m'importe l'ensemble de ce bref poème, sa force d'émotion, sa netteté péremptoire, son accent sauvage et désespéré, et je ne sais quelle

(1) MARTIAL MARTEL : *Tourments*. Paris, Éditions de la « Maison du Livre ».

(2) Id. : *Les Bornes du Chemin*. Paris, *Écho artistique et littéraire*.

vibration plus ample d'émotion qu'il laisse dans l'âme. Je ne le cite qu'à titre d'exemple. Tout le livre est plein d'images pareilles, de sentiments pareils. Et même lorsque ce motif de souffrir ne s'exprime pas directement, il demeure toujours, sous-entendu, muet, secret.

Parfois, comme un répit, le poète s'accorde de ne regarder que le monde extérieur. Mais voyez quels tableaux étranges :

DANSES

Les nègres ont creusé la montagne
D'antres profonds comme des tombeaux.
Dans la nuit chaude, enlevant leur pagne,
Aux lueurs fumeuses des flambeaux,

Ils dansent. Les hanches sont lubriques,
Les torsos robustes convulsés;
Les grands yeux chavirent, extatiques;
Des corps tombent parfois, enlacés.

Leur chant est souligné, monotone,
Des coups rythmés d'un sourd tambourin.
... Epouvanté, s'arrête et frissonne
Celui qui va respirer l'embrun.

Les flambeaux sont la phosphorescence
Des yeux caves d'un mort qui le suit.
Le cliquetis des os d'une danse
Macabre le harcèle : il s'enfuit.

Mais toujours revient, avec de plus hallucinantes visions, la vieille contradiction du désir de vivre et du désir de comprendre de l'âme sereine et forte et du cœur déchiré.

INCOHÉRENCES

Des aigles ont ravi les agneaux que j'aimais,
Plus blancs que leur linceul de neiges éternelles.
Des fauves, écrasant la mousse des forêts,
Descendent boire au bénitier de ma chapelle.

Je n'irai plus, le soir, quand la nef est déserte,
Devant l'autel de pierre alléger mon fardeau.
Mon âme est une fleur de carmin entr'ouverte,
En plein soleil, sur un tombeau.

Je suis comme un grand pin, sonore à tous les vents
Malgré l'automne,
Comme un éperon fou, le pilote rêvant
D'amour, quand le grain monte et que la mer moutonne.

Mais non! Seigneur! mon âme est une voile étreinte.
Par la tempête, près du port.
Mon âme est un oiseau qui pointe,
Blessé à mort.

Et cependant, malgré toutes ces tristesses, quelque chose de profondément intact et de sain demeure en cette poésie au premier abord si déchirée, quelque chose dont l'extraordinaire pureté de la langue décèle, comme un symbole indubitable, la présence nécessairement correspondante. A creuser d'ailleurs le sens secret,

l'origine cérébrale des images employées, on y découvre une pureté essentielle, une absence absolue de morbidity ou de perversité. Elles sont fortes jusqu'à la colère et douloureuses jusqu'au désespoir. Mais c'est la colère d'un cœur noble et le désespoir d'un honnête homme, et qui aime la nature d'un amour au moins aussi puissant que l'est son angoisse métaphysique, d'un amour qui, à ce degré, est le salut.

Nous pouvons attendre de M. Martial Martel les plus belles et les plus hautes réalisations poétiques. Ses vers ont une candeur et une sincérité qui ne trompent point. Et je trouve en eux cette réserve de forces secrètes qui, dans une âme vraiment bien trempée, arrivent à ne plus s'employer qu'à exalter les visions de la paix spirituelle, de la plus haute sérénité. M. Martial Martel est, dans toute la force du terme, un vrai poète français.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Jacob Smits aquafortiste.

M. Jacob Smits vient d'attester qu'il est un puissant et original aquafortiste. Dans la trentaine d'eaux-fortes qu'il expose au Salon de l'Estampe s'épanouissent, affinées, l'émotion et la poésie, les deux caractéristiques essentielles de son art. L'expression de la plupart de ses planches fait penser à des poèmes de Francis James, à des croquis de Jules Renard. Ses paysages campinois, ses coins de village, ses scènes champêtres sont traités avec une sobriété de lignes, une minutie de détails choisis qui extériorisent d'une manière vibrante l'âme des choses. Et pour ce faire, la surface d'un demi-décimètre carré lui suffit : parfois avec quelques hachures savamment disposées il obtient le plus miraculeux effet. Voyez le *Petit intérieur campinois*, le *Village*. Quel coloris, quelle lumière, quelle vie!

Je l'apparentais plus haut à Jules Renard. Jacob Smits est doué de la même ingéniosité méticuleuse, du même humour que l'auteur de *Poil de Carotte*. Tout en s'apitoyant, Jacob Smits a l'air de rire, feint de caricaturer ses personnages : *La Victime du travail* en témoigne.

On dirait qu'il craint de dévoiler sa sensibilité. Il s'efforce à dissimuler celle-ci au moyen de quelque trait souvent symbolique qui choque à première vue mais qui, au spectateur attentif, apparaît bientôt comme l'expression psychologique de la composition. *La Fuite en Égypte*, *l'Adoration des Mages*, *le Symbole de la Campine* en offrent des exemples caractéristiques. Une sorte de pudeur empêche Jacob Smits de révéler la profondeur des sentiments qu'il éprouve. Ah! que n'ai-je ici l'espace nécessaire pour décrire ses œuvres, afin de faire ressortir tout l'humanisme dont elles sont pénétrées!

Animée quelquefois d'une exaltation lyrique, sa vision s'élargit jusqu'à la synthèse; épiquement, alors, il burine cette superbe eau-forte : *Achterbosch*, qui évoque toute la Campine avec son ciel immense, ses chaumières basses, ses habitants silencieux et mornes. Sa vision agrandit, de même, l'aspect de *la Rade d'Anvers*, dont il fixe l'âme tumultueuse avec une précision vigoureuse, tout en saccades, à la Verhaeren.

Toutefois ce ne sont pas toujours ces morceaux de longue haleine qui le retiennent. Il leur préfère souvent tels *Coins de village*, *la Récolte des pommes de terre*, *le Crucifix*, *la Ronde*, qui, mieux encore, alimentent la bonté, la pitié, la curiosité mystique de son cœur de poète intimiste et apaisent sa soif de beauté parfaite.

JEAN LAENEN

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Reprise d'« Elektra ».

La reprise d'*Elektra* a été triomphale. Quelque opinion qu'on professe à l'égard de cet hymne exaspéré de haine, de cette apothéose du meurtre et de la vengeance, il faut admirer, avec l'audace du poète et la torrentielle fécondité du musicien, l'interprétation enflammée que lui donnèrent, avant-hier, les artistes du théâtre de la Monnaie et l'orchestre de M. Sylvain Dupuis. Il n'existe pas, croyons-nous, d'œuvre lyrique qui réclame une pareille tension, une pareille continuité d'efforts : les artistes du chant et ceux de l'orchestre n'ont, durant cette effroyable tragédie qui se maintient durant une heure trois quarts au paroxysme de l'horreur, pas un instant de répit, et la moindre inattention peut entraîner dans l'exécution d'irréremédiables catastrophes. Comparée à la partition d'*Elektra*, le *Crépuscule des dieux*, — dont Richard Strauss s'est assimilé avec une extraordinaire facilité d'adaptation les procédés d'écriture instrumentale, — doit paraître aux exécutants limpide et lumineux comme du Mozart. C'est dire la gloire qu'il y eut pour eux de l'interpréter avec la précision, la justesse d'accent, l'intensité de vie et d'expression qui donnèrent à la représentation d'avant-hier un si haut relief.

Il faut louer surtout M^{me} Claire Friché qui, dans le rôle écrasant d'*Elektra* (jamais le terme ne fut plus exact), a déployé une puissance vocale, une véhémence dramatique, une fertilité et une variété de moyens qui lui ont valu les acclamations unanimement enthousiastes de l'auditoire. On ne pourrait se dépenser avec plus de prodigalité, et sans que le prodigieux effort qu'exige le rôle — c'est presque miracle — fût moins apparent. Dans le personnage de Clytemnestre, M^{me} Croiza fut admirable d'intelligence scénique, d'expression concentrée, de fureur contenue. Et sa belle voix, servie par une diction si nette que malgré le fracas de l'orchestre on perçoit chaque syllabe de ses récits, donna une émouvante ampleur à la scène — l'une des meilleures de l'ouvrage — où la Reine tente cauteusement de désarmer l'implacable colère de sa fille. La voix étendue et harmonieuse de M^{lle} Béral se déploya avec une remarquable aisance dans le rôle de Chrysothémis, dont les intonations inusitées et les difficultés rythmiques exigent une musicienne aguerrie. Dans les personnages de second plan, M^{mes} Bérelly et Symiane furent élogieusement appréciées. Oreste, ce fut M. Billot, qu'on eût pu souhaiter moins froid et moins impassible, mais dont la voix grave, bien timbrée, fit impression. MM. Swolfs dans le personnage d'Egysthe, Dua, La Taste et Danlée dans les rôles accessoires complétèrent une distribution excellente qui, avec la superbe réalisation symphonique de l'œuvre, fait grand honneur à la direction de la Monnaie.

O. M.

PUBLICATIONS D'ART

Les Tapisseries du Musée du Luxembourg.
Lancelot Blondeel. — L'isolement des vieilles églises.
« Les Étapes. »

MM. J. Destrée et Van de Ven ont eu l'heureuse idée de publier, en un album très soigné, les principales tapisseries que contient la collection du Musée du Luxembourg. *Les Tapisseries du Musée du Luxembourg* (1) forment une série de planches classées dans l'ordre chronologique. On y trouve, entre autres, la superbe *Présentation de l'Enfant Jésus au temple*, travail extrêmement curieux de la fin du XIV^e siècle. Parmi les compositions du XVIII^e siècle, l'album donne quelques excellentes reproductions des célèbres *Ténières*, tapisseries exécutées d'après des peintures de Teniers le jeune, notamment le *Repas de Kermesse* et la *Rentrée de la Moisson*.

L'ouvrage est présenté par les auteurs avec clarté. Leur notice est un exposé fort intéressant et concis de l'origine et de l'histoire de la tapisserie, du développement de cette industrie d'art sous les ducs de Bourgogne, à Arras, puis dans les ateliers de Bruxelles et de Tournai, où l'on travaillait d'après des modèles de peintres tels que Roger van der Weyden, Hugo van der Goes, Bouts, Quentin Metsys, Gossaert et d'autres. A propos des tapisseries travaillées sur des cartons de Rubens, les auteurs remarquent qu'en général elles furent mal exécutées et qu'elles s'écartent d'une façon déplorable du modèle.

**

M. Bautier, dans son récent ouvrage sur *Lancelot Blondeel* (2), réussit, après James Weale, à faire revivre la figure intéressante de ce peintre brugeois peu connu qui introduisit dans la ville des Memling et des Gérard David les données picturales de l'*italianisme*. On sait que c'est à la collaboration de Lancelot Blondeel et de Scorel qu'on doit la restauration du polyptyque des Van Eyck. Blondeel prit une part active à l'érection de la cheminée du Franc de Bruges.

Le livre de M. Bautier contient d'intéressants aperçus sur l'introduction de l'italianisme dans la peinture flamande et sur les œuvres de Scorel.

**

Dans la très intéressante brochure qu'il vient de publier, M. Charles Buls étudie un des problèmes les plus passionnants de l'esthétique des villes. L'infatigable président du Comité des Études historiques du Vieux-Bruxelles examine la question de l'*isolement des vieilles églises* (3) tant discutée depuis quelques années. Diverses solutions y ont été apportées; elles sont toutes trop systématiques. D'après M. Buls, dont nous partageons l'avis, le problème « ne comporte pas de solution unique parce que les données ne sont pas identiques dans tous les cas ». Prenant comme exemples quatre églises célèbres de Belgique, Sainte-Gudule, la cathédrale d'Anvers, l'église de Saint-Pierre à Louvain et la cathédrale de Tournai, M. Buls démontre parfaitement que pour chacun de ces quatre monuments il faut tenir compte de considérations différentes. On lira avec un très grand intérêt l'examen de ces quatre problèmes. Qu'il nous suffise de reproduire les conclusions de l'auteur, qui semblent avoir rallié l'assentiment des autorités compétentes :

1^o Il faut débarrasser les vieilles églises des constructions banales accolées à leurs flancs quand elles ne présentent aucun intérêt artistique ou archéologique;

2^o Il ne faut pas isoler les vieilles églises, mais leur conserver, le plus possible, leur cadre ancien en ménageant, à bonne dis-

(1) *Les Tapisseries du Musée du Luxembourg*, par MM. J. DESTREE et VAN DE VEN. Bruxelles, Vromant et C^{ie}.

(2) *Lancelot Blondeel*, par P. BAUTIER. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

(3) *Esthétique des Villes : l'isolement des vieilles églises*, par CHARLES BULS. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

ance, des points de vue sur leurs parties les plus intéressantes. Dans certains cas des rideaux d'arbres pourront être employés comme écran quand des constructions ne sont pas possibles;

3^o Avant de procéder à des modifications au cadre des églises, il faut étudier avec soin leur répercussion sur les environs immédiats au point de vue de l'activité commerciale, de la vie sociale de la cité, des édifices religieux ou civils voisins, du concours que l'église prête au cadre d'une place publique.

La brochure de M. Buls vient à son heure; ceux qui appuient le projet néfaste de la prolongation de la rue des Colonies feront bien de l'étudier et de se pénétrer des idées claires et saines qui y sont exposées.

**

Le même éditeur vient de faire paraître une nouvelle édition des *Étapes* (1), la pièce de M. Gustave Vanzype applaudie récemment encore au théâtre du Parc, et dont la presse a vanté unanimement la haute valeur littéraire et la puissance dramatique.

FRANZ HELLENS.

NOTES DE MUSIQUE

Le premier Concert Durant.

Le concert de musique russe que nous a donné dimanche dernier M. Durant a été extrêmement intéressant et a vivement réjoui tous ceux qui aiment les impressions unitaires et dont le goût ne s'accommode plus des séances musicales où voisinent des œuvres trop disparates.

Au programme, deux symphonies : la première de Borodine et la troisième de Rimsky-Korsakow; deux concertos pour piano, l'un du même Rimsky, l'autre de M. Liapounow; enfin, deux compositions symphoniques de moindre importance : l'agréable *Sérénade* op. 7. de M. Glazounow et le *Lac enchanté* de M. Liadow, exemplaire parfait de musique descriptive, où une orchestration subtile, appliquée à une matière musicale de choix, crée une mystérieuse atmosphère de légende, tout embuée de romantisme.

La première symphonie de Borodine (en *mi* bémol) ne vaut certes pas la seconde (en *si* mineur); pourtant, que de verve, d'originalité et de charme dans cette œuvre si finement imaginée et si richement équilibrée! Et comme on voit, à travers cette liberté harmonique et cette souplesse dans les combinaisons instrumentales, la grande part d'influence qu'a eue Borodine sur la technique de M. Debussy!

La symphonie en *ut* majeur de Rimsky est un curieux mélange de choses de premier ordre et de singulières bizarreries. Le premier mouvement, dont le seul défaut est d'être un peu trop long, a une richesse rythmique et une splendeur de coloris que l'on retrouve dans le final de la symphonie; le *Scherzo* est aussi d'un sentiment et d'une facture remarquables. Mais le troisième mouvement et la première partie du quatrième viennent tout gâter : pourquoi, après la musique très russe qui précède, cet invraisemblable pot-pourri où s'entrechoquent les plus curieuses réminiscences de l'Occident : concerto de Schumann, ballet de *Manon*, 7^e symphonie de Beethoven, ouverture d'*Egmont*, fragments de *Carmen*? Si c'est voulu, c'est de bien mauvais goût; si ce ne l'est pas, cela n'en est pas moins laid.

Nous connaissons M. Ricardo Viñes comme l'un des interprètes les plus exquis de la musique française et russe modernes pour piano solo. Ses exécutions du médiocre concerto en *ut* dièse mineur (op. 30) de Rimsky et du concerto en *mi* bémol mineur (op. 4) de M. Liapounow, — œuvre d'allure classique, noblement pensée et réalisée avec un goût parfait et non sans grandeur, — nous ont révélé en lui un pianiste de concert que l'on peut hardiment comparer aux plus grands, avec ce mérite supplémentaire qu'il n'a ni la prétention ni les autres défauts qui

(1) *Les Étapes*, pièce en trois actes, par GUSTAVE VANZYPE. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

caractérisent la plupart de ses collègues : sa simplicité et sa modestie sont en raison directe de son talent, fait de probité, de délicatesse et d'ampleur dans la compréhension, doublées d'une maîtrise technique admirable entre toutes.

M. Durant et son orchestre se comportèrent vaillamment et donnèrent des diverses œuvres inscrites au programme des exécutions soignées et pleines de style. CH. V.

Récital Juliette Wihl.

M^{lle} Juliette Wihl, professeur au Conservatoire Klindworth-Scharwenka à Berlin, a donné à la Grande-Harmonie un récital de piano qui a valu à l'artiste un vif succès en révélant à Bruxelles ses qualités de mécanisme, de style et d'expression. Son programme, qui passait en revue la littérature du piano depuis J.-S. Bach jusqu'à Liszt, fut exécuté avec un goût parfait. C'est surtout dans les œuvres de Chopin (Études, Nocturne en ré bémol, Ballade en la bémol) que M^{lle} Wihl fit apprécier la finesse et la délicatesse d'une interprétation qui unit le sentiment à la virtuosité, la douceur à la puissance sonore. Elle fut, et c'était justice, chaleureusement applaudie par un nombreux auditoire.

Société nationale des Compositeurs belges.

M. Ryelandt possède le don, rare aujourd'hui, de l'invention mélodique. Sa sonate pour piano et violon en donna, vendredi soir, une preuve nouvelle; exempte de longueurs et d'aridité, fort bien exécutée, en outre, par M^{lle} Desmays et M. Blanco-Recio qui en firent valoir le charme, elle eut un sincère succès.

Mais le beau jeu probe de M. Kühner ne réussit pas à escamoter l'ennui incohérent de deux pièces pour violoncelle de M. Eeckhaute, ni (avec le pianiste Henusse comme partenaire) à donner quelque tenue réellement musicale à la sonate de M. Strauwen, où de fréquents emportements intempestifs ne donnent pas le change au lyrisme absent.

M^{me} Marie-Anne Weber prêtait au concert le concours de sa voix prenante et de sa grâce. Elle s'était chargée de rendre au regrette Gustave Hubert l'hommage qui convenait à cette première audition des Compositeurs belges et avait fait choix de trois mélodies de sa meilleure manière. *Le Vanneur de blé au vent*, sur la célèbre vilanelle de du Bellay, est un petit chef-d'œuvre qui souffrirait le voisinage des meilleures mélodies françaises, de même que *Schwöre nicht* et le *Wiegenlied* ont les qualités d'émotion et de lyrisme des lieder de tradition allemande.

On goûta par-dessus tout l'expression aiguë et l'émouvant caractère des pièces de l'école wallonne qui complétaient le programme : *Souvenance*, mélodie charmante et peu connue de César Franck, *l'Automne sur la Fagne* de M. V. Vreuls sur un poème de Jean Dominique et la *Ronde* de G. Lekeu. Accompagnée par M. Wilmars, M^{me} Weber chanta ces trois belles œuvres avec un charme exquis.

Récital Crickboom.

Parmi les autres concerts de la semaine, le récital donné avec orchestre, jeudi dernier, à la Grande-Harmonie, par M. Mathieu Crickboom, mérite une mention spéciale. On connaît de longue date les qualités de musicien et de virtuose qui distinguent l'excellent violoniste : la pureté et l'irréprochable justesse du son, la finesse du sentiment, la sobriété du style, d'une compréhension toute classique et auquel la virtuosité technique reste scrupuleusement asservie. Ces qualités, M. Crickboom les a mises en lumière, une fois de plus, dans l'exécution des concertos en la mineur de Bach et en ré mineur de Tartini, dans celle de la jolie Symphonie espagnole de Lalo, que créa jadis Sarasate à qui elle est dédiée, de deux délicates esquisses de sa composition et de la brillante *Polonaise* de Wieniawski. Le succès fut complet et des plus mérités.

M. Albert Zimmer dirigea l'orchestre d'accompagnement en confrère attentif et en musicien averti.

CONCOURS D'ART DÉCORATIF

A l'occasion de l'Exposition internationale d'architecture et d'arts décoratifs qui sera inaugurée le 7 mai prochain à Liège, l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts organise deux concours accessibles aux artistes de la Province de Liège.

Le premier est relatif à la décoration des deux cages d'escalier du Conservatoire, comprenant chacune un panneau de côté, et de face une glace entre deux panneaux, ensemble qui peut subir toutes les modifications de détails que les concurrents jugeront nécessaires. Une somme de 3,000 francs sera mise éventuellement à la disposition du jury pour récompenser les projets primés, dont le meilleur pourra être réalisé ultérieurement avec l'appui financier des pouvoirs publics.

Le second concours a pour objet la composition d'une affiche de 1 m. 40 de hauteur sur 0 m. 80 de largeur, qui portera comme texte : *Ville de Liège. Exposition d'architecture et d'arts décoratifs organisée par l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts et par l'Association des Architectes, sous le patronage des Pouvoirs publics. Palais des Beaux-Arts, 7 mai-25 juin 1911. Congrès, concerts, conférences, tombola. Prix général de l'entrée : 0 fr. 50.* Une somme de 400 francs pourra être affectée à ce concours et le meilleur projet recevra un prix de 300 francs au moins.

Pour le premier concours, les projets devront parvenir au Palais des Beaux-Arts avant le 15 avril; pour le second, avant le 15 mars

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Apothéose de Jean Moréas*, par ERNEST RAYNAUD. Paris, éd. du *Mercur de France*. — *L'heure qui passe*, par JACQUES SERMAIZE. Paris, Bibl. du *Temps Présent* (H. Falque). — *L'Enclos*, par R. LIMBOSCH. Illustrations de M. ELWES. Anvers, Edward Joris. — *Au seuil de l'être*, par FRÉDÉRIC DANIS. Liège, Société belge d'éditions. — *Vibrations*, poèmes en prose par GEORGES GOFFIN. Introduction d'A. BONJEAN. Bruxelles, éd. de la *Belgique artistique et littéraire*.

ROMAN. — *Murie-Claire*, par MARGUERITE AUDOUX; préface d'OCTAVE MIRBEAU. Paris, Bibl. Charpentier (E. Fasquelle). — *Le Brasier*, par GEORGES A. DENIS. Paris, Bernard Grasset. — *La Maison des Hommes vivants*, par CLAUDE FARRÈRE. Paris, librairie des Annales politiques et littéraires.

CRITIQUE. — *Gustave Flaubert; du rôle que l'intelligence a joué dans sa Vie et dans son Œuvre*, par H. GUYOT. Paris et Mons, éd. de la *Société Nouvelle*. — *La Question des Langues en Belgique*, par J. FURSTENHOFF. Bruxelles, éd. de la *Revue de Belgique*. — *Les Poètes humoristes*, anthologie de poèmes humoristiques du XIII^e siècle à nos jours, par GEORGES NORMANDY (9 illustr.) Paris, Louis Michaud. — *Les Maîtres de l'Art · Donatello*, par E. BERTAUX. Paris, Plon Nourrit et C^{ie}. — *Le Bernin*, par MARCEL REYMOND. Paris, Id. — *Promenades esthétiques au Musée ancien de Bruxelles*, par RENÉ DUBOIS. Bruxelles, J. Leblègue et C^{ie}. — *Musiciens liégeois anciens d'après un manuscrit inédit de H. Hamal*, par G. JORISSENNE. Liège, imp. H. Vaillant-Carmanne. — *Esthétique de la numismatique*, par CH. BULS (extrait des mémoires du Congrès international de numismatique). — *La moderna arte decorativa in Svezia*, par V. PICA. *Emporium*, liv. de juin 1910. — *Artisti contemporanei : E. Josephson, P. Hasselberg*, par V. PICA. *Emporium*, liv. d'octobre 1910. — *Il principe Eugenio di Svezia*, par V. PICA. *Emporium*, liv. de janvier 1911. — *Traité de Composition décorative*, par J. GAUTHIER et L. CAPELLE. Illustré de 863 figures dans le texte et de 53 planches hors texte, dont une en couleurs. Paris, librairie Plon. — *Le dernier état de la peinture*, par MICHEL PUY. Paris, *Le Feu* (Union française d'édition). — *Lully*, par LIONEL DE LA LAURENCIE. Paris, F. Alcan. — *Figures d'hier et d'aujourd'hui*, par FRANCIS DE MIOMANDRE. Paris, Dorbon aîné.

Chronique judiciaire des Arts.

« La Veuve joyeuse. »

Après avoir triomphé au théâtre, la *Veuve joyeuse* agite le prétoire. Un procès assez intéressant vient de s'ouvrir au tribunal de la Seine au sujet de la propriété artistique de la célèbre opérette. Voici, résumés, les faits qui motivent l'intervention judiciaire :

M. Max Eschig, éditeur autrichien, établi à Paris, a obtenu de l'éditeur originaire de la *Veuve joyeuse*, ainsi que des auteurs et des adaptateurs, le droit exclusif de l'éditer en France. Divers autres éditeurs ayant récemment publié soit des extraits, soit des partitions de l'œuvre de M. Lehar, M. Max Eschig d'une part, MM de Flers et de Caillavet, auteurs du livret français, d'autre part, poursuivent ces éditeurs ainsi que leurs débiteurs et imprimeurs. Des saisies-contrefaçons ont été opérées par des commissaires de police à la requête de M. Eschig, agissant au nom de MM. de Flers et de Caillavet, qui sont, en raison de ces saisies, reconventionnellement assignés en 100,000 francs de dommages-intérêts.

Les éditeurs poursuivis prétendent qu'à raison de l'omission d'une formalité prévue par la convention franco-autrichienne de 1886, la *Veuve joyeuse* se trouve dans le domaine public. M. Eschig conteste cette affirmation, notamment en établissant que l'opérette de M. Lehar a été éditée simultanément en Autriche et en Allemagne et se trouve, par conséquent, protégée par la convention de Berne, à laquelle l'Allemagne a adhéré. Quant à MM. de Flers et de Caillavet, ils soutiennent que dans tous les cas l'œuvre est maintenant protégée en France du fait de leur adaptation.

Le jugement sera rendu prochainement.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, deuxième concert du Conservatoire sous la direction de M. Tinel. Œuvres de Schubert, Huberti et Carl Stör. — A 3 heures, à la Salle Ravenstein, premier concert A. Wilford, avec le concours de MM. Bles, De Mont et Backaert. Œuvres de Mozart, Schutt, Smetana et Wilford.

Mercredi 8, à 8 h. 1/2, à la Salle Mercelis, premier concert de M^{lle} J. Samuel, violoniste, et de M. L. Samuel, violoncelliste, avec le concours de M^{lle} M. Laenen, de MM. F. Doehard et J. Janssens. — A Liège, même jour, à 8 h. 1/2, première séance du cercle *Piano et Archets* avec le concours de M^{me} Fassin-Vercauteren, cantatrice. Quatuors en *si* bémol (Beethoven) et en *sol* mineur (G. Fauré); *les Amours du poète* (Schumann).

Jeu 9, à 3 heures, salle Astoria (103 rue Royale), séance du Quatuor Corinne Coryn (M^{lles} C. Coryn, G. Schellinx, H. Slingeneyer et D. Jean).

Les vendredi 10, lundi 13 et mercredi 15, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique. Sonates pour piano et violon par MM. Raoul Pugno et Eugène Ysaye : Mozart, Beethoven, Brahms, Franck et Lazzari.

Dimanche 12, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, quatrième concert Ysaye sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de M. Ossip Gabrilowitsch, pianiste. Symphonie en *ut* majeur (L. Delcroix), première exécution; Concerto pour piano en *si* bémol mineur (Tchaïkowsky); *Lénore*, poème symphonique (H. Duparc); trois pièces pour piano : *Nocturne* (Chopin), *Au bord de la Mer* (Smetana) et *Rhapsodie* (Brahms); *Viviane*, poème symphonique (E. Chausson); *Joyeuse marche* (E. Chabrier). Répétition générale la veille à 3 heures.

Le Concert populaire des 18-19 février offrira un exceptionnel intérêt : M. Sylvain Dupuis fera entendre, en première audition, la Symphonie de Richard Wagner demeurée inédite jusqu'ici, et, en première audition également, le *Chant de la Destinée* pour orchestre de M. Gabriel Dupont, auteur de *la Glu*. M^{me} Loeffler-Burckardt, du théâtre de Wiesbaden, chantera l'air de *Fidelio*, celui d'*Obéron* et des lieder de R. Strauss et F. Weingartner.

L'ouverture du *Corsaire* de Berlioz complétera cet intéressant programme.

Le pianiste Emil Sauer donnera un récital à la Grande Harmonie le vendredi 24 février.

Dimanche 26, à 2 h. 1/2, au Cercle artistique, deuxième concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. Albert Zimmer et avec le concours de M^{mes} A. Noordewier-Reddingius, P. de Haan-Manifarges, Wanda Landowska, MM. A. Kohman et L. Froelich. Programme : Cantate *Mein Gott, wie lang, ach lange?* pour soli, chœurs et orchestre; concerto en *fa* mineur pour clavecin et orchestre d'archets; cantate *Jesu der du meine Seele*, pour soli, chœurs et orchestre; air de la cantate pour alto *Vergnügte Ruh, beliebte Seelenlust*; pièces pour clavecin : fantaisie en *ut* mineur, partita en *si* bémol majeur; cantate *Nun ist das Heil und die Kraft* pour chœur double, orchestre et orgue.

PETITE CHRONIQUE

Expositions :

Le Salon de *l'Estampe*, dont le succès fut considérable, fermera ses portes aujourd'hui, dimanche, à 5 heures.

Des œuvres de M^{me} Clémence Lacroix et de M^{lle} Léo Jo sont exposées actuellement, et jusqu'au 12 février, au Cercle artistique.

A la Galerie Boute, depuis hier, exposition de MM. A. Bastien, M. Chottiaux, J. de Beer, J. Frison, J. Gouweloos, G. Hoostraete, Ch. Houben, M. Jefferys, Ch. Leroux, F. Martinez, A. Navez, A. Oleffe, A. Pinot, M. Schirren, F. Smeers, G.-M. Stevens, Ph. Swyncop, L. Thévenet, M. Waegemans, peintres, et M. D'Haveloose, sculpteur.

M. Carl Werlemann a réuni au *Studio*, rue des Petits-Carmes, un ensemble de ses tableaux.

La salle G. Buyle, 84 Marché-aux-Herbes, abrite en ce moment, et jusqu'au 13, une exposition de MM. L. Clesse, R. Decorle, G. d'Haulcourt, H. Logelain, Ad. Masure et J. Van de Leene.

C'est samedi prochain que sera inaugurée au Musée moderne l'exposition du cercle *Pour l'Art*. Complétons les renseignements que nous avons donnés la semaine dernière sur la composition du Salon. Il y aura, cette année, trente-quatre exposants : M^{mes} H. De Rudder, qui enverra des broderies décoratives, et C. Lacroix; MM. P. Braecke, I. De Rudder, M. d'Haveloose, M. Desmaré, V. Rousseau et Ph. Wolfers, sculpteurs; MM. F. Baes, H. Binard, Ciambelani, P. Colmant, O. Coppens, L. Dardenne, F. De Haspe, V. De Saedeleer, J. Dierickx, Fabry, G. Fichetef, Ad. Hamesse, R. Janssens, C. Lambert, Langaskens, H. Luns, Am. Lynen, Ch. Mertens, Ch. Michel, Opsomer, H. Ottevaere, J. Van den Eeckhoudt, Van Holder, A. Verhaeren, R. Viandier et E. Viérin.

Certains de ces artistes seront représentés par une douzaine d'œuvres : c'est dire l'importance de l'exposition.

La *Société royale des Beaux-Arts*, réunie lundi dernier en assemblée générale, a procédé au renouvellement de son conseil d'administration, qui est composé comme suit pour l'exercice courant : président, M. Adolphe Max; vice-présidents, MM. le duc d'Ursel et Ernest Acker; trésorier, le baron Lambert; secrétaire, M. Jean De Mot; membres, MM. Claus, Hector De Backer, le baron Janssen, le vicomte B. de Jonghe, Jules Lagae, Paul Mathieu, Charles Mertens, Maurice Pauwels, Franz Philippson, le comte Carl van der Straten, F. Van der Straeten-Solvay et Alfred Verhaeren.

MM. Braecke et Eug. Laermans ont été nommés membres effectifs artistes et MM. Marnix d'Haveloose, Huygelen, V. de Saedeleer, P. Artot et J. Colin, membres correspondants belges; MM. Forain, Maurice Denis, Prinnet, Dauchez, Baket, Mir, de Zaubiaure, M^{me} Stettler, Eh. Tito, Previali, Alex. Oppler, Fritz Erler, Léop. von Kalkreuth, Hans Unger, Léo Puts, membres correspondants étrangers.

Le prochain Salon de Printemps s'ouvrira fin avril au Palais du Cinquantenaire et comprendra notamment une rétrospective Charles Van der Stappen.

Les membres du Comité des Beaux-Arts à l'Exposition de Charleroi se sont réunis vendredi dernier au Palais des Académies sous la présidence de M. Jules Destrée, président du groupe. Diverses mesures d'organisation ont été prises. Des correspondants ont été nommés dans les principales villes de la Belgique pour seconder le Comité central dans ses démarches auprès des collectionneurs et des administrations publiques à qui seront demandés des objets d'art pour la section rétrospective.

Dans la section moderne, une classe d'arts appliqués complètera l'ensemble des classes de peinture, de sculpture et de gravure dont se composera le Salon. Un pavillon spécial sera affecté aux Arts de la Femme.

L'Exposition du *Livre belge de 1910* vient de s'ouvrir à la Maison du Livre, rue Villa-Hermosa. On a pu se rendre compte, lors de l'Exposition de Bruxelles, des grands progrès réalisés en Belgique dans le domaine de l'édition : le joli stand des industries du Livre, que l'incendie du 14 août a malheureusement anéanti, témoignait des efforts de nos imprimeurs et de nos éditeurs et soutenait vaillamment la comparaison avec les pays voisins. Mais au Solbosch les préoccupations des nombreux visiteurs allaient à des attractions si multiples que le Livre a pu leur échapper. Il s'est réfugié dans la coquette Maison du Livre, son home, où il sollicite l'attention de tous ceux qui veulent se rendre compte de ce que l'art, la science, la littérature a inspiré l'année dernière à nos écrivains et de la manière dont les éditeurs et les imprimeurs ont matérialisé leur pensée.

M. Henri La Fontaine, sénateur, directeur de l'Institut International de Bibliographie, y fera mercredi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, une conférence sur *la Production belge pendant l'année écoulée*.

M. Georges Rency, secrétaire général de l'Association des Écrivains belges, y parlera le jeudi 16 février, à la même heure, des *Œuvres littéraires belges qui marqueront de l'année 1910*.

M. P. de Bouchaud fera mardi et mercredi prochains, à 8 h. 1/2 du soir, à l'Université Nouvelle, deux conférences sur *la Sculpture vénitienne depuis les origines jusqu'à Canova* (projections lumineuses).

La Société des *Amis de la Médaille d'art* (section belge) se réunira en assemblée générale dimanche prochain, 12 février, à 11 heures, au Palais des Académies. Parmi les objets à l'ordre du jour figure la désignation (par scrutin) de l'artiste belge chargé d'exécuter la prochaine médaille que fera frapper la section. A l'occasion du dixième anniversaire de la fondation de la société, un déjeuner réunira les membres de celle-ci à l'issue de la séance.

Au Théâtre de la Monnaie, les deuxième et troisième représentation d'*Elektra* sont fixées aux lundis 6 et jeudi 9 février. Vendredi 10, première représentation de *Manon Lescaut*, de M. Puccini.

Le *Pantagruel* d'Alfred Jarry et Eugène Demolder, musique de Claude Terrasse, dont la première représentation a eu lieu mardi dernier au Grand Théâtre de Lyon, a été un triomphe pour

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
◆ BRUXELLES ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE

IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

les auteurs et les interprètes. Cet « opéra fantaisiste » a, par la bonne humeur du texte et la joie de la musique, remporté un succès complet. « C'est, écrit au *Gil Blas* M. H. de Noussanne, le plus beau spécimen de théâtre comique musical que nous puissions produire. Il est, en outre, caractéristique de notre race. Il a des racines profondes dans la tradition française, autant par la nature même du livret que par les heureux emprunts qu'il fait à la muse populaire. »

On nous annonce de Barcelone le grand succès remporté au théâtre Lyceo par *l'Enfant prodigue* de Claude Debussy, sous la direction du maestro Mancinelli.

Le théâtre d'Alger, qui donne en ce moment une série d'œuvres théâtrales de Saint-Saëns, vient de représenter avec le plus vif succès *Henri VIII*.

La *Société des Dilettantes* met en souscription un ouvrage de luxe qui rencontrera auprès des artistes et des lettrés un égal succès. Il s'agit d'une étude de M. Octave Mirbeau sur le statuaire Aristide Maillol, auquel aucune monographie n'a été consacrée jusqu'ici. Le volume, tiré à 300 exemplaires numérotés à la presse, dont 250 sur vélin d'Arches (avec une suite des hors-texte en un ton) et 50 sur Japon Impérial (avec une double suite des hors-texte en deux tons différents), est mis en souscription au prix de 60 francs l'exemplaire sur vélin et 100 francs sur Japon. Les souscriptions sont reçues jusqu'au 1^{er} avril chez M. E. Druet, 20 rue Royale, Paris.

Indépendamment d'*Aristide Maillol*, la *Société des Dilettantes* prépare une édition, tirée à 225 exemplaires numérotés, des *Bains de Bade* de M. René Boylesve illustrée par M. Armand Rassenfosse, ainsi qu'une édition d'*Ilse*, par Ossit, illustrée de douze hors-texte de M. Ciolkowski.

M. Th.-E. Butler vient d'être chargé par le gouvernement des États-Unis de la décoration du pavillon américain à l'Exposition internationale de Turin.

L'éditeur J. A. Stargardt, de Berlin, vient, dit le *Courrier musical*, de se rendre acquéreur d'un manuscrit musical inédit, et inconnu jusqu'ici, de Richard Wagner. C'est un « arrangement » pour violon solo et petit orchestre de dix instruments du lied *Traum* (Rêves), étude pour *Tristan et Yseult*. Le manuscrit se compose de dix pages, toutes de la main de Wagner, et portant chacune, au bas, les initiales R. W. avec un paraphe. Seule, la partie du second basson ne porte pas d'initiales. Le manuscrit a été écrit en 1857, à Zurich. Glasenapp raconte dans son ouvrage sur Wagner que le maître, à l'occasion de l'anniversaire de sa protectrice, Mathilde Wesendonk, fit exécuter un jour à la porte de sa chambre le lied en question, spécialement orchestré pour un orchestre réduit. Le manuscrit acquis par M. Stargardt, qui provient précisément de la succession Wesendonk, est évidemment celui que Wagner avait préparé pour la circonstance.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Les anciennes Écoles de Peinture dans les Palais et Collections privées russes.

Cet ouvrage comporte : une étude de M. P. P. WEINER sur les Collections et collectionneurs russes; les Primitifs du Nord (écoles flamande et allemande) par JAMES A. SCHMIDT; les Écoles italiennes et espagnole, par E. DE LIPHART; la Peinture hollandaise au XVII^e siècle, par le baron N. WRANGELL; les Paysagistes hollandais, par A. A. TROUBNIKOFF; la Peinture française et anglaise au XVIII^e siècle, par ALEX. BENOIS; l'Art russe, par SERGE MA-KOWSKY.

Un beau volume petit in-4^o, illustré de 120 planches hors-texte, tirées en héliogravure, en héliotypie et en typogravure.

Prix : 25 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez A. DURAND & Fils, éditeurs.

4, place de la Madeleine, PARIS

- ROGER DUCASSE. — **Petite Suite** pour piano à quatre mains. — 1. *Souvenance*. — 2. *Berceuse*. — 3. *Claironnerie*. — *Prix net* : 3 fr. 50.
- ID. — **Sarabande**, poème symphonique pour orchestre et voix. Réduction pour piano à quatre mains par l'auteur. — *Prix net* : 3 fr. 50.
- MAURICE RAVEL. — **Shéhérazade**, trois poèmes pour chant et orchestre (TRISTAN KLINGSOR). — 1. *Asie*. — 2. *La flûte enchantée*. — 3. *L'Indifférent*. — Réduction pour chant et piano. — *Prix net* : 5 francs.
- RHENÉ-BATON. — **Chansons douces** (G. CHAMPENOIS), dix mélodies pour piano et chant (op. 7). — *Prix net* : 7 francs.
- C. SAINT-SAËNS. — **Étude** en tierces majeures chromatiques (op. 111, n^o 5). Transcription pour deux pianos, par ÉDOUARD RISLER. — *Prix net* : 3 fr. 50.
- ID. — **Toccata** (op. 111, n^o 6). Id. — *Prix net* : 7 francs.
- G. SAMAZEUILH. — **Naïades au soir...**, pour piano. — *Prix net* : 2 francs.
- ID. — **Dans la brume argentée...**, pour chant et piano. — *Prix net* : 2 francs.

Vient de paraître à la Société Musicale G. Astruc & C^{ie}

32, rue Louis-le-Grand (Pavillon de Hanovre), Paris.

- ERNEST BLOCH. — **Macbeth**, drame lyrique en sept tableaux (un prologue et trois actes), poème de M. EDMOND F'LEG d'après SHAKESPEARE. Partition piano et chant. — *Prix net* : 20 francs.

L'Annuaire de la Curiosité et des Beaux-Arts

Il contient dans une première partie le résumé des principaux événements artistiques de l'année 1910 (grandes ventes, monuments inaugurés, etc.), la liste des expositions qui auront lieu en France et à l'étranger en 1911, celle des associations artistiques et plusieurs chapitres concernant la législation en matière d'art, les tarifs douaniers, etc.

La seconde partie donne la nomenclature des marchands de choses anciennes du monde entier: meubles, tableaux, livres, gravures), ainsi que celle des professions qui s'y rattachent.

La troisième partie renferme les adresses des artistes peintres, aquarellistes, pastellistes, miniaturistes, graveurs, statuaires habitant la France; les titres, récompenses aux expositions, etc..

C'est un ouvrage très complet et curieux, d'une documentation extrêmement sérieuse et qui sera fort apprécié de toutes les personnes qui, par goût ou profession, s'intéressent à l'art ancien et moderne.

Un volume de 360 pages contenant environ 20,000 adresses. Prix : 6 francs.

Administration : 90, rue Saint-Lazare, PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Évolution des Arts industriels (OCTAVE MAUS). — Henri de Régner. — Le Décor et le Ballet russe (CAMILLE MAUCLAIR). — Une nouvelle monographie de F. Rops : *Félicien Rops et son œuvre* (H. V. W.). — Les Maîtres de l'Art : *Donatello*. — Au Cercle artistique : *Mmes Léo Jo et Clémence Lacroix* (F. H.). — A la Galerie Bute (F. H.). — Chronique théâtrale : *Mon ami Teddy ; Comme ils sont tous* (G. R.). — Accusés de réception. — Agenda musical. — Petite Chronique.

L'Évolution des arts industriels

Plus accueillante et plus libérale que la défunte Exposition internationale de Bruxelles, l'Exposition de Charleroi offrira, dans une classe dépendant du Groupe des Beaux-Arts, l'hospitalité aux artisans d'art. Pour des raisons demeurées obscures et contre lesquelles nous protestâmes à maintes reprises, ceux-ci furent systématiquement exclus du programme de l'Exposition. L'Allemagne, mieux avisée, installa pour eux une section qui lui valut le meilleur de son succès. La France ne négligea point de les mettre en vedette dans un compartiment spécial. La Hollande leur abandonna plusieurs salles de son pavillon. On s'étonna à juste titre de ne point trouver, parmi les multiples manifestations de notre activité nationale, une seule trace des efforts accomplis en Belgique pour régénérer les applications industrielles de l'art. Et l'omission fut d'autant plus remarquée que notre pays créa, il y a vingt-cinq ans, le mouvement de libération dont l'influence s'exerça sur l'Europe entière.

Longtemps absorbée par de stériles imitations, la

Belgique s'éveilla, en effet, vers 1885, à une renaissance dont le charme imprévu et la nouveauté enflammèrent d'enthousiasme les artistes, suscitèrent mille initiatives et déterminèrent un courant d'opinion qui bouleversa l'esthétique contemporaine.

Déjà, il est vrai, en Angleterre un mouvement analogue s'était dessiné. Dès 1861, William Morris et ses amis Ford-Madox Brown, Philipp Webb et Burne Jones avaient fondé la célèbre boutique de Red Lion square d'où, comme l'écrivit M. Gabriel Mourey, « la bonne parole s'envola jusqu'aux confins du monde civilisé (1) ». Révolution morale autant qu'artistique, dont le programme est résumé par cette pensée du poète John Keats : « A thing of beauty is a joy for ever », c'est-à-dire : « Une chose de beauté, une belle œuvre est une source éternelle de joie. » Par sa conception nouvelle de l'art, la réforme embrassait plus que des modifications de lignes, de couleurs et de formes. Elle demandait à l'humanité tout entière ce qui n'avait été longtemps que l'apanage d'une élite. Elle associait le peuple aux jouissances esthétiques en introduisant dans sa vie le parfum d'un idéal nouveau. Elle accordait avec l'art la notion du travail, voulant, selon la belle parole de William Morris, qu'il donnât de la joie aussi bien à celui qui le pratique qu'à celui qui s'en sert.

Mais s'il est juste d'attribuer au poète de Hammer-smith le mérite d'avoir concilié le culte de la Beauté avec les exigences de la vie quotidienne, ce serait méconnaître l'initiative des artistes belges conquis à ses théories que de ne voir en eux que des disciples et des imitateurs. Ce qui différencie radicalement ceux-ci de

(1) *Les Arts de la Vie et le Règne de la Laideté*. Paris, P. Ollendorff.

leurs illustres prédécesseurs, c'est qu'ils sont partis du point précis où s'étaient arrêtés ces derniers. Au lieu de s'inspirer du passé, ils ont osé regarder l'avenir. L'art de William Morris et de son école se plaît aux réminiscences archaïques, aux raideurs gothiques, à un équilibre ornemental qui ressuscite les plus anciens canons. Il a, alliée à une technique perfectionnée, la naïveté des primitifs. Et depuis quarante-cinq ans qu'il existe, le style créé en Angleterre par les artisans de cette renaissance est demeuré immuable. Composé d'éléments empruntés au patrimoine national, il a atteint d'emblée son apogée. Si son action morale s'étend sans cesse davantage, les principes de composition qui le régissent limitent son essor, l'emprisonnent dans des formules identiques.

Faut-il en trouver la cause dans l'esprit traditionaliste de l'Angleterre? La Belgique, plus radicale, entraînant à sa suite la France, l'Allemagne, la Hollande, s'est, dès ses premiers pas sur la voie nouvelle, libérée du passé. A l'exemple de l'Angleterre, elle a débuté par utiliser, en les stylisant, les éléments décoratifs que lui fournissait la nature. Mais bientôt elle a innové en s'efforçant de dégager du mystère des lignes et des formes les principes d'une ornementation inédite et rationnelle, à laquelle les projections linéaires botaniques semblent n'être pas étrangères. Elle a étudié le secret des courbes harmonieuses, pénétré le sens expressif des lignes, scruté l'harmonie des formes dépouillées de leur extériorité. Des horizons clairs se sont ouverts à l'imagination. Un style sans attaches avec ceux d'autrefois est né, — séduisant ou disgracieux, peu importe : nous manquons du recul nécessaire pour le juger, — mais nouveau, imprévu, logique, approprié aux nécessités sociales d'aujourd'hui, et c'est là l'essentiel.

Que maintes fois les essais aient été malheureux, que des tentatives aient avorté, que l'amour du neuf et l'horreur du pastiche aient provoqué des réalisations excentriques et décevantes, qui le nierait? Mais n'en fut-il pas de même chaque fois qu'on tenta de s'affranchir des conventions admises? Après avoir oscillé au-delà et en-deça de sa course normale, le pendule trouve un balancement régulier. Et dans les révolutions, l'excès est un mal nécessaire.

L'avenir classera comme il convient les manifestations diverses de cette période tourmentée par quoi s'acheva en Belgique le XIX^e siècle. Il gardera les traces de ceux qui, les premiers, s'insurgèrent contre d'antiques préjugés. Et quel que soit le résultat, heureux ou malheureux, de leur fiévreuse campagne, celle-ci doit être louée, même dans ses erreurs, pour l'esprit d'indépendance qu'elle affirma.

A ses débuts elle fut, en effet, comme toute émancipation de la pensée, vivement combattue. Faut-il rap-

pelez la violente hostilité que rencontrèrent les artistes qui, au Salon des XX, s'efforcèrent d'affranchir les arts mineurs des entraves que leur imposaient de séculaires conventions? Il n'en est pas moins vrai que telle couverture de catalogue composée par George Lemmen, telle broderie d'Henri Van de Velde dont la nouveauté fit scandale, — si logique pourtant et si harmonieuse dans sa conception synthétique, — telle décoration céramique, d'une stylisation outrancière, imaginée par A.-W. Finch, ouvrirent à l'esthétique ornementale une ère nouvelle. Les premiers en Belgique, ces trois artistes rompirent avec les routines, et bien que leur sphère d'action fût restreinte, leur exemple fit germer de toutes parts une flore inconnue.

Les principes qu'ils proclamaient gagnèrent peu à peu les industries du verre et du métal, les tissus, les papiers de tenture, l'ameublement, amenant dans le décors de la vie quotidienne des modifications profondes. Ils reçurent leur consécration définitive le jour où les architectes se rallièrent à leur tour aux idées émancipatrices et substituèrent à un idéal borné par des préceptes d'école l'ambition d'adapter le plan et la décoration des édifices publics et privés aux besoins, aux habitudes, aux occupations, aux goûts de ceux qui doivent les occuper.

OCTAVE MAUS

(La suite prochainement).

HENRI DE RÉGNIER

C'est M. Henri de Régnier qui l'a emporté, avant-hier, sur M. P. de Nolhac dans la course au fauteuil académique que laissa vacant la mort du comte Melchior de Vogüé. Il triompha de son adversaire « haut la main », en un seul tour de scrutin. Quel que soit le mérite de M. de Nolhac, les artistes souhaitaient la victoire du parfait écrivain de la *Double Maîtresse*, de l'harmonieux poète des *Jeux rustiques et divins*. Mais ils n'osaient l'espérer si décisive. A la joie qu'ils éprouvent se mêle de la fierté : car c'est à l'un des plus purs d'entre eux, à l'un de ceux dont la droiture et la probité égalent le talent que l'Académie vient de rendre hommage. Un peu de gloire rejaillit sur eux.

L'Art moderne, que M. Henri de Régnier honora durant plusieurs années d'une collaboration régulière, adresse au nouvel académicien ses félicitations affectueuses. Un joli « médaillon » parut de lui, ces jours derniers, dans le *Gil Blas*, sous la signature de M. Gustave Hue. Nos lecteurs le liront, croyons-nous, avec intérêt :

« M. Henri de Régnier est grand, maigre ; il a les yeux gris, les pommettes saillantes, le menton fortement accusé, le front haut et déjà dégarni, bien qu'il n'ait que quarante-six ans depuis le 28 décembre dernier. Une longue moustache ombante encadre sa bouche aux lèvres minces ; un monocle cerce son œil gauche : il l'assure, d'un geste machinal, dès qu'il commence un entretien et donne ainsi — sans le chercher, d'ailleurs, aucunement — l'occasion de remarquer sa main qu'il a fort belle : une main

longue, fine, nerveuse, faite pour manier l'épée et la plume, une main de gentilhomme. Rien qu'à voir M. de Régnier, on devine qu'il est « né ».

Toute sa personne est composée d'un ensemble de courtoisie, de politesse délicate et complaisante, un peu cérémonieuse et circonspecte. Si avant que l'on soit dans son amitié, je ne crois pas qu'on pénètre jamais jusqu'à son intimité. Pourtant, il y a deux hommes très distincts en M. Henri de Régnier : celui qu'on rencontre dans le monde, « silencieux et vertical » — selon une heureuse définition — et celui qui, chez lui, vous accueille avec une indulgente bienveillance. Il donne alors à son maintien je ne sais quoi de plus abandonné. Assis dans le grand fauteuil, à gauche de la cheminée, il a l'air d'être cassé. On se sent plus à l'aise, ce qui ne veut pas dire qu'on soit tenté de devenir familier.

Au reste, la froideur de M. de Régnier, — où je ne suis point sûr qu'il n'entre pas un peu de timidité, — est toute mondaine, tout extérieure et n'exclut ni l'enthousiaste admiration, ni la plus fidèle amitié. Il admire Verlaine et lui fut compatissant ; il aime Sully-Prudhomme, Villiers de l'Isle-Adam, Mallarmé, José-Maria de Hérédia, dont il épousait, en 1896, la seconde fille, Marie, qui signe ses romans Gérard d'Houville.

Après la poésie et les livres, ce dont M. de Régnier parle le plus volontiers, c'est du XVII^e et du XVIII^e siècles, qu'il a si joliment ressuscités. Parmi ses bibelots, celui qu'il préfère est un petit portrait découpé en silhouette, qui me fait toujours songer à ce bon Monsieur de Galandot, le héros de la *Double Maîtresse*.

Le style de M. de Régnier, apparenté à celui de nos meilleurs classiques, est néanmoins très personnel et d'une saveur singulière. Personne ne mérite mieux que M. de Régnier d'occuper un fauteuil à l'Académie.

Le Décor et le Ballet russes (1).

La danse n'a pas moins apporté de surprises, dans un sens tout différent. Cette fois, nous avons été étonnés de reconnaître, dans la chorégraphie russe, les principes de l'ancienne chorégraphie française, absolument oubliés aujourd'hui, importés en Russie à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e par nos maîtres de ballet. Lorsqu'on disait de M^{lle} Sallé ou de la Camargo que « tous leurs pas étaient des sentiments », on parlait déjà de la Pavlova ou de la Karsavina : et la danse mimée d'un Nijinsky peut seule nous restituer l'idée de ce qu'a pu être un Vestris. C'est à de tels artistes que peut légitimement s'appliquer la définition de la danse donnée par Stéphane Mallarmé, en quelques pages d'une ingéniosité, d'une poésie et d'un charme inimitables.

Voir annoncer, sous le titre *Les Sylphides*, un ballet composé de diverses mazurkas et valse de Chopin, orchestrées et mises en scène, c'était s'apprêter au spectacle avec une mauvaise humeur licite, et le sentiment d'un irrespect envers le musicien, surtout après l'inconvenant et lamentable « adaptation » de la *Damnation de Faust*. Mais avant la fin de la première valse, nous étions désarmé et conquis, non seulement par la douceur mystérieuse d'un décor lunaire simple et raffiné comme un nocturne de Whistler, par la discrétion d'un orchestre sobre de timbres et respectueux des rythmes, mais encore par la grâce pudique — c'est le seul mot — de ces ballerines pareilles à celles que les poètes

(1) Suite et fin. Voir notre numéro du 30 octobre 1910.

adoraient ici en 1830, de ces danseuses aux jupes de neige et de plume, coiffées de roses, chastes dans leur envol, exemptes de toute provocation, dédaignant la niaiserie inexpressive du sourire appris, évoluant avec la native élégance de la chatte ou de l'oiseau, groupées avec un goût exquis dans une pénombre magique, et tout à coup pures et mélancoliques comme des Muses. Où chercher trace, ici, de cet art mesuré, noble, plein d'intentions intelligentes, dans nos corps de ballet qui s'agitent et se démènent, que secoue une fausse *furia* italienne, qu'illumine crûment un éclairage d'apothéose, et dont la sensualité débridée constitue à peu près toute l'expression ? Où trouver l'équivalent de cette danse d'archers du *Prince Igor*, soulignée par une musique de Borodine qui est un chef-d'œuvre, et belle comme une miniature persane qui se mettrait à vivre ? Où trouver cette danse de l'*Oiseau de feu*, dans laquelle la Karsavina s'évade réellement des lois de la pesanteur humaine et devient une fée ? Quel théâtre nous a jamais montré une scène de danse égale à la bacchanale de *Cléopâtre*, ou à l'orgie de *Schéhérazade*, que scandent avec une fureur si mélancolique, si puissamment nostalgique et orientale, les rythmes de Rimsky-Korsakow ? Hélas ! que nous voici loin de nos « rats », de nos « marcheuses » et de nos « coryphées » !

Dans de telles compagnies d'artistes règnent le goût et la discipline : chacun passe d'un emploi effacé à la vedette, selon son tour et sans jalousie : l'esthétique d'un Fokine, associée intimement à celle des peintres, règle l'évolution des êtres relativement aux plans immuables du décor. Tout, musique, éclairages, couleurs et gestes, s'unifie dans une harmonieuse réciprocité. Et s'il est un lieu au monde où un danseur puisse n'être pas ridicule et insupportable, c'est dans un pareil corps de ballet, où il intervient léger et chimérique autant que la femme, mais plus nerveusement obstiné, pour déterminer la rythmique, la rassembler sur soi ou la déchaîner alentour, et poser de place en place, par sa fulgurante intervention, la note ferme et l'accent énergique nécessaires au style de cet ensemble ondoyant. Tout cela, nous l'avons connu, et l'italianisme nous l'a fait perdre.

Une telle danse n'est que le prolongement en plein rêve d'une figuration que *Boris Godounow* et la *Pskovitaine* nous ont démontrée incomparable à nos pauvretés d'opéra. Un des traits qui ont le plus frappé nos jeunes musiciens dans le génie impulsif de Moussorgsky, dans l'art de Rimsky-Korsakow, c'est la profonde originalité des chœurs, la résurrection musicale de la foule en tant que personnage de premier plan. Quelque admirable que soit l'écriture chorale de ces maîtres par la variété et la force, elle n'eût pourtant point atteint à son stupéfiant effet sans le concours d'une figuration renouvelée. Là, la conception russe se rapproche davantage de notre vérisme tel qu'Antoine l'a établi : chaque figurant est un comédien qui ne cesse de jouer et ignore la grotesque inaction des nôtres. Des colloques, des scènes mimées se passent constamment à tous les plans de l'espace théâtral comme dans la foule véritable, et le regard, attaché aux protagonistes, ne peut suivre en détail toutes ces manifestations adjacentes, il n'en retient qu'un grouillement confus de gestes et de couleurs. Mais cette esthétique a le mérite de tenir en haleine des comparses qui, dès lors, aux moments où l'action exige leur rassemblement et unifie leur activité dans un seul sentiment, terreur, acclamation ou colère, se trouvent prêts à jouer, échauffés, intéressés, et composent un ensemble que ne donneront jamais nos malheureux figurants bâillant à l'avant-scène, ou « faisant tapisserie » au fond du théâtre, sans s'occuper de l'action. Mal

rétribués, gourmandés, non considérés comme des artistes, ignorants des péripéties et du sens de l'œuvre, éduqués par un régisseur, comment s'ingénieraient-ils à être intelligents ou beaux dans un ensemble où on les pousse, ahuris, et où ils ne comptent guère plus que des meubles? Notre esthétique d'opéra, dont les pastels de M. Degas ou les dialogues de M. Courteline ne sont point des caricatures, mais simplement des traductions, a résisté même à l'art wagnérien, et nous la supportons sans en ignorer l'absurdité.

Le ballet russe ne procède pas d'une autre conception que de celle de la figuration : seul le réalisme disparaît. Encore, dans une scène féerique comme *Schéhérazade*, l'évocation d'une orgie permet-elle à un danseur-mime comme Nijinsky, à une danseuse-mime comme Ida Rubinstein, de mêler au tournoiement du ballet frénétique les gestes d'une véritable action. Mais toute la danse est, chez les Russes, une figuration de sentiments comme en Espagne, et il faut encore redire que, jadis, nous avons connu cela, avant que la chorégraphie française tombât en décadence. Enfin, si la musique de ballet nous apparaît chez eux si belle, si hautement artistique, ce n'est pas seulement parce que des maîtres comme Borodine ou Rimsky-Korsakow l'ont traitée : c'est parce qu'ils y ont été encouragés par la noblesse et la science de l'art chorégraphique tel qu'on le pratique chez eux, et surtout par la perfection de la figuration. Nos musiciens ont abandonné le ballet parce qu'il était impossible d'écrire de la musique de style et d'art pour le personnel qu'on leur offrait. Quelle beauté l'évolution de nos ballerines peut-elle ajouter à l'exquise *Namouna* de Lalo? Il est bien probable qu'un Debussy écrirait un ballet délicieusement subtil et d'une originalité rythmique infinie, si l'on mettait à sa disposition un collaborateur autre que l'excellent M^{me} Mariquita, ou même que M^{me} Stichel, d'autres femmes-oiseaux que nos danseuses à tutus, et d'autres décors que les vagues jardins et les vagues colonnades de l'Opéra. Un Fokine réglant un ballet de M. Debussy dans un décor de M. Maurice Denis, avec une Karsavina sur la scène et un Massager à l'orchestre, ce serait une bien belle soirée — si cela pouvait être autre chose qu'un rêve! Mais qui nous referra de fond en comble des choristes et des danseuses? Qui nous délivrera des ridicules de l'opéra traditionnel? Comme pour la question du décor, la convention routinière se ligue avec des intérêts corporatifs, et ce sont là des obstacles plus sérieux que le talent ou l'argent.

CAMILLE MAUCLAIR

Une nouvelle monographie de F. Rops.

Félicien Rops et son œuvre, par le Dr O. MASCHA (1).

On a beaucoup écrit sur Rops et il existe plusieurs ouvrages importants, tels que les catalogues de Ramiro, qui constituent un essai de classement tout au moins de certaines parties de l'œuvre de Rops. Ces tentatives remontent à plusieurs années; elles virent le jour à une époque où l'artiste était encore en pleine production. Depuis sa mort, les monographies se sont multipliées, mais aucune d'elles n'a révisé les documents antérieurs ni essayé de les compléter.

Cette lacune vient d'être comblée par un travail dû à un collec-

(1) Munich, A. Langen.

tionneur fervent, le Dr O. Mascha, qui est parvenu à réunir l'ensemble le plus riche de pièces de tout genre. L'auteur s'est proposé de dresser la liste non seulement des lithographies et des gravures, mais aussi des peintures et des dessins éparpillés un peu partout et, en général, peu connus.

Il en a profité pour travailler encore dans un autre but, non moins important, et comme tous les livres ont leur histoire, il n'est pas sans intérêt de rappeler celle-ci. L'auteur, au début de sa collection, rencontra souvent des pièces de valeur fort inégale; certaines différaient par l'un ou l'autre détail des indications fournies par Ramiro; les dimensions variaient, et parmi les signatures de l'artiste il y en avait de douteuses. Quoique les gravures de Rops eussent toujours été d'un tirage restreint, on constatait néanmoins que le marché en était abondamment fourni, — et en proportion croissante depuis la mort de l'artiste.

M. Mascha n'eut pas de peine à se convaincre qu'on se livrait à une vaste reproduction, à une réimpression de gravures ou de croquis présentés au public comme eaux-fortes originales. Ces pièces induisent évidemment l'acheteur en erreur, mais elles se rattachent encore, au moins d'une façon indirecte, aux créations de Rops. Bientôt surgirent malheureusement de véritables falsifications, dépourvues tout autant de l'art que de l'esprit de Rops et qui eurent d'autant plus de vogue qu'elles s'adressaient aux tendances malsaines du public. Résultat inévitable : le véritable amateur finit par se rebuter et les critiques, devenus méfiants, durent s'astreindre à passer Rops sous silence.

C'est contre ces abus que M. Mascha a voulu réagir. Il a réuni tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à Rops, mais en faisant la part des reproductions et en insistant sur les falsifications. Afin d'être bon juge de la technique, qui joue un rôle capital dans l'appréciation des œuvres authentiques aussi bien que douteuses, l'auteur s'est appliqué à suivre pendant plusieurs années l'enseignement des arts graphiques à Vienne. Il a compulsé les documents conservés dans les musées, les bibliothèques publiques; il a visité un grand nombre de collections privées; il a fureté à Bruxelles et à Anvers, à la recherche du fameux journal *le Crocodile*, presque introuvable, et dont ni Ramiro ni Deman n'ont eu connaissance.

Basé sur des investigations aussi minutieuses, le travail du Dr Mascha constitue un recueil très complet où les lacunes, qui subsistent forcément, ne peuvent guère être que minimes. C'est un livre fondamental, car il ne se contente pas de donner une simple énumération de tout ce que Rops a produit, il renferme une notice biographique, un exposé concis et méthodique de tous les procédés de gravure, une bibliographie; il donne une liste des filigranes relevés sur les papiers utilisés par Rops et facilitant la distinction des épreuves authentiques; enfin un certain nombre de cachets de collectionneurs.

L'illustration du volume est variée et abondante. M. Mascha a choisi dans l'ensemble de l'œuvre des pièces appartenant à toutes les époques et de préférence celles qui ne furent jamais encore reproduites. Comme frontispice, il nous offre un portrait inédit de l'artiste, dû au burin d'un vieil ami et collaborateur de Rops, Armand Rassenfosse. Les planches en couleurs sont d'une fidélité remarquable.

L'ouvrage du Dr Mascha rendra les plus grands services et ne pourra manquer de s'imposer à l'attention du public.

H. V. W.

LES MAÎTRES DE L'ART

Donatello, par E. BERTAUX (1).

A la collection populaire des *Maîtres de l'Art* vient de s'ajouter une solide et brillante monographie de Donatello. Le grand sculpteur florentin a reconquis, dans ces derniers temps, la faveur du public érudit et connaisseur; et c'est justice, car il fut certainement le plus notable révolutionnaire de l'art italien. Les deux tendances qui s'accusent dans son œuvre colossale, du *Zuccone* et de la *Madeleine* au *Saint Georges* et au *David*, résumant deux aspects de la vie humaine, qui ne dure qu'en s'usant, toujours jeune cependant et promise à une Renaissance éternelle.

Une philosophie simple et triste, comme l'a très bien vu M. Bertaux dans son lumineux exposé, se dégage de la contemplation de la foule des statues et des bas-reliefs du vieux maître qui influença peut-être Michel-Ange; la vieillesse et l'enfance, la laideur et la beauté se résolvent, sous son ciseau puissant, en une synthèse admirable qui semble, par un anachronisme surprenant, exclure la pensée religieuse. Les sujets théologiques, comme *l'Assomption*, n'étaient, à ses yeux de pur artiste, « qu'un prétexte à créer de la vie, immobile ou à peine frémissante dans la statue, mouvante, impétueuse et tragique dans le bas-relief. »

Des notes biographiques très précises fixent la chronologie de l'existence privée et artistique de Donatello. Il s'y joint un catalogue définitif de ses œuvres, telles que nous les révèlent les collections publiques et particulières.

AU CERCLE ARTISTIQUE

M^{mes} Léo Jo et Clémence Lacroix.

Très curieuse de tout ce qui l'entoure, telle me paraît être M^{lle} Léo Jo, qui expose au Cercle artistique toute une série de dessins et de pastels d'inspiration variée. On avait déjà pu apprécier, dans divers Salons, la verve et l'esprit narquois que l'artiste déploie lorsqu'elle caricature d'un trait bref et décisif certaines physionomies. Cette fois, M^{lle} Léo Jo ne s'en tient pas à ces études de caractère. Son exposition comprend des tableaux d'intérieur, des études de nature-morte, d'un très réel intérêt. Il faut admirer la finesse et la sobriété du coloris, et la grâce nullement mièvre de la ligne. L'art de M^{lle} Léo Jo est bien personnel; tout y est spirituellement observé et noté avec un goût parfait.

Dans la même salle, M^{me} Clémence Lacroix expose quelques paysages brossés avec une certaine fougue, mais d'un coloris assez conventionnel.

F. H.

A LA GALERIE BOUTE

La nouvelle et coquette salle Boute groupe en ce moment un choix de tableaux fort intéressant. Parmi les meilleurs morceaux de cette exposition, on remarque un ensemble de M. Jefferys, pochades et esquisses, d'un dessin affermi; l'une d'elles, *Ver-sailles*, est un petit chef-d'œuvre de goût. De M. Thévenet, un

(1) Un volume in-16 avec 24 gravures hors texte. Paris, librairie Plon-Nourrit et C^{ie}.

intérieur plein de poésie intime où chaque objet semble chanter un couplet d'une vieille et naïve chanson. M. G. M. Stevens expose de jolies notations d'Alger et de Turin et un paysage, la *Cour du Cloître*, d'un charme très délicat. A noter encore, le *Port de Dordrecht* de M. Houben, un bon paysage de la côte, par M. Gouwe-loos, une étude d'enfant bien curieuse et un nu paradoxal de M. Swyncop, un intérieur de M. Frison, des études de MM. Oleffe, Leroux, Navez, Pinot, Waegemans, Smeers.

F. H.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Mon ami Teddy. — Comme ils sont tous.

Les pièces se suivent... et se ressemblent parfois. *Mon ami Teddy*, par certains côtés, n'est pas très différent de *l'Aventurier* de Capus, auquel il succède sur la scène du théâtre du Parc. Dans l'une comme dans l'autre pièce, il s'agit d'un héros sympathique qui surgit tout à coup pour sauver une famille en danger. *L'Aventurier* donne son or pour gagner un cœur. *Mon ami Teddy* est plus héroïque encore : il délivre une pauvre petite femme, mal mariée à un député ambitieux et muflé, et ne demande rien en échange. Mais il recevra tout de même, car on n'est jamais aussi proche du bonheur qu'au moment où l'on vient d'y renoncer. La délicieuse petite M^{me} Didier Morel, que son mari excédait, ouvre les yeux, grâce à Teddy, sur l'intrigue ridicule que son époux a nouée avec la mère M^{me} Roucher; elle divorcera et se jettera étourdiment dans les bras d'un joli garçon qui flirtait avec elle. Le beau coup qu'a fait là Teddy! La pauvre petite sera beaucoup plus malheureuse avec ce nouveau mari qu'avec le précédent!... Non, car Teddy, décidé enfin aux grands moyens, flanque carrément le joli fiancé à la porte et prend sa place. Et voilà une entente cordiale renforcée d'une alliance qui engage toute la vie.

Mon ami Teddy est une très jolie et assez neuve réplique de *l'Américain* au théâtre : il est tout franc, tout rond, un peu gauche, un peu impoli, mais il a une sensibilité délicate et un grand respect de la femme et de l'amour. M. Henry Roussel est excellent dans ce rôle. M^{me} Didier Morel est le type de la jeune fille élevée en province et qui prend encore le mariage au sérieux : honnête, droite, aimante, elle n'est ni prude, ni sotté; c'est une femme charmante. M^{me} Magdeleine Damiroff, fort belle, incarne ce personnage avec un bonheur particulier. A côté de ces deux acteurs de grand talent, M^{me} Marguerite Baréty — la mère M^{me} Roucher — MM. Séran, Scott et Carpentier se sont fait applaudir. Et la pièce de MM. Rivoire et Besnard, vraiment délicieuse d'esprit, de bonne grâce, de mots fins et drôles, a obtenu au Parc un succès considérable. C'est certainement un des plus jolis spectacles que nous ayons vus à Bruxelles depuis longtemps.

* * *

Comme ils sont tous, de MM. Aderer et Ephraïm, a obtenu, paraît-il, un gros succès à la Comédie-Française. C'est bien possible : l'interprétation, en ce cas, en doit revendiquer tout l'honneur. A l'Alcazar, où la pièce était jouée assez mollement, par M^{mes} Jeanne Lyon, Juliette Jhade et Marchetti et par M. Emile Duluc, elle a été accueillie plus froidement. On l'a trouvée d'un féminisme excessif et invraisemblable. Le mari coureur et trompeur qui y est dépeint est un type dépourvu de tout intérêt, et

son épouse montre un héroïsme bien conventionnel. Il y cependant quelques belles scènes. *Comme ils sont tous* semble une pièce conçue et écrite trop rapidement, sans la base solide d'une attentive et patiente observation de la vie. Son défaut, hélas ! est celui de la plupart des œuvres dramatiques d'aujourd'hui.

G. R.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

MUSIQUE — *Le Juré*, monodrame lyrique parlé en cinq actes, par EDMOND PICARD et HENRI THIÉBAUT; illustrations hors texte par ODILON REDON; couverture par EDOUARD THIÉBAUT. Partition pour piano et voix. Paris, Rouart, Leroille et C^{ie} — *La Glu*, drame populaire en quatre actes et cinq tableaux, de JEAN RICHEPIN et HENRI CAIN, musique de GABRIEL DUPONT. Partition piano et chant. Paris, Heugel et C^{ie}. — *Lied d'Automne* (R. DE KREMER), pour chant et piano, par JEAN VENQUIER. — Mélodie de l'opéra *Errisnola*, par LOUIS LOMBARD, Château de Trévano, Lugano. — *Arabesque* pour piano (op. 34) par LÉON DELCROIX. Bruxelles, F. Lauweryns. — *Beauté* (MARIA SIRTAINÉ), pour chant et piano, par CARL DESFORGES. Bruxelles, A. Ledent-Malay. — *Trois Chants d'amour* : *Billet* (G. RENS), *les Vierges folles* (J. CHEYRE), *Ton Buisson* (M. GAUCHEZ), par H. HENGE. Bruxelles, J. B. Katto. — *Trois Chansons grises* : *Rencontre* (C. MAULARD), *Délire* (J. CHEYRE), *Au soir de l'existence* (G. RENS), par H. HENGE. Bruxelles, J. B. Katto. — *Cantique* (E. VERHAEREN), par H. HENGE. Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

MUSICOLOGIE — *Théorie scientifique du violon*, par ACHILLE BERGER. Paris, E. Demets.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, quatrième Concert Ysaye sous la direction de M. Eugène Ysaye, avec le concours de M. Ossip Gabrilowitsch. Première audition de la Symphonie en ut majeur de M. Léon Delcroix. — A 7 h., quatrième concert du choral mixte *A Capella* sous la direction de M. Bauvais à l'École normale, 110 Boulevard du Hainaut.

Lundi 13 et mercredi 15, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique, deuxième et troisième soirées Raoul Pugno-Eugène Ysaye : Sonates de Brahms et de Beethoven.

Judi 16, à 4 h. 1/2, au Cercle artistique, troisième matinée de musique de chambre pour piano et instruments à vent : Quintette de Taffanel, Trio de Vincent d'Indy, Quintette d'Albéric Magnard.

Dimanche 19, à 2 h., au théâtre de la Monnaie, troisième concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis. Première audition de la Symphonie en ut de R. Wagner, du *Chant de la Destinée* de M. Gabriel Dupont et de l'ouverture du *Cor-saire* de Berlioz.

La deuxième séance du Quatuor Zoellner aura lieu le mardi 21 février, à 8 h. 1/2, à la Nouvelle Salle, 11 rue Ernest-Allard. Au programme : quatuor de Brahms, de Joseph Wieniawski (première exécution) et de E. von Dohnanyi. — Le même soir, à la Grande Harmonie, le pianiste Carl Friedberg, professeur au Conservatoire de Cologne, donnera un récital composé d'œuvres de Beethoven, Brahms, Rubinstein, Roger, Debussy, Sauer et Friedberg.

Le deuxième Concert Durant est fixé au dimanche 26 février, à 2 h. 1/2, Salle des Fêtes de la Madeleine. Il sera consacré à la musique française et sera donné avec le concours de M. Éd. Deru, violoniste de LL. MM. le Roi et la Reine. Au programme plusieurs premières exécutions, notamment celles de la *Suite Française* de M. Roger Ducasse, de la *Rapsodie espagnole* de M. Ravel, des *Rondes de Printemps* de M. Debussy. M. Deru interprétera des pièces de J.-B. Scnaillé (1687-1730) et de J.-M. Leclair (1697-1764).

PETITE CHRONIQUE

Au Salon de la *Libre Esthétique*, qui s'ouvrira au Musée moderne du 15 au 20 mars prochain, une exposition rétrospective des tableaux d'Henri-Edmond Cross et un choix d'œuvres de Charles Van der Stappen rappelleront le souvenir de deux artistes morts l'année dernière qui furent profondément attachés à la *Libre Esthétique* depuis ses débuts et participèrent assiduellement à ses Salons. Parmi les envois des peintres belges invités cette année, un ensemble de toiles de M. Théo Van Rysselberghe — compositions décoratives et portraits — fixera particulièrement l'attention, avec une importante série de tableaux — figures, paysages, études de fleurs — de M. Jean Van den Eeckhoudt.

L'éditeur Fonson ne paraît pas tenir rancune à l'Exposition de Bruxelles, où le joli stand où il avait groupé les plus belles pièces de son atelier a été, on le sait, anéanti par les flammes. C'est, en effet, à l'Exposition, c'est-à-dire à l'état-major de ceux qui l'organisèrent, que sont consacrées les dernières médailles éditées par ses soins. En voici six, fixant respectivement le profil de M. Beernaert, du duc d'Ursel, du baron Janssen, de M. Jean Gody, du ministre Armand Hubert et la double effigie des directeurs généraux, le comte Adrien van der Burch et M. Eugène Kym, réunis sur une même plaquette en collaborateurs inseparables qui menèrent fraternellement au but leur colossale entreprise.

Ces médailles, qui ont pour auteurs MM. G. Devreese, P. Du Bois et Ch. Samuel, sont toutes intéressantes. Elles apportent à la Médaille belge, de plus en plus importante et appréciée, un considérable appoint; elles peuvent être classées parmi les meilleures de celles que ces dernières années ont vu frapper en Belgique.

Parmi ces œuvres nouvelles, il faut surtout louer la médaille de M. Beernaert par M. G. Devreese, qui est d'une ressemblance et d'une expression saisissantes. Les portraits géminés des directeurs généraux par M. Du Bois sont peut-être d'une ressemblance moins fidèle, mais la plastique en est souple et d'une élégante sobriété.

Pour clore cette petite revue de la Médaille belge, signalons la plaquette à l'effigie du jeune duc de Brabant que vient de distribuer à ses membres la Société hollando belge des *Amis de la Médaille d'art*. Cette œuvre, de valeur discutable, a été exécutée par M. F. Vermeylem.

Le Musée d'Anvers vient de faire l'acquisition d'un grand portrait equestre attribué à Van Dyck. Ce portrait, qui fut admiré à l'exposition d'Art ancien, à Bruxelles, provient de la collection Agnew, qui le tenait de la galerie du duc de Sutherland. Il date de la période génoise du maître flamand. Le personnage qu'il représente, saluant en soulevant son feutre, paraît être le peintre anversois Cornélis de Wael.

La société *Artibus Patriæ* a fait don au même musée d'un très beau tableau de Frans Snyders.

On placera très prochainement, dit un de nos confrères, sur la sphère qui surmonte le bâtiment principal du palais du Cinquante-naire, vers l'avenue des Nerviens, la *Victoire* de Victor Rousseau. Cette statue, entièrement dorée, mesure 4^m50 de hauteur. Elle ne pèse pas moins de 1,500 kilos.

Une ordonnance du ministère autrichien de la justice en date du 7 décembre 1910 a étendu aux œuvres de littérature, d'art et de photographie publiées pour la première fois en Belgique ou émanant d'auteurs belges le bénéfice de la protection consacrée par la loi autrichienne du 26 décembre 1895 sur le droit d'auteur. Le *Moniteur* du 26 janvier dernier a publié la traduction de cette ordonnance, grâce à laquelle les droits des écrivains et artistes belges seront désormais légalement reconnus en Autriche.

La santé de M. Vincent d'Indy a, ces temps derniers, alarmé ses amis. Atteint d'une pleurésie, le maître fut contraint, depuis le début de janvier, d'interrompre ses occupations et d'ajourner ses engagements qu'il avait pris en vue de concerts à diriger à Paris et à l'étranger. Les docteurs Chauffard, Rénon et Gaillard entourent de soins attentifs le malade, dont l'état s'est légèrement amélioré.

La ville de Roubaix, qui prépare une Exposition internationale du Nord de la France, y joindra une Exposition d'art rétrospectif, que M. Victor Champier, directeur de l'École des arts industriels et des musées de la ville, a été chargé d'organiser. Le programme en est *l'Art dans les Flandres françaises après les conquêtes de Louis XIV, à partir de la fin du XVII^e siècle et pendant tout le XVIII^e siècle.*

L'Exposition projetée sera divisée en deux parties : la première comprendra une série de salons de réception qui évoqueront l'image de ce que pouvait être, par exemple, l'hôtel d'un gouverneur de Lille à la fin du XVIII^e siècle. Ces salons, décorés de boiseries anciennes, ornés de meubles, de tableaux, de costumes, d'étoffes et de bibelots choisis avec un soin scrupuleux dans des collections, montreront les types les plus purs des styles français qui se succédèrent depuis le milieu du règne de Louis XIV jusqu'à la fin de celui de Louis XVI. La deuxième partie de l'Exposition sera spécialement consacrée à l'archéologie régionale et aux arts somptueux particuliers aux Flandres françaises. Chaque ville importante — Lille, Douai, Amiens, Arras, Valenciennes, Dunkerque, etc. — aura à sa disposition un ou plusieurs salons où seront réunis les objets d'art et les souvenirs historiques qui lui sont propres : spécimens des anciennes fabriques locales, mobiliers et costumes; portraits des personnages célèbres de la contrée, documents iconographiques de tous genres.

Les organisateurs s'adressent à tous les collectionneurs, aux amis de l'art et de l'histoire, aux municipalités des principales villes de la région, afin d'obtenir leur concours en vue de la reconstitution qu'il serait utile de faire aussi complète que possible.

De Paris :

Nous avons annoncé qu'une exposition d'œuvres d'Ingres serait ouverte du 25 avril au 15 mai dans les galeries Georges Petit. Les bénéfices réalisés par cette exposition seront consacrés à la réorganisation du musée qui porte le nom du maître à Montauban.

Il s'agit de présenter au public quatre mille dessins d'Ingres qui, depuis 1867, reposent dans les cartons où celui-ci les a lui-même placés. Tout l'atelier du maître est là et une semblable exhibition, faite dans les conditions d'espace désirables, ne demanderait pas moins de quinze salles et entraînerait à de grosses dépenses auxquelles subviendra l'exposition projetée. Celle-ci promet d'être du plus vif intérêt, tant pour la valeur que pour le nombre des œuvres promises aux organisateurs : on compte dès maintenant sur cinquante tableaux et portraits peints, et environ sept cents dessins, dont deux cents portraits.

Diverses questions accessoires sont en ce moment à l'étude : on projette, entre autres, d'organiser devant les tableaux d'Ingres deux séances musicales au cours desquelles seront exécutées les œuvres particulièrement affectionnées par celui-ci et les morceaux qu'il jouait de préférence. Pendant ces deux auditions, l'âme du violon d'Ingres, qui figurera à l'exposition au milieu d'autres souvenirs du maître, ressuscitera sous l'archet de Kubelick.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Les répétitions de *l'Oiseau bleu* sont activement poursuivies au Théâtre Réjane. Les décors de la féerie de W. Maeterlinck ont été exécutés par M. Egoroff d'après ceux du théâtre de Moscou où l'œuvre a été créée et où les représentations continuent à attirer la foule. Les costumes sont de M. Souplet.

Aux côtés de M^{me} Georgette Leblanc, qui incarnera le rôle de la Lumière, M. Claude Jarry interprétera *Le Temps*. Les autres rôles ont été distribués comme suit : M. Delphin, Tilly; la petite Odette, Mityl; M. Maillard, le Grand-père; M^{me} Davnes Grassot, la Grand-mère; M. S. Verin Mars, le Chien; M^{lle} Lafèvre, le Chat; M. René Fugère, le Pain; M. Bosman, le Sucre; M. Sidney le Feu; M^{lle} Isis, l'Eau; M^{lle} Diris, le Lait; M^{lle} Clarel, la Nuit; M^{lle} Carène, la Fée; M. Felix Barré, le Père.

La Société des Artistes français ouvrira du 30 avril au 30 juin son Salon annuel au Grand Palais des Champs-Élysées. Dépôt des œuvres : *Peinture*, du 9 au 13 mars; hors concours, le 29 mars; — *Dessins, aquarelles, pastels, miniatures, etc.*, les 9 et 10 mars; — *Sculpture, bustes, statuettes, médailles sur pierres fines*, les 1^{er} et 2 avril; — œuvres de grandes dimensions, les 13 et 14 avril; — *Architecture*, les 2 et 3 avril; — *Gravure et lithographie*, les 4 et 5 avril; — *Arts décoratifs*, les 13 et 14 avril.

Le Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars) sera inauguré au Grand Palais (entrée par l'avenue d'Antin) le 6 avril. Il sera clos le 30 juin. Dépôt des œuvres : *Peinture*, les 8 et 9 mars, les associés le 18, les sociétaires le 29; — *Sculpture*, le 15 mars, les associés le 25, les sociétaires les 30 et 31 mars; — *Gravure*, les 8 et 9 mars, les associés le 18, les sociétaires le 29; — *Architecture*, le 15 mars, les associés le 25, les sociétaires le 31; *Arts décoratifs et Arts appliqués*, le 15 mars, les associés le 25, les sociétaires le 29 mars.

Une erreur s'est glissée dans notre « Chronique des livres d'art » de la semaine dernière : Au lieu de *Les tapisseries du Musée du Luxembourg* de MM J. Destrée et Van de Ven, il faut lire *Les tapisseries du Musée du Cinquantenaire*.

Sottisier.

A Chambéry, un conférencier en tournée, sous le patronage des autorités, est venu dire, en Dauphiné, toutes les misères de l'Alsace-Lorraine.
Gil Blas, 3 février 1911.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Les anciennes Écoles de Peinture dans les Palais et Collections privées russes.

Cet ouvrage comporte : une étude de M. P. P. WEINER sur les Collections et collectionneurs russes; les Primitifs du Nord (écoles flamande et allemande) par JAMES A. SCHMIDT; les Écoles italiennes et espagnole, par E. DE LIPHART; la Peinture hollandaise au XVII^e siècle, par le baron N. WRANGELL; les Paysagistes hollandais, par A. A. TROUBNIKOFF; la Peinture française et anglaise au XVIII^e siècle, par ALEX. BENOIS; l'Art russe, par SERGE MAKOWSKY.

Un beau volume petit in-4^o, illustré de 120 planches hors-texte, tirées en héliogravure, en héliotypie et en typogravure.

Prix : 25 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Le Messager des Bibliophiles

Organe mensuel
insérant les offres et demandes d'achat ou d'échange de livres
et supprimant tout intermédiaire.

ABONNEMENT : 3 FRANCS L'AN

Envoi d'un numéro spécimen sur demande adressée à
M. F. MERLIN
ADMINISTRATEUR
35, rue des Francs-Maçons, Saint-Etienne (Loire).

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)
ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Etranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

L'Annuaire de la Curiosité et des Beaux-Arts

Il contient dans une première partie le résumé des principaux événements artistiques de l'année 1910 (grandes ventes, monuments inaugurés, etc.), la liste des expositions qui auront lieu en France et à l'étranger en 1911, celle des associations artistiques et plusieurs chapitres concernant la législation en matière d'art, les tarifs douaniers, etc.

La seconde partie donne la nomenclature des marchands de choses anciennes du monde entier: meubles, tableaux, livres, gravures), ainsi que celle des professions qui s'y rattachent.

La troisième partie renferme les adresses des artistes peintres, aquarellistes, pastellistes, miniaturistes, graveurs, statuaires habitant la France; les titres, récompenses aux expositions, etc.

C'est un ouvrage très complet et curieux, d'une documentation extrêmement sérieuse et qui sera fort apprécié de toutes les personnes qui, par goût ou profession, s'intéressent à l'art ancien et moderne.

Un volume de 360 pages contenant environ 20,000 adresses.
Prix : 6 francs.

Administration : 90, rue Saint-Lazare, PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM. rue de la Buanderie. 12-14

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : P. BUSCHMANN, J^r

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Etranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50.
Edition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstrasse (Zehlendorf).

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. (Euvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.)

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Évolution des Arts industriels (suite) (OCTAVE MAUS). — André Hallays. — Exposition de la Société royale des Aquafortistes (F. H.). — Notes de musique : *Le Concert Ysaye* (H. L. B.); *au Cercle artistique* (Ch. V.). — L'Art à Paris : *Société internationale de la Peinture à l'eau* (O. M.). — Le Monument Huberti. — Théâtre de la Monnaie : *Manon Lescaut* (Ch. V.). — Chronique théâtrale : *La meilleure des femmes*; *William Radcliff* (G. R.). — Concours d'affiche et de timbres-reclame. — Nécrologie : *Laurent Evrard* (O. M.). — Agenda musical. — Petite chronique.

L'Évolution des arts industriels⁽¹⁾

C'est à M. Victor Horta que revient l'honneur d'avoir réalisé le premier cette conception. La jolie habitation de M. Tassel, la Maison du Peuple, l'hôtel de M. Van Eetvelde, celui de M. Armand Solvay et nombre d'autres spécimens d'une architecture rationnelle, dépouillée de réminiscences, méthodiquement poursuivie dans tous ses détails, inaugurent en Belgique des modes de construction inédits qui, franchissant nos frontières, transforment bientôt dans le monde entier l'art de bâtir. Construites en honnêtes et loyaux matériaux apparents, — fer, verre, bois, céramique, briques, pierres, — ses habitations jaillissent du sol comme des plantes saines, et l'équilibre de leurs proportions suffit à les vêtir de beauté.

Presque à la même époque, Paul Hankar, mort avant d'avoir accompli toute sa mission, s'impose, lui aussi, à l'attention en répudiant résolument les

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

recettes dont son maître Henri Beyaert lui avait légué le dépôt.

Sous l'impulsion de ce dernier, la Belgique s'était, depuis vingt années, ruée aux contrefaçons. Comme le fit justement remarquer M. Camille Lemonnier, « toutes les renaissances avaient été exhumées, mises au pillage, retapées par des simili-frontons, des pseudo-colonnades, des symétries rectilignes et pleutres que les chicorées, les pots à feu, les astragales, les choux pommés, les artichauts, les acanthes, les amours fessus, les allégories mamelues, un sédition bric-à-brac décoratif, le fond et l'arrière-fond des ateliers architectoniques meublaient comme des étagères (1) ».

Songez à ce qu'il faut d'audace, d'indépendance et de foi pour s'insurger contre ces pratiques auxquelles semblait irrémédiablement ancré le goût public !

Comme M. Horta, Paul Hankar entendait adapter l'architecture à la civilisation d'aujourd'hui, et, mieux encore, trouver pour chaque existence individuelle le cadre qui lui convint. Il voyait dans tout édifice un ensemble dont l'architecte doit ordonner et accorder entre eux les éléments divers : gros œuvre, décoration, ameublement, tandis qu'autrefois la construction achevée, on en abandonnait l'installation intérieure aux tapissiers et aux ébénistes qui y perpétrèrent les plus choquants anachronismes. En ce sens peut être est-il permis de dire avec M. Serge de Chessin que « le principe de l'Art Nouveau, c'est éminemment une tendance à l'état musical (2) ».

Préchant d'exemple, il créa pour l'ornementation des

(1) *La Vie belge*. Paris, E. Fasquelle et Co.

(2) Philosophie du « Modern-Style ». *L'Ermitage*, 15 mars 1905.

façades, pour les balustrades des balcons, pour les rampes d'escaliers, pour les meubles, pour les tentures, des dispositifs nouveaux qui ramenèrent dans les habitations un harmonieux équilibre, et en quelque sorte une eurhythmie symphonique.

MM. Horta et Hankar furent suivis dans cette tentative rénovatrice par un groupe d'architectes épris du même idéal : MM. Octave Van Rysselberghe, Acker, Brunfaut, De Vestel, Govaerts, Sneyers, etc., dont les élégantes conceptions ont rajeuni et transformé notre école. En même temps MM. Henri Van de Velde, Gustave Serrurier, Georges Hobé et autres, sollicités d'abord par les arts du foyer auxquels ils donnèrent un essor imprévu, créaient à leur tour, dans les villas, cottages et maisons urbaines qu'ils érigeaient, une architecture vierge.

Ce fut, dès lors, une émulation salubre. Des sculpteurs en renom, des peintres réputés rivalisèrent de zèle dans la création des bibelots, des meubles, des parures. Nul ne crut amoindrir son talent en l'utilisant de la sorte. M. Édouard Duyck fut l'un des premiers apôtres du dogme nouveau. On vit MM. Ch. Van der Slappen, Victor Rousseau, Paul Du Bois, Godefroid Devreese, Fernand Dubois, Georges Morren, Pierre Braecke façonner des modèles de bijoux, de coffrets, de lampadaires, d'ustensiles de table et de toilette ; M. Georges Minne imaginer la décoration d'un puits ; M. Isidore de Rudder modeler des masques, des vases, des reliefs polychromés qu'il exécuta en grès et en porcelaine ; M. Théo Van Rysselberghe orner de décorations linéaires nombre de volumes, composer des affiches somptueuses et délicates ; M. Khnopff se vouer aux ex-libris, aux frontispices, à l'illustration du Livre, dans laquelle se distinguèrent aussi MM. Am. Lynen, Rassenfosse, Donnay, Berchmans, Doudelei, De Praetere, tandis que M. Omer Coppens s'exerçait tour à tour à la reliure, qui tenta également M. H. Ottevaere et M^{me} Wytzman, — à la gravure, à la poterie ; que MM. Lemmen et Wytzman inventaient des papiers peints, des frises, des tapis.

Dans tous les champs de l'activité artistique, cet enthousiasme fit lever des moissons. MM. Herbays, Van Boekel et Debeys asservissaient à leur caprice le fer forgé MM. Thys et Evaldre assemblaient dans les verges de plomb d'éblouissants vitraux. MM. Charles et Henri Baes, Fabry, G.-M. Stevens inauguraient des décorations et des cartons de tapisseries inédits. Après avoir trouvé en M. Finch un spécialiste de goût sûr et de métier parfait, la céramique fournissait à M. Craco, d'intéressants sujets d'étude. La bijouterie et l'orfèvrerie assuraient à M. Philippe Wolfers, tant en Belgique qu'à l'étranger, une célébrité méritée et mettaient en relief la personnalité de MM. L. Van Strydonck, A. Feys et de M^{lle} Molitor.

La sculpture chrysléphantine renaissait à son tour. A Tervueren, en 1897, on réunit tout un ensemble de figures et d'objets d'art exécutés en ivoire sur les indications de MM. Dillens, Van der Stappen, Weygers, Samuel, Le Roy, Rombaux, Devreese, Wolfers, etc. qui donna un moment l'illusion d'une restauration définitive d'un art charmant tombé dans l'oubli.

Les magnifiques panneaux de M^{me} De Rudder, d'une composition toujours élégante et d'une exécution irréprochable, ne peuvent être omis ici, bien qu'il soit impossible d'énumérer toutes les artistes qui firent épauler au soleil de cette renaissance les industries féminines : la broderie, la dentelle, les cuirs ouvrés, etc. Bornons-nous à rappeler les noms de M^{mes} Clara Voortman, Van Mattemburgh, Berthe Delstanche, Gabrielle Mair, de M^{lles} Huez, Marie Closset, Migeotte, Muller, Lhommel, de Heusch, etc.

Enfin, l'affiche illustrée que Grasset, Chéret, Lautrec, Steinlen, Willette venaient de créer en France trouva en Belgique un terrain particulièrement favorable à son éclosion. Les unes se pavaisèrent d'images originales dont les premières furent signées Crespin et qui, réunies, constitueraient un musée extrêmement attrayant. On y pourrait admirer, outre les affiches occasionnelles de MM. Mellery, Van Rysselberghe, Hanotiaux, Khnopff, Montald, Van Biesbroeck et quelques projets d'Henri Evenepoel, les compositions originales de M. Gisbert Combaz, — dont l'intelligente initiative s'exerce à la fois dans toutes les branches des industries d'art, — et celles, d'une variété innombrable, de MM. Henri Cassiers, Ch. Michel, E. Berchmans, A. Donnay, Henri Meunier, Mignot, Toussaint, Gaudy, Privat Livemont, de M^{lle} Léo Jo, etc.

Aujourd'hui cet impétueux mouvement s'est ralenti. Les peintres sont retournés à leurs chevalets, les sculpteurs à leurs statues, laissant aux spécialistes le soin de pousser plus avant une campagne dont ils furent promptement las. Et parmi ces derniers, quelques-uns seulement ont atteint un résultat appréciable en coordonnant par un effort énergique et persévérant les deux facteurs dissemblables que suppose toute industrie d'art, c'est-à-dire l'*Art* et l'*Industrie*. Car il ne suffit pas de créer des modèles, il faut pouvoir les réaliser pratiquement, c'est-à-dire aux mêmes conditions que les objets de mauvais goût qu'ils sont appelés à remplacer. En un mot, opposer au Laid la concurrence normale du Beau.

OCTAVE MAUS

(La fin prochainement.)

ANDRÉ HALLAYS

Un joli médaillon du « Flâneur » des *Débats*, M. André Hallays, à qui notre collaborateur M. Fierens-Gevaert a consacré dernièrement une élogieuse chronique (1). C'est M. Gustave Hue qui dessine dans le *Gil Blas* sa silhouette, comme il dessina celle de M. Henri de Régnier, avec souplesse et netteté :

« Puissant, robuste et de taille avantageuse, M. André Hallays me rappelle — sans qu'on puisse invoquer une ressemblance de traits — Émile Gebhardt, qui cachait sous une enveloppe épaisse, et comme par une sorte d'ironique pudeur, l'esprit le plus sensible, le plus fin et le plus curieux.

M. André Hallays habite la province : ce faubourg Saint-Germain où les femmes sont mal corsetées, où les douairières se reconnaissent à leurs capotes fleuries d'héliotrope, où l'on dit, en parlant d'une évaporée, qu'elle a le « mauvais genre des femmes de la Madeleine » ; mais où les rues gardent un air digne et paisible entre leurs vieilles maisons qui sont pareilles à des aïeules riches en souvenirs, indulgentes et néanmoins réservées, un peu hautaines, de qui l'on devine, enfin, qu'elles n'ouvriraient point leur porte au premier pied plat venu. C'est une province aristocratique et distinguée.

Passé le porche majestueux, vous traversez une cour pavée, flanquée de nobles bâtiments hauts d'étage ; vous gravissez un perron, suivez un couloir bas ; au fond d'un jardin, parmi d'autres jardins plus vastes, voici, silencieux et recueilli, modeste, le pavillon où M. André Hallays a su trouver le cadre qui convenait exactement à sa vie laborieuse, toute consacrée au culte de l'art, du passé, de la belle tradition française.

Le chemin n'est guère long, qui va de la rue de Lille à celle des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois. M. Hallays peut le parcourir sans être violemment choqué par quelqu'un de nos hideux et modernes « embellissements », sans perdre de vue l'admirable perspective du Louvre, jusqu'à l'instant où il arrive dans l'ancien hôtel somptueusement délabré où loge le *Journal des Débats*.

Car on ne saurait parler, même brièvement, de M. André Hallays sans parler longuement du *Journal des Débats*. C'est là que, depuis 1884, dans son feuilleton, il découvre de jolis coins ignorés, des merveilles d'art inconnues, il promène son lecteur parmi nos gracieux villages de l'Île-de-France, si régulièrement groupés autour de leurs clochers d'un style parfait ; mais surtout, il mène le bon combat contre le vandalisme, prend la défense de nos monuments, de nos paysages menacés. Tâche ingrate, que de prétendre faire triompher la Beauté dans ses conflits avec les intérêts de barbares aveuglés par leurs passions politiques ! Sans doute, la *Société pour la protection des paysages*, le *Touring-Club* prêtent à M. André Hallays un concours souvent efficace ; mais il estime qu'il lui manque une consécration officielle, l'appui moral d'une compagnie de qui la réputation et l'influence lui viennent en aide. Et c'est pourquoi M. André Hallays souhaite d'entrer à l'Académie : en posant sa candidature, il sert la cause qui lui est chère. »

L'Académie lui a, jeudi dernier, préféré M. Henry Roujon, ancien directeur des Beaux-Arts. Mais le grand nombre de voix qu'obtint au premier tour M. Hallays fait supposer que le prochain fauteuil vacant lui sera donné.

(1) Voir *l'Art moderne* du 21 août 1910.

Exposition de la
Société royale des Aquafortistes.

Il y a beaucoup d'excellentes choses, et pas mal de médiocrités, dans cette exposition très touffue, très variée. Et d'abord, il convient de remarquer que l'ensemble des œuvres exposées dans les deux petites salles du Cercle démontre la réelle vitalité de cette société d'aquafortistes. Si tous ces artistes du burin ne brillent pas par une originalité bien tranchée, du moins les aperçoit-on très soucieux de la perfection du métier ; et c'est un fait qu'il faut se hâter de signaler, par ces temps où trop souvent l'improvisation brillante cache une ignorance totale de la pratique.

Remarquons dès l'abord l'apport effectif de ceux qui président aux destinées de ce groupe : Ces fines eaux-fortes de la Comtesse de Flandre, et le portrait de *M. E. D.* par Louis Lenain. Il serait long de s'arrêter devant chacun des exposants ; la liste seule en serait copieuse. On reverrait d'ailleurs un certain nombre d'œuvres déjà exposées aux Salons de l'*Estampe*. Il en est du reste qu'on revoit toujours avec le même intérêt, quelques-unes même avec un intérêt croissant, les *Maisons de pauvres gens* de M. H. Meunier notamment, si âprement robustes ; les petites pages de Jacob Smits, étranges tableaux, spirituellement naïfs, qui font penser un peu, par leur facture serrée, aux dessins de Millet, et par moment aussi à des compositions de Jean Veber. Je me plais à constater ici la présence de J. De Bruycker, cet artiste si parcimonieux de ses œuvres, que l'on pressent un peu partout et qu'on ne voit nulle part. Chacun sait que le dessinateur gantois est un artiste intarissable ; son travail est prodigieux. Mais il semble éprouver une farouche jouissance à demeurer à l'écart. Le voici, au Cercle, avec quelques eaux-fortes remarquables. La vision en est aigüe, le dessin nerveux, imprévu, paradoxal. Chaque page contient tout un monde ; cela grouille et se remue, l'ombre est grimaçante, et la lumière est souvent sublime. Voyez le *Vieux marché en Flandre*, *Journalistes gantois*, et cette planche admirable, *Vieux pignons à Gand* où l'artiste a exprimé toute la beauté caduque et quand même fière encore de la vieille cité flamande. Après cela, on peut passer aux *Portraits psychologiques* de Delannoy ; le même esprit s'y révèle, plus concentré encore. De Bruycker et Delaunoy sont de la même race de profonds observateurs, de ceux qui savent créer aux êtres et aux choses un masque séduisant.

A vrai dire l'intérêt de l'exposition se concentre autour de ces noms, auxquels il faut ajouter celui d'Ensor — qui expose ici quelques-unes de ses meilleures pages, — et celui de Rassenfosse. Je m'en voudrais cependant de ne pas signaler les pénétrantes eaux-fortes de Paul Dom, d'un métier un peu méticuleux, mais plein de fortes qualités de style et d'inspiration, les fines et délicates pages de M. Abatucci, et enfin quelques planches intéressantes de M^{me} Danse, de V. Gilsoul, A. Oleffe, Ramah, Thysebaert, de le Haye, Wytman.

F. H.

NOTES DE MUSIQUE

Le concert Ysaye.

Là, comme partout, la pénible question se pose : comment concilier la perfection dans l'exécution d'œuvres de premier ordre avec la nécessité d'équilibrer le budget ? On sait comment la

direction des Concerts Ysaye essaie de la résoudre : engagements de virtuoses, programmes trop abondants et parcimonie dans les répétitions. On vivote ; le public approuve, imprégné de ce magnétisme spécial que dégage la personnalité sympathique d'Eugène Ysaye.

Nous avons la conviction profonde qu'un concert symphonique de sept quarts d'heure, *soigneusement* préparé, attirerait un public au moins aussi nombreux qu'un étranger chevelu s'installant en pianola devant une grande queue « orchestral ». Cette conviction n'est peut-être qu'un idéal d'amateur. Ne pourrait-on pas essayer, tout de même ?

Une symphonie de M. Delcroix ouvrait la séance. M. Delcroix est belge ; son œuvre, couronnée par l'Académie de Belgique, a beaucoup plu. Elle est travaillée avec soin. On a apprécié ses recherches harmoniques, sa variété, la chaleur du finale. Début point banal.

M. Ossip Gabrilowitsch remplissait le rôle du virtuose. On hésite à déclarer s'il est musicien ou non. Le choix du fade, vide et laborieux Concerto de Tchaïkowsky, ainsi que d'une aride étude de Smetana, permettrait d'en douter. Mais il y avait joint une *Rhapsodie* de Brahms, (il y a bien de la musique dans ces pages-là !) et, en *bis*, un arrangement d'un ballet de Glück, qui offrait les combinaisons de sonorités les plus fraîches et les plus charmantes. A part l'artiste, le technicien est remarquable.

H. L. B.

Au Cercle artistique.

Les séances de sonates pour piano et violon

interprétées par MM. RAOUL PUGNO et EUGÈNE YSAYE.

Le Cercle artistique offre parfois à ses membres de ces fins régals dont on se souvient sa vie durant, tant l'impression qu'ils ont laissée a été vive, profonde et sans mélange : Ainsi des trois séances de sonates que nous ont données MM. Pugno et Ysaye.

Il me fut malheureusement impossible d'assister à la première, où, me dit-on, les deux illustres artistes interprétèrent la Sonate de César Franck de la manière la plus émouvante, après avoir joué comme ils savent le faire une sonate de M. S. Lazzari et une autre de Mozart.

La séance consacrée aux trois sonates de Brahms (op. 78, 100 et 108) fut toute en demi-teintes, en nuances indécises, en rêveries fluides et grises. Ce fut exquis de délicatesse et de germanisme noble et suave. Mais tout de même, ce Brahms vous a parfois des manières de s'exprimer qui sont languissantes et n'éveillent en vous qu'un vague à l'âme dont on ne se satisfait point et qui laisse après lui le sentiment d'une imprécision quelque peu monotone. Voilà bien des circonlocutions pour dire que ce Teuton à la barbe de fleuve est par moments bien ennuyeux.

Cela, on ne pourra jamais le dire du sublime « vieux sourd », dont les 5^e, 7^e et 9^e sonates remplirent le programme de la dernière séance : MM. Pugno et Ysaye en donnèrent une interprétation vraiment miraculeuse. On ne saurait exprimer avec assez de force l'enthousiasme que font naître pareilles exécutions : aussi est-ce à bon droit que l'on fit aux deux artistes un succès dépassant tout ce que l'on peut imaginer en fait d'acclamations et de rappels. Rarement le Cercle se montra aussi trépidant... Et c'est une chose bonne et heureuse qu'une séance où la virtuosité n'a rien à voir soit accueillie de telle façon !

Ch. V.

P. S. — Il se donne en ce moment, au Cercle, des matinées de musique fort intéressantes, où MM. Théo Ysaye, Demont, Piérard, Bageard, Th. Mahy et Bogaerts initient le public au répertoire si peu connu et si séduisant des œuvres de musique de chambre pour instruments à vent et piano. Nous relevons parmi les noms des compositeurs qui figurent aux programmes ceux de Haendel, Mozart, Beethoven, Brahms, Thuille, Rubinstein et de MM. Saint-Saëns, d'Indy, Magnard et Taffanel. Excellente initiative, à laquelle il faut applaudir des deux mains et qui mérite grandement d'être encouragée.

Ch. V.

L'ART A PARIS

Société internationale de la Peinture à l'eau.

Chaque année, vers la mi-février, la Société internationale de la *Peinture à l'eau*, qui compte parmi ses fondateurs plusieurs des meilleurs artistes belges, inaugure dans les galeries de MM. Chaine et Simonson, rue de Caumartin, un salonnet dont l'intérêt est habilement renouvelé par quelques invitations de choix.

La sixième exposition, ouverte jeudi dernier, groupe une bonne centaine d'œuvres qui, sans marquer une direction neuve, n'en offrent pas moins un ensemble attrayant et d'une tenue artistique incontestable. Les falaises de Varengeville ont fourni à M. Francis Auburtin de beaux motifs, interprétés d'une façon décorative en tonalités harmonieuses. Les envois de MM. Lucien Simon, Albert Besnard, Gaston la Touche, Ferdinand Luigini (qui a une prédilection pour les sites des Flandres), Walter Gay, Alfred East, Ch. W. Bartlett et de M^{lle} Clara Montalba requièrent surtout l'attention, avec ceux des peintres belges Henry Cassiers, Fernand Khnopff, Frantz Charlet, Alfred Delaunois et Alexandre Marcette.

M. Cassiers excelle à exprimer les aspects pittoresques des ports de pêche, des canaux, des quais hollandais. C'est de Zierickzee, cette fois, qu'il a rapporté une série d'aquarelles aux tons vifs, où des ciels bariolés de nuages se mirent, avec la silhouette des moulins, des tours et des pignons, dans la fluidité des eaux. M. Khnopff demeure énigmatique dans *Une tiare d'argent* et le *Masque au rideau noir*. M. Delaunois reste fidèle aux impressions mystiques du Béguinage, aux sensations graves du Pays monastique qui a fixé sa vie et son art. Les *Jeux d'enfants* de M. Charlet, le *Troupeau*, les *Barques*, les *Bords de l'Escaut*, etc., de M. Marcette complètent heureusement le contingent belge.

Parmi les invités, MM. Jeanès, Gillot, Truffaut, Bigot et M^{lle} F. Hodgkins se distinguent par leurs aquarelles pleines de fraîcheur.

O. M.

LE MONUMENT HUBERTI

La Commission administrative de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, d'accord avec le Comité de patronage, a décidé de confier à l'éminent statuaire Victor Rousseau l'exécution du monument funéraire à la mémoire de Gustave Huberti. Par sympathie pour la personnalité de l'artiste tant regretté, M. Rousseau a bien voulu accorder son concours gracieux. Il sera ainsi possible de répondre au désir exprimé par un grand nombre de souscripteurs de voir perpétuer le souvenir de l'ancien et distingué directeur de l'Ecole de musique au sein même de l'institution à laquelle il s'était consacré avec tant de science et de dévouement : la moitié des sommes recueillies sera, en effet, affectée à la fondation d'un prix — dénommé prix Gustave Huberti — attribué, chaque année, à l'élève le plus méritant de l'établissement.

Les personnes qui désirent encore souscrire peuvent envoyer leur adhésion avant le 1^{er} mars à M. Labbé, rue Tiberghien, 28.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Première représentation de *Manon Lescaut*, drame lyrique en quatre actes, version française de M. MAURICE VAUCAIRE, musique de M. GIACOMO PUCCINI.

Il s'agit d'une œuvre ancienne de M. Puccini, antérieure à la *Bohème* et à la *Tosca* et dans laquelle le compositeur se montre sous un aspect assez différent de ce qu'il est aujourd'hui. Différent par le choix du sujet, qui prête à plus de délicatesse; différent par la musique qui, pour user avec plus de discrétion des effets harmoniques et orchestraux modernes, se caractérise par une plus grande pureté mélodique et par une distinction qui se dément moins souvent.

M. Puccini n'a point encore atteint, dans *Manon Lescaut*, le sens de la scène qu'il a acquis dans la suite, et son œuvre est marquée, à cet égard, par un certain manque d'expérience qui se trahit surtout au premier acte.

Le drame lyrique de M. Puccini est tout autre que l'opéra comique de M. Massenet. L'histoire de Manon y est traitée d'une manière plus sombre et se rapproche plus du roman de l'abbé Prévost dont il n'emprunte d'ailleurs que les épisodes les plus extérieurs, en les résumant sans pitié, ce qui leur ôte souvent toute vraisemblance et réduit à quelques vagues linéaments la psychologie des personnages.

La musique de M. Puccini est aussi — même dans la partie pastichée — toute différente de celle de M. Massenet. Elle est d'un coloris moins clair et d'une expressivité moins lyrique, mais plus réellement dramatique : à côté d'italianismes modernes du plus mauvais aloi, on y trouve des coins pittoresques du plus aimable effet, un sens de la comédie musicale qui fait penser au *Falstaff* de Verdi et un don peu commun de créer des effets scéniques mouvementés et mélodramatiques dans le sens le plus favorable du mot. Somme toute, malgré ses flagrantes inégalités, *Manon Lescaut* inspire plus de sympathie que la *Bohème*, la *Tosca* et *M^{me} Butterfly* : elle est moins faite pour la foule, et a des moments de fraîcheur et de spontanéité qui ne sont pas pour déplaire.

L'interprétation est fort bonne. M^{me} Dorly est une délicieuse Manon, M. Girod un excellent des Grieux, M. La Taste un comte de Gerval d'un réalisme très pur, et M. Ponzio un Lescaut très animé. Les petits rôles sont tenus à la perfection par MM. Dua, Delaye, Villier, Dognies et Colin et par M^{lle} Sonia.

Orchestre vivant et coloré sous le bâton de M. Sylvain Dupuis. Jolis décors pleins d'atmosphère. CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La Meilleure des femmes. — William Radcliff.

Elle n'a fait que passer sur la scène des Galeries, la *Meilleure des Femmes*, et déjà elle n'était plus : elle s'est évanouie dans l'ombre du *Bois Sacré*. Ne lui faisons donc nulle peine, même légère. C'était une bien aimable personne, et ses deux pères, MM. Bilhaud et Hennequin, l'avaient douée de toutes les qualités : jolie, bonne à l'excès, complaisante à tous et à toutes, pas médisante, à peine coquette, elle trompe son mari par pure bonté et se résigne de même, par bonté pure, à ne plus le tromper. Des femmes de cette espèce, on n'en voit qu'au théâtre, et c'est vraiment bien dommage ! Je ne conterai pas par le menu cette alerte comédie-vaudeville que l'excellente troupe des Galeries a fort gentiment interprétée. M^{me} Georgette Loyer doit être réellement très bonne de son naturel pour avoir joué avec tant de vérité le rôle de la meilleure des femmes. A ses côtés, MM. Alerme, Gildès, M^{lle} Cécil Mai, de plus en plus en progrès, et tous leurs camarades se sont dévoués de tout cœur au succès éphémère de cette amusante drôlerie.

La dernière matinée littéraire du théâtre du Parc était consacrée à Henri Heine. M^{me} Stéphanie Chandler, une Viennoise qui parle un français presque pur, avec un accent presque correct, a fait une causerie un peu longue, mais intéressante, sur le poète de l'*Intermezzo*. Elle a fort bien mis en relief le côté amer et désenchanté de la nature de Heine. Chez cet Allemand parisianisé et à qui l'on reconnaît un esprit digne d'un authentique Gaulois, elle a montré la survivance du romantique Germain que Heine avait été avec exubérance dans sa jeunesse. C'était loin d'être inutile pour nous permettre de comprendre l'étrange tragédie romantique : *William Radcliff*, que la troupe du Parc a représentée ensuite, et qui, sans ces explications préalables, eût couru le risque de passer pour une spirituelle parodie, une critique cinglante du théâtre romantique écrite au temps même où celui-ci florissait. On n'imagine pas, en effet, l'extraordinaire machine qu'est ce drame sombre, incohérent, avec ses assassins, ses voleurs, ses spectres, ses amants que la fatalité sépare et sa sorcière vengeresse, aux lamentations épouvantables. Le public eût pu rire; il a préféré prendre la chose au sérieux; et, grâce au talent des interprètes, et notamment de M. de Gravorne, la représentation de *William Radcliff*, la première en langue française depuis près d'un siècle que la pièce existe, a obtenu un succès vibrant. G. R.

Concours d'affiche et de timbres-réclame.

Le Syndicat d'initiative de Tournai ouvre entre tous les artistes un concours pour un projet d'affiche destiné à faire connaître en Belgique et à l'étranger la ville de Tournai au point de vue monumental et pittoresque. Les projets, dans lesquels l'artiste devra introduire en caractères très lisibles le texte : *Tournai, Ville d'Art*, seront présentés dans le format double colombier (0^m85 X 1^m24) et complètement achevés. Ils seront adressés au plus tard le 1^{er} mars prochain, revêtus d'une marque ou devise qui sera répétée dans une enveloppe cachetée contenant le nom et l'adresse de l'auteur, au Comité du Syndicat d'initiative, rue des Orfèvres, à Tournai. L'exécution de l'affiche ne pourra comporter l'emploi de plus de cinq couleurs. Des primes de 350 et de 150 francs seront allouées aux lauréats.

Un autre concours, ouvert également entre tous les artistes, a pour objet des projets de timbres réclame représentant un monument intéressant ou un coin pittoresque de la ville de Tournai et portant comme texte unique les mots : *Tournai, Ville d'Art*. Ces projets seront présentés à grandeur d'exécution et complètement achevés. L'impression des timbres-réclame ne pourra comporter qu'une couleur. Une prime de 20 francs sera attribuée à chaque projet qui aura été retenu par le Comité; les projets primés deviendront la propriété exclusive du Syndicat d'initiative.

NÉCROLOGIE

Laurent Evrard.

Deux livres d'une exceptionnelle puissance psychologique, *le Danger* et *Une leçon de vie*, révélèrent, voici quelques années, une personnalité littéraire profondément originale, qui savait discerner sous les événements en apparence les plus futiles le tragique qui se mêle souvent à l'existence quotidienne. Les récits de Laurent Evrard étaient d'autant plus neufs que rien n'y transparaissait à l'extérieur, parmi les épisodes de l'action réduits au minimum de ce qu'exige un roman, du drame angoissant qui se déroulait dans l'âme des personnages. Jamais peut-être on ne décrivit avec plus d'intensité, avec plus de pénétration et d'acuité, les passions qui, sous l'illusoire sérénité de la vie, déchirent le cœur humain. Les lettrés subirent, en lisant ces deux livres, le choc que déterminent seules les œuvres de premier ordre.

Hélas ! Laurent Evrard vient de mourir. Cet écrivain profond, cet analyste subtil de nos plaies les plus secrètes, cet évocateur de

la vie contemporaine étudiée dans le mystère des ressorts psychologiques qui en dirigent les actes disparaît avant d'avoir vu son rare talent apprécié comme il le mérite.

Laurent Evrard, — sous ce pseudonyme se dissimulait la comtesse Gontran de la Baume Pluvinel, — était la sœur de MM. G. et H. Crombez et, nous le supposons, se rattachait par sa naissance à la Belgique. « C'était, a dit d'elle dans le *Figaro* M. André Beaunier, une femme très éminente, et pareillement par le cœur et l'esprit. Elle avait un grand charme de douceur et de bonié; elle avait aussi une façon toute particulière et exquise de ne se montrer guère et de laisser qu'on la devinât. Ses manières avaient un air de nonchalance distinguée; elle souriait habituellement et ses propos, très élégants, étaient comme timides, à force d'urbanité.

Un jour, elle commença d'écrire: et l'on sut alors qu'elle était douée d'une imagination surprenante, tout autre que celle qu'on lui eût, de prime abord, attribuée.

Elle commença d'écrire; ou, du moins, on crut qu'elle commençait d'écrire. Mais elle avait déjà fait imprimer, sous le titre de *Fables et Chansons*, un volume de vers simples et jolis, dont elle avait eu soin de ne parler à personne.

Et elle passait quelques mois à Paris, l'hiver ou le printemps à Venise, l'été au Bürgenstock ou ailleurs. On disait qu'elle avait des châteaux et des palais. Elle aimait beaucoup les sports. Elle semblait une grande dame voyageuse, qu'on aperçoit un peu de temps et qui s'en va. On l'admirait; et, souvent, on ne la connaissait pas beaucoup.

Les pauvres, dans les divers pays où elle allait, la connaissaient mieux. »

Mais l'écrivain n'est pas moins apprécié par notre confrère que par l'aristocratique voyageuse: « Avec hardiesse, avec une minutie impitoyable et forte, écrit-il, Laurent Evrard savait entrer dans les âmes, y démêler les velléités confuses et les intimes combats d'idées et de desirs. Laurent Evrard a fait, dans les cœurs humains, des découvertes rudes et inquiétantes. Ajoutez les hasards de la destinée, les coïncidences terribles, les événements qu'on dirait amenés par des fatalités méchantes: les personnages de Laurent Evrard s'y débattaient avec ardeur, avec désespoir; ils prennent, à leurs dépens et dans une douleur délicatement consciente, leur leçon de vie »

Nous tenons en haute estime le talent de la comtesse de la Baume et, attristés, nous inclinons avec respect devant sa tombe.

O. M.

AGENDA MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h., au théâtre de la Monnaie, troisième Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis avec le concours de l'éminente cantatrice allemande Mme Leffler-Burckardt, qui chantera le grand air de *Fidelio*, celui d'*Obéron*, des lieder de R. Strauss et F. Weingartner. Au programme symphonique figure notamment la symphonie en *ut* de R. Wagner (1832), encore inconnue en Belgique.

Lundi 20, à 8 h. 1/2, deuxième soirée musicale (écoles classique et moderne), organisées par Mlle Jeanne et M. Léopold Samuel avec le concours de Mlles Marguerite Laenen et Hélène Pohl (salle Mercelis).

Mardi 21, à 8 h. 1/2, deuxième séance de musique de chambre donnée par le Quatuor Zoellner à la Nouvelle Salle, 11 rue Ernest Allard. Au programme: quatuors de Brahms, J. Wieniawski (première audition) et E. Von Dohnanyi.

Jeudi 23, à 4 h. 1/2, au Cercle artistique, quatrième et dernière séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano

Vendredi 24, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital Emil Sauer. Au programme: Bach, Beethoven, Mendelssohn, Chopin, Liszt, Rubinstein et Sauer.

Samedi, 25 février, à 8 heures 1/2 du soir, la section belge de la Société internationale de musique (groupe de Bruxelles) donnera une séance fort intéressante au cours de laquelle M. Charles Martens fera une conférence sur *Les Débuts de l'Oratorio* et où

un groupe d'artistes (M^{lles} de Madre, Linter, Roberti et Willia, MM. Roberti et Van der Borgh) donnera une audition musicale préparée par les soins de M^{me} Emma Brauck. Au programme, des *Ludi spirituali* du XVI^e siècle, et des œuvres de Cavaliere, Anerio, Carissimi, Du Mont et Schütz.

Dimanche 26, à 2 h. 1/2, au Cercle artistique, deuxième concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. A. Zimmer avec le concours de M^{mes} Noordewier-Reddingius, P. de Haan-Manifarges, Wanda Landowska, de MM. A. Kohman et L. Froelich. (Soli, chœurs, orchestre, orgue et clavecin) — Même jour, même heure, deuxième Concert Durant avec le concours de M. Ed. Deru, violoniste, à la Salle des Fêtes de la Madeleine. Ecole française.

Jeudi 2 mars, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, deuxième concert Mathieu Crickboom. L'orchestre sera dirigé par M. Louis Kefer.

Vendredi 10 mars, à 8 h. 1/2, à la salle Erard, récital de M^{me} Miry-Merck, cantatrice. Au programme: Mozart, Schubert, R. Strauss, A. de Castillon, H. Duparc, E. Chausson, C. Debussy, A. De Greef, F. Rasse, T. Ysaye, A. Borodine, P. Juon, J. Sibelius, L. Wallner.

Mardi 14 mars, à 8 h. 1/2, à la Nouvelle Salle, 11, rue Ernest Allard, récital de M^{lle} Alice Jones, pianiste. Au programme: Beethoven, Mendelssohn, Liszt, Brahms, César Franck, G. Fauré.

A Liège, samedi prochain, à 8 h., troisième séance de l'Association des Concerts Debefve avec le concours de M. F. Kreisler, violoniste. Au programme: *Wallenstein*, trilogie (Vincent d'Indy), Concerto en *ré* (Beethoven), Til Eulenspiegel (R. Strauss), pièces pour violon, ouverture de Gwendoline (Chabrier). Même soir, à la Grande-Harmonie, à 8 h. 1/2, deuxième récital Carl Friedberg. Au programme: Beethoven, Chopin, Rubinstein, Brahms, Debussy, Reger, Sauer et Friedberg.

PETITE CHRONIQUE

Pendant la durée du Salon de la Libre Esthétique, qui sera inauguré du 15 au 20 mars, des auditions de musique nouvelle seront données tous les mardis après-midi avec le concours de M^{mes} Demest et Marie-Anne Weber, M^{lles} Marguerite Rollet et Blanche Selva, MM. E. Bosquet, E. Chaumont, L. Van Hout, M. Dambois, le Quatuor Zimmer, les compositeurs Marcel Labey, J. Jongen, Poldowski, etc. Parmi les œuvres qui seront présentées au public, citons un quintette de M. Léon Delcroix, une sonate pour piano et violon de M. Uribe, un *Epithalame* pour trois violons de M. Jongen, un quatuor de M. Marcel Labey, un quintette de M. Florent Schmidt, une suite pour piano de M. Albert Roussel, des pièces vocales de MM. Debussy, V. Buffin, P. Coindreau, V. Vreuls, Poldowski, etc.

Les titulaires de cartes permanentes du Salon auront libre accès aux concerts.

Le Salon de l'Art Contemporain, particulièrement important cette année et auquel la participation de plusieurs maîtres étrangers donne un relief spécial, a été inauguré hier à Anvers, dans la Salle des Fêtes de la Ville, place de Meir.

On ouvrira à Tournai, en juillet, une exposition des anciennes industries d'art du Tournais. Elle comprendra les sections suivantes: orfèvreries, cuivres, dinanderies, bronzes dorés, céramiques, faïences, porcelaines, tapisseries, haute lisse, tapis de pied, sculptures industrielles en marbre, pierre et bois, étains, instruments de musique, etc.

La plupart des musées belges, les musées étrangers, particulièrement ceux de France, et la cathédrale de Reims ont promis leur participation; aussi cette exposition sera-t-elle une merveilleuse évocation de l'art tournaisien depuis le moyen âge jusqu'à 1830.

La ville de Spa se propose de fêter d'une façon exceptionnelle le cinquantenaire de ses Salons des Beaux-Arts en organisant une exposition ayant un caractère rétrospectif et actuel.

Cette exposition aura lieu de la mi-juillet à la mi-septembre. Les invitations seront envoyées prochainement.

La section belge de la Société hollando-belge des amis de la médaille d'art s'est réunie dimanche dernier au Palais des Académies sous la présidence de M. A. de Witte. L'assemblée, fort nombreuse, a émis le vœu de voir désormais dans les expositions des Beaux-Arts les envois des artistes médaillés constituer une section indépendante de la sculpture ou des arts appliqués. Le succès obtenu par le Salon international de la médaille en 1910 à Bruxelles prouve combien ce désir est justifié.

Le conseil communal de Saint-Gilles vient, dit la *Chronique*, de confier à M. Albert Ciamblerani la décoration du grand escalier d'honneur de l'hôtel de ville. Les esquisses présentées par l'auteur ont été approuvées. Voici les sujets qui seront traités par l'artiste : grand panneau à gauche, *Force*; grand panneau à droite, *Sérénité*; frise, dix sujets : *Sécurité* (Sommeil), *la Voix des Ruines* (Enseignement des choses du passé), *Jeu maternel*, *Illusion*, *Sollicitude*, *Hommage*, *le Départ*, *le Retour*, *Puberté*, *Amour*.

Avec le plafond dû à MM. Cluysenaar et de Lalaing, le nouveau travail de décoration du grand escalier d'honneur ménagera au superbe hôtel de ville de Saint-Gilles une entrée vraiment somptueuse.

De M. Henri Hymans dans sa « Correspondance de Belgique » à la *Chronique des Arts et de la Curiosité* :

« Anvers aura bientôt aussi son Musée des Arts décoratifs. C'est la vénérable construction, maintenant restaurée complètement, de la Vieille Boucherie que la Ville a choisie pour l'installation de ce musée. Avec le « Steen », une des constructions civiles les plus anciennes de la ville, au centre d'un des quartiers les plus pittoresques avoisinant l'Escaut, la Maison des Bouchers est de plus vieille date que l'hôtel de ville même. Albert Dürer la vit debout et achevée, au cours de son mémorable voyage de 1520. C'est un magnifique ensemble en briques alternant avec des chaînons en pierre, accosté de tourelles octogones, percé de fenêtres à meneaux gothiques.

Nous avons recueilli de la bouche de vieux artistes, maintenant disparus, d'enthousiastes descriptions de sa physionomie au temps où les bouchers d'Anvers y tenaient leurs réunions, de son animation encore retentissante au temps où y avaient élu domicile les chefs du mouvement romantique au cours des années de leur vogue. Wappers y conduisait la phalange exubérante de ses élèves et y créa sa grande page des *Journées de la Révolution de 1830*, actuellement au Musée de Bruxelles.

Le nouveau Musée des Arts décoratifs d'Anvers sera, en quelque sorte, le complément de son voisin, le Musée d'Antiquités du Steen, bien à l'étroit dans ses pittoresques installations. »

Les quatre conférences consacrées à la description de divers aspects de la Vie belge et que nous avons annoncées auront lieu au Cercle artistique en matinée (à 4 h. 1/2) aux dates ci-après : Samedi 25 février, *la Vie politique*, par M. Paul Hymans; samedi 4 mars, *la Vie littéraire*, par M. Georges Virrès; samedi 11 mars, *la Vie artistique*, par M. Jules Destrée; samedi 18 mars, *la Vie intime*, par M. Maurice des Ombiaux.

L'Ent'aide, fondée par des Dames de Bruxelles dans le but de soutenir des œuvres sociales, donnera les 11 et 12 mars prochain, à l'Hôtel Astoria, 103 rue Royale, une fête au profit de l'Ecole belge d'Infirmières diplômées. Le Comité organise une vente d'objets divers, des dîners, des attractions multiples, etc. Les dons seront accueillis avec une vive gratitude. Ils peuvent être adressés à MM^{mes} Anspach-Puissant, P. Boël, F. Cattier, L. Errera, Gilbert-Michelet, L. Graux, P. Hymans, P.-E. Janson, Lorthioir-De Mot, P. Orts, Stoélet.

Aussitôt les études de *Manon Lescaut* terminées, on a commencé au théâtre de la Monnaie, dit *l'Eventail*, les ensembles du *Feu de la Saint-Jean*, poème lyrique en un acte de M. Richard Strauss, dont le théâtre de la Monnaie fera la création en français, comme il fut le premier à donner en français *Salomé* et *Elektra*.

Ce *Feu de la Saint-Jean* est un véritable opéra-comique, dont le style léger et très chantant diffère essentiellement de celui de

Salomé et d'*Elektra*. Le sujet est emprunté à une vieille légende du pays d'Audenarde, dont l'auteur du livret, le poète Ernest von Wolzogen, a transporté la donnée au pays de Munich en y introduisant des allusions au séjour de Richard Wagner dans la capitale de la Bavière, qui lui fut, on le sait, peu hospitalière. Bien qu'elle ne comprenne qu'un seul acte, la partition est d'importance et elle est d'une très grande difficulté d'exécution. Elle comprend quinze personnages et requiert l'intervention du grand chœur et du grand orchestre.

On ne peut encore prévoir quand aura lieu cette intéressante première, mais le travail va pouvoir être poussé maintenant avec la célérité désirable.

En même temps, on travaille à *l'Enfance du Christ*, de Berlioz. Déjà l'année dernière, la direction avait eu l'intention de mettre à la scène ce « mystère ». Mais les circonstances ne lui permirent pas de réaliser ce projet. *L'Enfance du Christ* est, en réalité, un oratorio de concert, mais il est divisé par Berlioz en trois parties et par scènes, tout comme si l'auteur avait eu, en l'écrivant, la vision d'une réalisation scénique.

C'est d'ailleurs dans l'œuvre de Berlioz une partition exceptionnelle, unique par la grâce naïve et le charme archaïque en quelque sorte de l'expression. On sait que Berlioz, quand il en fit connaître pour la première fois des fragments dans un concert à Paris, avait fait inscrire son ouvrage au programme sous le nom d'un maître de chapelle inconnu du XVII^e siècle, Pierre Ducre. Le succès fut énorme et personne ne s'aperçut de la supercherie. Toute la critique loua le charme mélodique et la grâce d'inspiration de cette composition heureusement retrouvée. Le lendemain, Berlioz se fit connaître pour l'auteur, heureux du bon tour joué « aux gendarmes de la critique ».

Une représentation qui ne manquera pas d'attirer la foule, c'est celle de vendredi prochain : M^{me} Croiza interprétera pour la première fois le rôle de Carmen dans l'opéra de ce nom.

De Paris :

Nous sommes heureux de pouvoir donner des nouvelles rassurantes sur la santé de M. Vincent d'Indy, qui avait vivement alarmé ses amis. La fièvre, en décroissance progressive depuis huit jours, a disparu et le maître se dispose à partir très prochainement pour le midi, où il achèvera sa convalescence.

MM. Jacques Copeau et Jules Croué ont tiré des *Karamazow* de Dostoïewsky un drame en cinq actes qui sera représenté prochainement au Théâtre des Arts. L'œuvre, dont nous avons entendu la lecture la semaine dernière, a un souffle dramatique puissant et une haute tenue littéraire. Les costumes et les décors seront probablement composés par M. Maxime Dethomas, qui a réalisé d'une façon si heureuse la mise en scène du *Carnaval des Enfants* de M. Saint-Georges de Bouhélier.

Au mois de mai prochain s'ouvrira une exposition du plus haut intérêt due à l'initiative de M. Armand Dayot, directeur de la Revue *l'Art et les Artistes*. Il s'agit d'une exposition rétrospective des chefs-d'œuvre des grands et des petits maîtres de l'Ecole hollandaise. Les grands collectionneurs parisiens ont mis à la disposition de M. Dayot les œuvres qu'ils possèdent, et cela dans une pensée des plus charitables. Les bénéfices produits par les entrées seront destinés à l'*Orphelinat des Arts* et à la *Société de bienfaisance hollandaise de Paris*.

M. le chevalier de Stuers, ministre plénipotentiaire des Pays-Bas, le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts et M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, ont accordé à l'Exposition leur haut patronage.

Ce sont MM. Henry Roujon et Denys-Cochin qui ont été élus membres de l'Académie en remplacement de MM. Henry Barbusse et Albert Vandal. Le premier avait pour concurrents MM. Leroy-Beaulieu et André Hallays; le second, MM. de la Gorce et Alfred Capus. Il fallut trois tours de scrutin pour former une majorité à M. Roujon, et quatre à M. Denys-Cochin.

Sottisier :

... Sa prestance, avec laquelle Milo, l'artiste dont la renommée a traversé les siècles, aurait donné un pendant à son immortelle statue.

CHARLES MÉROUVEL.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Le Messager des Bibliophiles

Organe mensuel
insérant les offres et demandes d'achat ou d'échange de livres
et supprimant tout intermédiaire.

ABONNEMENT : 3 FRANCS L'AN

Envoi d'un numéro spécimen sur demande adressée à

M. F. MERLIN

ADMINISTRATEUR

35, rue des Francs-Maçons, Saint-Etienne (Loire).

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

L'Annuaire de la Curiosité et des Beaux-Arts

Il contient dans une première partie le résumé des principaux événements artistiques de l'année 1910 (grandes ventes, monuments inaugurés, etc.), la liste des expositions qui auront lieu en France et à l'étranger en 1911, celle des associations artistiques et plusieurs chapitres concernant la législation en matière d'art, les tarifs douaniers, etc.

La seconde partie donne la nomenclature des marchands de choses anciennes du monde entier: meubles, tableaux, livres, gravures, ainsi que celle des professions qui s'y rattachent.

La troisième partie renferme les adresses des artistes peintres, aquarellistes, pastellistes, miniaturistes, graveurs, statuaires habitant la France; les titres, récompenses aux expositions, etc..

C'est un ouvrage très complet et curieux, d'une documentation extrêmement sérieuse et qui sera fort apprécié de toutes les personnes qui, par goût ou profession, s'intéressent à l'art ancien et moderne.

Un volume de 360 pages contenant environ 20,000 adresses.
Prix : 6 francs.

Administration : 90, rue Saint-Lazare, PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Les anciennes Écoles de Peinture dans les Palais et Collections privées russes.

Cet ouvrage comporte : une étude de M. P. P. WEINER sur les Collections et collectionneurs russes; les Primitifs du Nord (écoles flamande et allemande) par JAMES A. SCHMIDT; les Écoles italiennes et espagnole, par E. DE LIPHART; la Peinture hollandaise au XVII^e siècle, par le baron N. WRANGELL; les Paysagistes hollandais, par A. A. TROUBNIKOFF; la Peinture française et anglaise au XVIII^e siècle, par ALEX. BENOIS; l'Art russe, par SERGE MAKOWSKY.

Un beau volume petit in-4^o, illustré de 120 planches hors-texte, tirées en héliogravure, en héliotypie et en typogravure.

Prix : 25 francs.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement 10 francs par an.

Le numéro 1 franc " "

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES.

SOMMAIRE

L'Évolution des Arts industriels (suite et fin) (OCTAVE MAUS). — Le Salon de « Pour l'Art » (FRANZ HELLENS). — L'Art à Paris : *Philippe Zilcken* (GABRIEL MOUREY). — L'Interprétation de Chopin : *Récital d'Auguste de Radwan* (JACQUES HERMANN). — Le Théâtre à Paris : *Malazarte* (O. M.). — Exposition de Charleroi : *Groupe des Beaux-Arts*. — Notes de musique : *Le Concert populaire* (H. L. B.). — Chronique théâtrale : *Le Bois sacré; Jules* (GEORGES RENCY). — Agenda musical. — Petite chronique.

L'Évolution des arts industriels⁽¹⁾

Le développement des industries d'art n'a malheureusement été soutenu ni par les pouvoirs publics, ni par l'initiative privée. Tandis que d'autres pays, la France et l'Allemagne notamment, ont largement favorisé l'évolution, la Belgique lui est demeurée, en général, hostile. Fraternellement accueillis aux Salons des XX et de la *Libre Esthétique*, du Cercle *Pour l'Art*, de la *Société des Beaux-Arts*, les arts mineurs n'ont pénétré qu'à grand-peine dans les expositions officielles. Si à la demande de M. Delvin le Salon de Gand leur concéda une salle en 1895, si, à la dernière heure, sur d'instantes démarches, l'Exposition Universelle de 1897 consentit à leur entr'ouvrir ses portes, ce n'est qu'en 1903 que l'effort collectif des artisans d'art fut officiellement consacré.

On put croire alors que la cause était gagnée. Il n'en est rien. Bien que la section d'art appliqué du Salon triennal de Bruxelles eût réuni près de quatre-vingts

exposants, bien que le compartiment, disposé avec goût par M. Fierens-Gevaert, offrit un intérêt d'autant plus vif qu'on y vit, rassemblées, la plupart des œuvres exposées l'année précédente par les artistes belges à la brillante exposition internationale d'art décoratif de Turin qui leur valut des éloges unanimes, les Arts d'industrie furent exclus du Palais des Beaux-Arts de l'Exposition universelle de Liège en 1905; la section belge de l'Exposition de Bruxelles en 1910 leur refusa, de même, tout abri.

C'est mal récompenser le labeur accompli. C'est méconnaître une des manifestations les plus belles de notre activité artistique. D'autre part, la petite collection d'objets d'art moderne acquise par le gouvernement attend depuis quelque douze ou treize ans son installation au Musée des Arts décoratifs. Après avoir provoqué le formidable mouvement qui a modifié dans toute l'Europe le cadre de l'existence, après avoir, à l'instigation des Van de Velde, des Horta, des Serrurier, créé une esthétique neuve, si foncièrement originale qu'on la nomme à l'étranger « le Style belge », notre pays n'a même pas le plus petit coin de musée documentaire qui rappelle cette importante étape de notre histoire artistique. Qu'on se figure la surprise d'un Allemand, d'un Hollandais, d'un Autrichien venu en Belgique pour étudier dans ses origines et son développement l'art auquel le sol belge a donné naissance et qui n'en trouverait de traces ni dans nos musées, ni dans nos expositions !

L'esthétique moderne demeure, ici, exceptionnelle. Tandis qu'à l'étranger l'architecture nouvelle a transformé l'aspect des villes, la Belgique perpétue dans la construction de ses édifices publics les facheuses tra-

(1) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

ditions d'un style administratif monotone et lourd, ou bien elle ressuscite pour ses hôtels de ville, ses gares, ses palais, des poncifs anachroniques. La gare d'Anvers en apporte un désolant témoignage. De même, nos grandes industries demeurent rebelles aux idées nouvelles. Seul, le Val Saint-Lambert a fait dans la verrerie d'intéressantes tentatives d'assimilation. Quant à l'ornementation des édifices du culte, à l'imagerie et à la librairie religieuses, l'influence néfaste de l'École de Saint-Luc, dont le pastiche est la loi, ferme obstinément la voie au progrès.

Les artistes restent donc isolés. Des groupements ont été tentés. La Maison d'Art et la *Libre Esthétique*, à Bruxelles, le Cercle *Onze Kunst*, à Courtrai, les *Scalden*, à Anvers, ont essayé d'exciter parmi les artistes séduits par le même idéal une féconde émulation. Mais que peuvent les bonnes volontés contre l'indifférence des autorités et l'esprit routinier des foules ?

Osons proclamer la décadence des applications industrielles de l'art en Belgique. Notre pays aurait pu s'y maintenir au premier rang. Il a laissé tomber le flambeau qu'il avait allumé. Peut-être est-il temps encore de le ressaisir. L'initiative des artistes est inlassable. Ils ont montré, nous l'avons dit, dans toutes les branches de l'art appliqué, des aptitudes universellement reconnues. Qu'on les soutienne, qu'on crée un enseignement théorique et technique en rapport avec les nécessités actuelles, qu'on intéresse à leurs efforts l'industrie et le public, qu'on les encourage par des commandes et des achats, qu'on leur restitue dans les Salons officiels la place à laquelle ils ont droit, qu'on leur ouvre — enfin ! — dans les musées des galeries d'exposition permanente et temporaire.

Ces mesures, dont l'urgence s'impose, ramèneront la confiance dans les cœurs et provoqueront un nouvel élan. Déjà en 1897, le rapporteur du Jury international des récompenses réuni sous la présidence de M. J. Van der Linden, membre de la Chambre des Représentants, avait soumis au Gouvernement un programme de réformes.

Qu'on nous permette, pour conclure, de rappeler le plus important des vœux formulés par ce collège, en souhaitant le voir promptement réalisé : « Le jury espère que le Gouvernement contribuera au développement de la renaissance des industries d'art par la création d'Écoles d'arts et métiers qui comporteraient, en même temps que des cours théoriques et des leçons d'esthétique, des ateliers où les jeunes gens apprendraient, sous la direction d'artisans de mérite, le métier pour lequel ils se seraient reconnus des aptitudes. Chaque métier aurait un atelier distinct, ouvert toute la journée, et le professeur serait tenu d'y pratiquer lui-même. L'élève y exécuterait l'œuvre de

son choix. Cette éducation, impossible dans les ateliers d'un industriel qui impose ses goûts et les œuvres à réaliser, serait complétée par des cours et des conférences que le Gouvernement pourrait demander à tous les artisans capables d'enseigner ».

Il est grand temps, si l'on veut prévenir la faillite de nos arts d'industrie, que cet enseignement soit méthodiquement organisé. OCTAVE MAUS

LE SALON DE « POUR L'ART »

Suivant la coutume, le Salon du cercle *Pour l'Art* est nombreux, varié, très touffu et l'on peut y découvrir des efforts intéressants, comme aussi, d'ailleurs, d'assez lamentables échecs. Mais passons sur ceux-ci et reconnaissons la bonne tenue d'ensemble du Salon et le bon goût qui a présidé à son installation. Car il faut noter que le Salon annuel de *Pour l'Art* est un des plus soignés au point de vue décoratif. On ne se contente pas d'y mettre des tableaux et des sculptures, ce qui, à la rigueur, serait suffisant; on a soin de leur ménager un cadre agréable, ce qui est excellent.

Parmi les nombreux envois de peintres, il en est deux qui frappent ici particulièrement par le contraste qu'ils présentent : ce sont les natures mortes et intérieurs de M. A. Verhaeren et les fleurs et fruits de M. J. Van den Eeckhoudt. Deux visions différentes ou plutôt deux conceptions de la forme absolument opposées. Verhaeren enveloppe les objets qu'il peint d'un coloris moelleux, très vif et très intense, quoiqu'en apparence assourdi et discret. Chez lui la forme semble absorber la couleur et s'en imprégner; au contraire Van den Eeckhoudt étend sans ménagement ses pâtes, la couleur jaillit des formes qui semblent projeter ainsi un rayonnement incessant. Très peintre aussi s'avère M. Camille Lambert, dont je m'obstine à préférer les simples notations, si vives et si spirituelles, aux grandes compositions incohérentes et fantaisistes. M. Viandier, toujours fidèle aux aspects automnaux de la forêt de Soignes, expose deux toiles fort belles et d'un sentiment profond, notamment celle qu'il intitule *Automne*, page pleine de grave poésie. M. Binard, de son côté, exprime avec beaucoup de talent la mélancolie des brouillards enveloppants. Dans la même note mélancolique se déroule la belle et émouvante série *Jours d'orage en Flandre* de M. Valérius de Sadeleer, où l'artiste a une fois de plus exprimé, avec une intensité de sentiment remarquable, la poésie de la Lys aux méandres mystérieux. Certes, on peut ne pas aimer les archaïsmes voulus de cette peinture, mais il faut reconnaître que celle-ci a de la force et de l'envergure.

Le cercle *Pour l'Art* a coutume d'octroyer une grande part, dans ses expositions, à la peinture décorative. Cette année encore, on peut y trouver d'intéressants efforts dans ce domaine. Les panneaux de Fabry, quoique d'une note peu renouvelée, se distinguent par leur vigoureuse facture et par un mélange de réalité et de rêve toujours empreint d'optimisme viril. MM. Langaskens et Ciamberrani sont de la même école, le premier avec un art moins volontaire, plus voluptueux, le second avec moins de poésie mais avec autant de mâle vigueur. J'aime beaucoup les compositions si sobres et d'un mouvement si harmonieux de M. Colmant. Et ne sont-ce pas des essais décoratifs que les larges paysages de M. Ottevaere ?

Mais c'est la sculpture qui donne à ce Salon son principal attrait. Les expositions de cet hiver en ont été bien avaries et le peu qu'elles nous ont montré n'était pas pour nous séduire. Le bel ensemble qu'expose ici M. Victor Rousseau suffit pour combler cette lacune. On y retrouve la grâce concentrée, l'équilibre harmonieux qui caractérisent toutes les compositions de ce grand artiste. Le *Portrait de M^{lle} A. D.* et cette merveilleuse *Maternité* emportent l'admiration. M. Victor Rousseau sait fixer à chacune de ses figures une attitude de l'esprit ; c'est ce qui leur donne le charme à la fois grave et léger dont elles sont empreintes. M. Lagae a l'inspiration plus rude ; ses deux bustes sont des œuvres d'un art très sûr et très vivant. Plus extérieures, les sculptures de M. P. Braecke révèlent un sens très vif de l'attitude et un sérieux souci de l'harmonie des lignes. C'est un art de joaillier que celui de M. Ph. Wolfers, un art raffiné, élégant, gracieux ; citons surtout le marbre exquis qui s'intitule *Léda* et les petites figurines de *Danseuses*, d'un mouvement si curieux. Enfin M. Isidore De Rudder expose une statue de la *Douleur*, fort émouvante dans sa simplicité.

N'oublions pas les écrans brodés par M^{me} Hélène De Rudder, *Avril* et *l'Ennemi de l'oiseau*, qui ne le cèdent en rien aux précédents travaux de cette consciencieuse et excellente artiste.

FRANZ HELLENS

L'ART A PARIS

Philippe Zilcken.

La définition que Whistler a donnée de l'Art dans son *Ten O' Clock* : « L'Art est une divinité d'essence délicate, tout en retrait et qui hait de se mettre en avant... » vient d'elle-même au bout de ma plume pour épigrapher ces brèves notes sur le peintre-graveur Philippe Zilcken.

Le talent de Philippe Zilcken est, en effet, de l'essence la plus délicate : ses traits dominants sont la subtilité, le raffinement, l'amour de la nuance. Tant dans ses peintures que dans ses eaux-fortes et ses pointes-sèches, Zilcken ne nous montre jamais les choses que sous leurs aspects les plus subtils, les plus raffinés, les plus nuancés.

Le talent de Philippe Zilcken est, aussi, tout en retrait. D'instinct il néglige les contrastes violents, les oppositions brutales, les effets faciles. Du pinceau comme du burin, comme de la pointe de diamant, il ne se plaît à fixer que les harmonies rompues de couleurs et de lignes : ce sont les seuls auxquelles il soit sensible.

Le talent de Philippe Zilcken hait de se mettre en avant. Jamais il ne fait étalage ou tapage de son métier. Il ne s'adresse qu'à des sensibilités discrètes et délicates que toute insistance blesse, que toute vulgarité offense. Les autres passeront devant les toiles ou les gravures de Zilcken sans même les voir : il n'y a rien là qui les puisse séduire.

La Hollande et l'Algérie, Venise et Paris, tels que les voit et que les sent, tels que les peint et les grave Zilcken, ressemblent si peu aux images qui courent les salles d'expositions ! C'est que Zilcken, au lieu de chercher à représenter de ces paysages ce qu'ils contiennent de plus extérieurement caractéristique et par quoi ils sont le plus fameux, se préoccupe surtout d'en pénétrer et d'en traduire ce que seuls sont capables d'y découvrir de rares

yeux : l'atmosphère de leur intimité. Telles et telles planches de ses suites vénitiennes et algériennes m'apparaissent, à ce point de vue tout spécial, comme de miraculeusement parfaite réalisation. Je ne crois pas que l'on puisse aller plus loin dans l'art de dire le plus de choses avec le moins de mots, dans l'art de fixer les traits essentiels de la physionomie d'un paysage, de donner toute son expression avec autant de simplicité, autant de précision... et autant de mystère en même temps, au visage d'un ciel, d'une maison, d'un arbre, d'une étendue d'eau.

C'est par cet amour de la vérité, par là seulement, j'y insiste, que Zilcken s'avoue Hollandais, car, pour le reste, surtout ce sens si raffiné, si profond, si sûr de la mesure, des belles proportions, de la clarté, c'est à la France, me semble-t-il, à cette France qui est son pays d'élection, dont il connaît, parle et écrit si finement la langue, qu'il me paraît le devoir : Zilcken est un graveur français. Plus que dans son pays natal, chez nous il se sait et se sent chez lui : son éducation, sa culture, sont françaises... et quel est le Français, écrivain, artiste, amateur d'art qui ne connaît la charmante petite maison qu'il habite au bord d'un canal, près du Bois de La Haye...

Vous ne m'en voudrez pas, mon cher Zilcken, d'évoquer ici le souvenir des bonnes causeries d'antan dans la claire demeure où notre grand Verlaine fut votre hôte, le souvenir des vibrantes heures de camaraderie parmi les chers bibelots, les gravures, le décor d'*Helène Villa* : ce m'est une trop douce joie de vous apporter publiquement, à l'heure où s'ouvre, dans ce Paris que vous aimez tant, l'exposition de vos œuvres, et en vous souhaitant tout le succès auquel vous avez droit, l'hommage de ma vieille et fidèle amitié.

GABRIEL MOUREY

L'INTERPRÉTATION DE CHOPIN

Récitals d'Auguste de Radwan.

On connaît la fatalité qui pèse depuis plus d'un demi-siècle sur le génie de Chopin. Il fut la cible choisie par tous les concours de tous les conservatoires ; il fut le but de tous les virtuoses du clavier ; il fut l'idéal vers lequel tendirent les mains aristocratiques ou bourgeoises des jeunes filles et des femmes de tous les mondes, — suprême épreuve.

Rubinstein, dans sa glorieuse carrière, le révéla à ses contemporains ; après quoi, — à part une rare élite, — cette âme de feu, cette expression psychique de la diversité des sentiments humains ne rencontra plus d'instrument vivant digne d'elle. Quelques-uns même de ses compatriotes virtuoses — et des plus admirés — le trahissent.

Auguste de Radwan, le dernier d'entre eux peut-être, semble venir sonner l'heure réparatrice où le public parisien qui essaie de parachever l'éducation de son oreille et de son style apprend à entendre en consentant à écouter.

Le pianiste polonais apporte l'interprétation complète la plus personnelle du génie complexe de sa race et du génie de son illustre compatriote. Il donna ces jours-ci à la salle Erard deux récitals qu'il ouvrit sous l'invocation de Bach et de Beethoven (Fantaisie et fugue en *sol* mineur, Trente-trois Variations sur la valse de Diabelli). Et à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Chopin, il rendit à celui-ci un merveilleux hommage.

La place dont je dispose ne me permet ni d'analyser chacune des œuvres nombreuses et si connues qu'il exécuta, ni même de les énumérer. Je ne prétends que signaler ici l'interprétation générale de l'exécutant, si conforme, semble-t-il, à celle du créateur de ces œuvres. Pour le public parisien (lisez : qui habite Paris), pour le public dilettante (le pire des publics), voilà la véritable et sans doute unique révélation de Chopin depuis Rubinstein. A écouter M. de Radwan, des mystérieux Préludes aux dramatiques Ballades, en passant par la fantaisie enivrante des Valses et des Mazurkas si saturées de couleur locale, on ne sait lequel, du Musicien ou du Patriote, extériorise sa pensée. C'est l'âme de toute la Pologne héroïque et charmante, qui danse et pleure, et se défend en chantant; c'est aussi l'âme à la fois la plus tendre et la plus virile de ce génie slave, qui fut surtout un génie profondément humain. M. de Radwan ne crée pas un Chopin subjectif où l'exécutant se raconte lui-même. Il évoque fidèlement le maître dans l'intégralité de sa vie pathétique. Il le montre ardent et non exalté; sensible et non malade; fort et non amolli; résigné, et non plaintif; viril et non efféminé; saignant, souffrant, pleurant, implorant, mais héroïque et religieux; aimant, se donnant, répandant des flots de larmes et de sourires, des gerbes de fleurs et de lumière sur sa race et sur la terre entière.

Ainsi Auguste de Radwan en ressuscite, ainsi qu'en un rayonnement direct, l'entité psychique. C'est un ruissellement de sonorités délicates et puissantes, une succession d'accents expressifs correspondant à la diversité des sentiments exprimés, et comme l'émanation spontanée d'une des plus hautes poésies musicales que nous ait données, par le pénétrant génie de Frédéric Chopin, le mystérieux monde des sons.

JACQUES HERMANN

LE THÉÂTRE A PARIS

Malazarte, tragédie en trois actes, par M. GRAÇA ARANHA (THÉÂTRE DE L'ŒUVRE).

Malazarte, personnage de légende façonné par l'imagination populaire, c'est, au Brésil, un symbole d'insouciance et de liberté, de joie et d'amour, et aussi de ruse et d'astuce. Ses bonnes fortunes, ses mauvais tours, ses farces, ses exploits, transmis par la tradition orale (nul ne songea jusqu'ici à les fixer dans une œuvre littéraire) sont, là-bas, célèbres au même titre qu'en Flandre et en Germanie les pittoresques équipées de notre Tyl Eulenspiegel.

Ce héros sympathique et burlesque devait tenter la verve d'un dramaturge. Ses aventures fabuleuses ne se prêtent-elles pas merveilleusement au développement d'une tragi-comédie? En les adaptant au théâtre, M. Graça Aranha, dont il faut louer l'idéal élevé mais qui paraît manquer de l'expérience scénique nécessaire pour construire une pièce propre à émouvoir le public (et surtout le public parisien), a cru devoir les encadrer d'un appareil philosophique saturé de pessimisme nietzschéen et semé d'ardentes tirades qui opposent l'instinct à la civilisation, la vérité nue au mensonge social, l'indépendance à la morale, l'éternelle beauté de la nature à la détresse humaine. Ces dialogues et ces soliloques, pour intéressants qu'ils soient, entravent terriblement la marche de l'action, indispensable pivot de toute œuvre dramatique. Ibsen, dont l'influence est sensible dans la conception de M. Aranha, a fait jaillir du conflit des caractères, de la psychologie des personnages les vérités qu'il voulut énoncer. Et ces drames demeurent profondément éloquents parce que la réalité ou tout au moins la vraisemblance y est respectée. Nous ne sommes touchés au théâtre que par les joies et les douleurs qui peuvent nous atteindre, dans lesquelles nous percevons un reflet de nos propres joies, de nos propres douleurs. La verbalité de M. Aranha ne compense pas ce que ses personnages — Malazarte à part —

ont de falot et d'inconsistant. Ceux-ci se meuvent dans une atmosphère irréelle qui serait admissible dans un conte féerique mais que rendent inexplicable les éléments de vie mis en œuvre par l'auteur. Les détails épisodiques seuls — une amusante histoire de vautour, des traits de mœurs locales — fixant l'attention au cours de cette dissertation qu'on écoute avec agrément mais qui n'a avec le théâtre que des rapports éloignés.

Ceci ne m'empêche pas d'apprécier le généreux effort accompli par M. Aranha, qui tente de soustraire la scène aux vulgarités coutumières, ainsi qu'à M. Lugné-Poe, dont le théâtre s'ouvre toujours hospitalièrement aux initiatives inspirées par une foi artistique sincère. Malgré ses défauts, *Malazarte* doit être préféré pour la parcelle de beauté qu'il renferme aux pièces, mieux faites, dont un industrialisme mercantile alimente avec trop d'abondance le théâtre d'aujourd'hui.

MM. De Max, qui composa un Malazarte pittoresque, railleur et voluptueux à souhait, Paul Hamret, Lugné-Poe, Savoy, M^{mes} Greta Prozor, Barbieri, Bouchetal, etc., donnèrent de la tragédie de M. Aranha une interprétation excellente. O. M.

EXPOSITION DE CHARLEROI

Groupe des Beaux-Arts.

Placé sous le haut patronage du Roi, le Groupe des Beaux-Arts de l'Exposition de Charleroi est administré par un Comité directeur composé de MM. Jules Destrée, président, E. Verlant, président-adjoint, Ch. Gendebien, commissaire, A. Charles, commissaire-adjoint, R. Sand, secrétaire général, et par des Comités de classes divisés en deux sections : I. *Les Arts anciens du Hainaut*; II. *Salon d'Art moderne*.

Voici, pour chacune de ces sections, la composition des Comités.

LES ARTS ANCIENS DU HAINAUT

Archéologie. — Président : M. le baron Houtart. Secrétaire : M. Foulon.

Peinture et Sculpture. — Président : M. le baron Kervyn de Lettenhove. Vice-président : M. A. J. Wauters. Secrétaire : M. L. Piéard. Membres : MM. Ch.-L. Cardon, dom Bruno Destrée, Fierens-Gevaert, A. Goffin, Hulin de Loo, Camille Lemonnier.

Arts décoratifs et industriels. — Président : M. E. Van Overloop. Vice-président : M. Soil de Morialmé. Secrétaire : M. H. de Nimal. Membres : MM. Brughmans, abbé Crooy, dom Bruno Destrée, baron Houtart, abbé Puissant, Victor Rousseau.

SALON D'ART MODERNE

Peinture. — Présidente : M^{lle} Anna Boch. Vice-président : M. E. Motte. Secrétaire : M. A. Biernaux. Membres : MM. A. Bastien, M. des Ombiaux, F. Khnopff, G. Lemmen, G. M. Stevens, F. Tousseint.

Sculpture. — Président : M. Victor Rousseau. Vice-président : M. Paul Du Bois. Secrétaire : M. H. Feldmann. Membres : MM. L.-H. Devillez, M. des Ombiaux, dom Bruno Destrée, G. Devreese, E. Rombaux, Th. Vinçotte.

Gravure et lithographie. — Président : M. A. Danse. Vice-président : M. A. Rassenfosse. Secrétaire : M. P. Gérard. Membres : MM. G. Combaz, L. Delattre, M.-H. Meunier, R. Van Bastelaer.

Arts décoratifs et industriels. — Président : M. Octave Maus. Vice-présidents : MM. G. Combaz et P. Du Bois. Secrétaire : M. M. Cambier. Membres : MM. dom Bruno Destrée, F. Khnopff, G. Lemmen, M.-H. Meunier, Marius Renard, Vandenhoutten.

Un pavillon spécial étant réservé aux Arts de la Femme, les œuvres d'art appliqué de cette catégorie y seront renvoyées, et partant exclues du Salon d'Art moderne.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Comité directeur au plus tard le 15 mars.

Adresser toute correspondance relative à l'Exposition à M. le Commissaire général du Gouvernement à l'Exposition de Charleroi. Beaux-Arts (franchise postale dans le rayon de la poste belge).

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert populaire.

La *Symphonie en ut majeur* de Richard Wagner est une pièce de musée. Entendons-nous : d'un de ces musées de grands hommes, qui exhibent aux regards attendris l'écrivoire usée, la première culotte ou le bilboquet du génie disparu. Cela excite les imaginations sensibles ; c'est puéril, un peu ridicule, et touchant. Le manuscrit de la *Symphonie* eût mérité d'être rangé dans une collection de ce genre. On l'a oublié, et la composition, tardivement exhumée, est révélée en ce moment aux publics européens.

Pour une œuvre de début, elle offre ce mérite rare d'être courte. La *Sonate* pour piano, opus 1 de R. Wagner, n'a pas cette qualité ; elle est verbeuse, maladroite et imperonnable. La *Symphonie* est meilleure. On y trouve même, en l'écoulant de près, certains traits individuels : tentatives d'effets dramatiques, usage théâtral du tremolo, un peu de chromatisme, emploi des cuivres, et des cors qui indique le futur coloriste. Tout cela reste fort sage et l'élève respectueux ne s'éloigne pas des formules que Beethoven, Haydn, Schubert et Glück même avaient consacrées.

La première exécution de l'ouverture du *Corsaire* de Berlioz présentait un intérêt plus vif. Production inégale, soulevée d'éclats et de folie, malade de la démesure d'un génie victime volontaire de l'épidémie romantique. L'auteur d'*Harold* et de la *Symphonie funèbre* se retrouve dans cet orchestre fouetté, avec ses négligences, ses abandons et ses vulgarités.

M. Gabriel Dupont, dont le *Chant de la Destinée* s'entendait pour la première fois, s'y affirme symphoniste hardi. Son orchestre bien rempli, d'une instrumentation variée, cultive résolument la dissonance ; dissonance un peu agressive, avec des tournants de mélodie volontairement imprévus. C'est dramatique et vivant ; l'écriture semble plutôt d'un homme de théâtre. On reprocherait à M. Gabriel Dupont l'abus des harmonies de soutien, des pédales continues, qui embrument et uniformisent l'ensemble. Je crois bien qu'il n'est pas une mesure où le chant se libère de cet accompagnement trop fidèle. On aimerait trouver au milieu de cette forêt dense quelques clairières d'atmosphère plus libre.

La vedette sans laquelle, assure-t-on, une salle de concert serait vide de toute humanité, était M^{me} Leffler-Burckardt, cantatrice allemande. Cette dame possède une voix mieux conduite que posée. Elle a chanté avec habileté, — sinon avec chaleur, — les grands airs de *Fidelio* et d'*Obéron*. Que cette musique appelle la scène ! Et qu'il est dommage de se priver de l'entendre dans son vrai cadre ! M^{me} Leffler a détaillé d'une façon charmante la jolie *Berceuse* de H. Strauss et une *Fête d'amour* de Weingartner, qui ne renverse rien. En *bis*, les *Souffrances* de R. Wagner. Le choix était bon, mais quelle interprétation inattendue ! Cette artiste, qui bénit la nature de la faire tant souffrir, conserve un calme surprenant. C'est beaucoup de sang-froid dans l'exaltation — M. Lauweryns tenait le piano de façon délicieuse. H. L. B.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Bois Sacré. — Jules.

Le Bois sacré sous la troisième République. Le séjour des Muses et d'Apollon hanté par les fonctionnaires de M. Briand. C'est la Direction générale des Beaux-Arts. Elle est occupée en ce moment par un extraordinaire personnage pour qui les opinions politiques des artistes ont infiniment plus d'importance que leur talent. C'est lui qui distribue les commandes et les croix de la Légion d'honneur, et, naturellement, il est assailli de sollicitations de toute espèce. Au moins, quelqu'un qu'on ne verra pas dans son bureau... et sur son canapé, c'est M^{me} Margerie, l'auteur d'une foule de romans applaudis ; elle n'est pas encore décorée mais elle professe un mépris tout viril et presque spartiate des hochets qui amusent la vanité de ses contemporains. Elle le croit, elle en est sûre. Hélas ! ses belles résolutions sombrent lamentablement quand elle apprend qu'une de ses rivales va recevoir

l'étoile des braves. Elle se doit à elle-même, elle doit à son mari de voir le ruban rouge épinglé sur sa poitrine. Et sans doute ce revirement est dans l'ordre logique des choses humaines, mais ce qui le rend ici particulièrement comique, c'est le rôle que va jouer le mari dans la petite intrigue qui s'apprête. Ce bon M. Margerie est un gros garçon sans malice, qui aime sa femme de tout son cœur et ne l'a jamais trompée. Pour lui plaire, pour qu'elle obtienne cette croix jadis tant méprisée, à présent si ardemment convoitée, il renonce à sa chère villégiature, il court les salons et les salles de rédaction, il se sent devenu d'une platitude telle qu'il se degôte et ne se serrerait pas la main à soi-même s'il se rencontrait dans la rue. Ce n'est pas tout : Poussé par son épouse affolée, qui a remarqué qu'il plaisait à l'inflammable directrice des Beaux-Arts, il fait, d'abord sans goût, puis avec un plaisir croissant, la cour à cette amusante et pétulante petite femme.

Et ce qui devait arriver arrive : M^{me} Margerie, pour avoir voulu porter la croix, monte au calvaire des épouses trompées. Le jour où elle découvre son malheur et où elle reproche sa trahison à son mari, celui-ci déclare tout uniment qu'elle est la cause de tout le mal. Est-ce qu'il pensait, lui, à chercher aventure ? Mais la sacrée littérature d'aujourd'hui, qui ne parle que d'amour et d'adultère, détraque les cerveaux et les cœurs. Et les romans de l'honnête M^{me} Margerie elle-même, que font-ils sinon peindre au naturel des maris qui trompent leurs femmes et des femmes qui leur rendent la pareille ? Quoi d'étonnant donc à ce que le pauvre M. Margerie se soit laissé aller à imiter les héros des romans de sa célèbre épouse ? Il n'ignore pas d'ailleurs que sa femme a bien failli elle-même perdre sa belle vertu entre les bras tout-puissants de M. le Directeur des Beaux-Arts, empressé à la décorer moyennant quelques petites complaisances qui ne coûtent rien, ou si peu de chose, à la plupart des femmes de lettres d'aujourd'hui, s'il faut en croire une trop galante légende. Quoi qu'il en soit, le mari a de si bonnes raisons, et les fait si bien valoir, que sa femme convaincue lui pardonne son péché et déclare qu'elle l'aimera encore plus qu'auparavant. Tout est donc bien qui finit bien.

J'ai fort mal conté cette pièce étourdissante, où l'esprit de MM. De Caillavet et de Flers s'est donné libre carrière, avec une verve, une abondance qu'il n'avait peut-être jamais atteintes. Je n'ai pas même indiqué le personnage le plus amusant, le plus original de tout l'ouvrage : je veux dire le comte Zakouskine, colonel et maître de ballet, irrésistible séducteur et danseur mondain aux grâces inénarrables. Lui aussi a connu et partagé l'amour fantasque de la petite directrice.

Mais il l'a trahie, et elle l'a su : d'où une scène terrible qu'elle lui fait, tandis que son mari, presque à côté d'eux, prête toute son attention à l'exécution d'une partition qui doit être jouée à l'Elysée. Ne faut-il pas s'assurer que cette musique est bien conforme aux idées du Gouvernement ? Il y a là un des meilleurs moments de la pièce : une extraordinaire pantomime entre les deux amants, au son de la musique. Mais on ne s'arrêterait pas s'il fallait citer tous les hors-d'œuvre, si finement savoureux, de cette jolie comédie. L'interprétation que la Direction des Galeries lui a donnée, est-il besoin de le dire ? est extraordinairement brillante avec M. Brasseur, dont la voix éraillée est bien un peu désagréable, mais dont les jeux de physionomie sont d'une diablerie irrésistible ; dans le rôle de M. Margerie, il est impossible de supposer un acteur qui rende mieux les ahurissements et les hésitations du personnage. M^{lle} Balletta est charmante dans le rôle de Francine Margerie. M^{lle} Renouardt a moins plu dans celui de la petite directrice, mais dans la scène de danse du troisième acte, elle a montré tant de grâce souple qu'elle a rallié tous les suffrages. MM. Darcey et Blanche ont été excellents tous deux, l'un dans le rôle du directeur des Beaux-Arts, l'autre dans celui d'un petit jeune homme gaffeur, qui est une des joies de la pièce. Quant à M. Bressol, acteur parfait, mime prodigieux, danseur élégant et léger, son succès a été aux nues. On irait pour lui seul voir *Le Bois sacré*, si tant d'autres motifs que j'ai à peine pu indiquer ici, — et je n'ai rien dit des décors, des costumes et des toilettes, — ne suffisaient pas déjà pour faire de ce spectacle un véritable enchantement.

* * *

Quelle aventure ! Deux hommes d'esprit, deux journalistes de talent, MM. Masset et Souguenet, ont voulu faire du théâtre. Ils ont mis en commun leur talent et leur esprit, et ils ont accouché de la pièce la plus insignifiante, la plus plate, la plus maladroite que l'on ait jamais vue. *Jules*, ce n'est pas le *Triomphe de la vertu*, comme l'indique le sous-titre : c'est le Triomphe, ou plutôt la Revanche de MM. Liebrecht, Morisseaux, Bonmariage et Giraud, de tous ceux des nôtres enfin qui connurent les fours mémorables. Et ce qu'il y a de tout à fait piquant dans cet échec, c'est qu'il n'est pas le fait de deux écrivains belges. L'un des deux est un Français de France et passe, chez nous, à tort ou à raison, pour le plus fin et le spirituel des hommes. C'est à n'y rien comprendre ; et puisque M. Morisseaux nous a expliqué récemment comment on *fait* une pièce de théâtre, M. Souguenet rendrait un fier service à ses contemporains en leur expliquant comment on la *manque*. Jules n'est resté que deux jours à l'affiche de l'Olympia : nous aurions mauvaise grâce à attacher plus d'importance à cette œuvre sensationnelle que la direction elle-même qui l'a montée. Constatons simplement que la vaillante — oh oui, bien vaillante — troupe de l'Olympia a fait tout son possible pour donner un semblant de cohérence et de gaieté à cette bouffonnerie grossière que le dernier des vaudevillistes eût rougi de signer.

GEORGES RENCY

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 2 h 1/2. Salle des Fêtes de la Madeleine, deuxième concert Durant, avec le concours de M. Edouard Deru, violoniste. Au programme : *Le Carnaval romain* (H. Berlioz), *Suite française* (Roger-Ducasse), Concerto pour violon et orchestre (Ed. Lalo), Introduction au premier acte de *Fervaal* (Vincent d'Indy), *Rhapsodie espagnole* (M. Ravel), *Rondes de printemps* (C. Debussy), Pièces pour violon (J.-B. Senaillé et J.-M. Leclair), *Jeux d'enfants* (G. Bizet), *Marche héroïque* (Saint-Saëns). — Au Cercle artistique, même heure, deuxième concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. Albert Zimmer (soli, chœurs, orchestre, orgue et clavecin), avec le concours de M^{mes} Noordewier-Reddingius, P. de Haan-Manifarges, Wanda Landowska, de MM. A. Kohman et L. Froelich.

Jeudi 2 mars, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, deuxième concert Crickboom. L'orchestre sera dirigé par M. Louis Kefer. Au programme : *Poème* de M. Crickboom, Concerto en sol majeur de Haydn (première audition), Concerto en mi majeur de Vieuxtemps, Pièces de F. Benda, Haendel, Tartini et Pugnani.

Vendredi 3, à 8 h. 1/2, Salle Mercelis, troisième et dernière séance J. et L. Samuel avec le concours de M^{lle} M. Laenen et de M. Maurice Bureau. Œuvres de MM. Ed. et Léop. Samuel.

Samedi 4, à 8 h. 1/2 du soir, à la Salle de la Scola Musicæ, 90 rue Gallait, séance de musique de chambre avec le concours de M^{me} M. Linet, soprano ; M. et M^{me} Pieltain et M. Fernand Charlier, professeurs à la Scola. Au programme : Trios de Mendelssohn et François Rasse, Sonates de Saint-Saëns et Grieg, Scène et air de *Freischütz* de Weber, Mélodies de Schumann, R. Hahn et Théo Charlier.

Dimanche 5, à 2 heures, troisième concert du Conservatoire sous la direction de M. Tinel. Programme : II^e symphonie (en ré maj.) de Brahms ; quator concertant pour hautbois, clarinette, cor et basson avec accompagnement d'orchestre, de Mozart ; fragments de la Suite en si min. pour instruments à vent et flûte, de J.-S. Bach ; V^e symphonie (en ut min.) de Beethoven. La répétition générale publique de ce concert aura lieu le jeudi 2 mars, à 2 heures (au lieu du mercredi).

Vendredi 10, à 8 h. 1/2, Salle Erard, récital de M^{me} Miry-Merck, cantatrice.

Dimanche 12, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, cinquième concert Ysaye.

Mardi 14, à 8 h. 1/2, à la Nouvelle Salle, 11 rue Ernest Allard, récital de M^{lle} Alice Jones, pianiste.

Par suite d'une circonstance de force majeure, la séance de la Section belge de la Société internationale de musique (conférence de M. Martens sur *les Débuts de l'Oratorio* et audition musicale organisée par M^{me} Emma Beuck), annoncée pour hier samedi 25 février, a dû être remise à une date ultérieure.

PETITE CHRONIQUE

L'exposition rétrospective des œuvres de feu H.-E. Cross que prépare la Libre Esthétique se composera d'un choix de vingt-cinq à trente tableaux — paysages et figures — et d'une douzaine d'aquarelles. Ces œuvres datent principalement de la dernière période du peintre, marquée par le lyrisme de ses interprétations et la complète libération de son art.

Outre les ensembles de peintures de MM. Van Rysselberghe et Jean Van den Eeckhoudt, le Salon groupera des toiles de M^{lle} Boch, de MM. Delaunois, Laermans, Lemmen, Oleffe, G.-M. Stevens, des bustes et figures de MM. Paul Du Bois et R. Wouters, des céramiques de M. Finch, etc. L'art français sera représenté par M^{me} L. Cousturier, MM. Maurice Denis, Maxime Dethomas, Flandrin, Guérin, Lebasque, Marquet, Martinez, Louis Moret, Louis Sue et André Wilder ; les écoles allemande, italienne, suisse, espagnole et russe par MM. Bauriedl, Giacometti, Tealdi, Fornerod, Anglada, Roig, M^{me} Ténichef.

Un hommage spécial sera rendu à la mémoire de Charles Van der Stappen, dont la Libre Esthétique réunira une vingtaine d'œuvres résumant les diverses étapes de sa carrière.

Expositions ouvertes :

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. Cercle *Pour l'Art*. Clôture le 12 mars.

CERCLE ARTISTIQUE. M^{me} Louise Danse (eaux fortes et pointes sèches), MM. Pierre Paulus (peinture et dessins) et Armand Bonnetain (sculpture et gravure en médailles). Clôture le 5 mars.

Le samedi 4 mars, à 8 h. 1/2 du soir, aura lieu, à la Maison du Livre, l'ouverture de l'Ecole du Livre, organisée et dirigée par M. Oscar Grojean, conservateur à la Bibliothèque royale, avec le concours de plusieurs spécialistes : MM. Eugène Bacha, François Lemesle, Louis Paris et Louis Stainier.

La conférence inaugurale sera faite par M. Paul Otlet, président du Musée du Livre, qui parlera du *Livre*.

Le 5 mars s'ouvrira l'exposition de l'œuvre inédite de Charles Doudelet : « La Beauté du Livre », suite de planches qui révèlent les documents les plus caractéristiques de l'histoire du Livre à travers les âges et qui résument vingt années de travail de l'artiste-écrivain belge.

L'Exposition triennale des Beaux-Arts aura lieu à Anvers, dans la nouvelle Salle de Fêtes et d'Expositions, du samedi 15 avril au dimanche 21 mai. Elle ne comprendra que la peinture, la sculpture et la gravure en médailles. Les œuvres seront reçues du 20 au 30 mars. Celles-ci devront être expédiées à la Société royale d'Encouragement des Beaux-Arts, rue des Arquebusiers, Anvers, et précédées d'une demande d'admission adressée à la société avant le 18 mars.

Le gouvernement vient d'acquérir un tableau de M. René Gevers, *la Cour des pénitents*, exposé au dernier Salon des Beaux-Arts.

M. Maurice des Ombiaux publie à Paris, chez Calmann-Lévy, un roman intitulé *Le Maugré* où il met en scène les terribles vengeances rurales qui sévissent depuis des siècles dans le Tournaisis et l'Artois et qu'aucune répression n'a encore pu faire disparaître. Un tel sujet ne peut manquer d'intéresser vivement les lecteurs.

La Vie intellectuelle du 15 février publie un très curieux article de M. Georges Rency sur le sculpteur Rude et son séjour en Belgique.

Au théâtre de la Monnaie on répète en ce moment, dit *l'Éventail*, la *Salomé* de R. Strauss, dont une reprise est imminente avec M^{me} Claire Fiché dans le rôle principal. On n'a pas oublié avec quelle puissance vocale et quelle intensité d'expression M^{me} Fiché incarnait naguère le personnage de Salomé, lors de la première reprise de l'œuvre à la Monnaie en 1908. Elle n'y fut pas moins admirable que, tout récemment, dans *Elektra*.

C'est M. Swolfs qui chantera le rôle d'Hérode, qu'il a créé, en

français, au théâtre de la Monnaie. M. Bouillez interprétera Iokanaan, qui y fut son rôle de début.

Les répétitions à orchestre du *Feu de la Saint-Jean*, du même auteur, ont commencé la semaine dernière. Ce fut pour tous un ravissement. Cette partition ne ressemble en rien à la sombre *Elektra* ni à la furieuse *Salomé*. C'est la verve joyeuse, l'esprit mordant, l'humour primesautier de *Don Quichotte* et des *Joyeuses Equipées de Tyl Eulenspiegel*, ces deux poèmes symphoniques que M. Strauss vint, jadis, diriger lui-même aux Concerts populaires et qui lui valurent, dès le début, une si grande popularité à Bruxelles.

Une *Revue de l'Enseignement du dessin en Belgique* paraîtra incessamment sous la direction de M. G. Bille, professeur à l'Athénée d'Ostende. S'adresser pour les abonnements (3 francs par an) à MM. A. Leys et J. Pilaëis, à Ostende.

Nous avons reçu ces jours-ci la nomenclature des ventes réalisées l'an dernier à l'Exposition des Beaux-Arts de Venise. Le total des acquisitions est de 579,108 lire. C'est le chiffre le plus élevé qui ait été atteint jusqu'ici. Il est à remarquer que ce chiffre a d'ailleurs augmenté beaucoup depuis l'origine des expositions, ainsi qu'on en peut juger par la statistique suivante : 1895, L. 360.000; 1897, 420.000; 1899, 366.515; 1901, 380.000; 1903, 390.000; 1905, 500.816; 1907, 526.978; 1909, 566.908. Total général : L. 4.090.025.

De Paris :

Les nouvelles de la santé de M. Vincent d'Indy sont de plus en plus rassurantes. Le maître se lève chaque jour pendant plusieurs heures et reprend peu à peu sa vie normale. Il compte partir demain pour le Midi, où, comme nous l'avons dit, il fera, sur le conseil de ses médecins, un séjour de convalescence qu'il prolongera jusqu'aux fêtes de Pâques.

Une exposition d'œuvres de M. Théo Van Rysselberghe — panneaux décoratifs, portraits, figures, etc. — sera inaugurée demain, lundi, à la Galerie Druet.

Le drame tiré par MM. J. Copeau et J. Croué des *Frères Karamazov* de Dostoïewski est entré en répétitions au Théâtre des Arts et passera à la fin de mars. Une artiste belge, M^{lle} Van Doren, qui remporta de grands succès au théâtre Antoine et à l'Odéon, créera le rôle de Katerina. Les autres rôles ont été distribués à M^{lle} Margel, à MM. Henry Krauss, Baumé, Dullin, etc.

M. Gustave Charpentier a terminé la partition de *Julien*, qui forme la suite de *Louise*. L'œuvre sera jouée à l'Opéra-Comique l'hiver prochain.

Le compositeur a, en outre, écrit de la musique de scène pour une pièce, *Gugusse*, qui sera représentée au théâtre Sarah Bernhardt. Enfin, il a adapté à la scène, en la développant considérablement, son œuvre symphonique *la Vie du Poète*.

De même qu'il l'a fait l'an dernier pour les compositions orchestrales, l'éditeur J. Durand va passer en revue, au cours de cinq soirées, les principales œuvres de musique de chambre publiées par sa maison. Ces concerts, auxquels prendront part M^{lle} B. Selva et M. Dron, MM. Debussy et Chevillard, MM. Cortot, Parent, Pollain, Risler, Thibaud Viñès, etc. et le Quatuor Hayot, auront lieu les mercredis 1^{er}, 8, 15, 22 et 30 mars, à 9 h. du soir, à la Salle Erard. Il suffit, pour en faire constater l'intérêt, d'énumérer les auteurs dont on exécutera des œuvres : Ed. Lalo, C. Saint-Saëns, Ch. Widor, Vincent d'Indy, Guy Ropartz, A. Magnard, C. Debussy, C. Chevillard, P. Dukas, A. Roussel, M. Ravel et Roger-Ducasse.

M. Serge de Diaghilew ramènera à Paris, au printemps prochain, les magnifiques ballets russes qui excitèrent l'an passé et l'année précédente un si vif enthousiasme parmi les artistes et le public. En tête de la troupe, nous reverrons Nijinsky, M^{me} Kar-savina, Sophie Féodorowa, Lopoukhova et tous les autres pre-

miers sujets des théâtres impériaux de Moscou et de Saint-Petersbourg. C'est au Châtelet qu'auront lieu les représentations, dont M. Gabriel Astruc vient d'arrêter avec M. de Diaghilew le programme. Outre les reprises de *l'Oiseau de feu* et de *Shéhérazade*, celui-ci comprendra, en première audition, les ballets *Petrouchka*, de Strawinsky, *Narkis*, de Tchérépnine, *Sadko*, de Rimsky-Korsakow, et des adaptations chorégraphiques d'*Orphée de Liszt*, de la *Rhapsodie n° 14* du même auteur et de *l'Invitation à la valse*, de Weber.

Un festival Beethoven dirigé par M. F. Weingartner, des représentations du *Saint-Sébastien* de M. Gabriele d'Annunzio avec une partition musicale de M. Debussy compléteront le programme de la « Saison parisienne », pour laquelle des pourparlers sont engagés au sujet d'autres attractions, et non des moindres.

En souscription et sous presse chez Messein, 19 quai Saint-Michel, Paris, *Vingt Portraits* par M. Louis Thomas : Elémir Bourges, François de Curel, Jules de Gaultier, Anquetin, Claude Debussy, Gabriel Fabre, Emile Bernard, Pierre Louys, Henry Bataille, René Boylesve, Marcel Boulenger, Renée Vivien, G. de Pawlowski, Claude Farrère, Legrand-Chabrier, Edmond Jaloux, Rouveyre, Joseph Bossi, Léon Bocquet et Nandor Sonnenfeld.

Les *Festspiele* de Cologne sont fixés aux 11 juin (*Tristan et Isolde*), 15 juin (*les Maîtres Chanteurs*), 18 juin (*Carmen*, interprétée par la troupe du théâtre de la Monnaie), 25 et 27 juin (*Der Rosenkavalier*) et 29 juin (*Die Fledermaus*, interprétée par une troupe viennoise).

Les représentations seront dirigées par MM. Otto Lohse, Félix Mottl, Sylvain Dupuis, Max Schillings et Richard Strauss.

On commémorait récemment à Venise la mort de Wagner par un bas-relief en marbre orné du portrait du maître.

La Spezzia serait-elle, dit *Paris-Journal*, jalouse de la reine de l'Adriatique ? Elle vient de décider d'élever, elle aussi, un monument à la mémoire du poète-musicien des *Nibelungen*. C'est, en effet, à la Spezzia, en septembre 1853, que Wagner commença le *Rheingold*. « Sans sommeil, dans une auberge de la Spezzia, l'inspiration musicale du *Rheingold* me vint; je regagnai ma triste résidence pour travailler à la création de mon ouvrage gigantesque », a écrit Wagner. Il rentra, en effet, à Zurich « souffrant, démoralisé, prêt à mourir, » disait-il à Liszt à son retour.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Les anciennes Écoles de Peinture dans les Palais et Collections privées russes.

Cet ouvrage comporte : une étude de M. P. P. WRINER sur les Collections et collectionneurs russes; les Primitifs du Nord (écoles flamande et allemande) par JAMES A. SCHMIDT; les Écoles italiennes et espagnole, par E. DE LIPHART; la Peinture hollandaise au XVII^e siècle, par le baron N. WRANGELL; les Paysagistes hollandais, par A. A. TROUBNIKOFF; la Peinture française et anglaise au XVIII^e siècle, par ALEX. BENOIS; l'Art russe, par SERGE MAKOWSKY.

Un beau volume petit in-4^o, illustré de 120 planches hors-texte, tirées en héliogravure, en héliotypie et en typogravure.

Prix : 25 francs.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. DURAND & Co, éditeurs

4 place de la Madeleine, PARIS

C. SAINT-SAËNS — **Déjanire**, tragédie lyrique en quatre actes, poème de LOUIS GALLET et C. SAINT-SAËNS. Partition pour piano et chant réduite par l'auteur. — *Prix net : 20 fr.*

Vient de paraître à la Société Musicale G. Astruc & Co

32, rue Louis-le-Grand (Pavillon de Hanovre), Paris.

ERNEST BLOCH. — **Macbeth**, drame lyrique en sept tableaux (un prologue et trois actes), poème de M. EDMOND FLEG d'après SHAKESPEARE. Partition piano et chant. — *Prix net : 20 francs.*

Le Messager des Bibliophiles

Organe mensuel
insérant les offres et demandes d'achat ou d'échange de livres
et supprimant tout intermédiaire.

ABONNEMENT : 3 FRANCS L'AN

Envoi d'un numéro spécimen sur demande adressée à

M. F. MERLIN

ADMINISTRATEUR

35, rue des Francs-Maçons, Saint-Etienne (Loire).

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

Imprime sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.

Le numéro 1 franc " "

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Théo Van Rysselberghe : *Une décoration murale* (OCTAVE MAUS). — Archéologues (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Art contemporain à Anvers. — Une Société J.-S. Bach à Liège. — L'Art à Paris : *Exposition Hermann Paul* (JACQUES HERMANN). — Théâtre de la Monnaie : *Carmen*; *M^{me} Croiza* (H. L. B.). — Le Théâtre à Paris : *L'Oiseau bleu* (O. M.). — Au Cercle artistique : *Exposition de M^{me} Louise Danse* (F. H.). — A la Salle "Studio" : *Exposition du Cercle "L'Eveil"* (F. H.). — Notes de musique : le Concert Durant (CH. V.). — Agenda musical. — Petite chronique.

THÉO VAN RYSSELBERGHE

Une décoration murale.

Une décoration importante — cinq panneaux destinés à orner, avec une suite de médaillons et une fontaine — l'Atrium d'une villa de Neuilly montre M. Théo Van Rysselberghe sous une nouvelle face de son souple et radieux talent. L'œuvre, exposée en ce moment à Paris, à la Galerie Druet, avec une suite de portraits, de paysages, d'études récentes, marque dans la carrière du peintre une étape trop décisive pour n'être pas spécialement signalée à nos lecteurs.

C'est la première fois que l'occasion s'offre à M. Van Rysselberghe d'extérioriser sur une vaste surface les dons qu'il possède : le sentiment du rythme, le goût, l'instinct des colorations harmonieuses, une imagination alimentée par le spectacle de la nature et qui, sans asservissement, respecte celle-ci dans ses éléments expressifs.

Ces dons, l'artiste les a exaltés par un travail persévérant. Maître de ses moyens, libéré d'influences, connaissant à fond les divers procédés d'interprétation

pour les avoir expérimentés tous et se les être assimilés par une étude approfondie, il est arrivé à l'heure où sa pensée prend sans nulle entrave son essor définitif. L'époque des tâtonnements, des essais, des recherches inquiètes est passée. On sent dans l'art du peintre une volonté réfléchie, une maturité qui lui permet de réaliser avec sûreté, dans la forme qu'il a adoptée et qui est sienne, l'idéal auquel il tend de tout l'effort de sa vie laborieuse.

La peinture de M. Van Rysselberghe, c'est l'accord d'une conscience scrupuleuse avec un instinct coloriste auquel la race dont il est issu n'est sans doute pas étrangère. Le sens de l'harmonie, de l'équilibre tonal qu'on admire chez ses grands ancêtres est inné en lui. Mais sa vision s'écarte de la leur parce qu'elle a subi l'évolution accomplie par les générations successives dans la façon de voir et de pénétrer les aspects de la nature. Elle est de notre temps et ne doit rien au passé. Elle révèle un œil sain, avide de lumière, sensible aux nuances, aux reflets, aux contrastes de l'ombre et du jour, habile à discerner dans l'irradiation de la clarté comme dans les jeux mouvants du clair-obscur l'accent qui en précise l'impression.

Ce qui donne aux panneaux décoratifs que vient d'achever l'artiste leur haute valeur, c'est que M. Van Rysselberghe a réussi à leur conserver la fraîcheur de ses sensations tout en poussant son travail jusqu'aux limites extrêmes d'une exécution où rien n'est sacrifié, où rien n'est abandonné au hasard. Une volonté opiniâtre a guidé sa main, assouplie aux exigences d'une inébranlable probité.

Composer cinq vastes toiles peuplées de figures, leur conserver, tout en les diversifiant, l'unité nécessaire à

une décoration murale, échapper à la banalité des sujets allégoriques, créer de la vie, du mouvement, de la joie, — certes le problème était ardu. Lequel, parmi les peintres d'aujourd'hui, l'eût résolu avec autant de bonheur ? Lequel eût trouvé en lui-même, sans que l'ombre d'un souvenir les effleurât, les éléments propres à en réaliser l'équation ?

Sur une terrasse ombragée qui domine la vallée de la Seine et qu'avivent des corbeilles et des parterres de fleurs, des jeunes femmes, des jeunes filles goûtent la joie sereine d'un jour d'été. La lumière glisse entre les feuillages, fait chanter la note rouge d'un châte, le vert tendre du gazon, éclaire de rayons purs les collines lointaines. Puis, c'est la mer étincelante, la grève d'or d'où jaillissent les fûts écarlates des pins sous le soleil de la Provence. Dêvêtues, des baigneuses devisent, étendues sur le sable ou assises à l'ombre transparente des arbres. D'autres se poursuivent, et leurs mouvements cadencés créent dans la composition d'harmonieux rythmes de lignes. Ailleurs, c'est le récif autour duquel évoluent avec souplesse les modernes naïades dans le gai clapotement des vagues. L'une d'elles, sur le rocher, tâte du pied la fraîcheur du flot. Dans un poudrolement de lumière apparaît, à l'horizon, la silhouette des îles. Puis, dans une crique rocheuse qu'abritent les pins et les eucalyptus, la baignade a pris fin ; les mantes roses et azurées rejoignent les épaules ; les gestes sont reposés et nonchalants ; quelques baigneuses s'attardent, quittent à regret la douceur de l'onde. Et nous voici, enfin, revenus à la terrasse de l'Île-de-France qu'empourpre, cette fois, l'automne. Devant nous s'incurve la double volute de l'escalier monumental qui y donne accès. L'essaim des robes vieux-rose, des robes paon, des robes améthyste s'harmonisent en accords graves et doux avec les vignes-vierges aux couleurs d'incendie, avec la floraison éclatante d'un jardin que l'hiver, bientôt, va dépouiller. Au bonheur de ce décor de féerie se mêle déjà la tristesse du déclin. C'est la fin d'une fête dont la nature seule a fait les frais, et c'est aussi la dernière strophe de l'hymne panthéiste par lequel le peintre célèbre en images évocatrices, dépouillées de tout symbolisme, la joie de vivre.

On remarquera la simplicité de ces compositions, que nul drame n'anime. Seule les habite l'éternelle beauté du paysage et du corps humain, qui ont une part égale dans ce lumineux poème. Nues ou vêtues, en mouvement ou au repos, les effigies féminines qu'elles abritent partagent l'attention avec les arbres, la mer, les fleurs, les horizons. Elles sont, au même titre que ceux-ci, les éléments expressifs dont l'artiste a fixé l'ordonnance décorative par de savantes combinaisons de volumes, d'oppositions, d'arabesques et de rythmes linéaires. Et pour être étudiées de très près dans la stricte vérité de leurs attitudes, de leurs proportions et de leurs

gestes, — maints travaux préparatoires en témoignent, — elles n'en gardent pas moins dans l'ensemble ornemental auquel elles participent le rôle — je ne dirai pas accessoire, mais subordonné au caractère général de l'œuvre et à la destination de celle-ci — que leur a assigné l'auteur.

Ces réflexions suffiront à justifier le succès qui accueille l'exposition de M. Van Rysselberghe. Indépendamment de ses panneaux décoratifs, celui-ci a groupé autour d'eux nombre d'œuvres remarquables : des portraits d'une vie intense, qui pénètrent bien au delà de l'apparence extérieure du modèle, des paysages rapportés d'Italie et de Sicile, une étonnante suite d'études à l'huile et à l'aquarelle par lesquelles l'artiste, que passionna un moment l'Aquarium de Naples, a surpris parmi les algues et les coraux la vie mystérieuse des daurades aux reflets de tourterelle, des capros, des sargues, des rascasses, et l'éclair bleu et or des labres-paons. Ils sont, ces poissons, beaux comme des fleurs rares ou des émaux, et l'on comprend que l'arc-en-ciel qui se joue dans leurs écailles au frisson de l'eau ait tenté une palette d'impressionniste.

Par ailleurs, voici des nus d'une grâce ingénue, le torse délicat d'une femme blonde, et, dans un élégant intérieur, les portraits en pied de la baronne de Bodenhäusen et de ses quatre enfants. Cette œuvre seule mériterait une analyse. Mais le portraitiste est connu et justement célèbre. Et je n'ai voulu, en ces notes cursives, que signaler un aspect de son art sous lequel le peintre s'affirme pour la première fois dans l'intégralité d'un talent classique mûri par l'expérience, à la fois spontané et réfléchi, et qu'une volonté ferme a conduite vers des manifestations définitives.

OCTAVE MAUS

ARCHÉOLOGUES

M. Adolphe Thalasso vient de publier dans *les Arts* (numéro de janvier) une étude des plus remarquables sur le *Sarcophage d'Alexandre* au Musée de Constantinople. Ce sarcophage, retrouvé parmi maints autres en 1887 aux environs de Saïda (l'ancienne Sidon), est une des merveilles les plus étonnantes que l'art ancien nous ait réservées. Architecture, sculpture, polychromie y sont également de premier ordre, d'ordre sublime. La seule vue des documents reproduisant les figures de ses bas-reliefs vous donne une sensation de beauté absolue. On se dit, dès l'abord : « Quels que soient l'attribution de cette œuvre-là, son sens, sa date, sa place historique, c'est une chose splendide. »

Ensuite, on peut réfléchir. Et c'est ici que cela devient curieux.

En même temps que cette étude paraissait, la direction des *Arts* la faisait précéder d'une note « laissant à M. Thalasso la » responsabilité de ses appréciations dans l'attribution du sarcophage, qu'elle savait contesté. » Contesté ? par qui ? Elle ne le disait pas. Mais pour s'en être émue à ce point, illustre devait

être l'archéologue qui cherchait ainsi à nuire « avant la lettre » à M. Thalasso dans l'esprit de la Direction. Je ne sais pas s'il a osé dire que le sarcophage n'est pas une œuvre d'art, mais archéologue impénitent, et rien qu'archéologue, il a certainement dû prétendre que le sarcophage n'avait jamais été celui d'Alexandre.

Comme cela n'a point empêché l'article de M. Thalasso de paraître, certes il va y avoir là une polémique des plus piquantes et qui nous promet, à nous simples spectateurs, de grandes joies. Si elle a une suite, je vous promets que nous nous en amuserons ensemble.

En effet, tandis que M. Thalasso (qui est, entre parenthèses, un des hommes les plus au courant de toutes les questions d'art et d'archéologie en Orient) appartient à cette école d'érudits enthousiastes et artistes qui *savent* la valeur profonde, indestructible du sentiment dans la constitution d'une science, dans l'élaboration d'une méthode, dans la suite d'une argumentation, nos illustres archéologues sont, à très peu d'exceptions près, des tenants de la théorie contraire. Ce sont là de ces hommes qui, armés d'un centimètre, mesurent la distance du sein d'une déesse à l'autre sein, et selon l'écartement déclarent que la statue est de la bonne ou de la mauvaise époque. Géomètres de l'archéologie, ils n'auraient garde d'écouter une intuition dont, à juste raison d'ailleurs, ils se méfient puisqu'elle ne parle jamais en eux et n'existe pas. Lorsqu'un des leurs, après de laborieux et incertains syllogismes, a découvert une de ces lois saugrenues et bonnes uniquement pour les arpenteurs, ils l'appliquent tous, religieusement. On comprend à la rigueur qu'un croyant respecte la lettre puisqu'il fait crédit à Dieu lui-même pour ce qui concerne l'esprit, mais eux, les malheureux, n'ont même pas cette excuse. Ils respectent une lettre niaise et uniquement littérale, formulée par un de leurs égaux. Jamais il ne leur est venu un doute sur la légitimité de leurs petits travaux, jamais la pensée ne les a effleurés qu'il existait, au delà de leurs prises, un univers de méditations, et que mille et mille arguments, empruntés à *tous les ordres* de la connaissance, peuvent s'appliquer à une œuvre d'art qu'ils n'envisagent, eux, que du strict point de vue de l'archéologie.

On les a vus, naguère encore, à propos d'une étude publiée par M. Armand Dayot au sujet du *Watteau* de Berlin, et qui eut un si grand retentissement, on les a vus surgir avec leurs centimètres et leur assomment pédantisme. Ils n'ont rien prouvé du tout, naturellement, parce que, avec des méthodes pareilles, on ne prouve jamais rien, mais ils ont fait beaucoup de bruit. Et je suppose que cela leur suffit.

Il faut bien avoir la franchise de le reconnaître : jamais leurs formules ni leurs discussions n'ont abouti à autre chose qu'à prouver des truismes. Entre leurs bras la Vérité, qu'ils se flattent de faire avancer, paralysée, piétine sur place. Pour tout dire sans plus de ménagements, ce sont des pédants. La verve de Molière ne les a pas tués. Ils prospèrent, ils ont les bonnes places à l'Institut, l'argent, les décorations, les belles commandes de livres chers et la considération du journalisme et du gros public. Il faut bien qu'il reste quelque chose aux esprits bien faits : il leur reste la faculté de comprendre et de sentir, qui les console de bien des choses.

Idéalement, il devrait y avoir un tribunal dont la fonction consisterait à faire tenir chacun à sa place, dans une juste hiérarchie. Les savants au centimètre seraient chargés, dans cette république de l'érudition, des besognes secondaires de recherche et de classement. Ils en présenteraient respectueusement le résultat aux

artistes qui, eux, décideraient. C'est un renversement monstrueux des valeurs réelles que de les voir, eux, du haut de la première place, usurpée, mépriser ce que font leurs supérieurs, les véritables clairvoyants.

J'ignore encore quelle va être la polémique entre M. Thalasso et l'illustre archéologue. Mais je vois très bien d'avance que la position qu'a prise M. Thalasso est inexpugnable. Des arguments esthétiques, historiques, religieux, politiques même, se prêtant les uns les autres une mutuelle force, se concertent, comme venus de loin, pour l'obtention d'une vérité centrale dont l'intuition avait dès l'abord révélé le caractère indubitable : *Le sarcophage est bien celui d'Alexandre*. Notez que cette vérité n'a, au point de vue esthétique, qu'une valeur relative. Quand bien même on y aurait enterré Ptolémée, le monument n'en serait pas moins sublime. Mais, tout de même, si l'on obtient, par des raisonnements bien agencés et simples, la certitude que c'est bien là le sarcophage destiné à Alexandre et non un autre, pourquoi diable laisserait-on aux savants à centimètres la liberté de dire le contraire ? Je défie bien l'illustre archéologue de trouver un joint pour entrer dans l'argumentation de M. Thalasso et la démolir. Son centimètre s'y cassera.

FRANCIS DE MIOMANDRE

BIBLIOGRAPHIE

LOUIS LATZARUS. — *La Demoiselle de la rue des Notaires* (Paris, chez Calmann-Lévy.) Ce début de M. Louis Latzarus dans le roman est mieux qu'une promesse. Il a des qualités de maturité parfois effrayantes. Très stendhalien comme allure, comme volonté, comme libéralisme, et aussi dans la construction de son caractère et de ses atavismes, le héros de ce roman provincial, amer et farouche, garde malgré son arrivisme quelque chose de tendre, de « jeune homme », qui séduit. Quant à la jeune fille, elle est vue par un romancier de race, avec une sévérité et une justesse si âpres que les rares moments de détente (les chapitres où elle commence à aimer et ceux où elle se donne) apparaissent d'une fraîcheur reposante, exquise. Puis la fatalité sociale, après ce bref répit, reprend ces pauvres êtres et les broie, avec une terrible rapidité.

HENRI FALK : *Le Cadre volé* (Paris, H. Falque). — Contes de virtuose. M. Henri Falk s'amuse à travers les âges, à travers les âmes. La reconstitution antique (*La déconvenue d'Aristius*) ne l'effraie pas plus que l'incursion dans le domaine de l'occultisme (*L'étonnante aventure de Sébastien Phlipot*), ou que le récit d'aventures de notre plate époque (*Mamamouchi*, etc.). Dans tous ses contes, il conserve un mouvement endiablé, une langue un peu sèche mais d'une fine précision, sans bavures, sans longueurs. Et puis, c'est fort amusant.

GUY LAUDAUD : *Des fleurs, pourquoi...*, précédé d'une réimpression choisie de *La Floraison des Eaux* et du *Livre de la Mort* (Paris, 1910, chez Edouard Cornély). — Ces trois œuvres se tiennent fort bien et leur évolution est très logique. M. Guy Lavaud, que malgré tout je trouve un peu facile et d'une musique un peu vague, un peu molle, possède une très riche imagination et un cœur si sensible à la nature que, et même l'amour, tout chez lui s'exprime par des images, empruntées aux formes du paysage et au rythme des saisons. Il est élégiaque, élégant et panthéiste.

PAUL DE LOGET : *Le Roman d'un neurasthénique*. — Etude des milieux où l'on soigne les neurasthéniques. S'ils sont tous traités de cette manière, on s'étonne qu'ils n'y restent pas tous morts comme le jeune homme qui se suicide, ou fous, comme la pauvre héroïne. Il vaut toujours mieux soigner les neurasthéniques chez soi. — F. M.

L'Art Contemporain à Anvers.

Le Salon de *l'Art Contemporain* qui vient de s'ouvrir à Anvers est fort remarquable. Jusqu'à ce jour, l'Association anversoise était restée fidèlement attachée à la méthode des expositions par séries d'œuvres : un petit nombre d'artistes de mérite se suivaient à la cimaise, non pas avec quelque témoignage isolé de leur talent mais avec des ensembles complets, permettant d'apprécier en toute plénitude le talent et le tempérament de chacun d'eux. Cette fois, cette méthode a été abandonnée et c'est une exposition générale, groupant les œuvres d'une cinquantaine d'artistes, qui s'est ouverte samedi dernier dans la Salle des Fêtes de la Ville.

M. Georges Serigiers a prononcé en excellents termes le discours d'inauguration. M. le gouverneur, délégué par le ministre des Sciences et des Arts, a répondu fort aimablement.

A tous égards, le Salon est de premier ordre. Le remarquable ensemble de décorations exécuté par M. R. Vénard pour la salle des Actes de la Faculté de Droit de Paris et le panneau *Le Regain* de M. Henri Martin, destiné au Musée du Luxembourg, ont fait sensation.

Citons parmi les exposants français MM. Charles Cottet, Maurice Denis, Lucien Simon, Boutet de Monville, les sculpteurs J. Bernard et É. Bourdelle.

Les artistes belges ont été invités à exposer chacun deux œuvres. MM. James Ensor, Georges Lemmen, Xavier Mellery, Albert Baertsoen, Charles Mertens, Alfred Delaunois, Jan Stobbaerts, Alfred Verhaeren, Émile Vloors ont fait des envois remarquables. Jacob Smits se distingue par deux œuvres religieuses, *Mater amabilis* et *Pieta*, l'un et l'autre d'un grand intérêt. On revoit avec un vif plaisir les *Dentellières de Malines*, par M. Alexandre Struys. Mais ce ne sont là que des impressions de première heure, et le Salon mérite que nous y revenions.

Une Société J.-S. Bach à Liège

On vient de fonder à Liège une Société Bach qui, sur le modèle des institutions similaires de Paris et de Bruxelles, se propose de propager par des exécutions musicales la connaissance des œuvres de Jean-Sébastien Bach et d'autres œuvres de même tendance artistique.

La Société, qui compte une section chorale et une section instrumentale, débutera par deux concerts où figureront diverses œuvres reconstituées dans l'esprit du vieux maître. Le premier sera instrumental et aura lieu samedi prochain, 11 mars. Au programme du second figureront un choral, une cantate sacrée et une cantate profane, toutes deux avec soli et chœurs.

Le comité administratif de la société se compose de MM. Arnold Rey, président; Dwelshauvers, directeur-fondateur; Jorissenne et Schroeder, vice-présidents; Stévert, Darier, Couturier, Fassin et de Ferrante, membres.

La Société se compose de membres protecteurs (cotisation annuelle 20 francs minimum), jouissant d'une entrée réservée permanente à tous les concerts, répétitions, etc., avec cartes de famille supplémentaires à raison de 5 fr. par membre de la famille

demeurant sous le même toit; de membres abonnés (cotisation 5 francs) jouissant d'une entrée aux concerts ordinaires; de membres exécutants (même cotisation) admis en nombre limité selon les besoins artistiques des exécutions.

La direction artistique de la société est établie rue St-Pierre 30, et la direction administrative rue de l'Université 45, à Liège.

L'ART A PARIS

Exposition Hermann Paul.

De la maîtrise du dessinateur Hermann Paul, de l'âpreté de sa ligne et de la profondeur de son observation sévère, tout est resté dans les belles œuvres de peinture à l'huile et à la gouache récemment exposées à la Galerie Druet. Il nous y révèle l'accomplissement d'un talent de peintre déjà achevé et dans le travail de quelques années à peine s'épanouit une floraison dont les fruits sont d'une savoureuse maturité.

Si je retrouve l'auteur des albums *Vie de Monsieur Quelconque*, *Vie de Madame Quelconque* dans la causticité spirituelle des scènes de vie journalière et parisienne *Vent arrière*, *La vie est un voyage* et tant d'autres, notées dans leur absolue réalité, je découvre dans le second développement de ces années de silence laborieux deux artistes nouveaux, deux peintres magnifiquement originaux. Je trouve un peintre de nus d'un audacieux et sympathique réalisme (*Étude aux raisins*, *A genoux sur le lit*, etc.), et un peintre de portraits. Il n'y a ni caricatures acerbes ni charges cruelles dans l'actuelle exposition d'Hermann Paul. Il y a de très beaux portraits et des études d'après nature, des *masques* ainsi que judicieusement les nomme l'artiste parce qu'ils sont d'une ressemblance qui a le relief de la médaille ou de la bosse. Le *Portrait de M^{me} C. P.* est peut-être le sceaun par lequel l'artiste peut être reconnu un précieux interprète de la figure. La ressemblance profonde de cette toile emprunte tout autant à la plénitude de la couleur qu'à la vérité de la ligne. Hermann Paul sera reconnu peintre de portraits parce qu'il satisfait un temps où les artistes, — où le public même, — exigent une impression qui aille plus loin que l'exactitude matérielle des traits, qui pénètre et dévoile la personnalité intérieure du modèle. Il en est ainsi de l'admirable portrait de M^{me} C. P. et de quelques autres, en particulier de l'effigie d'une jeune femme croisant ses mains derrière le dos avec une grâce charmante et fière, et des panneaux, réellement symphoniques, *Hiver* et *Printemps*.

J'ai dit deux peintres, je devais dire trois, car Hermann Paul a exposé, nombreuses, des natures mortes et des fleurs. Et dans ces nouvelles manifestations, il est tout entier avec sa marque si tranchée et si vivace. Les objets inanimés, sous une telle sécurité de lignes et une si belle générosité de tons prennent l'âme des choses; et les fleurs soyeuses, riches, élancées, et vues — comme les femmes — sans fadeur, sont pour Hermann Paul de vivantes parties de notre vie. Aussi les aborde-t-il avec un œil clairvoyant et une main sûre d'elle-même.

JACQUES HERMANN

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Carmen. — M^{me} Croiza.

« Elle avait un jupon rouge qui laissait voir des bas de soie blancs et des souliers mignons de maroquin rouge attachés avec des rubans couleur de feu. Elle écartait sa mantille afin de montrer ses épaules et un gros bouquet de cassie qui sortait de sa chemise. Elle avait encore une fleur de cassie dans le coin de la bouche et elle s'avancait en se balançant sur ses hanches. Elle répondait à chacun, faisant les yeux en coulisse, le poing sur la hanche... »

« Elle me regarda fixement de son air sauvage. »

« Elle se tint immobile un poing sur la hanche, me regardant fixement. »

« Elle était parée comme une châsse, pomponnée, attifée, tout or et tout rubans. Une robe à paillettes, des souliers à paillettes, des fleurs et des galons partout. »

« Elle me dit : — T'aimer encore. c'est impossible. Vivre avec toi, je ne le veux pas. — La fureur me possédait. Je tirai mon couteau. J'aurais voulu qu'elle eût peur et me demandât grâce, mais cette femme était un démon. — Pour la dernière fois, m'écriai-je, veux-tu rester avec moi ? — Non ! non ! non ! dit-elle, en frappant du pied. Et elle tira de son doigt une bague que je lui avais donnée et la jeta dans les broussailles. Je la frappai deux fois... »

Ces extraits de la nouvelle de Mérimée résument les principaux éléments de la composition de M^{me} Croiza. Rôle profondément étudié, avec une conscience réfléchie, un souci de logique, un dédain des traditions qui soulignent les effets faciles au détriment de la vérité. Certes, sa Carmen n'est pas toute la Carmen de Mérimée. Celui-ci en fait ailleurs une « petite fille » impulsive, avec des sautes d'humeur de chatte voluptueuse, imaginant des « singeries » diaboliques, « se renversant sur les canapés en éclatant de rire ». « Elle mentait, monsieur, elle a toujours menti. » — La douce Croiza, la noble chanteuse aurait-elle pu, aurait-elle voulu tenter la réalisation d'un personnage aussi éloigné d'elle-même ? C'était impossible, et le public bruxellois, qui lui est si reconnaissant et si attaché, ne l'eût pas permis. Avec son goût sûr, l'artiste est restée dans la logique de sa propre nature ; elle a composé une Carmen avec de l'intelligence, non avec des instincts. Si le personnage n'a pas l'éclat qu'on est accoutumé de lui voir, il conserve une parfaite unité, et, dans sa discrétion un peu intérieure, une autorité raisonnée qui surprend et dont le souvenir vous poursuit.

On a surtout apprécié le premier acte. La figure y est remarquable par la simplicité du trait, la finesse des indications. Quel goût et quelle mesure ! La légèreté enjouée des deux airs de l'*Enfant de Bohème* et de *Lillas Pastia* fut rendue avec tant de piquant, de naturel et de sûreté qu'ils ont semblé revêtus d'une grâce nouvelle. — Le deuxième acte ne pouvait être le meilleur : cette voix aux tendres inflexions ne peut appartenir à Carmen la romi, qui ignore la tendresse. La scène des cartes fut sobre, sans l'effet vulgaire des interprètes ordinaires, au tragique de roman-feuilleton. On a reconnu l'artiste de race dans son attitude vis-à-vis de Micaëla. D'autres vont toiser avec insistance la petite oie blanche qu'elles raillent : cette Carmen-ci reste immobile, « regardant fixement de son air sauvage ». Combien c'est plus vrai et plus intense ! Mais cela bouscule les petites habitudes...

M^{me} Croiza a chanté, comme toujours, en artiste parfaite la façon dont sa voix est posée et conduite, sa diction, l'équilibre de tout son art sont autant d'admirables exemples. C'est un régal pur, dont on ne se lasse jamais.

H. L. B.

LE THÉÂTRE A PARIS

L'Oiseau bleu,

féerie en cinq actes et dix tableaux, par MAURICE MAETERLINCK
(THÉÂTRE RÉJANE).

Ce fut, pour l'esprit et pour les yeux, un rêve délicieux. Le conte féérique de Maeterlinck, qui unit l'ingénuité de l'action à des pensées profondes, l'ironie à l'émotion, le sentiment à la bouffonnerie, qui dispense, par la bouche des enfants et des fées, de si hautes leçons de vie, qui touche à de graves problèmes sans perdre sa poésie enfantine, ce conte des Légendes dorées si frais et si lumineux fut accueilli avec la plus vive, avec la plus unanime admiration.

Ce n'est pas en quelques lignes qu'on peut en décrire le charme et la rare séduction. Bornons-nous à dire que grâce à une interprétation merveilleusement mise au point, à des décors d'une fantaisie exquise, à une figuration réglée avec des soins minutieux. L'*Oiseau bleu* justifia à Paris la renommée dont les représentations de Moscou et de Londres l'avaient fait précéder.

Cet ensemble en quelque sorte « symphonique » dans lequel se fondent tous les éléments qui, au théâtre, peuvent contribuer à l'agrément des yeux et à l'émotion du cœur fit une impression profonde. S'il faut féliciter le poète pour le plaisir raffiné qu'il nous fit goûter, il n'en faut pas moins louer M^{me} Georgette Leblanc qui, avec une inlassable activité, un goût et une intelligence qui réalisèrent des miracles, assumés depuis trois mois la tâche, difficile entre toutes, de créer le cadre de cet ouvrage exceptionnellement compliqué, d'en diriger les études, d'en régler tous les détails jusqu'aux plus infimes.

Si l'effort a été prodigieux, la récompense fut éclatante. Les cinquante enfants qu'il fallut dresser, habiller, éduquer, les interprètes du poème, de la danse et du chant, tous apportèrent à la réussite de l'œuvre un concours qui permit de réaliser celle-ci d'une manière parfaite. Des décors irréels, inspirés en partie par ceux du théâtre de Moscou et complétés par le tableau nouveau du *Jardin des bonheurs*, qui fit sensation, des costumes charmantes, une figuration stylée avec un art raffiné font de l'*Oiseau bleu* un spectacle unique, d'une émouvante beauté.

Autour de M^{me} Georgette Leblanc, qui se chargea du rôle de la Lumière, sont groupés d'excellents artistes parmi lesquels il faut citer surtout MM. Delphin (Tytyl), Severin-Mars, Fugère, M^{mes} Barbiéri, Clarel, Méthivet et la petite Odette Carlia, qui incarne avec une déconcertante assurance et une précoce autorité le minuscule personnage de Mytyl. Mais il faudrait les énumérer tous, et ils sont trop !

O. M.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Exposition de M^{me} Louise Danse.

M^{me} Louise Danse expose au Cercle artistique un ensemble d'eaux-fortes et de pointes sèches, qui donne une idée très suggestive de son travail fécond et divers. Une des salles du Cercle lui est consacrée tout entière. Le talent de M^{me} Danse s'exerce dans les domaines les plus variés ; on y suit une pensée curieuse, toujours en éveil, et qui se traduit en notations tantôt brèves, tantôt serrées. Jamais rien de superficiel. Il semble au contraire que tout cela soit le fait d'un talent très réfléchi et qui ne livre le secret de ses sensations qu'après en avoir contrôlé la valeur. Malgré cela, une grande sincérité anime toutes ces compositions qui allient à l'inspiration chaleureuse un métier tenace et volontaire.

Il faudrait donner toute la liste de cette exposition pour montrer le vaste labeur de M^{me} Danse. On y verrait, à côté d'une longue série de compositions originales, paysages, portraits, fleurs, illustrations pour des œuvres de Maeterlinck et de Picard, des reproductions d'après divers maîtres, et des dessins. Il faut signaler particulièrement les pages que l'artiste a rapportées de

Venise et la série de frontispices d'après Odilon Redon. Dans tout cela, pages originales ou copies, le dessin est ferme, serré, d'une extraordinaire force, d'une certaine rudesse parfois, mais il en émane une poésie très intense, un sentiment soutenu. Cela vit et cela vibre. On y découvre une âme d'artiste attentive et douée d'une sensibilité exquise.

H.

A LA SALLE « STUDIO »

Exposition du Cercle « L'Éveil ».

Voici une petite exposition très jeune, pas guindée du tout, mais où l'on sent de la vie et une fantaisie charmante. Quelques talents nouveaux s'y sont donné rendez-vous, sans aucune prétention, et ils y montrent des œuvres intéressantes, de valeur très inégale, maladroitement, un peu puériles parfois, mais pleines de sève et de promesses. Il y a là vraiment de l'originalité qui s'éveille ; toute trace de routine est absente de ces essais. L'influence du courant néo-impressionniste a passé par là. On s'en aperçoit notamment dans les travaux de M. F. Verhaegen inspirés de Lemmen, assez gauchement d'ailleurs. Parmi les plus intéressants ensembles de cette exposition, il faut remarquer les paysages de M. J. Genot qui se recommandent par leur coloris ingénieux, leur mise en page originale et par une atmosphère poétique vraiment intense. Dans le paysage encore, M. P. Van Griin traduit une vision fraîche, un peu mélancolique ; M. J. Brusselman, en des pochades très lâchées, un peu trop lâchées peut-être, laisse transparaître un tempérament bien trempé et atteste un sens déjà développé de la vie ; enfin M. Ch. Lambert a de jolies impressions, *Paysage (arbres et pignons)* notamment. Notons encore un dessin bien établi de M. G. Caillau, *Portrait de Mlle L. V. E.* ; d'amusants croquis de M. J. Canneel d'après les personnages du *Marriage de Mlle Beulemans* ; un plâtre de M. E. Canneel, *Mélancolie*, d'une fort jolie allure, et les dessins de M. E. Tytgat, coups de crayon rapides et curieux, d'un esprit tour à tour polisson, grave, drôlatique ou mélancolique ; on pense à Ensor. A noter surtout les « petites histoires », naïvement croquées, qui rappellent de jolies images d'Épinal.

F. H.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Durant.

Un concert pimpant, spirituel et bariolé, comme il convient en temps de carnaval. Il était consacré à la musique française et M. Durant avait composé un programme en partie inspiré de celui du festival français de Munich, organisé l'été passé par la *Société des Amis de la musique*.

Nous ouïmes donc d'exquises galanteries des petits maîtres du XVIII^e siècle, Sénaillé et Leclair, phrasées et nuancées avec un style exquis par M. Deru. Nous eûmes du Berlioz : son méridional *Carnaval romain*, chaleureux, coloré et fantasque nous fut restitué *con molto brio* par M. Durant. *Les Jeux d'enfants* de Bizet nous parurent bien innocents et la *Marche héroïque* de M. Saint-Saëns impersonnelle au delà de toute expression.

L'époque de transition fut représentée par le concerto de violon, op. 20, d'Edouard LaLo : œuvre d'une distinction parfaite, dont M. Deru rendit d'une manière concentrée la tendresse et la chaleur tout intimes. Puis ce fut l'introduction du premier acte de *Fervaal*, une page de poésie étrangement pénétrante et profonde.

Enfin le dernier bateau : du Debussy, du Roger-Ducasse, du Ravel. L'on eût cru que la *Libre Esthétique* avait fourré son nez dans la salle des fêtes du Marché de la Madeleine et avait chargé M. Durant d'y « symphoniser ». La *Suite française* de M. Roger-Ducasse semble écrite expressément pour que les Allemands puissent en dire : *Dat ist sehr pikant* et pour évoquer *die französische Koketterie*. Quant à la *Rhapsodie espagnole* de M. Ravel, ah ! diable ! c'est que cela n'est point banal du tout ! J'ai toujours

eu cette conviction que l'auteur des *Histoires naturelles* était une personnalité nettement accusée, lorsqu'on la met en regard de celle de M. Debussy. Après la *Rhapsodie espagnole*, je le crois plus fermement encore. Quel coloriste, bon Dieu ! et quelle curieuse sensibilité, profonde et troublante, dans cet impressionnisme qui à première vue peut paraître seulement pittoresque et extérieur ! L'image n° 3 des *Rondes de Printemps* de M. Debussy paraît vague et peu compréhensible après la curieuse suite symphonique de M. Ravel. Mais il faudrait la réentendre pour pouvoir porter sur elle un jugement bien assis.

Félicitons M. Durant pour cet excellent concert, si vivant, si varié, et dirigé avec un soin, une conscience et un souci du style dignes des éloges les plus vifs.

Ch. V.

Le Deuxième concert de la Société J.-S. Bach.

Il fut beau, parfaitement beau, et couronné d'un succès aussi vif que mérité. Les chœurs de M. Zimmer se prodiguèrent et firent valoir leurs belles qualités de musicalité et de style dans les chorales de deux cantates à solistes et surtout dans le formidable chœur double de la cantate *Nun ist das Heil und die Kraft*, dont le texte est emprunté à l'Apocalypse.

M^{mes} Noordewier-Reddingius et de Haan-Manifarges, MM. Kohman et Froelich interprétèrent les soli des cantates : *Mein Gott, wie lang, ach lange* ; *Jesu, der du mein Seele* et *Vergnügte Ruh*, de manière à satisfaire les plus difficiles. Seul, parmi ces quatre artistes, M. Kohman, ténor, chantait pour la première fois à Bruxelles : il fit la meilleure impression, grâce à l'intelligence et au nuancé expressif de sa diction. Orchestre bien au point, secondé à merveille par M. Minet, claveciniste, et par M. Janssens, organiste.

M^{me} Wanda-Landowska éblouit tout le monde par la maîtrise avec laquelle elle exécuta diverses pièces de clavecin de Bach et l'extraordinaire concerto en sol mineur pour clavecin et orchestre d'archets. Rarement il nous fut donné d'ouïr de la musique ancienne interprétée avec une telle intensité de vie et en même temps avec un respect aussi absolu des œuvres et de leur style. C'est grâce à de telles exécutions que le public finira par prendre goût à cette *musique ancienne* à laquelle M^{me} Landowska a consacré un si beau livre ; il ne sera plus rebuté désormais par de froides et sèches reconstitutions historiques, marquées au coin du pédantisme et de l'indifférence esthétique. Mais il comprendra que les musiciens d'autrefois étaient tout aussi vivants que ceux d'aujourd'hui et qu'à la double condition de les étudier à fond et de les *aimer*, il n'est nullement impossible de communiquer avec eux et d'éprouver à nouveau les états d'âme et les sentiments qu'ils ont exprimés dans leurs œuvres.

Il nous faut louer sans réserve M. Zimmer de nous avoir, par son opiniâtreté dans la voie de ce qui est beau et bien, donné un concert aussi bien préparé et aussi remarquable par son programme et ses interprètes.

Ch. V.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, troisième concert du Conservatoire. Œuvres de Brahms, Mozart, J.-S. Bach, Beethoven.

Mardi 7 mars, à 3 heures, au Palais des Arts (42, rue des Palais), audition d'œuvres de femmes compositeurs organisée par le Lyceum de Bruxelles. Au programme : M^{mes} Busine de Groote, Coelet van den Boorn, dell'Acqua, Folville, Laenen, Matthysens, Van den Staepelle.

Vendredi 10, à 8 h. 1/2, Salle Érard, récital de chant par M^{me} Miry-Merck. Œuvres de Mozart, Schubert, R. Strauss, A. de Castillon, H. Duparc, E. Chausson, C. Debussy, A. de Greef, F. Rasse, T. Ysaye, A. Borodine, P. Juon, J. Sibelius, L. Wallner.

Dimanche 12, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, cinquième Concert Ysaye, sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de Sir Edward Elgar, compositeur, et de M. Jean Géraldy, violoncelliste. Programme : *Ouverture tragique* (Brahms) ; Concerto pour violoncelle et orchestre (J. Jongen) ; Symphonie en

la bémol majeur (E. Elgar), sous la direction de l'auteur; *Köl Nidzei*, adagio pour violoncelle et orchestre (Max Bruch); *Prélude de Parsifal et la Chevauchée des Walkyries* (R. Wagner). Répétition générale la veille, à 3 heures.

Mardi 14, à 8 h. 1/2, Nouvelle Salle (11, rue Ernest Allard) récital de piano par M^{lle} Alice Jones. OEuvres de Beethoven, Mendelssohn, Liszt, Brahms, César Franck, G. Fauré.

Dimanche 18, à 2 h. 1/2, Salle de la Madeleine, troisième Concert Durant, avec le concours de M. Florizel Von Reuter, violoniste. École allemande. Concerto en *fa* pour orchestre à cordes (Haendel); Concerto en *la* mineur pour violon et orchestre (J.-S. Bach); Symphonie (Ph.-Emm. Bach); Prélude de l'Hiver des *Saisons* (Haydn); Ouverture de la *Flûte enchantée* (Mozart); Concerto pour violon et orchestre (Beethoven); *les Murmures de la Forêt* (R. Wagner); *Don Juan*, poème symphonique (R. Strauss).

Mercredi 8 mars, à 8 heures, Salle du Conservatoire de Liège, cinquième Concert Dumont-Lamarque avec le concours du Cercle « Piano et Archets » (MM. Jaspar, Maris, Bauwens, Foidart et Vranken). Programme : Quatuor en *si* bémol (Beethoven); Sonate en *ré* pour piano et violon (Haydn); Quintette (Franck).

PETITE CHRONIQUE

M. Édouard Verstraeten a ouvert hier au Cercle artistique d'Anvers une exposition de ses œuvres récentes. Cette exposition sera accessible au public tous les jours, de 10 à 5 heures, jusqu'au 14 mars.

Le Congrès international de musique qui se réunira à Rome, au château Saint-Ange, à l'occasion des fêtes commémoratives de la proclamation de l'Unité italienne, comprendra six sections distinctes : *Histoire et littérature musicales*; *Musique proprement dite* (Théâtre lyrique, Musique religieuse, Chorale, Symphonique, Musique de chambre); *Philosophie de la musique et Sciences ayant rapport avec l'art musical*; *Didactique*; *Instruments de musique, orgues, lutherie, etc.*; *Droits d'auteur sur les œuvres musicales*.

Les dates du Congrès, des auditions et réceptions offertes aux congressistes seront fixées ultérieurement.

Les visiteurs de l'Exposition du Cinquantenaire à Rome auront, dit le *Guide musical*, le plaisir très rare d'entendre certaines œuvres remarquables des anciennes écoles italiennes. Le Théâtre Argentina représentera entre autres productions des écoles vénitienne et napolitaine : *Le Couronnement de Poppée* de Monteverdi, des fragments du *Ciasone* de Cavalli, de la *Dori* de Gesti, du *Tottila* de Legrenzi, des madrigaux de Lotti, Provenzale, Scarlatti... Le Théâtre Quirino promet, de son côté, des reprises de *Livietta e Tracolo*, de Pergolèse, du *Socrate immaginario* de Paisiello, du fameux *Matrimonio segreto* de Cimarosa et de son *Impresario in angustie*, de la *Regina di Golconda* de Donizetti, des *Precauzioni* de Petrella, enfin de *La Molinarella* et *La Cecchina* de Piccini.

Une exposition de pastellistes anglais du XVIII^e siècle sera ouverte à la galerie Brunner, à Paris, du commencement d'avril au 15 juin. Organisée par M. Robert Dell, qui fut le collaborateur de M. Armand Dayot pour l'exposition des Cent portraits de femmes en 1909, l'exposition des Pastellistes anglais réunira un choix d'œuvres des plus intéressantes et, pour la plupart, inconnues en France. Les bénéfices en seront partagés entre le « Victoria Home » de Meulilly et l'Orphelinat des Arts. Adresser toutes communications à M. Robert Dell, commissaire général, 9 rue Pasquier, Paris.

C'est le sculpteur Bourdelle qui exécutera le monument Jean Moréas, pour lequel un comité présidé par M. Anatole France et qui compte parmi ses membres MM. Léon Dièrx, Auguste Rodin, Paul Adam, Henri de Régnier, Adrien Mithouard, Stuart-Merrill,

Philippe Berthelot, A.-F. Hérold, Alfred Vallette, etc., recueille actuellement des souscriptions. Celles-ci doivent être adressées au trésorier de ce comité, M. Charles Durand, au *Mercur de France*, 26 rue de Condé, Paris.

Il y aura au printemps prochain deux « Saisons russes » à Paris. Indépendamment des représentations de ballets qu'organisent au théâtre du Châtelet MM. Serge de Diaghileff et Astruc, et dont nous avons publié le programme, des spectacles lyriques seront donnés au théâtre Sarah Bernhardt. Cette campagne d'opéra comprendra *la Roussalka* de Dargomyzski, *la Dame de Pique* et *Eugène Onéguine* de Tchaïkowsky, *le Démon* de Rubinstein, *la Fiancée du Tsar* de Rimsky-Korsakoff, et probablement *la Vie pour le Tsar* de Glinka.

Les recettes des six premières représentations de *l'Ancêtre* de Saint-Saëns à l'Opéra-Comique ont dépassé 42,000 francs. C'est dire le grand succès de cet ouvrage.

Il est à peu près décidé que la troupe complète du théâtre de Dresde se rendra en juin prochain à Paris pour y donner, sous la direction de M. Richard Strauss, six représentations d'*Elektra* et six représentations du *Rosencavalier*.

Le *Mystère de Saint-Sébastien* sera-t-il, dit *Paris-Journal*, joué cette saison ? Dans les milieux proches du poète, l'on commence à en douter.

La musique de M. Claude Debussy sera de toute façon prête, car le musicien se bornera fort probablement à ne donner qu'une partition moins importante qu'on ne l'a dit : c'est-à-dire des chœurs et des danses, dont ses cartons sont très riches.

M. Debussy ne connaît pas le *Mystère*, qu'on affirme encore inachevé. Mais le récit que M. Gabriele d'Annunzio lui en fit, le séduisit. Le premier acte de *Saint-Sébastien*, entièrement au point, contient de très réelles beautés. L'action de cet acte se déroule autour du triomphe du merveilleux éphèbe-soldat. Le style de M. d'Annunzio est encore celui que ses admirateurs et ses adversaires connaissent : des fusées d'images qui serpentent et éclatent, des phrases d'amour d'une grande douceur et d'une frappante beauté.

Sottisier.

Cet enfant terrible — l'histoire nous l'enseigne — est prompt à casser son jouet pour voir ce qu'il y a dedans. En ce moment-ci, regardez bien à travers les morceaux de son joujou et vous verrez que ce qu'il y a au fond, c'est le suicide!

ARTHUR MEYER, *Le Gaulois*, 14 janvier 1911.

LIBRAIRIE NATIONALE G. VAN OEST ET C^{IE}

72, RUE DE LA MONTAGNE, BRUXELLES

ÉDITIONS D'ART

LIBRAIRIE GÉNÉRALE : LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS,
ARTS ET MÉTIERS, HISTOIRE,
SCIENCES, COMMERCE ET INDUSTRIE, ETC.

Abonnements à tous les périodiques belges et étrangers.

Notre librairie fournit rapidement et aux meilleures conditions tous les livres belges, français, allemands, anglais, etc.

Envoi de livres à l'examen sur demande.



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez E. DEMETS, Éditeur

2, rue de Louvois, PARIS

- M. BÉCLARD. — **Péristéris** (LECONTE DE LISLE), chant et piano. — *Prix net* : 2 fr. 50.
ID. **Silence** (A. SAMAIN). — *Prix net* : 1 fr. 70.
- A. BERTELIN. — **Dilection, Une douceur splendide et sombre, Il pleut des pétales de fleurs, Musique, Dans le cristal des eaux** (A. SAMAIN), chant et piano. — 1 fr. 70 à 2 fr. 50.
ID. **Le Chasseur noir** (P. GÉRALDY), **Chanson grise** (F. BATALLE), **Lied** (BLANGUERNON), **Chanson** (H. VACARESCO), **J'ai jeté** (ID.), **Souffrance** (M. OLIVANT), chant et piano, 1 fr. 70 à 2 fr. 50.
- R. CHANSAREL. — **Caresse** (J. DE L'ESTOILLE), **Dédicace** (T. KLINGSOR), **Pastel** (G. SOULIER), chant et piano, 1 franc et 1 fr. 50.
- SWAN HENNESSY. — **Diverses pièces et variations** pour piano sur un thème obligé par SWAN HENNESSY, HUGO RASCH, GEORGES LOTH, AUG. DELACROIX et HERBERT FRYER. — *Le recueil* : 7 francs.
- SÁNDOR KOVÁCS. — **Bourrée bourrue** pour piano. — *Prix net* : 2 francs.
ID. **Toccata** pour piano. — *Prix net* : 2 francs
ID. — **Barafortus's Dreame** (auteur inconnu du XVI^e siècle), 1 fr. 75. **Quodlings Delight** (GILES FORNABY), 1 fr. 75.
ID. **Capriccios** en la maj., en mi maj. et en si bém. maj. (D. SCARLATTI), 1 fr. 75. et 2 francs. — **Étude** en la maj. (ID.), 1 fr. 75.
- ACHILLE PHILIP. — **Nocturne** (F. BONNAUD), chant et piano. — *Prix net* : 3 francs.
ID. **Elégie** (P. VIERGE). — *Prix net* : 1 fr. 75.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Suarès et la Connaissance de la Vie (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Heure heureuse (EMILE VERHAEREN). — Lettre de Paris (O. M.). — Les « Onze ». — « La Licorne ». — Le Concert du Conservatoire (H. L. B.). — Chronique théâtrale (G. R.). — Le Prix de Rome pour la Gravure. — Nécrologie : *Fritz von Uhde*; *Antonio Fogazzaro*. — Agenda musical. — Petite Chronique.

Suarès et la Connaissance de la Vie.

Un grand événement s'est passé depuis peu dans la vie d'un des plus authentiques poètes que nous possédions aujourd'hui. La dernière fois que j'ai parlé ici de M. André Suarès, c'était à propos de *Bouclier du zodiaque*, et je m'étais livré à une sorte d'analyse de son imagination. C'est que ce livre en effet, le plus beau peut-être que M. Suarès ait écrit, est encore un livre de pensée. Et la vie, encore qu'éprouvée avec une sensibilité parfois vive jusqu'à la souffrance, ne s'y dépose que décantée, filtrée, traitée par une alchimie mentale des plus rares. L'inconsciente volonté d'un poète à la fois naturaliste et initié achève de donner à ces chants de l'année un air d'ésotérisme. Elle semble retrouver, à travers les âges, la tradition des poètes orphiques et se plaire à enfermer sous la triple enveloppe des symboles : physique, humain et religieux, un dogme secret et mystérieux, très simple cependant. Jamais l'art de ce puissant écrivain qu'est M. Suarès n'avait à ce point de perfection servi sa faculté lyrique. Et pour moi, qui suis depuis longtemps l'évolution de cette magnifique

pensée, j'ai éprouvé alors, au plus profond de mon intuition, le sentiment que j'assistais là à quelque chose de définitif, d'achevé, et sur lequel personne ni le poète lui-même n'aurait plus à revenir. Un testament, oui vraiment. Dans ce long poème étrange et ardent, M. Suarès n'avait concentré, à son insu peut-être (car les plus graves démarches de l'esprit échappent au contrôle de notre conscience) les meilleurs éléments de son passé que pour en prendre congé. *Bouclier du zodiaque* est une apothéose, un aveu et aussi un abandon. Il m'a semblé, en écoutant la voix pleine d'autorité et de grandeur qui chantait les angoisses et les beautés de la pensée et de la nature sous la lumière éternelle du soleil, voir un autre homme qui attendait la fin du chant pour parler à son tour. Nous assistions à ce grave moment de l'existence d'un homme où cet homme doit choisir sa vie nouvelle. Et tant mieux si la douleur l'a conservé assez jeune de cœur pour que sa maturité n'ait plus à épouser que l'enthousiasme. Car alors, pour belle qu'ait été la première partie de son existence, la seconde sera plus belle encore, plus complète, plus noble, plus humaine.

C'est ce qui, je crois, s'est passé pour Suarès.

La révélation, je dirais physique, de ce nouvel état de son cœur, lui est venue, un matin, à Venise, lors d'un voyage en Italie, qu'il raconte (1).

Sans sommeil, il a passé dans la ville, fée le jour, la soirée et la nuit dans un enthousiasme qui prenait, l'une après l'autre, toutes ses raisons de vivre et les lui offrait comme un suprême bouquet. Il est mûr pour comprendre en lui-même quelque chose d'essentiel.

(1) SUARÈS. *Voyage du Condottiere. Vers Venise*. Paris, Édouard Cornély.

Nous avons bu aux Esclavons un vin roux de Chypre ; et plus tard, dans un bouge, aux zattere, avec deux jeunes filles ; et l'une pleurait, sous une lanterne rouge. Quand l'étoile du matin s'est levée sur le Lido et les îles, le batelier m'a enveloppé d'une couverture noire. Il m'a supplié de dormir : il avait peur pour moi. Et c'est lui qui a dormi une heure. Que cette heure fut féconde ! Au milieu de toute cette volupté, je prends ma force à deux mains, comme une hache. Je fends l'espace obscur qui me séparait encore de mon vœu le plus profond et de ma volonté. Dans cette gondole, je finis la tragédie de la mort et du désespoir le plus sombre que je portais depuis dix ans. Je connais un amour plus fort que les délices, plus vrai que les baisers, un amour qui peut vaincre le désir, et qui ne doit pas être rassasié.

Vous sentez, n'est-ce pas, qu'il s'agit là d'un changement profond. Certes, des mouvements secrets et intimes de tout l'organisme ont préparé la nouvelle attitude, mais c'est maintenant que le cerveau en prend conscience. Le *partage de midi* a eu lieu. Désormais, le poète va descendre avec une tranquille lenteur l'autre versant, le versant paisible de la montagne dont l'ascension avait été si pénible.

Le fait de vivre, tout nu, tout simple, dépouillé de toute exaltation littéraire, chose très étrange, n'est senti par l'homme qu'assez tard. Mais lorsqu'il le ressent, il éprouve vis-à-vis des angoisses métaphysiques de la jeunesse un sentiment de délivrance. En logique, ce devrait être l'adolescent qui goûte la plénitude de vivre et l'homme mûr les tortures de la pensée qui voit s'approcher le néant. En réalité, et sans doute par une indulgente et mystérieuse précaution de la nature, c'est l'inverse qui se passe. Chez la plupart des êtres hélas ! cela se traduit par un développement brutal de l'égoïsme matérialiste et par le désaveu de l'idéal de leur jeunesse. Mais chez les natures nobles, simplement, avec une connaissance plus directe et plus réfléchie de la vie s'affirme une conscience plus mûre, plus dépouillée de l'idéal primitif. C'est dans un essai, non dans un simple article qu'il me plairait de suivre, tout le long d'exemples à loisir commentés, la preuve de ce phénomène dans les derniers livres de M. André Suarès (1). J'y montrerais comment un poète pessimiste et personnel devient un moraliste sans perdre rien de son lyrisme, je noterais les insensibles passages qui l'ont amené à plus de douceur, à plus de largeur dans la compréhension des mobiles de tous les êtres, à plus de profondeur aussi. A chaque écaille qui tombe de la cuirasse du mépris volontaire apparaît un peu plus de la chair vivante, humaine. En se pénétrant mieux lui-même, il semble qu'il ait laissé pénétrer en lui davantage de l'humanité générale. Notez qu'il ne s'agit pas ici de contradictions. M. André Suarès restera toujours celui qui a le culte de l'ordre, de la hiérarchie et de

(1) SUARÈS. *Sur la Vie : Essais*, tomes I et II. Paris, Edouard Cornély.

l'héroïsme. Mais il rejette de son affirmation ce qu'elle contenait précisément d'anarchique et de trop individualiste par l'excès d'âpreté de son ton. Plus serein, il a plus d'autorité. Les derniers soupçons que l'on pouvait avoir d'une personnelle revendication s'évanouissent. Nous ne sommes plus en présence que d'un homme devenu enfin le maître souverain de ses facultés les plus entraînant, et qui se tient en discipline. Je ne sais quoi de plus clair, de plus pur est descendu en lui, grâce sans doute à une renonciation dont le poème l'*Allégorie d'Achille* (1) offre un saisissant et mélancolique symbole.

Ainsi je n'imagine pas que, du temps de *Voici l'homme*, il aurait pu s'approcher avec cette pénétrante sympathie de Stendhal, ou de Saint-Evremond ou de Benjamin Constant. Il le fait maintenant, et si bien que je ne sache pas avoir jamais lu sur ces trois hommes des pages aussi définitives. Même pour ceux envers qui il est sévère peut-être, comme Edgar Poe, cette sévérité n'est pas sans réserves : elle a quelque chose de généreux et de noble qui écarte l'idée de l'injustice.

Enfin, M. André Suarès, en acceptant de s'occuper de la vie, n'a point commis cette action sans portée que tant d'écrivains, jusqu'alors abstraits, se croient obligés de consentir à un certain âge, par je ne sais quelle obéissance à une mode. Non. Mais ayant au plus profond de lui-même senti le besoin d'une prise plus directe avec la vie, il a, suivant sa belle expression, *fendu l'espace obscur* qui l'en séparait, qui mettait comme un voile d'allusion entre elle et lui. Et, en devenant plus homme que philosophe, il devient davantage poète.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'HEURE HEUREUSE (2)

Le réveil intellectuel s'accuse partout. Voici qu'en des parcs aux beaux ombrages, dans l'air vivace et lumineux, les hauts laboratoires s'érigent les uns après les autres et élèvent aux différentes sciences des temples différents. Mais des chemins souvent parcourus les relient les uns aux autres pour indiquer combien les cultes séparés se rejoignent en une seule et totale adoration.

Des historiens à la pensée neuve et solidement documentée refondent notre histoire et affermissent par des arguments, jusqu'à ce jour négligés, notre conscience civique ; des orateurs soucieux de précis langage et d'éloquence vivante se lèvent dans nos assemblées. Nous possédons tels juristes modernes qui refondent le droit pour lui imprimer un caractère nettement moderne. L'équité les séduit plus que la justice verbale, et le fond des vérités les

(1) Id. *Essais sur la Vie*, tome II.

(2) Extrait de la belle préface écrite par M. Émile Verhaeren pour la *Belgique illustrée* de M. Louis Dumont-Wilden, dont la librairie Larousse poursuit la publication.

sollicite plus que leur forme. Jadis nos pas suivaient d'autres pas sur des routes tracées par d'autres pionniers, aujourd'hui nous essayons de tracer et de parcourir nos propres chemins. Nous en avons jeté dans les brousses d'Afrique pour nos colonisateurs et nos missionnaires. Nous nous évertuons à devenir peu à peu un peuple distinctif de tout autre peuple ; nous cherchons des méthodes personnelles et réalisons des œuvres spéciales. Ces essais d'individualité franche se manifestent surtout en notre littérature. Jadis la gloire que nous acquîmes dans les arts plastiques fut incontestée. Notre renommée littéraire s'étend à cette heure d'année en année sur l'Europe entière. L'Amérique se fait attentive. Nos poètes et nos prosateurs sont nos plus belles lumières. La tradition ne les entrave guère. Ils n'écrivent point avec deux siècles de littérature pesant sur leurs épaules. Ils connaissent la spontanéité et l'audace. Fils de la Flandre ou de la Wallonie, ils ont écouté l'âme de leur race, qui s'était tue depuis longtemps. Ils y ont découvert de douces ou puissantes forces endormies et les ont révélées et déployées au grand jour.

Les Van Eyck et les Rubens les avaient connues aux xv^e et xvii^e siècles et les avaient fait servir à des œuvres triomphantes. Depuis, elles s'en étaient retournées se perdre dans le peuple, comme les eaux fécondes se glissent dans les sables. Il les fallait recueillir à nouveau, les rassembler et en refaire des fleuves de fécondité et de puissance. Nos écrivains y réussirent : leurs livres en témoignent. Oh ! les belles pages imprégnées de sensualité et de mysticisme ! Oh ! les cris de la chair mêlés aux élévations de l'âme ! Oh ! les contrastes fondus, les antithèses entremêlées, les facettes multiples d'une même pierre dure et rayonnante !

La saveur de certains de nos poèmes se distingue de toute autre saveur. Nous ne possédons ni la souplesse ni la distinction françaises, ni la pureté lyrique des Anglo-Saxons, ni la profondeur sentimentale des Allemands, mais nous détenons la force rouge et épanouie et la douceur mystérieuse et résignée. Croyants ou incroyants, tous nos poètes sont religieux. Nous pénétrons de notre foi nos conceptions les plus réalistes du monde ; le scepticisme nous répugne ; nous nous sentons trop jeunes encore pour ne pas avoir confiance dans l'élan de chacun et dans l'effort de tous. Nous affirmons d'instinct où d'autres nient par intelligence. Comprendre, analyser et disséquer nous importe moins que d'agir, et ceux d'entre nous qui les premiers se levèrent pour imposer une littérature à leur pays, jadis hostile aux cadences et aux rimes, firent preuve de courage pratique et intelligent bien plus que de fantaisie et de rêve. Donc, que notre développement soit matériel ou intellectuel, toujours nous tenons compte de ce que nous voyons avec nos yeux, là, devant nous.

Disons encore que, grâce à ce souci de la réalité immédiate, nous agissons et pensons avec un invariable et tenace bon sens. Peu m'importe que ce mot se colore aux yeux de certains d'une teinte déplaisante, j'aime à l'employer pour caractériser notre manière de sentir. Nous manquons de délicatesse et de raffinement, mais grâce à ce bon sens séculaire nous possédons quand même une manière de tact qui nous éloigne de la préciosité et de la mignardise et nous fait détester les paroles creuses et les parades vaines.

ÉMILE VERHAEREN

LETTRE DE PARIS

Le Petit Musée Baudouin n'est pas un musée ordinaire. Les surprises y succèdent aux surprises. Il y a quelques mois, nous étions conviés à y contempler des peintures de M. Camille Mauclair, plus célèbre jusqu'ici dans l'art de manier la plume que dans celui d'écraser le pastel ou de triturer les pâtes colorées... Cette fois, événement plus imprévu encore, ce sont des broderies de notre distingué collaborateur Francis de Miomandre qu'abrute, soigneusement exposées en d'élégantes vitrines, le Musée. Des broderies ? Oui, des broderies capricieuses et fines : signets, couvertures de livres, étoles, coussins fleuris d'iris et de capucines, animés d'un vol de papillons ou blasonnés de paons héraldiquement affrontés, et jusqu'à la minuscule chape en satin blanc de la tortue Gazelle, dont la vie et les aventures vont, ces jours-ci, réjouir les *Bibliophiles fantaisistes*. Sur cette chape, ô des Esseintes, s'éveille, dans un quadrillé de fils de soie, tout un printemps de myosotis et de primevères. Prix Goncourt, à quelles ambitions l'auteur de *l'Ingénu* pourrait-il s'élever si quelque Poiret, si le fastueux Doucet s'avisait de créer une Académie des Arts-et-Métiers à broder ! Ce qui déconcerte, c'est qu'un écrivain aussi laborieux, dont la jeune gloire est assise sur trois romans, deux volumes de critique et un recueil de poésies, sans compter sa collaboration régulière à *l'Art moderne*, au *Feu*, à *l'Art et les Artistes*, — et ne parlons pas des ouvrages sous presse ou en manuscrit, — ait trouvé le temps (est-ce la nuit ? ou peut-être pendant ses trajets en tramway ?) de tracer patiemment sur de soyeux tissus ses arabesques multicolores. Écrire un roman lorsqu'on est couturière, passe encore, — et cela s'est vu. Mais broder quand on exerce la profession d'écrivain !...

M. de Miomandre a d'ailleurs rencontré en M^{lle} De Witte, — une brodeuse exclusivement brodeuse, celle-ci, ou tout au moins dont les travaux littéraires sont jusqu'ici demeurés secrets, — une rivale redoutable. Sous ses doigts agiles châles, écharpes, corsages, toute la parure féminine s'embellit de motifs empruntés à la flore, à la faune, habilement stylisés selon une sûre méthode décorative, et la conception de l'artiste est servie par une irréprochable interprétation technique.

Aux murs et pour compléter cet ensemble, M. Morerod déploie, en une suite de tableaux et de dessins, les aspects de l'Espagne radieuse : paysages éclatants vus avec la sincérité et l'enthousiasme juvénile d'un Dario de Regoyos, types de cigarières et de gitanes crayonnés d'une main ferme et souple à la fois, sans artifices, avec un louable souci de vérité.

M. Morerod, on le sait, fut pour M. Gémier un précieux collaborateur dans l'adaptation scénique de *la Femme et le Pantin*, qui poursuit au Théâtre Antoine une glorieuse carrière. De plus en plus s'introduit l'usage dans les théâtres, afin d'échapper aux invariables routines des décorateurs professionnels et attitrés, de prendre conseil d'artistes que la direction de leur esprit et la spécialisation de leur art désignent spécialement pour telle ou telle réalisation dramatique. L'initiative prise à cet égard par M. Jacques Rouché a produit, on le sait, les plus heureux résultats et les spectacles offerts sous sa direction par le Théâtre des Arts ont tous un réel attrait artistique.

Le plus récent se compose de *Fantasio*, œuvre de jeunesse d'Alfred de Musset qu'ignorait notre génération, et du *Dépensier*, un acte de M. Léon Frapié qui, sous une forme légère et ironique, touche à un problème grave.

C'est M. Georges d'Espagnat qui fut chargé de reconstituer par des décors et des costumes dont la fantaisie n'exclut pas le style, l'atmosphère de *Fantasio*. Il l'a fait avec goût et avec intelligence, en s'inspirant comme, pour les spectacles précédents, MM. Dethomas, Dréza, Delaw et autres, de l'esthétique nouvelle qui s'efforce de simplifier et de synthétiser le décor en l'adaptant étroitement aux situations, de le styliser par des recherches de rythme et d'effets plastiques au lieu de poursuivre un vain réalisme en désaccord avec les nécessités de la scène.

La comédie romanesque du poète à ses débuts, que traversent des souvenirs shakespeariens et qu'un romantisme suraigu caresse de son aile, a trouvé en M^{lle} Céline Guyon une interprète exquise qui est le charme et le sourire de cet imbroglio compliqué. Et M. Gaston Dechamps est fantasque, grandiloquent et volubile à souhait dans le rôle du bohème raisonneur et philosophe que d'extraordinaires aventures jettent au cachot dont une princesse compatissante lui ouvre secrètement les portes.....

Soirée d'art et de souvenir, plongeon dans un passé qui, déjà, est de l'histoire; régal de lettrés et de curieux qui, peut-être, ne satisfait qu'à demi l'appétit du public, mais que le Théâtre des Arts se devait d'offrir à ceux qui secondent son généreux effort.

Le Dépensier, qui sert à *Fantasio* de lever de rideau, s'oppose par son modernisme et par la simplicité des ressorts dramatiques aux véhémentes tirades et aux invraisemblables épisodes de l'œuvre célèbre d'Alfred de Musset. On y voit un brave homme, romancier et journaliste, moraliser doucement son fils adolescent trop prompt à s'enorgueillir de sa première bonne fortune et éveiller peu à peu en lui des remords. Ce Louis que M^{me} Dufortin, épouse parcimonieuse et caissière économe du ménage, abandonna à son mari pour quelque achat, le jeune Albert, sermonné par son père, ira le porter à la midinette qui lui fut accueillante et qu'il oublia de remercier. Peut-on être plus dépensier que ce père prodigue?

L'historiette est racontée par M. Frapié avec tact, avec esprit, en termes mesurés qui révèlent un écrivain délicat. La légèreté, l'aisance, le naturel parfait que mirent à l'interpréter MM. Durec, Marcel Millet et Dieudonné, ainsi que M^{me} Mady Berry, contribuèrent au succès de cette petite pièce originale et satirique.

Dans le domaine musical, signalons pour le choix des programmes et leur remarquable interprétation les séances de musique de chambre données tous les mercredis de mars à la Salle Erard sous les auspices des éditeurs Durand. On applaudit, au premier concert, le quatuor à cordes de Saint-Saëns, la sonate pour piano et violon de M. Samazeuilh, le Trio n° 3 d'Edouard Lalo, les trois poèmes inspirés à M. Ravel par *Gaspar de la Nuit*, qui valurent aux auteurs et aux exécutants, MM. J. Thibaud, A. Cortot, R. Vinès et le Quatuor Hayot de chaleureux applaudissements. Mercredi dernier, M^{lle} Blanche Selva interpréta avec son extraordinaire maîtrise et sa rare pénétration musicale la Sonate pour piano de M. Vincent d'Indy et les *Rustiques* de M. A. Rousset (dont un Poème symphonique en trois parties, *Évocations*, que lui inspira un récent voyage aux Indes, paraîtra prochainement). La Sonate pour violoncelle et piano (n° 2) de Saint-Saëns et un évocatif quatuor à cordes de M. Roger-Ducasse complétèrent cet éclectique et intéressant programme. Mercredi prochain et les mercredis suivants, des auditions d'œuvres de MM. Debussy, Magnard, Chevillard, Paul Dukas, Witkowski, Widor, Guy-Ropartz et d'autres pages de MM. Saint-Saëns et Vincent d'Indy grouperont à nouveau les fervents de la musique pure, et aux

noms des interprètes cités s'ajouteront ceux de M^{lle} Marthe Dron, de MM. Edouard Risler, A. Parent, Polhain et de M. Debussy lui-même. Ainsi s'achèvera cette revue des principales œuvres de musique de chambre de la florissante et radieuse école française contemporaine.

O. M.

LES « ONZE »

On nous annonce la fondation à Liège d'une association artistique dont les statuts ne manquent pas d'originalité :

Art. I. — Sous la dénomination « Les XI », il est formé un Cercle de peintres-amateurs désireux d'exposer un ensemble de leurs œuvres.

Art. II. — La première exposition sera ouverte au printemps 1914, dans la salle de la Bibliothèque de la Ville, rue des Chioux, et restera ouverte pendant onze jours.

Art. III. — Chaque membre du Cercle aura le droit d'y exposer onze œuvres.

Art. IV. — L'exposant sera entièrement libre du choix de ses œuvres. Il n'y aura pas de jury d'admission.

Art. V. — Chaque exposant pourra vendre ou non, et fixera les prix.

Art. VI. — Les œuvres devront être encadrées.

Art. VII. — La cotisation annuelle est fixée à onze francs.

Art. VIII. — La quittance sera présentée le 11 janvier, par les soins de la trésorière, Madame P. Trasenster.

Art. IX. — Toute la correspondance devra être adressée à M. Florent Desoer, secrétaire.

Art. X. — Dans le cas de démission ou de disparition d'un des membres fondateurs, son remplaçant devra être nommé à l'unanimité des dix autres.

Art. XI. — On...ze réunira le 11 de chaque mois, dans un salon à convenir.

Les artistes appelés à faire partie de cette société sont : M^{mes} M. Trasenster, Hélène Nève, Marcelle Van Hoegaerden, M^{lles} M. de Laveleye, Claire de Terwangne, Durieu, MM. F. Desoer, H. Frédéricq, Camille Masius, Ernest Picard et Élie Quoilin.

M. Albert de Neuville, en souhaitant dans *l'Œuvre des Artistes* bon succès aux Onze ajoute :

« La lecture des statuts de leur société nous a procuré une once de bon sang et s'il est permis que chez eux, des mots flamands se pron...onzent, nous leur conseillerions de prendre comme devise : « Onze Vriede » ou « Onze Kunst ». Nous regrettons seulement de ne pas voir figurer parmi les œuvres à exposer, des objets en brrr...onze.

Quoi qu'il en soit, ce Cercle mérite d'avoir son premier Salon inauguré par un nonce, ou par un b...onze. »

Le premier Salon des XI sera inauguré le 2 avril prochain (Pourquoi pas le 11 ?). Un concert sera donné au profit d'artistes nécessiteux le 4 avril avec le concours de M^{lles} N. et M. Trasenster, N. Dufrenoy, J. Desoer, MM. J. de Ponthière et A. Greiner.

« LA LICORNE »

La Licorne, nouveau recueil de littérature et d'art dirigé par MM. Marc S. Villiers, Arthur H. Cornette et Jean Hostie, annonce en ces termes sympathiques et élégants, sa naissance prochaine : Sans prétendre le moins du monde à toucher l'intérêt de nos

contemporains abondamment pourvus de manuels pratiques et d'éditions à bon marché, *la Licorne* se flatte de paraître pour l'agrément « of the happy few », de ces privilégiés qui ont des loisirs et dont c'est le trait d'aimer, par-dessus tout, la littérature, les musées, les voyages et les entretiens inutiles.

Que leur sort les attache à Moscou, à Londres, à Florence ou à Pesth, c'est à ces curieux qu'elle médite de s'adresser si leur goût les convie à sortir du temps présent, à disputer librement d'art et à préférer toujours au banal butin d'anthologie quelque divine médaille enfouie, dont il faut effacer avec soin la poudre et la rouille.

Sur les sujets qu'elle vient de faire pressentir, *la Licorne* publiera surtout des « essais », ce mode d'expression étant mieux que tout autre susceptible de traduire par sa souple et concise élégance les plus subtiles nuances de la culture moderne ; mais, autant que possible, les œuvres seront données dans leur texte : *la Licorne*, présumant le bien de ses lecteurs, suppose que les langues leur sont familières et que devant les classiques ils ne boudent pas plus qu'un « graduate » d'Oxford.

On lira donc dans chacun des cahiers des essais variés ; on y trouvera aussi des récits, des réflexions sur le piquant des mœurs et le vif des caractères, le tout mélangé de portraits, de pointes et de menus propos ; on y verra de plus une exposition d'images d'un dessin raffiné. Des fois, la main du « connoisseur » ira toute seule retirer de l'oubli une page mémorable, dont la vertu est de ne pas vieillir, et ce sera la « Vitrine de l'Amateur ». Enfin les livres nouveaux auront leur place, sans qu'on leur garantisse pour cela des égards particuliers.

Collaboreront à *la Licorne* : MM. Charles Bernard, Dr Fr. Blei, Lawrence Binyon, Ary Delen, Max Elskamp, James Ensor, Jean de Bosschère, Edmond de Bruyn, Jan Greshoff, R. Günste, Geerten Gossaert, Selwyn Image, Edmond Pilon, Emil Preetorius, Constantin Somoff, Henri Thaon, Jan Toorop, P. N. Van Eyck, Freiherr von Gebstall, Dr Georg von Lukacs, Marc S. Villiers, A. H. Cornette, Jean Hostie.

Les premiers cahiers contiendront des essais sur : le Décor français du Poussin, les Condottieri, Ernest Dowson, « The great Plague of London », l'Esthétique de la Danse, les Métiers divins, lord Alfred Douglas, les Pirates, Ch.-L. Philippe, Lawrence Sterne, Grenade au XVII^e siècle, Novalis, les Dandys, le Virtuose, Sappho, les Voyages imaginaires, Carel Fabricius, Geo Brummel Esq., Stefan George, Søren Kierkegaard et Régine Olsen, De nieuwe danskunst van Lily Green en Andreas Pavley, etc.

La Licorne paraîtra tout d'abord en une première série de six cahiers. Ces cahiers, d'au moins 64 pages, seront imprimés en deux couleurs au moyen de caractères elzévir gras, sur papier à la cuve des manufactures royales Van Gelder Zonen, format propatria in 4^o, avec lettrines et vignettes originales.

L'impression se fera par les soins de la Maison J.-E. Buschmann, à Anvers. Le tirage de *la Licorne*, dont le premier cahier paraîtra à la fin du mois, sera limité au nombre de souscripteurs.

Le prix de la souscription aux six cahiers est de vingt-cinq francs pour la Belgique et la France ; vingt marcs pour l'Allemagne ; vingt-cinq couronnes pour l'Autriche ; dix florins pour la Hollande ; une guinée pour la Grande-Bretagne. Les souscriptions peuvent être adressées à M. Marc S. Villiers, 2, Porchester street, Cambridge Square, London W.

Le Concert du Conservatoire.

Certains concerts précédents furent peu goûtés ; la Société des Concerts du Conservatoire avait une revanche à prendre. Elle l'a tenté dimanche dernier, en composant un programme d'excellente qualité. Mais il faut lui faire crédit de quelque temps encore avant de pouvoir admirer ses interprétations. La *Symphonie* (deuxième, ré majeur) de Brahms a paru bien préparée ; mais pourquoi faut-il qu'en dehors des pays allemands, on craigne de donner à cet admirable musicien la fantaisie, la liberté d'expression et de mouvement, l'intensité soutenue sans lesquelles il apparaît opaque

et sommeillant ? Seul, Ysaye nous révèle parfois la vie et la tendresse des symphonies de Brahms.

Le joli *quatuor* concertant pour instruments à vent, de Mozart, et les fragments lumineux de Bach constituaient deux numéros de choix ; on se serait attendu à plus de charme dans l'exécution, plus de finesse et d'entrain aisé. Enfin, *la Cinquième Symphonie* de Beethoven n'a pas relevé l'allure de l'interprétation générale. Le *finale*, bien gros, fouetté et brutal, a déçu. Il reste encore, pour la Société des Concerts du Conservatoire, une part de revanche à prendre.

H. L. B.

Chronique théâtrale.

MM. Tricot et Wappers font jouer en ce moment, à l'Alcazar, une suite au *Mariage de M^{lle} Beulemans*. Cela s'appelle paradoxalement : *le Divorce de M^{lle} Beulemans* et cela n'est pas fort intéressant. Il n'y a dans tout cela d'intéressés que les auteurs eux-mêmes, qui ont voulu tout simplement gagner un peu d'argent en revendant les bouts de cigares abandonnés par autrui. Et l'art, ni la littérature, ni même le théâtre, n'ont rien à voir en cette « affaire ».

G. R.

Le Prix de Rome pour la Gravure.

Le grand concours quinquennal de gravure pour le prix de Rome aura lieu en 1911. Tout artiste belge ou nationalisé peut être admis à concourir s'il n'a pas atteint l'âge de 31 ans le 31 décembre 1911.

Le lauréat reçoit, pendant quatre années consécutives, une pension de voyage de 4,000 francs pour compléter ses études à l'étranger. Outre le grand prix, il peut être décerné un second prix (médaille d'or de la valeur de trois cents francs) et une mention honorable.

Le nombre des concurrents est limité à six, sauf les exceptions prévues par le règlement. Mais quel que soit le nombre des concurrents, ceux-ci doivent prendre part à une épreuve préparatoire qui s'ouvrira à l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers le 19 avril, à 11 heures. Les listes d'inscription seront irrévocablement closes samedi prochain, 18 mars, à six heures du soir.

NÉCROLOGIE

Fritz von Uhde.

Le peintre Fritz von Uhde, que rendirent célèbre ses transpositions dans le décor de la vie moderne des scènes de l'Évangile, est mort à Munich le 25 février dernier. Né à Wolkenburg (Saxe) le 22 mai 1848, il avait donc moins de soixante-trois ans.

Sa vocation se dessina tard. Uhde avait débuté par la carrière des armes et ce n'est qu'en 1877, après avoir quitté l'uniforme, qu'il commença ses études, à Munich d'abord, puis à Paris sous la direction de Munkacsy.

L'originalité et la hardiesse de ses compositions lui valurent rapidement une notoriété universelle. Assidu des grandes expositions d'Allemagne, de Paris, de Bruxelles, de Londres, etc., il connut de grands succès. Récemment, pour fêter le soixantième anniversaire de sa naissance, les artistes de Munich organisèrent une exposition rétrospective de ses œuvres où l'on groupa maintes toiles qui, en leur temps, soulevèrent de vives polémiques et sur lesquelles l'attention s'est blasée peu à peu.

Antonio Fogazzaro.

L'une des figures les plus marquantes des Lettres italiennes, Antonio Fogazzaro, vient de mourir à Vicenze à la suite d'une douloureuse opération. *Paris-Journal* résume en ces termes la

brillante carrière de l'écrivain : « Il avait débuté à l'âge de trente ans en écrivant des poèmes : *Souvenirs du lac de Côme, Aube vénitienne, Nymphes des fontaines et du lac, Ta nouvelle maison, Miranda, Valsolda.*

Miranda était une sorte de récit en vers d'un amour platonique. *Valsolda* fut remarqué pour ses qualités de poésie descriptive. Fogazzaro s'essaya aussi à des essais philosophiques. Mais ce fut surtout comme romancier qu'il s'affirma en unissant dans ce genre d'œuvres ses qualités de poète et de philosophe. Fogazzaro rêvait de concilier l'hypothèse scientifique de l'évolution avec le catholicisme, et la liberté avec la croyance. Avant de s'attaquer à des livres aussi graves, il en donna dont la pensée était moins abstraite, comme *Malombra*. Dans *Daniel Cortis*, il exprima, à la faveur d'un récit où il célèbre l'amour platonique, ses idées sur l'avenir de la monarchie italienne. Il rêvait, en effet, d'un parti conservateur qui poursuivrait en même temps la réalisation d'audacieuses réformes sociales. Mais ses idées de progrès ne tuaient pas en lui son amour du passé; il le montra dans ce livre, *le Petit Monde d'autrefois*, qu'il opposa à cet autre, *le Petit Monde d'aujourd'hui*.

Ses idées qu'il exposa dans diverses brochures, *Pro libertate, l'Origine de l'Homme et le sens religieux*, etc., le firent accuser de modernisme quand éclata cette grande querelle religieuse. On se souvient du bruit que fit son roman, *le Saint*, qui est par excellence un roman de discussions religieuses et qui fut condamné par Pie X. Son personnage, le Saint, représentait ceux qui rêvaient comme lui d'une adaptation du dogme catholique à l'intelligence moderne. Il faisait dire dans ce livre à son « héros » que l'Église était malade; que quatre esprits malins étaient entrés en elle pour la détruire : l'esprit de mensonge, l'esprit de domination, l'esprit d'avarice et l'esprit d'immobilité. Il y donnait cette définition de Dieu : « Celui qui est mieux connu des générations humaines à mesure qu'elles progressent dans la civilisation et la science. Celui qui peu à peu transforme et élève l'idéal des peuples en se servant en temps opportun, pour gouverner la terre, des idéals éphémères et inférieurs. » Ces propositions parurent à Rome entachées d'un modernisme redoutable. *Le Saint* fut condamné, et Fogazzaro, qui se déclara toujours catholique, se soumit sans réserve. La *Revue des Deux Mondes* publie actuellement son dernier roman, *Leila*, qui semble être son testament intellectuel. Son héros s'y déclare l'adversaire du modernisme.

Comme on le voit, le roman fut surtout pour Fogazzaro un moyen d'exprimer ses idées à la faveur d'un récit. Mais on y trouve de belles descriptions, de la puissance, une analyse fine des caractères et des qualités de force dramatique, ainsi que de beaux accents.

Fogazzaro aimait beaucoup la France et était passionné de notre littérature, qu'il connaissait très bien. Il avait écrit lui-même la préface de la traduction française de *Malombra*, le premier de ses romans qui avait été traduit en français.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, cinquième Concert Ysaye sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de sir Edward Elgar, compositeur, et de M. Jean Gérardy, violoncelliste. Première audition de la Symphonie en la bémol maj. de Sir Edward Elgar, sous la direction de l'auteur, et du Concerto en ré maj. pour violoncelle et orchestre de M. Joseph Jongen. Œuvres de Brahms, Max Bruch et R. Wagner.

Lundi 13, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, deuxième concert de la Société nationale des Compositeurs belges, avec le concours de M^{me} Fassin-Vercauteren, M^{lle} M. Laenen, J. Samuel, MM. Dautzenberg, A. Wilford et M. Jaspar. Œuvres de MM. P. Gilson, A. Wilford, M. Jaspar, L. Mawet et R. Moolaert.

Mardi 14, à 8 h. 1/2, à la Nouvelle Salle, 11 rue Ernest Allard, récital de piano par M^{lle} Alice Jones. Œuvres de Beethoven, Mendelssohn, Liszt, Brahms, César Franck et G. Fauré.

Mercredi 15, à 8 h. 3/4, au Conservatoire. récital de chant par M. Ernest Van Dyck. Lieder de Schubert, Schumann, Brahms, G. Fauré et d'auteurs belges.

Vendredi 17, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, audition d'œuvres pour deux pianos (W.-F. Bach, Mozart, Schubert, Schumann, Chabrier, etc.) par M^{lles} G. François et Gladys Mayne, avec le concours de M^{me} Ilka Bolska.

Dimanche 19, à 2 h. 1/2, Salle de la Madeleine, troisième concert Durant.

Lundi 20, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M. Jules Firquet. Au programme : Beethoven, Mendelssohn, Schumann, Chopin, Wieniawski, Debussy, Rubinstein, Liszt.

Mardi 21, à 2 h. 1/2, première audition musicale de la Libre Esthétique (Musée de peinture moderne). — A 8 h. 1/2, Nouvelle Salle (11, rue Ernest Allard), troisième séance du Quatuor Zoellner. Quatuors de César Franck et de Debussy; Sérénade italienne de H. Wolf.

Mercredi 22, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, sous le haut patronage de S. A. R. M^{me} la comtesse de Flandre, récital de violon par M^{lle} Alma Moodie. Œuvres de Bach, Schubert, Chopin, Sarasate, Wieniawski, Paganini.

Judi 23, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, troisième concert Crickboom. Œuvres de J.-B. Senaillé, Mozart, Wieniawski, Crickboom.

Dimanche 2 avril, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, sixième Concert Ysaye.

Dimanche 9 avril, à 2 heures, quatrième concert du Conservatoire. Audition de *la Légende de Sainte-Élisabeth*, oratorio de F. Liszt pour soli, chœurs et orchestre, avec le concours de M^{lle} Elsa Homburger, M^{me} Wybauw-Deuilleux et M. Henry Seguin.

PETITE CHRONIQUE

C'est le samedi 18 mars, à 2 heures, que s'ouvrira au Musée moderne le Salon de la Libre Esthétique, auquel le double hommage rendu, par un groupement de leurs œuvres, au statuaire Van der Stappen et au peintre Cross, morts tous deux l'année dernière, donnera un particulier intérêt.

Comme les années précédentes, le jour de l'inauguration sera exclusivement réservé aux membres protecteurs de la Libre Esthétique, à la Presse, aux titulaires de cartes permanents et aux artistes invités. A partir du lendemain, dimanche, le Salon sera dès 10 heures du matin accessible au public (Prix d'entrée : un franc).

Des auditions de musique nouvelle auront lieu tous les mardis à 2 h. 1/2.

Expositions ouvertes :

Au MUSÉE MODERNE, *Pour l'Art*, dont la clôture aura lieu demain lundi.

Au CERCLE ARTISTIQUE, MM. Alexandre Marcette et Liévin Herremans.

A la MAISON DU LIVRE (3 rue Villa-Hermosa), *la Beauté du Livre*, suite de planches composées par M. Charles Doudelet et qui révèlent les documents les plus caractéristiques de l'histoire du Livre à travers les âges.

MM. Kufferath et Guidé se sont rendus la semaine dernière à Paris tout exprès pour assister à une représentation de *l'Oiseau bleu*. La merveilleuse féerie de Maurice Maeterlinck sera très probablement jouée en mai au Théâtre de la Monnaie par la troupe et avec les décors du théâtre Réjane où l'œuvre triomphe en ce moment.

Les conférences organisées au Cercle artistique sur la Belgique ont lieu régulièrement. A M. Paul Hymans, qui ouvrit la série en étudiant la Vie politique de notre pays succéda, hier, M. Maurice des Ombiaux qui étudia la Belgique dans sa Vie intime, ses coutumes, ses mœurs locales, etc. Samedi prochain, M. Jules Destrée parlera de sa Vie artistique et le samedi suivant, pour clore le

cycle, M. Georges Virrès analysera sa Vie littéraire. Les entretiens ont lieu à 4 h 1/2.

Une Section instrumentale vient de se constituer sous la direction de M. Van Heck en vue de concerts symphoniques à créer au Cercle.

La ville de Bruxelles vient, dit la *Chronique*, de faire pour son musée, — qu'elle va enfin ériger, espérons-le, — un héritage magnifique. M. Evenepoel, le collectionneur connu qui vient de mourir, lui a légué son admirable collection de porcelaines de Bruxelles. D'autre part, le défunt a légué à l'Etat sa collection de delfts, qui est également une des plus belles qui existent.

Rappelons qu'une fête artistique sera donnée aujourd'hui dimanche, de 2 à 7 heures, à l'hôtel Astoria (103, rue Royale), au profit de l'Ecole belge d'Infirmières diplômées et sous les auspices de l'*Entr'aide*, comité d'assistance d'œuvres sociales composé de M^{mes} Anspach Puissant, P. Boël, F. Cattier, L. Errera, Gilbert-Michelet, L. Graux, P. Hymans, P.-E. Janson, Lorthioir-De Mot, P. Orts et Stoelet.

L'*Art Contemporain*, dont le Salon ouvert actuellement à Anvers obtient un très grand succès, vient de décider qu'une tombola composée d'œuvres acquises à l'exposition serait tirée à l'issue de celle-ci, le 30 mars. Ont été achetés jusqu'ici : un bronze de J. Bernard; *Aux bassins*, par R. Bosiers; *Mer orangeuse*, par Ch. Cottet; *Fille hollandaise*, par P. Done; *Bord de chemin*, par A.-J. Heymans; *Femme à l'orange*, par G. Lemmen; *Intérieur*, par X. Mellery.

De Paris :

Nous apprenons avec plaisir que le Conseil municipal et la majorité du Comité Villiers de l'Isle-Adam ont refusé la maquette proposée pour le monument qu'on se dispose à ériger à Paris à la mémoire de l'écrivain. Le monument sera mis au concours, et c'est tant mieux car le projet, dont une reproduction « ornait » les demandes de souscription adressées aux amis et admirateurs de Villiers, était si affreusement laid que la plupart de ceux-ci — et nous sûmes du nombre — refusèrent de souscrire. Qu'on mette en circulation de nouveaux bulletins lorsqu'on sera fixé sur la personnalité de l'artiste chargé d'exécuter le monument : ils seront certes mieux accueillis.

La Société Nationale des Beaux-Arts, qui organise chaque année, à Bagatelle, des expositions rétrospectives, abandonnant momentanément l'exposition projetée des portraits de souverains, a décidé, pour le printemps, de faire revivre « la Mode à travers les trois derniers siècles ».

Des portraits d'hommes et de femmes, des tableaux de genre, des costumes, des parures et tous les objets se rapportant à la toilette masculine et féminine, réunis en un même local, permettront de reconstituer la vie de ces temps passés.

Une large part sera donnée aux collections de ces gravures en couleurs si recherchées des amateurs.

M. Jules Maciet, le regrette président de l'Union centrale des Arts décoratifs, a légué à divers musées les magnifiques collections qu'il avait, avec un goût sûr, réunies. Ses tableaux et dessins, donnés à l'Etat, iront au Louvre, au Luxembourg et au Musée de Lyon. Tous les objets d'art, sans exception, seront remis au Musée des Arts décoratifs.

L'Union centrale pourra, d'autre part, faire un choix parmi les livres de la bibliothèque de M. Maciet, qui est importante. Les autres livres seront offerts à la ville de Château-Thierry.

Un monument sera érigé à la mémoire d'Emmanuel Chabrier à Ambert (Puy-de-Dôme), ville natale du compositeur. Dû au sculpteur Vauray, ce monument se composera d'un buste en bronze, agrandissement de celui que fit de l'auteur de *Gwendoline* Constantin Meunier, et d'un groupe formant socle et figurant un chévrier antique jouant de la flûte de Pan ; un banc demi-circulaire, où seront sculptées les armes d'Auvergne et celles de la ville d'Ambert, complètera l'ensemble.

La maquette de M. Vauray a été reçue par le comité et est actuellement exposée à Ambert.

Une exposition internationale d'art chrétien moderne s'ouvrira sous le patronage de l'Union centrale des Arts décoratifs dans les salles du Pavillon de Marsan au mois de novembre 1911.

Les représentants les plus autorisés de l'art chrétien à l'étranger seront invités à participer à cette Exposition. La plus large part est dès à présent réservée aux œuvres d'art décoratif.

L'Académie française, qui distribue chaque année des centaines de milliers de francs en prix de toute nature, s'est avisée — et à juste titre — que le roman avait une part trop minime dans la répartition de cette manne académique.

Or, l'illustre Compagnie est entrée récemment en possession de legs importants qui lui ont été faits sans spécification spéciale de destination; elle dispose, en outre, des reliquats de diverses fondations. Aussi a-t-elle décidé d'employer le revenu de ces diverses sommes à la fondation d'un nouveau prix littéraire plus spécialement destiné au Roman et, sur le rapport de M. Thureau-Dangin, secrétaire perpétuel, voté la création d'un *Grand Prix de Littérature*, destiné à récompenser un roman ou toute autre œuvre d'imagination en prose, d'une inspiration élevée, publiée au cours des deux années précédentes. Ce prix, d'une valeur de 10,000 francs, ne pourra être divisé; il sera décerné tous les ans, mais seulement s'il se trouve un ouvrage qui en soit jugé digne.

Les auteurs n'auront point à poser eux-mêmes leur candidature : une commission désignée par l'Académie sera chargée de lui proposer l'ouvrage qui lui paraîtra mériter une récompense.

L'Heure espagnole de M. Ravel, dont M. Albert Carré ajourne de saison en saison la représentation, vient d'être distribuée à M^{lle} Geneviève Vix et à M. Jean Périer. On peut espérer que l'œuvre passera avant la fin de l'hiver. L'exécution sera dirigée par M. Hasselmans.

Molière fut interdit en France sous la Restauration ! C'est *Paris-Journal* qui ajoute cette perle à la parure, déjà somptueuse, de la Censure en publiant la lettre suivante, adressée par le maire de Saumur à M. Garnier, directeur des spectacles en cette ville :

Ce 6 septembre 1815.

Monsieur,

J'étais hier soir à la représentation que vous avez donnée de *l'Ecole des Femmes*, de Molière. Tout en rendant justice au mérite de cet auteur, je vous prie d'extraire, pendant votre séjour dans notre ville, de votre répertoire les pièces, soit de lui, soit d'autres qui seraient dans le même style.

Vous ne devez pas être surpris, donnant des pièces semblables, de ne pas voir beaucoup de dames, puisque celles qui s'y trouvent voudraient ne pas y être.

M. HY. MAYAUD.

Il est, paraît-il, décidé qu'une exposition d'art sacré aura lieu au Vatican pendant l'Exposition universelle de Rome. Ce projet aurait rencontré l'approbation de plusieurs cardinaux et les trésors que renferment les palais du Vatican seraient groupés à cette occasion. Le bruit mérite confirmation.

Sottisier.

M^{lle} Selva m'a paru peu à son aise dans l'exquis *Scherzo Valse* intitulé *Sous Bois*. CH. CORNET, le *Guide musical*, 5 mars.

LIBRAIRIE NATIONALE
G. VAN OEST ET C^{IE}
72, RUE DE LA MONTAGNE, BRUXELLES

ÉDITIONS D'ART

LIBRAIRIE GÉNÉRALE : LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS,
ARTS ET MÉTIERS, HISTOIRE,
SCIENCES, COMMERCE ET INDUSTRIE, ETC.

Abonnements à tous les périodiques belges et étrangers.

Notre librairie fournit rapidement et aux meilleures conditions tous les livres belges, français, allemands, anglais, etc.

Envoi de livres à l'examen sur demande.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez A. DURAND & Fils, éditeurs.

4, place de la Madeleine, PARIS

- ROGER DUCASSE. — **Petite Suite** pour piano à quatre mains. — 1. *Souvenance*. —
2. *Berceuse*. — 3. *Claironnerie*. — *Prix net* : 3 fr. 50.
ID. **Sarabande**, poème symphonique pour orchestre et voix. Réduction
pour piano à quatre mains par l'auteur. — *Prix net* : 3 fr. 50.
- MAURICE RAVEL. — **Shéhérazade**, trois poèmes pour chant et orchestre (TRISTAN KLINGSOR). — 1. *Asie*. — 2. *La flûte enchantée*. — 3. *L'Indifférent*.
— Réduction pour chant et piano. — *Prix net* : 5 francs.
- RHENÉ-BATON. — **Chansons douces** (G. CHAMPENOIS), dix mélodies pour piano et
chant (op. 7). — *Prix net* : 7 francs.
- C. SAINT-SAËNS. — **Étude** en tierces majeures chromatiques (op. 111, n° 5). Transcription
pour deux pianos par LÉOUARD RISLER. — *Prix net* : 3 fr. 50.
ID. **Toccata** (op. 111, n° 6). Id. — *Prix net* : 7 francs.
- G. SAMAZEUILH. — **Naïades au soir...**, pour piano. — *Prix net* : 2 francs.
ID. **Dans la brume argentée...**, pour chant et piano. — *Prix net* :
2 francs.

Étude de M^e J. P. ENGLEBERT, notaire,
rue Royale 144 à Bruxelles.

Le notaire ENGLEBERT vendra publiquement en la Galerie
J. & A. Le Roy Frères, rue du Grand Cerf 6 à Bruxelles,
le jeudi 23 mars 1911 à 2 heures, la

Collection de tableaux modernes et anciens

Aquarelles, Pastels, Gravures, Bronzes,
Tapis d'Orient, Objets divers

Dépendant de la succession de M. Émile Clarembaux.

Œuvres de : Agneessens, Boudin, Courbet, Corot, Daubigny,
Diaz, Fourmois, Gallait, Gilsoul, Heymans, Lamorinière, Leys,
Mellery, Mesdag, Raffaëlli, Robie, Roybet, Smits, Alfred et
Joseph Stevens, Verwée, Wauters, Ziem, Jef Lambeaux, Rous-
seau, Braeke, etc.

Experts : MM. J. et A. LE ROY FRÈRES, place du Musée, 12,
à Bruxelles.

EXPOSITIONS :

Particulière : Le mardi 21 mars 1911, de 10 à 4 h.

Publique : Le mercredi 22 mars 1911, de 10 à 4 h.

Le catalogue se distribue en l'étude du notaire et chez les ex-
perts prénommés.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Libre Esthétique : *Henri-Edmond Cross* (MAURICE DENIS). —
— « Le Feu de la Saint-Jean » (HENRY LESBROUSSART). — La Beauté
du Livre : *Exposition de M. Charles Doudelet* (F. H.) — L'Art
Vénitien à l'Université Nouvelle (A. DE R.). — Notes de musique :
Le Concert Ysaye (H. L. B.); *Récital Mockel* (Schubert-Schumann).
— L'Esthétique de Bruxelles (J.-B. LECOMTE). — Agenda musical.
— Beethoven-Cycle : *La Haye, avril 1911*. — Petite Chronique.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Henri-Edmond Cross.

Henri-Edmond Cross, né à Douai le 20 mai 1856, est mort à Saint-Clair (Var) le 16 mai 1910.

On n'essaiera pas ici de dire la douleur que nous ressentîmes, ses camarades et ses amis, de sa longue et cruelle agonie, si stoïquement supportée, et de cette fin parmi d'atroces souffrances. Dans quel paradis, dans quel rayonnement de gloire reverrons-nous ses yeux clairs, de tant de douceur et de droiture, et la noblesse de son front haut et la bonté de son sourire? Mais le souvenir ému que nous gardons d'un tel homme, nous voudrions que chacun pût à travers son œuvre en connaître le bienfait, et retrouver dans ses peintures, avec l'expression vivante qu'il a donnée de lui-même, un peu du charme si fort de son commerce et de son amitié.

C'était un homme du Nord qui, sous des apparences froides, cachait avec une sorte de pudeur un cœur ardent. Il naît dans le brouillard de Flandre, à Douai,

où il commence de peindre; il passe dans la cave de Bonvin et il s'y lasse vite des vieux crus de la peinture sombre; puis il s'installe sur la côte de Provence, et c'est là qu'il meurt entre la mer bleue et les jardins fleuris. Toute sa vie d'artiste tient entre ce départ dans le noir et cette arrivée dans le soleil.

Entre 1884 et 1891, il expose ses premières toiles claires aux Indépendants. A cette époque et dans ce milieu, tout fermentait, tout était mis en question, tout se renouvelait; mais sous divers noms et, sous des apparences contradictoires, c'était l'idéalisme qui tendait à reprendre ses droits — les droits de l'imagination, cette « reine des facultés » du peintre — sur le réalisme des années précédentes. Autour des Impressionnistes qui évoluaient vers un art plus généralisateur, autour de Claude Monet, de Pissarro et de notre grand initiateur Cézanne, le petit groupe des néo-impressionnistes commençait de manifester. Seurat en était le fondateur, l'apôtre. Signac apportait au jeune mouvement la puissance d'un esprit précis et d'une volonté vigoureuse. Dubois-Pillet, Van Rysselberghe, Maximilien Luce, Angrand et, je crois, Petitjean, furent les premiers séduits par la nouvelle théorie. Fénéon, qui lui aussi eut son rôle, sut la résumer dans les études qu'il écrivit alors, en pages claires et concises. Retenons seulement ici que si le but était de donner à la couleur toute sa force par les contrastes de ton et de teinte, le moyen était le mélange optique. Nulle théorie ne fut plus discutée, aucune n'eut une emprise plus forte sur les peintres qui y trouvèrent — car c'est là l'utilité des théories — le guide et l'appui de leurs premiers tâtonnements.

A cette technique systématique et, il faut bien le dire,

singulière, Cross fut réfractaire d'abord. Cherchant la lumière, il se contenta d'éliminer les neutres et de peindre clair, jusqu'au jour où la cure de soleil qu'exigeaient ses rhumatismes l'amena dans le Midi, à Cabasson, devant des spectacles d'un tel éclat qu'il crut impossible de les traduire sans recourir à la division. C'était en 1892. Il avait exposé en 1891, l'année de la mort de Seurat, le grand portrait en pied de M^{me} Cross que nous vîmes à Saint-Clair et dont certaines parties sont divisées, selon la technique pratiquée depuis 1884 par Seurat et Signac.

Cependant, si sa technique change, son esthétique reste encore quelques années fidèle au naturalisme. Il persévère dans le travail direct d'après nature, il croit toujours au motif, et c'est pour plus de vérité dans la lumière qu'il applique le mélange simultané des couleurs.

Peu à peu son évolution se fait. Là-bas, sous le soleil, toujours avide d'en restituer l'éclat, il s'instruit de ses propres expériences. A Paris, chaque année, aux Indépendants et dans les petites expositions qui dès cette époque foisonnent, il voit quel travail s'opère, en apparence vers plus de liberté, en réalité vers plus de raison et d'ordre : un ordre nouveau, paradoxal, un ordre issu de la tourmente symboliste et dont le succès marque le triomphe de l'esprit de synthèse sur l'esprit d'analyse, de l'imagination sur la sensation, de l'homme sur la nature.

L'intelligence de Cross fit alors un effort admirable pour transformer, pour agrandir son procédé, et discipliner sa sensibilité au service de l'art plus noble qu'il entrevoyait. La conciliation difficile entre la recherche de l'unité et la recherche de la nuance, entre la construction décorative et l'étude attentive des effets, il pense la trouver d'abord par une patiente et plus systématique complication de sa technique. J'ai expliqué précédemment qu'il disposait les tons et les fragments de tons comme de petites unités blanches, et qu'il les revêtait après coup, en glacis, de couleurs variées selon le rôle de chaque élément, assignant à chacun son champ d'action, calculant d'avance les résistances, les réactions, en vue de l'harmonie finale à obtenir par de rigoureux contrastes. En même temps il abrège la forme, il élague les accidents, il s'astreint, en vue d'un grand style, à des déformations rythmiques. Puis le travail du point strict le gêne : il le rejette peu à peu, il augmente le format de sa touche, large et fondue comme celle de Cézanne, mais il reste cependant fidèle à la polychromie de couleurs pures, presque sans mélanges pigmentaires, et à la propreté d'exécution de ses premiers tableaux.

« Cette liberté fut, écrit-il dans une lettre citée par Charles Angrand (*les Temps Nouveaux*), la plus grande leçon que je rapportai d'Italie. » En 1904, il avait été à Venise, et c'est de Venise que datent, à mon gré, ses

premières œuvres accomplies. En 1908, il visita la Toscane, Rome et l'Ombrie. Tout en comprenant la grandeur des maîtres, « les Forces suprêmes », il était tellement préoccupé de la fraîcheur et du dégradé des teintes que ce qui le frappe le plus dans ce voyage, c'est la couleur pure de certains Primitifs, la teinte « variée comme un pétale de pied d'alouette » de Pérugin ou de Pinturricchio.

En même temps que disparaissaient ses scrupules de réalisme et d'analyse, sa notion du soleil évoluait. Il ne cherchait plus, comme autrefois, à exprimer la lumière solaire par la décoloration, par le blanc à peine teinté. Mais au moyen des oppositions de teintes, préférées à celles de tons, il substituait à l'éclat aveuglant du spectacle ensoleillé une riche tapisserie de couleurs fulgurantes. En un mot, il transposait. Il devenait plus véritablement peintre, tout en restant, — pour employer un barbarisme de notre jeunesse, — un chromoluminariste fervent.

Par cette transposition colorée, il se rapprochait de Cézanne et renouait la tradition des maîtres. Il redevenait classique encore par d'autres soucis d'invention et de composition. Ce n'était plus seulement pour appliquer, pour expérimenter certaines leçons de Seurat, de Charles Henry, ou ses propres combinaisons techniques, qu'il introduisait dans ses tableaux inspirés par de magnifiques spectacles de la nature de volontaires et harmoniques déformations ; c'était plus encore pour contenter son goût naturel, enfin révélé, de beauté pleine et équilibrée. Il composait, et son imagination libérée appelait les nymphes, les faunes et les dryades pour emplir de formes sculpturales des paysages élyséens. Il s'était aperçu de la vanité du travail direct d'après nature pour qui veut fixer l'insaisissable prestige de la chair en plein air, la caresse fugitive du soleil et la mobilité des heures. Une lettre, que j'emprunte encore à l'article d'Angrand, nous parle de la nécessité de repousser sans ménagement la tyrannie de la documentation. « J'ai fait venir un modèle féminin dans un petit bois de chênes-lièges proche de la maison. Ce nu, au soleil ou à l'ombre, m'a mis devant les yeux des harmonies de formes et de teintes insoupçonnées. Quelques pauvres études en sont résultées. Or, maintenant que l'objet n'est plus là, je sens mieux mon manque d'audace, ma regrettable sagesse, et je rêve de mes premières et spontanées sensations qui étaient pleines d'enthousiasme et de saine folie. »

Ce sont ces sensations enthousiastes, cette saine folie que nous retrouvons avec une telle magnificence dans ses plus récents tableaux.

L'écueil eût été qu'il se contentât, comme tant d'autres, d'à peu près, de réalisations aimables ou paradoxales. Mais sa volonté d'expression se faisait plus âpre, plus exigeante à mesure que croissait son désir

de synthèse. Il arrivait à signifier par quelques formes simples, par quelques rapports de couleurs pures, ce qu'autrefois il ne savait dire qu'avec une multitude de nuances et de diaprures.

C'est dans ces œuvres de la dernière période qu'apparaît tout le lyrisme de l'âme de Cross. Certes, qu'il ait participé avec audace à un mouvement important de l'évolution de l'art moderne; qu'il ait eu le don d'assembler en d'éclatantes harmonies la force et la douceur des plus belles couleurs de la gamme; que son intelligence ait su retrouver à travers les confusions et les ignorances quelques-uns des vrais principes de l'art et qu'il ait ainsi réalisé des œuvres du plus grand style; qu'il ait atteint à un degré de splendeur et de luminosité qui faisait l'étonnement même de Signac, son plus fidèle admirateur et son ami; qu'enfin, il ait vécu avec intensité ce drame intérieur du peintre qui crée lui-même ses moyens, qui se découvre laborieusement et s'efforce de toute sa volonté vers le mieux; tout cela, nous l'estimons grandement, comme il convient. Mais il y a quelque chose de plus dans l'œuvre de Cross. De tout cet effort de logique, de synthèse et de lumière, une tendresse se dégage, un sentiment passionné de la nature et de la vie. Dans la plénitude et la simplicité de ses grands paysages, n'admirons pas seulement la beauté objective, mais aussi le rythme intérieur selon lequel il les ordonnait. Écoutons, dans les vibrations de ses ciels et le flamboiement de ses terrains accablés sous la chaleur du jour, le retentissement des harmonies terrestres; mais plutôt entendons ici les palpitations d'un cœur et la voie d'une âme éblouie.

MAURICE DENIS.

Le Feu de la Saint-Jean. (1)

1. Nous l'avons déjà dit en analysant ici même l'*Elektra* de R. Strauss : pour définir les mérites des œuvres d'un tel auteur, nous ne pouvons oublier qu'il est formidablement allemand et que nous ne le sommes pas. *Salomé*, *Elektra* offraient par leurs origines certaines voies d'accès à nos cultures classiques. Il n'en est plus de même de *Feuersnot*, dont le sujet, qu'il vienne d'Audenaerde ou de Bavière, de basse ou de haute Allemagne, est foncièrement germanique.

En voici le résumé. — Dans Munich, la vieille cité bourgeoise, habite le jeune seigneur Conrad. Il est sorcier : entendez par là, non seulement qu'il peut faire ce que ne peut faire la nature, mais aussi qu'il croit aux forces surhumaines de la noblesse et de la beauté. Il en cherche les secrets dans l'isolement et le silence. Un soir de Saint-Jean, les enfants viennent récla-

mer à grands cris sa contribution de fagots pour le bûcher traditionnel. Frappé de leur joie, enivré par la fête des rues, il aperçoit la vanité de ses travaux stériles : il veut goûter à la vie vivante, et saisissant une belle fille qui le regarde en souriant, il lui plante de force un baiser sur les lèvres. Or, la belle est fille du bourgmestre ! Gros émoi. Le peuple, qui ne l'aime guère, proteste. Mademoiselle Lisbeth pleure de honte, et de colère aussi, car le jeune magicien avait retenu ses regards, et elle eût rêvé volontiers une plus douce entrée en matières; sa fierté blessée lui suggère une vengeance, qu'elle combine avec trois amies, et met en exécution dès que les feux de la Saint-Jean, dont on aperçoit le reflet, ont éloigné le peuple. Ses soupirs, poétiquement exhalés à la fenêtre de sa chambre, ont vite fait d'attirer l'amoureux : après une résistance convenable, elle l'autorise à monter à l'étage par la voie du gros panier à provisions qui pend à une poulie : vous devinez si le panier s'arrête en chemin. Rentrée des trois amies, de la foule qu'elles ramènent, rires et sarcasmes devant Conrad suspendu comme un poisson à l'hameçon. Mais le jouvenceau se fâche : d'un geste, il éteint brusquement toute clarté. Le peuple gronde et injurie : Conrad, qu'un rayon de lune éclaire, a atteint le balcon de la cruelle; il explique aux Munichois qu'il a voulu venger « Richard son maître », autrefois expulsé de la ville par les sots chétifs; il a voulu aussi prouver sa force et montrer qu'on ne le raillait pas impunément. Mais il est sans rancune. Enseigner la beauté de la vie, l'amour, le désir, la splendeur du rêve, telle est sa mission. La lumière ! Elle git sous le sein gonflé d'une femme, et seul « d'un brûlant baiser de vierge » renaitra pour la ville la flamme du feu ! — Lisbeth introduit chez elle le jeune homme, et referme la fenêtre. Le peuple reconnaît son injustice envers Conrad et supplie la jeune fille de céder à l'amour jusqu'à ce qu'un coup de lumière général lui apprenne que le baiser brûlant a rompu le charme ténébreux.

2. Il faut lire le texte complet, il faut surtout en voir la représentation scénique pour comprendre en quoi le livret est essentiellement d'esprit germanique. Il en offre les qualités et les défauts. Longueurs, disproportions, récits indigestes, puérilités, crudités inutiles, mélange de symbolisme laborieux et de farce populaire, c'est un morceau très long et qui eût pu être traité avec plus de nervosité alerte, plus de discernement dans les hors-d'œuvre et de tact dans les situations. L'attente de cette foule dans l'obscurité, les yeux rivés sur la fenêtre derrière laquelle un acte trop précisé doit s'accomplir pour lui rendre le feu, constitue tout simplement une faute de goût. Et ne criez pas à la pudibonderie. Une gaillardise bien amenée, une scène joyeuse et grasse peuvent avoir leur juste raison d'être au théâtre; mais voilà : il faut le *goût* ! Ce qui ne s'apprend pas. Notez que cette scène incommode s'accompagne d'une musique fort belle, pleine d'un noble élan, d'une passion qui relève le désir. Pourquoi les paroles doivent-elles souligner platement, avec des plaisanteries de café-concert, la matérialité de son accomplissement ?

3. Le livret est tout aussi germanique par ses qualités que par ses travers. La franchise savoureuse, le laisser-aller bon enfant, l'humour intime des *märchen* bavarois s'y retrouvent sans peine. M. von Wolzogen y a joint un souci d'idées substantielles, de

(1) Poème lyrique en un acte de E. von Wolzogen (*Feuersnot*), musique de Richard Strauss (op. 50), traduction française de Jean Arnold, représentée pour la première fois en langue française au théâtre de la Monnaie, le 16 mars 1911.

solidité de pensée et aussi une certaine ampleur d'images et une charmante fraîcheur poétique. Souvent, le naturalisme des personnages est réalisé avec adresse, si leurs types semblent uniformes. Les jeunes filles notamment, figures rieuses et simples, forment opposition légère avec les représentants quasi traditionnels des corps de métiers moyenâgeux : aubergiste, potier, forgeron, tonnelier.

4. Mais toute la substance de l'œuvre, tout son éclat, toute sa richesse sont dans la musique. On peut discuter l'art de Strauss, on peut détester ses formes d'expression ; il est impossible de nier qu'il soit l'un des musiciens les mieux doués de l'heure présente. Ce *Feuersnot* au livret inégal se pare d'une musique puissante expressive, variée, où la science, l'ingéniosité thématique, le lyrisme et la poésie abondent. Certes, on y retrouve les caractéristiques de Strauss, cette - incapacité de choisir - qui lui fait accepter avec un pareil enthousiasme, une même décision presque irréflective, des inspirations larges, volontaires, riches de plénitude et de souffle, et certaines idées moins qu'ordinaires, certains rythmes de bal-musette qui empêchent de se livrer sans réserve à la si bonne joie d'admirer.

En écrivant sa partition, le compositeur a songé aux *Maîtres Chanteurs*. Il ne s'en cache guère, avec la coquetterie de celui qui se sent assez fort pour s'inspirer d'un modèle sans jamais le copier. Un tel reproche serait absurde. Le *Feu de la Saint-Jean* est vigoureusement original ; il est de Strauss seul, du Strauss d'*Eulenspiegel* et de la future *Salomé*. Malgré la malheureuse prosodie de la traduction (sensiblement améliorée en maints passages par M. Kufferath), les récits de Conrad, les duos des deux protagonistes, les trios des jeunes filles, les divers rôles d'hommes en bouffe italien, sont des pages d'un art vivace et multiple. Le duo du panier, qui oppose à la libre passion de Conrad la discrète raillerie de Lisbeth et les rires étouffés des amies dans l'ombre, est traité avec une souplesse délicate, une justesse de couleur pleines d'attraits. Et les chœurs, les admirables chœurs ! Quelle surprise ! Strauss nous y a peu accoutumés. A part deux chœurs *a capella* écrits il y a une quinzaine d'années, ce genre fut rarement abordé par lui. Et quel dommage ! Car les chœurs de *Feuersnot*, tant les petits chœurs d'enfants que les ensembles complexes et divisés, sont parmi les plus beaux de la musique moderne. Sonores, variés, bien écrits pour un maximum d'effet, ils atteignent par deux fois, pendant la scène d'obscurité magique, une ampleur graduelle, une beauté extraordinairement puissantes. Ajoutez à de tels morceaux certains passages de symphonie, principalement le long développement tour à tour poétique et passionné qui précède le « baiser » libérateur ; écoutez la merveilleuse instrumentation, cet orchestre en profondeur, abondant, spirituel, multiforme, inépuisable en ressources charmantes ou vigoureuses ; et vous reconnaîtrez que cette partition est dans sa plus grande partie l'une des œuvres musicales les plus remarquables que nous ayons entendues de longtemps.

5. La mise sur pied d'un tel ouvrage nécessitait des efforts extraordinaires auxquels le théâtre de la Monnaie ne s'est point dérobé. Il convient de l'en féliciter chaudement, ainsi que du résultat obtenu.

Les chœurs méritent les plus vives louanges. Ils

furent attentifs, vivants, musiciens, nuancés, et justes. L'orchestre n'avait pas une moindre tâche ; Sylvain Dupuis l'a mené avec son haut talent, fait d'intelligence et de soin. S'il pouvait ajouter à toutes ses qualités latines le don de l'accent qu'exige particulièrement l'écriture de Strauss, ce serait la perfection ! Les solistes, principalement dans les rôles secondaires, ont personnifié avec entrain les types du vieux Munich. Enfin M^{lle} Dupré et M. Ponzio supportèrent vaillamment une charge bien lourde pour des artistes d'opéra-comique. L'expérience mériterait d'être tentée, semble-t-il, de confier, comme en Allemagne, ces deux rôles à des chanteurs de grand opéra

HENRY LESBROUSSART

LA BEAUTÉ DU LIVRE

Exposition de M. Charles Doudelet.

M. Charles Doudelet a consacré, depuis bien des années déjà, tous ses efforts à un travail des plus attachants, et qui mérite non seulement qu'on y prête l'attention mais encore qu'on en admire l'audacieuse originalité. Il s'agit d'un ensemble de vues très complet sur l'histoire esthétique du livre chez tous les peuples et depuis les temps les plus reculés. Il fallait, pour mener à bien une pareille tâche, infiniment de talent, car il ne suffisait pas de rassembler des documents ; ce qu'il importait, c'était d'en extraire l'enseignement, d'en faire valoir la beauté. Il fallait de plus cette ténacité fervente que M. Charles Doudelet manifeste dans tous ses travaux, cette foi volontaire.

Cette œuvre vraiment prodigieuse, qu'on ne pouvait concevoir sans quelque témérité, M. Charles Doudelet vient de l'achever. De toutes parts il a rassemblé les documents les plus curieux. Il les expose en ce moment à la Maison du Livre. Il y a là plus de quinze cents planches ; l'artiste y a dépensé le meilleur de son talent. Ce sont mieux que des copies. On sent passer dans ces reproductions fidèles le souffle mystérieux des artistes anonymes qui parèrent autrefois les parchemins, les papyrus, le papier, le livre dans ses phases successives. La réalité y est reproduite avec sa forme, sa couleur, la patine et les moindres modifications que le temps y a apportées. Notons entre autres une série de miniatures d'après des manuscrits grecs, exposées précédemment au Cercle artistique, et qui sont de pures merveilles.

Une notice explicative publiée par les soins de l'Institut international de Bibliographie donne une idée assez nette de l'étendue du travail que M. Doudelet vient d'achever. L'ouvrage commence par un exposé de l'état du livre en Orient, avant son apparition et ses transformations en Europe. Puis l'auteur étudie successivement les manuscrits grecs et romains, les premiers siècles du livre manuscrit en Occident, le manuscrit en Italie. Le deuxième chapitre comprend des études sur les nielles et la gravure sur bois, les premiers essais de l'imprimerie, les incunables. La typographie est étudiée dans le chapitre suivant ; le chapitre IV comprend l'étude du livre au XVII^e siècle, le chapitre V les XVIII^e et XIX^e siècles, le chapitre VI donne un aperçu de l'histoire de la reliure dans les différents pays, enfin le chapitre VI clôt le volume par une analyse des proportions et de la technique du Livre.

Il faut féliciter M. Charles Doudelet d'avoir su mener à bonne fin une œuvre de pareille envergure. L'Institut international de Bibliographie et le Musée du Livre ont pris l'œuvre sous leurs auspices et se proposent de publier ce magnifique monument de l'art humain. Souhaitons à cette entreprise une rapide et pleine réussite. Et que des bibliophiles-mécènes se dressent de toutes parts pour assurer le succès de ce très noble effort !

F. H.

L'Art Vénitien à l'Université Nouvelle

L'Université Nouvelle a organisé cet hiver un cycle de leçons des plus intéressantes sur *Venise et l'Art Vénitien*. Attiré par le grand renom des conférenciers, le public est venu en foule pour entendre M. Charles Diehl parler des origines de Venise et de la Basilique de St-Marc, et M. Salomon Reinach faire l'histoire de la peinture vénitienne au XV^e siècle, avant Giorgione. Après ces illustres maîtres, M. de Bouchaud a fait avec compétence deux leçons sur la sculpture vénitienne, des origines à Canova.

L'une des meilleures conférences de la série — qui se complétera par des monographies : Carpaccio, Titien, le Tintoret, Veronèse et Tiepolo — a été celle que M. Henri Marcel, administrateur général de la Bibliothèque Nationale de Paris, a faite le 2 mars sur trois peintres peu connus : « les Vénitiens de terre ferme : Lorenzo Lotto, Moretto et Morone ».

M. Henri Marcel a mis dans sa causerie une bonhomie, un humour un peu brusque qui lui ont immédiatement conquis la sympathie amusée de l'auditoire ; il a commenté avec un accent personnel, une conviction communicative, les projections lumineuses qui illustraient son texte. Ainsi restent gravées dans notre mémoire les belles compositions religieuses de Lorenzo Lotto, et une délicieuse figure nue de Moretto dans *la Chasteté bannissant Vénus*. Faisant ensuite défiler sous nos yeux une belle série de portraits de Morone, le peintre de Brescia, M. Marcel, en bon psychologue, marqua au passage, d'un trait sûr et parfois piquant, la classe sociale, le tempérament, le caractère de chacun de ces personnages, illustres ou obscurs, dont le peintre a fixé pour toujours les traits et la personnalité morale.

M. Marcel, en nous parlant de ces peintres vénitiens, faisait une agréable incursion dans l'art italien, mais son domaine propre, c'est l'art contemporain et particulièrement l'art français. Il a publié en 1905 un volume sur la *Peinture française au XIX^e siècle* (Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts) et, dans la collection des *Grands Artistes*, deux études, l'une sur *J.-F. Millet* et l'autre sur *Honoré Daumier*. Avant d'être nommé administrateur général de la Bibliothèque Nationale, M. Marcel fut de 1903 à 1905 directeur des Beaux-Arts. Il signala son trop court passage à cette direction par des tendances libérales et modernistes. Tel est aussi le caractère des études qu'il consacra dans la *Gazette des Beaux-Arts* à des peintres nouveaux (Hermen Anglada, Le Sidaner, notre compatriote Emile Claus).

C'est dans *l'Art moderne*, nous semble-t-il, qu'il convenait de rappeler les services rendus par M. Henri Marcel aux jeunes artistes et à l'Art jeune.

A. DE R.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Ysaye.

Quel artiste charmant que ce Jongen ! Sa musique est faite de lucidité, de rêverie saine. Un doux soleil éclaire son esprit, échauffe sa tendresse simple, la discrète noblesse de son cœur. Le *Concerto en ré* majeur, pour violoncelle et orchestre, que Gerardy a joué avec beaucoup d'en dehors, est une œuvre délicieuse. Il existe donc des concerts qui peuvent plaire ! Remarquez combien celui-ci est musical, écrit avec une sincérité toute nue, en oubliant absolument que le genre autorise des effets de virtuosité ! Jongen a trop de goût pour y songer. Son âme si personnelle, et trop effacée pour sa valeur, est dans le deuxième mouvement, à l'instant où l'écho d'une danse lointaine éclaircit la mélancolie d'une soirée pensive : c'est d'une écriture légère, d'une fantaisie charmante. Et quelle émotion jolie dans la première partie, lorsque le violoncelle, soutenu par les tierces des bois, chante sa mélodie pure !

La *Symphonie en la* bémol de M. E. Elgar est une œuvre considérable, dont il serait vain de parler définitivement sans étude ni réaudition. Elle est écrite avec décision et, souvent, quelque

sévérité. L'orchestre est plein, mais simple. La sonorité est sympathique, quoique peu soucieuse de plaire et plutôt préoccupée d'une netteté volontaire qui n'évite pas toujours la sécheresse. Le trait musical est coupant comme un trait d'eau-forte.

Le programme expose l'intention du compositeur : elle est réalignée avec assez de clarté pour qu'un avertissement soit inutile.

Tendue, travaillée sans négligence et sans abandon, elle éveille l'idée de combats moraux, un spectacle d'âme, de conflits intérieurs qui sont au-dessus des mots. On a reproché à la troisième partie certaines longueurs ; elle m'apparaît la plus belle, dans son dramatique contenu, riche des timbres les plus variés. Et la phrase initiale, qui se développe en large péroraison, épanouit heureusement le finale contracté. — Cette symphonie est une œuvre de pensée. Elle reflète, avec ampleur, une originalité sans éclat mais souvent profonde et toujours distinguée.

Les concerts Ysaye doivent être remerciés de nous l'avoir révélée. Le programme, excellemment composé et exécuté avec ferveur et soin, comprenait encore l'*Ouverture tragique* de Brahms, le prélude de *Parsifal*, la chevauchée des Walkyries et le sobre et hautain *Kol Nidrei* de Max Bruch, qui valut à Gerardy un succès de grand artiste.

H. L. B.

Récital Mockel (Schubert-Schumann).

La charmante cantatrice Marie Mockel a donné mercredi passé, à la salle de l'École allemande, un délicieux récital de Schubert. Elle avait choisi des pièces assez peu connues qu'elle a interprétées avec un art exquis. M^{lles} St'vart et Huberti la secondaient au piano et M. Robert Sand a fait sur la vie et l'œuvre du maître une agréable conférence.

Mercredi prochain, à 8 h. 1/2, même salle, M^{me} Mockel chantera du Schumann et la conférence sera faite par M. Jules Destrée.

L'ESTHÉTIQUE DE BRUXELLES

On nous écrit :

La Jonction Nord-Midi à la Place de la Constitution. — Les journaux ont annoncé que M. Acker avait été chargé par le Gouvernement de créer les plans de la nouvelle gare centrale de Bruxelles. Ce choix, certes, est bon, mais pourquoi cependant n'avoir pas désigné M. Horta, qui a si heureusement résolu quelques-uns des problèmes que la vie moderne pose à l'architecte, et qui, par conséquent, était mieux à même que tout autre artiste belge de créer une gare originale, belle et pratique ? Ne pourrait-on lui demander les plans du viaduc qui traversera le Boulevard du Midi et la Place de la Constitution ? Ce viaduc menace d'être l'une des plus vilaines choses (1) que nous vaudra la création de notre « métro », car le projet de construire des magasins sous les voies ne me dit rien qui vaille. Ces magasins partageront en deux tronçons mesquins, sans communication entre eux, l'immense Place de la Constitution qu'on aurait pu, peu à peu, rendre belle. M. Horta, lui, j'en suis sûr, trouverait le moyen de traverser cette place en beauté et réduirait au minimum l'enlaidissement de ce coin de Bruxelles.

Le chemin creux de Tervueren. — Au moment où j'allais déposer la plume m'arrive une mauvaise nouvelle. L'admirable chemin creux, célébré par Boulenger et par toute l'école de Tervueren, est menacé. Déjà il y a quelques années, le *Hertenberg*, rue champêtre voisine du fameux chemin, a été amputé des splendides arbres qui l'ombrageaient. Cette fois la *Wolvenstraat*, le chemin creux lui-même est menacé ! Les bûcherons se préparent à abattre les hêtres sculpturaux qui l'ornent et qui se dressent sur leurs puissantes racines à nu. Alerte ! Alerte ! « Amis des Arbres », « Ligue des Sites » ! Ne laissez pas se consommer l'anéantissement d'un des plus beaux paysages des environs de Bruxelles.

J.-B. LECOMTE.

(1) On peut s'en faire une idée à Berlin, où la Stadtbahn traverse la large Hardenbergstrasse sur un viaduc lourd et bas.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, Salle de la Madeleine, troisième concert Durant avec le concours de M. Florizel Von Reuter, violoniste. École allemande. Œuvres de Haendel, J.-S. Bach, Ph.-E. Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, Wagner, R. Strauss.

Lundi 20, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M. Jules Firquet. Au programme : Beethoven, Mendelssohn, Schumann, Chopin, Wieniawski, Debussy, Rubinstein, Liszt.

Mardi 21, à 2 h. 1/2, première audition musicale de la *Libre Esthétique* (Musée de peinture moderne), avec le concours de M^{lles} S. Poirier et M. Stévant, de MM. A. Demblon, É. Chaumont et J. Gaillard. Au programme : œuvres de G. Huberti, P. Coindreau, J. Jongen et Florent Schmitt. — A 8 h. 1/2, Nouvelle Salle (11, rue Ernest Allard), troisième séance du Quatuor Zoellner. Quatuors de César Franck et de Debussy; *Sérénade italienne* de H. Wolf. — A la même heure, à la Grande-Harmonie, concert de M^{me} de Skarbek, cantatrice, avec le concours de M. Jean Huré, pianiste.

Mercredi 22, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de violon par M^{lle} Alma Moodie. Œuvres de Bach, Schubert, Chopin, Sarasate, Wieniawski, Paganini. — Même heure, à l'École allemande, deuxième concert de M^{me} Marie Mockel (R. Schumann) avec le concours de M^{lle} M. Stévant. Conférence de M. Jules Destrée.

Judi 23, en matinée, au théâtre des Galeries, séance du Quatuor Capet (Beethoven). — A 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, troisième concert Crickboom. Œuvres de J.-B. Senaillé, Mozart, Wieniawski, Crickboom.

Vendredi 24, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de M^{me} Madier de Montjau, cantatrice, et de M. André Dorival, pianiste. Musique slave : Chopin, Glinka, Sokolow, Balakirew, Rimsky-Korsakow, Moussorgsky, Dvorak. — Même heure, au Théâtre flamand, concert du cercle *Crescendo* sous la direction de M. L. Poliet avec le concours de M^{lle} M. Geuterick et de M. J. P. De la Vignette.

A Liège, une audition d'œuvres de M. Albert Dupuis sera donnée mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à l'Emulation, par M^{lle} M. Lorrain et M. M. Jaspar, avec le concours de M^{lle} Cholet, violoniste, et de M. Vrancken, violoncelliste. Conférence par M. Delchevalerie.

BEETHOVEN-CYCLE

La Haye. — Avril 1911.

1911. — Avril 17, **Messe solennelle**; 18/19, Sonates de piano; 20, Sonates de violoncelle; 21, Trios de piano et *An die ferne Geliebte*; 22, 23, 24 et 26, les **Symphonies**; Concerto de violon et quatrième Concerto de piano; 25, Sonates de violon; 27, 28 et 29, Quatuors à cordes; 30 (2 h. 1/2), Quintuor pour piano et instruments à vent, Trio pour 2 hautbois et cor anglais, Septuor; 30 (8 h. 1/2), **Deuxième audition de la IX^e symphonie**. 8 avril, représentation de l'Opéra "**Fidélío**".

EXÉCUTANTS : **Chœurs** (400 exécutants). — **L'orchestre** : le *Residentie-Orkest* (110 exécutants). — **Le Quatuor Bohémien** : (Hauffman, Suk, Herold, Wihan). — **Le Trio Parisien** (Cortot, Thibaud, Casals). — **Solistes vocaux** : M^{me} Noorderwier-Reddingius et M^{me} de Haan-Manifarges, MM. Tijssen, Messchaert et Sol. — **Instrumentistes** : Contr. Ansoorge, J. Röntgen et A. Verhey (piano); C. Flesch (violin); P. Casals (violoncelle); S. Blazer (contrebasse); D. v. Emmerik (hautbois); A. Witt (clarinette); C. van Heyst (basson) et C. v. d. Berg (cor). — **Fidélío** : Edith Walker (Leonore); Heinr. Hensel (Florestan); Paul Knüpfer (Rocco); Dés. Zador (Pizarro); Rich. Breitenfeld (le Ministre); Minnie Nast (Marcelline); Schramm (Jacqueline).

MISE EN SCÈNE : Emil Valdek. Décors et costumes par Antoon Molkenboer.

Chefs d'orchestre : SIEGMUND VON HAUSEGGER (*les Symphonies*); WILLEM KES (*Messe solennelle*); HENRI VIOTTA (*Fidélío*). N. B. — M. Ant. Verhey conduira les répétitions prépara-

toires des chœurs pour la messe en *ré* et pour la IX^e Symphonie.

Pour renseignements s'adresser chez l'éditeur **J. B. Katto**, 46-48 rue de l'Écuver, **Bruxelles**. (téléphone 1902).

PETITE CHRONIQUE

Le ministre des Sciences et des Arts vient de donner des ordres pour que les collections Michotte, Vermeersch et Evenepoel soient très prochainement exposées au Musée du Cinquantenaire.

MM. Michotte et Bommer sont depuis trois semaines en possession des locaux réservés à la collection japonaise. M. Van Overloop a reçu des instructions pour commencer sans retard le classement de la collection Vermeersch. Quant au legs Evenepoel, des renseignements viennent d'être demandés d'urgence pour son installation.

En homme avisé, M. Evenepoel a d'ailleurs stipulé expressément que sa collection devait être installée dans un délai de trois mois après sa mort, faute de quoi elle deviendrait la propriété du Musée de Sèvres. Le défunt connaissait l'administration.

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. Salon de la *Libre Esthétique*. Expositions rétrospectives d'H. E. Cross et de Ch. Van der Stappen. (De 10 à 5 h.). — Mardi prochain, à 8 h. 1/2, première audition de musique nouvelle.

CERCLE ARTISTIQUE. — M. Jean Gouweloos.

MAISON DU LIVRE. « La Beauté du Livre », 1.500 planches originales de Ch. Doudelet. (De 10 à 12 h., de 2 à 6 h. Le dimanche, de 10 à 12 h.)

A l'occasion du 75^e anniversaire de la fondation de son Académie des Beaux-Arts, la ville de Namur organisera en juillet et août une exposition comportant des œuvres des anciens artistes nés dans la province (Henri Bles, Patenier, etc.), une exposition réservée aux artistes qui ont fait leurs études à l'Académie de Namur, un Salon réunissant toutes les œuvres appartenant à la ville de Namur et constituant son patrimoine artistique, ainsi qu'une section relative aux divers travaux annuels des élèves et un compartiment groupant les travaux relatifs à tous les métiers d'arts industriels et décoratifs exécutés spécialement par d'anciens élèves. Une série de conférences et d'auditions musicales sera donnée au cours de l'Exposition.

M. Albert Mockel fera mardi prochain, 21 mars, à 8 h. 1/2, à l'Université Nouvelle, une conférence sur *la Poésie et la Musique dans la mélodie française* (audition musicale par M^{me} Albert Mockel).

Le *Thyrse*, dans son numéro de février, annonce que le délai d'envoi des manuscrits participant au concours de pièces en un acte qu'il organise est reporté au 15 avril. Rappelons à cette occasion que le *Thyrse* a ouvert aussi un concours de pièces en plus d'un acte et un autre de pièces pour le théâtre en plein air. Les conditions de ces concours dramatiques ont paru dans le numéro exceptionnel d'octobre 1910, mis en vente au prix de 75 centimes.

M. Sylvain Dupuis a mis au programme de son dernier concert populaire l'un des chefs-d'œuvre de la musique classique : *la Création*, oratorio en trois parties pour soli, chœur et orchestre de Joseph Haydn.

Nous ne croyons pas, dit *l'Éventail*, que ce chef-d'œuvre ait jamais été joué intégralement à Bruxelles, et, en tout cas, il n'y fut jamais donné au Conservatoire sous la direction de Gevaert, ni aux Populaires sous la direction de Joseph Dupont.

Cette audition, si particulièrement intéressante, se fera le lendemain de la clôture de la saison de la Monnaie, le 1^{er} et le 2 mai, avec le concours de MM. Dua, Billot, etc., et des chœurs du théâtre.

De Paris :

Nous avons reçu les meilleures nouvelles de M. Vincent d'Indy, dont la convalescence fait de rapides progrès. Installé aux environs de Toulon, le maître sent ses forces renaître de jour en jour. Il travaille à un ouvrage sur Beethoven qu'il espère avoir achevé avant son retour à Paris.

M. Eugène Delestre, qui fit l'an dernier à Bruxelles, au Palais des Arts, une intéressante exposition de ses œuvres, a groupé dans son nouvel atelier de la rue des Sablons, et pour inaugurer celui-ci, une importante moisson de toiles récentes exécutées principalement sur les bords de la Seine et de la côte d'Émeraude, ainsi qu'à Saint-Malo, Dinard, Saint-Briac, etc. Cette exposition privée est, en ce moment, très visitée.

Sait-on que c'est à Saint-Dié, la jolie ville des Vosges, que pour la première fois fut imprimé, il y a plus de quatre siècles, et donné au Nouveau-Monde, le nom *America*?

L'anniversaire de ce « baptême » sera célébré les 3, 4 et 5 juin prochain par de grandes fêtes d'archéologie, d'histoire et d'art destinées, en rappelant la publication de la *Cosmographiæ introductivæ* à resserrer entre ce continent et la France les liens de sympathie qui les unissent.

Un comité de patronage est en formation, et déjà le Gouvernement français, l'ambassadeur et le consul des États-Unis à Paris, des artistes, des hommes politiques, des écrivains réputés ont accordé leur concours à la municipalité de Saint-Dié, qui a pris l'initiative de cette manifestation internationale.

On annonce de Londres que MM. Morris et C^{ie} célébreront prochainement le cinquantième anniversaire de leur société. Le fondateur de cette société fut, on le sait, William Morris, peintre, poète, imprimeur, architecte et éditeur, ami de Rossetti, de Madox Brown et de Burne Jones...

On annonce, à l'occasion de ce jubilé, un recueil de souvenirs sur William Morris et l'école préraphaélite.

Vraie ou fausse, l'anecdote suivante, qui nous vient d'Amérique, est vraiment amusante :

Un jour, Gorki se trouvait à Georgetown. Passant devant le théâtre, il vit qu'on y représentait une de ses œuvres. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de lire sur l'affiche, en gros caractères, la note suivante : « A la fin de la représentation l'auteur viendra lui-même saluer le public. »

Gorki entre au théâtre. La représentation a lieu. Lorsque le rideau est tombé sur le dernier acte, le public réclame violemment l'auteur. Alors, la toile se relève et un homme paraît sur la scène, s'avance jusqu'à la rampe et salue le public enthousiaste qui applaudit à tout rompre. Gorki aussitôt demande à l'impresario de le présenter à l'auteur, dont il se dit grand admirateur. Les deux Gorki sont mis en présence l'un de l'autre. Le faux Gorki comprend tout de suite à qui il a affaire. « Je vous en supplie, implore-t-il, ne dites rien. J'ai été engagé dans la troupe pour

jouer les auteurs. Je me grime suivant le besoin et je suis tour à tour Suderman, Rostand ou Maurice Donnay. Je vous en supplie, ne dites rien. Je suis père de famille et mon emploi au théâtre est mon seul gagne-pain. »

Au surplus, ce n'est pas seulement en Amérique que les directeurs de théâtres utilisent cet ingénieux subterfuge pour amorcer le succès. M. Armand Dayot, qui revient d'Espagne, raconte qu'étant entré là-bas dans un théâtre populaire où l'on représentait une pièce satirique, il vit apparaître sur la scène, à la chute du rideau, un jeune homme pâle et tremblant qui trois fois s'inclina jusqu'à terre sous la rafale des applaudissements.

« Comme il est jeune ! s'écria M. Dayot.

— Ce n'est pas l'auteur, lui dit en riant son voisin, mais un remplaçant. L'auteur de *Los Microbes nacionales* est absent. Mais il faut bien donner satisfaction à la foule, désireuse de le connaître et de l'acclamer. »

Signalons à nos lecteurs l'intéressant *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, dessinateurs, graveurs et sculpteurs* de tous les temps et de tous les pays publié sous la direction de M. E. Bénézit par M. Georges Rappily, libraire de l'École des Beaux-Arts, 9 quai Malaquais, à Paris.

Le Dictionnaire Bénézit contient, sous une forme réduite, la biographie des artistes, la liste de celles de leurs œuvres qui figurent dans les musées, édifices publics, grandes collections, etc., le prix qu'elles atteignent dans les ventes, le répertoire des monogrammes, marques, signatures, etc. L'ouvrage est d'une documentation utile et très étendue.

Sottisier :

Wagner écrivait avec une certaine tonalité.

Paris-Journal, 5 mars 1911.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE

G. VAN OEST ET C^{IE}

72, RUE DE LA MONTAGNE, BRUXELLES

ÉDITIONS D'ART

LIBRAIRIE GÉNÉRALE : LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, ARTS ET MÉTIERS, HISTOIRE, SCIENCES, COMMERCE ET INDUSTRIE, Etc.

Abonnements à tous les périodiques belges et étrangers.

Notre librairie fournit rapidement et aux meilleures conditions tous les livres belges, français, allemands, anglais, etc.

Envoi de livres à l'examen sur demande.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

ÉDITIONS ADOLPHE FÜRSTNER, BERLIN W.

A Paris, 18, rue Vignon.

LE FEU DE LA SAINT-JEAN (Feuersnot).

Poème lyrique en un acte de ERNST VON WOLZOGEN, musique de RICHARD STRAUSS (op. 50).

Partition chant et piano de M. OTTO SINGER, traduction française de M. JEAN MARNOLD.

Prix net : 20 francs.

DER ROSENKAVALIER (Le Chevalier à la Rose).

Comédie musicale en 3 actes de HUGO VAN HOFMANNSTHAL, musique de RICHARD STRAUSS (op. 59).

Partition chant et piano de M. OTTO SINGER (texte allemand).

Prix net : 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.

Le numéro 1 franc " "

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Le Messenger des Bibliophiles

Organe mensuel
insérant les offres et demandes d'achat ou d'échange de livre
et supprimant tout intermédiaire.

ABONNEMENT : 3 FRANCS L'AN

Envoi d'un numéro spécimen sur demande adressée à

M. F. MERLIN

ADMINISTRATEUR

35, rue des Francs-Maçons, Saint-Etienne (Loire).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

A la Libre-Esthétique : *Les Panneaux décoratifs de Théo Van Rysselberghe* (FRANZ HELLENS). — Eugène Robert (OCTAVE MAUS). — Notes de musique : *Le Premier concert de la Libre Esthétique* (CH. V.); *le Troisième concert Durant* (O. M.); *le Troisième concert Crickboom* (CH. V.); *l'Orchestre de la Grande-Harmonie* (E. L.); *la Poésie et la Musique dans la mélodie française* (CH. V.). — Exposition d'Architecture et d'Arts décoratifs à Liège. — Concours d'affiche. — Musicologie. — Chronique théâtrale : *L'Ange gardien* (GEORGES RENCY). — Nécrologie : Théodore Radoux (O. M.); *Auguste Deppe* (G. R.); Louis-Oscar Roty (O. M.). — Agenda musical. — Petite chronique.

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Les panneaux décoratifs de Théo Van Rysselberghe.

Il est, dans l'évolution de la peinture impressionniste de ces dernières années, une chose que chacun a pu observer mais que la critique d'art n'a guère fréquemment relevée : c'est que la plupart des peintres se préoccupent de mettre leurs œuvres en harmonie avec les exigences de l'esthétique d'intérieur. Tenant compte du goût, de plus en plus accusé, pour l'ornementation sobre et claire de l'intérieur, ils ont modifié peu à peu le sens de leur vision. Autrefois, uniquement guidés par le souci d'exprimer les palpitations de leur sensibilité, de traduire des sensations visuelles, de faire chanter la lumière, les peintres du paysage aussi bien que ceux de la figure se sont aperçus, peu à peu, que d'autres préoccupations les appelaient : leurs tableaux étaient destinés à orner un intérieur où chaque chose tendait à se simplifier pour former un ensemble d'une harmonieuse unité ; il fallait que le tableau contribuât à l'impression de vie qu'exigeaient pour l'intérieur les nouvelles néces-

sités du goût ; il devait y apporter la même simplicité, le même style, quel qu'en soit le sujet.

Ces préoccupations nouvelles se sont manifestées chez les peintres les moins suspects de tendances décoratives. On les trouve déjà chez Seurat ; on les retrouve dans les tableaux de Signac. Avec Cross la peinture impressionniste a fait un pas décisif dans ce sens.

Mais il est un peintre qui me paraît avoir, mieux que tout autre, marqué de sa personnalité le mouvement dont nous parlons. C'est Théo Van Rysselberghe. Son œuvre est un acheminement lent et sûr vers l'unité. Peu d'œuvres présentent une évolution aussi harmonieuse. On l'a vue peu à peu se dégager d'un réalisme puissant, mais fatalement borné, pour se porter dans une atmosphère plus large. En se libérant des entraves de la matière directe elle prenait, dans la lumière, des formes nouvelles, plus vibrantes, d'une souplesse qui semblait les rendre multiples et changeantes. Sans rien enlever à la santé du dessin, la couleur pleine d'effets imprévus en modifiait les lignes et les répandait en quelque sorte dans la lumière. En même temps que se transformait et s'élargissait la technique du peintre, sa vision prenait aussi plus d'envergure. Elle s'élève à mesure qu'il avance. Elle tend à rassembler des impressions multiples en des œuvres synthétiques, d'une sereine poésie.

Il n'est pas un seul des tableaux de Théo Van Rysselberghe qui n'ait accusé un progrès manifeste dans le sens de la beauté rayonnante du décor. L'exposition de la *Libre Esthétique* nous montre le peintre sous un jour admirable. Mieux que tout autre, celui qui signe ces pages décoratives d'une merveilleuse simplicité aura apporté dans l'intérieur les voluptés souveraines

de la lumière ; il y aura introduit, par la magie de son pinceau, le charme de la nature et la grâce des formes humaines en harmonie avec le mouvement du sol et de l'eau.

Car telles sont bien les données de l'esthétique nouvelle qui se révèle dans les peintures décoratives de Théo Van Rysselberghe. Il n'est plus besoin, pour élargir les pensées du spectateur et pour émouvoir sa sensibilité, de lui présenter des sujets empruntés à la mythologie ou à l'histoire, plus d'allégories subtiles, plus de graves représentations, plus de symboles fatigants et vagues, plus aucune de ces conceptions soi-disant hardies d'où la réalité était bannie, même en ses côtés les plus séduisants. Des jardins fleuris et clairs, qui n'ont d'édénique que leur beauté fraîche et toute naturelle, où se meuvent des figures d'aujourd'hui, des silhouettes de femmes enveloppées des tons délicats de leurs toilettes ; ici se forme un colloque familier au pied d'un arbre, plus loin deux jeunes femmes, accoudées à une terrasse, regardent l'horizon qui s'imprécise dans le lointain. Puis c'est la mer baisée par un soleil voluptueux, où les corps qui se baignent mêlent aux vagues leurs chairs chatoyantes ; des silhouettes nues se dressent sur les rochers et se laissent caresser par la brise marine ; des corps sont mollement étendus sur la grève, d'autres se drapent dans les plis nuancés de leurs voiles, et se mêlent aux arbres dont les feuillages allient leurs ombres glauques aux tons nacrés de la mer.

Aucun arrangement préconçu dans tout cela, aucune affirmation prétentieuse d'un idéal pédant. Les figures se meuvent le plus naturellement du monde ; elles respirent la joie ambiante de la lumière, et manifestent par leurs attitudes une concordance exquise avec toutes les grâces voluptueuses de la nature. Les visages s'éclaircissent des vibrations multiples de l'atmosphère et l'on n'y lit que la joie de vivre et le bonheur de se sentir en parfaite harmonie avec les charmes qui se dégagent de toutes les choses environnantes. Rien de plus proche, de plus vivant, de plus familier, de plus naturel et de plus candide.

Pourtant, dans la totale simplicité de ces compositions, le peintre a su rassembler les qualités les plus hautes qui ont illustré de tout temps les grandes œuvres de la peinture décorative. L'équilibre des proportions y est parfaite. Le dessin en est large, la ligne harmonieuse, le coloris reposant et d'une gamme merveilleusement conduite. L'impression d'unité qui émane de ces toiles n'est rompue par aucun détail inutile. Aucune idée n'est exprimée délibérément, ni dans le groupement des figures, ni dans l'arrangement du paysage avec celles-ci. Mais il y règne une atmosphère de poésie intense, où prennent naissance mille idées informulées, où l'on voit se jouer les chatoyances d'une sensibilité

sans cesse en mouvement, confondue avec la vie des choses en perpétuelle vibration. On pense aux compositions d'une si noble simplicité de Puvis de Chavannes. Théo Van Rysselberghe atteint à une noblesse non moins émouvante, avec des moyens différents ; il apporte en plus, dans ses œuvres, une volupté personnelle, un lyrisme pénétrant, une volonté de bien-être, qui le rendent plus proche de nous. Avec lui, l'intérieur s'élargit et respire une atmosphère nouvelle ; on y jouit de toutes les séductions du dehors, la pensée se libère, le sentiment se déploie avec des grâces insoupçonnées, le corps prend des attitudes d'une souplesse que seul le cadre de la nature peut lui procurer.

Telle est l'œuvre saine et délicate, forte et nuancée, sobre et raffinée, que Théo Van Rysselberghe a accomplie avec une volonté patiente et une clairvoyance admirable. Aux cinq panneaux décoratifs dont nous venons de parler, le peintre ajoute encore, au Salon de la *Libre Esthétique*, une série de tableaux, paysages, portraits, dessins, qui montrent sous le meilleur jour sa personnalité féconde. Mais rien, mieux que ces merveilleux panneaux, ne me paraît caractériser l'état présent de l'évolution de Van Rysselberghe, ni indiquer les tendances élevées du mouvement impressionniste actuel.

FRANZ HELLENS

EUGÈNE ROBERT

On a rappelé ailleurs qu'Eugène Robert — mort à soixante-douze ans mardi dernier — fut un merveilleux orateur, un avocat désintéressé et fortement pénétré de ses devoirs, un homme politique qui, malgré l'ardeur de ses convictions, demeurait dans les luttes les plus vives un adversaire loyal et courtois. Ce qui n'a pas été dit assez, c'est que ce plaideur élégant, à la parole fleurie, ce polémiste dont l'ironie était cinglante, la dialectique redoutable, était un écrivain de race. Par la pureté et l'harmonieuse cadence du style, ses chroniques littéraires — car la modestie et le peu de souci qu'il avait de sa gloire le détournèrent de donner à ses pensées la forme définitive du livre — ses chroniques littéraires doivent être classées au même rang que ses plus brillantes compositions oratoires.

C'est à l'*Art moderne* surtout qu'il les donna, durant les premières années de la revue qu'avec Victor Arnould, Edmond Picard et le signataire de ces lignes il avait contribué à fonder. Chargé de la critique des livres, il s'acquitta de cette mission avec une ponctualité, une compétence et une impartialité parfaites.

Il serait oiseux de rappeler tous les articles qu'inspira à Eugène Robert la publication des nombreux volumes que fit éclore notre renaissance littéraire ; Octave Pirmez, Lemonnier, Rodenbach, Eekhoud, Verhaeren, vingt autres trouvèrent en lui un juge éclairé et bienveillant. Mais il importe qu'un hommage reconnaissant lui soit rendu en ce journal qu'il alimenta du meilleur de son talent et auquel il demeura très amicalement attaché après qu'il eut cessé de lui fournir une collaboration régulière.

Il appartenait à une génération dont la culture littéraire était aussi étendue que l'instruction professionnelle, et cette culture, alimentée aux sources helléniques et latines, il l'entretenait et la développait par des lectures continues. Je me souviens encore de son premier article : Robert parlait d'Horace à propos d'une traduction que venait de faire paraître de ses *Poésies champêtres* Edouard de Linge. Et ce qu'il écrivait sur le charme du poète, sur la joie qu'éprouvent ceux qui le relisent et s'en font un compagnon était si juste, si définitif, que la chronique d'Eugène Robert eût été pour le livre la plus élégante et la plus littéraire des préfaces. Au fait, pourquoi n'en pas citer un passage ? Mieux que nos souvenirs, il fera revivre une personnalité sympathique entre toutes :

« Un poète est toujours l'expression de son époque. Horace est l'expression de cette immense lassitude qui avait envahi la société romaine de la suite des guerres civiles et qui lui faisait mettre au-dessus de la liberté et de l'honneur civique le besoin de repos qui l'oppressait. Auguste donna la paix au monde en échange du diadème; les moissons et les fleurs recouvrirent le sol qui avait bu tant de sang et recélaient tant de cadavres; et bientôt, dans le silence du forum et des armes, les poètes se remirent à chanter. Ils célébrèrent ce qu'on peut célébrer toujours sans porter ombrage au pouvoir : la nature, l'amour et les plaisirs.

Horace avait laissé tomber son bouclier dans les plaines de Philippes, il ne l'avait point ramassé : retiré dans son coin fleuri, tranquille à l'ombre de la puissance de Mécènes, bercé par la chanson des sources, suivant dans l'azur du ciel italien le vol des colombes, il se prit d'un grand amour des choses présentes, (Virgile avait dit déjà : *Deus nobis hæc otia fecit*) et d'une philosophie indifférente pour le passé et l'avenir qui ne lui inspirait de loin en loin qu'une pointe de douce et fugitive mélancolie. Être heureux de son sort, chérir les biens de la vie et en jouir avec une modération qui les rende durables, accepter l'irréparable, borner ses désirs, ne penser à la mort que pour rehausser par cette pensée le prix de la vie, voilà la philosophie qu'Horace mettait en pratique et qu'il exprimait dans ses vers. C'est pourquoi Horace est et sera longtemps encore le poète favori des quadragénaires auxquels il offre la réconfortante médecine qui convient aux cœurs blasés. Ce qu'ils aiment en lui c'est moins l'écrivain délicat et exquis de forme que l'Épicurien aimable dans les vers duquel l'égoïsme se couronne de roses et la banalité de la vie se dore d'un rayon poétique.

Qu'on ne cherche pas en lui ces grands et sublimes élans qui entraînent et subjuguent : il est toujours maître de lui, la passion ne gronde pas dans ses vers et ne trouble jamais la sérénité de la strophe ; la vie qu'il raconte et joyeuse, modérée et tranquille, la nature qu'il voit et décrit est riante mais étroite et bornée ; l'amour même, tel qu'il l'exprime, n'a rien d'orageux ni de dramatique, c'est l'amour paresseux et facile dont les disgrâces sont aisément effacées par le murmure du ruisseau de Tibur ou noyée dans une coupe de Falerne. »

La philosophie du poète latin, Eugène Robert la pratiquait assez volontiers. Elle répondait à son optimisme souriant, à un certain dédain qu'il avait des hommes et des choses dont il était entouré, à la tendance aristocratique de son esprit, au raffinement de ses goûts. Rien ne paraissait plus opposé à ses convictions politiques, d'ailleurs très sincères, que ses manières de petit-maître élégant, le souci qu'il avait de sa personne et l'extrême distinction de son langage. Peut-être cette apparente contradiction

l'empêcha-t-elle de remplir la carrière politique qu'il souhaitait. Son passage au Parlement fut de courte durée, et il ressentit quelque chagrin d'en avoir été écarté à un âge où il eût pu rendre encore de précieux services à son parti.

Sa tendresse, sa générosité, la cordialité de son accueil le faisaient aimer de tous ceux qui prirent contact avec lui. Sous un scepticisme illusoire il cachait une âme d'enfant, ingénue et candide, sur laquelle la détresse et l'hostilité de la vie demeuraient sans prise. Dans l'âge mûr et jusqu'à la vieillesse il garda la fraîcheur juvénile d'un cœur sensible que nulle vulgarité n'effleura. L'ironie malicieuse de sa parole eût pu, au Palais, lui aliéner des sympathies. Tant de bienveillance foncière en émoussait les traits que ceux-ci ne pouvaient blesser.

Mais c'est de l'écrivain seul que je voulais parler, du chroniqueur dont les articles ont laissé ici un lumineux sillage. C'est de lui, de ses aperçus judicieux, de sa clairvoyance et de sa spirituelle critique qu'on se souviendra surtout en cette maison qui fut sienne et qui, pour la seconde fois, porte cruellement le deuil d'un de ses fondateurs.

OCTAVE MAUS

NOTES DE MUSIQUE

Le premier concert de la Libre Esthétique.

Cette année, la salle des concerts de la *Libre Esthétique* est plus distrayante que jamais par les splendeurs picturales qui en tapissent les murs, et il faut une forte dose de discipline sur soi-même pour n'avoir pas l'attention constamment détournée par ces chatoyants Van Rysselberghe, ces rutilants Van den Eeckhoudt et ces subtils Lemmen, dont la riche lumière et les couleurs irisées mêlent un parfum d'étrange griserie à l'atmosphère du printemps naissant qui règne au dehors.

N'importe ! Il faut se résigner à écouter. Le sacrifice n'est pas lourd lorsqu'il s'agit d'une œuvre comme l'exquis trio en ré mineur (op. 8) de M. Pierre Coindreau, dont le coloris s'harmonise si bien avec celui des toiles environnantes. Sincérité, santé, charme de l'invention mélodique, intensité de l'expression : tout cela se rencontre dans cette composition, dont le deuxième mouvement n'est pas sans rappeler, par son lyrisme tendre, grave et passionné, les pages les plus prenantes du père Franck et de M. d'Indy. L'œuvre trouva des interprètes parfaits en MM. Chaumont (violin) et Gaillard (violoncelle) et en M^{lle} Antoinette Veluard (piano), dont la grâce simple et sympathique s'accorde délicieusement avec la manière de jouer, qui est idéale de franchise, d'intelligence et de naturel.

M^{lle} Suzanne Poirier nous charma par ses pieuses interprétations de trois belles mélodies d'Huberti : *Brunes de midi*, *Berceuse* et *A la dérive*. Elles appartiennent à la dernière manière du maître et montrent, par la subtilité de leurs harmonies et le soin avec lequel les accompagnements sont écrits, à quel point il avait été touché par le renouveau musical apporté par la jeune école française. M. F. Colson accompagnait l'expressive cantatrice.

De M. Joseph Jongen, nous entendîmes ensuite une *Valse* pour violoncelle, dont M. Gaillard rendit exquisement la discrète grâces, fine et distinguée, tandis que l'auteur lui-même jouait la partie de piano.

Les trois *Rhapsodies* (française, polonaise et viennoise) pour deux pianos (op. 53) de M. Florent Schmitt, auxquelles M^{lle} Madeleine Stévant et M. Albert Demblon assurèrent une excellente exécution, doivent avoir des intentions cachées — programmatiques peut-être — car j'avoue n'y avoir rien compris et je ne puis m'expliquer autrement la sensation de lassitude qu'elles m'ont laissée.

CH. V.

Le Troisième Concert Durant.

Programme allemand, cette fois, et — à part Wagner et Strauss qui le couronnèrent par deux pièces symphoniques de tout repos, *les Murmures de la forêt* et *Don Juan* — programme exclusivement classique. Beethoven y était représenté par la *Symphonie pastorale*, interprétée avec beaucoup d'ensemble, d'expression et de justesse, et par le Concerto pour violon et orchestre. M. Florizel von Reuter, qui l'exécuta, a des qualités de son et de mécanisme mais il manque d'autorité. L'œuvre le domine; il n'en est point le maître. Avec l'expérience, M. von Reuter prendra rang parmi les virtuoses en vue. L'accueil sympathique qu'il a reçu dimanche est de nature à l'encourager.

Félicitons M. Durant, dont l'orchestre est en progrès constants.
O. M.

Le Troisième concert Crickboom.

Un petit chef-d'œuvre de clarté, de goût, d'équilibre et de délicatesse que cette sonate pour violon et piano de Sénail (1687-1730) par laquelle débutait le concert! Et quelle interprétation raffinée de la part du maître ès style qu'est M. Crickboom! Quel son tendre et léger! Quelle façon charmante de rendre les grâces aimables du style Louis XV! M^{me} Crickboom jouait avec beaucoup de finesse la partie de piano.

Puis vint le concerto en la majeur de Mozart, dont M. Crickboom fit merveilleusement valoir le lyrisme joyeux, la tendre sérénité et la suprême élégance spirituelle. M. Louis Kéfer dirigeait excellemment l'orchestre.

La soirée se terminait par le concerto en ré mineur de Wieniawski, dont l'exécution fut précédée par celle de deux compositions de M. Crickboom : une *Romance*, d'une inspiration très distinguée, et une *Ballade* d'une aimable envolée.

CH. V.

L'Orchestre de la Grande-Harmonie.

L'orchestre de symphonie de la Société royale La Grande-Harmonie (orchestre d'amateurs dirigé par M. Martin Lunssens) a entrepris, à l'occasion du centenaire de la Société, l'organisation de trois concerts composés d'œuvres belges.

Au premier de ces concerts, en février dernier, on a entendu deux passages du *Polyeucte* de M. Tinel et un extrait de la *Kermesse flamande* de M. Blockx. M. Godenne, professeur de violoncelle au Conservatoire d'Anvers, a exécuté des concertos de Deswert et de François Servais.

Le prochain concert est fixé au 12 avril. Le programme porte l'ouverture de *Roméo et Juliette* de M. Martin Lunssens, la *Marche des communiers* et une *Élégie* pour orchestre d'archets de M. Léon Du Bois. On entendra aussi M. Arthur De Greef, l'éminent pianiste, dans son œuvre pour piano et orchestre, les *Airs populaires flamands*, et dans les *Paysages d'automne* d'Emile Mathieu.

E. L.

La poésie et la musique dans la mélodie française.

Conférence de M. ALBERT MOCKEL à l'Université Nouvelle.

Fort agréable séance où le sympathique conférencier émit des idées générales dénotant une culture des plus raffinées et commenta d'une manière charmante les mélodies que chanta M^{me} Albert Mockel d'une voix ravissante et dans un sentiment de douce et tendre intimité.

M. Moulart, au piano, accompagnait avec beaucoup de délicatesse.
CH. V.

Exposition d'Architecture et d'Arts décoratifs à Liège.

Le jury nommé par l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts et par l'Association des architectes a examiné les projets de l'affiche annonçant la prochaine exposition organisée par

les deux sociétés. Le prix (300 francs) a été décerné à M. Désiré Poissinger, professeur de dessin. Une somme de 100 francs restant à la disposition du jury, celle-ci a été attribuée à M. Henri Michel. Enfin trois autres projets exécutés par MM. José Wolff, Em. Dupuis et Hub. Geeraert, ont mérité une mention honorable.

Les projets, au nombre de seize, faisaient honneur à l'ingéniosité et au talent des artistes liégeois. Ils sont de bon augure pour le concours ouvert pour les cages d'escaliers du Conservatoire, qui, comme nous l'avons annoncé, sera clos le 15 avril.

Concours d'affiche.

Le Touring Club de Belgique organise un concours pour la fourniture d'un projet d'affiche illustrée, avec attribution d'une prime de 500 francs. Le règlement de ce concours est à la disposition des amateurs au siège social, 4 Passage de la Bibliothèque. Les projets devront être envoyés avant le 15 avril.

MUSICOLOGIE

La librairie Félix Alcan (Paris, boulevard Saint-Germain 108) met en vente *l'Anneau du Nibelung de Wagner*, analyse dramatique et musicale de la Tétralogie par A. Pochhammer, traduit de l'allemand par Jean Chantavoine. Cet ouvrage suit scène par scène, page par page, presque note par note, la marche si complexe de *l'Or du Rhin*, de la *Walkyrie*, de *Siegfried*, du *Crépuscule des Dieux*. Il montre l'origine, le développement, les variations et le sens de chaque « motif conducteur ». Il permet ainsi de pénétrer dans le détail de l'œuvre wagnérienne : il constitue pour les amateurs désireux de se familiariser avec cette œuvre un guide indispensable par sa sûreté comme par sa clarté.

On le lira avec fruit à la veille des représentations qui vont être données de la Tétralogie en langue allemande au Théâtre de la Monnaie.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

L'Ange gardien.

« Il n'est pire eau que l'eau qui dort » : tel serait le résumé assez fidèle de *l'Ange Gardien*, la très intéressante pièce de M. André Picard que M^{me} Marthe Mellot, artiste éminente, et M. Pierre Magnier, comédien expert, sont venus jouer au Théâtre du Parc.

Thérèse Duvigneau, provinciale de Lyon, a dix ans de veuvage. Elle est rude, disgracieuse, pudibonde, méchante : c'est un remède contre l'amour. Ainsi du moins le jugent ses cousins Frédéric et Suzanne Tréart, l'amant de cette dernière, le beau Georges Charnier, et quelques comparses sans intérêt. Seul le bon Gounouilhac (Gounou dans l'intimité) a cru découvrir la vraie nature de Thérèse, et que sous les apparences du hérisson elle cache l'âme douce et tendre d'un ange de vitrail. Gounou se trompe d'ailleurs affreusement : ayant voulu dire à la méchante Thérèse l'amour qu'il commence à éprouver pour elle, celle-ci le raille vilainement en présence de tous. Et Georges Charnier, qui la déteste, de s'écrier que c'est une peste, une abominable créature! Ne s'avise-t-elle pas de se mettre en tiers, cette madame Thérèse, partout où Georges et Suzanne voudraient n'être que deux, comme dans la chanson?... Elle les surveille, elle les espionne. C'est un ange gardien! Et elle finit par les surprendre dans les bras l'un de l'autre, en pleine nuit, dans un salon sans lumière. Elle a tourné le commutateur et, durant une seconde, elle a inondé leur étreinte d'un flot de lumière électrique. Les amants croient d'abord que c'est Gounou, le vieux Gounou, qui leur a joué une

mauvaise blague. Point du tout ! Le lendemain, Thérèse leur déclare que c'est bien elle l'auteur de la sinistre farce, qu'elle tient leur secret maintenant, et qu'elle révélera tout au mari de Suzanne si Georges Charnier ne quitte pas le château immédiatement. Mais pourquoi cet acharnement contre l'amour des autres ? Quel mobile la fait agir ? Le souci d'une certaine propreté morale, dit-elle, qui l'empêche de pouvoir supporter autour d'elle l'adultère et ses vilénies. Georges Charnier n'en croit rien. Au cours d'une entrevue mouvementée qu'il a avec Thérèse, il se convainc que cette prude est une passionnée, et d'un furieux baiser il en triomphe avec une extraordinaire facilité. Elle se défend à peine, elle est à lui. Ce revirement soudain est admirablement amené. Il a fait rire, dans la salle, quelques spectateurs légers. Cependant il n'a rien de ridicule : il est d'une psychologie très exacte.

Désormais Thérèse est vaincue. Elle ne dira rien à Frédéric, elle quittera la place, elle retournera à Lyon, emportant le souvenir de son unique faiblesse, à la fois pour s'en désoler et pour en jouir à jamais. M^{me} Mellot a joué avec un art parfait le rôle complexe de Thérèse, rôle qui fut écrit pour elle et que les circonstances ne lui avaient pas permis de jouer à Paris. M. Magnier a été un excellent Charnier, un don Juan claironnant et coquericotant à merveille. M. Charpentier a mis dans son interprétation du personnage de Gounouilhac toute sa fine bonhomie mélancolique. M^{lle} Magdeleine Damiroff a été très belle et très enveloppante dans le rôle de Suzanne. Et la pièce de M. André Picard a été un vrai succès, peut-être pas un succès pour le gros public, mais un succès pour les délicats, les amateurs de fine psychologie et de beau langage. On n'oubliera pas *l'Ange Gardien*.

.

Le Théâtre de la Jeunesse a donné jeudi sa deuxième représentation au théâtre de l'Alcazar. Une troupe excellente et bien stylée a représenté les *Images*, pièce inédite écrite pour la jeunesse par M^{me} Jean Berlaer, avec musique de scène de M. Charles Mélant. Un ingénieux scénario encadrait de gracieux tableaux vivants reproduisant des miniatures de missel.

Poème, musique, costumes, décors, évolution des figurantes, tout a été acclamé par un public de petits et de grands absolument conquis. Cette représentation réalisait un bel effort d'art. On a joué ensuite la *Poupée de Nuremberg*, l'antique et savoureux opéra-comique d'Adam.

GEORGES RENCY

NÉCROLOGIE

Théodore Radoux.

Le directeur du Conservatoire de Liège, Théodore Radoux, vient de succomber brusquement aux suites d'un refroidissement. Malgré son âge — il avait soixante-quinze ans — Radoux avait gardé une telle jeunesse intellectuelle, une si grande activité, une ferveur musicale si ardente que la nouvelle de sa fin a excité autant de surprise que de douloureux regrets. Trois jours avant sa mort, il dirigeait encore avec un juvénile entrain les études de la *Damnation de Faust*, qui devait former le programme du concert annoncé pour la date d'hier. Il est mort en pleine action, sans avoir connu la tristesse du déclin.

Théodore Radoux succéda le 14 septembre 1872 à Étienne Soubre comme directeur du Conservatoire de Liège, auquel il était attaché comme professeur de basson depuis 1855. Pendant près de quarante ans, il se consacra sans relâche à la prospérité de l'école confiée à ses soins. Il eut la joie de l'installer dans les locaux qu'elle occupe actuellement et de l'élever peu à peu au premier rang des établissements similaires.

Comme compositeur, Théodore Radoux, qui remporta le Prix de Rome dès 1859 — deux ans après Peter Benoit, — laisse un certain nombre d'œuvres appréciables, parmi lesquelles un opéra-comique en trois actes, *le Béarnais*, qui obtint à Liège en 1866 un très grand succès et fut repris en 1867 et en 1870. Bruxelles l'accueillit avec faveur en 1868 et Lille en 1879. Il avait été ques-

tion d'en faire la création au théâtre Lyrique de Paris, mais la similitude de sujet du *Béarnais* avec *le Capitaine Henriot* de Gevaert, que représentait précisément à cette époque l'Opéra-Comique, fit échouer le projet.

Citons aussi dans son œuvre de nombreux chœurs, répertoire habituel de la *Légia* que dirigeait le frère du compositeur, Toussein Radoux, disparu avant lui; un oratorio, *Pro Patria*; une Cantate composée pour la revue des Écoles de 1881; une *Marche internationale* pour orchestre; un triptyque choral: *Foi, Espérance et Charité*; un poème musical intitulé *Dieu*; des mélodies, en grand nombre, qui répandirent dans le pays et à l'étranger le nom de ce musicien spirituel, aimable, qui ne força jamais son talent et disparut discrètement de la vie sans avoir vieilli. O. M.

Auguste Deppe

Le colonel Deppe, qui vient de mourir à Namur à peine âgé de 58 ans, était un musicien très distingué à qui l'on doit maintes œuvres charmantes. Fils lui-même d'un officier d'artillerie qui était également un musicien remarquable, il fit toujours marcher de pair ses études militaires et ses études musicales. Il étudia la violoncelle avec Edouard Jacobs et l'harmonie avec Léon Du Bois. Il composa un *Hymne à la Charité*, une *Ouverture dramatique*, une *Marche Jubilaire* avec accompagnement de cloches, une *Suite d'orchestre*, un *Quatuor* et beaucoup d'autres morceaux. Il écrivit aussi un opéra inédit, *Loti*, sur un poème de Max Waller, son beau-frère. Sa dernière œuvre, un *Hymne au Drapeau*, paroles de Louis Adam, date de quelques mois à peine. Le colonel Deppe était plus et mieux qu'un amateur. Il avait une science et un talent réels. Peter Benoit, Gevaert, Massenet, De Greef, Ysaye l'honorèrent de leur amitié. Ses œuvres furent jouées partout en Belgique, et même à l'étranger, et toujours avec un vrai succès. On conservera le souvenir de cet homme excellent, de cet artiste délicat dont la demeure hospitalière était un centre actif d'art et d'intellectualité. G. R.

Louis-Oscar Roty.

On célébrera demain à Paris les obsèques d'un maître de la gravure en médailles, Louis-Oscar Roty, qui vient de succomber, dans sa soixante-cinquième année, à une maladie douloureuse qui, depuis plusieurs mois, ne laissait aucun espoir.

Depuis la mort de Chaplain, Roty était incontestablement le premier médaillier de notre époque. A la sûreté, à la maîtrise absolue du métier il alliait la délicatesse du sentiment, la pureté du goût et la sobriété du style. Tout en restant classique, il sut être personnel, et pour être les filles spirituelles des chefs-d'œuvre de la Grèce antique, ses compositions n'en ont pas moins — songez à sa *Semeuse*, à *l'Immortalité* dont il orna le revers de la médaille du Victor Hugo, à sa juvénile *Médaille de mariage*, à l'émouvante composition que lui inspirèrent les *Funérailles du président Carnot*, au *Centenaire de Chevreul*, au *Soixante-dixième anniversaire de Pasteur*, — un caractère nettement moderne, de la fantaisie et une originalité distincte.

L'artiste avait suivi à l'École des Beaux-Arts les cours de Ponscarne et d'Augustin Dumont. Prix de Rome en 1875, il se lia en Italie avec Charles Van der Stappen, son aîné de trois ans, et jusqu'à ce que la mort les eut désunis il ne cessa de lui témoigner une fraternelle affection. Maintes fois les circonstances — anniversaires, expositions, fêtes intimes — amenèrent Roty en Belgique, et toujours c'était dans l'atelier hospitalier du maître d'*Ompdrailles* que nous rencontrions le svelte artiste français. Son esprit fin, la sensibilité de son cœur, la vivacité de son imagination en faisaient un compagnon charmant qui animait d'une verve intarissable les réunions amicales auxquelles il se trouvait mêlé. Qui ne s'en souviendra avec émotion parmi les très rares survivants de ce groupe décimé : Edmond Picard, dont Roty fit la médaille qui lui fut offerte à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire professionnel, Camille Lemonnier, Xavier Mellery, Fernand Khnopff, Léon Du Bois, deux ou trois autres peut-être ?

O. M.

AGENDA MUSICAL

Lundi 27, à 8 h. 1/2, Salle Erard, récital de M^{me} Miry-Merck, qu'une indisposition de la cantatrice fit ajourner. — A la même heure, à la Grande-Harmonie, concert de M^{me} de Skarbek et de M. J. Huré.

Mardi 28, à 2 h. 1/2, deuxième audition musicale de la *Libre Esthétique* avec le concours de M^{me} Madeleine Demest, du compositeur Poldowski et de MM. E. Bosquet, E. Chaumont, L. Mori-seaux, L. Van Hout et G. Pitsch. Au programme : Sonate inédite pour violon et piano de G. Uribe (première audition); mélodies inédites et pièce pour piano de Poldowski (première audition); quintette (inédit) pour piano et cordes de Léon Delcroix.

Mercredi 29, à 8 h. 1/2, à l'Ecole allemande, deuxième séance du Quatuor Zimmer avec le concours de M. J. Gaillard, violoncelliste. Au programme : Haydn (op. 54), Debussy (op. 10), Beethoven (op. 59). — Salle Sainte-Elisabeth (15 rue Mercelis), à 8 h. 1/2, concert de charité donné par la comtesse H. d'Oultremont, MM. E. Chaumont, L. Van Hout et G. Pitsch.

Jeudi 30, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M^{me} H. Eggermont-Roba. Oeuvres de Schumann, Brahms, Rasse, Sinding.

Vendredi 31, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M. Jean Janssens. Oeuvres de Bach, Beethoven, Schumann, Mendelssohn, Chopin, Brahms, Liszt.

Dimanche 2 avril, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, Concert extraordinaire Ysaye sous la direction de M. J. Jongen, avec le concours de M. Eugène Ysaye, qui interprétera le Concerto en sol pour violon, deux flûtes et orchestre par J.-S. Bach, le Concerto de Brahms et la Symphonie espagnole de Lalo. Première audition de *Lovelace*, esquisse symphonique de M. Victor Buffin.

La Grand' Messe en si mineur de J.-S. Bach pour soli, chœurs, orgue et orchestre sera exécutée le dimanche 2 avril, à 3 heures, à Anvers, à la Société royale d'Harmonie, sous la direction de M. L. Ontrop et par les soins de la *Société des Concerts de musique sacrée*. Les solistes seront : M^{lles} E. Ohlhoff et E. Schünemann (Berlin), MM. Plamondon (Paris) et H.-C. Van Oort (Amsterdam). Violon solo : M. J. Camby (Anvers); trompette solo : M. Théo Charlier (Bruxelles). Répétition générale le samedi 1^{er} avril, à 5 heures. S'adresser pour la location à M. J. Boelaerts, administrateur, marché Saint-Jacques, 11, Anvers, et chez les principaux éditeurs de musique.

Le quatrième et dernier Concert populaire aura lieu aussitôt après la clôture de la saison théâtrale, les lundi 1^{er} et mardi 2 mai, à 8 h. 1/2 du soir, au théâtre de la Monnaie. M. S. Dupuis y fera entendre, pour la première fois à Bruxelles, la *Création* de Haydn, qui sera exécutée avec le concours de M^{lle} Lily Dupré, MM. O. Dua et E. Billot, du théâtre royal de la Monnaie, et des chœurs du théâtre.

PETITE CHRONIQUE

Par suite des travaux d'installation des collections léguées par MM. Vermeersch et Evenepoel, la section de la peinture décorative au Musée du Cinquantenaire et celle des anciennes industries d'art seront, en partie, fermées au public jusqu'à nouvel ordre.

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. — Salon de la *Libre Esthétique*. Expositions rétrospectives d'H.-E. Cross et de Ch. Van der Stappen (de 10 à 5 heures). — Mardi prochain, à 2 h. 1/2, deuxième audition de musique nouvelle.

CERCLE ARTISTIQUE. — Clôture (à 6 heures) de l'exposition Jean Gouweeloos. — Demain lundi, ouverture de l'exposition Marten Melsen.

STUDIO (2^a rue des Petits-Carmes. — Exposition du Cercle des Femmes artistes (25 mars-3 avril).

MUSÉE DU LIVRE. — « La Beauté du Livre », 1,500 planches originales de Ch. Doudelet (de 10 à 12 heures, de 2 à 6 heures. Le dimanche de 10 à 12 heures).

La Société des Galeries Georges Petit ouvrira demain, lundi, à 2 heures, dans l'atelier du peintre Fr. Charlet, 195 avenue Molière, une exposition de quelques maîtres modernes parmi lesquels Besnard, Cazin, Corot, Courbet, Daubigny, Decamps, Diaz, Jules Dupré, Harpignies, Isabey, Ch. Jacque, Jongkind, Millet, Monet, Pissarro, Th. Rousseau, Sisley, Thaulow, Troyon, Ziem, etc. L'exposition, accessible au public tous les jours de 10 à 12 heures et de 2 à 5, sera close le 27 avril.

C'est dans la Galerie courbe qui, au Palais du Cinquantenaire, fait suite au Pavillon des Antiquités et qui abrita l'an dernier une partie du Salon des Beaux-Arts que sera installée la collection vendue en 1905 à l'Etat par M. Edmond Michotte. Le docteur Bommer et M. Michotte font en ce moment le triage des estampes à choisir parmi les 4,400 pièces que comprend la collection. Leur mise en cadre, l'étiquetage, leur groupement par salles, etc. prendront nécessairement un temps assez long. On ne compte pas pouvoir inaugurer l'exposition avant plusieurs mois.

Parmi les dernières médailles gravées par M. Godefroid Devreese, signalons celle qui fut récemment offerte au baron Henri Kervyn de Lettenhove en commémoration des grandes manifestations artistiques auxquelles, secondé par quelques autres amateurs dévoués, il prit une part active : l'exposition des Primitifs flamands à Bruges en 1902, celle de la Toison d'Or en 1907, celle de l'Art belge au XVII^e siècle en 1910. Le droit porte l'effigie, très fidèlement interprétée de profil, du baron Kervyn de Lettenhove. Une inscription rappelle, au revers, les trois circonstances que la frappe de la médaille est destinée à célébrer.

Autre médaille intéressante : celle qu'exécuta M. Devreese à l'effigie de M. L. Goldschmid, directeur-gérant de la Société métallurgique de Haine-Saint-Pierre. Le portrait du jubilaire est expressif et vivant. Le revers est composé d'une locomotive sortant d'un tunnel, — sujet qui semble se prêter malaisément à l'esthétique décorative mais que l'artiste a réalisé avec bonheur.

C'est le sculpteur Vinçotte, en collaboration avec l'architecte Acker, qui a été chargé de l'exécution du monument qui sera élevé à la mémoire des Belges morts au Congo.

L'emplacement du monument n'est pas encore définitivement désigné. Il est question de l'ériger soit au rond-point de l'Avenue de Tervueren, soit avenue Emile De Mot.

M. Paul André, directeur de la *Belgique artistique et littéraire*, donnera, le jeudi 30 mars, à 8 h. 1/2, à la Maison du livre, rue Villa Hermosa, une conférence sur *Les Fables et les Fabulistes* accompagnée de récitations de fables anciennes et modernes par M^{me} Marie Derboven, professeur au Conservatoire de Bruxelles, et M. Daix, du Théâtre royal du Parc.

La Section chorale du Cercle artistique dirigée par M. Demest prépare, en vue de son prochain concert, consacré à l'Ecole française, les œuvres suivantes : *La Lyre et la Harpe* (Saint-Saëns), trois Chansons à 4 voix sans accompagnement (Debussy), la *Légende de Sainte-Cécile*, soli et chœurs (E. Chausson) et la *Chevauchée du Cid*, pour baryton et chœurs (Vincent d'Indy).

Les dates des représentations (en langue allemande) d'œuvres de Wagner au théâtre de la Monnaie viennent d'être fixées comme suit : 19 avril, *Lohengrin*; 22, *Tannhäuser*; 24, *Rheingold*; 25, *Die Walküre*; 27, *Siegfried*; 29, *Götterdämmerung*. Ces représentations seront dirigées par M. Otto Lohse, chef d'orchestre du Théâtre de Cologne. Y prendront part : M^{lles} Maud Fay, Edith Walker, Irma Tervani, Kühn-Brunner, David-Bischoff, Sophie Wolff, Rohr, M. Schreiber, O. Blumenthal, B. Schelper, Preuss-Matzenauer, H. Dehmlow, MM. von Bary, H. Hensel, E. Van Dyck, Paul Kühn, Winkelshof, A. Van Rooy, Zador, W. Boel, Paul Bender et Th. Lattermann, des théâtres de Bayreuth, Berlin, Cologne, Dresde, Hambourg, Mayence, Munich et Wiesbaden.

L'Enfance du Christ, trilogie sacrée d'Hector Berlioz (première exécution scénique), aura pour interprètes M^{lle} Demellier, MM. La Taste, Billot, Weldon, Dua, Artus et Delaye. La première représentation sera donnée mardi prochain avec *le Feu de la Saint-Jean* au bénéfice de M. Jean Cloetens, contrôleur en chef.

Aussitôt après *L'Enfance du Christ* passera *Résurrection*, le drame lyrique tiré du roman de Tolstoï par M. Alfano (reprise). L'œuvre aura pour interprètes M^{mes} Dorly, Symiane, Paulin, Sonia, MM. Saldou, Ponzio et Artus.

M^{me} Croiza, actuellement à Monte-Carlo, reviendra à Bruxelles à la fin de la saison pour donner quelques représentations d'*Orphée* et de *Samson et Dalila*.

Une représentation de *Jeanne d'Arc*, drame lyrique de Jules Barbier, musique de Gounod, aura lieu au profit d'œuvres charitables, sous le haut patronage de M^{me} la Comtesse de Flandre le vendredi 31 mars, à 8 h., au Théâtre Communal, rue de Laeken. S'adresser pour la location au théâtre.

Une soirée de gala sera donnée au Palais des Arts le jeudi 6 avril, à 8 h., au bénéfice de la Société protectrice de l'enfance la Pouponnière Marie-José. Au programme : *Hymne à Cypris*, pour chœur et orchestre, poème de A. Du Plessy, musique de Ch. Mélant ; *Sœur Louise*, épisode lyrique, poème de A. Julin, musique de Ch. Mélant ; *L'Ami du Roi*, opéra-comique en deux actes par Lucien Solvay et Ch. Mélant.

Par suite de la mort de M. Th. Radoux, le concert du Conservatoire de Liège annoncé pour le 15 mars a été ajourné au 6 mai.

La *Vie intellectuelle* du 15 mars publie un mémoire inédit de Tolstoï sur la littérature moderne, et notamment sur la littérature belge. Le fascicule est illustré de deux planches hors texte : *la Bourrasque*, d'Emile Fabry, et deux portraits du grand écrivain néerlandais M^{me} Hélène Swarth.

De Paris :

La troupe du théâtre d'opérette An der Wien donnera du 2 juin au 2 juillet, au théâtre Réjane, des représentations des plus récents succès viennois sous la direction des auteurs, Franz Lehár et Léo Fall. Il est probable que la troupe s'arrêtera à Bruxelles pendant quelques jours avant de prendre possession du théâtre Réjane.

L'Académie des Beaux-Arts de France a décerné le prix de 6.000 francs de la fondation Rotschild à M. Gabriel Dupont, auteur de *la Cabrera*, couronnée au concours Sonzogno, de *la Glu* qui représenta le théâtre de la Monnaie, des *Poèmes d'Amour*, des *Heures dolentes* et du *Chant de la Destinée*.

On se souvient des protestations qui s'élevèrent dans la presse italienne quand on apprit le projet qui devait défigurer la place

delle Erbe, à Vérone, par la construction de maisons de rapport.

On apprendra avec plaisir, dit le *Bulletin de l'art ancien et moderne*, que la place tout entière vient d'être déclarée monument national. Il était temps, si l'on en juge par le procès-verbal d'une séance du Conseil municipal véronais, qui réclame contre cette intrusion de l'Etat dans les affaires de la Ville. Cette fois du moins les Béotiens sont vaincus, et l'on ne saurait assez féliciter la direction générale des Beaux-Arts d'avoir su mener à bien sa campagne.

Une exposition d'œuvres de M. W. Degouve de Nuncques est ouverte en ce moment, et jusqu'au 17 avril, au Cercle artistique (Kunstkring) de Rotterdam.

Les prix des œuvres de Segantini :

Trente-huit tableaux et dessins du maître de la Maloja, vendus à Berlin dans le courant de l'hiver, ont produit un total de 96.210 marks. Parmi eux, *l'Heure matinale* s'est élevée à 8.000 marks, *la Récolte des citrouilles* à 10.000, *la Déesse de l'Amour* à 22.500. Les dessins à la craie ou à la sanguine ont varié de 1.000 à 3.000 marks environ.

Il y a eu le lundi 13 mars un demi-siècle que *Tannhäuser*, représenté pour la première fois à l'Opéra de Paris, fut, dit le *Guide musical*, sifflé outrageusement. M. Georges Servières a rappelé l'histoire plutôt triste de cette mémorable première. Bornons-nous à constater que l'œuvre que l'on refusa il y a cinquante ans domine toujours la scène contemporaine. Que sont devenues les œuvres que le public applaudissait alors ?

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE
G. VAN OEST ET C^{IE}

72, RUE DE LA MONTAGNE, BRUXELLES

ÉDITIONS D'ART

LIBRAIRIE GÉNÉRALE : LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, ARTS ET MÉTIERS, HISTOIRE, SCIENCES, COMMERCE ET INDUSTRIE, Etc.

Abonnements à tous les périodiques belges et étrangers.

Notre librairie fournit rapidement et aux meilleures conditions tous les livres belges, français, allemands, anglais, etc.

Envoi de livres à l'examen sur demande.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

ÉDITIONS ADOLPHE FÜRSTNER, BERLIN W.

A Paris, 18, rue Vignon.

LE FEU DE LA SAINT-JEAN (Feuersnot).

Poème lyrique en un acte de ERNST VON WOLZOGEN, musique de RICHARD STRAUSS (op. 50).

Partition chant et piano de M. OTTO SINGER, traduction française de M. JEAN MARNOLD.

Prix net : 20 francs.

DER ROSENKAVALIER (Le Chevalier à la Rose).

Comédie musicale en 3 actes de HUGO VAN HOFMANNSTHAL, musique de RICHARD STRAUSS (op. 59).

Partition chant et piano de M. OTTO SINGER (texte allemand).

Prix net : 30 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.

Le numéro 1 franc " "

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Le Messager des Bibliophiles

Organe mensuel
insérant les offres et demandes d'achat ou d'échange de livre
et supprimant tout intermédiaire.

ABONNEMENT : 3 FRANCS L'AN

Envoi d'un numéro spécimen sur demande adressée à

M. F. MERLIN

ADMINISTRATEUR

35, rue des Francs-Maçons, Saint-Etienne (Loire).

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Ingénu (BLANCHE ROUSSEAU). — A la Libre Esthétique : *Les Artistes belges* (FRANZ HELLENS). — L'Enfance du Christ (H. L. B.). — Notes de Musique : *Le deuxième concert de la Libre Esthétique; Récital Eggermont-Roba* (CH. V.). — Chronique théâtrale (GEORGES RENCY). — La Musique à Verviers (J. S.). — Nécrologie : *Alexandre Guilmant* (O. M.). — Agenda musical. — Beethoven-Cycle. — Petite Chronique.

L'INGÉNU

M. Francis de Miomandre fait de la vie avec du rêve et du rêve avec de la vie. Ses romans, qui ne peuvent se ranger sous aucune étiquette, nous apportent la joie de la fantaisie et l'enchantement toujours nouveau de l'esprit le plus primesautier et le plus attachant. Je ne connais pas d'autres œuvres, dans la littérature française contemporaine, qui aient cette allure de jeunesse, cette libre et délicate aisance, cet accent à la fois grave, sensible et frivole si émouvant et si original. Celui de ses livres qui obtint, il y a trois ou quatre ans, le prix Goncourt, *Écrit sur de l'eau*, nous avait séduits par une imagination pittoresque et verveuse autant que par la saveur si spéciale de la pudeur et de l'ardeur. Encore qu'il n'y ait aucun rapport direct entre le nouveau roman de M. de Miomandre et l'ancien, *l'Ingénu* (1) pourrait être la suite de *Écrit sur de l'eau*. Nous y retrouvons avec un plaisir qui touche à l'émotion le

(1) FRANCIS DE MIOMANDRE : *l'Ingénu*. Paris, Calmann-Lévy.

délicieux héros d'un monde éphémère, à moitié merveilleux, « ce monde de rosée ».

Patrice de Céreste, c'est Jacques de Meillan je ne dirai pas vieilli, mais plus âgé. Un Jacques de Meillan maître de soi et maître de la joie de vivre. Tout ce que rêvait Jacques de Meillan, Patrice de Céreste le possède : une vie luxueuse et libre, et toutes les formes de la volupté. La fée blonde que le pauvre Jacques de Meillan poursuivait sans jamais l'atteindre, Patrice de Céreste en fait son amie. A part cela écoutez-les parler, regardez-les évoluer dans les décors multiples de leurs existences chatoyantes et incohérentes, et vous verrez bien vite qu'ils ne font qu'un. Mais dans *l'Ingénu* le caractère du jeune homme s'est déterminé, sa conscience s'est équilibrée, tranquille et lumineuse. S'il continue à s'agiter dans un perpétuel tourbillon, il y a en lui une force sereine qui observe et qui juge. Il veut être ce qu'il est : un esprit errant, une âme flâneuse qui s'offre en miroir aux spectacles du monde comme un ruisseau limpide, le spectateur qui entre et qui sort du théâtre à sa guise, celui que tout appelle et que rien ne retient, le confident qui ne se confie pas, celui qui se prête à tout le monde mais qui n'appartient à personne, pas même à lui-même.

Se prêter à tout le monde, et à tout au monde... à l'amour et à la douleur.. à toutes les sensations, à toutes les émotions. N'attendre rien que du hasard. Se vouer à la fantaisie comme on se voue à un devoir ou à une religion, cela pourrait n'être qu'un jeu de dilettante, égoïste ou pervers; mais une intelligence fervente, une âme profondément sensible et délicate ont su voir, au delà de ce jeu, une philosophie. Rien n'est futile pour qui sait jouir. Rien n'est important

pour qui flotte, inconsistant et détaché, comme le liège, sur l'eau de la vie. Rien n'est pervers pour qui regarde avec des yeux candides. Rien, enfin, n'est médiocre pour qui aime et comprend. Et c'est ici que se révèle le fond d'altruisme de cette philosophie. Altruisme élégant et discret, altruisme léger d'un jeune homme qui a adoré Dostoïevsky et qui adore Gourmont, faisant passer le souffle de l'un à travers l'autre et illuminant de tendresse les complaisances les plus futiles et les plus païennes expressions du plaisir. C'est le secret du charme de Patrice que cette candeur et cette tendresse dont il accompagne ses moindres actions. Il écoute, il plaisante, il amuse, il vit avec tendresse. Là où il a passé une douceur demeure et, qu'il y pense ou non, il est bon, il est bienfaisant.

Je voudrais donner une idée de l'imagination délicate qui abonde dans ce livre, mais sa variété même me déconcerte. Faut-il parler de ce premier chapitre, *Le Refuge blanc*, de la plus pure poésie symbolique. Faut-il détacher ces figures de femmes, belles comme des perles ou des grenades : Claude Manès, Monique Andriani et Suzanne Lantosque, le modèle, dont il décrit les beaux pieds nus comme le pourrait faire d'Annunzio de sa meilleure plume... Mais les personnages comiques ! Ce M. Carbasius, digne de figurer dans le cortège de l'inoubliable Monsieur de Meillan... Et le fidèle Hélier. Et cette trouvaille de grâce : l'amoureux qui fait écrire à la femme qu'il aime par les objets les plus charmants ; de sorte qu'elle reçoit des lettres signées d'un nuage, de cinq heures, d'un flocon de neige, d'un oiseau doré, d'un vieil arbre du boulevard, d'une corbeille de géraniums. Et que de choses encore, que de jolies inventions de toutes sortes, absurdes ou poétiques, mais toujours neuves et toujours séduisantes !

Au moment où j'écris ces lignes, j'ai sous les yeux un conte de Francis de Miomandre paru il y a quelques jours à *Excelsior*. C'est l'« Histoire de M^{lle} Grain-de-poussière, danseuse du soleil ». On reste émerveillé devant cette imagination légère, capricieuse et dorée comme M^{lle} Grain-de-poussière en personne ; devant les ressources de cet esprit qui conçoit en même temps *l'Ingénu*, *l'Histoire de Pierre Pons pantin de feutre*, et les *Figures d'hier et d'aujourd'hui*, des études critiques de valeur inégale mais, dans l'ensemble, remarquablement intuitives et intelligentes. Chose extraordinaire, le talent de Francis de Miomandre garde toute la spontanéité, toute la vivacité, tout le charme de l'adolescence en même temps qu'il s'affirme et s'approfondit. Et l'on sent que ni l'enseignement de la vie, ni l'enseignement de la culture ne détacheront jamais tout le pollen de cet esprit inventif et sensible. On se dit que Francis de Miomandre aurait dû être contemporain de Musset ou de Théodore de

Banville. Mais on se dit aussi que seule notre époque littéraire, avec les horizons nouveaux que l'impressionnisme et le symbolisme ont proposés au style et à la pensée, pouvait faire éclore un tempérament si subtilement intellectuel et si varié. Francis de Miomandre nous annonce quatre nouveaux volumes dont : *Mémoires de Gazelle, tortue*. Nous les attendons avec impatience.

BLANCHE ROUSSEAU

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Les Artistes belges.

Les beaux panneaux décoratifs de Théo Van Rysselberghe, dont *l'Art moderne* a longuement parlé, ne forment pas le seul apport du peintre au Salon de la *Libre Esthétique*. Des dessins, études de nu, d'un faire vigoureux, d'un équilibre parfait, attestent quel puissant constructeur de formes se cache sous l'artiste raffiné, dont le pinceau étend la couleur avec tant de légèreté qu'elle semble flotter sur les corps comme des voiles empruntés à l'atmosphère et teintés des tons les plus chatoyants. C'est cette fermeté d'exécution qui donne à ses portraits leur allure particulière ; l'on sent que les agréments du coloris y sont soutenus par une structure impeccable. Tel est le portrait de *Madame Octave Maus*. *Le Torse de femme blonde* est une étude pleine de santé charmante et de grâce. Entre tout cela, le peintre semble avoir éparpillé des impressions rapides : ce sont de petits paysages méridionaux étincelants, où Théo Van Rysselberghe, tout en se jouant, rassemble, cependant, dans un coup de pinceau, les qualités maîtresses de ses grandes œuvres.

Dans les tableaux de Jean Van den Eeckhoudt, il y a encore de l'indécision ; le peintre paraît hésiter parfois entre les finesses d'un coloris tout en demi-teintes et la simplicité d'une mise en page où le dessin et la couleur se montrent également exempts de recherche ; ses deux tableaux, celui que le Musée moderne vient d'acquérir et cet autre intitulé : *A Garavan*, exposé à la *Libre Esthétique*, montrent très bien cette dualité d'interprétation. Le premier est une œuvre d'un coloris fouillé et chatoyant, mais qui manque d'unité ; l'autre, au contraire, se recommande par sa ligne sobre et la cohérence parfaite des figures et du paysage. Il y a quelque chose d'un peu artificiel dans l'allure des paysages de Van den Eeckhoudt. Mais c'est principalement dans ses études de fleurs et de fruits que les qualités du coloriste éclatent. *Fleurs et Fruits*, *Bananes*, *Fleurs*, sont des pages fort belles, rutilantes de sève, tout imprégnées de la lumière la plus vivifiante. Chez Lemmen la lumière chante autour des objets ; elle les pénètre, elle s'y absorbe, elle y apparaît condensée, vibrant en sourdine. Tandis que les fruits peints par Van den Eeckhoudt semblent projeter leur sève autour d'eux, dans le rayonnement de la lumière, ceux de Lemmen se tiennent dans une pénombre où le peintre fait apparaître d'autant plus harmonieusement leurs formes discrètes et leur coloris plein de séduction. Dans la figure, Lemmen apporte un souci de style de plus en plus manifeste ; la richesse de la couleur ne perd rien à ce travail de simplification, mais l'intérêt ne se concentre désormais plus uniquement sur elle : le peintre s'attache à étendre la sensibilité du personnage autour de lui par l'observa-

tion attentive de l'attitude, et à envelopper la figure d'une atmosphère d'intimité où flotte un léger mystère. Rien n'y est exprimé mais une inflexion du corps, la ligne du visage à peine indiquée suffisent à suggérer ce que le peintre a laissé comme suspendu dans sa pensée.

C'est par une grande fraîcheur de coloris que se recommandent les tableaux de J. Frison. Il y a dans *la Table* le plus savoureux mélange de tons crus qui, loin de se contredire, font apparaître dans la lumière gaie, répandue sur la nappe, des concordances imprévues, du plus heureux effet. Le peintre ne réussit pas moins, dans *le Coq*, une nature morte d'une très personnelle allure, à noyer la crudité du coloris sous le fin ruissellement de la lumière.

A côté de ces peintres voluptueux, dont la vision ne s'embarasse point des côtés assombris de l'existence, et auxquels viennent encore s'ajouter M^{lle} Anna Boch, avec sa jolie suite : *Falaises de l'Estérel*, Gustave-Max Stevens avec trois fort intéressants paysages, et R. Martinez avec de gracieux *Chrysanthèmes*, Eugène Laermans, Alfred Delaunois et Auguste Oleffe offrent un saisissant contraste. Auguste Oleffe, le moins farouche des trois, ne peut cependant refréner son penchant pour les aspects rudes et menaçants de la nature. Il sait, il est vrai, tempérer la véhémence de ses conceptions en faisant chanter des couleurs vives parmi les brumes de l'atmosphère, mais, malgré tout, le fond de sa vision demeure presque toujours imprégné de quelque rudesse, d'une sorte d'inquiétude qui se manifeste sans ménagement. Il semble même prêter cette attitude morale aux figures de ses portraits, comme l'*Aquarelliste* et *Rik Wouters*; le peintre les situe dans un paysage tumultueux, où leurs silhouettes paraissent grandes, dominant en quelque sorte le trouble de la nature remuée par les forces contradictoires qui s'accumulent dans le ciel et les eaux.

Toute l'œuvre concentrée d'Eugène Laermans est l'expression d'une souffrante sensibilité en présence des spectacles de la misère humaine. Les figures de ses tableaux portent à la fois la marque d'une sombre déchéance et comme un reflet de la pitié du peintre. Le paysage contient une tristesse pareille et semble enserrer les personnages dans un étau désespérant. De temps à autre cependant, les tableaux de Laermans laissent percer une lueur d'espérance, comme dans cet admirable *Cimetière de campagne* qu'un rais de lumière traverse de part en part. Dans le *Bain* également apparaît une sorte de joie de vivre, mais que l'on sent néanmoins de courte durée; les corps accusent une lassitude causée par la journée longue de travaux et de soucis. Dans l'esquisse exposée à la *Libre Esthétique*, le *Nouveau-né*, — sujet que Laermans a traité d'autre part dans une de ses plus saisissantes eaux-fortes, — à la sombre prévision d'un avenir plein de misère s'allie cependant une note de bonne humeur, à peine indiquée dans l'attitude des trois figures penchées sur l'enfant. Mais de même que le coloris et la ligne dure des silhouettes, le sentiment qui se dégage de ce groupe campagnard est d'une âpreté farouche.

Alfred Delaunois possède la même force de concentration; comme Laermans, il imprime aux physionomies de ses personnages la marque de sa propre commisération. Mais dans ses paysages l'atmosphère s'imprègne de mysticité. Ses paysages brabançons forment peut-être la part la plus caractéristique de son œuvre. Il s'y exprime tout entier, il y affirme une inspiration soutenue; chacune de ces toiles est un chef-d'œuvre de vision

puissante. Dans ses intérieurs d'églises, qui lui ont valu dès le début sa réputation, Delaunois n'est cependant pas toujours aussi bien inspiré. A côté de certaines pages admirables, *l'Intrôitus* me paraît moins heureux. L'allure générale du tableau est pleine de grandeur et d'un sentiment religieux intense, mais la facture en est moins serrée, l'atmosphère est moins enveloppante qu'ailleurs, la lumière des voûtes où se jouent les fumées de l'encens est blafarde.

La Libre Esthétique a tenu à rendre un hommage ému à la mémoire de Ch. Van der Stappen en groupant quelques-unes des œuvres les plus caractéristiques du maître. Parmi les envois très intéressants des sculpteurs, cette exposition rétrospective de l'auteur d'*Ompdrailles* met fort bien en lumière sa puissance et noble figure. Elle montre aussi en Van der Stappen un artiste d'une surprenante souplesse, malgré l'apparence massive de son œuvre. La force est toujours la qualité qui domine chez lui, une force concentrée et volontaire qui accuse les lignes, recherche les musculatures vigoureuses et les contrastes de physionomies, mais, comme il sait assouplir et discipliner l'abondance de son inspiration, et passer, sans rien abdiquer de sa personnalité, des sujets les plus gracieux, comme *le Baiser*, aux données les plus arides, comme *le Memorial jubilaire*, de la gravité au sourire, de *l'Évêque sévère* à ce ravissant *Faune* tout imprégné de sensualité païenne!

L'œuvre de Paul Du Bois s'abreuve aux sources pures de la lumière. Dans toutes ses sculptures, on sent passer un souffle léger qui en efface les contours; la lumière se joue autour du visage et dans les plis des vêtements qui semblent en prolonger les lignes. Rien d'arrêté dans les contours extérieurs des corps et des objets, mais un mouvement qui perdure et qui s'imprécise dans la lumière. Malgré cela, les physionomies se dessinent admirablement; elles ont presque toujours une attitude pensive, nullement absorbée toutefois, qui leur imprime un charme très spécial, et qu'il est très rare de rencontrer dans les sculptures d'aujourd'hui. Le *Silence* et *Tête de Femme* sont des œuvres accomplies, d'une expression reposante et d'une grâce exquise. Le *Masque de Femme* de Rik Wouters est aussi d'une belle et forte allure, dans sa simplicité un peu fruste, et les bustes de F. Gysen sont tout imprégnés de vie joyeuse et claire.

FRANZ HELLENS

L'ENFANCE DU CHRIST (1)

1. Le 10 décembre 1854 eut lieu, à Paris, la première audition de *l'Enfance du Christ*. Le succès fut immédiat. Trois mois après, l'œuvre était exécutée à Bruxelles. M. J. G. Prodhomme cite un extrait d'une lettre adressée par Berlioz à l'un de ses amis; l'écrit est daté de « Bruxelles, hôtel de Saxe, lundi 19 mars : — il y a succès très violent, excepté chez le professeur Fétis, qui, dit-il, ne comprend rien à l'enfance du Christ. Je suis allé le voir hier, il m'a néanmoins très bien reçu. Il a fait les gros yeux à ses élèves et aux professeurs du Conservatoire pour refouler leur sympathie pour moi. Malgré cela, je suis prévenu qu'une députation de ces messieurs doit venir me complimenter officiellement ce soir ».

L'Enfance du Christ prend place dans la deuxième partie de la vie de Berlioz. En 1850 (il avait 47 ans), la Société Philharmonique exécute à Paris *la Fuite en Egypte*, « fragment d'un

(1) Trilogie sacrée, paroles et musique d'Hector Berlioz (op. 25) exécutée à la scène au Théâtre de la Monnaie, le 28 mars 1911.

oratorio en style ancien, attribué à Pierre Ducre, maître de chapelle à Paris en 1679 ». La mystification réussit ; pendant les années suivantes, Berlioz ajouta deux parties à ce fragment : *le Songe d'Hérode*, destiné à le précéder, et *l'Arrivée à Saïs*, qui complétait la trilogie.

2. Celle-ci se ressent de cette composition peu méthodique. L'intérêt, la gradation dramatiques sont tout à fait négligés, et le plan d'ensemble n'est qu'un prétexte à morceaux de chants, d'orchestre et de chœurs. Ce n'est, en somme, que de la musique ; très pure, expressive, mélodieuse, certes, mais non pas religieuse.

Il ne pouvait en être autrement. On a cité le passage de ses *Mémoires* où Berlioz définit sa croyance : « Je n'ai pas besoin de dire que je fus élevé dans la foi catholique, apostolique et romaine. Cette religion charmante, depuis qu'elle ne brûle plus personne, a fait mon bonheur pendant sept années entières ; et, bien que nous soyons brouillés ensemble depuis longtemps, j'en ai toujours conservé un souvenir fort tendre. Elle m'est si sympathique, d'ailleurs, que si j'étais né protestant, je me serais hâté, au premier instant de sens poétique et de loisir, d'embrasser la belle romaine de tout mon cœur. » Voilà des dispositions peu mystiques pour qui veut célébrer les premiers jours de Jésus. La production de Berlioz devait nécessairement se présenter sous un aspect seulement humain, pour autant qu'un romantique puisse comprendre et dépeindre un peu d'humanité avec clairvoyance et simplicité. Il faut considérer *l'Enfance du Christ* comme une illustration musicale d'un épisode de l'Histoire Sainte, choisi parmi les plus accessibles à l'imagination la plus ordinaire. Le Massacre des Innocents, le Repos de la Sainte Famille, l'hospitalité du charpentier ismaélite sont des tableaux concrets, qui dégagent matériellement, sans efforts pour le spectateur, leur poésie, leur émotion simples. Berlioz, en vrai romantique, ne pouvait s'élever au dessus de l'image, du pittoresque tangible. L'idée religieuse, qui a inspiré aux grands héros de la musique, de puissantes, de nobles exaltations, ne pénètre pas son âme inégale, dans laquelle les tourments de la passion ont seuls creusé des profondeurs. Son *Enfance du Christ*, malgré son style, l'ordonnance de son écriture, sa ligne pure, son admirable chœur final, est comme un essai de sérénité, un répit au milieu des tapageuses et vaines turbulences d'une triste vie.

3. On se demande tout naturellement s'il convenait de donner à cette composition concertante le cadre scénique. L'expérience méritait en tous cas d'être tentée. Certes, il fallait s'attendre à ce que l'absence de vie du drame si peu ébauché fût plus sensible dans l'éclairage d'une rampe et les montants d'un manteau d'arlequin. Mais ceux qui connaissaient l'œuvre ont été surpris d'en souffrir moins qu'ils ne l'appréhendaient. La raison en est sans doute, d'une part à la pure qualité de la musique, d'autre part au goût de la présentation qui nous fut faite. Le proscenium aux deux rideaux successifs, les décors judicieusement prélevés sur un magasin riche en ressources, les costumes choisis avec discernement ont encadré comme il convenait ces « tableaux chantants ». Le délicieux trio des filles Ismaélites accompagna le charme tendre, la grâce frêle de figurines précieuses, combinaison parfaite de trois lignes mouvantes et de trois instruments rythmés. Le théâtre de la Monnaie a bien fait, en somme, de nous donner cette œuvre de concert, puisque les entreprises de concert s'obstinent à ne nous présenter que des virtuoses. Il faut l'en remercier, car c'était de la pure musique. Et pour finir, ne nous demandons pas si l'œuvre convient au théâtre, mais plutôt si elle convient à son public spécial.

4. Hélas ! oui, ce public de théâtre, et particulièrement celui des grandes premières, est un public *spécial*. Dans une conférence qu'il donna récemment au Cercle artistique, M. Destrée opposait la froideur de la salle de notre Conservatoire au chaud enthousiasme qui électrise et transporte parfois le public de la Monnaie. Il est peu vraisemblable que M. Destrée ait fait allusion à l'élite qui garnit quelques sièges à prix forts de ce théâtre, car il eût sans doute préféré l'absence de manifestations d'un auditoire compassé aux réflexions qui s'échangent sur une partie des rangs de cette Béotie. Des personnalités réputées intelligentes dans l'exercice de leur profession diurne, y perdent le soir, sous l'habit

et le cosmétique, tout bon sens, toute délicatesse, tout respect des voisins et de soi-même. Berlioz traitait ces êtres de concombres mûrs. Le terme a de la justesse, mais pas assez de force. Le malheur, c'est que ces concombres prétendent dicter la loi ! Comment sortir des *Cavalleria* et des *Quo Vadis* si nous dépendons du goût de ces gens-là ?

H. L. B.

NOTES DE MUSIQUE

Le deuxième Concert de la Libre Esthétique.

Cette séance fut fertile en révélations. Elle nous fit connaître tout d'abord une femme-compositeur, Poldowski, dont les œuvres — mélodies et pièces pour piano — sont marquées au coin d'une rare distinction et font preuve d'une personnalité très nettement tranchée.

Nous avons surtout goûté la jolie atmosphère du *Dimanche d'avril*, la note fantasque et amusante de *Colombine*, la douce mélancolie du *Soir* et le charme souple et gracieux de *Mandoline*, à laquelle le souvenir de la mélodie bien connue de M. Debussy ne fait aucun tort. Tout cela est dessiné d'une plume alerte et incisive et l'on a la sensation d'une technique arrivée à maturité et apparée à la plus vive spontanéité d'invention. M^{me} Madeleine Demest chante les lieder de Poldowski d'une façon ravissante ; la voix est claire, fraîche et admirablement menée ; la diction est simple, juste et sans affectation. L'auteur accompagne lui-même avec infiniment de goût, de sentiment et de rythme, et M. Piérard joue en artiste accompli la délicieuse partie de hautbois d'amour qui forme contrepoint avec le chant dans le *Soir* de Samain.

Poldowski nous fait également entendre l'une de ses pièces pour piano, la *Ballade des Cloches*, qui sonne délicieusement et laisse après elle une traînée de poésie agreste.

La sonate pour violon et piano de M. Guillermo Uribe — interprétée à la perfection par MM. Chaumont et Bosquet — dénote un merveilleux tempérament musical. Rarement une œuvre contemporaine plus ou moins développée m'a donné une impression aussi nette de vigueur, de santé et de générosité dans l'inspiration. Toute cette sonate « chante » avec une « joie de chanter » qui ravit d'aise et va directement au cœur. Le *Thème et Variations* qui forme le second mouvement traduit, mieux encore peut-être que les deux autres, tout ce qu'il y a de chaleureux et de suave dans cette âme de musicien si bien douée pour l'expression du lyrisme intérieur. Le traitement du violon — dont M. Uribe ne dédaigne point les effets accordiques — y est particulièrement original et donne lieu à des détails d'écriture d'un raffinement exquis.

MM. Bosquet, Chaumont, Morisseaux, Van Hout et Pitsch exécutèrent, pour terminer le concert, l'important *Quintette* pour piano et cordes (op. 28) de M. Léon Delcroix.

J'ai eu plus d'une fois l'occasion de dire le bien que je pense de ce jeune compositeur belge, qui sait regarder par delà les frontières et s'inspirer de ce que l'on y fait de mieux sans que sa personnalité, faite d'élégance et de tendresse contenue, en soit le moins du monde entamée. Il m'est difficile de porter un jugement précis sur sa nouvelle œuvre après une seule audition, d'autant plus que certaines de ses parties — plus particulièrement la première et la dernière — offrent une complexité de construction qui empêchent d'en percevoir le sens dès l'abord. Par contre, le deuxième mouvement (*très vif*), écrit dans la *Stimmung* d'un *scherzo* à la française, se laisse saisir sans peine et frappe par son esprit fantasque et ses intermèdes si chantants. Le mouvement lent a de grandes beautés, parmi lesquelles on remarque surtout des élans lyriques d'une tendresse pénétrante, et une couleur harmonique d'une chatoyante subtilité, qui n'est pas sans faire penser aux Russes et à M. Debussy.

Ch. V.

Récital Eggermont-Roba.

Le récital de M^{me} H. Eggermont-Roba avait attiré jeudi soir une assistance assez nombreuse à la Grande-Harmonie. L'artiste interpréta les *Études Symphoniques* de Schumann et le *Caprice* de Saint-Saëns sur les airs de ballet d'*Alceste*, puis le *Fatum* de Sinding. La composition du programme eût pu être plus heureuse mais la technique sûre et claire de l'artiste triompha aisément de l'impression de longueur de ce dernier morceau.

Les gracieuses compositions, de M. François Rasse (*Impromptu*, *Conte-Ballade*) furent très goûtées, mais c'est surtout dans celles de Brahms (*Rhapsodies en si min. et en sol maj.*) que l'on apprécia le jeu énergique et vigoureux de M^{me} Eggermont. Bref, on fit grand succès à l'intéressante pianiste et on la fleurit abondamment.

A.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le *Mariage de M^{lle} Beulemans* à l'Olympia, les *Moulins qui chantent* aux Galeries, le *Service personnel* à la Scala, *Kaatje* que l'on reprend lundi au Parc : quatre pièces d'auteurs belges jouées en même temps — et avec succès! — à Bruxelles! Que l'on dise encore que le théâtre belge est dans le marasme!

Ce qui est, surtout significatif en l'occurrence, c'est que ces pièces ne sont ni l'une ni l'autre des pastiches du théâtre parisien. Leurs auteurs se sont inspirés de nos mœurs et de nos coutumes. C'est notre vie à nous qu'ils ont peinte, et la faveur du public les en a abondamment récompensés.

Pourtant, les *Moulins qui chantent*, c'est la Hollande, c'est Middelbourg, ce sont les moulins, les costumes zélandais ou fri-sions... Oui, mais la Hollande de nos dramaturges (pensez à *Kaatje*), c'est encore la Flandre; c'est-à-dire qu'elle n'emprunte à la vraie Hollande que ses décors prestigieux et qu'on y voit vivre des flamands de chez nous.

L'opérette de MM. Fonson et Wicheler, librettistes joyeux, poètes délicats, dramaturges amusants, metteurs en scène incomparables, et de M. Arthur Van Oost, musicien qui, à défaut d'une originalité bien marquée, a du charme, de l'entrain, de la gaieté, cette opérette est l'une des meilleures que nous ayons vu jouer à Bruxelles depuis bien longtemps. Et pour ne pas venir de Vienne, elle n'en a pas moins plu infiniment. Elle est gaillarde et saine, elle rit largement, plantureusement, elle célèbre les kermesses et les truandailles, elle n'engendre pas mélancolie, ah! Dieu, non; mais aussi elle n'est ni frôleuse, ni vicieuse; elle ne se corse pas de petits hors-d'œuvre scandaleux; elle ne tombe ni dans la sensiblerie, ni dans la pornographie: elle est saine, enfin, elle a de bonnes joues rebondies et un cœur honnête, comme une belle fille de Flandre.

Je n'essayerai pas de la raconter: l'action principale, très simple, y sert de savoureux prétexte à cent épisodes fort réjouissants. Comment entrer dans le détail de toutes ces inventions drôlatiques? Le tenter serait faire tort à la pièce, et j'en serais désolé. Je me bornerai donc à signaler avec éloge les trois superbes décors de l'ouvrage, et surtout le dernier, un paysage de moulins, qui est applaudi chaque soir, au lever du rideau, par un public enthousiaste; les costumes, qui sont adorables: la mise en scène qui est luxueuse; le talent des artistes; M. Vigneau, un baryton excellent, M^{lles} Van Loo et Gina Féraud, deux délicieuses Zélandaises, fines comédiennes, chanteuses expertes, MM. Ambreville, Franck, Cueille et tous leurs camarades; les chœurs, l'orchestre, dirigé par M. Meaubourg; enfin une trouvaille, les deux petits Hollandais banalisés par la potterie et la carte postale, le gars en honnet d'ourson, la fillette aux jupes en cloche, qui sont la joie de la pièce et son plus sûr élément de succès. M^{lles} de Tender et Harnold en ont fait deux créations qu'on n'oubliera pas.

Pour commémorer le cinquantième de la mort de Mürger, le Parc a repris, en matinée, la *Vie de Bohème*. Cette pièce parut audacieuse, autrefois. Aujourd'hui, c'est un spectacle pour jeunes

filles!... Les petites habituées du Parc y ont pris un plaisir extrême, et la mort de Mimi les a mises toutes en larmes. Mimi, c'était M^{lle} Aimée Royer, dont le charme et le talent croissent de jour en jour. Musette, c'était M^{lle} Mary Le Roy, la joie et la coquetterie en personne. MM. de Gravone, Scott, Séran et Gournac ont été des Bohèmes fantaisistes à souhait, et M. Carpentier un oncle Durandin féroce bourgeois comme il convient à un Gavarny qui fait pressentir Forain. Dans le rôle de Baptiste, le domestique qui lit Voltaire, M. Rousseau a été fort amusant. Et ce fut une des meilleures matinées de la saison.

M. Dwelshauvers, au préalable, dans une de ces causeries brillantes et pleines de verve dont il a le secret, avait caractérisé le talent primesautier de Mürger et indiqué en termes heureux la place qu'il occupe dans la littérature de notre temps. A un moment où la bourgeoisie, enivrée de son triomphe, se gonfle de vanité exaspérée, Mürger représente la protestation nécessaire de l'Art, de la fantaisie, du libre et souverain amour, contre le culte du veau d'or et contre les préjugés mondains.

GEORGES RENCY

LA MUSIQUE A VERVIERS

M^{lle} Marthe Lorrain — dont le père fut préfet des Etudes de l'Athénée de Verviers — avait eu l'aimable attention de convier l'*Art moderne* à une audition qu'elle organisa avec M^{lle} Alice Cholet et MM. Jaspas et Vranken et dont le programme ne comprenait que des œuvres de M. Albert Dupuis.

Nous pouvons louer sans réserve le dévouement et la conviction apportés par ces excellents interprètes à l'exécution des divers morceaux interprétés par eux. M^{lle} Lorrain y a fait applaudir l'excellence de sa méthode et la pureté de sa voix. M^{lle} Cholet s'est révélée violoniste d'avenir, maîtresse de son archet. Enfin MM. Jaspas et Vranken possèdent, l'un comme pianiste, le second comme violoncelliste, de très remarquables qualités de style et de virtuosité.

L'œuvre la plus goûtée fut le *Lento* de la *Fantaisie rhapsodique* et une mélodie intitulée *Dame Souris*. Malheureusement le public était fort clairsemé.

J. S.

NÉCROLOGIE

Alexandre Guilmant.

La mort d'Alexandre Guilmant aura dans tous les milieux musicaux un très douloureux retentissement. Bien qu'il fût entré dans sa soixante-quinzième année (il était né à Boulogne-sur-mer le 12 mars 1837), le célèbre organiste avait conservé tant de jeunesse, d'activité, de verve et d'entrain qu'on ne pouvait voir en lui un vieillard.

Son influence fut grande et féconde. Fils d'organiste, il travailla à Bruxelles sous la direction de Lemmens, et dès 1871 il prit possession des orgues de la Trinité, qu'il tint pendant trente ans avec une autorité et un talent unanimement reconnus. Guilmant voyagea beaucoup, et les concerts d'orgue qu'il donna à l'étranger, notamment en Italie, en Russie, en Angleterre et en Amérique, lui valurent une renommée universelle.

Charles Bordes trouva en lui un précieux collaborateur lorsqu'il fonda la *Schola Cantorum*. Avec Vincent d'Indy, Alexandre Guilmant accepta une part de direction dans l'École de la rue Saint-Jacques et s'y consacra avec un dévouement infatigable. En même temps, il professait au Conservatoire, étranger à toute rivalité de « paroisse » musicale et ne cherchant qu'à répandre le plus possible l'amour de la musique et le goût des belles œuvres. Et combien il était dans le vrai!

Compositeur, Guilmant laisse un assez grand nombre d'œuvres parmi lesquelles ses symphonies pour orgue et orchestre sont particulièrement appréciées des musiciens. Ses pièces d'orgue font partie du répertoire habituel des organistes: quelques-unes

sont devenues en quelque sorte classiques. Mais son apostolat plus encore que son œuvre, vaudra à Alexandre Guilmant le reconnaissant souvenir de la postérité. Ce fut un maître de premier ordre, un artiste dans la plus haute acception du terme.

O. M.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, concert extraordinaire de la Société des Concerts Ysaye sous la direction de M. J. Jongen et avec le concours de M. Eugène Ysaye, qui exécutera le Concerto en sol pour violon, deux flûtes (MM. Strauwen et Sermon) et orchestre de J.-S. Bach, le Concerto de Brahms et la *Symphonie espagnole* de Lalo. Première audition de *Lovellace*, esquisse symphonique de V. Buffin.

Mardi 4 avril, à 2 h. 1/2, troisième audition musicale de la *Libre Esthétique* avec le concours de M^{lle} Marguerite Rollet, des compositeurs O.-Y. Englebert, Marcel Labey et Ch. Sohy, de MM. E. Bosquet, E. Chaumont, L. Morisseaux, et J. Gaillard. — A 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, troisième concert de la Société nationale des Compositeurs belges. Œuvres de G. Lekeu, J. Jongen, Lebrun, Wambach, Eekhoutte, Mestdag, Samuel et Frémolle. — A 8 h. 3/4, au Cercle artistique, *Lieder-Abend* par M^{me} Lula Mysz-Gmeiner, avec le concours de M. A. Casella.

Mercredi 5, à 8 h. 1/2, à la Salle Erard, audition d'œuvres de M. Jules Mouquet sous les auspices de la section belge de la S. I. M., avec le concours de M^{lle} Edna Alexander, M^{me} T. Béon, MM. Ch. Delgouffre, Lambert, Pirard, Jadot, Ed. Jacobs et M. Boone.

Vendredi 7, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital Jan Kubelik. Œuvres de Haendel, J.-S. Bach, Vieuxtemps, Schubert-Wilhelmy, Sgambati et Paganini. — A 8 h. 1/2, au Cercle artistique, deuxième audition de la Section chorale sous la direction de M. Demest. Œuvres de Saint-Saëns, E. Chausson, Claude Debussy, Vincent d'Indy.

Mardi 11, à 2 h. 1/2, quatrième audition musicale de la *Libre Esthétique* avec le concours de M^{me} Marie-Anne Weber, M^{lle} Blanche Selva et M. E. Chaumont. Œuvres de R. de Castéra, A. Roussel, D. de Séverac, P. Le Flem, P. de Bréville, V. Buffin, V. Vreuls, etc.

BEETHOVEN-CYCLE

La Haye. — Avril 1911.

1911. — Avril 17, Messe solennelle; 18/19, Sonates de piano; 20, Sonates de violoncelle; 21, Trios de piano et *Az die ferne Geliebte*; 22, 23, 24 et 26, les *Symphonies*; Concerto de violon et quatrième Concerto de piano; 25, Sonates de violon; 27, 28 et 29, Quatuors à cordes; 30 (2 h. 1/2), Quinteur pour piano et instruments à vent, Trio pour 2 hautbois et cor anglais, Septuor; 30 (8 h. 1/2), Deuxième audition de la IX^e symphonie. 8 avril, représentation de l'Opéra « *Fidélío* ».

EXÉCUTANTS : Chœurs (400 exécutants). — L'orchestre : le *Residentie-Orkest* (110 exécutants). — Le Quatuor Bohémien : (Hauffman, Suk, Herold, Wihan). Le Trio Parisien (Cortot, Thibaud, Casals). — Solistes vocaux : M^{me} Noorderwier-Reddingius et M^{me} de Haan-Manifarges, MM. Tijssen, Messchaert et Sol. — Instrumentistes : Conr. Ansoerge, J. Röntgen et A. Verhey (piano); C. Flesch (violon); P. Casals (violoncelle); S. Blazer (contrebasse); D. v. Emmerik (hautbois); A. Witt (clarinette); C. van Heyst (basson) et C. v. d. Berg (cor). — *Fidélío* : Edith Walker (Leonore); Heinr. Hensel (Florestan); Paul Knüpfer (Rocco); Dés. Zador (Pizarro); Rich. Breitenfeld (le Ministre); Minnie Nast (Marcelline); Schramm (Jacqueline).

MISE EN SCÈNE : Emil Valdek. Décors et costumes par Antoon Molkenboer.

Chefs d'orchestre : SIEGMUND VON HAUSEGGER (*les Symphonies*); WILLEM KES (*Messe solennelle*); HENRI VIOTTA (*Fidélío*).

N. B. — M. Ant. Verhey conduira les répétitions préparatoires des chœurs pour la messe en ré et pour la IX^e Symphonie.

Pour renseignements s'adresser chez l'éditeur J. B. Katto, 46-48 rue de l'Écuyer, Bruxelles, (téléphone 1902).

PETITE CHRONIQUE

Plusieurs œuvres exposées au Salon de la *Libre Esthétique* ont, dès les premiers jours, trouvé acquéreur. Citons entre autres le *Torse de femme blonde* de M. Van Rysselberghe et, du même artiste, une étude de femme pour ses panneaux décoratifs; le *Modèle* et la *Femme accoudée* de M. G. Lemmen; des *Fleurs* de M. Van den Eeckhoudt, etc.

La Société des aquarellistes a élu comme membres effectifs MM. E. Fabry, A. Oleffe et V. Hageman en remplacement de MM. Baertsoen, Delvijn et Vloors, devenus membres honoraires.

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. — Salon de la *Libre Esthétique*. Expositions rétrospectives de H.-E. Cross et de Ch. Van der Stappen (de 10 à 5 h.) — Mardi prochain, à 2 h. 1/2, troisième audition de musique nouvelle.

CERCLE ARTISTIQUE. — Expositions Melsen et Haustrate.

MUSÉE DU LIVRE. — « La Beauté du Livre », 1,500 planches originales de M. Ch. Doudelet.

ATELIER F. CHARLET (195 avenue Molière). Exposition de maîtres français mordenes (Galeries Georges Petit).

Hier s'est ouvert à Anvers, au Cercle artistique, l'exposition d'une importante collection d'affiches françaises illustrées réunie par M. Henri Grell.

Le troisième Salon de Printemps de la Société des Beaux-Arts s'ouvrira au Cinquantenaire à la fin d'avril. Il comprendra outre une exposition d'ensemble de l'œuvre de Charles Van der Stappen d'importantes participations belges et étrangères, notamment des œuvres décoratives.

Rappelons que le délai pour l'envoi des œuvres de la province et de l'étranger expire le 15 avril et que pour celles des membres habitant Bruxelles il s'étend du 13 au 20 avril (au Cinquantenaire). Les adhésions seront reçues jusqu'au 8 avril.

A la vente de la collection Émile Clambaux, faite le 23 mars sous la direction de MM. J. et A. Le Roy, le gouvernement s'est rendu acquéreur, pour le Musée de Bruxelles, d'une toile de Joseph Stevens, le *Basset*, qui fit partie de la galerie Jules Vimenet et qui est un tableau caractéristique du célèbre animalier belge. Le *Basset* fut adjugé 5,100 francs seulement. Une autre œuvre du même artiste, *Location de chevaux et d'ânes*, datée de 1854, fut acquise au prix de 6,200 francs par le Musée de Gand.

Voici d'ailleurs quelques uns des principaux prix de cette vente :

Boudin : *Marine*, 1,700 fr.; *Vue de village (Oiseme)*, 1,000 fr.; *Un chemin à Oiseme*, 800 fr. — Corot : *Un herbage normand*, 7,000 fr.; *Venise (le Grand canal)*, 1,600. — Courbet : *Paysage d'hiver*, 1,200. — Daubigny : *Paysage*, 2,100. — Diaz : *Les dernières larmes*, 5,000; *Paysage*, 5,800. — Fourmois : *Village en Suisse*, 1,500; *Parc d'Enghien*, 700. — Gallait : *Art et Charité (1853)*, 3,600. — Gilsoul, la *Passerelle (Dordrecht)*, 1,800. — Heymans : *Après la pluie en Campine*, 1,700; *Une nuit d'orage*, 1,050. — Leys : *Pêcheurs sur la plage*, 950. — Mellery, *Fête au Palais des Doges (1876)*, 1,525. — Raffaëlli : le *Voleur de pains (1879)*, 1,000. — Ribot : *Marchande de fruits*, 1,550. — Robie : *Fleurs et fruits*, 3,500. — Roybet : *Gentilhomme en blanc (1875)*, 3,500; *Jeune fille aux prunes*, 700. — E. Smits : *Roma*, 950. — A. Stevens : *Yamatori*, 5,300; *Femme au peignoir*, 4,750; *l'Heureuse mère*, 10,000; *la Bouquetière*, 3,100; *Femme au balcon*, 4,000; *Vue du Cap Martin*, 2,300; *Buste de jeune femme*, 2,100. — J. Stevens : *Location de chevaux et d'ânes*, 6,200; *le Drapeau*, 2,100; *le Basset*, 5,100; *Ane et chien*, 760. — A. Verwée : *Attelage de bœufs francomtois*, 8,500; *Après le travail*, 2,800; *Ane en prairie*, 950; *l'Étalon*, 1,000. — E. Wauters : *Femme à l'éventail*, 1,350. — Ziem : *Paysage*, 5,000; *Venise (Piazzetta. Colonne de Saint-Théodore)*, 1,050. —

Parmi les tableaux anciens, peu nombreux, il n'y a à citer qu'une *Kermesse flamande* de P. Bruegel (1550), venant de la collection Coster, adjugée 2,200 fr. De petits bronzes de

P. Braeke, Lambeaux, Malissard et V. Rousseau ont été vendus de 400 à 580 francs. Des tapis de Sparte, de Tebriz et de Kirmanchah ont atteint respectivement 800, 1,025, 1,150 et 1,250 fr.

M. Jules Destrée fera mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à l'Université Nouvelle (67 rue de la Concorde), une conférence illustrée de projections lumineuses sur Carpaccio (cycle des conférences sur *Venise et l'Art vénitien*).

De Liège :

De même que la *Libre Esthétique*, le Salon des Onze, qui fut inauguré hier, aura ses auditions musicales. La première, fixée à jeudi prochain, sera donnée avec le concours de M^{lles} N. et M. Trassenster, J. Desoer, J. Grégoire et de M. J. de Ponthière. On y entendra entre autres des mélodies inédites de M. Maurice Jaspas.

Nous avons annoncé dimanche dernier les dates du festival Richard Wagner qui aura lieu (en langue allemande) au Théâtre de la Monnaie sous la direction de M. Otto Lohse et nous avons publié la liste des interprètes. Voici quelques détails complémentaires au sujet de ces représentations, qui clôtureront magnifiquement la saison.

Les représentations de *Lohengrin* (19 avril) et de *Tunnhäuser* (22 avril) seront données abonnement courant. Pour les quatre soirées de *l'Anneau du Nibelung* (24, 25, 27 et 29 avril), l'abonnement sera suspendu. La location sera ouverte pour toutes les représentations à partir du 5 avril. Toutefois, on ne délivrera de billets pour des représentations isolées de *l'Anneau du Nibelung* qu'à partir du 15 avril.

Vient de paraître aux éditions de la *Société Nouvelle* la 3^e série du *Livre des Masques belges*, par Maurice Gauchez, illustrations de Franz Gaillard, conclusion par G. Dwelshauvers, avec un appendice contenant 85 notices littéraires sur des écrivains belges.

De Paris :

Une intéressante exposition d'artistes animaliers a été inaugurée avant-hier au Cercle international des Arts par M. Dojardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat. Parmi les exposants, signalons particulièrement MM. Peter, qui groupe un ensemble de 95 œuvres dont trente plaquettes pour l'illustration des fables de La Fontaine, R. Bugatti, E. Bourdelle, Steinlen, Kötig, Oger, Lehmann, Doigneau, Mahler, Jouve, Suc, Tourguénéff, Troubetzkoy, J. Froment-Meurice, M^{lles} Morstadt, Graham, Ladevèze Cauchois, etc.

Les répétitions du *Martyre de saint Sébastien*, la pièce écrite par M. Gabriele d'Annunzio pour M^{me} Ida Rubinstein et que doit accompagner au Châtelet, où elle sera jouée en mai, une partition de M. Debussy, ont commencé la semaine dernière. L'œuvre aura pour interprètes, outre la célèbre mime russe, M^{lle} Paz Ferrer, M. Henry Krauss, M. et M^{me} Bourny, MM. Beaumé, Daltour, etc.

Au Théâtre des Arts, on annonce comme imminente la première représentation du drame en cinq actes tiré par MM. Jacques Copeau et Jean Croué des *Frères Karamazov* de Dostoïewski.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Les représentations de ballets russes que nous avons annoncées commenceront le 6 juin. Ils se composeront de deux spectacles qui seront donnés chacun quatre fois. Le programme vient d'en être arrêté comme suit par M. Serge de Diaghilev, d'accord avec M. Gabriel Astruc.

Premier spectacle : *L'Oiseau de Feu*, de Stravinsky (reprise); *le Spectre de la Rose*, de Weber-Berlioz (création); *la Bavielle de Kerjenetz*, de Rimsky-Korsakow (reprise); *la Péri*, de Paul Dukas (création); *Sadko*, tableau sous-marin, de Rimsky-Korsakow (création).

Deuxième spectacle : *Schéhérazade*, de Rimsky-Korsakow (reprise); *Narcisse*, de Tcherepnine (création); *Petrouchka*, de Stravinsky (création).

Les décors et les costumes seront exécutés d'après les compositions et sous la direction de MM. Léon Bakst, Alexandre Benois, Michel Fokine, etc.

C'est, comme l'an dernier, au théâtre du Châtelet qu'auront lieu ces représentations de haute attraction. On peut s'inscrire dès à présent au Pavillon de Hanovre pour retenir des places.

Une très belle vente de dessins et d'estampes modernes réunira mardi et mercredi prochains à l'Hôtel Drouot la foule des amateurs. Parmi les artistes les mieux représentés dans la collection que feront passer aux enchères MM. André Desvougues et Edmond Sagot, signalons Fantin-Latour, avec son œuvre gravé à peu près complet, Eugène Carrière (15 pièces sur chine et sur japon), Félicien Rops (47), Manet (5), Buhot (37), Franck Luing (38), Lautrec (34), Walner (56), Zorn (29), Heilleu (31), Tissot (29), etc.

De Cannes :

Phryné, le délicieux opéra-comique de Saint-Saëns, vient d'obtenir un succès considérable au Casino, avec une interprétation de premier ordre.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE
G. VAN OEST ET C^{IE}
72, RUE DE LA MONTAGNE, BRUXELLES

ÉDITIONS D'ART

LIBRAIRIE GÉNÉRALE : LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, ARTS ET MÉTIERS, HISTOIRE, SCIENCES, COMMERCE ET INDUSTRIE, Etc.

Abonnements à tous les périodiques belges et étrangers.

Notre librairie fournit rapidement et aux meilleures conditions tous les livres belges, français, allemands, anglais, etc.

Envoi de livres à l'examen sur demande.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez A. DURAND & FILS, Éditeurs

4, Place de la Madeleine, PARIS

- LOUIS AUBERT. — **Odelette** (H. DE RÉGNIER), chant et piano. — *Prix net : 1 fr. 75.*
ROGER DUCASSE. — **Salve Regina**, pour chant avec accompagnement d'orgue ou de piano. — *Prix net : 1 fr. 75.*
VINCENT D'INDY. — **Souvenirs**, poème pour orchestre (op. 62). Transcription pour deux pianos à quatre mains par MARCEL LABEY. — *Prix net : 8 francs.*
MARCEL LABEY. — **Quatuor** pour violon, alto, violoncelle et piano — *Prix net : 10 francs.*
ID. — **La Danse au bord du Lac** (C. HALGAN), pour chant avec accompagnement de piano et quatuor à cordes. Réduction pour chant et piano. — *Prix net : 2 francs.*
MAURICE RAVEL. — **Daphnis et Chloé**, ballet en un acte. Fragments symphoniques pour orchestre et chœurs. — 1. *Nocturne.* — 2. *Interlude.* — 3. *Danse guerrière.* — Transcription pour piano à quatre mains (ou deux pianos *ad libitum*) par LÉON ROQUES. — *Prix net : 5 francs.*
DOM. SCARLATTI. — **Sonate** pour le piano. Transcription par LÉON DELAFOSSE. — *Prix net : 1 fr. 75.*
G.-M. WITKOWSKI. — **Symphonie** en ré mineur. Partition d'orchestre (format de poche). — *Prix net : 5 francs.*

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.

Le numéro 1 franc " "

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Le Messager des Bibliophiles

Organe mensuel insérant les offres et demandes d'achat ou d'échange de livre et supprimant tout intermédiaire.

ABONNEMENT : 3 FRANCS L'AN

Envoi d'un numéro spécimen sur demande adressée à

M. F. MERLIN

ADMINISTRATEUR

35, rue des Francs-Maçons, Saint-Etienne (Loire).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Libre Esthétique : *André Wilder* (LOUIS VAUXCELLES). — Émile Nolly et l'Expansion française (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes de musique : *le Concert Ysaye* (O. M.); *Troisième Concert de la Libre Esthétique* (CH. V.); *Au Cercle artistique* (O. M.); *Société internationale de musique* (CH. V.). — Publication d'art : *Les Tableaux de Peter Bruegel le Vieux au Musée impérial de Vienne* (FRANZ HELLENS) — Concours. — Agenda musical. — Beethoven-Cycle : *La Haye, avril 1911*. — Petite Chronique.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

André Wilder

L'impressionnisme, après des années d'âpre lutte, est désormais entré dans l'histoire. Les pires béotiens, qui s'acharnèrent il y a vingt ans aux troupes de Sisley et Pissarro, se sont tus. Ce n'est pas qu'ils aient aujourd'hui ce qui les offusquait jadis. Sauf une élite qui voit clair dès l'apparition des œuvres neuves, délicates et fortes, qui les soutient et leur demeure fidèle, on ne comprend presque jamais les maîtres : on les admet. C'est le rôle douloureux et noble des créateurs de ne jamais être appréciés de la foule. Les médiocres seuls font sa joie, ceux qui ont la même âme qu'elle, qui apportent leurs efforts mercantiles à la satisfaire. Mais depuis qu'il y a des paysages clairs ou sombres et des paysagistes pour traduire leurs émotions, l'éternelle aventure, l'éternel malentendu, l'éternel conflit se reproduira. On a injurié le divin Corot, et le fin Daubigny, Manet qui dégrassa la palette française, et le lyrique Monet. Camille Pissarro, si sain et si probe,

mourut quasi méconnu ; les nuances subtiles de Sisley passèrent inaperçues, alors que Jules Breton entra à l'Institut. Quant à Cézanne, aujourd'hui encore son nom seul suffit à déclencher la fureur comique des gens sérieux.

Ceux de la génération qui vinrent immédiatement après les impressionnistes et s'inspirèrent de leur exemple ont connu le même sort, c'est-à-dire les mêmes huées de sottise incompréhension. André Wilder, dont l'art est tout de franchise et de netteté, n'a pas eu, et n'a pas encore la place qu'il mérite et que nos petits-neveux lui conféreront. Il a dû lutter avec opiniâtreté pour imposer son talent.

Les impressionnistes, réagissant efficacement contre le « paysage d'atelier », contre ces aspects de la mer, de la prairie et de la montagne vus arbitrairement sous l'éclairage à quarante-cinq degrés, et contre l'italianisme abâtardi de l'École, et contre la pratique rous-sâtre et rissolée des caudataires de Diaz et de Jules Dupré, ne se souciaient peut-être pas assez de la composition et du style. Éblouis par la griserie du plein air, ils ne souhaitaient que d'exprimer les différenciations atmosphériques, le jeu miroitant des reflets, les irisations ; en outre, ayant tout à recréer, ils apportaient à la technique, au chromatisme, à la nécessaire et féconde division du ton une importance considérable. Monet, Pissarro furent — on le sait aujourd'hui et leur gloire n'en est en rien amoindrie — des peintres de morceaux ne visant qu'à rendre l'apparence phénoménale de la nature, sa parure extérieure, ses spectacles délicieusement papillottants, le fugace et l'éphémère. Seuls, parmi leurs camarades, Cézanne, Gauguin et Guillaumin songeaient à *composer*.

Aujourd'hui, par le rythme naturel de la réaction normale, voici nos jeunes coloristes épris d'ordonnance. Quand ils vont au Louvre, ce n'est plus Claude Lorrain et Turner qu'ils regardent, mais Nicolas Poussin.

Il faut rendre à André Wilder cette justice qu'il a, dès ses vrais débuts dans l'art de peindre, voulu équilibrer des volumes colorés. C'est d'ailleurs à l'influence de Guillaumin et de Maxime Maufra qu'il doit de ne s'être jamais écarté de la règle.

Mais étudions de près sa carrière, sa production et son évolution vers la synthèse.

Wilder, à l'âge où l'on s'ignore, c'est-à-dire vers la dix-huitième année, est élève de l'École des Arts décoratifs. On lui enseigne là la grammaire de son art, le premier rudiment; puis il passe, tel un météore, à l'École, où nous le trouvons stagiaire, et sans doute indiscipliné. Par erreur il entre à l'atelier Gérôme. Cet homme, d'ailleurs généreux et sincère, qui a déformé, dévoyé tant d'artistes, n'eut heureusement aucune action sur l'adolescent volontaire qu'était André Wilder.

En 1892, à la mort de son père, qui fut un de nos plus remarquables musicographes, André Wilder est seul, sans appui, sans fortune. Il peint à cette époque des petits paysages timides et sécots, d'une analyse minutieuse; c'est que Wilder a rencontré à Menton un brave peintre nommé Marius Michel — rien du relieur! — « qui pignochait sur de toutes petites toiles de toutes petites anecdotes, de tout petits détails inutiles, généralement des barques vertes couchées près d'une flaque d'eau bleue » (c'est ainsi que le décrivait Mirbeau dans la retentissante préface que ce grand dénicheur de jeunes donna généreusement à notre jeune peintre, lorsque celui-ci fit ses véritables débuts à la galerie Bernheim, en février 1904).

André Wilder n'avait décidément pas de chance : était-ce la peine de s'être évadé de chez Gérôme pour sombrer en Marius Michel! Mirbeau, dans la préface citée, nous assure d'ailleurs que ce M. Michel jouait aux boules à ravir. Mais il s'agit ici de peinture et non de sport.

Wilder tâtonne encore quelque temps; il s'essaie à l'illustration pour gagner sa vie, mais nul n'était moins fait que ce peintre aux visées larges pour ce labeur menu et appliqué.

Enfin, vers 1895, les hasards d'un séjour en Bretagne, à Trébeurden, dans la baie de Lannion, mettent en présence Wilder et Maxime Maufra. Ce fut pour le premier une rencontre heureuse dont il se souvient avec reconnaissance. Maufra, nous le disions plus haut, ne borna jamais son effort à la transcription des effets d'atmosphère : il vise au « général » et y atteint; après avoir enlevé de verve, et le plus fidèlement possible, son étude sur nature, il la reprend à l'atelier, la déve-

loppe, compose. Wilder, à ses côtés, apprit à concevoir la différence qu'il y a entre une charmante pochade, besogne toujours aisée, et un tableau complet. André Wilder gagna à son contact de faire précéder une œuvre, méditée et mûrie, d'analyses préalables multipliées devant l'objet ou le site à peindre. Point n'est question de travailler « de chic »; vingt études serrées et justes, prises en plein air, préparent à la composition définitive.

Mais si l'exemple d'un aîné devait être salutaire à Wilder, il lui fallait bientôt se libérer à son tour, interroger la nature avec ses yeux à lui et développer sa sensibilité personnelle. De 1900 à 1903, Wilder tâchera à se dégager de l'emprise féconde qu'il vient de subir, abandonnant les récifs armoricains et leur conflit avec la lame violente ou sournoise, il ira chercher en Belgique et en Hollande des motifs qu'un atavisme flamand lui rendra immédiatement familiers. Il retrouve à Gand, à Bruges et à Dordrecht sa vraie patrie, le pays de brumes d'où la couleur surgit pour éclater et flamboyer en taches d'enthousiasme. De Bruges et ses maisons vétustes aux toits et aux pignons enluminés il passe aux pacages hollandais, découvre le ciel immense où se livre le pourchas des nuages, s'éprend de la silhouette incisive du moulin.

A l'étude passionnée de la nature s'allie celle du musée qui le rejette, plus ardent encore, vers la nature. Wilder conçoit que Van Goyen et Salomon Ruysdael et Cuyp *construisaient* puissamment leurs chefs-d'œuvre. Il procèdera ainsi que ces beaux aïeux, mais en bénéficiant des conquêtes de la plus moderniste des techniques. Il va déchiffrer les arabesques féeriques que forment dans le ciel les mâtues compliquées des vaisseaux d'Anvers et de Rotterdam; il va écrire d'un pinceau ferme les masses, accentuées vigoureusement ou volatilisées dans le brouillard des embarcations, leur mouvement incessant, leurs couleurs heurtées, vermillon pur, noir velouté, vert acide, fixer la mouseline des fumées violâtres. Wilder devient un des meilleures peintres de la Hollande d'aujourd'hui.

Il tente alors une exposition plénière à Paris. Mirbeau le lance; son succès est immédiat et de bon aloi.

Si Wilder avait été un de ces habiles profiteurs que nous connaissons trop, et qui savent combiner, d'accord avec un marchand, l'exploitation d'une formule en vogue, sa fortune était faite, son nom prenait une valeur bourgeoise, mais son talent était compromis.

Tenace et fier, le jeune artiste ne se satisfait point à si bon compte. Au lieu de rééditer des « Canaux de Bruges » et des « Voiles de Dordrecht », il chercha aussitôt d'autres motifs.

Il s'en fut en Bourgogne, à Champs-sur-Yonne. Le caractère de la région, âpre, coloré, moins mouillé de buées que la Hollande, fut pour lui d'une lecture malai-

sée. Mais ceux qui scrutent avidement le ciel et la plaine finissent par les approfondir. Wilder traduit alors la poésie des humbles chaumières, des corps de fermes, des arbres frissonnants à l'aube, le charme grêle des matins de printemps bleu et blond, le reflet dansant des peupliers dans l'eau d'une mare ou d'une rivière. Il affermit son faire, cerne ses indications de rouge, pour éviter le retour du noir ; ses préparations seront désormais faites au vermillon, en vue d'obtenir une luminosité plus intense et des dessous qui ne foncent pas.

C'est ainsi que seront peintes les séries de Bourgogne et aussi de l'Ile-de-France, à Moret et à Montigny.

Wilder est alors le portraitiste expressif d'un pays. Sa manière s'élargit de plus en plus ; il élimine hardiment tout ce qui ne converge pas à l'intérêt, à l'éloquence de sa composition. Complètement libéré des impressionnistes qu'il juge maintenant au lieu de les suivre docilement, il revient à sa méthode première et mène de bout en bout son tableau sur nature, sans reprise ni retouches à l'atelier. Son exposition du dernier Salon d'Automne (série de Granville, Chausey) atteste une simplification encore plus synthétique ; pas de minuties, pas d'éparpillement, la toile est centrée, les plans massivement établis, l'artiste, sans rien perdre de ses délicatesses, acquiert plus de vraie force.

Le voici sûr de lui-même, il marche enfin dans une voie qu'il s'est tracée et où il ira droit et loin.

LOUIS VAUXCELLES.

Émile Nolly et l'Expansion française.

Nous n'avons pas en France un homme de la taille de M. Rudyard Kipling, c'est entendu. Seulement, à un point de vue moins littéraire qu'humain, au lieu d'un seul poète de notre impérialisme, nous en avons plusieurs de moindre envergure, mais dont l'ensemble tout de même a quelque chose de plus généreux, de plus sympathique, et, qui sait ? au bout du compte peut-être de plus puissant.

Que les lecteurs de *l'Art moderne* m'excusent si les conditions où se développe une littérature coloniale exigent chez qui en parle l'examen de questions qui ne sont pas exclusivement littéraires. Personnellement d'ailleurs, je comprends de moins en moins la critique littéraire pure, réduite aux seules ratiocinations sur la forme. Il me semble impossible qu'une œuvre véritablement digne de ce nom arrive à ne toucher aucun des problèmes qui passionnent les hommes, soit en groupe, soit en particulier : depuis la morale jusqu'à la politique générale, depuis l'amour jusqu'à l'art.

Depuis la Restauration, mais surtout depuis la dernière guerre, la France s'est occupée de colonisation. Ce souci fut même un des plus nobles et des plus élevés qu'elle s'est connus. Par milliers, des hommes de valeur y consacrèrent toutes les forces de leur vie. Rien d'étonnant à ce que, parmi ces hommes, s'en trouvassent qui fussent écrivains, et qui, leur mission accomplie, eussent l'idée de la raconter.

Ainsi, parmi bien d'autres, M. Émile Nolly, officier de l'infanterie coloniale, qui vécut longtemps au Tonkin (Annam), et dont les deux romans : *Hiên le Maboul* (1) et *La Barque annamite* (2) furent si favorablement accueillis lors de leur apparition.

J'ignore le sort que les hasards des diplomaties réservent à l'avenir des colonies anglaises, mais je sais que si la méthode employée par M. Émile Nolly devenait officielle, elle serait d'autant supérieure à la méthode anglaise qu'elle lui est inférieure aujourd'hui. Et au lieu d'avoir en Extrême-Orient des sujets prêts à la révolte, nous y aurions des espèces de citoyens loyalistes, de vrais Français d'Asie.

C'est que M. Émile Nolly s'est approché avec une sympathie attentive de l'Annamite que, depuis Jules Boissière et en grande partie sur sa foi, tant d'auteurs à clichés nous représentaient comme un être absolument impénétrable. Il a voulu résoudre en ses éléments simples le fameux mystère de cette perfidie extrême-orientale que l'on s'obstinait à nous montrer jusque chez le plus infime *nha-ghé* (paysan).

Il a d'abord circonscrit son étude à la personne même d'un de ces paysans. C'est Hiên le Maboul, un tirailleur, que sans doute il aura eu sous ses ordres et dont il aura compris, jour à jour, la pauvre agonie, loin de son village, ahuri par des ordres qu'il ne comprend pas, persécuté, enfin fou. Hiên le Maboul est tout dévouement et toute bonté. Il se ferait tuer pour ceux qui lui ont témoigné le moindre égard.

Et sa vie intérieure, que M. Nolly pénètre avec cette précieuse subtilité qui ne vient que du cœur, est pleine d'éclats de tendresse, de trésors ardents et délicats. Finement, légèrement, car il ne veut pas généraliser trop vite, M. Émile Nolly note dans son héros, d'exception puisque *innocent* et persécuté, toutes sortes de traits particuliers au peuple annamite tout entier. Il indique surtout cette aptitude, cette bonne volonté à nous servir sans rancune de la défaite passée, que les stupidités de notre administration civile se sont plu à décourager si criminellement. Si au lieu de se faire du paysan annamite une image toute livresque et empruntée à celle que nous proposait le mandarin et l'intellectuel (lui évidemment rancunier puisque dépossédé et cachant ses sentiments par politique), si au lieu d'accuser en bloc l'âme annamite d'inquiétant mystère on s'était adressé, pour gouverner, directement à la masse, — qu'il fallait si peu d'égards pour conquérir, — on aurait brisé le contact qui unissait ces deux classes, et aujourd'hui les excitations révolutionnaires des lettrés ne trouveraient plus aucun écho dans le peuple. Bref, il aurait fallu dans le personnel administratif un peu plus d'Émile Nolly et un peu moins de fils d'archevêque, un peu plus de gens dévoués et ayant un idéal en tête et un peu moins de fumeurs d'opium.

Quoi qu'il en soit, et comme s'il sentait lui-même le reproche possible d'une conclusion hâtive à une étude trop particulière, M. Émile Nolly étendit son investigation. Et il écrivit *La Barque annamite*. On ne pouvait trouver un sujet plus riche, et plus complet. C'est l'histoire d'une famille annamite dont le chef, pauvre passeur d'eau, rêvant de retourner avec elle dans sa montagne natale, se fait construire une barque pour remonter le fleuve. La construction de cette barque, puis le voyage le met en contact — et

(1) ÉMILE NOLLY : *Hiên le Maboul*, roman. Paris, Calman-Lévy.

(2) ÉMILE NOLLY : *La Barque annamite*, roman de mœurs tonkinoises. Paris, Fasquelle.

nous en même temps — avec presque tout ce qui vit en Annam : depuis nos soldats de l'infanterie coloniale jusqu'à nos chefs de districts, depuis les Chinois exploités et usuriers jusqu'aux humbles coolies, en passant par toutes les classes de la société et sous les divers climats de la contrée. C'est vivant, grouillant, pittoresque à souhait, dans des décors toujours justes et précis. Dans une aventure familiale d'une simplicité antique, trois générations d'hommes y confrontent chacune leur idéal : le père, amoureux de livres et de légendes, perdu dans son rêve du retour; le fils, à l'âme pensif et indifférent, au cœur tendre et souffrant; le fils adoptif enfin, adolescent plein d'illusions et dont ces illusions tombent une à une au contact des réalités chaque jour découvertes avec tristesse.

Avec un tact qui est peut-être sa qualité suprême, M. Émile Nolly a très suffisamment caractérisé le genre de vie et de pensée d'une famille du peuple en Annam pour que l'on sente jusqu'à quel point ses idées, ses sentiments, sa dignité morale doivent nous être interdits. Mais en même temps il a très justement indiqué par quels côtés elle nous est accessible, sans violation, et quelle éternelle humanité nous est commune avec celle de cette race. Au lieu de nous arracher, littérairement, les cheveux, en parlant de l'impénétrable mystère de l'âme annamite, on aurait simplement à reconnaître que certaines choses ne nous regardent pas, même vainqueurs, surtout vainqueurs; et que, moyennant le respect de ces choses, nous avons affaire à un peuple doux et très soumis, et de qui nous pouvons beaucoup obtenir.

Le même respect, manifesté dans leurs colonies par les Hollandais et les Anglais, garde quelque chose de si méprisant que l'indigène, encore qu'il s'en conterte, pourrait parfois s'en froisser. Pour nous, plus curieux et plus sociables, nous n'aurions qu'à marquer ce sentiment du caractère de bonté et d'intérêt qu'y a toujours donné un homme comme M. Émile Nolly. Cela ne paraît tout de même pas tellement impossible.

Si j'ai peu parlé du mérite littéraire de M. Émile Nolly, c'est que les critiques qui ont analysé ses livres y ont insisté déjà plus que sur tout autre. J'ai préféré montrer la qualité d'âme qu'ils possèdent, et quelle curiosité attendrie et généreuse les soulève au-dessus de la littérature exotique courante. D'ailleurs, ici, les qualités de la forme dépendent étroitement de celles du fond. Aucune page n'attire l'attention sur elle et ne fait hors-d'œuvre, facile morceau d'anthologie. Tableaux de paysages ou de psychologie, récits et réflexions, tout s'enchaîne avec une simplicité parfaite et concourt à une action lente et tranquille, au long de laquelle on a tout le loisir de réfléchir aux pensées secrètes de l'auteur, sans qu'il ait consenti à la moindre démarche pour vous y obliger. M. Émile Nolly s'apparente ainsi à la meilleure tradition des conteurs français.

FRANCIS DE MIOMANDRE

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Ysaye.

Quelle joie d'entendre, après tant de virtuoses indifférents ou hostiles, le violon d'Eugène Ysaye! Ce fut, dimanche dernier, sur les ailes de Bach, de Brahms et de Lalo qu'il prit son essor, et jamais peut-être ne nous parut-il plus suave et plus émouvant. La spontanéité, l'aisance avec lesquelles Ysaye interprète les maîtres classiques et modernes en donnant à chacun son

style propre, sa physionomie, son caractère individuel, double le plaisir qu'on éprouve à l'écouter. L'auditeur suit avec une sécurité complète la pensée musicale et s'abandonne sans inquiétude à l'émotion qu'elle fait naître en lui.

Le sentiment de la réalisation technique, qui presque toujours s'interpose entre le compositeur et lui, s'efface. On sait d'avance qu'aucune difficulté n'existe pour Ysaye. On sait aussi que la pureté de son goût et la probité de son art méprisent tout moyen d'action équivoque, toute concession aux appétits vulgaires de la foule. Sur ces deux certitudes repose la jouissance infinie que dispense ce grand artiste, le seul peut-être de tous les maîtres du violon vers qui s'élève une admiration que nulle réserve ne tempère.

Très bien secondé par MM. A. Strauwen et Ed. Sermon, Eugène Ysaye joua avec une délicatesse exquise le concerto brandebourgeois de Bach pour violon principal et deux flûtes. Il donna au concerto de Brahms l'allure mi-classique, mi-romantique qu'il requiert. Et dans l'élégante symphonie espagnole qu'écrivit Edouard Lalo pour l'archet caressant de Sarasate, il fut spirituel, expressif, charmeur à souhait. Rappelé à grands cris, acclamé, bissé, il ajouta au programme le *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns qui souleva, comme les œuvres précédentes, un enthousiasme indescriptible. Et jamais triomphe ne fut plus mérité.

La partie symphonique du concert, non moins intéressante, révéla les progrès accomplis en très peu d'années par un musicien belge dont les débuts furent sympathiquement accueillis et qui justifie l'espoir qu'on avait fondé en lui.

Le poème symphonique — l'auteur le dénomme modestement « esquisse » — inspiré à M. Victor Buffin par *Clarisse Harlowe* est une excellente page orchestrale dont les deux thèmes principaux, destinés à exprimer la nature à la fois impétueuse et sensible de Lovelace, sont exposés et développés avec une logique et une sûreté qui ont séduit tous les artistes. L'œuvre atteste un réel tempérament musical, généreux et primesautier, qui se garde de toute vulgarité. L'instrumentation, dont les moyens sont empruntés aux plus audacieux des novateurs, est peut-être trop touffue et gagnerait à être allégée. Mais c'est là un défaut que l'expérience corrigera. L'essentiel, c'est que l'œuvre est mélodique, bien construite, qu'elle a du souffle et du mouvement.

La direction du concert avait été confiée à M. J. Jongen, qui s'acquitta de sa tâche avec précision, avec tact et avec une parfaite compréhension musicale.

O. M.

Troisième Concert de la Libre Esthétique.

Un cas de force majeure empêcha l'exécution du quintette en *fa* de M. Willner, qui avait été annoncé pour cette séance, et ce fut le quintette en *fa* mineur de César Franck qui le remplaça. Exécution admirable de profondeur et de style par MM. Bosquet, Zimmer, Morisseaux, Englebert et Gaillard.

En fait de musique de chambre, nous eûmes encore le quatuor pour violon, alto, violoncelle et piano de M. Marcel Labey : œuvre importante, tant par ses dimensions que par la noblesse de ses idées, et qu'il serait téméraire de vouloir juger après une seule audition. Les impressions qu'elle m'a laissées peuvent se résumer ainsi : belle architecture musicale; sonorité pleine et chaleureuse dénotant une entente parfaite des ressources du quatuor avec piano; lyrisme pénétrant et contenu, qui marque la bonne influence du franckisme et de la *Schola*, dont M. Labey est d'ailleurs une des « colonnes »; richesse du développement thématique; unité de sentiment qui ne va pas sans une certaine monotonie, en ce sens que les différents mouvements n'offrent pas toujours entre eux des contrastes suffisants. L'œuvre reçoit, de la part de l'auteur et de MM. Zimmer, Englebert et Gaillard, une interprétation très pure et d'une tenue très noble.

Le programme portait quelques mélodies qui furent chantées d'une manière idéale par l'intelligente, consciencieuse et charmante artiste qu'est M^{lle} Marguerite Rollet : trois *Chants nostalgiques* avec quintette (piano et cordes) dus à la plume experte et expressive d'une femme-compositeur, Ch. Sohy; une mélodie originale de M. Englebert : *Viens lentement t'asseoir* (poème de Verhaeren), pourvue d'un accompagnement de piano intéressant

par ses tendances « pointillistes »; une mélodie d'une aimable envolée et d'une déclamation élégante, de M. V. Baffin: *L'Amour que j'ai pour toi* (poème de J. Dominique); un délicieux petit poème à la Nature de M. Pierre Coindreau: *la Dame de Vété*; enfin, *Amoureux séparés*, ode chinoise mise en musique par M. A. Roussel, où se mêlent, à la faveur de rythmes amusants et de dissonances subtiles, un fin romantisme de cadence et de légers parfums d'Orient.

CH. V.

Au Cercle artistique.

Deux concerts. l'un et l'autre des plus intéressants, réunirent la semaine dernière les membres du Cercle artistique. Mardi, on applaudit avec enthousiasme M^{me} Lula Mysz-Gmeiner qui, accompagnée par l'excellent pianiste Casella, charma l'auditoire par le talent tour à tour délicat et pathétique avec lequel elle interpréta une série de mélodies de Schubert, de Schumann, de Liszt, de Dvorak, de Lœwe, ainsi que quelques vieilles chansons populaires où s'exprime l'âme ingénue de la Germanie. M^{me} Lula Mysz-Gmeiner est la plus parfaite *Lieder Sangerin* de notre époque. On lui fit fête, et son succès devint triomphal lorsque, rappelée, elle termina la soirée par une interprétation du *Roi des Aulnes* qui fit passer dans la salle le frisson des grandes émotions d'art.

Vendredi, M. Demest présenta pour la seconde fois sa section chorale, qui donna beaucoup de couleur et d'accent à quelques œuvres de l'École française: *La Lyre et la Harpe* de Saint-Saëns, composition désuète et de mince valeur musicale, à part celle que lui confère sa solide écriture; les trois charmantes *Chansons de Charles d'Orléans* à quatre voix, sans accompagnement, qui pastichent si spirituellement le Madrigal inauguré en France à la fin du XVI^e siècle, succédant dans une forme plus libre au Motet; la *Légende de Sainte-Cécile*, l'une des plus pures et des plus belles compositions lyriques d'Ernest Chausson, et dont la première audition fut donnée à la *Libre Esthétique* par M^{me} Georgette Leblanc en 1895; enfin *la Chevauchée du Cid*, scène hispano-mauresque pour baryton, chœur et orchestre de Vincent d'Indy, qu'on n'avait plus entendue à Bruxelles depuis que M. Demest, alors à ses débuts, la créa en 1889 aux concerts des XX.

Ces diverses pages constituèrent un programme varié et attrayant. Il faut louer la belle sonorité et l'expression nuancée des chœurs, en grands progrès depuis la séance de musique allemande qui fut donnée il y a quelques mois. Les solistes, M^{mes} Madeleine Demest, L. Janlet, M. Richir, M^{lle} C. Ysaye, M. M. Bureau, G. Surlemont, Houx et E. Van der Borcht méritent, de même, une mention élogieuse. M^{me} Demest fut particulièrement applaudie dans le rôle de Sainte-Cécile, qu'elle chanta d'une voix délicieuse et en musicienne accomplie.

M. Théo Ysaye, M^{lle} E. Huberti, M. L. Delcroix et un petit orchestre formé par M. H. van Hecke (violoncelle solo M. G. Liégeois) secondèrent avec talent, dans l'accompagnement des œuvres de Saint-Saëns, Chausson et d'Indy, le généreux effort de M. Demest et de ses collaborateurs.

O. M.

Société internationale de musique (Section belge).

Après nous avoir conviés à entendre quelques œuvres de M. Paul Dupin et de M. Tournemire, voici que la Section belge de la Société internationale de musique a fait appel, cette fois, aux compositions de M. Jules Mouquet, prix de Rome en 1896.

Quelques mots d'introduction de M. Ch. Delgouffre nous mettent au courant de ce que ce musicien modeste, simple et sincère a réalisé jusqu'à présent, caractérisant en termes excellents les traits essentiels de son art. Bien qu'élevé dans des traditions très classiques, M. Mouquet a su se créer une certaine indépendance, et des œuvres comme sa sonate à programme pour flûte et piano, *La Flûte de Pan*, dénotent une volonté bien arrêtée de ne pas suivre les sentiers battus et de s'individualiser sans toutefois franchir les limites de son tempérament et du bon goût. Sa prédilection pour les modes anciens confère à presque tout ce qu'il écrit un charme poétique indéniable qu'aucune vulgarité

ne vient effleurer et que ne dépare ni fadeur, ni mièvrerie. Il y a aussi, dans tout ce qu'écrit M. Mouquet, une ingénuité et une absence complète de roublardise qui, s'alliant à une technique très sûre, rendent son art sympathique.

Le quatuor à cordes en *ut* mineur est admirablement écrit et construit et possède de réels éléments de beauté et de charme. Il en est de même de sa sonate pour violoncelle et piano, qui fut très brillamment exécutée par MM. Édouard Jacobs et Ch. Delgouffre. Quelques pièces vocales, chantées avec beaucoup d'expression par M^{lle} Edna Alexander, font preuve d'une grande pureté de sentiment, et deux pièces d'orgue — un *Adagio* et une *Pastorale* — que rend à merveille M^{me} Tiny Béon révèlent de charmantes qualités de facture et d'atmosphère.

Signalons encore parmi les exécutants — qui furent tous remarquables — MM. Boone (flûte), Lambert (violon), Pirard (violon) et Jadot (alto).

CH. V.

PUBLICATIONS D'ART

Les tableaux de Peter Bruegel le Vieux au Musée impérial de Vienne, par GUSTAV GLÜCK (1).

On a beaucoup écrit sur l'œuvre de Peter Bruegel le Vieux. Les nombreuses études qui se sont succédées en ces derniers temps n'ont guère ajouté à ce que l'on connaissait déjà de la vie du peintre admirable de la *Parabole des aveugles*. A la vérité, sa personnalité demeure très obscure, mais il n'importe. Aucune œuvre n'est plus féconde, plus vivante, plus suggestive; elle grouille d'enseignements et tout y est parole et mouvement. Plus on l'étudie et plus on découvre la profondeur et la beauté multiple qui se cache dans ses innombrables replis.

M. Gustav Glück a étudié à son tour l'œuvre de Peter Bruegel en un luxueux ouvrage, et en prenant pour base de son travail la série magnifique de Bruegel du Musée impérial de Vienne, ces quinze tableaux qui sont peut-être les plus beaux du vieux maître, et parmi lesquels figurent ces œuvres admirables: *Le Combat entre Carnaval et Carême*, *les Jeux des enfants*, *la Tour de Babel*, *la Conversion de saint Paul*, *les Chasseurs dans la neige*, *le Repas de Noë*, *le Massacre des innocents* et cette *Marine*, une des plus prodigieuses œuvres de l'école flamande de peinture.

Mais l'auteur ne s'est pas contenté de faire la description de ces tableaux. Son étude contient des vues personnelles et curieuses sur l'art du peintre et sur la portée historique de son œuvre. Il soulève notamment un problème encore obscur. L'œuvre de Bruegel est en contradiction avec le courant artistique de son temps. Elle vient à l'époque où Frans Floris introduisait avec succès l'influence de l'art italien dans l'école flamande.

Cet ouvrage, d'une tenue très artistique, est le quatrième de la belle série d'études consacrées par l'éditeur Van Oest à l'œuvre de Peter Bruegel le Vieux.

FRANZ HELLENS

CONCOURS

Concours d'Architecture.

Un concours international est ouvert pour la construction d'un Palais de justice à élever à Athènes. Un crédit de quatre millions de drachmes est prévu pour les travaux. Les projets détaillés, accompagnés des études et des mémoires exigés par le programme, devront être remis à la section d'architecture du service central des travaux publics, au ministère de l'intérieur de Grèce, le 9/24 août 1911. Le jury sera nommé le lendemain et devra prononcer son jugement dans les deux mois qui suivront sa nomination.

Deux projets seront primés: l'auteur du premier recevra une récompense de 20,000 drachmes; l'auteur du second, une somme de 8,000 drachmes.

(1) Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}

Concours de Composition musicale.

La *Procure de musique religieuse*, 22 et 24, rue Jeanne-d'Arc, à Arras, ouvre un concours de composition musicale dont le sujet consiste en trois pièces pour orgue ou harmonium, formant un total de dix pages au maximum. Une somme de 3.000 francs en espèces sera attribuée aux lauréats. Demander les conditions détaillées.

En outre, tous les organistes et amateurs de musique qui en feront la demande à l'adresse ci-dessus recevront gratuitement l'une des pièces primées au concours dès que la publication en sera faite. Pour ne pas perdre cette faveur, on peut adresser la demande dès maintenant. Indiquer si l'on désire une pièce très facile — ou de moyenne difficulté — ou avec pédale obligée.

Ceux de nos lecteurs qui s'occupent de musique d'église ne manqueront pas de profiter d'une prime musicale de pareille valeur.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, quatrième concert du Conservatoire. Audition de la *Légende de sainte Élisabeth*, oratorio de F. Liszt pour soli, chœurs et orchestre, avec le concours de M^{lle} Elsa Homburger, M^{me} Wybauw-Deuilleux, MM. Henry Seguin et Houx.

Lundi 10, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de M. Ramon Soria et de M^{me} Thérèse Gérardy, cantatrice. Oeuvres de Ramon Soria, Vincent d'Indy, E. Chausson, G. Lekeu et G. Fauré.

Mardi 11, à 2 h. 1/2, quatrième audition de musique nouvelle à la *Libre Esthétique* avec le concours de M^{lle} Blanche Selva et de M^{me} Marie-Anne Weber, qui interpréteront en première audition des œuvres, pour la plupart inédites, de MM. P. de Bréville, V. Buffin, G. Grovlez, P. Le Flem, A. Roussel, D. de Séverac et V. Vreuls. M^{lle} Blanche Selva terminera la séance par l'exécution des *Variations* de Paul Dukas sur un thème de J.-Ph. Rameau (redemandées). Cette audition clôturera la série des concerts de la *Libre Esthétique*. Prix d'entrée : 5 francs. Il ne pourra être délivré plus de cent places, un certain nombre de sièges devant être réservé aux membres de la *Libre Esthétique*.

Dimanche 23, à 2 h. 1/2, sixième concert d'abonnement de la Société des Concerts Ysaye sous la direction de M. W. Mengelberg et avec le concours de M. Mark Hambourg.

Mercredi 26, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de violon par M^{lle} Léa Epstein.

Vendredi 28, même salle, récital de piano par M. Ed. Bernard.

La Société de musique de Tournai annonce son Concert annuel pour le dimanche 23 avril, à 2 heures, à la Halle aux Draps. Audition intégrale de la *Passion selon saint Mathieu* de J.-S. Bach. Solistes : M^{me} Mellot-Joubert, de la Société des Concerts du Conservatoire de Paris, M^{lle} Philippi, des Festivals Rhénans; MM. Plamondon et Reder, de la Société des Concerts du Conservatoire de Paris, et M. Parmentier, du Conservatoire de Gand.

A Liège, l'Association des Concerts Debefve donnera le mercredi 11 avril, à 8 heures, au Conservatoire, avec le concours de M^{lle} Blanche Selva et de la *Légia*, un festival de musique belge dont le programme sera composé d'œuvres de César Franck, Ed. Tinel, Emile Mathieu, J. Blockx, L. Du Bois et C. Smulders.

BEETHOVEN-CYCLE

La Haye. — Avril 1911.

1911. — Avril 17, Messe solennelle; 18/19, Sonates de piano; 20, Sonates de violoncelle; 21, Trios de piano et *An die ferne Geliebte*; 22, 23, 24 et 26, les *Symphonies*; Concerto de violon et quatrième Concerto de piano; 25, Sonates de violon; 27, 28 et 29, Quatuors à cordes; 30 (2 h. 1/2), Quintour pour piano et instruments à vent, Trio pour 2 hautbois et

cor anglais, Septuor; 30 (8 h. 1/2), Deuxième audition de la IX^e symphonie. 8 avril, représentation de l'Opéra « *Fidélío* ».

EXÉCUTANTS : Chœurs (400 exécutants). — L'orchestre : le *Residentie-Orchest* (110 exécutants). — Le *Quatuor Bohémien* : (Hauffman, Suk, Herold, Wihan). Le *Trio Parisien* (Cortot, Thibaud, Casals). — Solistes vocaux : M^{me} Noorde-wier-Reddingius et M^{me} de Haan-Manifarges, MM. Tijssen, Messchaert et Sol. — Instrumentistes : Conr. Ansoerge, J. Röntgen et A. Verhey (piano); C. Flesch (violon); P. Casals (violoncelle); S. Blazer (contrebasse); D. v. Emmerik (hautbois); A. Witt (clarinette); C. van Heyst (basson) et C. v. d. Berg (cor). — *Fidélío* : Edith Walker (Leonore); Heinr. Hensel (Florestan); Paul Knüpfer (Rocco); Dés. Zador (Pizarro); Rich. Breitenfeld (le Ministre); Minnie Nast (Marcelline); Schramm (Jacqueline).

MISE EN SCÈNE : Emil Valdek. Décors et costumes par Antoon Molkenboer.

Chefs d'orchestre : SIEGMUND VON HAUSEGGER (*les Symphonies*); WILLEM KES (*Messe solennelle*); HENRI VIOTTA (*Fidélío*).

N. B. — M. Ant. Verhey conduira les répétitions préparatoires des chœurs pour la messe en *ré* et pour la IX^e Symphonie.

Pour renseignements s'adresser chez l'éditeur J. B. Katto, 46-48 rue de l'Écuyer, Bruxelles, (téléphone 1902).

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. — Salon de la *Libre Esthétique*. Expositions rétrospectives de H.-E. Cross et de Ch. Van der Stappen (de 10 à 5 heures). — Mardi prochain, à 2 h. 1/2, quatrième audition de musique nouvelle avec le concours de M^{lle} Blanche Selva et de M^{me} Marie-Anne Weber.

CERCLE ARTISTIQUE. — Expositions Paul Leduc et Richard Baseleer.

STUDIO (2a rue des Petits-Carmes). — Exposition de MM. J. Caron, A. Dirckx, A. Lallemand, J.-L. Minne et R. Van de Wiele.

MAISON DU LIVRE (3 rue Villa-Hermosa). — Exposition d'Art photographique (de 1 h. 1/2 à 6 h. 1/2).

ATELIER F. CHARLET (195 avenue Molière). — Exposition de maîtres français modernes (Galeries Georges Petit).

Le nombre croissant de collectivités qui sollicitent la faveur de visiter en corps le Salon de la *Libre Esthétique* prouve l'intérêt qu'excite dans toutes les classes de la société cette manifestation artistique annuelle, que combattent seuls, avec quelques pieds bots de la critique, les esprits incapables de tout effort intellectuel.

Parmi les groupements autorisés à étudier, sous la conduite d'un délégué ou d'un professeur, les œuvres d'art réunies actuellement au Musée moderne, et notamment les belles rétrospectives d'Henri-Edmond Cross et de Charles Van der Stappen, citons l'Université populaire de Saint-Josse-ten-Noode, la Fédération post-scolaire de Saint-Gilles, l'Université populaire de Koeckelberg, le *Foyer intellectuel*, les Elèves des classes de sculpture de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, l'Université ouvrière l'*Émancipation*, le Cercle des anciens élèves des cours supérieurs des Ecoles communales d'Ixelles, l'Université populaire d'Ixelles, le Cercle *Labeur et Persévérance* de Molenbeek-Saint-Jean, etc.

Les artistes trouvent dans ces associations un public sympathique, ouvert aux tentatives nouvelles et dont les impressions ont souvent une clairvoyante pénétration.

C'est aujourd'hui, dimanche, à 11 h., qu'aura lieu au Palais des Académies la manifestation organisée en l'honneur de M. Acker, architecte en chef de l'Exposition de Bruxelles.

Le Salon annuel du Printemps organisé à Liège par l'Oeuvre des Artistes s'ouvrira le 14 mai. Il sera consacré cette année à l'Art humoriste. Parmi les adhérents, on cite la *Société des dessinateurs humoristes*, fondée à Paris par MM. Willette, Forain, Léandre, etc., et un certain nombre d'artistes anglais, allemands et belges.

M^{me} Croiza chantera ce soir *Carmen* à la Monnaie et mercredi prochain *Samson et Dalila*. Revenue avant-hier de Monte-Carlo, où elle fut très applaudie, elle ne pourra malheureusement faire à Bruxelles qu'un court séjour.

Nous attirons spécialement l'attention de nos lecteurs sur le concert que donnera mardi prochain, à 2 h. 1/2 précises, avec le concours de M^{lle} Blanche Selva et celui de M^{me} Marie-Anne Weber, la *Libre Esthétique* pour la clôture de ses matinées. Les occasions d'entendre à Bruxelles la très exceptionnelle artiste qu'est M^{lle} Blanche Selva sont assez rares pour que la séance de mardi, dont notre encartage donne le programme, mérite d'être classé parmi les principaux événements de l'année musicale.

Le théâtre du Parc annonce pour samedi prochain une grande première : celle du *Vieil homme* de M. G. de Porto-Riche, qui vient d'exciter à Paris le plus vif intérêt.

M. Maeterlinck a autorisé M. Albert Wolf, qui déjà a mis en musique *Sœur Béatrice*, à tirer de *l'Oiseau bleu* un drame musical.

M. Albert Wolf est chef d'orchestre à l'Opéra-Comique où il va, dans quelques jours, diriger *la Jota*, le nouvel ouvrage de M. Raoul Laparra dont on applaudit à Bruxelles, il y a deux ans, la tragique *Habanera*.

A propos de M. Maeterlinck, annonçons que l'écrivain corrige les dernières épreuves d'une œuvre nouvelle, *Marie-Madeleine*, qu'on dit très émouvante, et travaille à un essai sur la Mort.

Quelques nouvelles de l'Exposition de Roubaix :

Les nations étrangères déploient, nous écrit-on, une activité remarquable pour être prêtes à la date fixée et l'ensemble architectural des palais ne sera pas le moindre attrait de l'Exposition internationale du Nord de la France.

Le gouvernement autonome de la Nouvelle-Zélande sera dignement représenté par un élégant pavillon ; celui de l'Australie caractérisera avec exactitude la vie des antipodes. Le palais de la République Argentine est conçu dans le style le plus pur de la Renaissance italienne.

Toutes les puissances étrangères entendent posséder chacune un palais et une exposition qui leur fassent le plus grand honneur. C'est ainsi que la Belgique, dont le palais est inspiré de la Renaissance flamande, a fait un effort qui mérite tout éloge.

Les emplacements, bien que très vastes, suffisent à grand-peine aux demandes des exposants.

L'Œuvre des Artistes a été chargée d'organiser à l'Exposition de Roubaix un Salon de Beaux-Arts. Une salle sera réservée aux maîtres français originaires de la région, parmi lesquels Harpignies, Carolus-Duran, Tattegrain, Aman-Jean, Le Sidaner, Weerts, H. Duhem et M^{me} Duhem, Grau, Chigot, De Winter, etc. Une autre salle offrira un aperçu de l'École belge d'aujourd'hui. Déjà sont inscrits parmi les invités MM. E. Berchmans, G. Buysse, E. Carpentier, E. Claus, F. Courtens, R. de Sagher, A. Donnay, E. Farasyn, L. Frank, J. Gouweloos, F. Hens, P. Jamar, J. Leem

poels, A. Marcette, Ch. Mertens, A. Oleffe, H. Richir, H. Rul, H. Thomas, J. Van Beers, Van Holder, Th. Van Rysselberghe, Ch. Watelet, R. Wytzman et M^{me} Wytzman.

De Paris :

L'Exposition de la Société des Artistes indépendants aura lieu cette année au quai d'Orsay (Pont de l'Alma). Le vernissage est fixé au jeudi 20 avril et l'ouverture au public le 21.

L'Art et les Artistes organise pour la fin d'avril dans la Salle du Jeu de Paume, aux Tuileries, une exposition des maîtres hollandais du XVII^e siècle. On y verra une trentaine de toiles de Rembrandt et de Franz Hals, ainsi qu'une série de tableaux de P. de Hooghe, Terborch, Bol, Nicolas Maes, Van Ostade, Cuypp, Gérard David, Jan Steen, Ruysdael, Hobbema, etc. Toutes ces œuvres seront empruntées à des collections particulières de Paris. Les recettes seront versées à l'Orphelinat des Arts et à la Société de bienfaisance hollandaise de Paris.

Un nouvel oratorio de M^{sr} Perosi, *le Jugement universel*, sera exécuté les 27 avril et 3 mai au Trocadéro sous les auspices de la Société des Grandes Auditions de France. Le compositeur dirigera lui-même l'interprétation de son œuvre, qui réunira un ensemble de 200 exécutants.

Le Théâtre de l'Œuvre a inscrit au programme de son prochain spectacle *les Oiseaux*, fantaisie en deux actes, d'après Aristophane, de M. Nozière. M^{lle} de Mornand et M. Lugné-Poe en joueront les rôles principaux. Un drame en deux actes, *le Médecin de campagne*, par MM. H. Bordeaux et E. Denarié, accompagnera *les Oiseaux* sur l'affiche. La première aura lieu dans la première quinzaine de mai.

Sottisier :

Les Russes, assis à l'ombre du klukwa touffu, boivent du thé en grignotant du samowar.

L'Outro Rossii (de Moscou)

cité par *Paris-Journal* (31 mars).

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

LIBRAIRIE NATIONALE
G. VAN OEST ET C^{IE}
72, RUE DE LA MONTAGNE, BRUXELLES

ÉDITIONS D'ART

LIBRAIRIE GÉNÉRALE : LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, ARTS ET MÉTIERS, HISTOIRE, SCIENCES, COMMERCE ET INDUSTRIE, ETC.

Abonnements à tous les périodiques belges et étrangers.

Notre librairie fournit rapidement et aux meilleures conditions tous les livres belges, français, allemands, anglais, etc.
Envoi de livres à l'examen sur demande.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez A. DURAND & FILS, Éditeurs

4, Place de la Madeleine, PARIS

- LOUIS AUBERT. — **Odelette** (H. DE RÉGNIER), chant et piano. — *Prix net* : 1 fr. 75.
 ROGER DUCASSE. — **Salve Regina**, pour chant avec accompagnement d'orgue ou de piano. — *Prix net* : 1 fr. 75.
 VINCENT D'INDY. — **Souvenirs**, poème pour orchestre (op. 62). Transcription pour deux pianos à quatre mains par MARCEL LABEY. — *Prix net* : 8 francs.
 MARCEL LABEY. — **Quatuor** pour violon, alto, violoncelle et piano — *Prix net* : 10 francs.
 ID. — **La Danse au bord du Lac** (C. HALGAN), pour chant avec accompagnement de piano et quatuor à cordes. Réduction pour chant et piano. — *Prix net* : 2 francs.
 MAURICE RAVEL. — **Daphnis et Chloé**, ballet en un acte. Fragments symphoniques pour orchestre et chœurs. — 1. *Nocturne*. — 2. *Interlude*. — 3. *Danse guerrière*. — Transcription pour piano à quatre mains (ou deux pianos *ad libitum*), par LÉON ROQUES. — *Prix net* : 5 francs.
 G. SAMAZEUILH. — **Quatuor en ré** pour instruments à archet. — Partition (format de poche). — *Prix net* : 3 fr. 50.
 DOM. SCARLATTI. — **Sonate** pour le piano. Transcription par LÉON DELAFOSSE. — *Prix net* : 1 fr. 75.
 G.-M. WITKOWSKI. — **Symphonie en ré mineur**. Partition d'orchestre (format de poche). — *Prix net* : 5 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Le Messager des Bibliophiles

Organe mensuel
insérant les offres et demandes d'achat ou d'échange de livres
et supprimant tout intermédiaire.

ABONNEMENT : 3 FRANCS L'AN

Envoi d'un numéro spécimen sur demande adressée à

M. F. MERLIN

ADMINISTRATEUR

35, rue des Francs-Maçons, Saint-Etienne (Loire).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Poème royal (FRANCIS DE MIOMANDRE). — A la Libre Esthétique : *Artisans d'art et Xylographes* (O. M.). — Ernest Acker. — Quatrième concert de la Libre Esthétique (CH. V.). — La musique à Liège (GEORGES RITTER). — Feuilles mortes (MARCEL PROUILLE). — Nécrologie : *Anna Judic*. — Agenda musical. — Petite Chronique.

Le Poème Royal.

Je ne suis pas vaniteux, mais j'avoue que j'éprouve tout de même un certain plaisir à savoir que mon opinion n'est pas celle de la foule sur ce point, pour elle il est vrai secondaire, mais essentiel pour moi : la poésie. Les critiques dont j'estime le plus l'intelligence analytique n'ont presque pas l'air de se douter de ce que c'est que la poésie. Les plus sensibles même, indulgents malgré eux à l'universel malentendu, la confondent avec l'éloquence, et sont tentés de mettre en-dessous d'un habile metteur en œuvre de lieux communs en règle avec la prosodie du moment le plus délicat et le plus subtil chanteur.

Avez-vous jamais entendu dire que M. O.-W. Milosz ait obtenu un prix de poésie ? Il est vrai qu'il ne l'a pas brigué. Mais s'il y avait consenti, soyez certain qu'il n'aurait pas obtenu trois voix. Pourtant, il y a plus de poésie dans une pièce des *Sept solitudes* que dans cent volumes de vers contemporains !

Et M. Albert Erlande, dont beaucoup de romans ont paru au *Mercur* et ont été favorablement remarqués, y a-t-il exemple qu'un critique ait dit ce

qu'était ce jeune homme, à ce point de vue essentiel, et ce que certaines de ses œuvres apportaient de pur, de noble, d'authentiquement lyrique à la poésie française actuelle ?

Comme rien n'est plus expressif ni plus probant en ce sens qu'un livre dont on embrasse facilement les dimensions, je parlerai du *Poème royal* (1), qui vient de récemment paraître. Aussi bien, peu d'œuvres de M. Erlande sont-elles à ce point représentatives, soit que la forme rigoureuse adoptée ait en effet servi, en le contraignant, son lyrisme, soit que simplement sa pensée poétique ait atteint un point de calme et de perfection qu'elle n'avait pas encore trouvé. J'inclinerais plus volontiers vers cette hypothèse là. Car une pièce de vingt vers peut être longue et une de deux cents courte et saisissante. Les proportions d'une œuvre aussi rigoureusement vouée à être parfaite qu'un poème sont d'ordre intérieur, si je puis dire. Le tact poétique seul peut réaliser ce mystérieux équilibre entre la musicalité et le sens, entre les images choisies et l'idée centrale, entre l'émotion humaine et l'émotion artiste qui fait un beau poème. Ces proportions, cet équilibre, cette mesure peuvent s'accorder avec une forme traditionnelle comme le *Poème royal* qui est, je l'avoue, une des plus belles de notre prosodie. Elles pourraient aussi bien s'en passer. Et le fait est qu'on l'oublie en lisant celui-ci, tant on est requis par quelque chose d'autrement profond.

Ce poème se compose de trois chants : le *Chant royal de l'amour*, le *Chant royal de la volupté*, le *Chant royal de la mort*. A la vérité, ce n'est qu'un

(1) ALBERT ERLANDE : *Le Poème royal*. Plaquette sans nom d'éditeur. Imprimée à Poitiers par Blais et Roy.

long hymne d'amour, portant sur trois émotions dont l'une mène à l'autre, lentement, et qu'un même sentiment mélancolique inspire. Devant la femme aimée, étendue dans sa chambre et dans la nuit, l'amant rêve. Les souvenirs de la tendresse reviennent à son esprit, ils se lient peu à peu aux images de la volupté, cependant que la pensée de la mort, qui donnait à cette rêverie une noblesse et une pureté d'une inexprimable couleur, à son tour peu à peu domine et résout, dans sa souveraine acceptation, tous ces vertiges. Un poème ne s'explique pas, il se lit. Car la lecture seule, et attentive, en donne les véritables perspectives. La plus fervente explication ne peut tout de même pas décrire ces sourdes vibrations que laissent dans l'âme, sans doute par le prestige indécomposable de la musique, une belle et parfaite strophe. C'est un monde de correspondances, où la pensée s'unit au décor évoqué, où l'émotion jaillit on ne sait comment de mille causes secrètes et qu'il serait sot de vouloir connaître. Ici, dans le *Poème royal* je vois (d'autres y verront peut-être d'autres motifs de s'émouvoir) un décor familier, intime, secret et pathétique. C'est une chambre d'amants, comme celles que Baudelaire se plaisait à décrire. Une beauté pâle et brune l'habite. Un foisonnement de fleurs (de fleurs ou de souvenirs : la savante imprécision du poète sait nous laisser hésiter entre ces bouquets) moins que sa chair cependant, que la lumière de sa chair, illumine la nocturne retraite, et le poète se souvient. C'est d'abord un chant exalté et sans inquiétude, qu'un panthéisme ardent inspire, et où se mélange, dans une sorte de tournoiement éperdu, toutes les joies de vivre autour de la joie immobile et vertigineuse de l'amour. Puis la volupté fait entendre sa voix rauque et chaleureuse dont la fièvre brûle dans son ardeur l'inutile jalousie. Enfin, comme s'il comprenait qu'un si grand amour ne peut pas s'accommoder des tristesses, des banalités, des diminutions de la vie, le poète le confie, par-dessus ces soucis méprisés, directement, à la Mort. Il invoque cette fin sublime pour cette folie sans issue.

On dirait que ce poème a été fait en une nuit, en une de ces nuits uniques dans la vie où toutes les puissances de l'homme à la fois atteignent toutes leurs limites, où s'approfondit dans le cœur divinisé un gouffre sans fin que le besoin de l'anéantissement seul pourrait combler. Et, chose étrange, ce besoin d'anéantissement s'allie sans contradiction avec une formidable résurrection de toutes les forces de vivre. Le souvenir et la prévision jettent sur le bûcher du présent une splendide moisson qui brûle d'une seule et foudroyante flamme. Alors rien au monde ne peut à cette exaltation donner plus de sens et plus de raison qu'une femme aimée qui dort à vos côtés, et vraiment l'on pense à la mort comme à l'unique et désirable fin de

ces moments surhumains. La constance éternelle ne semble pas un rêve du cœur mais son naturel état, sa raison d'être.

Si la mort, quelque jour, la revêt de son aile
Et si je vois ses yeux étrangement s'ouvrir,
Amis, vous entendrez quelle plainte immortelle
Épuisera, d'un coup, mon âme qui, sans elle,
Ne saura plus aimer, être heureuse et souffrir !
Puis, comme un animal tombe sur sa femelle,
Je viendrai me coucher à ses pieds pour mourir.
— Près de la mer si belle autour des blanches îles,
Sur un large bûcher, transportez-nous alors.
Entourez-nous de feu comme au temps des idylles !
Que l'espace soit pur ! Que les flots soient tranquilles !
Ne versez pas de pleurs sur d'aussi calmes morts,
Mais, dans une urne rouge aux deux anses grâciles,
Mêlez, pieusement, les cendres de nos corps !

Cette strophe (je ne cite qu'elle pour éviter la tentation de citer tout le reste) est digne d'être comparée aux plus célèbres de nos grands poètes. Il faut remonter jusqu'à Lamartine, jusqu'à André Chénier pour en trouver d'aussi pures. La langue française y prouve que la richesse de ses significations idéologiques ne contredit pas ses facultés musicales. Que dis-je ? Elle ne fait qu'une émotion esthétique de ces deux éléments.

Il n'y a que dans la poésie française peut-être que soit possible un vers comme celui-ci :

Ne versez pas de pleurs sur d'aussi calmes morts.

L'image s'y est purifiée presque jusqu'à l'idée et elle se repose sur la musique du soin de nous suggérer toute émotion. Et cette musique elle-même on ne sait plus de quoi elle est faite puisque, paradoxale, elle s'appuie d'un côté sur une pensée qui a presque l'abstraction d'une maxime, de l'autre sur cet indéfinissable charme des syllabes bien équilibrées.

C'est bien cela, je crois (il y a plus de dix ans que cette question me hante), cette union incompréhensible de la grammaire et du chant, de l'idée et de l'image, qui compose l'essentiel de la poésie française. Racine, Chénier, Lamartine, Vigny, Baudelaire abondent en vers de cette sorte. Ils ne savaient pas comment ils les obtenaient, pas plus que ce jeune poète vivant qui s'appelle Albert Erlande ne le sait à son tour, pas plus que ne le sauront les poètes de demain qui perpétueront, dans la magnifique inconscience de leur ingénuité, la tradition française. Mais ils y réussissent cependant. Et c'est cela qui les fait poètes français. Qu'ils versent dans cette forme les confidences de leur cœur, les folies de leurs sens, les rêves de leur idéalisme, tous ils se rencontrent là. Le plus amorphe des vers libres comme le plus contraint des vers classiques doit posséder, pour vivre, cette secrète raison de vivre. Et lorsqu'il la possède, il est beau, quoi qu'il veuille suggérer, et il n'a qu'à cette

condition précisément le pouvoir de suggérer ce qu'il veut dire. Son sens, le contenu même de son image est, à côté de cela, une qualité secondaire.

Jusqu'ici je connaissais à M. Albert Erlande des dons lyriques de premier ordre, mais jamais je n'avais lu de lui un poème d'une langue plus parfaite et plus émouvante. D'un bout à l'autre, le *Poème royal* est beau. Il enchante tous ceux qui aiment, dans les vers, l'accent de la méditation, la musique de la ferveur et de la mélancolie...

FRANCIS DE MIOMANDRE

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE.

Artisans d'art et Xylographes.

Pour diverses raisons, et notamment parce que les applications de l'art aux usages de la vie ont trouvé dans l'industrie courante leur orientation naturelle (ce dont se félicitent ceux qui en ont favorisé l'éclosion et soutenu le développement), la *Libre Esthétique* s'est, depuis huit ans, abstenue d'organiser, comme complètement à son Salon de peinture et de sculpture, une section d'objets d'art. Elle fut la première, on s'en souvient, à attirer l'attention sur les formes nouvelles que revêtaient ceux-ci : et les ensembles considérables de céramiques, de broderies, de poteries d'étain, de verreries, de reliures, de dentelles, de bijoux, d'ameublements qu'elle groupa autrefois exercèrent sur le goût public une réelle influence en instruisant les visiteurs des réformes introduites dans l'art décoratif par les artisans français, anglais, allemands et autres.

L'impulsion donnée, l'évolution s'est accomplie d'elle-même. Elle a suivi son cours logique en alimentant de créations neuves les maisons de commerce, et désormais s'il est utile que les grandes expositions internationales signalent les progrès réalisés dans les industries d'art, celles-ci peuvent n'entrer qu'à titre exceptionnel dans le cadre d'un Salon aussi restreint et aussi spécialisé que celui de la *Libre Esthétique*.

Deux artisans d'art furent, cette année, invités à y exposer, et l'un et l'autre méritent, à des titres divers, une mention élogieuse.

Céramiste, M. A.-W. Finch s'est fixé en Finlande, à Helsingfors, où il professe à l'Ecole des arts décoratifs et poursuit ses passionnantes recherches de colorations harmonieuses et de formes pures. Un envoi récent qu'il fit à Bruxelles et dont il se propose de faire hommage au Musée du Cinquantenaire — lorsque le Musée du Cinquantenaire aura enfin organisé la Section des Industries d'art moderne qu'on attend depuis quinze ans — fit naître l'idée d'en grouper au Salon les principaux éléments. D'autres pièces sont venues, avec quelques emprunts à des collections particulières, corser le premier lot : et l'on remarquera le charme des glaçures mates récemment créées dans des tons de courgette, d'ardoise et d'aubergine par l'habile céramiste au métier souple, au goût sûr.

L'autre est la princesse Marie Ténicheff, dont l'art issu des traditions byzantines s'exprime par des procédés nouveaux et personnels. L'artiste, qui prit en Russie les plus heureuses initiatives, — celle, entre autres, de guider les paysannes du gouvernement de Smolensk dans l'exécution de délicieuses broderies

populaires qui leur fournirent, en même temps qu'une occupation attrayante, des moyens d'existence, — s'est passionnée pour l'émail, en choisissant parmi les diverses méthodes des émailleurs d'autrefois la plus ardue, celle de l'émail champlevé, qui unit à l'art de l'émailleur celui du sculpteur et exige plus que tout autre un constant effort de volonté. Pour maîtriser simultanément et pour marier à l'émail le bronze en fusion, quelles difficultés, quels essais infructueux, quelles expériences patiemment renouvelées ! Mme Marie Ténicheff a réalisé les inventions les plus hardies dans ses oiseaux fantastiques, d'un style barbare et épique, dans ses coffrets aux décorations florales harmonieuses, dans ses parures légendaires qui évoquent le luxe des Cours de Byzance ; et par l'apport de tons nouveaux, — le rouge sanglant de la crête de son Coq, par exemple, — elle a enrichi de ressources inédites l'art précieux auquel elle s'est consacrée.

Parmi les spécialistes dont l'œuvre discrète, toute de réflexion, de patient labeur et d'intime beauté, échappe parfois aux visiteurs qu'attirent davantage les séductions plus accessibles de la peinture, il importe de signaler deux graveurs sur bois qui, pour la première fois, exposent à Bruxelles, MM. Jacques Beltrand et Louis Moret.

Les deux *Beethoven*, le *Jean-Sébastien Bach*, le *Virgile*, le *Pascal*, le *Baudelaire* du premier offrent, avec l'agrément d'une technique parfaite, l'attrait d'œuvres définitives dont l'impression ne peut s'effacer de la mémoire. Ces portraits expressifs reflètent le caractère moral de leurs modèles et trahissent chez leur auteur, en même temps qu'une exceptionnelle sûreté de métier, une culture et une sensibilité affinées.

M. Moret, qui fut l'élève de M. Beltrand, révèle dans un choix de paysages et de figures les plus heureuses qualités de goût et d'imagination. Bien que son dessin soit moins ferme, son expérience moins grande, il réalise des œuvres charmantes, parmi lesquelles il faut citer en premier lieu son *Jean-Jacques Rousseau* inspiré du pastel de La Tour, ses portraits de Joseph et de Xavier de Maistre, ses sites de la Savoie, dont il excelle à exprimer la douceur sereine. Son admiration pour Maurice Denis lui a dicté une série de planches dans lesquelles l'*Orgue*, la *Vierge au baiser*, la *Sonate*, le *Calvaire*, *Souvenir de Fiesole* et d'autres compositions du maître de Saint-Germain sont interprétées avec une fidélité qui n'exclut pas l'imagination personnelle dans le choix des transpositions nécessaires. Ce qu'il faut admirer surtout, c'est que les bois de Louis Moret gardent la tendresse, l'émotion, le sentiment mystique qui donnent aux œuvres qu'ils reproduisent une si haute valeur d'art. Et le caractère des fresques de l'Angelico ou de Giotto n'est pas moins scrupuleusement respecté. C'est, parmi les graveurs, une qualité assez rare pour être soulignée.

O. M.

ERNEST ACKER

L'architecte Acker a été fêté dimanche dernier au Palais des Académies dans un unanime élan de sympathie et d'admiration. Les éloges qui lui furent adressés par le ministre de l'Industrie et du Travail, par M. Hellemans, président du Comité d'organisation, par le baron Janssen et par M. Berteau ne s'adressèrent pas seulement au créateur des Palais de l'Exposition de Bruxelles. L'occasion était bonne — et on s'empressa de la saisir — de rendre hommage à l'une des personnalités artistiques les plus inté-

ressantes de la Belgique et dont la modestie égale le talent. Dans la nouvelle revue d'architecture *Tekhné*, M. R. Moenaert la définit fort exactement en ces termes : « L'art d'Acker est tout de délicatesse, de distinction, d'harmonie. Son style, essentiellement français, ne procède pas des traditions nationales et s'est affiné à l'École des Beaux-Arts de Paris où il s'est développé pendant plusieurs années. Ses conceptions, bien que nourries à l'enseignement classique des Grecs et des Romains, se ressentent de cette éducation française et de l'atmosphère des Duban et Duc au contact de laquelle son talent s'est fortifié.

Peu d'artistes ont de la conception monumentale une idée aussi juste et de l'éloquence architecturale un sens plus subtil. Par lui, les motifs légués par l'art de l'Italie et de la Grèce antiques sont rajournés à travers sa personnalité ; il les transforme, les traite sur un thème nouveau mais immuablement traditionnaliste. Son coup de crayon, large, de grande éloquence, crée des ensembles étonnamment personnels, sans fougue peut-être, mais avec une rare délicatesse de pensée et une perception affinée de la proportion. Son œuvre est déjà considérable, et plusieurs des hôtels qu'il a construits sont des chefs-d'œuvre de pureté et d'harmonie classiques ».

Dans notre renaissance architecturale, M. Acker s'est, en effet, manifesté d'emblée avec sa physionomie propre. Ce n'est pas un novateur, mais son goût fin, sa culture latine et la sensibilité de son esprit lui ont, dès ses débuts, inspiré des projets d'édifices que leur sobriété et leur élégance font remarquer entre tous. A Bruxelles, l'avenue Louise, la chaussée de Charleroi, la rue Gachard s'ornent de quelques-unes de ses façades. On les reconnaît, sans avoir besoin de lire leur signature, à l'eurythmie de leur ordonnance logique et calme. C'est M. Acker aussi qui construisit, non loin de l'antique maison du *Cheval marin*, quai aux Barques, l'ensemble d'édifices si judicieusement conçus qui abritent le commissariat de police, la morgue et le dépôt mortuaire. Nous vantâmes, lorsqu'il fut inauguré, ce modèle d'immeuble administratif dont tous les détails firent l'objet d'une étude attentive (1).

C'est donc à bon droit qu'on voulut exprimer à M. Acker, à l'occasion de sa collaboration à l'Exposition de Bruxelles, l'estime dont il est l'objet. Un buste de M. Vinçotte, un album orné par MM. G. Devreese et Ph. Wolfers lui rappelleront le souvenir de cette manifestation, qui fut cordiale et touchante. Et c'est avec émotion que M. Acker apprit que le nombre des adhérents avait été si grand que leurs souscriptions réunies permettront de créer à l'Académie un prix d'architecture qui portera le nom de « Prix Ernest Acker ».

Quatrième Concert de la Libre Esthétique.

Le dernier concert de la *Libre Esthétique* doit en grande partie au concours de M^{lle} Blanche Selva l'intérêt très vif qu'on y a pris. L'éloge de la grande pianiste a été assez souvent fait dans ces colonnes pour que je me dispense de le refaire, mais je ne pourrais pourtant m'empêcher de redire que sans elle la jeune génération des musiciens français serait privée de la plus précieuse interprète de leur cœur et de leur pensée. Tout ce qu'il y a de moyen de faire dire par le piano, M^{lle} Selva l'extériorise avec un relief, une vie et une puissance d'évocation qui tiennent du pro-

(1) V. l'Art moderne 1898, p. 39.

dige. Il est même des cas où son génie de pénétration semble aller au delà de ce que le musicien a éprouvé, et où elle extrait de ce qu'il a composé peut-être plus que ce qu'il a jamais soupçonné lui-même : mais jamais, en agissant ainsi, elle ne forfait à ses intentions ; bien au contraire, elle en découvre la quintessence et je ne m'étonnerais pas que ceux dont elle interprète les œuvres aient souvent eu la radieuse surprise de voir, à travers ses réalisations pianistiques, leurs propres sensations précisées, approfondies et embellies.

Outre les magnifiques *Variations, Interlude et Finale* de M. Paul Dukas sur un thème de Rameau, qui n'étaient point inconnus à Bruxelles (1), M^{lle} Blanche Selva a joué en première audition trois *Suites* nouvelles pour piano.

La première, qui est de M. Albert Roussel, est conçue, quant à la forme et à l'aspect extérieurs, suivant le mode du XVIII^e et du XVIII^e siècle : prélude, sicilienne, bourrée et ronde s'y succèdent, comme autrefois allemande, courante, sarabande et gigue. Mais le fond est d'un sentiment tout moderne et d'un impressionnisme vague et délicat, qui trahit une nature extrêmement fine et un goût des plus aristocratiques.

Moins en grisaille et moins intellectuelle de conception est la Suite de M. P. Le Flem, le *Chant des genêts*, charmant polyptique où se déroulent, finement estompés, de poétiques tableaux campagnards : *Entrée des binious, Vers le soir* (d'une délicieuse atmosphère « grégorienne »), *Autour d'un conte, Pour bercer, Ronde*. Tout cela est court, concis et d'un « naturisme » dont la sincérité charme et ravit.

Avec la *Cerdaña* de M. de Séverac, nous sommes loin des tons de pastel et des soleils voilés... L'auteur du *Chant de la Terre, d'En Languedoc, d'Héliogabale* et du *Cœur du Moulin* nous transporte dans le midi qu'il aime et fait scintiller l'air lumineux des Pyrénées comme feraient un Signac ou un Cross en peinture. Des rythmes alertes et primesautiers tourbillonnent à l'oreille comme la palette des peintres luministes éblouit nos yeux ; une mosaïque de sons nous grise de mouvement et de vie ; et parfois, dans les arrière-plans, un fugitif mélisme sarrasin ou l'écho d'une fanfare gallicane nous rappelle que nous sommes aux frontières de l'Espagne et de la France, dans le pays des muletiers et des *carabineros*.

Une autre artiste, M^{me} Marie-Anne Weber, apportait au concert la fleur épanouie de sa nature fine et spontanée. Accompagnée au piano par M. Octave Maus, qui a dû se réjouir du succès de son dernier concert, elle chanta d'une voix pénétrée d'émotion et de tendresse des mélodies de MM. de Bréville (un *Childe Harold* sur des paroles de Heine, d'un romantisme puissamment dramatique), Roussel (une subtile *Invocation*), Buffin (*Au long des sables clairs*, poème de Jean Dominique, mélodie au profil délicat rehaussé par un délicieux accompagnement), Vreuls (un *Soir* d'une intense poésie) et Grovlez (une *Prière* d'un sentiment candide et pur).

Ch. V.

LA MUSIQUE A LIÈGE

La réapparition de Marc Hambourg est toujours impressionnante. L'interprète est puissant, le virtuose prodigieux ; peut-être celui-ci entache-t-il parfois celui-là de certaines exagérations en vitesse ou en force. Son triomphe aux Galas du Gymnase fut grand, suprême, incontesté dans *Variations et Fugue* de Brahms sur un thème de Haendel.

Le vingt-deuxième Concert historique organisé par M. Maurice Jaspard donna avec succès le sixième quatuor de Beethoven dont l'*Adagio* et le *Scherzo* furent particulièrement purs ; le quatuor en *sol* mineur de Fauré, où la marque de Franck est trop imprimée et qui se dégage plus librement dans l'*Adagio* et l'*Allegro* final ; enfin les *Amours du poète*, chef-d'œuvre de Schumann que je n'aime entendre chanter que par un ténor : M^{me} Fassin ne pourrait changer le sexe de sa voix et de son cœur, et la mauvaise traduction française gâte toute l'entreprise. Ah ! Si M. Jas-

(1) L'œuvre fut présentée pour la première fois à la *Libre Esthétique* par M^{lle} Blanche Selva le 12 mars 1903.

par trouve un de ces jours quelque chanteur comme Buisson (alias Buys), son beau talent de pianiste ne sera point perdu en vains efforts.

Aux « Amateurs », je note les progrès de M^{lle} Landois en technique sinon toujours en justesse dans le concerto de Bach, et l'interprétation vigoureuse, masculine plus que ne le désirait Grieg, dans le concerto pour piano du maître norvégien, — trop norvégien, semble-t-il, pour notre brillante artiste M^{lle} M. Trassenster; le Rachmaninoff lui fut plus favorable à tous égards. L'orchestre mérite les plus sincères éloges, ainsi que M. Robert, son chef.

Ah! Le quatuor Rosé! Quelle fièvre en la ville dès qu'on l'annonce! Quelle cohue au Conservatoire! Chacun y vient faire ou refaire son éducation musicale. Mendelssohn peut servir de noble introducteur à Beethoven; il a des pages dignes du colosse. Le quatuor de Schumann en *fa* est trop faible à côté d'eux et la perfection du rendu ne l'a pas sauvé. L'op. 131 de Beethoven était dur pour le public inexpérimenté des concerts populaires et gratuits Dumont-Lamarche; ce ne fut un régal que pour les musiciens, nombreux d'ailleurs dans la salle. L'œuvre, étrangement découpée en compartiments inégaux, fourmille, par contre, de concessions aux formules des siècles antérieurs, soit dans l'intervalle des sons, soit dans les canons, la texture fuguée, etc., tandis que la mélodie y est moins personnelle et moins « nature » qu'en beaucoup de compositions antérieures. Beethoven reviendra dans l'op. 132 à son style dramatique. Dans l'op. 131, il fonde la doctrine que Nietzsche développera dans *Also sprach Zarathustra*: la danse devient l'expression de la joie sublime, panthéiste, autant qu'elle fut l'explosion monothéiste chez le roi David en présence de l'Arche sacrée.

Je n'ai pu assister à l'audition slave de M. Charlier au Conservatoire, n'étant ni invité ni abonné à ces séances spéciales. On m'en a dit grand bien. Borodine, Glazounow et Moussorgsky en faisaient les frais.

Un récital en l'honneur de Liszt par le ravissant pianiste qu'est devenu Louis Closson laissa deux impressions durables: l'admiration pour l'interprète dont le jeu délicat, perlé, irréprochable, souple à souhait, se prête à toutes les difficultés pour les dissimuler; l'impossibilité de montrer Liszt sous un jour également favorable en ses diverses compositions. Si sa *Fantaisie* a emporté quelques reflets dantesques d'une lecture de la *Divina Comedia*, les sonnettes, les gouttes d'eau, les gnomes et les feux follets ne trouvent au piano que des échos identiques; on dirait des pièces interchangeables. La *Méphisto-valse* arrangée par Busoni provoqua, en terminant la série, une véritable ovation.

La vieille musique de Wallonie fut fêtée le 27 février pour l'inauguration d'une salle des fêtes à l'Orphelinat des Salésiens. Avec des groupes à demi cultivés, aidés de quelques professionnels, MM. Auda et F. Mawet réussirent à nous révéler sous une forme saisissante les conceptions lointaines de l'évêque Étienne (x^e siècle), de Rodulphe (moine du xi^e), de Jean Guyot (maître du xvi^e), de Grétry, de F. Delouge, de J.-N. Hamal (xviii^e), et les rattachèrent à Vieuxtemps et à Franck. La grandeur du *Magna Vox*, l'élégance du *Repons de l'Office de Saint Trudon*, l'apreté géniale, la science autoritaire de *Immolabit laedum*, motet à quatre voix, remplirent l'auditoire d'un sentiment profond, inconnu, de poignante adoration; nous avions tous changé de siècle et d'âme. Il aurait fallu passer directement à César Franck pour garder l'extase.

Le programme se clôturait par l'Hymne à Dom Bosco, construit sur la mélodie du *Pange lingua* par M. Mawet et largement écrit pour cinq voix chorales et orchestre dans un style enthousiaste et religieux. Notre compositeur a démontré combien son inspiration, naguère requise par la scène dans *Noël sanglant*, *Li Forgen* (Le Forgeron) et *Colas Boncour*, est propre aux envolées mystiques comme aux élans dramatiques.

GEORGES RITTER

FEUILLES MORTES

Ce fut il y a quelques années une véritable éclosion de *Revue littéraires*. Il nous faut aujourd'hui déplorer leur déchéance. Avez-vous remarqué qu'elle s'en va, cette bonne revue mensuelle avec ses chroniques fixes, son cercle restreint de collaborateurs qui, tous, avaient du talent et mettaient tant de courtoisie à se le dire? Hélas, voici qu'elle s'en va, cela est triste. Que de bons souvenirs elle évoque cependant! Un beau jour — ennui ou enthousiasme — quelques amis, réunis autour d'une table à thé et de cendriers remplis, se décidaient à fonder une revue. Cette idée leur naissait subitement de s'affirmer, de faire ce geste collectif et littéraire. On se serrait gravement la main et l'on promettait de la copie. Le premier numéro paraissait: succès, faveur marquée auprès des autres revues jeunes, haussement d'épaules des aînés, de ceux qui savaient bien à quoi s'en tenir.

Eh! voilà, la revue qui devait révolutionner le monde littéraire, qui partait ainsi, triomphale, avec tout un programme, se traînant pendant cinq ou six numéros, et puis, un jour, on se lassait, on voyait bien que ça ne portait pas, on se butait au silence méprisant des revues glorieuses, les fonds manquaient, ou tout simplement on pensait à autre chose. D'ailleurs, personne ne les achetait, elles ne faisaient pas d'abonnés. Il faut au public qui paie de longs articles bien plats, bien lourds, bien indigestes, bien sérieux; il ne trouvait pas son compte dans ces jeunes revues, charmantes, pleines d'entrain, de jeunesse, d'esprit, de mordant, et si franches de haines et d'enthousiasmes. C'est ainsi que les revues de jeunes périclitèrent l'une après l'autre. Que j'en ai vu mourir de jeunes revues, de revues de jeunes!

Morte *Psyché*, où Paul Drouot était élégiaque, Émile Henriot bucolique et Henriderégérien, Louis Mandin austère et lyrique, Louis Thomas cynique, où la fantaisie la plus charmante voisinait avec des poèmes manifestement soucieux d'Art, — avec une majuscule, hélas! superflue aujourd'hui. Mort *le Nain rouge*; morte, trop jeune et sans avoir pu grandir, *Chloé*, bien nommée, et qui donc s'en est soucié? Et les autres que j'oublie, où sont-elles, *Vierge souveraine*?

Comme il faut bien, malgré tout, fonder quelque chose, on a cherché une forme plus pratique, une formule plus moderne, on a songé à une publication qui, tout en conservant sa tenue littéraire et sans tomber dans le journalisme et le reportage, eût plus de chance de toucher le public, le gros public qui lit et s'abonne. De cet esprit nouveau sont nés la gazette bi-hebdomadaire et le journal hebdomadaire. Sans avoir l'air de faire de la réclame sous couleur de littérature, je voudrais en signaler un, qui me paraît le plus intelligemment conçu. Quand je dis un, je me trompe. En effet, *Le Samedi* et *La Mode masculine* sont deux journaux en un seul. Cela est fort avenant. Vous ouvrez *Le Samedi*: trois pages d'échos, de critique, de potins de littérature et de théâtre, mordants et spirituels, Dieu et M^{lle} Suzy Leparc le savent! Puis vous renversez le journal, et, en quatrième page, *La Mode masculine*, organe des dandys, — le seul journal qui manquât, — vous donne sur la manière de vous habiller des conseils fort compétents, puisque ce ne sont pas les tailleurs qui les énoncent. C'est là une manière inattendue et élégante de rénover la revue, que, malgré tout, je déplore, mais qui vraiment est morte, morte irrévocablement. Et cela est bien affligeant. Pauvres revues jeunes! Où sont-elles, *Vierge souveraine*?

MARCEL PROUILLE

NÉCROLOGIE

Anna Judic.

Judic, dont la santé était gravement altérée depuis plusieurs mois, a succombé avant-hier à Golfe Juan. Elle était née en 1849 à Semur et s'appelait Anna Damiens. Mariée à dix-sept ans avec le régisseur de l'Eldorado Israël, dit Judic, elle débuta sous le nom d'emprunt de son mari et rendit rapidement ce pseudonyme célèbre. Au café-concert puis au théâtre, dont elle fut l'une des

artistes les plus fêtées, Anna Judic remporta des succès retentissants. Qui ne se souvient de l'art délicat avec lequel elle interprétait les vieilles chansons de France, dont elle soulignait discrètement d'un sourire, d'un clignement de paupières les intentions malicieuses ou badines? Qui ne l'a applaudie dans *Niniche*, dans *Mam'zelle Nitouche*, où elle fut inimitable? Et la *Timbale d'argent*, la *Belle Hélène*, le *Petit Duc*, tout le répertoire de L. Vasseur, d'Offenbach, de Lecocq, qui y dépensa plus de verve, de bonne humeur et de talent? C'est toute une époque que fait revivre son nom. Et la femme, spirituelle, généreuse et bonne, ne sera pas moins regrettée que l'artiste.

AGENDA MUSICAL

La Maîtrise de Saint-Boniface interprétera aujourd'hui, dimanche, à 10 heures du matin, la messe *Exultate Deo*, à quatre voix et orgue, de G. Stehle, le *Tantum ergo* à quatre voix et orgue de Duclos et diverses pièces de plain-chant relatives à la fête du jour. Au Salut chanté à 4 heures par l'*Association des Chanteurs de Saint-Boniface* on entendra des œuvres vocales de Palestrina, Vittoria, Orlando di Lasso et Hændel, ainsi que des pièces d'orgue de J.-S. Bach et César Franck.

Demain, lundi, pendant la messe de 10 heures, la Manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois, de Paris, fera entendre dans le chœur de l'église Saint-Boniface des morceaux de musique grégorienne et de polyphonie palestrinienne.

Samedi 22, à 3 heures, à l'Alhambra, répétition générale du sixième Concert Ysaye.

Dimanche 23 avril, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, sixième Concert Ysaye sous la direction de M. Willem Mengelberg, chef d'orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, et avec le concours de M. Mark Hambourg, pianiste. Au programme : *Ouverture académique* (Brahms); Concerto n° 4 pour piano et orchestre (Saint-Saëns); Symphonie n° 4 (Schumann); Etudes et Polonaise (Liszt); la *Forêt et l'Oiseau*, esquisse symphonique (Th. Ysaye); *Ouverture des Maîtres chanteurs* (R. Wagner). — A Tournai, à 2 heures, audition de la *Passion selon saint Mathieu* de J.-S. Bach (soli, chœurs, orchestre et orgue) par la *Société de musique de Tournai*.

Mercredi 26, à 8 h. 1/2, à l'École allemande (21 rue des Minimes), troisième séance du Quatuor Zimmer. Quatuors en *mi bém. maj.* de C. von Dittersdorf, en *mi min.* de B. Smetana, en *ut dièse min.* (op. 134) de Beethoven. — A la même heure, à la Grande-Harmonie, récital de violon par M^{lle} Léa Epstein.

Vendredi 28, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M. Ed. Bernard. Au programme : Quatre chorals d'orgue de J.-S. Bach; pièces pour clavecin de Rameau, Couperin et Chr. Bach; deux Sonates (op. 57 et 81) de Beethoven; le *Poème des Montagnes* de Vincent d'Indy; pièces de Chopin et de Liszt.

Lundi 29, à 8 h. 1/2, Salle de la Madeleine, répétition générale du Concert Durant.

Dimanche 30, à 2 h. 1/2, Salle de la Madeleine, quatrième Concert Durant avec le concours de M. A. De Greef, pianiste. Œuvres de César Franck : *Psyché*, poème symphonique; les *Djinnns*, piano et orchestre; Airs de ballet d'*Hulda*; *Variations symphoniques* pour piano et orchestre; Symphonie en *ré mineur*.

Lundi 1^{er} mai, à 8 h. 1/2, au Théâtre de la Monnaie, répétition générale du quatrième Concert populaire.

Mardi 2 mai, à 8 h. 1/2, au Théâtre de la Monnaie, quatrième Concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis. Audition intégrale de la *Création*, oratorio en 3 parties pour soli, chœurs et orchestre, de Haydn. Solistes : M^{lle} Lily Dupré, MM. Dua et Billot.

Mercredi 3 mai, à 8 h. 1/2, quatrième séance du Quatuor Zimmer. — Même heure, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M^{lle} Hélène Dinsart.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. — Dernière semaine du Salon de la *Libre Esthétique* et des Expositions rétrospectives de H.-E. Cross et Ch. Van der Stappen (de 10 à 5 heures).

CERCLE ARTISTIQUE. — Clôture des Expositions P. Leduc et R. Baseleer. — Du 17 au 27 avril, Expositions W. Paerels et E. Thysebaert.

GALERIE BOUTE. — Du 15 au 25 avril, Exposition des peintres J. Baudinot, H. Boonen, G. Flasschoen, M. Haegemans, L. Jacquart, E. Jacques, S. L. Kurkjan, J. Mesens, P. Poncelet, A.-M. Schoonjans, M. Tytgat, J. Van den Acker, V. Van den Bossche et Paul Van de Venne.

GALERIE ROYALE. — Du 15 au 30 avril, Exposition d'œuvres choisies de Louis Artan (de 10 à 5 heures).

Le Salon de la Libre Esthétique, dont le succès s'accroît de plus en plus, restera ouverte pendant les fêtes de Pâques tous les jours, dimanche compris, de 10 à 5 heures. Il sera clos irrévocablement dimanche prochain, 23 avril, à 5 heures, la belle série des compositions décoratives de M. Van Rysselberghe, qui forme l'un des principaux attraits de l'exposition, devant être dès la semaine suivante installée dans la villa qu'elle est destinée à orner à Neuilly.

Une exposition des Anciens métiers d'art malinois, d'Art religieux de la province d'Anvers et de Folklore local sera ouverte à Malines, à l'Académie des Beaux-Arts, du 5 août au 5 octobre prochain. Cette exposition, dont le Roi a accepté le haut patronage, groupera des cuivres, dinanderies, dentelles, cuirs dorés, étains, objets d'orfèvrerie et de ferronnerie, livres, manuscrits, estampes, instruments de musique, tissus, etc. d'origine malinoise; des retables sculptés, tableaux, tapisseries, broderies, boiseries, statues, etc. de la province d'Anvers, ainsi que des spécimens du folklore malinois. Les adhésions doivent être adressées avant le 1^{er} mai au secrétaire du Comité, M. C. Poupeye, rue du Bruel 52, à Malines.

A l'occasion des fêtes du Millénaire de la Normandie, la ville de Rouen a décidé de faire une exposition rétrospective de tout ce que le génie normand a créé depuis dix siècles dans toutes les branches de l'art. Elle fait appel aux collectionneurs. Toutes communications devront être adressées à M. le maire de Rouen, à l'Hôtel de ville, ou à M. Paulme, président de la section des expositions (secrétariat, rue Restout, à Rouen).

La séance générale et solennelle des trois classes de l'Académie royale de Belgique aura lieu le mardi 2 mai, à 2 h., au Palais des Académies.

Dans un article publié par *Durandal*, M. Maurice des Ombiaux a appelé l'attention des artistes sur l'église d'Hastière, souhaitant qu'on fit un monument d'Art wallon de ce temple « surgi du fond des âges, qui apparaît au seuil de notre pays comme une vigie de la conscience wallonne, comme le mémorial de nos plus vieilles traditions ». Il proposait d'en faire décorer les murs par Auguste Donnay, qui y évoquerait, entre autres, la vie de saint Walhère, qui se déroula à Hastière.

Nous apprenons que l'appel de M. des Ombiaux n'a pas été vain. Un comité vient de se constituer en vue de réaliser son projet, et déjà les adhésions affluent. Parmi les membres du Comité, qui a pour président M. H. Carton de Wiart, citons MM. F. Ansel, Th. Braun, O. Colson, L. Delattre, H. Davignon, Dom Bruno Destrée, Fierens-Gevaert, I. Gilkin, Arnold Goffin, Hubert Krains, abbé Moeller, Edmond Picard, Fernand Séverin, Emile Verhaeren, Georges Virrès, etc. Les souscriptions peuvent être adressées à la rédaction de *Durandal*, 55 rue de la Source, ou à M. Pierre Rothomb, secrétaire du Comité, 37 rue de Naples.

Le tableau *Amitié*, de M. J. Leempoels, qui obtint le Grand Prix à l'Exposition universelle de Buenos-Ayres, a été acquis par le Gouvernement Argentin pour le musée de cette ville.

Rappelons que c'est mercredi prochain que sera inauguré par une représentation de *Lohengrin* le Festival Richard Wagner organisé au Théâtre de la Monnaie pour la clôture de la saison. Samedi, *Tannhäuser*. Les 24, 25, 27 et 29, *l'Anneau du Nibelung*. L'orchestre sera dirigé par M. Otto Lohse.

A ce propos, félicitons la Direction qui, la semaine dernière, a donné une série de spectacles : *Pelléas et Mélisande*, *Samson et Dalila*, *Salomé*, etc. pour lesquels il peut lui être pardonné quelques *Quo Vadis?* et autres *Ivan-le-Terrible*.

Le 5 mai, MM. Kufferath et Guidé iront, dit l'*Éventail*, donner au Théâtre Communal d'Amsterdam une représentation extraordinaire d'*Orphée* au bénéfice d'œuvres de bienfaisance patronnées par S. A. R. le Prince Henri des Pays-Bas. La soirée, qui sera de grand gala, sera honorée de la présence de S. M. la Reine et de S. A. R. le Prince consort.

Tous les membres du corps diplomatique accrédités à La Haye, ainsi que les personnalités du monde officiel, se sont fait inscrire pour cette représentation.

Orphée sera interprété par M^{mes} Croiza, Heldy, Bérelly et Symiane, les chœurs et les danseuses de la Monnaie. Pour cette soirée, les directeurs font faire quatre nouveaux décors, que nous verrons prochainement.

De Paris :

Le vernissage du Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts a eu lieu hier, samedi, au Grand Palais. Parmi les œuvres les plus remarquées, citons : Aman-Jean, *Portrait de Mme Lucie Delarue-Mardrus*; Anquetin, *La Bourgogne*, tapisserie pour les Gobelins; A. Besnard, *Plafond destiné au Théâtre-Français*; J.-E. Blanche, *Nijinski*; Boldini, *Portraits de femmes*; Olga de Bosnanska, *Portrait du poète Emile Verhaeren* (on ne conçoit plus de Salon de peinture sans un portrait de Verhaeren); J. Flan-drin, *la Rentrée du troupeau*; La Gandara, *Portraits de femmes*; G. La Touche, *l'Heure heureuse*; Le Sidaner, *Sur la Ville*; Lhermitte, *Labourage*; René Ménard, *le Labour*; Maufray, *la Citadelle*; Armand Point, *Salomé*; G. Prunier, *Revue à Issy-les-Moulineaux*; Raffaëlli, *la Seine à Paris*; Roll, *le Libérateur José de San Martin*; Rusinol, *Cloître de Majorque*; Weerts, *Concours d'éloquence sous Caligula à Lyon*; Willette, *la Tentation de saint-Antoine*.

A la sculpture : A. Rodin, *Buste du duc de Rohan*; Andreotti, *le Miracle*; Drousseau, *l'emme lisant*; Bourdelle, *le Fruit*, *Buste de Charles-Louis-Philippe*; Bugatti, *Lutteur*; Carabin, *Maternité*; Chastenot, *Buste*; Damp, *Louis XIV*; Injalbert, *Cérès*; Lamourdieu, *Fontaine décorative*; Wittig, *Buste de femme*; Niederhäusern-Rodo, *les Baigneuses*, *Psyché*; M^{lle} Jane Poupelet, *Vache rentrant à l'étable*; Tolstoï fils, *Tête de mon père*; John Wasley, *Ecce Homo*.

Aux Arts décoratifs, la porte monumentale (émaux champlevés) de la princesse Ténicheff.

M. I. de Camondo, mort à Paris la semaine dernière, a légué au Musée du Louvre ses collections, plus une somme de 400,000 fr.

TAPIS D'ORIENT

**DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES**

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

pour l'aménagement d'une salle qui portera son nom, et dans laquelle son legs sera maintenu pendant une durée de cinquante années. « Au cas, ajoute un codicille, où le Musée du Louvre n'accepterait pas ces conditions, le don de mes œuvres d'art serait fait au Petit-Palais ».

La galerie de M. de Camondo contenait un choix admirable d'œuvres de Manet, Degas, Claude Monet, Renoir, Sisley, Pissarro, outre quelques spécimens de l'art français du XVIII^e siècle, parmi lesquels un La Tour et un Perronneau de premier ordre et la célèbre pendule de Falconnet *les Trois Grâces*, dont le défunt refusa en 1900 un million. L'art oriental était représenté dans les collections de M. de Camondo par un superbe ensemble de peintures, d'estampes et de céramiques japonaises et persanes.

Au mois de mai prochain s'ouvrira au Musée des Arts décoratifs une exposition rétrospective de la Légion d'honneur et autres décorations françaises, où seront réunis les insignes, documents et objets de toutes sortes se rapportant à la Légion d'honneur et aux anciens Ordres français.

Le comité d'organisation de cette exposition, placée sous le patronage de M. le général Florentin, grand chancelier, est composé de M^{ms} L. Bonnat, F. Carnot, R. Kœchlin, O. Sainsère, L. Netman, Durieux, Feuillâtre et M. Bucquet.

Sottisier.

« Vous, messieurs les Belges, qui êtes du pays de Rubens et de Rembrandt... »

Allocution de M. DE SELVES, préfet de la Seine, aux bourgeois belges.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres; c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8°, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

Bureau d'édition de la SCHOLA CANTORUM, 269 rue Saint-Jacques, PARIS
A BRUXELLES, en dépôt chez BREITKOPF et HAERTEL

PAUL LE FLEM. — **Par Grèves**, pour piano. — *Prix net : 3 francs.*
ID. **Vieux Calvaire**, pour piano. — *Prix net : 2 fr. 50.*
ID. **Avril**, pour piano. — *Prix net : 3 francs.*

Vient de paraître chez MM. A. DURAND et FILS, Éditeurs

4 Place de la Madeleine, PARIS

ROGER DUCASSE. — **Salve Regina**, pour chant avec accompagnement d'orgue (ou de piano). —
Prix net : 1 fr. 75.

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et C^{ie}, Éditeurs

18 Boulevard de Strasbourg, PARIS

ALBERT DOYEN. — **Trio** en ré mineur pour piano, violon et violoncelle. — *Prix net : 10 francs.*

Vient de paraître chez M. G. OERTEL, Éditeur

17 rue de la Régence, BRUXELLES

RAYMOND MOULAERT. — **Variation quasi Sonata**, pour piano. — *Prix net : 5 francs.*

Vient de paraître chez M. FERNAND LAUWERYS, Éditeur

38 rue du Treurenberg, BRUXELLES

LÉON DELCROIX. — **Arabesque**, pour piano (op. 34). — *Prix net : 2 francs.*

Vient de paraître chez MM. SCHOTT FRÈRES, Éditeurs

Rue Coudenberg, BRUXELLES

A. VAN DOOREN. — **Allegro de concert** en ré mineur, pour piano avec accompagnement d'orchestre (ou d'un second piano). — *Prix net : 5 francs.*

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Répertoire Général des Collectionneurs

publié par E. RENART, libraire-expert à Paris.

SEIZIÈME ANNÉE

M. E. Renart, qui édite depuis 1893 des listes de Collectionneurs français et étrangers (prix : 15 francs), prépare un *supplément* à son dernier Répertoire, paru fin 1908. Dans le format commode d'un in-12, ce Bottin de la Curiosité donne la nature des Collections de plus de 10,000 amateurs avec leur adresse et aussi de nombreuses indications de marchands antiquaires et libraires. On y trouve en outre la liste des Bibliothèques, Musées, Archives, Sociétés savantes, artistiques, littéraires, et celle des Commissaires-priseurs de la France, de ses colonies et de l'Alsace-Lorraine. Prix : 6 francs broché ; 7 francs cartonné.

Des listes spéciales de 613 Amateurs suisses et de 1,225 Amateurs belges, classés par ordre alphabétique et groupés selon le genre de leurs collections, sont en vente au prix de 4 francs et de 7 francs. S'adresser à l'auteur, 2 rue de Lorraine, Maisons-Alfort (Seine).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Critique et le Style d'André Gide (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Festival Wagner : *Lohengrin* (OCTAVE MAUS). — Une Œuvre de van Eyck mimée à Gand (L. MAETERLINCK). — Au Cercle artistique : MM. E. Thysebaert, W. Paerels et F. Schirren (H. M.). — Brillat-Savarin. — Bibliographie. — Nécrologie : *Vilma Normann-Neruda*, *Pierre Dupont*. — Agenda musical. — Petite Chronique.

La Critique et le Style d'André Gide.

Peu d'écrivains, peu d'hommes sont plus complexes que M. André Gide. C'est pourquoi l'on en parle moins qu'il semble qu'on le devrait (j'ometts les louanges massives et véhémentes des petites revues). Ce n'est pas indifférence, mais pudeur, crainte d'être insuffisant. Personne ne peut se flatter de faire le tour d'un esprit aussi plein de saillies, d'arêtes, de retraits. Les paysages qu'il enclôt sont certainement plus vastes que ceux qu'il a jusqu'ici laissé explorer, plus doux et plus charmants aussi (*Isabelle*, en ce sens, est une révélation), mais ce n'est pas cela qui frappe tout d'abord. C'est la manière dont ils sont défendus. L'île n'est pas abrupte, elle ouvre même des havres tentants, elle invite la curiosité du navigateur et cependant jamais celui-ci ne se sent chez lui : il est chez un autre, irréductiblement. Si avant qu'il pénètre et si fort qu'il se croie implanté, il n'est là que de passage.

Quittons ces métaphores géographiques.

Je sais d'avance qu'en parlant de M. André Gide j'omettrai quelque chose d'important. Le diable est que je ne sais pas où peut se cacher ce quelque chose. A quel moment s'arrêter pour généraliser, avec lui? Si heureusement choisi que semble ce moment, comme l'auteur, après, n'en continue pas moins à vivre, à développer sa pensée, ce sera encore prématuré. Et je ne pense pas au livre de demain, car alors cette réflexion serait vraie de tout homme un peu intéressant. Je pense uniquement à un seul livre, par exemple : *Nouveaux prétextes* (1), récemment paru. M. André Gide paraît prendre, pour demeurer insaisissable, les précautions les plus raffinées. Cette démarche, essentielle à son esprit : être toujours prêt à la fuite vers une autre vérité que celle que vous le trouvez occupé à arrêter, cet immortel besoin de liberté, je l'avais déjà noté autrefois en parlant de son œuvre entière : chaque livre étant une étape. Mais ce qui serait plus curieux, ce serait de montrer comment cette démarche se reproduit dans une même œuvre d'une page à l'autre, dans une même page d'une ligne à l'autre. Il n'y a pas là contradiction, mais désir incoercible de tout dire, de ne rien laisser dans l'équivoque ou l'oubli. Cela fatigue quelquefois, et moi-même parfois m'irrite. Mais la raison de mon irritation est toute dans ma paresse. Plus jeune, plus vif, plus actif, j'adorerais suivre cet homme qui choisit pour placer les pas de sa logique toutes les surfaces où personne n'a encore passé, et qui s'arrête en face de toutes les perspectives négligées. Infatigable, rien ne lui paraît plus vulgaire, plus faux que le repos.

(1) ANDRÉ GIDE : *Nouveaux prétextes* (Réflexions sur quelques points de littérature et de morale). Paris, *Mercur de France*.

Pas une conclusion, — j'allais dire pas un panorama — ne lui semble digne que l'on s'y attarde. Là où d'autres aimeraient voir le but de leur marche, il ne voit que passage et transition. Il s'impatiente. Vers de nouveaux paysages? Non pas même parfois. Simple-ment pour retourner à ceux déjà vus, mais éclairés d'une autre lumière.

On a souvent envie de le quitter, de lui dire : Laissez-moi où vous m'avez conduit. J'en ai assez.

Et alors on a une envie folle qu'en vous brusquant il vous donne l'occasion, le prétexte de vous fâcher pour le quitter. Mais pas du tout. C'est le plus persuasif des hommes.

Il vous montre si bien que ce qu'il avait oublié et que votre inertie se flattait de trouver inutile, valait la peine d'être examiné, avec le même soin, il y déploie une telle courtoisie, il est irréductible avec tant de souplesse qu'on a honte de son premier mouvement. Du moins, à cet instant, serait-il particulièrement agréable de le trouver en défaut, de le prendre en flagrant délit de minutie ou même de contradiction. Impossible encore : toutes précautions sont prises, la fondrière au bord du chemin négligée ouvrait sur une mine inépuisable. On se sent envers sa curiosité de nouveaux devoirs. On s'abandonne une fois de plus au terrible compagnon.

Même lorsqu'il parle pour son compte et sans qu'un interrupteur lui propose d'objections (ses propres objections d'ailleurs), sa dialectique est un dialogue secret. Et je le trouve infiniment plus orateur qu'écrivain. L'écrivain à sa première pensée enchaîne la seconde, et ainsi de suite. Cela donne aux plus beaux esthéticiens un air dogmatique qui nous enchante lorsque nous sommes de leur avis et vous exaspère dans le cas contraire. Mais M. Gide après une pensée marque un temps d'arrêt, moralement rempli par la contradiction d'un adversaire idéal. Et aussitôt il répond à cette phrase sous-entendue. Et dans cette réponse il y a, selon les cas, l'affirmation plus vive de la première pensée avec réfutation de l'objection, ou bien l'acceptation pure et simple de l'objection, ou bien encore cette acceptation mais accordée avec la première pensée. Et ainsi de suite. On ne saurait imaginer ligne de dialectique plus brisée, mais aussi chemin plus souple, ouvrant sur des perspectives plus variées. Et d'ailleurs, lorsque tout est fini et qu'on s'assied pour faire le bilan du voyage, on s'aperçoit avec un certain étonnement qu'il a été parfaitement en ordre, ce voyage, et pas du tout une divagation le long des routes.

Il est possible, il est même fort probable que M. André Gide serait le premier étonné de la manière dont je le sens en le lisant. Il me semble déjà l'entendre, et j'imagine toutes les courtoises restrictions de son sourire : « Eh quoi ! dirait-il, mon cher Miomandre, vous voulez faire de moi un didactique, un impérieux,

moi qui respecte plus que le plus sceptique la liberté de tous. Infatigable promeneur, je veux bien. Mais vous n'êtes pas obligé de me suivre, d'autant plus qu'en m'obligeant à me retourner pour voir où vous en êtes, vous ralentiriez terriblement ma marche. Puis, vous parlez de précautions pour demeurer insaisissable. Quelle bizarre idée vous faites-vous de moi? Je ne me soucie pas d'être saisi. Je m'avance de mon pas sans précautions. M'imaginez-vous donc assez retors pour cacher dans un coin de ma phrase une réponse pour vous convaincre de légèreté dans vos objections lorsque j'aurai conclu? Comme si je vous attendais là ! Je ne considère pas à ce point comme un amusement le jeu des idées. »

Et pourtant, il y a du vrai dans ce que j'ai dit. Car c'est pour moi que je parle. Et je dis ce que je sens. D'ailleurs, si de telles démarches étaient chez M. Gide volontaires, elles n'aboutiraient pas. Cet homme est tellement à nu, tellement sincère lorsqu'il parle que c'est toujours le mouvement essentiel de sa pensée qui importe et non pas ce qu'elle véhicule. C'est à ce mouvement que répond la nôtre. Et c'est pourquoi si en moi le lettré apprécie (avec plus ou moins d'approbation) les idées que M. Gide se fait de certaines questions de la littérature, ce n'est pas au fond ce débat-là qui m'intéresse. Mais, homme, je suis passionnément requis par la manière dont l'homme me les présente, ces idées. Entre lui et moi, il se passe un dialogue presque intime, et qui serait analogue si toutes les opinions de M. Gide étaient différentes. Ce qu'il dit, un autre pourrait me le dire (les sujets en littérature sont aussi indifférents qu'en peinture), mais ce que j'écoute en lui, c'est le timbre de sa voix, c'est l'accent, ici suggéré par une langue prodigieusement souple et nuancée, empruntant à la syntaxe latine, avec audace, ses inversions, ses ablatifs absolus, ses incidentes, toutes ses ressources et ses ductilités.

Cette pauvre analyse logique que je viens de tenter de *Prétextes*, je ne la crois pas fautive, mais pauvre, ah oui ! Il y manque toutes les réponses, toutes les atténuations, toutes les réserves qu'il faudrait être M. Gide lui-même pour faire et qui, si je me les étais faites moi-même, m'auraient découragé de commencer. Il y manque d'avoir parlé de sa sensibilité, qui est très vive, et qu'il faudrait bien d'autres termes pour caractériser. Il y manque, est-ce que je sais, moi ?... Probablement d'avoir noté les réactions de la sensibilité de tous les autres lecteurs en face de ce livre si magnétique... Mais, tout de même, je ne pouvais pas.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LE FESTIVAL WAGNER

Lohengrin.

Au lieu de limiter à la Tétralogie le programme du Festival Richard Wagner (qui tend à devenir à Bruxelles une institution), les directeurs de la Monnaie ont, cette année, inauguré le cycle par *Lohengrin* et *Tannhäuser*. L'idée n'en peut être qu'approuvée : outre l'agrément qu'éprouve le public à entendre dans leur version originale et interprétées par d'excellents artistes deux des œuvres les plus émouvantes du répertoire moderne, ces deux « opéras » sont pour les spectateurs une parfaite préparation aux « drames » dont l'épique beauté va, bientôt, illuminer la scène. Et la succession de ces œuvres, en provoquant des rapprochements et des comparaisons, permet d'apprécier, sous leurs divergences de style plus apparentes que réelles, l'unité et la logique qui présidèrent au développement du génie de Wagner.

Malgré le romantisme extérieur de sa forme, que justifient l'époque où il fut conçu et les influences wébériennes dont se targue son auteur, *Lohengrin* contient en substance tous les éléments de rénovation mis en œuvre par ce dernier. La substitution du pathétisme psychologique aux superficialités de l'anecdote historique ou légendaire, l'accentuation expressive de la déclamation lyrique, l'exacte appropriation des thèmes et de l'instrumentation aux entités qu'ils symbolisent, la subrogation d'un commentaire symphonique vivant et passionné aux accompagnements uniformes des opéras italiens, tout ce qui porta si haut l'art lyrique tel que le conçut Wagner, les pages maîtresses de *Lohengrin* le réalisent. Ce qu'on nomme la première manière de Wagner n'est, en vérité, que l'expression mitigée, mais déjà complète, d'une esthétique dont *l'Anneau du Nibelung* offre, dépouillée de tout fléchissement, la saisissante extériorisation.

Songez à la scène tragique où Frédéric et Ortrude, unis par la haine, ourdissent dans les ténèbres, tandis que le château retentit de bruits de fête, d'abominables complots : la déclamation lyrique y atteint une vérité, une énergie, une grandeur que Wagner n'a pas dépassées dans les plus pathétiques récits de Wotan, dans les plus farouches apostrophes de Hagen ou d'Albérich. Je ne veux citer que ce seul exemple, bien que mainte autre page affirme le lien qui unit *Lohengrin* à la Tétralogie. Et remarquez que *Tannhäuser* offre, dans le récit du Retour de Rome entre autres, des analogies semblables, bien qu'envisagée dans son ensemble cette partition soit plus entachée d'italianisme, moins homogène et moins pure que l'autre.

Malgré la nouveauté de sa conception et de son écriture, *Lohengrin* eut la fortune de réussir à Bruxelles dès l'année de sa création. Représenté le 22 mars 1870, il fut joué vingt-deux fois avant le 8 mai, date de la clôture du théâtre. La presse lui fut unanimement favorable (1). Il est vrai que le zèle et la ferveur artistiques de Louis Brassin, à qui revient l'honneur d'avoir imposé *Lohengrin* à Bruxelles, avaient merveilleusement préparé le public et la critique à l'intelligence du chef-d'œuvre. Qui ne se souvient, parmi ceux de ma génération, des réunions dominicales où, dans sa petite maison de la rue de l'Esplanade (actuellement occupée par un restaurant de tempérance, *quanto mutata!*) Brassin, à la fois conférencier, chanteur et pianiste, semait à pleines mains

(1) On en trouvera des extraits dans l'intéressant ouvrage de M. EDMOND EVENEPOEL *le Wagnérisme hors d'Allemagne*. Paris, Bruxelles et Leipzig, 1891.

la bonne graine parmi les journalistes, les membres du Cercle artistique, les habitués du théâtre, conviés par petits groupes, de semaine en semaine, à s'initier à l'œuvre dont Hans Richter dirigeait patiemment les études ?

Depuis lors, *Lohengrin* fut repris fréquemment et fait désormais partie du répertoire. Mais c'est, je crois, la première fois qu'on put l'applaudir à Bruxelles dans sa version originale (les chœurs seuls chantèrent en français) et dans son intégralité. On renonça aux coupures pratiquées habituellement pour permettre aux spectateurs de province d'atteindre la gare avant le départ des derniers trains, et l'on restitua enfin au drame l'équilibre et la logique sacrifiés aux exigences de l'horaire des chemins de fer.

Ce fut le véritable intérêt de la représentation inaugurale du Festival Wagner. Mieux encore que l'interprétation, qui d'ailleurs fut remarquable, il séduisit ceux qui professent (et à juste titre) pour *Lohengrin* une respectueuse admiration. M^{mes} Maud Fay (Elsa) et Preuse-Matzenauer (Ortrude), MM. Hensel (Lohengrin), R. von Scheidt (Frédéric de Telramund), Bender (Henri l'Oiseleur) et T. Liszewky (le Héraut) sont d'excellents chanteurs, de belle voix et de noble attitude, qu'on sent rompus au répertoire wagnérien et pénétrés des traditions dont le Temple de Bayreuth conserve le trésor. M. A. von Bary, qu'une indisposition empêcha de remplir son engagement, eût peut-être donné plus de tendresse et de charme mystique au rôle du Chevalier au Cygne, dont M. Hensel fit surtout valoir, de sa voix claironnante, le caractère héroïque. Mais nulle artiste n'eût pu, mieux que M^{me} Maud Fay, exprimer la grâce ingénue, la confiance crédule, les angoisses et le désespoir d'Elsa, ni chanter le rôle avec plus de pureté, de justesse et de style. Par sa sobriété, la vérité de ses gestes, la variété de ses jeux de scène, la sûreté et l'étendue de sa voix, M. Bender s'est, de même, mis au premier plan, et le redoutable couple des bannis trouva en M^{me} Preuse-Matzenauer et en M. R. von Scheidt des interprètes farouches, orgueilleux et cauteleux à souhait. Sous la souple direction de M. Otto Lohse, auquel on fit une ovation lorsqu'il parut au pupitre en souvenir des hautes sensations d'art qu'il dispensa à diverses reprises au public bruxellois, l'orchestre se montra expressif et homogène. A part quelques défaillances, les chœurs complétèrent honorablement cette artistique réalisation, prélude d'un cycle qui s'annonce comme une superbe manifestation lyrique.

OCTAVE MAUS

Une Œuvre de van Eyck mimée à Gand.

On sait que Gand, l'ancienne capitale de la Flandre si justement renommée pour le nombre et l'importance de ses beaux monuments médiévaux, organisera en 1913 une exposition universelle où la section des Beaux-Arts comprendra d'importantes parties modernes et rétrospectives.

La section moderne consistera en un Salon international de peinture et de sculpture installé dans un palais spécial et dont la direction est assumée par la *Société gantoise pour l'encouragement des Beaux-Arts*. A ce Salon sera annexé un Salon de la Médaille d'art contemporaine dirigé par M. De Witte. Un autre palais sera affecté à l'art décoratif, et l'on y admettra des meubles, des tapisseries, des bijoux, des reliures, des éventails, à condition que ces objets présentent un aspect nettement original et artistique.

Des soins tout particuliers seront apportés à l'exposition d'Art ancien, installée dans les nouvelles salles du Musée des Beaux-Arts, qui sera agrandi à cet effet. Le choix du local nous paraît des plus heureux, car il offrira toutes les garanties de sécurité au point de

vue des risques de vol ou d'incendie et rassurera les collectionneurs belges ou étrangers qui, nous n'en doutons pas, accorderont largement leur concours à cette belle manifestation de l'art médiéval.

En vue de lui imprimer ce caractère didactique que les entreprises analogues tendent de plus en plus à assurer, il a été fait choix du thème suivant : *La Liturgie et les Mystères dans l'Art*, en limitant le sujet, au point de vue géographique, aux pays de la vallée de l'Escaut et en comprenant, au point de vue chronologique, le moyen âge dans sa plus large conception, c'est-à-dire jusqu'en 1563, date du Concile de Trente.

Il entre dans la pensée des organisateurs, parmi lesquels nous citerons nos savants confrères MM. Joseph Casier et Paul Bergmans, d'accorder une attention particulière aux sources d'inspiration artistique anciennes, et notamment à l'influence des Mystères sur l'esthétique au moyen âge, dont nous avons été un des premiers, avant même les belles publications de M. Émile Male, à signaler la haute importance.

C'est M. P. Bergmans qui a été chargé de la reconstitution du drame médiéval. On pourra donc, grâce à lui, assister en 1913 à l'exécution intégrale d'un drame liturgique, d'une pièce profane et surtout à la reproduction complète de l'immortel chef-d'œuvre des Van Eyck, *L'Agneau mystique*, tel qu'il fut représenté à Gand en 1458, lors de la « joyeuse entrée » du duc de Bourgogne Philippe le Bon dans sa bonne ville, après la victoire de Gavere.

Voilà, croyons-nous, des projets dont on ne pourra contester l'intérêt et qui passionneront certainement tous ceux qui s'occupent de l'art ancien de la Flandre.

L. MAETERLINCK

AU CERCLE ARTISTIQUE

MM. E. Thysebaert, W. Paerels et F. Schirren.

Les salles du Cercle artistique sont occupées en ce moment par les dernières productions de trois artistes fort intéressants.

M. Thysebaert est un tempérament violent et agité ; il proscriit volontairement toute nuance et ne s'oublie jamais à peindre pour le seul plaisir des yeux. C'est le peintre des rues, des déshérités, des travaux cahotants qui dépriment les êtres loin de les élever. Si les sujets de ses tableaux sont choisis parmi les plus pitoyables, étalant les corps voûtés, les visages creusés de famine de tous les pauvres hères qui triment péniblement par les villes, la facture n'en est pas moins âpre et dure. Le peintre procède par coups de brosse violents, juxtaposant les tons les plus crus, souvent les plus disparates. Mais, malgré leur trivialité, ces tableaux possèdent de la force et révèlent un peintre puissamment doué.

M. Paerels, peintre paisible et délicat, observateur attentif des intérieurs calmes et que de jolies notations claires firent, depuis quelques années, remarquer à la *Libre Esthétique*, dans des expositions de Cercles et au Salon triennal, présente un ensemble de tableaux et d'études tout à fait remarquable. Sa manière a beaucoup évolué. Il y avait naguère un excès de blanc sur sa palette. Tout ce qu'il peignait était de neige et de duvet, à peine colorés de reflets diaphanes. Mais peu à peu cette symphonie liliale fut traversée de sons cuivrés ou stridents. Des esquisses peintes dans le charivari des kermesses, des études de navires radoubés en cale sèche ou amarrés le long des quais, des ports hollandais hérissés de mâtures et pavoisés de drapeaux peuplèrent d'éléments colorés la vision de l'artiste, et voici, dans deux compositions importantes, *Le Déjeuner* et *Au balcon*, qu'il affirme une personnalité assez nette pour fixer l'attention. Il y a quelque désarroi dans sa grande toile, des plans qui chevauchent l'un sur l'autre, des valeurs mal établies. Le dessin des figures n'est pas irréprochable. Mais l'œuvre est d'un peintre, et d'un peintre fort bien doué dont l'œil a d'innombrables délicatesses, qui ignore la vulgarité et traduit avec justesse les oppositions de la lumière et de l'ombre. *Le Balcon*,

exposé précédemment, fut élogieusement apprécié. *Le Déjeuner* est inédit et marque, dans le développement graduel du peintre, un progrès notable. *Le Portrait du Peintre B.* a des qualités. Il plaît par la franchise de son exécution, par l'imprévu assez audacieux de ses harmonies. Mais le dessin manque de pénétration et de caractère. Le modèle semble étudié au seul point de vue du coloris, ce qui n'est pas suffisant.

Les dessins de M. Schirren, qui occupent une grande partie de la salle, sont moins d'un patient observateur que d'un artiste très habile à rendre des impressions personnelles ; ils indiquent une vision curieuse et traduisent fort bien le jeu musical de la lumière autour des formes. Ce sont de véritables peintures, tant le travail en est chatoyant et nuancé.

H.-M.

BRILLAT-SAVARIN

M. Maurice des Ombiaux a fait à Liège, aux *Amitiés Françaises*, une conférence sur Brillat-Savarin qui paraît avoir été très particulièrement goûtée — c'est le mot — de l'auditoire, vivement intéressé par la verve lyrique de l'orateur.

Celui-ci ne s'est pas cantonné exclusivement dans des limites bio et bibliographiques. Pour l'auteur du *Manuel de l'amateur de Bourgogne*, quelle veine à exploiter, quelle mine à explorer que celle de l'histoire culinaire de la France, de ses gourmets célèbres, de ses gourmands fameux, de ses Vatel's héroïques, de ses ripailles mémorables !

C'est toute une épopée qu'évoqua M. des Ombiaux, l'épopée de la table et de l'office, de la broche et de la cave, en termes planétaires, avec une onction presque sacerdotale.

« Parlant de Brillat-Savarin — nous laissons la parole à l'*Express* — il esquissa une vivante biographie de son héros littéraire et montra comment celui-ci unissait à l'intégrité et à la pondération d'un caractère calme et conciliant, plein de bon sens provincial, la pratique d'une philosophie sagement épicurienne.

Ancien magistrat — il était né à Bellay en 1755, — Brillat-Savarin, qui publie en 1825 son livre célèbre, émigre sous la Révolution et passe aux États-Unis le temps de la Terreur. Il en revient en 1796 et meurt en 1826. Son livre, où la phrase prend un relief si vigoureux, s'orne de la grâce la plus authentique de l'esprit français alors même qu'il narre les prouesses gastronomiques et bachiques auxquelles il a participé en Amérique avec un souci du patriotisme tout à fait méritoire. M. des Ombiaux, dans son attrayant exposé, nous a à cet égard lu des extraits caractéristiques, dont l'auditoire a vivement goûté la pittoresque saveur.

Avec un esprit spécialement lucide, cet aimable philanthrope avait, en pénétrant les secrets de la table, défini, si l'on peut dire, cet art culinaire qui correspond à une des formes de la sociabilité française ; il enseigne en même temps l'hygiène et la gastronomie, car il est disciple d'Horace qui prescrit la modération dans le plaisir. Son apologie de la bonne et sincère cuisine, il la dote du charme du style, il arrive à orner de poésie ce qui a trait aux prosaïques satisfactions de la nutrition.

Or, on va bientôt honorer la mémoire de ce poète de la table en lui élevant un monument en son bourg natal de Bellay. Et M. des Ombiaux, dans sa péroraison, signale à ses auditeurs charmés cet hommage auquel il les convie à s'associer. Brillat-Savarin, en effet, est pour lui une personnalité emblématique, qui nous ramène aux saines traditions du goût français, à la dégustation du vin honnête et salutaire, en ces temps où les buveurs sont ou des abstinentes qui se désaltèrent uniquement d'eau minérale, ou des adeptes d'alcools violents et barbares, bons pour des Peaux-Rouges. Il faut en revenir au goût délicat et nuancé que Brillat-Savarin a formulé sans se douter peut-être qu'il honorait du coup le génie d'harmonie et d'équilibre de sa race. »

BIBLIOGRAPHIE

MARIO MEUNIER : *Sappho* (traduction nouvelle de tous les fragments connus). Paris, Eugène Figuière. — L'introduction dont M. Mario Meunier fait précéder cette nouvelle traduction des trop rares fragments qui nous restent de la poétesse de Lesbos est excellente. Elle est presque toute d'intuition. M. Mario Meunier, dont le public saura tôt ou tard quel métaphysicien de premier ordre nous avons en lui, a apporté à l'étude de Sappho sa double préoccupation d'artiste et de philosophe. Cela lui a donné une rare perspicacité. Et il a très bien noté la qualité mystique de l'ardeur qui consumait cette femme pourtant toute grâce et toute mesure, et si maîtresse d'elle-même dans son élégance.

Madame du Hausset, femme de chambre de Madame de Pompadour, journal publié sous la direction de M. F. CASTAINÉ. Paris, Jules Tallandier. — Il y a loin de Sappho à M^{me} de Pompadour. Un seul point commun, et encore bien vague : le besoin d'exercer une influence, de dominer. Sauf dans le domaine des arts, on sait ce que fut la domination de M^{me} de Pompadour. Sa femme de chambre nous fait de cette séduisante créature un portrait évidemment flatteur, et que l'on sent juste cependant. On plaint la favorite du long martyre que fut sa faveur. Elle menait une vie de ministre bureaucrate. Quant à sa femme de chambre, elle écrit admirablement, et ses opinions sont amusantes sur les gens qui passent. Elle ne fait que les voir passer, mais quelquefois si justement. Et lorsqu'ils passent souvent et qu'elle a bien le temps de les étudier, elle en fait des portraits frappants. Son Louis XV, quel personnage !

MAURICE DES OMBIAUX : *Le Maugré*, roman. Paris, Calmann-Lévy. — Les paysans sont donc partout les mêmes, et toujours ? Le sujet du *Maugré* est exactement le même que celui des *Terres maudites* de Blasco Ibañez. C'est simplement que les paysans du Hainaut ont les mêmes mœurs que ceux de Catalogne. En lisant *le Maugré*, j'ai éprouvé des colères terribles. J'ai rêvé de massacres et d'exterminations. J'aurais voulu qu'on canonât jusqu'à la destruction définitive ces repaires de bandits irréductibles, qu'il y eût pour eux des lois de fer. C'est un sombre livre, à vous faire désespérer de toute perfectibilité humaine puisque c'est cela, cette masse rurale, le fond, la réserve de l'humanité. M. Maurice des Ombiaux raconte ces horreurs avec un calme de beau romancier. La psychologie de ses héros est parfaite, son style savoureusement entremêlé de locutions populaires, violentes et réalistes. On voit, avec une vivacité qui vous amène à l'indignation, le curé des Pourcheaux, l'assassin Mico, le fermier dépossédé Eleuthère, l'innocent théoricien du Maugré, l'immonde Macasse, la servante espionne. On est ému jusqu'aux larmes de sentir la pauvre idylle de Mélie et de Pierre, enfants de familles ennemies, se développer sous l'oppressante menace de cette vengeance villageoise, farouche, invincible. M. Maurice des Ombiaux a peut-être signé là son meilleur livre.

ANTON TCHÉKHOV : *Valet de chambre*, récit d'un terroriste ; traduit du russe par G. SAVITCH et E. JAUBERT. Paris, Calmann-Lévy. — Certes ce livre ne manque pas de qualités ; et pourtant il est inférieur. Je ne saurais définir en quoi consiste son inutilité. Il y a là-dedans un pessimisme obstiné, vulgaire, encore aggravé par l'atmosphère lourdement réaliste, volontairement triste, où se passe l'action. Sans doute, ce n'est pas là tout Tchekhov, dont la réputation en Russie est de premier ordre. Et la nouvelle appelée *le Moine noir* ne manque pas d'une certaine envolée. Mais on sent en cet auteur une telle prédominance du psychologue sur le poète qu'on est bien sûr qu'il n'a jamais pu mériter le nom d'artiste.

PAUL REBOUX : *La Petite Papacoda*, roman napolitain. Paris, Fasquelle. — Une collection de fripouilles extraordinaires dans un décor merveilleux. Frippouilles, entendons-nous. Frippouilles à notre point de vue. Mais l'auteur nous les présente avec une telle simplicité, un tel sens de leur vie et de leurs mouvements que nous voyons bien qu'aucun idéal moral du genre du nôtre ne leur reproche à eux-mêmes leurs actions. Alors ils vivent inégalement, tranquillement, au soleil. Ils volent, ils espionnent, troquent des bibelots avec une candeur que leur prestigieuse rapidité de

gestes rend encore plus innocente. M. Reboux a très bien noté cette prestesse simiesque qui caractérise les Italiens du peuple. Et puis l'aventure de Gennaro et Luisella est bien charmante et la retraite du vieillard une jolie page de vérité émouvante.

JEAN et PAUL FIOLE : *Les Patibulaires*, mœurs médicales. Paris, éditions du Feu. — Dans leur préface, les auteurs nous font justement observer que les écrivains d'habitude ont réduit à deux types de convention les médecins qu'ils décrivent. Eux nous en présentent d'infiniment plus exacts et d'intermédiaires. Certaines de leurs nouvelles sont simplement amusantes, d'autres amènent un trait d'esprit, un mot cruel. Mais quelques-unes sont excellentes, *la Bonne*, par exemple. Ces quelques pages sont un des plus âpres réquisitoires que j'ai lus contre la cruauté et l'égoïsme bourgeois.

FRANCIS CARCO : *Instincts*. Paris, éditions du Feu. — Petits poèmes en prose sur les filles, les cabarets et autres décors de civilisation et de vice. Sensations justes, rares, notées rapidement, d'un trait incisif, et qui ne s'attarde pas. L'auteur révèle en ce trop petit livre une telle connaissance de certains milieux de luxure triste et pauvre qu'on voudrait lui en voir écrire un beaucoup plus gros, non pas pour qu'il y perde sa concentration, mais pour qu'il y développe ses dons. Cela pourrait être aussi bien que du Jean Lorrain.

NOZIÈRE : *Au Temps d'Adrien*. Paris, Dorbon aîné. — Au Temps d'Adrien, cela veut dire simplement que les contes ici réunis ont paru dans le *Temps*, d'Adrien Hébrard. Cette plaisanterie, d'un goût très particulier, donne le ton du livre. M. Nozière emploie pour d'autres légendes le procédé que M. Jules Lemaitre trouva pour *En marge des vieux livres*, lequel est celui de la parodie et date de loin. Mais son ironie est plus âpre et surtout plus réaliste, plus triste. Elle ne nous fait pas grâce d'une illusion. Ramenant chaque légende aux proportions de la vérité psychologique quotidienne, elle détruit implacablement jusqu'aux vestiges des illusions que nous nous plaisions à entretenir sur notre noblesse morale, sur notre perfection, sur la spiritualité de nos rêves. Plus la légende qui sert de texte à cette fantaisie est sotte, plus facilement M. Nozière triomphe. (Celle de Faust, par exemple, parce qu'il a choisi celui de Gounod. Pour Orphée, sa contre-partie sera moins sûre.) Mais il a du tact, et il sait doser adroitement son nihilisme selon la grandeur ou la faiblesse des symboles inclus dans une légende. Il sait rappeler le Banville des *Contes féeriques* s'il s'agit d'un beau mythe grec. Et du reste, dans l'universelle destruction qu'il tente de nos motifs d'exaltation, il en respecte un : la beauté. Et toute sa philosophie, si je puis dire, est contenue dans les deux pages du commencement et de la fin : *Les dernières roses du jardin* et *Prière*. Ici, nulle parodie, mais l'aveu sincère, touchant et poétique de quelqu'un dont toute la sensibilité est faite pour ne s'émouvoir que d'une chose : la beauté physique. Et c'est même sur cet étalon que seront par lui, avec nuances, jugées toutes les métaphysiques, les religions, les rêves humains. M. Nozière est un païen impénitent.

GABRIEL FAURE : *Sur la via Emilia*. Paris, Sansot. — Suite des impressions que M. Gabriel Faure rapporte de ses voyages d'Italie. Il a suivi d'un bout à l'autre la via Emilia, cette merveille du génie romain, et il s'arrête avec un respect ému dans les villes qu'il trouve en route : Plaisance, Parme, Modène, Bologne, Rimini. Ce qui me plaît, c'est qu'il préfère les villes aux Musées, et les paysages naturels aux villes. C'est donc un vrai voyageur, un voyageur sensible. Du reste, son adieu le prouve, adieu mélancolique et sans littérature. F. M.

NÉCROLOGIE

Vilma Normann-Neruda.

La célèbre violoniste Vilma Normann-Neruda, née à Brunn (Moravie) en 1840, vient de mourir à Berlin. Fille du musicien Joseph Neruda, elle avait épousé le compositeur et chef d'orchestre suédois Normann. Devenue veuve, elle se remarqua avec le

musicien et pianiste allemand sir Charles Hallé, installé dès le temps de Mendelssohn en Angleterre, où il dirigea de grands orchestres symphoniques jusqu'à sa mort, survenue en 1895.

M^{me} Normann-Neruda — lady Hallé — avait comme violoniste une réputation très grande et très méritée. Elle avait joué en public dès l'enfance, en compagnie de sa sœur Amélie, et avait acquis aussitôt une réputation analogue à celle de Teresa Milanollo. Son art inspirait la plus grande estime à Joachim, à Vieuxtemps, qui la considéraient comme une égale. Elle fut certainement la première des violonistes femmes, et chantait sur son instrument avec un style d'une admirable pureté. Elle défait l'âge : l'an dernier encore, à soixante et onze ans, elle faisait une tournée de concerts en Australie et il y a quelques semaines se faisait applaudir à Berlin, où elle s'était fixée. En Angleterre, en France, elle connut jadis de grands succès. Son nom demeurera parmi les plus célèbres des maîtres du violon.

Pierre Dupont.

La mort d'un autre artiste, et parmi les meilleurs de notre époque, a passé un peu inaperçue. Mais il importe de consacrer ici, bien que tardivement, un souvenir à Pierre Dupont, l'un des maîtres de la gravure à l'eau-forte et au burin, qui succomba le 7 février dernier à Amsterdam, sa ville natale, dans sa quarante-deuxième année.

Après avoir été employé jusqu'à dix-huit ans dans les bureaux des Chemins de fer hollandais, Pierre Dupont se décida, en 1887, à embrasser la carrière artistique et suivit alors les cours de l'École de dessin d'Amsterdam, puis ceux de l'Académie, qu'il quitta en 1893. Il commença par s'adonner à la peinture, mais des planches de l'aquafortiste van der Valk éveillèrent son goût pour la gravure; il alla solliciter les leçons de cet artiste, et un échec au concours de peinture pour le prix de Rome acheva de le détourner de la peinture. Dès 1895, il put exposer une série de quarante eaux-fortes. Il passa ensuite à Paris plusieurs années : de 1896 à 1898, puis de 1899 à 1902, et y obtint, à l'Exposition universelle de 1900, une première médaille.

Plusieurs de ses œuvres ont été exposées en 1902 au Salon de la *Libre Esthétique*, et parmi elles sa *Bête de labeur*, sa *Bête à la charrette*, des *Bœufs*, des *Chevaux* qui rappellent, par l'acuité de l'observation et la ténacité de la volonté, l'art d'Albert Durer, avec une vision moderne et personnelle. Délaissant peu à peu l'eau-forte, par laquelle il extériorisa de superbes compositions, il s'adonna avec ardeur, après 1900, à la gravure au burin, où, n'ayant pour guides que les anciens maîtres, il acquit une technique remarquable dont fait foi, par exemple, la belle planche qu'il exécuta d'après le *Portrait équestre de Dirk Tulp*, de Paul Potter.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche 23 avril, à 2 h. 1/2, pour rappel, sixième Concert Ysaye au théâtre de l'Alhambra sous la direction de M. W. Mengelberg et avec le concours de M. Mark Hambourg. Première audition de *la Forêt et l'Oiseau*, esquisse symphonique de M. Théo Ysaye. Œuvres de Schumann, Brahms, Wagner, etc.

Mercredi 26, à 8 h. 1/2, troisième séance du Quatuor Zimmer (École allemande) et récital de violon par M^{lle} Léa Epstein (Grande-Harmonie).

Vendredi 28, à 8 h. 1/2, récital de piano par M. Edouard Bernard (Grande-Harmonie).

Samedi 29, à 8 h. 1/2, Salle de la Madeleine, répétition générale du quatrième Concert Durant.

Dimanche 30, à 2 h. 1/2, même salle, quatrième Concert Durant consacré aux œuvres de César Franck et avec le concours de M. Arthur De Greef, qui interprétera avec l'orchestre *les Djinn*s et les *Variations symphoniques*.

Lundi 1^{er} mai, à 8 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, répétition générale du quatrième Concert populaire.

Mardi 2 mai, à 8 h. 1/2, même salle, quatrième Concert popu-

laire sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M^{lle} Lily Dupré, de MM. O. Dua et E. Billot et des chœurs du théâtre. Au programme : *la Création*, de J. Haydn.

Mercredi 3 mai, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, quatrième séance du Quatuor Zimmer (quatuor en si bém. maj. de Mozart; trio à cordes en ut maj. de E. van Donanij, quatuor en la maj. de Schumann). — A la Grande-Harmonie, même heure, récital de piano par M^{lle} Hélène Dinsart. Variations de Brahms sur un thème de Haendel, *Prélude, Aria et Finale* de César Franck, Sonate en sol min. de Schumann, *Islamey* de Balakirev.

Judi 4 mai, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, quatrième et dernier Concert Crickboom Orchestre dirigé par M. L. Kefer. Au programme : Ouverture d'*Egmont*, Concerto en mi maj. de Bach, *Gilèppe-Cantate* (1878) de L. Kefer, *Poème* de Chausson, Concerto de Beethoven.

Vendredi 5 mai, à 8 h. 1/2, au Conservatoire, récital de violon par M. C. Thomson, qui interprétera le concerto en mi maj. de Bach, la *Chaconne* de Vitali, une série importante de pièces anciennes et des compositions modernes.

La Société chorale mixte Deutscher Gesangverein donnera son 64^{me} concert le mardi 16 mai, à 8 h. 1/4, à la Grande-Harmonie. Elle exécutera *Le chant de la Cloche*, oratorio pour soli, chœurs, orchestre et orgue par Max Bruch. Solistes : M^{me} Schauer-Bergmann, de Breslau, M^{lle} E. Pfaff, du Conservatoire de Cologne, MM. J. Decker, du Théâtre Grand-Ducal de Hesse, et G. Waschow, de l'Opéra de Düsseldorf.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. — Aujourd'hui à 5 heures, clôture du Salon de la *Libre Esthétique* et des expositions rétrospectives de H.-E. Cross et de Ch. Van der Stappen.

CERCLE ARTISTIQUE. — Expositions W. Paerels et F. Schirren. Exposition Ed. Thysebaert (clôture le 27 avril).

GALERIE BOUTE. — Expositions J. Baudinot, H. Boonen, G. Flasschoen, M. Hagemans, etc. (clôture le 25 avril).

GALERIE ROYALE. — Exposition L. Artan (clôture le 30 avril).

STUDIO. — Expositions de M^{lle} R. Blondiau, de MM. Karpathi et G. Van Haecht.

ATELIER F. CHARLET (195 avenue Molière). — Exposition de maîtres français modernes (Galeries Georges Petit).

Hier s'est ouvert à Anvers le Salon triennal organisé par la Société d'encouragement des Beaux-Arts.

Le graveur Montenez, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Mons, vient de terminer un portrait en taille-douce du Roi. L'œuvre est, dit-on, d'une grande ressemblance.

La Société des Amis de la Médaille d'art vient de distribuer à ses membres une médaille frappée à l'effigie de M. Ernest Babelon, de l'Institut, et qui présente cette particularité que le droit, modelé par M. Devreese, a été obtenu par réduction à l'aide du tour tandis que le revers est exécuté au moyen d'une matrice gravée directement dans l'acier par M. Bosselt. La méthode n'est, semble-t-il, pas à préconiser, le contraste trop marqué des deux procédés rompant l'unité de l'œuvre.

Rappelons, bien qu'elles soient vraisemblablement inscrites sur le carnet de chacun de nos lecteurs, les dates des représentations du *Ring*, au théâtre de la Monnaie : demain, lundi, à 8 h. 1/2, *Rheingold*; mardi, à 7 h. 1/2, *die Walküre*; jeudi, à 7 heures, *Siegfried*; samedi, à 6 heures, *Götterdämmerung*.

La reprise d'*Orphée* avec M^{me} Croiza aura lieu mercredi prochain. M. Delescluze a exécuté pour cette reprise quatre décors neufs.

La première représentation du *Vieil homme* de G. de Porto-Riche est irrévocablement fixée à mardi prochain.

M. Victor Basch, chargé de cours à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, fera demain lundi, à l'Université Nouvelle (67 rue de la Concorde), une conférence sur Titien. Mercredi 3 mai, conférence de M. Boas-Boasson sur Tintoret. Vendredi 5, conférence de M. L. Gillet sur Véronèse. Ces conférences font partie du cycle d'entretiens sur *Venise et l'Art vénitien* et sont illustrées de projections lumineuses.

C'est à M. Ywan Gilkin qu'est entièrement consacré le neuvième fascicule des *Poètes belges* (1). On y trouve les plus beaux poèmes du poète inquiet de *La Nuit*, ainsi que ceux, d'une note plus tendre, du *Cerisier fleuri*. Ajoutons que ce sont ceux que le poète préfère, car cette sélection nouvelle a été faite avec son approbation personnelle. Une notice bio-bibliographique complète cet intéressant volume, ainsi qu'un portrait encarté dans l'ouvrage.

(1) Anthologie publiée sous la direction de M. L.-M. Thylienne. Liège, 64 rue Herman Reuleaux. Abonnement annuel (douze livraisons) : 5 fr. Ed. sur Hollande : 10 fr.

Un nouveau journal hebdomadaire, *Le Pays noir*, orné d'un évocatif dessin de M. Pierre Paulus, vient de naître à Charleroi. Abonnement : 5 fr. par an pour la Belgique. 7 fr. pour la Hollande, 8 fr. pour les autres pays. Administration et rédaction : 3, rue Charles II (Montagne), Charleroi.

De Paris :

Depuis la grande composition *Autour du piano* de Fantin-Latour, où sont groupés les portraits de Chabrier, de Vincent d'Indy, de Camille Benoit, du juge Lascoux, d'Edmond Maitre, d'Adolphe Jullien, etc., et qui date de 1885, les Salons de peinture ne nous ont guère montré de réunions de musiciens aussi importante. Dans un tableau récemment exposé à la galerie Durand-Ruel, M. Georges d'Espagnat a renoué la tradition des ensembles d'artistes unis par des affinités spirituelles. On y voit M. Ricardo Vinès au piano, entouré de MM. Ravel, A. Roussel, Florent Schmitt, Déodat de Séverac et M. D. Calvocoressi. L'œuvre est intéressante en ce qu'elle fixe un moment de l'histoire de la musique.

MM. Eugène Ysaye et Raoul Pugno donneront à la Salle Gaveau les 28 avril, 1^{er}, 6 et 8 mai, à 9 heures, avec le concours de MM. P. Monteux et F. Pollain, quatre séances de musique de chambre dans lesquelles ils interpréteront des œuvres (trios, quatuors et sonates) de Beethoven, Schumann, Brahms, César Franck, Saint-Saëns, G. Lekeu et Vincent d'Indy.

C'est le 2 mai que sera inaugurée au Théâtre Sarah Bernhardt la saison lyrique russe que nous avons annoncée. Le premier spectacle se composera de *la Roussalka*, opéra de Dargomyzski, interprétée par les premiers chanteurs des théâtres impériaux, au nombre desquels M^{me} F. Litvinne et le ténor Smirnow, dont la voix et le talent furent si appréciés lors des représentations de *Boris Godounow* à l'Opéra.

Le grand festival Beethoven organisé sous la direction de M. Félix Weingartner et sous le patronage de la Société des

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Amis de la musique aura lieu au théâtre du Châtelet les 2, 5, 8 et 10 mai avec le concours de M^{mes} L. Bréval et Alice Verlet, de MM. Plamondon, E. Sauer et G. Enesco, de l'orchestre de l'Association des Concerts Colonne et des chœurs de l'Association pour le développement du chant choral. On y entendra les neuf symphonies, le concerto de violon, le concerto en *mi bémol* pour piano et une série de lieder.

Une Exposition internationale d'art décoratif des plus importantes aura lieu, selon toutes probabilités, à Paris en 1914. Elle sera organisée sous les auspices de l'Etat par l'Union centrale des Arts décoratifs, la Société d'encouragement à l'art et à l'industrie et la Société des artistes décorateurs.

A la suite d'une souscription ouverte par la *Nouvelle Revue française*, M. Emile Bourdelle a bien voulu se charger d'évoquer en un buste qui sera érigé à Cérilly (Allier), sur la tombe de Charles-Louis Philippe, la figure de l'auteur de *Bubu*, du *Père Peurdrix* et de *Marie Donadieu*. L'inauguration aura lieu au mois de juillet prochain.

On vient de fonder à Paris, à l'instar des Sociétés Bach, Haendel, Mozart, une Société Frédéric Chopin, qui se propose de donner tous les ans trois concerts avec la participation des artistes les plus célèbres.

Sottisier.

On nous gratifiait d'une bouteille de champagne pour quatre convives, — ce qui nous donnait à peu près un demi-verre par tête.

SERGINES, les *Annales politiques et littéraires*, 5 mars 1911.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres : c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

Bureau d'édition de la SCHOLA CANTORUM, 269 rue Saint-Jacques, PARIS
A BRUXELLES, en dépôt chez BREITKOPF et HAERTEL

PAUL LE FLEM. — **Par Grèves**, pour piano. — *Prix net : 3 francs.*

ID. **Vieux Calvaire**, pour piano. — *Prix net : 2 fr. 50.*

ID. **Avril**, pour piano. — *Prix net : 3 francs.*

Vient de paraître chez MM. A. DURAND et FILS, Éditeurs

4 Place de la Madeleine, PARIS

ROGER DUCASSE. — **Salve Regina**, pour chant avec accompagnement d'orgue (ou de piano). —
Prix net : 1 fr. 75.

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE et C^{ie}, Éditeurs

18 Boulevard de Strasbourg, PARIS

ALBERT DOYEN. — **Trio** en ré mineur pour piano, violon et violoncelle. — *Prix net : 10 francs.*

Vient de paraître chez M. G. OERTEL, Éditeur

17 rue de la Régence, BRUXELLES

RAYMOND MOULAERT. — **Variation quasi Sonata**, pour piano. — *Prix net : 5 francs.*

Vient de paraître chez M. FERNAND LAUWERYS, Éditeur

38 rue du Treurenberg, BRUXELLES

LÉON DELCROIX. — **Arabesque**, pour piano (op. 34). — *Prix net : 2 francs.*

Vient de paraître chez MM. SCHOTT FRÈRES, Éditeurs

Rue Coudenberg, BRUXELLES

A. VAN DOOREN. — **Allegro de concert** en ré mineur, pour piano avec accompagnement
d'orchestre (ou d'un second piano). — *Prix net : 5 francs.*

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Répertoire Général des Collectionneurs

publié par E. RENART, libraire-expert à Paris.

SEIZIÈME ANNÉE

M. E. Renart, qui édite depuis 1893 des listes de Collectionneurs français et étrangers (prix : 15 francs), prépare un *supplément* à son dernier Répertoire, paru fin 1908. Dans le format commode d'un in-12, ce Bottin de la Curiosité donne la nature des Collections de plus de 10,000 amateurs avec leur adresse et aussi de nombreuses indications de marchands antiquaires et libraires. On y trouve en outre la liste des Bibliothèques, Musées, Archives, Sociétés savantes, artistiques, littéraires, et celle des Commissaires-priseurs de la France, de ses colonies et de l'Alsace-Lorraine. Prix : 6 francs broché ; 7 francs cartonné.

Des listes spéciales de 613 Amateurs suisses et de 1,225 Amateurs belges, classés par ordre alphabétique et groupés selon le genre de leurs collections, sont en vente au prix de 4 francs et de 7 francs. S'adresser à l'auteur, 2 rue de Lorraine, Maisons-Alfort (Seine).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

« Le Vieil Homme » (GEORGES RENCY). — Le Festival Wagner : *Tannhäuser; das Rheingold; die Walküre; Siegfried* (O. M.). — Pour l'Imagination des Enfants (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes de musique : *le sixième Concert Ysaye* (O. M.). — La Libre Esthétique et la Presse. — Agenda musical. — Petite Chronique.

LE VIEIL HOMME

M. de Porto-Riche ne s'est jamais mêlé à la foule grouillante des auteurs dramatiques qui se disputent à présent les tréteaux. Les amis de l'art et du beau style lui ont toujours été reconnaissants du soin qu'il a pris de ne point se prodiguer, de ne livrer ses œuvres au public qu'après les avoir longuement méditées et travaillées, de regarder enfin comme un art véritable, et non comme un métier plus ou moins lucratif, sa profession d'auteur dramatique. Et puis, il a créé le couple douloureux d'*Amoureuse*, cette femme trop aimante, ce mari excédé d'amour qu'il est impossible d'oublier. M. de Porto-Riche porte en ses mains fines et fortes à la fois tous les espoirs, toute la confiance de ceux qui croient en l'art dramatique français.

C'est dire avec quelle curiosité émue et impatiente nous attendions les représentations du *Vieil Homme*, cette pièce que son auteur considère comme un des sommets de son œuvre. Grâce à l'activité si intelligente et si artiste de M. Victor Reding, nous avons eu le *Vieil Homme* à Bruxelles presque au moment

même où l'on cessait — momentanément — de le jouer à Paris. Il convient tout d'abord d'adresser au directeur du Théâtre du Parc des félicitations et des remerciements. Je dirai tout à l'heure quelques mots de la très belle interprétation que sa troupe a assurée à l'œuvre vibrante de M. de Porto-Riche.

* * *

Examinons la pièce elle-même. Indubitablement, c'est une tragédie. Elle a cinq actes. Elle est toute en développements psychologiques. Elle se termine par une catastrophe qui est prévue dès les premières répliques. Elle se déroule dans un seul décor. Elle respecte même à peu près l'unité de temps. M. de Porto-Riche a la noble ambition de porter sur le théâtre des conflits de passions et de caractères comme l'a fait Racine, et de nous intéresser au seul jeu intérieur des instincts et des sentiments de ses personnages. Il y a cependant, entre Racine et lui, cette différence essentielle : c'est que, tout passionné, tout amoureux de l'amour que fût l'auteur de *Phèdre*, il ne mit jamais en scène que des héros cruellement partagés entre le devoir et la passion, en lutte constante avec l'égoïste instinct; tandis que les personnages de M. de Porto-Riche ont délibérément renoncé à la lutte et s'abandonnent corps et âme au délire de leurs sens. Je pense que c'est le grand reproche que l'on peut adresser au théâtre d'amour de M. de Porto-Riche.

On connaît la fable du *Vieil Homme*. Le ménage Fontanet, longtemps troublé par les infidélités de Michel, le mari, s'est apaisé enfin, du moins en apparence, et vit très retiré, à la campagne, dans les environs de

Grenoble, où Michel Fontanet dirige une imprimerie. Thérèse Fontanet, à trente-cinq ans, est demeurée une femme amoureuse et jalouse. Elle vit pour l'amour. L'amour seul l'inquiète et la préoccupe. Mais elle est la femme d'un seul homme, du sien; et, sans doute, elle est très douce, très bonne, très travailleuse aussi, elle aide son mari de toutes ses forces et lui tient lieu de secrétaire; mais sa tendresse conjugale est perpétuellement nerveuse et agitée; elle est de ces femmes qui ont sans cesse besoin que leurs maris leur disent qu'elles sont aimées et le leur prouvent. Elle est romanesque, sentimentale et sensuelle; et pourtant elle a du bon sens et de l'activité pratique. Elle veut connaître toutes les ivresses de la passion, mais à domicile. C'est une bachante un peu pot-au-feu.

Le mari, Michel, est un être bizarre. A de certains moments, c'est le modèle des époux et des pères, un homme tendre et aimant, adorant sa femme et son fils, le leur disant en termes exaltés, fiévreux, extraordinaires. Mais qu'une jupe étrangère apparaisse à l'horizon, et le voilà reconquis par l'amour du plaisir et par le plaisir de l'amour. Le vieil homme se ranime en lui. Le Don Juan renaît. Et comme il le dit, il « reprend du service dans la carrière ». Il est industriel, placé à la tête d'une affaire qui ne marche pas, préoccupé de trouver de commanditaires ou des actionnaires pour la remettre d'aplomb; mais l'aventure amoureuse le sollicite plus efficacement que le souci de son imprimerie; il délaisse sa besogne pour un rendez-vous. Il serait bien étrange qu'un homme pareil réussît jamais dans ses entreprises. D'ailleurs, dans les moments les plus graves, sa femme vient lui faire des scènes de jalousie et l'empêcher de vaquer en paix à ses affaires. A tout propos, ces gens, époux depuis vingt ans, se font des scènes d'amoureux. Ils réveillent le passé, ils se torturent l'un l'autre, ils s'exaltent, ils s'affolent. Ce sont des hypernerveux, presque des hystériques.

Est-il étonnant, dès lors, que leur fils, le frère Augustin, à seize ans soit déjà un amant en herbe, ne pensant qu'à l'amour, ne lisant que des livres d'amour, attendant avec une fébrile impatience le premier rendez-vous, la première étreinte? Il ressemble à sa mère; il sera comme elle l'être d'une passion unique, unique mais terrible, et qui le prendra tout entier, d'une seule aspiration, et pour toujours. S'il n'est pas aimé, il en mourra. Ses livres préférés sont des poèmes de mélancolie et de mort : *Roméo et Juliette*, *Werther*....

Dans ce ménage agité tombe soudain une petite femme vicieuse et légère, Brigitte Allain, qui n'attache qu'une très faible importance au don d'elle-même. Elle se montre, et Michel Fontanet aussitôt lui fait une cour serrée qui ne tarde pas à se voir couronnée d'un plein succès. De son côté, le triste, doux, passionné et fiévreux Augustin s'éprend pour elle d'un amour ingénu,

inconscient d'abord, puis que la jalousie fait éclater avec une sauvage ardeur. Car il a deviné bientôt que son père et M^{me} Allain sont amants ou sur le point de l'être. Cette révélation lui fait à l'âme une blessure mortelle. Il faut que sa mère, pour qui il n'a pas de secret, le calme, lui jure, malgré sa propre douleur, qu'il se trompe et que M^{me} Allain n'est pas la maîtresse de Michel. Elle va plus loin : pour achever de le rassurer, elle retiendra à son foyer profané la voleuse d'amour, et elle permettra à son fils de contenter auprès d'elle son besoin de tendresse et de câlinerie. Sans doute on sait bien que le jeune Augustin est pur encore, et que sa frénésie d'amour est purement cérébrale. N'importe : cette complaisance de la mère, ces conversations amoureuses entre un fils et sa maman, ces confidences réciproques, si troublantes et si scabreuses, tout cela est choquant, anti-naturel, anti-réel même. Et je demande dans quelles familles les fils confient ainsi à leur mère leurs premières fringales. Je demande aussi où l'on voit des parents qui, comme Michel et Thérèse, encouragent en quelque sorte les idées romanesques de leur fils, le poussent presque entre les bras d'une maîtresse de peur de le voir souffrir!... Il y a là je ne sais quelle lâcheté, quel abandon des devoirs paternels qui, heureusement, se constate rarement dans la vie. Et ici nous touchons à un second et grave défaut du théâtre de M. Porto-Riche : c'est le caractère exceptionnel des personnages qu'il met en scène. Je ne dis pas qu'ils n'existent pas, mais j'affirme en tout cas qu'ils ne sont pas communs et que, par conséquent, ils nous émeuvent peu, précisément parce que nous ne nous retrouvons guère en eux.

La sollicitude alarmée de la mère est déjouée par une suprême maladresse de Michel : Augustin acquiert la conviction que son père est l'amant de M^{me} Allain. Alors il part douloureusement vers la montagne et vers la mort. Et c'est la fin du drame, en une longue scène entre Thérèse et Michel, tandis qu'un terrible orage éclaire sinistrement leur désarroi et met leurs nerfs en déroute. Le père a cru remarquer que son fils avait, en sortant, un air inaccoutumé. Il craint il ne sait quoi. Il avise un livre ouvert : *Werther* !... Sa terreur se précise. Elle se communique à sa femme. Tous deux sont là à s'affoler mutuellement. Pour rassurer la mère, le mari va jusqu'à torturer l'épouse. Il lui montre des témoignages de son amour pour M^{me} Allain. Il espère ainsi qu'elle cessera de penser avec épouvante à ce qu'est devenu son fils. Et ils se tourmentent, ils s'injurient, ils pantellent d'angoisse, quand tout à coup des bruits de voix les jettent dehors : on rapporte Augustin mourant. Le petit Werther n'a pu survivre à la ruine de son premier amour. Augustin meurt et Michel, s'accusant de ce meurtre, veut fuir pour jamais. Mais Thérèse le rappelle : son désespoir de mère ne lui fait pas oublier son amour de femme. Ces forçats de l'amour

resteront enchaînés, avec le cadavre de leur enfant entre eux deux.

Je ne sais pas si j'ai bien fait sentir ce que cette grande pièce a, tout à la fois, de fort beau, de profondément humain, et d'étrange, de malsain, presque d'immoral. Évidemment, M. de Porto-Riche ne nous dit pas que Thérèse, ou Michel, ou Augustin Fontanet sont des modèles qu'il propose à notre imitation. Aucun de ses personnages n'est à proprement parler son interprète. Mais il est tout de même fâcheux de devoir constater que le bon sens n'est représenté dans cette pièce trépidante que par le vieux Chavassieux, père de Thérèse, vieil avare, égoïste et paillard, ce vilain bonhomme qui est la cause indirecte de la mort de son petit-fils. D'autre part, M. de Porto-Riche met dans la bouche d'Augustin des paroles atroces qui témoignent de sentiments plus atroces encore. Cet adolescent, qui parle de ses amours futures avec une inquiétante exaltation, s'écrie tout-à-coup :

« Qu'importe la douleur des autres ! Je voudrais avoir une femme à trahir, de vieux parents à méconnaître, des enfants à sacrifier pour courir à ma joie ! »

Ce jeune fanatique est mort. Qui le regrettera, en songeant aux larmes que, vivant, il eût fait verser ?

Quant à la forme de l'œuvre, il faut avouer qu'elle pêche par quelques longueurs, surtout dans les deux premiers actes. Le troisième est bon. Le quatrième est fort beau. Le cinquième se déroule dans une atmosphère de mélodrame qui, pour mon compte, ne m'a guère enchanté. Mais que la langue de M. de Porto-Riche est donc belle, — littéraire sans faux brillant, souple et nuancée, d'une poésie délicieuse, d'une tenue magnifique ! Et, tout compte fait, on n'admira pas le *Vieil Homme* sans réserve, mais on conviendra que peu de pièces modernes peuvent rivaliser avec celle-ci. Et le besoin que l'on éprouve de discuter avec l'auteur, de se dérober à son charme trop prenant, est peut-être le plus bel hommage que la critique puisse rendre à son admirable talent.

La troupe du Parc, disais-je plus haut, a fort bien interprété le *Vieil Homme*. M^{me} Juliette Margel a été la Thérèse Fontanet rêvée : elle épouse le rôle aussi étroitement qu'une étoffe moulant un beau corps et elle en traduit avec justesse les moindres intentions ; M. Henry Burguet — Michel Fontanet — est excellent dans les passages comiques du rôle, moins bon quand il doit exprimer la terreur tragique du dénouement ; M. de Gravone est un Augustin très séduisant, très passionné, mais paraît manifestement plus que l'âge que la pièce lui prête ; M. Carpentier est, comme toujours, superbe de pittoresque dans le rôle du vieux Chavassieux. Pour ce qui est de M^{lle} Damiroff, le rôle de Brigitte Allain lui convenait peu. Cette excellente artiste, de beauté grave et noble, de jeu élégant et discret, se trouvait

gênée dans ce personnage de petite femme agitée et cascadeuse. Et cette constatation me semble toute à son honneur.

Le soir de la première, la salle du Parc vit une foule énorme assiéger ses portes. L'œuvre fut accueillie très favorablement. On acclama la pièce et l'auteur, et celui-ci fut, par deux fois, traîné sur la scène au milieu d'une ovation indescriptible. En dépit des outrances du *Vieil Homme*, M. de Porto-Riche est un grand artiste, et il convenait que Bruxelles lui rendit un public et éclatant hommage.

GEORGES RENCY

LE FESTIVAL WAGNER

Tannhäuser. — Das Rheingold. — Die Walküre. — Siegfried.

Le vibrant enthousiasme que suscitèrent ces jours derniers *l'Or du Rhin*, *la Walkyrie* et *Siegfried*, chefs-d'œuvre torrentiels et surhumains, a déjà effacé quelque peu sur les fragiles tablettes de la mémoire l'impression profonde que fit, la semaine dernière, la belle représentation de *Tannhäuser* par quoi s'ouvrit, avec celle de *Lohengrin*, le festival lyrique de la Monnaie. Il importe d'en fixer ici le souvenir pour louer la tenue, l'homogénéité et la remarquable distribution de cette unique audition.

Dans *Tannhäuser* comme dans *Lohengrin*, quoiqu'avec moins de continuité, nous l'avons dit, Wagner affirme déjà les maîtresses qualités d'un art que *Tristan*, les *Maitres*, le *Ring* et *Parsifal* devaient porter à son apogée. Sous l'italianisme de la partition perce, ça et là, la griffe du maître qui allait bouleverser le théâtre. Toute la scène du Venusberg, remaniée et complétée en vue de la représentation donnée — sans lendemain — à l'Opéra en 1861, s'écarte des patrons et des formules à la mode aussi radicalement que la pathétique épopée de *Tristan et Isolde*, avec laquelle elle a musicalement des liens étroits. Le chromatisme y est traité avec une égale hardiesse et l'atmosphère voluptueuse créée par un orchestre embrasé de désirs est aussi ardente que celle qui baigne le frénétique amour des amants tragiques.

Dans un autre ordre d'idées, le récit du retour de Rome marque, de même, non le point de départ d'une évolution, mais l'expression définitive d'un style neuf, original, dédaigneux des conventions et des artifices. On n'était pas mûr en 1861 pour le goûter. Et lorsqu'une initiation graduelle permit au public d'en pénétrer la beauté, les épisodes romantiques de *Tannhäuser*, le septuor italien qui termine le premier acte, la romance à l'Étoile du troisième, etc., lui parurent désuets. Malgré son caractère hybride, l'œuvre n'en est pas moins d'une puissance dramatique et d'une richesse mélodique admirables. Le poème, l'un des plus beaux et des plus émouvants qui aient été traités au théâtre, souffrirait d'ailleurs à la maintenir au répertoire. Mais c'est en allemand qu'il faut l'écouter. Déracinée, cette œuvre tout imprégnée de germanisme perd une grande partie de sa saveur (les *Maitres Chanteurs* sont dans le même cas). La traduction française trahit trop souvent la pensée de l'auteur, sans respecter toujours le texte musical.

Un ensemble de voix solides et riches mit en relief les nobles inspirations de Richard Wagner. M. Knote, qui chanta le rôle de

Tannhäuser, est un ténor de bravoure et de style. Organe sonore, mimique soigneusement étudiée; de l'élan et du souffle. Vénus, ce fut M^{me} Preuse-Matzenauer, une Vénus de plastique superbe, de voix étendue et déliée, avec d'admirables notes dans le registre grave. A voir après Ortrude la même artiste interpréter Vénus, on put éprouver quelque surprise : mais de ces deux incarnations si diverses, l'une ne fut pas inférieure à l'autre. Toute la grâce, l'ingénuité, la chaste tendresse, et le désespoir, l'angoisse, la ferveur, la mystique résignation d'Élisabeth, M^{me} Maud Fay l'exprima avec la plus touchante émotion. Cantatrice délicieuse, son aisance et sa spontanéité, si remarquées dans le rôle d'Elsa, lui valurent dans celui d'Élisabeth un égal succès. M. Bender, magnifique landgrave, M. Liszewski remplaçant M. Van Rooy indisposé, et moins heureux lorsqu'il célèbre en strophes cadencées l'amour pur que dans ses proclamations aux vassaux d'Henri l'Oiseleur, MM. Kuhn, Winkelshoff, Neidel et Danlée (et n'oublions pas le charmant père : M^{lle} Dux) complétèrent l'interprétation, mise au point avec soin et dirigée avec sûreté et entrain — avec trop d'entrain parfois — par M. Lohse.

Mais nous voici sur des sommets plus élevés. La Tétralogie ressuscite en nous toutes les émotions qu'elle nous fit éprouver jadis, à nous les premiers pèlerins de Bayreuth, ardents à la défendre quand elle passait aux yeux de la grande majorité des musiciens pour l'œuvre d'un fou... On a beau l'entendre et la réentendre — et les occasions de l'applaudir se multiplient d'année en année, — on ne peut se lasser d'applaudir et d'admirer cette surprenante série de chefs-d'œuvre. On s'en éloigna un moment, détourné vers des expressions lyriques plus accessibles, semblait-il, moins démesurées, moins écrasantes. Mais on y revient avec plus de foi et d'amour.

A quelques détails près, l'*Anneau du Nibelung* nous apparut tel qu'il fut réalisé à la Monnaie l'an passé. Voici l'*Or du Rhin* et sa fantaisie shakespearienne, la farce alliée à la gravité, la malice et l'humour tempérant la solennité des mythes qui déroulent tour à tour leurs péripéties tragi-comiques au plus profond des eaux, sur la cime des monts, dans les entrailles de la terre et parmi les nuées que sillonnent les éclairs afin d'associer symétriquement les quatre éléments à la genèse du formidable drame. Pour incarner l'Esprit du feu, M. Van Dyck fut merveilleux de verve, d'esprit, d'animation subtile et pétulante. Avec quel art parfait il chante les récits précipités de Loge, avec quel style, quel goût, quelle pénétration il en réalise les moindres intentions ! Excellent et imposant Wotan, à qui M. Van Rooy, prête sa prestance majestueuse et son autorité de chanteur. Très beau Fasolt, le géant blanc, qui, le premier, subit les effets de la malédiction attachée à l'Anneau fatal. M. Bender, qui le personnifie, est décidément un remarquable artiste, dont il faut rapprocher M. Zador, un Albérich qui rappelle Carl Hill, le plus célèbre des gnomes bayreuthois. MM. Lattermann (Fafner), Kuhn (Mime), Liszewsky (Donner), Winkelshoff (Froh), M^{mes} Kuhn-Brunner, David-Bischoff et Rohr, filles du Rhin à la voix fluide comme l'eau, M^{mes} Goetze (Fricka), Wolf (Freia) et Dehmlow (Erda) forment une troupe homogène qui donna de l'œuvre une interprétation sinon irréprochable (l'orchestre fut d'ailleurs hésitant au début et passablement confus) du moins fort honorable. Mais l'an prochain, graissons les poulies du truc qui suspend dans l'espace les Filles du Rhin, Monsieur le Régisseur, et n'oublions plus de glisser parmi les trésors de Niebelheim le glaive qui doit saisir Wotan pour indiquer aux dieux le chemin du Walhall et qu'il

plantera dans le frêne d'où l'arrachera victorieusement Siegmund....

On revit le lendemain M. Van Dyck dans *la Valkyrie*, et ce fut une nouvelle joie d'applaudir sa diction impeccable, le sentiment si juste de sa déclamation, l'accent si expressif de son chant. Très bien secondé par M^{me} Fay, Sieglinde idéale, il donna au rôle de Siegmund une interprétation de premier ordre. Nous retrouvâmes dans le rôle de Wotan M. Van Rooy, mieux en voix que la veille, et M. Bender dans celui de Hunding, qui ne fut jamais mieux tenu. Une cantatrice américaine, M^{me} E. Walker, incarna Brunnhilde. Belle voix, jeu médiocre, trop humain et trop direct. Et puis, l'idée de jouer en jupe-trotteur, manteau relevé comme pour quelque excursion en montagne, ce rôle de noblesse et de divine exaltation !

L'orchestre, cette fois, se ressaisit sous l'énergique direction de M. Lohse et fut éclatant et souple. Très brillante chevauchée par un groupe de chanteuses aguerries et d'attaque, M^{mes} Wolf, Kuhn-Brunner, David-Bischoff et autres.

Le grand soir, ce fut celui de *Siegfried*. Plus un strapontin inoccupé, et debout, des spectateurs et des spectatrices emplissant les couloirs... Silence religieux, attention tendue pendant cinq heures consécutives... Six rappels après le premier acte, sept à l'issue du deuxième. Et après le spectacle des acclamations sans fin, une ovation formidable aux artistes, au chef d'orchestre, à tous et toutes, — qui, d'ailleurs, méritaient ce triomphe.

Oh ! les temps sont changés depuis que les *Maîtres Chanteurs* faisaient, en ce même théâtre, sortir des poches les clefs forées ! Combien, parmi les fanatiques d'hier, n'y avait-il pas de ces courageux siffleurs ? Mais la mode a changé, et il faut la suivre...

Quel chef-d'œuvre, parmi les chefs-d'œuvre, que *Siegfried* ! L'impression qu'en donnèrent MM. Hensel (*Siegfried*), Van Rooy (Wotan), Kuhn (Mime), Zador (Albérich) et Bender (Fafner), M^{mes} Walker (Brunnhilde), Dehmlow (Erda) et Kuhn-Brunner (l'Oiseau), fut énorme. Une mention spéciale est due à M. Hensel, qui déploya une jeunesse, une exubérance, une impétuosité merveilleuses dans l'acte de la forge et qui, dans la forêt, sous l'arbre où l'oiseau l'instruit des richesses que recèle la tanière de Fafner et l'invite à conquérir de plus doux trésors, chanta d'une voix charmante ses récits ingénus. Admirable aussi le duo du troisième acte, passionnément déclamé par les voix bien mariées de M. Hensel et de M^{me} Walker (dont la robe avait heureusement, durant le long sommeil de Brunnhilde, repris sa longueur normale). Le personnage cauteleux, fourbe et redoutable de Mime fut réalisé avec une rare autorité et une saisissante expression par M. Kuhn, aussi étonnant que le fut autrefois, dans ce rôle extraordinaire, le fameux Lieban. Mais faut-il détailler davantage ? C'est l'ensemble qui importe, et cet ensemble confina à la perfection. On associa, cette fois encore, M. Lohse au triomphe des artistes. Il est juste de ne pas oublier, dans ces glorieuses soirées, M. Sylvain Dupuis, qui a formé et discipliné l'orchestre et l'a mis à même de répondre avec l'élasticité voulue aux impulsions que lui donne son chef occasionnel. OCTAVE MAUS.

Pour l'Imagination des Enfants.

Je donnerais toutes les conférences que l'on prononce à Paris, avec ou sans le concours de M^{lle} Mistinguett ou de M^{me} Trouhanova, avec ou sans accompagnement de musique, de projections et autres plaisanteries faites en vue d'amuser les enfants séniles que

l'on nous croit devenus, pour une seule petite conférence sans prétention, une conférence toute nue que Jean Dominique a dite à Bruxelles, en février de l'année dernière, à l'Université nouvelle.

Elle vient de paraître dans la ravissante édition du *Masque*. Cela s'appelle : *Les Enfants et les Livres* (1), et c'est plein, mais plein d'un bout à l'autre, d'idées justes, justes comme seulement peuvent en avoir les vrais poètes. Car les vraies poètes — et Jean Dominique en est un — sont les plus raisonnables et les plus sages des hommes, et il n'est pas vrai que leur fantaisie soit quelque chose d'absurde et d'artificiel qui se cogne dans leur esprit à toutes les cloisons de l'expérience. Bien au contraire, elle est la fleur de leur raison, l'épanouissement de leur belle intelligence. Un vrai poète est toujours un bon critique. Un vrai poète apporte à tout ce qu'il fait plus de largeur et plus de flamme que n'importe qui d'autre. Lorsque Jean Dominique pense à l'éducation des enfants, elle y pense avec une sorte de génie tendre et subtil qui vaut mieux que tous les raisonnements des pédants. Cette phrase (au commencement) ne donne-t-elle pas la note exacte de ce génie-la, ne l'explique-t-elle pas de lumineuse manière :

« Une femme apprenant à lire à un enfant : il n'y a pas de plus admirable attitude pour symboliser la victoire paisible de l'esprit souverain sur la matière. Rien n'est plus sacré que ce geste, ce sourire silencieux et grave, encourageant et indulgent par lequel à tant de faiblesse, à de si chancelants commencements de vie, la mère offre au bout de ses lèvres, comme un baiser miraculeux, le secret ravissant de l'alphabet. C'est par là qu'elle attache avec des fibres invisibles à toutes les racines indestructibles du passé ce frère bourgeon d'avenir et que, d'avance, elle nourrit d'une sève abondante et pure l'élan de la Psyché divine. »

Virile à sa manière, qui est la bonne, Jean Dominique entend, puisque voilà faite par l'enfant la conquête de la lecture, qu'il en profite en effet et que dans ce royaume où il y a tant de magiques provinces il ne s'amuse pas à d'innombrables promenades dans les landes de la naïsérie et du sentimentalisme fade. Et elle prend avec autorité la défense de l'imagination et de la poésie. Elle a dû, comme nous tous, être frappée par la sottise des lectures favorites des enfants élevés surtout dans le culte des sports et cela lui a donné pour les sports une estime mitigée, la seule qu'ils méritent après tout. Elle fait observer que les conditions du bonheur ne sont pas toutes d'ordre matériel et que rien ne vaut, pour maintenir son état de félicité intérieure contre toute épreuve, de conserver la candeur de son imagination. Or, ce sont les grands poètes seuls qui, ayant jusqu'à la fin conservé cette candeur, nous ont laissés dans leurs œuvres un aliment pour le salut de la nôtre.

Et cela revient à dire qu'il faut offrir aux enfants de la poésie aussitôt qu'ils peuvent la percevoir. Après tout, sauf celles qui sont altérées d'une volonté de littérature, toutes les œuvres leur sont accessibles. Et il ne manque pas de grands et d'ingénieux esprits qui ont surtout écrit pour les enfants.

J'ai beaucoup aimé le passage où Jean Dominique flétrit, comme il convenait enfin de le faire, la mémoire de Mme de Ségur. Il est en effet monstrueux de penser que des milliers et des milliers de jeunes imaginations soient nourries de ces feuilletons vulgaires où se trouve ridiculisé tout ce qu'il y a de charmant, d'ingénu, d'innocent dans l'âme enfantine, et de délicatement maladroit, et de gauche et d'inachevé. Comme leur mémoire est avide et prête à tout retenir, ce sont ces stupides historiettes qu'elle retient, alors qu'il y a de par le monde tant et tant de belles choses, que les enfants les moins avancés peuvent comprendre... quand il n'y aurait absolument qu'Andersen !...

Voici,voici le rafraîchissement de l'âme,la fleur simple née à la fois dans l'herbe des prairies danoises, à l'ombre du sapin à qui parlaient les hirondelles revenues de l'Égypte rose, et dans le cœur naïf et délicat du jeune étudiant méprisé. Hans Andersen, le doux, le noble et grand poète, mieux que tous ceux qui l'avaient précédé, a chanté d'une voix expressive et charmante le secret idéal des rêveries d'enfance. Son imagination, comparable parfois à celle du conteur des *Mille et une Nuits*, est comme accrue en profondeur par cette sen-

(1) JEAN DOMINIQUE : *Les Enfants et les Livres*. Bruxelles, H. Larmertin. Éditions du *Masque*.

sibilité mélancolique et souriante où baigne son œuvre ingénue.

Celui-ci aimait les enfants et il aimait les choses. Il les aimait avec ce qu'il avait en lui de plus généreux, de plus beau, avec son âme, avec sa charité, son indulgence et sa candeur ; avec sa vertu d'honnête homme et tous ses souvenirs accumulés des jours où son père, le pauvre artisan, taillait pour lui des marionnettes hautes d'un pouce ou bien le promenait par la forêt mystérieuse en tenant tendrement serrée sa petite main chaude.

Pourrait-on parler mieux de cette âme admirable ? Je suis reconnaissant à Jean Dominique de l'avoir fait, et aussi de ce qu'elle dit de quelques autres âmes, sœurs de celle du grand Andersen : Dickens, Daudet, Mme Blanche Rousseau, Louis Delattre et Barré, le délicieux auteur de *Peter Pan* et ses nombreux émules anglais. Car si la littérature française est relativement pauvre de chefs-d'œuvre pour les enfants, celle de tous les autres pays d'Europe et surtout d'Angleterre en regorge, qu'il suffirait de traduire et qui leur formeraient une magnifique bibliothèque.

Croyons-en Jean Dominique. Elle a raison puisqu'elle aime les enfants, et qu'elle est un poète. Conservons aux petits, aussi soigneusement que leur santé physique, la santé de leur âme, la candeur de leur imagination.

FRANCIS DE MIOMANDRE

NOTES DE MUSIQUE

Le sixième Concert Ysaye.

Il y avait à ce concert deux virtuoses, et ce n'est pas le virtuose du clavier qui, des deux, semble l'avoir emporté dans l'admiration de l'auditoire. C'est que M. Mengelberg, virtuose de la baguette directoriale, joint à sa virtuosité des qualités foncières de compréhension et d'interprétation musicales que l'étourdissant mécanisme du célèbre pianiste Mark Hambourg ne révèle qu'à un degré moindre. Et malgré le prestige qu'exercent sur les foules les prodiges d'agilité digitale et de sonorité, une partie du public demeure heureusement encore sensible au style, à l'impression artistique de l'exécution. M. Mengelberg a séduit tout le monde par sa direction merveilleusement vivante, souple, expressive, rythmée avec une liberté qui surprend parfois par son audace mais qui plaît par sa logique et par le profond sentiment musical qu'elle atteste. Dans la belle et très germanique symphonie n° IV de Schumann, dont M. Mengelberg fait suivre sans interruption les quatre mouvements, dans l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, conduite avec un brio et une allégresse extraordinaires, les phrases se développent avec une rare indépendance d'allure. L'*Ouverture académique* de Brahms (« estudiantine » serait une traduction plus fidèle et ne prêterait pas à l'équivoque), exhala, de même, très librement ses joyeux refrains. Il faut toute la sûreté et l'autorité de M. Mengelberg pour oser ralentir et précipiter tour à tour à ce point l'action symphonique en subordonnant la rigueur de la mesure au sens exact de la pensée musicale. De tous les chefs d'orchestre fameux, M. Mengelberg paraît être le plus maître de lui et de ses instrumentistes. Et sa mimique, qui semble sculpter la musique, la modeler avec amour, exerce sur l'orchestre une véritable fascination.

Quant à M. Mark Hambourg, c'est par la puissance, la fougue, la vélocité qu'il se classe parmi les grands virtuoses du jour. Il donna de l'ampleur au quatrième concerto de Saint-Saëns, composition inégale dont la trame n'est pas sans trous, et une belle sonorité à la *Toccata et Fugue en ré mineur* de J.-S. Bach, transcrite de l'orgue par Tausig. Mais les variations de Rameau, les tendres et spirituelles fantaisies de Scarlatti exigent une délicatesse de toucher, une égalité et une pureté de style qui ne sont guère dans ses moyens.

La première audition d'un poème symphonique, récemment achevé, de M. Théo Ysaye conférait au programme un spécial intérêt. *La Forêt et l'Oiseau* — c'est le titre de l'œuvre nouvelle — forme le troisième panneau d'un triptyque dont les premiers, *le Cygne* et *les Abeilles*, furent très élogieusement appréciés. C'est,

comme les précédentes, une composition descriptive, qui, cette fois, met en scène l'homme dont les sensations s'éveillent au contact de la nature. Aux grâces juvéniles et à l'activité laborieuse tour à tour exprimées dans les premiers mouvements de cette symphonie ésotérique succède la joie virile de l'artiste dont le renouveau excite le cœur et l'imagination. Cette joie, le musicien l'exprime, de même que la rêverie qui l'interrompt, dans une langue colorée et ardente, avec une belle envolée lyrique. Il y avait quelque audace à traiter ce sujet, car la forêt de M. Théo Ysaye confine à celle qui abrita la lutte mémorable de Siegfried et du dragon. Mais s'il en frôle la lisière, le compositeur n'en franchit pas les limites. Son inspiration, malgré le dangereux voisinage, demeure personnelle. J'en ai trouvé le début un peu longuet. Le chemineau tatonne dans les taillis avant de découvrir la clairière où, étendu à l'ombre, il écouterait le ramage de l'oiseau. Cette réserve faite, — et encore n'est-ce là peut-être qu'une impression que dissipera une seconde audition — *la Forêt et l'Oiseau* m'a séduit par sa fraîcheur, son charme mélodique et sa claire instrumentation.

O. M.

La Libre Esthétique et la Presse

Comme de coutume, le Salon de la *Libre Esthétique* a été analysé, discuté, loué ou bêché par un assez grand nombre de journaux belges et étrangers. Il peut n'être pas indifférent aux artistes qui y ont pris part d'être informés des principales chroniques qui exaltèrent ou ravalèrent leurs œuvres. Voici la nomenclature des articles dont nous avons eu connaissance : *L'Indépendance belge* (21 mars), *le Journal de Bruxelles* (27 mars et 24 avril), *l'Etoile belge* (25 mars), *le Petit Bleu* (19 et 31 mars), *la Chronique* (19 mars), *le Soir* (1^{er} avril), *le XX^e siècle* (2 avril), *le Patriote* et *le National* (20 mars), *De Vlaamsche Gazet* (25 mars), *le Journal de Liège* (24 mars), *Paris-Journal* (19 et 25 mars), *l'Eventail*, (19 et 26 mars), *l'Art moderne* (19 et 26 mars, 2, 9 et 16 avril), *la Fédération artistique* (2 et 9 avril), *la Belgique artistique et littéraire* (avril) et *la Vie Intellectuelle* (15 avril).

D'autre part, on trouvera des comptes rendus des concerts dans *l'Indépendance belge* (29 mars et 12 avril), *le Petit Bleu* (29 mars, 3, 12 et 19 avril), *la Chronique* (22 et 29 mars, 5 et 12 avril), *le XX^e Siècle* (25 mars et 4 avril), *le Guide Musical* (26 mars, 2, 9 et 16 avril), *l'Art moderne* (26 mars, 2, 9, 16 avril), *la Fédération artistique* (26 mars et 16 avril).

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche 30 avril, à 2 h. 1/2, quatrième et dernier Concert Durant consacré aux œuvres de César Franck. M. Arthur De Greef interprétera avec orchestre *les Djinn*s et les *Variations symphoniques*.

Lundi 1^{er} mai, à 8 h. 1/2, Salle Erard, séance de piano donnée (par invitation) par M^{lle} Angèle Simon, élève de M. G. Lauweryns. Au programme : œuvres de Bach, Scarlatti, Mozart, Beethoven, Schumann, Chopin, Brahms. S'adresser pour les invitations à la maison Lauweryns, 10 rue St-Jean, ou chez Erard, 6 rue Lambertmont. — A la même heure, au théâtre de la Monnaie, répétition générale du Concert populaire.

Mardi 2, à 8 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, quatrième et dernier Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours de M^{lle} Lily Dupré, de MM. O. Dua et E. Billot et des chœurs du théâtre. Au programme : *la Création*, de J. Haydn.

Mercredi 3, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, quatrième et dernière séance du Quatuor Zimmer. — Même heure, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M^{lle} Hélène Dinsart.

Judi 4, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, quatrième et dernier Concert Crickboom. Orchestre sous la direction de M. L. Kefer.

Samedi 6, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle (11 rue Ernest Allard), deuxième Concert historique (anciennes écoles italiennes) par M. A. Tirabassi, avec le concours de M^{lles} Melilli et J. Smith, M. Lovane, etc. Œuvres de Pergolèse, Carissimi, Visconti, Terraglia, Turini, Cimarosa, Galuppi, Peri, Traetta, Vinci, etc.

Vendredi 12, à 8 h. 1/2, au Conservatoire, récital de violon par M. César Thomson. (Primitivement fixé au 5).

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. — Salon annuel de la *Société Nationale des Aquarellistes et Pastellistes*.

CERCLE ARTISTIQUE. — Expositions de MM. E.-J. De Braemaeker, sculpteur, G. Flasschoen, J. Mayné et Julien Célos, peintres. (Du 27 avril au 7 mai.)

GALERIE ROYALE. — Aujourd'hui à 5 heures, clôture de l'exposition des œuvres de Louis Artan.

GALERIE BOUTE. — Expositions de MM. Charles Bougard, L.-G. Cambier, M^{mes} J. Cardon, Digby, Hiertz-Beer, etc. (Du 29 avril au 12 mai.)

STUDIO. — Expositions de M^{mes} Mesens et Cailteux, de MM. Uytterschaut, Watelet, Jaquet, etc.

Le III^e Salon de Printemps s'ouvrira mercredi prochain à 2 h. Le jour de l'ouverture est réservé aux membres de la Société, aux personnes invitées et aux porteurs de cartes permanentes. Le vernissage réservé à la Presse, aux exposants et aux membres effectifs aura lieu mercredi matin.

C'est dimanche prochain que sera inaugurée à Liège, au Palais des Beaux-Arts, l'Exposition internationale des Arts décoratifs et d'architecture que nous avons annoncée. Elle sera ouverte jusqu'au 25 juin. Des auditions musicales et des conférences y seront données le mardi et le vendredi de chaque semaine à 5 heures.

L'organisation de l'Exposition des anciennes industries d'art tournaisiennes qui sera ouverte à Tournai de juillet à octobre prochain est menée avec beaucoup d'activité. Dès maintenant on peut dire qu'elle constituera pour le public une révélation et un enseignement, tant par la quantité que par la qualité des œuvres réunies.

Les œuvres suivantes ont été acquises au Salon de la *Libre Esthétique*: M^{me} L. COUSTURIER, *Roses*. — R. FONNEROD, *les Flambeaux*. — Id., *les Pommes*. — Id., *les Pêches*. — A. GIACOMETTI, *Montagnes bleues*. — J. JOVENEAU, *le Fort de Morlat*. — G. LEMMEN, *le Modèle*. — Id., *Etude de femme*. — L. MORET, *Jean-Jacques Rousseau*. — J. VAN DEN ECKOUDT, *Fleurs*. — Id., *Fleurs*. — Id., *Fleurs et fruits*. — TH. VAN RYSELBERGHE, *Torse de femme blonde*. — Id., *Etude de nu*.

Un tableau important à M. Alfred Delaunois, *l'Heure vespérale*, qui fut exposé à l'Exposition internationale de Buenos-Ayres, vient d'être acquis pour le Musée National de cette ville par le gouvernement argentin.

La séance publique de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique aura lieu mercredi prochain, à 2 heures, au Palais des Académies. Programme : 1. la *Poésie japonaise*, discours par M. J. Leclercq, directeur de la classe; 2. la *Protection légale des Travailleurs*, lecture par M. E. Mahaim, correspondant de la classe; 3. Proclamation des résultats des concours et des élections.

M. Beernaert, ministre d'État, a fait don à l'Académie flamande de Belgique d'une somme de 17,000 francs dont les intérêts serviront tous les deux ans à décerner un prix de mille francs à l'auteur du meilleur ouvrage écrit en néerlandais par un Belge. Le prix sera attribué pour la première fois en 1912 par un jury composé de quatre membres de l'Académie et d'un délégué du gouvernement.

Une séance de l'Ecole Duncan aura lieu au Cercle artistique jeudi prochain, à 8 h. 3/4. Exercices, mouvements rythmiques, jeux rythmés, rondes et danses sur des airs populaires anciens.

La collection de tableaux de feu M^{me} V^e Christiaens, qui se composait presque exclusivement de tableaux d'artistes belges, a été vendue lundi dernier par le ministère de M. J. Fiévez, expert. Une belle toile d'Alfred Verwée, *Pâturage au bord de l'Escaut*, qui figura en 1896 à l'Exposition des œuvres de Verwée au Musée moderne, fut adjugée 4,600 francs. Un autre tableau du même peintre, *Animaux au pâturage*, de mêmes dimensions que le précédent et qui avait également été exposé en 1896, n'atteignit que 2,900 francs. Un Artan, *Marine avec barques de pêcheurs*, fut vendu 4,300 francs. Ce sont les seules enchères à citer.

Une matinée extraordinaire aura lieu mardi prochain au théâtre des Galeries, qui clôture ce soir sa saison régulière. On représentera avec le concours de M^{lle} Piérat, de la Comédie-Française, *l'Angoisse* de M. F. de Nion. La représentation sera précédée d'une causerie par l'auteur.

Le Festival lyrique de Cologne s'ouvrira le dimanche 11 juin par une représentation de *Tristan et Isolde* dirigée par M. Max Schillings. M. Richard Strauss dirigera ensuite personnellement deux représentations du *Chevalier à la Rose* et M. Otto Lohse une représentation des *Maîtres-Chanteurs*. Le 25, *Carmen*, chantée par M^{me} Croiza et le personnel du Théâtre de la Monnaie sous la direction de M. S. Dupuis. Le festival sera clôturé — en Allemagne il faut s'attendre à tout — par une représentation de la *Chauve-Souris* de Strauss (l'autre, bien entendu) donnée, sous la direction de M. Lohse, par la troupe de l'Opéra de Vienne.

MM. Ysaye et Pugno donneront à Londres, à Queens hall, les 3 et 10 mai, à 3 heures, deux concerts consacrés aux Sonates de Beethoven pour violon et piano.

La distribution de la *Roussalka* de Dargomyski, dont la première représentation aura lieu au Théâtre Sarah Bernhardt mardi prochain, est définitivement fixée ainsi : M^{me} Félicia Litvine, Natacha ; M^{lle} Zakharowa, la princesse ; MM. Dimitri Smirnow, le prince ; Philippow, le meunier ; M^{me} Julia Sedowa, danse.

Cette saison lyrique russe ne doit pas être confondue — M. Gabriel Astruc et M. Serge de Diaghilew insistent tous deux sur ce point — avec la Saison musicale qui aura lieu au Théâtre du Châtelet à la même époque et dont le programme est fixé comme suit : les 2, 5, 8 et 10 mai, Festival Beethoven sous la direction de M. Weingartner ; du 20 mai au 2 juin, *le Martyre de St-Sébastien*, par G. d'Annunzio et C. Debussy ; du 5 au 18 juin, sixième série de Ballets russes avec le concours des principaux artistes des Théâtres Impériaux.

L'exposition de peintures et dessins d'Ingres que nous avons annoncée a été inaugurée mercredi dernier dans la galerie Georges Petit. Elle restera ouverte jusqu'au 14 mai.

L'Oiseau bleu sera représenté prochainement dans les principales villes de l'Italie. Une nouvelle compagnie dramatique, qui

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

vient de se constituer à Milan, s'est entendue avec M. Maurice Maeterlinck pour l'interprétation de l'ouvrage qui, malgré les difficultés de la mise en scène, sera joué en tournée dans toute la Péninsule. Une autre tournée jouera l'été prochain *l'Oiseau bleu* dans les grandes villes de France.

L'emplacement du monument Verlaine par Niederhäusern-Rodo vient enfin d'être déterminé par la questure du Sénat. Le monument du Pauvre Lélian sera érigé dans le jardin du Luxembourg en face de celui de Gabriel Vicaire, non loin de la rue du Luxembourg.

Le Salon d'Automne prévient les artistes décorateurs qu'un jury se réunira dans les derniers jours de mai pour juger les maquettes en projet qu'on voudra bien lui soumettre. Déposer ces maquettes du 10 au 15 mai au secrétariat du Salon d'Automne (Grand-Palais, porte C).

De Milan :

Ariane et Barbe-Bleue, l'œuvre admirable de Maurice Maeterlinck et Paul Dukas, vient de triompher au théâtre de la Scala, dirigé par M. Mingardi. Interprétation de premier ordre et exécution orchestrale merveilleuse sous le bâton du maestro Serafine. Le public a fait à l'ouvrage un accueil enthousiaste.

Sottisier :

Remarqué aux tribunes et au pesage : LL. AA. le prince et la princesse P. de C., d'une rare élégance, portant une toilette de satin liberty noir, capuchon et revers de broché blanc, chapeau noir garni d'une superbe aigrette blanche.

L'Indépendance, 25 avril 1911.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la Collection des Grands Artistes des Pays-Bas

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres ; c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50 ; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. BREITKOPF et HAERTEL,
68 rue Coudenberg, BRUXELLES

DORSAN VAN REYSSCHOOT. — **Analyse thématique, rythmique et métrique des Symphonies de Beethoven.** 1^{re} et 2^{me} symphonies.
— Chaque volume bien relié, *prix net*, 7 fr. 50. — Les autres symphonies sont en préparation.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : P. BUSCHMANN, J^r

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50.
Edition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstrasse (Zehlendorf).

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an, Étranger, 15 francs

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement 10 francs par an.
Le numéro 1 franc

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Répertoire Général des Collectionneurs

publié par E. RENART, libraire-expert à Paris.

SEIZIÈME ANNÉE

M. E. Renart, qui édite depuis 1893 des listes de Collectionneurs français et étrangers (prix : 15 francs), prépare un *supplément* à son dernier Répertoire, paru fin 1908. Dans le format commode d'un in-12, ce Bottin de la Curiosité donne la nature des Collections de plus de 10,000 amateurs avec leur adresse et aussi de nombreuses indications de marchands antiquaires et libraires. On y trouve en outre la liste des Bibliothèques, Musées, Archives, Sociétés savantes, artistiques, littéraires, et celle des Commissaires-priseurs de la France, de ses colonies et de l'Alsace-Lorraine. Prix : 6 francs broché ; 7 francs cartonné.

Des listes spéciales de 613 Amateurs suisses et de 1,225 Amateurs belges, classés par ordre alphabétique et groupés selon le genre de leurs collections, sont en vente au prix de 4 francs et de 7 francs. S'adresser à l'auteur, 2 rue de Lorraine, Maisons-Alfort (Seine).

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES et DESSINS de F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon de Printemps : *Charles Van der Stappen* (CAMILLE LEMONNIER). — Au Musée de peinture moderne : *Nouvelles acquisitions* (D.). — Le Festival Wagner : *Götterdämmerung* (OCTAVE MAUS). — Les Maîtres hollandais à Paris (L. MAETERLINCK). — Notes de musique : *Le Quatrième Concert Durant; le Quatrième Concert populaire* : " *La Création* " (O. M.). — Le Congrès musical de Londres. — Bibliographie (F. M.). — Agenda musical. — Petite Chronique.

Le Salon de Printemps.

Charles Van der Stappen.

Ce que Meunier, dans son méditatif isolement, ne fut à aucun moment de sa carrière, Charles Van der Stappen le fut naturellement, sitôt qu'il eut pris connaissance de ses destinées; je veux dire un homme d'action et un animateur d'âmes. Sa culture d'art, ses énergies, son ardeur combative et volontaire le désignèrent comme un chef d'école. Et ce fut vraiment une école qui, par les portes larges ouvertes du grand atelier, entra se mêler à son labeur et se nourrit de son enseignement.

Petit, trapu, musclé, l'encolure et l'œil d'un jeune taureau rétif, avec une expression de force opiniâtre et concentrée dans un visage pétri à grands coups de pouce et qui évoquait les masques de Barye et de Dauterive, je le revois, à notre première rencontre, rude et brusque, faisant tourner sur la selle le *Jeune Homme à l'épée* qu'il allait bientôt mettre au marbre et me parlant de sa foi dans un art nerveux et fier où l'accent moderne s'allierait à une compréhension plus souple et

plus déliée de la tradition classique. L'œuvre s'attestait nerveuse et élégante, bien dans le mouvement et d'un modelé serré où passait un frisson d'art nouveau. Je l'admirai et du même coup j'aimai l'homme qui y avait fixé une minute de l'art.

Le *David* qui suivit s'apparia par le rythme plastique et le charme savant du métier au *Jeune Homme à l'épée*. Ce fut, avec quelques travaux de Vinçotte, de Fassin, de Paul de Vigne, ce que l'influence française, à cette époque, laissa chez nous de plus séduisant, de plus parfait. On commençait seulement à pressentir le retour aux qualités de force abondante et pittoresque que le particularisme ethnique de Lambeaux allait déterminer, mais rien ne faisait prévoir encore que le grand Meunier des hommes de la mine, de la forge et de la glèbe donnerait bientôt à cette expression flamande sa complémentaire wallonne. L'art de Van der Stappen et des maîtres qui l'entouraient fut la première étape avant ces départs glorieux.

Aussi bien, à partir de ce moment, ses œuvres se pressent, d'une abondance qui ne se lasse pas. D'unanimes et admiratifs hommages saluèrent à leur apparition la *Charmeuse* (1872), le bas-relief de l'*Orchestration* pour le Conservatoire, l'*Enseignement de l'art* pour le Palais des Beaux-Arts, les quatre grandes figures décoratives du théâtre de l'Alhambra, les candélabres du palais du comte de Flandre.

Sa production croît à mesure que les ans le mélancolisent de la crainte de ne pouvoir enfanter à sa mesure, et cependant il vient d'atteindre la maturité : il a toute une carrière devant lui. Successivement il finit la *Légende d'Orphée*, le *Saint Michel*, les *Bâtisseurs de ville*, le *Taciturne* et ce coup de force admirable,

Ompdrailles. Il se cherche et se renouvelle, il ne se spécialise pas : il est peut-être de tous les sculpteurs de son pays celui qui varia le plus les modes d'exécution et le choix de la matière. Il travaille pour le marbre, l'ivoire et les métaux : il évide des médaillons, il modèle des bustes, il fait de la grande statuaire : il ne se diminue pas en travaillant à des statuettes qui sont encore de la grande nature en petit. Sa main-d'œuvre est adroite, alerte, ingénieuse : il a le génie brillant d'un improvisateur : on le sent grisé de verve et de fécondité. Nul n'a plus de goût et de culture. Il innove, il ouvre des sillons ; en relevant l'ancienne déchéance de l'art ornemental et décoratif, il le prouve l'égal de la grande plastique. Les figurines qu'il associe à ses motifs d'orfèvrerie ont la grâce spirituelle et le luxuriant caprice des plus jolis morceaux de la Renaissance : rappelez-vous le surtout en argent de l'Hôtel de Ville. D'autre part, son imagination d'inépuisable metteur en scène lui inspire de vastes ordonnances aux masses coloristes et mouvementées où il se révèle l'égal des maîtres décorateurs du passé (la *Fontaine des Chimères*, notamment, avec ses quatre grands groupes synthétiques des âges de la sensibilité humaine).

Le petit « plâtrier » d'autrefois s'était fait, par un exercice persévérant de la méditation, une mentalité élégante et nourrie. Il pensait en allégorie et en symboles. Ses ressources sont extrêmes dans cet art de savoir, de conjecture et d'application où il lui est donné d'entremêler les mythes et le réel. A lui seul il combine la décoration du Jardin botanique de Bruxelles ; il a la joie d'y pouvoir associer ses plus intimes amis, Meunier, surtout, qu'il ne cessa d'aimer d'une affection fraternelle. Il arrive aussi que son don d'émotivité l'incite à un idéalisme humanitaire : il bâtit alors l'architecture compliquée de son *Infinie bonté*, toute comble de pathétiques et délicates inspirations. Quand il se sent mourir, sa main continue à ébaucher sur l'écran détendu de sa pensée les derniers détails de son *Monument du Travail*. Ce fut pour lui le chant du cygne. Le mal par deux fois l'avait touché et ne le quitta plus. L'œuvre est là aujourd'hui, voilée et vivante, dans le grand atelier mort, comme un testament de son art.

Si une grande vie exemplaire s'éteignit avec un tel homme, on peut dire, en dépit des épreuves inévitables, que ce fut aussi une vie heureuse, riche en sensations et fertile en accomplissements. Il eut l'existence d'un de ces maîtres du XVI^e siècle se maintenant en beauté et en force par une exaltation continue des puissances intérieures et cultivant avec noblesse les grâces d'une humanité ornée et pensive. La sienne se révéla harmonieuse et pondérée, d'une statique où les actes étaient en accord avec la conscience.

Il fut au sens absolu, par surcroît, un humain supérieur, inaltérablement bon et généreux, et qui envelop-

pait de silence la joie secrète de ses bienfaits. Vingt-cinq ans de professorat à l'Académie des Beaux-Arts, où il lui fut donné de communiquer sa flamme de vie à de jeunes élites, vingt-cinq ans de fortes leçons dont la plus belle fut peut-être sa vie même et où il ne fut pas seulement celui qui parle, mais celui qui agit, rattaché à sa souche d'innombrables surgeons en qui se transmirent ses probes et stimulatives vertus. On en put juger aux files pressées d'artistes, ses élèves anciens et récents, qui suivirent ses simples et imposantes funérailles.

Ce fut l'hommage de la gratitude, des sympathies et des larmes. Mais la mort n'a qu'une heure, quand celles qui ne doivent point passer sont dévolues à la vie matérielle de l'œuvre. Jamais le bon ouvrier que nous aimions ne fut plus vivant que depuis que l'outil s'est brisé dans ses mains. Une pensée pieuse réunissait récemment au Salon de la Libre Esthétique une part de son grand labeur. On y retrouva le *Faune*, la *Florentine*, *Pasqua*, la réduction des *Lutteurs*, le *Baiser maternel*, le *Mémorial*, la *Légende d'Orphée*.

Voici qu'une sélection complémentaire va permettre de l'apprécier dans un déroulement plus large de son œuvre, avec sa sûre manualité et les infinies ressources d'une invention qui fut inépuisable.

CAMILLE LEMONNIER.

Au Musée de peinture moderne.

Nouvelles acquisitions.

Dans la salle étrangère du Musée moderne, l'État propose à notre admiration quatre tableaux acquis à l'Exposition universelle de l'an dernier. Ces tableaux nous offrent de nouveaux spécimens — plus encore que des spécimens nouveaux — de la peinture en France, en Angleterre, en Allemagne et en Italie.

Voici M. X. Prinnet avec une petite toile qui est la réduction d'un sujet qu'il a traité naguère en de plus grandes dimensions : *Entre amies*. Ces amies sont des jeunes filles qui « se livrent au plaisir de la valse » dans un salon où pénètre une lumière discrète. L'amie qui est au piano semble valser aussi, scandant la mesure, en jouant, du geste de ses coudes, du mouvement de la tête, du rythme enfin de tout son corps. Le tableau est habilement composé ; il dit bien, avec intelligence, ce qu'il veut dire. La peinture en est bonne, point nouvelle, et sa caractéristique semble être surtout le sérieux et la mesure (sans calembour). Ce ne sont pas là, par le temps qui court, des qualités à passionner, mais c'est précisément à cause de leur rareté actuelle qu'il les faut saluer en passant.

Nous possédions déjà les portraits de deux dames anglaises ; l'une peinte par M. Lavery, l'autre par M. Th. Brown. En voici une troisième, — probablement anglaise aussi, si j'en crois un léger accent, — par M. Patry. Vêue de noir, corsage transparent pailleté, on la dirait peinte par un John Sargent intimidé. C'est bien. Les mains sont bien indiquées ; la tête aussi est bâtie par un « homme qui sait ». Le tableau n'est pas gai, mais la dame,

en somme, ne l'est pas non plus, et un sourire qui ne lui est pas habituel corrige mal la mélancolie des yeux et un certain pli (au coin de la bouche) qui n'a pas été creusé à force de rire. Il est donc licite qu'un peu de son humeur-à-elle-toute-seule, qui est foncée, ait déteint sur les fonds du tableau. Ces noirs eussent pu être un peu plus variés, mais le fait même de souhaiter un complément à une œuvre implique qu'on lui reconnaît une base. Ce portrait est physiognomique et c'est une œuvre tout à fait honorable.

Voici M. von Stuck qui représente l'Allemagne dans ce défilé des nations. Le peintre (est-ce lui?) s'est représenté peignant les portraits d'une dame et d'une fillette qui posent devant lui en costumes de fantaisie. Le costume de la fillette est à peu près textuellement celui d'une Infante du Musée de Madrid, par Velasquez. Souvenirs et regrets. Ici l'Infante est brune, et l'exécution vise, — sans y atteindre, est-il besoin de le dire? — à ce laisser-aller aristocratique, à cette traduction libre, savante, rare et de haut goût qui charme et déconcerte délicieusement au Prado. Les têtes de la dame et de la fillette sont d'une exécution pénible et sans esprit. Tout entier le personnage de la dame est d'une parfaite insignifiance, et les riches ornements de son corsage sont d'une véritable indigence picturale.

La silhouette du peintre, en redingote grise, aurait seule la valeur d'un croquis assez mouvementé, mais le bras qui tient la palette d'un geste conquérant est d'une présentation malheureuse et sans goût.

Je crois qu'il faut juger les tableaux d'après leur visée. La visée de celui-ci semble assez audacieuse (j'allais écrire prétentieuse). Placé sous l'invocation de saint Velasquez, ne cherchant ni le pathétique ni l'humain, il devrait nous prendre par la royauté d'une présentation, déceler le prestige désinvolte d'une peinture qui se suffit à elle-même. Plus je la regarde et moins j'y trouve mon compte. Peut-être d'autres que moi seront-ils plus heureux.

Enfin, voici M. Préviali, peintre italien. « Le Roi Soleil » est descendu de son carrosse, il offre le bras à quelque favorite envinée et s'avance entre deux haies de personnages : à gauche, des seigneurs s'inclinant jusqu'à terre en des gestes identiques ; à droite, les dames plongeant dans leurs jupes en une révérence de cour.

C'est une manière d'illustration qui amusera le public du dimanche. La facture en est bizarre ; on dirait d'un tableau exécuté avec des bouts de ficelles. Après les confetti et la mosaïque de petits cubes, voici venir le *Macramé*.

* * *

On peut se demander maintenant si la salle étrangère va se trouver considérablement enrichie par ces apports nouveaux. Je sais qu'il faut être poli avec tout le monde et nous devons remercier le Ciel que le Honduras, la république de Costa-Rica et la Patagonie n'aient pas envoyé de peinture à notre exposition du Cinquantenaire. Mais on pourrait bien acheter, quelquefois, de la vraie peinture pour les quelques personnes qui l'aiment et sont en état de l'apprécier. Berlin l'a bien fait.

Je vois un digne Fantin, un Besnard décoratif, des portraits de Ménard et de Blanche, un Carrière dont l'austère noblesse, le sens sculptural et profond des masses expressives semblent un peu dépaysés dans cette salle. J'y vois un Gervex du temps lointain des fallacieuses promesses, un curieux chanoine Dollinger, au geste de guignol, par Lenbach, un bon Zuloaga, et, plus

loin, au Musée ancien, une très belle esquisse de Delacroix et un Ingres superbe. Mais à côté de cela, que de choses inutiles ou déconcertantes !!!

Mais où Puvis, Corot, Rousseau, Millet, Dupré et d'autres? Où Manet, Degas, Claude Monet, Renoir, Sisley, Cézanne, Gauguin et d'autres? Il y a quelques années, à la vente d'une galerie célèbre d'Anvers, il y avait — entre autres chefs-d'œuvre, — plusieurs Th. Rousseau admirables. On choisit un Fromentin, écrivain exquis, peintre ordinaire. Le voilà, ce tableau, acquis pour un morceau de pain (trente à trente-cinq mille, si ce n'est plus); c'est bien mince, c'est de la médiocre peinture, trop faible pour être tragique autrement qu'aux yeux de ceux qui estiment, peinture à part, que la soif est le pire des supplices.

Il y avait autrefois, aux Halles de Paris, un restaurant singulier. L'industriel qui l'exploitait présentait à ses clients un vaste chaudron rempli d'un bouillon opaque et louche dans lequel nageaient entre deux eaux, — des eaux de vaisselle, — les restes confondus et les laissés-pour-comptes d'autres restaurants. Pour deux sous, dix centimes, le client, armé d'une longue fourchette, avait le droit de piquer une fois, — pas plus, — dans cette mixture incertaine et aléatoire. Il en retirait tantôt une carapace de homard, ou un mégot de poulet, ou un morceau de peau de morue; quelquefois un os, quelquefois un morceau exquis, quelquefois rien.

L'établissement était enseigné : « à l'Hazard de la fourchette ».

C'est sur un principe analogue que semble opérer la commission d'achat pour le musée. Je crains seulement que le coup de fourchette nous coûte plus de dix centimes.

D.

LE FESTIVAL WAGNER

Götterdämmerung.

La représentation du *Crépuscule des Dieux* clôtura triomphalement un cycle qui laissera dans la mémoire des musiciens bruxellois un lumineux sillage. Ce fut dans la salle et aux environs du théâtre l'animation des grands jours, la foule enthousiaste et empressée, les tables fleuries dans les restaurants voisins, les fanfares rappelant les spectateurs après l'entr'acte, tandis que sur la scène machinistes et régisseurs équipaient les décors compliqués et multiples de la formidable épopée.

Tout marcha à souhait et Siegfried, victime du complot suscité par le farouche Hagen, fut ramené, une fois de plus, à la clarté de la lune, vers le hall de Gunther qui s'écroule quand l'Or, reconquis par les eaux, échappe à la convoitise des dieux. Walsung et Gibichungen, hôtes du Walhall et de Nibelheim, Nornes et Nixes emplirent d'héroïsme, d'ambitions, d'intrigues, d'amour et de crimes le prologue et les trois actes de l'extraordinaire tragédie, qui ressuscita parmi nous toutes les émotions ressenties jadis...

Siegfried trouva en M. Hensel un interprète de belle allure, de voix solide et claire, qui sourint sans défaillance un des rôles lyriques les plus écrasants et le joua avec une conviction et une aisance remarquables. M^{me} Walker (Brunnhilde) lui donna la réplique avec une égale vaillance. Si l'artiste n'a pas toujours la noblesse et l'autorité qu'exige le rôle, du moins ses moyens vocaux n'en trahissent jamais les intentions. L'étendue, la sonorité et la justesse de sa voix lui valurent un légitime succès. Le personnage de Waltraute ne convient guère à M^{me} Dehmlow, qui avait été une Erda excellente. En revanche, il n'y a qu'à approuver la distribution des rôles de Gunther et de Guttrune, bien remplis par M. Liszewski et M^{lle} Wolf, et surtout de Hagen, que composa M. Bender avec une exceptionnelle intensité de vie et d'expression. Jamais le terrible fils d'Alberich, qui incarne toutes les haines et les ambitions

séculaires des Nibelungen, n'apparut plus tragique. M. Bender s'est affirmé, une fois de plus, chanteur et tragédien de premier ordre. De tous ceux qui prirent part à ce festival sensationnel, c'est lui qui mérite la plus complète admiration.

L'orchestre ne fut pas toujours irréprochable. Mais comment ne pas l'excuser en raison de l'effort énorme qu'en ces dernières semaines on exigea de lui? Les critiques de détail s'effacent, d'ailleurs, devant la grande et profonde impression produite par cette succession de soirées où tout le monde, artistes du chant et instrumentistes, rivalisa d'ardeur et de talent.

OCTAVE MAUS

Les Maîtres hollandais à Paris.

L'inspecteur général des Beaux-Arts de France, M. Armand Dayot, le fondateur et le directeur de la belle revue *l'Art et les Artistes*, vient d'organiser dans les salles du Jeu de Paume, aux Tuileries, une exposition vraiment remarquable d'œuvres des principaux maîtres hollandais du XVII^e siècle. On se rappellera que c'est cette même revue qui avait pris, au cours des années précédentes, l'initiative d'expositions inoubliables telles que celles de Chardin et de Fragonard et plus récemment celle des Cent portraits de femmes françaises et anglaises.

La nouvelle exposition qui vient d'être inaugurée prouve cette fois le succès définitif des maîtres hollandais qui mirent du temps à se faire apprécier par le grand public parisien.

On ne comprenait pas jadis tout le charme de ces peintres intimes de la nature que Louis XIV englobait dédaigneusement parmi les peintres de « magots ». Il n'en est pas de même aujourd'hui, et M. Dayot vient de le prouver victorieusement, en s'adressant surtout à des collectionneurs de Paris pour former l'importante exposition hollandaise de ce jour. Citons à cette occasion, hors de pair, la célèbre galerie de M. Jules Porgès, qui se montra si généreux l'an dernier lorsqu'il s'est agi de notre grande exposition de l'Art flamand au XVII^e siècle.

Cette admirable sélection de Rembrandt, de Frans Hals, de Vermeer, de Pieter de Hoogh, de Metz, de van Ostade, de Ruysdael et d'Hobbema mériterait une étude détaillée. Bornons-nous aujourd'hui à souligner le côté hautement éducatif de cette belle manifestation d'art. Comme le dit si bien l'auteur d'un premier article paru dans *l'Art et les Artistes*, les maîtres hollandais ne semblent-ils pas dire clairement à nos artistes :

« Faites comme nous, mettez le temps nécessaire à apprendre votre métier... N'imitiez personne, soyez vous-même. Chaque fois que nous avons voulu être Italiens, nous avons commis de grosses erreurs, et si momentanément nous avons plu au mauvais goût du jour, qui voulait que nous allions à Rome chercher notre inspiration, nous n'avons pas réussi à faire durer tout ce qui n'était pas vraiment hollandais. Soyez de votre pays, de votre province natale, peignez dans votre horizon familial; ce qui vous a ému quand vous étiez enfants, reproduisez-le avec des yeux de peintre; traduisez-le avec un métier traditionnel, patiemment appris, commun à toutes les écoles et à toutes les générations. Pourquoi sommes-nous les « maîtres hollandais »? Parce que au lieu de nous promener le long du Tibre, nous avons flâné à travers les Polders, d'un moulin à l'autre, le long des canaux. Nous avons fait halte dans les auberges, pincé les formes opulentes des servantes néerlandaises, joué aux cartes avec les buveurs, mangé du hareng avec les passeurs et les bateliers, dansé aux kermesses, regardé la dentelière penchée sur son ouvrage, consulté la diseuse de bonne aventure; nous nous sommes mêlés à notre pays, à nos contemporains, bref nous avons fait « le portrait de la Hollande ». Faites comme nous le portrait de la France (ou de la Belgique), son image fidèle, exacte, complète, nullement embellie, l'image des hommes et des lieux, des mœurs, de la mer et du ciel. et vous saurez trouver des accents nouveaux, profonds et justes dans ce concert banal d'œuvres sans personnalité, dues à des déracinés au cœur vide d'émotion, éloignés du bon foyer inspirateur... »

L. MAETERLINCK

NOTES DE MUSIQUE

Le quatrième Concert Durant.

M. Durant poursuit avec constance son apostolat musical. L'intérêt soutenu de ses programmes, d'où toute banalité est proscrite, les progrès manifestes de son orchestre, les soins diligents avec lesquels il prépare ses auditions ont peu à peu triomphé de l'indifférence contre laquelle il eut à lutter au début. Il y avait foule au dernier concert de sa cinquième saison, et foule sympathique, enthousiaste, que charmèrent à la fois les œuvres et leur exécution.

Un seul nom d'auteur au programme, mais celui du plus grand musicien de l'École moderne : César Franck. Un seul soliste, mais l'un des plus parfaits pianistes de notre époque : Arthur De Greef. Il faut savoir gré à M. Durant d'avoir réalisé ce très bel hommage au maître des *Béatitudes*, et M. De Greef a droit, de même, à notre reconnaissance pour s'y être associé avec tant de ferveur et de foi. Le style, le sentiment, la compréhension musicale avec lesquels ce dernier interpréta *les Djinns* et les *Variations symphoniques* mirent en pleine valeur ces deux pages admirables où s'unissent si harmonieusement les sonorités du piano et celles de l'orchestre. La seconde souleva une telle tempête d'applaudissements qu'il en fallut biffer le final.

Psyché, le ballet de *Hulda* et la Symphonie trouvèrent en M. Durant un « conductor » attentif, soigneux, possédant bien les œuvres qu'il dirige et sachant les imposer. Je critiquerai toutefois certains de ses mouvements, manifestement trop lents. *Psyché*, par exemple, perd beaucoup de sa fluidité, de sa légèreté aérienne, à sentir ses ailes constamment entravées dans leur essor. Le deuxième mouvement de la symphonie, *allegretto*, change complètement de caractère lorsqu'on en fait un *andante*. Est-ce pour établir une compensation que M. Durant précipita l'allure (*all-gro non troppo*) du final? Des trois parties de la symphonie, la première reçut l'interprétation la plus conforme aux intentions de l'auteur. Aussi, avec quelle joie, avec quelle effusion les auditeurs en applaudirent la lumineuse et toute classique beauté!

Le quatrième Concert populaire. — La Création.

La Création n'avait jamais été exécutée en français à Bruxelles. En lui consacrant le dernier programme de ses Concerts populaires, M. Sylvain Dupuis a eu la plus heureuse inspiration. Ce très joli, très pittoresque et très spirituel oratorio, — spirituel dans les deux sens du terme, — exerce sur l'auditeur le charme d'un album d'images ingénues dont chaque feuillet évoque des animaux, des arbres, des plantes, des figures célestes, pour se clore par la vision d'Adam et d'Eve surgissant parmi les délices édeniques. Et chacune de ces images est accompagnée d'un commentaire musical qui en traduit avec une surprenante fidélité le caractère et le coloris. C'est à la fois pimpant et naïf, humoristique et émouvant, et si le sentiment de la nature dont s'imprègne l'œuvre peut être rapproché de la ferveur d'un Saint-François d'Assise, la forme dans laquelle il s'exprime a l'aristocratique élégance du XVIII^e siècle. Tout y est si bien mesuré, si exactement équilibré, si sobrement développé que la partition, malgré ses trois parties et ses dix-huit numéros, — succession de récits, d'airs, de duos et de chœurs, — ne provoque aucune lassitude. Plusieurs de ces airs et de ces ensembles sont célèbres, et le fameux accord d'*ut* majeur qui célèbre l'éclat de la lumière est une trouvaille maintes fois citée comme exemple d'invention descriptive. A suivre de page en page toutes ces inspirations mélodiques si variées et si judicieusement appropriées au texte, on éprouve un plaisir délicat et raffiné. On eût pu craindre que l'œuvre parût désuète : loin de là, elle recèle des trésors de jeunesse. Par l'originalité des timbres, par la sensibilité d'une instrumentation qui souligne chaque figure, chaque épisode du défilé, le père Haydn est même singulièrement en avance sur son époque et se rapproche des plus novateurs de nos « sensoriels ».

On s'est accordé à trouver que les solistes, M^{lle} Lily Dupré, MM. Dua et Billo, ne possèdent pas le style voulu pour interpréter des œuvres de ce genre. Chanteurs d'opéra, et chanteurs aguerris,

ils n'en ont pas moins traduit éloquemment sinon l'esprit, du moins la lettre de *la Création*. Oh! la jolie voix que celle de M^{lle} Dupré et quelle sécurité elle donne à l'auditeur! MM. Dua et Billot sont, de même, des artistes « de tout repos » au point de vue de la justesse et de la mesure. Sous l'attentive direction de M. S. Dupuis, l'orchestre et les chœurs ont donné de la partition une exécution qui eût pu avoir plus de légèreté mais dont il faut louer l'expression et la sonorité. O. M.

Le Congrès Musical de Londres.

Le quatrième Congrès de la Société internationale de musique se réunira à Londres du 29 mai au 3 juin sous la présidence de M. A.-J. Balfour et sous la direction d'un comité dont le président est Sir A.-C. Mackenzie et le vice-président M. A.-H. Littleton. Le gouvernement britannique a invité tous les gouvernements étrangers à envoyer des délégués officiels au Congrès. La même invitation a été adressée à plusieurs universités et institutions étrangères. Outre les travaux administratifs et scientifiques du Congrès — conférences, communications et discussions — le programme porte le 30 mai, l'après-midi, un concert de musique de chambre historique (compositeurs anglais) et le soir un concert de musique d'orchestre au Queen's Hall (compositeurs anglais vivants).

Le 31 mai, le matin : concert de musique militaire par les Coldstream Guards; l'après-midi : audition d'ancienne musique d'église anglaise à la cathédrale de Saint-Paul ; réception à Mansion House ; le soir, réception à la *Worshipful Company of Grocers*.

Le jeudi 1^{er} juin, après-midi : concert de musique vocale avec les concours de la Société chorale de Huddersfield, Yorkshire (300 exécutants) ; le soir : concert de musique d'orchestre au Queen's Hall avec les concours du London Symphony Orchestra (compositeurs anglais vivants) ; première audition d'une symphonie (inédiée) de Sir Edward Elgar.

Le vendredi 2 juin, après-midi : concert de musique de chambre moderne (compositeurs anglais vivants) ; l'après-midi, à 4 1/2 heures : audition d'ancienne musique d'église anglaise (mots latins), à la Cathédrale catholique de Westminster ; le soir ; grand banquet au Savoy hôtel.

Samedi soir, 3 juin : représentation à Covent-Garden.

Les membres étrangers de la Société internationale de musique sont invités et seront admis gratuitement à toutes les manifestations du Congrès (conférences, concerts, banquet, opéra, etc.).

Les femmes ou les filles des membres étrangers de la S. I. M. qui assisteront au Congrès auront les mêmes avantages en payant une cotisation spéciale de 12 sh. 6 d. par personne.

Toutes les communications doivent être adressées aux secrétaires du Congrès, 160 Wardour street, London W.

Précédant d'une semaine le Congrès, un grand festival de musique classique et moderne en six journées sera donné à Queen's hall. En voici le programme : lundi 22 mai, à 8 h. 1/2, *Le Songe de Gérontius* (Elgar), première audition en Angleterre ; solistes : Miss E. Gerhardt, MM. Elwes et H. Brown ; *Psaume C.* (Max Reger), première audition en Angleterre. — Mardi 23, à 3 heures, nouvelle pièce symphonique (P. Pitt) ; Concerto pour violoncelle de Haydn, interprété par Casals ; Concerto pour violon d'Elgar, interprété par M. Kreisler ; double Concerto de Brahms, par MM. Kreisler et Casals ; *Rondes de Printemps* (C. Debussy), première audition en Angleterre. — Mercredi 24, Nouvelle pièce symphonique (W. Davies) ; Symphonie n° 2 (Elgar), première audition ; Nouvelle pièce symphonique (G. Bantock) ; œuvres vocales de Monteverde et de Schubert par M^{me} J. Culp. — Jeudi 25, à 3 heures, œuvres de Mozart et Richard Strauss sous la direction de ce dernier et avec le concours de M^{me} Aino Ackté et de M. Harold Bauer. — Vendredi 26, à 8 h. 1/4, Messe en si min. de J.-S. Bach. Solistes : M^{lles} A. Nicholls, E. Beck et E. Thornton, MM. Ben Davies, Thorpe Bates et R. Radford. — Samedi 27, à midi, *la Passion selon St-Mathieu* de J.-S. Bach. Solistes : M^{lles} A. Nicholls et

E. Thornton, MM. G. Elwes, H. Brown, H. Heyner, R. Radford et le Quatuor vocal de Sheffield.

Orchestre de Queen's Hall sous la direction de M. Henry J. Wood. Chœurs : the Norwich Festival Chorus, the Sheffield Chorus, the Leeds Choral Union.

BIBLIOGRAPHIE

EDGAR POE. — *Les Lunettes* et plusieurs autres contes du même auteur, traduits pour la première fois par GEORGES CLERBOIS (Paris, Sansot). Vraisemblablement, les derniers contes encore inconnus en France d'Edgar Poe. Ils n'ajoutent rien à sa gloire, ni comme homme de génie, ni comme mystificateur. Leur mérite est d'être de ce grand homme. On découvre en quelques-uns les linéaments confus de ce que furent plus tard ses œuvres profondes : son goût du fumisme et de l'étrangeté, son humour de pince sans rire, sa manière *graduelle* de déformer le réel.

GEORGES ET DENIS. — *Le Brasier* (Paris, Grasset). Histoire très âpre, très farouche et non sans beauté d'un pauvre jeune homme enfermé dans une maison de fous. et qui finit par devenir fou, en effet. Étude cruelle de la marche de cette folie.

COLETTE YVER. — *Le métier de roi* (Paris, Calmann Lévy). Il ne manque à ce roman, pour être une belle œuvre, qu'une forme plus artiste et moins d'artifice. Mais la composition en est excellente et les idées abondantes. La façon dont, peu à peu, la libertaire Hersberg comprend la psychologie du roi, et son rôle, est très bien *devinée*, très fortement expliquée ensuite. Le livre est un peu long, un peu froid, mais viril et noble.

HUBERT STIERNET. — *Haute plaine* (Bruxelles-Paris. Association des Écrivains belges). Série de contes excellents, dans la manière savoureuse et drue de M. Louis Delattre, mais qu'on ne peut soupçonner de plagiat. Car on ne copie pas un style quand on est à ce point amoureux de la vie, de la vie populaire. Décidément, la Belgique ne compte plus ses conteurs. Celui-là a les qualités essentielles du bon conteur : la rapidité du récit, le sens pathétique, la netteté des personnages.

RAYMOND LIMBOSCH. — *L'Enclos*, poèmes (Anvers, Edouard Joris). Poèmes d'amour, poèmes de jeune homme, où les influences se voient à peine, indiscernables parmi la candeur de l'inspiration : une inspiration de verger dans l'été, une bien fraîche et suave inspiration.

EMMA LAMBOTTE. — *Les Roseaux de Midus* (Paris, L. Vanier).

« Mon âme, mon âme,
— oh! que c'est drôle! —
mon âme vient de quitter mon corps.
Et mon esprit court après elle.
Mais mon cœur ne l'a pas suivie,
il la rejoint, il s'y installe;
des visions nouvelles l'assaillent. »

Etc.

« J'écris parfois des choses que je ne pénètre pas tout à fait; ce sont des choses instinctives; elles ont, peut-être, un sens caché; elles m'intriguent. Il m'arrive de ne les saisir qu'un long temps après et comme au hasard. »

Etc.

F. M.

AGENDA MUSICAL

Jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, quatrième concert de la Société nationale des compositeurs belges, avec les concours de M^{le} Levering, M^{lle} Marguerite Laenen et M. Crickboom.

M. César Thomson souffrant d'un léger accident à la main, le récital annoncé pour le 12 courant au Conservatoire ne pourra avoir lieu cette saison. Les billets déjà délivrés seront remboursés à l'Economat du Conservatoire.

Samedi 13, à 8 h. 1/2, salle Erard, séance de la Société internationale de musique (section belge, groupe de Bru-

xelles). Conférence par M. Charles Martens sur *les Débuts de l'oratorio*. Audition musicale sous la direction de M^{me} Emma Beauck, avec le concours de M^{me} Tiny Béon, de M^{lles} Renée de Madre, Linter et Willia, et de MM. Roberti et Vanderborght.

Dimanche 14, à 3 h. 1/2, à la *Scola Musicae* (90 rue Gallait), 3^{me} audition d'élèves des cours élémentaires et moyens.

Mardi 16, à 8 h. 1/4, à la Grande-Harmonie, audition du *Chant de la Cloche*, de Max Bruch, par la société chorale mixte *Deutscher Gesangverein*, avec le concours de M^{mes} Schauer-Bergmann et E. Pfaff, de MM. Decker et G. Waschow.

Samedi 20, à 8 h. 1/2, à la *Scola Musicae*, récital de violoncelle par M. Fernand Charlier. Au programme : L. Boccherini, Händel, de Caix d'Hervelois (Béon), Vreuls, Saint-Saëns, Popper et de Swert.

Samedi 27 et dimanche 28, au Théâtre de l'Alhambra, festival J.-S. Bach organisé par la Société J.-S. Bach sous la direction de M. Albert Zimmer et avec le concours de M^{mes} E. Ohlhoff et M. Stapelfeldt (Berlin), de MM. G. Walter (Berlin) et G. Zalsmann (Rotterdam). Violon solo M. Johan Smit; viole de gambe M. Ed. Jacobs. Au programme : *la Passion selon saint Jean* et *la Grand-Messe en si mineur*. Les chœurs et l'orchestre formeront un ensemble de 150 exécutants.

A Liège, le 17 mai, au Conservatoire, l'Association des Concerts Debefve célébrera le dixième anniversaire de sa fondation par un festival de musique Wallonne (Grétry, Vieuxtemps, Vreuls, Rufer, Debefve, M^{me} Van den Boorn-Coelet) avec le concours de M. Jacques Thibaut.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. — Salon de la *Société Nationale des Aquaristes et Pastellistes*.

PALAIS DU CINQUANTENAIRE. — Salon de Printemps. (*Société des Beaux-Arts*).

CERCLE ARTISTIQUE. — Aujourd'hui à 5 heures, clôture de l'exposition J. De Bremaecker, G. Flasschoen, J. Mayné et J. Célos.

C'est aujourd'hui, à 2 h. 1/2, que s'ouvrira à Liège, au Palais des Beaux-Arts, l'exposition internationale d'architecture et d'arts décoratifs. Elle réunira un millier de numéros : maquettes, aquarelles, plans et dessins architecturaux, petits bronzes, marbres, projets de monuments, deux à trois cents tableaux, panneaux et études de peinture décorative, livres et reliures d'art, tapisseries, broderies, dentelles, éventails, faïences, cristaux et œuvres d'art appliqué. Parmi les collectivités qui y prendront part, citons le *Deutscher Werkbund*, la *Société des Arts de la Femme*, la *Sécession* de Munich et la *Société des Artistes décorateurs*, de Paris. Tous les mardis et vendredis, auditions musicales à 5 heures. Les dimanches, concerts populaires. Une brochure explicative sera adressée à toute personne qui en fera la demande au secrétariat de l'exposition.

Les divers jurys du Salon des Beaux-Arts de Charleroi se réuniront cette semaine.

Tournai fut, au cours des siècles passés, un foyer où les arts industriels brillèrent d'un vif éclat. Mais on ne se doutait pas de la quantité d'objets précieux qui avaient été conservés dans les édifices religieux et civils, ainsi que dans les familles de la bourgeoisie. Tous les jours, des spécimens rares et originaux, de provenance tournaisienne authentique, sont signalés au Comité qui organise l'exposition des anciennes industries tournaisiennes (juillet-octobre). Rien n'est négligé pour que l'exposition soit complète : il n'est pas une église ni un château de l'arrondissement qui n'ait reçu ou ne doive recevoir la visite personnelle d'un des organisateurs, de sorte que rien de ce qui est digne de figurer à la Halle aux Draps ne leur aura échappé.

M. le docteur Sollier fera mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à l'Université nouvelle, une conférence sur *La mémoire, l'émotion*

et les gestes (Cycle des conférences sur l'*Orateur moderne*). — Vendredi, même heure, conférence de M. G. Clausse sur *les Condottieri* (Cycle des conférences sur *Venise et l'art vénitien*. — *Projections lumineuses*).

M^{me} Armand donnera par invitations, le 23 mai, à 1 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra, l'audition annuelle des élèves de son cours particulier de chant et de déclamation lyrique. Interprétation (en costumes et avec décors) de scènes d'opéras et d'opéras-comiques. S'adresser par écrit pour les billets à M^{me} Armand, 49 rue Philippe-le-Bon.

L'exécution de la partie sculpturale du monument que la ville d'Anvers va ériger à la mémoire de Peter Benoit a été, dit l'*Indépendance*, confiée au statuaire Pierre, qui travaille activement à la maquette. Le monument sera probablement inauguré au mois d'août 1912. Les fêtes qui seront organisées à cette occasion coïncideront avec celles du centenaire de la naissance d'Henri Conscience.

M. Louis Piérard vient de faire à Lausanne, à la Maison du Peuple, les 24, 25 et 27 avril, trois conférences respectivement intitulées *la Renaissance des métiers d'art*, *Entre le théâtre et la vie* et *Au pays du charbon*.

De Paris :

On vient d'ouvrir à la Bibliothèque Nationale une exposition commémorative de Théophile Gautier. Elle se compose d'un grand nombre de portraits et de caricatures, des éditions originales de ses œuvres, d'un choix de rééditions illustrées, etc.

L'Exposition Ingres, dont nous avons annoncé l'inauguration dans les galeries Georges Petit, restera ouverte jusqu'au 20 mai. Une salle nouvelle vient d'y être ajoutée pour abriter trois œuvres importantes arrivées en retard : *la Vierge à l'hostie*, envoyée par le tzar Nicolas II, le *Portrait d'Ingres par lui-même*, prêté par le Musée des Offices, et *Jupiter et Thétis*, expédié par le Musée d'Aix-en-Provence.

La Société des Amis du Musée du Louvre — qui vient d'élire président M. Raymond Koechlin pour remplacer le comte de Camondo — a fait l'acquisition, au prix de 150.000 francs, du célèbre tableau *le Bain turc*. Ingres, qui avait une affection particulière pour ce petit tableau, auquel il travailla durant de longues années, ne l'acheva qu'en 1862. Il avait alors quatre-vingt-deux ans.

La Saison russe organisée au Châtelet sous la direction de M. G. Astruc par M. Serge de Diaghilew comprendra deux spectacles différents. Le premier sera donné les 6, 8, 9 et 10 juin. Il comprendra l'*Oiseau de feu*, ballet en un acte de Stravinsky, décor et costumes de Golovine; le *Spectre de la Rose* (création), poème de Th. Gautier adapté par J.-L. Vaudoyer à l'*Invitation à la valse* de Weber instrumentée par Berlioz, décor et costumes de Bakst; *la Bataille de Kerjenetz*, musique de Rimsky-Korsakow, panneau de M. Roerich; *Sadko* (création), tableau sous-marin (chant et danses), musique de Rimsky-Korsakow, décor de B. Anisfeld; *la Péri* (création), poème dansé, musique de Paul Dukas, décor et costumes de Bakst.

Le deuxième spectacle, fixé aux 13, 15, 16 et 17 juin, se composera de *Schéhérazade*, drame chorégraphique en un acte de Bakst, musique de Rimsky-Korsakow; *Narcisse* (création), ballet antique en un acte de Bakst, musique de Tchérepnina, décor de Bakst; *Petrouchka* (création), quatre tableaux chorégraphiques, musique de Stravinsky, décors et costumes d'A. Benois.

Parmi les interprètes, M. Nijinski, M^{mes} T. Karsavina, S. Feodorowa, V. Fokina, A. Gaschewska, L. Lopoukhova, B. Nijinska, L. Schollar, N. Trouhanowa, etc.

Les représentations du *Martyre de St-Sébastien* auront lieu du 20 mai au 3 juin.

La famille de Wagner va publier sous peu les mémoires du maître. *Paris-Journal* donne en primeur un des plus piquants fragments de ces mémoires encore inédits :

« Pour octobre, écrit Wagner, j'avais en perspective la visite

de Liszt qui, cette fois, voulait faire un assez long séjour à Zurich avec un grand entourage. Mais l'attente me parut trop longue pour différer de me mettre à la composition de *Siegfried*. Le 22 septembre, je commençai l'esquisse du sujet. Survint un des plus grands tourments de ma vie pour me mettre absolument à la gêne : en face de chez nous venait de s'installer un quincaillier qui, toute la journée, m'assourdissait les oreilles avec son martèlement retentissant au loin. Dans mon profond chagrin de ne pouvoir arriver à occuper une demeure indépendante et protégée contre tout bruit, j'étais sur le point de me résoudre à abandonner tout travail de composition jusqu'au jour où enfin ce souhait essentiel serait réalisé, quand justement ma colère contre ce quincaillier m'inspira, dans un moment d'irritation, le motif de l'explosion de colère de Siegfried contre le « gniaf de forgeron » Mime. Je jouai aussitôt à ma sœur le thème bruyant, juvénile et querelleur en *sol mineur* »

C'est là, on le sait, une des pages magistrales de *Siegfried*. Personne, assurément, ne s'était jamais douté à quelle inspiration Wagner en devait le thème.

Rudyard Kipling a, paraît-il, écrit une œuvre dramatique dont tous les personnages sont tirés du *Livre de la Jungle*. La pièce, dit-on, débordé de l'humour et de la virilité qui caractérisent Kipling. Il ne faudrait d'ailleurs pas voir en elle une imitation, même éloignée, de *Chantecler*, quoique les deux poètes prêtent à leurs animaux des passions humaines.

Deux directeurs de théâtre, l'un de Londres, l'autre de New-York, ont déjà reçu le manuscrit de l'ouvrage, qui pourrait bien être représenté simultanément dans ces deux villes.

M. Siegfried Wagner vient de terminer une partition nouvelle, *Le Royaume du Cygne noir*, qui paraîtra incessamment en librairie.

Richard Strauss a concédé à l'impresario Whitney le droit exclusif de faire représenter *le Chevalier à la Rose* en Angleterre et en Amérique. M. Whitney a, dit le *Guide musical*, payé ce droit 300,000 francs.

Depuis longtemps il était question de monter *Parsifal* dans une mise en scène et des décors complètement nouveaux. C'était là le désir des fervents de Bayreuth. Ce désir va, paraît-il, recevoir complète satisfaction cette année. Détail curieux : les décors du second acte ont été brossés d'après les esquisses dues à M. Siegfried Wagner.

On s'occupe déjà à Budapest, dit le *Guide Musical*, d'organiser les fêtes qui célébreront, en octobre prochain, le centenaire de la naissance de Liszt. Le premier jour, Felix Weingartner dirigera la *Messe* à l'église Saint-Mathias; le soir, l'Opéra royal reprendra *La Légende de sainte Elisabeth*. Le lendemain, Hans Richter dirigera *Le Christ*, et Siegfried Wagner la symphonie de *Faust*. Les programmes feront de plus une très large place aux œuvres de piano, qui seront exécutées par MM. d'Albert, Lamond, Rosenthal, Sauer, Stavenhagen et M^{me} Sophie Menter.

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LÉOPOLD, 2
◆ **BRUXELLES** ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

A Munich, le Théâtre du Prince Régent annonce pour ses Festspiele annuels *Tristan et Isolde*, les *Maîtres-Chanteurs* et *l'Anneau du Nibelung*. Parmi les artistes engagés, citons M^{lle} Lucie Weicht, MM. Ernest Kraus, Knote, A. von Bary, A. Van Rooy, Feinhals et D. Zador.

Sir Charles Dilke a légué au musée du Louvre ou à celui du Luxembourg le portrait de Gambetta par Alphonse Legros.

A la National Portrait Gallery de Londres, sir Charles lègue quelques toiles remarquables, entre autres le portrait de M. Joseph Chamberlain par Holl, et à la municipalité de Westminster un admirable portrait de John Stuart Mill par Watts.

Sottisier :

Il est sûr qu'il était très bon musicien et qu'il adorait Mozart, Gluck, Beethoven. Mais jamais il n'a eu la prétention de se poser en virtuose, interprétant simplement la deuxième partie de violon dans les admirables quatuors de ces maîtres.

Lettre de M^{me} V^e Ingres au *Figaro*.

SAINTE-ANNE, près SLUIS. — Maison de campagne avec jardin et grand atelier à louer. Ecrire à M. DREY-DORFF, à Knoeke.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres. c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8°, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. BREITKOPF et HAERTEL,
68 rue Coudenberg, BRUXELLES

DORSAN VAN REYSSCHOOT. — **Analyse thématique, rythmique et métrique des Symphonies de Beethoven.** 1^{re} et 2^{me} symphonies. — Chaque volume bien relié, *prix net*, 7 fr. 50. — Les autres symphonies sont en préparation.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : P. BUSCHMANN, J^r

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50.
Edition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstrasse (Zehlendorf).

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. 10 francs par an.
Le numéro 1 franc " "

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Répertoire Général des Collectionneurs

publié par E. RENART, libraire expert à Paris.

SEIZIÈME ANNÉE

M. E. Renart, qui édite depuis 1893 des listes de Collectionneurs français et étrangers (prix : 15 francs), prépare un *supplément* à son dernier Répertoire, paru fin 1908. Dans le format commode d'un in-12, ce Bottin de la Curiosité donne la nature des Collections de plus de 10,000 amateurs avec leur adresse et aussi de nombreuses indications de marchands antiquaires et libraires. On y trouve en outre la liste des Bibliothèques, Musées, Archives, Sociétés savantes, artistiques, littéraires, et celle des Commissaires-priseurs de la France, de ses colonies et de l'Alsace-Lorraine. Prix : 6 francs broché ; 7 francs cartonné.

Des listes spéciales de 613 Amateurs suisses et de 1,225 Amateurs belges, classés par ordre alphabétique et groupés selon le genre de leurs collections, sont en vente au prix de 4 francs et de 7 francs. S'adresser à l'auteur, 2 rue de Lorraine, Maisons-Alfort (Seine)

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Monument Joseph Dupont (OCTAVE MAUS). — Beaux livres (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Salon de Charleroi. — L'Exposition des Beaux-Arts de Spa. — La Gare centrale (O. M.). — La Musique à Paris. — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Le Concours de Médailles. — Agenda musical. — Petite Chronique.

Le Monument Joseph Dupont.

Le monument Joseph Dupont dû au statuaire Paul Du Bois est, depuis quelques mois, érigé au théâtre de la Monnaie, sur le palier du grand escalier de droite. Il fut question de l'inaugurer officiellement, puis on renonça à la solennité des discours et aux pompes d'une cérémonie. La modestie de Joseph Dupont fut, de la sorte, mieux respectée.

Tous ceux — et ils furent innombrables en ces semaines wagnériennes surtout — qui gravirent l'escalier du théâtre ont admiré l'ordonnance harmonieuse, la sobriété et la belle tenue du monument. La composition, exécutée en marbre blanc, en est originale et d'un mouvement très heureux. A l'avant-plan, l'Art lyrique, allégorisé par une élégante effigie féminine en ronde-bosse, se découvre avec noblesse devant le médaillon du musicien, dont la ressemblance est saisissante. Au deuxième plan, deux figures de femmes symbolisent la Musique et l'Inspiration; leurs silhouettes se détachent sur un bas-relief peuplé d'autres figures, interprètes des pensées que l'Inspiration dicte à la

Musique. Sur le socle, cette seule inscription : A JOSEPH DUPONT, SES AMIS, et deux dates.

L'œuvre, l'une des meilleures qu'ait signées M. Paul Du Bois, échappe à la banalité qu'un artiste de moins de goût n'eût pas réussi à éviter. Et c'est d'autant plus méritoire que le sculpteur était tenu d'accorder son groupe avec l'architecture de l'édifice dans lequel il est encasté et de se soumettre au point de vue des dimensions, du relief, de la hauteur du socle, de l'ornementation de celui-ci, etc., à un programme strictement limitatif. D'allure largement décorative, le monument n'en est pas moins exécuté avec assez de détails pour qu'on puisse l'examiner de près : ici encore il y avait une difficulté dont l'auteur a triomphé.

Associé au début avec l'architecte Jules Barbier, M. Paul Du Bois eut le chagrin de perdre son collaborateur avant d'avoir réalisé l'œuvre à laquelle ils se donnaient généreusement l'un et l'autre. Mais dans la pensée de tous le nom de l'architecte reste uni à celui du statuaire, bien que les circonstances aient empêché l'exécution du projet qu'ils avaient élaboré de commun accord.

Il est heureux que le théâtre de la Monnaie possède ce beau mémorial. C'est là que Joseph Dupont remplit avec le plus d'éclat sa mission éducatrice. C'est là que son talent de chef d'orchestre, mûri par l'expérience, s'exerça avec la plus définitive maîtrise pendant près de vingt ans; là aussi qu'il eut la gloire, bien que sa direction théâtrale eût été courte, de mettre en scène quelques œuvres de premier ordre. Il y a plus de onze ans qu'il est mort (1) et son souvenir est encore

(1) Joseph Dupont succomba en décembre 1899.

si proche, si vivant, si dominateur, qu'on ne peut exécuter certaines pages symphoniques sans qu' aussitôt la musique évoque son image, avec son geste autoritaire et passionné. Lors de la représentation du *Crépuscule des Dieux* qui clôtura le Festival Wagner, lequel de nous n'a pas songé à lui lorsque retentirent au troisième acte les tragiques accords redoublés qui scandent le départ du cortège funèbre vers le palais de Gunther? Nul ne donna à ces secousses pathétiques et à l'admirable page qu'elles inaugurent plus de lyrisme et de douleur. Et qui ne revoit sa mimique impérieuse et expressive lorsqu'aux Concerts populaires, qu'il dirigea pendant vingt-cinq ans avec une souveraine autorité, l'orchestre attaque l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, ou la *Chevauchée des Valkyries*, ou la *Kaisermarsch*, ou telle autre pièce symphonique qu'il interprétait avec une fougue et un enthousiasme qui électrisaient l'auditoire?

Pendant un quart de siècle, Joseph Dupont — nous le rappelons ici lors de sa mort — fut le dispensateur de nos joies musicales. Tandis que le Conservatoire limitait exclusivement son domaine aux classiques, il marchait résolument à l'avant-garde. C'est lui qui rendit Wagner populaire, qui en fit connaître et aimer les œuvres avant qu'elles fussent jouées au théâtre, devançant leur exécution à Paris, à Londres et même, pour certaines d'entre elles, en Allemagne. Puis ce furent les Russes qu'il révéla à Bruxelles, la brillante École française contemporaine, les jeunes compositeurs tchèques, sans négliger les musiciens belges, auxquels il ouvrit largement les portes. Ce fut un initiateur et un apôtre, dont l'influence sur l'éducation musicale de ses contemporains a été décisive.

De même que celle des orateurs, la renommée des grands chefs d'orchestre est fragile puisque seule une tradition orale la perpétue. Le monument qu'érigèrent à Joseph Dupont de pieuses initiatives empêchera cette tradition de s'éteindre.

OCTAVE MAUS

BEAUX LIVRES

MM. J.-H. Rosny, Paul Margueritte, Edmond Jaloux.
— MM. E. Larreta et S. Crane. — M^{me} L. Delarue-Mardrus.

L'imagination de M. J.-H. Rosny aîné est un magnifique spectacle. Rien de ce qui intéresse l'humanité ne lui est étranger. Et tant est puissante sa force de reconstruction qu'il lui est aussi facile d'évoquer le monde préhistorique que la société d'aujourd'hui. Il connaît les passions de l'homme primitif comme les volontés des foules modernes. Une sorte de sérénité ardente de savant le retient sur le bord de tout jugement. Il montre et il explique. Mais parfois, comme dans *la Guerre du feu* (1),

(1) J.-H. ROSNY AÎNÉ : *La Guerre du feu*, roman des âges farouches. Paris, Fasquelle.

il semble plutôt qu'il crée, vraiment. Sur cet univers que les investigations de la science avaient péniblement reconstitué, ligne à ligne, et laissé pour nous si lointain, M. J.-H. Rosny projette soudain une telle clarté qu'il l'anime. De ce chaos de Museum, il est le Dmiurge tout-puissant. Cette résurrection a quelque chose de magique, qu'il faut admirer sans réserve. Oh! ces hommes dont les noms sont pareils à des cris ou à des gémissements, ces hommes pour qui le Feu est un être divin et plein de volontés mystérieuses, ces hommes qui font alliance avec les mammouths, ces hommes en qui naissent, dans une prodigieuse et terrible innocence, les premiers sentiments humains, les rêves de l'amour et de l'art, parmi l'inquiétude bestiale du danger de toutes choses! Il faut lire *la Guerre du Feu*. C'est un chef-d'œuvre d'intuition et de vie...

Bien peu d'écrivains, je crois, possèdent autant que M. Paul Margueritte le don de nous attendrir sur des souvenirs. Et il lui suffit pour cela de les raconter, tout simplement, sans chercher le moindre effet de littérature. Sans doute n'écrit-il pas une ligne sans éprouver lui-même cette nostalgie du passé et il en reste le long des pages assez d'effluves pour nous enivrer. Pour moi, je ne le lis jamais dans ses souvenirs sans éprouver le regret de n'avoir pas été le témoin des mêmes spectacles. Et il me semble le voir jouer lui-même dans les charades, les pantomimes, les petites pièces, si charmantes, si spirituelles, si fantaisistes, si délicatement françaises qu'il réunit dans *Nos tréteaux*. Comédies légères, faites pour enchanter l'époque des vacances, pour être représentées dans une grange que le verbe narquois et magicien de Mallarmé transfigurait :

Par un soir tout couleur de topaze et d'orange,
Leurs espoirs reflétés dans ce riche tableau,
De gais comédiens, suivant le fil de l'eau,
Ont débarqué la joie au seuil de votre grange.

Aucun toit si grossier ne leur paraît étrange,
Ils le peuvent changer vite en Eldorado,
Pourvu qu'au pli naïf qui tombe du rideau
La rampe tout en feu mêle l'or d'une frange.

Ainsi le doux concert qui cessa quand je vins
N'était pas, croyez-m'en, ô peuple de Valvins,
Le désespoir d'un veau pleurant hors de la salle,

Mais, avec ses cinq doigts, par la gamme obéis,
La chanson que du cœur d'un violon exhale
Un jeune homme de bien, natif de ces pays.

Je me souviens moi-même avoir entendu M. Paul Margueritte se rappeler devant moi ce délicieux sonnet. Je sentis ce soir-là pour la première fois me toucher ce regret qu'approfondit aujourd'hui tellement la lecture de la délicieuse préface de *Nos tréteaux* (1), qui finit si mélancoliquement :

« Puisque voici venu le temps où l'on se rappelle, ramassons vite les souvenirs, avant que le couvercle de la malle aux oripeaux se referme sur les capes rayées, les maillots vides, et les jupes légères, sur ce rien et ce tout qui est la vie passée ».

Si j'en excepte quelques poèmes en prose du *Boudoir de Proserpine*, je ne crois pas que M. Edmond Jaloux ait jamais écrit quelque chose de plus complètement désespéré que l'*Éventail de crêpe* (2). Les personnages qui ont tout pour être heureux ne font

(1) PAUL MARGUERITTE : *Nos tréteaux*. Paris, Dorbon aîné, Collection des *Bibliophiles fantaisistes*.

(2) EDMOND JALOUX : *L'Éventail de crêpe*. Paris, Pierre Lafitte.

pas, ne font jamais le petit geste qui semble si facile, de cueillir ce bonheur... On s'en irrite, mais lorsqu'on examine la valeur de cette irritation on s'aperçoit qu'elle s'adresse non plus à l'intrigue imaginée par un romancier, mais à la vie elle-même, à ses forces secrètes et inconnues dont cette intrigue nous suggère l'épouvantable fatalité. Une nonchalance mystérieuse et qui demeure mystérieuse même lorsqu'on en a pesé toutes les raisons psychologiques avouées, empêche Edouard d'avouer à Marthe son amour au moment seul où il l'aurait fallu, où Marthe y aurait répondu. Et lorsqu'il le fait, il est trop tard. Le désespoir de celle qui attendait cet aven depuis des années a enfin raison de toutes ses raisons de vivre. Que dis-je ? il n'en trouve plus et c'est la mort qui clôt le débat.

La mort !.. Rien n'est si douloureux et si étrange que cette perpétuelle hantise de la mort dans ces livres qui ne sont d'ailleurs que somptuosité, luxe et loisir. Le squelette définitif habite les chairs les plus tentantes de ces voluptueuses héroïnes, l'obsession atroce s'insinue dans les phrases les plus douces de ce style précieux et souple. *L'Éventail de crêpe* ! Pouvait-on trouver titre plus révélateur à cette histoire mondaine et désespérée ? De plus en plus le talent de M. Edmond Jaloux se resserre et se contracte autour de ses sujets. Et *L'Éventail de crêpe* marque l'apogée d'une émotion dont le *Jeune homme au masque* nous avait donné la première initiation.

* * *

Sinistre aventure que celle de ce gentilhomme espagnol que nous rapporte M. Enrique Larreta dans *La Gloire de don Ramiro* (1). C'est toute l'époque de Philippe II qui revit dans cette œuvre savante et forte, où les foules et les décors sont aussi bien traités que les personnages de premier plan. On demeure stupéfait devant la cruauté lâche et farouche de cet homme qui trahit sa maîtresse après l'avoir tant aimée et la laisse brûler sur un bûcher.. Mais tant d'autres étonnements nous tiennent ensuite que celui-là disparaît un peu dans leur foule. Cette époque de famine, de fanatisme et de sang nous est devenue tellement étrangère que nous finissons par la considérer comme dans un roman. Elle nous donne une impression esthétique, que confirment encore ici l'art subtil et riche et le scepticisme de M. Larreta.

Il est difficile de raconter comment la peur animale, qui est le premier sentiment du soldat à son premier engagement, finit, sans qu'il le sache et qu'il le veuille, par devenir de l'héroïsme. C'est une de ces émotions qu'il est de toute nécessité d'avoir éprouvée pour la décrire, mais rares sont ceux qui ont le courage moral d'avouer combien ici leur volonté fut une chose nulle et sans aucune action, à aucun moment. Stephen Crane, qui vit la guerre de Sécession, écrivit *La Conquête du Courage* (2), page extraordinaire de cruelle acuité psychologique.

Outre cette étude de soldat, qui est admirable d'un bout à l'autre, il faut louer dans ce livre le talent avec lequel est décrite la succession des engagements qui constituent ce qu'on appelle une grande bataille. Il faut avoir vu d'une façon admirable pour

(1) ENRIQUE LARRETA : *La Gloire de don Ramiro*, une vie au temps de Philippe II; traduit de l'espagnol par REMY DE GOURMONT. Paris, *Mercure de France*.

(2) STEPHEN CRANE : *La Conquête du courage*, épisode de la guerre de Sécession; traduit de l'anglais par FRANCIS VIELLÉ-GRIFFIN et HENRI-D DAVRAY. Paris, *Mercure de France*.

montrer ainsi qu'on ne voit jamais rien, que les combats qui se gagnent ressemblent à s'y méprendre à ceux qui se perdent, et que tout, dans ces questions (qui se résolvent par des morts de milliers d'hommes) n'est que confusion, désordre, affolement. *La Conquête du courage* est une des satires les plus impitoyables (avec son air de rigoureuse et froide étude de psychologie) que j'aie jamais lues sur la guerre et les illusions patriotiques qui la créent.

* * *

Le vieux proverbe réaliste qui dit qu'il vaut mieux tenir que courir apparaît dans toute sa navrante naïveté chaque fois qu'on le confronte à la vie réelle. Il vaut mieux au contraire ne pas tenir et courir après un mirage. Toujours déçu, l'espoir reste l'espoir, mais cela qu'on tient enfin après l'avoir désiré se transforme sous l'étreinte même avec une telle rapidité que l'espoir et le triomphe s'abolissent aussitôt dans une même déception sans recours.

A la rencontre d'Emmanuel Landelin, le poète, et de Laurence Feuillant, la simple et ingénue paysanne, on s'intéresse ou se passionne. On suit anxieusement les progrès de leurs amours. Ils s'aiment enfin et s'est l'apogée commune de leur double existence. Puis la vie sociale reprend son cours, emportant la maîtresse avec une irrésistible force hors des bras de l'amant, vers des destinées mondaines et glorieuses. L'amour durera, mais le bonheur de l'amour n'a pas duré une saison, et encore on ne sait pas à quel moment il fut le bonheur.

M^{me} Mardrus a raconté ce roman éternel et toujours poignant avec une simplicité toute nue et une force saisissante de persuasion. Elle possède ce don si rare de pouvoir, dans un récit tout inventé, mettre tellement de réalité que cela paraisse tout à fait arrivé et arrivé dans cet ordre. Cela s'appelle *Tout l'amour* (1) et c'est une des plus douloureuses choses qu'ait écrites cette évocatrice de l'existence des simples, hantée de rêves impossibles et courbée par la fatalité quotidienne.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LE SALON DE CHARLEROI

Les jurys d'admission et de placement du Salon d'Art moderne de Charleroi se sont réunis la semaine dernière. D'après les renseignements qui nous parviennent, l'exposition offrira par le nombre et la qualité des œuvres un vif intérêt. Une préférence étant, dans le plan adopté, accordée aux artistes wallons, une salle entière sera consacrée, dans la section de sculpture, à M. Victor Rousseau; une autre, dans la section de peinture, à M^{lle} Anna Boch; une troisième, parmi les graveurs, à M. A. Danse. Il y aura aussi un magnifique ensemble de bronzes, tableaux et dessins de Constantin Meunier qui sera le « clou » du Salon. Jamais l'œuvre du maître qui a célébré avec tant d'émotion et d'éloquence le travail des charbonnages, de la verrerie, de la métallurgie, etc. n'aura été exposé dans un cadre mieux approprié.

Les salles de « blanc et noir », particulièrement riches en dessins et en estampes de valeur (bornons-nous à citer parmi les exposants MM. Brangwyn, Pennell, Maréchal, M.-H. Meunier,

(1) LUCIE DELARUE-MARDRUS : *Tout l'amour*. Paris, Fasquelle.

X. Mellery, L. Frédéric, M. Van der Loo, J. Frison, A. Delstanche, A. Donnay, A. Rassenfosse, etc.), promettent plus d'une révélation.

Au nombre des peintres dont les tableaux seront les plus appréciés, citons MM. A.-J. Heymans, Ch. Hermans, E. Claus, L. Frédéric, E. Laermans, J. Ensor, G. Lemmen, F. Khnopff, G. Morren, A. Bastien, A. Delaunois, G.-M. Stevens, F. Baes, A. Oleffe, Thévenet, Paulus, etc.

On travaille avec ardeur au placement et la date de l'ouverture sera fixée incessamment.

L'Exposition des Beaux-Arts de Spa

La commission organisatrice des fêtes du Cinquantenaire de l'Exposition des Beaux-Arts de Spa se propose de donner à cette manifestation esthétique un exceptionnel éclat.

L'Exposition comprendra tous les genres admis d'ordinaire dans ses Salons annuels. Le Musée communal y sera adjoint, avec ses remarquables collections historiques des bois sculptés et peints, collections qui seront complétées par d'importants prêts du musée d'Ansembourg de Liège et d'amateurs particuliers, comme lors de l'Exposition de Bruxelles en 1880 et de celle de Liège en 1903. Enfin, on y appréciera un concours local d'art appliqué à l'industrie, patroné également par le gouvernement.

Outre les artistes vivants, le Salon réunira un certain nombre de peintres disparus. Des auditions musicales et des conférences artistiques seront organisées périodiquement pendant toute la durée de l'Exposition, du 16 juillet à la mi-septembre.

Pour tous renseignements s'adresser au secrétaire, M. L. Sossset, à Spa.

LA GARE CENTRALE

A la Chambre des représentants, M. Carton de Wiart s'est élevé avec raison contre les démolitions qui enlèvent à Bruxelles tout son charme pittoresque. Si, d'après lui, la jonction Nord-Midi est utile, voire nécessaire, il n'en est pas de même de la gare centrale dont la création serait une erreur, et une grave erreur. « En effet, dit l'orateur, nous avons la bonne fortune de posséder à Bruxelles deux gares situées à 2 kilomètres et demi l'une de l'autre. Elles se partagent par moitié toute l'agglomération. Toutes deux sont d'accès très facile, soit du centre, soit de tous les points de la périphérie. Je sais que si cette gare centrale a été comprise dans le projet, c'est uniquement à cause des instances de la ville de Bruxelles. Mais je crois que la ville se trompe. Au lieu d'un quartier de luxe qu'elle aurait pu et dû créer pour remplacer la Montagne de la Cour, elle aura un quartier bruyant, où on passera par nécessité, mais où on ne demeurera pas par agrément, et qui n'échappera pas au caractère interlope qui distingue les environs des gares dans toutes les grandes villes.

Oh ! je n'espère pas convaincre Bruxelles. Elle veut sa gare centrale. Mais gare aux conséquences ! Déjà on peut déplorer que, sous prétexte de Mont des Arts, on ait créé entre le haut et le bas de la ville un véritable trou, — au lieu du quartier pittoresque, caractéristique, amusant, qui s'était naturellement et logiquement formé au cours des siècles le long de notre antique Steenweg. Voici qu'on vient de jeter bas maintes constructions d'un réel intérêt : l'ancienne synagogue de la rue Ravenstein, le jardin du Serment de la rue d'Isabelle, les pignons de la rue Nuit et Jour et de la Montagne des Aveugles. Demain ce sera la chapelle Salazar, la chapelle Sainte-Anne, les « aubettes » qui font saillie à la Montagne du Parc.

Les rues ont de très sérieuses raisons d'être tortueuses dans

une ville où la différence de niveau entre certains quartiers est de 45 mètres. Et ces raisons ne sont pas d'ordre purement esthétique. Or, que fait-on ? On remplace les rues courbes, on remplace des escaliers, tels que les escaliers des Juifs et l'escalier Belliard, par des rues tracées au tire-ligne, sans souci des mouvements du sol. On oublie que les accidents physiques d'une ville régissent sa physionomie. Les villes ont leur régime, comme les fleuves ont le leur. Ce régime, on ne le contrarie pas impunément. Quand je vois ce qui se fait rue des Colonies, rue du Parchemin et au quartier de l'Université, je suis alarmé par ces procédés d'orthopédie vraiment empirique. Ne parle-t-on pas de dégager Sainte-Gudule, après lui avoir imposé déjà le voisinage d'une construction lourde et prétentieuse ? Ce serait insensé ! Heureusement, l'intervention de M. Buis, qui mieux que ses prédécesseurs et que ses successeurs, a compris et respecté la beauté de Bruxelles, nous épargnera, je l'espère, cette nouvelle faute. Mais quand la gare centrale sera faite, qu'advient-il fatalement ? On réclamera pour le service de cette gare, pour la circulation des trams, des autos et des voitures, un dégoût vers le point central et la Bourse.

En effet, le Marché-aux-Herbes n'a que dix mètres de largeur. La rue de la Colline n'en a que sept. Certes on ne touchera pas au décor classique et sacré de la Grand'Place. Mais si ce décor est vivant, c'est surtout grâce à ce réseau de ruelles simples et pittoresques qui l'encadrent, et qui établissent une transition heureuse et nécessaire entre ce passé si artistique et la banalité de la ville moderne. On amputera ce cadre. On prétendra démolir l'église Saint-Nicolas et les maisons qui y sont accolées.

Que restera-t-il du caractère et de l'histoire de la ville ? Rien. Et pour quel profit ? Pour ajouter une nouvelle gare centrale aux deux gares centrales qui existent déjà.

Je dis que cela n'est pas sage et que la postérité pourra reprocher à bon droit aux édiles bruxellois d'aujourd'hui d'avoir, sans nécessité, sans qu'ils puissent invoquer, comme Auspach a pu le faire, des motifs d'hygiène, achevé de détruire ce qui faisait le caractère, le charme pittoresque et historique de la cité bruxelloise. »

On ne peut qu'applaudir à ces paroles. Au point de vue esthétique, le projet du gouvernement est abominable. Et remarquez qu'isolés les monuments anciens n'ont plus aucune raison d'être. Ils deviennent aussi baroques que l'était, jadis, le comte de Lalaing circulant en costume du XVII^e siècle parmi les vestons et les redingotes de ses contemporains. Les protestations de M. Carton de Wiart rallieront tous les artistes.

O. M.

LA MUSIQUE A PARIS

Au dernier concert de la Société nationale de musique on a applaudi le trio pour piano, violon et violoncelle de M. Jean Cras, une œuvre nouvelle fortement pensée et bien écrite, qui fut mise en valeur par MM. Willaume, Feuillard et Ricardo Viñes.

M^{lle} Marguerite Rollet s'est montrée tout à fait remarquable dans des mélodies de Ch. Bordes et de Chausson, accompagnées par M. Marcel Labey. Cette jeune cantatrice, qu'on entend trop rarement à Paris, possède une très jolie voix et est en même temps excellente musicienne : son style est impeccable et elle sait tour à tour émouvoir et charmer.

A ce même concert, M. Ricardo Viñes fit connaître *Cerdaña*, suite pittoresque pour piano de M. Déodat de Séverac, dont la fantaisie se renouvelle sans cesse. L'œuvre, dont M^{lle} Blanche Selva donna la première audition aux concerts de la *Libre Esthétique*, a obtenu un très vif succès. Enfin, pour compléter cet intéressant programme, quatre pièces extraites des *Heures bourguignonnes* pour orgue, de M. G. Jacob, interprétées par M. Jean Vadon, et la *Fantaisie et fugue* de Liszt sur le nom de Bach, que M. Ricardo Viñes exécuta avec une maîtrise impeccable.

S.

LA MUSIQUE A LIÈGE

On se rappellera longtemps le dernier concert dirigé par M. Debeve, tant pour son beau programme que pour l'exécution de *Wallenstein*, de *Till Ulenspiegel*, de l'ouverture de *Gwendoline* et du concerto pour violon de Beethoven, dans lequel Fritz Kreisler atteignit la perfection du style, ce qui implique toutes les qualités de la technique; son entrée simple et aisée, sa transition entre l'*adagio* et le *final*, discrète, neuve, d'intentions très justes, l'admirable et constante précision du rythme sont des détails à signaler entre cent autres. Son triomphe se compléta par du Martini, du Couperin, du Tartini et une romance de sa composition, suivie du *Tambourin chinois*, écrit pour sa fantastique virtuosité.

Le public affluait ce soir-là, malgré la multiplicité des conférences, des séances cinématomusicales, des représentations théâtrales; le succès n'en fut que plus ardent. Un bon point à ce public.

Grosse foule aussi à la Fête Grétry. La maison qu'habita dans son enfance le compositeur liégeois va devenir Musée Grétry; c'est à cette occasion qu'un bouquet de ses œuvres a été gentiment présenté à ses compatriotes par l'*Œuvre des artistes*, grâce à l'activité de son président, M. Hogge-Fort. On a pris surtout les pièces orchestrales dirigées par M. L. Chârlier, les scènes du *Tableau parlant* où, à côté de M. Forgeur, excellent dans *Cassandra*, se distinguèrent Mme Francis et Mlle Radino, un air de l'*Amant jaloux* que détailla avec grand talent Mlle Heldy, enfin un duo de *Richard Cœur-de-Lion*, chanté en un beau style par MM. Dejaradin et Vissers. Le Choral a *capella* liégeois chanta trois chœurs avec humour; mais les dispositions de l'estrade ne se prêtaient pas aux belles sonorités.

Les récitals organisés par Mme Mockel avec le concours de Mlles Stévert et Huberti eurent le même succès à Liège qu'à Bruxelles. M. Sand analysa la vie de Schubert avec finesse; M. Destrée fut le chantre éloquent de Schumann.

Le dernier concert Dumont-Lamarche était consacré au 6^e quatuor de Beethoven, très finement interprété par le Cercle Piano et Archets, à la Sonate en *ré* maj. de Haydn, dans laquelle M. Jaspas se fit applaudir en compagnie de M. Maris, notre habile violoniste. Le quintette de Franck enleva enfin les bravos du public.

M. Jaspas dirigeait deux jours après au Conservatoire une audition entièrement composée d'œuvres de Mendelssohn. La fermeté de son geste, la clarté qu'il obtient de ses jeunes exécutants dans les *allegro*, les nuances qu'il réclame d'eux sont dignes des plus sincères éloges. Mlle Dosogne joua avec beaucoup de brio et d'élégance une sérénade et un *allegro* joyeux pour piano. Mlle Salmon, dont la voie est dramatique, fut applaudie dans plusieurs *lieder*. Pourquoi, malheureusement, un ensemble d'œuvres si inégales — plusieurs sont franchement médiocres — en un concert qui devrait être éducatif?

La Société Bach a révélé toute l'importance du cadre et de la composition orchestrale exactement appropriée aux œuvres dans une exécution musicale; cela est surtout nécessaire pour les anciens maîtres et pour Bach lui-même, en dépit de son envergure habituelle de pensée. A cet égard M. Dwelshauvers, fondateur et directeur de la Société, a conquis l'unanimité des suffrages. Le premier concert, donné à la salle des Chiroux devant trois cent cinquante personnes avec un orchestre restreint mais choisi, procura une satisfaction exceptionnelle à tous les auditeurs. Toutes les beautés du style, les sentiments voilés d'ordinaire par la froide et vigoureuse morphologie qu'on s'obstine à réduire en texte de solfège, la passion, la vigueur, la tendresse apparurent en leur pure sincérité. On fut ému en écoutant M. Fassin dans le concerto en *mi* maj. plus qu'on ne l'avait jamais été; on s'exalta en entendant tout ce que contient de vie, de gaieté, d'éloquence entraînant, la *Fantaisie chromatique*, souvent beethovienne d'inspiration; et l'on applaudit à tout rompre Mlle Stévert qui avait su, dans la polyphonie même, trouver les éléments les plus dramatiques de son admirable interprétation.

Evidemment, l'émotion devait être irrésistible dans l'air de la *Passion selon saint Jean*: « Es is vollbracht! C'est accompli! »

Mlle Tombeur, d'une voix bien soutenue, bien équilibrée, avec des accents religieux et profonds, éveilla un grand élan de foi et de piété; et M. Vrancken, troublant aussi dans sa réplique sur le violoncelle, compléta l'évocation douloureuse du Golgotha.

Après ces secousses, il convenait de se calmer; c'est ce que produisit le *Caprice*, pittoresque et ingénu, sur le départ de Johann, le frère de Jean-Sébastien. Mlle Stévert l'interpréta avec un charme discret. Nous pouvions alors affronter les éclats de la trompette du Concerto brandebourgeois n° 2. M. Dumoulin s'y tailla un succès de virtuose hors pair. Le charme du trio pour flûte (Radoux), hautbois (Geerung) et violon (Fassin) fut savouré comme l'air frais d'une oasis, grâce à leur impeccable talent. Après les applaudissements qu'ils avaient provoqués à plusieurs reprises, une ovation s'adressa à l'orchestre et particulièrement à son chef, âme de toute l'interprétation.

Une autre soirée fut très intéressante également; les œuvres de M. Dupuis, directeur de l'École de musique verviétoise, en faisaient tous les frais. M. Jaspas, organisateur de ce juste hommage à l'auteur de *Jean Michel*, d'*Yolande*, de *Fidélaine* et de nombreuses œuvres instrumentales ou vocales, fut brillant dans la *Rhapsodie* pour violon et piano. Mlle Alice Cholet fit preuve également de beaucoup de talent dans la partie violonistique. Mlle M. Lorrain, cantatrice habile, convaincue, remua l'auditoire à force d'émotion sincère. M. Vrancken donna un caractère mystérieux à la *Légende* pour violoncelle et piano; enfin M. Delchevalerie, en une substantielle et philosophique causerie, analysa l'essence de l'âme wallonne qu'il retrouve entière chez M. Albert Dupuis.

Deux beaux récitals mériteraient encore des éloges détaillés. L'un, donné par trois charmantes artistes, Mlles Maison, Salmon et Clédina, avait fait salle comble au foyer du Conservatoire. Mlle Clédina fut surprenante dans le Concerto en *mi* maj. de Bach; un avenir brillant lui est réservé. Elle a du sentiment, comme le prouva son *Abendlied* de Schumann, et de la virtuosité, — car il en faut pour aborder la *Clochette* de Paganini.

Les qualités de style, de finesse, de fermeté que l'on apprécie chez Mlle Maison s'accroissent d'année en année; l'*Impromptu* de Schubert, une Étude de Liszt et la valse de Moskowski furent vigoureusement applaudis. Mlle Salmon se montra digne de sa réputation dans la *Vie et l'Amour d'une femme*, dans *Phydlé* et surtout dans le *Non Credo* de Widor.

L'autre récital, en dépit des mauvaises orgues du Conservatoire, fut remarquable. M. Lavoye n'a jamais été plus clair, plus impressionnant, plus inspiré dans le choix des jeux. Le concert Franck nous permit de suivre les étapes du maître et le fit aimer davantage. L'épuration de la forme, la sincérité des idées, la science augmentent, à chaque évolution, la beauté des œuvres; les trois chorals sont splendides, mais surtout celui en *la* mineur; la grande pièce symphonique et les pièces composées en 1878 pour inaugurer l'orgue du Trocadéro annonçaient les chefs-d'œuvre de 1890.

GEORGES RITTER

CONCOURS DE MÉDAILLES

Le gouvernement de la République de Cuba ouvre un concours international pour le modèle d'une médaille commémorative de la guerre de l'Indépendance cubaine. Le cahier des charges est à la disposition des artistes à la légation de Cuba, 9 rue de la Vallée, à Bruxelles, de 2 à 4 heures.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 3 h. 1/2, à la *Scola Musicae* (90 rue Gallait), troisième audition d'élèves.

Mardi 16, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de la Société chorale mixte *Deutscher Gesangverein*. Audition du *Chant de la Cloche* de Max Bruch. Solistes Mmes Schauer-Bergmann et E. Pfaff, MM. Decker et G. Waschow.

Samedi 20, à 8 h. 1/2, à la *Scola Musicae*, récital de violoncelle par M. Fernand Charlier.

Samedi 27 et dimanche 28, à l'Alhambra, festival J.-S. Bach organisé par la *Société J.-S. Bach* sous la direction de M. Albert Zimmer. Le premier jour : *la Passion selon saint Jean*. Le second jour : Grand'messe en si mineur. Chœurs et orchestre : 150 exécutants.

À Liège, mercredi 17, à 8 h., au Conservatoire, Festival Wallon aux Concerts Debefve (10^e anniversaire), avec le concours de M. Jacques Thibaut. Première audition de la Symphonie pour orchestre et violon principal de V. Vreuls. Œuvres de Grétry, Rufer, Vieuxtemps, Debefve et M^{me} Van den Boorn-Coclet.

Jeudi 18, à 8 h. 1/2, concert de l'*Œuvre des Artistes*, consacré aux compositions de Hugo Wolf et de Zöllner, par M^{lle} Tombeur et le Quatuor L. Charlier. — Le 31, à 8 h. 1/2, concert consacré à l'École russe (œuvres de Borodine, Rimsky-Korsakow, Liadow, Balakirew, Rachmaninoff, Glinka). — Le 8 juin, à 8 h. 1/2, *l'Histoire de la Valse* par M^{mes} Gôb et Philippens, M^{lle} Fede Badano, conférencière, et M. Rogister.

Ces trois séances auront lieu à la Salle communale de la rue des Chiroux.

PETITE CHRONIQUE

M. Edmond Michotte vient de faire don à l'Etat d'une collection de souvenirs, documents, autographes, portraits, etc., laissés par Rossini, dont le donateur fut l'ami. Cette collection est destinée au Conservatoire de Bruxelles, où elle sera publiquement exposée sous la dénomination de « Musée Rossini » aussitôt que la reconstruction des bâtiments vétustes du Musée instrumental permettra d'y affecter un local convenable.

M. Ed. Peltzer de Clermont a offert au Musée des Beaux-Arts de Verviers un tableau d'Alfred Stevens, *Lady Macbeth*, exposé l'an dernier à l'Exposition des galeries particulières de Liège.

La ville de Tournai va faire ériger, sur les plans de M. Victor Horta, un musée des Beaux-Arts. La construction de l'édifice est mise en adjudication publique. Le délai pour le dépôt des soumissions expire le 31 mai.

L'incendie de l'Exposition de Bruxelles a attiré l'attention publique sur le danger qu'il y a d'exposer à la destruction des œuvres d'art dont aucune somme d'argent ne peut compenser la perte. À Tournai, les organisateurs ont, à cet égard, tous leurs apaisements. Les locaux mis à leur disposition de juillet à octobre prochain ne sont pas des baraquements provisoires, mais une construction affectée depuis longtemps à l'usage de musée, abordable de trois côtés à la fois, pourvue de dégagements faciles et ne comprenant point de matériaux combustibles. Ce bâtiment présente, par conséquent, le maximum de sécurité et offre toute garantie aux exposants.

De plus, le Comité est en pourparlers avec une compagnie d'assurances pour mettre les exposants à l'abri de tous risques quelconques provenant du transport, vol, détérioration, incendie, etc.

Samedi 20 mai, à 8 h. 1/2 du soir, M. E. Berteaux fera à l'Université nouvelle une conférence sur le *Palais des Doges* (cycle des conférences sur *Venise et l'Art vénitien*; projections lumineuses).

La représentation d'*Orphée* donnée à Amsterdam, sur l'invitation de la Reine des Pays-Bas et du Prince consort, par les artistes et les chœurs du théâtre de la Monnaie a été triomphale. Un auditoire extrêmement nombreux et élégant a fait à M^{me} Croiza, à M^{lles} Heldy et Bérély le plus chaleureux accueil et les journaux hollandais se montrent unanimement enthousiastes à l'égard de l'interprétation que reçut le chef-d'œuvre de Gluck. Grand succès aussi pour les décors composés pour cette représentation par M. Delescluze, décors synthétiques inspirés des principes nouveaux qui régissent la décoration scénique.

Au programme de la prochaine saison théâtrale, la direction du théâtre de la Monnaie a inscrit le *Chant de la Cloche* de M. Vincent d'Indy. Cette très belle partition, qui remporta le prix de dix mille francs de la Ville de Paris, fut souvent exécutée dans les concerts mais n'a jamais été mise en scène, bien que des indications précises attestent l'intention de l'auteur d'en faire une succession de tableaux dramatiques.

MM. Kufferath et Guidé se proposent de reprendre aussi *l'Etranger*, du même auteur, *Guendoline*, de Chabrier, et de monter les *Enfants de roi*, de M. Humperdinck, qui, l'hiver dernier, ont fait sensation à New-York.

L'Ancêtre, de MM. C. Saint-Saëns et Augé de Lassus, sera monté l'hiver prochain à l'Opéra français de Montréal (Canada), puis au Caire et enfin en Italie. Plusieurs scènes de la province française reprendront également cette partition.

On sait, dit le *Pays noir*, que la ville de Liège a organisé récemment une Exposition des œuvres du liégeois Delcour, l'élève de Bernin et l'auteur de la fontaine de la Vierge de Liège.

Un monument lui sera élevé prochainement à Liège, à l'initiative de l'*Œuvre des artistes*. Ce monument, d'un ensemble architectural élégant, est composé d'un socle de pierre brute qui sert de piédestal au buste de Delcour par Paul Du Bois et à trois colonnes de granit surmontées de chapiteaux de bronze et d'un entablement triangulaire en pierre blanche. Sur cet entablement repose un vase sculpté.

Le monument s'élance d'une vasque circulaire entourée d'une grille forgée. Il est dû à la collaboration de l'architecte Marcellin Collin, de Spa, et de l'ornemaniste Fequer.

Le VII^e Congrès des architectes belges se réunira à Liège, au Palais des Fêtes du parc de la Boverie, les dimanche 28 et lundi 29 mai. À l'ordre du jour figure l'adoption d'un règlement pour les concours d'architecture et la fixation d'un mode d'adjudication pour les travaux.

Les congressistes seront reçus à l'Hôtel de Ville et visiteront le musée Curtius, le musée d'Ansembourg, le Palais provincial et les établissements Cockerill.

Le numéro de l'*Art Flamand et Hollandais* d'avril contient la fin de la très intéressante étude de M. Julius de Boer sur le peintre Jan Toorop. Il analyse la dernière manière du maître, et il appuie son exposé sur bon nombre de belles reproductions dans le texte et hors texte.

Une étude du grand poète et philosophe Édouard Schuré sur le poème en prose et le remarquable volume de Jean de Bère, *Au fond des yeux*; une nouvelle de Georges Rency : *Le Sacrifice*; des poèmes de Gaston Heux; un article de Charles Delchevalerie sur le peintre Auguste Donnay; une chronique politique de Franz van Kalken : *la Cité de Liège au moyen âge*, par Eugène Bacha; *Au fil des jours*, par René Feibelmar; des Lettres de Paris et de Londres, par André du Fresnois et Émile Carmaerts; les chroniques littéraires de G. Rency et de Jean de Bère : tels sont les principaux articles qu'on lira dans la *Vie intellectuelle* du 15 avril. Ce fascicule, particulièrement important (81 pages), est illustré de deux beaux pastels de Donnay et du portrait du critique et poète allemand Rehbein.

Le nouveau volume de l'anthologie *les Poètes belges* est consacré à Albert Giraud. On y trouvera les poèmes les plus beaux de l'auteur de *Hors du Siècle*, poèmes particulièrement revus pour cette luxueuse publication dirigée par W. L.-M. Thyllienne. Un portrait inédit en hors-texte et une notice bio-bibliographique complètent, comme de coutume, l'intérêt de cette anthologie.

DU GUIDE MUSICAL :

La célèbre cantatrice Marie Bréma a fondé à Londres une école dramatique et lyrique sous le titre de : Marie Bréma Orpheus Society, dans le but de préparer à l'interprétation des grandes œuvres classiques les jeunes élèves qui se destinent à la carrière théâtrale. Les jeunes filles qui suivront ce cours devront s'enga-

ger à ne signer leurs premiers engagements qu'avec l'approbation de leur directrice.

Le quatre-vingt-septième festival rhénan aura lieu cette année à Dusseldorf, du 4 au 6 juin prochain, sous la direction de M. Karl Panzner. Les grandes œuvres symphoniques inscrites au programme sont le *Messie* de Händel, *la Vie d'un héros* de Richard Strauss, le *Psaume 100* de Max Reger et la Neuvième Symphonie de Beethoven.

Une jolie lettre de Mistral publiée par le *Gil Blas*. Elle fut adressée à Gounod qui, enthousiasmé par la lecture du poème de *Mireille*, avait écrit à son auteur qu'il voulait aller en Provence pour s'inspirer du merveilleux cadre où se déroulait l'action.

Maillane, 25 février 1863.

Cher Monsieur,

Je suis ravi que ma fillette vous ait plu, et encore vous ne l'avez vue que dans mes vers; mais venez à Arles, à Avignon, à Saint-Remy; venez la voir le dimanche, quand elle sort des vêpres, et devant cette beauté, cette lumière, cette grâce, vous comprendrez combien il est facile et charmant de cueillir par ici des pages poétiques; cela veut dire, maître, que la Provence et moi vous attendons au mois d'avril prochain. Votre poète,

Frédéric MISTRAL.

Une assez piquante anecdote sur M. Leoncavallo. *Si non e vero...* Mais, après tout, pourquoi pas?

De passage à Manchester, le compositeur italien vit, racontant, sur l'affiche du théâtre, qu'on jouait *I Pagliacci*, et il lui plut d'aller entendre son œuvre dans le plus strict incognito. Il prend un fauteuil au bureau, le paie comme un vulgaire profane et s'assoit tranquillement. A la fin de l'opéra, comme le rideau tombait, son voisin, qui, pendant tout le spectacle, avait manifesté une vive satisfaction, donne libre cours à son enthousiasme et s'écrie: « Quel merveilleux chef-d'œuvre! » Une idée baroque passe par la tête de Leoncavallo, et, pour s'amuser aux dépens de son admirateur, il se met à se critiquer lui-même: « Un chef-d'œuvre? Allons donc; vous rêvez. Je suis musicien et je crois m'y connaître. Cet opéra ne vaut rien. Si je ne craignais de vous déplaire, je prouverais que tout cela n'est que contrefaçon et plagiat. Tenez: la cavatine est prise tout entière à Berlioz, le duo du premier acte est de Gounod, le final une mauvaise copie d'un final de Verdi, et c'est ainsi d'un bout à l'autre. »

Le lendemain, à la gare, avant de monter dans le train, le compositeur achète un des principaux journaux de Manchester, et que voit-il, imprimé sur la manchette en lettres colossales? « L'opinion du maître Leoncavallo sur ses *Paillasses*. — Les aveux d'un plagiaire. — Confession complète d'un musicien dépourvu de toute originalité. » Le voisin du compositeur était un journaliste qui l'avait reconnu et qui avait pris au sérieux toutes ses déclarations. M. Leoncavallo en a encore des sueurs froides. Il s'est juré de ne plus dire de lui que ce que lui-même en pense et ce qu'il voudrait que les autres en crussent.

Pour améliorer sa situation par une fonction honorable et lucrative sans quitter ses occupations actuelles, s'adresser à l'*Argus de la Presse* (33^e année d'existence), rue Bergère, 37, Paris.

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LÉOPOLD, 2
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS: 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

SAINTE-ANNE, près SLUIS. — Maison de campagne avec jardin et grand atelier à louer. Ecrire à M. DREYDORFF, à Knocke.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique: **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la Collection des Grands Artistes des Pays-Bas

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres: c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix: broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez DURAND & C^{ie}, éditeurs,

4, place de la Madeleine, PARIS

POLDOWSKI. — **Trois mélodies** sur des poésies de PAUL VERLAINE. 1. *Dimanche d'avril*; prix net : 2 fr. — 2. *Bruxelles*; prix net : 1 fr. 75. — 3. *En sourdine*; prix net : 1 fr. 75.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

269, rue Saint-Jacques, PARIS

En dépôt à Bruxelles chez BREITKOPF ET HAERTEL

- I. ALBENIZ. — **Azulejos** pour piano (œuvre posthume terminée par E. Granados). — Prix net : 3 francs.
- PAUL LE FLEM. — **Le Chant des Genêts**, suite pour piano. I. *Entrée des binious*. — II. *Vers le soir*. — III. *Autour d'un conte*. — IV. *Pour bercer*. — V. *Ronde*. — Prix net : 3 fr. 50.
- ID. — **Quatre mélodies**, chant et piano. I. *Mandoline* (P. VERLAINE). — II. *Soleils couchants* (ID.). — III. *Le Grillon des Foyers* (D. THALY). — IV. *Clair de lune* (L. EVEN).
- ID. — **Crépuscule d'Armor**, chœur pour voix de femmes (chant et piano). — Prix net : 2 fr. 50.
- MARCEL ORBAN. — **Dix petites pièces enfantines** pour les jeunes pianistes; préface de Blanche Selva. — Prix net : 4 francs.
- ID. — **Six pièces brèves** pour le piano. 1. *La Basse-cour*. — II. *Le Rouet*. — III. *Départ pour la fête*. — IV. *Danse*. — V. *Tristesses-Souvenirs*. — VI. *Les Sorcières*. — Prix net : 4 fr. 50.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon de Printemps (FRANZ HELLENS). — Un Voyageur : *M. Henry Asselin* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le XIII^e Salon de la Société des Aquarellistes et Pastellistes (F. H.). — La Première de « Tannhäuser » (trad. CH. VAN DEN BORREN). — Correspondance. — Notes de Musique : *A la Section belge de la Société internationale de musique* (CH. V.). — Publications artistiques : *Les Peintures de la Collection Chauchard* (O. M.). — Bibliographie. — Petite Chronique.

Le Salon de Printemps.

Il se développe d'année en année. Il prend des proportions imposantes et menace d'enlever aux Salons triennaux leurs derniers partisans. Il se recommande par de brillants ensembles. Pourtant, je ne pense pas que ce soit par ses proportions respectables qu'il en impose le plus. On y compte trop de tableaux, trop de sculptures; on pourrait le réduire de moitié sans qu'il perdît rien de son prestige. Le groupement, sans être absolument dépourvu de méthode, n'en est pas toujours heureux; il manque par-ci par-là d'harmonie, il est tantôt heurté, tantôt bien monotone. Mais ce sont là critiques faciles, j'en conviens; la perfection, l'unité, dans des expositions de cette envergure, ne sont pas choses aisées. Et n'est-ce pas assez si l'on rencontre, parmi maintes choses négligeables, des œuvres fortes, nouvelles, audacieuses, vaillantes? Or il y en a au Salon de Printemps, hâtons-nous de le dire, qui, d'accord avec la nature renaissante, inspirent les joies les plus lumineuses et consolent de tant de choses fanées et rabougries que le soleil semble n'avoir jamais éclairées.

Et d'abord, on s'arrête avec émerveillement devant le superbe ensemble des œuvres de Fernand Khnopff. Rarement il nous a été donné d'avoir sous les yeux un nombre aussi considérable de tableaux de ce maître. Il y a là, il est vrai, beaucoup de choses connues et déjà maintes fois admirées; mais on se plaît à les revoir ainsi groupées, et leur réunion semble leur donner un aspect de nouveauté. L'intérêt de cet ensemble va principalement aux grands panneaux décoratifs exposés ici pour la première fois. Ils révèlent, non pas une nouvelle phase du talent de Khnopff, mais quelque chose d'autre, cependant, que ce qu'il avait donné jusqu'ici, en ce sens que l'on y trouve une envergure de pensée, une puissance d'évocation que le peintre n'avait pas encore déployées. Quant au reste, c'est toujours le même art raffiné et hautain, sobre et concentré. Si l'on ne peut dire que ces grandes peintures sont profondément émouvantes, bien qu'il y ait dans leur symbolisme mystérieux quelque chose de vraiment troublant, il faut néanmoins admirer leur singulière noblesse et leur souveraine originalité.

L'art de E.-R. Ménéard est plus humain. Les panneaux décoratifs que Ménéard expose au Salon de Printemps constituent un des principaux attraits de cette exposition où l'art décoratif occupe une place prépondérante. Nul ne se plaindra du privilège accordé ici à la « grande peinture ». Il nous permet d'admirer dans *l'Age d'or, la Vie pastorale, Rêve antique*, des œuvres vraiment nobles, d'un sentiment très profond, tout imprégnées d'humanité et de poésie. On y respire une atmosphère virgilienne. Cependant il émane de ces compositions un invincible sentiment de mélancolie. D'aucuns préféreront les délicieuses pages de Maurice

Denis, d'une si fraîche et simple inspiration. Je ne sais rien de plus heureux que cet art où tout porte à réfléchir sans effort et à jouir avec aisance. Son symbolisme est familier, très sain ; ses figures, on les rencontre autour de soi, coutumièrement, et cependant on sent qu'elles prennent sous l'œil du peintre quelque chose d'entièrement nouveau. Voyez *la Vierge à l'école*, *l'Hommage à l'Enfant Jésus*, *la Communion de Jeanne d'Arc* ; ce qui fait vivre tous ces visages, ce qui anime leurs attitudes et les rend puissamment émouvantes, c'est l'harmonieux mélange du passé et du présent ; tout y est combiné en vue de renouveler l'héroïsme traditionnel dans la vie quotidienne. Aussi voit-on briller dans tous les yeux une énergie de vivre qui n'a pas besoin de grands efforts pour se manifester mais qui se trahit en des attitudes de la plus grande simplicité.

Parmi ces groupements, où l'idéal décoratif se montre sous des aspects très variés, les études de Ciambrellani revêtent un caractère moins original. Elles se recommandent par leur puissance plastique et par l'harmonieuse disposition des figures. De même les compositions de Ch. Mertens attestent un métier intrépide et un travail abondant, infatigable.

C'est encore parmi les œuvres décoratives qu'il faut compter les tableaux d'Eugène Laermans. On retrouve ici le peintre de *l'Ivrogne* en plein épanouissement de son talent. *Les Deuillants* et *Un soir de grève* sont d'hallucinantes fresques, avec des grouillements de foules saisissants qui rappellent ceux des *Émigrants*. Dans le *Paradis*, il y a une poésie mélancolique, une fraîcheur et une santé parmi de la fatigue, qui font de ce tableau quelque chose d'étrangement troublant. Et quels merveilleux paysages ! Comme on y sent àprement mêlées l'éternelle jeunesse de la nature et l'immente et mystérieuse angoisse humaine !

Les peintres de la figure sont particulièrement abondants au Salon de Printemps. Il faut nous en réjouir, puisqu'il nous est donné d'y rencontrer quelques-uns des plus prestigieux talents de l'école belge, Eugène Smits, Charles Hermans, Jacob Smits, Léon Frédéric, et d'autres encore. Dans la peinture de genre, notons spécialement les curieux essais de Ph. Swyncop, de Camille Lambert, une *Toilette* ravissante de Rassenfosse, *l'Étude de nu* d'A. Cluysenaer, le *Déjeuner* d'A. Crahay.

Comme toujours, il faut réserver une place à part à Ensor, dont l'art ne s'apparente, chez nous, à aucun autre. Parmi maintes pages curieuses, j'aime spécialement *les Toits*, composition pleine d'esprit, d'un fantastique inédit, léger, d'un coloris délicat et perlé.

Les paysagistes sont fort bien représentés. Ils exposent quelques-unes des meilleures toiles de ce Salon. L'espace m'étant compté, je ne peux que citer celles qui me paraissent les plus originales : le *Prin-*

temps de G. van de Woestyne, *Soirée monotone* de F. Beuck, *Ville Zélandaise* de Cassiers, *Derniers vestiges* de R. Gevers. *Canal* de Ch. Houben, *Gros temps* de Marcette, *La mer à Lesconil* d'A. Dauchez, les M.-H. Meunier, les Wytzman, les Stevens. Mais je m'en voudrais de ne pas m'arrêter spécialement devant les deux grandes compositions d'Edmond Verstraeten, l'un des mieux doués parmi les jeunes paysagistes belges : *Avril*, *Neige*, deux toiles admirables où le talent du peintre se manifeste avec une puissance particulièrement intense. Ces œuvres comptent parmi les meilleures qu'on ait produites en ces derniers temps dans le paysage.

L'exposition d'A. Lynen n'est pas une des moindres du Salon. Le spirituel dessinateur y groupe un ensemble important de ses productions, entre autres une série de dessins inédits pour une œuvre de Ch. De Coster, et nombre d'illustrations pour diverses œuvres, où il déploie sa verve ingénieuse et piquante.

La sculpture, bien qu'assez nombreuse, n'offre guère d'intérêt, si l'on en excepte cependant l'exquis *Buste de S. A. R. la princesse Marie-José*, de Victor Rousseau, œuvre parfaite, d'une grâce, d'une fraîcheur dignes des maîtres florentins. Détachons encore de l'ensemble un beau *Prométhée* (fragment) de F. Heuglen, *La Foi* d'A. Bartholomé, *Léda* de Ph. Wolfers, une élégante *Danseuse* de M. d'Haveloose, les médailles de G. De Vreese et les plaquettes de P. Wissaert.

Une salle entière est consacrée à l'œuvre de Ch. Van der Stappen, dont Camille Lemonnier invoqua ici, il y a quinze jours, la probe et féconde carrière.

FRANZ HELLENS

UN VOYAGEUR

M. Henry Asselin.

Très peu de voyageurs savent voir, ou du moins très peu savent décrire ce qu'ils ont vu. On dirait que, par une sorte de mystérieuse compensation, la nature n'a point voulu ajouter à leur plaisir d'avoir contemplé le monde le talent de nous retracer ce plaisir. Et le fait est que la plupart des gens qui ont eu le bonheur de visiter les lieux de l'univers dont le nom seul pour nous constitue une magique évocation ne peuvent rien nous en dire.

Certes, et surtout lorsqu'ils sont connus pour des raisons mondaines ou autres, ils ne manquent pas d'éditeurs pour les solliciter de raconter leurs souvenirs. C'est ainsi que la littérature des voyages est devenue aujourd'hui si riche. Dérisoire abondance. Jamais nous n'avons eu à feuilleter tant de livres, et aussi complètement inutiles. Je crois bien que tous les pays du monde ont été explorés... mais comme nous nous serions passés du récit de ces excursions ! Pas une impression juste, pas un morceau de style, pas une réflexion personnelle, rien. Un Bædeker. Et tout cela illustré de photographies dont on nous fait toujours remarquer combien elles furent difficiles à prendre... On ne voyage plus, on bat des records.

Nous avons pris l'habitude, par découragement, de faire crédit à ces plats écrivains en considération des contrées qu'ils essaient de décrire. Mais rien n'est si fatigant que la bonne volonté. Aussi sommes-nous tout à fait enchantés quand nous tombons sur un auteur qui raconte avec verve ce qu'il a vu, rien que ce qu'il a vu, en toute ingénuité, comme M. Henry Asselin.

Je ne sais si les lecteurs de *l'Art moderne* se rappellent un article que j'écrivis il y a quelques années sur le premier livre de M. Asselin, le *Cendrier*. L'œuvre était jeune, désinvolte, légère, avec soudain des raffinements de blasé, mais de blasé précoce, et presque toujours une adorable nonchalance, la nonchalance d'un homme qui sait si bien se tenir qu'on n'a rien à craindre de ses abandons, sinon une grâce de plus. Il y avait aussi dans le *Cendrier* de l'humour, de la poésie, de la malice, des observations justes, des paradoxes fous, des partis-pris. C'était une sorte de confession de la vingtième année, faite par un esprit un peu précieux et un cœur très délicat.

Dans *Paysages d'Asie* (1), qui paraissent aujourd'hui, je retrouve tout cela, mais plus complet, plus mûr et comme assagi par l'expérience. La qualité suprême de ces notes, à mon avis, c'est qu'on y sent l'homme à travers tous ces paysages. Et si l'on m'objectait que c'est tout naturel, puisqu'il parle à la première personne, je répondrais que cela ne prouve rien, que bien des écrivains disent *je* et que cela veut à peine dire *on*, qu'ils le font par artifice de rhétorique.

La vérité est qu'il y a bien peu de gens qui s'avouent lorsqu'ils parlent. On pourrait dire de M. Asselin ce qu'on remarque des princes qui se promènent incognito : quoi qu'ils fassent, ils ne sont pas tout-le-monde.

Même si je ne le connaissais pas, je le retrouverais dans ce livre à mille nuances où l'on voit que si son dégoût de vivre a perdu toute exagération romantique dans la façon de s'exprimer il a gagné, au contact de l'expérience des hommes et des paysages, des raisons plus profondes que masque le sourire de la résignation dégoûtée. La première image que nous ayons ainsi de l'auteur, c'est celle d'un gentleman méticuleux, froissé par les mille ennuis inhérents à tout voyage et cependant agacé chaque fois qu'il retrouve, avec le cosmopolitisme et le confort des grandes villes, le hideux idéal utilitaire d'une civilisation qu'il est allé fuir (*Modern-China*; Shanghai). Mais au-dessous de celle-là s'en dessine une autre, plus subtile et plus secrète : celle d'un rêveur, d'un poète. Mille raisons l'avaient entraîné vers ces lointains pays : besoin de ne plus voir toujours les monotones visages d'ici et d'ouïr leurs monotones pensées ; illusion que là-bas il devait y avoir, sinon la solitude, dont Villiers prétend qu'il y en aura toujours sur terre pour ceux qui en sont dignes, du moins des spectacles inconnus, une belle brassée de bois vierge à jeter dans le foyer de l'imagination.

La brièveté de ce voyage, sa rapidité, le brusque retour en disent long sur les sentiments du voyageur. Le départ, Moscou, « la ville aux cent coupes », les *Neiges de Sibérie* l'enthousiasment. Une belle illusion l'anime. Le monde s'ouvre devant lui. Puis c'est le contact avec la civilisation nipponne (*Nagasaki* minute japonaise), un instant de distraction délicieuse. Et aussitôt, l'entrée en Chine, et la lente déception commence. Avec une malice qui ne veut pourtant pas appuyer, mieux, avec une sin-

(1) HENRY ASSELIN : *Paysages d'Asie* (Sibérie, Chine, Ceylan). Paris, Hachette.

cérité simple et nue, M. Asselin nous raconte cette confrontation de poète occidental avec une société et un pays extraordinaires, si loin, si loin de nous, si choquants souvent. Sa bienveillance essaie d'être juste, d'oublier les tracasseries administratives, les rites ridicules, l'hostilité sourde de toutes choses et de toutes gens. Il s'intéresse aux spectacles de la route, s'amuse, s'exalte devant les beaux paysages. N'importe, la désillusion a commencé. C'est la féture du vase. A Tchentou, qui est le but du voyage, elle sera consommée.

Dès lors, le retour ne surprend plus. Le cycle moral du voyage accompli, n'est-il pas la seule solution ? Et rester, ne serait-ce pas se mentir à soi-même ?

Par une ironie toute philosophique, c'est en passant et déjà la fuite décidée que le poète trouve enfin la seule contrée où ses rêves eussent été d'accord avec la vie : Ceylan, le féérique Ceylan. Qu'il ferait bon d'y attendre la mort, en ayant réduit toute sa pensée à une vague méditation devant la splendeur de la nature ! Il partira néanmoins, et sur cette dernière et magnifique vision, parce qu'il est imprudent, malgré tout, de rester là où le ciel ne nous permet que l'éblouissement d'un passage.

Commencé dans l'enthousiasme, continué avec un humeur malicieux et une résignation de bonne compagnie, le voyage s'achève, si je puis dire, dans toute sa signification. En quittant le navire du retour, M. Asselin avait pris conscience de son aventure et comme résumé devant soi-même le sens de cet acte que tant d'autres commettent avec une distraction absurde.

On ne fait un voyage que pour se souvenir. C'est ce qui en constitue la poésie et la beauté. Le pays de nos rêves n'existe que toujours au delà du dernier que nous ayons vu. Lorsque nous le trouvons par hasard, tant mieux si nous y fixons notre vie, mais alors ce n'est plus un voyage. Le voyage, c'est de ne pas s'arrêter.

Du déchirement de mille départs dépend la bonne impression que nous devons garder des villes et des sites. Et c'est pour obéir à cette loi du désir plus encore qu'aux nécessités des escales que les vrais voyageurs ne s'arrêtent jamais.

Mais à courir si vite, M. Asselin n'a point perdu sa force d'observation, au contraire. Pas une page où il ne note un trait de mœurs curieux, un joli détail de paysage, une fine remarque. Il n'a point la prétention de nous apprendre quoi que ce soit de *documentaire* sur ces pays déjà tant racontés, mais à nous les décrire simplement, et dans toute la force directe de son impression personnelle, il nous donne le sentiment de quelque chose de tout neuf, de très frais, de très rare.

Ni le style, qui est d'une belle et souple venue mais sans aucun tapage ou fioriture, ni aucun autre artifice de présentation ne nous donne ici le change. Il s'agit bien de la pensée même : ses effets les plus curieux, les plus saisissants viennent de sa totale sincérité.

Par cette sincérité, par le ton ingénu et subtile des remarques, par je ne sais quoi d'étonné et de bon-enfant, par une certaine façon de toujours laisser le moi s'opposer au monde extérieur (mais sans qu'on y soupçonne de vanité), les *Paysages d'Asie* s'apparentent aux relations de voyages des navigateurs du XVII^e et du XVIII^e siècle, si joliment personnelles et souvent si poétiques. En notre siècle de livres illustrés à bon marché et d'excursions en automobile dans les lieux illustres, c'est le meilleur compliment que je puisse adresser à ce récit plein de sens sous le charme de son vif humour.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le XII^e Salon de la Société des Aquarellistes et Pastellistes.

Ce Salon est, cette année, assez froid et monotone. Il faut cependant noter les envois intéressants de Rassenfosse, R. Wytsman, Paul Dom, Binard, Bernier, Abattucci, qui, sans révéler des vues nouvelles, témoignent néanmoins d'un labeur constant et d'efforts soutenus. Mais l'apport vraiment remarquable de l'exposition est fourni par un fort bel ensemble d'aquarelles et d'eaux-fortes de J. De Bruycker. Rien de ce que cet artiste, peu prodigue, consent à montrer n'est indifférent. Il expose cette fois une grande aquarelle, *Marché du vendredi*, qui est bien une des œuvres les plus étonnantes qu'il nous ait été donné de voir depuis longtemps dans ce genre. Dessin étrangement suggestif. Chaque trait contient une intention, chaque objet est animé par l'esprit du dessinateur. Le détail est spirituel, plein de sous-entendus sarcastiques, de drôleries. Le coloris est non moins étrange. Sur le fond gris et monotone des vieux murs, les tons criards des vêtements et des objets se détachent, formant un contraste violent, animant la tristesse de l'atmosphère. Il y a une grandeur incontestable dans tout cela, et une puissance de vision qui déconcerte.

Citons encore, parmi les envois intéressants, les paysages lumineux de M. Guilbert, les pastels de R. Gevers et quelques eaux-fortes curieuses de R. Van Bastelaer, M. Van der Loo et A. Delstanche.

F. H.

La Première de « Tannhäuser ».

M. Istel a publié il y a quelques mois dans *Die Musik* (X^e année, n^o 1) des extraits fort intéressants des notes journalières que rédigea Marschner à l'occasion d'un voyage qu'il fit à Paris, avec sa femme, peu de temps avant sa mort.

L'un de ces fragments, dont nous donnons ci-après la traduction, consiste dans le compte rendu de la première de *Tannhäuser* à Paris, le 13 mars 1861. Il est piquant de voir le musicien qui avait été l'un des premiers inspirateurs de Wagner jeune montrer une sorte d'indifférence narquoise vis-à-vis de l'accueil inouï qui fut réservé au chef-d'œuvre :

« Quand nous arrivâmes dans la loge, juste en face de la scène, l'ouverture avait déjà commencé. La salle était archicomble et les toilettes brillantes. A la fin de l'ouverture, succès. A mon grand étonnement, la claquette était là et remplissait son office. Le rideau se lève et le décor est applaudi : un chœur barbare (*wüst*) et une musique de ballet encore plus barbare se font entendre. On commence à s'agiter. Finalement le ballet cesse et Tannhäuser se détache des bras de Vénus et commence à chanter des chants sauvages. On s'agite de nouveau. Enfin, changement de décor, campagne aux environs de la Wartburg. On applaudit le décor. Mais lorsque Tannhäuser tombe à genoux, quelques rires éclatent, sans persistance toutefois. Un jeune berger chante et prélude. Les pèlerins descendent de la montagne : de nouveaux rires éclatent dans la salle, plus fort cette fois. On voit que le public s'ennuie : il tousse ou fait des efforts pour tousser, et lorsqu'à la fin des chiens entrent en scène un rire inextinguible s'élève après le baisser du rideau. Déjà à ce moment, c'est-à-dire après le premier acte, et à juger d'après les conversations du foyer, il faut considérer l'opéra comme voué à l'insuccès le plus complet.

Deuxième acte. La marche et le chœur plaisent énormément et l'on crie « bis ». Pendant le concours de chant, il est facile de voir que l'ennui s'empare de nouveau de l'assistance. Certes Elisabeth (Saxe) chante fort bien (de même qu'avant cela la Tedesco, Vénus) et se voit applaudir ; mais cela ne sert à rien car tandis que Niemann (1) se laisse tomber à terre pour la seconde fois, les rires éclatent et s'adressent cette fois à la loge de la princesse de Metternich qui a tant fait pour pousser Wagner : c'est à tel point que la noble dame est obligée de quitter sa loge. Niemann n'est pas en bonne forme : on l'entend à peine. A la fin de l'acte, applaudissements (claquette) et sifflets.

Pendant le prélude du troisième acte, où des accords parfaits se répètent continuellement dans l'aigu, l'on s'agite derechef. Décor et éclairage d'Elisabeth très beaux. Mais cela n'empêche que l'agitation recommence à se manifester bruyamment. Lorsqu'enfin Elisabeth quitte lentement la scène et que Wolfram s'assoit tranquillement, un rire vraiment homérique s'élève, auquel l'empereur et la cour tout entière prennent part. Puis vient le *Chant du soir* ou *Romance à l'étoile* de Wolfram, que Morelli chante d'une façon vraiment ravissante ; tonnerre prolongé d'applaudissements. Niemann arrive en scène à pas chancelants, vêtu d'un froc brun, affreux à voir. Nouveaux rires et « Oh ! Oh ! » du public qui prévoit une nouvelle phase d'ennui. Niemann se retourne : on rit. Il chante ces paroles : « N'approche pas ! ». Éclats de rire formidables. Il s'assoit, épuisé, sur un banc : on rit de nouveau. Cependant l'on applaudit fort deux passages de son récit. Enfin, le cortège funèbre qui transporte le cercueil d'Elisabeth s'approche : on rit, et lorsque Tannhäuser se laisse tomber auprès du corps d'Elisabeth et le tient embrassé, on rit de nouveau.

La représentation de l'opéra s'est terminée vers minuit. A part quelques détails (par exemple : les musiciens de la scène n'étaient pas bien d'accord avec ceux de l'orchestre quant à la mesure), l'œuvre fut fort bien exécutée sous la direction de Dietsch ; l'on chanta fort bien et avec beaucoup de zèle. Ce fut Morelli qui obtint le plus beau succès comme chanteur. Niemann parut tout à fait insignifiant : les bonnes dames de Hanovre ne me croiront pas, mais c'est pourtant bien comme je le dis !..... »

(Trad. CH. VAN DEN BORREN).

CORRESPONDANCE

Liège, 11 mai 1911.

Monsieur le Directeur,

Très heureuse d'apprendre la nomination de M. Tinel comme commandeur de la Légion d'Honneur, je m'étonne qu'en sa générosité la France n'ait pas pour M. Sylvain Dupuis un petit bout de ruban alors qu'il s'est dévoué AMPLEMENT aux compositeurs français en créant au théâtre de la Monnaie, avec le talent et la conscience que vous lui connaissez, la *Glu* de Gabriel Dupont, l'*Étranger* de Vincent d'Indy, *Éros vainqueur* de Pierre de Bréville, *Ariane et Barbe-Bleue* de Paul Dukas, *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy, le *Roi Arthur* d'Ernest Chausson, *Louise* de Gustave Charpentier, et qu'il a dirigé personnellement dans les concerts, soit à Liège, soit à Bruxelles, un grand nombre

(1) L'acteur qui joue le rôle de Tannhäuser.

d'œuvres symphoniques de compositeurs français à leurs débuts, inconnus à l'époque où il les fit exécuter et pour la plupart célèbres aujourd'hui : le *Chant de la cloche* de Vincent d'Indy, l'ouverture de la *Princesse Maleine* de Pierre de Bréville, les symphonies d'Ernest Chausson, d'Albéric Magnard, de J. Guy Ropartz et d'Albert Roussel, les *Nocturnes* de Claude Debussy, etc., etc. Ne serait-il pas équitable de s'en souvenir ?

Veuillez agréer, etc.

UNE FIDÈLE ABONNÉE.

RÉPONSE. Notre Fidèle Abonnée paraît ignorer qu'au point de vue des décorations les hommes se divisent en deux catégories distinctes : ceux qui les méritent et ceux à qui elles sont données.....

NOTES DE MUSIQUE

A la Section belge de la Société internationale de musique.

Les circonstances avaient empêché jusqu'à présent le groupe de Bruxelles de la S. I. M. d'organiser, au cours de cette saison, une séance de musique ancienne. Les trois premières auditions qu'il avait données pendant l'hiver avaient, en effet, été consacrées à l'audition des œuvres de trois compositeurs français contemporains, MM. Paul Dupin, Tournemire et Mouquet. Voici qu'il vient de prendre sa revanche et de clôturer brillamment le cycle de ses séances par une conférence des plus attrayantes sur les *Débuts de l'oratorio*, illustrée par des exemples musicaux inédits pour la plupart et présentant un vif intérêt tant au point de vue esthétique qu'historique.

Le conférencier était M. Charles Martens, qui possède la matière à fond et en développe les principaux aspects avec une concision, une élégance et un charme des plus communicatifs. Ses idées personnelles témoignent, au surplus, d'une compréhension profonde de tout ce qui touche à l'esthétique musicale et contribuent pour une large part à faire pénétrer plus avant dans l'intelligence des œuvres musicales qui lui servent d'exemples.

M^{me} Emma Beuck avait assumé la tâche délicate de mettre au point les divers morceaux inscrits au programme. Elle l'a fait avec un soin, une conscience et un souci du style et de l'expression dignes des plus vifs éloges.

La partie musicale débuta par deux humbles *laudes spirituelles* à trois voix, *a capella*, qui se chantaient, à la fin du XVI^e siècle, dans les oratoires fondés à Rome par saint Philippe de Néri, ses disciples et ses successeurs : petites œuvres édifiantes par leur piété si sincère et leur mysticisme fait de grâce et de tendresse. M^{lles} Renée de Madre, Linter et Willia et M. Vander Borghet en donnèrent une interprétation parfaite de goût et de simplicité.

M. Vander Borghet chanta ensuite, de son admirable voix de baryton, le récit du *Temps*, par lequel commence la célèbre *Rappresentazione di Animu et di Corpo* d'E. del Cavaliere : évocation sublime et terrible du Jugement dernier, transposition prestigieuse du *Dies iræ* dans le style dramatique florentin de la fin du XVI^e siècle, portique majestueux qui s'ouvre sur le mystère allégorique et pourtant si vivant que constitue l'œuvre de Cavaliere. M. Vander Borghet rendit avec une allure magnifique le sentiment sur humain de ce récit.

Dans le *Dialogue du Christ et de la Samaritaine*, de Fr. Anerio (1619), œuvre d'une conception audacieuse et originale, il chanta le rôle du Christ avec une grande noblesse d'accent et une onction profondément pathétique; M^{me} Renée de Madre — la Samaritaine — lui donna la réplique de la manière la plus séduisante. L'adorable trio, rythmé *alla Moresca*, qui clôt le dialogue et exalte « l'eau claire de la divine grâce », reçut une interprétation exquise de fraîcheur et de légèreté de la part de M^{lles} de Madre et Willia et de M. Roberti (1).

(1) Le *continuo* des œuvres de Cavaliere et d'Anerio a été réalisé par le signataire de ces lignes.

Puis nous entendîmes le dialogue spirituel, l'*Ange et le Pêcheur* du liégeois Henry Dumont (1610-1684), grandiose fresque musicale d'une splendide envolée et d'une vigueur d'expression qu'accentue encore la manière de chanter de M^{lle} Linter — un ange à la voix pénétrante, richement timbrée et profondément expressive — et de M. Vander Borghet, — un pêcheur d'une émouvante contrition.

M^{me} de Madre unit la parfaite musicalité de son interprétation et sa compréhension éminemment plastique du style d'oratorio dans la sublime cantate de Schütz, *Je veux louer sans cesse le Seigneur*, à laquelle elle donne un élan et une force de conviction de l'effet le plus prenant. Mais elle se surpassa peut-être encore dans la façon poignante dont elle rendit la déploration — d'une beauté toute grecque — de la fille de Jephthé, de Carissimi. Ici, l'éducation est si parfaite entre la nature de l'artiste, d'une part, et le style et le sentiment de l'œuvre, d'autre part, que l'on pourrait difficilement imaginer un rendu plus proche de l'idéal. Le chœur qui suit cette lamentation et termine l'oratorio occupa la fin de la séance et, merveilleusement mis au point comme il l'était, il laissa l'auditoire sous l'impression d'un charme indéfinissable.

N'oublions pas d'associer au succès de cette belle séance M^{me} Tiny Béon, qui dépensa sans compter son beau talent d'organiste et de claveciniste comme accompagnatrice; M. Béon qui dirigea les ensembles vocaux; l'excellent groupe de choristes qui chanta le chœur-final de *Jephthé*, et les deux violonistes (M^{lle} Schellinckx et l'une de ses élèves), dont le concours assura à ce dernier morceau un élément complémentaire de succès.

CH. V.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Les Peintures de la collection Chauchard, quatre-vingts reproductions en héliogravure par la maison Ad. Braun et C^o d'après les tableaux de Corot, Daubigny, Decamps, Delacroix, Diaz, Jules Dupré, Fromentin, E. Isabey, Ch. Jacque, E. Meissonier, J.-F. Millet, Th. Rousseau et Troyon. Texte de JEAN GUIFFREY. Paris, Plon-Nourrit et C^o.

« Nous ne voyons plus ce qu'un tableau de Daubigny ou de Rousseau, de Corot ou de Millet renferme de révolutionnaire et d'agressif. L'art de ces maîtres, basé sur l'observation délicate et la sincérité, nous paraît bien calme et nullement combatif. Fallait-il donc que l'art de leurs adversaires fût conventionnel et factice pour se sentir troublé, menacé de mort par cette recherche si simple et si honnête, cette expression si haute et si noble de la nature et de la vérité ! »

C'est par cette réflexion que M. Guiffrey termine la très belle étude qu'il a écrite sur la collection Chauchard et qui accompagne, dans la publication de grand luxe qu'a éditée récemment la librairie Plon, les quatre-vingts héliogravures reproduisant les pièces capitales de la collection.

En remplaçant les noms cités par ceux de Manet, de Claude Monet, de Renoir et de Degas, la même observation pourra être faite par le futur commentateur de la collection Camondo ; et quelque jour, dans un avenir qui pourrait bien n'être pas lointain, ce seront Cross, Vuillard, Van Rysselberghe, Bonnard, Maurice Denis qui seront opposés aux adversaires dont l'art conventionnel et factice, etc. (voir ci-dessus).

Mais ceci nous écarte de la collection Chauchard. A tous égards, celle-ci méritait l'hommage qui lui est rendu. On trouvera dans l'ouvrage que lui consacre la maison Plon d'intéressants détails sur chacun des tableaux qui la composent, sur la date où ils furent acquis, sur les galeries diverses par lesquelles ils passèrent. Documentaire, anecdotique et critique, le texte de M. Guiffrey sera lu avec fruit par tous les curieux d'art. Quant aux illustrations, elles sont de tout premier ordre. O. M.

BIBLIOGRAPHIE

C.-F. RAMURY : *Aimé Pache, peintre vandois*, roman. (Paris, Arthème Fayard). — M. Ramury est le remarquable auteur de *Jean Luc persécuté* et de *Le Village dans la montagne*. On retrouvera dans *Aimé Pache* les qualités savoureuses et fortement populaires de ses autres œuvres. C'est l'histoire, toute simple, sans fioritures ni réflexions, d'un jeune Vandois qui vient à Paris faire la peine et que toutes les forces de la race ramènent chez lui. La description de cette lutte secrète, toute subconsciente, est de premier ordre. Et les paysages vivent d'une existence extraordinaire.

JOSÉ HENNEBICQ : *Antigone victorieuse*. (Paris, Sansot). — Dans un style de poèmes en prose, M. Hennebicq note des sensations d'Orient avec une ferveur d'homme du Nord descendu vers ces contrées de merveilles. C'est en voyageur artiste qu'il parcourt le monde des paysages, et aussi le monde des idées (dans ses contes philosophiques que traverse parfois le frisson occultiste qui animait l'œuvre de celui qu'il considère toujours comme son maître, le grand Villiers de l'Isle-Adam).

PASCAL FORTHUNY : *Isabel ou le Poignard d'argent*. (Paris, Sansot). — Tout ce qui touche à l'Espagne devient aussitôt tellement plein d'ardeur et de vie que, même en maintenant ses héros dans une attitude où l'on soit forcé de considérer les symboles qu'ils représentent, M. Forthuny ne leur a pas enlevé une parcelle de leur vitalité forcée. Pays terrible où les idées s'incarnent si vite et sont le sang même des hommes qu'elles ont conquis.

Le Souvenir de Charles Demange. (Paris, *Mercur de France*). — Recueil de toutes les opinions demandées à quelques intellectuels du moment sur le style et surtout l'âme de ce jeune homme qui était tout intelligence et que peut être l'intelligence, par des détours mystérieux, tua.

ARMAND FOURREAU : *Le génie gothique*. (Paris, Sansot). — Étude des plus remarquables sur notre peinture gothique, si peu connue au fond, et d'une manière générale sur le génie gothique. M. Armand Fourreau insiste surtout sur l'influence profonde, inconsciente, réelle de l'art gothique sur l'art moderne français. Idée juste et féconde, et faite pour ravir M. Adrien Mithouard.

ABEL LETALLE : *Idées et figurations d'art*. (Paris, Sansot). — Mélange, peut-être un peu trop mêlé en effet, d'études sur des artistes de valeurs bien différentes. Ce n'est pas de la critique d'art directe, mais plutôt la critique des idées suggérées à l'écrivain par les œuvres des producteurs qu'il examine. Le procédé, très littéraire, donne du vague aux opinions exprimées. Après tout, nous ne pouvons guère avoir sur l'art que des opinions.

LÉON WÉRY : *D'après l'Écclésiaste : quelques petits essais sur le mécanisme de la vie intérieure*. (Bruxelles, éditions du *Thyrse*). — M. Léon Wéry fait partie des très rares écrivains qui tentent de mériter le nom d'essayistes. J'ai parlé jadis ici même du *Stylite*. Aujourd'hui ses méditations d'après l'*Écclésiaste* continuent cette tradition. Le livre contient des pages très fortes et très philosophiques, et de déductions originales, sur la vanité, l'envers de l'idéalisme, la logique de l'injure et le sang.

NICOLAS BEAUDUIN. — J'avoue préférer de beaucoup à sa poésie (*Les deux règnes*, publiés à Paris par les *Rubriques nouvelles*, sont vraiment d'un lyrisme trop vague malgré son ampleur) les critiques de M. Nicolas Beauduin. La plaquette qu'il appelle : *l'Évolution de Maurice Barrès* (Paris, éditions des *Rubriques nouvelles*) est très pénétrante et très nuancée. M. Henry Maassen, par contre, m'a tout l'air de préférer les poèmes (*la Poésie paroxyste : Nicolas Beauduin*, Liège, éditions de la *Sauterelle verte*). Mais j'ai comme une idée que M. Beauduin, dont l'intelligence critique est vive et fine, saura quitter le paroxysme pour suivre l'art, tout simplement.

JEAN-MARIE MESTRALLET : *André Chénier*, poème dramatique; préface de PAUL MARGUERITTE (Paris, Sansot). M. Mestrallet, en vers doux et d'une allure un peu archaïque, nous raconte la douloureuse passion de l'angélique poète. Ainsi que le dit M. Paul Margueritte dans sa préface, le drame « se passe surtout dans l'idée et le sentiment, aux sources intérieures d'une pure et frémissante sensibilité ».

HÉLÈNE PICARD : *Nous n'irons plus au bois*. (Paris, Sansot). — Souvenirs d'enfance, poèmes familiaux, d'allure un peu lente et trop classique, non sans émotion cependant.

GEORGES GOFFIN : *Variations, poèmes en prose*. Introduction de M. ALBERT BONJEAN. (Bruxelles, éditions de la *Belgique artistique et littéraire*). Proses juvéniles, pleines de ces grands sentiments d'ardeur et de désespoir qui sont le propre des très jeunes gens.

SERGE EVANS : *La voix du beffroi* (Paris, éditions de *l'Île sonnante*). — Histoire, brève et charmante, d'un vieux sonneur de carillons qui apprend son art au jeune homme qui doit lui succéder. L'impression éprouvée est demi-réelle, demi-révée.

F. M.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon des Beaux-Arts de Charleroi, dont nous avons publié dimanche dernier, dans ses éléments principaux, la composition, sera inauguré (sauf retard imprévu) le samedi 3 juin.

Outre une série d'auditions destinées à faire apprécier les musiciens wallons d'autrefois et d'aujourd'hui, quinze conférences évoqueront les aspects les plus caractéristiques des manifestations de l'art dans la Wallonie, et spécialement dans le Hainaut. Et afin qu'il reste de ces entretiens mieux qu'un souvenir, chaque conférencier a été prié d'écrire un résumé des idées qu'il développera. Ces analyses, réunies en volume, formeront une sorte de Livre d'or de l'Art wallon.

Voici les noms des conférenciers et le titre des sujets qu'ils traiteront : M. Camille Lemonnier, *le Hainaut, terre d'art et de travail*; M. Marcel Laurent, *l'Architecture en wallonie et spécialement dans le Hainaut*; M. Ernest Verlant, *la Contribution wallonne à la peinture des XV^e et XVI^e siècles*; M. G. Van Zype, *le Portrait (de Lucidel à Navez)*; M. Fierens-Gevaert, *le Paysage (de Patenier à H. Boulenger)*; M. Thiébaud-Sisson, *les Peintres des Fêtes galantes (A. Watteau et Pater)*; M. Maurice des Ombiaux, *Des Ymaigiers à Victor Rousseau*; M. Robert Sand, *les Graveurs wallons*; M. Léon Hennebicq, *les Arts industriels du Hainaut*; M. Maurice Wilmotte, *l'Ancienne littérature française du Hainaut*; M. Louis Dumont-Wilden, *les Écrivains français de Wallonie des XVIII^e et XIX^e siècles (le prince de Ligne et Octave Pirmez)*; M. Louis Delattre, *les Écrivains français de Wallonie de 1880 à 1911*; M. Ernest Closson, *les Maîtres wallons dans l'école du contre-point néerlandais*; *les Musiciens wallons du XVII^e siècle à nos jours*; M. Louis Piérard, *la Chanson populaire du Hainaut*.

Les élèves et anciens élèves de Charles Van der Stappen ont pris l'initiative d'une souscription destinée à couvrir les frais d'un monument qu'ils se proposent d'ériger à la mémoire de leur maître regretté. Un comité de patronage composé d'artistes, d'hommes de lettres, de personnalités du monde des arts, a été constitué pour seconder ce projet, qui ne peut manquer de rencontrer un accueil empressé auprès de tous les amis et admirateurs du statuaire. Les souscriptions doivent être envoyées à M. A. Crick, 64 rue Simonis, Bruxelles.

Le IV^e congrès de la Presse belge se réunira les 10, 11 et 12 juin à Charleroi. Au programme figure, le 9 juin, à 8 heures du soir, une réception par les autorités communales à l'hôtel de ville. Cette réception sera suivie d'un raout.

Le dimanche 10, à 9 heures du matin, séance d'ouverture; à 9 h. 1/2, séance de travail; à midi, visite des locaux de l'Université du travail, suivie d'un lunch; à 2 heures, séance de travail; à 7 heures, banquet offert par la Société de l'Exposition de Charleroi.

Le congrès s'occupera de la juridiction en matière de presse, des accidents du travail, de la vente des journaux dans les gares, etc.

Le lundi 11 juin aura lieu une excursion à l'abbaye d'Aulne et à Thuin. Un lunch sera offert par M. Victor Vilain, bourgmestre de Thuin.

De Paris :

L'inauguration du monument Verlaine est fixée au 28 mai, à dix heures et demie du matin. Un hommage en vers sera lu par M. Léon Dierx. M. Edmond Lepelletier, au nom du Comité, fera la remise du monument à la Ville de Paris. A 2 h. 1/2, matinée à l'Odéon, organisée par M. Antoine. On jouera *Les Uns et les Autres*. Les meilleurs artistes de Paris diront des vers de Verlaine. Des mélodies de Gabriel Fauré et Claude Debussy seront accompagnées par leurs auteurs. Un à-propos en vers de M. Ernest Raynaud terminera la matinée. Le soir, banquet sous la présidence de M. Léon Dierx.

C'est le 6 juin que sera inaugurée au théâtre du Châtelet la saison des Ballets russes que nous avons annoncée. Il n'y aura cette année que huit représentations, la troupe de danseurs et ballerines, qui triomphe en ce moment au Théâtre Costanzi, à Rome, devant être le 18 juin, à Londres où elle a été appelée pour les fêtes du couronnement du roi. Rappelons qu'il y aura deux séries de spectacles ainsi composés : 1° *l'Oiseau de Feu*, le *Spectre de la Rose*, la *Bataille de Kerjenetz*, *Sadko* et la *Péri* de M. Paul Dukas; 2° *Shéhérazade*, *Narcisse* et *Petrouchka*, la nouvelle œuvre de M. Stravinsky.

M. Léon Poirier, qui prit l'heureuse initiative de faire représenter à Paris le *Mariage de M^{me} Beulemans* (l'amusante comédie de MM. Fonson et Wicheler, après 450 représentations consécutives, continue à être applaudie tous les soirs au théâtre des Bouffes), a loué pour le mois de juin le théâtre du Vaudeville, où il fera représenter les plus célèbres opérettes viennoises : le *comte de Luxembourg* et *Amour Tzigane* de F. Lehár, *Princesse Dollar* et la *Belle Riset*, de Léo Fall, le *baron Tzigane* et *Sing viennois* de Johann Strauss, *l'Étudiant pauvre* de Millöcker et *Valse d'amour* de C.-M. Ziehrer. M. Poirier a engagé à cet effet toute la troupe du Théâtre « An der Wien » de Vienne et l'orchestre des Tziganes de la Cour, qui sera conduit par les compositeurs F. Lehár, L. Fall, C.-M. Ziehrer et par MM. Ziegler, Rusitzka et Kapperl.

Il y aura au total trente représentations, dont six de gala. La série de ces spectacles, destinés à faire connaître à Paris les opérettes viennoises telles qu'on les joue à Vienne, sera inaugurée, en l'honneur de l'opérette française, par une représentation extraordinaire de *Giroflé-Girofla* fixée au samedi 3 juin.

De grandes fêtes musicales consacrées à J.-S. Bach ont lieu en ce moment à Leipzig (20, 21 et 22 mai) sous la direction de M. K. Straube et avec le concours de M^{mes} A. Stronck-Kappel et E. Leisner, de M^{ms} M. Roemer, G. Walter, J. Messchaert, A. Stephani, R. Gmeiner, etc. Parmi les œuvres composant le programme de ce festival, citons la *Passion selon saint Jean*, divers motets, les cantates : *Sie werden aus Saba alle kommen*; *O Jésus Christ mein's Lebens Licht*; *l'Ode funèbre*; *O ewiges Feuer*; *Brich dem hungrigen dein Brot*; *Schweigt still, plaudert nicht*; *Der Himmel lacht*; *Herr, deine Augen sehen nach dem Glauben*; *Lobet Gott in seinen Reichen*; des pièces d'orgue, de piano, de chant, de violon, de violoncelle, etc. Les auditions ont lieu au Gewandhaus et à la Thomaskirche.

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LÉOPOLD, 2
◆ **BRUXELLES** ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE. DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

A la fin de l'été on organisera à Munich quelques grands concerts populaires sous la direction d MM. Mahler, Richard Strauss, Fritz Steinbach et d'autres capellmeister notoires, afin de faire connaître à la masse du public les chefs-d'œuvre de la musique chorale et de la musique symphonique.

Sous la présidence de M. Maurice Fenaille, avec M. H. Bourin comme secrétaire et M. J. Doucet comme trésorier, il vient de se constituer une Société pour l'étude de la gravure française.

L'objet de la Société est de grouper les amateurs, les collectionneurs et les érudits qui s'intéressent à la gravure française. et de publier des ouvrages documentaires consacrés à l'histoire de la gravure et des graveurs en France, depuis les origines jusqu'à nos jours. Ces publications seront réservées aux sociétaires et ne pourront qu'exceptionnellement être vendues à des personnes étrangères à la Société.

La Société se compose des membres inscrits à la fondation, puis des personnes, associations, établissements, présentés par deux sociétaires et admis par le bureau. La cotisation annuelle est de 25 francs; un versement supplémentaire de 25 francs donne droit à un exemplaire de luxe des publications et une souscription de 500 francs au titre de membre perpétuel.

Un catalogue est une chose fort précieuse dans une bibliothèque, pourvu qu'il soit scrupuleusement exact.

La bibliothèque municipale du quatrième arrondissement de Paris a le bonheur de posséder un catalogue des plus réjouissants où le lecteur apprend non sans effroi que *Samson et Dalila* a pour auteur Massenet! Louis Ménard, l'auteur de la *Morale avant les philosophes*, devient Le Ménard. Les mélodies de Schubert figurent dans le chapitre spécial de la musique sacrée, à côté des cantates de Bach et du *Requiem* de Mozart....

Une autre bibliothèque municipale classe dans la série des œuvres médicales et pharmaceutiques les *Dialogues d'Hylas et de Philonöus*, du philosophe anglais Berkeley, bien qu'il ne soit question en ce sévère ouvrage que de métaphysique. Il est vrai que les Dialogues sont suivis de cet autre titre épisodique : *Les vertus de l'eau de goudron*. Et pour qui n'a pas lu le livre, rien ne ressemble plus à un produit pharmaceutique que l'eau de goudron.

Mais voici qui dépasse toutes les douloureuses insanités amassées par messieurs les bibliothécaires en leur catalogue. *Le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* est attribué quelque part à Chateaubriand. Il y eut probablement confusion dans l'esprit du fonctionnaire entre la compilation de l'abbé Jean Jacques Barthélemy et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, de l'illustre écrivain malouin. Regrettable confusion!

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8°, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise à très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'es-sayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

SAINTE-ANNE, près SLUIS. — Maison de campagne avec jardin et grand atelier à louer. Ecrire à M. DREY-DORFF, à Knoeke.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :*
HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.
Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Le Messager des Bibliophiles

Organe mensuel
insérant les offres et demandes d'achat ou d'échange de livres et supprimant tout intermédiaire.

ABONNEMENT : 3 FRANCS L'AN

Envoi d'un numéro spécimen sur demande adressée à

M. F. MERLIN

ADMINISTRATEUR

35, rue des Francs-Maçons, Saint-Etienne (Loire).

A VENDRE : Tableau peint par HENRI LEYS et représentant *Une attaque des Gueux à Anvers*. Prendre l'adresse au bureau du journal.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprime sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Une grimace russe et un sourire français (GILBERT DE VOISINS). — Gustave Mahler (O. M.). — Poètes (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Théâtre à Paris : *le Martyre de saint Sébastien* (O. M.). — Publications artistiques : *les Estampes japonaises* (FRANZ HELLENS). — Chronique judiciaire des arts : *le Fils de Lagardère*. — Accusés de réception. — Agenda musical. — Petite Chronique.

Une grimace russe et un sourire français.

Le Théâtre des Arts vient de nous donner, avec *Niou*, (neuf tableaux de M. Ossip Dymof) et *la Nuit Persane*, (deux actes de M. Jean-Louis Vaudoier) un très copieux spectacle, mais aussi une très intéressante leçon. La pièce de M. Ossip Dymof représente un audacieux essai de théâtre moderne, novateur, singulier et hardi ; celle de M. Jean-Louis Vaudoier n'est qu'une histoire traditionnelle et dix fois contée, reprise, dans une forme classique, avec des personnages dont le seul nom fait le portrait : Arlequin, Colombine, Brighella, Sylvia, Léandre, de qui le caractère nous est connu devant que ne s'allument les chandelles, et d'autres personnages encore, de pure fiction, que l'on vit déjà dans les *Mille et une Nuits* (celles de Galland plutôt que celles du D^r Mardrus) et dans plus d'un conte de Voisenon. Il paraissait donc évident qu'à toute âme non influencée la pièce de M. Ossip Dymof donnerait une émotion nouvelle et surprenante, tandis que celle de M. Jean-Louis

Vaudoier lui ferait l'effet banal et prévu d'un agréable pont-neuf un peu trop chanté.

Or, il en fut tout autrement. Les neuf tableaux de *Niou*, les cris, les prières, les retours étranges, les coups de revolver (d'ailleurs inoffensifs), le désespoir du mari, la cruauté de l'amant, les coups de gueule du mari, les aphorismes de l'amant, les communications au téléphone (d'un tel pathétique !), les larmes du père, de la mère, de la femme de chambre, la présentation d'un lit défait, les aspirations de l'héroïne, ses caprices, ses fièvres, tout cela nous sembla déjà vu, déjà lu, déjà enduré, au lieu que Sylvia, dès qu'elle eut parlé de Venise, Brighella, dès qu'il nous eut conté le festin de don Juan, Léandre, dès qu'il souffrit d'amour, le Prince Persan, dès qu'il souffrit d'ennui, et le Docteur Bolonais, dès qu'il cueillit des simples, nous charmèrent par un charme nouveau, discret, mais enivrant comme un parfum de fleurs, et si le souvenir de Banville, parfois, nous occupa, ce fut, parmi le doux bruit des rimes, comme le souvenir d'une cascade délicieuse quand on écoute un suave jet d'eau.

Et la raison en est, me semble-t-il, fort aisée à découvrir. En voulant à toute force nous donner de l'inédit sous une forme inédite, M. Ossip Dymof s'est trouvé réduit à nous offrir des caricatures, car il n'est pas si facile d'innover. On imite en croyant inventer, on exagère une situation connue, on la fausse, on la ridiculise. Ce moyen de drame, que vous dédaignez, vous le forcez, et finissez par produire un effet de vaudeville. En est-il rajeuni ? Ce revirement qui, dans son emploi primitif, était heureux par sa lenteur et sa subtilité, vous en faites un coup de théâtre nouveau en le hâtant, en le marquant d'un trait noir... Oui, mais il perd tout

ce qui le rendait pathétique et cesse d'être humain. Ce caractère du mari pouvait intéresser lorsque vous le montriez par mille insensibles nuances indécis, hésitant entre la colère et le pardon. Il nous émouvait alors. Vous avez cru innover en le montrant dans un temps trop court, bête brute et pauvre imbécile qui supplie. Le résultat fut d'obtenir un personnage de guignol. Cela est d'autant plus à regretter que la pièce n'est pas dépourvue d'un certain talent et que M. Ossip Dymof ferait sans doute un bon vaudeville, s'il voulait seulement y condescendre. Les essais du genre de *Niou* furent déjà faits aux temps héroïques du Théâtre-libre. Nous savons ce que l'on en peut tirer. A l'époque, ils eurent leur très réelle utilité. Mais toujours il fut oisieux de recommencer un essai, pour n'aller pas plus outre.

Pour ce qui est de la forme, qu'en dirai-je ? Celle de *Niou* échappe au jugement, puisque traduite; mais, dans son texte, je crains fort qu'elle ne soit déjà d'une bien prétentieuse philosophie. Celle de *la Nuit Persane* est simplement plaisante. Elle procède parfois de Banville et souvent des comédies secondaires de Molière. J'y ai trouvé le même bon sens souriant, avec cette brusque « mise au point » du rêve qui empêche de perdre pied. Vers charmants, vers chantants, et d'une qualité bien savoureuse !

Mais hélas, de ma vie, jamais je n'entendis des gens de chair parler l'étrange langage que leur souffle M. Ossip Dymof, ce langage de jeune licencié qu'une fièvre échauffe, au lieu que je puis imaginer, malgré la transposition en alexandrins que nous en offre M. Jean-Louis Vaudoyer, une intrigue humaine, exprimée avec les phrases de *la Nuit Persane*... tout en me disant que ces gens, par un curieux hasard, n'ignorent pas la syntaxe.

Parlerai-je des décors et des costumes ? Ici l'on ne peut que louer. Dans un sujet qui ne prêtait guère, M. Maxime Dethomas nous a offert une série de tableaux parfaits, où des harmonies de tons d'une émouvante simplicité nous eussent pris le cœur si les acteurs avaient parlé moins fort. D'une chambre d'hôtel, banale à souhait, d'une vraie chambre d'hôtel, il fit une joie des yeux, et pourtant on y voyait toute la tristesse, tout le lugubre ennui du lieu de passage où chacun a couché, a dormi, où chacun peut mourir. Quant à M. Dréza, il fit pour *la Nuit Persane* deux décors exquis, d'une fantaisiste et charmante hardiesse. Je ne connais point la Perse, mais je sais qu'elle est ainsi, et je sais que Sylvia, Colombine, Léandre, Arlequin, Brighella, et leurs hôtes persans, ne se vêtirent jamais d'autre manière que ne les vêtit ce magicien délicat.

GILBERT DE VOISINS

GUSTAVE MAHLER

Souffrant d'un mal grave, Gustave Mahler était allé à Paris demander à la science la guérison qu'elle fut malheureusement impuissante à lui donner. Après des semaines douloureuses passées à la clinique, il se fit ramener à Vienne et expira sur le sol natal. Sa mort est un deuil pour l'Allemagne, qui l'avait classé parmi les deux ou trois de ses plus glorieux musiciens.

Né en Moravie, le 7 septembre 1860, Gustave Mahler eut une existence errante et mouvementée. L'exercice de sa profession le fit résider successivement à Cassel, à Prague, à Leipzig, à Hambourg, d'où il passa à Budapest et de là à Vienne où, pendant dix ans, il dirigea l'Opéra impérial. Il se laissa tenter enfin par des offres venues d'Amérique, dans le secret désir d'amasser rapidement une fortune suffisante pour lui permettre de travailler dans la retraite et d'achever son œuvre de compositeur.

Celle-ci est considérable. Elle comprend, entre autres, neuf symphonies qui marquent une volonté impérieuse de s'élever jusqu'aux sommets que seul foula le génie. Par la continuité de son effort, par le lyrisme de son imagination, par l'enthousiasme toujours renouvelé qui enflammait son cœur, Mahler mérite tout respect. Il fut âprement discuté, combattu par certains à outrance tandis que d'autres l'égalèrent aux maîtres les plus illustres. Mais ce n'est pas le moment de rouvrir ces polémiques, sur lesquelles la postérité se prononcera. Inclignons-nous devant la tombe de cet artiste qui, à cinquante ans, succombe en pleine production et en pleine lutte.

M. Th. Lindenlaub l'a défini avec sagacité en écrivant :

« Ce musicien n'était pas un musicien pur, cet artiste n'était pas rien qu'un artiste. Il portait en lui l'opiniâtre tendance de sa race, et les soucis du temps nouveau : il voulait rénover la Symphonie pour en faire une sorte de Pâque populaire. Il songeait à créer l'art musical pour la foule et par la foule. Dans son système d'art il y avait une veine du vieux messianisme juif mêlé à l'humanitarisme nouveau. Il ne fut donc pas seulement guidé par l'idée de renouveler une grande forme musicale, la Symphonie classique, et de la sauver de la rigidité scolaire et académique. C'est le fond, c'est la substance même de l'œuvre symphonique qu'il s'appliquait à changer. C'est pourquoi il prit pour point de départ la Neuvième de Beethoven où, pour la première fois, au milieu de ce dialogue entre l'âme du compositeur et l'âme du public d'élite que rassemble un concert, fait irruption ce qu'il y a de plus humain et de plus général : la Voix, le Chant, et quel Chant ! Celui de l'humanité entière qui célèbre sa joie et les espoirs d'un monde régénéré.

Ce testament philosophique et humanitaire du Prométhée de la musique, Mahler l'avait repris sans peur. Son originalité, c'est d'avoir voulu cela : traduire en musique la vie des masses dans les milieux les plus divers, et d'en exprimer tout, tout : le pittoresque populaire, la sentimentalité ingénue, la poésie familière, les aspirations confuses, les ivresses vagues. De là le caractère si mélangé, si disparate de la Symphonie de Mahler, et ce qui la distingue profondément de la Symphonie de ses prédécesseurs directs et de ses émules : son aîné, Brahms, par exemple, et son contemporain Richard Strauss. Brahms continue Beethoven à sa façon, mais le Beethoven méditatif et solitaire. C'est un sensible, qu'on a pris à tort pour un simple puriste d'académie ; il vit, mais d'une vie repliée ; il ne voit la nature qu'à travers son impressionnabilité ; la vie des autres, il ne l'exprime pas ; elle lui

échappe. Richard Strauss, somptueux et désordonné, avec tout son étalage de nouveauté extérieure, n'est pas davantage à rapprocher de Mahler. Chez Strauss, le moi est débordant, tyrannique ; c'est le d'Annunzio de la musique. La *Vie du Héros*, c'est la vie de Strauss ; *Zarathustra parle*, c'est la pensée de Strauss qui se proclame ; quand il condescend à nous ouvrir son cœur et son intimité, il faut qu'il nous étonne encore et sa *Symphonia domestica*, c'est encore lui, lui toujours. Mahler, au contraire, est tout à tous, l'homme de la foule ; il la met en scène avec ses menues joies, aimant jusqu'à son accent de terroir, ses trivialités naïves ; il s'applique à transposer en beauté — il y tâche au moins — jusqu'à ses refrains des rues et des bois, ses danses locales — les sauteries de Vienne au Prater, dans les grandes salles de bals populaires ou les guinguettes des faubourgs et de la banlieue ».

Ces observations éclairent l'énigmatique figure de Mahler et en précisent les traits. Et notre pénétrant confrère achève en ces termes le portrait : « Allemand, bien qu'Autrichien et de sang juif, Mahler devait garder un fort goût germanique. Il ne faut ni s'en étonner ni le regretter. Il a aussi le penchant à la grandeur un peu vague, à la philosophie mêlée d'une sorte de religiosité. Il a en musique des effusions à la Michelet quand il ne fraternise pas, dans son dialecte viennois, avec Gustave Charpentier, qu'il aimait fort. Il méditait une sorte de Bible musicale de l'humanité future dont il n'a écrit que les premiers feuillets. »

La Neuvième Symphonie de Mahler, récemment achevée, est encore inconnue. Il en est de même de son *Chant de la Terre*, poème pour orchestre et deux voix destiné à célébrer la communion de l'homme avec la nature. Peut-être trouverons-nous dans ces œuvres la clef d'un art qui nous demeura jusqu'ici assez énigmatique. Quel qu'il soit, au surplus, et quelque opinion qu'on professe sur son style et ses tendances, la personnalité de l'artiste s'impose à notre admiratif respect parce qu'elle exclut le mensonge, l'artifice et les concessions.

O. M.

POÈTES

La mélancolie et la noblesse habitent si profondément la poésie de M. Henri de Régnier que malgré qu'il paraisse laisser, avec élégance, des motifs tout faits et des thèmes faciles à ses imitateurs, il ne leur laisse en effet à copier que ses accessoires. L'âme reste intacte, et inimitable. Nous voyons bien (hélas trop !) de jeunes poètes suivre ses manières successives et prendre pour sujets d'inspiration ce qui n'en est chez le maître que des prétextes ; mais nous ne les voyons jamais émus de la même émotion.

Celle de M. Henri de Régnier, toujours aussi profonde, peut-être plus encore, trouve toujours pour s'exprimer, sur des modes à peu près semblables, de nouvelles paroles, et comme des images de plus en plus intérieures. Il semble que le lyrique amant tourne autour de la muette Psyché avec des gestes de plus en plus insinuants et mime autour d'elle, avec des attitudes de plus en plus retenues et comme sacrées, la douleur native qui la consume.

Pudique, lointain, très doux, le poète murmure. Ne l'écouteront que les méditatifs, les fiers et les blessés.

Je ne chanterai plus, mon cœur, tes noirs secrets,
Mais je leur sculpterai, tels que, d'or et d'ébène,
En porte la Tristesse entre ses mains de reine,
Un de ces lourds, profonds et singuliers coffrets.

Je ne livrerai plus aux passants du chemin
La clé des beaux palais de ma mélancolie,
Et ne permettrai plus qu'on cueille en son jardin
Les fruits de ma mémoire et les fleurs de ma vie.

Ne vient-il pas un temps où, sans de vains aveux,
La bouche doit se clore et la voix doit se taire,
Si même on laisse encor deviner dans ses yeux
Quelque muet tourment à jamais solitaire ?

Aussi pour les garder des regards indiscrets,
Je remets en vos mains, Silence, et vous Tristesse,
Avec tout son amour et toute sa détresse,
Mon taciturne cœur et ses sombres secrets (1).

La colère, l'intransigeance, l'indignation de M. André Spire sont encore plus fortes et plus âpres aujourd'hui dans *Vers les routes absurdes* (2) qu'elles ne l'étaient autrefois dans *Versets*. A la civilisation occidentale qu'il subit il ne pardonne rien, et sa haine étonnamment perspicace découvre dans nos habitudes les plus douces l'égoïsme fondamental qu'elles recouvrent. Une promenade dans la rue l'épouvante. De chaque pierre des maisons et de la chaussée exsude une injustice, une monstruosité sociale. Né chez le peuple hébreu à l'époque de sa puissance, il est probable que M. Spire eût été un prophète, le dénonciateur des luxes et des luxures nationales. Pour avoir un peu modifié les objets de ses ressentiments, pour être celle d'un exilé, sa révolte n'a point changé de nature : elle a simplement deux ennemis au lieu d'un : le mauvais juif et le chrétien. Le chrétien, c'est tout naturel puisque, malgré tout, il reste le maître d'un ordre de choses où le juif est toléré et vaincu.

Le mauvais juif, c'est plus subtil, mais c'est aussi très normal. C'est un traître. En s'emparant de la fortune et du pouvoir qu'elle donne, non seulement il renonce à toute sa dignité d'exilé, mais encore abdique cette sainteté, cette pureté hébraïque qui avait fait sa noblesse jadis et qui a sauvé sa race pendant les longues persécutions. Toute la dilection de M. Spire va ainsi vers le petit juif pauvre et souffreteux, écrasé de travail, victime de la machine sociale, le petit juif idéaliste et socialiste, qui croit à la raison comme à un autre Jehovah, et réaliste cependant, malgré ses élans mystiques, le petit juif qui, dépouillé de tout par la maladie et la tristesse, était redevenu vers la fin de sa vie l'Apollonien Henri Heine, le petit juif du ghetto, que chanta aussi l'infortuné Rosenfeld.

C'est à Rosenfeld d'ailleurs que s'apparente, avec ses indignations, sa sauvagerie, sa langue âpre et grinçante, ses soudaines douceurs, sa sincérité lamentable et déchirante, le poète de *Vers les routes absurdes*, un des plus authentiques que nous ayons aujourd'hui.

Le lyrisme éperdu, ardent, léger qui soulevait les premiers *Chants perdus* (3) de M. Lucien Rolmer, je ne dirai pas qu'il s'est aujourd'hui apaisé. Non, mais les motifs de son exaltation sont plus doux, plus près de nous. Hier c'étaient les grandes formes élémentaires de la nuit et du jour, les images de la mer, des nuages, des forêts, le rythme des tempêtes et de la brise. Aujourd'hui, avec le second volume des *Chants perdus* humanisée, la Muse descend des collines heureuses où elle dansait dans l'écheveaulement d'un vertige dyonisiaque et panthéiste ; et elle vient vers nous, et elle nous parle d'amour et d'amitié, elle condescend même à sourire, à railler. A cette attitude nouvelle, elle ne perd rien de sa grâce antique, elle ne s'est pas travestie. Simplement, dis-je, elle consent à s'intéresser à des choses moins éternelles et l'on sent bien, dans son sourire, l'indulgence et la nostalgie, dans ses accents quelque chose de furieux et d'invincible que contient peut-être la forme du rythme choisi mais qu'elle ne peut réduire. Et c'est ainsi que la plus furieuse Bacchante ou la plus mièvre danseuse reste animée de l'esprit de Terpsichore.

(1) HENRI DE RÉGNIER : *Le Miroir des heures*, poèmes (1906-1910). Paris, *Mercurie de France*.

(2) ANDRÉ SPIRE : *Vers les routes absurdes* (suivi de la *Grande danse macabre des hommes et des femmes*). Paris, *Mercurie de France*.

(3) LUCIEN ROLMER : *Le second volume des Chants perdus* (*les Offrandes, les Epigrammes, les Messages, les Appels*). Paris, *Mercurie de France*.

MÉNADE

Pan te soulève dans ses bras
Comme l'urne de son ivresse
Et tu dances pour les soldats,
Esclave, ribaude, déesse ;
Grappe des vignes de l'amour
Que le vent du plaisir balance,
Soleil de chair, thyrses du jour,
Ah ! danse.

Comme une mortelle douleur
L'ombre des hommes me pénètre ;
J'avais le ciel de mon bonheur
Et la nuit désole mon être ;
Je n'entends plus vivre en mon sein
L'éclair qui déchire et qui pense ;
Ai-je été mon propre assassin ?
Ah ! danse.

O fardeau rouge, ô vague d'or,
O grande chatte sans fourrure,
Danse sur ma tête qui dort,
Comme le feu sur la nature ;
Fais renaître dans tes transports
Le torrent de mon existence,
Sois la fontaine de mon corps,
Ah ! danse.

O jet d'eau qui monte du sol,
Tu pétilles et me réveilles,
Insecte sanglant dont le vol
Brûle mes yeux et mes oreilles ;
Tes mains qui s'agitent dans l'air
Me suspendent à leur cadence
Et je crois sortir de l'enfer,
Ah ! danse.

Ah ! danse comme un alcyon,
O prêtresse des Lupercales,
Je respire le tourbillon
De ta jupe et de tes sandales ;
Mon cœur ressemblait au néant,
En deviens-tu la conscience ?
Ah ! danse comme l'Océan,
Ah ! danse.

On a dit d'Hobbéma que, content de ce qu'il avait sous les yeux, il ne chercha jamais pour peindre à aller plus loin que le bout de la route qui partait de son seuil. A qui sait le voir, le plus monotone spectacle est riche comme un perpétuel voyage. On pourrait enfermer M. Julien Ochsé dans sa maison. Et toute sa vie se passerait sans qu'il désirât en sortir. Des milliers de spectacles l'y requièrent, et plus il les contemple, plus leurs significations se multiplient les unes par les autres. *Les Estampes pensives, les Miroirs, la Demeure transparente*, tels sont les titres révélateurs de ses poèmes, de ceux qu'il réunit dans son livre *Profil d'or et de cendre* (1). Et celui-ci, *l'Immobile départ*, n'est-il pas suggestif d'une œuvre entière, d'un idéal, même ? M. Ochsé trouve sans cesse de nouveaux accents, des images inattendues pour redire, pour illustrer, pour suggérer ce sentiment. Il le raffine, et ce n'est point par volonté, mais simplement parce que, à force de vivre sous cette influence léthargique et mystérieuse, il s'est confondu peu à peu avec son illusion, et il l'a si bien nourrie qu'il est devenu elle-même. Dans cette pièce que je cite, ne sentez-vous pas un peu de cette graduelle dépossession, de ce vertige insinuant :

L'ESTAMPE

Le soir ma chambre est comme un intérieur de livre
Ouvert sur une estampe obscure dont je suis
Le passant sans regard égaré dans la nuit,
Dont le temps arrêté semble cesser de vivre.

Le vent du soir, le bruit de l'averse aux carreaux,
Une lointaine voix en rythme la légende,
La page tourne avec lenteur sans qu'on l'entende,
L'image fuit ainsi qu'un reflet meurt dans l'eau...

(1) JULIEN OCHSÉ : *Profil d'or et de cendre*, poèmes. Paris, *Mercur de France*.

Et comme un voyageur mélange au paysage
Par le bruit de ses pas un secret anxieux
Qui ne le connaît pas, mélancolique dieu
Dont la prière humaine ignore le visage,
Sur le sombre feuillet où je penche mon front
Mon nom n'est pas marqué, non plus que ma pensée...
A peine suis-je ici l'ombre plus nuancée
D'un rêve que plus tard d'autres y reverront.

Il m'est très difficile de démêler les raisons qui m'empêchent d'approuver pleinement la tentative poétique de M. Chennevière (1) ; je sens comme une gêne et ce n'est point celle de l'incompréhension.

La grandeur de l'effort ? Mais je n'ai jamais prétendu limiter à la célébration de toutes petites émotions personnelles le lyrisme. Le mélange de quelques influences (M. Jammes, M. Jules Romains) ? Cela n'a aucune importance ; les influences étant faites pour être éliminées, il faut bien d'abord les absorber.

Je pense que c'est plutôt la contradiction pour ainsi dire native qui existe entre la philosophie et la poésie. *Le Printemps* est un poème philosophique et même social. Tout ce qu'il contient de pittoresque et de naturel est d'une belle venue et très vivant. Les idées seules, surtout lorsqu'elles sont formulées par les héros, sont caduques (même lorsque notre raison les approuve caduques par leur incompatibilité avec la forme poétique). Mais comme, malgré ses rythmes un peu froids, M. Chennevière possède une ferveur intérieure, une abondance, une générosité de vrai poète, il lui suffira de s'apercevoir de ce qui est chez lui superflu pour, le laissant tomber, donner plus de vie encore à ses qualités vivantes. Opération qui se fera seule, loin de toute critique pour ou contre, en toute inconscience.

FRANCIS DE MIOMANDRE

ERRATUM. Dans la Bibliographie parue dimanche dernier, on a donné pour auteur à *Aimé Pache, peintre vaudois*, M. Ramury. C'est RAMUZ qu'il faut lire.

LE THÉÂTRE A PARIS

Le Martyre de saint Sébastien, quatre actes et cinq tableaux de M. GABRIELE D'ANNUNZIO, musique de M. CLAUDE DEBUSSY (Théâtre du Châtelet, Grande Saison de Paris).

A n'envisager le *Martyre de saint Sébastien* qu'au point de vue de la magnificence de la mise en scène, qui allie à une splendeur barbare de subtiles évocations de Carpaccio et de Mantegna, à se laisser bercer au charme d'une partition raffinée dont l'archaïsme s'accorde avec les tableaux qu'elle commente, on éprouve, en assistant au nouveau spectacle dont M. Gabriel Astruc vient de doter Paris, d'agréables sensations esthétiques. L'art de M. Léon Bakst, qui combina des décors somptueux, d'heureux effets de lumière, des costumes dont la richesse le dispute à l'élégance, n'a jamais atteint de réalisation plus harmonieuse si l'on excepte celle de *Shéhérazade*, qui fut parfaite. Et certes M^{me} Ida Rubinstein, dont le souple talent de mime fut déjà apprécié précédemment dans *Cléopâtre*, donne-t-elle au personnage de l'Archer divin d'admirables attitudes, empruntées à ce que les maîtres italiens des XV^e et XVI^e siècles ont produit de plus hiératique et de plus pur. Son corps frêle d'androgyme, son mince visage fermé par une implacable volonté, ses yeux ardents, ses gestes lents et savamment mesurés la servent à merveille dans ce rôle d'ailleurs composé pour elle et, paraît-il, à sa demande. Elle est l'éphèbe mystique embrasé de désirs, « esclave de l'Amour et maître de la Mort », qui aspire de tous ses nerfs, de toute son énergie bandée comme son arc, au martyre qui couronnera son front d'immortalité. Sous son armure d'or, lorsque figée dans une immobilité extatique elle apparaît, au lever du

(1) G. CHENNEVIÈRE : *Le Printemps* (poème dramatique en trois parties et un prologue). Collection « Œuvres et jours », Paris, Figuière.

rideau, parmi les archers, devant la foule hurlante avide de supplices, elle semble la vivante incarnation du *Saint Georges* appuyé sur le tronçon de la lance dont il brisa la pointe dans la gorge du dragon, chef-d'œuvre de Mantegna qui constitue l'un des joyaux du Musée de Venise.

Mais pourquoi faut-il que ces nobles impressions soient altérées par les tirades monotones que débite l'artiste avec emphase et d'une voix gutturale ? Pourquoi ce texte obscur et redondant, à la fois précieux et vulgaire, bourré de clichés, écrit dans un français approximatif, et d'une intarissable prolixité ? Au point de vue dramatique le *Martyre de saint Sébastien* est une déception. On s'attendait à un mystère ingénu, au récit des miracles que célèbrent les verrières des cathédrales et les tapisseries des abbayes. Dédaignant ces visions naïves, M. Gabriele d'Annunzio leur a substitué un long poème dont le symbolisme conventionnel ne rachète pas le défaut d'unité et d'intérêt. En son mysticisme artificiel qui confine à l'hystérie, l'œuvre ne saurait émouvoir parce qu'elle est dépouillée de vérité, d'humanité, de passion, de tout ce qui forme le ressort essentiel d'une action dramatique.

J'entends bien que l'auteur s'est volontairement privé de ces moyens pour tenter de ressusciter — il s'en explique dans un prologue — le style des jeux scéniques du moyen âge. Mais la sensualité de son lyrisme, dont le sang et la volupté sont les sources uniques, seconde mal cette entreprise. La qualité de son imagination, qui est fertile, on le sait, n'a rien de ce qu'il faut pour faire vivre un miracle chrétien, celui-ci exigeant avant tout la ferveur d'une foi simple. Parfois un trait lumineux, une image, poétique traverse les broussailles épineuses du dialogue. Mais ces rares instants ne suffisent pas à détruire la sensation d'ennui et d'irritation que provoque l'interminable développement d'un sujet dont le caractère religieux est faussé et qui, au demeurant, tiendrait tout entier en deux ou trois scènes.

Aux côtés de M^{me} Ida Rubinstein, M^{mes} Dudley et Sergine, MM. Desjardins et Krauss ont fait de louables efforts pour galvaniser la mélodie octosyllabique dont se sert M. d'Annunzio en cette étrange conception. Mais le talent des interprètes, si parfait soit-il, demeure impuissant à conjurer l'ennui, le plus redoutable écueil opposé au triomphe des dramaturges.

De tous les collaborateurs du *Martyre de saint Sébastien*, c'est M. Debussy qui semble avoir recueilli le succès le plus indiscuté. On s'accorde à trouver sa partition fort belle, et bien qu'il soit téméraire d'asseoir sur une seule audition un jugement définitif, je suis enclin à m'associer aux éloges qui, dans toute la presse, ont salué l'œuvre nouvelle, — la plus importante que M. Debussy ait écrite depuis *Pelléas et Mélisande*. Elle marque un renouvellement des ressources employées précédemment, l'élargissement d'un style qui, sans changer de caractère, prend ici plus d'ampleur, de vigueur et de fermeté. Le prélude symphonique du premier acte m'a paru particulièrement bien venu. Pour la première fois, M. Debussy a déployé d'imposantes sonorités chorales. Il se montre habile à en varier les effets. Et si certains morceaux, — le chœur d'hommes de la fin, par exemple, — sont d'une inspiration assez banale, il est, parmi les récits que chante dans la coulisse la jolie voix de M^{lle} Rose Féart et dans tels ensembles vocaux teintés d'archaïsme, maintes pièces qui survivront à l'œuvre pour laquelle elles furent composées. La musique de circonstance est presque toujours inférieure à celle qu'on écrit avec son cœur, dans la liberté d'une inspiration que rien n'entrave. Il semble que la partition du *Martyre de saint Sébastien* échappe, au moins partiellement, à cette fatalité. O. M.

PUBLICATIONS D'ART

Les Estampes japonaises, par W. DE SEIDLITZ (1).

Il n'y a pas longtemps qu'on s'occupe de la gravure japonaise, et déjà, depuis 1895, la liste des ouvrages importants parus sur cette passionnante question d'esthétique est considérable. Après ceux de Gonse, Bing, de Goncourt, l'ouvrage de M. de Seidlitz vient

(1) Paris, librairie Hachette et C^{ie}.

ajouter une précieuse contribution aux études de ses prédécesseurs, et il est plein d'importants enseignements. M. P. André Lemoine l'a fort bien traduit. L'auteur se défend d'avoir voulu faire un ouvrage complet sur cette vaste matière, et il passe à dessein rapidement sur la période du XIX^e siècle, à laquelle on a attribué trop d'importance. C'est un des côtés originaux du livre de M. de Seidlitz, destiné à éclairer le goût du public qui ne juge souvent l'art japonais que par de douteuses gravures modernes répandues en abondance sur le marché européen. L'auteur y réussit en exposant à la fois, avec clarté et méthode, l'histoire de la peinture et de la gravure japonaises. Deux chapitres fort curieux et bourrés de faits sont consacrés à l'*Impression en couleur* et à l'*Impression polychrome*. Ensuite défilent, analysées et parfaitement mises en lumière, les principales figures japonaises du XVIII^e siècle, les Kiyonaga, les Outamaro, les Hokusai, les Hiroshigé. C'est ici le morceau capital du volume.

Comme on le voit, ce livre est mieux qu'un simple guide. L'exposition en est claire, la langue agréable ; et, rempli d'illustrations, dont un bon nombre en couleurs, l'ouvrage de M. de Seidlitz est destiné à rendre de précieux services. L'auteur y a étudié l'esthétique japonaise en artiste, avec goût et érudition, et avec sa sensibilité d'Européen, ce dont personne ne lui en voudra.

FRANZ HELLENS

Chronique judiciaire des arts.

Le Fils de Lagardère.

M. Paul Féval, homme de lettres, réclamait 5,000 francs de dommages-intérêts à une entreprise de films cinématographiques à raison du préjudice que celle-ci lui aurait occasionné en insérant dans ses catalogues de vente la mention de l'une de ses œuvres, le *Fils de Lagardère*.

La question posée devant la 3^e chambre du tribunal de la Seine était principalement une question de principe : Un auteur a-t-il la propriété exclusive du titre de son œuvre dramatique ? Est-il protégé à cet égard par la loi sur la propriété littéraire ?

Les titres, d'après le demandeur, sont, comme toute création littéraire, protégés par la loi. Quiconque usurpe un titre, frustre l'auteur d'une partie de son œuvre.

Dans la prise de possession d'un titre, a répondu l'entrepreneur de films cinématographiques, il n'y a pas de contrefaçon. Le fait ne peut constituer qu'un acte illicite susceptible de créer éventuellement une concurrence déloyale.

Le tribunal s'est prononcé en faveur de la thèse de M. Paul Féval. « Attendu, dit notamment le jugement, que la loi des 19-24 juillet 1793 qui assure la protection de la propriété littéraire doit être appliquée sans réserve lorsqu'il y a de la part de l'auteur un travail de l'esprit qui lui est propre ;

Que le législateur n'a pu, en effet, envisager tous les moyens d'édition ou de diffusion qui viendraient à se révéler dans sa formule générale de protection ; qu'il a entendu mettre l'auteur à l'abri de tout procédé susceptible de lui faire perdre le bénéfice des idées qui lui sont personnelles... »

Le principe de la propriété du titre ayant été établi, le tribunal alloue à M. Paul Féval les dépens pour tous dommages-intérêts, étant donné qu'il n'a pu établir le préjudice matériel qu'il aurait subi.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Toute la Flandre : les Plaines*, par ÉMILE VERHAEREN. Bruxelles, Edmond Deman. — *Le Miroir des Heures* (1906-1910), par HENRI DE RÉGNIER. Paris, *Mercur de France*. — *Aux lueurs de la torche*, par PAUL PRIST. Liège, Société belge d'éditions. — *Poèmes en prose*, par A. T'SERSTEVENS. Paris, A. Messein. — *Les Poèmes idiots*, œuvre posthume de MYRIAM MESTER, publiée avec une introduction par GASTON PICARD. Paris, éd. de l'*Heure qui sonne*. — *Le Livre du Dauphin*, par S. BONMARIAGE. Paris,

Bernard Grasset — *Profilis d'or et de cendre*, par JULIEN OCHSE. Paris, *Mercure de France*. — *Tandis que la terre tourne*, par CÉCILE SAUVAGE. Paris, *Mercure de France*.

ROMAN. — *La Chanson du Carillon*, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, Pierre Laffitte et C^{ie}. — *Le Mort*, roman, tragédie et pantomime, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, édition de la *Renaissance du Livre* (J. Gilletquin et C^{ie}); couverture ornée du portrait de l'auteur en deux tons. — *Haute plaine*, par HUBERT STIERNET. Bruxelles, édition de l'*Association des Ecrivains belges*. — *Un cœur blessé*, par HENRI LIEBRECHT. Bruxelles, édition de la *Belgique artistique et littéraire*. — *Bobine et Casimir*, par F.-C. MORISSEAU. Bruxelles, O. Lamberty. — *Flânes*, par EDOUARD DEVERIN. Préface de FRANZ JOURDAIN. Croquis d'EDOUARD DEVERIN et ROGER DEVERIN. Paris, chez l'auteur (65 rue Claude Bernard). — *Instincts*, par FRANCIS CARCO. Paris, *le Feu* (Union française d'éditions). — *La Jeunesse sociale* par JEAN VENABLES. Couverture de A.-D. DE SEGONZAC. Paris, Bibliothèque du *Temps Présent* (H. Falque, éditeur). — *Gazelle (Mémoires d'une tortue)* par FRANCIS DE MICMANDRE. Paris, *les Bibliophiles fantaisistes*, chez Dorbon aîné.

CRITIQUE. — *Gérard Terborch*, par FRANZ HELLENS (Collection des grands artistes des Pays-Bas). Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}. — *A propos d'un pamphlet; à Monsieur Octave Mirbeau*, par MARCEL ANGENOT. Bruxelles, Vromant et C^{ie}. — *La Questi n Louis XVII au Parlement*, rapport au Sénat par M. BOISSY D'ANGLAS. Deuxième édition, augmentée de pièces inédites et d'illustrations. Dépouilles de M. E. DAUDET, FOULON DE VAULX (H. PROVINS) et OTTO FRIEDRICH. Pièces justificatives. Paris, H. Daragon. — *Brelan d'adversaires* (études et polémiques historiques sur Louis XVII), par OTTO FRIEDRICH. Paris, H. Daragon. — *Le mal et ses origines*, par ERNEST VAN BRUYSSSEL. Paris, V. Giard et E. Brière. — *Le Livre et le Cerveau*, conférence par PAUL HÉGER. Bruxelles, Ed. du Musée du Livre. — *Le Livre dans le monde arabe*, conférence par VICTOR CHAUVIN. Bruxelles, Id. — *Nouveaux Prétextes*, par ANDRÉ GIDE. Paris, *Mercure de France*.

THÉÂTRE. — Le théâtre de Paul Claudel (première série) : *Tête d'Or*, première et seconde versions. Paris, *Mercure de France*. — *L'An mille*, drame en cinq actes, en vers, par VICTOR KINON. Paris, *Librairie générale des Sciences, Arts et Lettres*; Bruxelles, Veuve F. Larcier. — *Le Feu de la Saint-Jean (Feuersnot)*, poème lyrique en un acte de E. VON WOLZOGEN; traduction française de JEAN MARNOLD; musique de R. STRAUSS. Berlin, Ad. Furstner.

VOYAGES. — *Vers le Sphinx*, par MARCEL ANGENOT. Bruxelles, Vromant et C^{ie}.

DROIT. — Annuaire du *Journal des Tribunaux*. Bruxelles, Veuve F. LARCIER.

AGENDA MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, au théâtre de l'Alhambra, audition de la Grand-messe en si mineur de J.-S. Bach donnée par la *Société J.-S. Bach* sous la direction de M. Albert Zimmer. Chœurs et orchestre : 150 exécutants.

PETITE CHRONIQUE

La Ville de Bruxelles a chargé M. Victor Rousseau de lui soumettre un projet pour le monument qu'elle se propose d'ériger à la mémoire du bourgmestre Emile De Mot. La partie architecturale a été confiée à M. Van Neck.

Parmi les œuvres que montera l'an prochain le théâtre de la Monnaie, la direction a fait choix de *Rhêna*, drame lyrique inédit en quatre actes, et cinq tableaux, composé par M. Jean Van den Eeden, sur un poème de Michel Carré.

Récemment achevé, cet ouvrage fut très élogieusement apprécié

lors d'une lecture qu'en donna l'auteur dans l'intimité. L'excellent musicien qu'est M. Van den Eeden a trouvé en *Rhêna* un sujet dont le caractère dramatique s'accorde parfaitement avec les ressources de son inspiration musicale. Cette « première » d'un compositeur belge qui s'est recueilli longtemps intéressera vivement les artistes et le public.

M. Émile Duray, bourgmestre d'Ixelles, vient, dit la *Chronique*, de prendre l'initiative d'élever un théâtre de verdure sur le perron du pavillon Malibran.

On organisera sur ce théâtre en plein air des fêtes d'art qui, sans aucun doute, obtiendront le plus vif succès et, notamment, des ballets avec le concours des artistes de la danse de la Monnaie. Dès maintenant, on élabore le programme.

On a beaucoup parlé ces derniers temps de la fameuse collection Verwersch, léguée à l'État par son propriétaire. Cette collection contient un choix unique de pièces représentant un ensemble complet de ce qui s'est fait de mieux dans l'art céramique à Tournai. Le comité organisateur de l'Exposition rétrospective qui aura lieu à Tournai, de juillet à octobre prochains, s'est demandé s'il ne pourrait pas obtenir du Gouvernement la disposition de cette partie de la collection Verwersch. Ce serait une véritable bonne fortune que de pouvoir momentanément faire revenir ces merveilles en leur lieu d'origine et de les montrer au public dans un cadre admirable d'objets dus également au génie industriel et artistique de nos aïeux : meubles, tapisseries, cuivres, bronzes, etc. L'occasion est unique, et il a semblé au comité que rien ne devait être négligé pour réaliser ce projet. D'actives démarches ont été faites, de hautes personnalités ont été pressenties, et au point où en sont les négociations, on peut espérer qu'elles aboutiront.

Les travaux des élèves de l'École normale des Arts du dessin de Saint-Josse-ten-Noode seront publiquement exposés au local de l'École, 52 rue Potagère, les dimanche 4, lundi 5 et jeudi 8 juin prochains, de 2 à 5 h.

Répondant à une requête de la revue *l'Heure qui sonne*, Camille Lemonnier a défini Maeterlinck en ces termes : « Il est une des âmes délicieuses de ce temps; il est un très pur génie bienfaisant et clair, et qui semble avoir été délégué vers nous pour nous faire connaître une des formes les plus fines et les plus hautes de la sensibilité nouvelle ».

Dans le numéro du 15 mai de la *Vie intellectuelle*, M. Fernand Severin publie une étude très intéressante sur une page peu connue de notre Histoire littéraire; M. Louis Delattre des pages pittoresques sur le Wallon du feu; M. Paul Prist, une émouvante nouvelle : *le Victorieux*; M. Eug. Stryhagen, un article sur l'apprentissage en Belgique. On lira également dans ce même fascicule une étude de M. Henri Liebrecht sur Jef Lambeaux et *les Passions humaines*; les chroniques littéraires de M. Georges Rency et Jean de Bère, etc.

Ce numéro est illustré de la reproduction de *l'Oasis*, par Eug. Laermans, et du portrait du grand écrivain allemand Karl Weiser.

La *Bibliothèque de l'Occident* vient de publier un volume de vers de Jean Schlumberger : *Epigrammes romaines*, tiré sur papier vergé d'Arches à deux cents exemplaires. Le livre, imprimé en caractère Grasset, est orné d'un dessin de Maurice Denis, gravé en couleurs par Jacques Beltrand.

Les souscriptions sont reçues à la *Bibliothèque de l'Occident*, 17 rue Eblé, où le volume, in-16 colombier, est mis en vente au prix de dix francs.

Ma Vie, par Richard Wagner, traduction de N. Valentin, paraîtra incessamment chez Plon Nourrit et C^{ie}, éditeurs à Paris. Ces mémoires, que le maître rédigea d'après ses notes, de 1868 à 1873, forment le récit de son existence depuis son enfance jusqu'à 1864. Pour ne pas courir le risque d'en perdre le manuscrit, Wagner le fit imprimer à Bâle à un petit nombre d'exemplaires : les épreuves en furent corrigées par Nietzsche. Mais il fit jurer à l'imprimeur de garder sur cette publication le silence le plus

absolu. Après sa mort, sa famille garda si bien le secret que, jusqu'en ces derniers temps, on douta de l'existence de ces mémoires. Seuls quelques initiés savaient à quoi s'en tenir.

L'ouvrage formera trois volumes mis en souscription au prix de 7 fr. 60 chacun.

On a vendu à Londres un portrait de Mrs Robertson Williamson, par Raeburn, pour la somme de 557,000 francs. Aucun tableau n'atteignit cette année pareille enchère dans les ventes publiques.

De Paris :

Des artistes, des collectionneurs et des écrivains se sont constitués en Comité pour ériger un monument à Paul Cézanne dans cette ville d'Aix-en-Provence où il est né, où il a vécu, où il est mort. Le monument, dont l'exécution a été confiée à M. Aristide Maillol, ne sera pas une vaine effigie du peintre mais une figure symbolisant son art, et cette figure, au lieu d'être isolée de la vie populaire, sera installée au centre de la ville, près du Musée, sur une fontaine dès longtemps existante et qui restera une fontaine. Il sera inauguré en 1912.

Pour la réalisation de cette entreprise, une souscription est ouverte chez le trésorier du Comité, M. Maurice Gangnat, 24, avenue Friedland, à Paris.

En outre, une vente publique d'œuvres d'art, dont la plupart furent offertes au Comité par les auteurs mêmes de ces œuvres, a eu lieu à l'Hôtel Drouot lundi dernier.

Elle se composait de vingt-deux tableaux, dessins ou gravures, et a rapporté 10,638 francs. Parmi les œuvres qui ont atteint les prix les plus élevés, citons *la Femme au fauteuil*, de Vuillard, adjugée 2,300 francs ; une étude de Bonnard, *Dans le cabinet de toilette*, 2,450 ; une petite toile de Maurice Denis, *les Premiers pas*, 1,650 ; un nu d'Henri Matisse, 1,450.

Une très intéressante exposition de la *Turquie en Europe*, destinée à montrer l'influence qu'exerça l'Orient sur l'art occidental des XVII^e et XVIII^e siècles, a été inaugurée la semaine dernière au Pavillon de Marsan (Musée de l'Union des Arts décoratifs) et restera ouverte jusqu'au 25 octobre. Elle se compose principalement de tapisseries des Gobelins, de Beauvais et des Flandres, de tableaux (parmi ceux-ci des œuvres charmantes de Fragonard), de gravures, de porcelaines, de bijoux, etc., réunis et classés avec un goût éclairé. La Hongrie et la Pologne, qui précédèrent la France dans cette curieuse évolution, y sont largement représentées.

Deux autres expositions furent inaugurées le même jour au Pavillon de Marsan et seront closes le 25 juin. L'une d'elles retrace l'histoire des décorations françaises, et surtout des ordres du Saint-Esprit, de Saint-Michel et de la Légion d'honneur. L'autre est formée de la collection Imbert, qui comprend de superbes spécimens de la céramique italienne des XV^e et XVI^e siècles, parmi lesquelles nombre de pièces d'une extrême rareté.

C'est aujourd'hui, dimanche, que sera inauguré à Bernwiller (Alsace) le monument érigé par souscription publique à la mémoire d'Henner. Il se dresse au bord de la route, à l'angle de la propriété habitée par le peintre. Une stèle en granit des Vosges supporte le buste en bronze, coiffé du béret légendaire. Aux pieds du monument, une figure de jeune fille symbolise l'inspiration.

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LÉOPOLD, 2
◆ **BRUXELLES** ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE Imitation.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

L'Adam exécuté par Rodin il y a trente ans, et *L'Ève* qui l'accompagne, vont, dit *Paris Journal* être expédiés en Amérique à destination du Musée Rodin, au Metropolitan. La France est ainsi privée, à jamais sans doute, d'œuvres de premier ordre et qui devaient, à l'origine, faire partie de *la Porte d'Enfer*.

Quand *L'Adam* fut exposé au Salon, il fut généralement peu compris, souleva la colère des uns et provoqua la raillerie des autres. Le spirituel Albert Wolff s'égayait particulièrement.

Regrettons de n'avoir pas eu l'occasion de revoir, en une exposition, cet *Adam* et cette *Ève*.

La Chambre des députés d'Athènes, sur la proposition de M. Tsaxiris, a décidé d'offrir à la France un bloc du plus beau marbre pentélique pour le monument qui va être élevé au poète Jean Moréas.

M. Anatole France, président du comité Moréas, a aussitôt adressé au président de la Chambre hellénique une dépêche de remerciements.

« *Le Printemps des Lettres*, qui n'est l'organe d'aucun groupe ni d'aucune école et n'a point d'opinion politique ou morale, a été fondé pour présenter chaque mois à ses lecteurs un exposé intellectuel et artistique conforme à leurs desirs de savoir, de grâce et de clarté. » C'est en ces termes que M^{mes} L.-H. du Rieux et Marguerite de Charmoy annoncent la fondation d'une élégante revue dont les bureaux sont établis rue de la Boétie 122, à Paris.

Le parc de l'ancien domaine de Versailles vient, sur la demande de M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, d'être affecté, par le ministre des Finances, à l'administration des Beaux-Arts.

Compris dans le potager du roi, de domaine fut, au dix-huitième siècle, aménagé par le comte de Provence. Il se compose de pelouses vallonnées, de grottes rocailles, de constructions rustiques et d'une pièce d'eau. Son affectation nouvelle le livre au public, auquel il sera prochainement ouvert. C'est un des plus curieux types de l'art des jardins.

On vient de fonder à Leipzig sous la présidence M. Hugo Riemann une Société Gluck ayant pour objet la publication d'une édition complète et établie sur les documents authentiques de l'œuvre du maître d'*Orphée*. La cotisation annuelle est de 15 marks. La Société compte publier un volume tous les ans ou, pour le moins, tous les deux ans. Adresser les demandes d'adhésion à M. Oscar von Hase, trésorier de la Société Gluck, chez MM. Breitkopf et Haertel, Nürnbergerstrasse, 36-38, Leipzig.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres : c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8°, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typogravure.

Prix : broché, fr. 3.50 ; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'es-sayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Le Messager des Bibliophiles

Organe mensuel insérant les offres et demandes d'achat ou d'échange de livres et supprimant tout intermédiaire.

ABONNEMENT : 3 FRANCS L'AN

Envoi d'un numéro spécimen sur demande adressée à

M. F. MERLIN

ADMINISTRATEUR

35, rue des Francs-Maçons, Saint-Etienne (Loire).

A VENDRE : Tableau peint par HENRI LEYS et représentant *Une attaque des Gueux à Anvers*. Prendre l'adresse au bureau du journal.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

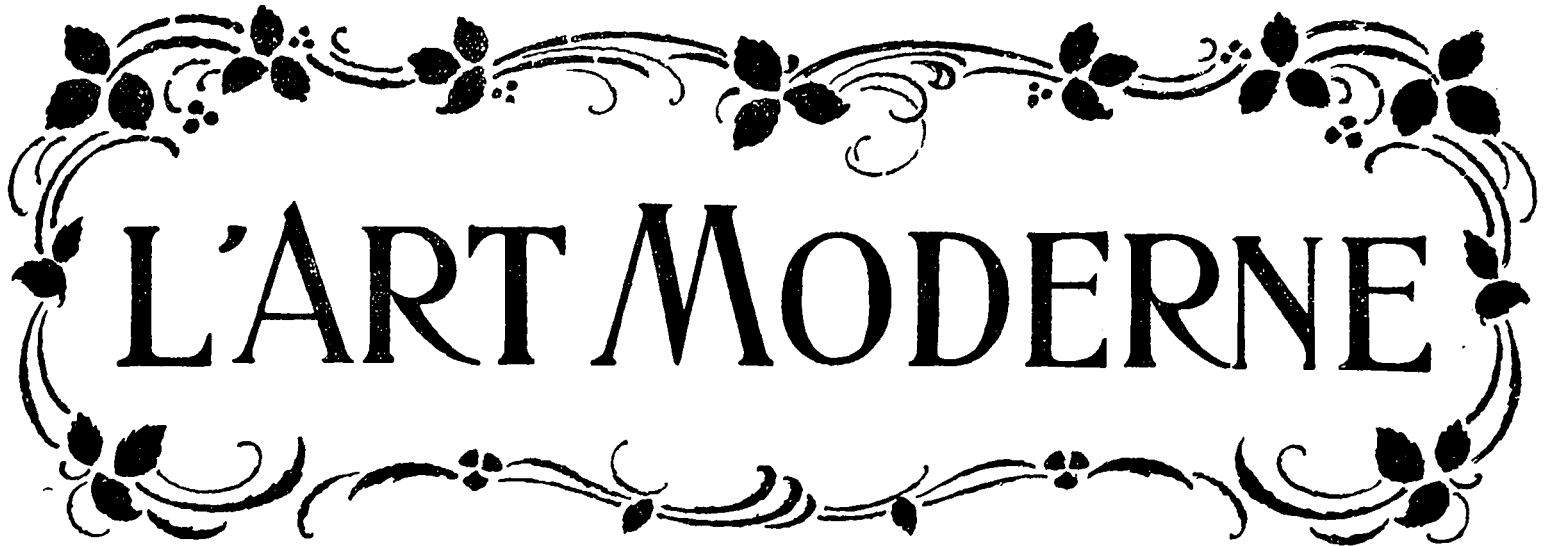
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM. rue de la Buanderie. 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

J.-L. Forain (CAMILLE MAUCLAIR) — Camille Lemonnier (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Académie Royale de Belgique : *Concours de 1913*. — Néo-vandalisme : *Un Rembrandt abîmé* (L.-H. DEVILLEZ). — A Liège : *Exposition d'architecture et d'arts décoratifs* (J. S.) — Petite Chronique.

J.-L. FORAIN

Le talent intense de M. Forain a peut-être moins étonné son époque que l'amertume incroyable de son âme. Et cependant cette époque n'est ni douce ni tendre. Mais elle a reconnu en lui un de ses portraitistes moraux, et l'a couvert d'éloges, comme on élevait prudemment des autels aux Euménides. Il s'est vu rendre les hommages de la peur, et appeler maître parce qu'une certaine partie de la société avait trouvé en lui son maître de haine et d'acérbie pessimisme. Par là il est incontestable que M. Forain est un homme représentatif, et son œuvre et son nom resteront liés à l'histoire de nos mœurs.

Sa personnalité est cependant ondoyante et diverse. Il a été, il est, tour à tour ou simultanément, anarchiste, antisémite, antirépublicain, catholique, mondain, gavroche, réactionnaire. Ces avatars ont surpris. On n'a point vu sans stupeur le dessinateur des filles retourner au giron de l'Église, le satiriste de la finance juive fréquenter chez les millionnaires, l'incorrigible gamin de jadis siéger auprès de M. Coppée dans les réunions de la *Patrie française*. Mais la puissance de haine qui anime M. Forain n'a pas désarmé. Elle lui

tient lieu de génie. elle en a fait quelqu'un avant d'en faire quelque chose. Il y a dans le poème de Mallarmé, le *Guignon*. un vers où ce grand poète parle des malchanceux, des impuissants « qui convoitent la haine et n'ont que la rancune ». M. Forain sait haïr, et nous prouver que la haine peut aussi nous forcer à trouver de la grandeur dans l'artiste qu'elle anime. Il faut s'incliner, même si l'on avait toujours pensé qu'un grand artiste n'est façonné que par l'amour.

Il semble que le désenchantement misanthropique de M. Degas se soit décomposé en M. Forain, et que l'humeur chagrine de ce merveilleux analyste se soit extravasée jusqu'à devenir cette toxine qui circule dans l'art corrosif de son disciple. M. Degas ne hait pas. Il observe. Il étudie avec la patiente et ardente sagacité d'un Japonais les tares imposées à la créature par la civilisation, et cela enchante son goût du dessin. son amour du caractère qui n'admet ni beauté ni laideur dans l'étude du vrai. Personne n'a peint plus véridiquement, mais nous ne savons pas ce que M. Degas pense des êtres qu'il exprime. Au contraire c'est, chez M. Forain, l'opinion qui crée le dessin, et ainsi chacun de ses dessins est un testament de sa haine; et comme en chacun d'eux il semble avoir voulu l'exprimer toute, il n'en est pas un seul qui n'ait pas une signification extraordinaire.

Huysmans haïssait la vie contemporaine, et quand il l'eut, selon son expression, « vomie », il se fit catholique, après avoir dépensé un talent magnifique à clamer ses détestations. M. Forain, que Huysmans goûtait beaucoup, semble évoluer parallèlement à lui sans en avoir les vertus. Nous le verrons peut-être peindre des vierges. Ce ne sera pas beaucoup plus étonnant que de le voir

peindre des femmes du monde, étant donné son passé, mais ce sera certainement plus intéressant pour les critiques d'art. En attendant, il est le traducteur des mépris dont les gens du bon ton accablent cette démocratie dont il est issu; la considération qu'il y gagne est encore affermie par la crainte salutaire qu'on a de ces mots justes et cruels dans un monde où il est plus aisé d'être bien né que de bien vivre. Là tous ont leur péchés secrets, et M. Forain en est le confesseur perspicace, nullement amène, et d'une discrétion conditionnelle. Il entend, il retient, et il est prompt à exprimer; il est donc redouté, et par là même choyé. On lui pardonne aisément d'ailleurs de diriger les flèches de ses mots contre ceux qu'il sert, puisqu'il ne tourne la pointe de son crayon que contre l'état social qu'ils détestent. Et c'est pourquoi M. Forain est devenu célèbre dans un milieu qu'il avait commencé par scandaliser. Son hypocondrie sarcastique ne s'en est d'ailleurs pas adoucie. Elle était trop liée à son talent pour qu'il négligeât d'en doser l'àcreté: et tant qu'il dessinera comme il dessine, c'est-à-dire admirablement, il donnera ce spectacle singulier d'un homme qui, ayant pleinement réussi, semble toujours aigri.

Jamais la bonté n'a tempéré une de ses notations de la vie, atténué sa blague féroce; l'âge et le conservatisme sont venus sans l'apaiser. Ce n'est point à lui qu'il faudrait dire que « le pire n'est pas toujours certain ». Il subodore avec délice la vilénie humaine. Il paraît la dénoncer, mais il ne saurait s'en passer, il l'adore, elle seule le passionne et sollicite ses qualités d'artiste. Ces facultés sont très belles. Si la peinture se ressent par trop des œuvres de M. Degas, ses croquis ont réalisé une synthèse très personnelle de l'attitude et de la face humaines, et leur apparente négligence est de celles qui ne sont permises qu'aux forts. Cela n'a pu être imité. C'est le vrai caricatural, et cela tient de la grande peinture avec une sobriété prodigieuse, par le jaillissement de quelques brisés, brusques comme un geste de colère et impeccablement exacts. Les légendes de ces dessins, très vantées, sont parfois belles, souvent spirituelles; mais le dessin avait déjà parlé. Il est si intelligent que souvent il a l'air d'un hiéroglyphe, d'une phrase profonde figurée par un seul signe. Vraiment c'est supérieur et personne, pas même Lautrec, ne nous a donné cela.

Toute la vie sociale passe dans cette série énorme. Et cependant on y étouffe. Peu importe qu'on pense ou non comme M. Forain. Le sujet n'aide ni ne gêne l'estimation de sa verve, et ses démêlés avec Marianne, s'ils ravissent les nationalistes, n'intéressent par l'amateur d'art. Mais la haine a singulièrement restreint ce grand talent. Elle seule, traduite par la légende politique, requiert les gens de parti, incapables de goûter sans elle le charme des quelques traits et taches que

M. Forain se borne maintenant à donner aux journaux. Mais quelle monotone tristesse nous saisit! Eh! quoi, cet homme à ce point doué pour exprimer la vie n'a pas rencontré une figure d'amour, une douceur, un sourire, une clarté de la nature? Toujours cette crispation rageuse, cette tension mauvaise, ce rictus! Et, s'il ne rencontre que ses haines, au moins ne soupçonnerons-nous jamais de quels enthousiasmes déçus, de quelles générosités trahies, de quelles aspirations vaincues elles naquirent, et ne verrons-nous jamais ce que cet homme a pu aimer pour avoir été conduit à une révolte pareille? Mais on ne sent pas même de révolte en M. Forain, et s'il a une foi on ne saurait la définir. Il regarde les ignominies de la vie, et il ricane. C'est sa nature, et c'est exaspérant comme une attitude; on est bien plus triste de lui que de ce qu'il relate, car, s'il est toujours armé de son sourire éternel, il n'a du moins pas de sérénité, non plus que de passion. Jamais cette âme ne s'est reposée, jamais elle n'a vu ce qui est beau, désintéressé, dévoué, ingénu, loyal; et jamais non plus ses invectives n'ont été dues à la sainte colère. Elle accepte le hideux avec une effrayante tranquillité, et le restitue tel quel avec un talent supérieur qui, malgré sa nervosité, garde toujours quelque chose de froid et d'impassible dans sa netteté.

C'est là un trait bien étrange. M. Forain me semble être le seul caricaturiste pessimiste qui n'ait jamais laissé paraître de l'indignation, de la passion, tout au moins du parti pris. L'indifférence imperturbable de ce chercheur de tares est effrayante. S'il incline maintenant vers un monde réactionnaire et chauvin, tous les partis pourraient le revendiquer en feuilletant son œuvre. Il les a tous servis, non point en les aimant, mais en divulguant les vilénies des autres, et finalement on voit que cette enquête seule l'intéressait. Au fond, toutes ses variations ne sont que les modalités diverses de son nihilisme anarchiste.

M. Forain se plaît actuellement dans la société élégante et bien pensante sur laquelle ses dessins de jadis nous donnèrent de si terribles documents. Il s'y tient en amateur, désinvolte et cynique, et fait la joie de tous en notant les traits qu'il est toujours agréable de reconnaître chez autrui quand on ne les admet point en soi-même. Par ses propos et ses croquis, il a ainsi porté de l'un à l'autre, dans un monde restreint où tous se retrouvent quotidiennement, d'acribes vérités que chacun certifiait en se croyant exempt. Le monde, qui s'estime peu, aime ceux qui le châtient, et fête ses frondeurs. Ainsi M. Paul Hervieu s'y fit une place importante par quelques très beaux romans qui sont de durs et implacables réquisitoires, et ce n'est pas le moindre symptôme de la démoralisation d'une société fortunée et blasonnée que cette indulgence bizarre. Elle n'est peut-être d'ailleurs que la suprême vanité de gens qui se

croient au-dessus de toute critique et pensent adroit de paraître assez forts pour faire bon visage à leurs plus cinglants satiristes. Ainsi fut-il à la mode d'aller s'offrir aux rudes grossièretés du cabaretier Bruant.

La haine de Marianne, à quoi noblesse oblige, et qui valut jadis au pauvre Mac-Nab ses entrées au faubourg, acheva de décider de la fortune de M. Forain. Il est cependant nécessaire de dire que son art mérite infiniment mieux que de telles raisons de succès ; aux yeux des écrivains et des peintres qui le louèrent jadis, M. Forain restera toujours le Forain du *Courrier Français*, le Forain qui débutait entre Louis Legrand et Willette, le Forain des filles, des noceurs, des rastas et des interlopes qu'il dessinait en maître et synthétisait en des légendes d'une atroce ironie. Si ce Forain-là, psychologue autant que peintre, avait créé le second panneau de son diptyque, si, après nous avoir résumé la laideur née du désir de l'argent, il nous avait montré la beauté des intègres et des pauvres, nous honorerions aujourd'hui un second Daumier. Mais c'est Steinlen qui a peint ce que M. Forain a oublié, et c'est en lui que la bonté, le libéralisme et la tendresse de Daumier revivent. Ces deux anarchistes ont pris deux routes bien différentes.

Il faudra plaindre une société qu'on jugera sur les dessins de M. Forain. et qu'il construit à l'image de sa haine. On disait, en riant, de Zola, très inexactement d'ailleurs, qu'au lieu de nettoyer les écuries d'Augias, « il en remettait ». On serait tenté de penser, en étudiant l'œuvre considérable de M. Forain, qui lui aussi « en remet » quand il note le vice et ses transformations dans la société vermoulue. Tout ce qu'il dit est vrai, mais il le choisit, et on sort de l'examen de son œuvre avec un grand écœurement. Comme beaucoup de nationalistes, il sert la France en criant chaque jour au scandale et à l'effondrement, en sorte qu'on se demanderait avec angoisse si l'on ne vit point dans le plus misérable des pays ; mais un regard autour de soi rencontre tout de même de saines consolations, et s'agace alors du petit rire sec de M. Forain, de son méphisto-phélisme sans romantisme. On regrette qu'une intelligence si aigüe, un esprit si prompt et un talent si souple soient à demi stérilisés par le doute et l'amertume, par l'impuissance d'envisager l'autre face de la vie, par le désir maladif de la destruction et de la négation, que seule vérifie, en art, l'éloquence du désespoir indigné, par, enfin, la manie de tout ramener à un mot cruel. Il y a là un germe morbide. Et c'est à cause de ce germe que cet artiste d'un énorme talent laisse froid. Il ne passionne pas, il n'est pas éloquent, il n'émeut jamais, il ne fâche même pas. On ne saurait sans puérilité lui garder rancune d'une de ces épigrammes « terribles » qu'il distribue avec une sorte d'automatisme analogue à celui des faiseurs d'à-peu-près. Il fait œuvre de haine

avec une méthodique et triste application, et on ne pourrait pas le haïr. On ne peut que s'amuser de la façon dont le trait haineux a été barbelé par un professionnel. On est atteint, mais non touché. Et un tel but ne suffit peut-être pas à remplir toute une vie, quand la nature a mis dans l'homme qu'elle anime le génie de l'observation et du dessin.

CAMILLE MAUCLAIR

CAMILLE LEMONNIER.

M. Camille Lemonnier est un des écrivains les plus étonnants d'aujourd'hui. Il fait tout ce qu'il veut. Ou plutôt (car cette expression a quelque chose de bien grossier et de bien sommaire), la curiosité de sa sensibilité l'entraîne dans les directions les plus diverses. Il n'est pas l'homme d'une veine unique, une fois trouvée, et qui l'exploite indéfiniment. Il prétend à plus d'indépendance. Et il ne veut pas tomber dans une *manière*.

Rien de moins confessionnel alors qu'une telle littérature, mais on n'a pas à y craindre la stérilité. On se sent toujours jeune et nouveau devant tous les spectacles du monde. Et, de fait, peu de choses surprennent autant que la facilité avec laquelle M. Camille Lemonnier envisage un milieu, un décor dont il ne s'est pas encore occupé. On sent qu'en très peu de temps il a fait siens ce décor et ce milieu, qu'il les connaît à fond, qu'il y a même découvert des correspondances et des significations insoupçonnées.

Pour moi, plus je fais de la critique, plus je préfère, en face d'une œuvre, penser à celui qui l'a faite plutôt qu'à cette œuvre elle-même. Et plus elle paraît impersonnelle, plus je suis surpris au contraire de secrets de l'imagination de son auteur. Ainsi ce qui m'a le plus intéressé dans *La Chanson du carillon* (1), c'est la manière dont M. Camille Lemonnier a regardé Bruges, et plus profondément, la manière dont, y ayant installé quelques êtres, il a fait vivre ces êtres. Il y a là une part de volonté très puissante, et surtout (comment dirai-je ?), une part très curieuse d'attention, de fièvre dans l'attention. Il semble (notez qu'il ne s'agit ici que d'approximatives et vagues métaphores), que l'écrivain se soit penché sur un sujet d'avance circonscrit, sur un thème d'avance établi, qu'il ait fortement médité sur ce sujet et sur ce thème, et que de cette méditation soit née une foule d'événements nouveaux, de réflexions nouvelles dans la logique du sujet, dans le ton du thème, et qu'alors il ait commencé à travailler. Travail surveillé, contenu, maîtrisé sans cesse, étroitement dépendant d'une volonté toujours en arrêt, et cependant plein de fièvre et d'ardeur, comme une inspiration.

Je sens ce travail, je l'éprouve avec force, mais il ne me choque point, parce qu'il est continu et n'a point de reprises après des faiblesses. Il est continu, et continûment chaleureux et vivant, tout le long d'un roman de trois cents pages comme il le serait pour une nouvelle, pour un essai achevé en une nuit. C'est un effort, certes, une victoire de la volonté, mais un effort unique et non pas brisé, refroidi par mille repos. On n'y voit pas apparaître le morceau détaché d'un carnet et rejointoyé au petit bonheur

(1) CAMILLE LEMONNIER : *La Chanson du carillon*, roman. Paris, Pierre Lafitte.

à coups de transitions plus ou moins adroites, on n'y sent pas la « note » chère au romancier réaliste et qui n'arrive jamais à se fondre dans l'ensemble. Les romans de M. Camille Lemonnier ne sont pas les produits spontanés d'une imagination ingénue, mais ils ne sont pas non plus fabriqués peu à peu et page à page par la patience d'un écrivain opiniâtre. Un même mouvement les entraîne, très large et très rapide, du commencement au dénouement, faisant disparaître toutes les traces d'hésitation dans la composition, et remplaçant celui même de l'inspiration.

Un tel procédé est admirablement propre à des livres d'analyse aussi délicats, aussi tendres que les deux derniers : *Comme va le ruisseau* (1) et *la Chanson du carillon*. *Comme va le ruisseau* est l'histoire d'une jeune institutrice en vacances dans un village des Flandres et de son idylle avec un artiste retiré là, misanthrope précoce et qui se laisse enfin reprendre au charme de l'amour. Je connais peu de pages plus exquises que celles où sont racontées les pudeurs, les hésitations, les scrupules de cette jeune fille, et les dialogues ambigus des deux amoureux et leurs silences pleins d'aveux. M. Lemonnier a fait là preuve d'un doigté infiniment subtil, d'une sensibilité toute féminine, qui surprendrait si l'on ne lui connaissait déjà ces dons de délicatesse et de grâce émue, depuis *l'Arche*.

C'est encore le style et la manière de *l'Arche* que rappelle la *Chanson du carillon*, ce tableau délicieux de la vie de deux jeunes filles à Bruges : l'une est aveugle et rêve, l'autre rêve aussi et, petite artiste du chiffon et de la soie, elle brode. Et c'est toute son histoire. Elle vit à Bruges, parmi la chanson des cloches, le mysticisme quiet et parfumé de la douce ville flamande, et elle brode des fleurs. Ce n'est que cela, mais l'auteur s'est penché de si près sur cette petite vie mélancolique et monotone, il a si bien su voir dans les rêves de ses « filles » que toute une autre histoire s'est cristallisée autour de la première. Une histoire, non, mais plutôt une longue rêverie, une douce et lente digression, une promenade rituelle et amoureuse tout le long des rues de pavés ou d'eau morte, parmi les églises, et auprès des vieilles maisons. A l'horizon des jeunes filles passent des figures à peine précises que l'art et le tact de l'écrivain ont laissées à demi dans la réalité, à demi dans une ombre légendaire. Elles passent, elles sourient à l'espoir des recluses, puis elles s'effacent, et c'est comme si la neige, lente et sûre, retombait en suaire de paix fragile et définitive sur la cité endormie, sur la vie abdiquée.

Après les pages inoubliables de Georges Rodenbach, il semblait qu'il ne fût plus loisible de parler de Bruges. M. Camille Lemonnier a trouvé moyen de nous en donner une vision à peu près semblable et cependant différente, et cependant nouvelle, avec je ne sais quoi de plus tendre dans le mysticisme, de plus puéril dans la mélancolie, de plus vivant et de moins désespéré dans l'évocation de l'abandon.

Coincidence étrange, c'est en revenant directement de mon voyage — de mon premier voyage à Bruges, — que j'ai lu *la Chanson du carillon*. Et le livre, malgré l'irréalité un peu féerique de son aventure et le ton transposé de son style, m'a paru correspondre étroitement avec mes sensations à peine achevées, avec mes récents souvenirs, avec l'impression de repos et d'alanguissement mystérieux que j'avais ressentie. Et c'est ainsi comme si j'avais fait un nouveau voyage, repassant par les mêmes chemins, un peu comme en rêve...

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) CAMILLE LEMONNIER : *Comme va le ruisseau*. Paris, Collection illustrée Pierre Lafitte.

Académie Royale de Belgique

Concours de 1913

HISTOIRE ET CRITIQUE

1° Étudier dans son principe et suivre dans son évolution l'art de la construction architecturale privée au XVII^e siècle dans les provinces belges, tant au point de vue de la distribution intérieure que de la physionomie extérieure et de l'emploi des matériaux.

2° Étudier dans sa source, dans ses tendances et dans ses résultats, l'enseignement des arts plastiques (la peinture, la sculpture la gravure et l'architecture) au XX^e siècle.

3° Faire connaître les artistes étrangers ayant travaillé en Belgique comme peintres, sculpteurs, architectes ou graveurs, et dont l'influence se manifeste dans les œuvres nationales au XVI^e et au XVII^e siècles.

4° Écrire l'histoire de l'architecture civile en Belgique, les restaurations exceptées, au XIX^e siècle.

L'auteur donnera un aperçu biographique des représentants principaux de l'art architectural pendant la période indiquée. Le travail sera accompagné de croquis ou de photographies.

5° De quels moyens disposaient, aux XVI^e et XVII^e siècles, pour se mettre en rapport avec le public, les peintres des provinces composant la Belgique actuelle ? De quelle manière et à quelles conditions arrivaient-ils à vendre leurs œuvres ?

La valeur des médailles d'or présentées comme prix sera de 1,000 francs pour la 1^{re} et la 3^e question et de 800 francs pour chacune des autres.

ART PRATIQUE.

Exécuter le portrait en buste d'un Belge notable, gravé en taille douce. Ce portrait doit être inédit. Les estampes exécutées d'après photographie sont exclues de ces concours.

Les concurrents sont tenus de soumettre deux épreuves de leur planche, dont une sur *chine*, et non encadrées ni sous verre. Ils doivent y joindre le dessin *d'après nature* qui leur a servi de modèle ; ce dessin leur sera restitué sur leur demande.

Le prix est de 800 francs.

SCULPTURE.

On demande l'esquisse, avec piédestal, d'un groupe de figures destiné à décorer un jardin public. Le sujet est laissé au choix de l'artiste. La hauteur du groupe, en plâtre ou en terre glaise, sera de 60 centimètres environ, non compris le piédestal.

Le prix est de 1,000 francs.

NÉO-VANDALISME

Un Rembrandt abîmé (1).

Il n'est point question ici de la *Ronde de nuit*. Le vandalisme du fou qui tenta récemment de l'endommager n'était qu'un vandalisme destructeur ; l'autre, l'administratif, qui décida la restauration du *Portrait de Saskia*, par Rembrandt, au Musée d'Anvers, est beaucoup plus dangereux.

(1) Sous ce titre, le sculpteur Devillez a publié récemment dans *l'Indépendance* un article que nous jugeons utile de reproduire.

La *Ronde de nuit* s'en tire cette fois avec une égratignure, tandis qu'il n'est pas un centimètre carré du *Portrait de Saskia* qui ait échappé à la restauration.

Malgré ce qu'en disent les catalogues, il apparaît assez clairement que nous possédions en Belgique l'œuvre authentique de Rembrandt et que le tableau du Musée de Cassel n'en est pas non plus « un double », mais une copie avec quelques variantes — du reste malheureuses — par un disciple à la facture légèrement minutieuse et étriquée. L'insignifiance à peu près parfaite des fonds dans le tableau de Cassel et le jeu savant de ceux-ci dans le tableau d'Anvers nous avertiraient — avec d'autres supériorités — que ce n'est point le nôtre qui est la copie.

Il est donc de toute vraisemblance que le Musée d'Anvers possède l'œuvre même de Rembrandt. Et voici ce qu'il en fait :

Ce n'est plus à présent un vieux tableau : le vénérable portrait de Saskia Van Uylenborg, c'est la sèche figuration d'une dame atteinte de la lèpre ou de quelque maladie féculente de la peau.

La chaude lumière — la lumière de Rembrandt — qui le baignait autrefois s'en est allée. Le tableau est vidé, dépouillé de son atmosphère. Avec le vernis ancien sont partis les tons transparents et chauds qui font tellement corps avec lui qu'il est impossible de toucher à l'un sans atteindre aussi les autres. Des modelés sont changés; la construction du cou est rendue hésitante et faussée. Quant à l'aspect général de l'œuvre, il est désastreux. On voit clairement tout ce que le tableau a perdu de sa prestigieuse beauté; on cherche en vain ce qu'il a pu gagner au traitement qu'il a subi.

Il existe dans notre pays des ligueurs pour la protection des chiens et des arbres; il n'y en a point pour protéger les chefs-d'œuvre des maîtres. Des comités artistiques protestent avec véhémence, au nom de la beauté des sites, quand une municipalité menace d'abattre quelques vieux arbres, mais personne ne bouge lorsqu'on réduit à cet état lamentable l'œuvre d'un des plus grands peintres de tous les temps.

Quand donc voudra-t-on comprendre qu'une œuvre d'art a, comme toutes les choses mortelles, après une apogée, une période de long déclin, et que — à de rares exceptions près — tout ce qu'on peut faire de meilleur pour elle est de la placer dans des conditions hygiéniques qui prolongent sa durée?

On ne refait pas de tableaux jeunes avec les vieux tableaux, ou bien le résultat auquel on atteint alors est pareil à celui qu'obtiennent les dames qui veulent « réparer des ans irrémédiablement outragés. » Mieux valent pour les deux les rides que le maquillage.

L'exposition de l'Art du XVII^e siècle au Cinquantenaire offrait, avec une organisation excellente, des exemples navrants de ce que les restaurations peuvent laisser d'une œuvre d'art. Les conférenciers et les critiques qui initièrent le public à la beauté des œuvres exposées eussent dû, pour être exacts, prévenir leurs auditeurs et leurs lecteurs qu'il fallait y voir, pour une forte partie, les restes mutilés de choses qui furent, sans doute, entièrement belles. J'ai le souvenir douloureux d'un bon nombre de tableaux « restaurés », je crois, au sable et à la pierre-ponce par quelque polisseur délirant. Le catalogue avouait que *la Pêche miraculeuse* avait, dans le seul espace du XIX^e siècle, subi l'outrage de deux restaurations et je n'insiste pas sur l'état dans lequel on a mis le *Saint Martin* de Van Dyck et le *Martyre de sainte Apolline*, par Jordaens. Quant aux trois Rubens appartenant à l'empereur d'Allemagne, je crois que le restaurateur, en insistant un peu, aurait mis à nu les panneaux de bois sur lesquels ils furent peints.

Quelques critiques risquaient bien, en passant, une timide réflexion et parlaient de « fâcheux » nettoyage » ou de « restauration malheureuse ». Qu'ils disent donc la dure et triste vérité; c'est que ces tableaux sont perdus ou irrémédiablement amoindris.

Qu'un particulier soit assez fâcheusement inspiré pour tolérer qu'on attente ainsi à la beauté d'une œuvre qu'il possède et dont il devrait se considérer comme le gardien respectueux, c'est une chose qu'il faut déplorer et à quoi il est difficile de mettre obstacle. Mais les galeries publiques, les églises sont propriétés collectives. L'État intervient souvent par de larges subsides lorsqu'il s'agit de l'achat d'une œuvre pour un musée communal. Cette générosité comporte un droit de contrôle, et ce droit, il est grand temps qu'il l'exerce.

Il est bien entendu que les dévastations dont nous avons parlé ont été dictées par des intentions excellentes, mais il faut, à tout prix, préserver ce qui reste d'intact de notre patrimoine artistique.

La « restauration » du portrait de Saskia date, paraît-il, de quelques mois; mais il y a, ailleurs qu'au musée d'Anvers, des « nettoyages » plus récents, et la maladie régnant à l'état endémique, d'autres chefs-d'œuvre sont probablement menacés. Il faut qu'on les sauve de cette agressive sollicitude. Le temps les touchera d'une main plus légère que la brutale inconscience des hommes.

L.-II. DEVILLEZ

A LIÈGE

Exposition d'Architecture et d'Arts décoratifs.

Une atmosphère vivifiante et un aspect général de renouvellement printanier avec quelque mélange heureux des choses passées, mais non oubliables, amènent la foule des visiteurs en semaine comme aux jours de fête et de repos. Cela fait honneur aux deux sociétés organisatrices, l'Association des Architectes et celle pour l'encouragement des Beaux-Arts. Ce n'est donc ni un éclectisme retardataire ni un exclusivisme révolutionnaire qui accueillirent les envois. Ceux-ci sont réservés à l'art belge dans la section de l'architecture; l'autre est internationale.

Dans cette dernière, il y a quelques groupements. Galamment le catalogue donne une première place aux « Arts de la femme », collectivité d'ouvrières d'art ayant son siège social à Ixelles. Trente-six exposantes, cinquante-trois objets, beaucoup d'œuvres intéressantes! Impossible de dénombrer en détail dans ce bref article. Les reliures et les étoffes attirent surtout les regards. M^{me} Gabrielle Montald orne ses tissus comme le paon et les papillons étalent leurs parures; M^{lle} Irène d'Olszowska met des jeux de lumière dans ses dentelles et introduit une technique neuve avec infiniment de goût. Cela donne la note de la collectivité.

Suivons le catalogue. Les arts japonais et chinois groupent de bons documents où se trouvent les origines de mainte formule néo-européenne pour la ligne et la couleur, avec réciprocité d'imitation dans le sens réaliste.

Le Deutsches Museum de Hagen (Westphalie) prouve par ses photographies que dans les constructions industrielles l'hygiène n'est pas un obstacle aux efforts esthétiques; la solidité, l'élégance, l'association des belles courbes et des lignes verticales, peut-être la couleur rendent le séjour des usines agréable.

Les artistes de la sécession de Munich ont une mentalité artis-

tique dont nous sommes assez éloignés, en général, ou rentrent dans le conventionnel usé.

La classe des exposants divers est la plus considérable; le catalogue enregistre 424 numéros, où tous les genres se confondent, ainsi que tous les styles.

H. Anspach a peint en tons translucides trois groupes de femmes nues qui personnifient l'*Heure sereine*; le groupe gauche est exquis de lignes et de nuances délicates; on pourrait critiquer les autres. Je note les impressions si justement connues (affiches, livres, etc.) de la maison Bénard-Rassenfosse; un volume illustré de Maria Biermé, les quatre panneaux décoratifs (Saisons) de Bremond explicables peut-être par leur milieu futur; les huiles de M. Chabas, dont les luminosités bleues des eaux sont faciles mais attirantes; les Ciambelani, qui ne me révèlent rien d'intéressant, mais dont on se préoccupe dans le public. J'aime mieux le panneau de Defrècheux, où Visé apparaît joliment stylisé. Nous retrouvons des illustrations de nos Liégeois, Rassenfosse et Donnay, dans la collection remarquable de M. Ed. Deman. Donnay est admirable dans son *Ourthe*; Jérémie Delsaux et lui se sont emparés de cette vallée, tous les deux en mystiques, tous les deux en poètes; l'un y trouve la lumière à la surface de toute chose, l'autre la cache sous une mélancolie crépusculaire. La *Phryné*, de Dubois, est antique et moderne à la fois, comme les H. Rousseau (absent ici, je le regrette) et comme les délicieux P. Wolfers dont les études pour une fontaine sont géniales. Saluons les soudards pénitents dans une cathédrale, dessin blanc et or, drôlerie à coins épiques, à folies suggestives que seul pouvait signer James Ensor. Marguerite Faivre, Georges Faniel, L. Provins, Tielemans vous retiennent par leurs recherches psychologiques dans leurs cuivres, argents et bronzes décoratifs. M. Fellin se rattache à l'école historique comme décorateur du splendide hôtel Louis XVI de M. Capelle; nous ne voyons ici que des photographies.

Je suis revenu plusieurs fois admirer les quatorze panneaux de M^{me} Galtier-Boissière; les fruits ou les fleurs y ont un arrangement significatif et magnifiant, que la sobriété des couleurs accroît encore; j'aime aussi la frise au pochoir sur étoffe de H. Warocquier. Et voici, vis-à-vis, des trompe-l'œil charmants de M^{mes} Moller-Koster et Moller-Schonheyder; ces broderies visent au réalisme absolu, avec toutes leurs qualités de souplesse, de variété spécifique, de lumières à tout degré, de raccourcis parfaits, de forme individuelle; et cela y est. Dahlias, bouillon blanc, ciguë, aradon, etc sont complètement vrais. Vous sautez dans un autre monde avec M. Niffle, un penseur médiéval dont les missels et les coffrets sont presque des chefs-d'œuvre. M. Lavoye, relieur savant et judicieux, brille non moins à deux pas de là. M. Pholien a réuni en une vitrine des céramiques et des verreries inédites (Venise, de Vez, Nancy, Val-Saint-Lambert, Wedgwood, etc. y rivalisent de légèreté, d'élégance, de translucidité). Un beau panneau, *Barque échouée*, rappelle le talent distingué de M^{me} Ransy-Putzeys. On est heureux de revoir les esquisses de Théo Van Rysselberghe, les bibelots et les projets d'Abel Truchet. Mais je dois passer devant maintes belles choses sans les citer, faute de place; qu'on me le pardonne puisque je ne dirai qu'un mot des quatre splendides tapisseries de M^{me} de Rudder, vers lesquelles les visiteurs reviennent cependant discuter la composition, la technique impeccable et les amusantes figures d'oiseaux ou d'animaux symboliques.

Six projets de décoration pour l'escalier de notre Conservatoire

seront jugés ces jours-ci; plusieurs sont incomplets, deux seulement ont observé les dimensions imposées. *Salut et fraternité* (devise) est logique en sa composition. Musique ancienne et moderne, pastorale, tragédie, religion; musique populaire, de chambre, patriotique; la couleur est fort dure et ne s'harmoniserait guère avec le monument. *Orphée et Pan* (sans devise) sont tristes à faire pleurer. Un vrai décorateur a résumé judicieusement en sujets typiques l'histoire musicale en Palestrina, Bach, Beethoven, Wagner dont il illustre l'œuvre par des symboles grandioses; la musique religieuse et la musique profane sont les sujets des deux grands panneaux; il y a du génie dans ces conceptions et le sens pratique de l'auteur se montre dans le soin qu'il a pris de peindre un grand fragment de l'escalier en sa tonalité exacte. Un projet de sculpteur place des ronde bosse et des accroche-poussière partout en une composition figolée; vices rédhitoires!

J. S.

(A suivre.)

PETITE CHRONIQUE

Au Salon de Printemps un grand nombre d'œuvres ont trouvé acquéreur. Citons, entre autres, des tableaux de MM. Ménard, Baes, Bastien, Beuck, Drumaux, Cassiers, Ensor, Frédéric (deux œuvres), Khnopff (deux œuvres), Janssens, (deux œuvres), Simolin, Uytterschaut (deux œuvres), Van Doren, Van Haelen, Verhaeren, ainsi qu'une sculpture de M^{me} Blum-Samuel.

Rappelons que le Salon est ouvert tous les jours, de 9 h. 3/4 à 5 h. 1/2. Concerts le jeudi, le samedi et le dimanche.

Le Cloître d'Émile Verhaeren sera représenté demain, lundi, en plein air au château de Bouillon. C'est M. Carlo Liten qui, sous les auspices du Touring Club de Belgique, prend l'initiative de cette intéressante manifestation artistique. On sait que M. Liten a déjà, l'an dernier, donné de belles représentations du même ouvrage dans les ruines de l'Abbaye de Villers et dans celles du Château des Comtes, à Gand.

Le Théâtre du Prince Régent, à Munich, donnera en août et septembre prochains trois représentations cycliques de *L'Anneau du Nibelung*, trois représentations des *Maîtres Chanteurs* et cinq de *Tristan et Isolde*. Parmi les artistes engagés citons, indépendamment de la troupe du théâtre, MM. E. Kraus, A. Von Bary, H. Knotte, A. Van Rooy, F. Feinhals, M^{mes} Z. Fassbender, L. Weidt, etc. S'adresser pour tous renseignements à l'*Amtliches Bayerisches Reisebureau*, Promenadeplatz 16, Munich.

Le répertoire français moderne sera bien représenté dans les théâtres des États-Unis et du Canada, la saison prochaine. Les programmes des différents théâtres annoncent, en effet, les ouvrages suivants: *Samson et Dalila*, *Henry VIII* et *l'Ancêtre* de Saint-Saëns, *Pelléus et Mélisande* et *l'Enfant prodige* de Debussy, *Arianne et Barbe-Bleue*, de Paul Dukas, *l'Heure espagnole* de Ravel et *la Forêt bleue*, délicieux ouvrage inédit de Louis Aubert, dont l'Opéra de Boston s'est réservé la primeur.

Au château de Trévano, M. Louis Lombard consacrera la onzième année de ses concerts symphoniques à onze auditions dont chacune sera réservée aux compositeurs d'une nation déterminée. En voici les dates: 23 juillet, Autriche-Hongrie; 30 juillet, Belgique; 6 août, Grande-Bretagne; 13 août, France; 20 août, Allemagne; 27 août, Italie; 3 septembre, Norvège; 10 septembre, Russie; 17 septembre, Espagne; 24 septembre, Suisse; 1^{er} octobre, États-Unis.

Les concerts commencent à 4 heures précises. On n'y est admis que par invitation personnelle. Les billets sont gratuitement adressés aux personnes qui en font la demande par écrit au château de Trévano, Lugano (Suisse).

Une amusante boutade de M. Marcel Boulenger dans le *Gil Blas* :
 « Deux matins par an, au printemps et à l'automne, Paris brûle subitement du désir de la beauté, chacun se découvre une âme admirablement artiste : ce sont les jours de vernissage. Une multitude, animée d'une fureur sacrée, marche sur le Salon qu'elle emplit sans tarder. Là, nous ne saurions voir les tableaux, car la foule même, trop épaisse, nous en écarte, et nous ne regardons pas les statues parce que nous ne nous soucions pas de nous singulariser. Mais nous prononçons avec passion les noms des peintres dont les journaux ont parlé, et nous répétons négligemment des opinions que nous nous sommes faites la veille d'après le compte rendu de nos gazettes. O utilité des critiques ! Grâce à eux, nous échangeons en abondance des propos étants... De longs jours encore, à l'heure du thé, des dames et « pâte » et « facture » avec autorité, et des messieurs parleront tendrement combien ils furent sensibles à l'union certain jaune avec un certain bleu... O bienfaits des critiques d'art ! Quiconque lit avec soin sa gazette à la veille du vernissage se procure de la conversation pour plusieurs five o'clock, et même quiconque a de la mémoire se trouve en mesure de tenir des propos choisis. C'est ainsi que, deux jours par an, les critiques d'art contribuent beaucoup au bonheur de l'humanité. »

Une jolie initiative prise dernièrement par M^{me} Marie Mockel. Avec le concours de M. J.-J. Olivier et de M. Ch. Levadé, elle fit revivre, dans une matinée donnée au Washington Palace, le souvenir de Madame Dugazon en passant en revue les principaux rôles de son répertoire aux différentes époques de sa vie. Elle évoqua tour à tour la Dugazon enfant dans *Lucile* de Grétry, soubrette dans la *Servante maîtresse* de Pergolèse, l'*Amant statue* de Dalayrac, le *Tableau parlant* de Grétry ; puis ce fut l'héroïne sentimentale de *Tom Jones* (Philidor), du *Déserteur* (Monsigny), de *Zémire et Azor* (Grétry), de *Nina ou la Folle par amour* (Dalayrac). Les rôles de paysannes et jusqu'aux rôles de mères que, sur la fin de sa carrière, elle incarna tour à tour, M^{me} Belmon du *Prisonnier* de Della Maria, Bouzoula du *Médecin turc* de Nicolo, trouvèrent en M^{me} Mockel une interprète compréhensive et fidèle. Ce programme historique, très applaudi, mérite d'être signalé parmi les plus intéressantes manifestations musicales de la saison.

De Paris :

Les représentations de Ballets russes que nous avons annoncées sont fixées comme suit : premier spectacle, les mardi 6, jeudi 8, vendredi 9 et samedi 10 juin ; deuxième spectacle, les mardi 13, jeudi 15 vendredi 16 et samedi 17 juin. Parmi les artistes des théâtres impériaux qui y prendront part, citons M. Nijinsky, M^{mes} Karsavina, Feodorowa, Fokina, Gachewska, Lopoukova, Nijinska, Schollar, Trouhanowa ; M. Blom, Ceccetti, Rosay, Orlov, Léontiew, etc., et le corps de ballet, comprenant 85 danseurs et danseuses.

M. M. Fokine est le directeur chorégraphique, M. Alex. Benois le directeur artistique de ces spectacles exceptionnels et impatiemment attendus.

Aussitôt après les Ballets russes, M. Gabriel Astruc donnera, pour terminer la saison, du 1^{er} au 30 juin, dix représentations de *The Quaker Girl*, comédie musicale à grand spectacle, en trois

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
 ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

actes, de James T. Tanner, musique de Lionel Monckton, qui fit fureur à Londres l'hiver dernier. L'œuvre sera jouée par les artistes, les chœurs, le corps de ballet et toute la figuration de l'Adolphi Theatre (150 personnes).

Les estampes de Debucourt, de plus en plus recherchées par les amateurs, atteignent dans les ventes publiques des prix fort élevés. A la vente de la collection Valentin, qui a eu lieu la semaine dernière à Paris, la *Rose et la main* a atteint 16,100 francs, les *Deux baisers* 9,000, la *Promenade de la galerie du Palais Royal* 8,800, *Heur et malheur* et l'*Escalade* 6,400, les *Compliments et les Bouquets* 4,400, la *Promenade publique*, 4,600, etc.

Sous le titre *l'Art et le Droit*, M. Georges Verley, avocat à la cour d'appel de Paris, vient de créer un bulletin trimestriel des actualités judiciaires concernant la propriété artistique et littéraire. Ce nouveau périodique intéressera vivement les peintres, sculpteurs, architectes, littérateurs, photographes, compositeurs de musique, artistes dramatiques et lyriques, collectionneurs de livres et d'objets d'art, etc., qui y trouveront, commentées et annotées avec soin, toutes les décisions judiciaires qui, dans les diverses branches de l'art, ont pour objet le droit d'auteur.

A en juger par la première livraison *l'Art et le Droit* formera un ouvrage bien documenté, utile à consulter et agréable à lire. Comme l'a bien dit dans ses *Histoires d'un vieil avocat* M. Victor Dubron, ancien bâtonnier à Douai, « des arrêts, quoi qu'ils valent, les récents sont toujours les meilleurs ». Le fondateur de la revue a, selon nous, bien fait en ne publiant, conformément à cet axiome, dans chaque fascicule que les décisions du trimestre. Les lecteurs auront toujours ainsi le dernier état de la jurisprudence et suivront pour ainsi dire pas à pas les procès les plus captivants que suscitent les débats sur la propriété artistique.

l'Art et le Droit, dont le prix d'abonnement est de 5 francs pour la France, de 6 francs pour l'Etranger, paraît tous les trimestres à l'imprimerie et librairie générale de jurisprudence Marchal et Godde, 27 place Dauphine, à Paris.

A vendre tableau peint par Henri Leys et représentant *Une attaque des gueux à Anvers*. — Prendre adresse au bureau du journal.

SAINTE-ANNE, près SLUIS. — Maison de campagne avec jardin et grand atelier à louer. Ecrire à M. DREY-DORFF, à Knocke.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres ; c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typogravure.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise à très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du
Gouvernement - Provisoire,
12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Le Messager des Bibliophiles

Organe mensuel insérant les offres et demandes d'achat ou d'échange de livres et supprimant tout intermédiaire.

ABONNEMENT : 3 FRANCS L'AN

Envoi d'un numéro spécimen sur demande adressée à

M. F. MERLIN

ADMINISTRATEUR

35, rue des Francs-Maçons, Saint-Etienne (Loire).

A VENDRE : Tableau peint par HENRI LEYS et représentant *Une attaque des Gueux à Anvers*. Prendre l'adresse au bureau du journal.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

80, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Kees van Dongen (ELIE FAURE). — Romans et Contes (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Un Musée ambulant. — Miniatures orientales (O. M.). — Exposition d'Architecture et d'Arts décoratifs à Liège (J. S.). — Le Festival de la Société J.-S. Bach : *la Passion selon saint Jean et la Messe en si mineur* (CH. V.). — Association pour l'Encouragement des Beaux-Arts à Liège : *Concours pour la décoration des cages d'escalier du Conservatoire*. — Publications d'Art : *Un beau livre : « Jeanne d'Arc »* (FRANZ HELLENS). — Petite Chronique.

KEES VAN DONGEN

Si les hommes de ce temps aiment la peinture avec une passion qui ressemble à de la souffrance, c'est que la peinture représente, dans l'ordre intellectuel, la seule force capable de réagir contre l'anarchie morale nécessaire où nous avons détruit l'un après l'autre tous les dogmes pour refaire dans la lutte nos sens et notre cœur. La peinture est celui de tous nos chants lyriques qui prouve la gloire du monde avec le plus d'évidence et d'éclat, car si celui qui peint se refuse à écouter les voix du dehors qui lui dictent le monde, il ne saura jamais entendre les voix du dedans qui l'entraînent à le célébrer. La peinture ne peut pas être le langage du désespoir, puisqu'elle ne se réalise qu'à la condition de trouver l'accord d'une passion inquiète et d'un impassible univers.

C'est dans cet accord qu'est la joie. L'art de Toulouse-Lautrec nous fut douloureux à voir, non parce qu'il nous ouvrait des régions tristes et terribles et nous révélait le remords, mais parce qu'il les voyait trop réelles. Il n'avait pas cherché dans la nature ces direc-

tions convergentes qu'y découvre une imagination décidée à simplifier et à choisir, et qui sont le lyrisme même de la vie. Kees van Dongen peint les mêmes milieux, et l'enfer est transfiguré (1).

Il ne peut concevoir et réaliser la peinture que comme la transposition dans un ordre logique des éléments dispersés de l'espace et leur concentration ardente dans le cadre d'un tableau. Qu'importe alors que les joues soient couvertes de plâtre, les lèvres sanglantes, les paupières teintées de vert, que l'horrible couleur des morts soit répandue sur de jeunes visages? Qu'importe la grimace des pitres, les corps disloqués des femmes acrobates, la tristesse sans lueur du rire et de la joie vendus? Gantés de noir des seins aux chevilles, ces corps disloqués prennent l'admirable élégance des lignes pleines et souples qui ne s'interrompent pas. La grimace des pitres a la fulguration des fleurs. La couleur des morts, le plâtre des joues, le sang des lèvres, les yeux verts, tout éclate à cause des fonds volontaires qui transforment le ciel, les crépuscules et la lueur des lampes en nappes royales d'indigos, de rouges et d'orangés. Et nous puisons dans le rire et la joie vendus un enivrement légitime s'ils deviennent l'occasion d'un triomphe de l'harmonie.

Si c'est là de la métaphysique — et il est possible que ce soit là de la métaphysique — elle n'est que l'émanation d'une forte nature de peintre. Le besoin d'arranger les gestes et de combiner les figures selon des rythmes renouvelés et cependant traditionnels que montrent les peintres d'aujourd'hui ne s'y manifeste pas. Mais le souci de « composer » est sans doute plus particulier

(1) Exposition ouverte jusqu'au 24 juin à la Galerie Bernheim Jeune, à Paris.

aux artistes qui sont nés dans le pays le plus anarchisé du monde. Il exprime l'effort de reconstruction organique que tente la société française sur tous les terrains à la fois. Kees van Dongen est de la nation de Frans Hals. Il fait d'abord de la peinture. Ce qu'il nous doit d'intelligence émancipée, il nous le rend en matière soumise à la seule sensation.

En saturant de plus en plus la tache colorée pour rencontrer la densité des choses au fond de sa richesse infinie et mouvante, en assombrissant ses contours, en organisant ses valeurs, il arrivera lentement à saisir l'instant mystérieux où les volumes de la vie s'affirment tout à coup dans l'étendue circulaire qu'ils révèlent en même temps. C'est quand cette heure décisive sonne que le peintre est digne d'écrire le poème sensuel du monde. Kees van Dongen élargira jusqu'à l'expression de la volupté universelle la passion qui l'attire vers les poitrines étalées, les jambes ardentes, l'abîme des faces blêmes sous l'ombre épaisse des cheveux. Le jour où il aura rendu l'espace entier silencieusement solidaire de la chaleur qu'exalent tous ces corps inquiétants, cette bestialité qui caractérise sa peinture, et qui est terrible, deviendra quelque chose d'imposant et de noble, prêt à participer à la conquête de l'esprit. Nous ne pouvons souhaiter des chairs plus ardemment offertes, ni de plus énormes yeux troubles, ni des voiles mieux faits pour laisser soupçonner les flancs furtifs, les taches sombres où notre immortelle angoisse aspire à se renouveler. Nous ne pouvons pas espérer de parfums plus irrésistibles. Nous ne connaissons pas de bijoux plus lourds ni plus chauds. On dirait des bêtes. Ils jettent des feux qui sont comme des tentacules. Ils avancent sur la peau nue comme sur un sable brûlant. En vérité, ici l'esprit affleure. Car la sensualité est esprit. Ce n'est rien d'autre qui féconde l'humidité des sépulcres, perce en bourgeons sous la cendre et la neige et fait fleurir les mers.

Que les peintres soient glorifiés ! Ils ont le pouvoir d'animer ce qui semble inerte. Ils ont l'orgueil de rendre l'étendue plus large et d'intensifier la lumière alors que l'ombre du passé s'accumule et que la distance décroît entre l'heure actuelle et la mort. Et la joie qu'ils nous donnent se répand comme une eau plus calme à mesure qu'ils pénètrent plus avant dans la douleur.

ÉLIE FAURE

ROMANS ET CONTES

C'est une bien curieuse et bien charmante histoire que celle que raconte M. Valéry Larbaud dans *Fermina Marquez* (1). Souvenirs d'adolescence, évidemment, mais que faisons-nous d'autre, toute notre vie, que nous souvenir de ce temps-là ? Et fait-on de meilleurs livres que ceux-là ? Une jeune fille passe dans un pen-

(1) VALÉRY LARBAUD : *Fermina Marquez*. Paris, Fasquelle.

sionnat de jeunes garçons : une école bizarre, où ne fréquentent guère que des Américains du Sud, de petits bonshommes extrêmement riches. Et voilà toute la ruche en émoi, une centaine d'enfants amoureux. L'un d'eux, Joanny Léniot — le prodige de sa classe — obtient le droit de tenir compagnie à la jeune fille lorsqu'elle vient au collège pour y voir son frère. Il l'aime, il lui fait une cour saugrenue — et si touchante ! — d'enfant exalté par la littérature et les souvenirs de la grandeur romaine. Elle l'écoute à peine, hantée qu'elle est d'idées ascétiques. Je ne connais rien de plus original et de plus savoureux que ce dialogue de deux adolescents ignorants de toute la vie et déjà pleins d'amour, l'un pour sa compagne, l'autre pour Dieu. Comme il fallait s'y attendre, le mysticisme de Fermina Marquez devient tout simplement de l'amour pour un camarade de Léniot, le beau Santos.

Mais cette intrigue n'est rien. Ce qui importe, c'est l'atmosphère, si spéciale et si nouvelle, c'est surtout cette psychologie d'enfant studieux et ambitieux telle que je n'en connais nulle part l'équivalent. M. Larbaud a pénétré là une des âmes les plus fermées, puis les plus méconnues qui soient : celle de l'enfant qu'on appelle sommairement « un fort en thème ». Ce que ce mot masque de rêves, de déceptions, d'ivresses et d'amertumes !... Quelle extraordinaire vie intérieure !...

Ce sont encore des souvenirs d'enfance que nous rapportent MM. Marius-Ary Leblond dans leur plus récent livre, *Anicette et Pierre Desrades* (1), le meilleur peut-être qu'ils aient signé depuis *les Sortilèges*. Tout porte ici la trace, minutieusement, subtilement, de la sincérité. C'est sans littérature que Pierre Desrades se rappelle toutes ces choses : décors splendides ou intimes, odeurs étranges qui ont enchanté ses premières années. Quel pays merveilleux, d'ailleurs, que cette île Bourbon ! Comme on voudrait y avoir aussi vécu ! Et quelle nature ! Le chapitre intitulé *la Cousine germaine* est, d'un bout à l'autre, émouvant et délicat, tout parfumé d'une fraîcheur de premier amour. Anicette, la cousine de Pierre, est un délicieux petit être, déjà courageuse comme doit l'être la future maîtresse d'un grand domaine. Puis lorsque son petit ami la quitte, certes il est frivole et pense à bien d'autres fillettes, mais jamais comme à celle-ci, et plus tard, lorsque l'exil l'aura forcé d'abandonner sa patrie, c'est à Anicette qu'il pensera comme à l'image même de cette terre paradisiaque. Je veux citer la page de la rencontre. Sans doute perdra-t-elle de sa force évocative, ainsi séparée de ce qui l'entoure, mais tout de même !...

« Mais la lumière argentait complètement la case et les caféiers quand, accourue au devant de la carriole, Anicette nous accueillit en me disant : « Te voilà, Pierre ! » Ses cheveux étaient humides à cause de la rosée du clair de lune, leur noirceur brunissait son visage de jasmin et elle se tenait droite dans sa petite robe de travail, toute froide entre les arbres. Elle répéta à tantine qu'elle avait entendu les clochettes de la voiture, qu'elle avait bien travaillé, que le dîner était prêt ; mais, avant d'entrer dans les appartements, j'observai avec mystère l'aspect que présentait de dehors la maison où était née Anicette. Le toit était comme brodé d'un lichen blanc ; des fenêtres à balustrades s'entr'ouvraient sur de l'ombre, et un tamarinier, découpant en son feuillage des franges de fumée bleue, s'endormait sur la droite de la façade. La lune recouvrait doucement la maison comme si elle y venait tous les

(1) MARIUS-ARY LEBLOND : *Anicette et Pierre Desrades*. Paris, Fasquelle.

soirs : c'est sans doute que toutes les cases se ressemblent sous sa clarté, mais il me parut que j'étais déjà venu ici. Quand je pénétrai dans la salle à manger, je n'y trouvai plus Anicette, car elle était allée dôteler elle-même les mules ; et parce que ce fut elle qui faisait cela, j'eus l'impression qu'elle voulait me garder longtemps à la campagne, que la ville était loin maintenant et que je n'étais pas prêt d'y retourner... Mon petit cousin Vincent chantait d'allégresse. »

Le talent de M. Gaston Chéreau est d'une âpreté terrible. Peu d'écrivains ont à ce point le sens de l'infamie et de la sottise bourgeoise, de la cruauté imbécile des petites villes. Dans des circonstances affreuses, l'amant et le fils de M^{me} Chevallier sont morts ; la veuve s'est réfugiée dans sa famille, chez son beau-père et sa belle-mère. M. Gaston Chéreau fait près de quatre cents pages avec cela seulement : ce séjour d'un être délicat chez ces atrocités barbares que l'on appelle des provinciaux. Il y en a une jolie galerie dans *la Prison de verre* (1).

Le supplice de M^{me} Chevallier est sans gradation, et cela est très justement noté : l'horreur de la vie de petite ville étant précisément cette monotonie écrasante qui a raison des plus énergiques résistances. Plusieurs fois, d'ailleurs, la pauvre femme esquisse une velléité de départ et retombe découragée. Il faut une canaillerie particulièrement odieuse de son beau-père pour la décider à fuir. Ce qu'elle fera de sa vie ainsi délivrée, un autre livre nous l'apprendra sans doute (celui-ci paraissait déjà une suite de *Champi-Tortu*). M. Gaston Chéreau ne craint pas les efforts de longue haleine. C'est un romancier comme on en faisait autrefois, patients et minutieux dans sa force, autrefois, à l'époque où l'on avait le temps de lire.

Apologues philosophiques, anecdotes pittoresques ou tableaux de mœurs, le recueil de nouvelles que M. A. de Pouvoirville nous présente sous le titre de *le Cinquième bonheur* (2) est plein de choses excellentes. Il enrichira fort noblement la littérature, déjà fastueuse, que les écrivains français ont consacrée à l'Annam. Aux apologues comme *le Cinquième bonheur* ou *les Trois fumées*, que marque comme d'un sceau la sagesse extrême-orientale, je préfère peut-être encore les nouvelles où nos idées d'Occidentaux, notre vie et comme le parfum de nos sentiments se mêlent à l'âme annamite. Ainsi l'adorable conte appelé *la Leçon de l'Empereur*. Il faut lire l'histoire de ce petit souverain de huit ans, amoureux de la femme de son précepteur blanc, et qui ne peut — par dignité royale — le dire, et qui est forcé d'éloigner l'étrangère. C'est traité avec un tact étonnant, tout en nuances furtives.

J'ai aussi beaucoup aimé *l'Homme à la ceinture* et *le Sacrifice*, deux anecdotes de la vie de Baly, « qui fut un homme de la brousse ». La dernière surtout a un sens si profond !... Il s'en exhale toute la mélancolie mystérieuse propre aux succès, le désespoir de l'acte accompli.

M. de Pouvoirville est un homme qui a beaucoup vécu et beaucoup médité, un sage pareil à ceux qu'il a vus là-bas mais qui a gardé les qualités de notre race, quand ce ne serait que le style, si net, si pur, si délicatement français.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) GASTON CHÉREAU : *la Prison de verre*. Paris, Calmann-Lévy.

(2) A. DE POUVOIRVILLE : *le Cinquième bonheur*. Paris, Louis Michaud.

UN MUSÉE AMBULANT

M. Jules de Praetere, directeur du Musée et de l'École des Arts décoratifs de Zurich, nous avait entretenu il y a quelques années d'un projet original qui consistait à créer des expositions d'art industriel « itinérantes », c'est-à-dire promenées de ville en ville, de région en région, dans un véhicule servant à la fois de salle d'exposition et de moyen de transport.

Le projet paraît devoir être prochainement réalisé. Le correspondant belge de *Paris-Journal* l'annonce en ces termes :

« On sait le succès qu'obtint, à Zurich, il y a quelques mois, une importante exposition d'intérieurs ouvriers organisée par la florissante *Gewerbeschule* de cette ville.

L'auteur de l'idée, M. de Praetere, directeur de l'École de Zurich, est un Gantois, comme Maurice Maeterlinck. Successivement éditeur d'art, professeur à l'École de typographie de Gand, à l'École d'art textile de Crefeld et à Dusseldorf, où, avec d'autres, il a travaillé à remettre en honneur le procédé du *batik* qui produisit tant de merveilles dans l'art indo-persan, il fut appelé, en 1905, à l'âge de vingt-cinq ans, à la direction de la vieille *Gewerbeschule* de Zurich, où il commença d'abord — au milieu de quelles hostilités, on le devine — son œuvre de rénovation de l'enseignement professionnel, qui, pour lui, doit avant tout s'efforcer de donner aux jeunes artisans une connaissance parfaite de la technique, basée sur celle du dessin. A présent, les Zurichois font l'impossible pour s'attacher définitivement le « petit Belge ».

Mais M. de Praetere est très nomade ; il semble avoir pris pour devise la parole fameuse de son grand compatriote du xvr^e siècle, Marnix de Sainte-Aldegonde : « Repos ailleurs ! » Il veut quitter les Zurichois, la direction de leur École, où il a donné toute sa mesure.

En ce moment, il est tout entier à la réalisation d'un grand projet, auquel il veut bien nous initier les premiers. M. de Praetere veut faire pour les arts industriels ce que Gémier a fait en France pour le théâtre : une sorte de musée qui se transportera de ville en ville, de pays en pays, pour montrer les chefs-d'œuvre de nos céramistes, verriers, ébénistes, relieurs et décorateurs, depuis William Morris jusqu'à Gallé, Lalique, Selmersheim, Dufrené. Des plans sont dressés ; ils sont l'œuvre de MM. Pflughard et Haefeli, qui comptent parmi les meilleurs architectes de la Suisse.

On aimera la simplicité de cette grande « loge » de 45 mètres sur 30, à ossature de fer, où la lumière électrique, habilement distribuée, mettra le soir son étincelante gaieté. Tout le long de la façade régneront des vitrines, derrière lesquelles certains objets seront artistement étalés. A l'intérieur, autour d'un grand hall où chanteront des fontaines, et parfois... des conférenciers, seront installés, dans quarante cellules, des intérieurs modernes de tous pays, une exposition d'architecture civile et domestique, des ensembles de peinture décorative, une salle de lecture, un buffet, une salle de musique, etc. Dans les villes où l'on ne disposera point d'une place publique, les quarante cellules se placeront en enfilade, le long d'une avenue.

M. de Praetere espère pouvoir donner ses premières « représentations » dès 1912, en Allemagne et en Autriche. L'année suivante, Paris aura son exposition internationale des Arts décoratifs ; mais il est possible qu'on y voie un jour l'originale et luxueuse « baraque » du petit Belge.

MINIATURES ORIENTALES

On nous écrit de Paris :

Le goût de l'art oriental s'affirme de plus en plus, et c'est à la Perse surtout que vont actuellement les préférences. Il est devenu presque banal de collectionner des estampes japonaises. Aujourd'hui, ce sont les miniatures persanes qu'il est élégant de rechercher, et peu à peu s'offrent aux amateurs les occasions d'acquérir — ou tout au moins de contempler, car leur valeur marchande les place souvent hors d'atteinte, — ces précieuses images en qui revivent la grâce ingénue et l'ardent lyrisme des *Mille et une nuits*...

Il y a trois ans, le Pavillon Marsan en groupa un petit nombre, qui prouva qu'il y avait à Paris quelques collectionneurs. Depuis, des commerçants ont été en Perse afin d'alimenter ces convoitises nouvelles. Claude Anet a ouvert un magasin d'objets d'art persans qu'il a choisis lui-même, un à un, chez les antiquaires de Téhéran; et l'on sait son goût raffiné. Dans les Galeries Durand-Ruel, une exposition de miniatures orientales rassemble, du 1^{er} au 30 juin, une belle collection formée par MM. Kalebdjian, Derwiches, archers, chasseurs, cavaliers mongols y défilent, silhouettés sur la feuille de riz avec une miraculeuse précision; c'est la Perse des XVI^e et XVII^e siècles qu'évoquent ces types surpris dans leurs attitudes familières, avec un sens aigu de la vie et du mouvement. Des combats d'animaux, des scènes de danse, de chasse, de batailles complètent cette précieuse série. Moins parfaites, les miniatures indo-persanes et indiennes du XVII^e siècle n'en offrent pas moins aux yeux, par leur grâce élégante, un plaisir délicat. La collection Kalebdjian en contient une quarantaine, parmi lesquelles il en est de fort belles. Piété, héroïsme guerrier, amour, vie rustique, toutes les sources de l'art alimentent ce microcosme fleuri et radieux, moins éloigné qu'on ne pourrait le croire des enluminures de nos maîtres occidentaux.

O. M.

Exposition d'Architecture et d'Arts décoratifs à Liège (1).

Les dessins, les lavis, les maquettes en plâtre, en bois, en matériaux associés sont répartis avec goût dans les salles claires du Palais des Beaux-Arts; si quelques architectes se bornent à ébaucher des croquis, ou adoptent des procédés sommaires d'aquarelliste, d'autres soignent leurs plans et les transforment quelquefois en œuvres d'art. La palme revient à M. Eugène Dhuicque : le lavis consacré à la façade des loges du château de Blois est un morceau superbe; la pierre y vit, avec toutes ses nuances de vieillissement; il n'y a qu'un ton, mais la gamme du jaune verdâtre s'y multiplie étonnamment dans l'innombrable variété des saillies et des creux; la chapelle de la cathédrale de Laon n'est pas moins admirée. MM. Pol Berger, Bodson et Pompe, Van Goethem, Sacré et Niffle sont aussi soigneux qu'habiles; le choix de leurs couleurs témoigne d'un goût artistique; M. Dionere est, comme M. Dhuicque, un véritable aquarelliste; sa tour de Saint-Nicolas à Furnes et sa façade de la maison Courouble, élégamment asymétrique, en font foi.

Le neuf, le révolutionnaire apparaissent dans l'agencement

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

d'éléments déjà vus, quelquefois dans des combinaisons bizarres. Les projets d'églises de M. Vaessen rentrent en cette dernière catégorie : tantôt c'est une abside écourtée et plate, tantôt une tour mal rattachée au vaisseau principal; la fantaisie est poussée trop loin. Je crois que M. Duesberg devrait renoncer à l'abus des claveaux; peut-être sont-ce de fausses clefs qu'il applique à ses fenêtres; cela ne vaut pas mieux. M. Horta et ceux qui l'imitent, M. Pompe notamment, n'exposent rien que nous ne connaissions, ce qui n'empêche pas de leur accorder toute notre admiration; l'Institut orthopédique de ce dernier symbolise peut-être avec trop de rigueur sa destination; orthos, en grec, signifie droit; une formule orthopédique a certainement dressé la façade de la cave aux cheminées comme un squelette cataleptique. Je la recommande aux gens de Messine et de Reggio.

Les villas préoccupent particulièrement les architectes; mais du flamand, de l'anglais, du mosan, avec ou sans mélange, cela ne me donne pas le coup de foudre; mes yeux sont déjà habitués à leurs séductions. Si j'étais voleur de mon métier, je rôderais autour des villas de M. Pompe; il y a de l'argent à gagner de ce côté et, de plus, j'aurais le plaisir de considérer de jolies choses, oh! jolies, surtout en petites maquettes. Je voudrais, d'autre part, vérifier s'il fait clair au premier étage dans les villas de M. F. Bodson; on m'affirme que les fenêtres cintrées et basses, en retrait derrière un balcon fleuri, ne barrent pas le chemin aux rayons solaires. — Horizontaux? c'est possible. Il faudrait connaître l'orientation.

Je chicanne des hommes de talent et d'initiative, mais ils seront charmés d'avoir été remarqués.

L'habileté de MM. C. Thirion, Van Ysendyck, Lousberg, Remouchamps, Van Goethem, Soubre et autres est rayonnante, reconnaissable à première vue, mais on se distrait davantage à discuter les maisons de MM. Maelschalck, Comblen, Pirenne, les audaces de M. Snyers, incrédule au sujet des secousses sismiques, et l'on a la satisfaction, un peu vaniteuse, de prouver avec eux qu'on réfléchit quelquefois avant d'approuver, ou en s'abstenant d'applaudir.

J'ai étudié les dispositions intérieures de plusieurs maisons; si j'étais millionnaire, je serais assez content des distributions wallonnes ou flamandes; si j'étais ouvrier, je choiserais dans le groupe charmant de MM. Sacré et Vaessen; la variété des silhouettes répond à une variété d'arrangements intérieurs; on n'a pas fait mieux jusqu'à présent; il y a du cœur et de la prudence dans leurs combinaisons. La pondération de M. Sacré, archéologue avisé comme on le voit dans sa belle restauration de l'église de Huccorgne, a utilement influencé la fougue de M. Vaessen, dont les projets personnels traduisent les efforts imaginatifs.

La ville de Liège a réuni en un pavillon des documents précieux qui permettent de reconstituer par le souvenir une partie de notre histoire comme constructeurs et comme décorateurs : nous avons innové plus qu'on ne pense en maints éléments et à toutes les époques; mais le citoyen du pays de Liège a toujours douté de lui-même et n'a pas assez étudié le passé. L'idée est donc louable d'avoir offert une occasion de méditer sur l'évolution artistique de nos ancêtres, autant que nos voisins ont permis, dans leur fureur guerrière, d'en juger aujourd'hui.

J. S.

Le Festival de la Société J.-S. Bach

La Passion selon saint Jean et la Messe en si mineur.

Je m'excuse du retard que je mets à rendre compte d'une solennité artistique aussi importante et aussi significative. Le Congrès de la Société internationale de musique, auquel j'ai dû assister au lendemain même du festival Bach, et qui a duré une semaine entière, ne m'a pas laissé le loisir d'en parler plus tôt.

Depuis ses débuts, qui datent, si je ne me trompe, d'environ trois ans, la Société J.-S. Bach a réellement accompli des pas de géant. Il faut se rappeler ses premières séances, parfois si hésitantes et si cahotées, pour se rendre compte de la distance énorme qu'il y a entre ses exécutions d'alors et celles de ces derniers temps. M. Zimmer, son directeur, a acquis une autorité et un prestige qui triomphent de tous les obstacles et ce m'est un agréable devoir de rendre hommage à son inlassable opiniâtreté en faveur de ce qui est bon et beau, et à cet enthousiasme communicatif grâce auquel il a su imposer sa volonté et ses désirs à ses interprètes.

La première journée du festival comportait une reprise de la *Passion selon saint Jean*. L'exécution de cette œuvre émouvante a satisfait les plus difficiles par le style qui y a présidé et par le mouvement et la vie que l'orchestre, les chœurs et les solistes ont su lui insuffler. Moins grandiose que la *Passion selon saint Mathieu*, mais d'un mysticisme plus concentré et d'un sentiment dramatique plus intime, la *Passion selon saint Jean* veut une interprétation d'un raffinement extrême, qui ne souffre point la médiocrité. A cet égard, je ne vois pas quelle critique pourrait être adressée à M. Zimmer : l'impression reçue par les auditeurs a été en tout et pour tout d'une unité et d'une cohésion parfaites, aucune dissonance ne s'étant produite entre les divers éléments qui concouraient à l'exécution. Les solistes — MM^{mes} Ohloff et Stapelfeldt, MM. Walter et Zalsman — rivalisèrent de conviction et de vérité dans l'expression ; les chœurs de voix et d'instruments sonnèrent merveilleusement et de façon à évoquer exactement la pensée du grand cantor.

La messe en si mineur, qui formait le programme de la seconde journée, avait été l'objet d'une sollicitude aussi grande que la *Passion selon saint Jean*, et bien que l'exécution ait, surtout vers la fin, présenté quelques indices de fatigue, l'on peut dire que l'expérience de mettre au point une œuvre aussi difficile a été couronnée du succès le plus éclatant. Les solistes — ceux de la veille — ont rempli leur mission à la satisfaction de tous. Les chœurs, dont la tâche était rendue moins aisée au point de vue de l'équilibre sonore, par la division des soprani en deux groupes, ont fait preuve d'un sens musical extrême en même temps que d'une compréhension très vive de la *Stimmung*, — si diverse en ses aspects, — de la messe catholique. L'orgue et l'orchestre, — celui-ci dominé dans les mouvements vifs par de retentissantes trompettes, — se sont merveilleusement fondus avec les voix, de manière à produire un effet d'ensemble d'une incomparable beauté.

Le public nombreux et enthousiaste qui remplissait l'Alhambra a montré par sa présence et par le contentement qu'il a éprouvé, que la *Société Jean-Sébastien Bach* est devenue une institution répondant à un véritable besoin, et que son existence est désormais entrée dans le courant naturel des choses. Puisse-t-elle

vivre, se développer et prospérer longtemps encore et contribuer par la hauteur de ses vues à élever et à ennoblir le goût du public et à l'éloigner des séductions et des perversions de l'art mercantile !

CH. V.

Association pour l'encouragement des Beaux-Arts de Liège.

Concours pour la décoration des cages d'escalier du Conservatoire.

Le jury chargé de juger les projets présentés au concours de la décoration des cages d'escalier du Conservatoire de Liège s'est réuni le 29 mai au Palais des Beaux-Arts. Il était composé de MM. A. Donnay et A. Rassenfosse, élus par les concurrents, et de MM. Ev. Carpentier et Ch. Soubre, élus par la Commission directrice de l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts. MM. E. Berchmans, élu par les concurrents, et O. Berchmans, élu par la Commission directrice, s'étaient récusés. M. Vaerenbergh, élu également par la Commission, s'était excusé pour motifs de santé.

Les jurés ont estimé qu'aucun projet ne convenait à la réalisation, mais que certains efforts étaient dignes d'encouragement. D'après le règlement une somme de 3,000 francs étant, en tout ou en partie, à la disposition du jury pour récompenser les meilleurs projets, les jurés ont décidé à l'unanimité qu'un quart de cette somme, soit 750 francs, serait affecté à cet usage et ils l'ont répartie de la façon suivante : 250 francs pour le projet pictural ayant comme devise : *Pan-Orphée* ; 500 francs pour la maquette sculpturale en plâtre.

Après le dépouillement des enveloppes, les auteurs de ces projets ont été reconnus être MM. Georges Faniel et E. Falise, de Liège.

PUBLICATIONS D'ART

Un beau livre : *Jeanne d'Arc*,
par GABRIEL HANOTAUX. (1).

Voici un beau livre, tant par sa qualité littéraire que par son aspect extérieur. Mais je ne dois m'occuper ici que de ce dernier mérite ; et il est assez rare de le trouver aujourd'hui dans le fatras quotidien des publications pour qu'on le proclame avec joie : cette édition est un petit chef-d'œuvre de goût, l'un des livres les plus délicieux, les plus suaves que l'on ait publiés depuis longtemps en France.

Parlant de la vie de Jeanne d'Arc, l'auteur l'appelle, dans sa préface, « une incomparable légende, qui est la simple vérité ». Et il ajoute, plus loin : « La figure de Jeanne d'Arc, debout aux confins des deux âges, s'illumine d'un double reflet, baignée aux dernières lueurs du moyen âge qui tombe, dorée des premiers rayons de la Renaissance qui se lève ». Ce sont ces paroles qui donnent le sens de la mise en page très heureuse du volume. Il faut admirer comme tout a été mis en œuvre pour tenir le lecteur dans une atmosphère de mysticisme, de naïve candeur, de piété, d'héroïsme, convenant tour à tour à la figure de la Pucelle. La typographie du volume, d'abord, par son caractère archaïque et sa

(1) G. HANOTAUX : *Jeanne d'Arc*. Paris, Hachette et C^{ie}, un vol. petit in-4°.

disposition, aide le lecteur à se transporter en arrière. Mais ce qui donne au livre son charme le plus exquis, ce sont les gravures, les estampes anciennes disséminées dans ces pages, intercalées dans le texte; figures de saints et de saintes, images naïves, scènes de combats, de sièges, portraits de personnages du temps et représentations de la Pucelle elle-même, vieux bois et vieux cuivres puisés aux meilleures collections de l'Europe.

Il y a là un essai de vulgarisation d'art très intéressant. Cette remarquable publication est due au concours de multiples artistes de talent. Le titre et la couverture, entre autres, ont été disposés par l'artiste bien connu A. Lepère.

Meister der Graphik : Jacques Callot, par H. NASSE.
Nuerenberger Kleinmeister : par E. WALDMANN (1).

Sous ce titre *Meister der Graphik* a commencé à paraître, en 1910, une très intéressante collection de monographies destinées à mettre en lumière quelques-uns des meilleurs artistes du burin et de la plume. La première de ces monographies est consacrée à Jacques Callot (2). C'est, je crois, l'une des premières grandes études d'ensemble qu'on ait écrites sur le fécond et spirituel auteur des *Misères de la guerre* et des *Diableries*. Le livre est fort bien composé et contient, outre de précieux renseignements biographiques, une analyse détaillée et savante de l'œuvre du célèbre dessinateur. Œuvre prodigieuse, tant par le nombre étonnant des dessins, peintures, planches gravées dont elle se compose que par l'interminable verve qui y est dépensée. Callot est l'un des maîtres français du XVII^e siècle dont le génie s'est déployé avec le plus de puissance; rien n'est demeuré étranger à son imagination. Sa plume et son burin ont en quelque sorte épuisé tous les genres: scènes historiques, religieuses, fêtes, batailles, tableaux de mœurs; dans tous les domaines, l'artiste a laissé la marque d'une originalité extrême. On pense à Rabelais. Callot a la même abondance, la même verve sans cesse éveillée, et cette fougue, cet esprit comique, extravagant, ce sens du fantasque et du fantastique en même temps que de l'observation aiguë qui caractérisent l'auteur de *Pantagruel*. Les dessins et planches gravées les plus saisissantes ont été réunies ici avec méthode et avec goût, et forment une suite très belle qui donne du maître une idée parfaite.

Le même goût a présidé à l'édition et à la rédaction de la monographie consacrée aux *Petits maîtres de Nuremberg*. Il manquait une sérieuse étude d'ensemble sur ce groupe de petits maîtres de grand talent qui illustrèrent l'école de Nuremberg. La grâce n'est pas leur marque, mais il faut admirer la netteté de leur dessin, leur imagination abondante et sérieuse. De très belles planches réunissent dans ce volume les plus intéressantes gravures de ces maîtres, parmi lesquels Hans Sebald Beham, Barthel Beham et Georges Penez sont les plus justement admirés.

FRANZ HELLENS

(1) H. NASSE : *Jacques Callot*; E. WALDMANN, *Nuerenberger Kleinmeister*. Deux vol. in-4°; planches hors texte. Leipzig, Klinkhardt et Biermann.

(2) Signalons ici le bel ouvrage sur Jacques Callot, que publie en ce moment l'éditeur G. Van Oest, et dont le premier fascicule vient de paraître, orné de planches remarquables.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement vient d'acquérir une *Tête de vieille femme* du sculpteur G. Van Tongerloo, qui figure au Salon de Printemps, et une nature morte de M. Navez.

Hier s'est ouverte au Musée de peinture moderne le Salon annuel des Indépendants. Ce manifeste, qui accompagna l'envoi des invitations, en précise les tendances éclectiques :

« Les Indépendants, au moment d'ouvrir les portes de leur VIII^e Salon annuel à un public et à une critique peut-être non avertis et qui pourraient se méprendre, croient nécessaire de préciser les raisons qui leur font grouper périodiquement des œuvres de tendances si différentes et qui semblent parfois se heurter.

En adoptant ce nom, *les Indépendants*, il n'est pas entré dans l'intention des fondateurs de présenter au public n'importe qui et n'importe quoi. L'indépendance qu'ils recherchent est celle qui leur permet de réunir chaque année, et ce d'une façon indépendante de toute esthétique déterminée, les œuvres de ceux dont l'effort marque au moins les prémices d'une personnalité curieuse, intéressante ou rare, ou encore l'indication d'une orientation nouvelle, au milieu des incertitudes du moment, quel que soit le camp d'où ils viennent.

Il leur paraît plus intéressant de montrer un ensemble d'efforts divers mais sincères vers des conceptions personnelles que d'étaler aux yeux du public une collection d'œuvres plus ou moins conformes à des données acceptées et connues, mais, par le fait, le plus souvent usées, surannées, désuètes.

Ce qu'ils montrent n'est donc pas toujours une affirmation de leurs tendances propres, ni une complaisance, ni le signe d'une admiration: ils restent spectateurs eux-mêmes devant certaines de ces œuvres. C'est, à vrai dire, une prise de contact de nos artistes avec cette vie d'art intense, exacerbée, qui a pour centre Paris avec ses luttes, ses enthousiasmes, ses erreurs peut-être, mais où l'on se sent plus hardi, plus vibrant, plus libre. »

Ce programme, inspiré de celui de la *Libre Esthétique*, mérite la sympathie de tous ceux que passionne l'évolution de l'art.

SALON DE PRINTEMPS. — L'exposition du Palais du Cinquenaire fermera irrévocablement ses portes le dimanche 18 juin à 5 h. 1/2. Rappelons que le Salon est ouvert tous les jours de 9 h. 3/4 à 5 h. 1/2 et qu'il y a des concerts les jeudi, samedi et dimanche.

On se rappelle l'exposition rétrospective qui eut lieu à Dinant en 1903 et qui réunissait un magnifique ensemble des produits de l'industrie du cuivre si florissante en cette cité au XVII^e siècle. Elle fut admirée par un grand nombre de visiteurs et on peut dire qu'elle remporta un grand succès. L'exposition qui sera ouverte à Tournai de juillet à octobre prochain est appelée à avoir une importance beaucoup plus grande et elle se présentera à l'attention des amateurs, et même des profanes, avec beaucoup plus d'attraits. En effet, elle comprendra non seulement une collection très nombreuse et très complète d'objets en cuivre, dinanderies, etc., de fabrication tournaisienne, mais elle groupera en outre quantité d'objets admirables disséminés dans les musées publics, les églises ou les collections particulières, et représentant ce qui s'est fait de plus beau et de plus riche aux siècles passés en fait de porcelaines, tapisseries, orfèvrerie, sculptures, etc.

Pour ne parler que des porcelaines, ce sera pour les amateurs une occasion unique de voir rassemblées des pièces dont la valeur est aujourd'hui inestimable.

Un nouveau trio vient de se former à Paris composé du violoniste Alberto Bachmann, de M^{me} Jeanne Delune, violoncelliste, et du pianiste-compositeur Louis Delune. Cette association se fera entendre la saison prochaine à Paris avant d'entreprendre les tournées à l'étranger pour lesquelles elle vient d'être engagée.

Le théâtre d'été du Jorat, à Mézière près Lausanne, création désintéressée et exclusivement artistique de MM. René Morax, Jean Morax et Gustave Doret, donnera, en juillet prochain, une

série de représentations de *l'Orphée* de Gluck avec le concours de M^{mes} M. Charbonnel et Bessler-Gianoli, qui alterneront dans le rôle principal, de M^{mes} C. Mastio et J. Campredon, qui interpréteront tour à tour celui d'Eurydice, et de M^{lle} Irma Castel, qui chantera le rôle de l'Amour. Les chœurs seront formés d'amateurs vaudois disciplinés par M. Charles Treyn. L'orchestre sera dirigé par M. Gustave Doret. M. Jusseaume a exécuté les décors, M. Jean Morax a dessiné les costumes. M. Gabriel Grovlez a été engagé comme chef du chant, M^{lle} Chasles comme maîtresse de ballet.

Les représentations auront lieu en matinée les dimanches 2, 9 et 16 juillet; en soirée les jeudis 6 et 13, les mardis 11 et 18 juillet.

Le théâtre, où, comme à Bayreuth, toutes les places font face à la scène, peut contenir deux mille spectateurs. Il est placé sous le haut patronage de MM. Camille Saint-Saëns, J.-J. Paderewski, Paul Dukas, Camille Bellaigue, Pierre Lalo, Gaston Carraud, Romain Rolland, Albert Carré, Charles Malherbe et Jean de Reszké.

De Paris :

Le Théâtre de l'Œuvre donnera le samedi 17 et lundi 19 juin son dernier spectacle au théâtre Réjane. Il se composera de *la Philanthrope ou la Maison des Amours*, fantaisie lyrique en trois actes de MM. Jehan et Henri Bouvelet. L'ouvrage sera interprété par MM. Candé, Raynal, Baside, Lebreys, Lugné-Poe; M^{mes} Jeanne Lion, de Chauveron et Greta Prozor.

Le deuxième acte de *la Forêt bleue*, conte lyrique de MM. Aubert et Chênevière, a obtenu mercredi dernier un très grand succès au concert de la S. M. I. Le compositeur et les interprètes ont été acclamés. Cette manifestation est d'un excellent augure pour les représentations à Boston de *la Forêt bleue*.

L'Académie française avait à décerner pour la première fois, jeudi dernier, le grand prix de littérature, montant à dix mille francs. On donnait comme « gagnant » certain M. Charles Péguy, auteur du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, auquel MM. Romain Rolland et Louis de Robert disputaient ce fructueux honneur. Mais malgré plusieurs tours de scrutin les Immortels ne parvinrent pas à constituer une majorité en faveur de l'un ou l'autre candidat et le prix ne fut pas attribué.

En revanche, M. Charles Péguy obtint le prix Estrade-Delcros, d'une valeur de 8,000 francs. Le prix Alfred Née (3,500 francs) fut accordé à M. Louis Bertrand pour son *Livre de la Méditerranée*; le prix Vitet (2,500 francs) au colonel Barattier pour son volume *A travers l'Afrique*; le prix Narcisse Michaud (2,000 fr.) à M. Paul Renaudin, auteur de *Ce qui demeure*.

Le monument du compositeur Francis Thomé a été inauguré au cimetière de Montmartre la semaine dernière. Le monument se compose de deux figures : la Poésie et la Musique, entre lesquelles se dresse le buste de Francis Thomé. L'œuvre est de M. Paul Landowski; l'architecture a été composée par M. Nénot.

La Section des Beaux-Arts du quatrième Salon du Mobilier (juillet-octobre 1914) est en voie de préparation. Les adhésions et notices des artistes seront reçues jusqu'à fin courant. Les

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2 ◆
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

œuvres devront être déposées au Grand Palais, pour la réception, les 17 et 18 juillet.

Rappelons que la Section des Beaux-Arts du Salon du Mobilier comprend habituellement quinze cents numéros. Aucune récompense n'est décernée, le Salon ayant pour but de faire connaître les artistes et de faciliter la vente de leurs œuvres aux très nombreux visiteurs du Salon triennal du Mobilier.

Pour tous renseignements s'adresser à M. H. Pairault, 3 rue de Bizerte, Paris.

Le *Gil Blas*, qui a fait peu neuve, vient de commencer la publication des *Mémoires d'une Ouvreuse*, dans lesquels Willy retrace avec une intarissable verve, voilée parfois de quelque mélancolie, les événements auxquels, observateur passionné, il a assisté depuis les temps reculés où Faure barytonnait à l'Opéra et se faisait peindre en pied par Manet... Ce sont plus de quarante années de musique et de théâtre que fait revivre le spirituel récit de l'Ouvreuse, qu'on lira avec autant d'intérêt que d'agrément.

La vente de la collection Pierre Decourcelle a montré la faveur dont les sculpteurs du XVIII^e siècle jouissent auprès des amateurs. Un buste en terre cuite de M^{me} du Barry par Pajou a atteint 193,000 francs, ce qui, avec les frais, porte l'acquisition à 212,300 francs ! Un buste d'enfant en plâtre, par Houdon, a été poussé jusqu'à 48,000 francs. Un buste en terre cuite de J.-J. Rousseau, du même artiste, et qui existe à plusieurs exemplaires, a été adjugé 25,000 francs. Une *Léda*, de Clodion, 30,600 francs.

Les tableaux de Jules Breton conservent leurs admirateurs fidèles. Une vente faite ces jours-ci à Paris sous la direction de M. Georges Petit, et par laquelle fut liquidé l'atelier de l'artiste, l'a prouvé en fixant à 87,000 francs le prix du *Pardon de Kergoat*, tandis que le *Cri d'alarme* montait à 17,000, l'*Amour* à 18,000, *Breton et Bretonne au cierge* à 13,600 francs, etc.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

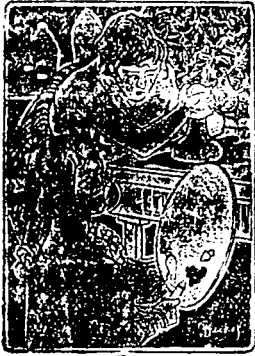
PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres; c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8°, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

269, rue Saint-Jacques, PARIS

En dépôt à Bruxelles chez BREITKOPF ET HAERTEL

PAUL LE FLEM. — **Quintette** pour deux violons, alto, violoncelle et piano. — *Prix net* : 12 francs. — (Premières auditions : Société Nationale de musique, 19 mai 1910; Salon d'Automne, 7 octobre 1910.)

A vendre tableau peint par Henri Leys et représentant *Une attaque des gueux à Anvers*. — Prendre adresse au bureau du journal.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'es-sayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

SAINTE-ANNE, près SLUIS. — Maison de campagne avec jardin et grand atelier à louer. Ecrire à M. DREY-DORFF, à Knoeke.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Réflexions sur la Critique théâtrale (OCTAVE MAUS). — Notes et Impressions sur le Congrès de la Société Internationale de musique à Londres (CH. VAN DEN BORREN). — Sylvain Dupuis (O. M.) — Le VIII^e Salon des Indépendants (FRANZ HELLENS). — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — Les Ballets russes (O. M.). — Le Ton du XVIII^e siècle (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Petite Chronique.

Réflexions sur la Critique théâtrale.

La profession de critique théâtral devient d'un exercice difficile et périlleux. Êtes-vous indulgent, vous vous exposez au procès que viennent d'intenter, à Londres, à un journal selon eux trop bienveillant, quelques spectateurs grincheux qui jugèrent détestable un spectacle auquel ils avaient assisté sur la foi du chroniqueur dramatique de ce journal : « Votre devoir était de nous renseigner exactement. Vous nous avez trompés en vantant un ouvrage qui ne le méritait pas. Rendez-nous l'argent que vous nous avez fait dépenser inutilement. » Thèse simpliste, dont le tribunal a d'ailleurs fait spirituellement justice en déclarant qu'il peut être élégant d'avoir une opinion que la foule ne partage point.

Êtes-vous sévère? Craignez le sort de ce journaliste parisien qu'un directeur de théâtre veut contraindre à lui payer cinquante mille francs de dommages-intérêts

pour n'avoir pas encensé assez respectueusement son spectacle et ses artistes. Il est probable que la justice française se montrera, dans la solution de ce litige, aussi soucieuse des droits de la critique que l'a été celle d'outre-Manche. N'empêche que pareils chichis ne vont pas sans occasionner à ceux contre lesquels ils sont dirigés mille ennuis, des soucis et des frais.

Et puis, sait-on jamais? Au directeur de théâtre en question se sont alliés les auteurs, mécontents d'avoir été traités avec fraîcheur par le critique. Tous trois poursuivent de commun accord ce dernier. Mais tandis que le directeur réclame la forte somme, les auteurs évaluent modestement à un franc le montant du préjudice qu'ils ont souffert. En revanche, ils exigent dix insertions, c'est-à-dire une généreuse publicité. C'est peut-être plus adroit, car les tribunaux ont la main plus large pour faire reproduire leurs jugements (amour-propre d'auteurs?) que pour fixer des indemnités pécuniaires.

Mais il est à souhaiter que le tribunal déboute simplement ces dramaturges irascibles d'une action que rien ne paraît justifier. Car il faut bien admettre que lorsqu'une pièce est jouée, le critique chargé de l'apprécier n'est pas tenu, sous peine de recevoir la visite d'un huissier, de proclamer que cette pièce est un absolu chef-d'œuvre et que ni Corneille ni Racine n'en ont écrit de plus parfaite. Il n'a pour guide que sa conscience, pour limites dans le blâme ou l'éloge que celles de sa sincérité. En livrant sa pièce au public, l'auteur s'expose aux sifflets comme aux applaudissements. Et puisque jamais il ne proteste contre la louange, même excessive, comment lui reconnaître le droit de s'insurger contre la critique, même injustifiée?

Eloge ou blâme, croyez-vous d'ailleurs sérieusement que l'une ou l'autre de ces expressions d'une opinion individuelle doive, pour le succès d'une œuvre, être préférée à l'autre? La plupart des pièces de valeur n'ont-elles pas triomphé malgré l'hostilité de la critique? Il serait banal d'en citer des exemples, qui sont dans la mémoire de tous. Par contre, que sont devenus tant d'ouvrages, — opéras, drames ou comédies, — qui furent, à leur apparition, salués par les faufares claironnantes de la presse?

Jamais la critique n'a imposé d'une manière durable une œuvre dépourvue de mérite, pas plus qu'elle n'a tué celles dont elle a méconnu la valeur. De nos jours la multiplicité des journaux est telle que toute pièce nouvelle provoque cent avis différents. En puisant au hasard dans les kiosques au lendemain d'une première, on y peut trouver, du noir d'ébène au blanc d'argent, toutes les nuances imaginables de l'opinion. Et cela fait un gris, comme disent les peintres.

Seul le silence est redoutable. Parler d'une œuvre soit en bien, soit en mal, c'est la servir. Le public tient à contrôler le jugement de la critique, ravi de la trouver en défaut si son impression personnelle diffère de l'arrêt rendu. Mais n'en rien dire est grave, car la publicité payée demeure sans effet sur le public, qui tient à lire *un compte-rendu*, quel qu'il soit, ce compte-rendu fût-il en contradiction avec son propre sentiment.

Si les directeurs de théâtres n'étaient pas convaincus de cette vérité, ils auraient vraisemblablement supprimé depuis longtemps le service de la critique.

Celle-ci se montre souvent à leur égard hargneuse et hostile. D'un coup de griffe elle renverse, semble-t-il, un édifice de patients travaux. Illusion. Même dans ses attaques, la critique est utile parce qu'on ne peut prendre à partie que ce qui a une réalité. Attaquer une œuvre, c'est prouver l'existence de cette œuvre et la faire connaître. Et souvent un solide éreintement est plus efficace qu'une appréciation bienveillante ou mitigée.

Dira-t-on que de la qualité du critique dépend l'importance de l'éloge ou du blâme? Cette opinion était justifiée à l'époque déjà lointaine où juger une œuvre dramatique demeurait l'apanage de quelques individualités d'élite exerçant ainsi qu'un sacerdoce d'austères fonctions.

On parlait sérieusement du « sceptre » de la critique, érigée en royauté. L'avis d'un Théophile Gautier, d'un Sainte-Beuve pouvait orienter dans un sens favorable ou défavorable le goût public. Aujourd'hui le soiriste anonyme d'un journal à gros tirage a plus de poids qu'un poète, qu'un écrivain classé. Celui-ci est sujet à caution car on le soupçonne (et quelquefois avec raison) de n'être guidé dans ses jugements que par le subjectivisme de son propre tempérament. On s'est même demandé si

un auteur dramatique avait le droit d'exercer la profession de critique. Parmi les écrivains de théâtre plusieurs esprits scrupuleux se sont résolument prononcés pour la négative. Si leur sentiment était partagé, le champ déjà si médiocre de la critique actuelle en serait encore appauvri.

Mais l'éventualité n'est pas à redouter. Il y aura toujours des dramaturges que les journaux chargeront, moyennant une honnête rétribution, d'apprécier les œuvres de leurs confrères. Masqués ou à visière découverte, ils écriront, pour mériter leurs appointements ou par simple divertissement, des réflexions qui n'auront sur la destinée de la pièce soumise à leur examen aucune espèce d'influence, mais dont ne pourraient se passer sans en éprouver un sérieux dommage ni l'auteur de cette pièce, ni le directeur qui en a assuré l'exécution, ni l'éditeur qui l'a publiée. Car, à y bien réfléchir, il est permis de considérer le critique dramatique comme un collaborateur de l'ouvrage représenté, comme un des coursiers du quadrigue qui l'entraîne vers la gloire ou l'oubli.

C'est peut-être à ce titre que des Anglais, gens pratiques, assignèrent froidement un chroniqueur théâtral indulgent qu'ils traitèrent en associé de l'auteur, responsable comme tel des tares de la marchandise livrée par celui-ci. Mais que dire de ces plaideurs français qui, tirailleurs inconscients, font feu sur leurs propres troupes? Ignorent-ils qu'une œuvre discutée intéresse plus que celles qui provoquent un accord unanime? Et si d'aventure la justice accueillait leur thèse, que vaudrait désormais l'éloge, le blâme étant interdit?

OCTAVE MAUS

Notes et impressions

sur le

Congrès de la Société internationale de musique
à Londres.

(29 mai-3 juin 1911.)

S'il me fallait rendre compte d'une manière complète de tout ce qui s'est passé d'intéressant au Congrès de Londres, un volume entier ne me suffirait pas. Je serais d'ailleurs fort embarrassé de parler, même superficiellement, de tous les faits et gestes de la grande assemblée, pour la raison bien simple qu'il n'eût pas été humainement possible de participer à tous ses travaux et de prendre part à toutes les cérémonies et festivités auxquelles elle a donné lieu. Aussi bien la chaleur torride qui régnait à Londres à ce moment n'était guère faite pour stimuler le zèle des congressistes, déjà suffisamment fatigués par le surmenage de la saison d'hiver.

Imitant en cela bon nombre de mes collègues, j'ai donc restreint dans la mesure de mes forces mon programme d'activité, et, — oserai-je l'avouer? — j'ai réservé la plus petite partie de mon temps à suivre les travaux proprement dits du Congrès, et la plus grande à assister aux auditions de musique anglaise ancienne et moderne

auxquelles les congressistes étaient invités. Cette décision n'est point si frivole qu'on pourrait le croire à première vue : en effet, ces concerts, spécialement préparés en vue du grand meeting londonien, était une occasion unique et fugitive de se faire une idée de l'évolution de la musique en Angleterre, tandis que les discours, communications et discussions qui constituaient le menu des assemblées générales (*full meetings*) et des réunions de sections, feront nécessairement l'objet de publications qui en perpétueront le souvenir et permettront aux intéressés de se renseigner d'une manière précise sur ce qui fut dit et lu au Congrès.

Au demeurant, voici les titres des principaux discours qui furent prononcés dans les *full meetings* : *De l'Internationalisme en musique*, par le Dr Écorcheville, de Paris ; *The Meaning of ugliness in music* (la Conception de la laideur en musique), par sir Hubert Parry, directeur du *Royal College of music* de Londres ; *English influence in the evolution of music* (l'Influence anglaise dans l'évolution de la musique), par le professeur Johannes Wolf, de Berlin.

Les congressistes, très nombreux, se signalent par une forte prédominance des éléments anglo-saxons et germaniques. Parmi les Anglais de marque se trouvent notamment sir Alex. Mackenzie, président actuel du Comité international de la S. I. M., directeur de la *Royal Academy of music* de Londres ; sir Hubert Parry, auteur d'une partie importante de l'*Oxford History of music*, orateur original par son flegme humoristique ; le compositeur sir Edward Elgar, noble et sympathique physionomie ; Edw. Dent, qui s'est spécialement attaché à l'étude de la vie et de l'œuvre d'Alessandro Scarlatti ; Fuller Maitland et Barclay Squire, dont la réédition moderne du *Fitzwilliam Virginal Book* est universellement appréciée, etc.

L'Allemagne du nord est officiellement représentée par le professeur Hermann Kretzschmar, dont les *Konzertführer* témoignent à la fois d'une admirable érudition et d'un sens esthétique raffiné ; à ses côtés se trouve le président du groupe local de Berlin, le professeur Johannes Wolf, homme d'une courtoisie et d'une affabilité charmantes, musicologue de haut mérite, qui s'est spécialisé dans l'étude de la musique du moyen âge. Les professeurs Max Friedländer et Max Seiffert contribuent, par l'autorité de leur nom et de leurs travaux, à renforcer l'imposant contingent berlinois. La Bavière a envoyé au Congrès le professeur Adolf Sandberger, sous la haute direction duquel s'accomplit la réédition des œuvres complètes de Roland de Lassus et qui préside aux destinées des *Denkmäler der Tonkunst in Bayern*. On déplore l'absence de l'illustre historien de la musique, M. Hugo Riemann, qui eût représenté avec tant d'éclat la Saxe et la Thuringe.

L'Autriche a délégué l'un des hommes qui honorent le plus la musicologie européenne par l'étendue de ses connaissances et le caractère synthétique de ses déductions : le professeur Guido Adler.

La France semble n'avoir pas été spécialement attirée par le Congrès de Londres. A part le très aimable vice-président de la Section de Paris, M. Jules Écorcheville, nous n'avons remarqué qu'un nombre relativement restreint de congressistes français, parmi lesquels se trouvaient notamment M^{lle} Marie-Louise Pereyra, de la *Schola Cantorum*, M. Jean Chantavoine, directeur de la collection des *Maîtres de la Musique*, et M. Calvocoressi, le col-

laborateur de l'*Art moderne*, qui est en même temps délégué de la Grèce.

Quatre Belges, MM. Ergo, Ch. Martens, D. Van Reysschoot et votre serviteur, représentent notre petit pays. M. Ergo traite, dans la Section III, des *Causes et conséquences du manque d'unité dans plusieurs branches de la science musicale* et M. Van Reysschoot s'occupe, dans la Section V, de *Quelques réformes dans la notation des partitions d'orchestre d'édition dite populaire* (1). M. Félicien Durant, qui avait envoyé une communication sur les *Instruments omnitoniques à pistons dépendants*, n'a point paru au Congrès.

Les États-Unis, l'Italie, l'Espagne, la Hollande et le Danemark sont respectivement représentés par MM. Sonneck, Barini, de Roda, Scheurleer et Hammerich.

L'accueil fait aux congressistes par le Comité anglais a été des plus cordial et laissera dans l'esprit de tous le souvenir d'une hospitalité grandiose, d'une courtoisie simple et confraternelle et d'une incomparable puissance d'organisation. En dehors des auditions musicales grandes et petites qu'ils leur ont offertes, nos voisins d'outre-mer leur ont encore ménagé de splendides réceptions chez les éditeurs Novello et C^{ie}, à Mansion House, chez les Grocers (l'un des clubs les plus importants de Londres), chez les propriétaires du *Daily Telegraph* et enfin à la Chambre des Communes, où le Gouvernement offrit un lunch aux membres du Congrès. Ajoutez à cela un magnifique banquet au *Savoy* et une représentation italienne de *Rigoletto* à Covent-Garden, avec la Tétrazzini, Mack Cormack et Sammarco, et vous aurez une idée de la munificence dont savent faire preuve les Anglais lorsqu'ils reçoivent.

(A suivre.)

CH. VAN DEN BORREN

SYLVAIN DUPUIS

La nomination, aujourd'hui officielle, de M. Sylvain Dupuis aux fonctions de directeur du Conservatoire de Liège rencontre l'unanime approbation des artistes. Nul, parmi les candidats — et l'on sait qu'il y en eut plusieurs de premier ordre — ne réunissait au même degré que lui l'autorité et l'expérience professionnelle, jointes à la science musicale. Le choix du ministre, longuement pesé, ne pouvait être meilleur.

Le *Guide musical* a dit de M. Sylvain Dupuis, — et nous nous associons à cet éloge mérité :

« Par sa belle et large culture musicale, par la probité exceptionnelle de sa carrière d'artiste, par la haute autorité que l'universalité de ses connaissances et sa longue expérience de professeur d'harmonie, de directeur de chœurs et de chef d'orchestre lui ont acquise, il sera véritablement *the right man in the right place*, l'homme qu'il faut à la place qu'il faut, dans ce Conservatoire de Liège, qui fut et reste la pépinière la plus féconde de l'art musical en Belgique.

M. Sylvain Dupuis devra naturellement renoncer à ses fonctions de chef d'orchestre du théâtre de la Monnaie et des Concerts populaires et ce sera une perte sensible tout particulièrement pour

(1) M. D. Van Reysschoot est l'auteur d'une édition des symphonies de Beethoven dans laquelle la lecture des parties d'orchestre est rendue accessible au profane par unification et simplification.

notre grande scène lyrique. Depuis onze ans, avec une inlassable ardeur, avec une conscience toujours en éveil, avec un sens artistique et un goût auxquels il faut rendre le plus éclatant hommage, il présida à toutes les études musicales et conduisit toutes les grandes créations de ces dernières années : *Le Crépuscule des dieux*, *les Troyens*, *le Roi Arthur* de Chausson, *l'Étranger* de d'Indy, *Pelléas et Mélisande* de Debussy, *Katharina* de Tincl, *Éros Vainqueur* de de Bréville, *Ariane et Barbe-Bleue* de Dukas, les dernières partitions de Massenet, *Ariane*, *Chérubin*, *le Jongleur*, *Sapho*; les œuvres de Puccini, *la Bohème*, *la Tosca*, *Madame Butterfly*, *Manon Lescaut*, les difficiles partitions de Richard Strauss, *Salomé*, *Elektra*, *le Feu de la Saint-Jean* et combien d'autres encore qu'il mena à de superbes victoires. Et il faut dire aussi que, grâce à son indomptable énergie, il releva singulièrement le niveau des exécutions chorales et orchestrales qui, sous la direction précédente, avait fini par subir un déplorable fléchissement. Ce n'est pas sans regret que les habitués du théâtre le verront descendre du pupitre du haut duquel, pendant onze ans, son front énergique et volontaire domina le tumulte des instruments et déchaîna la puissance sonore des masses chorales. Un tel chef, artiste aussi averti, un travailleur aussi persévérant se remplacent difficilement ».

C'est, excellemment résumée, l'impression de tous ceux qui suivirent M. Dupuis dans sa carrière et qui applaudissent à sa nomination.

On sait que la lutte, d'ailleurs toute courtoise, fut, dans ces derniers temps, circonscrite entre le premier chef d'orchestre de la Monnaie et le compositeur Joseph Jongen, dont la candidature avait, elle aussi, de nombreux partisans. M. Jongen, bien que M. Dupuis lui ait été finalement préféré, se retire, peut-on dire, avec les honneurs de la guerre. En le nommant titulaire d'une chaire au Conservatoire de Liège auquel il était attaché en qualité de professeur adjoint d'harmonie, le gouvernement a voulu reconnaître officiellement des mérites sur lesquels les artistes et le public, qui admirent son talent et son caractère, sont fixés depuis longtemps.

O. M.

Le VIII^e Salon des Indépendants.

Les efforts vraiment audacieux et beaux par leur vaillance et par les émotions nouvelles qu'ils provoquent ont toujours éveillé autour d'eux d'autres efforts, plus audacieux, et qui n'avaient d'original que cette audace superflète et inutile. L'impressionnisme, comme toute grande poussée d'art, a eu ses partisans maladroits, ses parasites, ses monstres. Cela n'enlève rien à la valeur du mouvement et cela tendrait plutôt à en prouver l'étonnante vitalité. Il y a encore des artistes qui s'imaginent que l'originalité consiste non seulement à rompre avec la tradition mais même à dépasser les tentatives les plus osées des contempteurs du passé. Tels sont ces peintres étranges que l'on a appelés les « cubistes », et dont on peut voir quelques ouvrages au Salon des Indépendants. Avec eux, il n'est plus question ni de dessin ni de couleur, encore moins de composition ; c'est un jeu enfantin de lignes brisées parmi lesquelles on ne distingue rien que l'inexpérience de l'artiste aggravée d'une déplorable tendance à l'excentricité.

Je le sais, la hardiesse est une qualité digne d'être encouragée ; je l'admire sans réserve, pourvu qu'elle soit la marque du talent.

C'est elle qui a fait triompher les tendances les plus contestées de l'impressionnisme, et l'on a vu des efforts vraiment héroïques déployés pour les soutenir. Mais je cherche vainement le talent parmi ces œuvres heurtées, incohérentes, qui n'ont vraiment de pardonnable que leur puérité, car elle les rend, en somme, assez anodines et personne ne peut les prendre au sérieux.

Et voici maintenant les vrais *Indépendants*, ceux qui se sont affranchis de la routine, ceux qui abandonnent les voies quelconques et qui cherchent à s'affirmer eux-mêmes, en toute sincérité. Il ne manque pas de ces talents jeunes, chez nous. Et le Salon de cette année nous permet d'admirer quelques œuvres puissantes qui font bien augurer de l'avenir.

Une tendance heureuse apparaît, semble-t-il, dans le labeur des jeunes peintres formés à l'école de l'impressionnisme. Moins avides de succès hâtifs et pénétrés de la haute mission de l'art, ils cherchent autant à perfectionner leur métier, à affermir leur technique qu'à exprimer des sensations nouvelles. Ils entendent appuyer l'originalité de leurs conceptions sur des données solides. Une de ces préoccupations intéressantes de la jeune génération est celle de l'unité de la composition. La composition ne suppose guère un grand appareil de personnages ou d'objets ; elle apparaît en dehors des sujets graves ou des arrangements compliqués, dans les motifs les plus simples, les plus familiers même. Les Hollandais réalistes en possédaient le secret aussi bien que les idéalistes de la Renaissance italienne. C'est cette entente de la mise en page harmonieuse, cet arrangement des couleurs et des lignes, cet équilibre, qui recommandent un tableau au premier coup d'œil ; chez les plus audacieux, c'est cette faculté de tenir l'inspiration en bride, de la diriger avec réflexion vers un but déterminé. S'ils restent jeunes et entreprenants, les jeunes savent néanmoins maîtriser leurs élans.

Plusieurs peintres du Salon actuel font preuve d'un pareil souci. Louis Thévenet, par exemple, qui cherche patiemment à exprimer sa vision des intérieurs modestes où chaque objet est situé sous un aspect vivant. Les *Intérieurs* qu'il expose ici sont d'un charme exquis ; avec la même fraîcheur qu'autrefois, ils sont mieux établis, plus équilibrés, plus discrets, et les objets, moins bousculés, prennent une signification plus durable. Ce peintre, on le sent, a un but auquel il travaille sans hâte, mais aussi sans relâche : il arrivera. Willem Paerels, de son côté, qui expose un très joli *Portrait* et des croquis fort curieux, témoigne d'un travail consciencieux ; son dessin s'est affermi et le coloris de ses tableaux se dégage des éléments inutiles qui l'encombraient parfois auparavant. Il faut en dire autant de plusieurs autres peintres, dont nous avons souvent signalé les efforts, de Jefferys, qui sait mettre tant de vie dans ses croquis de foules, tant de finesse gracieuse dans ses paysages, de J. Frison, de G. Desmet, bien inspiré dans les harmonies pâles, légèrement nuancées, de Léon Desmet, de René de Man, Fernand Lantoiné, H. Leroux, W. Jelley.

Un jeune dessinateur, Constant Van Offel, expose aux Indépendants une série de dessins où la bonne humeur s'allie à des saillies d'esprit satirique ; il y déploie une imagination vive, abondante, pleine d'imprévu. Les dessinateurs ne manquent pas ici. À côté des caricatures et dessins satiriques de J. Ochs et d'A. Blandin, qu'on a pu voir reproduits aux couvertures du *Pourquoi pas*, à côté des évocations véhémentes de G. Barnavol, les dessins de Jean Baltus offrent l'intérêt de compositions imaginatives, d'étranges et curieuses évocations d'animaux fantastiques

auxquels le peintre attribue des noms d'une bizarrerie amusante.

J'ai dit mon sentiment au sujet de quelques artistes invités à figurer à cette exposition, et dont les théories me paraissent d'un intérêt douteux. Notons encore, parmi les étrangers, P.-Charles Briandeau, qui expose une très jolie *Corbeille de fruits*, et V. Granzow, dont les *Vieux oliviers* et l'*Evocation de Palcocastriza* sont des œuvres d'une vision personnelle et attachante.

Le Salon est complété par un ensemble de sculptures, où les œuvres de Rik Wouters sont particulièrement remarquables. Le dernier Salon de la *Libre Esthétique* avait déjà fait connaître ce jeune sculpteur fort bien doué, dont le talent s'apparente un peu à celui d'un Rosso. La vision de P. Wissaert est moins personnelle, sans doute, mais, s'inspirant aux sources classiques, cet artiste sait donner à la forme une grâce exquise et flexible, dont le charme retient.

FRANZ HELLENS

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

M. Camille Lemonnier a inauguré jeudi à Charleroi la série des conférences organisées par l'Exposition rétrospective. Il avait pris pour sujet : *Le Hainaut, terre d'art et de travail* et ce lui fut l'occasion de parler, en critique averti et en admirateur enthousiaste, de Constantin Meunier, de sa vie et de son œuvre.

L'assistance, très choisie et très nombreuse, a fait à l'éminent conférencier un très vif succès et cette première bataille contre l'indifférence artistique du pays noir a été une véritable victoire.

Les conférences qui vont se poursuivre pendant toute la durée de l'Exposition constitueront un cycle complet de l'évolution esthétique, sous toutes ses formes, en Wallonie, et nul ne pouvait l'inaugurer avec plus d'autorité que Camille Lemonnier.

LES BALLETS RUSSES

Ces ballets russes sont décidément une chose délicieuse. Tous les ans, à l'époque où refleurissent les pawlonias, ils ajoutent à la joie de Paris un sourire, un spectacle pimpant, léger, d'une irrésistible séduction, et qui combine harmonieusement les grâces de la plastique avec la volupté de la couleur et l'émotion des impressions sonores. Est-ce là, comme n'hésitent pas à le proclamer des esthètes enthousiastes, l'art suprême ? Ou ne faut-il voir dans ces délicats tableaux chorégraphiques qu'un aimable délassement, une fantaisie qu'il serait téméraire de placer parmi les hautes manifestations de l'esprit ?

Eh ! qu'importent le classement, la hiérarchie, l'étiquetage de nos sensations d'art ? Incontestablement, les ballets russes ont introduit dans les jeux scéniques un élément qui, hier, nous était inconnu. Dans les gestes agiles, dans les attitudes eurythmiques des ballerines et des danseurs revit la beauté hellénique. Toute la graphique des vases grecs surgit à nos yeux émerveillés. Dans *Narcisse*, par exemple, l'un des ballets offerts pour la première fois à notre curiosité et pour lequel M. Léon Bakst a créé des décors de rêve, Nijinski réalise, par la précision d'une minique extraordinairement expressive, par l'harmonie de la danse et la classique élégance des mouvements de son corps souple et svelte, un miracle de grâce juvénile et de touchante beauté. C'est un

poème plastique qu'il récite, en strophes que le miroir d'une source qui reflète son image rend de plus en plus haletantes.

Mais à tous les divertissements de la présente saison, qui comprennent le *Carnaval* irrespectueusement dansé sur la musique de Schumann, *Schéhérazade*, l'émouvant drame chorégraphique adapté au poème symphonique de Rimsky-Korsakow, *Sadko*, un acte lyrique du même compositeur, *Petrouchka* de M. Stravinsky, etc., je préfère le *Spectre de la Rose*, un dialogue dansé, — s'il est permis de s'exprimer de la sorte, — tiré du poème de Théophile Gautier, et qu'imagina d'adapter à l'*Invitation à la valse* de Weber M. Jean-Louis Vaudoier. En des costumes d'une fantaisie exquise, dans un décor archaïque d'un goût charmant, Nijinski et la Karsavina rivalisent de légèreté, de souplesse, de grâce malicieuse et de talent. Ici la chorégraphie ne se hausse pas au drame et reste dans son cadre. C'est pour cette raison, sans doute, que le *Spectre de la Rose* nous est apparu comme la création la plus parfaite de cette saison de ballets. Son succès fut tel, au surplus, qu'après l'avoir offert aux yeux émerveillés du public durant la première série des spectacles, il fallut l'ajouter à toutes les représentations du second cycle. Nous le reverrons certainement l'an prochain, — et avec un plaisir égal.

O. M.

LE TON DU XVIII^e SIÈCLE

M. Auguste Rondel, qui possède une des plus belles bibliothèques dramatiques connues, et M. Théodore Lascaris, érudit distingué, conteur subtil et parfait écrivain, viennent de republier (d'après le texte d'un volume rarissime et introuvable dans les plus fastueuses bibliothèques), une comédie du duc de Lauzun (le second) appelée : *Le Ton de Paris ou les Amans de bonne compagnie* (1).

Elle faisait partie du répertoire d'un certain M. Le Texier, un homme étonnant, sorte de Fregoli de la lecture publique et qui se promenait à travers l'Europe avec ses pièces : il y obtenait un succès fou. Le duc de Lauzun, qui avait écrit ces deux actes pour s'amuser, mais ne tenait ni à les faire jouer, ni à les voir imprimer, en fit cadeau à M. Le Texier pour ses lectures. Cela se passait en 1787. La Révolution ayant éclaté, le pauvre homme erra en Angleterre, puis en Allemagne, et je l'imagine essayant de retrouver dans ces comédies légères l'écho de la société la plus élégante qui fût au monde, et qu'il avait connue. J'imagine aussi qu'aucune de toutes les autres ne devait lui donner une illusion aussi précise que celle-ci. Ni Molière, en effet, ni Marivaux, ni Beaumarchais, ni personne n'écrivit quelque chose de plus parfaitement français, de plus exactement dix-huitième. Dans leurs meilleurs moments, on sent encore chez eux le roturier homme de plume qui fait parler les gens de qualité : il y a toujours là un je ne sais quoi de transposé. Tandis que Lauzun, en racontant simplement un épisode de la vie élégante dont il était lui-même un des personnages quotidiens, ne se hausse à rien, ne s'efforce en rien. Il est naturel, simple, négligent, il est chez lui.

Certes, au point de vue littéraire, sa pièce ne peut pas se comparer à celles de Molière et même de Marivaux. Elle ne contient vraiment rien, ni idée, ni péripétie dramatique, ni gradation d'aucune sorte. C'est un court tableau, un fragment de vie quotidienne, d'un réalisme direct. Madame de Sénanges, qui avait un amant ennuyeux, en a pris un autre plus agréable. Le premier revient du régiment au moment où le second est obligé d'y repartir. C'est tout. Cela remplit, avec quelques épisodes et quelques scènes sans rapport, la journée d'une jolie femme à

(1) ARMAND-LOUIS DE GONTAUT, DUC DE LAUZUN : *Le Ton de Paris ou les Amans de bonne compagnie*. Comédie en deux actes, en prose. Publié avec une notice sur M. Le Texier par Auguste Rondel et Théodore Lascaris. Paris, Honoré Champion.

Paris, vers la fin du règne de Louis XVI. On y voit passer une marchande de modes (la célèbre M^{lle} Bertin d'ailleurs), un peintre italien, deux vieux guerriers pompeux, infirmes et délicieux, un petit abbé libertin, une dévote grincheuse. Tout ce petit monde entre chez l'héroïne et en sort, selon les hasards des lois mondaines, et dit quelques mots. On sent que l'auteur, le type parfait de l'amateur, n'a pas cherché à leur faire dire quoi que ce soit qui fût destiné à amener une péripétie, à accélérer le dénouement. Et en ce sens sa petite œuvre est le contraire d'une œuvre littéraire. En les transcrivant sur le papier, il a vu ses personnages avec d'autant plus de force qu'il venait de les quitter dans la réalité quelques heures avant. Et il leur a fait dire quelques phrases, au hasard.

Mais cette négligence de grand seigneur, cet insouciant absolu (et pour cause) de faire œuvre documentaire, nous garantissent une précieuse sincérité. Et, de fait, la petite pièce de Lauzun est une des révélations les plus authentiques que nous ayons de la vie mondaine à cette époque. Elle ne nous en restitue que l'accent, le timbre de voix, mais c'est l'essentiel.

Je ne connais rien de plus léger, de plus impertinent, de plus gracieux, de plus spirituel. On a l'impression d'entrer dans un coin privilégié du monde où doivent expirer, par ordre, tous les soucis du reste de l'univers. Ils existent, mais ailleurs, au dehors. Il y a, derrière ces portes de salons, des guerres, des calamités publiques, des drames d'amour, des ennuis de cœur et d'argent. Ici il n'y a que des gens aimables qui, s'ils souffrent ailleurs de toutes ces choses, ne le disent ici qu'avec des sourires, et comme s'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie. Un gentilhomme doit toujours rester parfaitement élevé, maître de lui et n'avouer certaines nécessités que rarement et en s'en excusant. S'ils reviennent de quelque campagne, où d'ailleurs ils se sont toujours conduits avec courage, ils n'en veulent retenir que quelques anecdotes. Au Commandeur de Reynelle, qui part pour six mois en mer, M^{me} de Siry demande qu'il lui rapporte des petits oiseaux. C'est tout ce qu'elle trouve à dire, et il n'apparaît pas que les hommes se froissent de cette frivolité des femmes. Au contraire, ils y prêtent la main. Ils sont frivoles eux-mêmes, tout au moins d'apparence, et s'ils s'occupent de choses sérieuses (car enfin il faut bien qu'ils s'en occupent, tous ces hommes à qui sont confiés les destins de l'État) c'est un peu comme clandestinement.

Quant à l'amour, personne n'a le droit de dire qu'ils n'en souffrent pas. C'est le romantisme (et je fais commencer le romantisme à Rousseau), c'est le romantisme qui a commencé à traiter sérieusement les peines d'amour. Mais les gens du XVIII^e siècle affectaient d'en rire. Il était de bon ton de sembler ignorer les troubles de la passion. Mais un mot, parfois, qui leur échappait révélait l'état de leur cœur. Dans le *Ton de Paris* il y a un personnage à ce point de vue assez curieux. C'est Marsal, le premier amant de M^{me} de Sinanges. Quitté, il se plaint à peine, mais cette souffrance d'un homme qui n'ose rien dire paraît tout de même bien sincère, bien profonde. Non, le romantisme n'a pas inventé la sensibilité, mais peut-être seulement ses excès, et sa littérature.

Quelques lustres à peine séparent ce petit chef-d'œuvre de Lauzun de l'époque impériale, époque que font revivre de façon intense les mémoires de M^{lle} Cochelet, la lectrice de la Reine Hortense (1). C'est un moment bien étrange de la vie française et d'une prodigieuse richesse. Certes l'héroïsme fougueux, tout militaire, poussiéreux et brusque des armées de Napoléon a passé par-dessus les grâces un peu mièvres du XVIII^e siècle. Cette cour improvisée, housculée, sent davantage la poudre à canon que la poudre de riz. Et ces maréchaux ne sont pas toujours la fine fleur de la courtoisie chevaleresque. Pourtant, même brutale, cette société reste plus près de celle de Lauzun que de celle de la troisième République. Toute fraîche au pouvoir, et aussitôt précipitée dans les fournaises de l'action militaire, la démocratie n'avait pas encore eu le temps de devenir bourgeoise et utilitaire comme elle l'est aujourd'hui.

(1) *Napoléon et la Reine Hortense*, d'après le journal de la lectrice de la Reine. (Collection des *Mémoires de la Femme*, publiés sous la direction de F. CASTANIE : Bibliothèque « Historia »). Paris, Jules Tallandier.

J'ai même été très frappé, en lisant ce journal de la lectrice de la reine Hortense, du ton vraiment aristocratique que savait prendre Napoléon, que savaient aussi prendre certaines personnes de son entourage. L'Empereur a au moins autant d'allure et de dignité que Louis XIV et Hortense est une reine délicieuse. L'insolence méprisante à laquelle se guidaient les représentants du régime disparu à l'égard des hommes nouveaux apparaît même naïve et absurde. Quand Talleyrand trouve que Napoléon est mal élevé, il me fait penser à un valet de chambre repris par son maître. Les laquais ont toujours de ces sourires-là.

Je trouve que les qualités essentielles que nous admirons chez les hommes du XVIII^e siècle ont persisté chez les héros des guerres napoléoniennes. Il n'a disparu que l'affectation et la mièvrerie. Mais le courage qui veut sourire, mais l'esprit qui éclate dans les situations les plus difficiles, mais la distinction profonde de l'âme, voilà qui n'a pas bougé.

Au plus haut de sa gloire, comme au plus profond de sa déchéance, Napoléon est resté le marquis de Bonaparte. La société dont il fut le centre achève le XVIII^e siècle et le XIX^e n'a vraiment commencé qu'après lui.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

PETITE CHRONIQUE

La classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique a désigné comme membres du jury du grand concours de composition musicale (Prix de Rome) MM. Edgar Tinel, directeur du Conservatoire de Bruxelles, Emile Mathieu, directeur du Conservatoire de Gand, et Paul Gilson, compositeur, — ce dernier remplaçant M. Jan Blockx, directeur du Conservatoire d'Anvers, qui, en raison d'un deuil récent, a décliné les fonctions qui lui avaient été offertes par ses collègues.

Les peintres Jefferys et Camille Lambert viennent d'être, à la suite de leur participation au Salon de Paris, nommés sociétaires de la Société Nationale des Beaux-Arts (Champ-de-Mars).

M. Maurice Maeterlinck vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, qui a succombé le 12 juin à Gand dans sa 77^e année. La *Chronique* dit à ce propos : « Il n'était pas de fils plus vraiment filial que Maurice Maeterlinck. Contrairement à ce qu'on croit généralement, son installation en France, à Grasse en hiver, à Saint-Wandrille, en été, ne l'a jamais empêché de faire de fréquentes visites en Belgique. Seulement, il s'y dérobait jalousement aux regards du public, voire de ses amis, pour s'y consacrer plus complètement à sa mère, dans sa paisible résidence d'Oostacker, près Gand, où germèrent ses premiers essais littéraires. Sa sensibilité est profondément atteinte par la perte de cette mère vénérée et digne de l'être. »

L'Art moderne, que l'illustre écrivain a maintes fois honoré de sa collaboration, s'associe de tout cœur au deuil qui frappe M. Maeterlinck.

Les concours du Conservatoire de Bruxelles ont été ouverts hier pour les classes de cor, trombone et trompette. Ils se succéderont dans l'ordre suivant : *Mardi 20 juin*, à 9 h., basson et clarinette; à 2 h. 1/2, hautbois et flûte. — *Jeudi 22*, à 9 h., contrebasse et alto; prix Henri Van Cutsem; à 2 h. 1/2, violoncelle. — *Vendredi 23*, à 2 h. 1/2, orgue. — *Samedi 24*, à 9 h., musique de chambre et harpe. — *Lundi 26*, à 9 h., piano (jeunes gens) et prix Laure Van Cutsem. — *Mercredi 28*, à 9 h., piano (jeunes filles). — *Vendredi 30 et samedi 31*, à 9 h. et à 2 h. 1/2, violon. — *Mardi 4 juillet*, à 2 h. 1/2 chant (jeunes gens). — *Mercredi 5*, à 9 h. 1/2 et à 2 h. 1/2, chant (jeunes filles). — *Vendredi 14*, à 9 h., déclamation.

La représentation du *Cloître* donnée par M. Carlo Liten et sa compagnie sur la terrasse du château de Bouillon a obtenu un très grand succès et l'on a prié M. Liten de la renouveler.

Aujourd'hui, c'est à Mons, au square du Beffroi, que sera joué le beau drame de M. Émile Verhaeren. Une autre représentation

en sera donnée le 2 juillet au château de Mariemont, propriété de M. Raoul Warocqué. Les recettes de ces deux matinées seront attribuées intégralement à des œuvres de bienfaisance.

D'autres représentations seront organisées à l'abbaye d'Aulne, dans les ruines d'Orval et dans celles de Vianden.

Nous signalons à nos lecteurs l'apparition d'une très curieuse revue d'art, *la Licorne*, dont le premier cahier vient de paraître, à Anvers; ce fascicule, qui contient de belles pages, notamment d'Edmond Pilon, est orné de dessins originaux signés James Ensor, J. de Bosschere, Preetorius et M. S. Villiers.

Le *Guide musical* annonce que M. Raoul Pugno a donné lecture aux directeurs du théâtre de la Monnaie des deux premiers actes d'un drame lyrique sur *la Cité morte* de Gabriele d'Annunzio auquel il travaille en collaboration avec M^{lle} Nadia Boulanger. Et notre confrère ajoute : « MM. Kufferath et Guidé, nous dit-on, en ont été enthousiasmés. »

De Paris :

Un monument à la mémoire du peintre Guillaume Dubufe a été inauguré lundi dernier au cimetière du Père-Lachaise. Dû à M. Albert Bartholomé, il se compose d'une pierre tombale surmontée d'un haut-relief en marbre représentant, au-dessous de l'effigie du défunt, une femme dévêtue, le visage caché par un voile et pleurant. Cette figure allégorique, qui rappelle les admirables femmes du monument aux morts, œuvre du même artiste, fait une grande impression.

C'est mardi prochain que commenceront au théâtre du Châtelet les dix représentations de la *Quaker Girl*, la joyeuse comédie musicale anglaise de MM. James T. Tanner et Lionel Monckton, par lesquelles sera clôturée la Grande Saison de Paris. Donnée à l'occasion du couronnement du Roi d'Angleterre, ce divertissant spectacle initiera le public parisien à une forme particulière de l'humour britannique et terminera gaiement une campagne qui débuta d'une façon austère.

Fervaal sera monté à l'Opéra l'hiver prochain. M. Messenger, qui en dirigea les représentations naguère à l'Opéra-Comique, a tenu à ce que le beau drame de M. Vincent d'Indy entrât au répertoire de l'Opéra. Il est décidé que l'œuvre passera en 1912.

La direction de l'Opéra a reçu également un ballet de M. Alfred Bruneau intitulé *les Bacchantes* et composé sur un livret tiré d'Euripide.

D'autre part, la *Bérénice* de M. Albéric Magnard, qui devait être représentée ce printemps à l'Opéra-Comique, a été ajournée au mois d'octobre prochain, M. Swolfs, spécialement désigné par le compositeur pour créer le rôle de Titus étant en ce moment absorbé par les représentations de la *Tétralogie* à l'Opéra.

Le premier cycle de celles-ci, dirigé par M. Félix Weingartner, vient de se terminer et a remporté un très grand succès. La seconde série, qui commencera samedi prochain, sera dirigée par M. Arthur Nikisch.

A propos des représentations de *l'Anneau du Nibelung* (que l'affiche de l'Opéra s'obstine à orthographier NIEBELUNG), le *Cri de Paris* raconte ce plaisant potin de coulisses :

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LÉOPOLD, 2
◆ **BRUXELLES** ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

« M. Félix Mottl devait conduire, à l'Opéra, le cycle wagnérien. Il s'est excusé, alléguant une indisposition, et M. Weingartner, pressenti par un télégramme, accepta de tenir sa place.

Or, M. Félix Mottl n'est pas souffrant du tout. Il a écrit, cette semaine, à des amis parisiens et ne leur cache point que son indisposition n'était qu'un subterfuge. Le célèbre chef d'orchestre allemand, après avoir accepté de conduire le cycle, reçut avis qu'il devrait être à Paris le mercredi pour répéter une fois, le jeudi, et diriger la représentation de *l'Or du Rhin*, le samedi.

M. Félix Mottl n'est pas un homme commode... Lorsqu'il reprit, récemment, *Benvenuto Cellini* à Munich, en l'honneur des Amis de la Musique venus de France, il exigea, pour cette œuvre du répertoire, quinze répétitions d'orchestre! C'est un musicien prudent et minutieux. A la nouvelle qu'il n'aurait qu'une seule séance de contact avec l'orchestre de l'Opéra, il s'effraya et télégraphia : « Impossible, je suis malade! »

Le soir de la *Walkyrie*, dimanche, M^{lle} Mati sauta seize mesures du rôle de Fricka. Et M. Weingartner, accoutumé à ces sortes d'aventures, car il a conduit les représentations les plus diverses dans tous les pays du monde, la rattrapa avec l'habileté d'un clown.

— Ah! moi, disait M. Félix Mottl, en apprenant l'histoire, à sa place je serais descendu du pupitre!

On rapporta le mot, aussitôt, à M. Messenger qui s'exclama joyeusement :

— Ouf! heureusement qu'il est resté chez lui!

L'Opéra l'avait échappé belle... »

La Bourse de voyage (3.000 francs) fondée en 1906 par la Société des Gens de lettres pour récompenser alternativement un poète et un romancier, et dont le premier titulaire fut M. Abel Bonnard, a été, à la suite d'une élection assez disputée, attribuée cette année à M. J. Marchadier d'Estray.

Le lauréat, âgé de vingt-huit ans, est l'auteur de plusieurs romans qui lui ont été inspirés par l'Extrême-Orient. Celui qui lui a valu le prix de la Société des Gens de lettres est un émouvant récit de la vie annamite intitulé *Thi-Shen*.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres: c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8°, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typogravure.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez DURAND & C^{ie}, éditeurs,

4, place de la Madeleine, PARIS

- AUGUSTIN BARIÉ. — **Trois pièces** pour orgue (op. 7). — I. *Marche*. — *Prix net* : 2 fr. 50.
— II. *Lamento*, 2 francs. — III. *Toccata*, 3 francs.
- HENRI BUSSER. — **Les Astres de la mer**, chœur pour voix de femmes avec accompagnement de piano ; poésie de S. BORDÈSE. — *Prix net* : 2 fr. 50.
- PAUL DUKAS. — **La Péri**, poème dansé en un tableau. Réduction pour piano par LÉON ROQUES. — *Prix net* : 8 francs.
- POLDOWSKI. — **Trois mélodies** pour des poésies de P. VERLAINE. — I. *Dimanche d'avril*. — *Prix net* : 2 francs. — II. *Bruxelles*, 1 fr. 75. — III. *En sourdine*, 1 fr. 75.
- MAURICE RAVEL. — **Introduction et allegro** pour harpe avec accompagnement de quatuor à cordes, flûte et clarinette. Transcription pour piano à quatre mains par LÉON ROQUES. — *Prix net* : 5 francs.

A vendre tableau peint par Henri Leys et représentant *Une attaque des gueux à Anvers*. — Prendre adresse au bureau du journal.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Les Artistes belges à la Société nationale des Beaux-Arts (OCTAVE MAUS). — Impressions d'Algérie : *M. Philippe Zilcken* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes et Impressions sur le Congrès de la Société Internationale de musique à Londres (suite) (CH. VAN DEN BORREN). — « The Quaker Girl » (O. M.). — Concours du Conservatoire. — La musique à Liège (GEORGES RITTER). — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — Petite Chronique.

Les Artistes belges à la Société nationale des Beaux-Arts.

Des divers Salons parisiens, c'est celui du Champ-de-Mars qui garde les préférences de nos peintres et de nos sculpteurs. Moins « pompier », moins désespérément chromolithographique que celui des Champs-Élysées, il repousse énergiquement les Fauves gîtés dans les bosquets du Salon d'Automne et se défend avec succès contre les Cubistes et Polyédristes qui répandent la terreur dans les fourrés des Indépendants. Ses tendances modérées (trop modérées d'ailleurs, et d'année en année davantage) s'accordent avec l'esthétique mitoyenne de la plupart des artistes belges, qui réprovent l'audace tout en répudiant la servilité. Et ceux-ci respirent dans ce milieu paisible, où ne fréquentent que des artistes dits « de bonne compagnie », l'atmosphère qui convient à leur tempérament.

Ils y sont, en général, accueillis avec faveur et un certain nombre d'entre eux — ce fut le cas cette année pour MM. Marcel Jefferys et Camille Lambert — ont

été admis aux honneurs du sociétariat (1). Si les œuvres pondérées du contingent belge n'apportent au présent Salon aucune surprise sensationnelle, elles n'en doivent pas moins être classées parmi celles qui attestent la loyauté d'un probe effort. La moyenne est honorable, et bien que restreinte notre participation ne passe pas inaperçue. Le jury de placement s'est d'ailleurs, à part quelques exceptions, montré libéral en accordant à plusieurs des nôtres — parmi lesquels MM. Frédéric, Claus, Leempoels, Gilsoul, Jefferys, Courtens, Elle, — des panneaux de choix.

L'un des peintres les plus fidèles au Salon du Champ-de-Mars, c'est M. Léon Frédéric. Très apprécié à Paris où le Musée de Luxembourg possède de lui plusieurs toiles importantes, l'artiste plaît par la fermeté de son dessin, par la gravité recueillie qu'il donne à ses figures, par l'accent de sincérité que révèle chacune de ses compositions. On peut lui reprocher la rigueur d'un réalisme trop direct et l'uniformité d'un procédé qui exclut la spontanéité, la fantaisie, l'imprévu. Mais

(1) Les artistes belges élus sociétaires de la Société Nationale des Beaux-Arts sont, outre A. Stevens, C. Meunier, J. Lambaux et Th. Verstraete, décédés : MM. F. Courtens (1890), L. Frédéric (1891), L.-H. Devillez (1893), E. Claus (1895), E. Rombaux (1895), A. Baertsoen (1896), J. Leempoels (1897), G. Charlier (1898), G. Buysse (1901), F. Charlet (1903), J. Lagae (1904), H. Richir (1906), F. Willaert (1907), M. Jefferys (1911) et C. Lambert (1911). — H. Evenepoel, G. Serrurier et Ch. Van der Stappen firent partie de la Société comme membres associés. Sont actuellement inscrits à ce titre : MM. J. Van Beers, J. Delvin, J. Delville, V. Gilsoul, A. Marcette, L. Houyoux, L. Bartholomé, F. Smeers, M. Wagemans, J. Smits, H. Courtens, G. Morren, V. Vaes et Ed. Elle, peintres; M^{me} Y. Seruys, MM. G. Devreese, Ch. Samuel et H. Le Roy, sculpteurs.

l'impérieuse volonté qui conduit sa main sans rien laisser à d'heureux hasards d'exécution commande le respect en affirmant une exceptionnelle probité.

Deux tableaux récents, *Avant la procession* et *Paysanne zélandaise*, le représentent cette année. Dans l'un, un enfant de chœur agenouillé allume des cierges sous les yeux de deux fillettes vêtues de blanc, attentives aux préparatifs de la cérémonie. L'autre offre l'image souriante d'une jeune porteuse d'eau qui a déposé sur les rives d'un canal les deux seaux — turquoise et bleu de roi — qu'elle vient d'emplir. L'atmosphère de sacristie du premier forme avec l'horizon lumineux du second un violent contraste. Mais le même scrupule a guidé l'artiste dans la réalisation de ces deux scènes diverses, qui s'imposent à l'attention par la force sereine qu'elles dégagent. La personnalité du peintre est de celles qu'il faut accepter en bloc, avec leurs qualités et leurs défauts. Son art est aux antipodes de l'impressionnisme et l'on conçoit qu'il ne puisse être goûté de ceux que passionnent les expressions plus libres et plus sensibles de la vie. Il serait néanmoins injuste d'en méconnaître le mérite. Un effort continu et persévérant prouve au surplus, la foi robuste de l'artiste en un idéal que justifie son ascendance spirituelle : car en lui revit l'âme naïve des primitifs flamands, qui alliaient à la ferveur du sentiment l'amour d'une vérité scrupuleuse.

M. Frédéric aurait pu vivre à une autre époque ; il ne serait vraiment pas différent de ce qu'il est. L'évolution du goût et des idées n'a sur lui aucune prise : et tel il fut à ses débuts, tel il nous apparaît dans la maturité d'un talent toujours égal à lui-même, accru par l'expérience et l'autorité.

Si le souci de l'exactitude l'incline à donner à toutes les parties d'un tableau, même accessoires, un intérêt identique, ce qui engendre souvent quelque sécheresse, il se garde de la préciosité et de la minutie qu'on regrette chez tel ou tel de ses confrères hantés par des préoccupations analogues. On peut rapprocher, par exemple, M. Frédéric de M. Leempoels, dont les deux grandes compositions *Idylle* et *Tendres aveux* sont admirablement placés. Mais la comparaison est tout à l'avantage du premier. La multiplicité des détails qui, dans les toiles de celui-ci, s'explique par l'acuité d'une vision pénétrante, avide de saisir et de traduire tous les éléments expressifs du motif choisi, semble dans celles de M. Leempoels arbitraire, artificielle et superfétatoire. C'est du pignochage, un patient et stérile labeur dont le caractère même des compositions, qui ne sont que des illustrations agrandies (et combien banales!), dément l'utilité. La peinture de M. Leempoels s'affadit d'année en année davantage, — ce qui ne veut pas dire qu'elle rencontre dans le public moins d'admirateurs. Bien au contraire. Les

romances sentimentales ont toujours leur clientèle

M. Camille Lambert, dont plusieurs tableaux ont été malmenés par le jury de placement mais dont une toile, bien en vue, recueillie d'élogieux suffrages, s'oppose au précédent par la fougue et la virilité d'une exécution sabrée à grands coups de brosse. *Le Longchamps fleuri*, *l'Entrée du Kursaal d'Ostende*, *le Bain de mer*, etc. sont trop connus pour qu'il soit utile de les analyser ici. Peinture criarde, désaccordée, dont les rouges, les lies de-vin, les orangés hurlent de se trouver juxtaposés. Improvisations véhémentes sur un thème unique : la fête et les fêtards. A défaut de distinction, il y a dans ces toiles exaspérées du mouvement et de l'intensité. Peut-être aussi un fond d'intentions moralistes.

A ce paroxysme je préfère de beaucoup la vision plus harmonieuse, plus ordonnée, plus vraiment picturale de M. Jefferys. Sa *Fête des ballons*, toile de vastes dimensions qui pour la première fois quitte l'atelier du peintre, constitue un sérieux et louable effort. L'artiste a triomphé de la difficulté de raccorder l'un à l'autre les différents groupes de la composition et d'en équilibrer les plans. Il y a quelque lourdeur dans l'exécution, qu'on sent avoir été laborieuse ; et peut-être le résultat ne répond-il pas tout à fait aux périls vaincus. M. Jefferys eut parfois des réussites plus complètes. Mais de réelles qualités de coloris, des jeux de lumière bien rendus, des accords de tons sonores rangent l'œuvre parmi celles devant lesquelles on ne peut passer indifférent.

La Fillette à la fleur de M. Hermann Courtens — clair visage de blonde détaché en lumière sur fond sombre — perpétue une recette connue. Peinture sobre et solide, sans éclat, qui reflète celle dont Lavery ou Austen Brown (et maint autre) nous offrent fréquemment des expressions plus décisives. Quand j'aurai cité *l'Estaminet de banlieue* de M. Haustrate, groupe de quatre figures qui marque un progrès sur les envois précédents de l'artiste mais qu'il est malaisé de dénicher au pied d'un escalier, dans un réduit obscur, j'aurai, je crois, terminé la revue des figuristes belges.

Parmi les paysagistes, M. Emile Claus se classe en tête par l'éclat, la joie rayonnante de son *Zonneschijn au printemps*, page lyrique qu'illumine la floraison des marronniers, des lilas et des rhododendrons. Autour de cette toile radieuse, la brume, le vent, les nuées font contraste, exprimés par de fines impressions en quelque sorte dématérialisées.

M. Gilsoul expose un *Lever de lune* limpide sur un site des Flandres coupé par le miroir oblique d'un canal. M. Edouard Elle, un joli *Intérieur flamand* qui rappelle, avec plus d'accent, les tableaux de M. René Janssens, et une autre petite toile ensoleillée, *Chez le jardinier*, que dépare malheureusement une figure de

femme mal dessinée. Les *Étangs de Rouge-Cloître* et *la Paresseuse* de M. Houyoux, les habituels quais et ponts gantois de M. Willaert et une *Cour de ferme* de M^{lle} Montigny, dont la personnalité reste indécise, complètent la modeste participation de notre école paysagiste.

La section des aquarellistes et pastellistes n'a pas attiré davantage nos artistes. On n'y remarque que deux envois de M^{lle} Art, deux marines de M. Elle, un *Intérieur breton* de M. Bartholomé et une série assez nombreuse d'esquisses (aquarelles et dessins) composées par M. Richir en 1898 pour la décoration d'un château à Boitsfort.

Même pénurie dans les galeries de sculpture. A part le buste très ressemblant de M. Hulin par M. Jules Lagae et un groupe important de M^{me} Yvonne Serruys, *le Faune aux enfants*, qui a du mouvement et de la grâce juvénile, on n'y découvre que des envois négligeables. Les sculpteurs belges exposent de moins en moins à Paris, la satisfaction d'amour-propre qu'ils peuvent retirer de leur participation ne compensant pas toujours les frais auxquels celle-ci les entraîne. Il y aurait pourtant un intérêt moral à ce que notre école statuaire, si admirée naguère — rappelez-vous qu'elle se classa à la tête des nations étrangères par le nombre et la valeur des distinctions qui lui furent accordées à l'Exposition universelle de 1900 — conservât et accrût son prestige. Le gouvernement pourrait, je l'ai fait remarquer déjà, contribuer par une intelligente intervention à réaliser ce patriotique dessein.

OCTAVE MAUS

IMPRESSIONS D'ALGÉRIE

M. Philippe Zilcken.

Personne ne peut éprouver aux pays du soleil une émotion aussi profonde que les gens du Nord lorsqu'ils les découvrent. C'est une véritable révélation. Cette chose admirable que l'on appelle le plaisir de vivre, ils la ressentent enfin, dans sa plénitude et sa totale conscience, alors que les indigènes la goûtent obscurément, sans s'en douter.

Ainsi M. Philippe Zilcken lorsqu'il visita l'Algérie.

Vous savez qui est M. Zilcken. Il représente en Hollande je puis dire la culture française. C'est notre grand ami. Rien de ce qui se passe chez nous ne le laisse indifférent et, ne vivant pas à Paris dans ce tourbillon de vie mondaine et de politesses rendues, il a sur nous l'immense avantage de l'indépendance absolue. Il garde l'attitude tranquille du juge et du témoin. Et je mets en fait que ce Hollandais paisible et courtois en sait plus sur nous que nous-mêmes. J'ai eu l'honneur de le voir deux ou trois fois, et je connais peu d'aussi parfaits gentlemen. Il a tout à fait l'air et les manières d'un Français d'autrefois et cette distinction de toute sa personne, cette netteté raffinée, je la retrouve dans son art. Ses eaux-fortes, ses pointes-sèches, ses tableaux ont une

simplicité, une pureté de lignes tout à fait remarquables. Ses planches ni ses toiles, il ne les charge jamais, pas plus de « sujet » que de matière. D'un paysage, il ne retient que l'essentiel et l'interprète de la façon la plus sobre. Pourtant, dans ses œuvres les plus réussies, la suggestion est parfaite. Si pudique qu'elle se veuille, la sensibilité de M. Zilcken s'avoue dans ces témoignages plastiques. On la retrouve toute, profonde, émue, délicate... Parfois, il ne se contente pas de cela, il orne d'un commentaire ses livres d'eaux-fortes. Car c'est un écrivain excellent en langue française.

On lui doit des articles de critique avertie, des recueils de souvenirs charmants sur les gens qu'il a connus, Verlaine par exemple, Verlaine qui vécut chez lui quelques semaines. Son dernier ouvrage est précisément un récit de voyage : *Impressions d'Algérie* (1).

A vrai dire ce n'est que le long émerveillement d'un artiste épris de couleur et de beauté. Tout lui semble un motif de joie, et quoique ce voyage ne soit pas le premier qu'il ait fait en Algérie, il garde une telle fraîcheur d'impression qu'on en demeure malgré tout étonné.

Très souvent la préoccupation esthétique gâte la sensation du voyageur, la « force », pour ainsi dire. C'est qu'il était parti avec l'arrière-pensée de l'écrire, c'est qu'il était plus littérateur que peintre. Chez M. Zilcken, c'est tout le contraire. Ses sensations de peintre et d'aquafortistes sont directes, il les éprouve avant toutes autres et elles renforcent chez lui celles même de l'homme heureux de vivre. C'est sans intervention de la volonté qu'elles lui causent une joie, et sous l'exacte propriété des termes techniques on sent leur ferveur, leur ingénuité.

Je cite cette page d'une description de la Kasbah, mais de tels passages fourmillent :

« Les maisons irrégulières et mystérieuses s'appuient l'une contre l'autre et leurs solives enchevêtrées forment des voûtes colorées, dans lesquelles les figures acquièrent une couleur puissante les faisant ressortir en valeur sur les fonds éclairés, éclatants de soleil parfois; ces jeux de lumière incessamment variés produisent un incomparable balancement de clarté et d'ombres, de couleurs vives et mortes.

» Les blancs laineux et riches des haïcks et des burnouss y rappellent les beaux blancs rompus de la gouache et du pastel, les blancs de Chardin, de Manet. Une imposante distinction de ton domine l'ensemble de couleurs violentes, mais harmonisées par les reflets multiples de la lumière dégradée; les murs, blanchis à la chaux, avec ça et là la note bleue d'une porte peinte, sont d'un blanc grisâtre, chaud, blond ou nacré, gamme de valeurs claires d'une étonnante variété. »

Mais ce qu'on sent de peut-être plus précieux encore que cette sensibilité de l'artiste, c'est la bienveillance de l'homme. M. Zilcken n'a pas prétendu comprendre l'âme arabe avec de grandes phrases. Pourtant, il s'en est approché le plus près possible par la sympathie. Il s'est laissé aller au charme abandonné de suivre cette vie oisive et rêveuse, ne fût-ce que quelques jours. Il a pris part à des fêtes, il a pénétré dans des intérieurs (faveur rarissime), il s'est assis dans des cafés maures et y a longuement rêvé. Il a passé des heures de flânerie méditative sur l'admirable

(1) PH. ZILCKEN : *Impressions d'Algérie*, édition ornée de quinze pointes-sèches originales. Préface de LÉONCE BÉNÉDITE. Tirage restreint à 100 exemplaires. Paris, H. Floury.

terrasse du Vieux Fort turc et dans les quartiers indigènes de la Kasbah. Et il a rapporté de cette équipée au soleil un inoubliable enchantement, et il nous le raconte avec une touchante persuasion. Quant aux eaux-fortes qui illustrent son récit, quelques-unes, malgré leur extrême simplification et peut-être même à cause de cela, arrivent à produire le plus intense effet de suggestion : ainsi *El Kantara (soir)*, *A l'Oasis de Beni-Moru*, *le Vieux Fort turc (Alger)*, *Rue d'Héliopolis (Alger)*, *Marabout de Sidi-Verzon*, *Tentes de nomades*, etc.

Je souhaiterais à beaucoup de Français qui ont été en Algérie de l'avoir aussi fervemment comprise que M. Zilcken.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Notes et impressions

sur le

Congrès de la Société internationale de musique
à Londres.

29 mai-3 juin 1911. (1)

J'en viens maintenant à la musique. Les programmes des diverses auditions avaient été combinés de manière à former un tableau d'ensemble de la musique anglaise depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours, présenté dans d'irréprochables conditions d'exécution. L'impression qui se dégage de cette vue panoramique peut se résumer en quelques lignes :

La fin du XVI^e siècle et les trente premières années du XVII^e se signalent par une efflorescence magnifique du génie musical anglais dans le domaine de la musique vocale religieuse (motet, *anthem*) et profane (madrigal) et dans celui de la musique de virginal. Les compositeurs de cette époque sont nombreux et beaucoup sont des musiciens de premier plan. Le XVII^e siècle se signale par l'apparition d'une grande individualité : Purcell (1658-1695) ; la transition entre les grands madrigalistes et virginalistes de l'époque shakespearienne et ce maître, dont la gloire dépasse les frontières de l'Angleterre, se fait par l'intermédiaire d'une série de musiciens de second ordre qui préparent la voie à l'auteur de *Didon* en pratiquant dans leurs œuvres le style italien de la monodie accompagnée.

Après Purcell, la musique anglaise tombe dans une période de décadence dont ne parviennent pas à la faire sortir les pâles imitateurs de Haendel, Bach, Haydn et Mendelssohn auxquels son sort est lié. Ce n'est guère que depuis quelques années qu'elle est parvenue à se ressaisir et à conquérir une indépendance relative vis-à-vis du passé.

Nous voici donc en présence de la musique anglaise contemporaine. Était-il possible de la juger d'après les œuvres, d'ailleurs fort nombreuses, que nous ont fait entendre le *Queen's Hall orchestra* et le *London Symphony orchestra* ? Je me suis laissé dire que non : en effet, m'a-t-on affirmé, la musique moderne qui a été présentée comme telle aux membres du Congrès a peu de chose à voir avec celle de la jeune école anglaise, hardie et novatrice comme toute jeune école qui se respecte ; elle représente, bien au contraire, la tendance conservatrice et académique pratiquée par les compositeurs arrivés...

Vraie ou fausse, cette affirmation m'a laissé l'impression d'une certaine vraisemblance. La plupart des morceaux symphoniques

exécutés à *Queen's Hall* ont beau être savamment imaginés et combinés, habilement écrits et sagement orchestrés : ils ne laissent, dans l'ensemble, qu'un sentiment confus d'impersonnalité et de neutralité. Si vous connaissez la *Tate Gallery*, vous n'aurez pas manqué de remarquer qu'à part Turner, Watts, Whistler et les préraphaélites les plus intransigeants, les peintres modernes dont les toiles couvrent les murs de ce musée offrent l'image d'un académisme savant et d'une élégante conformité, où les éléments techniques *up to date* se mêlent en d'adroites transactions aux éléments plus anciens, sans que jamais le fond même de la pensée s'élève au-dessus de la vision d'un paysage plaisant à voir ou d'une anecdote plus ou moins sentimentale.

C'est précisément là ce que l'on retrouve dans la musique anglaise contemporaine : belles apparences, tenue irréprochable, aimables concessions aux conquêtes les plus récentes de l'harmonie et de l'orchestre ; mais, sous ce vêtement qui s'efforce d'être à la mode, rien de vraiment neuf, rien de révélateur, rien qui donne l'émoi du jamais exprimé. De vieilles pensées sous de vieilles formes qui tentent en vain de se mettre au niveau du temps par de simples artifices.

Examinons cette musique de plus près. Au concert du 30 mai, le *Queen's Hall orchestra* débute par une *Norfolk Rhapsody* de M. Vaughan Williams, joli morceau symphonique d'allure tout extérieure, basé sur des motifs populaires. De M. Villiers Stanford nous entendons le *Prélude au Stabat Mater*, dont la conception dramatique assez conventionnelle évoque une très théâtrale crucifixion. Le duo de l'acte II, scène 2 de l'opéra *Ossian* de M. Fred. Corder est d'une grande banalité et manque totalement de gradation.

Avec l'*Humoresque* (Rhapsodie écossaise n° 3) de sir Alex. Mackenzie, nous nous élevons d'un degré, mais l'intérêt de l'œuvre gît infiniment plus dans l'habile développement des thèmes et la virtuosité orchestrale que dans la pensée musicale même. On peut apprécier d'une manière identique les *Variations symphoniques* de Sir Hubert Parry, qui sont admirablement construites, agréables à entendre, et dans lesquelles on pourrait sans doute trouver l'indice d'un tempérament bien doué. Les *Cinq mélodies* pour baryton de M. Walford Davies sont d'une conception assez originale mais trahissent des influences trop disparates, parmi lesquelles dominent celle du lyrisme schumannien et celle de l'air d'opérette ! Le poème symphonique *In a balcony*, de M. Von Ahn Carse et le *Byron* de M. Joseph Holbrooke n'ont que du métier, sans aucune personnalité.

Le concert du 1^{er} juin, exécuté par le *London Symphony orchestra*, nous révèle la *Deuxième Symphonie* de Sir Edward Elgar. Tout ce qu'écrivit l'auteur du *Songe de Gerontius* et des *Apôtres* intéresse par la pureté de l'inspiration, l'élévation des idées et la beauté plastique de la forme. Mais tout empreintes d'idéalisme que soient ses œuvres, et si parfaites qu'elles puissent paraître à certains égards, l'on ne peut pourtant s'empêcher de trouver que, faute de souffle, les belles intentions qui sont à leur base ne se réalisent pas toujours dans la mesure des aspirations du maître. A cet égard, la deuxième symphonie de M. Elgar a procuré quelque désillusion à ceux qui avaient pu entendre et apprécier sa première symphonie, l'hiver passé, aux Concerts Ysaye. Il semble, en effet, que dans sa nouvelle œuvre le sympathique compositeur se soit laissé entraîner à des développements exagérés, qui donnent l'impression de la lourdeur, du manque de relief et parfois même du vide.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

On m'a dit le plus grand bien du poème symphonique *The Shepherd*, de M. W. H. Bell, que je n'ai pas entendu, étant arrivé au concert avec un léger retard. Une *Phantasy of life and love*, de M. F. H. Cowen, conçue suivant des traditions mendelsoloniennes, ne nous apprend rien de neuf, de même que le chant extrait de l'*Hiawatha*, de M. Coleridge Taylor. L'ouverture des *Wreckers* de Miss Ethel Smith offre de jolies recherches de timbres et se recommande par d'agréables effets de pittoresque local. Les morceaux symphoniques de MM. Edward German et William Wallace ne se signalent par rien de particulièrement original.

Les organisateurs de ce deuxième concert avaient eu l'idée d'intercaler parmi ces diverses productions contemporaines deux fragments empruntés à l'œuvre de Purcell : un passage de sa *Didon* et une scène isolée, *Mad Bess*, qui comptent parmi ce qu'il a écrit de plus sublime et de plus émouvant. Admirablement chantés par Miss Muriel Foster, ces joyaux de la littérature dramatico-musicale montrent dans toute son ampleur le génie pathétique et profond du plus grand des musiciens anglais.

Je n'ai malheureusement pu assister à la séance de musique de chambre qui eut lieu le 2 juin à l'*Æolian Hall* et qui fut consacrée aux compositeurs anglais de l'heure présente. L'on m'en a dit du mal; mais comme c'était peut-être pour me consoler de n'avoir pu y aller, je préfère ne point le croire.

(*La fin prochainement.*)

CH. VAN DEN BORREN

» THE QUAKER GIRL »

La « Grande Saison » de Paris, dont le *Martyre de saint Sébastien* avait été le début austère, s'achève joyeusement par les chansons et danses d'une *Musical comedy* dont les refrains, nés l'hiver dernier à l'Adelphi, sont aujourd'hui populaires dans tout le Royaume-Uni. Prétextant la « Coronation », M. Gabriel Astruc a fait succéder aux danses miraculeuses de Nijinski et de la Karsavina, sur cette scène du Châtelet où se multiplient les surprises, le léger et tourbillonnant essaim des *dancing girls*, des choristes, des auteurs et actrices facétieux qui animent de leur grâce agile, de leurs sourires et de leur fashionable élégance les trois théâtres auxquels préside M. George Edwardes.

On aime l'opérette anglaise ou on la déteste. Il peut être de bon ton d'en dédaigner la frivolité. Tels esthètes... Mais à quoi bon discuter ici et donner de l'air aux vérités éternelles ? Il n'est pas illogique d'admirer *Tristan* et la *Götter dammerung* tout en prenant au délicieux spectacle d'une *Lyric comedy*, ainsi qu'au récit de *Peau d'âne*, un plaisir extrême. J'avoue ingénument que c'est mon cas, — cette confession dut-elle amener sur le visage des gens graves qui me font l'honneur de s'intéresser à mes impressions la plus réprobatrice des moues.

« Pas de Wagner aujourd'hui ! Pas d'héroïsme ni d'exaltation » disait Camille Lemonnier à son hôte Emile Claus un dimanche de printemps où la nature s'éveillait à la tendresse. C'est dans cet état d'esprit qu'il faut aborder l'opérette anglaise pour en goûter la séduction. N'y cherchez pas une intrigue compliquée, ni le divertissement d'une farce bouffonne, non plus que les jeux de mots, allusions et calembours dont était farcie l'opérette française, que sa vulgarité a tuée. Il y a dans l'imagination des librettistes anglais une candeur désarmante. L'affabulation n'est qu'un prétexte à des chansons dont les rythmes et le dessin ont

souvent une très particulière saveur, à des danses pimpantes qui alternent avec le dialogue et à une figuration d'une suprême élégance. C'est tout, — et c'est assez pour constituer un spectacle séduisant, original, dont le raffinement atteint souvent à un art délicat et charmeur.

Si l'esprit ne réside pas dans le texte, il est dans les gestes, dans les pirouettes, dans les pas esquissés ou dansés par les sveltes et souples interprètes de ces musico-mimographies qui n'ont pas d'équivalent sur le continent.

Et pour cause. Où trouver ici des actrices qui soient à la fois comédiennes, chanteuses et ballerines ? Oui, exceptionnellement, nous avons vu une Polaire, une Régina Badet, une Ida Rubinstein rappeler, en jouant la comédie ou le drame, et souvent avec trop d'évidence, que l'art de la danse leur était familier. Mais on cria au miracle. Les petites actrices anglaises, elles, cumulent avec une délicieuse aisance sans exciter le moindre étonnement. Et croyez bien que le style de leur chorégraphie ne rencontre parmi les spectateurs pas plus d'indulgence que la qualité de leur voix et le mérite de leur diction.

Celles qu'on applaudit actuellement au Châtelet réalisent de la façon la plus heureuse leur triple incarnation. Miss Phyllis Dare, Miss Mabel Sealby, Miss Clara Evelyn, Miss Phyllis Le Grand et leurs camarades méritent toutes les applaudissements dont se montra prodigue une salle amusée et ravie. M^{me} Caumont, une actrice française inimitable dans les rôles comiques qui émaillent les pièces de Tristan Bernard, mêle à ce gracieux ensemble une fantaisie d'une drôlerie irrésistible. Et les hommes, M. Joseph Coyne surtout, l'un des comiques les plus réputés de l'Angleterre, méritent tout éloge pour leur talent précis, qui allie la gaîté à la distinction, l'élégance au laisser-aller, la farce à la vérité. M. Georges Carvey s'est fait particulièrement applaudir pour le charme de sa voix de baryton bien timbrée.

Avec l'agrément de ses décors, le luxe de bon aloi de sa mise en scène, la perfection avec laquelle sont réglés les jeux de lumière et tous les détails de la figuration, la joyeuse comédie musicale de MM. James Tanner et Lionel Monckton réalise un spectacle des plus attrayants dont la nouveauté, le goût et l'élégance ont conquis les critiques les plus moroses. O. M.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Trombone (professeur M. SÉHA) : 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M. Leriche; 4^{er} prix avec distinction, M. Noeyens; 1^{er} prix, M. Degrez.

Cor (professeur M. MAHY) : 1^{er} prix avec grande distinction, M. Guillaume; 4^{er} prix, M. Destrebecq; 2^e prix, M. Faulx; accessit, M. Malfeyt.

Trompette (professeur M. GORYENS) : 2^e prix, M. Pierquin.

Basson (professeur M. BOGAERTS). — Le premier prix, don de M. le baron Lambert, et consistant en un instrument d'une valeur de 500 francs, est remporté par M. Sauvage.

2^e prix : MM. Garnir et Kerremans; accessits : MM. Bauvais et Genot.

Clarinette (professeur M. BAGEARD) : 1^{er} prix avec grande distinction, M. Lecomte; 4^{er} prix avec distinction, MM. Jacobs et Dalmagne; 4^{er} prix, M. Votquenne; 2^e prix : MM. Sykes et Masuy.

Hautbois (professeur M. PIÉRARD) : 1^{er} prix avec distinction,

M. Debrandt ; 1^{er} prix, M. Vanbuss ; 2^e prix, M. Malbrecq.

Flûte (professeur M. DEMONT) : 1^{er} prix avec distinction, M. Van Donck ; 2^e prix, M. Thiry ; accessit, M. Berckmans.

Contrebasse (professeur M. EECKHAUTTE) : 1^{er} prix avec distinction, M. Frechen ; 1^{er} prix, M. Tuerlings.

Alto (professeur M. VAN HOUT) : 1^{er} prix, M. Goemans ; 2^e prix : MM. Luffin et Prévost.

Violoncelle (professeur M. JACOBS) : 1^{er} prix avec distinction, M. Quinet ; 1^{er} prix, MM. Dubois, Vande Kerckhove et d'Hallebast ; 2^e prix, MM. Vandergoten et Cantemuke ; rappel d'accessit, M. De Rever.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Les concerts ne chôment pas en notre ville, pas plus que les expositions de peinture. Comme il en est de même à Bruxelles, la place manque pour la critique. Je vais monter en aéroplane et rafraîchir la mémoire de ceux qui ont entendu, en documentant les absents.

On n'a pas oublié cette charmante séance où les œuvres de MM. Jaspar, Samuel et Hénusse furent si habilement produites par MM. Dautzenberg, corniste toujours sûr de son instrument, Jaspar et Samuel, artistes convaincus tous les deux, et M^{me} Fassin, qui fut admirable dans *Résurrection* et *L'Arbre fleuri* de M. Samuel, œuvres de grand souffle et de belle coloration.

Une impressionnante révélation pour Liège, ce fut le style de Blanche Selva, une des plus parfaites pianistes de notre époque et que nous avions la malchance de ne pas connaître. Tout ce que Franck peut recéler d'exaltation, de pureté, de volonté persuasive, apostolique, dirai-je, tout ce qu'il exige de technique souple et forte nous fut donné par l'admirable interprète. Heureux fut M. Debeve de l'appeler pour son Festival belge, illustré par l'ouverture de *L'Enfance de Roland*, une des œuvres maîtresses d'Emile Mathieu, et une jolie *Ballade* de Jan Blockx, et, grâce au concours de la Légia, par deux chœurs remarquables : *le Rêve* de Léon Du Bois, universellement connu, et *la Route* de G. Smulders, — une nouvelle route, certes, pour l'art choral, où la psychologie est vivante, palpitante, cruelle de vérité, longuement troublante. L'auteur, ovationné, dut se résoudre à quitter l'ombre de sa loge, et la Légia fut applaudie du geste et de la voix par une salle enthousiasmée.

La Société Bach a confirmé par deux nouveaux concerts le succès de son inauguration. Un récital de M. Waitz, qui nous rappelle Gaston Dethier, le meilleur organiste qu'ait produit notre école, permit au public de suivre l'évolution technique et esthétique du maître germanique. L'intérêt devint de plus en plus captivant et laissa l'impression d'une séance trop courte, tant elle fut goûtée. Le troisième concert mit en ligne tous les éléments de la Société : chœurs, solistes, orchestre et organiste. M. Dwelshauvers recueillit l'honneur d'avoir formé un ensemble homogène, d'avoir inspiré une interprétation correcte et saisissante, bien éloignée des froides exécutions qu'on a longtemps préconisées. Les solistes méritent une mention spéciale : M^{lle} Tombeur pour son style pur et religieusement impressionnant ; M^{me} Darier pour sa brillante et large interprétation ; M^{lle} Malherbe pour le charme et l'éclat de ses ressources vocales, au service d'une intelligence pénétrante et d'un cœur ardent ; M. Waitz pour l'art avec lequel il unit les sons de l'orgue, leur donnant une souplesse rare, pour le choix judicieux des jeux et la clarté de la polyphonie. Deux *Choralvorspiel*, deux cantates et un choral tiré de la Cantate 140 composaient le programme.

M. Debeve n'obtint pas moins de succès avec le Festival wallon qu'avec le belge. Une première audition de la symphonie avec violon principal de Victor Vreuls était la partie culminante ; et le violoniste était Jacques Thibaud. Le soliste et l'auteur furent plusieurs fois ramenés sur l'estrade, et la chaleur de cette musique passionnée, riche en colorations neuves, étoffée avec un maëstria moderne, marquée d'un signe personnel, justifie un

pareil succès. *L'Ouverture solennelle* de Rufer, d'une écriture solide et aristocratique, forme contraste avec la symphonie et montra un peu son âge. Plus jeunes et plus expressifs, plus modernistes en leur allure, l'*andante* et l'*allegro* de M^{me} Vandenboorn-Coclet firent impression sur l'auditoire, qui voulut absolument saluer l'auteur. M. Thibaud se fit vivement applaudir dans le Vieuxtemps et nous entendîmes avec un réel plaisir la *Rapsodie wallonne* de M. Debeve, où paraissent une série de nos airs populaires sous des formes agréables, imprévues, toujours luxueusement drapées par l'orchestration. Belle clôture d'année pour notre sympathique et persévérant capellmeister ; le public le lui prouva vigoureusement.

GEORGES RITTER

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Une heure de musiques anciennes, des œuvres de compositeurs wallons des xv^e et xvi^e siècles, exécutées par M. Vinq-Béon au clavecin, chantées à ravir par M^{me} Mahy ou interprétées par le quatuor vocal Carpay, dans un décor exactement approprié à ces polyphonies de jadis, dans cette grande salle de la Pasture dominée par le magnifique Christ du Calvaire de Bonjon, voilà le subtil, précieux et charmant régal d'art auquel nous convia l'Exposition rétrospective qui est en ce moment l'attrait principal de l'Exposition de Charleroi.

Une série de concerts suivra à la gloire des artistes de Wallonie, alternant avec des conférences ayant le même but. MM. Closson et Béon se sont chargés de la série ancienne. Si ceux qu'il nous reste à entendre ont, comme composition et exécution, l'admirable tenue esthétique du premier, ce seront des fêtes dignes d'amener aux Arts anciens non seulement le public artiste de Charleroi, mais les amateurs de la capitale et de lointains alentours. Quelle beauté grave dans ce *Pater* de Le Maistre et quelle joie dans ces *Vendanges* de Roland de Lassus !

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition des anciennes Industries d'art tournaisiennes s'ouvrira au début de juillet et promet d'offrir un grand intérêt. La section réservée à la tapisserie sera particulièrement remarquable. On y verra entre autres deux tapisseries de *l'Histoire de la Vierge*, envoyées par la cathédrale de Reims, d'une valeur considérable ; *l'Histoire de Judith et Holopherne*, du musée de Bruxelles ; *le Déluge*, du musée de Lille ; *l'É ce Homo* (xv^e siècle) et *l'Histoire de Joseph* (xvi^e siècle), de la cathédrale de Tournai, et *l'Histoire d'Abraham*, du musée de cette ville.

Comme tapis de pied, le gouvernement français envoie le tapis de la Légion d'honneur ou des seize Cohortes ; la Reine de Hollande, le tapis du Roi Guillaume ; plusieurs admirables pièces sorties de la manufacture royale de Tournai sont prêtées par le Roi des Belges, la Ville de Furnes, etc.

La *Fédération nationale des cercles dramatiques de langue française* organise pour le dimanche 9 juillet, à 7 heures et demie, au théâtre royal de la Monnaie, une grande manifestation artistique en faveur des lettres belges. Au programme : *Savona-rolle* de M. Iwan Gilkin.

Un concours international de carillonneurs (professionnels et amateurs) aura lieu à Bruges, au Carillon de la Tour des Halles, les 13, 14 et 20 août prochains. L'administration communale, qui organise ce concours, répartira entre les lauréats des prix variant de 300 à 75 francs, et montant à la somme totale de 1.225 francs. Les participants non classés recevront chacun une indemnité de déplacement fixée à 40 francs. Le délai d'inscription expirera le 10 juillet. S'adresser pour tous renseignements à M. Ch. Lacroix, secrétaire du Comité, 59 rue du Vieux-Sac, Bruges.

Le grand théâtre de féerie manquait à Bruxelles. Cette lacune sera prochainement comblée. Nous apprenons, en effet, que M. Paul Clerget, ancien directeur du théâtre de la Porte Saint-Martin, est à la tête d'une importante entreprise qui fera désormais du théâtre de l'Alhambra ce que le Châtelet est à Paris et Drury-Lane à Londres.

M. Clerget montera les grandes féeries nouvelles dans la plus somptueuse mise en scène. Un contrat conclu avec M. Antoine, directeur de l'Odéon, lui assure en outre une très intéressante série de matinées littéraires.

Le grand théâtre du boulevard de la Senne sera complètement transformé et luxueusement aménagé pour le 1^{er} octobre, date à laquelle est fixée l'ouverture.

Les directeurs du théâtre de la Monnaie ont eu la semaine dernière, à Paris, une entrevue avec M. Vincent d'Indy au sujet de la mise en scène du *Chant de la Cloche*, que MM. Kufferath et Guidé se proposent, ainsi que nous l'avons annoncé, de monter au cours de la saison prochaine. L'œuvre de M. d'Indy, qui n'a été exécutée jusqu'ici que dans les concerts, se divise en sept tableaux. La partie chorale étant particulièrement importante, les études de l'ouvrage seront commencées dès le début de la saison.

C'est M. Otto Lohse qui dirigera les représentations du *Chant de la Cloche*.

Nos artistes à l'étranger :

M^{lle} Marguerite Rollet a donné le 11 juin à Dijon avec le concours de M^{lle} Blanche Selva un concert de musique ancienne et moderne qui a obtenu un très grand succès. La presse est unanime à vanter le charme de la voix de M^{lle} Rollet et sa compréhension musicale, le goût et le sentiment qu'elle apporte à l'interprétation des œuvres les plus diverses. On a particulièrement remarqué deux chansons populaires du Vivarais harmonisées par Vincent d'Indy, la *Berceuse* de Mozart, *Nanny* de Chausson, *Aimons-nous* de Saint-Saëns et enfin *Promenade matinale* de Bordas, que la jeune cantatrice, quatre fois rappelée, a dû biser.

M^{lle} Blanche Selva a été acclamée pour sa magistrale interprétation de la *Tocatta et Fugue* de Bach, de la Suite en ré de Rameau, de la Sonate op. 111 de Beethoven et de *Prélude, Choral et Fugue* de César Franck.

Voilà, on en conviendra, un programme qui n'a rien de départemental ! Mais Dijon est la patrie de Rameau.

Vient de paraître chez Vromant et C^{ie}, à Bruxelles : *l'Art chrétien primitif*, par Marcel Laurent, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Liège ; deux volumes illustrés de 166 gravures hors texte et 50 dessins et plans dans le texte ; reliure percaline. Prix : 10 francs.

En un petit volume d'un maniement facile, illustré de plusieurs planches hors texte, M. Benjamin Linnig a groupé tous les renseignements pouvant éclairer les collectionneurs sur les graveurs anversois, bruxellois et autres depuis les origines de la gravure jusqu'au XVIII^e siècle.

La *Gravure en Belgique* contiendra des notices sur plus de 500 graveurs flamands. L'ouvrage est en souscription chez les éditeurs Janssens frères, 147 rue Carnot, à Anvers.

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2 ◆
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Dans un livre de souvenirs qu'elle vient de consacrer à Oscar Wilde, M^{me} Anna de Brémont cite cette poignante confidence que lui fit le poète quelques jours avant sa mort au cours d'un trajet qu'ils firent ensemble de Suresnes à Saint Cloud :

« J'ai vécu autant que l'on peut vivre. J'ai bu la coupe jusqu'à la dernière goutte : j'ai trouvé la douceur amère, et l'amertume m'a été douce.

J'ai écrit tant que je ne connaissais pas la vie. A présent que je la connais, je n'ai plus rien à dire. On ne peut pas écrire la vie, on ne peut que la vivre. D'ailleurs, c'est trop tard, j'ai fini mon temps, mais mon œuvre vivra..

Voulez-vous savoir mon secret? Je vous le dis, à vous seule et à ce fleuve qui coule à nos pieds : *j'ai été heureux en prison*, car c'est là que j'ai retrouvé mon âme. Avant d'y aller, j'écrivais sans âme; après, j'ai su parler au cœur de l'humanité. Ne me pleurez pas ! Veillez et priez, ce ne sera pas long. »

De Paris :

A l'occasion du centenaire de Théophile Gautier, un monument sera érigé à sa mémoire. Une souscription est ouverte et chacun peut envoyer son offrande soit au trésorier du comité, M. Henri Boucher, 15 rue de Prony, à Paris, soit au *Figaro* ou au *Temps*. L'inauguration du monument aura lieu en octobre ou novembre prochain.

A la vente de la collection Alexis Rouart, dispersée récemment à Paris, les pastels de Degas ont tous dépassé l'estimation des experts. Sur une demande de 30.000 francs, *L'Atelier de la modiste* est monté à 51.000. Le *Premier sujet*, estimé 30.000 francs également, a été adjugé 31.100 francs. Des *Danseuses* dont on demandait 10.000 francs ont atteint 14.600 francs. Un éventail, *le Ballet*, estimé 5.000 francs, a été vendu 15.500 francs.

Il est loin le temps où l'on pouvait acquérir un pastel de Degas pour vingt-cinq louis !

A louer, non meublée, jolie maisonnette d'artiste avec beau jardin, située sur la place du village à **Sainte Anne ter Muiden près Sluis**. — S'adresser pour visiter chez BODDERY à Ste-Anne. — Pour les conditions, au notaire James à Sluis.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg**.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres : c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8°, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. DURAND & C^{ie}, éditeurs

4 place de la Madeleine, PARIS

LE MARTYRE DE SAINT SÉBASTIEN

Mystère en cinq actes de GABRIELE D'ANNUNZIO, musique de CLAUDE DEBUSSY.

Piano et chant. — *Prix net : 12 francs.*



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL
280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Cotaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

*Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villegiatures.*

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Willy (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Gérard Terborch (RAY NYST). — Notes et impressions sur le Congrès de la Société internationale de musique à Londres (suite et fin) (CHARLES VAN DEN BORREN). — Concours du Conservatoire. — L'Exposition de Tournai. — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Publications artistiques : *La Licorne* (T. H.). — Nécrologie : *Johann Svendsen*. — Petite Chronique.

WILLY

Tout le monde connaît Willy, et cependant, alors que le poète le plus ignorant des lois de la syntaxe trouve aisément dans les petites revues quelqu'un pour lui décerner un article pompeux où l'on parle sans rire de l'évolution de sa sensibilité, alors que le plus marmiteux nouvelliste se voit froidement comparé à Flaubert et à Balzac, la littérature consacrée à Willy est relativement pauvre.

Il a mieux, je sais bien, que les articles. C'est un de ces hommes à qui suffit une légende orale, et qui s'amuse même parfois à la voir devenir fausse. La mauvaise réputation n'est pas pour l'effrayer. Ceux qui prétendent qu'il en a profité, non seulement calomnient assez lâchement un homme qui, bien au contraire, en faisait profiter les autres autour de lui, mais encore commettent une grossière erreur de psychologie. Il leur manque la finesse d'âme nécessaire pour comprendre le sentiment éprouvé par un homme en vue au spectacle de la vilénie de la foule à son égard. De l'homme célèbre la foule n'attend avec une impatience sincère

qu'une chose : qu'il montre ses ridicules ou ses faiblesses; et c'est pour celui-ci une grande tentation que d'en montrer, d'imaginaires au besoin, ne serait-ce que pour voir jusqu'où peut aller la curiosité perverse de la foule.

Willy a joué ce jeu; il l'a joué avec une audace terrible, il y a engagé bien des choses qui apparaissent à la plupart des arrivistes sociaux comme des avantages précieux dans la lutte pour la vie. Je ne puis dire à quel point j'estime cette attitude, ce sacrifice souriant des bénéfices mondains apportés par une pose, par un pédantisme, par une existence consacrée à l'idole de l'ennui.

Willy a voulu nous amuser : tant pis pour ceux qui ne savent pas être reconnaissants envers leur plaisir passé (l'ont-ils seulement goûté?). Je sais qu'il y a extrêmement peu de gens capables de ressentir cette reconnaissance-là. C'est pour eux que j'écris ces pages. Je m'excuse d'avance si elles n'ont pas la légèreté d'une conversation. Il faudrait, en effet, causer de Willy, et non pas en écrire. Lui-même a-t-il fait autre chose, dans ses nombreuses œuvres, que causer? Tantôt étincelant et frivole, tantôt mélancolique, tantôt même fatigué, oui. Car il a aussi cette élégance de ne jamais être apprêté. Mais, même lorsqu'il somnole, je ne l'ai jamais surpris perdant sa grâce.

Willy, mais c'est le paradoxe même! Tout chez lui a été concerté pour tromper le lecteur, pour lui donner un droit apparent à méjuger.

Baudelaire disait : « Quelles canailles que ces élégiaques! »

Il le dirait encore s'il revivait pour voir fonctionner certains de nos romanciers ou de nos poètes à idées et

à morales. Et il ajouterait volontiers : « Quels braves gens que ces polissons ! » — pour quelques-uns tout au moins.

Depuis je ne sais combien de temps, depuis ses débuts peut-être, Willy a joué à l'homme mûr, puis tout de suite au vieux monsieur. Or, c'est un de ces êtres, au contraire, qui restent toujours jeunes, qui réagissent sans jamais de fatigue devant toutes choses, qui comprennent tout, qui sont toujours au courant et jamais dupes, dont le jugement demeure alerte et fin malgré l'encombrement des notions et des nouvelles et la bousculade de la vie. Il sait sourire aujourd'hui, et rire aussi, comme il y a vingt ans. Son âme a des ingénuités et des tendresses d'enfant, son activité cérébrale est celle d'un jeune homme.

Il joue au bohème débraillé, biberonnant, un peu fatigué ; et c'est un gentleman d'une rare distinction intime et qui peut garder sa tenue dans les plus périlleuses occasions. Il joue au romancier érotique et pervers et il ne peut pas arriver à être grivois, dans ses pires velléités de l'être. Il demeure, comme malgré lui, d'une légèreté de trait, d'une sensualité délicate, d'un libertinage gentil qui rappelle les maîtres du dix-huitième siècle. Il est à ses confrères du genre ce que Fragonard était à Baudouin : un artiste à côté d'un tâcheron. Et ce n'est pas son esprit qui sauve tout, ou du moins pas celui que l'on entend lorsque l'on songe à ses calembours. C'est sa grâce, la rapidité de son récit, la mélancolie soudaine et saisissante de ses réflexions et tout ce que l'on sent de sincère dans son amour de l'amour et dans son goût du plaisir.

Il joue au fêlard et personne ne travaille autant que lui. Sa vie est celle d'un journaliste surmené. Il la subit sans s'en plaindre, avec une ponctualité qui est encore une de ses élégances. Il en sourit, comme de tout le reste, comme de toutes les erreurs de la nature et de la société.

Nous vivons à une époque extrêmement grave et triste, et qui prend tout au sérieux, et qui ne s'amuse qu'avec une sorte de remords. Elle veut des œuvres lourdes (je ne dis pas profondes), elle admire ceux qui l'ennuient. Je la vois incapable de goûter ce qu'il y a de sagesse et de sens du réel, de noblesse et d'intelligence dans l'ironie. Inconsciemment sans doute, mais avec une juste intuition des choses, Willy dut sentir qu'il n'y avait pas d'affinités entre cette époque et lui. Il renonça donc à l'œuvre qu'il aurait peut-être accomplie et il se dispersa. Mais vivent les gens qui se dispersent ainsi, quand on songe à ceux qui se ménagent, ah, Seigneur ! et qui pondent tous les trois ans cinq cents pages de sociologie ou de psychologie féminine.

Willy a beaucoup plus d'ennemis que d'amis. C'est simplement parce qu'il y a beaucoup plus d'imbéciles

que de gens intelligents. Il peut se consoler d'ailleurs. Quand un penseur comme M. Rémy de Gourmont vous tient pour un véritable écrivain, c'est un brevet. Willy, en effet, écrit fort bien. Il a, par son érudition d'abord qui est vaste quoique masquée, mais surtout par un don inné, le sens des délicatesses, des justes nuances du léger langage français. Sa syntaxe est souple et je sais bien que lorsqu'il s'engage dans une longue période, il le fait comme pour se moquer un peu de sa tentative ; n'empêche qu'il sait éviter là, comme ailleurs, toute lourdeur, tout pédantisme, toute impropriété d'expression.

Comme c'est un amuseur, on le lit pour l'intrigue. Mais, si on le faisait en vue d'un plaisir plus littéraire, on s'apercevrait qu'il possède une foule de qualités de premier ordre : il voit avec une netteté parfaite les décors où évoluent ses personnages (il y a dans *Un petit Vieux bien propre* des visions de Londres absolument saisissantes) ; il décrit ces personnages sans omettre des nuances morales et des traits professionnels que lui envieraient bien des analystes, bien des réalistes réputés ; il a enfin un sens de comique verbal, bien perdu depuis Flaubert. Tout cela, je le veux bien, gaspillé, dispersé. Mais il faut être, avant tout, très riche pour gaspiller ainsi. Et c'est à richesse égale seulement que je consens à trouver supérieurs les ménagers aux prodiges.

Il y a beaucoup d'art dans la littérature de Willy. Et même dans la construction de ses romans (les derniers valent mieux que les premiers). Ils sont légers, d'une armature sommaire, mais bien établie. Ce sont des récits sans prétention, mais qui ont toutes les qualités du roman français, tel qu'on l'entendait sous le délicieux second Empire, avant l'invasion de l'analyse et du naturalisme.

Oui, avant tout, Willy est élégant. Son dandysme raffiné se retrouve partout. Il faut voir avec quelle délicatesse dans l'ironie il raille, dans *Maugis en ménage*, les souffrances d'un homme qui ne peut plus être aimé. Ah ! c'est bien autre chose qu'un exercice de virtuosité (les *prières d'insérer* insistaient sur l'adresse avec laquelle l'auteur avait su parler de certaines situations particulièrement difficiles), il y a là une sensibilité tellement tendre, tellement enfantine et aussi tellement courageuse qu'on en est ému. C'est une bien jolie chose.

Il y a dans *les Imprudences de Peggy* un personnage appelé Bobbie et qui me fait beaucoup penser à Willy. Je n'ai jamais vu Willy nulle part, mais je me le suis toujours imaginé comme Miss Meg Villars. décrit Bobbie : un parfait gentleman, généreux, attentif et spirituel, indulgent à tous et surtout à toutes, ingénu devant l'amour malgré toutes les expériences et toutes les désillusions, vivant avec calme et tranquillité derrière la façade de sa

réputation parisienne, épicurien et tendre, supportant sans acrimonie les charges et les corvées d'une vie de journaliste parisien, alors qu'il a le style d'un écrivain de race, un peu dégoûté, un peu las, malgré qu'il se fût attendu à ce dégoût et à cette lassitude, bon garçon, ami très sûr.

Tel quel, un type de Français d'autrefois, ah! tellement plus sympathique que ceux d'aujourd'hui!

Je n'ai jamais vu Willy. Je sais que je ne me trompe pas en l'imaginant ainsi. Je l'aime beaucoup.

FRANCIS DE MIOMANDRE

GÉRARD TERBORCH

Franz Hellens publie une étude sur Terborch dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*. Il a cru devoir justifier la présence de son livre dans la librairie. Il est de ces esprits sérieux qui veulent aux choses publiques une bonne raison, en dehors de la fantaisie personnelle.

« De Michel-Ange à Raphaël, de Corneille à Racine, de Lulli à Rameau, de Rubens à Van Dyck, de Rembrandt à Terborch, dit notre auteur, que de contradictions apparentes, entre les caractères de tels hommes! Et cependant, conclut-il, les œuvres que ces noms évoquent, si différentes soient-elles, réalisent une union idéale, et elles donnent, peut-être, la figure d'une humanité heureuse, si souvent rêvée par les philosophies impuissantes. »

Cette conception synthétique de l'auteur nous décèle un esprit harmonieux, que gênent les lacunes, et sensible à l'effet magistral que produit sur la pensée cette suite, disons mieux, cette chaîne idéale que forment à travers le temps et l'espace les grands artistes. Et, pour lui, Terboch en est un des chaînons.

Comment Hellens a-t-il mené son ouvrage? Il nous le dit : « Je ne suis ni avec les envieux ni avec les chercheurs. Si j'ai cru devoir noter au passage des faits de nature à jeter un certain jour sur l'activité extérieure du peintre qui fait l'objet de cette étude, c'est parce qu'il m'a semblé qu'ils aident à situer l'œuvre, et permettent de déterminer par quelles racines profondes elle se rattache à la fois à l'histoire morale de la Hollande et à l'évolution générale de l'art. »

Il est donc naturel que dans cette soigneuse étude nous trouvions des notes biographiques concernant les origines de Gérard, le milieu cultivé, aristocratique, artistique et d'hommes énergiques dans lequel s'éleva son enfance; les sources auxquelles puisa plus tard son talent; le peu de chose qu'il dut à l'influence de Franz Hals, alors tout-puissant; la part plus grande que prit à sa formation Pieter Molyn, de Haarlem, artiste si profondément original. Le jeune Terborch, né en 1617, était alors âgé de 17 ans environ. D'autres renseignements encore : le voyage classique en Angleterre, auquel tout jeune Hollandais appartenant à la société cultivée ne pouvait manquer (1635). Ensuite, ses succès à la cour espagnole de Philippe IV. Enfin, le retour de Terborch à Zwolle, las de voyager : son mariage avec Geertje Matthyssen; son installation définitive à Deventer, la ville des carillons harmonieux.

Après avoir relevé ces points, qu'il examine, l'auteur se réjouit d'être désormais dispensé de s'arrêter à tous propos devant les faits et gestes du peintre, et qu'il lui soit permis de poursuivre

l'étude de l'artiste par celle de ses œuvres seules. « Les péripéties de l'existence ne sont que des actes rapides, ordonnés par les forces extérieures, dit-il, tandis que l'œuvre est le résultat de ce qu'il y a dans l'homme de mouvement réfléchi et durable. »

Cette étude, ainsi faite, apporte un jour nouveau sur la psychologie de l'œuvre de Terborch. Hellens explique : « On croyait se trouver devant une peinture élégante d'êtres frivoles, à peine doués de volonté, et livrés à des occupations faites plutôt pour distraire une vie de paresse que pour réaliser des sentiments profonds et des pensées nobles. Mais un charme inexplicable se dégage peu à peu de cette œuvre et l'on s'aperçoit qu'elle contient quelque chose d'inédit, de vivant, à quoi l'on ne s'attendait pas.

L'œuvre de Terborch, dit-il, donne, en un merveilleux raccourci, le portrait pensif de la société hollandaise à une époque sonore de son évolution.

Avec Terborch, en général, l'on voit se dessiner, dans un cadre d'une concision extrême, une physionomie qui n'est ni joyeuse ni rébarbative; mais où l'on sent qu'il peut se déclarer des éclats de joie et de profondes douleurs. Le visage est agréable et sain, solide même; pourtant, l'artiste s'attache à en effacer tout ce qui pourrait l'alourdir et cherche à le parer d'une grâce qui provienne des inflexions mystérieuses de l'âme. La bouche, d'ordinaire, est muette; les lèvres ne se desserrent que pour chanter, tandis que les doigts frappent la guitare et le clavecin.

Vainement l'on tenterait de recueillir dans le regard un sentiment précis. On épie le mouvement des yeux, mais rien n'y trahit un abandon, un appel, une effusion quelconque. De même le geste n'est pas plus expansif. Il est presque toujours mesuré, bien qu'on le sente libre et volontaire. Ce qu'il exprime dépasse en quelque sorte l'acte immédiat; on le verra toujours en parfaite harmonie avec le caractère du visage.

Aucun faldalas dans la toilette, ni même une simple coquetterie d'artiste exagérant le pittoresque d'un contour, ou l'agrément d'une couleur. Même sobriété dans le décor. On ne voit autour du sujet que les accessoires familiers et explicatifs; les objets qui ont pris au contact des mains une physionomie; les meubles qui participent à la vie; quelques tapisseries où l'on retrouve la tiédeur des doigts qui les ont froissées. Rien d'arrangé, ni de préconçu. Tout se meut du même rythme que celui du visage.

La femme occupe une place importante dans l'œuvre de Terborch. C'est par cette figure synthétique que l'œuvre s'élève le plus haut et revêt cette forme d'élégance hautaine qui détermine sa véritable physionomie. »

L'auteur nous donne, à ce propos, un grave portrait de la femme hollandaise de la société cultivée du XVI^e siècle.

Enfin, l'heure de musique, où l'âme trop longtemps contenue pourra prendre son essor et demandera de s'épandre avec les sons, forme le sommet de l'œuvre de Terborch et devient le sujet d'une série de chefs-d'œuvre.

Franz Hellens décrit un grand nombre de tableaux du maître, en commente les scènes, en dégage la psychologie avec finesse et bon sens. Cette étude, bien faite, avec variété, au cours de l'examen des principales œuvres de Terborch, nous fait connaître du même temps la psychologie intime de la société hollandaise du XVI^e siècle.

Une partie du volume, après la description des scènes d'intimité, est consacrée aux portraits par Terborch, ce genre où les peintres de toutes les écoles ont apporté la quintessence de leur énergie créatrice, et par où Terborch, dit Hellens, s'élève au-dessus

de la plupart des petits maîtres de son école et se rapproche des grands maîtres de la peinture.

A signaler la remarquable analyse que l'auteur fait de la toile peut-être la plus célèbre de Terbosch : *la Signature du traité de Munster*.

« L'œuvre de Gérard Terborch, dans l'estime des critiques et des amateurs d'art, avait souffert jusqu'ici de n'avoir jamais été nettement mise en valeur par quelqu'un qui, l'ayant aperçue toute entière, aurait saisi le lien qui lui donne son admirable unité. »

Cette initiative, Hellens l'a eue ; ce soin, il l'a pris religieusement. Terborch y gagne d'être enfin placé au rang élevé que lui assigne son génie.

L'ouvrage, abondamment illustré, se complète d'un catalogue de l'OEuvre du peintre.

Les amateurs de tableaux liront cette subtile étude avec curiosité et profit. La lecture en est rendue très agréable par une écriture harmonieuse et transparente, où les pensées s'engendrent sans heurts, comme les ombres et les clartés sur une sphère.

Par un heureux et rare bon goût, Hellens n'a pas cherché un style qui rivalisât avec la peinture, comme c'est fort à la mode : il n'en est que plus clair et plus suggestif.

RAY NYST

Notes et impressions

sur le

Congrès de la Société internationale de musique
à Londres.

29 mai-3 juin 1911 (1).

Quelques mots, pour finir, des séances de musique ancienne. Elles furent une véritable révélation. Je connaissais, par la simple lecture, un grand nombre de madrigaux anglais du XVI^e et du XVII^e siècle, et j'avais l'intuition que l'exécution de ces morceaux par un chœur *a capella* bien stylé devait produire les plus beaux effets ; mais l'événement a surpassé mon attente et m'a laissé sous le charme d'un art exquis de fraîcheur, de vie et de spontanéité. N'est-ce point là, en vérité, cette musique à laquelle Lorenzo rend un hommage si ému dans la fameuse scène du *Marchand de Venise*? Musique jeune et riante, si bien faite pour la *Merry England* ; musique tressée de fleurs, illuminée de joie et tissée de bonne humeur, irisée parfois d'une teinte de mélancolie ; musique riche de sève et embaumée du parfum suave et délicat de la Renaissance.

William Byrd, Orlando Gibbons, John Wilbye, Thomas Weelkes, Thomas Morley, Thomas Tomkins, etc., tels sont les noms de ces délicieux madrigalistes dont la *Maggie Madrigal Society* et la *Huddersfield Choral Society* interprètent les œuvres avec une perfection et un souci du style et des nuances vraiment étonnants.

Tandis que la *Maggie*, dont le nombre de participants est très restreint, ne se voue qu'à l'exécution des madrigaux, la puissante société de Huddersfield (Yorkshire), qui compte 300 choristes, se livre, en outre, à l'étude de la musique religieuse *a capella* ou avec accompagnement d'orgue. C'est ainsi qu'elle fit entendre aux congressistes un chœur — véritable flot mouvant d'harmonie — extrait de l'*Ode à sainte Cécile* de Purcell, et une antienne d'une solennité grandiose d'Orlando Gibbons.

L'impression fut complétée, sur le terrain de la musique

(1) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

d'église, par deux admirables auditions qui eurent lieu, l'une à la cathédrale anglicane de Saint-Paul, et l'autre à la cathédrale catholique de Westminster. Des œuvres de Gibbons, Peter Philips, Blow, Purcell, etc., en firent les frais et l'on put apprécier comme elles le méritaient les qualités d'homogénéité et de fondu des choristes de Saint-Paul, et l'interprétation moins empreinte de sérénité, mais peut-être plus vivante de ceux de Westminster.

J'allais oublier les virginalistes anglais, dont M. Fuller Maitland exécuta quelques pièces (1) au clavecin, sans déployer peut-être toutes les qualités de virtuosité qu'il eût fallu.

La musique de chambre ancienne fut principalement représentée par un exquis trio à cordes (*Fantasy*) de Gibbons, deux sonates de Purcell (2) et des *Divisions on a ground* pour viole de gambe, de Simpson (mort en 1669), œuvre d'une beauté étrange et captivante, dont on pourrait difficilement trouver l'équivalent dans la littérature de gambe du continent.

CH. VAN DEN BORREN

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Musique de chambre avec piano (professeur M^{me} DE ZAREBSKA) : 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Steens ; 1^{er} prix, M^{lle} Steurbaut ; 2^{es} prix : M^{lles} Knop et Van Neck ; accessit, M^{lle} Baré.

Harpe chromatique (professeur M. RISLER) : 1^{er} prix, M^{lle} Mascré ; 2^e prix, M^{lle} Peetermans ; accessit, M^{lle} Delsat.

Harpe diatonique (professeur M. MEERLOO) : 1^{er} prix avec grande distinction, M^{lle} Van Kerckhove ; 1^{er} avec distinction, M^{lle} Vita Baix ; 2^{es} prix : M^{lles} Holswilder, Strauwen ; 1^{er} accessit, M^{lle} Hausner.

Prix Laure Van Cutsem (piano) : M^{lle} Van Halmé, 1^{er} prix avec la plus grande distinction en 1909, élève de M. GURICKX.

Piano (jeunes gens, professeur M. DE GREEF) : 2^e prix, M. Mommaert ; accessits, MM. Laporta et Dewaay.

Piano (jeunes filles, professeurs MM. GURICKX et WOUTERS) : 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M^{lle} Deherve ; 1^{er} prix, M^{lle} Lucas ; 2^e prix, M^{lle} Miret ; rappel de 2^e prix, M^{lle} Schadde ; accessits, M^{lles} Burgelman et Dos Santos.

L'EXPOSITION DE TOURNAI

L'Exposition des Anciennes Industries d'art tournaisiennes a été inaugurée hier. Elle comprend un ensemble d'environ 2,800 pièces réparties en six classes. Les porcelaines et faïences remplissent une série de vitrines disposées au premier étage de la Halle aux Draps. Les orfèvreries tant civiles que religieuses sont également très abondantes. Il y a un choix tout à fait remarquable de cuivres. L'industrie des tapissiers et hautelisseurs est richement représentée par quarante numéros d'un puissant intérêt. Une très belle collection de pierres taillées démontre l'existence d'une école tournaisienne de sculpture digne d'être étudiée et mise en lumière.

Parmi les pièces récemment parvenues au comité, citons la merveilleuse tapisserie la *Bataille de Roncevaux*, prêtée par le Musée de Bruxelles ; un lustre en fer forgé, garni de fleurs en porcelaine, appartenant à M. Balser d'Esneux ; un superbe service de table en argenterie, à M^{me} la comtesse de Merode ; seize lu-

(1) De Munday, Gibbons, Byrd et Bull.

(2) Sonate en *ut* pour violon, violoncelle et clavecin ; Sonate en *sol* mineur pour violon et clavecin.

trins en cuivre, d'une valeur inestimable ; les instruments de musique du musée du Conservatoire de Bruxelles ; un service à café à fond jonquille appartenant à M. Henri Crombez, un surtout de table en bronze doré de Lefebvre-Caters, prêté par M. Morel Jamar ; les porcelaines envoyées par M. Denis du Péage, de Lille, qui remplissent toute une grande vitrine et où on remarque des biscuits polychromes, une garniture de cinq vases en forme d'urne avec couvercles, un solitaire, un plateau de tête-à-tête décoré d'un grand sujet à personnages dans un paysage antique ; une assiette octogone, forme inconnue jusqu'en ces derniers temps par les collectionneurs de Tournai ; un petit pot décoré d'armoiries où figure une plaque d'argent encastree dans la pâte ; diverses pièces du service dit du Duc d'Orléans, etc.

Pour intéresser le public, le Comité a eu l'excellente idée de reconstituer divers ateliers : on verra fonctionner un métier Jacquard pour tapis de basse-lisse ; des ouvriers tailleront la pierre ; enfin, on travaille à l'installation de fours pour fondeurs et pour potiers. Ce ne sera pas là le moindre intérêt de l'Exposition.

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

La série des conférences organisées à l'Exposition de Charleroi a été continuée jeudi avec un succès croissant par une causerie de M. Jules Destrée sur les peintres des Fêtes galantes : Watteau et Pater.

L'orateur a justifié la présence, dans une Exposition d'Art wallon, de ces deux peintres valenciennes, Valenciennes étant autrefois la seconde ville du comté de Hainaut. Rapprochant Watteau de Roger de la Pasture et du sculpteur Du Broeucq, il a fait — à l'aide des œuvres existant à l'Exposition — une démonstration assez neuve et peut-être paradoxale de l'identité de leur sensibilité esthétique.

Il a retracé à grands traits la vie de Jean-Antoine Watteau, a évoqué le milieu dans lequel il vécut, la société frivole de la France du XVIII^e siècle, a décrit les principales œuvres du maître et les a commentées à l'aide de poèmes de Verlaine.

L'annonce de cette conférence avait attiré une foule considérable qui a fait à l'organisateur du Salon d'Art rétrospectif et à l'orateur un très franc succès.

Jeudi prochain, conférence de M. Closson sur la Musique wallonne d'autrefois.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Les jolies séances de musique au Palais des Beaux-Arts méritent d'être spécialement signalées. M^{lle} F. Hedy y a donné en cantatrice dramatique, avec le pianiste F. Mawet, un beau choix de lieder. M^{me} Werner, douée d'une voix claire et puissante, sut émouvoir et plaire dans *Freischütz* surtout et dans l'interprétation de mélodies russes. M^{me} Fassin eut beaucoup de succès en exécutant des œuvres de Franck, de Schumann, de Jaspar et de Chabrier ; M. Fassin fut admiré (j'ai déjà signalé son beau style classique) dans un *Prélude* de Bach, la *Chaconne* de Vitali et la *Romance en mi mineur* de Sinding. M^{me} Delaunoy nous revint de Paris avec une voix préparée pour le théâtre, ample, profonde et émouvante. Elle fut exquise dans les *Enfantines* de Moussorgsky ; le *Chant juif* et d'autres œuvres de ce grand compositeur russe semblent faits pour son talent, comme leur poésie est adéquate à sa personne tout entière. M^{me} Laurent Tailhade, après une poétique conférence de son mari, se fourvoya comme chanteuse, mais trouva quelques expressions justes et troublantes.

L'*Œuvre des Artistes* termina la saison musicale par deux séances qui furent deux grands succès. M. Vantyn et M^{lle} Fonariova excellèrent à nous donner le sens juste et complet de la musique russe. Liadow, encore peu connu chez nous, sauf en quelques salons, fut vivement applaudi et conquit son droit de cité grâce à notre profond virtuose, penseur dont l'éloquence se traduit par des sonorités rares et personnelles. Il fit applaudir Rimsky, Glinka, Rubinstein (le *Trot de cavalerie* de celui-ci fut

étourdissant de brio et de couleur), Rachmaninow (ô son beau *Prélude* !) et Balakirew (dans cet infernal *Islamey*), puis encore du Liadow en *bis* après de nombreux rappels.

M^{lle} Fonariova avait l'avantage de chanter dans sa propre langue et avec quelle grâce, quelle pureté, quelle douceur, on ne saurait l'exprimer en adjectifs. Sa voix large, égale et merveilleusement timbrée réussit à souhait dans la gamme de tous les sentiments. C'est une étoile de demain.

Une séance consacrée à Wolf, ce beau génie dont la disparition est cruelle pour l'humanité, a été une noble victoire pour M^{lle} Tombeur, aussi habile en allemand qu'en français à rendre l'esprit, l'humour et la tendresse des poèmes. Je voudrais analyser le quatuor en *ut* mineur de H. Zöllner ; c'est impossible en trois pages, mais non en trois mots : sincère, audacieux, admirable. Je félicite de tout cœur MM. Charlier, Lemal, Rogister et Dechesne de l'avoir compris, étudié et vaillamment interprété.

Les séances furent clôturées par une Revue élégante et légère, l'*Histoire de la Valse*. M^{me} Gôb nous révéla (oui, nous révéla par tout ce qu'elle y trouva) *Il Bacio*, la valse des *Cent Vierges* et *Mabel*. M^{me} Philippart-Joliet fut élégante et habile au piano, où elle resta pour toutes les exécutions, y compris lorsqu'elle chanta elle-même, non sans grâce.

Le *Journal de Liège*, qui a inauguré en ses nouveaux bureaux un Salon artistique par une exposition Courtens, donna mercredi un petit concert ; une sonate de Mozart, exquise sous les doigts de MM. Charlier et Henrion, le génial quatuor inachevé de Lekeu, sa *Ronde* et la *Chanson perpétuelle* de Chausso interprétées finement par M^{lle} Lorrain en constituaient le programme. Puisque succès oblige, voilà une agréable promesse ! GEORGES RITTE

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

La Licorne. Recueil de littérature et d'art (1).

C'est une fort jolie publication que cette *Licorne*, que dirigent et illustrent un groupe d'hommes de goût et d'esprit. Le premier cahier est sorti de presse, et c'est bien le plus exquis volume d'art que l'on puisse imaginer. Le format, le papier Van Gelder, les caractères elzéviens, les lettrines et les vignettes lui font une toilette élégante, spirituelle, rare et imprévue. « La *Licorne* se flatte de paraître pour l'agrément of the happy few, de ces privilégiés qui ont des loisirs et dont c'est le trait d'aimer, par-dessus tout, la littérature, les musées, les voyages et les entretiens inutiles. » Ainsi s'expriment les directeurs, et c'est dire clairement le but purement artistique qu'ils poursuivent, indépendant de toute autre préoccupation.

Ce premier cahier contient des pages très littéraires d'Edmond Pilon sur le *Décor français du Poussin* ; un article du Dr Franz Blei, en allemand, — car c'est une des nouveautés de ce recueil de publier des œuvres dans la langue originale, la *Licorne* supposant que les langues sont familières à ses lecteurs « et que devant les classiques ils ne boudent pas plus qu'un « graduate » d'Oxford ». Il y a aussi une « vitrine de l'amateur » avec des pages de T. Griffith Wainwright, et un joli essai sur les métiers divins, par J. De Bosschere, divinement illustré par l'écrivain. Enfin des dessins hors texte, les *Joueurs* d'Ensor, et la *Promenade* de E. Preetorius. F. H.

NÉCROLOGIE

Johann Svendsen.

L'un des musiciens scandinaves les plus renommés, Johann Svendsen, né à Christiania en 1840, vient de mourir à Copenhague. Elève de Ferdinand David, de Hauptmann, de Richter et de Reinecke au Conservatoire de Leipzig, il fit de nombreux voyages en Angleterre, en Allemagne, en Italie et en France

(1) Le premier de six cahiers d'art. Direction : Longue rue Neuve 130, Anvers.

jusqu'en 1872, année où l'Union musicale de Christiania l'appela à diriger ses concerts symphoniques. Cinq ans après, il reprit le cours de ses voyages pour se fixer définitivement en 1883 à Copenhague, où il fut nommé chef d'orchestre de la Cour. Compositeur de talent, Svendsen était considéré à juste titre, avec Grieg, comme le réformateur de la musique en Norvège. Qui ne connaît son *Carnaval à Paris*, qu'animent tant de vie pittoresque et un humour si fin? Quel violoniste n'a pour sa délicate *Romance* une réelle tendresse? Il faut citer aussi, parmi les œuvres de Svendsen qui resteront, sa *Rhapsodie norvégienne*, sa légende pour orchestre *Zorohayda*, son ouverture de *Sigurd Slembé*.

On le vit il a quelques années à Bruxelles, où M. Eugène Ysaye avait inscrit l'une de ses œuvres symphoniques au programme d'un de ses concerts. Par la cordialité de son accueil, il conquit toutes les sympathies de ceux qui l'approchèrent et que la nouvelle de sa mort, aujourd'hui, afflige profondément.

PETITE CHRONIQUE

La Société des Amis des Musées Royaux se réunira demain, lundi, à 8 heures du soir, au Musée des Armures (Porte de Hal), nouvellement éclairé à l'électricité, pour faire remise au Musée de deux brassards italiens du XVI^e siècle récemment acquis par elle. M. Macoir fera une causerie sur les brassards et sur d'autres objets intéressants récemment entrés dans les collections.

Les collections récemment léguées à l'Etat par M. Gustave Vermersch et par M. Albert Evenepoel seront exposées à partir de vendredi prochain, 7 juillet, à 1 heure, dans les galeries du Musée du Cinquantenaire. Le ministre des Sciences et des Arts en fera l'inauguration le matin du même jour en présence de la Presse et des membres de la Société des Amis des Musées.

A l'exposition de Barcelone, des œuvres de MM. Delaunois, Dierckx, Oeffe et Van Holder ont été acquises pour le Musée de la ville. Les exposants belges ont remporté de nombreuses distinctions dont voici, d'après la *Chronique*, la liste complète :

Peinture. — 1^{re} médaille d'or : MM. Dierckx, Mertens, Oeffe, Heins, Delaunois. — 2^e médaille d'or : MM. Van Haelen, Floors, Opsomer, Herman Courtens, Marcette, Rassenfosse, Farasyn, Viérin, Baeseleer, Paul Mathieu. — 3^e médaille d'or : Albert Pinot, Dom, Waegemans.

Aquarelle. — 2^e médaille d'or : Louis Rekelbus.

Sculpture. — 1^{re} médaille d'or : Victor Rousseau, Paul Du Bois, José Dupont, Desmarès, G. De Vreese. — 2^e médaille d'or : Frans Huggelen, Ed. Deckers, Alfred Courtens, G. Minne.

Sur l'initiative de M. Henry Janlet, président du Cercle des Expositions du littoral, une exposition d'aquarellistes aura lieu, par invitations, à la fin de juillet à Westende. Y prendront part MM. L. Bartholomé, H. Cassiers, F. Charlet, M. Hagemans, Th. Hannon, P. Hermanus, H. Janlet, V. Uytterschaut et Ch. Waetelet.

L'exposition annuelle du Cercle *Doe stil voort* aura lieu au Musée moderne du samedi 5 au dimanche 27 août. S'adresser pour tous renseignements au secrétariat, rue du Mont-Blanc 24, Bruxelles.

La Société Nationale des Compositeurs belges a fait preuve cet hiver d'une vitalité qui a été hautement appréciée par tous ceux qui, en Belgique, s'intéressent à notre production musicale.

Au cours des quatre concerts donnés à la Grande Harmonie par cette Société, on a entendu des œuvres de MM. Peter Benoit, G. Huberti, Guillaume Lekeu, Mestdagh, Paul Gilson, Wambach, Victor Vreuls, J. Jongen, Mortelmans, Eeckhaute, Louis Delune, G. Frémolle, Moolaert, Jaspar, Wilford, Jean Strauwen, L. Samuel, H. Sarly, M^{lle} Laenen, Paul Lebrun, Ryelandt et Willems. Ajoutons que nos auteurs ont trouvé auprès de nos virtuoses et

chanteurs le concours le plus dévoué, le plus confraternel. Voilà qui augure bien pour l'avenir si nos compositeurs reçoivent des pouvoirs publics l'encouragement et l'appui qu'ils méritent.

Sous le titre *la Musique militaire du XIII^e siècle à nos jours*, la société *Bruxelles-Attractions* a composé un programme qui sera exécuté dans le kiosque du Parc, le dimanche 16 juillet, à 3 heures, avec le concours des cinq corps de musique militaires de la garnison de Bruxelles, réunis sous la direction de M. Leccail, inspecteur des musiques de l'armée.

On entendra successivement des marches militaires de l'Allemagne et des pays du Nord, des marches anglaises, un aperçu de la musique militaire française — sous Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, la Révolution, le Consulat et le Premier Empire. Pour terminer, quelques œuvres modernes.

C'est une pianiste belge, M^{lle} Hélène Dinsart, élève de M. Arthur De Greef, qui a remporté le prix aux concours internationaux organisés à Paris par *Musica* et qui avait réuni trente-huit concurrents. Le jury était composé de MM. Gabriel Fauré, directeur du Conservatoire de Paris; Raoul Pugno, Diémer, Risler, A. De Greef et X. Leroux.

Nos félicitations à la lauréate, — et à son professeur.

C'est samedi prochain que s'ouvrira la saison du théâtre d'Ostende qui, sous la direction de MM. G. Delières et E. Mathieu, aura un programme intéressant et varié. *Papillon dit Lyonnais-le-Juste*, le grand succès du théâtre Antoine, formera le spectacle d'ouverture.

Pour rappel, dimanche prochain, 9 juillet, à 7 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, représentation de gala organisée par la Fédération Nationale des Cercles dramatiques de langue française. Au programme : première interprétation de *Savonarole*, drame historique en sept tableaux, de M. Iwan Gilkin.

Un congrès organisé par les *Amitiés Françaises* se réunira à Mons les 21-24 septembre prochain. Le comité d'organisation se compose de MM. des Ombiaux, G. Ducrocq, L. Dumont-Wilden, E. Jennissen, A. Lambilliotte, Pascal-Bonetti et L. Souguenet. Adresser toutes les communications à M. A. Lambilliotte, au Festinois, Ghlin-lez-Mons.

Parmi les réceptions offertes aux congressistes, il y aura une soirée à l'hôtel de ville, une représentation de gala au théâtre, une visite à l'Exposition de Charleroi, un lunch offert par M. R. Warocqué au château de Mariemont, des excursions industrielles, etc.

Trente rapports sont déjà annoncés par MM. H. Albert, F. André, Pascal-Bonetti, Capolonghi, Canon-Légrand, L. Dumont-Wilden, J. Ernest-Charles, J. Funck-Brentano, etc.

De Paris :

La notoriété de M. Henri Bernstein donnait un particulier intérêt à la vente des tableaux modernes collectionnés par lui au cours de ces dernières années et dispersés le 8 juin à l'hôtel Drouot. La galerie de M. Bernstein comprenait plusieurs Cézanne de marque, huit Renoir, un admirable Claude Monet, un Sisley, des Bonnard charmants, quatre Vuillard, un Roussel, des Marquet, un petit Van Gogh, un Fantin-Latour, un Besnard, un Redon, deux Van Dongen.

Voici les principales enchères : Cézanne : *le Paysan*, 24,000 francs ; *Maison en Provence*, 23,000 francs ; *les Maronniers du Jas de Bouffan*, 19,000 francs ; *la Maison de Cézanne*, 15,000 francs. — Claude Monet : *les Nymphéas*, 16,200 francs. — Renoir : *Baigneuse couchée*, 35,000 francs ; *Torse de femme*, 15,000 francs ; *les Baigneuses*, 10,250 francs. — Bonnard : *Premier printemps (les petits faunes)*, 3,500 francs ; *Nu à contre-jour*, 2,800 francs. — Redon : *le Char d'Apollon*, 3,800 francs.

Le total de la vente, dont le catalogue ne comprenait que 33 numéros, s'est élevé à 221,250 francs, soit, avec les frais, à 243,363 francs.

Nous avons, à plusieurs reprises, parlé de la campagne ouverte en France pour accorder aux peintres, sculpteurs, graveurs, etc.,

des droits d'auteur analogues à ceux que la législation accorde aux musiciens et aux hommes de lettres. Le projet de loi que vient de déposer à la Chambre des députés M. André Hesse est aussi pratique qu'ingénieux, et l'on ne voit pas ce qui pourrait l'empêcher d'être adopté :

« Dans toutes les ventes publiques d'œuvres d'art signées, telles que peintures, sculptures, gravures ou dessins, l'acheteur paiera en sus du prix un droit de 2 %, qui s'ajoutera aux droits perçus par les officiers publics chargés de ces ventes.

Ce droit supplémentaire reviendra aux auteurs de l'œuvre d'art, et pendant un délai de cinquante ans après leur mort à leurs veuves ou ayants droit. »

Ne ferait-on pas bien d'imiter en Belgique cet exemple ?

La collection de Bériot, dispersée le mois dernier à l'Hôtel des ventes, renfermait deux tableaux d'Alfred Stevens, *le Jour de fête et la Confiance*. Le premier a été adjugé 9,100 francs, le second 2,705. Des *Fleurs* de Fantin-Latour ont été poussées jusqu'à 9,000 francs ; une *Léda* du même maître est montée à 8,000.

Un *Effet de crépuscule* de Jongkind a atteint 15,500 francs. Du même peintre : *le Moulin*, 6,480 fr. ; *Un Canal en Hollande*, 4,100 ; *Clair de lune en Hollande*, 3,900.

Voici, enfin, les prix des Boudin : *l'Escalier à Anvers*, 4,050 ; *Environs d'Anvers*, 3,300 ; *Vue d'Anvers*, 3,200 ; *l'Entrée du port d'Anvers*, 3,200 ; *Anvers*, 3,100 ; *Dunkerque*, 3,100.

Un tableau de Rembrandt, *le Philosophe juif*, a été adjugé 270,000 francs à la vente Maurice Kann (5 mai, 9 juin derniers). A noter, parmi les principales enchères de cette vacation : *Portrait de jeune homme*, par Frans Hals, 175,000 fr. — *Miss J.-A.-C. Fraser*, par Raeburn, 117,000 fr. — *L'Inondation*, de J. Ruysdael, 60,000 fr. — *Le Duo*, de G. Coques, 73,000 fr. — *Le Départ pour la chasse*, de Cuypp, 160,000 fr. — *Le Matin*, du même maître, 148,000 fr. D'autres toiles du Cuypp ont été adjugées 59,000, 49,000, 18,200 et 10,350 francs.

Sous le titre *les Maîtres du Livre* paraîtra incessamment à Paris, sous la direction de M. Ad. Van Bever, une collection de luxe dans laquelle seront publiées avec le plus grand soin des œuvres inédites ou rares, des chefs d'œuvre de la littérature française à diverses époques et des productions dues à l'élite des écrivains contemporains. Les premiers volumes mis en souscription sont *les Fleurs du mal* de Baudelaire, *Sagesse* de Verlaine et *les Délivrescences d'Adoré Floupette*, par G. Vicaire et H. Beauclair. On souscrit à la première série des *Maîtres du Livre* (six volumes) pour 40 francs. S'adresser à MM. Georges Crès et C^{ie}, 3 place de la Sorbonne, Paris.

Le Musée national de Budapest vient d'acquiescer en Allemagne, pour sa collection Liszt, la partition originale de la *Faust-Symphonie*. Ce précieux manuscrit porte une note indiquant que le compositeur a terminé l'instrumentation de son œuvre le 10 octobre 1854. Il est accompagné d'une réduction pour piano écrite aussi de la main de Liszt.

Un antiquaire de Vienne, M. Ranschburg, a fait, il y a quelques jours, dit *Paris-Journal*, une très intéressante découverte, qui ne peut manquer d'intéresser vivement les mélomanes. Il a trouvé trente-sept lettres de Gluck, complètement inconnues.

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LÉOPOLD, 2
◆ **BRUXELLES** ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Jusqu'à présent, très peu de lettres du célèbre compositeur étaient connues. Celles que vient de découvrir l'antiquaire viennois ont été écrites dans l'intervalle qui sépare l'année 1775 de l'année 1783. Elles datent, par conséquent, de l'époque où le grand musicien a composé *Armide et Iphigénie en Tauride*. Toutes ces lettres, qui, par la date où elles ont été écrites et la personnalité de leur auteur, constituent de précieux documents, ont été immédiatement adressées à M. Kruthofer, secrétaire de l'ambassade d'Autriche-Hongrie à Paris.

Il est probable que, d'ici peu, nous connaîtrons le contenu de cette importante correspondance.

A une vente d'autographes qui a eu lieu ces jours derniers à Berlin, un manuscrit de Haydn a été poussé jusqu'à 1,720 marks ; une lettre de Mozart à sa femme a atteint 1.500 marks, une lettre de Schubert 1,000 marks.

Le manuscrit de la première scène de *Tannhäuser* a été adjugé 660 marks. Une lettre de R. Strauss, 220.

Le prix le plus élevé a été réalisé par le manuscrit de la ballade de Schiller *Héro et Léandre*, qui est monté à 14,000 marks. Trente-quatre lettres de Goethe ont été adjugées en bloc à 1,700 marks.

Sous le titre *l'Art typographique dans les Pays-Bas* (1500-1540), l'éditeur K.-H. Hiersemann, de Leipzig, met en souscription un ouvrage de grand luxe dans lequel seront reproduits en fac-simile les caractères, les marques d'imprimeurs, les gravures sur bois et autres ornements employés dans les Pays-Bas au début du XVI^e siècle. Notes critiques et biographiques par M. Wouter Nijhoff. Dix livraisons ont paru, consacrées aux imprimeurs Doen Pieterszoon (Amsterdam), M. Hillen van Hoochstraeten, A. van Bergen, M. Vorsterman, M. de Keizer, H. Eckert van Homberch, J. Graphens (Anvers), H. de Crook (Bruges), Th. van der Noot (Bruxelles), Th. Martinus Alostendis (Louvain), etc. Le recueil complet se composera de vingt-cinq à trente livraisons, mises en souscription à 12 marks 50 chacune.

Sottisier :

Ses piliers (de la cathédrale de Westminster) courbés par le poids des ans...
Le Figaro, 22 juin.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.** Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres : c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50 ; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois.	7,00	Six mois.	8,00
Trois mois.	3,50	Trois mois.	4,00
Le n°.	0,25	Le n°.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Un Poète de la Glèbe : *Louis Dumont* (CAMILLE LEMONNIER). — Salon des Beaux-Arts de Charleroi : *Anna Boch* (OCTAVE MAUS). — Publications d'art : *l'Oeuvre littéraire de Michel-Ange*; *Deux livres d'Heures* (FRANZ HELLENS). — Sur le projet de fonder à Gand une Université flamande (CAMILLE LEMONNIER). — Bibliographie (F. M.). — Félix Mottl. — Au Salon des Arts Anciens du Hainaut. — Concours du Conservatoire (Ch. V.). — Nécrologie : *Edouard Elle* (O. M.). — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Un Poète de la Glèbe.

Louis Dumont.

Mon cher Louis Dumont, je vous ai lu à petites fois, comme on boit un bon vin, rubis sur l'ongle. Votre livre a la pourpre et l'onction des francs crus : c'est de la belle vigne qui a mûri au soleil de Bourgogne, celui des Côtes d'Or et de votre tempérament.

Je l'aime pour y sentir s'enfoncer jusqu'au tuf, en plein terreau de nature, vos scènes de poète et de paysan. Une ivresse y fermente, l'ivresse sacrée du bonhomme Noé et l'exaltation mystique d'un vigneron idéal foulant droit sous ses pieds le raisin écumeux.

Vous êtes un des plus parfaits amants de la Terre qui se soient de longtemps révélés dans le paysage littéraire. J'admire qu'elle vous soit à ce point familière dans sa forme et dans ses nuances, que, sans cesser d'être un poème, et le plus lyrique des poèmes, cette longue idylle et cette savoureuse bucolique aient presque la précision renseignée d'un manuel des connaissances rurales. C'est de plus un rutilant et généreux tableau des saisons alternées selon le sens de nature et d'art qui constituera pour quelques-uns de nous notre part

d'invention dans le vieux genre, par ailleurs éculé, du roman. On voit bien chez vous la succession et l'alternance des états de l'âme individuelle en correspondance avec les variations des aspects de la planète.

Oh! que c'est humain, et qu'il faut louer l'art profond de ces intimités! On sent d'autant mieux, à travers, le contraste de nos « civilisés » avec vos « plébéiens » élémentaires qu'un zèle fraternel toujours vous fit rechercher dans la vie et que vous faites connaître ici avec ferveur. Il s'en est dégagé pour moi l'émotion d'une chose « vécue » et vécue par vous-même, noble ami!

Je crois bien que cette fois je puis vous aimer sans restriction, moi qui, parfois, à travers vos bonds et vos ruades, jugeai prudent de vous rappeler à plus de modération dans la témérité. Vous aviez alors déjà l'âme enivrée des fils antiques de la Terre, et cette tendre folie s'exaltait à travers un vertige de rhétoriques où je reconnaissait l'ardent jeune homme que je me souvenais d'avoir été moi-même.

Tout de suite vous avez eu le don admirable des mots, et les divines féeries que vous portiez en vous s'exprimèrent sur le rythme de la plus pure poésie. Des romans naissaient, pareils à des épopées de meurtre, de gloire et de luxure, ou des éthopées symboliques, d'une singulière et précieuse subtilité. J'évoque surtout le souvenir de cette impudique et furieuse *Louve* où vous égalâtes les perplexités d'un Lombard, d'un Adam, et cette claire et mélancolique idylle *A la louange de la Vie*, d'un rêve d'humanité assumptionnelle mais cassée au ras des ailes par l'aveugle stupidité routinière des fous. En fallut-il plus pour juger à cet empan la mesure des vols que vous réaliseriez un jour?

Depuis, ces vols, toutefois, ne vous emportèrent plus dans les régions des fictions fabuleuses ; en restant plus près de la terre, vous avez gagné d'être plus près de vous-même. Vous êtes devenu le poète de ces molles et gracieuses campagnes de votre région élue en lesquelles se continue la douceur des miennes. Et vous vous êtes trouvé enfin : en portant à vos lèvres la poudre des glèbes familières, vous y sentîtes tressaillir l'âme des ancêtres. Elle fut cause de l'instinct simple, droit et primitif qui vous servit à exprimer un sens éternel de beauté. S'il ne s'est pas tout exprimé encore, il nous donne néanmoins des clartés sur votre œuvre de demain.

J'admire un temps qui nous vaut des jeunes hommes comme vous, graves et presque accomplis avant l'heure de la maturité. Vous êtes de ceux qui prirent mesure de l'art sur leur conscience, et qui apportèrent, du rôle de l'artiste ou du poète, une notion majorée par le sentiment d'un devoir. A votre manière, vous, le poète, vous décidâtes de faire de la poésie en action en vous faisant l'éducateur des humbles, et vous êtes allé par les routes, appelant à vous les âmes rudes des champs et semant devant elles, du geste dont vous scandiez vos vers. Les paroles ailées qui propageaient la leçon nouvelle. D'un élan généreux d'apôtre, vous évoquâtes, devant les manouvriers des labours poussant droit les bœufs par les plaines, l'infini des horizons spirituels ; et, la main au front, sentant se déchirer à l'intérieur la vieille obscurité natale, ils croyaient revenue l'heure des annonces. A ces simples, à ces humbles, vous donnâtes ainsi le baptême de l'humanité prochaine. Grande vertu et qui vous sera comptée comme la complémentaire des autres en qui s'est manifestée votre prédestination poétique et verbale (1). CAMILLE LEMONNIER

Salon des Beaux-Arts de Charleroi.

Anna Boch.

A notre époque de doute et d'inquiétude, en un temps où le dogmatisme sectaire entrave trop souvent la spontanéité de l'instinct, le peintre qui se borne à transcrire fidèlement, avec sincérité, les impressions qu'il recueille de la nature est presque une exception. Les procédés, les formules, les théories s'opposent au libre essor des tempéraments.

Naguère prisonniers des préceptes académiques, les artistes semblent ne s'en être libérés que pour s'imposer de nouvelles contraintes.

M^{lle} Anna Boch, qui a conquis parmi les peintres belges une situation en vue, paraît s'être affranchie de tous liens. Ses paysages, ses intérieurs, ses études de fleurs et d'accessoires trahissent un esprit sensible à la beauté et respirent l'unique joie

(1) Préface à *l'Aube sur le Village*, roman de LOUIS DUMONT, qui paraît aujourd'hui chez les éditeurs E. Figuière et C^{ie}, à Paris.

d'extérioriser des sensations vives et profondes. Le spectacle de la vie rustique captive presque exclusivement son intérêt. Elle l'étudie dans les campagnes de la Wallonie et de la Flandre, sur le littoral de la Mer du Nord, dans les plaines aux horizons illimités de la Hollande. La Normandie et la Bretagne, la Savoie, la Provence l'ont tour à tour attirée et retenue, lui fournissant, avec des impressions renouvelées, une gerbe de sites champêtres ou maritimes dont elle décrit avec exactitude les aspects souriants ou sévères. Mais l'objectivité du motif demeure asservie chez elle à la sensation. Et quel que soit le décor choisi, dans la multiplicité des sujets, sous la diversité des colorations s'affirme l'unité d'une vision orientée vers la lumière, que passionnent surtout les fêtes du soleil. Tout en restant véridique, l'artiste accorde avec le rêve qu'elle poursuit la réalité dont elle s'inspire.

De ce mariage naît un art aimable et sympathique, incliné vers la joie, d'autant plus séduisant que la virilité de la touche s'y allie aux délicatesses et à la grâce d'une âme féminine.

Ceux qui suivirent depuis ses débuts l'évolution de ce probe talent constateront sa logique et la fermeté de sa direction. Réaliste avec Théodore Baron et Isidore Verheyden dont elle reçut autrefois les conseils, M^{lle} Anna Boch découvrit dans les radieuses toiles de Claude Monet, de Camille Pissarro, d'Alfred Sisley lorsqu'elles lui furent révélées, un reflet plus exact de la nature, avec une allégresse plus vive et une sensibilité plus affinée.

C'est à l'influence de ces maîtres, si propres à séduire son cœur épris de vérité, qu'est due l'orientation définitive de son art. Mais en s'engageant dans la voie tracée par eux, elle a su garder intact le caractère personnel et primesautier de sa vision. En pleine possession de ses moyens, l'artiste se borne à écouter les voix harmonieuses de la nature et à en répercuter l'écho. Qu'elle traduise les émotions que lui faisait ressentir l'été en terre wallonne, qu'elle évoque le nostalgique souvenir des villes mortes du Zuiderzée ou le flamboyant décor des roches de l'Estérel, ce sont ses propres sensations qu'elle exprime, dépouillées de réminiscences, et la diversité des sites en varie l'accent.

Son œuvre, déjà considérable, justifie l'admiration sympathique dont elle est l'objet. Aux Salons de la *Libre Esthétique* et de *Vie et Lumière* comme dans les expositions étrangères, ses tableaux furent toujours élogieusement appréciés. Le Musée de Bruxelles possède l'un deux. Il en est d'autres dans maintes collections particulières. Presque tous proclament la sérénité des jours clairs, la gloire des ciels purs, le recueillement des villages aux heures chaudes, la splendeur des champs illuminés et des grèves éclatantes.

Des voyages en Grèce, en Sicile, en Algérie, d'où l'artiste rapporta d'intéressantes notations et de prestes croquis, ont éclairci davantage et rafraîchi sa palette, d'où sont bannis désormais les tons fuligineux. Sa peinture respire un souriant optimisme. On pourrait lui donner pour légende ces vers évocatifs d'Émile Verhaeren :

L'air est si beau qu'il paraît chatoyant ;
Sous les midis profonds et radiants
On dirait qu'il remue en roses de lumière,
Tandis qu'au loin, les routes coutumières,
Telles de lents gestes qui s'allongent, vermeils,
A l'horizon nacré montent vers le soleil.

OCTAVE MAUS

PUBLICATIONS D'ART

L'Œuvre littéraire de Michel-Ange (1), par BOYER D'AGEN.

Nous devons à Ascanio Condivi, disciple de Michel-Ange, une biographie très fouillée et très pieuse du maître. Rien de plus vivant, de plus saisissant et de plus simplement grand que ces pages écrites avec une sorte de foi fervente et néanmoins avec un souci évident de la plus rigoureuse exactitude. Ces pages, infiniment attachantes, viennent d'être traduites par M. Boyer d'Agen et forment l'introduction du curieux volume où il a réuni, avec la correspondance de Michel-Ange, les écrits les plus puissants de ce génie sans égal, les sonnets fameux, les madrigaux, les élégies, les stances. Comme Vinci, mieux que Vinci peut-être, Michel-Ange a exprimé par la plume les grandes pensées qui ont traversé son cerveau. Toute son âme passionnée et tumultueuse s'y révèle, avec des accents d'une poésie sublime. Mais c'est principalement par sa correspondance que le maître florentin se fait connaître à nous avec une étrange sincérité : « Ici, dit M. Boyer d'Agen, l'âme de Michel-Ange ne sculpte plus, ni ne peint, elle parle, et c'est bien la voix d'outre-tombe capable de réveiller les plus lointains échos de ce vingtième siècle qui se croyait sans religion parce qu'il était sans dieux, et auquel, du fond du XVI^e siècle, Michel-Ange, se redressant soudain, va répondre que la plus grande religion et les plus beaux dieux naissent de l'art impérissable qui fait les hommes de marbre et les caractères de bronze. »

Ce livre, qui rassemble pour la première fois tous ces documents précieux du Musée de Buonarrotti et des archives du Vatican, est orné d'une série de planches reproduisant les plus beaux dessins de Michel-Ange.

Deux Livres d'Heures (2), par J. VAN DEN GHEYN, S. J.

Poursuivant ses études sur les miniaturistes de la Cour de Bourgogne, le R.P. Van den Gheyn vient de publier, en un élégant album, une série de reproductions de miniatures attribuées à l'enlumineur Jacques Coene. On sait peu de chose au sujet de cet artiste ; il joua, paraît-il, un rôle important dans la construction de la cathédrale de Milan. M. P. Durrieu attribue à J. Coene non seulement les *Heures du maréchal Boucicaut*, mais encore tout un groupe d'enluminures dont les *Heures* seraient le prototype. A ce groupe il faut rattacher les *Deux Livres d'Heures* que publie le R.P. Van den Gheyn. Ces miniatures sont-elles vraiment l'œuvre de P. Coene ? Le savant conservateur de la Bibliothèque royale est moins affirmatif sur ce sujet que le comte Durrieu. Mais tel n'est pas l'objet de son étude. Il s'agissait de déterminer les analogies qui existent entre les deux manuscrits ; l'auteur attribue ceux-ci au même artiste et sa démonstration est serrée et brillante. De la confrontation de ces deux séries de miniatures, il résulte qu'on y trouve non seulement les mêmes sujets traités, mais encore la même manière, des analogies de coloris, de dessin, d'attitudes absolument concluantes. On pourrait seulement, à notre sens, relever dans la deuxième série plus de soin dans le travail, les figures sont plus finement traitées ; mais de part et d'autre la manière est bien identique.

Quant au mérite artistique de ces enluminures, il est incontestable. Elles sont l'œuvre d'un véritable artiste ; elles ont de la vie et du style. L'influence italienne s'y fait sentir ; elles font penser à certaines figures de Giotto.

FRANZ HELLENS

(1) BOYER D'AGEN : *L'Œuvre littéraire de Michel-Ange*. Paris, Delagrave.

(2) Un album pet. in-4°. Bruxelles, Vromant et C^o.

Sur le Projet de fonder à Gand une Université flamande.

Notre culture générale fut française dès le jour où nous fûmes une nation ; mais on peut dire qu'elle l'était partiellement déjà bien avant. La langue de notre histoire, de notre politique, de nos chroniques, est celle-là même qui était parlée en France, et souvent avec la même élégance.

Nos provinces sentirent profondément qu'en leur enlevant la langue devenue la leur par un usage continu, on leur arrachait une part de leur idiosyncrasie. C'est pour la garder qu'elles se battirent et versèrent leur sang. Est-ce que notre révolution ne fut pas la libération d'un régime détesté et qui entendait nous imposer une langue sœur de celle de nos provinces flamandes ? La Brabançonne fut conçue et chantée en français : elle fut notre Marseillaise et porta aux limites du pays, sur des paroles françaises, notre cri de liberté.

Langue de cour et d'affaires, véhicule d'idées et de vie mondiale, le français rythma nos activités renaissantes. Lui qui avait été la langue de nos princes et de nos hommes d'Etat est devenu la langue de nos éducateurs, de nos juristes, de nos orateurs, de nos industriels partout où l'essor de notre industrie se porta, de nos soldats. N'est-ce pas celle que là-bas, sur le continent noir, balbutient nos humbles frères des tribus conquises ?

Elle est actuellement le cœur vivant de notre enseignement. Elle est la grande leçon qui nous met en communication avec le monde. Considérez le miracle : elle nous valut, chez nous, sur un sol réputé ingrat aux lettres, un des plus admirables éveils de littérature que l'Occident ait connus.

Pour un Guido Gezelle, un Conscience, un Buysse, un Rodenbach, un Streuvels, que de noms dans nos lettres françaises, qui les dépassent ou les égalent ! Quels poètes la Flandre peut-elle opposer à Verhaeren, à Maeterlinck, à Georges Rodenbach, à Van Lerberghe, à Mockel ? Quels romanciers et quels prosateurs à Ch. de Coster, Pirmez, Picard, Eekhoud, Demolder, Maubel, Goffin, Blanche Rousseau, des Ombiaux, Delattre, Krains, Virrès, Glesener, Van Zype, Rency ? Quels historiens à Pirenne ?

Nos universités sont françaises : elles répondent à une tradition de culture dans le passé. Elles sont devenues, pour le pays flamand aussi bien que pour le pays wallon, la substance et la moelle de notre cérébralité générale. Bruxelles, Louvain, Gand, Liège sont le pain quotidien qui nous alimente sans qu'il soit besoin d'y ajouter de la levure flamande.

Et c'est à cette langue simple, riche, généreuse qui, assimilée, est notre ornement dans les âges et notre gloire dans le présent, c'est à la grande langue humaine des Encyclopédistes et de la Révolution, la plus réceptive et la plus ductile qui soit, que des esprits élémentaires et barbares voudraient porter atteinte dans le moment où Novicow, avec tant d'autres, se basant sur des faits précis, lui reconnaît la potentialité d'une langue complémentaire universelle !

Et pour lui opposer quoi ? Une langue régionale — le filet d'eau à côté du torrent, — une langue encore vivante dans les familles, les petits négoce, les petites cités, si douce et si tendre sur la bouche des femmes, si expressivement rude chez le paysan et l'ouvrier, mais la contemporaine des airs de carillon dans les beffrois du XV^e siècle, et qui s'en va de désuétude, au point qu'elle est morte totalement pour la grande vie des esprits et que le vaste courant de l'idée moderne ne la rafraîchit plus.

Qu'on leur donne, après le reste, cette université supplémentaire flamande qu'ils voudraient établir, comme la bastille de leurs droits, au cœur de cette ville de haute culture française, Gand. C'est à l'autre, à l'ancienne, qu'iront toujours les fils de tous ceux pour qui le haut enseignement doit se conformer à la plus large circulation de vitalité intellectuelle dans l'une des langues où se marque l'hégémonie des peuples.

France? Allemagne?

S'il y a une âme flamande en rapport avec le fleuve, la plaine, la mer, il n'y a pas de civilisation flamande en rapport avec la culture générale.

CAMILLE LEMONNIER

BIBLIOGRAPHIE

Peu de gens sont aussi au courant de tout ce qui touche les questions d'art de tout l'Orient que M. Adolphe Thalasso, dont j'ai parlé ici même à propos de son étude sur le fameux sarcophage d'Alexandre retrouvé à Sidon. Il publie un livre sur l'Art ottoman (1).

Et tout d'abord, il fait justice du préjugé que le Coran défend la représentation de la figure humaine. Il n'en est rien. C'est un préjugé, en effet, et même national, mais ce n'est que cela. Il s'agit de « deux paragraphes des *Hadiss*, ou recueils des préceptes oraux du Prophète transmis par tradition et colligés par ses disciples, les *Sh Abu*, deux cents ans après sa mort. Par ces préceptes — qui n'ont rien de commun avec le Coran puisqu'ils ne sont que l'interprétation des sentiments *personnels* du Réformateur — Mahomet s'élève contre toute représentation divine, humaine, animale même ».

Il ressort de ce passage (qui n'a pas force de loi religieuse), que Mahomet en voulait à la peinture non comme art, mais comme moyen de propagation idolâtrique. On mit longtemps à s'en aviser.

C'est pourquoi il n'y eut de peinture turque proprement dite que depuis une trentaine d'années, surtout depuis que le libéral et fastueux Hamdy-Bey, directeur du Musée Impérial ottoman, obtint du Sultan la permission de créer une Ecole nationale des Beaux-Arts. Lui-même était peintre. M. Thalasso parle de lui, puis de Fausto-Zonaro, d'Halil-Pacha, de Salvator Valéri, de Joseph Warnia-Zarzecki, de Léonardo de Mango, de Philippe Bello, d'autres encore.

Timide encore, un peu académique, cette école turque étonne tout de même d'être si riche pour ses débuts. On ne peut pas du tout savoir quel avenir lui est réservé, mais il y a tout à parier qu'il sera magnifique. Car le sol de la Turquie, non encore représenté par des artistes, est aussi vierge pour eux que le sous-sol non encore ouvert l'est pour les archéologues. Ils auront, pendant plus d'un siècle, l'enivrement de la découverte. Cela, et les acquisitions techniques de nos jeunes écoles, peuvent faire éclore là-bas des talents insoupçonnables.

Dans la *Lumière de Sicile* (2), le vicomte Joseph de Bonne nous conte ses impressions de voyage sur cette terre enivrante. Livre très bien écrit, et contenant de fort beaux passages, notamment une description à la fois chaleureuse et chaste de la fameuse

(1) ADOLPHE THALASSO : *l'Art ottoman; les Peintres de Turquie*. Paris, édition de *l'Art et le Beau*. Librairie artistique internationale.

(2) V^{te} JOSEPH DE BONNE : *la Lumière de Sicile*. Paris, Perrin.

Vénus de Syracuse, une autre, terrible, du cimetière du couvent des Capucins de Palerme, bien d'autres encore.

Je suis très déçu par les pensées de Sénancour sur l'amour (1). C'est un ensemble de truismes et de banalités philosophiques noyées dans une sauce, humanitaire et sentimentale. Style « pomposo ». J'ai comme une idée que Sénancour est encore une fausse réputation littéraire. Il y a assez de vivants ennuyeux... Si l'on exhume les défunts!...

Avec *Cantique d'été* (2), M^{me} Marguerite Burnat-Provins continue pour ainsi dire le *Livre pour toi*. Cela fait plaisir qu'il y ait enfin, dans la littérature, à côté de ce si absorbant Eternel féminin, une petite place pour l'Eternel masculin. Cela remonte le moral. Et puis il y a dans ce livre des morceaux d'authentique lyrisme et de très belle expression.

La *Ravageuse* (3), c'est une dame intrigante qui détruit le bonheur d'un vieux ménage. Le roman, conçu dans une formule un peu vieillotte, avec des longueurs et un peu trop d'indulgence à la banale sensiblerie bourgeoise, ne manque pourtant pas d'émotion humaine et vraie. C'est une œuvre d'observation juste, qui aurait gagné à se parer d'un style plus vivace.

Très juste, et très complète, la silhouette que M. Henri Martineau trace d'Edmond Jaloux (4). Le critique a fort bien compris ce balancement entre le lyrisme confidentiel dont le *Boudoir de Proserpine* et le *Jeune homme au masque* sont les ferventes expressions et le réalisme minutieux des *Sangues* et de *Le reste est silence*, qui caractérise si nettement le talent d'Edmond Jaloux.

Dans les *Vérités menteuses* (5) M. Louis La Rose tire des effets de comique grave et méditatif en prenant le contre-pied d'une légende ou d'un axiome. Il faut, dans ce genre périlleux, beaucoup de tact. Celui de M. La Rose est très réel et le sauve des faciles ironies et de toute grossièreté. Il atteint même l'émotion très souvent. *Le supplice de Don Juan*, par exemple, est un récit à la fois ingénieux et profond.

Citons enfin les *Expériences d'Asthénéia au Jardin de la Connaissance* (6), ouvrage où s'exprime, avec la naïveté fervente qui est d'usage en pareil cas, l'ivresse d'un jeune esprit qui découvre la métaphysique et le *Compagnon aux Images* (7), recueil de poèmes d'une lecture agréable écrits par un esprit cultivé, nourri aux meilleures sources du lyrisme contemporain.

F. M.

FÉLIX MOTTL

La nouvelle de la mort de Félix Mottl aura un très douloureux retentissement en Belgique, où ce *capellmeister* de premier ordre, ce musicien compréhensif, si fin, si sûr, était particulièrement aimé. Le public des concerts et du théâtre de la Monnaie lui doit ses plus hautes jouissances d'art. S'il ne révéla pas les œuvres de Wagner à Bruxelles — Joseph Dupont, puis Sylvain Dupuis l'avaient précédé dans cette mission, — il contribua à les faire

(1) SÉNANCOUR : *De l'Amour selon les lois primordiales et selon les convenances des sociétés modernes*. Paris, *Mercure de France*.

(2) MARGUERITE BURNAT-PROVINS : *Cantique d'été*, préface de Camille Lemonnier. Paris, Sansot.

(3) LOUISE CHASTEAU : *La Ravageuse* (roman). Paris, Elmann.

(4) HENRI MARTINEAU : *Silhouettes; Edmond Jaloux*. Paris, Dordbon aîné.

(5) LOUIS LA ROSE : *Les Vérités menteuses*. Paris, Perrin.

(6) ALICE BERTHET : *Les Expériences d'Asthénéia au jardin de la Connaissance*. Paris, Gastein-Serge.

(7) MARCEL MILLET : *Le Compagnon aux Images*. Paris, Société de l'Édition libre.

admirer davantage en les interprétant avec une puissance sonore, une intensité d'expression et une beauté de style qui n'avaient pas été égalées avant lui. L'apparition de Félix Mottl en Belgique est une étape dans l'histoire du wagnérisme, et M. Edmond Evenepoel ne négligera pas de lui consacrer un chapitre de son ouvrage si bien documenté lorsqu'il en publiera une édition nouvelle.

Empruntons à un article de M. Georges Systemans ces notes biographiques, qui font revivre avec exactitude cette belle figure d'artiste :

Né à Unter S. Veit, près de Vienne, le 29 août 1856, Mottl avait fait ses premières études comme enfant de chœur au séminaire de Lœwenburg, après quoi il entra au Conservatoire de Vienne. Son tempérament de chef d'orchestre se manifestait bientôt, et dès la fin de ses études il était appelé à la direction du *Wagner-Verein* viennois. En 1881 il prenait possession du poste de maître de chapelle de la cour grand-ducale de Carlsruhe, qu'il ne devait quitter que vingt-cinq ans plus tard pour devenir maître de chapelle de la cour de Bavière et directeur général de la musique à Munich. Avec son ami Richter, il prit une part active aux représentations de la belle époque de Bayreuth; il y conduisit pour la première fois *Parsifal* en 1888 et y fut ensuite le génial interprète de *Tristan*, du *Vaisseau-Fantôme* et de *Lohengrin*.

C'est en 1893, le 14 mai, que Mottl se présenta devant le public de Bruxelles; Richter, engagé pour diriger un Concert populaire, se trouva empêché au dernier moment et se fit remplacer par son jeune confrère: le programme, déjà affiché, portait l'ouverture de *Léonore*, des fragments de Wagner et la 3^e Symphonie de Brahms. L'exubérant Mottl n'aimait guère l'intimité concentrée du maître de Hambourg; il lui fallut bien pourtant s'exécuter, il le fit avec la verve, l'habileté, l'entrain qu'il eût apporté aux œuvres de son musicien le plus aimé. L'auditoire fut conquis, et les merveilleuses interprétations de *Léonore*, de *Parsifal*, de *Tannhäuser* achevèrent de consacrer aux yeux des Bruxellois la réputation du chef.

Un peu plus tard, la Société des Nouveaux Concerts fit venir Mottl parmi nous; puis les Concerts Ysaye donnèrent sous sa direction, avec le concours de M^{me} Mottl-Standhartner et d'éminents chanteurs allemands, d'inoubliables séances. Au théâtre de la Monnaie, Mottl dirigea deux représentations françaises de *Tristan* en 1901, puis la *Walkyrie*; enfin, en 1907, les deux admirables soirées allemandes de *Tristan* et un concert que terminait le final du premier acte de *Parsifal*. Nous ne devons plus le revoir ici!

Il s'en fallut de peu que Mottl s'établît à Bruxelles: les concessionnaires du théâtre lui avaient demandé de prendre la direction musicale de notre Opéra; un ami commun s'était rendu à Carlsruhe et, après d'éloquentes instances, avait emporté une quasi promesse. Malheureusement Mottl ne put se résoudre à quitter l'Allemagne: et l'ambassadeur trouva, à son retour à Bruxelles, un télégramme lui demandant de ne point faire état des pourparlers... Un tel homme eût imprimé à la vie artistique de notre ville l'activité ardente, le lumineux éclat qu'entretenaient toujours autour de lui son amour de la belle musique, son tempérament de coloriste et de puissant animateur. La couleur, le mouvement, la vie du rythme; l'éloquence de la phrase ample et chaleureusement développée, le souci de la ligne, de la plastique, de l'expression passionnée: c'est ce par quoi se caractérisaient ses interprétations, dans lesquelles le détail était volontiers sacrifié. Mottl n'avait rien d'un chef méticuleux; sa belle confiance dans son irrésistible pouvoir de suggestion lui permettait de ne pas énerver les musiciens par de multiples répétitions, tout en étant sûr de la réussite et du succès.

Pianiste étonnant, non par la technique, mais par la couleur d'un jeu qui traduisait avec une variété magique les sonorités orchestrales, Mottl fut l'accompagnateur idéal. Et dans l'intimité des causeries musicales, quel exquis régal de l'entendre exposer un thème, un passage de Mozart ou de Wagner, ou enlever, avec la verve viennoise la plus entraînée, quelque *Beau Danube* ou autre valse de son compatriote Johann Strauss!

Il n'écrivit pas beaucoup: deux opéras, *Agnès Bernauer* (Weimar 1880) *Eberstein* (Carlsruhe 1881); un ballet, *Pan dans la*

forêt; un quatuor à cordes, des lieder; il transcrivit pour orchestre des pièces de Chabrier et des accompagnements de lieder de Schubert et de Wagner.

Terminons ces notes cursives en rappelant la généreuse hospitalité qu'il pratiqua, à Carlsruhe, à l'égard des compositeurs étrangers: les Français lui doivent la représentation des *Troyens*, de *Benvenuto*, du *Drac*, de *Gwendoline*. Les Belges, celle de *l'Apollonide* de Frantz Servais: c'est un titre de plus à la reconnaissance que nous conserverons dans nos cœurs à la mémoire de ce pur ami de la musique.

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Elles sont décidément bien curieuses, ces conférences qui se poursuivent à Charleroi. Après M. Destrée, revendiquant Watteau pour la Wallonie, voici M. Closson qui démontre, avec l'érudition solide qu'on lui connaît, que la plupart des maîtres de l'école du contrepoint « néerlandais » sont des Wallons, et surtout des Hennuyers. Cette école fut la plus glorieuse de notre art musical, elle rayonna sur toute l'Europe pendant un siècle et demi. Les fondateurs, Dufays et Binchois, sont des Wallons et Roland de Latre, qui la résuma, est de Mons! La causerie savante et attachante de M. Closson a obtenu le plus vif succès, et lundi prochain M. Béon et ses collaborateurs justifieront par des exemples l'étude du distingué musicologue qu'on est heureux de voir s'associer au mouvement de vérité historique dont l'exposition d'art de Charleroi a pris l'audacieuse initiative.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Violon (professeurs MM. CORNELIS, MARCHOT et THOMSON): 1^{ers} prix avec la plus grande distinction, M^{lles} Baret et Torra; 1^{ers} prix avec grande distinction, M^{lle} Walters et M. de Micheli; 1^{ers} prix avec distinction, M^{lles} Malézieux et Pochet, MM. Dreissen, Lambrechts et Brouns; 1^{ers} prix, M^{lle} Smedts et MM. Kippel et Verzin; 2^{es} prix, MM. André, di Michele, Font y de Anta, Panisse, Poniridy et Van Nieuwenhuyse; accessits, M^{lle} Deprez et MM. Beaumont et Minnen.

Chant (jeunes gens, professeur M. DEMEST): 1^{er} prix avec grande distinction, M. Bureau; 1^{er} prix avec distinction, M. Houx; 1^{er} prix, M. Godier; 2^e prix, M. Mertens; 1^{re} mention, MM. Mertens, Lechien, Lefèvre et Goossens.

Chant (jeunes filles, professeurs M^{mes} CORNELIS, KIPS et FLAMENT): 1^{er} prix avec grande distinction, M^{lle} Mulders; 1^{er} prix, M^{lle} Roskams; 2^{me} prix, M^{lles} Aerts, Boogaerts, Goossens, Jean, Robert et Lhoest; accessits, M^{lles} Defyn, Mertens et Pirotte; rappel d'accessit: M^{lle} De Gouve.

1^{re} mention: M^{lles} Defyn, Fonteyn, Drujons et Linnenberg;

2^{me} mention: M^{lles} Aschl, De Backer, Spanoghe et Withmar.

Prix de la Reine Marie-Henriette: M^{lle} Viceroy et Mulders.

La répétition générale du concours des élèves de M. Demest, à laquelle nous avons eu l'occasion d'assister, a été fort brillante. L'excellent professeur présente des éléments très sérieux, dont on peut attendre beaucoup, s'ils tiennent leurs promesses. Pour l'un d'entre eux, M. Houx, il n'y a point de doute: c'est un artiste déjà complètement formé, chez qui tout s'allie pour donner l'impression du tempérament, de l'autorité et de l'intelligence. Sa voix de baryton, d'un timbre mâle et mordant et d'une magnifique amplitude, convient particulièrement pour le théâtre, de même que sa belle diction, si plastique, et sa physionomie aux traits accusés et extrêmement mobiles. Il chante d'une façon vraiment émouvante l'admirable monologue d'Agamemnon, d'*Iphigénie en Aulide*, et fait preuve de qualités dramatiques non moins remarquables dans la grande scène du *Maître de Chapelle*.

Parmi les autres concurrents, qui sont des ténors, M. Bureau possède un talent précis et une discipline très sûre; il inter-

prête avec délicatesse l'air *Viens, gentille dame*, de la *Dame Blanche* et avec vigueur le grand air d'Huon, dans *Obéron*. M. Godier semble avoir ce qu'il faut pour bien chanter le lied, comme le montre sa jolie interprétation de la difficile *Adelaide*, de Beethoven. Enfin M. Mertens a une splendide voix, une émission extraordinairement aisée et une diction très naturelle, mais qui gagnera beaucoup lorsqu'elle se départira d'une certaine mollesse qui le rend parfois un peu mécanique : nous avons surtout apprécié sa façon de chanter le premier air de *Judas Machabée*, un grand morceau à vocalises d'un effet décoratif prestigieux.

CH. V.

NÉCROLOGIE

Edouard Elle.

Le paysagiste Elle, qui s'était fait comme peintre, aquarelliste et aquafortiste une place remarquée dans l'Ecole belge, vient de mourir inopinément à Wépion (province de Namur). Né à Bruxelles le 17 août 1859, il n'avait donc pas accompli sa cinquante-deuxième année.

La mort d'Edouard Elle affligera tous les artistes, parmi lesquels le peintre ne comptait que des sympathies. Il laisse le souvenir d'une nature délicate et d'un cœur généreux. C'est à l'heure où sa réputation grandissante allait le récompenser de ses persévérants travaux qu'il disparaît, brusquement emporté dans la force de l'âge et du talent, alors que rien ne faisait prévoir cette catastrophe.

Tout récemment, nous notions dans un article consacré au Salon du Champ de Mars, la faveur avec laquelle l'artiste était accueilli à Paris, et nous vantions les deux toiles, *Intérieur flamand* et *Chez le jardinier*, par lesquelles il était représenté. Ces tableaux, placés tous deux à la rampe, valurent à leur auteur les suffrages les plus flatteurs. Nous ne nous doutions pas, en nous en faisant l'écho, que nous apportions à Edouard Elle sa dernière satisfaction artistique.

O. M.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *La Voix qui chante*, par JEAN DE MACAR. Bruxelles, éd. de l'Association des Ecrivains belges. — *L'Année pieuse*, par MICHEL BODEUX. Bruxelles, éd. de la Belgique artistique et littéraire. — *Moments de bonheur* (poèmes en prose), par RIENT VAN SANTEN. Bruxelles, id. — *Les Ordres qui changent*, par PIERRE-JEAN JOUVE. Coll. *Œuvres et Jours*. Paris, E. Figuière et C^{ie}. — *La Voix qui chante*, par JEAN DE MACAR. Bruxelles, éd. de l'Association des Ecrivains belges.

ROMAN. — *Le triomphe de l'homme*, par FRANÇOIS LÉONARD. Bruxelles, O. Lamberty ; Paris, Librairie générale des Sciences et des Arts. — *Le Réveil d'une âme*, par ALFRED DE CHABANNES LA PALICE. Paris, Bernard Grasset. — *Au bon Soleil* (dialogues grasseois), par FRANCIS DE MIOMANDRE. Paris, Calmann-Lévy. — *L'École du Dimanche*, par LOUIS DUMUR, avec soixante-dix dessins de GUSTAVE WENDT. Paris, *Mercur de France*. — *L'Aube sur le Village*, par LOUIS DUMONT ; préface de Camille Lemonnier. Paris, E. Figuière et C^{ie}. — *La Rencontre dans le Carrefour*, par PIERRE-JEAN JOUVE. (Collection Œuvres et Jours.) Paris, E. Figuière et C^{ie}. — *Le Sourire de la Joconde*, par JEAN MADELINE ; préface de MYRIAM HARRY ; couverture de W. JULIAN-DAMAZY. Paris, éd. du *Courrier français*. — *Vies agrestes*, par D.-J. DEBOUCK ; préface de GEORGES VIRRÉS. Bruxelles, Vromant et C^{ie}. — *Ya-Ya, ou le Roman d'un jeune pur*, par L.-M. THYLIENNE. Liège, Société belge d'éditions.

CRITIQUE. — *L'École moderne de musique française ; la Musique belge moderne ; la Musique de chambre en Allemagne*, trois causeries faites à l'Académie de Musique de Bruxelles par MM. LESBROUSSART, VAN DEN BORREN et SYSTERMANS. Bruxelles, éd. de l'Art moderne. — *Finlande et Russie*, par J.-J. CASPAR ; préface de G. SÉAILLES. Paris, Schleicher frères. — *Vies agrestes*,

par D.-J. DEBOUCK. Bruxelles, Vromant et C^{ie}. — *Théodore T'Scharner* (1826-1906). Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}. — *Franz Gaillard*, par G. RAMAËKERS. Bruxelles, Société belge de librairie. — *La miraculeuse aventure des Jeunes Belges* (1880-1896), par OSCAR THIÉRY. Bruxelles, éd. de la Belgique artistique et littéraire. — *Charles-Louis Philippe*, conférence prononcée au Salon d'Automne par ANDRÉ GIDE. Paris, Eugène Figuière. — *L'Humanisme au XV^e siècle italien*, conférence prononcée à l'Université Nouvelle de Bruxelles par PAUL VUILLAUD. Paris, idem. — *Du Temps que les Bêtes parlaient*, portraits littéraires et mondains par JEAN LORRAIN. Paris, éd. du *Courrier français*. — *Anthologie des Ecrivains belges de langue française : Charles Van Lerberghe*. Bruxelles, éd. de l'Association des Ecrivains belges. THÉÂTRE. — *La Reine Vasthi*, tragédie lyrique par ÉMILE MATHIEU. Gand.

PETITE CHRONIQUE

Le Cercle *l'Elan* a inauguré hier au Musée moderne son exposition annuelle, qui restera ouverte jusqu'au 31 juillet.

Le dimanche 16 juillet, à 4 heures, M. P. Serveau donnera avec sa compagnie au Théâtre de verdure de Genval une représentation de *Saül*, tragédie en 5 actes d'Alfieri adaptée par M. Alfred Poizat, avec accompagnement de harpes. Les éditeurs de musique bruxellois sont chargés de la location.

La direction du théâtre de la Monnaie a reçu pour la saison prochaine la *Farce du cuvier*, un acte de M. Gabriel Dupont sur un livret de M. Léna, et qui, dit-on, fera spectacle avec la *Cabrera*, du même compositeur.

Les dimanches et jeudis, à 4 heures, des représentations lyriques et dramatiques seront données au théâtre de Verdure du Karreveld. Sont inscrits au programme d'aujourd'hui et de jeudi prochain : *le Médecin malgré lui* de Molière et *le Baiser* de Théodore de Banville, avec M^{me} Bianca Boine et M. Pierre Boine.

Pour la location, s'adresser chez Breitkopf et Katto.

Le buste de la princesse Marie-José que le sculpteur Rousseau avait exposé au Salon de Printemps vient d'être acquis par le gouvernement pour le Musée.

On a inauguré le mois dernier à Amsterdam le musée organisé dans la maison de la Jodenbreestras qu'habita Rembrandt et dont nous avons annoncé l'acquisition par la ville d'Amsterdam. Elle a été restaurée à l'extérieur et rétablie à l'intérieur à peu près telle qu'elle était lorsque Rembrandt l'habita. On y a installé une exposition permanente des eaux-fortes du maître, auxquelles viendront s'ajouter, espère-t-on, des dessins originaux.

Une Exposition centennale de l'art français (1812-1912) sera organisée à Saint-Petersbourg en janvier 1912, sous le patronage de S. A. I. le grand-duc Nicolas, par les soins de l'Institut français de Saint-Petersbourg et de la revue d'art *Apollon*. Les grands collectionneurs russes comme les grands collectionneurs français ont promis leur concours à cette manifestation, où une section spéciale sera consacrée aux artistes français ayant travaillé en Russie.

Tous les renseignements relatifs à l'Exposition sont centralisés par le secrétaire, M. René Jean, conservateur de la Bibliothèque d'art et d'archéologie, 18 rue Spontini, Paris (XVI^e).

De Paris :

Un monument à la mémoire de Jean Lorrain, dû au sculpteur Alphonse Saladin, sera érigé à Fécamp, où naquit l'écrivain. L'inauguration est dès à présent fixée au 10 juin 1912.

Le jury du grand concours de composition musicale (Prix de Rome) vient de classer les concurrents dans l'ordre suivant : Premier grand prix, M. Paul Paray, né au Tréport le 24 mai 1886 ; premier second grand prix, M. Delvincourt ; second grand prix, M. Dyke.

Nous aurons bientôt au théâtre, dit-on, deux *Sœur Béatrice*. Mais elles ne seront pas toutes deux de Maurice Maeterlinck. On sait que celui-ci a autorisé M. Wolf, chef d'orchestre à l'Opéra-Comique, à écrire la partition de l'œuvre qu'il a écrite sous ce titre. On annonce que M. André Messager, directeur de l'Opéra, travaille à une comédie lyrique intitulée *Sœur Béatrice* et tirée d'une nouvelle de Charles Nodier. Cette nouvelle n'a vraisemblablement aucun rapport avec la mystique héroïne de Maeterlinck. Mais cette similitude de titres, si elle est maintenue, pourra prêter à confusion.

Saint-Saëns sera particulièrement fêté l'hiver prochain au grand théâtre de Bordeaux, qui montera *Étienne Marcel* et *Samson* et *Dalila* et reprendra *Ascanio*, joué avec grand succès au cours de la saison dernière.

Xavier de Ricard vient de mourir. Avec Mendès, Verlaine, Coppée, Leconte de Lisle, il fonda vers 1860 *le Parnasse contemporain* qui eut sur les lettres françaises une profonde influence. Depuis, il fit de la politique et du journalisme. Il collabora au Dictionnaire Larousse, fonda divers journaux languedociens. On lui doit un grand nombre de volumes, *les Chœurs de l'aube, la Résurrection de la Pologne, le Cri de la France, l'Idée latine, Thérèse Pradon*, etc.

Il y a quelques années, Xavier de Ricard, pauvre et malade, obtint un poste de conservateur des Beaux-Arts et fut nommé à Azay-le-Rideau. Il n'y put rester et recommença sa vie d'aventures. Il meurt malheureux et méconnu.

A l'occasion du centenaire de Liszt, le gouvernement hongrois organise une fête qui aura lieu à Budapest du 21 au 25 octobre. L'empereur François-Joseph en a accepté le patronage. La fête se composera principalement d'un grand concert auquel prendront part Dalbert, Rosenthal, Auer, Stavenhagen et d'autres virtuoses et can'tatrices célèbres.

En outre, on exécutera quelques œuvres de Liszt, entre autres la *Messe du Couronnement*, des symphonies et l'Oratorio du *Christ*.

Le numéro de juin de la *Revue d'Europe et d'Amérique* (1) est particulièrement intéressant. Paul Marguerite et M.-C. Poinot y donnent, l'un sur Venise, l'autre sur Bastia, d'admirables impressions de voyage; J.-H. Rosny jeune, une superbe évocation des Landes, qui servira de préface au prochain roman de Serge Baranx; M^{me} Aydée Hanoum des souvenirs de son passage dans un endérroun de Tehéran (c'est la seule Européenne qui y pénétra); J. Fournier-Lefort, un vibrant appel en faveur de la paix universelle; la comtesse de Baillehache, une étude sur la littérature allemande actuelle, etc.

L'histoire, toute récente, du faux Cuypp éclaire d'un jour nouveau le commerce des tableaux. Ce tableau de la collection Dellessert acheté 130,000 francs le 13 mai dernier à l'hôtel Drouot, déclaré faux quelques jours après par un historien de l'art hollandais, M. Hofstede de Groot, vient d'être revendu

(1) E. Figuière, éditeur, 7 rue Corneille, Paris.

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LÉOPOLD, 2
◆ **BRUXELLES** ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

145,000 francs par le propriétaire, M. Cognacq. D'où ce résultat imprévu : l'annonce qu'un tableau est faux peut le faire monter de 15,000 francs !

Un critique d'art érudit et spirituel écrit à ce sujet :

« On se demande comment un tableau reconnu faux la veille peut être revendu avec bénéfice le lendemain, et l'on s'écrierait volontiers, comme dans une pièce célèbre : « Qui trompe-t-on ici ? » On oublie qu'il y a faux et faux. Le faux tableau est plus vrai que le vrai, lorsque le marchand astucieux et l'expert infailible l'imposent avec mille fois plus de certitude que le plus vrai des vrais. Lorsqu'un expert a dit : « Je te baptise Cuypp ! », une toile est plus de Cuypp, même si elle ne l'est pas, que si elle l'était.

Et voilà pourquoi il n'y a pas que les faux tableaux et les vrais tableaux : il y a aussi de faux vrais tableaux et de faux faux tableaux, selon qu'un expert a désiré qu'une œuvre fût ou non authentique. L'expert est, plus que le peintre, auteur de l'œuvre. Il est Dieu, auteur de toutes choses. »

Pour enrayer l'invasion de plus en plus encombrant des statues sur les places publiques de Paris, le conseil municipal vient de voter, — et l'on ne saurait qu'approuver cette décision : 1^o qu'aucun emplacement pour l'érection d'un monument ne sera accordé qu'après l'examen sur place et l'approbation d'une maquette dûment présentée par le comité ; 2^o que le monument devra honorer la mémoire d'une personnalité morte depuis au moins dix ans.

L'exemple serait bon à suivre partout.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres : c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Opinions sur Byron (FRANCIS DE MIOMANDRE). — J.-A. D. Ingres (FRANZ HELLENS). — Quelques réflexions à propos du « Lully » de M. Lionel de la Laurencie (CH. VAN DEN BORREN). — A. Francis Jammes (COLETTE WILLY). — Livres neufs : *Le Sourire de la Joconde*; *Du temps que les Bêtes parlaient*; *Vies agrestes*; *De Goupil à Margot* — « King Edward VII memorial » (E. D.). — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — Concours du Conservatoire. — Petite Chronique.

OPINIONS SUR BYRON

Je me demande pourquoi des poètes comme Shelley ou Keats ont si longtemps éclipsé la gloire de Byron. Il doit y avoir là du snobisme, une question de mode. Et la France a suivi l'exemple de l'Angleterre, sans chercher à comprendre. Mais il aurait fallu comprendre.

Je crois malheureusement que l'explication n'est guère flatteuse pour les Anglais. Même au temps de la plus grande célébrité de Byron, ses lecteurs formalistes et pudibonds ne devaient point beaucoup goûter ce poète, non pas licencieux, mais très libre. Ils éprouvèrent quelque soulagement à lui savoir des torts dans sa vie privée; cela les rassurait, cela rendait la situation nette. Il était ainsi prouvé une fois de plus que hors de la morale anglicane et du respect des mœurs et manies nationales, il ne pouvait y avoir de talent, de noblesse morale ou de lyrisme. L'enfant gâté était devenu décidément un mauvais sujet. Il voyageait. Bon voyage!

Pourtant, direz-vous, Shelley non plus n'était pas bien vu, lui aussi subissait une espèce d'exil, ses senti-

ments, officiellement avoués, d'athéisme écartaient de lui toute sympathie. Oui, mais il n'avait pas écrit *Don Juan*, et sa poésie ne reflétait pas la liberté de son intelligence mais la tendresse de son cœur et la délicatesse de son imagination. Cet athée composait des chants nuageux et un peu diffus, élégiaques, d'une poésie authentique mais invertébrée. Ces qualités et ces défauts plaisent aux Anglais. Ils n'aiment rien tant qu'un certain lyrisme abondant et doux, après tout difficile à suivre, dont l'admirable *Sensitive* reste pour moi le modèle. C'est plein de choses ravissantes, d'une musique infinie, d'une suavité qu'on ne saurait qualifier autrement que d'adorable, d'un mysticisme angélique, et cependant c'est trop long, et les images s'engendrant les unes les autres sans contrôle et au petit bonheur des affinités trouvées en route donnent une impression de confusion.

Cette confusion, je le répète, les lecteurs anglais l'adorent. Ils la retrouvent chez Keats comme chez Shelley, chez Tennyson comme chez Rossetti, et chez Swinburne lui-même, malgré le mordant de ses accents. Elle leur semble le signe inséparable du lyrisme. Pour moi, je ne constate ici qu'une coïncidence, un peu longue voilà tout. Et j'imagine très bien ce que seraient, sans ce défaut, les hommes dont je viens de citer les noms : les plus purs et les plus parfaits poètes de l'humanité. Ils n'en sont que les plus suaves.

Byron n'avait pas ce défaut-là : il était clair, net, ordonné, français si je puis dire.

Il ne se contentait pas de rêver ses poèmes, il les pensait aussi, il s'inquiétait de leur donner un axe, il les articulait. Ses images sont douces, comme toutes celles de la poésie anglaise, mais elles ont un accent

plus vif cependant. Il est rare qu'il en tire plusieurs, d'analogies en analogies, pour le plaisir de se laisser aller à une création indéfinie et sans but. Certes, il cultive la digression, mais c'est exprès, et plutôt pour s'amuser d'ailleurs. Procédé littéraire, plus surveillé qu'on ne pense, et nullement dû au hasard de la rêverie. D'une manière générale, je le trouve plus viril, plus mordant, plus intelligible que tous les poètes anglais du XIX^e siècle. Et lorsqu'il est parfait, par exemple dans certaines de ses pièces courtes, les moins connues, alors il atteint à une grandeur absolument incomparable.

Il me semble cependant discerner depuis quelque temps une sorte de revirement d'opinion en sa faveur. Sans doute la constante douceur d'un Keats, la noblesse étale d'un Shelley ont-elles un peu lassé, malgré la perfection de leur forme verbale. Et peut-être cette perfection verbale, cette musicalité en soi, goûtée abstraction faite du sens, cette sorte d'art pour l'art ont-ils également lassé. Quoi qu'il soit, Byron remonte un peu. Qui sait si, un jour, il ne reprendra point sa vraie place?

Pour l'instant, on le réhabilite. C'est le premier échelon, indispensable d'ailleurs. Jamais l'Angleterre ne tolérerait d'admirer comme un grand homme quelqu'un d'incestueux. Or, il y avait bientôt cent ans qu'elle croyait Byron coupable de ce crime. Exploitée par ses ennemis, cette calomnie se répandit dans l'opinion avec une célérité épouvantable.

Mais enfin le fait d'avoir persisté jusqu'à nos jours, malgré l'indignation des admirateurs du poète, ne leur donnait pas davantage de vérité. Le livre de M. Edgcombe : *Byron, The last phase* en fait définitivement justice.

Lorsque les Anglais auront tous reconnu que Byron, au lieu d'être ce sinistre libertin qu'ils croyaient, fut toujours au contraire, malgré quelques erreurs (et plutôt d'ailleurs de réciproques malentendus qu'à des erreurs), un homme généreux et noble et qui promena longtemps à travers l'Europe une attitude éminemment anglaise : fière, hautaine, correcte, ils consentiront à examiner ses poèmes, et peut-être les trouveront-ils beaux. Après tout, des admirations comme celles de Lamartine, de Musset, de Goethe ne peuvent demeurer sans signification. Si toute l'Europe du temps reconnaissait en ce grand seigneur dandy le chef incontesté du romantisme, elle devait avoir ses raisons.

L'homme qui écrivait *Manfred* et la *Prophétie du Dante*, *Lara* et *Cain*, *Sardanapale* et *Childe-Harold*, et *le Ciel et la Terre*, le fantaisiste extraordinaire et délicieux qui composa *Don Juan*, le poète lyrique des *Mélodies Hébraïques*, du *Rêve*, des *Ténébres*, du *Déluge* ne pouvait avoir usurpé sa réputation. Un coup d'œil même hâtif, et jeté dans la plus

mauvaise traduction, nous éclaire. C'est une abondance d'images fortes et profondes, une ardeur magnifique, un enthousiasme sans défaillance. L'ironie, la tendresse, la mysticité, le réalisme s'y mêlent, et dans des proportions d'une justesse infinie. On sent, à n'en pouvoir douter, que si chez lui l'écrivain était parfait, et rompu aux artifices de son métier, il ne consentait tout de même à l'exercer, ce métier, que lorsque la plus authentique inspiration l'y poussait.

Une traduction récente des *Lettres de Lord Byron* (1) nous donne quelque idée de l'homme privé. A vrai dire, il faut plutôt l'y deviner, car il se révèle peu. A les lire, on devine, tristement, que sa vie intime est, hélas! si publique que ses correspondants n'ont pas besoin qu'il la leur raconte. Il y fait allusion, voilà tout. Ainsi ses souffrances, ses déceptions, la tristesse de son interminable exil apparaissent-elles plutôt suggérées que dites et notre pitié, que rien ne vient solliciter indiscrètement, est-elle plus prête encore. On y assiste, comme par intermittence, à toute une vie d'homme, depuis les heures de l'adolescence, fleuries d'impertinence et d'illusion, jusqu'à la mélancolie d'une maturité qui avait fait la navrante expérience de tous les bonheurs et de tous les plaisirs, jusqu'à cette mort héroïque et romanesque, jusqu'à ce mot final, si beau, si parfaitement digne d'un poète : « Il faut que je dorme maintenant ».

FRANCIS DE MIOMANDRE

J.-A.-D. INGRES

Voici qu'on reparle de Ingres. On commençait à l'oublier un peu, ou du moins on ne pensait plus guère beaucoup à lui. A notre époque, où la personnalité de l'artiste cherche à s'exprimer tout entière et à s'affirmer avec ses défauts même, l'art d'un Ingres, impersonnel et volontairement exempt de fantaisie, devait sembler bien démodé. Quelques critiques se sont proposé d'exalter à nouveau cet art hautain et grandiose. La figure du peintre reparait avec les traits souverains de sa physionomie, en pleine lumière; on vante l'impersonnalité géniale de son style et la puissance de ses conceptions. Et l'on rappelle avec raison les débuts du peintre, qui furent ceux d'un initiateur auquel la peinture française du XIX^e siècle, il le faut reconnaître, doit une grande part de sa vitalité et de sa multiple originalité.

Le livre que M. Henry Lapauze vient de publier sur J.-A.-D. Ingres (2) est un véritable monument consacré à la mémoire de l'artiste. C'est l'une des études les plus fouillées et les plus ferventes que l'on ait écrites sur un peintre. Elle est bien écrite et, à ce qu'il semble, définitive. Il faut admirer comme l'auteur a su faire la lumière la plus complète sur le peintre et sur l'œuvre.

(1) *Lettres de Lord Byron*, traduites par JEAN DELACHAUME, avec une préface de G. Clémenceau. Paris, Calmann-Lévy.

(2) HENRY LAPAUZE : *J.-A.-D. Ingres*. Paris, Georges Petit, éditeur. 1 vol. orné de 400 reproductions, dont 11 en héliogravure.

M. Lapauze a tenu à ne laisser rien dans l'ombre. Aussi la vie de l'artiste, son caractère, ses débuts, les péripéties de son développement, son activité extraordinaire, son enseignement, ses déboires et ses succès sont commentés avec art et méthode et avec une compréhension aiguë. Chaque tableau, chaque esquisse, le moindre trait de crayon sont expliqués dans ce livre, et l'on y trouve la genèse et l'histoire de chacun d'eux. Le violon n'a pas été omis...

Ingres, élève de David, dépasse son maître de toute la hauteur de son génie volontaire et vivant. On peut ne pas l'aimer; son art au premier abord n'est guère attachant et l'on y pressent quelque froideur qu'il ne sera pas difficile de voir disparaître lorsqu'on aura pénétré dans son œuvre. Mais lorsqu'on considère les différences qui le séparent de l'école de David, toute puissante à cette époque, on ne peut s'empêcher de reconnaître en Ingres un des grands novateurs de l'histoire de la peinture. Dans l'atelier de David, il s'affirma tout de suite adversaire de cet art conventionnel et froid qui sévissait alors. Le jeune peintre ne manifestait, il est vrai, aucune audace, ni dans le métier ni dans la pensée, qui nous paraisse aujourd'hui bien transcendante. Mais son art avait quelque chose de dégagé et de nouveau qui, à côté des peintures figées de l'école de David, semblait alors en quelque sorte une tentative révolutionnaire.

Ingres s'inspirait aux sources de la Renaissance italienne tandis que David avait demandé des motifs de peinture à l'art grec, sans s'émouvoir de la grandeur pathétique de ses modèles. On s'étonne aujourd'hui à bon droit des sarcasmes dont Ingres fut l'objet, dès ses débuts, de la part des critiques en vue de l'époque. Sorti de l'atelier de David après avoir obtenu le premier prix de Rome, Ingres était entré à l'École de France à Rome; de là il envoya au Salon de Paris, en 1806, ses premiers tableaux remarquables. Un de ses professeurs niait qu'il fit bon usage de son talent « pour se singulariser et pour paraître extraordinaire ». surtout il n'admettait pas que Ingres, secouant ses sandales au seuil de l'atelier de David, montât comme les chèvres vers les « hauteurs escarpées » quand il lui suffisait de suivre « le chemin sûr et facile » que les maîtres ont tracé.

Ce Salon lui valut des diatribes violentes. On le trouvait « imprévu, bizarre, révolutionnaire ». On dénigra Ingres pour mieux louer David; on le traita de *gothique*, d'élève de Jean de Bruges, c'est-à-dire de *réaliste*. Les sarcasmes le poursuivirent jusqu'à Rome, même lorsqu'il eut produit des œuvres telles qu'*Œdipe et le Sphinx*, *la Baigneuse* et *l'Odalisque couchée*. Ingres en fut profondément affecté. Sa correspondance révèle l'amertume de son âme à cette époque, mais non le découragement. Il eut un jour un mot terrible. Comme il voyait pour la première fois les fresques de Massaccio, il s'écria, pensant à ses premiers guides : « Comme ils m'ont trompé ! » Du reste, la gloire ne tarda pas à venir. Celui qui fut vilipendé à ses débuts connut dans l'âge mûr les honneurs du triomphe. Il fut largement dédommagé. Il suffit de rappeler la série de ses portraits, commandés par les personnalités les plus en vue. On sait aussi que Ingres occupa un siège au Sénat.

Ingres fut avant tout un grand portraitiste. Il demeure par ses portraits dans la tradition des maîtres français illustres. La perfection fut toujours son plus grand souci. Son originalité consiste dans cette préoccupation qui ne le quittait jamais. A vrai dire, il pèche parfois par l'exagération du style. Mais cet excès de

style, qu'on lui a reproché, en quoi consiste cette sorte d'impersonnalité apparente, n'est pas général dans son œuvre. Celui qui signa le *Portrait de M^{lle} Rivière*, du Louvre, est aussi l'auteur de cette esquisse délicate de sentiment, et d'un faire si large : le *Portrait de Madeleine Ingres*. Les portraits de Gilibert et du sculpteur Lemoyne sont également pleins de caractère et d'une réelle liberté d'allure. Il avait le culte de la forme. « La beauté de la forme » écrivait-il, « qui émeut, passionne et enivre les sens et les yeux de plaisir, et cela par l'art puissant du dessin à lui tout seul ! »

Ingres demeure l'une des figures les plus notables du XIX^e siècle. L'influence qu'il exerça se manifesta comme une réaction contre l'art figé de l'école de David. A vrai dire, en dehors de cette influence générale, il n'indiqua aucune voie nouvelle aux jeunes peintres de l'époque. Il ne fit point école. Il fallait un peintre d'une personnalité plus tranchée pour entraîner derrière lui la génération nouvelle. Delacroix s'en chargea.

FRANZ HELLENS

Quelques réflexions à propos du « Lully » de M. Lionel de la Laurencie.

La collection des *Maîtres de la musique*, si intelligemment dirigée par M. Jean Chantavoine, s'est enrichie, pour la première fois, il y a quelques mois, d'un ouvrage dû à la plume de M. Lionel de la Laurencie (1).

Personne n'était mieux qualifié que lui pour présenter au public la vie et l'œuvre de Lully. Il est, en effet, parmi les musicologues de France, l'un de ceux qui ont étudié avec le soin le plus minutieux le XVII^e et le XVIII^e siècles français. Nous lui devons déjà un excellent ouvrage sur Rameau, paru dans la collection des *Musiciens célèbres* (2). Il est l'auteur d'une étude remarquable sur le *Goût musical en France* (3), et ses nombreux articles, parus dans diverses revues, ont contribué à nous révéler maints aspects inconnus ou mal connus de la musique et des musiciens français du siècle de Louis XIV et de celui de Louis XV. Enfin les conférences qu'il donne depuis quelque temps, à l'École des Hautes Etudes sociales sur le *Ball-t de cour* et les *Pastorales en musique* nous font espérer qu'il consacrera un jour ou l'autre une monographie à ces deux genres, qui occupent une place si importante dans la préhistoire de l'Opéra français.

Lully a été fort bien étudié au cours de ces dernières années. M. Romain Rolland lui a consacré dans ses *Musiciens d'autrefois* (4) des *Notes* du plus haut intérêt. M. Prunières a décrit sa vie et son œuvre en un petit volume des plus réussis (5). M. Ecorcheville publie en ce moment dans le *S. I. M.* (6) un article extrêmement curieux sur *Lully gentilhomme et sa descendance*. Le livre de M. de la Laurencie vient couronner d'une façon éclatante le cycle de ces travaux sur l'illustre Florentin et nous offre un travail qui, par son caractère d'érudition substantielle et par la connaissance qu'il dénote de tous les tenants et aboutissants du sujet traité, dépasse véritablement les limites de la simple vulgarisation.

(1) Collection des *Maîtres de la musique*. Paris, F. Alcan.

(2) Paris, H. Laurens.

(3) Paris, Joannin.

(4) Paris, Hachette.

(5) Collection des *Musiciens célèbres*. Paris, H. Laurens.

(6) VII^e année, nos 5 et suiv.

Ce n'est certes pas en l'espace de deux cent trente-quatre pages que l'on peut aborder en détail tous les problèmes que suscite une apparition aussi importante que celle de Lully dans l'histoire de la musique. Pour pouvoir être complet et faire œuvre définitive, il faudrait disposer d'au moins trois ou quatre fois plus de place, et sans doute ce ne serait pas trop exiger de M. de la Laurencie que d'espérer de lui, plus tard, ce monument à élever à la gloire de Lully et de la musique française du XVII^e siècle.

En attendant, ce qu'il nous fournit est déjà un appoint considérable et un moyen d'initiation qui nous fait pénétrer au cœur même du sujet, en nous ouvrant sur celui-ci des perspectives profondes et insoupçonnées. Il me paraît impossible, dans cet ordre d'idées, d'être plus clair, plus méthodique et plus concis que ne l'est M. de la Laurencie, et de dire plus de choses essentielles en un aussi petit nombre de pages.

Très préoccupé de débarrasser la vie du maître de l'atmosphère de légende dont on l'a entourée, il s'efforce de rétablir les faits dans leur exactitude objective et de nous dépeindre un Lully vraiment authentique, en écartant toute exagération due à la malveillance ou à une admiration excessive. Il nous restitue ainsi un portrait extrêmement vrai ou tout au moins vraisemblable de l'homme au point de vue physique et moral et nous décrit d'une manière très suggestive les étapes glorieuses de sa royale carrière.

Mais c'est surtout dans l'analyse de l'œuvre du fondateur de l'opéra français qu'il arrive à nous faire comprendre de la façon la plus lumineuse comment s'est peu à peu créé ce genre fameux et quels en étaient les traits caractéristiques. Afin de nous guider plus sûrement le long de la voie sinueuse dont l'opéra français est le point d'aboutissement, il ne craint pas de remonter aux sources et aux influences les plus lointaines, et de nous mener au but en s'arrêtant en chemin à toutes les manifestations et à tous les événements musicaux qui ont contribué à la formation progressive du genre : air de cour, musique de luth, ballet de cour associant l'air de cour et la musique de danse et parfois le récitatif dramatique, comédie en musique, pastorale en musique, comédie-ballet, représentations d'opéras italiens de Rossi et de Cavalli à Paris, etc.

Les étapes accomplies par Lully dans le domaine de la musique dramatique avant la création de son premier opéra véritable, *Cadmus et Hermione* (1673), font l'objet d'une étude serrée et très démonstrative. Enfin l'évolution suivie par le maître, spécialement sur le terrain du récitatif, depuis ses premiers jusqu'à ses derniers opéras, est marquée avec un sens très fin des nuances et une compréhension profonde de l'esthétique de Lully et de son siècle.

Les passages consacrés à l'étude de la « rhétorique musicale » de l'auteur d'*Amadis* sont particulièrement instructifs, de même que ceux relatifs à l'expressivité tempérée et objective du drame lullyste et au sentiment de la nature dont il est imprégné.

Il ne peut entrer dans mes intentions de parler avec plus de détails du livre de M. de la Laurencie, ni surtout de tenter de critiquer un travail réalisé par l'homme le plus apte à le faire. Mais je voudrais, à l'occasion de sa publication, ajouter à ce que j'ai exposé plus haut quelques réflexions que sa lecture m'a suggérées.

Et d'abord, un ouvrage comme celui-là ne peut être, si bien fait qu'il soit, que d'une utilité relative, si l'on se contente de le

lire sans prendre contact avec les œuvres principales dont il y est question. Mais la difficulté commence lorsqu'il s'agit de se procurer les partitions de Lully... Elles ont fait l'objet, vers 1880, d'une réédition partielle de la part de Théodore Michaëlis. On est généralement d'accord aujourd'hui pour trouver que cette réédition, qui ne consiste d'ailleurs qu'en réductions pour piano et chant, est à certains égards très critiquable, mais que, malgré ses défauts, elle a été d'une grande utilité. Il faut se reporter à l'époque où elle a été publiée pour s'en rendre compte. Elle comportait aussi des opéras et des ballets d'autres musiciens que Lully, appartenant aux XVI^e, XVII^e, XVIII^e et même XIX^e siècles, et il est piquant de constater que César Franck et M. Vincent d'Indy furent parmi les collaborateurs de cette vaste entreprise. Le père Franck fit notamment la réduction du bel opéra de Philidor, *Er-mélinde, princesse de Norvège*, influencé par Gluck jusqu'au plagiat, et M. Vincent d'Indy réalisa celle des *Éléments* de Destouches, qu'il a, de plus, dotée d'une magistrale préface où l'on peut prendre encore bien des enseignements et par laquelle on constate que la génération de 1880, pourtant si imbue de Wagner, ne perdait point de vue ces « primitifs français » dont on fait tant de cas, et avec raison, à l'heure actuelle.

Théodore Michaëlis ne put malheureusement réaliser tous ses projets : en ce qui regarde Lully, deux de ses opéras les plus remarquables, *Amadis* et *Roland*, n'ont pu être réédités. Quant aux autres, ils sont épuisés, et il devient fort difficile de se les procurer. *Armide* est devenue quasi introuvable (1).

(La fin prochainement.)

CHARLES VAN DEN BORREN

A FRANCIS JAMMES

Les *Tablettes* consacrent à Francis Jammes leur quatrième fascicule. Parmi des proses et des vers de MM. Albert Fleury, Edmond Pilon, Tancrède de Visan, Michel Abadie, André Lafon, Fagus, etc., M^{me} Colette Willy adresse au poète cet hommage vraiment exquis :

« Entre Toulouse et Pau, l'an passé, j'ai voyagé avec un homme courtois, qui avait de beaux yeux de chèvre. Il me dit qu'il était sous-préfet d'Oloron, et son prestige ne s'en accrut point. Mais il ajouta qu'il connaissait Francis Jammes, — et s'en alla peu après, se demandant peut-être pourquoi cette « dame seule », à peine polie d'abord, lui jetait un adieu, un regard et un sourire presque tendres...

Il connaissait Francis Jammes... Je n'ai jamais vu Francis Jammes. Je n'ai pas besoin de le connaître, je sais mieux que vous comment il est.

Il est assis dans un jardin à l'ancienne mode, et, derrière lui, la corne d'une montagne bleue entame le soleil déclinant. Il est vêtu d'une robe de moine, et il sourit à la rose qu'il tient, une ronde rose prise au bouquet campagnard posé sur ses genoux.

C'est moi qui le lui ai donné, ce bouquet. J'ai durement cordé, comme une botte de poireaux, des roses et des reines-marguerites, et des camomilles, avec une bordure bien régulière de « rubans » qui sont des herbes plates, rayées de blanc et de vert, et coupantes comme le chiendent. On lie ces bouquets pendant tout le mois de Marie, chez nous, et on les porte à bénir, le soir, au

(1) *Armide* a également été rééditée en 1885, par Breitkopf et Haertel.

salut. Et, ensuite, on les plante au bout d'une perche dans les champs, pour éloigner la grêle, vous savez ? Mais non, vous ne savez pas...

Quand je serai très vieille, j'irai voir Francis Jammes. Je le trouverai assis dans son jardin de curé, devant la montagne bleue qui écorne le soleil au déclin de la journée, et respirant la rose prise au bouquet que je lui ai donné. Alors j'oserai parler et lui dire :

— C'est moi. Reconnaissez-moi. Je n'ai jamais quitté, de toute ma vie, la barrière enlacée de fleurs où vous m'avez laissée, au seuil des *Dialogues de Bêtes*... Je n'ai jamais eu d'autres amies que Clara d'Ellébeuse sur son âne, et Almaïde d'Etremont dans sa robe rose, et Pomme d'Anis sous les lilas... Reconnaissez-moi : voici les lettres où vous m'appeliez « l'écureuil en cage », quand j'étais une jeune femme presque enfant. Voici, entre deux feuillets, la petite jonquille séchée, transparente comme un léger parchemin. Voici le narcisse blanc dans l'enveloppe où vous avez écrit mon nom...

Et comme il ne répondra pas tout de suite, je m'effraierai, humble et mécontente devant lui, et je mentirai fougusement, comme on ment par amour :

— Je n'ai jamais coupé mes cheveux, je n'ai pas erré de ville en ville, je n'ai pas dansé demi-nue!...

Alors Francis Jammes sourira, de tout son visage que je ne connais pas, et, levant sur moi la main qui tient la rose villageoise, il murmura, de sa voix que je n'ai jamais entendue, des mots insaisissables.

Au même instant, je me déferai toute, comme une robe vide, et rien ne demeurera de moi qu'une petite bête, écureuil, chien ou chat, ou lièvre aux narines de velours... A moins que je ne picore, poule tavelée, pigeon irisé, le blé miraculeux qui pleut dans les rayons du soleil, au paradis de Francis Jammes. »

COLETTE WILLY

LIVRES NEUFS

Le Sourire de la Joconde, par JEAN MADELINE ; préface de MYRIAM HARRY ; couverture illustrée par W. JULIAN-DAMAZY. Paris, éditions du *Courrier Français*.

Dans *Le Sourire de la Joconde*, M. Jean Madeline s'est plu à réunir une galerie de femmes où, à travers les pays et les costumes les plus divers, depuis la Sulamite biblique jusqu'aux Parisiennes les plus modernes, sont présentées les expressions mobiles, subtiles et si difficilement saisissables de l'éternel sphinx féminin. A ce livre il fallait le visa d'une femme. M^{me} Myriam Harry en a écrit l'exquise et spirituelle préface. Le volume est d'une lecture aimable et d'un style charmant.

Du temps que les bêtes parlaient, portraits littéraires et mondains par JEAN LORRAIN ; préface de PAUL ADAM. Paris, éditions du *Courrier Français*.

Jamais la verve de l'auteur du *Vice Errant* ne fut plus étincelante que dans cette œuvre posthume. Celle-ci n'intéressera pas seulement les artistes. Les lecteurs les plus graves comme les plus frivoles goûteront à la lecture de cet important ouvrage un vif agrément. Clair, vivant, curieux, spirituel comme sait l'être le maître-écrivain dont le monument sera inauguré l'an prochain, *Du Temps que les Bêtes parlaient* est un livre mémorable. Le nom de Jean Lorrain se place naturellement à côté de celui de ses glorieux maîtres, compatriotes et amis : Barbey d'Aurevilly, Flaubert et Maupassant.

Vies agrestes, par D.-J. DEBOUCK ; préface de GEORGES VIRARÈS. Bruxelles, Vromant et C^{ie}.

C'est, croyons-nous, le début d'un écrivain, et ce début est plein de promesses Teintées à la fois de lyrisme et d'ironie, les pièces rustiques de M. Debouck, écrites dans une langue un peu précieuse qui n'a pas encore trouvé son accent personnel, révèlent des dons d'observation et une nature sensible. Comme le fait remarquer son préfacier, l'auteur à une manière de personnaliser le paysage, d'animer les inanimés, de donner l'apparence et l'intimité d'êtres vivants à la meule, à la route, aux champs, aux nuages, à la chaumière loqueteuse le long du chemin et qui titube comme un paysan revenu de la ville.

Et c'est là une des caractéristiques et l'un des attraits de ce talent jeune sur qui pèsent encore trop de souvenirs mais qui a de l'élan, de l'audace et de l'émotion.

De Goupil à Margot (Histoires de bêtes)
par M. LOUIS PERGAUD. Paris, au *Mercur de France*

Dans cette première série de contes qui valut à l'auteur le prix Goncourt, M. Louis Pergaud a mis en scène quelques-unes des bêtes de nos forêts, — de Goupil, le renard, à Margot, la pie. Conçues avec une double préoccupation d'art et de vérité, ces histoires sont de petits drames bien construits dans lesquels la psychologie animale, très finement observée, ajoute au roman le charme d'une étude agréable et vivante.

« King Edward VII memorial »

Du *Bulletin de l'Art ancien et moderne* :

On sait que, peu de temps après la mort du roi Édouard VII, un mouvement spontané se manifesta dans tout le Royaume-Uni en faveur d'un monument destiné à commémorer le souvenir du monarque défunt. Les souscriptions affluèrent aussitôt, sans même que l'on connût d'une façon précise à quel usage elles seraient affectées. Tant qu'il ne s'agit que de les recueillir, tout alla pour le mieux. Mais du jour où il fallut songer à employer l'argent, les difficultés commencèrent, et elles sont loin d'être complètement aplanies à l'heure actuelle.

Une des premières questions qui se posèrent fut celle de l'emplacement. Le souvenir du monument de Victor-Emmanuel, dont la silhouette colossale n'a été dressée à la vue de Rome entière qu'au prix de quartiers éventrés et de monuments détruits, était de trop fraîche date pour ne pas donner à réfléchir. On se trouva d'accord pour juger dangereux d'exposer tout un coin de la ville à de graves bouleversements, dans l'ignorance où l'on était de ce qu'on pourrait gagner à la transformation. On agita divers projets, entre lesquels on n'a pas encore pris parti ; et nul ne peut dire présentement si c'est dans Saint-James Park, Hyde Park ou Parliament Square que s'élèvera le monument commémoratif.

D'autre part, les artistes se montrent fort irrités de ce que le Comité, au lieu de faire de ce monument l'objet d'un concours national — ainsi que les circonstances paraissaient l'exiger, — ait, de sa propre autorité, arrêté son choix sur un sculpteur et sur un architecte, dont le moins qu'on puisse dire est que ni l'un ni l'autre ne semblait désigné pour une pareille tâche.

Si bien que voilà une imposante manifestation nationale, issue d'un mouvement unanime et touchante par cette unanimité même, qui risque de tourner court et de sombrer dans les plus mesquines querelles.

Le but poursuivi est à tous égards trop respectable pour qu'on n'ait pas lieu de regretter ces retards et ces discussions. Tout de même, on ne peut s'empêcher de constater, une fois de plus, à quel point la « statuomanie » est devenue l'idée fixe de notre époque, lorsqu'on voit de bons esprits, chargés de trouver une forme de commémoration répondant au vœu d'un pays tout entier, s'hypnotiser sur l'idée d'un marbre, alors qu'il y aurait tant d'autres manières, plus utiles et plus élevées, de comprendre un *King Edward VII memorial*.

E. D.

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Second concert historique de musique wallonne, jeudi dernier. Public plus nombreux encore qu'au premier concert : La grande salle Roger de le Pasture était remplie. Succès plus accentué encore pour MM. Béon et Closson qui avaient préparé ce concert et pour leurs interprètes : M^{lle} Alexander, dont on a fort admiré la belle voix, M^{me} Tiny Béon, qui joue délicieusement du clavecin; M^{me} Mahy et le quatuor vocal Carpay. Le programme comprenait des chansons polyphoniques, notamment un bijou de Mathieu Le Maistre (xvi^e siècle), *Le Soir*, et des pièces de Roland de Lattre; une *Sonate* de Méhul, et des airs de Grétry et de Gossec, le tout choisi, compris et interprété avec une conscience et un bon goût parfaits, bon goût qui se retrouvait jusque dans la typographie du programme, dû à la maison Bénard de Liège.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Déclamation (jeunes gens, professeur M. CHOMÉ) : 1^{er} prix avec distinction, M. Maury; 1^{er} prix, M. Lamarche; 2^e prix, MM. Sovet, Limet, Roels et Sel; accessits, MM. Panken, Evrard et Léonard.

Jeunes filles (professeur M^{me} MEURY) : 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Gissoul, qui reçoit en outre le prix Tordeus, et M^{lle} De Bau; 2^e prix, M^{lles} Sauveur et Thieren; accessits, M^{lles} Gentil et Hoogstoel.

PETITE CHRONIQUE

La classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique a procédé la semaine dernière à des élections qui furent assez vivement disputées. Dans la section de peinture, M. Emile Claus a été nommé membre effectif, M. Albert Baertsoen membre correspondant. Dans la section de musique, M. Jean Van den Eeden, directeur du Conservatoire de Mons, a été élu membre effectif; M. Sylvain Dupuis, directeur du Conservatoire de Liège, l'a remplacé comme membre correspondant. Dans la section de sculpture, un fauteuil a été offert à M. Jules Lagae. Dans la section des Sciences et des Lettres, M. Georges Hulin a été délégué comme membre effectif, M. Charles Buls, ancien bourgmestre de Bruxelles, comme membre correspondant.

Enfin, M. Vernon a, dans la section de gravure, remplacé comme membre associé feu Oscar Roty.

Le gouvernement vient d'acquérir pour le Musée de Bruxelles sept œuvres de Charles Van der Stappen exposées au Salon de Printemps. Parmi elles figure l'excellent buste de Portaels et la composition inspirée à l'artiste par *Mon oncle le Jurisconsulte*, de M. Edmond Picard.

Un buste d'enfant de M. Eugène Canneel a été acquis au même Salon par l'Etat.

La commune de Saint-Gilles vient de commander à M. L. Vogelaer quatre Renommées en bronze d'environ deux mètres de hauteur chacune, destinées à compléter la décoration extérieure de l'Hôtel de Ville, dont la façade groupe un grand nombre de statues et bas-reliefs.

C'est aujourd'hui, dimanche, à 3 heures, qu'aura lieu au Parc le concert historique de musique militaire que nous avons annoncé. Le programme, qui offre un réel intérêt artistique, sera exécuté par les cinq corps de musique de la garnison de Bruxelles sous la direction de M. Lecail, inspecteur des musiques de l'armée. On exécutera notamment : les chants de Lansquenets devant Rome (1687), la marche des Sorcières, exécutée lors de la décapitation de Marie Stuart (15 février 1587); la marche de Gluck (1727), la marche des Volontaires prussiens et du régiment Royal-Saxon, après Leipzig (18 mars 1813); la marche, avec trompettes

thébaines, du couronnement, à Königsberg (1861), du roi de Prusse, Guillaume 1^{er}, et l'*Hymne à l'Égypte*, œuvre de S. M. Guillaume II, la *Ladies Parade The Duke of York short troop*, qui fut, pendant des siècles, le refrain de l'armée britannique; la marche des Mousquetaires de Lulli (1670) et de la Vieille Garde d'Austerlitz et de Waterloo complètera cette évocation du passé; des extraits des « Cinq parties du monde » (*Rubens-Cantate*, de P. Benoît) et la grande marche aux Flambeaux, de Lecail, clôtureront le concert.

Comme le Midi, la Flandre bouge. De grandes fêtes auront lieu aujourd'hui, dimanche, à Gand, pour la glorification de l'Art flamand. Des conférences seront faites à 11 heures du matin au Grand théâtre par MM. Max Rooses (*l'Art plastique*), Maurice Sabbe (*l'Art musical*), Jules Persyn (*l'Art littéraire*) et Pol de Mont (*les Artistes et le Peuple flamands*), tandis qu'au Théâtre flamand aura lieu une séance de déclamation et de chant sous la direction artistique de M. Oscar De Gruyter. Des chansons flamandes seront interprétées sur la Place d'Armes avec accompagnement de fanfares. Un cortège composé de 400 sociétés et de 30 corps de musique défilera à partir de 2 heures dans les principales rues de la ville. Les artistes flamands seront reçus à 3 heures à l'Hôtel-de-ville. A 5 heures, des chants populaires de Peter Benoît, Oscar Roels, J. Van Hoof et K. Mestdagh seront exécutés, avec accompagnement de trompettes thébaines et de fanfares, sur la place Saint-Bavon.

Parmi les artistes et hommes de lettres qui ont envoyé leur adhésion au comité, citons MM. A. Baertsoen, Cyril Buysse, E. Clause, J. Lagae, G. Minne, Styn Streuvels, N. de Tière, A. Vermeulen, etc.

Nous avons annoncé que M^{lle} Hélène Dinsart, de Mons, a remporté le prix au Concours international des pianistes-virtuoses ouvert à Paris par la revue *Musica*. Le second prix a été attribué à M. Chiapusso, de La Haye.

Une autre artiste montoise, M^{me} Marthe de Vos-Aerts, s'est vu décerner une des médailles mises à la disposition du jury pour récompenser les seize meilleurs concurrents. Ceux-ci étaient, dans l'épreuve finale, au nombre de trente-six.

Les morceaux imposés étaient le *Nocturne en ut mineur* de Chopin et les *Variations sur un thème de Paganini*, de Brahms.

Le premier prix consiste en un piano de concert de la maison Gaveau. Son titulaire aura, en outre, le droit de se faire entendre aux Concerts Colonne.

La Société J.-S. Bach, sous la direction de M. Albert Zimmer, a arrêté comme suit les programmes de ses concerts de la saison 1911-1912.

Premier concert : Cantate *O Ewigkeit, du Donnerwort!* pour soli, chœurs, orchestre et orgue. Sonate en sol mineur pour viole de gambe et clavecin. Chœur d'introduction de la cantate *Schleicht, spielende Wellen*. Sonate en ut majeur pour flûte, violon et clavecin. Cantate *Singet dem Herrn ein neues Lied* pour soli, chœurs, orchestre et orgue.

Deuxième concert : Concerto en mi majeur pour clavecin et orchestre d'archets. Cantate *Non su che sia Dolore* pour soprano, flûte et orchestre d'archets. Air de soprano de la cantate *Was mir behagt, ist nur die muntre Jagd* et air de Momus de la cantate *Phæbus et Pan*. Concerto brandebourgeois en si bémol majeur pour altos, violes de gambe, violoncelle, contrebasse et clavecin.

Troisième concert : *Oratorio de Noël*, pour soli, chœurs, orchestre, clavecin et orgue.

Outre ses trois concerts d'abonnement, la Société Bach organisera un festival en deux journées consacrées à l'exécution de la *Hohe Messe* de Bach et à la *Missa Solemnis* de Beethoven.

Les représentations du théâtre de Bayreuth commenceront samedi prochain et se poursuivront jusqu'au 20 août sous la direction de MM. Hans Richter, Karl Muck, Michaël Balling et Siegfried Wagner. Celui-ci, en collaboration avec M^{me} Reuss-Belce, remplira les fonctions de metteur en scène et de directeur général.

Les artistes engagés pour l'*Anneau du Nibelung* sont : MM. W. Soomer (Wotan), A. Schützendorf-Bellwid (Donner),

Szekelyhidy (Froh), H. Hensel (loge), Ed. Habich (Albéric), H. Breuer (Mime), Eugène Guth (Fafner), K. Braun (Fasolt), M^{mes} Reuss-Belce (Fricka), L. Hagren-Waag (Freia), G. Foerstel, S. Bischoff David et M. Matzmann (les Filles du Rhin), MM. J. Urlus (Siegfried), E. Behmann (Hunding), M^{mes} M. Salzmans-Stevens (Sieglinde), Ellen Gulbranson (Brunehilde), M. von Bary (Siegfried), M^{me} G. Foerstel (voix de l'oiseau), MM. H. Weil (Gunther), K. Braun (Hagen), M^{mes} J. Körner (Gudrune), M. Matzenauer et O. Band-Agloda (Walkyries).

Dans *Parsifal* on entendra MM. van Dyck et H. Hensel (Parsifal), M^{me} A. Bahr (Kundry), MM. K. Braun et R. Mayr (Gurnemanz), W. Engel et H. Weil (Amfortas), Schützendorf-Bellwidt (Klingsor) et E. Behmann (Tituel).

Dans *Les Maîtres-Chanteurs* : MM. W. Soomer et H. Weil (Hans Sachs), Kirchhoff (Walther), H. Schulz (Beckmesser), N. Geisse Winkel (Kothner), K. Ziegler (David), M^{mes} Hafgren-Waag (Eva) et G. Staudigl (Magdeleine).

On songe déjà à Milan, dit le *Guide musical*, à célébrer par de grandes fêtes, en 1913, le centième anniversaire de la naissance de Verdi. Un comité, à la tête duquel se trouve le bourgmestre de la ville, M. Greppi, s'est constitué dans ce but. Le sculpteur Butti a été chargé d'exécuter un buste du célèbre artiste, qui sera inauguré solennellement. La Scala de Milan ne représentera, pendant la saison de 1913, que des œuvres de Verdi.

M. von Tschudi, à la protection duquel les artistes doivent beaucoup, vient de mettre à la disposition des grands collectionneurs allemands et étrangers deux salles. L'une de ces salles est actuellement occupée par la collection Macet de Nénies, de Budapest. Dans cette collection se trouvent, à côté de merveilleux Greco, Titien, Véronèse, Goya, etc., des œuvres capitales de Renoir, Cézanne, Manet, Courbet, Monet, etc.

Il a, en outre, eu la bonne fortune de pouvoir augmenter de cinq tableaux de Goya la collection espagnole de l'ancienne Pinacothèque.

De Paris :

Le Théâtre National Ambulant qui, avec ses huit trains routiers formant un ensemble de trente-sept voitures, ses vingt-six artistes, ses soixante-neuf hommes d'équipe, machinistes, électriciens, régisseurs, etc., son orchestre, ses décors, sa forge, son usine électrique, son atelier de réparations, va, sous la conduite de son hardi fondateur Gémier, parcourir les routes de l'Île-de-France, de la Normandie et de la Flandre, a été inauguré à Levallois-Perret la semaine dernière avec un très grand succès. Le spectacle se composait d'un drame fort émouvant de MM. Moreux et Peyrard, *le Sous marin « l'Hirondelle »*, de deux actes de *Anna Karénine*, où triompha M^{me} Mégard, et de deux actes de *la Vie publique*. Outre ces œuvres, le Théâtre Ambulant jouera pendant sa tournée *la Rabouilleuse*, *les Gaietés de l'escadron*, *le Dépit amoureux*, *le Malade imaginaire* et *le Barbier de Séville*.

M. Reynaldo Hahn a composé un ballet, *le Dieu bleu*, dont le principal rôle devait être créé au cours de la Saison russe par M^{me} Ida Rubinstein. Pas plus que *la Péri* de M. Paul Dukas,

le Dieu bleu ne fut joué. Et c'est New-York qui, en novembre prochain, aura la primeur de cette partition, qui sera exécutée à Monte-Carlo avant de regagner Paris.

Quant à *la Péri*, elle sera vraisemblablement montée à l'Opéra-Comique l'hiver prochain.

Les éditeurs Fontemoing et Cie, à Paris, mettent en souscription un ouvrage de M. Camille Mauclair consacré à Florence et à l'art florentin. L'auteur, dont on connaît l'éloquence passionnée lorsqu'il analyse les chefs-d'œuvre anciens et modernes de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, s'est efforcé de concilier dans cet ouvrage l'art, l'histoire, l'érudition et le sentiment. Illustrée de nombreux clichés photographiques, *Florence* sera pour les artistes, pour les voyageurs, pour tous ceux qui aiment la cité du Lys rouge un guide sûr et un conseiller précieux. Les souscriptions (30 francs) sont reçues dès aujourd'hui chez les éditeurs, 4 rue Le Goff, à Paris. L'ouvrage paraîtra en octobre.

Nous avons dit que nous aurions bientôt au théâtre deux *Sœur Béatrice*. Aurons-nous aussi deux *Savonarole*? On annonce que M. Gabriel Trarieux vient d'achever un drame en cinq actes auquel il a donné le titre de *Savonarole*, qui est celui du drame de M. Iwan Gilkin représenté dimanche dernier par la Fédération des Sociétés dramatiques belges. Le *Savonarole* de M. Trarieux serait reçu pour l'hiver prochain par M^{me} Sarah Bernhardt. Mais sans doute devra-t-il changer de titre.

SINT ANNA-TER-MUIDEN (près de Sluis, Hollande). Maison de campagne, meublée ou non, convenant pour artiste; à 25 minutes de Knocke s/mer, à vendre 10,000 fr. — S'adresser : 11 rue de Namur, Bruxelles.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres; c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8°, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez M. Cyrille KERKHOF, éditeur

34 rue de la Régence, BRUXELLES

CHANSONS DE FLANDRE

par CAMILLE LEMONNIER

Les Kerels. — La chanson du petit paysan. — Les petits bergers de Flandre. — Kling-Klang. — Au bout d'un fil d'or. — La chanson du petit coq. — La fileuse de minuit.

Musique de LÉON DU BOIS, LOUIS DELUNE, FRANÇOIS BEAUCK et EDGARD LECLERCQ.

Couverture ornée d'un dessin d'EMILE CLAUS. — Prix net : 2 fr. 50



M^{lle} M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Peintresses (LOUIS VAUXCELLES). — Le lyrisme de Paul Claudel (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Quelques réflexions à propos du « Lully » de M. Lionel de la Laurencie (suite et fin) (CH. VAN DEN BORREN). — Musique : *Chansons de Flandre* (O. M.). — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — L'Université nouvelle — Petite chronique.

PEINTRESSES

La femme de talent qui a signé cette œuvre ardente et singulière : *les Jeux de la Flamme* s'est, dans une plaquette d'un intérêt soutenu, demandé *comment les femmes deviennent écrivains*. Pour vous donner une idée des raisons qu'elle cherche à ce phénomène (le cœur a ses raisons, dit un mot célèbre de Pascal, et M^{me} Aurel me paraît plutôt douée de « l'esprit de finesse » que de « l'esprit géométrique »), je me bornerai à reproduire deux phrases de l'auteur : « Si, en art, écrit-elle, *le neuf* a le droit de la vie, la femme est, de tous temps, prête à tout art... Plus la femme est aimée, c'est-à-dire plus on accroît pour elle le champ d'espoir, plus on la rend apte à sentir, c'est-à-dire à s'accomplir ».

Vous voyez dans quelle série M^{me} Aurel requiert les mobiles qui mettent le porte-plume aux doigts des femmes.

Je n'ai point qualité pour décider si elle a tort ou raison, et je ne vais point juger M^{mes} Tinayre, Myriam Harry, Gérard d'Houville, Colette Willy ou la comtesse de Noailles à la lueur de ce critérium. J'estime que les

critiques littéraires ont assez à faire pour trancher ces problèmes de psychologie déliée, et je crois plus prudent de m'en tenir au champ des arts plastiques, le seul que je laboure d'un geste monotone et continu.

Et je songeais, en feuilletant l'opuscule de M^{me} Aurel, à cet autre problème : « Comment, pourquoi les femmes deviennent-elles *peintresses*? Pourquoi y en a-t-il tant aujourd'hui — tant et trop, — pourquoi n'y en eut-il point sous l'Ancien Régime? »

Le fait est qu'elles sont trop. Elles ont un Salon à elles, qui est terrible. C'est le plus mauvais des Salons, et Dieu sait pourtant si les *Artistes Français* nous réservent de douloureux spectacles! M. Beaumetz — ce sauveur tardif du Midi — est adulé des « femmes peintres ». Qui ne l'a vu au vernissage de cette exposition-là n'a rien vu. Il est jeune, ses mèches s'envolent au gré de la brise; il est parfumé, il papillonne, il flirte. Il dit à M^{me} Huillard : « M^{me} Huillard, vous avez plus de talent que Fragonard ». Il dit à M^{me} d'Uzès : « Duchesse, votre sculpture est divine ». Et à toutes, à M^{me} Vallet-Brisson, à M^{me} Faux-Froidure, à M^{me} Taupin et à M^{me} Tartempion, il distribue des sourires, des palmes, qu'il épingle aux corsages, avec des œillades énamourées, et il commande pour l'État à tour de bras des avalanches de roses trémières, de pivoines géantes, de delphiniums, de phlox et de géraniums bulbeux tous plus insipides, plus dénués de parfum et d'âme les uns que les autres.

Toutes les femmes peignent. Quand elles ne manient pas les bâtonnets de pastel ou ne lavent pas de mercantiles et mièvres aquarelles, elles se livrent à l'art décoratif. Et cela est plus hideux encore. Les sections d'art décoratif des Salons sont encombrées d'objets

laid mais prétentieux en cuir gaufré, en bois d'amarante, en émail champlevé, en cuivre martelé, en carton-pâte ou en confiture solidifiée, qui ne servent à rien, sont très encombrants et coûtent fort cher.

D'où cette pléthore, ce prurit? Il va sans dire que je ne méconnais point les efforts isolés d'une élite de vraies femmes artistes, sensibles et raffinées. La plus délicatement exquise de toutes n'a-t-elle pas été glorifiée au *Salon d'Automne* où l'on organisa naguère une rétrospective des œuvres de cette femme exceptionnelle, M^{me} Eugène Manet, belle-sœur, amie et disciple du Saint Jean-Baptiste de la peinture française! Berthe Morisot, par respect pour le nom de l'auteur du *Déjeuner sur l'herbe*, signa toujours de son nom de jeune fille. La fluidité, la tendresse de son coloris rose-thé, gris perle et bleu, de ses blancs légers, est un ravissement; c'est une œuvre de verve, de spontanéité joyeuse, que n'attriste aucun ombre, où la vie des fillettes, des jeunes femmes, au jardin, par les prairies ensoleillées, à leur toilette, sur les plages normandes aux horizons de turquoise, est saisie et restituée avec une fidélité qui n'est point l'imitation littérale et servile. Mais Berthe Morisot comme Èva Gonzalès, comme Marie Bracquemond, comme Rosa Bonheur, comme jadis Adélaïde des Vertus que, pour ma part, je préfère à la gracieuse mais fade Vigée-Lebrun, est l'exception. Et si nous voulons dénombrer les femmes actuelles qui ont du talent (je n'entends parler ici ni de M^{me} Demont-Breton, ni de M^{me} Romani, ni de M^{me} Lemaire, ni de M^{me} Abbema, qui ont une clientèle, ce qui est l'essentiel aux yeux de ces dames), rares sont les noms dignes d'estime que nous devions retenir. Un nom actuel les domine toutes, et c'est un nom américain : miss Mary Cassatt, l'analyste des babies potelés aux prunelles ingénues; d'autres étrangères encore valent d'être louées : Cécilia Beaux, M^{me} de Bosznanzka, cette dernière portraitiste infiniment pénétrante et personnelle. Je commémore la pauvre Bakschirtseff, morte à vingt-trois ans, qui était bien douée, certes, mais qu'un respect quasi religieux et tout étrange de M. Tony Robert-Fleury ankylosait, et qui ne sortait point des musées. Or, les musées sont décevants et périlleux si l'on y stationne trop longuement : les morts paralysent les vivants, ces morts qui ne furent grands que pour avoir été des vivants, pour avoir réagi contre toutes les tyrannies et sauté hors de toutes les ornières.

Qui trouverons-nous parmi les *peintresses* ou *sculptrices* vraiment originales? M^{lle} Dufau (qu'elle me permette de déplorer la moindre qualité de ses récentes œuvres, moins accentuées, moins chaleureuses, moins « peintre », plus « porcelaine » que son magnifique *Automne* de 1903), qui certes a du talent.

Qui, à côté d'elle? M^{lle} Camille Claudel, statuaire parfois géniale, M^{me} Charlotte Besnard, M^{lle} Jane Pou-

pelet; et, chez les coloristes, M^{lles} Delasalle, Marie Bermond, M^{mes} Charlotte Chauchet-Guilleré, Lucie Cousturier, Henry Duhem, Émile Bourdelle, Marval, Lisbeth Carrière.

Elles sont peu nombreuses celles pour qui l'art n'est point d'« agrément », qui ne visent point au sot trompe-l'œil, au signolage tarabiscoté et insincère; rares celles qui veulent traduire sur le grain de la toile ou dans le marbre le plus intime de leur être, animer les rêves douloureux et hautains qu'elles n'ont pu poursuivre dans la vie. Elles se satisfont toutes, presque toutes, du psittacisme, indice d'une extraordinaire vacuité mentale; elles récitent par cœur des formules, des recettes de cuisine picturale.

La cause de cette infériorité? — Mon Dieu, c'est qu'elles n'arrivent presque jamais à s'évader du dogmatisme ou du faux goût qu'on leur a inculqué au Cours, à l'académie Julian ou chez tel autre Colarossi; elles y ont tracé des devoirs, des pensums, en écolières bien sages; elles continuent leur vie durant; elles n'ont point ouvert les yeux sur la vie des créatures ou des choses, esclaves qu'elles doivent être des préjugés mondains et scolaires; et si, un beau jour, elles veulent s'émanciper, casser les vitres de l'atelier des demoiselles pour regarder dans la rue, il est trop tard, toute leur éducation est déviée, faussée, les sillons sont creusés...

Je me demandais, au début de cette chronique, pourquoi l'ancien régime, sauf une demi-douzaine d'exceptions (Vigée, la Rosalba, Constance Mayer, quelques autres encore dont on déniche de-ci de-là un tableau au Louvre : Geneviève Bon de Boulogne, Micheline Woutiers, Guilhelmine Benoist), connut si peu de femmes artistes? La question est trop vaste pour être élucidée en quelques mots : j'y reviendrai un jour. Les conditions de la vie sociale du quattrociento (je ne remonte pas *a priori* au gynécée antique où la femme confinée distribue le lin à ses servantes) à la Renaissance n'eussent pas permis à une peintresse de se manifester. Qu'aurait fait une femme peintre ou sculpteur en un de ces terribles ateliers de Florence, chez Benvenuto par exemple, ou chez le Titien? Et, pour rentrer chez nous, une femme eût-elle pu se voir affiliée à une corporation?

Est-ce donc un bénéfice du féminisme envahissant que la peintresse? Oui, si elle ne se jette pas dans l'huile ou la glaise — si j'ose ainsi parler — par snobisme ou appât de gloriole et de bas lucre. Oui, si elle rêve de devenir Berthe Morisot, Mary Cassat, Camille Claudel.

Si non, cela n'a point d'importance; ce n'est qu'un métier de plus pratiqué par ces dames : et il y aura des femmes peintres par douzaines comme il y a des femmes cochers.

LOUIS VAUXCELLES

Le Lyrisme de Paul Claudel.

Je n'aime point parler de certaines œuvres. Cela me choque, comme un manque de convenances; et comme d'un manque de convenances, il faut que je m'en excuse.

Ce n'est point que je ne les comprenne pas. Mais elles vont beaucoup plus loin que d'être comprises. Elles atteignent dans l'âme un point beaucoup plus sensible. Et dans un sens, il est parfaitement vrai qu'on ne les comprend plus, qu'on n'a pas, ou plutôt qu'on n'a plus de leurs proportions, de leur sens, des pensées qu'elles contiennent une idée bien nette. C'est par éclairs qu'elles apparaissent à notre souvenir, comme c'est par éclairs qu'elles ont illuminé notre sensibilité.

Mais je prétends qu'elles sont infiniment plus importantes pour nous que celles dont nous pouvons prétendre que nous les avons comprises, intégrées dans notre intellect. Car elles finissent par se confondre en nous avec la substance secrète de nous-mêmes.

Je serais bien embarrassé de vous raconter ce qui se passe dans l'*Otage*, la dernière œuvre dramatique de M. Paul Claudel (1), et à vrai dire cela ne m'intéresse aucunement. Il y a là une idée dramatique, un sujet, une sorte de thèse dont le contraire pourrait être soutenu avec le même génie et qui ne me requiert qu'autant que j'y devine de la part de l'auteur un assentiment enthousiaste, une complicité de toute l'âme et de tout l'esprit. Mais pas au delà.

C'est une belle idée, notez-le bien, c'est-à-dire qu'elle est à la fois généreuse et héroïque en elle-même et qu'elle donne beaucoup, qu'elle s'adapte admirablement à un développement théâtral. Un autre dramaturge, de langue pauvre et de lyrisme nul, aurait pu la trouver. Et donc l'*Otage* ne vaut pas par elle, mais pour de tout autres raisons. Et c'est pourquoi aussi, lisant cette pièce, c'est à peine si j'y faisais attention, entièrement absorbé par autre chose.

Mais c'est cette autre chose précisément que je désespère de pouvoir expliquer, puisque toute sensible et presque inconsciente. Ou vous l'avez sentie et que viendrais je faire sinon offenser le souvenir de votre émotion par la fausse et lourde précision de mes commentaires? Ou elle vous a échappé et ce n'est pas ma critique qui pourra vous la faire toucher. Il faut relire l'*Otage*, et vous laisser aller. Alors vous apparaîtront, par échappées plus ou moins longues, ces beautés que presque seul M. Paul Claudel possède aujourd'hui, ce lyrisme extraordinaire dont les plus hautes envolées se justifient d'un élan pris dans l'observation la plus profonde de la réalité.

Oui, le lyrisme de M. Paul Claudel est entièrement constitué de réalisme, un réalisme de nature. Toutes les images en sont empruntées au domaine de la vie d'un campagnard, d'un homme qui connaît à fond les travaux et les spectacles d'une ferme, d'un champ, d'une forêt, qui a regardé les plantes et les animaux, les nuances des saisons et des ciels, les états de sensibilité de l'atmosphère, les habitudes des petits métiers, en un mot tout ce qui est de la nature rurale et tout ce qui la touche de plus près; la terre et les outils qui la sollicitent, les êtres qui vivent de ses sucs.

Qu'est-ce que Cébès et Simon Agnel de *Tête d'Or*? Des hommes de la glèbe. Et Louis Laine de l'*Échange*? Le même, mais plus

(1) PAUL CLAUDEL: *L'Otage*, drame. Paris, Éditions de la *Nouvelle Revue française*.

chasseur, et un peu aventurier. Et l'admirable Anne Vercors de *La jeune fille Violaine*? Un fermier. Et qu'est-ce que Coufontaine de l'*Otage* sinon une réplique plus poussée, plus précise, plus déterminée historiquement qu'Anne Vercors? Quant aux personnages de ses drames qui ne sont pas terriens, leur langage est sensiblement pareil. Ils donnent leurs raisons, montrent leur âme, défendent leur vie, justifient leur crime ou fondent leur sacrifice à l'aide de métaphores et d'images qui presque toutes pourraient se retrouver dans l'enceinte d'un village avec son pourtour de champs.

Les héros de la *Ville*, qui sont presque des intellectuels, le Pape Pie dans l'*Otage* s'expriment eux-mêmes de cette manière. C'est le ton dans lequel on commence. Et l'on ne le quitte plus. C'est le rythme même de la pensée de M. Claudel. Et l'on s'étonne si peu, au bout de deux pages, que les plus différents personnages parlent ainsi, on trouve cela si naturel qu'alors le langage abstrait et vague de tout le monde, charriant dans sa circulation ralentie, comme un mauvais sang, la lymphe morte du cliché, de la comparaison banale, du terme sans accent, que ce langage apparaît ce qu'il est en effet: indigne d'être parlé, et marquant, une fois écrit, aussi peu qu'une encre d'eau claire, sur le blanc du papier.

Ce qu'un écrivain ordinaire trouve deux ou trois fois dans le cours d'un livre et dont il masque l'indigence sous tous les prestiges verbaux, l'analogie naturelle. M. Paul Claudel la touche indistinctement. C'est un Antée invincible qu'aucune puissance d'abstraction ne saurait arracher du sol natal, auquel des milliers de racines l'attachent, et qui lui donne sa force et son génie.

Plus l'idée à exprimer est mystique, plus y semble appropriée l'image simple, terrienne, rurale. Et l'on comprend ainsi merveilleusement le catholicisme, le catholicisme gothique de M. Claudel. Populaire, touchante, réaliste, cette religion, dont le sacrement essentiel est un repas en commun et se symbolise par un morceau de pain, devait trouver dans le peuple de l'Île-de-France l'asile le plus propice, le plus durable. Elle devait être celle du poète le plus réaliste que nous ayons peut-être jamais eu, le plus essentiellement et purement français.

Jamais je n'ai pu comprendre ni interpréter les mystères de la religion catholique de cette manière simple, lumineuse, humaine, victorieusement débarrassée de toute métaphysique orientale, de tout ésotérisme alexandrin. Il la croit, il la pense, il la rêve, il l'absorbe en même temps que les spectacles du monde; il la vit, quotidienne, faite pour lui, pour sa famille, ses enfants, ses devoirs, à la mesure de son cœur et de ses aspirations. Lisez les *Odes* (1), et surtout le prodigieux *Magnificat*.

Dans son mysticisme, qui est profondément authentique et orthodoxe, vous ne trouverez nulle trace d'un égarement de l'esprit, nulle construction abstraite de l'intelligence, ni divagation sur les nombres, ni rien en un mot qui ne vienne du cœur, — du cœur et de l'expérience.

Si je ne le connaissais, je l'imaginerais bien pareil à cet homme qu'il décrit dans le *Magnificat* et qui, dans un élan de tendresse quasi-humaine, offre à Dieu, avec l'offertoire de son enfance, toute l'émotion que lui cause un matin un crépuscule de son pays, aux heures douces entre toutes:

(1) PAUL CLAUDEL: *Cinq grandes odes suivies d'un Processionnal pour saluer le Siècle nouveau* (tirage de luxe). Paris, Bibliothèque de l'Occident.

O enfant né sur un sol étranger! ô petit cœur de rose! ô petit paquet plus frais qu'un gros bouquet de lilas blancs!

Il attend pour toi deux vieillards dans la vieille maison natale toute fendue, raccommodée avec des bouts de fer et des crochets.

Il attend pour ton baptême les trois cloches dans le même clocher qui ont sonné pour ton père, pareilles à des anges et à des petites filles de quatorze ans.

A dix heures lorsque le jardin embaume et que tous les oiseaux chantent en français!

Il attend pour toi cette grosse planète au-dessus du clocher qui est dans le ciel étoilé comme un *Pater* parmi les petits *Ave*.

Lorsque le jour s'éteint et que l'on commence à compter au-dessus de l'église deux faibles étoiles pareilles aux vierges Patience et Evodie!

FRANCIS DE MIOMANDRE

Quelques réflexions à propos du « Lully » de M. Lionel de la Laurencie (1).

Grâce à des occasions favorables, j'ai pu prendre connaissance de *Cadmus*, *Atys*, *Isis*, *Psyché*, *Bellérophon*, *Proserpine* et *Thésée*, et ce m'a été à la fois un complément inappréciable à la lecture du livre de M. de la Laurencie et un moyen nouveau de juger de sa valeur et de sa perfection. J'y ai trouvé la confirmation de tous les points de détails notés par l'auteur et de toutes ses appréciations esthétiques concernant l'art de Lully. Mais qui plus est, j'ai appris à aimer cet art, à en goûter la saveur archaïque si essentiellement française, à en admirer l'adaptation si parfaite au milieu pour lequel il fut créé, à en comprendre la grandeur et la sereine objectivité, à éprouver le charme exquis de sa poésie toute en demi-teintes. A ce dernier point de vue, ce n'est pas un paradoxe de parler, comme le fait M. de la Laurencie (2), de l'impressionnisme de Lully. Alors que la littérature classique française du XVII^e siècle nous donne si rarement le sentiment de la vraie poésie, et pour ainsi dire jamais celui de la sensation fugitive, la musique d'alors, et notamment celle de Lully, échappe à cette sécheresse relative et nous caresse souvent l'oreille par de douces harmonies d'au-delà ou nous ravit le cœur par d'impalpables combinaisons de sons qui évoquent, mieux que tout essai d'imitation purement matérielle, les plus charmantes impressions de nature.

Il est un peintre français à peu près contemporain de Lully dont l'art décoratif et naturaliste fait naître les mêmes réflexions : c'est Claude Lorrain (1600-1682). Ses attaches avec l'impressionnisme moderne sont évidentes, si l'on considère que Turner a commencé par le prendre pour modèle et lui a emprunté sa vision de la lumière. Plus tard, il y aura Watteau (1684-1721), dont l'extrême subtilité de vision, également impressionniste en puissance, trouvera son équivalent musical dans les raffinements harmoniques de Rameau.

L'art de Lully, auquel nous pouvons adjoindre quelques-uns de ses successeurs immédiats, plus particulièrement l'élégant, suave et romantique Campra, et ce Destouches dont certains récits atteignent le pathétique de ceux de Gluck et font parfois présager

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

(2) Page 208, à propos des *Sommeils* de Lully.

Berlioz (1), — l'art de Lully, dis-je, possède tous les mérites d'un art aussi accompli, dans son genre, que celui d'un Racine ou d'un Corneille. « Nos grands écrivains, dit fort justement M. de la Laurencie en terminant son livre, ont reçu le juste hommage d'une imposante *édition critique*, hommage qu'on décerne aujourd'hui à Rameau (2). Pourquoi ne tenterait-on pas un effort pour rendre accessible au public le mouvement musical que Lully éleva à la gloire de son siècle? »

On ne peut que s'associer à ces paroles, qui sont l'expression d'une revendication absolument légitime. Mais il ne suffira point, lorsque cette œuvre de juste réparation sera menée à bien, de laisser dormir les partitions du fondateur de l'Académie royale de musique dans les rayons des bibliothèques. Il faudra que des artistes désintéressés rassemblent leurs efforts pour en ressusciter la substance soit au concert (3), soit au théâtre.

Pourquoi pas au théâtre? Quelle belle entreprise d'art n'y aurait-il pas à tenter dans cet ordre d'idées! Les objections tombent les unes après les autres. — Les livrets? Ils sont pour la plupart de Quinault, qui écrivait fort bien, avait de l'imagination et savait charpenter un drame. Les sujets sont beaux : Lully savait choisir et imposer ses volontés à cet égard. — Les récitatifs paraîtraient sans doute trop monotones? Question d'interprétation! Il faut du style, de la vie, du mouvement et de la conviction : avec ces éléments on arriverait sans aucun doute à renverser l'objection de la monotonie. L'alexandrin de la tragédie classique ne présente-t-il pas, en théorie, le même inconvénient? — Le décor? Quelles merveilles de goût et de raffinement ne pourrait-on pas réaliser en s'inspirant du pompeux et élégiaque Claude Lorrain! Quant au succès, peut-on le doser d'avance? Au reste, peu importe! Il suffit que l'entreprise soit belle pour qu'elle vaille la peine d'être tentée.

Je ne puis clore ces lignes sans rendre hommage à la génération actuelle des musicologues français qui, depuis quelques années, se sont mis à débrouiller, avec une inlassable activité et un remarquable esprit critique, l'écheveau compliqué de la musique française du XVII^e siècle et de la première moitié du XVIII^e. Grâce aux Brenet, aux Romain Rolland, aux Quittard, aux la Laurencie, aux Écorcheville, aux Prunières, aux Laloy, aux P.-M. Masson, auxquels il faut joindre le nom d'une Allemande, M^{me} Arnheim, nous pouvons maintenant nous faire une idée précise de ce qui, il y a peu d'années, n'était qu'un informe chaos dont il n'était possible de se dégager qu'au prix du plus dangereux simplisme.

A l'heure qu'il est, la voie s'ouvre de plus en plus large aux études synthétiques sur la musique française du XVII^e et du XVIII^e siècles. L'accumulation de plus en plus grande de matériaux objectifs, présentés sous une forme analytique, va bientôt permettre aux spécialistes d'écrire deux ouvrages dont la nécessité se fait vivement sentir : l'un d'eux comporterait la préhistoire de

(1) Voir certains passages du rôle d'Hercule dans *Omphale* et de celui d'Émilie (la Vestale) dans *les Éléments*.

(2) L'œuvre de Rameau est éditée par la maison Durand.

(3) La *Schola cantorum*, toujours si prompte aux bonnes initiatives, a donné en 1905 une exécution de fragments choisis de l'*Armide* de Lully. En 1908, elle a révélé au public la délicieuse partition d'*Issé* de Destouches.

l'opéra jusqu'à Lully et consisterait à développer, avec exemples à l'appui, ce que M. de la Laurencie n'a pu qu'esquisser dans son livre (1); le second s'attacherait à l'étude de l'époque comprise entre Lully et Rameau (Marais, Lalande, Campra, Destouches, etc) (2) et tendrait particulièrement à poursuivre l'évolution, au cours de cette période de transition, de la musique religieuse, de l'opéra et des genres qui en dépendent. MM. Alcan et Chantavoine rendraient un grand service à tous ceux qu'intéresse l'histoire musicale en prenant l'initiative de la publication de ces deux ouvrages. Complétés, pour la musique instrumentale, par le livre de M. Quittard sur *Les Couperin*, annoncé comme étant en préparation, ils formeraient avec le *Lully* de M. de la Laurencie et le *Rameau* de M. Laloy un admirable manuel d'histoire en la musique de France, depuis le début du XVII^e siècle jusqu'à 1750 environ.

CHARLES VAN DEN BORREN

MUSIQUE

Chansons de Flandre, par CAMILLE LEMONNIER. Musique de L. DU BOIS, L. DELUNE, F. BEAUQCQ, EDGARD LECLERCQ. — Bruxelles, Cyrille Kerkhofs, éditeur.

Sur des textes en prose inspirés à M. Camille Lemonnier par de vieux lais flamands, quelques musiciens belges ont composé, dans le style populaire, un cycle de mélodies qui, pour la plupart, ont de la couleur et de l'accent. Il y en a de tragiques, — *les Kerels* de M. Léon Du Bois par exemple; d'ingénues, comme la charmante *Chanson du petit coq* de M. François Beauqcq; de mystiques, comme *les Petits bergers de Flandre* de M. Louis Delune, l'une des plus jolies du recueil. Et cet ensemble exprime avec fidélité l'âme à la fois batailleuse, naïve et croyante des campagnes flamandes.

MM. Du Bois, Delune et Beauqcq, — ce dernier peintre et musicien, — sont tous trois connus et appréciés. M. Leclercq apporte à ce groupement le charme inédit d'une sensibilité particulière. Sa *Fileuse de minuit*, qui côtoie, sans les pasticher, les délicates inspirations de l'école française moderne (M. Leclercq doit aimer Chausson, Duparc, Pierre de Bréville), révèle une nature fine, un talent équilibré et plein de promesses. Il a traduit d'une manière vraiment poétique, avec un sens précis de la prosodie et du rythme, ce lied mélancolique et berceur de M. Lemonnier :

Au clair de lune
Avec des fils de lune filait en un pré la princesse.
Passa par le pré en habits de lune le fils du roi.
Ah! lui dit-elle sous la lune,
Je file pour mon cœur un beau rêve couleur de lune.

Longtemps après par le pré de lune
Revint le fils du roi.
Ah! lui dit-elle sous la lune,
Je file pour mon lit de noces de beaux draps de lune.

(1) Il y faudrait comprendre aussi l'étude de la musique religieuse (Dumont, Charpentier, etc.).

(2) M. Écorcheville a déjà écrit un livre sur cette période (Paris. Fortin, 1906), mais il s'est attaché dans cet ouvrage à l'esthétique musicale plutôt qu'aux musiciens et à leur œuvre. Dans son livre sur *Rameau* (collection des *Maîtres de la musique*), M. Laloy a posé les principaux jalons d'un travail sur la période intermédiaire entre Lully et Rameau.

Encore une fois passa dans le pré de lune le fils du roi.
Ah! lui dit-elle, c'est fini de filer le rêve et les draps.
Maintenant avec des fils de lune
Je file mon suaire, mon beau suaire de lune, dit la princesse.
Ah! personne ne sait plus son nom.

Et quand une dernière fois revint le fils du roi,
Sur le pré séchaient les beaux draps de lune,
Mais la princesse ne filait plus.
Ah! filait dans la lune la princesse.

Souhaitons que les *Chansons de Flandre* obtiennent des musiciens et du public la faveur qu'elles méritent. L'initiative à laquelle elles sont dues est intéressante. Réalisée en maints pays où le folklore est en honneur, elle n'avait pas encore été tentée, croyons-nous, en Belgique. J'entends, cela va de soi, sous cette forme spéciale d'adaptation et d'interprétation, car les recueils de chants populaires transmis par la tradition sont nombreux.

Aux musiciens wallons à nous donner l'équivalent de ces *Chansons de Flandre* en utilisant les légendes du pays de Liège, du Hainaut, du Luxembourg et de la province de Namur. MM. Joseph et Léon Jongen, Victor Vreuls, Théo Ysaye, Albert Dupuis et autres sont tout indiqués pour résumer en quelques pièces caractéristiques l'esprit frondeur, délié, ironique et vif de la Wallonie, sa tendresse et son attachement au sol natal. Et comme pendant aux *Moissonneurs* dont M. Émile Claus a orné les premières, on peut imaginer déjà sur les *Chansons wallonnes* des Mineurs ou des Verriers empruntés aux inépuisables cartons de Constantin Meunier.

O. M.

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Faire d'une étude sur l'architecture en Wallonie une causerie vivante, pittoresque, attachante et émue, voilà ce qu'a réalisé l'autre jeudi M. Marcel Laurent. Et tout simplement parce qu'il a étroitement rattaché les édifices au sol, au milieu, à la race. Sans négliger les aspects d'érudition, il a surtout cherché à faire sentir de quelle manière les gens de Liège et du Hainaut s'étaient exprimés dans leurs églises et leurs monuments. A Liège, c'est, aux temps romans, l'influence ottonienne interprétée avec une certaine liberté; puis la vague germanique vient doucement mourir au rivage français où triomphe Tournai. La discipline gothique s'impose à nos contrées, alors que déjà on l'abandonne en France, puis la Renaissance nous libère et permet à nouveau une libre expression des idéalismes locaux. De Liège à Tournai, que de stations charmantes: Hastière, Lobbes, Walcourt, Mons, Soignies, etc. M. Marcel Laurent les évoque toutes et la Wallonie retrouve avec fierté sa sobriété noble, son goût de l'harmonie dans l'architecture comme en les autres arts. Inutile de dire combien cette conférence a plu.

L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

L'Université Nouvelle de Bruxelles vient de publier, avec un aperçu de son activité au cours de l'exercice écoulé, le programme des cours et conférences organisés pour l'année 1911-1912. Celle-ci s'ouvrira le samedi 28 octobre par une conférence de M. Charles Andler, professeur à l'Université de Paris, qui a choisi pour sujet: *Ce qu'on peut apprendre de Nietzsche*.

L'Université possède, on le sait, une Faculté des Sciences sociales, économiques et financières, une Faculté de Droit et un Institut géographique. A l'Institut des Hautes Études annexé à l'Université sont donnés des cours et des conférences relatifs aux Sciences naturelles, à la Philosophie, aux Questions sociales et politiques, à l'Art, à la Littérature, à la Pédagogie, etc. Détachons du programme très fourni et très varié des cours arrêtés pour la prochaine année scolaire l'énumération des leçons et conférences consacrées à l'Art et aux Lettres.

Après avoir spécialement étudié l'an dernier la Peinture, la Sculpture et l'Architecture vénitiennes, l'Institut des Hautes Études consacra, cette année, un cycle de conférences à l'Art lombard des xv^e et xvii^e siècles. Ces conférences seront faites par MM. E. Verlant, directeur général des Beaux-Arts (*Foppa, Borgognone, Gaudenzio, Ferrari*); Salomon Reinach, de l'Institut (*Léonard de Vinci*, deux conférences); E. Bertaux, professeur à la Faculté de Lyon (*Luini, Cesare da Casto, Ambrogio de Predis* ainsi que *l'Art des marbriers lombards de la Renaissance et son expansion en Europe*); H. Hauvette, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris (*Sodoma*); Henry Marcel, administrateur général de la Bibliothèque nationale, à Paris (*Carravage*); P. de Bouchaud (*la Sculpture lombarde*, deux conférences); E. Clausse, membre des Académies de Rome et de Florence (*l'Architecture lombarde à l'époque de la Renaissance*); L. Dorez, administrateur de la Bibliothèque nationale, à Paris (*les Manuscrits et les livres de la Renaissance en Lombardie et en Vénétie*).

Outre cette importante série de leçons, il y aura des entretiens sur les *Dessins de Watteau et de Boucher* par M. Pierre Marcel. Poursuivant son cours sur les arts d'Extrême Orient, M. Gisbert Combaz consacra neuf séances à *l'Art chinois*. M. V. Basch, chargé de cours à l'Université de Paris, traitera des rapports de l'Art et du Socialisme. M. Charles Van den Borren étudiera spécialement, au cours de ses leçons sur les origines de la musique de clavier, l'Angleterre et les Pays-Bas aux confins du xv^e et du xvii^e siècles. Il passera en outre en revue la musique à Venise jusqu'à la fin du xvii^e siècle. M. Médéric Dufour, professeur à l'Université de Lille, parlera de la musique grecque et des hymnes delphiques. Il fera aussi assister l'auditoire à la reconstitution d'une représentation tragique (*Antigone*, de Sophocle) et d'une représentation comique (*les Nuées*, d'Aristophane) à Athènes.

Parmi les questions littéraires, citons encore *l'Histoire de la poésie française depuis le romantisme jusqu'à nos jours*, par M. Paul Spaak; *le Théâtre français contemporain*, par M. H. Guyot, directeur de l'École française de Bruxelles; enfin deux conférences de M. L.-P. Thomas, professeur à l'Université de Gießen: *la Psychologie amoureuse en Espagne et en Italie au xvii^e siècle et la Conception de la vie et de l'amour chez Leconte de Lisle*.

Enfin, M. Jahan continuera le cours de diction qu'il a commencé l'année dernière.

Les cours et conférences de l'Institut des Hautes Études sont donnés dans l'auditoire de l'Université, 67 rue de la Concorde.

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition universelle de Gand en 1913 entre dans la période active. C'est samedi prochain que seront examinées les soumissions relatives à la construction du Palais de l'Horticulture et des Fêtes. En prévision de l'extension que prendra la section

des Beaux-Arts, des travaux d'agrandissement seront effectués au Musée, où s'ouvrira une importante exposition rétrospective.

M. Maurice Wilmotte fera jeudi prochain, à 3 heures, au Palais des Beaux-Arts de l'Exposition de Charleroi, une conférence sur *l'Ancienne littérature du Hainaut*.

L'Académie française vient de décerner à M. Albert Giraud, pour son recueil de poèmes *la Guirlande des dieux*, le prix Archon-Despérouses.

La disparition presque subite de Félix Mottl n'a pas été, dit *Paris-Journal*, sans jeter le désarroi dans le monde musical allemand. Jusqu'ici, personne ne pose ouvertement sa candidature aux fonctions de directeur général de la musique, que remplissait avec une si haute autorité Félix Mottl à l'Opéra royal de Munich. M. Richard Strauss, interviewé à ce sujet, a répondu qu'il n'accepterait pour le moment aucun poste fixe, et qu'il voulait uniquement se livrer à la composition musicale. Il dirigera cependant, au Residenz-Theater de Munich, le festival Mozart: *Les Noces de Figaro, Così fan tutte, L'Enlèvement du Sérail*, ainsi que *Tristan et Isolde* au Prinz-Regententheater.

Entre-temps l'auteur de *Salomé* travaillera, dans sa retraite tyrolienne, à sa *Symphonie alpestre (Alpensinfonie)*, beaucoup moins avancée qu'on ne l'avait dit récemment. Il achèvera aussi un chœur à *vingt voix, a-capella*. Mais il a démenti les projets qu'on lui prêtait, d'un opéra avec M. Hugo von Hoffmannsthal, d'une pantomime et d'une grande composition pour... un cirque.

Le Salon d'Automne a invité cette année M. Henry De Groux à grouper dans une salle qui lui sera spécialement réservée un ensemble de ses peintures et pastels, auxquels l'artiste ajoutera peut-être quelques sculptures: on sait que la plastique passionnée depuis quelque temps M. de Groux qui, dans son atelier de l'Abbaye de la Cambre, a modelé, entre autres, un buste de Wagner et une figure gigantesque de Tolstoï.

Outre la salle De Groux, il y aura au Salon d'Automne une salle consacrée à l'œuvre gravé de Camille Pissarro. On y verra aussi le monument composé par M. Epstein à la mémoire d'Oscar Wilde.

Les décorateurs et artisans d'art préparent, enfin, dans les galeries du rez-de-chaussée, une importante exposition analogue — sauf la tendance d'art et le goût — à celle que réalisèrent l'an passé les artistes munichois. Celle-ci réunira dans un ensemble harmonieux disposé par l'architecte Séville et ses collaborateurs MM. Rignières, Bigot, Dufrenoy, Follot, Gaillard, Groult, Jallot et Rapin une série d'appartements meublés et décorés selon l'esthétique moderne française.

A propos d'art décoratif, citons ce passage significatif du rapport présenté par les promoteurs de l'Exposition internationale qui groupera en 1915 à Paris l'universalité des arts de l'ornementation et de l'industrie:

« On a trop considéré l'art décoratif comme l'art des industries de luxe. Conception fautive! Les objets les plus simples de nos usages peuvent être artistiques. L'art décoratif, ou, pour l'appeler plus exactement, l'art appliqué à l'industrie, ne doit pas être envisagé seulement sous sa forme somptuaire, avec ses tapisseries, ses émaux, ses orfèvreries. Il faut aussi que le verre, l'assiette, le bol; la table de l'écolier, la suspension familiale aient été dessinés, ornés par l'artiste. N'en était-il pas ainsi au moyen-âge, seule époque où la France ait eu véritablement un art populaire? Et ce ne sont pas seulement les industries d'art proprement dites qui auraient à bénéficier de ce renouveau, mais bien toutes les industries, qui demandent qu'on ajoute à la qualité d'un objet par l'élégance de sa forme ou de son décor. »

C'est l'opinion qu'en maintes circonstances nous avons défendue ici et à laquelle l'Exposition de 1915 apportera une éclatante consécration.

En publiant l'article de M. Camille Lemonnier sur le projet d'une université flamande à Gand, nous avons omis de dire que cet article constitue la contribution de notre éminent collaborateur à une enquête ouverte par la revue liégeoise *Wallonia*, qui l'a fait paraître récemment avec les autres avis recueillis par elle sur la question flamande.

Nous recevons d'un correspondant de Munich sur les derniers jours de Félix Mottl des détails que liron¹ avec intérêt tous ceux — et ils sont innombrables en Belgique — qui avaient voué à l'illustre musicien une fervente admiration.

Son médecin lui avait déconseillé de conduire le 21 juin la représentation de *Tristan et Isolde* à l'Opéra. Il refusa de l'écouter et se rendit au théâtre, où il prit place au pupitre. Au moment où Isolde s'écrie : « *Nun dich! Ich dem Vasallen!* », une douleur aiguë au cœur le contraignit de s'interrompre. Il passa la baguette au premier violon, qui se substitua si prestement à lui que le public ne s'aperçut de rien. Son état fut jugé assez grave pour qu'on le transportât aussitôt à la maison de santé du docteur Sitzmann. C'est là que s'accomplit quelques jours après, sur sa demande, la cérémonie de son mariage avec M^{lle} Fassbender, à laquelle l'unissait une profonde affection. On espérait que sa robuste constitution triompherait du mal et l'on afficha même dans toute la ville, le dimanche 2 juillet, un bulletin constatant une amélioration.

C'est ce même jour qu'il succomba, emporté par une nouvelle crise, et sa mort causa d'autant plus de stupeur qu'on avait cru l'illustre malade sauvé.

« Quel maître et quel artiste ! nous écrit notre correspondant. Il semble que le mot *Empfindung* ait été créé pour lui. Les grandes leçons que nous donnait Mottl ont pris fin. Pourrions-nous désormais entendre encore *Tristan et Isolde* ! »

Le 17 juin, il avait dirigé *les Noces de Figaro* avec une verve, une sûreté, un entrain incomparables. Ce fut peut-être la soirée la plus triomphale à laquelle il eût présidé. Cette soirée, il l'avait dédiée à M^{lle} Fassbender en lui disant gaiement : « Ecoute bien, c'est ton cadeau de noces ! »

Les œuvres de Jules Breton conservent la faveur du public, à en juger par les prix atteints par ceux de ses tableaux qui furent vendus par ses héritiers, le mois dernier, à la galerie Georges Petit.

Le Pardon de Kergoat, dont on demandait 80,000 francs, a atteint 87,000 francs, réalisant la plus haute enchère de la vente. Parmi les autres adjudications, il faut noter : *Le Cri d'alarme*, 27,700 fr. ; *Amour*, 18,000 fr. ; *Breton et Bretonne au cierge*, 13,600 fr. ; *Idylle*, 4,500 fr. ; *Bergère à Douarnenez*, 3,800 fr. ; *À la fontaine*, 3,700 fr. ; *Garde champêtre en Artois*, 3,700 fr. ; *Fille de minceur*, 3,620 fr. Le produit total de l'atelier s'est élevé à 346,420 francs.

Les observations de notre collaborateur, M. Ch. Van den Borren au sujet de l'intérêt qu'offrirait une reconstitution des opéras de Lully (voir ci-dessus) sont confirmées par le succès qu'obtient le mois dernier à Rouen, lors des fêtes du Millénaire de la Normandie, les fragments de *Bellérophon* et de la tragédie-ballet *Psyché*.

Bellérophon fut écrit par Lully sur un poème de Thomas Corneille et Fontenelle. Quant à *Psyché*, c'est Pierre Corneille qui en composa le texte, que suivit de très-près son frère Thomas lorsque, quelques années plus tard, il transforma en opéra la tragédie-ballet pour laquelle Lully avait écrit une ouverture, un prologue, des intermèdes de chant et de danse et un important final com-

mentant les Noces de l'Amour et de Psyché dans l'Olympe. C'est cette partition qui fut utilisée dans l'opéra de Thomas Corneille, dont elle forma la meilleure part.

M. Julien Tiersot avait, en vue des fêtes du Millénaire, assumé la tâche de mettre au point le matériel musical de *Bellérophon* et de *Psyché*, dont il exposa dans une conférence qui précéda l'exécution les particularités relatives à leur origine et à leurs premières représentations.

On a découvert à Nantes dans les réserves du Musée des Beaux-Arts une *Mise au Tombeau* du XV^e siècle. Ce chef-d'œuvre, dont l'auteur est inconnu, est une peinture à la détrempe représentant le Christ ensanglanté, raidi, dans un linceul. Joseph d'Arimathie, le chef ceint du turban bariolé que lui attribuent tous les imagiers, saint Jean imberbe, à la longue chevelure, enveloppé d'un manteau, soutiennent le corps. La mère du Christ, accablée par la douleur, se tient près d'eux. Deux autres femmes drapées sont au second plan. Dans un coin sont représentés les attributs de la Passion.

Sottisier :

Le gouvernement français doit s'efforcer de ramener l'Espagne à une plus saine appréciation de la question et s'abstenir de la jeter irrémédiablement dans les bras de l'aigle teuton.

L. NOGENT, la *Lutte sociale*, 9 juillet.

SINT ANNA-TER-MUIDEN (près de Sluis, Hollande). Maison de campagne, meublée ou non, convenant pour artiste; à 25 minutes de Knocke s/mer, à vendre 10,000 fr. — S'adresser : 11 rue de Namur, Bruxelles.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres; c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

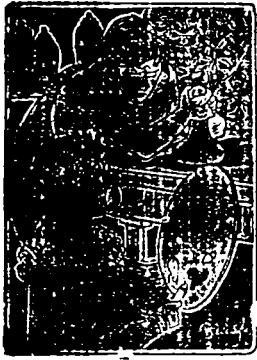
Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an fr.	12,00	Un an fr.	15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Isabelle : *Récit* par André Gide (L. S^t-H.). — Salon des Beaux-Arts de Charleroi : *Auguste Danse* (JEAN D'ARDENNE). — Les deux Personnages de Charles-Louis Philippe (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Livres neufs : *Au fond des yeux* (FRANZ MAHUTTE). — Bibliographie musicale : *Principe du système musical et de l'harmonie théorique et appliquée* (Ch. V.). — Dandysme. — Nécrologie : *Maurice Maindron*. — Au Salon des Arts anciens du Hainaut, — Petite Chronique.

ISABELLE

Récit par André Gide (1)

Dans l'œuvre de Gide où déjà nous nous habituons à voir chaque volume élargir le précédent dans le sens d'un équilibre de plus en plus étendu, de plus en plus hardi, où nous retrouvions sa pensée chaque fois approfondie et chargée de plus graves considérations, que vient faire un limpide petit livre comme *Isabelle* ?

Ici, rien de cette impérieuse nécessité d'écrire que nous sentions dans *Paludes* autant que dans *les Nourritures terrestres*, et dans *l'Immoraliste* comme dans *la Porte étroite*. L'auteur se délasse à parcourir des routes moins ardues, moins périlleuses que d'habitude ; par d'agréables avenues à nous mener vers une sagesse tempérée.

Pour composer la brève histoire qui ne lui a pas seulement paru mériter le nom de roman, il se fournit

(1) Paris, éditions de la *Nouvelle Revue Française* (Marcel Rivière).

de données les plus traditionnellement romanesques : château solitaire où l'on arrive en inconnu, mystère aussitôt flairé, retrouvée dans un vieux tiroir la classique miniature de jeune femme dont on s'éprend sans tarder ; puis la lettre d'amour découverte par hasard dans les boiseries pourries d'un pavillon abandonné, révélant tout un drame de passion et de meurtre, une conversation nocturne entre de bien étranges personnages surprise à travers la fente d'une porte, la visite furtive de l'insaisissable héroïne ; en moins de mots, tous les éléments suffisants pour intéresser par le sujet. Au contraire de cela, *Isabelle* n'est que la simple histoire d'une déception, un roman qui se défait, un récit en sourdine, un peu comique, triste un peu. L'expérience qu'un jeune homme séparé de la vie et enclin à la rêverie fait d'une vérité évidente et souvent méconnue qu'à plusieurs occasions déjà nous rappela le solide bon sens de Gide : là où l'intérêt (c'est-à-dire l'intensité, c'est-à-dire la possibilité de tragique) n'est pas dans les caractères, il ne saurait être dans les événements. C'est par là que se rattache à la pensée gidesque ce petit ouvrage qui, à première vue, semblait n'être qu'un caprice, une arabesque en marge de l'œuvre totale. Et non seulement par l'esprit, par la couleur même de certains passages qui ont la mélancolie glauque et comme détremnée de *Paludes*, la même exaspération bizarre dans le comique.

Certes ce petit volume dont la portée et l'intention paraîtraient ainsi définies est loin de prétendre à l'importance des deux romans qui l'ont précédé, et l'on sent bien, d'ailleurs, qu'il ne se voulait que ce qu'il est devenu. Si cependant il arrive à avoir autant de consistance que *l'Immoraliste* et que *la Porte étroite*,

c'est qu'il est fait d'une tout aussi solide étoffe de réalité, condition indispensable par où, quelle que soit sa donnée (et il faut se garder de la facile erreur qui confond l'ordinaire et le réel), un roman reste plausible, même à des époques et à des milieux qui en sont très distants. Le romanesque n'est pas tant dans le sujet que dans la vision; il résulte d'un tour particulier de l'imagination qui jette sur les événements une lumière excitante et fautive. Tels motifs y prêtent plus facilement que tels autres; les très grands romanciers se sont servis de tons avec la même indifférente aisance, et les ont présentés sous le même jour sans laisser entre l'extraordinaire et la vie quotidienne cette coupure infranchissable au delà de laquelle, précisément, habite le romanesque.

Avec *Isabelle*, une fois de plus Gide se montre aux antipodes de l'esthétisme et du snobisme dont si sottement certains l'accusent; il y fait de l'art avec de la vie toute nue et s'évertue dans le sens de sa propre parole « de l'importance qui est dans le regard seulement, non dans l'objet regardé. »

Il y a plus: le sujet même du livre est une sorte de démonstration par l'absurde. Que cependant on se garde de l'imaginer théorique le moins du monde. Il est, d'un bout à l'autre, doucement palpitant et tiède d'une vie émue et directe.

Attentivement écrit, avec une rare sobriété et dans une parfaite unité de ton, sa composition fléchit un peu dans la dernière partie. On y croit sentir un effort de volonté, et partant moins de naturel. Les personnages, tous accessoires, si l'on peut dire, puisque le propre de l'héroïne est de ne point paraître, frappent par cette vérité de la silhouette que déjà nous admirions dans les comparses de la *Porte étroite*, par cette sûre et simple conduite du trait, qui du premier coup, à travers le physique, révèle le moral. Le milieu social, le ton de la conversation, l'atmosphère du jardin, et j'allais dire l'odeur de la maison sont d'une réussite particulièrement aisée et heureuse.

Pour n'être pas un livre nécessaire, ce petit traité de la curiosité, de l'attente et de la désillusion est un charmant récit qui nous montre un Gide très humain, accessible et fraternel, un répit après les durs sentiers de la *Porte étroite*, avant quelle nouvelle proposition de cet esprit réfractaire aux installations définitives?

L. S'-H.

Salon des Beaux-Arts de Charleroi.

Auguste Danse.

Il serait difficile de citer une vie plus dignement et plus noblement remplie que celle d'Auguste Danse, qui est maintenant, je crois, le doyen des artistes belges. Sa robuste vieillesse, d'ail-

leurs, semble défier les atteintes de l'âge et tel le paysagiste Harpignies, doyen des artistes français, il offre un phénomène d'admirable résistance aux agents naturels qui trouvent d'ordinaire sans défense notre pauvre humanité.

Sa naissance (13 juillet 1829) précéda l'avènement de la Belgique indépendante, et son premier apprentissage se fit à l'Académie de Bruxelles, à une époque où cet établissement n'avait guère atteint le rang qu'il occupe aujourd'hui. L'art de la gravure y était enseigné par un ancien capitaine de cavalerie, que cette qualité rendait plus apte à manier le sabre que le burin.

Aussi l'élève eut tôt fait d'en savoir plus que le maître et, quittant l'Académie, entra chez Calamatta, l'illustre graveur italien alors établi à Bruxelles. Danse trouva chez lui des condisciples qui s'appelaient Biot, Devachez, Demannez, Jean-Baptiste Meunier, Flameng, — avec lui, seul survivant, à l'heure actuelle, de cette pléiade.

Cependant, il fallait vivre; en ce temps-là comme au nôtre, l'artiste non arrivé et sans ressources, quel que fût son mérite, était bien forcé de faire œuvre d'artisan afin de subvenir aux premiers besoins. Danse exécuta des dessins pour vitraux, pour cartes à jouer, pour étoffes et tissus; il allait même céder aux offres de situation lucrative que lui faisait l'industrie gantoise, lorsque la crise cotonnière provoquée par la guerre de la Sécession américaine, vint brusquement contrarier ses projets et le détourner de la voie nouvelle où il allait s'engager; l'art pur le ressaisit, il recommença la lutte ingrate où les déceptions tiennent plus de place que les encouragements.

Un jour, cependant, le hasard lui en fournit un précieux, qui dut avoir sur son avenir une influence décisive: comme il s'appliquait, au Musée de Bruxelles, à reproduire un tableau de Leys et qu'il désespérait d'obtenir l'effet cherché, il entendit résonner derrière lui des mots approbateurs. Se retournant vers celui qui les avait prononcés, il lui dit:

— Non, non, ce n'est pas ça... et je ne crois pas que j'y arriverai... Décidément, j'y renonce!

— Gardez-vous en, répliqua l'autre; je vous assure que c'est très bien... Et vous pouvez m'en croire, je m'y connais un peu: je suis l'auteur du tableau...

Dire que l'œuvre d'Auguste Danse est considérable serait trop peu dire. Son inlassable activité s'est appliquée à tous les genres de gravure, usant de tous les procédés qui, depuis longtemps, n'ont plus de secrets pour lui. A la maîtrise technique résultant nécessairement d'une longue pratique, d'un labeur opiniâtre et toujours d'une sincérité parfaite, il joint une souplesse de facture qui lui a permis de donner à l'interprétation des maîtres anciens le caractère qui sied à chacun d'eux, de faire ressortir la grâce et la légèreté des uns, la fougue et la vigueur des autres. Et il a su mettre, dans ses reproductions graphiques des peintres modernes, un sentiment personnel qui rend certaines de ses planches supérieures aux originaux.

Mais la traduction des œuvres d'autrui ne pouvait contenter cette âme d'artiste: elle se tourna aussi vers la nature, lui demanda des inspirations; la côte de Flandre, les rives de la Meuse, la banlieue bruxelloise, les environs de Paris, bien d'autres régions encore lui fournirent des sujets d'eaux-fortes exquises, où le rare talent du graveur rehausse un sens profond et délicat du paysage.

Enfin, il est l'auteur d'innombrables portraits de peintres, de sculpteurs, de gens de lettres, d'hommes politiques. — figures

dont il a presque toujours réussi à saisir et à rendre le caractère avec un rare bonheur.

L'enseignement ne pouvait manquer de tenir sa place dans une telle carrière. Durant un quart de siècle (1871 à 1897), Danse professa à l'Académie de Mons, pour le plus grand honneur de cette institution. Au nombre de ses élèves il faut citer d'abord ses deux filles, M^{me} Jules Destrée (Marie Danse), et M^{me} Robert Sand (Louise Danse). Sa classe compte six lauréats au concours de Rome : MM. Le Nain, Dieu et Duriau (premiers prix); MM. Greuse, Montenez et Bernier (seconds prix).

En terminant cette brève notice, je ne puis m'empêcher de rappeler le geste touchant et peu commun d'Auguste Danse qui, il y a deux ans, lorsque ses nombreux amis et admirateurs voulurent célébrer de la façon habituelle, c'est-à-dire par un banquet, le LXXX^e anniversaire de cette noble et laborieuse carrière artistique, déclina, par modestie, l'honneur qu'on prétendait lui faire. Toutes les instances furent inutiles et il fallut s'incliner devant un refus inspiré non par le dédain, mais par le plus respectable des scrupules. Au lieu du banquet projeté, on organisa une exposition d'œuvres du jubilaire, manifestation toute naturelle à laquelle celui-ci n'avait plus aucune raison de s'opposer.

Le plus bel hommage à rendre d'ailleurs à une personnalité comme la sienne, c'est d'honorer son œuvre. Cet hommage-là, l'Exposition de Charleroi le rend avec respect à Auguste Danse.

JEAN D'ARDEÛNE

Les deux Personnages de Charles-Louis Philippe.

Je n'ai pas connu Charles-Louis Philippe et cela, qui devrait au contraire donner plus de liberté à mon appréciation, me gêne un peu. Je sens chez ceux qui l'admirent un tel culte et chez ceux qui le dénigrent un tel parti pris que je ne crois pas qu'il y ait encore place, entre ces deux attitudes, pour un plus calme jugement. Sa mort est trop récente pour que le souvenir de sa personnalité n'emplisse pas l'émotion que causent ses livres, surtout qu'il fut étrangement personnel et confidentiel, et ne parvint jamais à être objectif. C'est un de ces hommes dont la vie est aussi importante que l'œuvre, à qui veut comprendre l'œuvre. Il est bien difficile, il serait peut-être faux, de s'en abstraire. Si vous ajoutez à cela que cette vie fut triste, lamentable, un peu déchue, vous comprendrez combien la question se complique. Un appel est fait à votre pitié, qu'il est toujours vilain, sinon équivoque, de ne vouloir entendre. Sera-t-on cruel ? Risquera-t-on d'être sot, de manquer de clairvoyance ?

Pourtant, si l'on veut être en règle avec sa conscience, aussi bien celle du critique que celle de l'homme, on pourrait, dès l'abord, justement distinguer dans Charles-Louis Philippe deux personnages. L'un fut cet homme pauvre, nerveux, souffrant, triste et trop sensible que nous révèlent ses livres, surtout ses lettres (1), et sur qui se penche notre sympathie, une sympathie qui se mêle à un vague remords d'hommes plus heureux, plus à l'abri, plus vains, inconsciemment peut-être mais tout de même plus vains des avantages que le hasard de la naissance nous donna. Nous profitons d'un jeu de forces sociales dont il fut, lui,

(1) *Lettres de jeunesse de Charles-Louis Philippe* publiées par la *Nouvelle Revue Française* (n^{os} 23, 24, 27, 28, 29).

une des victimes. Nous profitons d'un jeu de forces naturelles dont il fut, lui, un oublié, presque un paria. S'il n'avait été qu'un pauvre homme entre les millions de pauvres gens que la ploutocratie des civilisations modernes maintient à son service en ne leur donnant que juste la ration nécessaire à ne pas mourir, nous l'aurions confondu avec leur foule anonyme dans une pitié également anonyme; mais c'était, par la volonté tendue de le devenir, un des nôtres. Parti de presque rien, il s'était fait notre égal par l'esprit, par les préoccupations, par les snobismes même. Les maîtres de la pensée contemporaine, qu'il les accueille ou les renie, le touchent. Il fait partie de l'élite. Cela nous faisait de la peine qu'il fût si misérable et si malade. Nous avons honte qu'il nous fût inférieur de cette sorte manière, ayant tant de raisons de nous valoir par ailleurs. Je prétends qu'il nous est impossible aujourd'hui de le juger sans faire intervenir ce sentiment pour ainsi dire personnel qui nous liait à lui, soit que, émus, il nous incline à l'admiration, soit que, révoltés par réaction, nous mettions quelque acrimonie dans le dénigrement.

C'est que la présence dans notre vie moderne d'un homme aussi représentatif pose des problèmes autrement importants que des questions de perfection littéraire. Ni la société n'a trouvé (elle ne le cherche guère d'ailleurs) le moyen d'éviter aux êtres qui ne sont qu'intelligence et sensibilité les tracasseries du pain quotidien; ni la nature, encore moins, n'a pris de dispositions pour qu'à la disgrâce de l'apparence ne correspondissent jamais, pour notre plus grande douleur, des délicatesses de l'âme. Quelques palliatifs à peine, c'est tout ce que nous avons inventé. Que notre intelligence s'en tire en décrétant une fois pour toutes que c'est ainsi, que la loi des sélections naturelles veut, aussi bien dans nos civilisations que dans la nature, des forts et des faibles, des vainqueurs et des vaincus, des profiteurs et des exploités, une protestation secrète se fait entendre en nous qui nous reproche de nous en tirer à trop bon compte et nous commande de solliciter notre part de ces responsabilités, de nous employer à redresser les injustices du sort.

Or, pour ce qui est de Philippe, nous assistons à cette contradiction, qui n'est pas sans ironie : notre pitié qui fut inefficace pour l'homme se rattrape comme elle peut sur l'écrivain. Mais l'écrivain n'a plus besoin de pitié. Qu'en ferait-il? Et quelle singulière confusion! Vous voyez bien qu'il est immortel, qu'il durera autant que le suprême exemplaire de ses œuvres. Une admiration venue de la pitié lui est suprêmement indifférente. Elle n'a même pas de sens. Que dis-je? Elle comporte un soupçon d'hypocrisie qu'il faut détruire. Charles-Louis Philippe a supporté une vie très dure, des infirmités déprimantes; il a réduit ses rêves aux dimensions dérisoires de l'existence que la fatalité lui imposait, mais tout cela pour réaliser en lui-même un second personnage : l'écrivain. Il mérite qu'on le juge en écrivain, en oubliant l'homme.

De deux choses l'une : ou vous admettez que l'œuvre doit refléter tous les accidents, si je puis dire, de l'homme qui l'écrit, ou vous croyez au contraire qu'il doit s'y faire oublier, réaliser quelque chose d'objectif et de permanent. Or, cette croyance fut précisément celle de Charles-Louis Philippe lui-même, sa théorie d'art. Sauf peut-être dans *La Mère et l'Enfant* (1), qui est une

(1) CHARLES-LOUIS PHILIPPE : *La Mère et l'Enfant*. (Première édition complète) Par. s., éditions de la *Nouvelle Revue Française*.

monographie, une des plus attendrissantes que je connaisse, — une monographie et plus encore une confidence, — il ne fut subjectif. *Bubu de Montparnasse*, *Le Père Perdrix*, *Marie Donadieu*, *Croquignole* sont des œuvres qui se veulent à longue portée, durables. Sans doute il y met beaucoup de lui-même, parce qu'il est impossible de faire abstraction de soi. Et d'ailleurs, ce n'est pas en s'oubliant que les grands poètes contemplent l'humanité générale, c'est en l'y retrouvant au contraire toute en eux-mêmes. Et c'est ici que je touche au point faible, au point essentiel. C'est parce que Charles-Louis Philippe ne trouvait pas en soi-même une suffisante vision de l'humanité que son œuvre reste si particulière, si faible parfois et si irritante. Le miroir qu'il présente à la vie la lui montre si pauvre, avec des déformations si brutales, si pénibles, qu'il n'y a pas moyen de la reconnaître, vraiment.

De Dostoïevsky, duquel il n'est pas si faux de le rapprocher, il a bien le cœur attendri, l'émotion généreuse, mais il n'a pas la grande âme intelligente et supérieure, les intuitions vastes et sûres. Il y a dans ses livres les éléments premiers d'une œuvre forte et grande, mais il n'a pas su les agencer. Qu'il n'en ait pas eu le temps, cela même je ne le crois pas. Car on en verrait un dessin, une sorte d'indication. Non, il n'a même pas commencé. Mais il avait tellement souffert, et surtout de si misérable et mesquine façon, qu'il n'avait pas pu sortir de lui-même, ni généraliser son expérience en l'oubliant quelque peu. Et ici je retombe dans le premier problème. Véritable dilemme de la fatalité.

Il restera du moins de Charles-Louis-Philippe quelques très belles pages confidentielles, surtout dans *La Mère et l'Enfant*, que je considère comme son livre le plus réussi. Là il ne se hausse à rien, il n'étire pas sa personnalité. Il chante en poète. Poète lent, sourd, hargneux, sans musicalité ni lyrisme, mais poète tout de même.

« Je me souviens toute ma vie du soir où j'eus vingt ans. Assis dans ma petite chambre, la nuit tombant sur le jardin éteignait mes fleurs et mes oiseaux pendant que le ciel devenait tendre comme une âme souffrante. L'air du crépuscule est formé de petites perles sonores qui se renvoient les dernières paroles des arbres et des routes. Maman tira de l'eau, le treuil du puits grinça, le eau heurta les parois avec retentissement. C'est à ce moment surtout que je sentis venir mes vingt ans. Pourquoi? Je ne suis pas un malade qui voit de merveilleuses correspondances. Mais le puits criait comme une âme de fer que l'on attaque au crépuscule et ses cris entraînaient les miens. On eût dit qu'il y avait quelque danger dans le monde. Je sentis venir mes vingt ans au fond de mon cœur frileux et je fus triste parce qu'ils n'étaient pas ce qu'ils devaient être »

Il faut décidément, quand on pense à Charles-Louis Philippe, se rappeler qu'il souffrit, une grande partie de sa vie, avec une continuité et un désespoir vraiment atroces. C'est pourquoi je préfère encore ceux qui l'admirent, même s'ils exagèrent. Leur attitude me choque moins que celle des autres, ceux qui, esprits faussement aristocratiques, tournent en dérision sa faiblesse et sa pitié.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LIVRES NEUFS

Au fond des yeux,

par JEAN DE BÈRE. Paris, Librairie académique Perrin et Cie.

M. Jean de Bère est l'auteur d'un poème, *Nuit d'Égypte*, d'un poème en vers, joliment rimé, rythmé gentiment, et teinté d'éso-térisme. Il nous donne aujourd'hui des « petits poèmes en prose » noués en gerbe sous ce titre : *Au fond des yeux*. *Nuit d'Égypte* était dédié « au grand maître E. Schuré », et c'est M. Edouard Schuré qui a mis une préface au recueil de M. Jean de Bère.

Il y a des préfaces ridicules, insolites et insolentes. Celle de M. Schuré est opportune, utile et adéquate. Elle retrace, à grands traits et avec d'inévitables lacunes, l'évolution du « poème en prose » dans la littérature française (comment le nom de Théophile Gautier n'apparaît-il pas, qui fut, en vers et en prose, un poète de toute précision et de toute splendeur ?) et elle nous initie à la philosophie aristocratique et « hermétique », pourrait-on dire, de M. Jean de Bère; c'est l'initiation donnée par un « grand initié ».

Georges Rodenbach fut le voyageur nostalgique du *Voyage dans les yeux*; il nota leurs clartés, leurs lueurs, leurs aubes, leurs crépuscules; M. Jean de Bère continue le voyage en parcourant des régions nouvelles, en ajoutant aux notations de Rodenbach celles que lui a dictées sa sensibilité propre.

Penchez-vous sur « les yeux qui meurent » :

« Ce sont eux, les seuls qui meurent vraiment; ils n'ont plus au fond d'eux-mêmes ni mers, ni bruyères, ni brouillards, ni soleil; ils n'ont plus en eux de joie ou de douleur, d'ardeur ou de lassitude, ils n'ont plus d'espoir et plus de sanglots. On dirait qu'ils se vident. Et c'est pourquoi cette heure fatidique est peut-être la seule où nous nous rendions compte que notre corps ne peut rien, n'est rien sans cette chose indéfinissable que nous avons vue s'en aller au fond des yeux qui meurent, cette chose qui est la Vie, et qui doit être l'âme ».

Reconnaissez la force des « Souvenirs », la « gloire du souvenir » chantée par Armand Silvestre :

« Bien que notre âme aille sans trêve par les routes d'existence, entourée du cortège illusoire, et bien qu'elle se dirige vers l'avenir lointain de l'Etoile, la hantise du passé pèse constamment sur notre âme. Et tous les souvenirs de moments antérieurs, souffrance ou joie, souvenirs de l'Etoile quittée jadis aux temps de la première humanité, souvenirs des caresses de la sœur, souvenirs de cette sœur qui se perdit dans l'ombre, par les forêts d'existence; tous les souvenirs, ceux de choses vues et admirées, ceux de douleurs qui déchirent, ceux de pensées nobles et ceux de mélancolique émotion, ils sont tous là, souffrance et joie, comme des spectres autour de notre âme ».

« Le grand mystère est autour de nous, partout, mais nous ne le voyons pas avec les yeux de notre être. Cependant quand nous nous absorbons en nous-mêmes et que nous écoutons les voix du silence qui parlent, nous sentons que le grand mystère existe partout autour de nous, bien que nos yeux ne l'aient jamais vu. Et ce que nous savons du grand mystère, c'est le pressentiment de son existence, car lui, nous ne le comprenons point. »

Le volume de M. Jean de Bère, cadencé, musical et réfléchi, sera goûté comme il le mérite; et qu'il soit dédié à M. Georges Rency, à cet esprit si net, si précis, si peu tourné vers le mystère, voilà qui lui confère un fumet tout à fait régaland.

FRANZ MAHUTTE

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Principes du système musical et de l'harmonie théorique et appliquée, par ANSELME VINÉE. — Paris, Hamelle, 1909.

Il s'agit d'un ouvrage important, où l'auteur a déployé un effort énorme pour arriver à créer une imposante construction dans laquelle il a tenté de présenter la matière sous son double aspect : théorique et pratique.

Réagissant contre l'esprit limité et souvent arbitraire des

manuels classiques d'harmonie, préoccupé de se placer à un autre point de vue que celui de l'empirisme historique et analytique du traité de Gevaert, dont il ne conteste d'ailleurs point la valeur, M. Vinée s'est efforcé de se conformer, avec la logique la plus rigoureuse, à quelques idées essentielles qui sont à la base de sa méthode, et qu'il formule, dans ses conclusions, sous une forme que l'on peut paraphraser ainsi :

« La théorie doit être envisagée comme un inventaire des procédés matériels de l'art et comme la recherche des raisons cachées qui justifient la pratique instinctive... La pratique peut évoluer, la théorie non, ayant pour fonction, au moins idéale, d'être complète; elle ne l'est pas, si elle se borne à enregistrer les procédés usités au lieu d'envisager l'ensemble des possibilités. »

On voit, d'un côté, par l'examen de ces principes, que l'auteur est convaincu de l'existence d'une théorie musicale absolue en soi, ce qu'il exprime ailleurs en disant qu'il croit fermement à l'*unité du système musical*; d'autre part, cette théorie est, d'après lui, si large et si générale que le champ de ses applications en devient illimité et que la porte reste ouverte aux innovations les plus hardies dues à l'invention instinctive.

Dans cet ordre d'idées, la partie pratique du traité de M. Vinée est très démonstrative : elle offre l'image d'un dictionnaire complet et systématique des locutions harmoniques qui peuvent entrer en jeu dans la composition musicale. Cet inventaire a d'autant plus d'extension qu'il n'est pas limité par les règles restrictives de l'harmonie traditionnelle. C'est dire que l'auteur ne se rallie en rien à un système qui aurait pour conséquence d'entraver l'évolution naturelle et nécessaire de la pratique, et d'immobiliser celle-ci en prenant pour éternelles les conquêtes de l'une ou l'autre école musicale du passé.

Somme toute, les conclusions de fait qui se dégagent du traité de M. Vinée sont, en dépit des divergences de méthode, les mêmes que celles de Gevaert; les deux auteurs sont animés d'un même esprit, large, progressif et tolérant, et bien que ni l'un ni l'autre ne se prononce sur la valeur de l'art musical contemporain (1), il résulte nettement de l'ensemble de leurs vues qu'ils ne seraient pas conséquents avec eux-mêmes s'ils répudiaient les audaces d'un Strauss, d'un Debussy ou d'un Dukas.

Mais tandis que l'ouvrage de Gevaert (2) est d'une lecture relativement facile, malgré le caractère infiniment compliqué de la matière, celui de M. Vinée nécessite, pour être lu avec fruit, les efforts les plus ardues et une concentration dans l'attention dont peu d'élèves sont capables. Et il est particulièrement curieux de constater que l'« empirique » Gevaert donne à un bien plus haut degré que le « théoricien » Vinée l'impression de manier les idées générales avec facilité et méthode. En effet, tandis qu'à tout instant le premier résume sa pensée sous une forme catégorique et lapidaire qui s'impose vigoureusement à l'esprit, le second noie ses déductions synthétiques sous un déluge de divisions, subdivisions et sous-divisions dont il est souvent malaisé de percevoir la raison interne. Cette critique d'ordre purement formel, uniquement suggérée par la difficulté que nous avons eue à nous

(1) Les prudentes réserves de Gevaert concernant les innovations harmoniques « qui appartiennent à la génération actuellement vivante » ne sont nullement en contradiction avec le libéralisme de ses tendances.

(2) Le *Traité d'harmonie théorique et pratique* de Gevaert a paru, en deux parties, chez Lemoine (Paris et Bruxelles), en 1905 et en 1908.

guider dans le labyrinthe de ses classifications, ne porte nullement atteinte au respect que nous inspire la somme de savoir accumulée par l'auteur et l'immense labeur dont témoigne son ouvrage.

CH. V.

DANDYSME

Parlant du nouveau magazine illustré que vient de fonder M. Louis Thomas pour tenter de rénover la mode masculine (1), M. P.-L. Hervier cite certaines particularités de tenue par lesquelles des poètes, des romanciers voulurent réagir contre la monotonie du vêtement. Quelques-unes, on en jugera, ne manquaient pas d'une fantaisie qui, de nos jours, pourrait sembler excessive :

« Le vêtement de Gérard de Nerval est demeuré légendaire. Le pantalon, l'habit et le gilet étaient de satin vert, mais chaque pièce avait une teinte différente, afin, expliquait Gérard, que les colorations de la mer fussent représentées suivant les conditions atmosphériques. Le chapeau était orné de longues traînes d'herbes marines. Le romancier portait autour du cou un collier de grains de corail. Enfin, derniers détails, les boutons de son habit et de son gilet étaient composés de coquilles; sur la poitrine il avait plusieurs broches faites de cailloux... Naturellement, accoutré de la sorte, Gérard de Nerval promenait, tenu en laisse par un ruban de couleur voyante, son inévitable homard.

Dumas père était, lui aussi, volontiers « original ». On le voyait sortir de chez lui dans un uniforme abondamment orné de décorations et de médailles de sa propre composition. Il eut un jour la fantaisie de se rendre à la réception d'un ambassadeur le torse drapé dans une chemise couverte de dragons gambadant au milieu de petites flammes rouges. Une autre fois, il se présenta à la porte d'un bal masqué déguisé en Bacchus. L'entrée du bal lui fut interdite. Pourtant toute latitude pour les déguisements avait été donnée aux invités. Mais le costume de Dumas était sujet à caution, ou plutôt son manque de costume était trop réaliste.

Ces fantaisies carnavalesques n'ont plus rien à voir avec l'élégance. Les manies raisonnables — si du moins il est permis d'accoler ces deux mots — prouvent que certains hommes s'obstinent à vouloir ignorer la mode ou à la mal comprendre. Dickens, qui fut l'ami du spirituel comte d'Orsay et un habitué de Gore House, où se rencontraient tous les beaux esprits de Londres, tous les jeunes gens beaux et élégants, fut réellement compté au nombre des dandys. Et pourtant nous le voyons mentionné par plusieurs auteurs habillé, vers la quarantaine, d'un pardessus à manchettes vertes et de vêtements aux couleurs inattendues. Gautier, lui, fut « rutilant » à l'extrême. Sa rotondité imposante n'échappait pas au regard lorsqu'elle était parée du fameux vêtement cramoyé et doré.

Dans les dernières années de sa vie, l'humoriste américain Mark Twain affectionnait les complets d'un blanc immaculé. Le fameux romancier anglais Stevenson portait toujours une chemise noire décorée d'un nœud curieusement tissé. « Il chaussait, écrit un de ses contemporains, des bottes à l'écuyère; il avait des pan-

(1) *Nos élégances*, avenue de Messine 5, Paris. Chroniques mensuelles de MM. Albert Flament, Marcel Boulenger, Marcel Boulestin; dessins de Capiello, Rip, Drian, B. Boutet de Monvel, Gibson, Max Beerbohm, Norman Morrow, Fabiano, etc.

talons collants noirs, une jaquette courte et un sombrero blanc; mais le plus étonnant de tout son costume était une capeline de dame, une belle capeline en loutre qu'il portait sur ses épaules attachée au cou par une broche de fantaisie tenant aussi un bouquet d'une demi-douzaine d'asphodèles. »

Aujourd'hui si les caprices et les fantaisies ne sont plus de mise, c'est tant mieux pour tout le monde. Les costumes de velours et les chapeaux extravagants nous paraissent grotesques. L'élégance masculine a curieusement évolué; elle est faite à présent de sobriété, de simplicité. L'homme de goût le moins fortuné est capable aujourd'hui de suivre une mode qui fait fi des complications. »

NÉCROLOGIE

Maurice Maindron.

Le beau-frère d'Henri de Régnier et de Pierre Louÿs, Maurice Maindron, que ses nombreux travaux scientifiques et littéraires n'arrivèrent pas, malgré leur mérite, à classer au rang qu'il ambitionnait — on se souvient des échecs qu'il subit à l'Académie et de la chute de sa pièce *le Meilleur Parti* au théâtre Antoine, — est mort la semaine dernière à Paris, succombant aux suites d'une phlébite. Il n'était âgé que de cinquante-quatre ans.

Dans sa jeunesse, il avait été chargé de missions scientifiques dans la Nouvelle-Guinée et en Malaisie, dans l'Indo Chine, le Sénégal, l'Ethiopie, l'Arabie, l'Inde. Il rapporta de ces voyages des notes qu'il utilisa dans ses ouvrages *les Papillons, les Armes, le Manuel du Naturaliste, l'Inde*. Il aborda la critique d'art dans *les Musées d'Espagne*, la satire dans *l'Arbre de Science*, violent pamphlet contre le monde des savants, le roman historique dans *le Tournoi de l'auplassans*.

Cet ouvrage, dans lequel l'auteur reconstituait avec une rare érudition la vie ardente et fastueuse du XVI^e siècle, fut couronné par l'Académie française. Il fut suivi de *Saint-Cendre, de Blancador l'avantageux, de Monsieur de Clérambon*, romans d'action qui font revivre en tableaux colorés et pleins de fougue un passé dont Maurice Maindron avait scrupuleusement étudié l'esprit et les coutumes.

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

M. Maurice Wilmotte a fait jeudi, à l'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi, une conférence sur l'ancienne littérature du Hainaut. Conférence charmante et spirituelle, faut-il le dire? et aimablement révélatrice aux gens du Hainaut d'un certain nombre de titres glorieux: La Cantilène d'Eulalie, le plus ancien morceau de langue française, les Chroniques de Froissart et la délicieuse histoire d'Aucassin et de Nicolette, furent l'occasion, pour l'excellent conférencier, de considérations savantes et subtiles sur l'admirable passé littéraire wallon. Et ainsi, après la musique et l'architecture, l'art d'écrire se trouve à son tour proclamer la richesse et la fécondité du terroir hennuyer!

PETITE CHRONIQUE

Nous avons annoncé que le gouvernement avait acquis pour le Musée de Bruxelles une série d'œuvres de feu Charles Van der Stappen récemment exposées au Salon de Printemps. En voici

l'énumération complète: *Ompdrailles* (esquisse bronze), *Nourricière d'humanité* (groupe marbre), *Baigneuse* (bronze), *Buste de Jean Portaels* (id.), *Mon oncle le Jurisconsulte* (id.), *Tu gagneras ton pain...* (id.), *Aimez-vous les uns les autres* (id.), *Saint Georges* (esquisse cire).

Outre ces œuvres, l'Etat a fait choix, dans la section de sculpture, ainsi que nous l'avons dit, du joli *Buste de la Princesse Marie-José*, par Victor Rousseau (réplique marbre), d'une *Tête d'enfant* en bronze de J. Canneel et d'une *Tête de vieille*, en pierre, du jeune statuaire Van Tongerlo.

Dans la section de peinture, les achats du gouvernement ont également été très nombreux. Ils comprennent une importante composition de Maurice Denis, *la Virgine à l'Ecole*, exposée il y a quelques années à la *Librairie Esthétique* et qu'on revit avec plaisir cette année aux expositions de l'Art contemporain et du Salon de Printemps; *la Vie pastorale*, composition décorative de René Ménard; quatre toiles de Charles Hermans; quatre dessins colorés d'Amedée Lynen; les *Pavots* de M^{lle} Alice Ronner; la *Table réservée* d'Henri Thomas; *la Jeune fille au miroir* de Georges Van Zevenbergen; une étude d'Herman Courtens; une nature-morte d'O. Navez: *la Petite Georgette* de H. Glandsdorff.

Le nouveau ministre des Sciences et des Arts s'est montré, on le voit, infiniment plus libéral que ses prédécesseurs — ou tout au moins a-t-il laissé, ce dont il faut le féliciter, une plus large initiative au Directeur général des Beaux-Arts.

Le Palais de Justice de Bruxelles se peuple peu à peu des effigies en marbre des maîtres du Barreau disparus. Ce Panthéon vient de s'enrichir de deux bustes nouveaux, installés la semaine dernière dans le couloir de la Cour d'appel, au premier étage du Palais. L'un, dû à M. Victor Rousseau, fait revivre le souvenir de Charles Duvivier, mort en 1909; l'autre, par M. Godefroid Devreese, rappelle la figure spirituelle et expressive de Charles Graux, qui succomba l'année suivante.

L'un et l'autre méritèrent cet hommage par la haute distinction et le talent avec lequel ils exercèrent la profession d'avocat. A quand le buste de Jules Le Jeune, qui laisse au Palais le souvenir du plus parfait de ses orateurs?

Pour inaugurer le carillon offert à la ville de Braine-le-Comte par son ancien bourgmestre, des concerts de carillon seront donnés aujourd'hui, dimanche, de 10 heures à midi par M. Brées, carillonneur de la Ville d'Anvers, et de 5 à 7 heures du soir par M. Schynkel, carillonneur de la Ville d'Audenarde. Au programme, outre un choix de chansons populaires, des transcriptions de Mozart, Chopin, Schumann, etc.

Jeudi prochain, à 3 heures, l'Exposition des *Arts anciens du Hainaut* à Charleroi donnera sous la direction de MM. Béon et E. Closson son troisième concert historique de musique wallonne.

La direction des *Arts anciens du Hainaut* a eu l'heureuse idée de demander à chacun des quinze orateurs qui se succèdent de semaine en semaine à la tribune une étude condensée sur le sujet de sa conférence. Ces études ont été réunies en un volume de 400 pages illustré de huit planches hors texte, avec une couverture décorée par M^{lle} Juliette La Bruyère. Mis en vente au prix de 2 francs, ce Livre d'or de la belle manifestation d'art wallon due à l'initiative de M. Jules Destrée forme un excellent et instructif résumé du développement esthétique du Hainaut depuis le XV^e siècle jusqu'à nos jours.

La Ville de Namur organise pour le mois d'août une série de spectacles qui seront inaugurés dimanche prochain, à 3 heures, au Stade des jeux de la Citadelle (15,000 places en amphithéâtre), par une grande Fête Romaine: Gladiateurs, danses, le dompteur Marcus et ses lions, le combat d'Ursus et du taureau, etc.

Dimanche 13 et lundi 14, à la même heure, deux représentations de *Jeanne d'Arc*, drame en 5 actes, en vers, de J. Barbier, musique de Gounod, données par la troupe du Grand théâtre de la Passion, de Nancy (200 exécutants).

Mardi 15 août, à 3 heures également, représentation de gala:

Horace, avec le concours de M^{lle} Roch, de MM. Dessonnes, Ravet et Alexandre, de la Comédie Française.

Dimanche 20, grand festival international d'harmonies, de fanfares et de symphonies (10,600 francs de prix).

Dimanche 27, à 2 h. 1/2, représentation de gala : *Aïda* : avec le concours de MM. Noté, Franz, Vallier, M^{mes} Soyer et Marcia, de l'Opéra.

En outre, des fêtes diverses : concerts, représentations dramatiques, etc. auront lieu du 3 au 24 septembre, au cours de l'Exposition internationale organisée par la Société royale d'horticulture.

En cas de mauvais temps, la Fête Romaine annoncée pour le 6 août sera remise au lendemain. Quant aux représentations théâtrales, elles seront maintenues dans toute éventualité aux jours fixés. Le Théâtre de la ville ayant été mis à la disposition de la Commission des fêtes dans le cas où le temps s'opposerait à ce qu'elles fussent données en plein air.

Le Festival wagnérien du Théâtre du Prince Régent, à Munich, débutera demain, lundi, par une représentation de *Tristan et Isolde*, à laquelle succédera les 3, 5 et 7 août un premier cycle de *L'Anneau du Nibelung*. Les autres représentations sont fixées comme suit : *Tristan et Isolde* les 9, 12, 25 et 30 août; *les Maîtres-Chanteurs* les 14 et 28 août et 9 septembre; deuxième cycle de *L'Anneau du Nibelung* les 18, 19, 21 et 23 août; troisième et dernier cycle les 1^{er}, 3, 4 et 6 septembre.

C'est M. Otto Lohse, le nouveau chef d'orchestre du Théâtre de la Monnaie, qui dirigera la première représentation de *Tristan et Isolde* et les deux premiers cycles de la Tétralogie. M. Richard Strauss conduira *Tristan* les 9 et 30 août. Les autres représentations seront dirigées par les chefs d'orchestre du théâtre.

Statistique.

Richard Wagner détient toujours en Allemagne le record des représentations. En un an (1^{er} juillet 1910-30 juin 1911) il a été joué sur les diverses scènes de l'Empire dix-huit cent soixante-quatre fois.

Dans ce chiffre, *Tannhäuser* occupe le premier rang avec 349 représentations. *Les Maîtres-Chanteurs* viennent ensuite (217), suivis de près par *le Vaisseau fantôme* (209), *la Valkyrie* (201), etc.

De Paris :

L'Académie Ranson, dont le corps professoral groupe les noms de MM. Maurice Denis, Pierre Bonnard, Edouard Vuillard, Georges Lacombe, K.-X. Roussel, Th. Van Rysselberghe, etc., est transférée rue Joseph Bara 7, près du Jardin du Luxembourg. Les cours seront repris le lundi 2 octobre. On peut s'inscrire à partir du 20 septembre.

Faits pour s'entendre :

Dans le *Petit Journal* du 3 juillet, M. Félix Duquesnel raconte comment Massenet composa la musique de scène pour la *Théodora* de Sardou. Le troisième des motifs à mettre en musique, expliquait Sardou, serait « un chant funèbre, sorte de psaume de mort, quelque chose de lugubre, dans le caractère des proses latines de la liturgie de Byzance... ». Un autre eût été dénoté.

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LÉOPOLD, 2 ◆
 = BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
 ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

mais ce malin de Massenet comprit tout de suite. « Le vieux piano gémit d'abord les notes funèbres, très belles, très touchantes, sorte de *Dies iræ*... ».

Ce n'était pas plus difficile à trouver que cela!

La précocité du génie.

S'il ne faut pas, dit *Paris-Journal*, confondre les enfants précoces avec les jeunes génies, il n'en est pas moins vrai que les hommes de génie ont généralement donné des signes de supériorité intellectuelle et artistique dès leur enfance, sans être ce qu'on appelle communément des enfants prodiges.

Ainsi l'auteur d'une intéressante étude parue sur la précocité du génie en Angleterre nous apprend que sur quarante musiciens de génie, les neuf dixièmes ont marqué leur prédisposition d'une façon remarquable avant l'âge de vingt ans, et tous ont produit des chefs-d'œuvre avant trente ans.

Cependant Wagner, Gluck, Bach et Haydn font exception à cette règle de précocité.

L'auteur, passant ensuite en revue les peintres, les sculpteurs, les poètes, les savants, les philosophes, etc., en arrive, après de longues études, à cette constatation, pour le moins curieuse, que c'est le génie musical dont la précocité est le plus constamment éprouvée, puisque c'est à peine si on peut trouver dix musiciens sur cent n'ayant pas donné dès leur enfance des signes évidents de leur prédisposition.

SINT ANNA-TER-MUIDEN (près de Sluis, Hollande). Maison de campagne, meublée ou non, convenant pour artiste; à 25 minutes de Knocke s/m, à vendre 10,000 fr. — S'adresser : 11 rue de Namur, Bruxelles.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres : c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8°, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'es-sayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet -.

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Exposition de Charleroi : *Une Impression d'Art* (JACQUES HERMANN). — L'Aventurier ingénu (*Francis de Miomandre*). — Les Idées de Rodin sur l'Art (*Franz Hellens*). — Un faux Rembrandt (O. M.). — Souvenirs de Gounod. — Enseignement artistique. — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — Chronique judiciaire des Arts : « *l'Angelus* » de Millet. — Petite Chronique.

Exposition de Charleroi.

Une impression d'art.

Ce n'est pas dans la section des *Arts anciens du Hainaut*, ingénieusement annexée à l'Exposition de Charleroi — et qui en fait le prix, — que j'ai recueilli l'impression d'art que je veux essayer d'extérioriser. C'est au milieu même de la très ordinaire exhibition des *stand* dont se composent d'habitude ces manifestations industrielles.

Un peu retirée au milieu d'une étroite galerie dénommée « Galerie des Arts », deux petites pièces communicantes et encerclées de deux chaînes en cuivre. Malgré une lumière tamisée et la sévère simplicité d'une tenture unie d'un vert éteint, le visiteur, probablement peu intéressé jusque là, s'arrête, pressentant peut-être, et inconsciemment à coup sûr, quelque chose de « moins vu. » Il cherche une indication que voici : sur de larges plinthes de chêne ciré, des lettres peintes à l'huile en bleu sombre et de formes gracieuses : « Abbaye de Maredsous. École de métiers d'art. » Et plus bas, il lit sur une délicieuse affiche de couleur violâtre enluminée de

jolies fleurs et que surmonte la devise bénédictine : « Pax » entre ces deux dates : 1903-1911, — il lit un texte peint à la main, qui harmonieusement explique le but et les tendances de l'École de Métiers d'art fondée il y a sept ans par le Révérendissime abbé Primat. La charmante modestie de l'École, qui affirme sa jeunesse au visiteur avant qu'il ait pu s'en étonner encore, accentuera sa surprise éveillée, quand, détachant la chaîne, il pénétrera dans ces deux réduits et verra les multiples travaux exposés avec la même grâce austère, cadre et tableaux formant l'unité parfaite.

Inconnue, ou déjà connue par ouï dire, la toute récente institution fait ici une Présentation accomplie, dont la simplicité et la réserve, même si elles sont excessives, lui assurent dès le premier coup d'œil la sympathie entière.

Ceux que les œuvres de l'Art religieux intéressent auront tôt fait d'intensifier cette première impression en examinant, charmés et retenus bientôt, les produits du travail de l'École. Dans la première petite pièce sont placés les « Exercices préparatoires » des élèves de chacun des quatre ateliers en activité : dessins, moulages, modelages, broderies pour les soyeuses étoffes destinées aux autels, sculptures sur bois (qui constitueront un des arts les plus développés de l'École), travaux divers, et combien variés, qui allient les produits de la terre : pierre, bois, métaux, cuir, etc., assouplis par des doigts encore inexpérimentés, aux produits plus perfectionnés, et étonnamment neufs d'idées et d'exécution, qu'on découvre dans le plus grand des deux *stand*, — j'allais dire dans l'Oratoire de cette exposition.

Un avis apprend aux visiteurs que tout y fut aménagé

par les élèves eux-mêmes, et cela déjà donne la mesure de l'importance que le Goût tient dans l'enseignement. Sur ce fond uni, que coupent des portants de chêne fixés par la croix bénédictine en cuivre mat, se détachent les meubles sévères affectés au culte, les images religieuses, les symboles, les instruments destinés à exprimer l'hommage à Dieu. Aussi lisez-vous encore au-dessus de chaque portant : « Travaux d'Art liturgique. »

Tout ce qui sert à la liturgie catholique est, en effet, représenté. Au lieu des laideurs tellement coutumières depuis plus d'un siècle, que l'œil des plus fervents, ou des plus raffinés, ne voulait plus s'en indigner, au lieu de ces offenses à l'âme et à l'Art, rien, ici, absolument rien, qui soit laid. Rien, en outre, qui ne soit parfaitement *adapté*, c'est-à-dire qu'il s'agit d'Art véritable en communion étroite avec son objet. Et c'est là que réside la « nouveauté » de la révélation de la jeune École de l'abbaye de Maredsous.

J'imagine que tout arrive à son heure et que toute œuvre trouve ses ouvriers. Elle trouve aussi son et ses initiateurs. Mais encore faut-il que l'éducation de la masse elle-même soit en voie de formation pour qu'au moment psychologique le « quelque chose » fasse jaillir sa compréhension et sa collaboration. Depuis plus d'un siècle, et dans le monde entier, l'art religieux épuisé s'immobilisait en léthargie. Il y a quelques années, sous des impulsions diverses, — les unes laïques, d'autres ecclésiastiques, — un désir de renouveau, né enfin d'un dégoût salutaire, secoua l'artiste et le public chrétiens. Un art religieux néo-primitif allemand prit naissance à l'école de Dusseldorf, fut repris par des moines, et la prodigieuse volonté de pénétration allemande influença la Belgique, qui, inconsciente alors, créa ici même des écoles d'*objets* religieux qu'il ne faut pas confondre avec des objets d'*art* religieux.

Le public belge se laissa faire d'abord, comme il se laisse faire actuellement dans l'imitation servile et affreuse de l'art nouveau allemand profane. Mais aujourd'hui, et en Belgique, par la révélation de la nouvelle École de Métiers d'art de Maredsous et sa manifestation publique, une renaissance de l'art religieux paraît possible; elle se fait, elle se fera, — et ceci tuera cela. Ainsi la divine harmonie grégorienne, elle aussi, triompha d'abord, et triomphe complètement aujourd'hui, de la musique sensualico-mystique répandue dans les églises depuis le début du XIX^e siècle, et les hérauts qui l'annoncèrent et la rétablirent, ce furent des Bénédictins. Bientôt, dans les arts religieux de la ligne et de la couleur, les peintres, les modeleurs, les sculpteurs de la pierre et du bois, les verriers, les assembleurs des soies chatoyantes et des cuirs somptueux, les graveurs, les ciseleurs de métaux,

les manieurs de gemmes, les fondeurs et les émailleurs de l'or et du fer, de l'argent et du cuivre, rendant à la vie tous ces produits de la terre, en enrichiront les nuances, en varieront les formes, et tout cela pourrait bien venir encore des Bénédictins, enchainant sans cesse le présent au passé et marchant dans l'avenir.

La place dont je dispose ne me permet pas d'énumérer, encore moins de décrire les harmonieux travaux révélés par l'École de Maredsous. Je me borne à faire remarquer la grâce des objets sculptés (écoinçons destinés à un dais), la fervente inspiration des statuettes de bois élevées à saint Joseph et à saint Benoît, à citer le prie-Dieu de chêne et cuir clair, simple et fraîche harmonie, et surtout l'autel de chêne exposé sous une voûte d'or vieilli qui fait valoir dans la pénombre les pieux personnages du rétable évoluant hiératiquement sur un fond mosaïqué, avec, uniquement, sur ce chêne austère, trois motifs symboliques en cuivre encastés dans le bois, — cependant que l'on rêve de la lumière tremblante qui vacillera dans les deux lampes que décore seulement un ruban d'émail bleu.

Combien apparaît la pauvreté du langage écrit en présence des richesses d'art contenues dans les vitrines! Il faut voir celles-ci, admirer les croix régulières qui s'éclairent de feux changeants, goûter la douceur d'une médaille de reliquaire ou la vie naïve d'une statuette, s'émerveiller à l'aspect des filigranes d'or sertissant la transparence des cornalines, des opales et des topazes qui chatoieront sur les châsses aux déploiements des processions mémoriales.

Je souhaite que beaucoup comprennent la leçon, parmi ceux-là surtout dont le devoir est de donner aux yeux et à la pensée, dans l'acte cultuel, la quiétude, la tendresse et la sérénité.

On parle aujourd'hui beaucoup de Beauté — avec un B majuscule; mais les esthètes des doctrines nouvelles sont souvent plus gonflés de snobisme intellectuel qu'imprégnés de ferveur psychique. Celle-ci, seule, crée l'harmonie nécessaire à l'œuvre d'art, qu'il soit sacré ou profane. C'est de cette harmonie que semble pénétré l'enseignement de Maredsous. La solidarité se sent entre les maîtres et les élèves; elle intensifie la vie artistique qui s'y déroule. On peut naturellement évoquer, en sortant de ce tout discret petit *stand*, les foyers d'autrefois, où maître et disciple étaient les instruments égaux d'un travail poussé à sa perfection manuelle par l'accord de deux volontés parallèles.

Cette mission pleine d'espérance manquait au prodigieux et vivant renouveau d'art moderne. L'exposition qui nous la révèle en fait pressentir tout le prix dans l'avenir, et non seulement pour la Belgique, qu'elle honore, mais parce que les frontières sont franchies en un instant par le souffle de l'Esprit.

JACQUES HERMANN

L'AVENTURIER INGÉNU

Le livre que M. Marcel Lami et M. Léo Rouanet viennent de traduire (1) peut être considéré comme extrêmement rare. En effet, comme le fait remarquer la préface : « les héros ont mieux à faire qu'à se conter; si, d'aventure, un capitaine retrace sa vie c'est qu'il est, dans une certaine mesure, un lettré, ou tout au moins un homme affiné par sa classe sociale. Les incultes et les rudes ont toujours été traduits, travestis, arrondis par les cultivés et les doux. »

Les grands aventuriers, d'habitude, ne racontent pas leur vie. On le fait pour eux. Le cas d'Alonso de Contreras est exceptionnel. Après une existence extraordinaire, il lui a pris fantaisie de la relater, beaucoup pour lui-même, un peu peut-être avec une sorte derrière-pensée de placet, si je puis dire. Car on lui avait fait pas mal d'injustices et il avait bien des réclamations à formuler.

Peu importe d'ailleurs.

Apprenti, gâte-sauce, valet, soldat, marin, pendard presque pendu, corsaire, fillard, justicier, capitaine de terre et de mer, gouverneur de villes, ermite entre-temps et commandeur de l'Ordre de Malte pour couronner, Contreras fut en effet tout cela, mais il faut voir comme il le raconte. Pas un instant d'étonnement. Ce sort fantastique lui semble on ne peut plus naturel, et il faut bien avouer que les événements s'enchaînent avec une rigoureuse logique. Il y avait beaucoup de place alors pour les hommes d'action : la puissance et les honneurs étaient à ceux qui savaient les prendre. Puis, l'état de guerre perpétuel ouvrait de vastes horizons aux gens de courage.

Et quel style !... C'est tout simplement merveilleux. Car non seulement la phrase elle-même est nette, brusque, contractée, d'une attaque nerveuse jusque dans la nonchalance et pleine de saveurs profondes, mais encore l'enchaînement des phrases et la composition des chapitres révèlent un insouciant complet des belles et soigneuses transitions où excellent les écrivains assis. Et cependant tout se tient, et surtout se suit admirablement ; rien n'est oublié d'essentiel. Lorsque la transition verbale manque, jamais ne fait défaut celle, autrement nécessaire, de la pensée. On est comme lancé dans une course rapide : le bond qui vous précipite vous laisse, tout naturellement, de l'autre côté de l'abîme : vous ne l'aviez même pas vu.

Exaltante lecture !

Et qu'on ne s'y trompe pas. Cet aventurier, ce corsaire n'est point un parent de Gil Blas ou de Figaro. C'est un pauvre petit bonhomme de Madrid, mais donc un hidalgo de naissance, un vieux-chrétien, et il possède, dans les traverses d'une vie pleine de tentations et d'équivoques, un sens très délicat de l'honneur, une belle noblesse d'âme.

Il ne trompe personne : c'est lui au contraire que l'on trompe, et vilainement : la *quiraca* d'abord, la jolie Maltaise qu'il avait couverte de bijoux, à qui revenaient toutes ses parts de prise, tout son argent ; puis la veuve de l'*oidor*, qu'il avait épousée. Il faut lire aussi ce passage extraordinaire de ses amours avec Isabel, la fille publique : il y a là des nuances de délicatesse infinies, troublantes même. Avec quelle simplicité, quelle intui-

(1) *Mémoires du capitaine Alonso de Contreras, lequel de marmiton se fit Commandeur de Malte*, écrits par lui-même et mis en français par MARCEL LAMI et LÉO ROUANET. Paris, Honoré Champion.

tion infaillible ce soldat orléal démêle au-dessous du fatras conventionnel et social la frémissante vérité humaine, les réalités profondes de la tendresse, le mystère de l'amour !

C'est saisissant, malgré la vertigineuse rapidité avec laquelle cela passe, dans le tourbillon d'un récit d'aventures sans fin. Car pas un instant Contreras ne s'arrête pour penser sa vie : il la vit, il la court, il est la proie quotidienne de l'action. Lorsqu'il souffre, c'est en passant, mais le coup est aigu, profond ; et, après tout, il a souvent souffert.

Car cette vie trop brillante cache des peines nombreuses. Plus il s'élève, plus les puissants, qui profitent d'ailleurs de sa valeur, de son prestige méditerranéen, lui font sentir, à chaque étape, qu'il n'est jamais après tout qu'un soldat de fortune, qu'il n'ira pas plus loin qu'un certain point pour ainsi dire fixé d'avance. Vous remarquerez, en lisant ses prodigieux *Mémoires*, que dès le jour où, quittant Malte, il essaie de retourner en Espagne, ce n'est, malgré la gloire acquise et toutes sortes d'honneurs, qu'une série de passe-droits et de malentendus. Visiblement on tâche de l'évincer, de le fatiguer. On lui donne des soldes dérisoires, des titres et des brevets presque insultants. Il les accepte d'ailleurs parfois, et cela fait le plus grand honneur à l'abnégation d'un patriotisme tenace et où l'on reconnaît bien à quel point cet aventurier a peu du condottiere. Il pourrait (le désordre de l'Europe à cette époque et l'ingratitude de quelques-uns de ses... employeurs l'excuseraient) louer ses services au plus offrant en se faisant valoir, en bluffant. Ses scrupules de petit Madrilène le retiennent et, au contraire, tout son prestige, il entend bien le réserver à l'exaltation du nom espagnol.

Et ainsi, comme tout homme véritablement digne de ce nom, il a deux vies : celle de son cœur et celle de sa chance. S'il n'avait vécu que cette dernière, il serait resté toujours dans les eaux de Malte, pillant, chassant les vaisseaux barbaresques et turcs. Il serait devenu une sorte de roi quelque part, respecté, comme il faillit un jour le devenir en effet, au lieu d'être ce *roi sans royaume* que chanta Lope de Vega, cet autre héros, et qui se connaissait en héros. C'est qu'il avait voulu vivre tout de même une existence plus noble que celle d'un pirate. Il ambitionnait de servir son roi et sa patrie. Et dès lors commença la série de ses déceptions.

Comme il est joliment triste et mélancolique dans sa fantaisie ingénue, ce passage où Contreras raconte comment enfin un jour, trop las d'une offense particulièrement grave reçue à la Cour, il songea à se retirer du monde.

« J'achetai, dit-il, les ustensiles nécessaires à un ermite : un cilice, des disciplines, et de cette bure dont ils se font un froc, un cadran solaire, force livres de pénitence, des semences, une tête de mort et une petite houe. Je serrai le tout en une grande valise et pris, pour mon voyage, deux mules et un muletier, sans dire à personne où j'allais. »

Ce charme puissant de naïveté s'exhale de tout le livre, et il le purifie pour ainsi dire.

Alonso de Contreras écrit comme Stendhal, comme Mérimée eussent rêvé d'écrire, mais comme, malgré leur volonté d'être simples, ils n'écrivirent jamais. C'étaient, au fond, des littérateurs raffinés, obtenant à force de travail et de retenue des effets de simplicité. Mais la volonté se trahit, l'effort se décèle. On n'y va pas franc jeu.

Les fonctionnaires, qui toute leur vie révèrent l'action, l'amour, l'aventure, ont beau faire pour donner le change : on

devine que leur sort est manqué et que c'est un rêve en effet qu'ils nous décrivent...

Mais l'aventurier qui se raconte, qui dit tout, qui ne cherche jamais à se cacher, comme c'est précieux ! Ignorant le bien et le mal, il reste ingénu, donc bon, et ainsi il ne fait pas le mal, réellement. Sa simplicité d'âme le garantit ; aucune fourberie n'altère le beau métal de sa vie, qui demeure pur, net, loyal, d'une venue franche, et trempé fortement, comme l'acier d'une épée.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Les Idées de Rodin sur l'Art.

M. Paul Gsell vient de réunir, en un fort beau volume, les articles qu'il publia il n'y a pas longtemps dans la *Revue*, — ces conversations avec Rodin sur l'art, qui furent commentées et admirées avec passion (1). J'aime cet exposé d'idées, très simple, sans aucune prétention, où l'artiste se laisse aller à ses pensées, familièrement. Il n'impose aucun enseignement, et cependant rien n'est plus instructif que ces idées et ces opinions. Le lecteur, ou l'auditeur plus exactement, demeure sous le charme d'une parole agréable et profonde. Et c'est, en même temps qu'un traité d'esthétique générale, le commentaire le plus précieux et le plus vivant de l'œuvre de Rodin.

L'ouvrage est d'une cohésion parfaite. Il embrasse tous les domaines de l'art. La nature, le corps humain, le mouvement, le dessin et la couleur, le mystère forment autant de chapitres des plus nourris et des plus suggestifs.

Rodin est un amant de la nature et de la vie. « Les artistes grecs aimaient tant la nature, dit-il, que leurs œuvres y baignent comme dans un élément ». L'artiste doit en toutes choses se conformer à la nature. Copier la nature, telle est sa tâche. Il ne faut pas la « violenter », de peur de produire des œuvres « artificielles et mortes ». Il faut attendre qu'elle offre une attitude belle. « En tout j'obéis à la nature, et jamais je ne prétends lui commander. Ma seule ambition est de lui être servilement fidèle. » C'est ainsi que Rodin n'impose jamais aucune attitude à ses modèles ; il les observe à leur insu, et les laisse agir. Sans doute, « l'artiste n'aperçoit pas la nature comme elle apparaît au vulgaire, puisque son émotion lui révèle les vérités intérieures sous les apparences ». Pour l'artiste, tout est beau dans la nature, même la laideur qu'il transfigure instantanément, comme par magie. De même que la laideur physique, la laideur morale « interprétée par des esprits clairs et pénétrants devient un merveilleux thème de beauté ». Rodin cite des exemples : Velasquez, Rembrandt, Shakespeare, Racine, Baudelaire, Millet ; et l'on voit par là comme l'auteur du *Penseur* est un esprit cultivé et combien ses vues sont larges. Il ajoute : « C'est qu'en effet est beau, dans l'art, uniquement ce qui a du caractère. » Or, tout, dans la nature, offre du caractère, et surtout ce qui est considéré comme laid, parce que « dans la crispation d'une physionomie malade, dans le ravinement d'un masque vicieux, dans toute déformation, dans toute flétrissure, la vérité intérieure éclate plus aisément que sur des traits réguliers et sains. » Il n'y a de laideur dans l'art que lorsqu'il y a mensonge. Et par mensonge, Rodin n'entend pas *embellissement*, mais fausseté, expression artificielle.

(1) A. RODIN : *l'Art*. Paris, Bernard Grasset, in-8° illustré.

Un chapitre du volume est spécialement consacré au modelé et cela amène l'artiste à parler de l'art grec. Ses idées sont originales et neuves. On dit que les anciens, dans leur culte pour l'idéal, ont voulu corriger la nature, la redresser, « en créant, avec des formes simplifiées, une beauté abstraite » ; qu'ils se sont refusés à reproduire dans leurs œuvres les mille détails de la réalité matérielle. En vérité « ils ne supprimèrent jamais le détail vivant. Comme ils étaient épris de rythmes calmes, ils atténuèrent involontairement les reliefs secondaires qui pouvaient heurter la sérénité d'un mouvement ; mais ils se gardèrent de les effacer tout à fait. »

L'art n'existe pas sans la vie. « Or, l'illusion de la vie s'obtient dans notre art, dit Rodin, par le bon modelé et par le mouvement. Ces deux qualités sont comme le sang et le souffle de toutes les belles œuvres ». Je ne peux suivre le sculpteur dans ses démonstrations du mouvement artistique, ingénieuses et rigoureuses. Il y a là, notamment, un commentaire de l'*Embarquement pour Cythère* qui est savoureux et charmant ; il semble que l'on voit se mouvoir harmonieusement les figures du tableau et qu'on assiste à un spectacle vivant.

Rodin a sur le dessin et sur la couleur des idées nettes et claires, on pourrait dire définitives. « Il n'y a réellement ni beau style, ni beau dessin, ni belle couleur : il n'y a qu'une seule beauté, celle de la vérité qui se révèle ». Quant au métier de l'artiste, qui doit être sûr et ferme, il varie d'après les maîtres : « les moyens d'expression des génies diffèrent autant que leurs âmes mêmes, et l'on ne peut nullement dire que chez tels d'entre eux le dessin et le coloris soient meilleurs ou moins bons que chez d'autres. »

On prétend souvent que les artistes peuvent se passer d'intelligence : il suffit qu'ils sentent profondément et qu'ils expriment leur émotion. Rodin s'attache à démontrer la fausseté de cette idée. « Quand un bon sculpteur modèle une statue, quelle qu'elle soit, il faut d'abord qu'il en conçoive fortement le mouvement général ; il faut ensuite que, jusqu'à la fin de sa tâche, il maintienne énergiquement, dans la pleine lumière de sa conscience, son idée d'ensemble pour y ramener sans cesse et y relier étroitement les moindres détails de son œuvre. Et cela ne va pas sans un très rude effort de pensée ». Il ajoute plus loin : « Regardez les chefs-d'œuvre de l'art, toute leur beauté vient de la pensée, de l'intention que leurs auteurs ont cru deviner dans l'Univers ». Sans réprocher l'inspiration de l'artiste qui cherche ses sujets dans la littérature, Rodin pense qu'il vaut mieux pourtant que « les œuvres des peintres et des sculpteurs portent en elles-mêmes tout leur intérêt »

Le mystère dans l'art inspire à Rodin des paroles profondes et graves. C'est l'un des plus beaux chapitres du livre, et aussi l'un des plus émouvants. « Le mystère est comme l'atmosphère où baignent les très belles œuvres d'art, » dit-il.

Puis, voici l'un des parallèles les plus extraordinaires, les plus superbes qu'on ait jamais faits de l'antiquité et des temps modernes, de Phidias et de Michel-Ange. Jamais l'opposition des deux inspirations n'a été mieux dégagée. Ici le sculpteur se livre tout entier. Il passe sans efforts de la démonstration théorique aux idées les plus sublimes que lui inspirent les chefs-d'œuvre des deux plus grands sculpteurs de tous les temps. On l'écoute, on est véritablement suspendu à ses lèvres, et on le voit, on l'aperçoit formulant ses idées, les réalisant, leur donnant forme en les imprimant dans l'argile. Puis il nous entraîne à sa

suite devant les chefs-d'œuvre du Louvre, le *Péribœtos* de Praxitèle, la *Vénus de Milo*, la *Victoire de Samothrace*. Dans un autre chapitre intitulé « Ames de jadis, âmes d'aujourd'hui », Rodin parle de la ressemblance du modèle, prenant comme thème les bustes de Houdon au Louvre, ceux de Voltaire, Rousseau, Mirabeau, etc. Ce sont des pages d'une psychologie pénétrante, extraordinairement intense. L'artiste appelle les bustes « des mémoires », tant ils racontent et vivent !

Il faudrait encore parler de ce chapitre paradoxal, qui clôt le livre, où Rodin, Bourdelle, Despiau et Gsell devisent de « l'utilité de l'artiste ». Il faudrait rappeler les pages où l'auteur raconte une visite d'Anatole France au maître, et signaler mille autres choses curieuses qui s'agissent dans ce livre. Je n'ai pu qu'épingler au passage les paroles qui m'ont semblé les plus profondes.

Ajoutons que Rodin a choisi, pour illustrer ses opinions et ses idées, les plus glorieux chefs-d'œuvre de l'art, et que son livre, qui en contient les reproductions enchassées dans le texte, est lui-même un petit chef-d'œuvre de typographie. Et félicitons M. Paul Gsell d'avoir si pieusement et si agréablement recueilli la pensée du Maître.

FRANZ HELLENS

UN FAUX REMBRANDT

Après l'affaire du faux Cuyt, revendu plus cher que s'il eût été vrai lorsque les experts eurent constaté son défaut d'authenticité (1), une nouvelle histoire de faux tableau agite en ce moment la chronique artistique. Il s'agit, cette fois, d'un *Moulin* de Rembrandt payé deux millions et demi par un amateur de New-York, M. Henry C. Frick, et sur lequel celui-ci découvrit, en le débarrassant des couches de vernis qui l'encrassaient, la signature inattendue d'Hercules Seghers, peintre hollandais qui vécut de 1589 à 1650. Le tableau va-t-il, cette fois encore, valoir plus, faux, que s'il avait été peint par Rembrandt ? On peut en douter, Seghers n'ayant jamais été coté — tant s'en faut ! — à l'égal du maître de la *Ronde de Nuit*. Et pourtant ce *Moulin* n'est-il pas un chef-d'œuvre puisqu'un mécène n'a pas hésité à lui sacrifier la jouissance de cent mille francs de rente ?

Sans doute, Lord Lansdowne Boward, qui vendit le tableau à M. Frick, était-il convaincu de l'authenticité du tableau. Une gravure exécutée par Charles Turner, une autre gravure commencée par Mathieu et achevée par Dequevauviller, et qui toutes deux reproduisent le *Moulin* de Rembrandt, alors dans la galerie d'Orléans, devaient lui paraître une garantie certaine, corroborée au surplus par l'opinion de M. Bode.

Mais que reste-t-il de cette certitude en présence de la signature de Seghers ? Et n'est-on pas amené à croire, avec certains historiographes allemands, que la plupart des paysages attribués à Rembrandt ne sont pas de lui ? Le tableau n'est-il qu'une réplique de celui de la galerie d'Orléans ? Ou celui-ci n'était-il lui-même qu'une copie ? On s'y perd.

« Une fois de plus, dit à ce propos le spirituel chroniqueur du *Gil Blas*, M. Nozière, nous sommes amenés à conclure que les experts ne sont pas infailibles et que la vente des chefs-d'œuvre est sujette à de terribles surprises. Qu'il s'agisse d'un Rembrandt ou d'une petite gravure du dix-huitième siècle, le danger est le même, et le public naïf qui veut faire de bons placements est souvent abusé. Il y a des lois pour condamner les financiers

(1) Voir *l'Art moderne* du 9 juillet dernier.

véreux qui vendent du mauvais papier, qui majorent leurs affaires. De même il faudrait punir tous les marchands d'antiquités — et aussi les experts — qui attribuent trop légèrement un objet à un maître ou à une époque. Je sais qu'ils sont souvent de bonne foi. En tout cas, ils procéderaient avec plus de prudence s'ils savaient qu'ils risquent la prison. Nous verrions tout à coup sur le marché un moins grand nombre d'œuvres d'art qui nous viennent — paraît-il — du passé, et les artistes d'aujourd'hui trouveraient moins redoutable la concurrence des morts.

Il se forme aujourd'hui tant de ligues pour entraver la production des artistes. Ne pourrait-on en créer une qui les protégerait ? Je suis persuadé qu'elle recueillerait vite des adhésions, et sans doute les pouvoirs publics s'intéresseraient efficacement à cette lutte nécessaire contre le faux. »

O. M.

ENSEIGNEMENT ARTISTIQUE

Traité de composition décorative, par JOSEPH GAUTHIER et LOUIS CAPELLE (1).

Les manuels d'art abondent, ce qui prouve qu'aucun n'est complet et que ceux que l'on connaît ne paraissent pas répondre entièrement aux nécessités didactiques et aux directions nouvelles du goût.

Le traité de composition décorative que présentent au public les éditeurs Plon-Nourrit et C^{ie} est dû à la collaboration de deux spécialistes de l'enseignement. Il résume, dans un ordre méthodique, les trois stades que doit parcourir nécessairement l'artiste dans son travail de décoration originale. Dans une première partie, MM. Gauthier et Capelle étudient les sources éternelles de la documentation, la description des figures géométriques, l'analyse et l'interprétation de la fleur et de la faune, l'observation attentive de la figure humaine et du paysage décoratif, de tout ce qui, à un degré quelconque, peut inspirer un motif ornemental. Dans la seconde partie de leur livre, les auteurs révèlent la manière d'appliquer ces éléments naturels à des créations artistiques en les stylisant ; ils arrivent ainsi à fixer les lois essentielles de la composition décorative, ses procédés, ses ressources. Enfin ils étudient, dans une dernière partie, les diverses techniques d'ornementation dans les industries du fer, de la pierre, du marbre, du bois, du cuivre, du vitrail, de la mosaïque, de la céramique, de la broderie, etc.

Leur ouvrage forme donc une véritable encyclopédie à l'usage des élèves des Écoles d'art, des lycées et collèges, des simples amateurs, et elle s'appuie sur une illustration exceptionnellement riche, comprenant 865 figures dans le texte et 53 planches hors texte, dont une en couleur.

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Le troisième concert historique de musique wallonne a eu lieu jeudi devant une foule d'auditeurs attentifs et enthousiastes. Un Quatuor à cordes, composé de MM. Jacobs, Longue, Lambert et Pirard, prêtait son concours précieux et fut longuement applaudi après le quintette pour piano et cordes en *fa* mineur de César Franck. Ce fut là le morceau le plus fêté.

(1) Paris, librairie Plon-Nourrit et C^{ie}.

On avait entendu avant cela un quatuor de Fétis, des chansons de Soubre, Fauconnier et Radoux chantées par M^{lle} Das, et M^{lle} Jeanne Kufferath avait sur la harpe fait apprécier sa savante virtuosité dans deux airs de Godefroid. Bref, un très grand succès malgré la chaleur sénégalienne.

Chronique judiciaire des Arts.

« L'Angelus » de Millet.

Un commerçant parisien ayant reproduit sur des cartes postales *l'Angelus* de Millet modifié, se vit réclamer 20,000 francs de dommages-intérêts par un autre commerçant, éditeur de cartes semblables, qui se prétendait victime d'une contrefaçon.

Au cours des débats, l'un des fils de l'auteur de *l'Angelus*, M. Charles Millet, intervint et réclama à son profit le droit de veiller à ce que *l'Angelus* ne fût pas représenté dénaturé. M. Charles Millet conclut à ce qu'il fût fait défense aux deux commerçants de publier leurs reproductions, et le tribunal lui donna raison pour des motifs qu'approuveront tous les artistes.

« Attendu, dit le jugement, qu'il est de l'intérêt supérieur du génie humain que toute œuvre soit protégée et maintenue telle qu'elle est sortie de l'imagination de son auteur, puis transmise ainsi à la postérité, sans avoir à souffrir du fait d'hommes plus ou moins bien intentionnés à son égard, soit qu'ils obéissent à certaines modes passagères de l'esprit, soit qu'ils agissent en vue d'un certain lucre. »

Et attendu que *l'Angelus* a été maquillé et dénaturé par la reproduction, défense est faite aux deux commerçants, qui sont condamnés aux frais du procès, de « fabriquer, vendre ou mettre en vente des représentations de *l'Angelus* de Millet, et ce, sous une astreinte de 20 francs par chaque contravention ».

A propos de *l'Angelus*, sait-on qu'une légende veut que dans cette toile célèbre Millet peignit deux paysans pleurant un enfant mort, et non le recueillement dans le soir qui tombe? Cette interprétation est discutable. Mais ce qui est avéré — et ces détails ne sont pas très connus — c'est que le peintre s'inspira, pour peindre dans *l'Angelus* la paysanne en prières, de sa servante Adèle Moschner, qui vécut fort vieille, mariée à un cultivateur, et qui garda à Barbizon, jusqu'à ses derniers jours, le sobriquet de « la Mère l'Angelus ».

Quant au paysan que Millet a représenté debout, c'était un homme de peine de Barbizon appelé Mignot et qui a vécu jusqu'en ces dernières années. Le paysage dans lequel se déroule la scène est un coin de la plaine de Chailly, au lieu dit les Roches.

Achetée 1,800 francs par M. Van Praet, ministre de Belgique à Paris, par l'entremise d'Arthur Stevens, la toile passa plus tard dans la collection Wilson. A la vente de celle-ci, *l'Angelus* fut payé 160,000 francs par M. Secrétan. Il atteignit 553,000 francs à la mort de ce dernier et fut expédié en Amérique, d'où M. Chauchard le ramena à Paris après l'avoir acquis au prix de 800,000 francs.

PETITE CHRONIQUE

La Maison du Livre. — Elle a vécu. Un ukase du Ministre des Travaux publics a donné huit jours aux quarante-deux associations pour « déguerpir » volontairement, à défaut de quoi Monsieur l'huissier, au nom du Roi et du doux ministre, aurait opéré lui-même le déménagement des machines, mobiliers, collections. Aujourd'hui

d'hui les salles de la rue Villa Hermosa sont évacuées et les œuvres exposées sont dispersées, logeant les unes à la belle étoile, les autres dans des caves ou dans des greniers. Quant à l'œuvre elle-même, elle a vécu!

Pourtant la Belgique est un pays où le mécénat s'exerce officiellement sous le nom de « Ministère des Sciences et des Arts » et où les discours du Trône invitent la nation à développer les œuvres intellectuelles!

Administration, officialisme et œuvricide.

La collection Edmond Michotte, dont on attendait impatiemment depuis plusieurs années l'installation au Palais du Cinquantenaire, a enfin été inaugurée la semaine dernière. Artistes et amateurs pourront désormais jouir de la vue des belles estampes, des bronzes, des laques, des ivoires patiemment réunis par le collectionneur et dont l'ensemble, en offrant au public un instructif et attrayant aperçu de l'art nippon, apporte au Musée des arts décoratifs et industriels un considérable accroissement.

L'Exposition des Anciennes industries d'art tournaisiennes dépasse, par le nombre et la valeur des collections réunies, ce qu'on était en droit d'espérer d'une ville que ses fabriques de céramique et ses ateliers de tissage ont rendue particulièrement célèbre. La dinanderie locale, par exemple, y est représentée par des spécimens qui rivalisent avec les pièces fondues et ciselées par les artisans les plus renommés de Dinant et de Bouvignes. Initiés par ceux-ci au travail artistique du laiton, les Guillaume Lefebvre, les Michel Le Maire et autres spécialistes tournaisiens ne tardèrent pas à égaler leurs maîtres. Sortis d'apprentissage, ils créèrent à leur tour des œuvres originales d'une réelle beauté, — telle la cuve baptismale de Hal, — que leurs caractères différencient nettement de celles de Dinant.

L'Exposition de Tournai, entre autres résultats heureux, aura contribué à restituer à cette branche des anciennes industries du pays le rang qu'elle mérite d'occuper dans l'histoire de l'art wallon.

La XXVII^e Exposition annuelle des Beaux-Arts organisée par le Cercle artistique de Tournai aura lieu du 10 septembre au 2 octobre. Le délai pour les inscriptions sera clôturé le 10 août. Pour tous renseignements s'adresser au secrétaire du Cercle, rue des Carliers, 10, à Tournai.

En souvenir du maître défunt, M^{me} Charles Van der Stappen a fait don à la commune de Schaerbeek, pour son futur musée, des modèles de cinq œuvres monumentales de son mari : *l'Enseignement des Beaux-Arts*, groupe décoratif exécuté pour la façade du Musée de Bruxelles, *la Province d'Anvers* et *la Province de Liège*, statues commandées par l'Etat pour l'arcade du Palais du Cinquantenaire, la figure du *Monument Verwée* à Schaerbeek et le *Mémorial de Ch. Licot*, directeur de l'Ecole industrielle.

Elle a accompagné ce don de l'hommage d'une charmante statuette en bronze de M^{lle} Hélène Scholz, artiste autrichienne et ancienne élève de Van der Stappen, qui évoque avec une vérité saisissante la physionomie, la stature et le geste du sculpteur regretté. Le don de M^{me} Van der Stappen comprend en outre dix dessins du peintre Lehoux.

Nous avons annoncé que des propositions d'achat avaient été faites à un certain nombre d'artistes belges pour le Musée municipal de Barcelone à l'occasion de l'Exposition des Beaux-Arts de cette ville. En voici la liste : Alfred Delaunois, *Portrait psychologique*; Godefroid Devreese, ensemble de médailles; Paul Du Bois, Buste (bronze); P.-J. Dierckx, aquarelle; Auguste Oeffe, Portrait; Fr. Van Holder, *Symphonie en blanc*.

Diverses négociations se poursuivent en ce moment entre plusieurs de nos artistes et des collectionneurs espagnols. C'est à MM. Franz Courtens et Louis Gendebien qu'est due, on le sait, l'organisation du compartiment belge, sous les auspices et avec le concours du gouvernement.

Jeudi prochain, à 3 heures, M. Ernest Verlant, directeur général des Beaux-Arts, fera à l'Exposition des Arts anciens du Hainaut, à Charleroi, une conférence sur la *Contribution wallonne à la peinture du XV^e et du XVI^e siècles*.

Le V^e Salon de Peinture et de Sculpture organisé par le Cercle « Doe Stil Voort », s'est ouvert hier, samedi, au Musée moderne. Parmi les exposants : E. Baes, Cailleau, Cockx, Demets, English, Marten Melsen, Jakob Smits, Spanoghe, M. Tijtjat, Vermeersch, Wagmann et les sculpteurs Desmare, Gijzen, Lagae, Stoffyn, Voets, Wilterwulge.

De Paris :

L'exposition Ingres organisée en mai dernier afin de réunir les fonds nécessaires à exposer convenablement au Musée de Montauban les quatre mille dessins du maître restés depuis 1867 dans des cartons et les mille dessins d'artistes du XVIII^e et du XIX^e siècles que l'auteur de *l'âge d'or* légua à sa ville natale a réalisé plus de vingt-six mille francs de bénéfices nets.

Ce magnifique résultat permettra la prompte exécution du projet formé. Le Conseil municipal de Montauban et les commissions des Beaux-Arts compétentes ont ordonné les travaux nécessaires, et l'on compte pouvoir inaugurer l'an prochain le Musée Ingres au complet.

L'automobile et la littérature :

On a souvent écrit que les sports étaient ennemis de la littérature. Un fabricant de pneumatiques vient, dit *le Feu*, de faire cesser ce malentendu. Nous extrayons de son catalogue les renseignements suivants :

« *Commandes télégraphiques*. Pour les différents modes d'expédition, nous prions nos clients d'employer les termes conventionnels suivants : *Balzac*, expédier par la poste; *Béranger*, id. postal gare; *Corneille*, id. postal domicile; *Daudet*, id. grande vitesse gare; *Dumas*, id. grande vitesse domicile; *Maupassant*, id. petite vitesse gare; *Molière*, id. petite vitesse domicile; *Prévoist*, id. grande vitesse gare par exprès. »

Verlaine n'a écrit qu'un seul article de critique d'art. Ce fut une chronique sur la Décoration et l'Art industriel à l'Exposition de 1889. Il n'en possédait pas moins un sens critique aiguisé et un goût sûr, ainsi que l'exposent, dans une intéressante monographie du poète, MM. Cazals et Le Rouge. « Verlaine, s'il eût daigné, disent-ils, eût été aussi un excellent critique de la beauté plastique, et ses aperçus sur l'art étaient toujours ingénieux et justes. En peinture, ses admirations allaient surtout aux Italiens de la Renaissance. Dans ses *Epigrammes*, il a célébré les gracieuses adolescentes de Botticelli, et pourtant c'était un fervent de Michel-Ange, et il n'accordait à Raphaël qu'une louange très modérée. Il était épris des somptueux coloristes vénitiens aussi bien que des sombres espagnols ascétiques et féroces.

Il réservait une admiration spéciale à l'École française de Clouet à Poussin, et de Prudhon à Delacroix, sans omettre ce Watteau qui faisait ses délices, et qui eût été l'illustrateur tout désigné des *Romanes sans paroles* et des *Fêtes galantes*. Avec ses vastes facultés de compréhension, Verlaine ne dédaignait à peu près aucun artiste, à l'exception toutefois de Le Brun, le peintre des batailles d'Alexandre, de Bonnat et de quelques autres qu'il dénommait les « Monsieur Thiers de la peinture ».

Il avait un enthousiasme pour le talent de Félicien Rops, avec lequel il correspondait, et il goûtait en même temps Puvis de

Chavannes, Manet, Degas, Carrière, Willette, Aman-Jean et d'autres artistes intensifs.

En sculpture, il préférerait à tous « le robuste et mystique Rodin ».

On vient de retrouver en Angleterre des lettres inédites de Voltaire sur le procès qu'il soutint à Berlin en 1751 contre un israélite nommé Hirschell. C'est le professeur Stephenson qui les a actuellement en sa possession.

Un musicologue vient de faire, dans la *Revue historique*, une découverte assez inattendue : l'hymne national russe, le « Bojé Tara khrani » (Dieu sauve le Tsar) ne serait qu'un vulgaire plagiat. L'hymne fut composé sous le règne de Nicolas I^{er} par un compositeur amateur nommé Lwof, qui a laissé quelques morceaux pour piano et quatuor, dénués d'ailleurs de toute valeur artistique. Or, on prétend maintenant que la musique de l'hymne se retrouve entièrement dans un ancien choral hollandais qui se chante généralement à Pâques.

Lwof, qui avait voyagé et qui visita la Hollande, aurait donc simplement transcrit ce choral, inconnu avant lui en Russie. L'auteur de l'article en question publie le choral hollandais, qui est absolument identique à l'hymne russe. Cette découverte a fait grand bruit et, l'amour-propre patriotique s'en étant mêlé, la polémique est devenue passionnée. Lwof a trouvé des défenseurs qui affirment que le choral en question est d'origine très récente et que c'est l'auteur hollandais qui a plagié l'hymne russe tout à fait original.

Le critique musical du *Novoié Vremia* a écrit en Hollande afin d'obtenir des renseignements certains au sujet de ce choral; on lui répondit qu'il ne datait que de quelques années, mais d'autres critiques prétendent le contraire. La question reste ouverte.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas*

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres; c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Philippe Monnier (HUBERT KRAINS). — Un problème eyckien (L. MAETERLINCK). — Beaux livres : *la Maitresse servante; les Passionnés; le Village dans la Pinède; Effrois et Fantasmagories; Paris sous le second Empire* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — A propos des dentelles du legs Vermeersch (M. K. M.). — V^e Exposition du Cercle « Doe Stil Voort » (F. H.). — A la « National Gallery » (H. D. B.). — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — Ad. Samuel et Massé. — Petite Chronique.

PHILIPPE MONNIER

La Suisse française vient de perdre un de ses meilleurs écrivains. Comme Jules Renard, comme Charles Van Lerberghe, comme ses compatriotes les poètes Duchosal et Warnery, Philippe Monnier meurt en pleine maturité, à quarante-sept ans. Deux grands ouvrages sur l'Italie, *le Quattro Cento* et *Venise au XVIII^e siècle*, lui avaient fait une solide réputation d'érudit à l'étranger, où l'on connaissait un peu moins le poète et le conteur. Le succès des *Causeries Genevoises*, du *Livre de Blaise*, de *Mon Village*, qui fut grand en terre romande, n'avait pas encore eu ailleurs tout l'écho qu'il méritait. C'est que Monnier appartenait à la catégorie, de plus en plus rare, des écrivains qui font leur chemin sans bruit, qui travaillent pour eux seuls, dans leur coin, avec l'unique préoccupation de bien faire et sans souci de rien révolutionner. Philippe Monnier ne se soucia même pas de rien inventer. Il n'a guère parlé que de lui-même, des gens qu'il a coudoyés, de ses amis, du milieu où il a vécu, de Genève, de « son village ». Il manquait d'imagination créatrice. Par

contre, il fut un observateur incomparable et, même en prose, un délicieux poète. Il saisissait et fixait admirablement le geste caractéristique d'une silhouette entrevue; un beau paysage, un beau ciel, une belle œuvre le faisaient vibrer jusqu'au fond du cœur. Il exprimait ses admirations et ses enthousiasmes à mi-voix, avec des mots à lui, des tournures à lui, en une langue savoureuse, toujours châtiée et toujours pure. Ce n'était pas un grand écrivain, si la grandeur d'un écrivain se mesure à l'envolée de ses phrases et à l'étendue de ses œuvres. Ce fut un petit-maitre, si l'on veut, mais un grand petit-maitre, fort soucieux de perfection et qui travaillait surtout en profondeur.

Il avait passé beaucoup d'années à Florence, où il avait recueilli les éléments de son *Quattro Cento*, et il lui était resté dans l'âme un rayon du génie florentin. On retrouve dans ses livres la mesure, la sereine beauté, la grâce forte, la pensée fine et claire, le réalisme fidèle, le sentiment précis qui caractérisent les chefs-d'œuvre de la renaissance florentine. Il aimait aussi la vie un peu comme on l'aima à cette époque, où l'humanité reprenait conscience d'elle-même. Il l'aimait d'un cœur joyeux et toujours orienté vers l'espérance. Ses meilleurs ouvrages, *le Livre de Blaise*, *Mon Village*, ne sont pas des romans méthodiquement composés, ce sont de petits tableaux placés bout à bout, mais dont l'ensemble constitue une fresque qui possède sa signification et son unité. Un type passe, des enfants jouent, un homme travaille, un paysage apparaît, voici une église, voilà un cimetière, une pittoresque maison de campagne, un château. Tout cela croqué avec justesse, présenté avec art, sans effort apparent, et enveloppé de la plus exquise poésie. Il y ajoutait volontiers aussi un

brin de morale. Monnier n'aurait pas été genevois et calviniste si la vie morale l'avait laissé indifférent. Mais qu'on se rassure ! Sa morale n'est pas celle du pasteur Babel, dont Louis Dumur a buriné récemment un si noir portrait dans *l'École du dimanche*. Babel ne songe jamais qu'à l'enfer, tandis que Monnier nous montre toujours la porte du paradis, d'un paradis qui ressemble fortement aux Champs-Élysées. Sa morale rejoignait ainsi la poésie et se confondait le plus souvent avec elle.

Il vantait le devoir, il recommandait la soumission aux lois universelles, il nous invitait à nous connaître, il nous apprenait à voir autour de nous. Il exaltait toutes les fortes et robustes qualités qui constituent l'apanage de ce qu'on appelait jadis l'honnête homme. Il n'était pas, comme on voit, précisément dans le courant et prêchait de vieilles vertus. En réalité, il prêchait la pure sagesse. Nous marchons trop vite. Nous brûlons les étapes. Arrivistes et bovarystes insensés, nous parvenons au bout de la vie sans avoir vécu. Et nous constatons trop tard que ce n'est pas Nietzsche, mais Candide qui a raison, et qu'il faut cultiver son jardin.

Nul mieux que Monnier ne comprit cette vérité et ne sut la mettre en pratique. Dans le maquis confus des livres contemporains, qui ne reflètent le plus souvent que nos appétits, notre envie, nos colères, nos haines et nos vices, la petite œuvre de Philippe Monnier apparaît comme une fraîche et délicieuse oasis, où il est bon de se reposer et doux de rêver. Pour le passant ordinaire, le scarabée n'est qu'un insecte désagréable et sans intérêt, qu'on peut écraser sans scrupule. Pour les yeux attentifs et sympathiques d'un Fabre, c'est une intelligence et une âme, une petite merveille devant laquelle on reste pénétré d'admiration. De même, Philippe Monnier savait mettre en valeur, rendre intéressantes et admirables une foule de petites choses que l'homme frôle chaque jour et auxquelles, d'habitude, il ne fait guère attention. Il a dédaigné l'actualité pour se consacrer à ce qui ne meurt pas. Il n'y a rien d'éphémère dans son œuvre. Elle n'est pas vaste, mais elle est solide et parfaite et, après que beaucoup de gros volumes, écrits à la mode du jour et élevés jusqu'aux nues par une critique qui n'est pas toujours perspicace, seront tombés dans la poussière et dans l'oubli, *le Livre de Blaise et Mon village* garderont leur fraîcheur et leur poésie et continueront à faire les délices des gens de goût.

HUBERT KRAINS

UN PROBLÈME EYCKIEN

Comment se fait-il qu'aucune peinture absolument certaine, exécutée par Hubert van Eyck seul, ne nous soit parvenue ?

Les solutions les plus diverses et les plus ingénieuses ont été émises, mais selon nous la seule admissible serait qu'Hubert,

beaucoup plus âgé que son frère, travailla exclusivement à la détrempe. c'est-à-dire à l'eau. Ceci expliquerait la disparition presque complète de son œuvre, car on n'a guère d'exemples en Flandre qu'un tableau peint à la détrempe se soit conservé jusqu'à nos jours.

Comme nous l'avons dit dans le dernier numéro de la *Chronique des arts*, presque tous les historiens d'art admettent que c'est Jean van Eyck (et non pas Hubert) qui inventa, ou tout au moins perfectionna le secret de la peinture à l'huile, dont le moine Théophile donnait déjà la recette au XII^e siècle. Nous savons aussi que ce genre de peinture était couramment utilisé en Allemagne et surtout en pays flamand aux XIV^e et XV^e siècles pour l'enluminure des statues et des bannières (1).

Ce qui est non moins certain, c'est que le perfectionnement inventé par Jean fut très important, et nous en trouvons la preuve dans le fait que des artistes étrangers de valeur n'hésitèrent pas à entreprendre de longs et coûteux voyages pour essayer de surprendre en Flandre le secret de son merveilleux procédé. Vasari nous apprend, en effet, qu'Antonello de Messine ne fut pas seul à se rendre dans les Pays-Bas, mais que d'autres encore, notamment les Italiens Zanetto Bugato et Johannes de Justo, entreprirent le même voyage.

La date de l'invention de la peinture à l'huile nous est donnée d'une façon inexacte par Vasari et par van Mander, qui le copia. C'est à tort qu'ils la font remonter à 1410 car il n'existe aucune œuvre peinte à l'huile par les frères van Eyck antérieurement à 1426, année de la mort d'Hubert.

Nous savons, par contre, que Jean peignait encore à la détrempe après cette date.

Dans l'inventaire de Marguerite d'Autriche datant de 1516, nous voyons notamment que cette princesse possédait « une face d'une Portugaloise... faite de la main de Johannes qui est faite sans huelle (*sic*) et sur toile... » Or, cette *Portugaise*, qui disparut, comme toutes les peintures à la détrempe faites par les deux frères, dut être exécutée pendant ses voyages faits pour le duc de Bourgogne, c'est-à-dire après la mort d'Hubert van Eyck, à qui Jean survécut plus de quinze ans.

Nous avons dit que toutes les parties du retable de Gand ont été exécutées à la détrempe par Hubert, et notre opinion s'appuie non seulement sur la découverte tardive de Jean, mais aussi sur les témoignages concordants et dignes de foi d'auteurs flamands du XVI^e siècle. En décrivant le polyptique de *l'Adoration de l'Agneau*, tous affirment qu'une partie importante de la vaste composition manque. Et cela parce que, peinte à la détrempe, elle fut détruite par des peintres ignorants, qui voulurent laver ou nettoyer cette fragile peinture.

Voici la traduction de ce que dit van Varnewyck :

« La partie inférieure du retable était un *Enfer*, peint à la détrempe par le même Joannes van Eyck [c'est évidemment Hubert qu'on doit lire]. Quelques mauvais peintres, dit-on, ont voulu le laver ou nettoyer, mais leurs mains de veaux (*sic*) ont effacé cette peinture merveilleuse qui, avec le retable, aurait plus de valeur que tout l'or monnayé dont on aurait pu la couvrir. »

Van Mander dit la même chose en d'autres termes :

(1) D'après Vasari « Giotto peignait sur les murs, peignait à l'huile et peignait sur des panneaux » (*Comment. del Ghiberti*, t. I^{er}, p. xviii).

« Le panneau principal de l'*Adoration de l'Agneau* était posé sur un pied ou socle peint [prédelle?]. Cette peinture était à la colle ou à l'œuf; elle représentait un *Enfer*, où l'on voyait les damnés et ceux qui sont sous terre s'agenouiller devant le nom de Jésus ou de l'Agneau, mais en lavant ou en nettoyant cette œuvre, des peintres ignorants l'ont complètement effacée et anéantie. »

Comme on peut le constater par ce dernier paragraphe, il ne s'agit pas ici, comme on l'a cru d'abord, d'une prédelle rapportée, antérieure à l'époque d'Hubert, mais bien d'une partie peinte par le maître, nécessaire à l'œuvre, complétant à merveille le cycle grandiose imaginé par le plus grand et un des plus mystiques des peintres flamands.

Reste à expliquer comment la plus grande partie du retable nous fut conservée. C'est encore Vasari et van Mander qui nous en donneront la clef. Après avoir affirmé que Jean peignit longtemps à la détrempe et que « c'est grâce à ses nombreux tableaux faits à la colle ou au blanc d'œuf qu'il vit sa célébrité se répandre dans les contrées où parvinrent ses œuvres », il ajoute :

« D'après l'opinion admise, c'était (Jean) un homme instruit et versé dans les choses de l'art, étudiant les propriétés des couleurs et l'alchimie. Il en vint, de la sorte, à recouvrir ses peintures au blanc d'œuf et à la colle d'un enduit dans la composition duquel entrait une huile particulière, procédé qui obtint un grand succès à cause de l'éclat qu'il donnait aux œuvres. Beaucoup de peintres italiens avaient vainement cherché ce secret, échouant dans leurs tentatives par ignorance de la vraie méthode... »

Lorsque Vyt, seigneur de Pamele, chargea Jean van Eyck de terminer le polyptyque, cette œuvre devait être fort avancée, car déjà en 1424, c'est-à-dire deux ans avant la mort d'Hubert, les magistrats gantois étaient venus voir dans son atelier les parties terminées de son travail. Pour l'achever (vers 1432), Jean, alors en possession de la pratique de ses fameux secrets, dut commencer par fixer la détrempe grâce à son vernis spécial « qui donnait l'éclat à la peinture nouvelle » et permettait, par son imperméabilité, de reprendre à l'huile les parties non complètement achevées. Et c'est ainsi que cette peinture, dite à l'œuf ou à la colle, remaniée par Jean, a pris cet aspect de peinture à l'huile qui a pu tromper jusqu'ici les peintres et les savants spécialistes les plus réputés.

L. MAETERLINCK

BEAUX LIVRES

La Maîtresse servante, par MM. THARAUD. — **Les Passionnés**, par CAMILLE MAUCLAIR. — **Le Village dans la Pinède**, par GABRIEL MOUREY. — **Effrois et fantasmagories** de WELLS. — **Paris sous le second Empire**, par A.-B. NORTH-PEAL.

MM. Jérôme et Jean Tharaud viennent de signer un livre vraiment remarquable. Il y avait bien longtemps qu'on ne nous avait donné un roman provincial, rural, aussi puissant, aussi humain que *La Maîtresse servante* (1). L'audace du sujet est tellement tranquille, tellement pure, tellement insoupçonnable de toute

(1) JÉRÔME et JEAN THARAUD : *La Maîtresse servante*. Paris, Émile Paul.

arrière-pensée d'étonner ou de scandaliser que l'on se sent bien en face de la vie, de la vraie vie, et que l'on s'abandonne entièrement à la bonne foi de l'auteur. Quant à la manière dont c'est fait, rien à reprendre. C'est la perfection dans la sécheresse voulue. Le genre est essentiellement français : nous y avons des chefs-d'œuvre. Mais *La Maîtresse servante* est de taille à soutenir les plus terribles comparaisons. Avec une simplicité qui donne le frisson, une certitude psychologique inouïe, MM. Jérôme et Jean Tharaud expliquent les égoïsmes, les cruautés, comme aussi les soudains attendrissements de la vie campagnarde, que, entre parenthèses, ils décrivent aussi, excellemment, au point de vue pittoresque. Je ne conseillerais pas aux maniaques de traditionalisme et de nationalisme d'aider à la diffusion de ce livre pour faire aimer la vie provinciale française : elle y apparaît trop terrible. Mais comme elle y est aussi rigoureusement vraie, cette lecture est bienfaisante aux rares personnes dignes de la supporter, comme toutes les choses âpres, hautaines et réservées.

Chacun des contes qui composent le recueil de *Les Passionnés* (1), de M. Camille Mauclair est comme le résumé d'un drame, ou d'un roman. Ce ne sont pas des contes, au sens propre du mot, mais à la fois des cas psychologiques et des résumés d'existences morales. L'auteur saisit ces existences d'hommes et de femmes soumis à la domination amoureuse, au moment de la crise. Et, nous la décrivant, il nous suggère le passé qui l'a amenée. Les protagonistes de ces drames succincts, encore que fort bien situés à leur plan social et nullement abstraits, sont cependant délivrés de certaines nécessités qui les distrairaient trop de leur passion. Ils sont caractérisés par un certain sentiment de fatalisme qui les incline d'avance devant la douleur inhérente au fait même de vivre. Ce sont des mélancoliques, des insatisfaits, frères modernes, lointains mais authentiques, des héros plus romantiques et plus légendaires des *Clefs d'or*, de *La douceur de vieillir*.

C'est qu'en réalité rien n'est plus incorruptible dans l'esprit d'un écrivain que l'âme d'un poète lorsqu'elle s'y trouve. Et M. Camille Mauclair, malgré l'abondance et la variété de sa production critique, reste un poète, et ses rêves de musique et de sentiment n'ont pas changé.

Il est bien possible que je mette de la partialité à juger le livre de M. Gabriel Mourey, *Le Village dans la Pinède* (2), car j'ai connu, — un peu plus tard, mais tout de même avant qu'il se fût transformé — ce village, ce pays, qui ne ressemblent à aucun autre. Ayant moi-même essayé à la même époque (pure coïncidence) de décrire une autre portion de la Provence, je suis très frappé des différences, insaisissables pour d'autres, si nettes pour nous, qu'il y a entre ces deux régions, pourtant pas si distantes, et de l'art avec lequel M. Gabriel Mourey a décrit ces décors et ces gens, si minutieusement caractérisés. Critique d'art, érudit, M. Mourey ne peut pas éviter de se souvenir de la Grèce antique et de ses poètes, et de certains tableaux italiens, devant les paysages classiques des environs de Marseille. Des analogies profondes, impérieusement évidentes, l'y obligent d'ailleurs. Mais je le préfère encore dans ses études paysannes. Il a peint là une galerie de portraits naïfs absolument adorables, et pour moi profondément émouvants. Il faut lire ces pages attendries qui s'appellent : *Mion et Nini*,

(1) CAMILLE MAUCLAIR : *Les Passionnés*. Paris, Calmann-Lévy.

(2) GABRIEL MOUREY : *Le Village dans la Pinède (Mazargues)*. Paris, Mercure de France.

Denis le peintre, Joseph d'Armathie, Marius le maçon, Mathieu le pénitent noir, Baptistin Rouget, l'Idiot, les Dames de Bonneveine. Il faut remonter jusqu'à Paul Arène pour retrouver une aussi juste intuition de ce qu'est véritablement l'âme provençale, que si peu d'auteurs connaissent, et qu'il est si difficile de sugérer.

M. H.-G. Wells est un homme d'une telle valeur et ses plus distraites pensées sont tellement déjà des méditations que ses moindres contes méritent d'être lus. S'il n'y a pas dans *Effrois et fantasmagories* (1) un morceau aussi puissamment réfléchi, aussi dramatique et angoissant que *Un rêve d'Armageddon*, par exemple, dans *Douze histoires et un rêve*, on n'y trouve pas moins des récits de premier ordre, soit de terreur comme *le Cône*, soit d'humour familier comme *le Tracas de vivre*, cette page exquise, à la Mark Twain, soit d'ironie déchirante comme *Une fâcheuse histoire d'amour*, soit de fantastique comme *Sous le bistouri*, soit enfin de fumisme céleste (il n'y a pas d'autre expression) comme *Une vision du jugement dernier*.

Attaché-traducteur au Ministère de l'Intérieur, Anthony-B. North-Peal se trouvait aux premières loges pour observer la vie de *Paris sous le second Empire* (2). Anglais, il est impartial quoique séduit malgré tout par l'élégance et le sens du plaisir de cette époque, si calomniée et si charmante. Il y a bien des opinions bizarres, — par exemple celle qu'il professe sur Baudelaire, et qui est tout à fait ahurissante. Mais c'est quand il raconte des on-dit. Lorsqu'il a vu, c'est toujours avec justesse, avec finesse, avec esprit. Il y a dans cette correspondance un amas prodigieux d'anecdotes amusantes, dont quelques-unes exquises. M^{lle} Ève Paul-Margueritte l'a traduite avec la bonhomie, la verve et le mouvement qui convenaient, et ainsi l'a rendue d'une lecture doublement agréable.

FRANCIS DE MIOMANDRE

A propos des dentelles du legs Vermeersch.

Dans le don princier que fit cet avisé collectionneur aux Musées de Bruxelles, les dentelles sont en petit nombre. Elles consistent surtout en un excellent choix de grands ouvrages au filet ou au fil tiré du XVI^e et du XVII^e siècles. Ce genre d'ouvrages précéda la dentelle proprement dite, tout en conservant une grande vogue jusque bien avant dans le XVII^e siècle.

Il faut en parler, il faut aller les voir, d'abord parce qu'ils complètent la belle collection du Musée du Cinquantenaire, et aussi parce que nos contemporains s'autorisent vraiment un peu trop de ces ouvrages anciens pour suspendre à leurs fenêtres de sauvages et effroyables pans de linge dont nos aïeux, pourtant, n'eussent pas voulu pour couvre-lits.

Il faut voir les bonnes vieilles pièces du temps jadis pour se rendre compte du sérieux qu'apportaient nos ancêtres à ces « jeux de linge ». Les carrés de filet, entremêlés le plus souvent de petits carrés de toile qui en maintenaient plus rigoureusement

(1) H.-G. WELLS : *Effrois et fantasmagories*, traduit par HENRY -D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Paris, *Mercur de France*.

(2) ANTHONY.-B. NORTH-PEAL : *Paris sous le second Empire (les Femmes. La Mode. La Cour. 1864-1869)*; traduit par ÈVE PAUL-MARGUERITTE. Paris, Émile Paul.

les lignes, étaient combinés de façon à ce que l'ensemble fût harmonieux, fondu, pas criard. La toile était si ajourée qu'elle se confondait presque avec le filet.

Bien tirés sur un « double » de damas de ton moyen, les lourds couvre-lit, devants d'autel ou « voiles de carême » pouvaient avoir une certaine élégance décorative et paisible. Pourrions-nous en dire autant de ces mêmes ouvrages déformés et décomposés appendus à tous les genres de fenêtres indistinctement, sans égard pour les dimensions, le style ou les rapports de proportion existant entre les dites fenêtres et leur décoration ?

Comment les architectes qui ont voulu et ordonné les lignes d'une façade n'ont-ils pas indiqué, d'une façon générale au moins, le genre de rideau qui pourrait leur convenir ? Ces lignes blanches, dures, tranchantes, énormes, qui se voient de loin, mettent une barre opaque devant « ces yeux des maisons », qui deviennent des yeux bandés au lieu d'être des yeux voilés.

Nos bourgeois sans traditions s'imaginent volontiers qu'ils restent, ce faisant, dans la note ancienne ! Pour un peu, on suspendrait des couvre-lits aux fenêtres des châteaux historiques qui ne connurent jamais que les petits vitraux plombés, ou les vitres teintées du XVII^e siècle.

A Versailles, sous Louis XIV, quand les chambres à coucher donnaient sur une galerie, un paravent était nécessaire à la pudeur de nos grand'mères : et ce ne fut que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle qu'apparurent les rideaux légers tamisant la transparence des nouvelles vitres.

Le XIX^e siècle eut autre chose à faire que de se préoccuper de l'harmonie d'une façade. On le voit bien. On le voit encore, hélas ! C'est pourquoi le goût sobre et sévère du XVII^e siècle, les raffinements puérils et charmeurs du XVIII^e nous sont encore de si utiles leçons.

M. R. M.

V^e Exposition du Cercle « Doe Stil Voort ».

Ce sont, en effet, des travailleurs que les membres de ce cercle dont la devise modeste se traduit par ces mots : « Va tranquillement de l'avant ! » Le travail est leur qualité directrice, je n'oserais pas dire, cependant, l'effort. S'ils ne gaspillent pas leur temps, il ne faut pas leur demander plus. La méditation n'a pas encore produit chez eux l'œuvre attendue. Ils travaillent, et c'est assez.

Il s'en faut cependant que cette exposition manque d'intérêt. La participation d'un artiste tel que Jacob Smits suffit pour qu'on s'y arrête. Elle n'est pas copieuse, mais les tableaux que ce peintre expose sont de tout premier ordre. Toute la Campine silencieuse et saine est contenue dans ces quelques portraits d'enfants si joliment intitulés : *J. une fille campinoise moderne, Garçon qui rit, Sa petite sœur, Son petit frère, Pietje Boer*. Ce sont d'exquises figures de mioches, imprégnées de fraîche poésie, frottées de terreau, aux joues peintes au jus de fraise et de cerise, rieuses et d'une si claire santé ! Il y a surtout un portrait de fillette, au tablier bleu, pimpante et bien peignée, qui se détache sur un fond qui semble éclairé à la fois par les flammes de l'âtre et par les dernières lueurs du soleil. Smits, est-il nécessaire de le répéter, est un peintre de race et aussi un très émouvant observateur.

À côté de lui, on aime à s'arrêter aussi devant les compositions de Marten Nelsen. Moins peintre et moins poète, Nelsen possède les mêmes qualités d'observation. Sa *Porcherie* et ce curieux portrait, un peu caricatural, qu'il intitule *Jumeaux*, sont des tableaux savoureux où se ramassent certains traits caractéristiques et piquants de la race.

L'école de Termonde est bien représentée avec une petite toile charmante de M. Herman Broecker, *l'Épave*, pleine d'émotion recueillie, des paysages de M. A. Willems et quelques frustes études de M. Verdikt. Notons deux beaux paysages reposants de M. L. Spanoghe, *Matinée de novembre* et *l'Hiver*, et un tableau de M. H. Stiellemans, *la Lingère*, un morceau de couleur bien curieux, truculent, indiquant un tempérament porté aux coloris excessifs mais qui ne manque pas d'originalité. Les paysages hollandais de M. Poortenaar, tirés au cordeau, avec leurs ciels immenses et paisibles, sont également à remarquer. Le *Portrait* de M. E. Vermeersch prouve une fois de plus qu'avec un modèle fort laid on peut faire œuvre d'artiste.

La sculpture est convenablement représentée avec MM. Wttruwilgh et Schroevens notamment, dont on citera volontiers, du premier le puissant *Dernier effort*, du second le *Poète*, figure expressive et énergique. F. II.

A la « National Gallery ».

(Correspondance particulière de *l'Art moderne*)

Les grands musées de tableaux font tous successivement toilette neuve : ils se mettent à la dernière mode. Aux procédés anciens, d'ailleurs naïfs, qui consistaient à placer dans les panneaux le plus de toiles possible, à les accrocher au hasard des dimensions, jusqu'à la frise, pour gagner de la place, succède le placement méthodique, logique, artistique. Un goût plus raffiné, une éducation critique moins conventionnelle conduisaient de pair à cette innovation.

Il a fallu du temps pour réaliser une révolution de cette importance. Et combien de retardataires encore, surtout combien de demi-mesures !

La *National Gallery* a commencé il y a peu d'années le remaniement. Elle y procède progressivement, mais radicalement. Les tableaux sont admirablement mis en valeur ; ils ont de l'espace autour des cadres disposés sur une tenture de fond dont la nuance est bien choisie. Si tous ne sont pas à la cimaise, aucun ne dépasse l'angle des rayons visuels du spectateur. Quand on en superpose deux, c'est que leurs dimensions restreintes le permettent. Toute torsion désagréable est inutile pour voir parfaitement.

L'an dernier s'ouvraient les salles des Écoles italiennes. L'École toscane, avec ses panneaux de Michel-Ange, de Botticelli, d'Uccello, avait fait sensation. Précédemment, on avait placé les Primitifs flamands, ainsi que les Primitifs des Écoles allemandes. Nous nous souvenons de l'émerveillement que causa cet assemblage de richesses, cette accumulation de chefs-d'œuvre jadis disséminés, perdus dans l'ensemble, dépréciés par de malencontreux voisinages. Ce n'était cependant qu'un premier essai, dans des salles trop restreintes, au point qu'on y découvre encore la trace des traditions accumulatrices anciennes.

L'hiver dernier, on se cassait le nez devant de nombreuses cloisons qui dissimulaient les Écoles espagnole et hollandaise. Notre impatience de voir s'ouvrir les nouvelles salles se doublait même de l'agacement de cette installation provisoire d'une partie des chefs-d'œuvre, pêle-mêle sur des chevalets à contre-jour. Enfin, le supplice a pris fin. Les nouvelles salles viennent de s'ouvrir. Ce fut le don des conservateurs aux fêtes du Couronnement.

Nous venons de les parcourir, et l'impression générale première est que chaque arrangement nouveau dénote un progrès. C'est de mieux en mieux. Excellent présage, d'ailleurs, pour le classement de l'École flamande que l'on vient de commencer en même temps que celui de l'École anglaise.

La première réflexion qui vient à l'esprit, c'est une réflexion d'étonnement. Comment a-t-on réalisé ce tour de force de placer tous les tableaux — car nous ne croyons pas à une sélection, elle était faite déjà — dans des espaces à peu près équivalents à ceux d'autrefois, et cela en mettant toutes les grandes œuvres à la cimaise et avec beaucoup d'air autour des cadres ? On a adjoint,

il est vrai, à l'École espagnole la salle-couloir qui renfermait une partie de l'École française, puis une petite salle nouvelle qui forme comme la « Tribune » de l'École hollandaise.

Dans la salle espagnole nous retrouvons les vieilles connaissances. En belle place, d'abord, la *Femme au miroir*, cet admirable nu de Vélasquez, une des grandes acquisitions de ces dernières années et qui fut un moment contestée. Nous lisons sur les cartouches les noms de Murillo, de Zurbarán, de Morales, d'Alonzo Cano. Une nouvelle œuvre non encore étiquetée nous frappe. Ce sont sans doute des moines du Greco, ce peintre qui a pris depuis peu le premier rang et que la récente exposition particulière de Budapest a encore grandi. Les Goya sont un peu sacrifiés, le *Portrait de femme* surtout, qui se cache derrière la porte. La tenture de fond est une imitation de cuir doré, à dessin fouillé de vieil or, très terni.

Je viens de dire que j'ai reconnu des cartouches. Hélas ! C'est à peu près tout ce que j'ai pu voir des tableaux. Les œuvres des peintres espagnols sont presque toutes de grandes dimensions et de tonalité très noire. Il était onze heures du matin ; le temps était clair, ensoleillé ; or, tous les tableaux sont sous glace. Concluez. Au lieu d'une *Assomption de la Vierge*, je voyais, clairement miroité sur les fonds sombres, une théorie de misses anglaises et de docteurs allemands. En repassant deux heures plus tard, l'effet était un peu atténué grâce à l'orientation de la lumière, mais seulement atténué.

Loïn de ma pensée d'ajouter un chapitre à la discussion de la question des glaces, qui est pratiquement résolue. Mais il est certain qu'à Londres il faut trouver un correctif. Dans les salles suivantes, moins grandes, où les toiles sont, en général, plus claires de tonalité et de moindres dimensions, l'effet ne se produit pas avec le même inconvénient.

Nous passons dans la première salle hollandaise, et aussitôt éclate notre admiration, qui croîtra jusqu'à la fin de notre visite. Le panneau de fond du petit côté est occupé par les peintres de ville : les délicieux et consciencieux Berkheide, Van de Poelle, De Witte, Saenedan, Van de Weyde y sont groupés. Les grands panneaux sont consacrés l'un à Pieter de Hooghe, dont les quatre belles œuvres forment quatre centres entourés par les Steen, les Ad. Van Ostade, les Mieris, les Dou, etc. L'autre grand panneau est d'un côté occupé par les marinistes : Van de Capelle, Van de Velde, etc. ; de l'autre, par les peintres de scènes en plein air : paysages animés, combats, fêtes et kermesses de Wauvormans, J. Van Ostade, Molenaer et autres. Le petit panneau qui fait face aux peintres de ville est illuminé par la série des Nicolas Maes, entrecoupés par les Berchem. La tenture de fond est à dessin frappé de ton vert olive foncé. Les salles sont alternativement de ce ton et de vieil or, — alternance très reposante.

Avant de passer dans le grand salon qui suit, nous trouvons à droite un petit salonnet carré dont chaque panneau, tendu de couleur sombre, a reçu deux ou trois chefs-d'œuvre qui le font resplendir, — joyaux brillants sertis dans une monture de jais. Les dix tableaux de cette Tribune sont une quintessence de l'art hollandais délicat, des grands petits maîtres de l'École. Les trois Terborgh sont là : *le Chanteur* et *le Guitariste* de la collection Peel, *le Congrès de Mustrer* et *le Gentilhomme en pied* ; ensuite *la Joueuse de clavecin debout* et *la Joueuse de clavecin assise* de Jan Vermeer ; *le Marchand* de Th. de Keyzer ; un beau Heda ; enfin deux nouvelles venues de la galerie Salting : *la Joueuse de clavecin* et *la Jeune fille à la toilette* par Jacob Achtervelde, purs chefs-d'œuvre de vérité et de délicatesse.

En passant dans la salle voisine, de loin on voit resplendir sur la muraille de face les dix-sept Rembrandt de la collection ! Dix-sept œuvres de premier ordre, caractéristiques de toutes les manières, de toutes les époques du peintre. Personne n'ignore ces tableaux, que la photographie et tous les procédés de gravure ont répandus partout, mais leur groupement forme un spectacle émouvant qui vaut le voyage. Ce panneau évoque avec un frémissement de vie l'œuvre entier du géant de la peinture.

La paroi de gauche est occupée par les toiles de grande dimension des paysagistes et des animaliers. De Koninck, Van der Meer, De Potter, Van Goyen forment centre, séparés par les portraitistes : Hondflorst, Van der Vliet, Ravenstein et les autres.

La dernière salle n'est pas moins brillante. Le mur de fond est occupé par les quinze Jacob Ruysdael ; au milieu le *Flat wooden country*, cette œuvre poétique de même inspiration que le célèbre paysage du Maurits huys mais de proportions beaucoup plus grandes, avec le même éclairage rasant les champs dorés qui s'étendent entre l'avant-plan boisé et l'horizon brumeux. Faisant face aux Ruysdael, six grands Hobbema ! Comme un pendule électrique chaque fois que le contact le charge d'électricité de même nom, on est là rejeté indéfiniment d'un panneau vers l'autre, de Ruysdael à Hobbema, de Hobbema vers Ruysdael. Les maîtres Cuyp et Frans Hals se font vis-à-vis sur les grands panneaux, le premier représenté par dix œuvres : portraits, paysages, animaux, marine, et le second par une série de portraits entourant un grand portrait de famille.

Dans cette rapide promenade à travers la partie nouvellement installée de la *National Gallery*, nous n'avons pas songé à décrire les chefs-d'œuvre universellement connus, à évoquer leur souvenir en les groupant ainsi que le firent les conservateurs du Musée. Sensiblement plus intense est devenue l'émotion que nous avons éprouvée devant ces tableaux que nous avions déjà vus vingt fois. Et nous conseillons le pèlerinage de Londres à tous ceux qui veulent se rendre compte de l'influence d'un arrangement de musée et par conséquent de la nécessité de procéder partout à cette opération, quels que soient les sacrifices à faire. L'impression d'art n'est complète que si les œuvres sont produites comme il convient qu'elles le soient. Il n'y a pas assez de preuves à fournir de cette vérité.

H. D. B.

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Jeudi dernier, conférence d'Ernest Verlant sur : la Contribution wallonne à la peinture des xv^e et xvii^e siècles.

Conférencier ne cherchant pas d'effets, parlant sobrement, nettement, M. Ernest Verlant développe des aperçus souvent personnels, toujours très scientifiquement établis. C'est un cours plutôt qu'une conférence. Nul ne songerait à s'en plaindre, parmi ceux qui étudient l'histoire de l'art.

Quelques-unes des opinions émises : « Les écoles artistiques naissent et prospèrent dans les étapes du commerce ». Si le pays flamand reçut, accueillit de nombreux peintres célèbres, peu naquirent chez lui, aucun à Bruges par exemple. Et si le pays wallon produisit des peintres célèbres, ce fut loin de leur terroir d'origine qu'ils se développèrent.

Le volume des conférences données à l'Exposition de Charleroi (2 fr., Van Oest et C^{ie}, 16, place du Musée, Bruxelles) contient celle de M. Verlant. On la lira avec le plus grand profit : un bref compte rendu ne pourrait que la déflorer.

G.-A.-D.

AD. SAMUEL ET MASSÉ

Dans ses *Confidences d'une Ouvreuse*, Willy cite une amusante anecdote racontée par un ancien Prix de Rome, M. Henri Maréchal, et dont le héros fut le compositeur belge Adolphe Samuel, alors à ses débuts.

C'était aux environs de 1849. Victor Massé, le futur auteur des *Noces de Jeannette*, musardait à la Villa Médicis, sans songer le moins du monde à expédier à Paris « l'envoi » que lui imposait sa qualité de pensionnaire de l'Académie. Sourd aux remontrances de l'Institut, il s'obstinait dans un silence persistant.

« Pas d'envois, pas la moindre copie de quelque psaume, trésor de contrepoint exhumé de la poussière vaticane ! Cela ne pouvait durer. Une lettre sévère arriva au Directeur de l'Académie ; il fallait un envoi dans les huit jours ou la pension était retirée. Que faire ? Massé n'avait rien de terminé, et le temps lui manquait pour entreprendre un ouvrage nouveau, même de courtes dimensions.

Un sauveur surgit dans la personne d'Ad. Samuel, jeune musicien belge, pensionnaire de son pays, alors fort ami de Massé, et

qui, longtemps, dirigea l'un des grands conservatoires de la Belgique.

Le petit Belge comprit l'embarras de son condisciple français. Il venait d'achever la composition d'une grande symphonie qu'il se disposait à expédier à l'Académie Royale de Bruxelles, et spontanément, il proposa à Massé de la recopier et de l'envoyer à l'Académie Royale de Paris. Qui diable songerait dans les deux pays à rechercher le lien étroit de parenté de deux œuvres... qui n'en faisaient qu'une ? Et comme il n'avait guère le choix des moyens, Massé accepta.

Au bout de quatre jours, la symphonie d'Ad. Samuel était recopiée par Massé, cousue, brochée, cachetée de rouge et en route pour Paris, tandis que l'original prenait le chemin de Bruxelles.

Chez nous, la partition fut l'objet d'un rapport plein d'éloges sur les aptitudes éminemment symphoniques du futur auteur des *Noces de Jeannette*, de *Galathée*, des *Saisons*, de *Paul et Virginie*, etc. En Belgique, l'austère Fétis constata des écarts regrettables dans l'ordonnance générale, des témérités inouïes dans l'instrumentation ; une péroraison fulminante flétrissait enfin des tendances extravagantes, excommuniant le malheureux auteur de pareille abomination ! »

PETITE CHRONIQUE

Une toile importante d'Emile Claus, *la Rosée*, très remarquable dans la section belge de l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Rome, vient d'être acquise par le gouvernement italien.

S. M. la Reine Mère et divers collectionneurs ont fait l'acquisition de plusieurs œuvres dans le Pavillon belge.

Le Musée de Dusseldorf vient d'acquiescer une aquarelle de M. Valter Vaes, *les Lampes d'argent*, exposée dans la Section internationale de l'Exposition des Beaux-Arts actuellement ouverte dans cette ville. Des œuvres de MM. Henri Cassiers et Maurice Hagemans ont, au même Salon, été acquises par des particuliers.

A la vente Maurice Kahn, le musée de Bruxelles a, dit *la Chronique*, acquis une charmante toile de Gonzalès Coques, intitulée *le Duo*. Il l'a payée 73,000 francs. C'est un prix, mais il l'eût payée bien plus cher, si un amateur américain avait examiné le « chevron accompagné de trois roses » qui décore la cheminée placée derrière les musiciens. Ce sont les armes d'une vieille famille flamande, les van Roseveldt, qui ont transmis leur nom, à peine anglicisé, à l'ancien président des Etats-Unis. Sans cette inadvertance, *le Duo* serait peut-être au musée de New-York. Il fait très bonne figure dans celui de Bruxelles qui ne possédait jusqu'à présent qu'une seule œuvre de Coques, un portrait peint sur cuivre.

Nous avons dit la semaine dernière ce que nous pensions des dinanderies tournaisiennes révélées par l'Exposition de Tournai et souligné leur beauté. L'orfèvrerie tournaisienne ne le cède aux cuivres ni en abondance ni en richesse.

Tournai compte parmi ses évêques saint Éloi, patron des orfèvres ; aussi, sans vouloir donner une importance particulière à la trouvaille faite dans cette cité du tombeau de Childéric et des bijoux que renfermait la tombe du roi franc, ni même sans vouloir attribuer à un atelier tournaisien la chasse de saint Eleuthère, un des plus splendides bijoux de l'orfèvrerie du moyen-âge, il faut reconnaître que cette ville fut de tous temps un centre réputé de fabrication d'objets en métaux précieux.

Certes, les guerres et les convulsions sociales ont anéanti beaucoup de chefs-d'œuvre de nos artistes médiévaux ; mais Tournai est encore, sous ce rapport, une ville des plus riches et des mieux partagées. C'est par centaines que se comptent, à la Halle aux Draps, calices, ciboires, monstrances, reliquaires, d'un style toujours sobre, d'une beauté toujours renouvelée ; c'est par centaines également que s'alignent les objets d'orfèvrerie civile d'où émerge une admirable soupière d'argent, œuvre de Lefebvre-Caters, et propriété de M^{me} la comtesse de Merode.

Les orfèvres tournaisiens ont fait aussi de l'art pur : les croix, les statues en argent massif des Volcart, des de la Derrière l'at-testent, et l'élégante *Vierge* de Ghislain Sailli frappe d'admiration les visiteurs.

Jeudi prochain, à 3 heures, M. Maurice des Ombiaux fera à l'Exposition des Arts anciens du Hainaut, à Charleroi, une conférence sur la sculpture wallonne « des Ymaigiers à Victor Rousseau. »

On organise à Anvers pour le 23 août une manifestation en l'honneur de Teniers, qui fonda l'Académie des Beaux-Arts de cette ville. Le corps professoral de l'Académie et un grand nombre de sociétés se réuniront devant la statue de Teniers, au Parc, où des discours seront prononcés.

Le théâtre de la Monnaie annonce sa réouverture pour le 5 ou le 6 septembre. Le spectacle se composera de *Louise*, sous la direction de M. Otto Lohse.

On nous prie d'annoncer pour la saison prochaine une série de quatre concerts classiques à la salle de la Grande Harmonie. Les solistes seront : Fritz Kreisler, Suzanne Godenne, Jacques Thibaud et le Quatuor Sevcik de Prague. On peut s'inscrire dès à présent à la maison Schott, 28, Coudenberg.

M. Maurice Maeterlinck a écrit, l'hiver dernier, une cinquantaine de pages sur la mort. Sans bruit, avec la discrétion qui sied à l'œuvre d'un sage, le *Figaro* en a demandé l'insertion. Ni parade, ni préliminaires : la publication s'est faite avec le recueillement qu'appelèrent un tel homme et un tel sujet.

La philosophie de M. Maeterlinck, atténuée, comme enveloppée des brumes de Flandre, est toute mélancolie et résignation. Cet écrivain aime la mort et lui sourit. « Qui de nous souhaiterait descendre en un monde qui ne lui apprendra que peu de chose, s'il ne savait qu'il est nécessaire d'y entrer pour être à même d'en sortir et d'en apprendre davantage ? Le meilleur de la vie, c'est qu'elle nous prépare à cette heure ; c'est qu'elle est l'unique chemin qui nous mène à l'issue féerique et, dans cet incomparable mystère où malheurs et souffrances ne seront plus possibles, puisque nous aurons perdu l'organe qui les élaborait ; où le pire qui nous puisse advenir, c'est le sommeil sans rêves que nous comptons au nombre des plus grands bienfaits de la terre, où enfin il est presque inimaginable qu'une pensée ne survive pour se mêler à la substance de l'univers ; c'est-à-dire à l'infini qui, s'il n'est pas une mer d'indifférence, ne saurait être qu'un océan de joie. »

Cette publication de pensées graves sur la mort dans un quotidien bruisant de la vie parisienne, n'est-ce pas, dit le *Gil Blas*, une assez jolie chose — et bien française ?

Sur l'initiative de MM. Hector Fleischmann et Maurice Dubois, un comité vient de se constituer pour élever à Victor Hugo, chantre de l'Épopée, un monument sur le champ de bataille de Waterloo. Le terrain vient d'être acquis et les travaux commenceront de manière à pouvoir inaugurer le monument en juin 1912, au 97^e anniversaire de la tragique journée du 18 juin 1815.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

On a inauguré la semaine passée à Trie-Château un monument à Jean-Jacques Rousseau en souvenir du séjour qu'y fit le philosophe en 1767. Le monument, adossé à la mairie, est dû au ciseau du sculpteur Henri Greber. On y voit la Vérité, nue et tenant un miroir dans sa main qu'elle élève, assise sur la margelle du puits qui lui sert de demeure — et dans un coin, Rousseau, à sa table, semble en recevoir l'inspiration.

L'ancien directeur du Manhattan Opera de New-York fait construire à Londres une nouvelle salle de spectacles qui s'achève avec une rapidité tout américaine. Il sera, dit-on, inauguré dès le 11 novembre prochain.

La première saison durera cinq mois. On donnera cinq représentations par semaine. Au cours de la première année, il n'y aura très probablement au programme du London Opera House que des représentations d'œuvres françaises et italiennes. Ce programme réunit les œuvres suivantes : *Quo Vadis? Thäis, le Jongleur de Notre-Dame, Don Quichotte, Werther, Manon, Hérodiade, Faust, Roméo et Juliette, le Prophète, Lakmé, les Contes d'Hoffmann, les Huguenots, la Navarraise*, qui seront joués en français ; *le Trouvère, Siberia, la Favorite, Lucie de Lammermoor, Rigoletto, la Traviata, le Barbier de Séville, Aïda, André Chénier, Carmen*, que l'on jouera en italien.

Citons parmi les principaux artistes qui se feront applaudir au nouvel Opéra M^{me} Lina Cavalieri, M^{lle} Vallandri et M. Maurice Renaud.

On a découvert à Rome, à la Bibliothèque de l'Académie de Sainte-Cécile, le manuscrit d'un hymne à Rome dû à Liszt. Ce manuscrit a pour titre *Roma Nobilis* ! Liszt l'avait écrit pendant le séjour qu'il fit à la villa Adriana, à Tivoli, peu de temps avant sa mort.

Cette heureuse découverte ne peut manquer de susciter une grande curiosité parmi les musiciens et les admirateurs de Liszt.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la Collection des Grands Artistes des Pays-Bas

GÉRARD TERBORCH

PAR FRANZ HELLENS.

Terborch doit être considéré, après Vermeer de Delft, comme, l'un des premiers parmi les petits maîtres hollandais, auxquels le public, de nos jours, a rendu toute sa faveur. Il s'est essayé, avec une maîtrise égale au portrait et au tableau d'histoire, mais c'est surtout comme peintre d'intérieur, comme « intimiste » qu'il excelle.

L'étude de FRANZ HELLENS constitue non seulement la biographie de l'artiste et le commentaire de ses œuvres : c'est en même temps un « essai » sur l'art hollandais au XVII^e siècle et l'ambiance de cet art. Cette étude est suivie d'un catalogue de l'œuvre de Terborch.

Un beau volume, petit in-8^o, de 140 pages de texte et de 32 planches hors-texte, en typographie.

Prix : broché, fr. 3.50 ; relié en un élégant cartonnage anglais, fr. 4.50.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



Mlle M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARNÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

250, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an fr.	12,00	Un an fr.	15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

« Lettres volées » (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'affaire des « Danseuses » (OCTAVE MAUS). — « Parsifal » à Bayreuth (PIERRE DE BRÉVILLE). — Interprètes. — Le Congrès archéologique de Malines. — Publications d'art : *Anthologie d'Art français au XIX^e siècle*; *Anthologie d'Art*; *Botticelli*; *De la Laideur dans l'Art* (FRANZ HELENS). — Au Salon d'Arts anciens du Hainaut. — Chronique judiciaire des Arts : *Flaubert et la justice allemande*. — Nécrologie : *Jozef Israëls* (O. M.). — Petite Chronique.

« LETTRES VOLÉES »

Plus on lit, moins les livres vous paraissent nouveaux ; moins on a de surprises, plus on devient difficile. Si vous ajoutez à cela l'encombrement chaque jour accru du papier imprimé, reconnaissez qu'un critique littéraire est une sorte de victime surmenée, affolée et dont on s'étonne qu'il garde encore quelque jugement. Aussi lorsqu'on se trouve tout à coup en présence d'une œuvre qui vous frappe et vous étonne dès les premières pages, on peut être sûr que c'est bien, quitte à vérifier ensuite.

C'est ce qui m'est arrivé pour le roman que vient de publier M. Robert d'Humières. Je l'ai lu d'un bout à l'autre, en une nuit, empoigné, ému, entraîné, et je crois bien que c'est un chef-d'œuvre, de la lignée de *Peints par eux-mêmes* et des *Liaisons dangereuses*, mais beaucoup plus fort, plus artiste que du Paul Hervieu, et presque égal à Laelos lui-même.

Raconter cette histoire ? Bien difficile. Un résumé ne peut que donner une impression tellement sommaire d'une aventure aussi complexe et dont le plus grand mérite consiste dans le mouvement même que l'auteur

imprime aux événements, dans l'enchevêtrement dont il les lie, dans le commentaire donné par les personnages eux-mêmes aux fatalités dont ils sont les ordonnateurs ou les victimes. Le procédé adopté est celui du roman par lettres, le plus facile de tous pour les écrivains inexpérimentés, le plus riche et le plus subtil pour les forts. Interprétées par les héros d'un drame au moment même ou à peu près qu'elles arrivent, les péripéties s'en déroulent ainsi sur le plan de l'allusion et nous touchent d'autant plus que nous en saisissons pour ainsi dire l'effet sur une âme humaine. Partant, nous n'assistons pas précisément à des événements, mais à des émotions.

M. Robert d'Humières est passé maître dans cet art de vous faire éprouver la qualité pathétique des faits que son ingéniosité assembla, à tel point qu'il semble vraiment n'avoir rien inventé, mais comme simplement trouvé le dossier complet d'une terrible affaire passionnelle. Analogie qui dut le frapper lui-même, puisqu'il donna à son œuvre le titre étrange et significatif de *Lettres volées* (1).

La marquise de Glamour, femme de haute race, à demi aventurière et maîtresse d'Édouard Knupf, juif converti, banquier puissant, pour resserrer l'alliance toute d'affaires qui l'attache depuis longtemps à cet homme, d'ailleurs par elle méprisé, a consenti à l'aider dans une entreprise délicate : le mariage de la fille de Knupf, Jesusa, avec le fils d'une de ses amies à elle, Robert de Kérolim. Le R. P. Truc, S. J., est chargé d'aplanir les difficultés religieuses et mondaines.

(1) ROBERT D'HUMIÈRES : *Lettres volées*, roman d'aujourd'hui. Paris. Félix Juven.

Or, dès les premières entrevues, c'est d'elle, la marquise de Glamour, que le jeune gentilhomme tombe amoureux. Pour la première fois de sa vie touchée par cette passion, enfin désintéressée, jeune, intacte, l'aventurière décide d'y céder : sans pour cela abandonner sa combinaison matrimoniale du succès de quoi dépend une autre combinaison, autrement vitale : le journal *La France unie* que son autre amant (resté ami), le comte de Breuil-Lavaur, fonde de concert avec Knupf, puissant commanditaire.

Autoritaire, souveraine, elle prend donc en mains les rênes de l'aventure, marie son jeune amant à Jesusa et le lui reprend aussitôt. Mais, en se mettant ainsi en contradiction avec les préjugés d'une société à qui elle doit tout, elle va perdre sa complicité. Ce que lui font sentir et le P. Truc, qui se met à la chasse du jeune homme en fuite, et son amant exaspéré.

Je passe des épisodes, d'ailleurs très bien reliés à l'action centrale : l'intrigue matrimoniale de Jean Knupf, le fils du banquier, avec une Altesse royale dans la purée, les négociations bizarres autour d'un certain collier de famille appartenant à cette Altesse, etc., pour en venir à la fin, brusque, tragique : la mort de Robert de Kérolim dans un guet-apens où Knupf avait attiré la marquise et où Jesusa s'était rendue à sa place. Et l'histoire s'achève dans la folie et le sang, avec une perspective encore plus triste sur des affaires que l'on reprendra, aussitôt, malgré les haines et les blessures mal fermées, parce qu'une société ainsi composée, et somme toute flottant sans racines à la surface d'une nation, ne peut subsister qu'en faisant « des affaires. »

Et c'est peut-être, quoique non exprimée, la moralité de cette histoire épouvantable, une des plus osées, des plus cruelles, des plus sauvages que j'aie jamais lues et qui classent d'emblée M. Robert d'Humières parmi les premiers romanciers de son temps.

Encore une fois ce résumé n'est rien, ne signifie rien. Ce qu'il faudrait suggérer, c'est le talent dépensé prodigement, à chaque page ; c'est l'art avec lequel sont nuancées les paroles de chacun de ces personnages. Toutes les forces : naturelles, ethniques, sociales, éducatrices, qui les composent, trouvent une expression dans les aveux de leurs lettres. Pour ne prendre qu'un personnage, par exemple celui de Jesusa : petit être compliqué s'il en fut, fille d'un juif et d'une juive convertis, convertie elle-même, réaliste, blagueuse, ironique, avertie (mais avertie comme une jeune fille moderne, c'est-à-dire misérablement, sans défense réelle), mal élevée mais sensible, dévouée, marquée d'avance pour l'amour unique et fidèle. Tout cela est dosé avec une justesse de proportions étonnante.

Quelle jolie création M. d'Humières a faite là ! Éprise soudain du fiancé qu'on lui a choisi et qu'elle

sait, hélas ! aussitôt, amoureux puis amant de la propre maîtresse de son père à elle, amoureuse follement de son mari distrait et infidèle, elle est tout de suite désemparée devant la difficulté de son rôle. Ici le talent de M. Robert d'Humières touche à l'extraordinaire. Au fur et à mesure que l'action se précipite, tout ce qu'il y avait de jeune fille, de gouailleur et de frais dans Jesusa se dessèche, tombe comme le duvet d'un fruit meurtri. Il ne reste, et graduellement, que la douleur. Mais une douleur tellement compliquée, tellement insoluble que l'on voudrait pour tout au monde un dénouement, fût-il tragique, mais un dénouement à cette aventure sans issue. Car, héroïque, Jesusa a décidé qu'elle laisserait son mari libre, mais elle ne peut tout de même pas se priver de son amitié. Alors, elle cherche l'attitude juste, mais quoi qu'elle fasse, et quoi que son tact de fille sensible lui dicte, elle se croit condamnée à se tromper, elle guette dans sa propre conduite la faute de goût, l'insistance, la hâte, l'erreur subtile qui se glisse partout, trahit ses intentions les plus ingénues : maladivement elle attribue tout cela à sa qualité de parvenue, de petite juive, et ne fait que souffrir davantage de sentir que sa rivale triomphe ainsi, de loin, de tant de défaites inconnues. Nature noble et belle, la seule peut-être avec celle de Robert de Kérolim, Jesusa traverse ainsi l'enfer d'une vie morale qui n'est qu'un long supplice, à la recherche d'un amour inatteignable. Et plus l'on s'ingénie à lui ramener l'homme aimé, plus sa délicatesse se rétracte, amèrement triste d'avance de ne le devoir qu'à la fatigue de la vie...

Admirable aussi, dans un tout autre genre, le personnage de la Marquise de Glamour. Jamais peut-être un romancier n'a fait avec plus de justesse parler et agir un être de race, malgré toutes les vilénies consenties, malgré même (ce qui est autrement difficile) les opinions enfantinement lyriques qu'elle professe parfois. Car, plein de mesure, M. Robert d'Humières ne l'a pas construite toute d'une venue, cette héroïne farouche. Il n'a pas craint d'y faire entrer les éléments les plus contradictoires, par exemple des idées sur l'amour dignes d'une bourgeoise bas-bleu. Mais aucune faiblesse n'empêche cette femme d'intrigues de demeurer assez lucide et présente pour les toutes diriger, et avec quel mépris tranquille, inexprimé même ! Sa dernière lettre est, à ce point de vue, impressionnante.

Avec quelques nuances de beauté, d'insolence et de perversité en plus, on pourrait dire d'elle ce que le snob Jean Knupf, ébloui, dit de la douairière de Kérolim, de la distinction de qui ce parvenu raffiné cherche en vain la formule :

« Ah ! disons-le, nous en avons soupé de l'intelligence, du « bon goût », de l'esprit et du Beau. Jeux de parvenus que tout cela. On finit par trouver les idées pédantes, l'esprit vulgaire.

le sens critique bon pour les marchands de tableaux et l'art pour les dindes prétentieuses ou les esthètes ligards de la bourgeoisie cossue. Tout cela est dépassé par ces gens simples, de mine effacée, pas jolis, étioles, qui, inconsciemment, sans savoir seulement le nom de leur premier ancêtre ni le nombre de leurs quartiers, ont réalisé une conception d'élégance sobre, dépouillée, exquise, arôme à peine discernable encore d'une civilisation évaporée et qu'on ne recommencera plus.

Je souhaite que l'on trouve à lire ce livre le même plaisir âpre et grave, un peu épouvanté, que j'y ai pris. Et je ne crois pas qu'on m'accuse d'avoir rien exagéré.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'AFFAIRE DES « DANSEUSES »

Parmi les acquisitions faites par le gouvernement à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Bruxelles figure un délicieux tableau de Forain. *Danseuses*, exposé dans le salon d'honneur de la section française et qui fut justement admiré par tous les visiteurs. Ce tableau a été refusé — *refusé*, vous lisez bien ! — par la Commission directrice des musées, qui ne l'a pas jugé digne d'entrer dans les collections de l'État !

Cette nouvelle nous a paru si invraisemblable que nous n'avons tout d'abord pas voulu y croire. Renseignements pris, elle est authentique. Bannies du Musée de Bruxelles, les *Danseuses* de Forain attendent, dans les bureaux du ministère, qu'il soit statué sur leur sort. Quelque musée de province bénéficiera sans doute de la bévue qui soustrait au Musée de Bruxelles, où les belles œuvres d'artistes étrangers sont clair-semées, une composition très caractéristique d'un des peintres français les plus personnels et les plus expressifs de notre temps.

Ce dernier n'est, bien entendu, pas atteint par la décision de la Commission. Son art, qui allie l'âpreté de l'observation à la puissance du style, est tenu en trop haute estime pour que sa renommée en souffre le moins du monde. Mais l'aventure est fâcheuse pour les administrateurs du Musée, qu'elle ridiculise. Souhaitons que sur l'initiative du ministre, dont le goût et l'esprit éclairé se sont révélés en de plus récents achats, le collège des conservateurs (ah ! combien l'expression est juste !) revienne sur son vote malencontreux et répare l'injustice qui irrite tous les artistes. Rien ne l'en empêche, tout jugement inique pouvant être révisé par ceux qui l'ont rendu. Et nous serons heureux d'avoir, dans ce différend insolite, contribué à provoquer une solution souhaitée par tous ceux qui s'intéressent au développement de nos collections publiques.

OCTAVE MAUS

« PARSIFAL » A BAYREUTH

(Correspondance particulière de l'Art Moderne.)

Vous n'attendez pas de moi, j'imagine, une profession de foi musicale. Vous savez déjà qu'en dépit de la mode je demeure résolument wagnérien, que je le suis de tout mon cœur... J'ajouterais « de tout mon souffle et de mes entrailles » si j'étais certain, en empruntant à la *Jota* de M. Laparra un jargon que je n'entends pas bien, de donner à mon sentiment une expression

plus ardente. Vous savez en outre que je prétends, contrairement à ce qu'affirment ceux qui n'y sont pas venus ou revenus, que Bayreuth est toujours Bayreuth, et qu'on est assuré d'y trouver tel qu'autrefois notre vieux et cher *Parsifal*.

Et pourquoi n'en serait-il plus ainsi ? Parce que sur le chemin du théâtre cornent des autos?... Parce que quelques spectateurs revêtent leur smoking ? Parce que certains restaurants prétentieux ont remplacé les modestes *Restaurations*?... Parce que les snobs y sont légion et les musiciens rares?...

Croyez-moi, mon cher ami, en dépit de ces innovations les traditions sont conservées. On rencontre encore des voitures « à un demi-cheval », comme nous disions, — (ou, plus exactement, « à un demi-grane »), — c'est-à-dire munies d'une flèche et attelées d'un seul cheval ; les spectateurs en veston de tussor, qui suivent l'exemple de Wagner pieusement conservé par son fils Siegfried, sont nombreux ; les *Supper ensemble* à 3 marks subsistent, et le vers de Robert de Montesquiou n'a pas cessé d'être vrai... Ils ont doublé de volume, mais hier comme aujourd'hui.

Les dames ont ôté leurs chapeaux sans mot dire.

Les cloches du Graal, incertaines jadis, ne sont pas devenues instruments de précision ; et à l'instar de Reichmann, premier titulaire de son rôle, parfois l'Amfortas actuel peut avouer tout bas :

Jetzt bin Ich noch einmal falsch !

Sans doute Materna, Scaria, Blauwaert, Perron, Lévi, Mottl ne sont plus ! Mais Van Dyck, sans pouvoir assurément nous apporter comme il y a vingt ans la surprise de sa voix et de son allure juvéniles, demeure le grand artiste qui en réalité créa le *Reine Thor*, celui qui comprend et fait comprendre. En 1909 il me sembla découvrir en M^{me} Loeffler-Bürkhardt la plus parfaite peut-être de toutes les Kundry ; hier, M^{me} Schnitzendorf-Bellwidt m'a rappelé M^{me} Brand et Sucher par l'émouvant accent qu'elle donna à :

Ich sah Ihn... Ihn... und lachte !

Quant au chef d'orchestre, M. C. Muck, il met plus qu'Hermann Lévi quelque coquetterie à extérioriser le rythme à 6/4 des instruments à vent dans le prélude, et il comprend certains mouvements plus lents que son illustre prédécesseur. Mais il demeure constamment dans l'esprit de l'œuvre, à laquelle, tout en ne négligeant aucun détail, il s'attache à conserver son atmosphère générale de sereine extase. Il a conduit les scènes du Graal et du Vendredi Saint avec la plus intense expression, et jamais je n'entendis plus pures et plus justes

... les voix d'enfants chantant dans la coupole.

Est-ce à dire que les représentations d'aujourd'hui soient absolument semblables à celles des dix premières années, à celles que chaque soir la famille du maître déclarait invariablement « inoubliables » ? Aucune *amélioration* n'a-t-elle été tentée ? — Si, et je dois vous en signaler deux, — ou plutôt vous les dénoncer, car je les juge également malheureuses.

Lorsque je le vis pour la première fois, le décor du II^e acte de *Parsifal*, avec ses roses monstrueuses qui ressemblaient à d'énormes choux colorés, me surprit désagréablement. Peu à peu je m'y accoutumai, si bien que je finis par le trouver admirable.

Avais-je tort?... Avais-je raison?... Je ne sais. Mais pour moi, pour beaucoup d'autres aussi, je crois, il devint et demeura inséparable de l'œuvre elle-même. Aussi me fut-il très pénible de ne

pas le revoir hier. Un jardin quelconque le remplace où, parmi les arbres, se perçoivent des terrasses ornées de balustres gothiques. Dans la pénombre, derrière une gaze, apparaissent les *Blumenmädchen*. Elles semblent se mouvoir dans un aquarium. La scène s'éclaire : feuilles et fleurs sont jaunes, on se croirait en automne. Puis toutes les branches se mettent en mouvement. Pendant la première partie du duo ce ne sont qu'allées et venues de feuillages changeant en outre peu à peu de couleur. Au moment du baiser, le jardin est devenu entièrement vert ?

J'ignore ce que signifie cette métamorphose, comme j'ignore qui l'a imaginée. Mais je la déplore et me permets de regretter le Paradou fantastique et un peu barbare qu'avait approuvé Wagner. Pour être juste, il faut reconnaître, d'autre part, que le costume de Kundry a été, en ces dernières années, très heureusement modifié.

Enfin, si jadis on quittait la salle, après le premier acte, avec recueillement, sans applaudir, il n'en était pas de même à l'issue du troisième : au bruit des acclamations, les rideaux s'écartaient alors, nous donnant une dernière vision de l'admirable tableau du Graal. Aujourd'hui, je ne sais pourquoi, la représentation s'achève dans le silence et les rideaux demeurent clos.

Voilà, mon cher ami, un résumé hâtif de mes impressions. A vrai dire, ces impressions ne peuvent être celles d'un critique. Ce que je suis venu chercher à Bayreuth, ce n'est pas une représentation plus ou moins parfaite de *Parsifal*, c'est *Parsifal* lui-même et tout ce qu'il évoque pour moi. Car si chacun, à certaine période de sa vie, éprouve le besoin de faire un pèlerinage vers son passé, pour moi Bayreuth est ce pèlerinage où je retrouve le meilleur de mes souvenirs : c'est là que pour moi luit le Graal comme pour les chevaliers de Montsalvat.

Je vous envoie mes plus affectueux souvenirs.

PIERRE DE BRÉVILLE

INTERPRÈTES

M. Jean d'Udine n'est pas tendre pour les interprètes de la pensée musicale, auxquels il refuse le nom d'« artistes » qu'il faudrait, selon lui, réserver aux seuls compositeurs. « Jadis, lorsque j'étais stagiaire en province, écrit-il dans une spirituelle chronique du *Courrier musical*, il m'arrivait parfois de défendre en correctionnelle de pauvres chanteuses de café-concert qui avaient griffé quelque consommateur ou vidé un siphon d'eau de seltz sur la robe de leur rivale. Elles ne manquaient jamais de répondre à l'interrogation du président : « Quelle est votre profession ? — Artiste lyrique ! » Vous riez ; et quand vous lisez dans le *Figaro* le nom de n'importe quelle doublure de l'Opéra, suivi de cette mention « la charmante artiste de l'Académie de Musique », vous ne souriez même pas. Je ne vois point, quant à moi, de différence essentielle entre le cas de ces aimables personnes ; les prix de leurs toilettes respectives sont, en somme, ce qui les sépare le mieux. »

On n'a pas oublié la célèbre philippique d'Octave Mirbeau contre les comédiens. M. Jean d'Udine paraît s'en être inspiré quand il dit : « A notre époque de cabotinage éhonté, où les faits et gestes d'une comédienne intéressent bien davantage la foule que l'éclosion d'une symphonie géniale ou que la découverte d'une grande loi scientifique, les acteurs ont imaginé ce mot merveilleux : une *création*, pour faire croire qu'ils créent quelque chose. « Avez-vous vu la dernière création de M. Guity ? ». M^{me} Delna a créé tel rôle d'une façon inoubliable ! » Ils n'ont rien créé du tout, voyons !... Ils ont bien compris un texte imaginé par un monsieur plus ou moins génial, qui, lui, est un artiste — peut-être un médiocre artiste, mais un artiste, et eux ont bien fait leur métier. »

Certes, il y a des interprètes beaucoup plus habiles, beaucoup plus intelligents, beaucoup *plus sensibles à l'art* que d'autres. Et l'auteur, à titre d'exemple, cite des noms... Mais il ajoute : « Malheureusement, quand on tient compte des différences quantitatives, on ouvre la porte à tous les abus. Et les abus, vous les connaissez ! Les abus ce sont tant de pianoteurs, de rigogueurs, de déclamateurs, de braillards et de braillardes, tant d'hommes à la voix sonore et aux gestes redondants, tant de femmes aux cheveux oxygénés et aux dessous tour à tour froufrounants ou éliminés, aux parfums impérieux, à la démarche laide et sûre, au verbe tranchant, qui piétinent les pelouses de l'art avec une audace, une inconscience, une suffisance, des certitudes affolantes. Ah ! les gredins ! Ah !! les gredines !! Ils sont étincelants, astiqués, superbes ; mais ils tiennent une place, c'est effroyable ! Ils encomrent tout : les salons, le Salon, les théâtres, couloirs et coulisses, les villes d'eaux, thermales ou de mer, les prés, les bois, la plaine et la montagne aussi... et la montagne aussi ! Tout cela, je m'en moque un peu, je vous l'avoue. Mais ce qui m'est plus sensible, c'est qu'ils encomrent la musique au point de l'étouffer. »

Le Congrès archéologique de Malines.

Le Congrès archéologique comprenait, comme à Liège où le premier essai se fit en 1909, une section de musicologie. Elle avait pour présidents MM. Van Doorslaer, Bergman, Jorissen et Van den Borren, et pour secrétaire M. Closson. En fait, elle fut présidée par M. Jorissen, qui céda le fauteuil à M. Van den Borren quand il avait une communication à faire.

L'histoire des orgues et des organistes, des carillons et des carillonneurs, documentée très richement grâce à des recherches dans diverses archives du royaume, fut mise au point, pour l'heure actuelle, par MM. Van Doorslaer et Jorissen. Bien des erreurs furent redressées et beaucoup de noms sortirent de l'ombre : jamais cette histoire d'ensemble n'avait été faite pour le pays de Liège, dont Malines fit jadis partie.

M. Van Aerde, qui remplissait les fonctions de secrétaire en l'absence de M. Closson, raconta, avec maints textes à l'appui, ce qu'étaient les ménestrels à Malines ; ce fut une vraie révélation pour l'auditoire. M. Peeters fournit une étude discutable mais intéressante sur la structure mélodique et les incompatibilités des chansons à deux ou plusieurs voix avec tout accompagnement instrumental. Une audition de chansons campinoises (plusieurs par adoption !) fut très agréable à entendre ; mais les accompagnements de M. Peeters étaient de conception XVII^e siècle et souvent italienne. Enfin, l'une des plus remarquables communications fut celle de M. Van den Borren sur Dufoy et son œuvre.

Quelques notes plus brèves ne manquaient pas d'importance ; ainsi M. Van Doorslaer démontra que Frescobaldi et Dussek n'ont jamais exercé d'emploi à Malines, mais s'y sont fait simplement entendre. Fétis avait écrit le contraire, à la légère.

Un rapport de M. Dwelshauvers sur les travaux de la Section musicologique liégeoise fut l'occasion d'un contrat amical avec les travailleurs malinois pour s'entraider dans les recherches historiques.

* * *

Une ravissante Exposition s'ouvrit en même temps que le Congrès et durera deux mois. Tout l'art malinois y est représenté ; mais beaucoup d'artistes et de chefs-d'œuvre n'ont pas été appelés. Je citerai Biset, Bologne, Le Saive, etc. parmi les peintres ; les partitions musicales ne figuraient pas non plus dans les vitrines. Mais que de belles choses en cuivre, or, argent ! Je vous parlerai donc spécialement des cloches, instrument musical dont M. Denyn, l'admirable carillonneur que l'Europe connaît, tire les mélodies les plus poétiques, comme les plus tendres ou les plus vigoureuses, les plus formidables. Parmi les plus anciennes, voici le moulage de celle qui résonne si puissamment à Sainte Gertrude, de Louvain ; elle date de 1446 et a été fondue par Zeetsman, le maître et l'associé d'Henri Waghevens ; de celui-

ci, une cloche de 1480 donne une note délicieuse. J'en vois une de Vanden Gheyn, signée aussi et datée de 1597. Les clochettes très recherchées de Johannes a Fine (en flamand Jean van den Eynde) s'étalent en file et par rang d'âge; il y en a de 1547, 1548, 1549 jusqu'à 1556. Elles sont illustrées de sujets profanes ou religieux, quelquefois mythologiques et catholiques à la fois, tel un joli spécimen exposé par le Dr Herman-Bamps, de Bruxelles.

Je signalerai aussi une collection d'empreintes prises au moyen de papier buvard; on le mouille, on le couvre d'un linge et l'on frappe sur celui-ci avec une brosse. Le papier, séché, conserve la forme acquise.

Dans la même salle se dressent des fonts baptismaux de dimensions monumentales; les plus beaux sont de Gilles van den Eynde (a Fine) et datent de 1527. Il y a encore des clôtures de chœur remarquables: des photographies rappellent les belles grilles d'Utrecht (Saint-Jacques) par Jean a Fine, fils de Gilles. Les sonnettes sont du fils de ce Jean et Jean lui-même. Tous ces gens-là étaient de grands artistes.

Vous admirez enfin une branche de lumière par l'auteur de la clôture célèbre de Saint-Bavon, à Haarlem, Jean Fierens.

M. Van Doorslaer, en réunissant cette originale et noble collection, a, certes, donné un clou... de bronze à l'Exposition.

Il a aussi organisé une vitrine où des instruments musicaux, serpent, trombones, clarinettes, flûtes, etc., dus spécialement aux Malinois Tuerlinckx, Steegmans, De Vaster, etc., méritent une sérieuse attention.

Les étrangers arrivent de toutes parts et le catalogue définitif sera distribué dans quelques jours. C'est un grand succès assuré, car le spectacle est aussi agréable aux yeux par le bel arrangement des salles que suggestif pour l'esprit curieux et attentif.

GEORGES RITTER

PUBLICATIONS D'ART

Anthologie d'Art français au XIX^e siècle, par CH. SAUNIER.
— **Anthologie d'Art**, par A. LENOIR. — **Botticelli**. — **De la Laideur dans l'Art**, par E. LESNE.

Donner un aperçu complet de la peinture en France au XIX^e siècle par un choix des meilleurs tableaux, tel est le but de l'*Anthologie d'Art français au XIX^e siècle* (1). Cet ouvrage, mis à la portée de tous, est l'un des mieux composés de ceux que comporte la bibliothèque, déjà copieuse, des livres de vulgarisation d'art parus en ces derniers temps. Le choix des œuvres est éclectique, de nature à satisfaire les goûts les plus disparates, mais aussi à instruire sans effort. Le mouvement artistique y est reconstitué depuis les débuts de l'école de David, depuis les poncifs jusqu'aux impressionnistes les plus notables: Manet, Claude Monet, Renoir, Degas, Pissarro, etc. Cette abondance d'illustrations en dit plus que le texte le plus serré. Et à chaque volume M. Charles Saunier a ajouté un index des peintres notoires ou significatifs, avec de courtes et fines notices.

L'*Anthologie d'Art* que publie M. Alfred Lenoir (2) est conçue sur un plan plus général; cet ouvrage embrasse toute l'histoire de l'art depuis les origines jusqu'à nos jours. Ce n'est pas un répertoire, mais un choix judicieux et parfait. L'idée qui a présidé à ce choix est simple: « Montrer les formes les plus caractéristiques et les plus expressives par lesquelles, aux différentes époques, s'est exprimé, s'est réalisé le sens de la beauté plastique; rendre sensible l'évolution de ces formes au cours des âges; faire saisir, en même temps que leur diversité, les filiations par lesquelles elles se rattachent les unes aux autres. » La difficulté d'un pareil programme était de ne donner que l'essentiel, de faire abstraction des écoles pour tracer les grandes lignes

(1) Paris, Librairie Larousse, 2 vol. illustrés.

(2) Paris, Armand Colin, 1 vol., in-8^o.

d'une époque. L'auteur y a parfaitement réussi, et l'on peut dire que son ouvrage, originalement conçu et magistralement réalisé, est l'un des plus utiles qui aient été publiés en ces dernières années.

Le volume consacré à Botticelli (1) dans la coquette collection des *Peintres illustres* de la librairie P. Lafitte mérite d'être particulièrement signalé. C'est une monographie concise et claire du peintre du *Printemps*, une monographie qui a le grand mérite d'être courte et de caractériser en quelques pages le génie du peintre, sans omettre les données essentielles sur sa vie et sur son époque. Illustré de huit reproductions en couleurs, ce livre se recommande par sa toilette élégante et par l'excellente tenue littéraire du texte.

De la Laideur dans l'Art (2), tel est le titre d'un ouvrage de M. E. Lesne dans lequel l'auteur étudie la question si souvent débattue de la laideur comme source d'inspiration artistique. Ouvrage abondamment documenté, nourri de textes. « Pour l'artiste tout est beau dans la nature », proclame Rodin. « Ce qu'on nomme communément laideur dans la nature peut dans l'art devenir d'une grande beauté ». Tel n'est pas l'avis de M. Lesne. Pour lui la laideur naturelle ne peut inspirer à l'artiste que des œuvres laides. Il est un champion de l'idéalisme. « Le but de l'art, dit-il, est d'exprimer la beauté idéale sous une forme sensible ». C'est là une définition fort belle, mais étroite. L'auteur a tort d'opposer la laideur à la beauté. Ce sont, sans doute, choses inconciliables dans la nature, mais dans le domaine de l'art il en va autrement. Accorder que la laideur peut servir de thème à une œuvre artistique, c'est convenir du même coup qu'elle peut produire une impression de beauté, puisque l'art est l'expression du Beau. M. Lesne parsème son livre d'exemples, et toutes les illustrations qu'il groupe pour appuyer sa thèse ont le tort d'être belles, c'est-à-dire de réfuter celui qui les propose. La peinture et la sculpture gothiques, en Occident, offrent les plus beaux exemples de réalisme, où le grotesque confine souvent au sublime.

L'auteur de la *Laideur dans l'Art* termine son livre par une violente charge contre les doctrines romantiques, qu'il accuse d'avoir réhabilité le culte de la laideur. « Nous prétendons que le romantisme, c'est la laideur », dit-il. Voilà qui est vite dit. Et que devient donc l'art dans tout cela? S'il faut en juger par les auteurs que cite M. Lesne, la laideur se loge chez les plus grands maîtres et ceux-ci lui ont fait grand honneur.

FRANZ HELLENS

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Des imaygiers à Victor Rousseau. (Conférence de Maurice des Ombiaux publiée dans *Les Arts anciens du Hainaut, Conférences*. Bruxelles, Van Oest.)

Le délicieux conteur qu'est Maurice des Ombiaux est un conférencier à la parole émue, au style fleuri, aux images poétiques, qui aime tendrement sa Wallonie et ses frères de terroir et d'art. Avec une science qui se dérobe, une érudition discrète il a évoqué devant ses auditeurs charmés les imaygiers et sculpteurs wallons depuis les orfèvres de l'abbaye de Lobbes du X^e siècle jusqu'à Victor Rousseau. Dans un magnifique ouvrage paru chez Van Oest, Maurice des Ombiaux avait déjà dit son admiration pour Rousseau. Sa conférence lui a permis de renouveler cet hommage en termes à nouveau exquis. Et le public, charmé, lui a fait fête. Une légère remarque: Maurice des Ombiaux, poète, n'a-t-il pas plus que Victor Rousseau, sculpteur, été impressionné par la grandeur de Wagner et de Beethoven et est-il vraiment vrai que les œuvres de ces deux musiciens firent que la sculpture de Rousseau subsista mais s'immatérialisa, s'idéalisa jusqu'à devenir en quelque sorte la forme visible d'une harmonie pure?

(1) Paris, P. Lafitte, 1 vol. ill. en couleurs.

(2) Bruxelles, Société belge de librairie, 1 vol. in-8^o.

Chronique judiciaire des Arts.

Flaubert et la justice allemande.

Zola et Wagner ont eu récemment maille à partir avec la justice prussienne. Le premier pour certaines pages de ses romans, le second pour un article révolutionnaire imprimé en 1849.

C'est, dit le *Gil Blas*, le tour de Gustave Flaubert. On l'a traîné devant le tribunal de Berlin, comme on l'avait fait en France pour *Madame Bovary*. Il s'agit d'une œuvre de jeunesse du grand romancier, et une condamnation s'imposait à ces juges sévères.

MM. Cassirer et Herzog, l'un éditeur, l'autre rédacteur de la revue *Pan*, étaient assignés. Le *Pan* a publié, l'hiver dernier, un journal de voyage de Flaubert. Parcourant en 1831 une partie de l'Italie et séjournant à Milan, à Côme, à Rome, Flaubert, qui avait alors vingt ans, décrit les hommes et les choses qu'il a vus. Il dépeint évidemment aussi les femmes, et voilà ce que lui reprochent les juges de Berlin.

Le procès fut plaidé à huis clos. Le poète Richard Dehmel, défendant Flaubert, s'est borné à dire qu'un tel procès paraissait incompréhensible. Qualifier d'immoral Flaubert équivaut à taxer d'immoralité une œuvre scientifique, la notation sténographiée de faits de tout ordre, tels qu'ils se présentent à l'observateur. Les juges ne se sont pas laissés convaincre par le plaidoyer du poète. Ils renvoyèrent absous les deux inculpés quant à l'un des articles incriminés, mais ils persistèrent à trouver contraire aux bonnes mœurs un autre passage et prononcèrent de ce chef contre MM. Cassirer et Herzog une condamnation à une amende de 400 marks. Car il y a encore des juges à Berlin !

NÉCROLOGIE

Jozef Israëls.

Le doyen des peintres hollandais et le plus célèbre d'entre eux, Jozef Israëls, vient de s'éteindre, chargé d'ans et de gloire. Né à Groningue en 1824, il avait été destiné par son père, modeste changeur, à le seconder dans son comptoir, mais une irrésistible vocation l'entraînant vers l'art il obtint l'autorisation de suivre à Amsterdam les cours de Kruseman, puis il devint à Paris l'élève de Picot.

Ses premières compositions : *Hamlet et sa mère*, *Guillaume-le-Taciturne et Marguerite de Parme*, *Maurice de Nassau devant le cadavre de son père* reflètent le goût d'une époque orientée surtout vers la peinture d'histoire et la légende. Un séjour prolongé qu'il fit à Zandvoort en 1848, à la suite d'une maladie grave, lui révéla la vie des pêcheurs et des matelots, et l'impression qu'il en ressentit exerça sur son art une influence décisive. Abandonnant les scènes d'histoire, il trouva autour de lui, parmi les humbles existences qu'il avait sous les yeux, d'émouvants sujets d'études, que la bonté de son cœur et sa pitié pour les déshérités revêtaient de noblesse. Dès lors, sa voie était tracée et il ne s'en écarta jamais.

Réaliste comme ses illustres ancêtres, Israëls interprétait avec un sentiment profond, dans le cadre rustique où il les avait surprises, les scènes familiales dont le peuple hollandais lui offrait le spectacle sans cesse renouvelé. Eloquent par sa sincérité, sa peinture réalise l'accord, si rare, d'une âme d'artiste en communion intime avec celle de ses modèles. On ne songe ni à l'analyser, ni à en discuter les procédés. Elle est spontanée comme une force naturelle. Elle vit du sentiment qui l'a inspirée, ainsi qu'une chanson-populaire, abstraction faite de ses modes d'exécution. Ceux-ci sont peut-être critiquables, leur uniformité tonale est souvent déplaisante. On ne peut certes ranger le maître parmi les beaux coloristes. Mais il possédait des dons d'expression et d'émotion qui rachètent les lacunes de son tempérament de peintre. Il suffit d'énumérer quelques-unes de ses œuvres pour susciter le souvenir de sa pensée contemplative et de sa vision attendrie : *le Repas frugal*, *les Pauvres du village*, *le Berceau*,

les Enfants de la mer, *le Berger*, *la Conversation silencieuse*, *le Cordonnier*, *les Orphelines de Katwyck*, *Seule au monde*, *Fils d'une race maudite*. Ces deux dernières furent, on s'en souvient, les toiles les plus admirées de la section hollandaise à l'Exposition universelle de Bruxelles.

Jozef Israëls était membre de l'Académie des Beaux-Arts de La Haye, correspondant de l'Institut de France et de l'Académie royale de Belgique. Très aimé en Hollande, il fut l'objet, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance, d'une manifestation de sympathie et d'admiration à laquelle s'associèrent les artistes les plus en vue de toute l'Europe et qui récompensa une vie féconde et probe. O. M.

PETITE CHRONIQUE

La tapisserie compte dans les anciennes provinces belges plusieurs centres réputés, parmi lesquels il faut citer surtout Arras, Tournai et Bruxelles. Paris se vit dès la fin du XIII^e siècle en concurrence avec les manufactures d'Arras. Celles-ci, à leur tour, entrèrent en lutte avec celles de Tournai, qui partagèrent avec les ateliers artésiens la faveur des ducs de Bourgogne.

À Tournai, le talent des tapissiers s'affirma avec un magnifique éclat, ainsi que l'atteste l'Exposition des anciennes industries d'art actuellement ouverte dans cette ville. L'admirable *Histoire de la vie et de la mort de la Vierge* (1530), dont la cathédrale de Reims a bien voulu envoyer deux pièces, fait l'admiration du public par l'harmonie des couleurs, la majesté des personnages et l'ampleur des scènes. Bruxelles a prêté la *Bataille de Roncevaux*, si intéressante au point de vue de l'étude des armures; Lille, le *Déluge* (1549), d'une conservation si intacte; la cathédrale de Tournai, son fragment *l'Ecce Homo* (XV^e siècle), d'une grande pureté de dessin; le Musée de Tournai, l'*Histoire d'Abraham*; Ypres, un tapis de table (1636), etc. Bref, l'Exposition réunit un ensemble d'œuvres qui permet d'étudier en détail la production si variée des hautelisseurs tournaisiens.

La convention relative à l'Exposition universelle et internationale de Gand en 1913 vient d'être signée par l'Etat belge, le Congo belge, la ville de Gand et la Société anonyme de l'Exposition.

Le Congo belge intervient, sur le budget de la colonie, pour tout ce qui concerne l'imposant Palais Colonial qui sera édifié à l'Exposition. La convention mentionne les faveurs et avantages considérables qui sont faits à la ville de Gand par la Société de l'Exposition. L'Etat belge accorde, en même temps que son appui officiel, l'autorisation d'organiser une tombola, l'usage des terrains militaires, etc.; en un mot, tous les avantages dont ont joui les grandes expositions universelles de Liège et de Bruxelles.

Les peintres Alfred Bastien et Paul Mathieu se sont embarqués pour le Congo, chargés par le gouvernement de se documenter en vue de l'exécution d'un vaste panorama qui sera exposé en 1913 à l'Exposition universelle de Gand.

Le sculpteur Arsène Matton a, dit *la Chronique*, reçu du gouvernement une mission analogue. Il se rend au Congo pour y effectuer des moulages de types indigènes destinés au Musée colonial de Tervueren et profitera de son séjour parmi les noirs pour faire des études destinées aux quatre groupes en bronze qui lui sont commandés pour la rotonde de marbre du même Musée.

M. Louis Piérard fera jeudi prochain, à 3 heures, au Salon des *Arts anciens du Hainaut*, à Charleroi, une conférence (avec addition musicale) sur les *Chansons populaires du Hainaut*.

Une nouvelle médaille, celle de M^{lle} Marguerite Van de Wiele, femme de lettres, par M^{lle} Jenny Lorrain, vient d'enrichir le précieux médaillier dans lequel les éditeurs Fonson groupent peu à peu toutes les personnalités belges en vue.

Le grand concours de composition musicale (Prix de Rome) réunit, après l'épreuve éliminatoire, les six candidats suivants : MM. Brusselmans (Bruxelles), A. Mahy (id.), Saladin (Orchies), L. Samuel (Bruxelles), H. Searly (Tirlemont) et Van Hoof (Anvers). Les concurrents sont entrés en loge la semaine passée à l'Athénée royal de Bruxelles.

Pour fêter la nomination de M. Sylvain Dupuis à la direction du Conservatoire de Liège, toutes les sociétés musicales de la ville se réuniront le 30 septembre prochain en un cortège dont le défilé sera suivi d'une audition instrumentale et chorale.

M^{lle} Suzanne Godenne va entreprendre pour la seconde fois une grande tournée de concerts en Allemagne. Elle prêtera son concours en octobre au festival Liszt de Darmstadt ; engagée ensuite à participer aux célèbres concerts de Cologne, sous la direction de M. Fritz Steinbach, elle se fera entendre également aux grands concerts d'abonnements de Dresde, Munich, Leipzig, etc.

De brillants engagements l'appellent en février prochain à la côte d'Azur et notamment à Nice, où elle jouera trois fois aux Concerts classiques du Palais de la Jetée.

M^{lle} Georgette Leblanc-Maeterlinck se rendra l'hiver prochain aux Etats-Unis, où elle a été invitée à faire à Boston deux conférences. Elle y donnera en outre deux représentations, l'une lyrique, l'autre dramatique, d'ouvrages choisis dans l'œuvre de Maeterlinck.

De Paris :

C'est par une reprise des *Frères Karamazoff*, la belle pièce de MM. Jacques Copeau et J. Croué, d'après Dostoïewsky, que le Théâtre des Arts fera sa réouverture le 1^{er} octobre.

Suivront d'autres reprises des pièces jouées la saison dernière.

Parmi les nouveautés annoncées, citons *Le Pain*, de M. Ghéon ; *François d'Assise*, de M. André Suarez ; *la Maternelle*, de M. Léon Frapié ; *Pygmalion*, de Rameau, adapté par M. Claude Debussy ; *le Couronnement de Poppée*, de Monteverde, reconstitué par M. Vincent d'Indy.

Le Théâtre des Arts montera en outre *la Dame à la Faulx*, de M. Saint-Pol-Roux ; *Jeannine*, de M. Pierre Grasset, et un acte gai de M. Max Maurey.

Indépendamment des œuvres nouvelles des peintres qu'on a pu admirer l'an dernier (MM. Dethomas, Dréza, René Piot, etc.), le Théâtre des Arts montrera des costumes et des décors de MM. Albert Besnard, Maurice Denis, Georges Desvallières, François Jourdain, Charles Guérin, René Prinnet, etc.

Fervaal, le drame lyrique de M. Vincent d'Indy, sera, nous l'avons dit, monté à l'Opéra au cours de la saison 1912-1913. Les rôles de Fervaal et d'Arfagard viennent d'être respectivement distribués, d'accord avec l'auteur, à MM. Franz et Delmas.

C'est dimanche prochain, 27 août, qu'aura lieu aux Arènes de Béziers la première représentation des *Esclaves*, tragédie lyrique de M. Louis Payen, musique de M. Aymé Kunc. Une seconde représentation des *Esclaves* sera donnée le mardi suivant, puis M. Mounet-Sully interprétera, à deux reprises, *Œdipe-Roi*. La

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

« saison » de Béziers sera clôturée par le *Chemineau*, de MM. J. Richepin et X. Leroux.

Nous avons annoncé qu'une Exposition internationale des Arts décoratifs modernes est projetée à Paris pour 1913. Cette manifestation artistique, qui ne peut manquer d'exercer sur l'évolution des Arts industriels une influence considérable, sera, si l'on adopte le plan de ses promoteurs, divisée en trois groupes principaux :

1^o Le groupe de l'Architecture (ensembles d'architectures, décoration de la pierre, du bois, du métal, de la céramique, du verre) ;

2^o Le groupe du Mobilier (ensembles, décoration du bois, du métal, de la céramique, du verre, des tissus, du papier : papier peint, livre, estampe, papeterie et cartonnage) ;

3^o Le groupe de la Parure et les sections spéciales des Arts du théâtre, des Arts de la rue, des Arts des jardins et de l'enseignement.

On a inauguré le mois dernier à Moret-sur-Loing un monument à la mémoire du peintre Sisley, œuvre du sculpteur Thivier. Alfred Sisley, on le sait, passa la plus grande partie de sa vie à Moret, dont les sites lui inspirèrent presque toutes ses toiles limpides et lumineuses.

Un monument à la mémoire d'Émile Zola sera inauguré dans la première quinzaine de novembre à Aix-en-Provence, où l'illustre écrivain passa les années de sa jeunesse. Le Comité a eu l'idée touchante d'utiliser pour cet hommage de piété le buste que modéla de Zola 1868 son ami d'enfance Philippe Solari, statuaire aixois. La composition du piédestal a été confiée à M. Maurice Baille, neveu de Baptiste Baille qui fut, avec Cézanne et Solari, parmi les amis les plus intimes de Zola.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOU

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Vervée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'es-sayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi (ROBERT SAND). — Le Poète O.-W. Milosz (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Musique à Panama (O. M.). — Publications d'art (FRANZ HELLENS). — Musique : *Un Concours international de pièces d'orgue*. — Congrès des « Amitiés françaises ». — Concours d'architecture. — Au Salon des Arts anciens du Hainaut : *La Chanson populaire du Hainaut* (G. A. D.). — Petite chronique.

L'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi.

Qu'il s'agisse des œuvres du passé ou de celles que chaque année nos artistes envoient aux expositions, l'opinion générale s'accorde à reconnaître que le plus pur de la gloire artistique de la Belgique est dû à son école de peinture. C'est là un jugement si généralement admis que personne ne songe même à en vérifier l'exactitude. Interrogez non seulement les amateurs de Belgique et de l'étranger, mais nos artistes et leurs confrères des autres pays, nos critiques et tous les historiens d'art, ce sont les peintres surtout qui ont fait notre réputation artistique. Entrez au Musée et vous y verrez toute la place consacrée à la peinture tandis que la sculpture est entassée dans cette froide salle de marbre qui, quoi qu'on fasse, conserve toujours l'aspect d'une piscine de natation désaffectée. Demandez les Catalogues : pour la peinture on vous offrira un ouvrage critique, intéressant, plein de détails précieux et d'hypothèses ingénieuses; pour la sculpture, un modeste inventaire fort incomplet d'ailleurs, sans notice

biographique, sans une note. Et quand du Musée vous passerez à la Bibliothèque, vous constaterez que, si les ouvrages consacrés à la Peinture belge sont extrêmement nombreux et souvent fort bien documentés, il n'existe pour ainsi dire rien sur l'histoire de notre sculpture.

C'est un des résultats intéressants de l'exposition des Beaux-Arts de Charleroi d'avoir montré qu'il est souverainement injuste d'attribuer aux peintres seuls notre gloire artistique. Fréquemment, dans l'histoire, la Belgique a compté de grands sculpteurs et bien qu'au premier abord cela puisse paraître paradoxal, il n'est pas téméraire d'écrire qu'à notre époque nos sculpteurs ont au moins égalé nos peintres.

Je ne parlerai qu'en passant de la Salle Beauneveu dans laquelle on a réuni en moulages les meilleurs spécimens de l'œuvre des tombiers mosans et tournaisiens dont la réputation fut si grande à la Cour de France au XIV^e et au XV^e siècle. Mais c'est surtout le siècle suivant qui nous apporte la grande révélation sculpturale : l'œuvre du Montois Jacques Du Broeucq. Architecte, il construisit les châteaux de Binche et de Mariemont pour Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas; ces monuments furent incendiés en 1554 par les soldats de Henri II. Sculpteur, il est connu surtout par le tombeau d'Eustache de Croy, évêque d'Arras, dans l'église Notre-Dame à Saint-Omer (deux des grandes figures qui l'ornaient ont été détruites), par l'autel de la Madeleine et le jubé, tous deux dans l'église Sainte-Waudru à Mons; l'autel existe encore dans son état primitif mais le jubé a été démoli par ordre de la Convention; il n'en reste plus qu'une partie des statues et des bas-reliefs.

L'exposition de Charleroi a la bonne fortune de posséder deux grandes statues, un grand bas-relief rond, un autre bas-relief carré et divers ornements en originaux; et l'albâtre, patiné par les siècles, prête à ces œuvres un charme infiniment doux de couleur et de délicatesse. On a réuni dans la même salle d'autres œuvres du même maître en moulages.

Partout l'influence de la Renaissance classique s'y révèle mais avec quelle vie intense, quelle majesté simple, quelle grâce charmante! C'est à la fois italien et français et pourtant dans bien des figures, dans le bas-relief de la *Création* notamment, on trouvera des caractères qui semblent personnels aux sculpteurs wallons: des formes à la fois pleines et élancées, les membres inférieurs un peu longs mais non graciles, la tête petite mais expressive, le regard rêveur et pourtant plein de pensée... Mais n'est-ce point l'œuvre de Victor Rousseau que je semble évoquer et ce grand artiste ne vient-il pas, quatre siècles plus tard, renouer la grande tradition des sculpteurs hennuyers?

Del Cour, que l'Exposition d'art belge au xvii^e siècle avait oublié l'année dernière, n'a pu être représenté que par deux moulages; mais ce sont des œuvres charmantes dans lesquelles l'influence du Bernin et des Italiens est parfois sensible; on sent cependant qu'elles ont été subies par un vrai sculpteur qui n'aurait pu s'accoutumer à la vision presque picturale, peut-on dire, des sculpteurs italiens de la décadence qui conduisirent ainsi leur art à sa perte.

Le programme de l'exposition de Charleroi, manifestation d'art wallon et surtout hennuyer, ne permettait pas aux organisateurs de réunir les œuvres de tous les grands sculpteurs belges. On voit par celles des quelques statuaires wallons que notre école de sculpture vaut mieux que sa réputation.

La fin du xix^e siècle et le début du xx^e devaient donner à cette thèse une confirmation éclatante. Dans le grand hall d'entrée, quarante-trois œuvres de Constantin Meunier ont été réunies et quand les regards, quittant ces statues émouvantes, vont errer sur ce décor admirable du Pays noir aperçu par les fenêtres ouvertes, on comprend tout le prix que Constantin Meunier attachait à la réalisation de ce rêve dont la joie ne lui fut pas donnée: la réunion de ses œuvres dans le pays qui les avait inspirées.

Constantin Meunier apparaît ici dans toute sa grandeur, lui qui sut incorporer un monde nouveau à la statuaire, qui sut assouplir les principes essentiels de cet art, sans les méconnaître un instant, jusqu'à leur faire exprimer des sensations et des pensées qui sont parmi les plus poignantes de notre temps.

A l'autre extrémité du salon d'Art moderne, par delà les salles de peinture que nous visiterons un autre jour, s'ouvre une salle claire, meublée de formes harmo-

nieuses et d'effigies pensives. On voudrait y voir inscrits les vers de Baudelaire:

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

C'est la Salle Victor Rousseau; quarante-six œuvres du maître y ont été réunies.

Chose surprenante, c'est la première fois qu'en Belgique pareil hommage est rendu à celui qu'on est unanime à considérer comme le plus grand de nos sculpteurs, et bien que la plupart des œuvres exposées nous soient connues au point d'être gravées dans notre souvenir, la réunion de tant de chefs-d'œuvre prend la signification d'une véritable révélation.

Victor Rousseau y apparaît comme un véritable créateur qui lui aussi, de même que Meunier, a reculé les bornes de son art, mais vers d'autres horizons. Ce n'est pas le caractère extérieur des êtres qu'il cherche à exprimer; ce sont leurs pensées profondes, mystérieuses, les plus profondes et les plus mystérieuses, celles que l'on ne mûrit que dans l'intimité de soi-même; ce sont aussi toutes leurs passions, l'amour qui s'éveille, l'amour enivrant et l'amour déçu, les grands enthousiasmes et les folles espérances, les élans de joie et les désespoirs immenses; et toutes ces passions ne se révèlent point par des gestes dramatiques, par des attitudes violentes; tout cela est concentré, intime, profond, d'apparence presque sereine. Il semble, au premier abord, que l'on se sente transporté parmi les ombres heureuses du deuxième acte d'*Orphée*. Mais penchez-vous sur ces figures: un frémissement de vie aux narines, un pli un peu marqué aux commissures des lèvres, un éclair divin dans ces grands yeux de marbre vous révèlent aussitôt, sous ces masques maintenant vivants et animés, l'ivresse de l'amour, l'amertume des illusions perdues, l'enthousiasme des grandes espérances.

Il n'est pas possible de choisir parmi tant d'œuvres, de parler des unes en négligeant les autres. Toutes méritent d'être admirées avec un égal recueillement. Il me sera permis pourtant d'évoquer le souvenir du buste en marbre de la femme de l'artiste: saisissant de ressemblance et voilé cependant d'une idéalité qui dépasse la vie, comme si le sculpteur avait voulu, dans son œuvre, donner le pas à la beauté morale et à la souveraine bonté sur la vérité physique. L'émotion qui se dégage de ce portrait est poignante; c'est du pathétique le plus noble et le pur; cette œuvre est un hommage ému, discret et recueilli.

ROBERT SAND

LE POÈTE O.-W. MILOSZ

Sans être un inconnu du public lettré, M. O.-W. Milosz n'occupe cependant pas le rang qu'il mérite. Ayant toujours vécu à l'écart des officines où s'élabore le succès, méprisant les coteries et les concessions auxquelles il faut consentir pour en faire partie, il n'a jamais eu dans la vie d'autre idéal que la poésie. Aussi n'a-t-il chanté qu'assez rarement et seulement lorsqu'une nécessité intérieure l'y poussait.

C'est le secret même du lyrisme. Et c'est bien ici qu'on peut dire que tout le reste est littérature. Littérature, l'éloquence; littérature, la philosophie; littérature, le besoin de mettre en vers des sentiments à demi-éprouvés, à demi copiés; mais seule mérite le nom de poésie cette effusion de l'âme qui ne peut plus se contenir et qui pour s'exprimer choisit à la hâte, et comme avec une suprême indifférence, la forme, le rythme qui conviennent, sans souci des écoles, des modes, des théories et des discussions de pédantisme. Et que parlé-je de choisir? Il ne s'agit pas d'un choix. Une harmonie préétablie existe entre le sentiment et la voix qu'il prend pour s'avouer. C'est entre ces deux puissances sacrées de l'inconscient que s'établit l'entente. Et le poète assiste à ce pacte mystérieux. Il ne joue que le rôle de témoin. Toute intervention de sa part détruirait ceci qu'il faut bien appeler un charme; car c'en est un, en effet, tellement profond, tellement à l'écart de toute volonté d'écrivain!

Tous les poètes dignes de ce nom, de Lamartine à Shelley, de Vigny à Verlaine, ont été les prêtres de ce culte magnifique et ils ne sont grands que pour avoir été capables de prononcer les paroles saintes. Certes, il leur fallut une préparation, certes l'oracle n'eût point choisi une bouche impure ou maladroite; mais ce n'est tout de même pas eux qui parlaient pour leur compte et les plus personnels, les plus confidentiels étaient encore les porte-paroles de l'humanité, au moins de celle de leur temps.

Quoiqu'il soit jeune encore et bien loin d'avoir prononcé toutes les paroles que nous pouvons en attendre, je reconnais en M. Milosz quelques-uns de ces signes révélateurs qui l'apparentent aux vrais poètes, à ceux que nous admirons le plus dans le passé. Il a cette sincérité profonde, ces accents persuasifs et forts, cette générosité d'inspiration, cette sorte d'ardeur secrète et ces harmonies singulières, cette imagination vive et juste, solide et légère qui se meut avec la même aisance dans le domaine du réel et dans celui de l'imaginaire. Dans ses premiers vers déjà, dans le *Poème des Décadences* et surtout dans *les Sept Solitudes*, on retrouvait ces qualités rares. La diversité et la liberté insouciantes des rythmes, l'étrangeté fiévreuse de l'inspiration les masquaient quelquefois, comme une sorte de brume d'imprécision, que voilà aujourd'hui tombée. En publiant *les Éléments* (1) M. O.-W. Milosz s'avère comme un véritable poète classique, s'accommodant aisément des formes les plus traditionnelles. Son âme est restée pareille, véhémente, passionnée, farouche, absolue, mais son désespoir a quelque chose de plus serein, de plus éternel. Il semble que le poète, en confiant son chagrin à la Nature elle-même, l'ait transformé et ennobli, et qu'alors il n'ait plus consenti à l'exprimer que sous cette forme que plusieurs

(1) O.-W. MILOSZ : *Les Éléments*, poèmes. Paris, Bibliothèque de l'Occident (17 rue Eblé).

siècles ont rendue vénérable, et comme chargée de toutes les émotions de tant de cœurs humains : le grand vers français, le majestueux et terrible alexandrin, le plus riche et le plus beau de tous lorsqu'on n'y touche qu'avec crainte et qu'on est digne, en effet, de l'approcher.

Après avoir si douloureusement chanté les émotions et les délires d'un cœur fier et triste, mais solitaire, mais hanté de toutes les nostalgies, mais malade et pervers parfois, voici que le poète ne trouve plus, par une réaction passionnée, à célébrer que les grandes forces naturelles : le Vent ou le Silence et même les éléments ; la Terre, le Rocher, la Mer. En les contemplant, il se confond avec eux, son exaltation l'élève si haut qu'on ne sait pas si c'est son cœur d'homme ou le cœur même de la nature qui bat la mesure de ces hymnes fervents. Les images qu'il recueille en passant sont toutes pétries de réalité physique, et cependant une sorte de mouvement humain les anime et les fait palpiter.

Il dira du vent joyeux qu'il est le rapide fantôme

Au visage de sable, au manteau de soleil.

Et ici le mot *visage* aura une telle force qu'on ne sait plus vraiment s'il s'agit de cette énergie obscure et intouchable qui s'appelle le vent ou de quelque mystérieux cavalier qui en serait l'âme et la victime. L'image humaine se superpose à l'image panthéiste, elle s'y mélange et cette illusion, dès lors, ne nous quitte plus, et nous serons entraînés dans un mouvement si rapide, si persuasif que lorsque l'écrivain dira, à la fin du poème, que le sein de la mer est « illuminé de vent », nous trouverons toute naturelle la prodigieuse ellipse contenue dans ces mots, comme si le vent, en écartant d'au-dessus de la mer les nuées qui lui masquent le soleil, était devenu en effet la vraie cause de cette soudaine lumière.

Aussi naturellement qu'un autre parlerait du soleil, il dira : « les essais du soleil », suggérant aussitôt l'image d'un foisonnement d'abeilles, indiscrettes, terribles et dorées comme les rayons de l'astre.

Mais je ne veux pas multiplier les exemples. Surtout que, en voulant éclairer le mystère d'une imagination, je laisserais dans l'ombre quelque chose de plus essentiel, l'émotion que nous donnent ces poèmes.

Au lieu de considérer les éléments comme des thèmes poétiques, comme des motifs (plus nobles et plus généraux que d'autres, mais des motifs) d'inspiration, M. Milosz leur parle comme aux suprêmes refuges de la douleur, comme à l'idéal miroir des sentiments de l'humanité. Le rocher sera l'image de sa force, et il se confiera à sa sérénité; à la nuit, il avouera la plainte secrète et profonde d'une vie qui n'a point embrassé son rêve; le vent sera le conseil même du renoncement et de la fuite éternelle; la lune, la nostalgie mystérieuse et léthargique de sa rêverie et la terre enfin le tombeau souhaité.

Le lac, paisible et sereine puissance, face fraternelle et pâle, le lac sera au poète comme le pressentiment du repos divin de l'amour, comme le reflet annonciateur du monde de l'espoir.

Que dire des *Falaises*, des correspondances qu'il trouvera entre elles et son âme? Ici je cite, persuadé que rien, pour faire comprendre le lyrisme, ne vaut le chant lui-même, et l'incommunicable de son accent.

LES FALAISES

Je vous aime et vous crains, ô rois des solitudes,
Rocs sombres et glacés qui veillez sur les mers ;
Car des pensers de mort en noires multitudes
S'abattent sur mon front comme ces aigles rudes
Qui bâtissent leurs nids sur vos sommets déserts.

Vous êtes fiers et beaux ainsi que des pensées.
Maîtres de la tempête et des tumultes vains,
Vous dominez, songeurs, les vagues harassées
Et leurs cris déchirants de sirènes blessées
Ne troublent point la paix de leurs muets destins.

Quoique faible et meurtri, changeant et périssable,
J'ai supporté l'assaut des houles sans ployer.
La menaçante mer rampe à vos pieds de sable
Et vous êtes l'abri de l'oiseau lamentable
Qu'au-dessus de vos fronts les vents font tournoyer ;

Moi j'ai vaincu l'Espoir : à mes pieds il expire,
Comme un flot lourd d'écume et de varech épais.
J'ai peuplé d'exilés mon solitaire empire ;
Et, muet comme vous, comme vous je n'aspire
Qu'à l'obscur grandeur de l'immortelle paix.

Car j'ai traîné longtemps mon ombre sur la terre ;
Mon destin bien avant mon sang s'est arrêté.
Comme vous infécond, comme vous solitaire,
Que je sois comme vous la vague sans colère
De l'océan sans bords de l'immobilité.

Est-ce assez beau ?

FRANCIS DE MIOMANDRE

LA MUSIQUE A PANAMA

Un artiste de nos amis, M. Louis Moret, qui voyage en Colombie, nous donne, dans une lettre datée de Panama, d'intéressants détails sur l'éveil de la vie musicale dans ces régions éloignées. « J'ai vu à Panama, nous écrit-il, un spectacle assez imprévu : une grande salle de théâtre remplie d'auditeurs qui écoutaient avec la plus grande attention du Beethoven, du Haendel, du Mozart, du Wagner, du Saint-Saëns. Le concert, organisé par le ministre de France, M. Ponsignon, était donné au bénéfice de la souscription destinée à ériger sur la côte du Pacifique un phare monumental commémorant le naufrage du *Taboga*. Nous avons passé l'après-midi à orner d'aquarelles la couverture des programmes que les belles jeunes filles de Panama vendirent plusieurs dollars. Le thermomètre marquait 33°. Jamais je n'ai eu aussi chaud ! (1). Le soir, nous eûmes quelque fraîcheur : 26° seulement. Nous nous rendîmes au concert en smoking et, suivant la mode du pays, sans chapeau. Le théâtre est élégant, très aéré. De trop luxueuses toilettes, — et des diamants au cou des jeunes filles. De la terrasse de l'édifice, la vue sur l'Océan est admirable. Par moments des éclairs en boule illuminaient le ciel sans troubler la sérénité de l'atmosphère. »

Le programme, que nous envoie M. Moret, est assez intéressant pour être cité ici car il témoigne d'un louable effort. Il se composait des œuvres suivantes : Première symphonie de Beet-

(1) Notre correspondant ne se doute pas que cette température ne dépasse pas, cette année, celle des climats modérés de l'Europe !

hoven, Récitatif et air du *Messie* chanté par le ténor A. Briceño, *Allegro* du concerto (op. 20) de Mozart pour piano et orchestre (M^{me} M. A. Camara), « Rêve d'Elsa » de *Lohengrin* (M^{lle} B. Vallarino), Air de *Samson et Dalila* (M^{me} Laurence F. Faure), *Ballade en la bémol* de Chopin (M^{lle} A. Orillac), Air d'Elisabeth de *Tannhäuser* (M^{me} J. Kortmann de Lutz), *Danse macabre* de Saint-Saëns (violon solo : M. D. Brid). Un commentaire explicatif de chacun des numéros, une traduction espagnole des textes facilitaient la compréhension des œuvres.

« L'exécution, nous apprend notre correspondant, était dirigée par un musicien intelligent et qui sait son métier. C'est lui qui a imposé ici le goût de la musique classique, qui rencontre encore pas mal de résistances. Mais enfin on y vient ! Le jeune orchestre du Conservatoire national de musique, qui n'a que deux ans d'existence, est déjà assez exercé. Il n'est pas assez nombreux, manque d'énergie, le style n'est pas toujours très sûr. Mais il a des qualités de justesse et de précision, une grande application. Songez aussi aux difficultés matérielles à vaincre. Nous sommes par 9° de latitude et nous subissons 33° centigrades : quel température il faut aux cordes des violons ! »

M. Moret termine en nous écrivant : « Si *l'Art Moderne* voulait bien révéler aux artistes d'Europe ce mouvement musical d'outre-mer, les Colombiens lui en sauraient gré. »

C'est fait, et de grand cœur.

O. M.

PUBLICATIONS D'ART

Bien que la *Belgique illustrée* (1) de M. Louis Dumont-Wilden ne rentre pas, à proprement parler, dans la catégorie des ouvrages d'art, je me plais néanmoins à placer ce livre sous cette rubrique parce qu'il est l'œuvre d'un artiste, d'un écrivain original, en un mot d'un homme de goût. Une vibrante préface d'Émile Verhaeren le présente au lecteur. On y voit comme le poète des *Forces tumultueuses* apprécie avec enthousiasme les énergies vivaces de son pays et quelle est sa confiance dans l'avenir. Le livre de M. Dumont-Wilden est considérable. Tout y est : « Il nous dit nos villes, nos contrées, nos usages, nos mœurs, notre passé, notre présent ; il nous fait comprendre comment la Belgique actuelle, riche et prospère, a pu faire servir ses malheurs et ses souffrances d'autrefois à sa force d'aujourd'hui. » On ne pourrait mieux résumer et définir ce beau livre que ne le fait Verhaeren en ces quelques lignes. Après la *Belgique* de Camille Lemonnier, magnifiques pages de lyrisme, suite de tableaux admirablement brossés, voici un livre exact, clair, méthodiquement composé. Chaque province y est étudiée en détail. L'auteur s'arrête devant les sites les plus curieux et il a des mots colorés pour les dépeindre et les faire admirer. Le chapitre liminaire, *Belgique à vol d'oiseau*, est une étude synthétique qui résume excellemment le passé et le présent de la Belgique et donne une idée parfaite de la place qu'occupe notre pays dans l'histoire. De nombreuses et belles illustrations ornent ce livre, auquel M. Louis Franck a ajouté quelques pages fortes et prestigieuses où il étudie, avec la compétence qu'on lui connaît, l'avenir de la Belgique au point de vue international.

FRANZ HELLENS

(1) *La Belgique illustrée*, par L. DUMONT-WILDEN. Paris, Larousse.

MUSIQUE

Un Concours international de pièces d'orgue.

La Procure générale de musique religieuse d'Arras ouvrit en janvier dernier un concours international de pièces d'orgue dont nous signalâmes l'intérêt aux musiciens belges. Le résultat de ce concours fut extrêmement brillant. Trois cent vingt-huit compositeurs y prirent part, et le jury, réuni à Genève sous la présidence de M. Montillet, professeur au Conservatoire de cette ville, organiste et maître de chapelle à l'église Saint-Joseph, eut grand-peine à établir un classement entre les nombreux manuscrits de valeur qui lui furent soumis.

Dans la série des pièces pour grand orgue avec pédale obligée, c'est notre compatriote Joseph Jongen qui, sur 135 concurrents, remporte le premier prix (500 francs) *ex-æquo* avec M. Pierre Kunc, organiste et maître de chapelle à Notre-Dame de Bercy. Le deuxième prix (250 francs) est attribué *ex-æquo* à MM. Claude Delvincourt et Henri Mulet, de Paris ; le troisième (100 francs) à M. Arrigo Cappelletti, maître de chapelle de la basilique de Côme ; le quatrième (100 francs) *ex-æquo* à MM. Ch. Dekoster, organiste de l'église Notre-Dame à Hal et G. Zoller, organiste à Ehingen (Wurtemberg) ; le cinquième (50 francs) à M. A.-W. Abdey, organiste à Brighton (Angleterre). Le jury décerna, en outre, douze mentions honorables à divers concurrents français, allemands, anglais et suisses.

C'est également un musicien belge, M. Emile Wambach, maître de chapelle de la cathédrale d'Anvers, professeur au Conservatoire et inspecteur des Académies de musique, qui, dans la série des pièces pour orgue ou harmonium de moyenne force (142 concurrents), est classé premier *ex æquo* avec M. F. Nowowiejski, directeur du Conservatoire de Cracovie. Le deuxième prix est décerné *ex-æquo* à MM. S. Paraire (Perpignan) et L. Raffy (Nérac) ; le troisième, à M. A. Claussmann, directeur du Conservatoire de Clermont-Ferrand ; le quatrième, *ex-æquo* à MM. Ed. Mignon (Orléans) et R.-Ch. Martin (Le Havre) ; le cinquième, à M. O. Van Durme, organiste à Tamise (Belgique). Des médailles d'argent sont attribuées à MM. Joseph Jongen, Pierre Kunc, A. Cappelletti et H. Mulet, qui, aux termes du règlement, ne peuvent recevoir un prix en espèces parce qu'ils ont obtenu ce prix dans la série des pièces pour grand orgue.

Dans la troisième série : pièces très faciles pour harmonium, un premier appel n'ayant pas donné de résultats satisfaisants, il fut décidé que le concours serait proposé à tous ceux qui avaient obtenu des prix ou des mentions dans les autres séries. A la suite de cette nouvelle épreuve, le jury décerna cinq prix de 100 francs à MM. Pierre Kunc, A. Mulet, E. Nowowiejski, L. Raffy et Emile Wambach ; onze prix de 50 francs à MM. E. Belliard, H. Cadenat, P. M. Chevrel, A. Claussmann, R. Grigi, G. Jacob, L. Jacob, S. Paraire, M. Piard, M. de Ranse et A.-W. Tomlyn, et neuf mentions honorables.

M. L. Botazzo, organiste de la cathédrale de Padoue (Italie), obtient une médaille d'argent, ses compositions ayant été jugées dignes d'une distinction spéciale tout en ne remplissant pas, à cause de leurs difficultés d'exécution, les conditions prescrites.

Toutes les œuvres primées seront publiées par les soins de la Procure et formeront trois recueils dont les deux premiers contiendront les pièces d'harmonium, le troisième les compositions pour grand orgue. Les souscriptions (10 fr. pour les deux pre-

miers volumes réunis, 12 fr. pour le troisième seul) sont reçues dès à présent à la Procure de musique religieuse, 22 et 24 rue Jeanne d'Arc, à Arras (France).

Congrès des « Amitiés françaises. »

L'association internationale *les Amitiés françaises* vient de publier le programme du Congrès qui se réunira, sur son initiative, à Mons le mois prochain, et auquel prendront part un grand nombre d'hommes de lettres, d'économistes, de personnalités politiques, etc.

Le Congrès s'ouvrira le jeudi 21 septembre, à 8 h. du soir, par une réception au siège de la section montoise des *Amitiés françaises*.

Le lendemain, 22, à 10 h. et à 2 h., lecture et discussion d'une partie des rapports présentés par MM. Henri Albert, François André, Léon Bernardin, Pascal-Bonetti, Campolongo, Canon-Légrand, Henri Lambert, Georges Janson, Ernest Champeaux, H. Christo, G. Dauchot, G. Ducrocq, L. Dumont-Wilden, J. Ernest-Charles, P. Flat, Funck-Brentano, O. Gilbert, Hansen, R. Henry, P. Heupgen, Jennissen, Lambillotte, R. Lauret, Mainetti, L. Marin, H. Massis, Raulin, Robin, L. Songuenet, Talaupé, R. de Traz et Voituron. — A 9 h. du soir, réception par l'administration communale à l'Hôtel de Ville.

Samedi 23, à 10 h. et à 2 h. 1/2, suite de l'examen des rapports. — A 8 h. 1/2, soirée de gala au théâtre.

Dimanche 24, à 9 h., visite des monuments et des grandes institutions d'enseignement de la ville de Mons. — A 2 h. 1/2, inauguration du monument commémoratif de la bataille de Jemmapes, suivie d'un banquet par souscription, d'un concert, etc.

Lundi 25, visite de l'Exposition de Charleroi et réception par les membres du Comité.

Mardi 26, visite du parc, du musée et des collections de M. Raoul Warocqué au château de Mariemont ; lunch offert par M. Warocqué.

Mercredi 27, excursions industrielles dans le Borinage (charbonnages, ateliers métallurgiques, verreries, etc.) ou visite à l'Exposition de Roubaix et retour par Valenciennes.

Les adhésions doivent être envoyées à M. A. Lambillotte, secrétaire des *Amitiés françaises*, à Ghlin-lez-Mons, et accompagnées d'un mandat postal de dix francs pour droit d'inscription.

CONCOURS D'ARCHITECTURE

La Ville de Bruges organise pour l'embellissement de sa Grand-Place un concours auquel tous les architectes sont admis à prendre part. A mérite égal, la préférence sera accordée aux projets d'édifices qui rappelleront les styles adoptés à Bruges du XIV^e au XVII^e siècle, et particulièrement à ceux qui seront inspirés des traditions locales. Une somme de 5,000 francs sera distribuée en primes, indépendamment des tantièmes attribués sur le montant des travaux à ceux des lauréats que des propriétaires chargeront d'exécuter leurs projets.

Ceux-ci doivent être déposés à l'Hôtel de Ville de Bruges au plus tard le 1^{er} mai 1912 avant 4 heures. La décision du jury sera transmise aux intéressés, par la voie des journaux, dans le

courant de juin. Des médailles de vermeil, d'argent et de bronze seront remises aux lauréats lors des fêtes communales, et les projets primés seront, à la même époque, publiquement exposés dans la grande salle de l'Hôtel de Ville.

Le programme détaillé du concours sera adressé à ceux qui en feront la demande au bourgmestre de Bruges, M. Amédée Visart.

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

La chanson populaire du Hainaut.

Ce qui caractérise les chansons du Hainaut ce sont les détails locaux, les déformations wallonnes qu'elles ont introduits dans les thèmes universels de la chanson populaire. Ou bien ce sont les chansons soit de clocher, soit de ce qui fut l'actualité.

Citer comme wallonnes des chansons françaises, comme *Quand Jenn Renaux revint de la guerre*, sans faire de la France une Wallonie prolongée; ne pas citer les chansons purement locales en situant dans l'espace ses caractéristiques serait méconnaître la chanson populaire du Hainaut.

Dans le résumé de sa conférence paru dans *les Arts anciens du Hainaut*, M. Louis Piérard a indiqué ces points.

Il en a excellemment développé quelques-uns dans sa chaude et enthousiaste conférence. Il manquait du temps nécessaire pour pousser son étude à fond, d'autant plus que M. Descamps, ténor à la diction nette et à la voix émouvante, a chanté quelques délicieuses vieilles chansons.

Le public fut ravi et regretta seulement que chanteur et conférencier ne l'aient pas charmés plus longtemps.

G. A. D.

PETITE CHRONIQUE

L'assemblée générale annuelle de la Commission royale des Monuments est fixée au lundi 30 octobre prochain, à 2 heures. Elle examinera, entre autres, la question de savoir si sa surveillance ne devrait pas s'étendre aux travaux que nécessite l'extension constante des communes et villes belges, — travaux qu'on exécute trop souvent sans se préoccuper de conserver et de mettre en relief les constructions, les sites, les monuments caractéristiques de la localité ou de la région. Dans l'affirmative, les arrêtés royaux relatifs aux pouvoirs de la Commission devront être modifiés et complétés. Elle s'occupera aussi du principe des concours pour la fourniture des objets mobiliers d'une certaine valeur (de 15.000 à 20.000 francs) destinés aux édifices religieux et autres. Enfin, elle étudiera les procédés artistiques et techniques servant à la confection des émaux et des tapisseries et déterminera les conditions et circonstances dans lesquelles l'emploi de ces œuvres d'art est recommandé. L'inventaire des objets d'art appartenant aux établissements publics clôturera l'ordre du jour.

Si Tournai se distingua jadis dans les arts du métal, de la céramique et de la tapisserie, la personnalité des artistes tournaisiens se manifesta avec une égale maîtrise dans la sculpture lapidaire. Les « imagiers » et « maîtres tombiers » de la cité taillaient à pied d'œuvre dans les carrières ouvertes au moyen-âge des fûts de colonnes, des fonts baptismaux, des dalles sépulcrales qu'on retrouve dans le bassin de l'Escaut, en Artois, en Picardie et jusqu'en Bourgogne. Ils sculptèrent aussi, à la demande de riches bourgeois de Tournai, nombre de bas-reliefs votifs et de « tabliels de pierre ».

L'Exposition des Anciennes industries d'art tournaisiennes offre maints spécimens de ces travaux, qui exercèrent au

xv^e siècle une réelle influence sur les directions de notre statuaire. Parmi les nombreux monuments funéraires exposés, signalons le bas-relief (antérieur à 1430) exécuté pour la tombe du chanoine de Blecker. La scène de la Résurrection qui y est représentée surprend les visiteurs par l'audace des raccourcis, l'expression des figures et le saisissant caractère réaliste de la composition.

L'Exposition de Gand sera la première où notre colonie occupera un emplacement digne de son importance; le gouvernement a pris dès à présent les mesures nécessaires pour que le Palais Colonial fût un des éléments les plus remarquables de l'Exposition de 1913.

Situé au point convergent de deux grandes avenues, à proximité des palais de Bruxelles, Anvers, Liège et Gand, cet édifice aura des proportions vraiment monumentales. Il abritera un panorama qui se développera sur cent quinze mètres de largeur; on y admirera également quatre dioramas et des galeries où seront exposés les produits d'exportation et d'importation. L'œuvre architecturale en a été confiée à M. Calluwaerts, qui construisit le pavillon belge à l'Exposition de Turin. Le vaste panorama congolais et les dioramas auront pour auteurs MM. Paul Mathieu et Alfred Bastien, qui, nous l'avons dit, vont recueillir dans les diverses régions de notre colonie la notation exacte des sites, des types, de la flore, de l'industrie et de la lumière d'Afrique.

A l'occasion de l'Exposition universelle, la ville de Gand a voulu se souvenir qu'elle doit à son glorieux passé artistique le meilleur de sa renommée. Elle projette une grande manifestation pour célébrer le génie du plus illustre des peintres de l'École flamande, Hubert Van Eyck, dont elle a l'heureuse fortune de posséder le chef-d'œuvre. Un comité d'honneur et un comité d'organisation sont en formation pour assurer l'exécution de ce projet, qui rencontrera l'approbation unanime des artistes.

L'ouverture du VII^e Salon du cercle d'art *Vie et Lumière* aura lieu samedi prochain, 2 septembre, au Musée moderne de Bruxelles.

Cette exposition réunira un ensemble important d'œuvres des peintres: Gaston de Beer, Georges Buysse, Oscar Coddron, Léon De Smet, Anna De Weert, Alfred Hazledine, Modeste Huys, Raymond de la Haye, Jenny Montigny, Guillaume Montobio, Willem Paerels, Constant Permeke, Henri Roidot, Louis Thévenet, Pierre Paulus, F. Verhaegen, Victor Verhougstraete et Edmond Verstraeten.

Le Salon de *Vie et Lumière* restera ouvert jusqu'au lundi 25 septembre.

Le Salon d'aquarellistes organisé à Westende par le Cercle des Expositions du Littoral sous la présidence de M. Henry Janlet obtient un vif succès. Un grand nombre d'œuvres ont été acquises, parmi lesquelles six paysages exécutés par M. Cassiers en Hollande, en Auvergne et aux environs de Vichy, un *Soir en Campine* de M. Hagemans, la *Route à Forest* de M. Hannon, un *Paysage à Genval* de M. Janlet, la *Molignée à Sossoye* de M. Hermanus, le *Moulin* de M. Uytterschaut, des *Roses* de M. Watelet, etc.

Une intéressante exposition d'art hollando-belge, due l'initiative de notre compatriote M. Perquy, s'ouvre aujourd'hui à Bergen-op-Zoom.

Parmi les peintres hollandais participant à cette exposition citons: MM. Bruining, Gabriel, Le Gras, Luns, Monickendam, Martinus, Schildt, Slager et Wulp. Les peintres belges ayant accepté sont les suivants: MM. Asselberg, Bastien, Beauck, Bernier, Blicck, Cambier, Cassiers, Cluysenaar, Emile-Antoine Coulon, Dom, Farasyn, Goudens, Gouweloos, Charles Hermans, Hermanus, Van Hove, Joors, van Leemputten, Leduc, Middelcer, Marcotte (M^{lle}), Neste, Van der Ouderaa, Opsomer, Herman Richir, Rasenfosse, Stacquet, Eugène Smits, Tyck, Uytterschaut, Verbrugge et Viérin.

Notre collaborateur M. Fierens-Gevaert fera jeudi prochain, à 3 heures, au Salon des Arts anciens du Hainaut, à Charleroi,

une conférence sur les *Paysagistes wallons du XV^e au XX^e siècle*.

Le *Moderne Kunst Kring* d'Amsterdam ouvrira au Musée municipal de cette ville, du 7 octobre au 5 novembre, une exposition internationale d'œuvres d'art. Le nombre des envois est limité à 10 pour les sociétaires, à 6 pour les artistes étrangers au Cercle. Les envois devront parvenir à Amsterdam au plus tard le 20 septembre et annoncés avant cette date à M. Conrad Kikkert, Huize ten Duyne, Zandvoort près Amsterdam.

De Paris :

Le Théâtre des Champs-Élysées, dont nous avons annoncé la construction avenue Montaigne, sera vraisemblablement inauguré au cours de l'hiver 1912-1913. Il contiendra une grande salle de spectacle d'environ 1,800 places destinée aux représentations lyriques et aux grands concerts symphoniques, une petite salle de comédie de 500 places pouvant également servir aux auditions musicales d'ordre intime et une grande galerie-foyer qui sera utilisée pour des expositions de peinture et d'objets d'art.

M. Maurice Denis est chargé de la décoration picturale de la grande salle. Le statuaire Emile Bourdelle ornera d'une large frise la façade de l'édifice, dont les plans sont dus à M. Henry Van de Velde.

On sait que la petite maison de Passy où Balzac passa une partie de sa vie tourmentée et si prodigieusement laborieuse avait été transformée en musée par quelques uns de ses admirateurs. Mais un jour on manqua d'argent — quelques milliers de francs — et l'huissier vint qui menaça de disperser les chères reliques aux enchères.

Un jeune éditeur, le fondateur de la *Renaissance du Livre*, à qui l'on doit d'intéressantes initiatives, la collection des chefs-d'œuvre de la littérature française, des *Mille Nouvelles nouvelles* qui sont comme le tour du monde de la littérature contemporaine à travers les pays, et, sous le titre *Excelsior*, cette collection de romans célèbres à 45 centimes, fit alors le geste qui devait sauver la maison et le musée.

Il paya les dettes. Il fit mieux : il assura l'avenir en faisant des 5,000 premiers souscripteurs à l'édition complète reliée de Balzac qu'il prépare et dont le prix est de 25 francs, des membres protecteurs attirés de l'œuvre des *Amis de Balzac*. Chacun de ces membres recevra une carte qui lui vaudra les avantages conférés aux membres déjà existants.

Le sculpteur Rodin vient de remettre à l'État français, comme don provenant de cotisations de quelques amis (MM. Fenaille, de Goloubeff, Joanny Potel et Léon Grunbaum), la statue en bronze de *L'Homme qui marche*. Cette œuvre, qui figure actuellement à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Rome, sera placée, après l'Exposition, dans la cour d'honneur du palais Farnèse.

Meyerbeer aura prochainement son monument à Berlin. Le comité, auquel l'Empereur a accordé son haut patronage, compte parmi ses membres le comte de Hulsén-Hoeseler, intendant général des théâtres, MM. Richard Strauss, H. von Hoffmanns-

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

thal, G Hauptmann, K. Muck, l'éditeur R. Mosse, le prince H. de Schœnaich-Carolath, M^{me} Lily, Lehmann, etc.

Il est question, on le sait, d'ériger à Waterloo un monument à la mémoire de Victor Hugo. Le Comité précise en ces termes le projet : « C'est en juin 1861 que le poète vint s'établir dans la « morne plaine » pour ce séjour de deux mois qui donna à l'art français, à notre poésie, le livre premier de la deuxième partie des *Misérables* et le poème désormais classique qui domine *les Châtiments*. Quelques écrivains, poètes et historiens, ont pensé que ce grand instant de notre génie national pouvait être célébré dans ce champ de bataille où trois monuments étrangers attestent l'héroïsme guerrier, le triomphe de la force, sans qu'aucune pierre célèbre la souveraineté de la pensée, la revanche de la poésie sur le courage brutal. Ce monument sera sobre et grandiose : une colonne de granit monumentale sur laquelle claironnera l'admirable coq gaulois du maître Auguste Cain. Point de buste, point de statue : un nom et une date. Au reste, qu'on veuille bien noter qu'en Angleterre se constitue, en ce moment même, un comité pour élever, à Waterloo, un monument à lord Byron. Serons-nous moins reconnaissants envers les grands génies de notre pays que les autres nations et sera-ce toujours de l'étranger que nous sommes appelés à recevoir des exemples et des leçons. »

Plaisante coquille :

Paris-Journal annonce que M. Vincent d'Indy vient d'écrire une *Vie de Bohême* et ajoute qu'il sera intéressant de la comparer à celle que publia M. Rourain Rolland.

Par ces chaleurs, accueillons avec indulgence les distractions des typographes.

Erratum. — M. Robert Sallhadin, l'un des six candidats du grand concours de composition musicale (Prix de Rome), est de Harchies et non d'Orchies, ainsi que nous l'avons écrit erronément dans notre dernier numéro.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître : Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOU

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8° illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

imprime sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E DEMAN, Libraire-Éditeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. -- Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

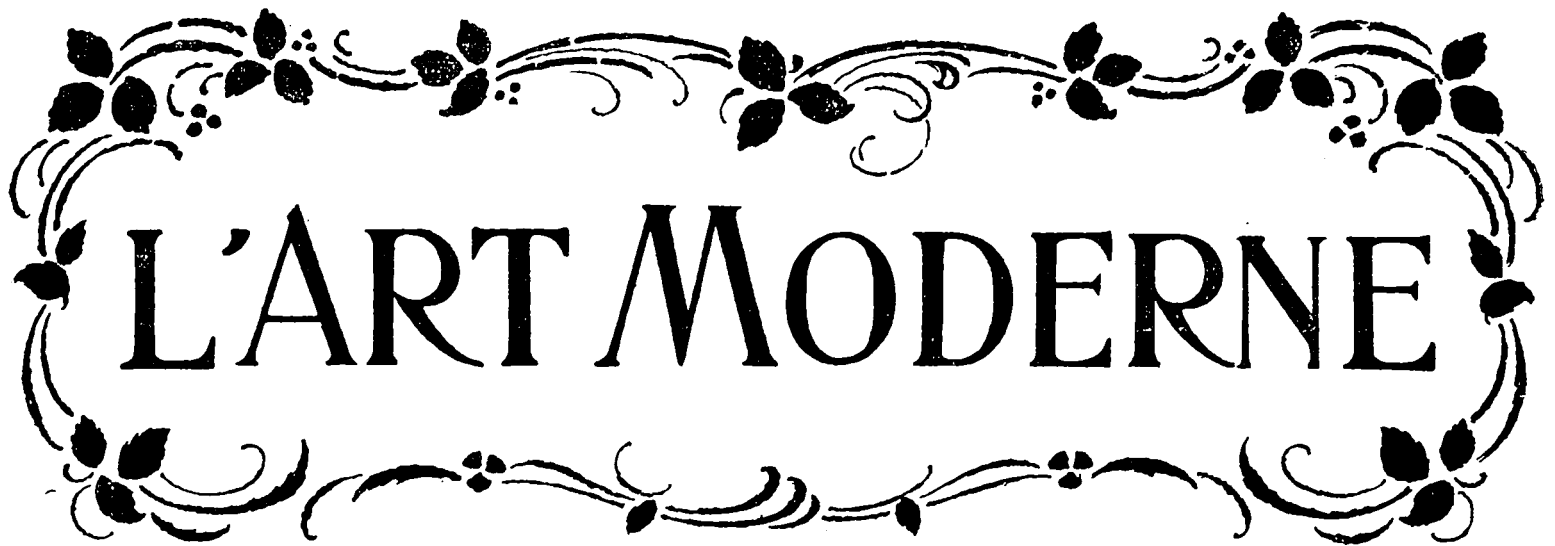
Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,5	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Elle (OCTAVE MAUS). — Salon des Beaux-Arts de Charleroi : *Victor Rousseau* (MAURICE DES OMBIAUX) — Encore le problème Eyckien (L. MAETERLINCK). — « Les Amitiés françaises ». — Porcelaines et Biscuits de Tournai. — Le Théâtre de la Monnaie. — Les Maîtres de l'Art : *le Bernin*. — Chronique judiciaire des Arts : *Apollon Pythien*. — Nécrologie : *Reinhold Begas*. — Petite chronique.

ELLE

Mystificateur de génie ou cambrioleur jovial, érotomane ou collectionneur paroxyste, quel que soit le ravisseur, louons-le d'avoir lancé dans la mare stagnante des vacances l'énorme pavé qui la fronce jusqu'à ses rives lointaines en ondes circulaires.

Morale à part (et ne la mêlons jamais à nos conceptions artistiques), l'invention touche au sublime. La réalité, cette fois, bat le record de l'imagination. et notre siècle, qui donna l'essor aux aéronefs, sera marqué davantage par le simple geste d'un escamoteur paradoxal.

Tragique, sans doute, puisqu'il soustrait au patrimoine collectif la jouissance d'un chef-d'œuvre, l'événement s'entoure, par l'incurie qu'il révèle, par les incidents burlesques et la vaine agitation policière qu'il détermine, d'un comique irrésistible. Maurice Beaubourg n'eût pas trouvé de meilleur exemple pour démontrer, comme il le fit avec humour dans une conférence dont les habitués de la *Libre Esthétique* ont gardé le souvenir, que la vie porte simultanément les deux masques. Au drame le plus noir s'unit la bouffon-

nerie, qui l'allège en vertu de la loi naturelle des compensations.

Le rapt du Louvre fournirait à M. Jules Romains ou à tel autre écrivain unanimiste l'éclatant début d'un roman théorique. Jamais ne s'offrit plus belle occasion de décrire le rayonnement des sensations et des faits répercutés en vibrations concentriques de plus en plus larges : et, cette fois, au lieu d'embrasser, comme dans *Mort de Quelqu'un*, le territoire limité des voisins et amis, du choc originaire elles s'étendraient jusqu'aux confins de la civilisation. Après le colportage immédiat de la nouvelle, les enquêtes, les interviews, gagnant de proche en proche toutes les nations : puis les dissertations, les souvenirs, les anecdotes, la chasse, dans les bibliothèques, aux impressions des artistes, des hommes de lettres, des philosophes, des poètes, de tous ceux qui ont tenté — en est-il qui se soient soustraits à la hantise? — de pénétrer le mystère d'un regard ambigu.

L'effigie dérobée est entrée, poursuivie par l'armée cinématographique des juges, des conservateurs, des ministres, des inspecteurs, des journalistes aux abois, dans les plus humbles demeures, elle surprend les habitants des bourgades reculées, et peut-être sourit-elle aux pâtres qui, sur les crêtes des Alpes, gardent, contemplatifs, les troupeaux. Enfouie depuis un temps immémorial, elle est ressuscitée. Jamais elle ne fut plus vivante que depuis qu'elle est morte à nos yeux.

L'art suprême de celui qui a si heureusement détourné l'Europe, en canalisant ses soucis, des alarmes que lui causait le dissentiment de deux nations belliqueuses, c'est d'avoir, entre mille objets offerts à sa convoitise, choisi précisément celui dont l'enlèvement devait s'ac-

compagner d'un fracas de tonnerre. Imaginez qu'il eût modestement emporté le portrait de M^{me} Récamier ou *la Cruche cassée*. On eût dit : « C'est un scandale. Le Louvre est mal gardé. Qu'on révoque ses administrateurs indignes, qu'on triple le chiffre de ses huissiers. Et l'on eût parlé d'autre chose.

Mais Elle!... Il semble, pour la presque totalité des humains, que l'énigme de son regard lui assigne, dans la hiérarchie des œuvres d'art, le rang suprême, le sommet de la pyramide formée par l'accumulation des chefs-d'œuvre enfantés depuis les origines de la peinture. Dans l'esprit de certains, elle confue au miracle. Elle n'a pu naître que grâce à une intervention divine. Ce n'est pas un tableau, c'est LE tableau, le SURTABLEAU, celui dont la superficie restreinte renferme l'expression totale, absolue et définitive du génie.

L'heure serait mal choisie pour discuter cette opinion, qui a acquis l'autorité d'un dogme, et je crains fort qu'on accuse de sacrilège M. Camille de Sainte-Croix pour avoir osé formuler sur l'objet du larcin ces paroles sévères : « Qu'y trouvez-vous? De la sève? De la chair? Vous y trouvez la méthode aridement gracieuse d'un travail patient et froid, copiant un sujet composé. Le *trompe l'œil* laborieux s'y dénonce à chaque trait, malgré l'imagination d'un fond de paysage harmonieusement bleuté. — mais guère aéré. Et la figure qui s'y place n'a ni chair, ni souffle, malgré le dessin souple et fin. — et le truquage sèchement balonné du modelé. Toute possibilité même d'inspiration pensante en est matériellement exclue, par le fait d'un miniaturisme mesquin. Copiés, un à un, les cils du regard sont ouvrièrement incrustés, un à un, dans l'ourlet des paupières. Le grain de la simili-peau du front et des mains se perçoit en un minuscule calligraphique.

Si le jeu vous plaît, cultivez donc la *Joconde* comme le suprême aboutissement microscopique d'un maniérisme adroit, docte et laborieux. Mais y chercher l'entrain d'une création picturale, la vibration ample et juste de vitalités palpitantes, l'animation naturelle d'une verve sincère, c'est bien peine perdue. N'oserai-je pas dire que la *Joconde* peut compter comme l'exemple le plus précieux du plus complet tableau de commerce? »

Peut-être les défauts que signale, en homme rebelle à l'esthétique de Léonard, M. Camille de Sainte-Croix, ont-ils précisément contribué à créer l'universel engouement que n'auraient pas suffi à alimenter les réelles beautés de l'œuvre. Suprématie? Sanction? Hiérarchie? De quel droit se sert-on de pareils termes dans le domaine de l'art? Et quand comprendra-t-on que tout chef-d'œuvre, qu'il appartienne au passé ou à notre époque, mérite le même respect et une admiration égale? De ce qu'un tableau subit depuis plusieurs générations la captivité d'un musée, en est-il plus radieux?

Et faut-il attendre, pour en proclamer la gloire, que les siècles aient assombri ses couleurs?

Les jours prochains nous apporteront peut-être des surprises. Lorsque paraîtront les réflexions que me suggère, en ma lointaine retraite, le vol phénoménal qui stupéfie l'univers, Arsène Lupin (et quel autre que lui?...) aura-t-il replacé la fabuleuse image au centre du Salon carré? Je le souhaite, sans oser l'espérer. Quel que soit d'ailleurs l'avenir, la leçon aura été salutaire. Si la place qu'occupait la *Joconde* demeure vide, regrettons la perte d'un chef-d'œuvre, mais songeons à le remplacer. Et puisque seuls les morts ont accès au Louvre, qu'on n'oublie pas que l'un des plus grands parmi les maîtres disparus, Paul Cézanne, n'y est pas représenté.

OCTAVE MAUS

Salon des Beaux-Arts de Charleroi.

Victor Rousseau.

Victor Rousseau est né à Feluy, village du Hainaut, le 16 décembre 1865. Après avoir quitté le village natal, il y revint vers l'âge de dix ans pour apprendre aux carrières à travailler la pierre.

A onze ans, il fut embauché par les entrepreneurs du Palais de Justice de Bruxelles. Sur les gigantesques échafaudages de l'édifice, il tailla la pierre et sculpta quelques ornements.

Cette jeunesse évoque la vie des vieux tailleurs de pierre wallons qui quittaient les carrières natales pour aller travailler aux cathédrales, qui édifièrent tant de monuments dont beaucoup subirent l'injure des iconoclastes et des différents démolisseurs qui dénaturèrent le visage de la terre wallonne.

En Rousseau, une tradition très ancienne se perpétue. L'effort inconscient de toute une dynastie d'artisans de la pierre a en lui son aboutissement. En lui fleurit l'âme d'une race industrielle adonnée au rêve. Il n'est pas un produit artificiel, tel qu'en distillent les académies; il fait songer aux artistes d'autrefois qui, avant de devenir des maîtres, avaient été astreints à des besognes de manœuvre, avant de gâcher la glaise ou de broyer les couleurs, avaient commencé par balayer l'atelier.

Il débuta dans l'art, mûri par une nostalgie qui développa en lui les qualités d'émotion et d'imagination infiniment précieuses parce que les années ne tardent pas à les émousser, tandis qu'on a tout le loisir, par la suite, d'observer ce qui doit être observé et d'apprendre ce qu'il est indispensable de savoir.

Rousseau travailla sept ans sur les échafaudages du Palais de Justice de Bruxelles, après quoi il entra aux ateliers d'un sculpteur ornemaniste. En même temps, il suivit les cours de l'Académie. Mais le théâtre et la musique servirent davantage à son développement.

Wagner lui ouvrit les yeux de l'esprit. Il fut l'initiateur.

Le maître de la Neuvième symphonie acheva ce que celui de *Tristan et Yseult* avait commencé. Wagner avait révélé l'art à Rousseau. Beethoven l'éleva dans la conscience universelle.

Rousseau se demanda quelque temps s'il ne deviendrait pas musicien-compositeur, tant il avait été impressionné par ces deux

génies. Depuis son enfance, il avait, de même que beaucoup de Wallons, une disposition marquée pour la musique. Si les circonstances eussent été autres, si la vocation atavique de la sculpture avait été moins impérieuse en lui, peut-être eût-elle succombé dans la lutte que l'autre lui livrait. Elles firent mieux, elles s'accordèrent. La sculpture subsista, mais elle s'immatérialisa, s'idéalisa, jusqu'à devenir, en quelque sorte, la forme visible d'une harmonie pure. Il eût composé de la musique évocatrice de formes sculpturales, il créa des formes qui éveillent en nos âmes des sonorités ineffaçables.

Les deux arts pour lesquels les Wallons semblent le plus prédestinés se marient chez Rousseau. C'est ce qui fait actuellement de lui l'artiste le plus représentatif du génie de la race wallonne; il traduit le mieux, le plus complètement et le plus noblement les aspirations de sa race.

MAURICE DES OMBIAUX

Encore le problème Eyckien.

Lorsque dans un précédent article (1) nous avons essayé de démontrer que le chef-d'œuvre de la peinture primitive à l'huile était peint... à l'eau, on se sera peut-être demandé : « Comment se fait-il que pareille constatation, si elle est exacte, n'ait pas été faite depuis longtemps par des critiques d'art plus réputés, qui ont fait des problèmes eyckiens un des buts de leur existence ? »

La réponse est aisée. C'est qu'on est parti jusqu'ici d'un point de départ faux en admettant comme un axiome que le retable de Gand fut peint à l'huile, alors qu'il est prouvé qu'Hubert (qui seul exécuta presque complètement le polyptyque) le peignit à une époque où le perfectionnement inventé par Jean n'existait pas encore. Dans un important ouvrage sur les van Eyck qui vient de paraître, M. Durand-Gréville ne va-t-il pas jusqu'à affirmer que « rien ne prouve qu'Hubert ait jamais employé la détrempe », alors que la détrempe (ou peinture à la colle) était, on le sait, seule alors d'un usage général ?

Van Mander, la source la plus ancienne et la plus sûre que nous possédions en la matière, nous dit clairement que *l'invention de Jean fut tardive* et qu'elle consistait en un *enduit de sa composition dans lequel entraient une huile particulière*. Le peintre biographe flamand devait être bien renseigné car il eut des rapports directs avec de vieux peintres de l'école de Jean van Eyck, qui avaient conservé les traditions du maître.

Il s'agit donc, non de la découverte de la peinture à l'huile, — qui n'était plus à faire, — mais d'un procédé plus précieux consistant à saturer d'un enduit où l'huile entraient pour une part importante les peintures à la détrempe, qui acquéraient ainsi les qualités de vraies peintures à l'huile. Les brouillards et l'humidité des climats du nord n'avaient sur elles plus de prise; on pouvait même les laver à l'eau.

Vasari dépeint la stupéfaction des Italiens lorsqu'ils constatèrent qu'une peinture de Jean van Eyck, parvenue chez le roi Alphonse de Sicile, résistait à l'action de l'eau. Ce fut même cette propriété qui aurait engagé, dit-il, ce souverain à envoyer Antonello de Messine en Flandre pour essayer de surprendre un procédé de peinture aussi merveilleux.

Comment se fait-il qu'on ait toujours écarté le témoignage si

formel de Van Mander? C'est qu'il était en contradiction avec la tradition qui voulait voir en van Eyck l'inventeur de la peinture à l'huile et non pas un continuateur des anciens procédés à la détrempe rendus, grâce à son invention, imperméables à l'eau.

Des auteurs dignes de foi constatent au XVI^e siècle qu'une partie importante du retable de Gand, un *Enfer*, qui devait compléter logiquement les trois zones de l'œuvre, était peinte à la détrempe, et que cette partie (non fixée ou mal fixée par Jean) fut perdue parce que des peintres maladroits, ignorant la nature fragile de la peinture, voulurent la laver à l'eau. Au lieu d'accueillir ce témoignage, les critiques d'art l'ont passé sous silence ou l'expliquent en disant que ce devait être une prédelle rapportée, antérieure à l'époque des van Eyck !

Nous avons vu dans des inventaires de 1516 et de 1524 que Jean van Eyck, après la mort de son frère, peignait encore lui-même à la détrempe.

Il y a plus. Nous savons depuis peu, par des pièces d'archives indiscutables, qu'un Espagnol, Luis Dalmau, qui était en 1428 peintre de la ville de Valence et qui fut aussi attaché au service du roi Alphonse V, reçut du trésorier de la maison royale, le 21 septembre 1431, une somme de cent florins d'or pour « un certain voyage au comté de Flandre pour affaires touchant au service du dit seigneur ». Arrivé à Bruges, avant la Noël de 1431, Dalmau devint l'élève de Jean van Eyck. Celui-ci avait alors dans son atelier le polyptyque de *l'Adoration de l'Agneau*, que Dalmau put certainement voir et peut-être copier. Or ce peintre distingué, qui s'assimila si bien l'esthétique des van Eyck ainsi qu'on peut le voir en son chef-d'œuvre : *le Retable des Conseillers de Barcelonne*, ne peignit pas cette composition à l'huile mais bien à la détrempe, ce qui prouve que ce procédé était alors encore employé par son initiateur flamand.

Ici encore, au lieu d'admettre cette preuve nouvelle, les critiques d'art qui constatèrent que le *Retable des Conseillers* peint en 1445 était une détrempe préférèrent nier l'apprentissage de l'artiste espagnol chez l'inventeur reconnu de la peinture à l'huile, alors que son voyage comme pensionnaire du roi d'Espagne est absolument établi aujourd'hui. Remarquons toutefois que la peinture de Barcelonne n'a pas été pourvue de l'enduit inventé par Jean, ce qui tendrait à démontrer que son procédé fut tenu secret pendant un certain temps.

Tout ce qu'on sait de la technique des van Eyck démontre que le procédé d'Hubert fut celui d'un miniaturiste. Dans les miniatures du groupe Bavière-Hainaut des *Trois riches Heures* de Turin (1), certainement exécutées par Hubert ou tout au moins dans son atelier, M. Hulin remarque sa manière de peindre « par valeurs » qui se retrouve dans le Retable de Gand et qui lui permit d'attribuer à l'aîné des van Eyck la *Vierge dans une église*, du Musée de Berlin, et deux volets de l'Ermitage, dont l'attribution au maître était discutée. Quant aux légers empâtements que l'on observe dans toutes les œuvres d'Hubert, on sait combien ils s'obtiennent facilement dans la gouache ou dans le procédé si analogue de la détrempe.

En revanche, la caractéristique de la peinture de Jean c'est l'emploi de *glacis*, c'est-à-dire de lavis de couleurs transparentes très diluées, dont il se sert non seulement dans les drapé-

(1) Voir, du COMTE P. DURRIEU, *les Débuts des van Eyck* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1903) et *les Aventures de deux splendides manuscrits* (*Revue de l'Art ancien et moderne*, 10 août 1911.)

(1) V. *l'Art Moderne* du 13 août dernier.

ries mais même dans le ciel et dans les chairs. Or, ce procédé fut précisément celui qu'employèrent tous les primitifs flamands qui peignirent à l'huile, notamment le maître de Flémalle, van der Weyden et Memling. Et l'on remarquera qu'on ne peut l'utiliser dans les détrempe non fixées, car les lavis à l'eau enlèveraient les couches de peinture à la colle déjà posées.

La *Sainte Barbe* du Musée d'Anvers, cette merveilleuse esquisse de Jean préparée sur des dessous absolument blancs, nous montre encore, comme par miracle, la façon de peindre de cet artiste en 1437. Elle prouve aussi, une fois de plus, combien Van Mander voit juste lorsqu'il affirme que « ses ébauches étaient plus finies et plus belles que les tableaux achevés des autres peintres ».

Chose généralement ignorée, ces procédés de Jean, consistant à commencer à la détrempe des peintures à l'huile, furent très longtemps d'un usage constant dans la peinture flamande. M. J. Devriendt, l'éminent directeur de l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers, nous disait récemment que lui-même peignait encore ainsi, et cela pour éviter tout *repentir*. Car un simple coup d'éponge humide permet alors d'enlever avec la plus grande facilité les parties qu'on désire modifier. Comme on le constatera, ce fait nouveau constitue une preuve de plus que Jean van Eyck, qui, nous l'avons vu plus haut, peignit certainement d'abord à la détrempe, n'avait aucun intérêt à abandonner un procédé si pratique que nous le voyons encore en usage, de nos jours, en pays flamand.

L. MAETERLINCK

« LES AMITIÉS FRANÇAISES »

A l'occasion du premier Congrès international qu'il organise à Mons du 21 au 24 septembre prochain et dont nous avons publié dans ses grandes lignes le programme (1), le Comité de l'Association *les Amitiés françaises* vient de lancer le manifeste suivant :

« A côté des échanges commerciaux, dont les statistiques montrent la constante progression, les Belges ont avec la France des échanges continuels d'idées; à côté du trafic matériel, ils ont, comme trait d'union, des affinités d'un ordre supérieur. Le rayonnement littéraire et artistique de la France, son culte passionné pour le progrès dans toutes les branches de l'activité humaine, ont agi plus puissamment que les intérêts économiques pour rapprocher nos deux pays, et un véritable commerce intellectuel nous attire vers la généreuse nation dont l'influence féconde s'est fait sentir depuis des siècles sur l'humanité entière. Nos penseurs, nos artistes, nos écrivains de langue française, si attachés qu'ils soient au caractère de leur race, n'ignorent pas ce qu'ils doivent à la France, à la clarté de son génie, à la perfection de son goût, à ce souci d'art qui embellit chacune de ses productions. »

Ainsi, le 12 juillet 1910, parlait solennellement à l'Élysée, Albert I^{er}, roi des Belges, et il formulait le meilleur du programme des « Amitiés françaises ».

Pendant les trois quarts de siècle passés, la Belgique qui devait d'abord vivre, puis s'organiser, puis acquérir l'aisance, le bien-être, s'installer — si on peut dire — pratiquement chez elle, a pu, systématiquement parfois, se désintéresser de l'au-delà de ses frontières. Maintenant qu'elle a atteint le progrès

(1) Voir notre dernier numéro.

matériel dont elle est fière, elle peut, elle doit songer à activer son commerce intellectuel avec la généreuse nation dont parle le Roi. C'est une nécessité pour un petit pays dont la moitié est de même race que la France, dont l'autre moitié, bilingue, participe si heureusement à la culture française, pour un pays dont l'élite, savants, musiciens, poètes, trouva, trouve toujours en France, le terrain propice au développement de son génie.

La civilisation française, attaquée en Belgique, se défend vigoureusement. Il y a en Belgique :

L'Association flamande pour la vulgarisation de la langue française, fondée en 1698 par M. von Montaigu. Elle a pour président M. Maurice de Smet de Naeyer. Elle siège à Gand et a des sections florissantes à Ostende et à Anvers. Elle ne fait pas de politique.

La Ligue pour la liberté des langues, fondée en 1909 à Anvers par M. Armand Spée. Elle a plusieurs sections qui correspondent aux différents partis politiques.

Les Amis de la langue française, à Louvain, société fondée par M. Bonssu.

Différentes ligues wallonnes qui, fatalement, voient concorder leurs efforts avec ceux des ligues françaises.

La Fédération internationale pour l'extension et la culture de la langue française, qui naquit à Liège, en 1905, à l'issue d'un congrès dont le titre devint son titre. Elle a pour présidents MM. Digneffe et Wilmotte, pour secrétaire M. Mawet. Elle a une section liégeoise et une section brabançonne. Nous lui devons, outre les congrès internationaux de Liège et d'Arlon, le congrès national des *Œuvres intellectuelles de langue française*, organisé à Bruxelles (1910) par M. Fürstenhoff. Le Congrès de Liège est le point de départ des manifestations sympathiques de la Belgique envers la France, manifestations si caractéristiques depuis quelques années.

La comparaison des formules : *Amis du français*, *Extension du français*, d'une part, et, d'autre part, *Amitiés françaises*, permet de voir ce qui nous différencie de nos prédécesseurs et nous unit à eux. La première section des *Amitiés françaises* fut fondée à Liège, en 1909, par M. Jennissen. Il y a des sections à Mons, à Bruxelles et à Verviers. D'autres s'organisent dans le Hainaut et même en pays flamand. Les sections sont autonomes et n'ont de commun que le titre et la généralité du programme qu'elles tendent à réaliser par les moyens qui leur semblent bons. La section de Mons organise ainsi cette année un Congrès où elle convie ceux qui ont des « Amitiés françaises ». La ville de Mons s'associe à cet effort par une subvention et en recevant les congressistes; le Conseil provincial du Hainaut par une subvention.

Les adhésions furent, dès l'abord, infiniment précieuses; elles ont continué depuis. De nombreux rapports qui nous sont parvenus nous permettent d'annoncer que les questions les plus intéressantes seront soulevées et discutées.

Les sociétés favorables à la culture française coordonneront-elles, ou non, leurs efforts à l'issue du Congrès? C'est une question qui s'est déjà posée.

Les congressistes vivront quelques jours dans une population qui leur est extrêmement sympathique, dans une ville dont l'amitié française est connue.

Nous invitons à venir, nombreux, les amis inconnus à qui nous n'avons pu nous adresser, mais qui trouveront à nos réceptions, fêtes et séances, le même accueil fraternel que les personnages illustres qui nous ont promis d'être des nôtres.

Porcelaines et Biscuits de Tournai.

Ce ne fut qu'en 1750 que François Péterinck, originaire de Lille, établit à Tournai une manufacture de porcelaine tendre, faïence, grès d'Angleterre et brun de Rouen; mais il l'éleva bientôt au premier rang des fabriques similaires et produisit des céramiques que les dorures ciselées au burin et les fonds bleu de roi permettent de comparer aux admirables pâtes tendres de Sèvres.

Il aborda, avec un égal succès, les genres de décor les plus variés : paysages polychromes exécutés d'une touche fine et élégante, oiseaux au plumage éclatant, bouquets de fleurs, pastorales d'après Watteau et Boucher, sujets orientaux dans le goût saxon, tels furent les motifs que lui et les artistes qu'il s'était adjoints interprétèrent avec un réel talent.

La fabrique tournaisienne, qui compta parmi ses collaborateurs les sculpteurs Gilis et Nicolas Lecreux, ainsi que Claude Borne, un des meilleurs faïenciers que Péterinck enleva à Rouen, se fit également une réputation universelle par ses délicieux groupes et statuettes en biscuit. La section des porcelaines de l'Exposition de Tournai a réuni un ensemble merveilleux de ces petits chefs-d'œuvre, ainsi qu'une collection très complète de pièces en céramique qui permet d'étudier à loisir l'une des branches les plus attrayantes des anciennes industries d'art tournaisiennes.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

MM. Kufferath et Guidé viennent de publier le tableau du personnel du théâtre de la Monnaie pour la saison 1911-1912. En voici la composition détaillée :

Chefs de service :

MM. Otto Lohse, premier chef d'orchestre; Corneil de Thoran, premier chef d'orchestre en second; Léon Van Hout, chef d'orchestre; Georges Lauweryns, chef d'orchestre; Nicolay, chef du chant; Guillaume Steveniers, chef des chœurs; E. Merle-Forest, régisseur-général; G. Delières, régisseur inspecteur; F. Ambrosiny, maître de ballet; G. Mertens et E. Guillaume, pianistes-accompagnateurs; M. Goffin, régisseur de l'orchestre; J. Duchamps, régisseur de ballet; M. Tytgat, dessinateur; M^{mes} Victor La Gye, Maury et Deraemaker, costumières; MM. Bardin, coiffeur; Stein, armurier; Van Glabbeke, chef de comptabilité; Jean Cloetens, contrôleur en chef; Bouault, percepteur de l'abonnement; H. Delahaye, chef-machiniste, constructeur; A. Supli, constructeur-électricien; J. Delescluze, peintre-décorateur.

Artistes du chant. — Chanteuses: M^{mes} Claire Friché, Mary Boral, Angèle Pornot, Zorah Dorly, Rose Degeorgis, Fanny Heldy, Marthe Symiane, Alice Bêrelly, Jeanne Monifort, Gabrielle Dignat, Denise Callemien, Mécette Gianini, Andrine Savelli, Jane Paulin, Juliette Williame, Léa Zévane.

Ténors: MM. Paul Zocchi, Louis Girod, Eric Audouin, Arthur Darmel, Octave Dua, Louis Deru, Hector Dognies, Victor Caisso.

Barytons: MM. Maurice de Cléry, Alexis Ghasne, Léon Ponzio, Auguste Bouilliez, Gaston Demarcy, Louis Dufranne.

Basses: MM. Joseph Grommen, Etienne Billot, Gaston Ru-Jolf, Gaston La Taste, Charles Danlée.

Coryphées: M^{mes} E. Wothier, Patrice, T. Kohl, Hègle, Piton,

J. Kohl; MM. Deshayes, Deleek, Debbaut, Deville, Van Acker, Vanden Eynde.

Artistes de la danse. — Danseurs: MM. F. Ambrosiny, J. Duchamps.

Danseuses: M^{mes} Josette Cerny, Olga Ghione, Irma Legrand, Paulette Verdoot, Dora Jamet, Rita Ghione. — 8 coryphées; 32 danseuses, 10 danseurs.

Orchestre: 12 premiers violons, 10 deuxièmes violons, 8 altos, 8 violoncelles, 8 contrebasses, 4 harpes, 4 flûtes, 4 hautbois, 4 clarinettes, 4 bassons, 6 cors, 1 saxophone, 5 trompettes, 4 trombones, 2 tubas, 4 tuben, 6 timbales, 1 grosse caisse, 1 triangle-tambour, 2 cymbales.

Musique de scène: 1 chef, 20 musiciens.

Chœurs: 22 premiers dessus, 23 ténors, 18 deuxièmes dessus, 20 basses, 8 enfants de chœurs.

LES MAITRES DE L'ART

Le Bernin, par M. MARCEL REYMOND (1).

Le Bernin eut longtemps une « mauvaise presse », et son nom, au cours du siècle dernier, tomba dans un véritable discrédit. C'est là une réelle injustice. On conçoit que la froide école néo-classique de David ait méprisé cet art ardent qui, sur tous les points essentiels, était en désaccord avec elle; mais il ne serait pas équitable que l'arrêt de condamnation fût maintenu par la critique moderne; le moment est venu de le reviser.

Le livre de M. Marcel Reymond arrive à son heure pour plaider en faveur de cette revision. On connaît les beaux travaux de l'auteur sur l'architecture et la sculpture italiennes; ils font autorité au delà des monts. Son opinion, en ce qui concerne l'œuvre du Bernin, est absolument nette: pour lui, le Bernin fut le plus grand artiste qu'ait possédé l'Italie depuis Michel-Ange; ainsi que ce dernier, il fut grand à la fois comme architecte et comme sculpteur. Favori de tous les papes pendant plus d'un demi-siècle, il transforma Rome, faisant partout preuve du même esprit de nouveauté audacieuse, mettant partout la même beauté.

En sculpture, il ne fut pas moins personnel: après s'être affranchi de l'imitation trop servile de l'antiquité, il n'eut d'yeux que pour la nature vivante, sans jamais songer à la modifier pour se conformer aux conceptions des maîtres du passé; son art fut surtout sensible aux charmes de la femme, que personne n'a vue et rendue plus vraie et plus réelle, en même temps que plus belle.

Chronique judiciaire des Arts.

Apollon Pythien.

Un colon algérien, M. Félicien, ayant, au cours de fouilles pratiquées dans sa propriété de Cherchell, exhumé une statue d'*Apollon Pythien*, l'Etat revendiqua à son profit l'objet de cette importante découverte et fit mettre la statue sous sequestre. Acquéreur du sol, M. Félicien prétendait être propriétaire de

(1) Ouvrage illustré de vingt-quatre gravures. Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}.

l'œuvre d'art qui y avait été enfouie et actionna l'Etat en dommages-intérêts.

Le tribunal civil de Blidah vient de trancher le litige en faveur de l'Etat. D'après lui, M. Félicien n'aurait aucun droit de propriété sur la statue parce qu'au moment où il fit l'acquisition du terrain, qui était d'origine domaniale, il ignorait que celui-ci contenait un objet d'art; en conséquence, il le débouta de son instance en dommages-intérêts et le condamna aux dépens.

L'argument paraît faible et il est probable que la Cour, si le demandeur interjette appel, reformera cette sentence. Lorsqu'on découvre un trésor, la propriété en appartient par moitié au propriétaire du terrain et à celui qui l'a découvert. N'est-ce pas cette disposition qui devrait être appliquée ici?

NÉCROLOGIE

Reinhold Begas.

Le plus célèbre des sculpteurs officiels de l'Empire d'Allemagne, Reinhold Begas, vient de mourir à Berlin, où il naquit le 15 juillet 1831. On venait de célébrer en grande pompe le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance. La *Chronique des Arts* résume en ces termes la carrière de l'artiste. « Après avoir suivi à l'Académie de Berlin les cours de Wichmann et de Rauch, sous la direction duquel il exécuta un groupe important : *Agar et Ismaël*, il alla séjourner à Rome, de 1856 à 1859, avec Boecklin, Lenbach, Febbich, et y subit fortement l'influence de Michel-Ange. Il y exécuta deux de ses œuvres les plus aimables : *Pan consolant Psyché abandonnée* et sa *Famille de faunes*, devenue vite célèbre et qui attira sur lui l'attention du grand-duc de Saxe-Weimar. Celui-ci l'appela à enseigner dans l'Ecole qu'il venait de fonder à Weimar; il y professa de 1860 à 1862, puis retourna à Rome et enfin revint se fixer à Berlin, après avoir obtenu le prix pour l'exécution d'une statue de Schiller dans la capitale prussienne. Puis il donna à Cologne une statue de Frédéric-Guillaume, qui se distingue par son naturalisme pittoresque et une force dramatique qui allaient être les qualités caractéristiques de ses œuvres monumentales. Il revint un moment aux sujets néo-grecs, traités avec pittoresque et non sans grâce : *Vénus consolant l'Amour*, *Pan enseignant à une jeune fille à jouer de la flûte*, *Mercurie enlevant Psyché* (aujourd'hui à la Galerie Nationale de Berlin), *l'Enlèvement des Sabines*, etc. Mais, dans sa dernière période, il se consacra surtout à des œuvres officielles et d'apparat, telles que la *Borussia* de la salle des Gloires de l'Arsenal de Berlin, le grand monument de l'empereur Guillaume Ier près du Château royal, la *Germania* à cheval qui couronne le nouveau Reichstag, etc. On lui doit également la statue de Humboldt à l'Université, et des bustes de Bismarck, de Moltke, de Menzel et autres, qui, par l'excellence de l'observation et la fermeté d'exécution, ne sont pas la moins bonne partie de son œuvre. »

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement a acquis pour le Musée de Bruxelles, — dont la Commission directrice a daigné les accepter, — deux beaux tableaux d'Henri Leys : *la Déclaration* et *la Boutique de l'imprimeur Jacob Liestvelt*.

M. Jean de Hemptinne a été nommé commissaire général du gouvernement à l'Exposition universelle de Gand, et M. le sénateur A. Vercruyse-Bracq président du comité de patronage.

Pour rendre hommage à la mémoire de Félicien Rops, une manifestation aura lieu aujourd'hui, dimanche, au cimetière de Namur, où la tombe du maître graveur sera fleurie de roses.

Une plaisante observation de la *Chronique* :

« Il y a déjà pre-que cent mille francs de prime réunis pour celui qui rapportera la « Joconde ». Le voleur doit être singulièrement embarrassé, car, enfin, cent mille francs c'est bon à prendre, mais comment y arriver sans se faire pincer la main dans le sac? »

Il y avait autrefois dans nos villes des tours où les filles-mères déposaient leur enfant. Cet abandon valait mieux que l'infanticide. Puisque les vols de chefs-d'œuvre se multiplient, qu'on fasse des « tours » pour œuvres d'art dérobées. Cela pourrait très bien se pratiquer dans les guichets du Louvre. Il est vrai que cela ne résout pas encore la question de la prime.

Mais est-il urgent de remettre cent mille francs au voleur de la « Joconde », alors que son créateur, Léonard de Vinci, ne toucha pour elle que 12,000 livres?

C'est mercredi prochain qu'aura lieu la réouverture du théâtre de la Monnaie. Le spectacle se composera de *Louise*, dont le rôle principal sera chanté par M^{me} Claire Friché. Celui de Julien sera interprété par M. Audouin et le rôle du Père par M. Rudolf, — deux débuts. L'orchestre sera dirigé par M. Otto Lohse, qui a pour le drame lyrique de M. Charpentier une particulière admiration. C'est à sa demande que l'ouvrage, qu'il a successivement monté à Strasbourg, à Riga et à Cologne, a été choisi comme spectacle d'inauguration.

Pour remplacer M. Rasse, démissionnaire, la direction du théâtre de la Monnaie a engagé comme premier chef d'orchestre en second M. Corneil de Thoran qui, après avoir obtenu les plus hautes distinctions au Conservatoire de Liège dans les classes de piano, d'harmonie, de contrepoint et fugue, fit, nous apprend *l'Eventail*, ses premières armes comme chef d'orchestre à Tunis et à Gand, tint pendant trois ans l'emploi de premier chef au théâtre de Nîmes après avoir passé comme second par l'Opéra de Nice, le théâtre des Arts de Rouen et le théâtre de Béziers.

M. L. Dumont-Wilden fera jeudi prochain, à 3 h., une conférence au Salon des Arts anciens du Hainaut, à Charleroi, sur *les Wallons et l'esprit Européen; le prince de Ligne et Octave Pirmex*.

Le projet d'élever sur le champ de bataille de Jemappes un monument commémoratif a rencontré de nombreuses adhésions. Les populations, des hommes politiques et les grands organismes officiels de la Wallonie — conseils communaux, conseils provinciaux — ont compris et approuvé le sens de cette manifestation.

Les conseils provinciaux du Hainaut et de Liège, les villes de Mons, de Liège, de Charleroi, les communes de Quaregnon, de Jemmapes, de Pâturages, de Frameries, etc. etc. ont voté d'importants subsides. En même temps, l'opinion, complètement éclairée, a compris quelle signification à la fois belge et humaine les organisateurs donnaient à cette manifestation de reconnaissance envers la France.

L'inauguration du monument aura lieu le dimanche 24 septembre.

Les fêtes auront tout leur caractère grâce aux discours du général Langlois, de l'Académie Française, sénateur; de MM. Jules Destrée et Fulgence Masson, membres de la Chambre des représentants.

Le Comité prie les personnes qui veulent envoyer leur souscription de la faire parvenir au trésorier, M. Paul Heuppen, avocat, boulevard Dolez, 53, à Mons, ou au baron du Vivier, président du Comité d'action de Mons.

La Tribune de St-Gervais, revue musicologique de la *Schola Cantorum*, vient de publier un numéro spécial à la mémoire

d'Alexandre Guilmant, l'éminent organiste et compositeur qui, avec Charles Bordes et Vincent d'Indy, fonda l'école dont l'enseignement exerça une si grande influence sur les directions du goût musical. On y a réuni d'intéressantes études de MM. Jean de La Laurencie, A. Sérigny, A. Gastoué, une notice biographique sur le maître, le texte des discours prononcés à ses obsèques par M. Gabriel Fauré et Ch. Malherbe, la nomenclature des articles que lui consacra la presse française et étrangère, etc. Ce pieux hommage était dû au musicien fervent dont l'exemple fut aussi salubre que l'action.

Pour clore ce recueil de souvenirs, la *Tribune* reproduit cette curieuse anecdote, racontée au lendemain de la mort d'Alexandre Guilmant par le *Cri de Paris* : « Un jour qu'il attendait le train à la gare de Meudon, il entendit une voix charmante sortir de l'estaminet voisin. Il voulut savoir à qui elle appartenait. Il vit une belle fille qui chantait en essayant les tables de marbre. Elle s'appelait Marie Ledant. Tout de suite, il lui proposa de lui faire donner gratuitement des leçons. M^{lle} Marie fut ravie à l'idée qu'elle pourrait devenir une cantatrice de théâtre. Et, sur-le-champ, elle dit à son patron, le buvetier : « Je savais bien, moi, que j'étais née pour manger tous les jours de la brioche ». Marie Ledant est devenue M^{lle} Delna. Depuis, la gloire et la fortune lui sont venues, et elle a évidemment pu se payer quotidiennement de la brioche. Il se peut aussi qu'elle ait oublié son souhait naïf pour en réaliser beaucoup d'autres.

Gageons que la tombe d'Alexandre Guilmant sera bien fleurie. »

Ariane et Barbe-Bleue, qui a obtenu un si grand succès cette année à la Scala de Milan, y sera repris la saison prochaine et, de 500,000 francs plus, représenté à Gènes, à Bologne et à Turin.

Max Reinhardt, le célèbre metteur en scène berlinois, prépare, à l'Olympia de Londres, un spectacle colossal, dit *Paris-Journal*.

Il doit, en effet, réunir plus de deux mille personnes sur la scène, et la salle est disposée pour permettre à dix mille spectateurs d'assister à ce spectacle, qui ne coûtera pas moins de à monter.

Ce spectacle est une pantomime religieuse dont la partition est due à M. Humperdinck, l'auteur des *Enfants de roi* et d'*Hänsel et Gretel*.

M. Vollmöller, l'auteur du livret, s'est inspiré d'une légende antique des pays rhénans. L'action se passe dans un vieux cloître. Détail curieux : cette pantomime sera l'occasion de mettre en scène des miracles, et le rôle principal sera celui du chœur céleste. Le musicien s'est inspiré de cantiques à la Vierge datant du XII^e et du XIV^e siècle, et il a dégagé de ces mélodies naïves de foi et de candeur une partition dont l'écriture sera toute moderne.

M. Humperdinck a dit d'ailleurs lui-même comment il a conçu la musique de cette pantomime :

— Jusqu'à présent, a-t-il déclaré, les pantomimes ont toujours été des ballets ou des revues mimées, dans lesquels la musique de danse régnait d'une manière presque exclusive. Je veux mettre au théâtre un sujet légendaire dont les acteurs ne s'exprimeront que par gestes, tandis que l'orchestre créera seul, autour d'eux, l'atmosphère poétique sans le secours des mots.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

On cherche une interprète pour le principal rôle féminin. Il faut une mime de premier ordre, et très belle. Le spectacle doit être monté au mois de novembre prochain.

Le Metropolitan Opera House de New-York représentera au cours de la saison prochaine *Javotte*, le ballet de Saint-Saëns et Croze.

Les acteurs paysans d'Oberammergau sont, paraît-il, doublés d'administrateurs habiles. Les dernières représentations de *la Passion* leur ont procuré un bénéfice net de 1.744.535 francs, dont il a été fait l'emploi suivant : 950.233 francs ont été distribués aux 865 interprètes du Mystère, qui ont touché, selon l'importance de leur participation, des cachets variant de 150 à 5.125 francs. Un prélèvement de 13.125 francs a été fait par l'Assistance publique. On a versé au fonds de réserve 540.730 francs.

L'Angleterre va avoir, à son tour, une École de Rome. Le gouvernement italien vient de lui accorder l'usage perpétuel du terrain occupé en ce moment par le pavillon britannique à l'Exposition à la condition qu'il sera destiné à l'édification d'un Institut britannique d'Archéologie et des Beaux-Arts.

Sottisier.

A Raidriy, près d'Oedenburg (Hongrie), où naquit Franz Liszt, on vient d'inaugurer, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa naissance, un musée de souvenirs installé dans la maison même où il vit le jour.

La Chronique des Arts, 12 août.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOU

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8° illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirent suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Déménagement? (OCTAVE MAUS). — La ville inconnue (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les « Danseuses » (O. M.). — L'Art et la Dentelle (M. K. M.). — Le VII^e Salon du Cercle d'Art « Vie et Lumière » (F. H.). — Contre l'emprunt des livres. — Souvenirs de Gounod. — Congrès des « Amitiés françaises ». — Nécrologie : *Charles Dulait*. — Petite chronique.

DÉMÉNAGEMENT?

Il est question d'enlever aux Cercles d'art l'usage traditionnel qui leur est concédé de quelques salles du Musée moderne pour y organiser leurs expositions périodiques, et cette nouvelle a jeté l'alarme dans les ateliers. Dans une note publiée récemment, *le Soir* a exposé en ces termes le projet du gouvernement et son palliatif, — le transfert des Salons dans les locaux du Cercle artistique agrandis à cet effet :

« Les collections de nos musées de peinture s'accroissent sans cesse, et cependant les locaux qui leur sont affectés restent les mêmes. Il est de plus en plus difficile de placer d'une manière convenable les nouvelles acquisitions. Il est donc nécessaire, en attendant la réalisation du projet du Mont des Arts, de trouver des salles où l'on puisse disposer les tableaux acquis à chaque exposition quelque peu importante.

On sait que depuis plusieurs années le gouvernement met à la disposition des organisateurs d'expositions artistiques trois salles du Musée moderne. C'est là qu'eurent lieu les Salons de *la Libre Esthétique*, de *Pour l'Art*, etc. La commission du Musée a souvent

exprimé le désir d'être mise en possession de ces locaux. Or, nous savons que ce vœu, bien légitime, est sur le point d'être exaucé.

Le gouvernement enlèverait aux organisateurs des expositions de peinture l'usage de ces salles, qui seraient affectées à l'agrandissement de nos musées; mais, comme il est nécessaire que nos nombreux Salons de peinture disposent d'un local convenable et bien approprié, l'administration des Beaux-Arts a soumis à la commission du Cercle artistique un projet fort intéressant. Il s'agirait de construire sur une partie du Waux-Hall (celle qui est la plus éloignée du kiosque des concerts et où aucun auditeur ne se place jamais), une annexe comportant un certain nombre de salles. C'est là, au Cercle artistique, donc en pleine ville, et non au parc du Cinquantenaire, comme on l'avait dit tout d'abord, qu'auraient lieu nos expositions de peinture. Les artistes se féliciteront sans nul doute du choix de cet emplacement. Nos amateurs d'art connaissent depuis longtemps le chemin du Cercle artistique. Ils y trouveraient, avec les exhibitions particulières, qui seraient maintenues, un véritable centre d'art.

Souhaitons que les négociations engagées entre l'administration des Beaux-arts et la commission du Cercle artistique aboutissent promptement et que Bruxelles soit, enfin, doté du local d'expositions qui lui manque depuis si longtemps. »

Il faut, en effet, que si les accroissements du Musée privent les associations artistiques de l'usage des salles d'exposition dont elles disposent depuis près de trente ans, ces associations reçoivent ailleurs une hospitalité que justifient la valeur des Salons qu'elles organisent annuellement et leur caractère désintéressé. Le rôle

éducateur des expositions de cercles, qui concentrent notre vie artistique, est incontestable. Elles exercent sur le développement de l'art une influence que les Salons officiels ont perdue depuis longtemps. C'est dans les groupements d'artistes, nés d'une communauté de tendances, que réside actuellement la force de notre école. Leur organisation indépendante et l'émulation que crée entre eux une lutte courtoise en varient constamment l'intérêt. Les meilleurs de nos artistes y ont fait leurs premières armes. Empressés à seconder de généreux efforts, nombre d'illustrations étrangères s'y sont révélées à nos yeux.

A Paris, à Londres, à Berlin, les galeries des marchands de tableaux offrent aux associations artistiques un asile qui leur manque à Bruxelles. Ne regrettons pas trop qu'il en soit ainsi, car forcément le contact les met sur la pente de la commercialité. En Belgique, où les artistes sont livrés à eux-mêmes, le devoir du gouvernement est de seconder leurs initiatives. Il l'a compris en donnant libéralement l'hospitalité aux expositions de groupes qu'ils organisent, et nous comptons bien qu'il ne leur retirera pas cette discrète mais indispensable assistance.

Peut-être pourrait-il maintenir la situation actuelle en effectuant parmi les galeries du Musée moderne, qu'encombrent tant de non-valeurs, un triage judicieux. La collection nationale gagnerait certes à être sélectionnée davantage. Combien d'œuvres acquises pour secourir tel ou tel peintre malheureux ! Combien d'autres introduites au Musée pour obéir à des influences politiques, à des sollicitations réitérées, ou encore à des engouements passagers ! Les bonnes toiles, — et il s'en trouve heureusement d'excellentes, — souffrent d'un voisinage compromettant. Pourquoi ne pas sarcler résolument toutes les mauvaises herbes qui étouffent les plantes saines ? A défaut de ce jardinage salutaire, les difficultés renaîtront dans quelques années, lorsque les salles reconquises par le Musée auront été absorbées par les accroissements de celui-ci. Ce n'est pas le nombre, mais la qualité des œuvres qui donne à une collection publique sa valeur. Et l'on détourne les musées de leur but d'enseignement en conservant *ad perpetuum* quantité de peintures dont la médiocrité éclate aux yeux les plus indulgents.

Il y a, je le sais, l'intérêt historique, l'utilité de marquer par un jalonnement les étapes parcourues. Mais ne suffirait-il pas de rappeler la mémoire de chacun par une toile significative, par deux ou trois si l'activité de l'artiste s'est manifestée dans des genres divers ? A quoi bon multiplier les œuvres signées du même nom, lorsque dans l'une d'elles le peintre a donné toute sa mesure ? Qu'on fasse exception pour les maîtres illustres dont l'exemple est une haute leçon, soit. Mais les autres, les innombrables autres, les honnêtes ou-

vriers d'art dont le seul mérite est d'avoir consciencieusement accompli leur tâche ? Allégé du quart (sinon de la moitié) des œuvres qu'il renferme, le Musée moderne de Bruxelles serait un fort beau musée, et, de ce fait, les expositions temporaires qui le complètent et le reliant à la vie garderaient sous son toit leur domicile.

Ces dernières lui apportent leur clientèle de visiteurs ; elles bénéficient de la sienne. Exiler les associations, c'est rompre le lien qui rattache la nécropole à l'actualité, et celle-ci, plus que celle-là, passionne la majorité des esprits.

Si la séparation est inévitable et que soit réalisé le projet de transférer au Cercle artistique le siège des expositions bruxelloises, il importe que chacun des groupes qui les organisent garde, intégrale, son autonomie. L'intervention du gouvernement lui permet de dicter à cet égard des conditions qui ne puissent prêter à aucune équivoque. Que la Fédération des Cercles y veille de près. C'est la liberté dont jouissent les associations qui crée leur puissance vitale et stimule leurs énergies. Toute atteinte à leur indépendance ferait pénétrer en elles un germe de mort.

OCTAVE MAUS

LA VILLE INCONNUE

Je bénis les circonstances qui amenèrent M. Paul Adam à faire naguère une excursion en Haute-Egypte, car sinon il n'aurait peut-être pas écrit *la Ville inconnue* (1) Il n'aurait sans doute pu que la rêver.

Certes, elle l'aurait tenté, cette épopée actuelle de notre héroïsme national, si courageuse et si belle, et dont nous nous doutons si peu. Quoi de plus extraordinaire, en effet, que cette lente conquête d'un des derniers *blancs* de la carte du monde par une nation que d'ailleurs on accuse de n'être plus militaire ? C'est, entre parenthèses, une très curieuse remarque à faire que, depuis sa dernière défaite européenne en 1870, la France a été la nation la plus guerrière de toutes. Son empire colonial est devenu immense et, au rebours des autres nations qui ne cherchent des colonies que pour y placer des comptoirs et y déverser un trop-plein de population, elle a, dans la plupart des cas, imposé son hégémonie plutôt dans un but de libération, renouant ainsi, en pleine république démocratique et sociale, la vieille et éternelle tradition de chevalerie qui fut celle de la monarchie depuis l'aube la plus reculée de la formation du pays. Pour un observateur tout à fait impartial, le contraste ne manque pas de saveur entre elle et l'Allemagne, par exemple, qui vit sur un pied de guerre formidable et ne peut pas sortir de la paix, et ne trouve sur terre aucun territoire vierge encore à conquérir. Tandis que la France, qui n'est plus militaire que juste ce qu'il faut pour maintenir, par le déploiement de la force, l'équilibre pacifique de l'Europe, est en train de réaliser le plus bel empire exotique qu'il y ait eu depuis celui de Charles-Quint ou de la reine Victoria.

(1) PAUL ADAM : *La Ville inconnue*. Paris, P. Ollendorff.

Et notez que chacune de ces conquêtes donna lieu à de magnifiques opérations tactiques, à d'héroïques combats, à de fabuleuses et élégantes prouesses : Madagascar, le Dahomey, l'Indo-Chine, aujourd'hui le Maroc. Mais la plus passionnante de ces expéditions est encore celle du Soudan. Il suffit de jeter les yeux sur une carte d'Afrique pour voir quel intérêt pour l'esprit représente cette acquisition d'un si vaste désert reliant ensemble des possessions aussi éloignées que la Guinée, le Sénégal, le Congo, le Dahomey, l'Algérie. Cet intérêt augmente si l'on songe que l'œuvre entreprise là ne coïncide pas seulement avec un désir de conquête, mais qu'elle réalise un des rêves du libéralisme : la suppression de l'esclavage. Le Soudan libre, c'est un pays livré à la tyrannie de quelques bandits musulmans esclavagistes, les derniers négriers de l'univers, c'est-à-dire le Soudan esclave. Le Soudan devenu français ainsi se libère vraiment, et il ne reste plus sur terre un seul coin où cette monstrueuse traite puisse encore avoir lieu. Les journaux ne nous renseignant que de temps à autre, à l'occasion d'une prise de ville ou d'une défaite sensationnelle, nous n'avons que des lueurs fragmentaires sur cette campagne indiscontinue, qui se poursuit là-bas depuis plusieurs années, et où tant de soldats ont trouvé la mort, tant d'officiers fait la preuve de leurs qualités de chefs. Les conditions de la guerre sont au Soudan autrement dures qu'en Europe. Il faut qu'un soldat soit un bon ouvrier, un capitaine, un diplomate, un colonel, une sorte de roi. Il faut à tous une initiative, une endurance et un courage hors du commun.

On peut se rendre compte du chemin parcouru en se rappelant combien peu d'années nous séparent de celles où Tombouctou était encore pour nous une ville mystérieuse et le lac Tchad le centre d'un monde inconnu. Aujourd'hui Tombouctou est une capitale française, comme Oran ou Touggourt. Le Lac Tchad, d'ailleurs aux trois quarts asséché, sert de frontière à trois nations. Abechr, bien plus mystérieux que Tombouctou, est conquis d'hier. Et il ne reste plus sur la carte, à l'extrémité du Soudan oriental français, au nord de la chaîne de l'Ouanyanga, qu'un espace blanc sur la carte. C'est là que dans trois ans peut-être il eût été trop tard à M. Paul Adam pour placer sa *ville inconnue*, soit qu'on n'y trouve que des sables, soit qu'on y découvre une réplique d'Agadem, qu'il a décrite d'ailleurs avec un véritable génie.

Enfin un troisième élément d'intérêt entre ici en jeu pour l'ethnologue qui doit doubler tout psychologue digne de ce nom. Ce fut, je crois, le motif suprême qui déclancha en M. Paul Adam la volonté d'écrire son livre, qui coordonna les résultats de ses observations personnelles en Haute-Egypte et ceux de ses lectures et de ses documentations très complètes sur tout ce qui concerne l'épopée africaine. Il s'en explique d'ailleurs lumineusement dans sa préface :

A la fin d'une excursion en Haute-Egypte, je fus intéressé par les caractères des races qu'engendre le Soudan. Certains de leurs groupes parviennent jusqu'au Nil, en descendent les rives nubiennes, et s'arrêtent dans la région d'Assouan. Le nombre et la variété des types, la diversité de leurs provenances, les hypothèses d'une histoire encore tâtonnante mais déjà révélatrice de très anciens phénomènes sociaux, tout provoque la curiosité du touriste qui flâne sous le tropique. De retour, il confronte ses notes avec les renseignements publiés dans les ethnographies récentes. Il s'assure que, du Nil au Niger, des mouvements de peuples se sont produits autrefois en latitude, que des empires se sont fondés, puis désagrégés, que des autochtones et des

envahisseurs se sont superposés, que des civilisations se sont créées, que de tout cela il subsiste des légataires vivants, en dépit des ruines, des ravages et des massacres perpétrés sur ces peuples, au cours de dix siècles, par les Arabes esclavagistes du Nord

Aujourd'hui le dénouement de cette longue tragédie se joue. Les Anglais en Nigeria et au Soudan égyptien, les Français au Sénégal, au Soudan central, au Tchad et au Congo, chassent, de partout, le tyran. Ils affranchissent ce qui survit des nations sédentaires. Ils leur rendent la certitude inespérée de posséder leurs personnes, leurs troupeaux et leurs cases, de respirer sans craindre, pour une heure prochaine, l'incendie, le rapt, le pillage, la servitude ou la mort. Ressuscitées moralement, ces races reprennent confiance. Décimées hier, elles pulluleront demain. Pleines de gratitude pour leurs sauveurs, elles envoient les plus nobles de leurs enfants sous les drapeaux de la Civilisation, afin d'évincer les dernières forces de la tyrannie, au Tchad, au Ouadai, au Borkou. Quelques Français admirables accomplissent, à la tête de ces combattants sénégalais, des exploits sans pareils dans l'histoire des guerres antérieures.

Aucun sujet ne présentait donc autant de motifs de tentation pour un écrivain de la race de M. Paul Adam : des foules en action à propos d'un idéal. Et je ne crois pas non plus qu'aucun autre de ses livres soit à ce point réussi.

Voici, très approximativement, en quelques mots, l'armature du récit : simple carnet de route du capitaine d'artillerie Michelin.

L'ingénieur Menot, surnommé par les nègres le Père des Sources parce qu'il avait le génie d'en faire surgir dans les régions d'apparence les plus dévastées, ayant été tué par un Tibestien esclavagiste, une enquête a fait découvrir qu'il s'agit là, à l'origine, d'une sorte de conspiration senoussiste dont le mot de passe est Agadem, nom qu'à divers indices on suppose être celui de la ville où se centralisent les forces ennemies. Vers cette cité improbable quoique supposée, la colonne s'ébranle, afin d'anéantir avec elle la suprême citadelle de l'esclavagisme. Après avoir atteint le seuil des montagnes d'Ouanyanga, elle s'arrête, n'osant affronter le défilé. Tandis qu'elle y installe un poste et s'y fortifie, le capitaine Michelin tente une reconnaissance en aéroplane, laquelle renseigne sur l'état des forces adversaires, et permet de les battre une première fois. L'essentiel reste de découvrir Agadem. Seconde reconnaissance. L'appareil, fatigué, est pris par les Arabes. On fait comparaître Michelin devant le sultan d'Agadem. Luttés diplomatiques. La vie du capitaine ne dépend plus que du plus ou moins de terreur que conçoit le sultan de la puissance française, est donc à la merci d'un caprice. Sûr enfin de sa condamnation, le héros accepte la mort et le supplice, en songeant à la noblesse de l'idéal auquel il s'est sacrifié, à la prochaine certitude du triomphe de nos armes.

(La fin prochainement.)

FRANCIS DE MIOMANDRE

Les « Danseuses ».

Pour faire moins de bruit que l'enlèvement de la *Joconde*, l'affaire des *Danseuses* de Forain refusées par la Commission directrice des musées de Bruxelles n'en excite pas moins, dans les milieux artistiques, une vive agitation. A la suite de notre article (1), la presse quotidienne s'est émue de l'incident, et les réflexions qu'a inspirées celui-ci à la *Chronique*, au *Peuple*, à *Paris-Journal*, à *Comœdia*, etc., ne sont pas précisément flatteuses

(1) Voir l'*Art moderne* du 20 août dernier.

pour les juges qui ont condamné avec tant de désinvolture un tableau dont tous les visiteurs de l'Exposition de 1910, où il occupait une place d'honneur, ont apprécié le mérite.

La *Chronique* révèle que l'acquisition fut faite *en nom personnel* par M. Schollaert, ministre des Sciences et des Arts, sur les conseils de M. Cyrille Van Overbergh, secrétaire général du département. Bien qu'exacte, cette information pourrait prêter à équivoque. Précisons la en ajoutant que le tableau de Forain a été acquis dans les conditions où se font tous les achats d'œuvres modernes destinées au Musée. C'est toujours, en effet, le ministre qui, personnellement mais au nom de l'État, traite avec les artistes. En vertu d'un règlement qui a fréquemment suscité des conflits entre le département des Beaux-Arts et la Commission des Musées, celle-ci reste libre d'admettre ou de refuser les œuvres que lui soumet le gouvernement. Il n'en est pas de même au Musée ancien : ici la Commission prend elle-même l'initiative des achats.

Pour recevoir son billet d'entrée au Musée moderne, toute œuvre désignée par le ministre doit être admise par les deux tiers des membres de la Commission directrice présents à la séance où son sort est débattu. Il suffit de quelques absences, de l'une ou l'autre abstention pour qu'elle ne réunisse pas le nombre de voix exigé. L'aventure décevante des *Danseuses* provoquera-t-elle une révision du règlement? Exigera-t-on désormais, pour la validité du vote, que la Commission soit réunie au complet? Décidera-t-on que le rejet ne sera prononcé que lorsque chacun des membres de ce collège aura vu l'œuvre discutée et exprimé son avis?

Souhaitons-le, car il est inadmissible qu'une œuvre d'art jugée digne d'enrichir les collections publiques soit le jouet de l'insouciance et de l'inexactitude. Une réforme s'impose, et sans doute le nouveau ministre des Beaux-Arts, qui est un homme d'initiative, aura-t-il à cœur, secondé par son département, de la réaliser promptement.

O. M.

L'ART ET LA DENTELLE

Au XVI^e siècle, le fils de Titien, Rubens au XVII^e, les Bérain à l'aube du XVIII^e dessinèrent des patrons de dentelle. Le XIX^e siècle lui ayant été, plus qu'à tout autre art, funeste, il faudrait aujourd'hui un artiste — disons un artisan-poète — pour faire renaître en beauté cette malheureuse dentelle.

En attendant ce rénovateur, on inculque à des élèves de bonne volonté tous les moyens mécaniques qui peuvent suppléer au génie. Ils apprennent à désarticuler, désosser, géométriser certaines formes naturelles (de préférence, pour faire du neuf, l'hyppocampe, la sauterelle, les scarabées, l'orchidée, — pour ne pas dire le scorpion, le cornichon, l'araignée et autres choses agréables à sentir sur la nuque ou entre le bras et la manche). Il s'agit de cuisiner le tout avec un maximum de lignes et d'angles droits et un minimum de courbes. C'est du moins ce que les non-initiés, et pas mal d'élèves, comprennent de cette méthode.

Le symbole en est peut être encore un mystère pour tous. Il me semble cependant apercevoir au fond de leur sentiment inconscient et « bouté vers l'exclusive nouvelleté » l'idéal incompris du tartan écossais.

Aux heures paresseuses où l'on contemple les plafonds, il peut être rafraichissant d'y découvrir d'énigmatiques méduses, de géo-

métriques hannetons. A la rigueur tapis, rideaux, panneaux peuvent impunément évoquer une flore et une faune de cachemars encadrées de lignes rigidelement rébarbatives.

Mais elle est devenue bien trop frêle, trop souple, trop mouvante pour supporter ces enchevêtrements de crochets pointus, ce gothique architectural et outrancièrement lancéolé, notre dentelle, cette vraie fille de la Renaissance. Elle aime la ligne courbe, requise par sa technique autant que par les ondulations de ses plis, par les lavages qui l'attendent et qui déforment les lignes droites. Il me semble que c'est pour elle que le philosophe Bergson (qu'on ne s'attendrait pas à voir en cette affaire!) a écrit, parlant du sentiment esthétique :

« Si les mouvements saccadés manquent de grâce, c'est parce que chacun d'eux se suffit à lui-même et n'annonce pas ceux qui vont le suivre. Si la grâce préfère les courbes aux lignes brisées, c'est que la ligne courbe change de direction à tout moment, mais que chaque direction nouvelle était indiquée dans celle qui la précédait. Un troisième élément gracieux intervient quand les mouvements obéissent à un rythme (1). »

Suivez la multiple évolution du costume, du linge, de la richesse, du commerce international, — de la technique des tissus, qui, des raideurs de l'épaisse laine ou de la grosse toile, en passant par les soies épaisses doublées de bougran, sont arrivés aux voiles aériens, aux étoffes fines, souples, légères et fragiles. Suivez aussi ce qu'on pourrait appeler l'histoire des formules décoratives qui vont s'amenuisant jusqu'au XIX^e siècle. Ainsi font celles de la dentelle, par une conséquence qui n'est ni cherchée ni voulue : elles suivent la finesse et la souplesse de la matière.

Non toutefois sans tâtonnements. Ces évolutions sont inconscientes; et les XVII^e et XVIII^e siècles, par exemple, très entichés de dentelle, en mirent partout. Il y eut aux chaises, aux bottes. On en fit des tableaux, comme dans certains voiles de bénédiction, et des robes entières qui enfarinaient toute une toilette sans la rendre plus vaporeuse, — témoin la luxueuse mais peu seyante robe offerte à Marie-Thérèse par la ville de Gand. Plus coquette que sa mère, Marie-Antoinette la porta en fichus, en manchettes. Elle savait, aussi bien que les belles favorites de Louis XIV, que le ton crémeux doux et brillant du lin était flatteur pour le teint.

Nous tâtonnons aussi, autant et plus qu'autrefois, embarrassés par l'aspect multiple du problème. Peut-être y verrions-nous plus clair si nous nous disions que la dentelle *est un bijou*, — *un bijou de lin*. Bijou par sa beauté possible, dont elle atteignit le summum par le dessin et par la technique sous Louis XIV. Bijou de lin, matière que la machine ne parvient pas à employer en lui donnant à la fois la même finesse et la même solidité que le travail manuel. Bijou qui devrait se borner à orner le cou, les épaules, les bras, à envelopper parfois la tête, abandonnant à la dentelle mécanique le caractère de tissu qui ne convient pas au côté précieux du lin finement filé et ouvré. Bijou, parce que tragiquement rare, au même sens que la perle qui raccourcit la vie des plongeurs de Ceylan : pour une touffe neigeuse faisant valoir une peau nacrée, combien d'heures d'un travail lent et mal payé ! Un soir de bal anéantissant le labeur d'hiver de tout un village de dentellières, cela ne nous reporte-t-il pas aux heures les moins généreuses, les plus décadentes de l'histoire ? Bijou devrait-elle être aussi dans son dessin : précieux, équilibré, menu, n'ayant

(1) BERGSON : *Essai sur les données immédiates de la conscience*.

recours aux grandes lignes d'un ensemble très discret que pour donner aux petites formules de ses méandres une suffisante diversité.

Le « sujet » du dessin ne devrait être ni trop « significatif » ni trop apparent, sous peine de faire rentrer ce bijou dans la catégorie des fantaisies passagères. Car la dentelle peut très bien reprendre, grâce à une technique et un dessin mieux étudiés, grâce aussi à l'emploi du lin, une solidité et une durée que la machine lui a fait perdre.

Que si notre époque ne veut plus en faire qu'un décor nouveau, bruyant, à signification prétentieuse, ou tout simplement un usage journalier et banal, et non plus un accessoire aristocratique et discret de la toilette féminine, qu'elle s'adresse à la machine, laquelle emploie d'excellents dessinateurs très modernes, et du bon fil de coton, et qu'elle abandonne aux rares possesseurs des anciens bijoux de lin le plaisir de s'orner d'objets d'art.

M. K. M.

Le VII^e Salon du cercle d'Art « Vie et Lumière »

Claus n'expose pas, ni Lemmen, ni quelques autres qu'on s'était habitué à rencontrer ici chaque année. N'importe ! Ceux qu'on revoit à ce septième Salon ne sont pas pour déplaire et rarement ils apportèrent des œuvres aussi bien inspirées, aussi fraîches, aussi réussies. L'allure générale du Salon est excellente. Et tout d'abord, il faut admirer sans réserve les paysages magnifiques qu'expose M. Edmond Verstraeten. J'ai eu maintes fois l'occasion de signaler l'art à la fois raffiné et robuste de cet artiste qui se place déjà à côté des maîtres, des Claus, des Heymans, et de qui l'on est en droit d'attendre encore de grandes choses. Son *Coucher de soleil après la pluie* est une œuvre accomplie qui figurerait dignement dans l'un de nos musées. Verstraeten est un artiste vigoureux et fécond, qui ne se contente pas d'impressions plus ou moins brèves. Il voit large et sent profondément ; ses tableaux sont de grandes pages, où la lumière circule, sans cesse en mouvement. Il aime les horizons mystérieux, les grandes échappées, les coups de lumière violents et les brouillards enveloppants. Sa vision sans cesse se renouvelle. Rien de plus vivant que ses paysages. Tout le poème de la nature y vibre en couleurs chaudes et chantantes. La vie du paysan et celle des choses qui l'environnent s'y harmonisent admirablement. Après Heymans, je ne pense pas qu'on ait pénétré mieux au cœur même du paysage. Signalons encore *Matin d'automne* et cette page exquise, virgilienne, *Kruisnetvischer*. Verstraeten est le seul qui affirme une originalité bien tranchée parmi les paysagistes de la dernière génération. D'autres cependant ont su traduire en des œuvres tantôt rudes, tantôt délicates, les sensations d'une sensibilité curieuse. L'un des plus remarquables, à mon sens, M. Guillaume Montobio, un modeste et un travailleur patient, qui procède avec une sorte d'opiniâtreté têtue, possède une vision spéciale de la couleur : il aime les tons durs et crus noyés dans une atmosphère veloutée où les ombres bleutées étendent leur mystère. Ses effets d'automne, *Entrée du parc* notamment, sont très réussis. M. Oscar Coddron préfère les effets de lumière violents et sa manière est tumultueuse et tourmentée. M. Raymond de la Haye, qui expose aussi une étude de nu, *Jeune Fille au miroir*, audacieuse et paradoxale, confirme dans ses paysages les qualités de

coloriste vigoureux qu'il avait déjà manifestées ailleurs. Artiste inégal, mais souvent bien inspiré, M. Modeste Huys apporte cette fois une série de paysages fort bien venus, et il y ajoute une toile intéressante par son coloris inattendu : *le Berceau rose*. Chez M. L. De Smet, il faut admirer la finesse et la grâce nuancée, la délicatesse des tons. Chez MM. Henri Roidot et V. Verhaugstraete la vigueur de l'exécution ; chez M^{lle} J. Montigny la fraîcheur, l'exquise candeur des êtres et des choses ; chez M. R. De Saegher le mouvement capricieux et l'originalité du dessin ; chez MM. Georges Buysse et Permeske la couleur nacrée et chatoyante de l'atmosphère. M. de Beer est violent et cru ; M^{me} A. De Weert tranquille, un peu grave.

Voici, dans un genre moins exploré, les curieux et très beaux intérieurs de M. Louis Thévenet. Ce sont vraiment des pages pleines de charme reposant que ces petits tableaux où le peintre se plaît à ramasser dans quelques objets, d'apparence banale, toute la vie quotidienne de l'intérieur. Une vieille commode en bois verni, une table servie, un instrument de musique appuyé au mur, suffisent à composer le tableau. Tout cela est disposé par une main très artiste. C'est bref et complet comme un sonnet. Le *Piano* et *Intérieur* de M. W. Paerels sont des œuvres solides, d'une symphonie de coloris simpliste, parfois même un peu brutale, mais originale et très intense. Hâtons-nous de signaler l'envoi intéressant et varié de M. Pierre Paulus, *Poupées zélandaises*, la *Cathédrale* et cette *Potiche japonaise*, un petit chef-d'œuvre, le *Portrait de M^{lle} de G.* de M. F. Verhaegen, et la *Brodeuse* de M. A. Hazledine.

F. H.

Contre l'emprunt des livres.

MM. Paul Reboux et René Blum ont eu la plaisante idée de fonder une *Ligue contre l'emprunt des livres*. Désormais il sera loisible à chacun, moyennant le versement d'une cotisation qui n'atteint pas même le prix fort d'un volume Charpentier, d'économiser, sans les froisser, ceux qu'une invincible horreur des librairies pousse à quémander le livre d'actualité aux amis qu'épargne cette phobie ou que leur situation appelle à recevoir des auteurs l'hommage de leurs écrits. On sait qu'au rebours des bienfaits, les volumes prêtés sont presque toujours perdus. Lorsqu'ils portent une dédicace, surtout, il est téméraire d'espérer les revoir. Une sorte de fatalité les pousse vers les quais.

Pour justifier la croisade qu'ils préconisent (mais cette justification est-elle nécessaire ?) les fondateurs de la *Ligue* contre l'emprunt des livres font observer :

- 1° Que les propriétaires de livres sont dépossédés ;
- 2° Que, dans les bibliothèques, les collections incomplètes perdent leur intérêt et leur valeur ;
- 3° Que tout livre lu par plusieurs personnes est, sinon contaminé, du moins détérioré. Même rendu, il est indigne de reprendre rang parmi les autres ;
- 4° Que si l'ouvrage est d'une première édition, le préjudice matériel peut devenir important ;
- 5° Qu'un auteur ayant offert un volume dédicacé peut accuser au moins d'indifférence le destinataire, si cet ouvrage est vu sur la table d'un autre ;
- 6° Que ces emprunts étant faits le plus souvent par des personnes pour qui trois francs comptent à peine, et qui, afin de se procurer tout autre agrément intellectuel, n'hésitent pas à

dépenser des sommes beaucoup plus importantes, chaque emprunteur peut être considéré comme un acheteur perdu, alors que, par réciproque, chaque emprunteur évincé pourrait devenir un acheteur gagné;

7° Que la multiplication de ces petits dommages cause la mévente d'une ou plusieurs éditions, et lèse ainsi très gravement, en plus des propriétaires de livres, les écrivains, les éditeurs et les libraires.

Par ces motifs, MM. Paul Reboux et René Blum invitent tous ceux dont la bibliothèque est menacée d'emprunts trop fréquents à envoyer leur adhésion à la Ligue, 42 rue de Clichy, Paris, en y joignant la somme de trois francs contre quoi on recevra un diplôme qui, exposé en bonne place sur un rayon de bibliothèque, écartera les fâcheux.

Il va de soi que les mesures de défense s'étendent aux œuvres musicales qui, plus encore que les livres, ont une obstination singulière à refuser de réintégrer les bibliothèques auxquelles on les emprunte.

A ce propos, s'il est parmi nos lecteurs un musicien soucieux d'apprendre qui lui prêta jadis la partition du *Chant de la Cloche* de M. Vincent d'Indy, qu'il sache que c'est notre directeur, M. Octave Maus. Celui-ci serait heureux de rentrer en possession de l'exemplaire que lui offrit son illustre ami et dont une affectueuse dédicace rehausse à ses yeux le prix.

SOUVENIRS DE GOUNOD

Dans les *Confidences d'une Ouvreuse* que publie le *Gil Blas*, Willy évoque sur Gounod de piquants souvenirs :

« Il aimait concentrer sa pensée en formules peu banales destinées à frapper l'auditeur. Quelques-unes n'étaient que rosses, comme celles qu'il prononça, dédaigneux, après l'audition de la symphonie de Franck : « C'est l'impuissance érigée en dogme ». (Les franckistes, qui ne lui pardonnèrent jamais son irrévérence, ignorent-ils que Gabriel Fauré, musicien subtil, n'aime guère cette symphonie, lui non plus?) Souvent il se complaisait à des ingéniosités un peu tortillées, par exemple quand il se vantait devant Bellaigue d'avoir enveloppé Taven, la sorcière de *Miréille*, d'harmonies « chauve-souris », ou quand il expliquait à Saint-Saëns le coup de grosse caisse placé au début du *Gloria* de la *Messe de Sainte-Cécile* : « C'était le coup de canon de l'éternité. » Son goût le portait vers les définitions absconses. Comme Paule Méré qui s'écriait : « Le bonheur est rond », Gounod mêlait volontiers à la psychologie une géométrie inattendue.

Majestueux, d'une voix lente, M^{me} Bizet l'entendit un jour décréter : « Cette musique est octogonale. — J'allais le dire! répondit-elle en riant. »

La *Symphonie avec chœurs* l'échauffait également : sous le péristyle du Conservatoire, aux oreilles d'Albert Soubiès, il cria, un dimanche, après le Concert : « Saluez cette Bible de l'Humanité », ce qui à tout prendre est plus intelligent que l'attitude d'Ambroise Thomas grognant cette unique appréciation : « Mal écrit pour les voix ».

Parmi les modernes, il affectait surtout de chérir Saint-Saëns, dont il souhaitait que la symphonie avec orgue fût « mise au Louvre », peut-être pour qu'on ne la jouât plus. Quant à Wagner, il ne l'aimait guère. Dans des notes inédites publiées par les Hille-

macher, il mettait la France en garde contre « la duperie du transcendantal » et la conjurait de ne pas prendre « le gros pour le grand, le pesant pour le solide, l'obscur pour le profond ». Même, il affichait certaines incompréhensions, ricanant après l'audition de la sérénade volontairement bouffonne de Beckmesser : « Si nous écrivions une musique pareille, on nous jetterait des pommes cuites. »

A quoi bon rappeler que Gounod crut devoir éreinter Wagner, dans la *France*, en 1887, sous le pseudonyme patriotique de Gallus ?

Cette hostilité ne l'empêchait pas, évidemment, de comprendre l'Enchantement du Vendredi Saint ; à un élève de Franck, Henry Kunkelmann, qui lui annonçait son départ pour Bayreuth, il répondait à mi-voix, avec un mélancolique sourire : « Faites tous mes compliments à *Parsifal* ».

Congrès des « Amitiés françaises ».

Contrairement à ce qui a été dit dans notre numéro du 3 septembre dernier, les diverses sections des *Amitiés françaises* n'ont pas de commun que le titre et ce n'est pas la section de Mons qui a organisé le Congrès. La circulaire annonçant le Congrès a pour en-tête : *Les Amitiés françaises*, ASSOCIATION INTERNATIONALE fondée à Liège en 1909. Elle est signée : Maurice des Ombiaux, homme de lettres ; Georges Ducrocq, homme de lettres, directeur des *Marches de l'Est* ; Louis Dumont-Wilden, homme de lettres ; Emile Jennissen, avocat, secrétaire des *Amitiés françaises*, à Liège ; Alphonse Lambilliotte, professeur, secrétaire des *Amitiés françaises*, à Mons ; Pascal-Bonetti, délégué général des *Amitiés françaises*, à Paris ; Léon Souguenet, homme de lettres.

NÉCROLOGIE

Charles Dulait.

Nous avons appris à regret la mort inopinée du jeune écrivain belge, Charles Dulait, que son incessante activité, ses initiatives nombreuses et sa plume mordante avaient mis en vedette.

Il fonda deux revues, *En Art* et *les Visages de la Vie*, dans lesquelles il se dépensa généreusement. Cette dernière naquit à la suite de la manifestation de sympathie organisée il y a quelques années en l'honneur d'Emile Verhaeren et dont Charles Dulait avait été l'instigateur.

Il disparaît à vingt-sept ans. Sa mort affligera ceux qui prirent contact avec sa nature enthousiaste et sera particulièrement sensible à M^{me} Adeline Dudley, dont le défunt était le neveu.

PETITE CHRONIQUE

Rappelons la fête de bienfaisance que donnera aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, au Théâtre d'été de Namur, l'Association de la Presse belge (section Hainaut-Namur). Au programme : *Le Passant*, de Coppée, interprété par M^{mes} Derboven, professeur au Conservatoire, et Marthe La Tour, du Théâtre des Arts. — Danses grecques, mises en scène par M. Engel, de la Monnaie, et exécutées par M^{lles} Sylphide, W. Libowskaia, Elly de Linda, Lina Andréas et les dames coryphées de l'académie de danse du même théâtre. — *Galathée*, opéra-comique en deux actes de

Victor Massé, joué par M^{me} J. Du Plessy, MM. Jean Maas, Gaston Dupuis et E. de la Roche.

L'orchestre est dirigé par M. Delvaux-Voué, de Namur.

Les cartes prises pour cette représentation donnent accès à l'exposition organisée à la Citadelle par la Société d'horticulture.

Les visiteurs ne manqueront pas de se rendre aussi au Kursaal de Meuse, où, pour célébrer le soixante-quinzième anniversaire de l'Académie des Beaux-Arts, on vient d'inaugurer une intéressante exposition rétrospective d'art wallon.

La direction du théâtre de la Monnaie annonce, comme première nouveauté de la saison, *Thérèse*, de Massenet, dont les principaux rôles seront interprétés par M^{me} Croiza, MM. Girod et de Cléry. L'œuvre sera accompagnée sur l'affiche par un petit acte qui obtient en ce moment un très vif succès en Allemagne et qui a été très favorablement accueilli au Covent-Garden de Londres il y a quelques semaines, *le Secret de Suzanne*, musique de M. Wolf-Ferrari, dont le livret a été adapté à la scène française par M. Maurice Kufferath.

Indépendamment de *Thérèse*, M^{me} Croiza chantera, du 27 septembre au 15 novembre, plusieurs rôles de son répertoire, et notamment *Orphée*, qui sera joué le 29 septembre en spectacle de gala pour les membres du Congrès international de chirurgie.

La direction des Concerts populaires, devenue vacante par suite du départ de M. Sylvain Dupuis, vient d'être confiée à MM. Alexandre Béon et Otto Junne. Ces messieurs se sont mis d'accord avec la direction de la Monnaie pour la réalisation d'un cycle Beethoven qui sera dirigé par M. Otto Lohse. Les concerts d'abonnement seront au nombre de six et la location se fera comme par le passé à la maison Schott frères, 28 Coudenberg.

M. Louis Delattre fera jeudi prochain, à 3 h., au Salon des Arts anciens du Heinaut, à Charleroi, une conférence sur *les Ecrivains français en Wallonie de 1880 à 1911*.

Le gouvernement vient d'acquérir du peintre louvaniste Adolf Van Elstraete le tableau *Vieilles mesures sur la Dyle* exposé au dernier Salon de l'*Élan* (Musée moderne).

L'ouverture officielle de la 27^e Exposition des Beaux-Arts, organisée par le Cercle artistique de Tournai, aura lieu le dimanche 10 septembre, à 11 h., dans les locaux du Cercle, rue des Clairisses 13.

Cette Exposition s'annonce comme étant des plus intéressantes. Outre les fidèles habitués du Salon de Tournai, les Wytman, Baes, Boudry, de Bièvre, Detilleux, de Winter, Gilsoul, Jacobs, Willaert, Georgette Meunier, etc., un contingent d'artistes nouveaux, belges et étrangers, apportera un regain de curiosité et d'intérêt pour cette importante manifestation artistique.

L'Exposition restera ouverte jusqu'au 2 octobre.

De Paris :

C'est par l'*Oiseau bleu* que M^{me} Réjane compte rouvrir, incessamment, son théâtre. Nul doute que la délicieuse féerie de Mau-

rice Maeterlinck retrouve le succès qui l'accueillit à Paris l'hiver dernier. M^{me} Réjane, qui fut empêchée, on le sait, de prendre part à la création de l'œuvre, remplira cette fois le rôle de la Mère.

A propos de Maeterlinck, un de nos confrères, en annonçant que la partition musicale de *Sœur Béatrice* venait d'être écrite par M. Albert Wolf, rappelait que cette œuvre avait tenté antérieurement Gabriel Fabre, puis Albeniz, et que ni l'un ni l'autre ne purent achever le travail commencé.

Il faut ajouter à ces noms celui de Charles Bordes, que séduisit la poétique légende, et ceux de MM. Gabriel Fauré et Déodat de Séverac, qui tous deux sollicitèrent de l'auteur l'honneur de traduire en musique son œuvre, mais que d'autres travaux détournèrent de ce dessein. Spécialement écrite en vue d'une scène lyrique, *Sœur Béatrice* a enfin trouvé son musicien, et la partition qu'elle lui a inspirée est, paraît-il, d'un grand intérêt.

Le IV^e Salon des industries du mobilier organisé par les Chambres syndicales de l'ameublement, de la bijouterie-joaillerie-orfèvrerie, de la céramique, de la verrerie et des fabricants de bronze, a été inauguré la semaine dernière au Grand Palais. Il restera ouvert jusqu'à la fin du mois d'octobre.

Les gaités du *Bulletin municipal de Paris*.

On a pu lire dans un des derniers numéros de ce bulletin, au rôle des pétitions, la petite information suivante :

Dépôt de pétitions.

Pétition du comité Stendhal sollicitant un emplacement pour y élever un monument au *fondateur* de la Chartreuse de Parme. Renvoyée à la 3^e commission.

Stendhal continuateur de l'œuvre de saint Bruno, voilà un renseignement agréable!...

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUD

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



Mlle M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

In memoriam (JULES DESTREE). — La Ville inconnue (suite et fin) (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Henry de Groux au Salon d'Automne (O. M.). — Publications d'art : *les Peintres animaliers; la Sculpture aux XVII^e et XVIII^e siècles; Charles Van der Stappen; How to understand sculpture* (FRANZ HELLENS). — Au Salon des Arts Anciens du Hainaut. — Exposition des Beaux-Arts de Charleroi. — Nécrologie : *Georges Imbart de la Tour* (O. M.). — Petite chronique.

IN MEMORIAM ⁽¹⁾

« Ce que signifient ces roses, que nous apportons sur sa tombe ?

Elles disent qu'après treize ans son souvenir est encore vivant au cœur de tous ceux qui l'ont connu. Ceux-là savent combien il aimait les roses, combien il en envoya durant sa vie, combien il les cultivait avec amour en ses derniers jours, à la Demi-Lune, en cette exquise résidence d'Essonnes, où il termina doucement, entouré d'affections anciennes, une existence extraordinairement agitée. Ceux-là ont gardé la joie de l'avoir connu comme une réchauffante caresse : ce fut un si prodigieux et si intense foyer ! Même en ses dernières années, il donnait une impression de jeunesse et d'im-

(1) Pour la seconde fois l'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi honore la mémoire de Félicien Rops. Le 23 août, jour anniversaire de sa mort, une gerbe de roses fut déposée devant ses œuvres. Dimanche dernier, sous la conduite de M. Jules Destree, dont nous publions l'émouvant discours, des artistes, des écrivains et d'anciens amis se rendirent à Namur, au cimetière de Belgrade où, en présence de M^{me} Paul Rops et de ses enfants, ils fleurirent la tombe du maître.

pétuosité. Sa conversation était délicieuse; la culture la plus avertie et la plus raffinée, l'esprit le plus mordant et le plus imprévu, la faisait bondir et étinceler sans cesse. C'était un charmeur à nul autre pareil.

Mais nos roses ne sont point seulement le témoignage d'une amitié persistante pour un incomparable ami, elles sont aussi l'hommage fervent de notre admiration pour son art prestigieux.

L'ami est mort, hélas ! mais l'œuvre nous reste. A mesure que passent les ans, le nombre de ceux qui ont connu l'homme diminue, mais le nombre de ceux qui ont connu l'œuvre augmente. Finies aujourd'hui, bien finies, les discussions, les colères et les injures qui assaillirent les gravures de Félicien Rops; apaisées, les tempêtes; en déroute, les sentencieux dédain, les pudibonds opprobes; vaincue, l'indifférence elle-même. Nul ne songe plus, à l'heure présente, à dénier à Félicien Rops une place éminente en notre art.

Pouvions-nous oublier, nous, lors de cette rétrospective wallonne qui devait réunir la lignée de nos artistes depuis Hugo d'Oignies jusqu'à Constantin Meunier, que Félicien Rops était né à Namur, et que son œuvre constituait l'un des trésors dont nous pouvions le plus légitimement nous enorgueillir ?

Je sais bien que Rops, Parisien d'adoption, aimait à s'attribuer une origine hongroise; mais ce ne fut là qu'une de ces aimables facéties dont il était coutumier; il apportait parfois un zèle méticuleux à combiner des farces énormes. Les bons tours mystificateurs qu'il jouait aux bourgeois graves le remplissaient d'aise. Mais je vois autre chose encore dans la légende de son ascendance magyare; ce fut une façon d'expliquer et de justifier combien il se sentait autre que les gens au

milieu desquels il était né et avait vécu. Ce qu'il écrivit un jour sur un album : « A un tzigane, joueur de czardas » est significatif : « Erre longtemps, éternel indompté. Reste encore quelque temps sur terre pour le plaisir de nos yeux et la joie de nos âmes fatiguées de convention, de convenu, de convenable. Rendons les grandes folies et les belles ardeurs montées au ciel avec les dieux. Dis l'amour, la gloire et le vieil honneur. Célèbre encore avec moi, frère, dans ce coin perdu de la Puszta où les réguliers ne peuvent nous entendre, toutes les nobles passions qui ne servent à rien, heureusement.

Apostrophe du même genre à Jean Van Dierendonck, pêcheur flamand. Commentaire analogue au frontispice des *Œuvres inutiles et nuisibles*. Verve railleuse d'un tour toujours très littéraire pour exprimer son besoin fou d'indépendance et de liberté, sa réaction violente contre le milieu. Le minotisme est la loi des insectes, elle n'est pas celle des artistes.

Ceux qui créent, qui donnent à notre sensibilité une impressionnabilité élargie, ne le font presque toujours qu'en révolte contre leur milieu ; ils ne peuvent point s'y adapter ; dans la vie commune, le poète paraît étrange, parfois gauche :

Exilé sur la terre, au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

La Belgique bourgeoise de 1860 était vraiment peu faite pour être sympathique à un artiste puissant et original. Aussi comprenons-nous facilement que Rops ait été chercher à Paris une atmosphère plus respirable et un public plus compréhensif.

Toutefois, ceux qui pouvaient l'apprécier restaient rares, même là-bas.

Qu'importait ! L'art de Rops est un domaine d'élection pour quelques initiés ; il le proclamait avec une aristocratie fière dans une lettre à un ami qui lui demandait d'exposer : « J'ai horreur de la grande « fama » si facile pour les « ohnètes » gens. Je chéris mon obscurité : j'en ai fait un dilettantisme et, par ce temps où tous les peintres triquent à la toile comme queues rouges en foire, n'être pas su constitue une enviable distinction. Je n'expose pas pour ne pas m'exposer à recevoir une mention honorable. Je ne reconnais à personne le droit de m'honorer, cette reconnaissance me paraissant être le comble de l'humilité. Je ne sais si je ferai quelque chose qui me plaise ; quant à plaire aux autres, je m'en moque comme de mes gants de l'an dernier. Je n'ai qu'une qualité : un idéal mépris du public, et certains de mes dessins n'ont été qu'une façon d'abaisser ma face au niveau de sa face. « Et comme on lui demandait à quoi faire il se peinait en un art qui n'estoit à la connaissance que de peu de gens ; j'en ai besoin de peu, dit-il ; j'en ai besoin

d'un ; j'en ai besoin de pas un. » Ça, c'est du Montaigne. »

Néanmoins, ceux qui se croient enfermés au plus strict de leur tour d'ivoire n'échapperont point aux liens qui les rattachent à leur race et à leur sol natal. Malgré sa prétention à des origines hongroises, malgré son établissement à Paris, malgré sa volonté de ne travailler que pour lui seul, Félicien Rops garda à sa patrie une affection profonde. Après ses courses fantaisistes à travers le monde, il aimait à revenir à Thozée, à Namur, à Anseremme ; et la Meuse, notre beau fleuve wallon, connu en lui un de ses canotiers les plus intrépides.

Une lettre de Rops nous a appris, en outre, ses rêves et ses projets, sa propagande pour la rénovation de la gravure en Belgique. Vers 1862, il s'en fut à Paris apprendre les secrets de son art chez le graveur Jacquemart, puis revint à Bruxelles.

« Ma bonne âme de Belge s'émeut de l'état piteux dans lequel se trouve la gravure en Belgique ; je rêve toutes sortes de choses nobles, patriotiques et grotesques : la rénovation de l'eau-forte en Belgique, la création d'une chalcographie, et je me fourre dans la tête de faire de cette petite Belgique, si bien placée entre l'Angleterre, la France et l'Allemagne, un centre de publications comme Leipzig... »

Les temps n'étaient point venus, et la *Société Internationale des Aquafortistes* ne put vivre. Mais on peut affirmer que l'initiative de Félicien Rops, qui avait paru infructueuse et stérile, eut la plus salutaire influence et qu'elle est pour beaucoup dans cette rénovation magnifique de l'estampe à laquelle nous assistons depuis quelques années, surtout en pays wallon.

Nos graveurs sont maintenant suffisamment nombreux et doués pour que nous ayions à reprendre ce projet de chalcographie esquissé par Rops il y a cinquante ans.

Ce fut par le scandale que le nom de Rops parvint jusqu'au grand public ; encore maintenant pour beaucoup de gens mal informés, ce nom n'est que celui d'un dessinateur licencieux. Certes, il est dans l'œuvre de Rops bon nombre de pièces libertines qui sont destinées aux cabinets secrets des musées et des collectionneurs plutôt qu'à l'éducation des enfants et des jeunes filles. Mais Michel-Ange aussi a fait des dessins de ce genre, et c'est tout de même un des Titans de l'art ! Ceux qui ont l'âme assez haute pour ne voir en pareilles œuvres que les éclatants mérites d'art pourront les voir sans péril ; quant aux autres, qu'ils s'en abstiennent et que la porte du musée leur reste close.

D'autres ne connaissent Rops que comme un illustrateur habile et fécond.

Ce sont là les petits aspects de son œuvre formidable ; en réalité le labeur de Rops fut autrement colos-

sal. Non seulement il est tout d'invention, attestant l'imagination la plus vive et la plus créatrice, avec toujours un sens étonnant de grandeur et d'absolu, mais il est admirable entre tous comme technique : son dessin a la sûreté et la précision d'un Durer, son métier est d'une souplesse et d'une habileté qui n'ont point été dépassées ; sa lithographie *l'Enterrement au pays wallon* est une des plus belles du XIX^e siècle, et ses innombrables vernis, ses dessins rehaussés, ses pointes sèches sont d'incomparables modèles.

Enfin, par-dessus tout, la spiritualité aiguë de cet art est l'une des plus hautes qui soient. Avec raison J.-K. Huysmans, le romancier catholique, l'a rapproché de celle d'un Memling ou d'un Fra Angelico. « Il a restitué à la luxure si niaisement confinée dans l'anecdote, si basement matérialisée par certains gens, sa mystérieuse omnipotence ; il l'a religieusement replacée dans le cadre infernal où elle se meut ; et, par cela même, il n'a pas créé des œuvres obscènes et positives, mais bien des œuvres catholiques, des œuvres enflammées et terribles... Il a peint l'extase démoniaque comme d'autres ont peint les élans mystiques. »

C'est un grand artiste qui git ici. Tandis que son corps retourne à la poussière, son œuvre s'éclaire et grandit dans le respect de tous. Voici la Gloire, lente et boîteuse, qui s'approche avec ses couronnes.

Des roses, voici des roses... » JULES DESTREE

LA VILLE INCONNUE (1)

Ce dont une critique ne peut donner aucune idée, c'est le souffle héroïque qui traverse ces pages brûlées du soleil africain, c'est le talent avec lequel sont décrites les foules diverses en action, surtout, enfin, ce sont les idées générales qui demeurent comme l'axe de l'œuvre. Contrairement à l'avis de commentateurs superficiels qui voudraient que rien dans ce récit n'en vint entraver la marche rapide vers l'aventure et le combat, je prétends que ces idées générales sont plus essentielles au livre que les faits eux-mêmes, qu'on eût pu imaginer différents après tout. Tandis qu'elles sont indispensables : elles furent à l'origine du roman comme les inspiratrices de son action et elles le coucluent, avec une tranquille et patriotique sérénité. Sans elles, il serait une aventure passionnante mais d'une façon enfantine et primitive. Avec elles, il possède un sens, une portée, une signification supérieure.

Du reste, reprocher à M. Paul Adam d'avoir et d'énoncer des idées générales, c'est en vouloir profondément et inconsciemment à son style, à son existence même dans les lettres. C'est, au fond, lui demander de ressembler à n'importe qui. La véritable attitude de la critique, au contraire, serait ici de comprendre et de dénoncer la persistance de ces idées générales chez l'auteur du *Mystère des Foules*, de voir comment depuis la *Force* il en a pris une conscience plus nette, comment il les prouve, avec plus de clarté que jamais, dans la *Ville inconnue*.

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

Qu'importe d'ailleurs qu'elle manque une fois de plus à sa fonction ? Je suis persuadé que sans souci de ses commentaires, le public, empoigné par l'ardeur et la noblesse de cette aventure, saura en saisir la réelle beauté idéologique, et ainsi prendre plus pleinement conscience d'un idéal, qui est celui de sa race.

Et puis, ces pensées, ces aphorismes, l'auteur ne les énonce pas lui-même : il les met, au cours du récit, dans la bouche même des personnages. Elles gagnent ainsi une vraisemblance plus forte. Car rien ne s'oppose à ce que les officiers d'élite qui commandent la colonne soient des intellectuels : il est tout naturel au contraire qu'ils se rendent compte de leur rôle, qu'ils recherchent à rattacher leur modeste action à un ensemble d'actions où soit intéressée la pensée de leur nation. Je dirai même : le type de ces officiers-là existe. Et pour ne citer que lui, M. Robert Randeau, dans ses romans de brousse, en a aussi, de manière très truculente, esquissé quelques-uns.

Voyez comme l'officier juif Schnoor, érudit, philologue, kabbaliste (un personnage savamment reconstruit par l'auteur), explique, en même temps que son cas, après tout si étrange, « cette force opiniâtre de notre évolution méditerranéenne nous ramenant aux lieux jadis civilisés par Carthage et par Rome... »

Il y a certains êtres que de très anciens courants d'idées possèdent, conduisent. Moi, petit juif d'Alsace, j'ai ignoré la langue française jusqu'à près de quatorze ans. L'instituteur prussien m'apprit, le premier, l'histoire, celle de la grandeur et de la suprématie germaniques. Alors comment, dès cet âge, ne sachant rien de la France, ai-je tourmenté mon père pour devenir officier de zouaves ? Des images d'Épinal, quelques récits de guerre contés par un voisin qui avait servi avec le général Mac-Mahon en Algérie, à Magenta, à Froeschwiller ; voilà seulement ce qui me valut cette impérieuse volonté de revêtir l'uniforme imaginé par Lamoricière. Mon pauvre rabbin de père, plus Alsacien que Français lui, n'y a jamais rien compris. Moi non plus, au reste. Et que n'ai-je pas fait pour obtenir son autorisation ? J'ai appris l'hébreu, comme un ange, tous les soirs, afin de lui complaire. J'ai su par cœur le Sepher Bereschit et le Sepher Gezirah, avec les gloses des commentaires allemands et des abbatisés israélites. Cela m'a servi dans la suite. J'ai vaincu, de douze à quinze ans, toutes les difficultés les plus rébarbatives que m'opposèrent mes parents : ma mère pacifique, sentimentale et gourmande, mes oncles courtiers en grains, marchands de bestiaux, et qui prétendaient m'enrichir avec eux. J'ai refusé la fortune, les bons plats, la sainteté d'un prophète, pour venir à Paris, dans une pension israélite, apprendre les mathématiques et le latin de Saint-Cyr... Et encore ma qualité de Juif était-elle un obstacle à mon admission vers l'an 1900. L'antisémitisme frémissait dans le cœur de tous les vieux officiers, émus par l'« Affaire ». Et je n'ai même pas revêtu l'uniforme de mes rêves enfantins. Me voici simple marsouin, avec ma compagnie de moricards, prêt à mourir comme cet admirable Champion, en dépit de mes illusions un peu défraîchies ; belles tout de même... Il me paraît toujours l'homme idéal, celui qui n'a pas peur, celui qui libère les races faibles des races tyranniques et sanguinaires. Je fredonne souvent la vieille chanson des soldats jacobins :

Tremblez, tyrans, vous allez expier vos forfaits. .

Plutôt la mort que l'esclavage !...

Les peuples libres sont français !

Et il me semble que je continue l'œuvre des Custine, des Kleber, des Desaix... Tant pis si le tyran n'est, ici, qu'un Daoudmourah, un Tadjadine ou un Andogo ! Ce sont des tyrans tout de même, et qui réduisent en esclavage nos bons nègres du Kanem, du Barguirmi ou du Ouadaï, les bons nègres dont les conventionnels ont proclamé l'affranchissement. Hein ! Voilà mon idée, à moi.

Il y a aussi une chose dont la critique ne peut donner aucune idée : c'est l'impression réelle que fait un livre. Ce sont mille et mille détails insaisissables, mille fugaces allusions et analogies. La mémoire les retient confusément, mais il serait impossible de s'en expliquer. J'ai eu l'impression, en lisant *la Ville inconnue*, que jamais l'auteur, pourtant si virtuose et si savant, de *Irène et les Eunuques*, n'avait été plus heureux, n'avait eu plus de légèreté, de tact, de nuances, tout cela sans préjudice de ses habituelles qualités de suggestion et de puissance. Tout le monde a cité ses pages sur la sortie de l'aéroplane, admirables et héroïques certes; et la double description d'Agadem, vue du ciel, puis d'en bas, et la nuit d'orgie dans cette ville mystérieuse sont des passages littéralement prodigieux, ce dernier surtout : tableau d'une intensité si réelle qu'on en éprouve jusqu'à de l'angoisse. Mais ce dont on a moins parlé, c'est, par exemple, la manière dont il différencie ses personnages, notamment les noirs. On a évoqué à ce propos le nom de Zola. Enfantin rapprochement, pas même justifié par un analogue emploi d'une formule descriptive toujours pareille pour annoncer un personnage survenant plutôt que pour le caractériser. Mais les bonhommes de Zola sortent de son imagination et gardent les contours fixes et la raideur automatique d'êtres qui ne reprennent jamais plus contact avec l'observation de la réalité. Tandis que, chaque fois que M. Paul Adam touche à nouveau un personnage, c'est pour lui l'occasion. — même s'il semble ne l'accentuer que d'un trait physique. — de l'approfondir moralement, de suggérer quelque chose d'encore inconnu de son âme. On dirait qu'il n'a jamais assez vécu avec eux, aux moments de l'incubation de l'œuvre, et qu'il les retrouve toujours avec une passionnée curiosité de savant.

Ainsi, ce personnage extraordinaire de Yoro Combo « ses belles cadettes autour des joues, ses longs yeux de Peubl attentifs et tendres ». Avec quel doigté M. Paul Adam a-t-il su en esquisser le portrait, en suggérer, chaque fois qu'il le revoyait, le caractère fermé, sournois et dominateur, la diplomatie subtile jusqu'à la dernière et équivoque trahison ! Et Sampo Taoré, par contre, le paladin noir, le type du tiraillé dévoué jusqu'à la mort aux blancs libérateurs et qui se conduit comme un héros. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un Français, qui vit en Seine-et-Marne, décrive des Tourangeaux, des Parisiens, des Marseillais, des Juifs alsaciens ; mais qu'il caractérise avec cette maîtrise les types mâles et femelles de ces races soudanaises si mélangées, et qu'il s'y reconnaisse avec cette aisance, et qu'il ne nous donne la sensation de leur foule et de leur confusion qu'autant que cela est nécessaire à certains moments par l'action, voilà qui confond. Cette science est révélatrice d'un phénomène autrement important que la parfaite assimilation d'une énorme lecture. M. Paul Adam est un divinateur de l'âme des races.

On entend souvent des faiseurs d'enquêtes littéraires, — auxquels font écho leurs correspondants, — se plaindre que nous n'ayons plus aujourd'hui en France que des écrivains sans style et sans idéal, d'élégants et inutiles coupeurs de cheveux en quatre. Ils n'auront plus désormais ce droit. *La Ville inconnue* est une œuvre chaleureuse, idéale et enthousiasmante comme une épopée, une œuvre puissamment significative, et comme une date patriotique.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Henry De Groux au Salon d'Automne.

M. Henry De Groux a été, — nous l'avons dit, — invité par la Société du Salon d'Automne à exposer cette année au Grand-Palais un ensemble de ses œuvres, et l'artiste, qui s'était éloigné depuis quelque temps des Salons parisiens pour s'absorber, à l'ancienne abbaye de la Cambre où il a installé son atelier, dans un travail incessant, a saisi cette occasion de reprendre contact avec le public dont il conquit jadis la sympathie.

Il s'en explique dans une charmante lettre qu'il nous adressa ces jours-ci et dont nous reproduisons un passage (qu'il nous pardonne cette indiscretion) :

« Comme vous le savez, ma vie s'est toujours un peu passée au Cap des Tempêtes, mais voici quelques bons mois que j'ai trouvé du répit et le moyen de travailler réellement, ayant eu par la bonne grâce du ministre de la Guerre, le général Hellebaut, un atelier admirablement spacieux pour me donner carrière. J'y ai pu exécuter d'une seule randonnée presque tout ce que vous verrez de moi, en peinture et en sculpture, au prochain Salon d'Automne.

J'y aurai vingt et une pièces de sculpture, dont une grande statue de Tolstoï et quelques autres effigies. Comme vous le savez, je me suis fait depuis longtemps de ces « études de physiognomies » un genre spécial, auquel je n'ai pu pendant des années que *me préparer*... Je crois que certaines des œuvres que j'exposai à Paris sont tout de même, enfin, réalisées.

J'ai réduit à sa plus simple expression l'élément rétrospectif de mon exposition, soucieux que je suis de « ressusciter » dans ma peau actuelle... Car il paraît que je suis porté comme défunt sur la liste des membres du Champ-de-Mars dont je faisais partie. Au cours de ma carrière de « décédé » je ne me suis pas beaucoup aperçu que la gloire fût le « Soleil des morts. » Mourir ne réussit qu'aux autres. Il me faut ressusciter. Allons-y !... »

L'envoi de M. Henry De Groux, très important, se composera, indépendamment des œuvres dont il parle dans sa lettre, d'une quarantaine de tableaux à l'huile ou au pastel et d'une série de quinze à vingt lithographies. Il comprendra notamment *le Christ aux outrages*, qui fit sensation lorsqu'il fut exposé pour la première fois; plusieurs des compositions inspirées à l'artiste par l'Epopée : *la Retraite de Russie, la Bataille d'Austerlitz, Sainte-Hélène*; celles qu'il conçut d'après la « Divine Comédie » : *Dante et Virgile, Hercule terrassant l'hydre de Lerne, les Cheveux blessés*, etc.; quelques interprétations de l'histoire romaine : *Néron devant Rome incendiée, César à la bataille de Philippes, César à la tête de ses légions*, etc. Parmi les portraits, ceux de Beethoven, Baudelaire, Balzac, Wagner, plus quelques effigies contemporaines : M^{me} A. Lambotte, M^{me} Michot, M^{me} Janssens, H^{me} Henry De Groux, M^{lle} Elisabeth De Groux, le peintre James Ensor, d'autres encore. Enfin trois compositions pour illustrer *les Charniers* de M. Camille Lemonnier et une suite d'études.

Dans la série des lithographies : *le Cortège de la Fiancée, Diane, les Vendanges, le Carnage, Circé, la Vrillée de Waterloo, la Reine de Saba, la Mort et le Bûcheron, Fafron, Pan et Syrinx*, en un mot l'essentiel de la production abondante dans laquelle l'artiste dépensa généreusement les trésors de son imagination ardente et inquiète.

C'est, croyons nous, la première fois que M. Henry De Groux fait publiquement la confession générale de son art, qu'il dévoile d'une façon complète le secret de sa pensée. Souhaitons que

l'épreuve lui soit favorable. Elle excitera tant en France, où le peintre s'est acquis de nombreuses amitiés, qu'en Belgique, dont il ne s'exila bruyamment que pour y revenir bientôt et s'y attacher davantage, un intérêt que justifient à la fois le talent de l'artiste, la hardiesse de son esprit et les légendes qui encadrent sa vie mouvementée.

O. M.

PUBLICATIONS D'ART

Les Peintres animaliers belges, par GEORGES EEKHOU. — **La Sculpture aux XVII^e et XVIII^e siècles**, par HENRY ROUSSEAU. — **Charles Van der Stappen**, par ARNOLD GOFFIN. — **How to understand sculpture**, par MARGARET THOMAS.

M. Georges Eekhoud est un critique d'art prestigieux. Sa phrase repeint, en quelque sorte, les tableaux dont il parle pour ceux qui ne les auraient pas vus. Il a, de plus, l'enthousiasme, le don d'exprimer pleinement l'émotion qu'il ressent devant une belle œuvre et la franchise d'expliquer les plus secrets mouvements de sa sensibilité. Don rare et qu'il faut se hâter de proclamer. Il en est encore qui prétendent que le rôle du critique est de demeurer impassible devant l'œuvre qu'il étudie, et ils insinuent volontiers par là qu'il faut à tout prix y faire la part du bon et du mauvais, des qualités et des défauts. J'ai la naïveté de croire qu'on peut faire œuvre de critique excellent en ne mettant sous les yeux du lecteur que le bien que l'on a admiré dans une œuvre et en se laissant aller franchement à son admiration, mieux encore, en louant ses défauts s'ils se manifestent avec beauté. Et je suis de l'avis d'Anatole France lorsqu'il dit de la critique : « Il faut savoir que c'est un art et y mettre la passion et l'agrément sans lesquels il n'y a point d'art. »

Les Peintres animaliers belges (1) que publie M. Georges Eekhoud en un volume charmant et luxueusement illustré est une œuvre toute pleine de pages admirables et colorées. L'auteur des *Kermesses flamandes* y met en relief ces grandes figures de peintres, dignes de succéder à leurs puissants devanciers du XVII^e siècle, les Verwée, les Stevens, les Stobbaerts, les De Cock, les Claus, les Courtens. Chacune de ces figures y est dessinée de main de maître. J'aime particulièrement le chapitre que M. Georges Eekhoud consacre à Joseph Stevens, le peintre des chiens misérables, de ces gueux des rues et des campagnes, et cet autre où il parle si éloquemment de J. Stobbaerts. Je me souviens d'une conférence qu'Eekhoud fit sur le peintre de *L'Étable*. C'était à Schaerbeek, il y a quelques années ; il n'y avait là que quelques amis du peintre et de l'écrivain. Au milieu des tableaux que Stobbaerts exposait dans ce Salon, le conférencier parla simplement, avec émotion ; on sentait vibrer dans sa voix le plus profond et sincère enthousiasme. Et de la part de celui qui chanta si puissamment nos campagnes flamandes, l'hommage était grand et digne d'être rappelé.

* * *

L'ouvrage de M. Henry Rousseau : *La Sculpture aux XVII^e et XVIII^e siècles* (2), parue dans la « Collection des Grands artistes des Pays-Bas » chez l'éditeur Van Oest, est une contribution remarquable à l'histoire de l'art dans les Pays-Bas. Conçue sur

(1) Bruxelles, G. Van Oest et C^o.

(2) Bruxelles, id.

un plan original, cette étude embrasse à la fois la sculpture, l'architecture et l'art de l'ornement. Étude méthodique et claire, complète et judicieuse, écrite en une langue élégante, abondamment illustrée des plus beaux monuments d'architecture et de sculpture que notre pays a vus fleurir pendant les XVII^e et XVIII^e siècles.

* * *

Dans un numéro spécial de *l'Art flamand et hollandais*, M. Arnold Goffin étudie l'œuvre abondante, inégale, incontestablement curieuse et puissante de Charles Van der Stappen. Étude approfondie, écrite par un artiste très pénétrant, judicieux, et qui sait aller droit aux beautés d'une œuvre sans s'attarder à de vaines et presque toujours faciles critiques.

* * *

How to understand sculpture (1), tel est le titre du nouvel ouvrage de Margaret Thomas, dont nous connaissions déjà ce remarquable essai esthétique : *How to understand picture*. Comme l'auteur le dit dans sa préface, il ne faut pas juger cet ouvrage d'un point de vue purement littéraire. Ce traité, d'une conception curieuse et neuve, s'occupe uniquement des principes qui sont à la base de chaque art et qui sont parlés même le fondement de la critique. L'auteur note que la sculpture est généralement mal appréciée et qu'on y attache beaucoup moins d'importance qu'à la peinture. Il faut une éducation spéciale et une connaissance approfondie de la forme « pour comprendre son charme froid et sobre, sa pure et impassible noblesse ». C'est à la recherche de ces bases d'appréciation que Margaret Thomas consacre son ouvrage. Elle le fait avec science et méthode, et son étude fait preuve d'érudition et de goût. L'évolution de la sculpture et sa technique, le modelage de l'argile et le moulage en plâtre, le marbre et le bronze font l'objet de chapitres documentés. Mais l'auteur ne s'en tient pas à des données techniques ; un chapitre spécial nous amène à ses idées sur le *sentiment* et le *style*. Sentiment, style, simplicité, beauté, proportion, originalité, autant de points soigneusement étudiés par un esprit cultivé, d'un goût très sûr, et qui voit large et juste. Suivent des chapitres sur la sculpture grecque, la sculpture de la Renaissance, la sculpture française, anglaise, flamande et allemande, qui, pour être concis, n'en sont pas moins intéressants. Bref, un ouvrage abondant, bien écrit et plein d'idées neuves et originales.

FRANZ HELLENS

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Nous n'avons pu rendre compte des dernières conférences qui ont eu lieu à l'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi.

Elles se sont suivies avec méthode devant le même public élégant, fidèle et studieux que ne rebutait point l'excessive chaleur. De jeudi en jeudi, le domaine artistique wallon est ainsi exploré et si chacune de ces conférences est, à elle seule, une découverte et un régal, que dire de la forte impression qui se dégage de l'ensemble ?

M. Fierens-Gevaert est venu parler du *Paysage, de Patinir et Bles à Boulenger*. Qu'il l'ait fait avec compétence, avec un goût sûr et averti, il est inutile de le dire à ceux qui ont lu ses *Primitifs Flamands*, mais on doit ajouter qu'il sut donner à sa cause-

(1) Londres, G. Bell and Sons L^{td}.

rie un tour éloquent et démonstratif qui attesta de premier ordre.

M. Louis Delattre vint ensuite parler des *Écrivains modernes de la Wallonie*. Il entreprit de les dénombrer sans oubli, d'étonner son auditoire par leur nombre, et, afin d'être complet, lut une bonne partie de sa conférence, où chacun de nos auteurs wallons reçut au passage une louange et un mot bienveillant. On connaît l'optimisme et l'indulgence de M. Louis Delattre; l'aménité est pour lui aussi naturelle que l'ironie et la roserie pour d'autres. Vers la fin de sa causerie, il s'anima, disant avec émotion combien de conteurs avaient fleuri ainsi sur la terre wallonne, combien tous étaient profondément racinés et devaient le meilleur de leur savoir à leur petite patrie.

L'exploration du champ littéraire n'eût point été complète si entre les écrivains de jadis, célébrés par M. Wilmotte, et ceux d'aujourd'hui signalés par M. Delattre, il n'eût été rendu justice aux XVIII^e et XIX^e siècles. C'est M. Louis Dumont-Wilden qui s'est chargé de ce soin et, prenant pour thèmes de sa démonstration le prince de Ligne et Octave Pirmez, il a confronté les Wallons et l'esprit européen, et a conclu que lorsque des Wallons avaient voulu se hausser à des conceptions générales ils l'avaient toujours fait, avec un rare bonheur et une distinction parfaite, par la culture française. La remarquable conférence de M. Louis Dumont, élégante de forme et bien dite, semblait, à certains moments, une confession : n'est-ce pas aussi par la culture française que M. Louis Dumont peut noblement, avec bonheur et distinction, agiter les idées générales dont il aime à noter ingénieusement les divers aspects?

L'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi.

Le groupe des Beaux-Arts de l'Exposition de Charleroi a complété la série de ses publications par son Catalogue général, un volume de 560 pages avec 48 illustrations hors texte. C'est non seulement le guide indispensable à toute visite sérieuse, mais c'est aussi un ouvrage de bibliothèque. Tous les tableaux, toutes les sculptures de la section d'art ancien sont minutieusement décrits; pour chaque artiste une notice d'une documentation serrée retrace sa biographie et donne l'énumération de ses principales œuvres. Enfin pour l'Archéologie et pour les Arts décoratifs et industriels, les meilleurs écrivains spécialistes ont écrit de longues préfaces qui à elles seules constituent une sorte d'histoire d'Archéologie du Hainaut et des Arts mineurs dans cette province.

Il est remarquable de voir que les organisateurs de l'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi n'ont pas reculé devant le labeur énorme que comportait pour une manifestation temporaire l'élaboration d'un catalogue établi sur le modèle des meilleurs catalogues de musées.

Sauf pour la Peinture ancienne pour laquelle M. A.-J. Wauters a assumé personnellement ce travail, les Musées de Bruxelles se sont montrés jusqu'à présent incapables d'offrir des catalogues aussi parfaits à leurs visiteurs.

NÉCROLOGIE

Georges Imbart de la Tour.

Tous ceux qui, au cours des dix années qu'il passa au théâtre de la Monnaie, applaudirent le ténor Imbart de la Tour, seront douloureusement affectés par la nouvelle de sa fin. Né à Paris en 1865, l'artiste avait fait à Bordeaux des études de droit qu'il mena jusqu'au doctorat. Mais plus que le Barreau, le Théâtre l'attirait, et, dédaignant son diplôme, au lieu de se faire inscrire au stage, le jeune juriste entra au Conservatoire de Paris, où il obtint en 1890 le premier prix de chant et le deuxième prix d'opéra-comique. Sa carrière se dessina aussitôt rapidement : Genève d'abord, qui l'accueillit avec succès, puis l'Opéra-Comique

de Paris en 1893, où il s'affirma dans les rôles du répertoire chanteur de style et comédien excellent. Mais il aspirait au grand opéra, et c'est à la Monnaie qu'il atteignit le but de ses ambitions d'artiste. Qui ne se souvient du talent avec lequel il créa en 1897 *Fervaal*, qu'il chanta l'année suivante à Paris, de l'interprétation personnelle, si musicale et si expressive, dont il marqua les premiers rôles de *Tannhäuser*, de *Lohengrin*, des *Maitres-Chanteurs*, de la *Valkyrie*, de *l'Or du Rhin*, de *Samson et Dalila*, d'*Aïda*, de *Faust*, de *Roméo et Juliette*?

Son cœur généreux et sa nature sensible lui inspirèrent maintes initiatives en faveur des humbles, du petit personnel du théâtre, des ouvriers de la Maison du peuple pour lesquels il se dépensait libéralement en auditions et en conférences. Très cultivé, passionné pour tout ce qui touchait à l'histoire du théâtre, il fut désigné en 1908 pour créer au Conservatoire de Paris une chaire d'esthétique théâtrale où ses leçons, alimentées par une érudition sûre, exercèrent la plus salutaire influence. Il fut chargé concurremment, l'année suivante, de la classe de chant que la mort de Duvernoy avait laissée sans titulaire. Mais l'état précaire de sa santé (l'artiste souffrait d'une maladie du foie) l'obligea malheureusement, après les derniers concours, à prendre sa retraite. Ses élèves, ses amis, regrettèrent sa décision. Aujourd'hui, c'est une profonde affliction qu'ils ressentent, car l'artiste qui leur dispensa un enseignement précieux était un homme loyal et bon qui avait conquis le cœur de tous.

Il avait gardé de son séjour en Belgique un reconnaissant souvenir. Tous ses étés, il les passait à Bouillon, dans une propriété qu'il avait acquise. Là encore, où il noua de solides amitiés, sa mort aura un douloureux retentissement.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

L'exposition annuelle du Cercle artistique de Tournai a été inaugurée la semaine dernière en présence du Directeur général des Beaux-Arts. Parmi les artistes dont les œuvres sont particulièrement remarquées, citons les sculpteurs G. Charlier et H. Le Roy; les peintres F. Baes, F. Willaert, R. Wytzman, A. et R. Boudry, A. Levêque, M. Sys, E. Van Dooren, Ch. Van den Eycken, S. Dufilleux, M^{lles} B. Art, A. Leclaire, J. Wytzman, M. de Bièvre; les aquarellistes V. Uytterschaut, F. Van Leemputten, M^{lles} K. Gilsoul-Hoppe, Georgette Meunier, e. c. Le Salon groupe environ cinq cents numéros.

La Société des Aquarellistes ouvrira le samedi 25 novembre prochain son Salon annuel au Musée de peinture moderne.

M. G. Van Zype fera jeudi prochain, à 3 heures, au Salon des Arts anciens du Hainaut, à Charleroi, une conférence sur le *Portrait, de Lucifel à Navez*.

La dixième Exposition internationale des Beaux-Arts de la ville de Venise aura lieu du 15 avril au 31 octobre 1912. Elle sera, comme les précédentes, divisée en : salles nationales, salles étrangères, salles internationales. Le délai d'envoi est, pour les notices en double exemplaire) le 1^{er} janvier 1912; pour les œuvres, le 10 mars. Les artistes invités ou admis par le jury jouissent pour le transport de leurs œuvres de la réduction de 50 p. c. (aller et retour). Une commission de 10 p. c. sera prélevée sur les ventes. S'adresser pour tous renseignements à M. A. Fradeletto, secrétaire général, *Municipio di Venezia*.

L'inauguration du monument commémoratif de la bataille de Jemappes aura lieu dimanche prochain, à 2 heures et demie. La cérémonie promet d'être impressionnante tant par les paroles des orateurs : général Langlois, M. Masson et Destrée, que par les souvenirs évoqués, la beauté du site et le chant de la *Marseillaise*, où les hommes et les enfants du Borinage feront écho au baryton Dufrane, de l'Opéra.

Des places spéciales sont réservées aux souscripteurs. On souscrit à Mons, chez M. G. Heuppen, boulevard Dolez 49.

Le Théâtre de la Monnaie annonce pour le 3 octobre une représentation extraordinaire des *Maitres-Chanteurs* en langue allemande, donnée sous les auspices du Comité du commerce

bruxellois. Ont été engagés pour cette soirée de gala : MM. H. Knote (Walter), A. Van Rooy (Hans Sachs), J. Geis (Beckmesser), P. Kuhn (David), P. Bender (Pogner), Tillmann-Liszewsky (Koshner), M^{mes} H. Bosetti (Eva) et L. Höfer (Magdaleine).

La direction des Concerts populaires vient, d'accord avec MM. Kufferath et Guidé, directeurs du Théâtre de la Monnaie, de fixer aux dates ci-après les six concerts de la saison.

Premier concert, samedi 21 octobre, à 2 heures, et lundi 23, à 8 h. 1/2. Deuxième concert, samedi 18 novembre, à 2 heures, et lundi 20, à 8 h. 1/2. Troisième concert, samedi 2 décembre, à 2 heures, et lundi 4, à 8 h. 1/2. Quatrième concert, samedi 16 décembre, à 2 heures, et lundi 18, à 8 h. 1/2. Cinquième concert, samedi 6 janvier, à 2 heures, et lundi 8, à 8 h. 1/2. Sixième concert, samedi 3 février, à 2 heures et lundi 5, à 8 h. 1/2.

Les cinq premiers concerts seront consacrés, ainsi que nous l'avons annoncé, à un Festival Beethoven qui comprendra l'exécution des neuf symphonies, de trois concertos de piano (solistes MM. A. De Greef, E. Bosquet et M. Laoureux) et du concerto de violon.

Le Festival sera dirigé par M. Otto Lohse et les interprètes seront les musiciens de la Monnaie, avec les solistes et les chœurs du théâtre pour l'exécution de la Neuvième symphonie.

Les quatre concerts du Conservatoire de la saison sont fixés aux dimanches 24 décembre, 28 janvier, 25 février et 31 mars. La répétition générale pour les abonnés aura lieu le vendredi; la répétition générale accessible au grand public, le jeudi précédant chaque concert, à 2 heures.

M. Tinel a engagé des solistes du chant choisis parmi les plus réputés dans le domaine de l'oratorio : M^{mes} Tilly Cahnbley-Hinken, Maria Philippi, Wybauw-Detilleux; M^v. R. Plamondon et Froelich. Plusieurs professeurs du Conservatoire seront appelés à participer en solistes aux concerts, notamment MM. De Greef, Desmet, Gürickx, Mahy et Thomson.

Le premier concert sera consacré à l'Oratorio de Noël de Heinrich Schütz et à la Neuvième Symphonie de Beethoven. Parmi les autres ouvrages dont l'exécution est projetée figurent deux Cantates de J.-S. Bach, la Rapsodie pour alto et chœur d'hommes de Brahms, le *Te Deum* de Brückner, l'oratorio *Rédemption* de Cesar Franck, des Symphonies de Haydn, Mozart et Schumann, un Concerto brandebourgeois de Bach, un Concerto d'orgue de Haendel, etc.

La réouverture des cours de l'Institut des Hautes Etudes musicales et dramatiques d'Ixelles aura lieu le 2 octobre.

Les cours comprennent l'enseignement artistique complet : musical, dramatique, littéraire et plastique; le français, l'histoire, la géographie et les mathématiques; la gymnastique rythmique d'après la méthode Dalcroze.

Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser à l'Institut, rue Souveraine 35, à partir du 21 septembre.

C'est le lundi 2 octobre que l'École de Musique de Saint-Josseten-Noodde-Schaerbeek, sous la direction de M. François Rasse, rouvrira ses cours.

L'enseignement comprend le solfège élémentaire, le solfège approfondi, le chant individuel, les duos et mélodies ainsi que la diction pour jeunes filles.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Les inscriptions seront reçues : pour les jeunes filles et demoiselles, à l'école moyenne, rue Royale-Ste-Marie 168, le jeudi 28 septembre, de 2 à 4 heures, le dimanche 1^{er} octobre, de 10 heures à midi, et les dimanches suivants, de 10 à 11 heures; pour les jeunes garçons, à partir du 28 septembre, de 6 h. 1/2 à 7 h. 1/2 du soir, à l'école moyenne, rue Traversière 17; pour les hommes, à partir du 28 septembre, de 7 h. 1/2 à 8 h. 1/2 du soir, au même local.

Le concours annuel de la Société Centrale d'Architecture de Belgique aura lieu du 30 septembre au 2 octobre.

Les élèves architectes âgés de moins de 30 ans qui désirent participer à ce concours doivent adresser leur demande au président de la Société, à l'Hôtel Ravenstein à Bruxelles, avant le 29 septembre.

Les Danseuses de Forain, qui s'étaient vu refuser l'accès du Musée de Bruxelles, ont été données en dépôt par le gouvernement au Musée de Gand sur la demande du président des Amis du Musée de cette ville.

Une souscription a été ouverte récemment parmi les admirateurs hollandais de Richard Wagner en vue de construire à Scheveningue un théâtre où seules seront représentées les œuvres du maître. Cette souscription a produit un million. L'inauguration du théâtre aura lieu en 1913, date où les œuvres de Wagner tomberont dans le domaine public.

On nous écrit de Cesena (Italie) que *Samson et Dalila* a reçu un accueil triomphal au théâtre de cette ville. Les artistes et le chef d'orchestre ont été acclamés, et l'ovation s'est prolongée jusque dans les rues.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, emus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'ép. que des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUD

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



Mlle M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse*, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. YHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Rodin à Ixelles (OCTAVE MAUS). — Polygraphie (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Jocondia (O. M.). — L'Ame moderne d'un Pharaon (M. K. M.). — Le Comédien. — Enseignement artistique : *Graphique d'histoire de l'art*. — Chronique judiciaire des arts : *Engagement nul. Dédit valable*. — Accusés de réception. — Nécrologie : *Léopold Flameng*. — Petite Chronique.

RODIN A IXELLES

L'Exposition universelle de 1910 valut à la commune d'Ixelles l'honneur et l'heureuse fortune de posséder — temporairement, hélas! — trois des œuvres capitales de Rodin : *les Bourgeois de Calais*, dont la marche tragique commémore avec une émouvante éloquence l'abnégation d'Eustache de Saint-Pierre et de ses compagnons, *le Baiser* et *Saint Jean prêchant*, répliques en bronze du groupe et de la figure ascétique qui, au musée du Luxembourg, marquent l'un des sommets de la statuaire française.

Acquises il y a quelques années par un collectionneur de goût, M. Wouters-Dustin, ces œuvres, dans lesquelles le génie de Rodin s'affirme avec une égale puissance sous trois aspects nettement différents, devaient faire l'objet — leur propriétaire nous en fit lui-même la confidence — d'un legs à l'État ou à l'une des communes suburbaines. Mais la mort survint avant que le donateur eût rédigé la clause testamentaire dont sa pensée cherchait la formule définitive. Lors de la dispersion des objets d'art qui formaient sa galerie, les trois œuvres monumentales de Rodin passèrent aux

mains d'un autre de nos concitoyens, qui offrit à la commune d'Ixelles — où l'illustre statuaire fit jadis ses premières armes et dont une rue porte son nom — de les ériger momentanément parmi les ombrages de ses jardins publics. Ainsi les étrangers qui affluèrent à l'Exposition de Bruxelles eurent-ils l'illusion d'une magnificence artistique dont les autorités administratives offrent rarement l'exemple

Aujourd'hui les temps sont révolus. Les palais de l'Exposition sont démolis. Déblayés, les terrains qu'ils occupaient. Qu'advient-il des bronzes magnifiques qui ornent les squares parcourus par les visiteurs? Privera-t-on l'une de nos plus pittoresques promenades de leur imposante décoration? Ils avaient trouvé dans la verdure des bosquets, au détour des allées sinueuses, un cadre digne de leur beauté. C'est pitié, vraiment, que de les en arracher.

Récemment, un écrivain qui s'est signalé à maintes reprises par d'excellents avis sur l'esthétique des villes, M. Joseph-Barthélémy Lecomte, nous adressait la lettre suivante, écho de nos propres impressions :

« Depuis plusieurs mois, quelques chefs-d'œuvre de Rodin ornent les abords des étangs d'Ixelles. Lorsqu'on vient de la place Sainte-Croix, on découvre en premier lieu le *Saint Jean*, à l'admirable musculature, marchant vers les incroyants. Puis, à l'entrée de la rue de Belle-Vue, on trouve, adossé à un massif d'arbustes, le gracieux *Baiser*, coulé dans un bronze clair, — onctueux, si j'ose dire ainsi, comme de la cire. Enfin, plus loin encore, on rencontre les *Bourgeois de Calais* allant se livrer au roi Edouard, — les uns désespérés, les autres hésitants, résignés ou têtus, tandis que, derrière eux, la ville s'éloigne, représentée par les maisons

et le clocher d'Ixelles aperçus par une échancre des plantations qui bordent le second étang.

Combien ces admirables sculptures sont émouvantes, mêlées ainsi à la vie, disposées avec goût dans ce joli site, et quel dommage que tout cela ne soit que provisoire ! Car il paraît que ces statues n'appartiennent ni à la commune d'Ixelles, ni au Gouvernement, et sont prêtées seulement par un collectionneur bruxellois.

Ne se trouvera-t-il pas un mécène, une « Ligue des Amis du Musée », que sais-je ! pour rendre définitif cet admirable *essai* du musée en plein air ? Toutes les grandes œuvres modernes de sculpture devraient, comme celles-ci, être placées dans le paysage urbain qui les ferait le mieux valoir (1). Il se conçoit qu'on abrite dans un musée des statues léguées par une civilisation abolie, mais non des chefs-d'œuvre encore bien vivants, trouvant un écho dans notre sensibilité.

Si je pouvais disposer des Meuniers de la « rue de la Régence », — du *Puddleur* et du *Grisou* (sans parler, bien entendu, du *Monument du Travail*), je les arracherais sans hésiter à la mauvaise compagnie des déesses de Geefs et de Fraikin. Je les retirerais de cet atelier encombré qu'est la salle de sculpture du Musée ancien. Je les transférerais en pleine vie, ces œuvres si vivantes — non sur une « belle » place ou dans un square élégant, mais dans un carrefour industriel et lépreux de l'agglomération bruxelloise. J'en connais un, à Molenbeek : un terre-plein noir, planté d'arbres anémiques, avec, pour fond, une église ou un entrepôt, — on ne sait au juste, tant la construction dont ils s'agit, souillée, écaillée, rapiécée, est triste et minable, — un coin qui me fait songer à quelque place de La Louvière ou de Charleroi. Qu'ils seraient beaux, dans ce cadre, le *Puddleur* et le *Grisou* ! »

On ne peut qu'approuver ces réflexions. L'idée des « Musées en plein air » a été défendue, ici-même, à plusieurs reprises, et un article de M. Ch.-L. Cardon paru dans *l'Art moderne* l'an dernier lui a donné une sanction dont la qualité de notre collaborateur, membre de la Commission directrice des Musées de Bruxelles, augmente l'autorité.

Où, il faut qu'à tout prix la commune d'Ixelles, secondée par l'État, entre définitivement en possession des œuvres de Rodin que les circonstances lui permettent d'acquérir à des conditions exceptionnelles. Il fut question, lorsque les *Bourgeois de Calais* excitèrent il y a une dizaine d'années l'universelle admiration à l'une de nos expositions triennales, d'en faire l'achat par le Musée de Bruxelles. Seule la promesse faite par leur possesseur de léguer ce groupe tragique

(1) Et, à ce propos, je déplore que l'immensité du carrefour où se cabrent aujourd'hui les chevaux élégants de Vinçotte anéantisse cette œuvre qui a décoré si bien, jadis, l'avenue Louise.

au gouvernement fit abandonner le projet. L'occasion s'offre aujourd'hui de reconquérir ce chef-d'œuvre. Ne la laissons pas échapper. Quoi de plus légitime, au surplus, que de commémorer par un durable témoignage le séjour que fit parmi nous l'une des gloires — la plus éclatante peut-être — de l'art contemporain ?

Si les fonds manquent, ne se trouvera-t-il pas un amateur éclairé assez généreux pour offrir au public ce royal présent ? Quelle plus noble initiative à prendre ? Et quel plus beau titre à la reconnaissance de ses concitoyens ?

Thaulow, le peintre norvégien qu'il eût été excessif d'appeler un capitaliste, fit don à Christiania, sa ville natale, de la figure principale du groupe, celle d'Eustache de Saint Pierre, porteur de clefs de la cité. Tout récemment, quelques admirateurs de Rodin offrirent à la ville de Rome, pour l'ériger dans la cour d'honneur du Palais Farnèse, une autre statue du maître, *l'Homme qui marche*. Ce qu'on a réalisé à l'étranger, personne ne l'accomplira-t-il en Belgique ? Nul n'aura-t-il la coquetterie de donner à ses contemporains cette haute leçon de goût ? Comme l'a dit le poète Keats, *A thing of beauty is a joy for ever*. Il aurait pu ajouter que cette joie est double pour celui qui la dispense.

On a tenté, dans un journal bruxellois, d'amoinrir l'admiration qui environne le créateur de tant d'œuvres expressives et émouvantes. L'agression, d'ailleurs isolée, fut si grossière et si méprisante que loin de nuire au maître elle tourna à la confusion de l'agresseur. Pareilles incartades sont heureusement exceptionnelles dans la presse belge, constatons-le à son honneur. Celle-ci professe de plus en plus le respect des artistes et, mieux qu'autrefois, prend conscience de leur mission. Son influence saura défendre contre un exode imminent les chefs-d'œuvre dont le hasard nous a généreusement dotés.

OCTAVE MAUS

POLYGRAPHIE

M. Émile Faguet m'effraie. A tant parler de tout, il me donne fatalement l'idée qu'il vaudrait mieux ne jamais parler de rien. Il m'inspire de la critique une espèce d'horreur. Très sincèrement, ses opinions ne m'agacent même pas, elles m'écrasent. Et après l'avoir lu, je pense carrément que l'on devrait supprimer tous les critiques.

Il vient de commencer la publication d'une série qui s'appelle *les Dix Commandements* (1). (Quelle idée !). Il y déclare qu'il faut aimer soi-même, sa compagne, son père, sa mère et ses enfants, son ami, les vieillards, sa profession, son pays, le vrai, le devoir et Dieu. Et il trouve le moyen de faire un petit volume

(1) ÉMILE FAGUET : *les Dix Commandements*, formant une série de dix volumes. Petit in-12 couronne.

avec chacun de ces conseils. J'ai lu quelques-unes de ces brochures et j'ai éprouvé la sensation qu'on se moquait de moi. Comment un esprit distingué s'amusait-il à reproclamer des idées aussi évidentes, à rajeunir de pareils truismes? A qui s'adressent ces oburgations? Je n'ai pas encore compris.

Car tout cela est développé longuement, suivant des procédés scholastiques invariables, mais dont le juste enchaînement vous entraîne malgré vous. On lit, on lit, agacé du banal contenu, mais intéressé par la *formalité*, curieux de savoir jusqu'où peut aller l'automatisme d'une dissertation. Eh bien! Cela n'a pas de raisons pour s'arrêter. Si M. Faguet vivait encore cent ans, à raison de dix volumes par an, il pourrait écrire mille livres, sans manifester le moindre trouble. C'est un exemple.

Il y a des années que je réfléchis au cas de M. Faguet, mais je n'avais jamais osé en parler, de peur d'être injuste. Trop souvent, une étude exacte, intelligente, sur un écrivain que j'admire m'avait paru devoir suspendre un jugement, conclusion d'impressions moins agréables... Mais aujourd'hui je crois que je ne serai pas injuste.

Exact, intelligent, consciencieux, M. Faguet l'est toujours. Substantiel, jamais. Il a une méthode, il l'applique. On lui présente une œuvre. Il ne l'apprécie pas avec son cœur. Il ne laisse pas à son émotion le temps d'être touchée. Non, mais, prenant une sorte de cryptogramme acheté à l'Université, il le pose sur l'œuvre examinée, et il lit le texte ainsi obtenu. Comme c'est une très vieille clef, faite pour se juxtaposer à des œuvres de jadis, celles d'aujourd'hui ne trouvent grâce à ses yeux que si elles ressemblent à celles du passé, c'est-à-dire, donc, si elles sont mortes. Alors, il les trouve excellentes. C'est un professeur prodigieux. Mais si elles sont vivantes, elles échappent à toute lecture à travers le cryptogramme et M. Faguet les déclare mal faites.

L'interprétation de pareils textes donne lieu à des développements indéfinis. Chaque pensée rencontrée en route en engendre, mais automatiquement, d'autres, et ainsi de suite, et l'on peut de plus en plus perdre de vue l'objet initial. Jamais M. Faguet n'a l'air ému pour son compte. Et c'est là le vice essentiel de sa pensée. Car on ne peut lui reprocher de ne pas aimer Baudelaire, par exemple. Mais les raisons qu'il donne pour justifier son admiration d'un autre poète pas un instant n'affectent son cœur. Il les énumère comme les éléments d'une démonstration mathématique. Et, vraiment, pour lui la poésie n'est en effet qu'un jeu abstrait, qu'un exercice de littérature un peu plus relevé, un peu mieux famé. En quoi il ne comprend rien à la poésie.

Le pire, c'est qu'il est tiré en France à des milliers d'exemplaires. Et bien des jeunes gens qui écrivent et qui croient penser n'ont de différence avec M. Faguet qu'un peu moins de chance et moins de facilité, aussi moins de talent.

Quand il ne parle pas poésie, il semble moins faux parce qu'il irrite moins, touchant à des choses moins essentielles. Pourtant il ne dit jamais rien qui fasse image, qui saisisse l'esprit et violente l'assentiment. Nous acquiesçons mollement à ce monotone défilement d'assertions, dont aucune n'est manifestement fausse, aucune lumineuse non plus, mais qui sont d'une pâle, triste et grise vérité. Ses meilleurs ouvrages, ceux qu'il a faits sur Nietzsche, Platon, Tolstoï, n'ont de bon que cette perfection tout oratoire de contenant. Mais le contenu est faible, banal, inutile. On a la sensation désobligeante de l'interchangeable. Si les hasards de la superposition du cryptogramme avaient néces-

sité un commentaire différent, M. Faguet eût développé ce commentaire avec la même virtuosité désabusée, la même conscience impersonnelle.

On a reproché à M. Faguet d'écrire beaucoup. On s'est trompé. Des critiques comme M. Rémy de Gourmont, comme M. Camille Mauclair écrivent énormément. Mais, le faisant avec un souci constant de se renouveler, ils voient leur pensée s'éclaircir davantage à chaque écriture. Ce sont des artistes, et ils le restent toujours. Mais M. Faguet ne se donne jamais la peine de penser par lui-même. De même qu'il se contente d'un style correct mais neutre, il se contente aussi d'une pensée que pourrait aussi bien former à sa place un Français de culture moyenne. Il donne le change à cause de l'étendue de son érudition et de la sûreté de ses méthodes de développements (grâce auxquelles le plus petit thème est susceptible d'une extension surprenante), mais le contenu de cette littérature ne donne à l'analyse aucun élément vierge, aucune vraie substance. M. Faguet est un complet et illustre exemple de l'inutilité du travail littéraire lorsqu'il n'est pas vivifié par le sens artistique. Surtout que, malgré cela, il peut donner des joies à celui qui s'y livre, de trompeuses joies.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES LIVRES.

PIERRE FONS : *L'Offrande au mystère*, roman. (Paris, chez Sansot.) — Dans un style qui parfois, souvent même, rappelle celui des premières œuvres — d'un romantisme si injustement méconnu — de Villiers de l'Isle-Adam, M. Pierre Fons nous raconte l'histoire d'un souverain pontife futur que ses mystérieux atavismes et ses doutes personnels prédisposent à une renégation terrible. Il se tait, le temps de laisser à son cœur le soin de retrouver une intuitive foi, meilleure que toutes les certitudes de l'apologetique. M. Pierre Fons a le sens de la grandeur et une noblesse soutenue.

J.-H. ROSNY AÎNÉ (ENACRYOS) : *Amour étrusque*, édition augmentée et définitive (Paris, chez Eugène Figuière). — M. Rosny aîné republie aujourd'hui cet ouvrage qu'il n'avait jadis donné que sous son pseudonyme. Ce petit livre d'amour antique, frais comme une idylle préhistorique, n'a pas vieilli, pas plus que ne semble jamais devoir se flétrir la jeunesse naturelle, vivace, végétale voudrait-on dire, de cet écrivain en perpétuel printemps de création.

FRANZ HELLENS : *Massacrons les innocents*, pièce en un acte, ornée d'un dessin de GEORGES LEMMEN (Bruxelles, Editions du Masque). — Sur la grand'place d'une petite ville, l'hiver, un bateleur montre un jeu de massacre. Mais ses poupées sont Judas, Lucrèce Borgia, Néron, Messaline, Ravachol. Un joueur les abat. Chaque marionnette, abattue, proteste de son innocence... historique. Un manchot fait jouer pour lui, un aveugle tire au hasard, et gagne. Il flotte autour de ce petit drame bizarre la même atmosphère subtile d'angoisse que M. Franz Hellens a su mettre dans ses *Hors-le-Vent*, livre inoubliable. Là est son talent, là sa force.

TALASAN GIAFFÉRI. *Les amants raisonnables; essais sur une passion amorphe* (Paris, chez Sansot). — Très amusante, cette fantaisie, malgré la volontaire façon dont elle perd pied parfois. Ayant pris deux personnages : la cocotte chic et le calicot, les ayant pris dans la réalité vraie, M. Giafféri s'en sert ensuite pour des combinaisons de sentiments et d'aventures de plus en plus irréelles. On dirait qu'il joue avec des chiffres, dont on ne sait plus bien ce qu'ils représentaient, aux origines du problème. Mais il paraît lui-même sourire des totaux excessifs obtenus. Et c'est ce sourire-là qui nous ramène dans le réel.

FRANÇOIS LÉONARD. *Le Triomphe de l'homme*, roman (Paris, Librairie générale des sciences, arts et lettres. Bruxelles, Oscar Lamberty). — Grande construction d'humanité future, à la Wells, malheureusement beaucoup plus sommaire dans la préparation

des dessous scientifiques. Cette préparation est nécessaire si l'on veut jeter dans ces rêves assez de substance vivante pour que nous ne nous croyions plus en effet dans un rêve. La terre a quitté l'orbe solaire et tombe à travers les espaces, ce qui change les conditions de vie de l'homme, qui devient poisson. Mais elle finit par entrer dans l'atmosphère de Véga, puis dans sa substance. De telle sorte que ce triomphe de l'homme est enfin le triomphe du feu.

JOCONDIANA

Dès que la *Joconde* eut fui le Louvre, on rapprocha l'événement des bruyants manifestes « futuristes » qui proclamèrent naguère l'urgente nécessité de détruire les reliques du passé, d'anéantir ou tout au moins de fermer définitivement les musées afin de ne pas entraver le libre essor de l'art moderne...

Bien qu'il n'y ait là, sans doute, qu'une coïncidence fortuite, les adeptes du Futurisme — on sait que l'état-major de cette belliqueuse cohorte va exposer prochainement dans les galeries Bernheim — feront bien de redouter, s'ils pénètrent au Louvre, les crocs des chiens de « Groenendael » promus à l'honneur d'assurer la sécurité des chefs-d'œuvre sur lesquels veillent si mal les conservateurs bipèdes. Et, soit dit en passant, n'est-ce pas vraiment une joyeuse invention que celle du molosse-gardien de musée? — « Joke-hound », me souffle une amie qui cultive l'anglais (Willy ne se consolera pas d'avoir été distancé!).

Mais revenons au Futurisme, dont le poète Marinetti, on le sait, est le clairon. A en croire certains esprits, c'est dans ses rangs qu'il faut chercher l'esthète paradoxal dont le prodigieux exploit suscita dans les deux hémisphères le tintamarre qu'on sait. Ainsi M. Georges Maurevert, dans une spirituelle chronique de l'*Eclairneur de Nice*, n'hésite pas à dire :

« Je vois très bien Marinetti rêvant de dépasser la gloire de D'Annunzio, son modèle et son dieu. Et il sait que le nom d'Érostrate reste immortel, parce que ce mégalomane brûla le Temple de Diane...

Le nom de ce brûleur de temple doit être révérend par celui qui parle d'anéantir les musées.

Pourquoi cette pensée de stupéfier le monde par un acte érostratique ne serait-elle point éclose dans la cervelle d'un type dans le genre de Marinetti?...

Mais on ne brûle plus de temples aujourd'hui — ni davantage de musées. Cette manifestation serait, tout de même, du dernier mauvais goût; et elle doit demeurer dans le domaine de la littérature... Et le véhément Marinetti reste un artiste dont l'emportement dévastateur, dont l'exagération nihiliste sont encore une forme d'art.

Ceci dit, ne concevez-vous pas que l'idée aurait fort bien pu venir à un type dans le genre de cet artiste, de cet Italien, de ce Latin, de frapper l'imagination des Italiens et des Français par un acte réduit d'érostratisme qui garderait un caractère d'art?

Et qui pourrait mieux passionner à la fois la France et l'Italie que l'« enlèvement », chez l'une, d'une œuvre d'art exécutée chez l'autre?

Or, quelle est la plus célèbre œuvre d'art italienne que la France considère comme le joyau de son Louvre?... C'est, incontestablement, la *Joconde* du divin Léonard...

Et voilà pourquoi je suis porté à croire que c'est un... type

dans le genre de Marinetti qui a subtilisé le glorieux chef-d'œuvre.

Je le répète: on n'a pas « volé » la *Joconde*; on l'a « enlevée »... Cet enlèvement porte une marque artistique: il est frappé au chiffre futuriste?... Toutes les présomptions raisonnables sont en faveur de... du type dans le genre de Marinetti — et je présente d'avance à cet étonnant ravisseur mes plus admiratives félicitations. »

Voilà pour la police une piste nouvelle. Mais l'énorme bévue qu'elle a commise en arrêtant M. Guillaume Apollinaire la rendra peut-être circonspecte à l'égard de la Littérature. Pour l'avoir attaquée sans motifs, elle eut en France une détestable presse; s'exposera-t-elle à déclancher en Italie le même charivari?

Au surplus, est-il bien utile de rechercher le cambrioleur? C'est lui ôter l'idée (si naturelle) de rapporter spontanément le tableau lorsqu'on aura cessé de s'occuper de lui. Car l'objet du larcin, on l'a répété à satiété, n'est pas négociable; il ne peut servir à aucun usage, ni s'adapter à la vie d'un escroc, qui nécessite de fréquents déplacements. Il n'a de valeur aux yeux du maître filou dont la dextérité l'a conquis qu'en raison des efforts faits pour le lui reprendre. Affaire de vanité. Le recordman ne tient à sa coupe que parce qu'un rival la convoite. Le jour où la police abandonnera le sport dans lequel elle se montre lamentablement inférieure, la *Joconde* regagnera d'elle-même les quatre pitons historiques. Car la destinée des chefs-d'œuvre est d'achever leur carrière dans les musées, comme les vétérans aux Invalides. Pourquoi la vagabonde ferait-elle exception à cette règle inviolable?

O. M.

L'Âme moderne d'un Pharaon.

Une âme intrépide osa affronter les traditions immémoriales... pour propager des idées bien supérieures à celles que son temps pouvait comprendre.

BREASTED, *History of Egypt*.

Nous ne pouvons savoir aujourd'hui jusqu'où s'étendirent exactement la science ou l'intuition d'Akhnaton; mais sa pensée a fait un bond que la pensée moderne n'a pas encore dépassé.

PETRIE, *History of Egypt*.

L'étrange vie de propagande religieuse et artistique que le roi mena dans sa nouvelle ville est une des choses les plus curieuses de l'histoire du monde.

BUDGE, *History of Egypt*.

L'enfant maladif qui reçut le nom d'Aménophis IV dans le temple d'Amon à Thèbes, à la fin de la XVIII^e dynastie, vers le XIV^e siècle avant notre ère, n'aima jamais, semble-t-il, ni la religion solennelle ni l'art conventionnel de ses prédécesseurs.

Dès qu'il put lire dans sa propre pensée et l'imposer aux autres, il quitta Thèbes, cessa de soutenir les prêtres d'Amon et établit sa capitale à l'endroit où est aujourd'hui le village de Tel-el-amarna, — à la ville de l'horizon d'Aton, comme il l'appela.

Sa vie, la révolution dont il fut le soutien, connues depuis 1893, furent mieux comprises dans ces toutes dernières années. Prudemment (car les fouilles qui se poursuivent en Egypte modifient parfois d'un jour à l'autre les conceptions les mieux établies), historiens et philosophes ont évoqué Luther, Jean-Jacques, Tolstoï, voire le Christ, devant l'apparition de ce novateur.

Quoi qu'il en soit, et d'après ce que nous pouvons tous voir dès à présent, il semble que l'école réaliste moderne puisse de ce chef augmenter le nombre de ses quartiers de noblesse et se réclamer d'un ancêtre vieux de plus de trente-trois siècles.

Akhnaton ou Khonnaton (c'est le nom que prit Aménophis IV) combattit comme nous la routine, l'art figé dans des formules immuables. Il voulut de la lumière, fût-elle crue, de la vérité, fût-elle dure. Son idéal religieux était imprégné de bonté : bonté du dieu, bonté des hommes entre eux.

Mais les artistes le comprirent mieux que les théologiens, race éternellement vouée aux brutalités intellectuelles.

Il semble qu'on fit énormément de musique sous son règne. Parmi les statues ou les bustes d'Akhnaton et de ses filles, il en est dont le réalisme et la perfection font penser à Donatello (1).

Néanmoins, dans toute cette merveilleuse et trop brève aventure, le sort de l'art décoratif m'arrêta davantage, tant ses vicissitudes avaient de ressemblance avec celles de l'art de notre temps !

J'ai devant les yeux l'image, — connue déjà de beaucoup, — de ce plancher de Tel-el-Amarna, où l'on voit parmi des branches folles d'arbustes et de plantes différentes bondir des veaux et voltiger des oiseaux, des papillons. Fleurs et animaux sont loin d'arriver à la perfection de dessin qu'on atteignit sous les premières dynasties. Les artistes cherchent visiblement à s'émaniper et à revenir à un art plus libre, plus léger, plus simple, mais ils tâtonnent. Leurs oiseaux sont presque aussi grands que leurs quadrupèdes, et les fleurs des champs ont encore presque les groupements des solennels bouquets de lotus. Mais l'ensemble, coloré et charmant, dispose le tout bien d'aplomb.

Cet art moderniste a coupé toutes les attaches qui le reliaient à l'art ancien. Au lieu d'évoluer, il a innové, rejetant les vieilles règles des ancêtres sans discerner les lois nécessaires, le côté éternel de leur enseignement d'avec ses décadences ou ses routines. Il a d'ailleurs une excuse : il n'eut pas le temps de progresser. Les idées d'Akhnaton, « venues trop tôt dans un monde trop jeune », ne devaient s'affirmer que bien des siècles plus tard, dans d'autres pays, dans d'autres races. Et les prêtres d'Amon rayèrent son nom de la liste des rois dans le temple d'Abydos. Peut-être saurons-nous un jour si ce clergé superbe, savant et orgueilleux n'a pas raccourci les jours du roi afin d'étouffer une pensée qui renfermait tant de promesses, et tant d'indépendance.

Peut-être cette religion, cette philosophie, cet art plus libres et meilleurs auraient-ils survécu, si, plantes de plus forte croissance, ils avaient simplement modifié, sans plus, et adapté à leur époque le trésor déjà riche du passé.

Mais qui dominera en soi-même la fougue novatrice de la jeunesse, ses espoirs fous, ses orgueils enfantins, ses excès qui appellent les réactions ? Serons-nous de ceux-là ?

Comme les artistes de la vieille Égypte au temps d'Aménophis IV, nous ne savons pas assez étudier, observer, améliorer. Ou nous copions servilement le passé, ou nous nous lançons dans le domaine désordonné d'une fantaisie qui ignore les proportions, l'adaptation d'un motif à une technique, l'harmonie d'un ensemble.

Avant que se ferme le cycle de vie qui semble accordé à chaque civilisation, aurons-nous la force paisible des grandes époques heureuses et des réalisations qui s'imposent à l'admiration éternelle ?

(1) Voir la charmante statuette d'Aménophis IV au Louvre.

L'effort tragique, admirable et vain du pauvre Pharaon nous rendra-t-il plus sensibles à la beauté de la lutte et du travail patients, des évolutions ralenties par leur importance même ? Aurons-nous la force de combattre en nous-mêmes les hâtes fébriles et les enthousiasmes trop prompts des arts racines ?

M. K. M.

LE COMÉDIEN.

A méditer, ces très justes observations de M. Antoine, directeur de l'Odéon, — et mieux que qui que ce soit autorisé à les formuler, — sur la mission, les devoirs, le rôle des comédiens au théâtre. Ils furent adressés, au cours des répétitions de *l'Amour brode*, à M. Le Bargy qui, mécontent de son rôle, avait prié M. Antoine d'intervenir auprès de l'auteur, M. François de Curel, pour qu'il y apportât certaines modifications :

« Le malheur est que vous confondez sans doute deux arts absolument distincts. Je voudrais — et ces réflexions n'ont pas d'autre but — tenter de vous convaincre que les comédiens ne connaissent jamais rien aux pièces qu'ils doivent jouer. Leur métier est de les jouer tout bonnement, d'interpréter le mieux possible des personnages dont la conception leur échappe ; ils sont, en réalité, des mannequins, des marionnettes plus ou moins perfectionnées suivant leur talent, et que l'auteur habille et agite à sa fantaisie.

Certes, après de longues années, ils acquièrent parfois une sorte d'expérience toute matérielle, ils peuvent dire à un auteur pourquoi un personnage doit sortir ou rentrer à droite plutôt qu'à gauche ; mais, dans aucun cas, ils ne peuvent ni ne doivent, sans sortir de leur fonction propre, tenter de faire modifier un caractère ou un dénouement.

L'écart intellectuel entre le poète et son interprète est si infranchissable que jamais celui-ci ne satisfait complètement le premier. Il déforme toujours la vision de l'auteur, qui accepte l'à-peu-près et se résigne le plus souvent devant l'impossible.

L'idéal absolu de l'acteur doit être de devenir un clavier, un instrument merveilleusement accordé, dont l'auteur jouera à son gré. Il suffit qu'une éducation technique toute matérielle ait assoupli physiquement son corps, son visage, sa voix, et qu'une éducation intellectuelle convenable l'ait mis à même de comprendre simplement ce que l'auteur le charge d'exprimer. S'il lui est demandé d'être triste ou gai, il doit, pour être bon comédien au sens du mot, exprimer supérieurement la tristesse ou la gaieté sans apprécier pourquoi ces sentiments lui sont demandés. Cela, c'est l'affaire de l'auteur, qui sait ce qu'il fait et qui reste seul responsable devant le spectateur. Vous admettez encore avec moi que l'art du comédien, ainsi ramené à ses limites, reste encore singulièrement honorable et difficile. »

Il y a dans ces quelques lignes une salutaire leçon d'art théâtral, — et de modestie.

ENSEIGNEMENT ARTISTIQUE

Graphique d'histoire de l'art, par JOSEPH GAUTHIER (1).

Dans un précédent ouvrage, qui a obtenu un vif et rapide succès, M. Joseph Gauthier, en collaboration avec M. L. Capelle,

(1) Un volume in 8° avec nombreuses gravures dans le texte et hors texte. — Paris, Librairie Plon-Nourrit et Co.

avait défini les éléments essentiels de la *composition décorative*. Il vient d'entreprendre, dans un nouveau livre, de condenser en un exposé clair, méthodique, où le texte et le dessin s'éclairent l'un l'autre, où les détails sont enchaînés, dirigés vers un but exclusivement éducatif, la somme indispensable de connaissances générales sur l'histoire de l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture et des Arts industriels. Ce « graphique » substantiel s'adresse à la fois à la jeunesse des académies et écoles des Beaux-Arts, à ceux qui préparent les professorats de dessin et aux simples curieux qui désirent une documentation d'ensemble suffisante sous une forme accessible.

Le livre va de l'Égypte à la fin du dix-neuvième siècle ; dans chaque style, les caractères particuliers sont soulignés sous cette réserve que, dans la lente évolution du goût, les séparations d'une époque à l'autre ne se font pas toujours d'une façon brusque et absolue. Les croquis qui illustrent cet enseignement sont destinés à être reproduits au tableau noir et doivent compléter leur aspect par des photographies.

En résumé, l'ouvrage est une sorte d'armature solide pouvant servir de base à des études plus complètes, d'introduction à la recherche de la haute culture artistique.

Chronique judiciaire des Arts.

Engagement nul. Dédit valable.

Le tribunal civil de la Seine a décidé dernièrement, et le point de droit est assez particulier, qu'un artiste qui a employé des manœuvres illicites pour tromper son directeur ne peut se prévaloir contre lui de la nullité de son engagement. Si pour avoir manqué à ses obligations l'artiste est assigné en résiliation, le dédit stipulé est dû par lui, même dans le cas où le traité auquel il sert de sanction serait déclaré nul.

Cette solution ne paraît pas à l'abri de toute critique. On ne s'explique pas très bien, en effet, qu'une condamnation puisse résulter de l'inexécution d'une convention sans validité légale. Et peut-être la Cour, si elle est saisie de l'affaire, réformera-t-elle cette décision imprévue.

Celle-ci fut prononcée en faveur d'un entrepreneur de spectacles, M. Alexandroff, directeur de l'Aquarium de Saint-Petersbourg, qui, deux fois de suite, attendit vainement que M^{lle} Lina Ruby, l'une des divettes de *Parisiana*, vint remplir l'engagement qu'elle avait souscrit. Un médecin envoyé par M. Alexandroff constata que l'artiste, qui se disait malade, se portait à merveille et que rien ne l'empêchait de partir pour la Russie. M^{lle} Lina Ruby opposa alors la nullité du contrat : elle l'avait signé étant mariée, et sans avoir sollicité l'autorisation de son mari.

Bien qu'il déclarât qu'un engagement conclu dans ces conditions fût nul, le tribunal n'en condamna pas moins l'artiste à payer à son directeur le dédit stipulé, soit quatorze mille francs.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *La Nuit*, par IWAN GILKIN, Paris, *Mercur de France*. — *La Wallonie héroïque*, par JULES SOTTIAUX, Bruxelles, éd. de la *Belgique artistique et littéraire*. — *Le Cœur qui souffre*, par ACHILLE MISSON, Bruxelles, id. — *Anthologie des Poètes belges : Marie van Elegem*, Bruxelles, 1, rue Jenatzy.

ROMAN. — *Mort de Quelqu'un*, par JULES ROMAINS, Paris, Eugène Figuière.

CRITIQUE. — *Chopin*, a discourse by I. J. PADEREWSKI, translated from the Polish by LAURENCE ALMA TADEMA, London, W. Adlington. — *Les Artistes de la pensée et du sentiment*, par Maria Biermé, Bruxelles, éd. de la *Belgique artistique et littéraire*. — *Albert du Bois*, essai-critique par JOSEPH GHOT, Paris, E. Sansot et C^o. — *Le Brabant inconnu*, par ARTHUR COSYN, Bruxelles, Ch. Bulens.

THÉÂTRE. — *Massacrons les innocents*, par FRANZ HELLENS, Bruxelles, éd. du *Masque* (H. Lamartin). — *Pogge de Schuerbeek*, par CH. DESBONNETS et A. BAILLY, Bruxelles, Société belge d'éditions.

MUSIQUE. — Parnasse des organistes du XX^e siècle : *Méditation pour orgue ou harmonium*, par F. NOWOWIEJSKI couronnée au concours international de 1911). Arras, Procure générale de musique religieuse.

NÉCROLOGIE

Léopold Flameng.

Le doyen des graveurs français, Léopold Flameng, né à Bruxelles en 1831, s'est éteint le 4 septembre à Courgent, près de Mantes. Elève de Calamatta, il s'était fixé à Paris dès l'âge de vingt-deux ans et, soit par ses planches au burin ou à l'eau-forte, soit par ses illustrations de livres, se classa rapidement parmi les meilleurs graveurs de son temps. Collaborateur de la *Gazette des Beaux-Arts*, il publia dans cette revue plus de soixante-dix reproductions de tableaux de Rembrandt, de Franz Hals, de Murillo, de Gainsborough, de Prud'hon, d'Ingres, etc. Il faut citer aussi parmi ses meilleures œuvres les reproductions de la *Vierge au donateur*, de Van Eyck (musée du Louvre), de la *Ronde de nuit*, de la *Leçon d'anatomie* et des *Syndics* de Rembrandt (musées d'Amsterdam et de La Haye).

Léopold Flameng avait reçu la médaille d'honneur au Salon de 1886. Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1894 et membre de l'Institut depuis 1898.

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, qu'aura lieu l'inauguration du monument commémoratif de la bataille de Jemmapes. L'Académie française a désigné pour la représenter le général Langlois, sénateur, qui prendra la parole à cette cérémonie. M. Camille Lemonnier parlera au nom de la Société des gens de lettres.

L'Exposition des anciennes industries d'art tournaisiennes restera ouverte jusqu'au 16 octobre.

Le Comité organisateur rappelle à ce propos que les groupements professionnels, les collèges, écoles, pensionnats et sociétés jouissent d'une réduction de 50 p. c. sur le prix d'entrée.

Ces groupes peuvent obtenir gracieusement un guide qui se met entièrement à leur disposition pour la visite de l'Exposition et des monuments si remarquables et si nombreux de la vieille cité nervienne. Il suffit d'avertir le Comité organisateur par une simple carte au secrétaire de ce Comité.

Le monument à la mémoire du statuaire liégeois Jean Delcour, dont l'*Œuvre des Artistes* a pris l'initiative, s'érigera bientôt place Saint-Paul, à Liège. L'édification, commencée fin juillet, est en voie d'achèvement, sous la direction de l'architecte Collin, et la date de la remise du monument à la ville de Liège a pu être fixée au lundi 6 octobre.

Le gouvernement sera représenté à la cérémonie par le directeur général des Beaux-Arts.

M. Léon Hennebicq fera jeudi prochain, à 3 heures, au Salon des Arts anciens du Hainaut, à Charleroi, une conférence sur les *Arts industriels du Hainaut*.

La direction du théâtre de la Monnaie annonce que les prochaines premières représentations et reprises se succéderont, sauf imprévu, dans l'ordre ci-après : *La Tosca*, *Orphée*, les *Maîtres Chanteurs*, *Werther*, *Thérèse* et *Le Secret de Suzanne*, *Hérodiade*, *Obéron*, *Robert-le-Diable*, *Déjanire*.

La Tosca sera chantée par M^{me} Claire Friche, *Orphée*, *Werther*, *Thérèse* par M^{me} Croiza, *Hérodiade* par M^{me} Béral.

Nous avons publié dans ses grandes lignes le programme de la prochaine saison des Concerts populaires. La direction vient d'arrêter comme suit le détail des cinq premières auditions, exclusivement consacrées à l'œuvre symphonique de Beethoven.

Premier concert (lundi 23 octobre : ouverture d'*Egmont*; première symphonie; concerto en *mi* bémol pour piano; deuxième symphonie.

Deuxième concert (lundi 20 novembre) : troisième symphonie (*Héroïque*); concerto en *ré* pour violon; quatrième symphonie.

Troisième concert (lundi 4 décembre) : cinquième symphonie; concerto en *sol* pour piano; sixième symphonie (*pastorale*).

Quatrième concert (lundi 18 décembre) : septième symphonie; concerto en *ut* pour le piano; huitième symphonie.

Cinquième concert (lundi 8 janvier) : ouverture de *Coriolan*; pièces vocales; neuvième symphonie.

Les concerts seront donnés sous la direction de M. Otto Lohse au théâtre de la Monnaie à 8 h. 1/2. Les répétitions générales publiques auront lieu dans la même salle le samedi précédant chaque concert, à 2 heures.

Les quatre concerts de musique de chambre qui seront donnés à la Grande Harmonie sont fixés aux jeudi 25 novembre, vendredi 15 décembre, mardi 23 janvier et mardi 12 mars. Ils auront respectivement lieu avec le concours de MM. Fritz Kreisler, Jacques Thibaud, du Quatuor Sevcik de Prague et de M^{lle} Suzanne Godenne, pianiste. S'adresser pour les abonnements (à 24, 16, 12 ou 6 francs) chez M^l. Schott frères, 28 Coudenberg, Bruxelles.

M^{lle} Gabrielle Tambuyser et M. Marcel Jorez annoncent pour cet hiver trois séances de sonates. La première sera consacrée aux maîtres des XVII^e et XVIII^e siècles. L'école allemande fera l'objet de la deuxième séance et, à la troisième, les jeunes artistes interpréteront les œuvres les plus récentes de l'école française.

De Paris :

Le *Portrait de Gambetta* par Alphonse Legros, légué à l'Etat par Sir Charles Dilke, vient d'entrer au musée du Luxembourg.

Un comité est en formation pour élever un monument à la mémoire de Stéphane Mallarmé. On utiliserait pour ce monument le buste que sculpta, du vivant du poète, M. James Vibert.

Rodin achève en ce moment un buste de M. Georges Clémenceau, ancien président du conseil des ministres.

Le sculpteur Injalbert vient de terminer le monument à Mirabeau commandé par l'Etat pour le Panthéon. Déjà, les praticiens taillent dans d'énormes blocs de carrare les sept figures qui composent ce monument.

Injalbert a représenté Mirabeau à la tribune. Deux animaux symboliques, un lion et un aigle, sont à la base. Aux angles du piédestal se dressent la Royauté, la Révolution, l'Histoire et la Douleur.

Après une interruption de quelques mois, *la Mêlée*, chronique des arts et des lettres, reprend le cours de sa publication régulière. Gazette de combat, manifeste d'indépendance, la revue définit nettement son programme : « Nous nous jetons résolument dans la mêlée : tous les novateurs, tous ceux qui n'ont pas craint devant la Vie de l'empoigner, de la disséquer, de la tra-

duire, tous ceux qui ont su en leur art demeurer des hommes : voilà nos maîtres, voilà ceux dont nous nous réclamons. »

A Paris, 6 rue de Belzunce, cinq francs par an.

La Ligue franco-italienne vient d'offrir un buste de Léonard de Vinci à la Ville d'Amboise, sur le territoire de laquelle, au château du Clos-Lucé, mourut le 2 mai 1519 l'auteur de la *Joconde*. L'inauguration de ce buste coïncidera avec celle de l'Institut d'art industriel Léonard de Vinci fondé au moyen de souscriptions italiennes et françaises.

Si non e vero...

M. Guillaume Apollinaire a connu, en un jour, dit le *Gil Blas*, une célébrité que plusieurs livres de valeur et deux cents articles de critique sagace ne lui valurent point. A quelque chose malheur est bon : M. Guillaume Apollinaire, grâce à sa complaisance pour un pauvre diable peu scrupuleux, sera désormais notoire.

Ce n'est point, d'ailleurs, un homme banal. Il était chargé de la rubrique des romans à la revue *la Phalange*, ce qui ne l'empêchait pas de voyager d'un bout de l'année à l'autre. Ces continuel déplacements n'avaient qu'un inconvénient : c'est qu'il ne recevait que peu ou point les livres dont il avait à rendre compte. Que faisait-il ? Il en inventait... Parfaitement ! Il imaginait une production littéraire abondante dont il s'occupait scrupuleusement. Il inventait des titres de romans, des noms d'auteurs, des noms d'éditeurs, et sa critique ne se ressentait en aucune façon des conditions défavorables dans lesquelles il la faisait. Jamais rubrique ne fut tenue avec autant d'impartialité et de conscience.

Mais un jour, son directeur découvrit la chose. Il en fut malade pendant trois semaines et ne voulut revoir de sa vie un collaborateur doué d'une si belle imagination. Alors, Guillaume Apollinaire, délaissant la production livresque, se mit à visiter les musées, fit de la critique d'art fort érudite. Et vous voyez s'il y a réussi !

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUD

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle : Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8° illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.

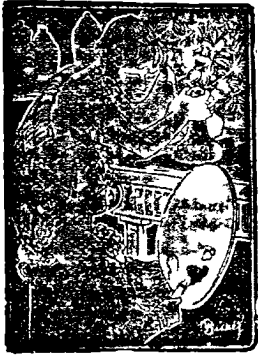
TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2

◆ BRUXELLES ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHANBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Selgnobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Exemple de Liszt (CAMILLE MAUCLAIR). — Henry Ottmann (LOUIS VAUXCELLES). — Wallonie (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Livres (F. M.). — En souvenir de Charles-Louis Philippe. — Exposition de Charleroi (JACQUES HERMANN). — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — Petite Chronique.

L'Exemple de Liszt.

« Nous n'avons su toutes ces choses qu'après sa mort ».
Vie de Pascal, par M^{me} PÉRIER.

Il dort à Bayreuth, auprès du temple du dieu qu'il créa. C'est là le point du monde que ce grand voyageur choisit pour se reposer durablement enfin, après tant de labeur et de pèlerinages; c'est là que le destin lui permit de revenir pour mourir; s'il ne put épouser la femme admirable qu'il aimait, il a connu du moins, au soir de sa longue vie, la profonde étreinte de la terre élue par son âme.

Il fut un des plus grands errants que l'art ait jamais délégués pour sa cause sur la vaste terre. On songe, en lisant sa vie, à l'apostolat de Giotto parcourant l'Italie, créant partout des chefs-d'œuvre, ensemençant les jeunes cœurs, éveillant l'idéal de beauté endormi dans les catacombes depuis huit siècles, mettant un monde en mouvement, tout en bâtissant une cathédrale de peinture. Il y a dans Liszt cette joyeuse ferveur de Giotto, cette ardente gaité de l'âme que donne seul l'oubli volontaire et total de soi-même. Plus encore

qu'à son œuvre, c'est à son courage moral qu'il faut demander des leçons : apprenons, sur sa tombe, le plus rare des héroïsmes, la plénitude féconde du sacrifice.

Nul n'obtint plus, pour renoncer davantage. Sa gloire s'abattit sur lui comme un ange impétueux, alors qu'il n'était qu'un enfant. A dix ans il était célèbre, et on voyait en lui un Paganini du piano; à quatorze ans l'Opéra de Paris lui jouait son *Don Sanche*; à vingt-cinq ans il avait connu tous les triomphes en Europe, et il était le révélateur de Beethoven, le roi du piano et le conseiller respecté des plus grands; et l'on savait déjà que son génie de compositeur, d'inventeur de formes musicales, survivrait à son éblouissante renommée d'interprète. Mais dès 1840 il connaissait personnellement Schumann, il rencontrait Wagner, et la hantise de l'apostolat et du sacrifice s'imposait à lui. Elle avait visité son âme dès l'enfance, sous une forme différente : c'était presque toujours par charité qu'il donnait ses concerts, et l'or ne comptait pas pour cet homme qui, ayant amassé et donné des fortunes, mourut pauvre. Puis sa charité s'éleva d'un degré, et devint de l'altruisme d'art : ce fut la piété qui le jeta ardemment de capitale en capitale pour réunir les fonds du monument Beethoven à Bonn et revenir enfin, en 1845, jouer aux pieds de l'image du Titan, dressée grâce à lui. C'est l'altruisme qui lui fit transcrire pour piano la *Symphonie fantastique*, à vingt et un ans, l'éditer à ses frais et la répandre, premier acte d'une générosité qui prodigua les bienfaits durant quarante années ultérieures. Ce n'est pourtant là qu'un acheminement de l'Errant vers son bonheur véritable, le seul qui pût tenter son cœur admirable, l'abnégation. Weimar fut la halte définitive. Là il sentit qu'il allait

pouvoir s'immoler. Dans *Parsifal*, Kundry rêve, et elle prononce gravement le mot qui concentre toute sa volonté insatiable : « Servir ». Kundry, c'est l'âme de Liszt. A Weimar il allait « servir ». Et durant treize années il y servit — et la ville de Goethe devint la ville de Liszt.

Là Berlioz, Schumann, Gluck, Mozart, Schubert, Wagner, entre tant d'autres, furent divulgués et glorifiés par lui, et interprétés d'une incomparable façon. Mais ce n'était pas assez. Il écrivit, il fit de la critique d'apostolat, pour Chopin, pour Paganini, pour Wagner, pour Berlioz, pour Schumann, pour Franz. Il dirigeait la scène, dirigeait l'orchestre, dirigeait les concerts; rien ne suffisait à son effrayant désir de servir, rien ne brisait la résistance inouïe de son organisme. Alors, et seulement lorsqu'il jugeait avoir assez servi l'idéal du sacrifice, il s'accordait de créer lui-même, et il écoutait chanter son âme. Il écrivait *le Tasse*, *Ce qu'on entend sur la montagne*, *l'Héroïde funèbre*, *Mazeppa*, *Bruits de Fête*, *Prométhée*, *la Faust Symphonie*, *Orphée*, *les Préludes*, *les Huns*, *Hamlet*, *la Sonate*, une foule d'œuvres — des chefs-d'œuvre. Comment en trouvait-il le temps? C'est le mystère de la fièvre et du génie. Et quand tout cela était amoncelé il le délaissait et jouait les œuvres des autres.

Et les autres, et même ceux qui bénéficiaient de son amitié personnelle, acceptaient ce sacrifice sans gratitude, et ne défendaient pas leur chevalier errant, leur mécène spirituel et le héraut de leur gloire. Car pour eux comme pour la foule, Franz Liszt était un pianiste inouï qui avait voulu se faire kapellmeister et critique pour assurer le triomphe de la révolution néo-beethovenienne, et rien de plus, et simplement cela et c'était bien ainsi, et on le remerciait : mais qu'il fût un colosse musical, un titan créateur lui aussi, à quoi bon s'en apercevoir, et pourquoi s'attarder à demander la justice pour l'homme qui la faisait rendre, pourquoi reconnaître que le virtuose était un inventeur, pourquoi décerner à l'apôtre incomparable les honneurs dus aux dieux? Lui souriait, et constituait en silence le poème symphonique dont ils allaient se servir en le diminuant, en l'extériorisant, alors qu'il le leur donnait plein de génie, et telle qu'une synthèse du lyrisme poétique et du lyrisme musical. Il créait la seule forme haute et neuve que la musique eût trouvée depuis le classicisme, comme il avait, dans son adolescence, créé la forme haute et neuve de la littérature du piano. Il souriait, il ne souffrait pas. Il ne voyait pas l'ingratitude, car il regardait toujours en face de soi, c'est-à-dire au-dessus des hommes. Il était heureux d'être démarqué et sous-entendu, parce que l'Idée évoluait. Le chevalier errant ne se nomme pas; il est le Bien qui passe. L'homme de Weimar, dont le nom avait fasciné le monde, ne croyait point au nom; en lui vivait le désintéressement sain et

fort des artistes anonymes du moyen âge. Il était sauf de l'atroce jalousie nominale de la gloire, il était libéré du profit personnel, et c'est pour cela que son esprit réalisait d'immenses économies de forces, et là était le secret de sa puissance de travail, de sa victoire quotidienne sur le temps. Il était destiné à voir ses tempes blanches, et il œuvrait avec la rapidité de ceux qui vont mourir demain.

Et puis il était infiniment absorbé par la création d'une œuvre subtile et difficile entre toutes, qui lui donnait un grand souci et exigeait toute sa science, autrement que l'organisation de la musique européenne ou la constitution du poème symphonique : il modelait un être vivant qui se rebellait sans bonté contre l'homme qui le menait au génie, il construisait Richard Wagner et lui suggérait le wagnérisme.

Il a servi Berlioz, Chopin, Schumann, Glinka, toute l'école russe, César Franck. Mais ce sont des services qu'un autre eût pu rendre : tandis que jamais, sans doute, une âme ne s'est dévouée à une autre âme comme celle de Liszt à celle de Wagner. L'altruisme, ici, a quelque chose de radieux et d'unique, la bonté s'élève à une sorte d'impartialité divine. Ce n'est rien que les œuvres wagnériennes postérieures à *Lohengrin* aient été influencées manifestement par les principales créations symphoniques de Liszt, achevées avant que *Rheingold* fût commencé; ce n'est rien que la *Sonate à Schumann* semble l'exposé de toute une Tétralogie; ce n'est rien que l'art de Liszt, tel que nous le connaissons aujourd'hui, nous permette la formidable supposition que, Wagner n'ayant point existé, le wagnérisme eût pu être quand même! Ce qui reste un enseignement psychique incomparable, c'est ce que nous a révélé la *Correspondance*, un des plus grands faits critiques de l'histoire des arts : c'est cette formation lente d'un être par un autre qui le défend, le secourt, le protège contre lui-même, ne s'offense jamais de son ingratitude, sait ce qu'il y a en lui de démoniaque et de mauvais, lui insuffle patiemment la spiritualité, le juge avec douceur, l'électrise, le console et le pousse vers la terre promise, puis le regarde en restant au seuil, sur un sommet, sur un Nébo de chefs-d'œuvre ignorés, comme un Moïse qui dédaignerait même la mélancolie. Qu'importe à l'âme du bon paladin errant qu'un Wagner soit digne ou indigne? Il voit que le génie est en lui, il faut que ce génie soit révélé, que l'Idée s'affirme : Liszt a jugé que le pouvoir magique a été placé en Wagner plus qu'en lui-même, il sert le pouvoir dans l'homme, c'est à lui qu'il se dévoue, et il connaît des joies indicibles parce que son surhumain besoin de dévouement a trouvé dans le siècle un protégé digne de son effort. Avoir fait les œuvres de Wagner? Il l'eût pu. Mais avoir fait Wagner, c'est ce qu'il a préféré. Jamais la fécondité du sacrifice volontaire ne s'affir-

ma plus bellement depuis la maïeutique de Socrate.

Quand il eut quitté Weimar, Wagner était achevé et s'en allait à travers le monde, d'orage en tempête, mais toujours illuminé par des éclairs, rayons futurs de son auréole.

Le grand vieillard se tourna, l'œuvre faite, vers l'Italie. Peut-être son âme héroïque ressentit-elle alors quelque chose qui ressemblait à la mélancolie. Il alla vers le soleil, à Rome, auprès de celle qu'il aimait et qui fut la Vittoria Colonna de ce Michel-Ange las d'avoir sculpté un dieu. L'Errant des causes de beauté rêva de s'arrêter, de goûter la stabilité du bonheur ; mais sa mission exigeait encore l'oubli de soi, et pas plus que le sombre génie de la Sixtine ne put éteindre librement l'épouse spirituelle qui vieillissait chastement à ses côtés, il ne fut donné à Liszt de sanctionner ses fiançailles d'âme avec la princesse de Sayn-Wittgenstein. L'élan du sacrifice le jeta plus loin et plus haut que la Musique et que Wagner, aux pieds de Dieu : le voyageur chevaleresque, le virtuose acclamé, le passionné romanesque, le chef d'orchestre, le polémiste, l'apôtre, tout se condensa, avec un magnifique mépris de la gloire humaine, en un prêtre, en un croyant, qui écrivit la *Sainte-Élisabeth*, le *Christus*, les *Légendes de Saint-François de Paule*, *Du Berceau à la Tombe*, actes de foi déjà présagés par la *Messe de Gran* ; et en même temps il recommençait les voyages, d'Angleterre en Autriche, formait des élèves, illuminait encore des âmes... Wagner n'était plus. Ce fut après une audition de *Parsifal* et de *Tristan*, dans le temple de son Fils, que Franz Liszt défailit et quitta le monde.

Il était glorieux. Il était méconnu. Voici plus de vingt ans qu'il est mort et que nous travaillons encore à déblayer les décombres superbes de la gloire des autres sous lesquels son œuvre est enfouie ; et c'est lui qui avait voulu que tout cela croulât sur sa mémoire, et c'est lui qui s'était caché. Car il voulut servir et non être servi ; et si sa mémoire nous pardonne de contrevenir à sa sublime humilité volontaire, c'est que son œuvre est finie ici-bas, que son Fils est reconnu, et qu'à présent il nous est permis de faire ce qu'il ne fit jamais, de penser à lui-même.

Il a créé un monde musical, avec une inspiration et une lucidité merveilleuses, il en a été l'architecte audacieux et sagace ; et cependant personne n'a voulu s'en apercevoir, et on le jugeait sur quelques caprices de concert, et à présent encore on agit parfois sans honneur à son égard, et l'Errant reçoit encore l'injure du passant incompréhensif. Il a voulu n'être qu'une base, cachée par toutes les constructions qu'elle a rendues possibles ; mais voici que sous la formidable assise soutenant tout l'édifice musical du XIX^e siècle s'ouvre à nous une crypte qui est une seconde basilique d'har-

monie, et le jour qui y pénètre est moins puissant que le rayonnement mystérieux qui en sort. Le roi du piano n'est qu'un beau souvenir, l'Errant repose ; mais l'homme qui cacha ses chefs-d'œuvre commence seulement à vivre et à prévaloir dans l'univers.

A présent seulement nous savons qu'il fut un héros et un saint, et le plus grand démenti à l'égoïsme que puisse invoquer l'honneur éternel de l'écrivain, du musicien, du sculpteur ou du peintre.

La psychologie de Liszt dépasse l'art : elle est une valeur morale qu'un Carlyle, un Emerson ou un Nietzsche eussent pu célébrer. Elle s'élève à la signification d'un exemple humain. Voici l'homme qui fut charité et amour, qui ignora la haine et oublia son moi, voici l'homme qui organisa un siècle d'art, donna un génie au monde, et mourut pieux et pauvre, voici l'homme qui tut sa grandeur, et dont la bonté fut militante. Le *Christus*, les poèmes symphoniques, la *Messe*, la *Faust-Symphonie* et tout le cortège opulent d'œuvres merveilleuses appartiennent à la musique ; mais l'exemple de Liszt appartient à toute l'humanité. Que sont, dans le romantisme, les ambitions avides et bourgeoises d'un Hugo, les rages et les désordres d'un Berlioz, les indécisions et les faiblesses mélodieuses d'un Lamartine, les excès d'un Musset, auprès de cette volonté armée, de cette activité ailée, de cette clarté d'âme, de ce génie qui s'oublie et de cette abnégation qui veille à s'épurer sans cesse ?

Il y a cette beauté plus archangélique qu'humaine dans Delacroix pensif et taciturne ; et lui aussi est très supérieur au romantisme par la qualité de son âme. Mais il n'a pas eu cette joie de créer du bonheur, cette ivresse mystique de l'apostolat de Liszt, cette faculté de traduire par des actes innombrables et d'incessants bienfaits la sublimité de son cœur, la ferme noblesse de son caractère. Le mot de Kundry, ce n'est qu'un mot : mais Franz Liszt en a fait un cri et l'a répercuté d'un bout de son siècle à l'autre avant de s'endormir les mains jointes, comme un croisé de l'idéal, avec le signe sacré sur la poitrine.

CAMILLE MAUCLAIR

HENRY OTTMANN

Depuis une demi-douzaine d'années, les Salons d'Art indépendant retentissent de la clameur forcenée des fauves, ce qui cause le plus grand préjudice aux talents délicats. Les derviches hurleurs accaparent l'attention. On se bat devant leurs toiles ; les uns dénigrent, les autres exaltent, d'autres rient. Cependant l'intimisme discret, fleur odorante de l'École, passe trop inaperçu. Et puis, en réaction naturelle contre l'odieuse signification, des ébauches de plus en plus hâtivement bariolées instaurent un poncif nouveau. Si bien que les ouvrages écrits, composés, rythmés, peints, semblent « trop faits », et les barbouil-

leurs cubistes proclament *ficelé* ce qui est simplement achevé.

Ceci et d'autres causes, dont la moindre n'est pas la modestie laborieuse d'Henry Ottmann, son mépris absolu de l'arrivisme et du puffisme, expliquent pourquoi ce peintre si réellement distingué n'a pas encore conquis le rang que lui accorde l'élite des connaisseurs. Il n'a jamais jeté de cris discordants dans la cohue salonnaire. Mais sa voix pure et fine doit être entendue. Elle le sera.

Ottmann a le mérite exceptionnel de ne s'être asservi à aucune des formules en vogue et de n'être ni un suiveur, ni un spécialiste. Qu'il ait, comme tous les vrais artistes, bénéficié de l'enseignement impressionniste et de la rude leçon de Cézanne, cela ne fait point doute. Mais, paysagiste, il ne nous a jamais montré du Sisley recommencé, ou servi la monnaie de Monet. Quand il peint une nature-morte, ce ne sont pas les trois fameuses pommes pléthoriques et vernissées roulant sur un coin de nappe. Il est lui-même, essentiellement. Et c'est un notable mérite, en notre temps de démarqueurs et de virtuoses caudataires.

Pas davantage spécialiste, disais-je. Et de ceci je ne saurais trop le louer. Tant de peintres, et distingués, reprennent leur vie durant l'éternelle femme en corset ou le sous-bois qui leur a valu leur seconde médaille. Ottmann est un inquiet qui répudie les formules mercantiles, un chercheur doucement tenace en quête de perpétuel renouvellement. Il a peint des figures, des compositions décoratives, des bouquets, des ciels, des rivières, des maisons de villes et de villages avec un égal amour. Il a le sens du plein-air et du « home ».

Ce n'est pas à dire que son art se disperse ou s'égaré. Il apporte à tous les thèmes élus un souci profond de la matière nécessaire, et si ses pierres sont solides, ses fleurs sont légères, ses ciels aérés, ses eaux frissonnantes et limpides, et délicieusement expressifs ses visages féminins. Nul besoin qu'il signe. Sa manière est à lui et sa personnalité nettement marquée.

Ce qui me frappe en cette œuvre diverse et une, comme la vie même et la nature, c'est son caractère à la fois précis et libre. Ceci mérite un instant d'examen. Ottmann est précis sans minutie, sans sécheresse, sans mesquinerie méticuleuse. Il exprime ce qu'il a à dire mais ne bavarde point. Et il le dit librement. Il sait l'art des sacrifices, et n'improvise qu'après avoir mûrement réfléchi. La liberté est à égale distance de l'effort et du bâclé. Une toile d'Ottmann est « arrêtée » au point voulu où il a voulu la mener. Il ne va ni au-delà, ni en deçà, ne dépasse pas le but, et ne s'interrompt pas avant terme. S'il masse et simplifie, c'est à la suite de préalables études fort poussées. Je me souviens d'une forte parole de l'historien Fustel de Coulanges, et que plus d'un peintre devrait inscrire sur le mur de son atelier : « Il faut dix années d'analyse avant de se permettre une heure de synthèse ». Hé, oui ! Soyez libres, autant que vous le pouvez. Les maîtres l'étaient, mais pas à leurs débuts. Rembrandt, Tintoret, Titien ne furent jamais si libres qu'à la fin. Ottmann a compris l'importance de ce principe esthétique ; il a horreur de l'esquisse trop aisée, plaie de nos Salons de jeunes, et ne répugne pas moins à la facture hyper-finie de nos Salons de vieux.

Son intimisme nuancé et subtil, ses harmonies caressantes nous prennent plus et mieux que les accords d'une tragique brutalité dont on nous a tant saturés en ces derniers temps. A étudier ses toiles, vous goûterez cet art fleuri, sobre et doux : la sincérité de l'émotion, la qualité sensible, l'accent, le parfum de nature, le raffinement des arabesques, la souplesse de la touche,

la beauté du ton, l'émail de la matière. Art direct et probe au premier chef, sans surcharges, sans fausses naïvetés de byzantin, sans truquages. Délicatesses sans mièvreries, force concentrée. Ottmann est dans la meilleure voie, et y persévérera d'un pas résolu, car il sait que la vérité n'est point dans le tableautin, mais vers le style, l'ordonnance et la cadence décorative.

LOUIS VAUXCELLES

WALLONIE

La Wallonie regorge d'artistes, mais deux écrivains ont plus spécialement pris à cœur de la célébrer elle-même, de rappeler ses beautés et ses gloires. Et voici que coup sur coup paraissent deux livres : l'un, *En Wallonie* (1), de M. Louis Piérard ; l'autre, une réédition avec des images d'un bouquin déjà lu mais si frais qu'il semble nouveau : *Le Pays wallon* (2), par M. Louis Delattre.

M. Louis Delattre, l'exquis conteur d'*Une rose à la bouche* et le vigoureux psychologue des *Carnets d'un médecin de village*, n'a point cessé à vrai dire de décrire et d'aimer son pays, mais il semble qu'il puisse le faire indéfiniment, inépuisablement, et que chaque façon nouvelle qu'il trouve de présenter ses sites aimés lui redonne à trouver de nouvelles images. Il serait à souhaiter que les monographies de villes ou de provinces soient toujours confiées à des écrivains aussi délicats. C'est si rare, hélas ! Que j'en ai lu, de ces livres qui se veulent enthousiastes et composés par des gens que l'on sent sincères et d'un ardent patriotisme, mais d'une écriture si misérable, si plate qu'on ne voit rien, qu'on ne devine rien, que les plus beaux panoramas du monde seraient bien mieux suggérés par des épures.

M. Delattre au contraire met au service de son lyrisme si persuasif une langue si savoureuse que nous ne pouvons pas lui marchandier l'assentiment de notre cœur. Et nous voilà Wallons, même sans bouger de Paris, ou d'ailleurs.

C'est que cet homme étonnant (ne vous y trompez pas, c'est un des écrivains les plus curieux, les plus profonds que vous ayez en Belgique, et je ne vois malheureusement pas qu'on l'ait jamais étudié comme il le mérite) possède un secret merveilleux : il sait aimer les choses, en toute ingénuité, mais sans réserves. Aucune collaboration chez lui de la volonté : son instinct seul parle, mais avec une convenance infaillible, une mesure que ne donnerait aucun art. Il aime les choses, mais sans vouloir les aimer, malgré lui. Et plus il les pénètre, plus il les trouve dignes d'amour, alors que la plupart des hommes, au contraire, s'arrêtent à un certain moment, se rebutent au delà de la seconde ou troisième apparence. Je cite ce passage pour bien montrer comment l'investigation scientifique, au lieu de marquer pour M. Delattre le moment de se détacher du premier aspect d'un paysage, lui est une raison de plus de s'y plaire. Il semble que cet homme mûr et grave ne puisse jamais perdre le don essentiel de l'enfance, qui est la joie de la découverte, l'ivresse d'une perpétuelle connaissance :

(1) LOUIS PIÉRARD : *En Wallonie*. Bruxelles, Henri Lamertin.

(2) LOUIS DELATTRE : *Le Pays Wallon*. Illustrations de S.A.R. Madame la Comtesse de Flandre, M^{mes} Danse et Destrée, MM. De-gouve de Nuncques, De Witte, Donnay, M.-H. Meunier, Rassenfosse, Rousseau, etc. Bruxelles, J. Lebègue.

LA VILLE FLEUR DE LA TERRE

Les villes wallonnes, toutes ces villes cordiales, qu'elles soient amples et multiples comme Tournai, ou mignonnes et simplettes comme Walcourt, il est visible qu'elles se jettent au cou du premier venu qui les aime et, pour lui, n'ont guère de caché.

Mais pour ceux qui les honorent, à la manière qu'exigent leurs sœurs de Flandre plus volontaires, d'une contemplation attentive; pour ceux à qui ne répugne pas l'activité dans la tendresse, elles réservent cependant un supplément de confidences. A ceux-là, elles livrent le secret de leur nécessité concrète et solide. Par les routes souterraines de la science; par la sape, la mine et le marteau des géologues, elles décèlent sur quoi, comment, pour quoi, villes wallonnes sur le sol wallon, elles ont été construites, nécessairement, telles qu'elles se présentent.

Cette recherche d'ailleurs, pour intime qu'elle soit, ne sera pas une défloration. Plus psychologue souvent que librement sensuel, le Wallon, à l'exercice qui démonte les rouages de ses sensations, et à faire raisonner son cœur, goûte un plaisir si réel quoique inattendu en une race aussi spontanée, qu'on ne peut trouver déplacé d'appliquer à la connaissance de ses sites un outil wallon par essence, l'analyse.

Considérons le sol pour ce qu'il est, un réservoir d'énergie. Il n'y a, dès lors, rien de contraire à la raison, ni d'attentatoire à la sensibilité à prendre les villes qui en sont sorties littéralement pour le produit déterminé de ces activités telluriennes.

Une ville, une agglomération, c'est un organisme. A côté, ou mieux par-dessous une part considérable de sa construction qui est l'œuvre plus ou moins volontaire et individuelle de l'activité décidée de ses auteurs, elle offre une quotité fatale de facteurs physiques, dont il y a également à tenir compte.

Le terreau fait l'arbre et l'assiette fait la ville. Une intelligence n'est totalement caractérisée que si, sous le phénomène de conscience, on a découvert la qualité des phénomènes de la vie cérébrale inconsciente. Une cité d'hommes, sous le conscient de ses clochers, de ses cathédrales, cache l'inconscient de ses profondeurs.

Et cette pensée, il la développera avec une extraordinaire mais toute spontanée subtilité le long des six chapitres qu'il consacre à l'*Assise des villes*. Tout lui est d'ailleurs matière à noter des analogies, des rapports secrets : la contemplation du voyageur comme la méditation du géologue.

Je n'ai jamais vu aimer un pays comme M. Louis Delattre sait aimer le sien : belle image d'Épinal commentée par un colporteur qui serait un peu magicien.

M. Louis Piérard, lui, s'occupe davantage des mœurs, et des anecdotes aussi. Journaliste, mais comme on ne l'est plus guère en France, il a de son métier le respect le plus rare, et le sentiment de son rôle. C'est le poète du Borinage, mais il est beaucoup plus que cela : il est comme son intermédiaire auprès de nous. Sa généreuse activité l'incita également à nous faire le connaître et à nous révéler à lui. Il multiplia articles et conférences et si, grâce à son entremise, ses compatriotes les plus humbles sont avertis de l'essentiel de notre culture, nous connaissons quelques-unes des manifestations de leur génie : l'œuvre savoureuse de leurs poètes patoisants, comme Bosquétia, ou plus simplement les mots, les gestes amusants, révélateurs, de leurs paysans, si fins, si méridionaux en un sens.

Et puisque je parle de méridionaux, que je cite tout de suite la page si curieuse intitulée : *Confrontation. Le Wallon à Orange*, où M. Piérard nous fait part de ses étonnements à son premier contact avec les gens de ce pays bizarre. Malgré sa courtoisie, comme on le sent tout de même gêné !

Très sincèrement, j'admire l'orgueil démesuré, la grandiloquence de ces fils du soleil qui sont tout en affirmations sonores et en gestes emphatiques. Mais comment ne pas sourire intérieurement quand ils vous disent : « J'ai du génie », ou quelque chose qui s'en approche?...

Que dirait-il s'il les connaissait bien, s'il savait quelle pauvreté intellectuelle cache cette emphase toujours tendue et comme, en fin de compte, ces gens-là sont indignes du pays où ils vivent !

En Wallonie plaira aux amateurs de curiosités : ils y liront des pages tout à fait intéressantes sur *Paul Verlaine à la prison de Mons*, sur *Fénelon à Colfontaine*, sur Belœil :

A présent que j'ai retrouvé la quiétude des cieus familiers, le visage paisible de mon pays, j'erre parmi tes frondaisons, Belœil... C'est une tiède et ineffable journée de septembre. Je vois là-bas scintiller dans les branches la grande pièce d'eau. O douceur ! Voici, sous l'ombre que me verse le dôme des hauts arbres sveltes, une fontaine minuscule, limpide, que jonchent quelques feuilles mortes. Cette eau et ces premiers débris de l'été expirant, j'en savoure la coloration délicate, comme d'un vieux tapis persan jeté là, tout à coup, à mes pieds. Quelque part chuchote la voix insidieuse d'une source...

Sur Jemmapes en 1792, sur l'art du Hainaut, sur Auguste Donnay, qu'il nomme l'Outamaro wallon, sur la bataille de Malplaquet... Tout lui est prétexte à célébrer la Wallonie : ce que l'histoire y a fait en passant comme ce que la vie y produit par son perpétuel et immobile travail : et le poème en prose décrivant l'après-midi de pluie d'une petite ville alterne avec la chronique d'une bataille, le souvenir d'une lecture classique avec la notation directe, rapide, narquoise et cependant attendrie d'un geste populaire.

C'est le peuple, en effet, qu'il préfère, le peuple courageux, ironique, pittoresque et bon des villages et des terrils, qui est héroïque sans s'en douter et pratique le dévouement comme avec pudeur. Et M. Louis Piérard ne semble pas devoir jamais épuiser la source où il a recueilli des pages comme *Prémices du printemps*, *l'Enfant du miracle*, *les Porteuses de pains*, *Terrils*, *Un volcan*.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES LIVRES

MARGUERITE BAULU. *Modeste automne*, roman (Paris, chez A. Leclerc). — Une vieille servante raconte son histoire : banale et navrante, et véridique. Seulement, alors que toutes les histoires de ce genre finissent plus mal encore qu'elles n'ont commencé, celle-ci s'achève dans une sorte de sérénité. Cela vient sans doute de ce qu'elles sont toutes faites par des gens de lettres : celle-ci a été composée par un observateur attendri, respectueux de ce qu'il voyait et à qui n'a point échappé cette suprême vertu des humbles, leur ténacité malgré tout joyeuse à vivre.

PROSPER-HENRI DEVOS. *Monna Lisa*, roman (Bruxelles, chez Oscar Lamberty). — Que ceux qui croiraient trouver quelque actualité esthétique à cet ouvrage se rassurent... ou se décoivent. Il ne s'agit pas d'un commentaire, — le cent et un millième — sur la *Joconde*. C'est tout bonnement l'histoire d'une brave petite femme, maîtresse d'un peintre, dans un milieu de rapins. Le peintre, Liévin, ayant trompé la pauvre Lisa un peu plus qu'il n'était supportable, celle-ci a pris un amant. Ce qui a fait rappliquer Liévin. Alors recommence le martyre de la pauvre, qui ne peut plus tout de même aimer Liévin comme autrefois. Et le lecteur est navré de ce que Liévin ne soit pas le seul à souffrir. Mais l'égoïsme des hommes, et leur belle inconscience les sauvent de tout.

LOUIS DUMONT. *L'Aube sur le village*, roman, préface de CAMILLE LEMONNIER (Paris, chez Eugène Figuière). — On comprend que l'écrivain d'*Adam et Eve* et de *l'Île vierge* ait tenu à préfacier ce livre d'une belle lignée naturaliste. Le mouvement en

est si large et si chaleureux qu'il fait heureusement oublier certaines tirades sociologiques tout à fait contradictoires au genre d'émotion que l'auteur se propose de nous faire éprouver. Mais il y a là un grand amour de l'amour et une vraie adoration de la nature. Quatre saisons passent sur deux couples humains, et cela suffit à entretenir notre intérêt.

GEORGES DENCINVILLE *La Première empreinte*, roman (Paris, chez Jouve). — Encore une histoire de peintres. Mais on y parle davantage d'art. L'art est même le pivot de l'aventure Meg, femme du peintre Georges Arrouet, a été marquée pour toujours par lui de la *première empreinte* : il l'a éveillée au monde de la sensibilité esthétique. Il meurt. Elle en épouse un autre. Mais sa vie intérieure est un enfer. Car elle comprend maintenant à quel point elle est attachée au disparu. Il lui soutire, par delà la tombe, tout son amour à vivre. Et cet amour étant sans issue, elle se tue.

F. M.

En souvenir de Charles-Louis Philippe.

On a inauguré lundi dernier au cimetière de Cérilly le buste érigé sur la tombe de Charles-Louis Philippe, œuvre du statuaire Émile Bourdelle. Cérémonie très simple, exempte de tout caractère officiel, et qui en fut d'autant plus touchante et recueillie.

M. Le Cardonnel saisit cette occasion pour exprimer dans *Paris Journal* ces justes réflexions : « On a écrit beaucoup sur Charles-Louis Philippe depuis sa mort. La critique aurait peut-être pu commencer plus tôt. Il est à la fois plaisant et affreusement triste d'entendre seulement aujourd'hui la critique appeler Philippe un maître, à l'occasion de la deuxième publication de *la Mère et l'Enfant*, quand on songe que l'essentiel de cette œuvre parut en 1900. Et presque, je crois bien, à la même époque, Philippe publiait à la *Revue Blanche* ces étonnants *Faits divers*, où se révélèrent ces qualités de netteté, de robustesse, qu'il montra de nouveau dans certaines pages de *Bubu* et, plus tard, dans la plupart de ses contes. Il a fallu que Charles-Louis Philippe mourût pour que la critique parlât de lui comme il convenait. »

Et la critique ajoute : « Il est très dommage que Charles-Louis Philippe n'ait pas été encouragé comme il le méritait après *la Mère et l'Enfant*, *Bubu de Montparnasse*, *le Père Perdrix*. Peut-être aurait-il été préservé de certaines influences qui ne convenaient pas à la nature de son talent, et il serait arrivé plus tôt, et d'une manière définitive, à cette forme sobre, dépouillée, qu'on trouve dans *Faits divers*, dans quelques pages de *Bubu* et du *Père Perdrix*, qu'on retrouve plus encore dans ses contes, et dans laquelle il aurait achevé *Charles Blanchard*, s'il avait vécu. Il est regrettable qu'à cette époque ces messieurs de l'Académie Goncourt ne lui aient pas donné leur prix, ou bien qu'ils ne lui aient pas dit publiquement ce qu'ils pensaient peut-être en silence : « Nous ne vous le donnons pas parce que vous êtes déjà un maître. »

Plus encouragé, avec une existence plus facile, il aurait plus tôt trouvé sa loi personnelle, celle à laquelle il devait soumettre sa sensibilité : la discipline de son art. Mais il ne faut rien regretter. Telle qu'elle est, l'œuvre de Philippe est très belle, parce qu'elle ne rappelle aucune autre. Elle est déjà très imitée. Ses imitateurs ont d'ailleurs tort. On peut imiter une œuvre qui est un aboutissement, mais une œuvre comme celle de Philippe est une admirable indication ; c'est là ce qu'elle a de plus précieux. A vouloir l'imiter, on risque d'imiter seulement des « manières » qui étaient les siennes, et c'est là ce qu'il y a de moins essentiel, de plus caduc, dans les livres de Philippe.

A un moment où le roman s'étolait, il a indiqué ce que celui-ci pouvait encore devenir. Il disait : « Pour moi, je conçois le roman non comme le développement d'une idée, mais comme quelque chose d'animé, de vivant, de réel, comme une main qui bouge, des yeux qui regardent, comme le développement de tout un corps... »

L'œuvre de Philippe est le commencement de quelque chose.

EXPOSITION DE CHARLEROI

Le Jury de l'Exposition a décerné le Grand Prix à l'École de Métiers d'art de l'Abbaye de Maredsous.

L'Art moderne (n° du 6 août dernier) avait nettement, on s'en souvient, devancé la légitime attention officielle. Il est particulièrement heureux de féliciter le Jury de sa clairvoyance artistique et de sa justice prompte.

JACQUES HERMANN

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Les conférences de Charleroi se suivent et ne se ressemblent pas. Après M. Van Zype, nous avons eu M. L. Hennebicq. M. Van Zype s'est borné à lire d'un ton monotone l'étude qu'il avait écrite pour le volume des conférences, en la corsant de fragments de Pirenne et de considérations sur l'unité de notre art national. Ceux qui venaient à être instruits sur Gossart, Lucidel, Navez, Gallait, en tant que portraitistes, ont été un peu déçus.

M. L. Hennebicq, heureusement, ne lit pas. C'est un orateur incisif et éloquent. Ayant à parler des arts industriels, il ne s'est point attardé à glaner les fleurs de la prairie wallonne, mais a considéré son sujet par les cimes. A larges traits, il a évoqué le passé et scruté l'avenir des industries d'art en Hainaut. Il a obtenu un très vif succès.

Vendredi, sous la conduite de MM. J. De Mot, Capart, Jos Destrée, Van Bastelaer, de nos musées royaux, une vingtaine de directeurs des principaux musées d'Europe (Londres, Paris, La Haye, Berlin, Dresde, Vienne, Francfort, Hambourg, etc.), sont venus visiter l'Exposition. Ils ont été reçus par M. Jules Destrée qui leur en a expliqué la signification et les a guidés à travers les salles. Tous ont déclaré qu'ils ne s'attendaient pas à trouver à Charleroi une manifestation artistique aussi importante et aussi intéressante et ont vivement félicité le comité organisateur.

PETITE CHRONIQUE

Le quatrième Salon annuel de l'Union s'est ouvert hier au Musée moderne. Parmi les exposants figurent M. Albert Bartholomé, l'éminent statuaire français, et M. J. Leempoels, tous deux invités par le Cercle, MM. A. Cluysenaar, G. Flasschoen, J. François, A. Geudens, R. Gevers, E. Jacques, P. Leduc, G. Lemmers, J. Merekaert, W. Thiriar, M^{mes} L. de Hem, M.-A. Marcotte, D. Levert, E. Penso, les sculpteurs A. Crick, J. Herbays, E. de Bremaecker, etc.

Le dixième Salon organisé à Westende par le Cercle des Expositions du littoral a valu à son actif organisateur, M. Henry Janlet, des félicitations méritées. L'affluence des visiteurs, — au nombre desquels le ministre des Sciences et des Arts et le gouverneur de la Flandre occidentale, — a été considérable. Trente-six des œuvres exposées ont été acquises, ce qui porte à deux cent trente-trois le chiffre des ventes effectuées depuis la fondation de ces expositions estivales. Une fête de bienfaisance à laquelle participèrent M^{lle} G. Bernard, MM. Marcel Lefèvre et Henry Janlet a rapporté un millier de francs à l'œuvre du Grand air pour les Petits, placée sous le Haut patronage de S. M. la Reine.

Verviers possède depuis le dimanche 3 septembre, jour de son inauguration, dit *Art et Critique*, un véritable musée.

La ville avait bien quelques salles dans lesquelles M. J.-S. Renier avait accumulé des curiosités archéologiques et des tableaux. Joseph Deru lui avait légué sa collection de tableaux modernes à condition qu'un local convenable fût créé pour les abriter ; Hauzeur-de Simony avait aussi fait à la ville, de même que M. Peltzer-de Clermont, des dons importants, mais tout cela n'était pas installé convenablement ; tandis qu'aujourd'hui il en est tout autrement. On a transformé complètement les locaux de

ce que l'on appelait un musée : une ancienne chapelle; on y a joint, transformé aussi, un ancien hospice et le nouveau musée comprend actuellement, outre un hall avec galerie, six salles assez spacieuses.

Les collections archéologiques de J.-S. Renier et les collections de porcelaines et de faïences, don de Hauzeur-de Simony, sont installées au rez-de-chaussée; tandis que les tableaux provenant de l'ancien musée et des dons Deru, Hauzeur de Simony, Marcotte, Peltzer-de Clermont ont été placés à la cimaise au premier étage.

Ce n'est pas encore un musée idéal, mais c'est déjà très bien, comparé surtout à ce que possédait, jusque maintenant, une ville de l'importance de Verviers.

M. Ernest Closson fera jeudi prochain, à 3 heures, au Salon des Arts anciens du Hainaut, à Charleroi, une conférence sur *Les Musiciens wallons du XVII^e siècle à nos jours*. Cette conférence sera suivie, les jeudis 12 et 19 octobre, de deux auditions de musique moderne respectivement consacrées aux compositeurs du Hainaut et à ceux de la province de Liège.

L'administration des Concerts Ysaye porte à la connaissance des intéressés que la saison 1911-1912 comprendra six concerts d'abonnement et deux concerts extraordinaires, qui auront lieu au théâtre de l'Alhambra, aux dates ci-après : 11-12 novembre et 9-10 décembre 1911; 20-21 janvier, 10-11 février, 2-3 mars, 23-24 mars, 20-21 avril et 4-5 mai 1912.

Le plan artistique de la saison ainsi que les noms des artistes engagés seront publiés incessamment.

C'est sous la dénomination de Quatuor Chaumont que MM. Chaumont, Morisseaux, Rogister et Dambois donneront cet hiver en la Salle allemande quatre séances de musique de chambre. Le concours du remarquable pianiste Emile Bosquet leur est assuré pour l'exécution des œuvres avec piano. Ceci nous promet pour la saison prochaine de belles et grandes manifestations artistiques.

Aujourd'hui, dimanche, à 1 h. 1/2, première matinée de la saison au théâtre de la Monnaie : *Samson et Dalila*, interprété par M^{lle} Degeorgis, MM. F. Darmel, Bouilliez, Grommen, Billot, Danlœ, Dognies et Dufranne.

Mardi prochain, représentation extraordinaire des *Maîtres Chanteurs* sous les auspices du Comité du Commerce, avec le concours de M^{mes} Bosetti et Louise Höfer, de MM. Knote, Van Rooy, Paul Bender, Geis, le docteur Kuhn et Tilmann-Lizewski, l'orchestre sera dirigé par M. Lohse.

Le spectacle commencera à 6 heures précises; après le deuxième acte, qui sera terminé vers 8 h. 40, il y aura un entr'acte d'une heure.

La réouverture du Théâtre du Parc est fixée au 15 octobre.

La Librairie nationale d'art et d'histoire (G. Van Oest et C^{ie}), à qui nous devons déjà tant d'intéressantes publications, met en souscription un important ouvrage : *Jacques Callot, maître-graveur (1593-1635)*, par Pierre-Paul Plan. Cet ouvrage, tiré à 300 exemplaires seulement, comprendra une étude sur la vie et l'œuvre du maître, un catalogue raisonné de ses estampes et la

reproduction de 282 gravures de Callot choisies parmi les plus caractéristiques, ainsi que deux portraits de l'artiste.

Dans la lignée des maîtres français, Callot occupe une place à part. Graveur de premier ordre, c'est en même temps un créateur dont chaque planche affirme la personnalité aguçée. La publication du volume que prépare la Librairie nationale, — premier ouvrage général et illustré sur le maître nancéen, — est un acte de justice et de réparation.

De Paris :

C'est aujourd'hui que s'ouvrira au Grand Palais le Salon d'Automne, dont M. G. Jean Aubry fera pour *l'Art moderne* une analyse détaillée. Outre la rétrospective de l'œuvre gravée de Camille Pissarro, celle d'Henry de Groux et les ensembles décoratifs, on verra, dans une salle spéciale, les maquettes des décors du Théâtre des Arts, décors signés Dethomas, Dréa, G. d'Espagnat, Francis Jourdain, Ch. Guérin, René Piot, G. Delaw, G. Desvallières, Maurice Denis et Léon Bakst.

Un groupe d'amateurs offre une somme de 1.000 francs, destinée à être décernée, au cours du Salon, en un ou plusieurs prix, à des artistes décorateurs dignes d'être encouragés.

Une jolie anecdote racontée par un de nos confrères parisiens :

Victor Hugo reçut un jour une lettre portant simplement comme adresse : « Au plus parfait poète de ce temps ». Il la porta aussitôt à Lamartine.

— Voici, lui dit-il, une missive qui est certainement pour vous.

— Mais non, répliqua l'auteur des *Méditations*, elle est pour vous.

Après une longue discussion courtoise, ils rompent le cachet et lisent : « Mon cher Alfred... »

La lettre était pour Alfred de Musset. Elle émanait du père Dumas, qui avait voulu faire une bonne farce.

Une autre fois pourtant, assure-t-on, Clovis Hugues osa demander à Victor Hugo :

— M.ère, quel est, à votre avis, le premier poète de ce temps ?

Il reçut cette réponse... elliptique :

— Le second, c'est Lamartine !

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs

et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOU

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Al red Verwée et Charles Veilat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8° illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

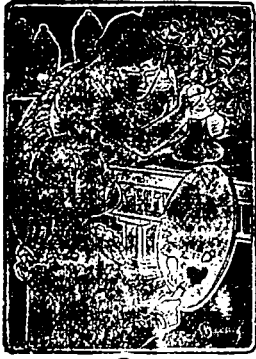
Prix de l'ouvrage : 5 francs.

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2 ◆
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'es-sayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

NOS ÉLÉGANCES

ET

LA MODE MASCULINE

Revue mensuelle illustrée.

Chroniques de MM. MARCEL BOULENGER, ALBERT FLAMENT, MARCEL DROUET, PIERRE DE TRÉVIÈRES, MARCEL BOULESTIN, GEORGES PIERREDON, LOUIS THOMAS, etc.; dessins de PIERRE BRISSAUD, CIOL KOWSKI, NICOD, GEOFFROY, etc.

« Nous avons la prétention d'offrir aux personnes de goût de France et de l'étranger un recueil de renseignements et de conseils qui ne seront inutiles à personne, même aux plus avertis. C'est même ce qui nous obligera parfois à prendre un ton de moquerie que l'on ne trouve point dans les publications illustrées, sous prétexte qu'elles s'adressent au *grand public* et que, par conséquent, elles doivent ménager tout le monde. Nous ne ménagerons personne, car nous nous adressons seulement à cette élite qui sait le prix d'une raillerie et ne s'indigne point lorsqu'on souligne un ridicule ou un travers de l'esprit. »

A Paris : 5, avenue de Messine (VIII^e).

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne (G. JEAN-AUBRY). — Collections et Collections (OCTAVE MAUS). — Le Château de la Malmaison et M. Jean Ajalbert (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Livres (F. M.). — Hommage à Zola. — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — Nécrologie : Paul Hermanus (O. M.). — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE

Quand on a vu pendant deux lustres des Salons de toutes sortes, — officiels ou non, — quand par désintéressement ou pour les besoins de la cause on a dû d'assez nombreuses années de suite parcourir des foires de toiles peintes, en quête d'un chef-d'œuvre, quand on a fait tous ses efforts pendant dix années pour rendre justice à ceux qui tâchent ou réussissent à être « les premiers dans la décrépitude de leur art », on n'entre plus dans une exposition de peinture qu'avec une lassitude extrême, ou même avec un haut-le-cœur, avec le sentiment de M. Folantin à l'égard de l'éternelle gargotte. On n'est pas encore à l'âge où l'appétit ne peut plus se réveiller qu'à grands coups d'épices et de ragoûts faisandés, mais on n'est plus à l'âge où les bizarreries de la cuisine séduisent; on cherche une nourriture saine et délicate, des mets habilement préparés et digestes dont la saveur et l'arôme détournent de préoccupations culinaires. Il faut bien le dire, le Salon d'Automne est encore le seul où l'on puisse entrer sans se sentir envahi d'une fatigue insurmontable dès que l'on en touche les portes. Si les chefs-d'œuvre, cette

année encore, y sont rares (qui donc a prétendu qu'il y avait — en quelque art que ce fût — un chef-d'œuvre par année?), du moins y a-t-il là matière à penser, matière à songer, mille prétextes à aller, au delà même des œuvres, dans des spéculations esthétiques qui, formulées ou non, sont, avec l'émotion, les seules raisons de l'art pour un esprit curieux. Là même où l'on n'est pas agité d'un coup violent sur le cerveau, comme dans la salle des « cubistes », il se dégage de l'ensemble des salles l'impression que si la peinture existe encore, si elle a une raison d'être, si on lui peut trouver des chemins vers de nouvelles expressions, c'est là qu'il les faut chercher selon la mesure de nos propres idées ou de nos propres tempéraments.

De ce neuvième Salon d'Automne se dégage encore une sensation de vie, une sensation d'ardeur, de recherche, de goût, l'impression irrésistible d'un air frais qui, pour n'entrer pas partout à grands flots, passe presque partout par des portes entr'ouvertes pour rafraîchir nos curiosités lassées ou nos inquiétudes indolentes. Toute la peinture n'est pas là, mais presque tout le lendemain de notre peinture s'y trouve : demain ne sera pas fait d'autre chose que de ce qui s'agite, de ce qui bégaie ou s'affirme ici. Et c'est encore l'un des rares endroits publics de Paris où peuvent aller avec profit ceux qui persistent à se soucier davantage des nouvelles perspectives de l'art plutôt que de la répétition des anciennes.

Ayant pour la troisième fois l'honneur et le plaisir de parler du Salon d'Automne dans *l'Art Moderne*, je ne saurais manquer à mes devoirs envers l'un et l'autre, et je parlerai tout d'abord de l'ensemble des œuvres d'Henry De Groux dont peut à juste titre s'enorgueillir la Belgique.

J'en parlerai d'abord parce qu'une fois de plus le Salon d'Automne, en servant la cause de l'art, a servi la cause de la justice : parce qu'il n'est pas de plus impérieux objet que de contredire, au nom d'une belle œuvre et d'un tempérament vivant, l'indifférence ou les railleries de ceux qui ne trouvent leur aliment que dans des nourritures remachées.

Pour un peu on dirait la Rétrospective De Groux, tant la sottise de ces messieurs de l'officiel avaient réussi, ou presque, à faire passer De Groux pour mort : n'est avis qu'il se réveille diablement, et que, sa personne même appartient-elle déjà à l'au-delà, son œuvre eût vigoureusement souffleté ses enterreurs précipités.

La belle œuvre, violente et cependant mesurée ! Pour ma part, je ne célerai pas mon goût pour ces natures qui, sachant donner la sensation du délire, ont assez de ressources en elles pour que ce délire nous donne des doutes sur notre propre réalité. Une âme agitée, mais robuste ; inquiète, mais qui retrouve sans cesse son équilibre et qui ne le perd, on croirait, que pour mieux le ressaisir.

Si l'on ne peut séparer de l'œuvre de De Groux l'effarément fantasmagorique qu'elle nous cause et qu'elle suscite en nombre d'œuvres, on ne peut échapper à la force qui se dégage de ces agitations mêmes.

Il semble en certaines toiles, en tels des dessins exposés, que l'artiste a sabré son chevalet ou sa planche dans une fureur singulière, dans une rage physique, dans une sorte de démente de gestes au premier abord stupéfiantes ; mais, à l'encontre, la grande vertu de l'œuvre de De Groux c'est l'amour, l'amour de la grandeur, de la beauté, de la noblesse et de la force, non pas de cette force brutale qui semble aux premiers regards la plus forte, mais de cette force durable que possède seule l'apparente faiblesse ; et c'est ce sentiment qui vous envahit aussi bien devant cette admirable et déjà classique *Christ aux outrages* que devant certaines sculptures, comme ce buste de Baudelaire.

On peut rêver autrement l'effigie du poète des *Fleurs du mal*, mais un buste d'écrivain qui sache faire songer à son âme, cela n'est point si fréquent et donne la mesure d'un sculpteur. Le Baudelaire de De Groux serre les dents pour ne point laisser échapper des mots de rancœur et d'amertume pour la misère de ses semblables : toute la figure mêle singulièrement une contraction d'angoisse et la sérénité d'une foi qui se sent triompher. L'œil enfoncé dans l'orbite regarde « pardessus les hommes » et le front, en son exagération expressive, marque la splendeur des pensées. Un Alfred de Vigny plus amer et plus torturé, plus humain, avec l'apparence plus secrète, et plus violent avec l'aspect plus indifférent : telle est l'impression que donne dès l'abord le Baudelaire de De Groux. A mesure qu'on

l'examine, la pénétration de son visage saisit davantage. On y sent autre chose que la main du modelleur, on y éprouve une âme. Souvent, en revanche, De Groux sculpteur s'abandonne à un romantisme un peu conventionnel. Son Wagner a de l'allure, mais qu'il est froid ! Et ce Tolstoï sent l'arrangement.

Mais dans le moindre croquis, quelle vigueur vraie que celle de De Groux ! Certes il n'est pas malaisé de passer pour génial aux yeux de quelques snobs par une négligence savamment cuisinée ; mais une fois le premier saisissement passé, on mesure si vraiment l'agitation n'est qu'extérieure, si le délire n'est que décoratif ou si l'une et l'autre sont des accents du cœur.

Après dix ans les œuvres de De Groux nous émeuvent encore et renouvellent la sensation ou l'émotion d'autrefois. On fait la part des intempérances d'un symbolisme périmé : cette part faite, il reste un grand poète à qui toute matière est bonne, peinture, crayon ou glaise, pour dire sa passion de la « faiblesse triomphante » non pas avec ces apitoiements philanthropiques, cette sensibilité de bureau de bienfaisance, mais avec une âme enragée de vivre et qui continue nerveusement la grande tradition flamande de la puissance saine et ardente.

C'est également avec justice qu'on a réuni cette année au Salon d'Automne un ensemble d'eaux-fortes et de lithographies de Camille Pissarro. L'œuvre gravée de Pissarro risque en effet d'être submergée dans la curiosité publique par son œuvre picturale ; à défaut de celle-ci, elle suffirait cependant à témoigner l'esprit le plus patient et le plus inquiet, le plus soucieux de technique qu'ait connu l'impressionnisme.

Il est inutile d'insister sur la vigoureuse réponse que donne un tel ensemble à tous ceux-là qui prétendirent que les impressionnistes ignorèrent toujours le dessin, mais bien plutôt faut-il voir dans ces petites planches les aveux plus restreints mais non moins éloquents d'un artiste qui ne cessa de chercher à mieux saisir et qui s'y appliquait encore avec feu quand la mort l'enleva plus que septuagénaire.

A vrai dire, parmi les impressionnistes c'est à l'égard de Pissarro qu'on est peut-être le plus injuste, ou du moins le plus porté à ne pas tenir compte des intentions d'ailleurs souvent réalisées. S'il n'eut point le lyrisme de Claude Monet, la splendide sensualité de Renoir, il eut une patience inquiète qui a servi souvent de plus grands que lui : dans le mouvement pictural à la fin du XIX^e siècle, Pissarro a sans doute été le peintre le plus tourmenté des ressources de la technique et de l'évolution qu'elle allait suivre.

Avant tant d'autres, il a compris Corot et Daubigny, saisi Turner à Londres dès 1871 ; il a été des premiers à comprendre la vertu de l'effort désespéré et concentré de Cézanne. Maître honoré par ses pairs, il se mettait

un jour à l'école de ses cadets, cherchant après Signac et Sérat les possibilités du néo-impressionnisme.

Pissarro, hanté de technique, n'échappe point à la vue des choses pour en recréer la vision comme le fait Renoir en ses paysages, Monet en ses suites symphoniques. Mais Pissarro est un *témoin* merveilleux : il voit ce qui est, il le voit profondément, avec une exactitude qui semblerait impersonnelle si l'on ne s'avisait que cette reproduction fidèle ne l'est tant que par des oublis perspicaces.

Il sait le grand art puisque, d'après le mot si vrai de Stevenson, « le grand art est d'omettre ». Il ne garde du détail des choses que l'essentiel : regardez ces vues de Rouen, ces paysages de Normandie et de Pontoise, et ceux-là qui, comme nous, en auront pu contempler les thèmes matériels sauront comprendre à quel point ce patient analyste des spectacles de la nature sait en retenir l'indispensable et nous en confier une synthèse évocatrice.

De plus grands y mettraient plus d'âme, mais il semble que la personnalité de Pissarro naisse précisément de son désir d'être un conteur fidèle, d'être le transcrit exact : par là il est le plus réaliste des impressionnistes. Dédaignant toutes ces étiquettes qui ne signifient pas grand'chose et ne font que compliquer la critique d'art dès qu'on ne s'arrête plus aux aspects superficiels, si l'on cherchait, comme c'est le devoir d'un « amateur d'art », à démêler l'*humanité* des œuvres à travers ces questions de boutique ou de cuisine dont on encombre les propos esthétiques, on éprouverait peut-être davantage qu'un lithographe ou qu'un graveur comme Pissarro est plus près qu'on ne le pense d'un écrivain comme Guy de Maupassant : qu'ils eurent l'un et l'autre une personnalité dont tout l'effort tendit à se retrancher derrière « l'âpre vérité », à en épouser les contours, à en dégager l'*âme matérielle*, si l'on peut ainsi dire. J'éprouvai cette impression de nouveau devant ces séries de baigneuses rustiques, devant ces paysages, ces vues de Rouen ; il m'a semblé voir en Pissarro dessinateur un Maupassant moins amer, aussi inquiet mais plus près d'être apaisé parce qu'il se tint plus proche de la simplicité des choses que de cette effroyable complexité des âmes humaines qui ne peut communiquer que l'écoeurement ou la lassitude, à moins qu'on n'en éprouve chaque jour en soi-même la dérisoire admiration et l'impossible évaison.

G. JEAN-AUBRY

Collections et Collectionneurs.

Le goût de la curiosité — ce mot pris dans le sens que lui donnent les antiquaires et marchands d'objets d'art — n'a jamais été aussi répandu qu'à notre époque. On a collectionné de tout temps, mais on collectionne d'année en année davantage. A la progres-

sion du chiffre des amateurs correspond naturellement une ascension proportionnelle des prix. Et depuis que l'Amérique est, pour employer une expression vulgaire mais expressive, entrée dans la danse, — la danse des millions, — l'aiguille qui enregistre sous les yeux attentifs des commissaires-priseurs la vitesse de la hausse est animée d'une trépidation vertigineuse. M. Pierpont Morgan n'a-t-il pas, sans sourciller, payé une madone de Raphaël deux millions cinq cent mille francs? Un Franz Hals n'est-il pas monté à deux millions? Un Rembrandt au même taux? Comparez ces prix à la modeste somme que toucha ce dernier en 1657 pour sa *Ronde de nuit* : seize cents florins, ou aux trois cents florins que reçut Van Dyck pour son *Portrait du Prince d'Orange*. Rappelez-vous que Durer vendait ses figures de la Vierge de vingt-cinq à trente florins...

Le phénomène de ces formidables écarts méritait d'être étudié. Il l'a été avec soin par M. Ad. Donath qui, dans un essai à la fois historique, critique et anecdotique, résume fort exactement les phases successives de notre amour de la collection et du bibelot(1).

Cet amour est aussi vieux que le monde, ou à peu près. Avant les Grecs, les empereurs d'Orient en furent possédés. L'Antiquité, le Moyen-âge, la Renaissance le virent croître et s'intensifier. Au XVII^e siècle, galeries et cabinets se multiplièrent de toutes parts. L'Allemagne prit alors la tête du mouvement, suivie au XVIII^e par l'Angleterre, dont les plus célèbres collections publiques et privées datent de cette époque, à l'exception toutefois de la National Gallery, inaugurée en 1838, et du Musée de South-Kensington (aujourd'hui Victoria and Albert Museum) qui ne remonte qu'à 1837. En France, la tourmente révolutionnaire arrêta l'essor des collections, anéantit ou dispersa maintes galeries. Mais dès les débuts du XIX^e siècle le goût de la Curiosité renaissait, et tandis que le Louvre se peuplait de chefs-d'œuvre, les galeries particulières rivalisaient de richesses et disputaient la suprématie aux collections formées en Autriche, en Italie, en Espagne, en Russie.

Le rival le plus redoutable du collectionneur européen est aujourd'hui l'amateur de New-York, de Boston ou de Philadelphie, qui draine à coups de bank-notes le marché des œuvres d'art. Les maîtres français de 1830, les vieux maîtres des écoles hollandaise et flamande, — Rembrandt, Hobbema, Rubens, Van Dyck, — puis certains peintres anglais du XVIII^e siècle, Gainsborough entre autres, excitèrent successivement sa convoitise, qui s'oriente en outre, de nos jours, vers Manet et les grands impressionnistes. Sa compétence, qui n'a pas eu le temps de se documenter avec sûreté, ne discerne pas toujours le bon du médiocre, ni le faux du vrai. M. Donath nous révèle, par exemple, que l'Amérique possède actuellement douze mille « Corots ». Or la production totale du maître ne dépasse pas, en comptant tous les tableaux et études, le chiffre (déjà énorme) de sept mille œuvres. Et de celles-ci, il faut bien admettre que l'Europe a su retenir quelques-unes...

Il y a d'ailleurs faux et faux. Le Louvre posséda jadis un fort beau buste en bronze qui passait pour l'œuvre d'un sculpteur florentin du XV^e siècle. Un jour, — grand émoi, — on découvrit que cet éminent quattrocentiste était né en 1830. Supercherie, soit. Mais faux? Pas plus que si l'on attribuait certains Minne

(1) *Psychologie des Kunstsammelns*, von ADOLPH DONATH, mit 50 Abbildungen im Text. Berlin W 62, Richard Carl Schmidt u. Co. (Bibliothek für Kunst- und Antiquitätensammler, Band IX).

à quelque contemporain des tailleurs d'images qui ornèrent les tombeaux de Philippe-le-Hardi et de Jean-Sans-Peur.

L'auteur du buste en question excellait d'ailleurs dans l'art du pastiche. Un buste de Savonarole, modelé par lui d'après une médaille, fut exposé en 1864 à Florence parmi les chefs-d'œuvre de l'art toscan de la Renaissance. Payé à l'artiste 640 francs, cette « pièce de musée » en rapporta dix mille au marchand qui la lui avait achetée. Le piquant de l'histoire, c'est que ce *Savonarole*, que M. P. Eudel déclare avoir disparu, figure en belle place, avec une délicieuse *Madone à l'Enfant* du même artiste, au Musée Victoria et Albert. Mais en gens avisés les Anglais l'ont restitué à son auteur, Giovanni Bastianini, remarquable sculpteur du XIX^e siècle qui, peut-être, ignora les spéculations auxquelles donna lieu sa trop complète assimilation de l'art de la Renaissance.

Les « faux » de ce genre sont, il est vrai, assez exceptionnels. Le truquage, le maquillage, la copie, l'imitation, voilà l'écueil que doit constamment redouter l'amateur. Comment l'éviter? En n'acquérant que des œuvres d'une beauté absolue et d'une exécution parfaite. Selon Gersaint, l'ami de Watteau, cette recette est infaillible. Mais encore faut-il posséder, pour être capable de la suivre, les facultés de discernement qui font le connaisseur! Bonaffé ajoute que pour n'être pas dupé il faut payer cher les belles œuvres et dédaigner la médiocrité offerte à bon compte. Il semble ignorer que le prix n'est pas toujours une garantie d'authenticité. Mantes contrefaçons valurent à leurs auteurs une fortune, et l'histoire de la tiare de Saitaphernès fraîchement ciselée par un orfèvre d'Odessa et vendue au Louvre deux cent mille francs est bien faite pour inspirer la prudence.

On trouvera dans l'ouvrage de M. Donath, qu'illustre une intéressante iconographie du commerce de la curiosité, des faits, des dates, des réflexions, des anecdotes, ainsi que le répertoire des sources bibliographiques auxquelles l'auteur s'est documenté. C'est un manuel instructif et pittoresque que consulteront avec un égal agrément artistes et amateurs.

OCTAVE MAUS

LE CHATEAU DE LA MALMAISON ET M. JEAN AJALBERT

On sait que M. Jean Ajalbert est conservateur du Château de la Malmaison. La carrière de cet écrivain distingué m'a toujours paru comme une sorte de modèle tant elle a de calme, de dignité, de mesure, dirai-je de tact? M. Jean Ajalbert a déjà beaucoup écrit, mais il n'a jamais recherché le succès par des moyens bruyants ou à côté. Il a pris parti, courageusement, et l'un des tout premiers, lors d'une affaire retentissante, à un moment où il était plutôt dangereux de prendre ce parti, et il a très dignement laissé d'autres profiter plus tard du mouvement d'opinion qu'il avait contribué à créer. Il partit en Indo-Chine, alla jusqu'au Laos, la plus inconnue peut-être de nos colonies, et en rapporta un roman délicieux : *Sao-Van-Di*, une des plus jolies et fraîches œuvres de l'exotisme contemporain. Des livres comme celui-là, comme *le P'tit*, comme *les Destinées de l'Indo-Chine*, dans des registres très divers, honorent un écrivain, attestent une pensée qui ne veut profiter ni des avantages, ni des commodités de la stagnation. Après les avoir écrits, M. Jean Ajalbert aurait pu se reposer. Il ne l'a pas voulu. Il ne considère pas sa place comme

une sinécure, mais comme l'occasion d'une activité inédite. Et il fait à la Malmaison ce que M. Arsène Alexandre fait au Palais de Compiègne : patiemment, jour après jour, il reconstruit.

Le public ne se fait pas une idée du tracassé que peut causer le fait de vouloir, par exemple, remettre en état un salon de château historique. Une ombrelle, un onglier peuvent coûter huit jours de travail et donner lieu à une correspondance auprès de laquelle les notes des chancelleries allemande et française au sujet des affaires marocaines ne sont que jeux d'enfants. Si un conservateur apprend qu'indubitablement certain fauteuil relégué dans le grenier d'un quelconque monument public appartient à la salle du palais qu'il garde, et si, poussé par le scrupule de l'exactitude, il désire qu'on lui restitue ce fauteuil plutôt que de le remplacer par une copie, il arrive couramment que deux ou trois ministères ont des droits indivis sur le meuble en question, et qu'ils les font valoir. Fiers de se sentir une raison d'être, les bureaucrates de ces ministères communiquent à leurs chefs des rédactions contradictoires. On ne s'entend qu'après de longues discussions au cours desquelles, bien entendu, le conservateur est tenu à une diplomatie fatigante. Son meuble serait perdu s'il froissait sans le vouloir une des mille susceptibilités des fonctionnaires entre lesquels il s'efforce de ramener la concorde. Une fois l'entente faite, il n'y a plus qu'à satisfaire aux formalités. On signe de nombreux papiers, et le fauteuil enfin reprend sa place. La même chose se reproduit pour les crédences, les encriers, les lustres, etc. Il y a aussi l'amateur qui croit avoir chez lui quelque chose qui ferait bien dans le vestibule et qu'il faut dissuader de son projet anachronique, mais avec précautions, car sinon, il pourrait plus tard susciter des complications, etc., etc.

M. Jean Ajalbert, ayant eu la Malmaison à peu près vide, a su évoluer au milieu de toutes ces difficultés. A l'heure actuelle, le palais vaut le voyage, et mieux qu'un seul voyage. C'est une admirable vision, et si délicatement reconstituée que rien ne vient troubler la suggestion d'histoire et de passé qu'elle suscite. Le style Empire, qui fut si noble et si beau, revit ici, non altéré, pur et sobre, avec sa puissante unité malgré les influences assimilées. Il y revit surtout le souvenir des héros qui l'ont habité. Malgré qu'on s'en défende, on reçoit au cœur un choc lorsqu'on entre dans la bibliothèque où Napoléon passa ses derniers jours sur la terre de France et médita pour la suprême fois sur son vertigineux destin. Quelle hésitation dramatique! Tandis que les voitures impériales l'attendaient dans la cour d'honneur où la foule se pressait pour l'acclamer, il change de costume et gagne la petite porte sud du parc où stationne une calèche sans armoiries. Il y monte. C'est fini.

Quelles heures il dut passer dans cette maison au nom fatal où il était revenu en pèlerinage pleurer dans la chambre où il avait été heureux! Un tourbillon de souvenirs voltigé dans l'esprit. Il en est de gracieux et de tendres, ceux du commencement, ceux de l'idylle. Et l'on revoit Joséphine, jeune, séduisante, fêtée, se promenant parmi ses fleurs, ses serres, les travaux et les folies qu'elle commandait. Insoucieuse, légère et belle créature! La seule peut-être qu'aima vraiment le maître de l'Europe. Il se souvenait d'elle, malgré sa propre trahison, au moment de quitter ces lieux mélancoliques. « Pauvre Joséphine! dit-il, je ne puis m'accoutumer à habiter ici sans elle. Il me semble toujours la voir sortir d'une allée, et cueillir une de ces fleurs qu'elle aimait tant... C'était bien la femme la plus remplie de grâce que j'aie jamais vue! »

Dans un petit livre fort substantiel : *Le Château de la Malmaison* (1), M. Jean Ajalbert lui-même retrace l'histoire de ce domaine délicieux et funeste, et qui existait déjà depuis le XIII^e siècle, peut-être avant. Il narre la prodigieuse ascension, la déchéance. Car si ses soins ont refait le palais, ils n'ont pu redonner au parc les deux mille hectares sur lesquels il s'éta- lait magnifiquement. Il a fallu en tenter, si l'on peut dire, l'illusion en remaniant ses quatre pauvres hectares autour de la rivière et de la pièce d'eau de façon à reproduire en réduction dans leur relief les mouvements de collines et de vallonnements de l'ancien domaine.

Puis il décrit comment chaque pièce a été refaite, et avec quels éléments. C'est un guide en même temps.

Ce petit voyage sans quitter son fauteuil est d'une lecture singulièrement attachante, surtout pour ceux qu'émeut l'histoire. Ces choses sont encore, après tout, si près de nous... Un siècle n'est point passé...

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES LIVRES

JULES BOISSIÈRE. *Propos d'un intoxiqué*. Paris, chez Louis Michaud. — Non content de s'employer comme il le fait à embellir la Malmaison, M. Jean Ajalbert s'est attelé à une besogne des plus ardues : celle de publier les inédits de Jules Boissière. Les pages dont il fait précéder le livre récemment paru ne sont point à proprement parler une préface, mais bien une véritable étude critique, sagace, minutieuse, saine et complexe. Quant aux inédits de Boissière, aucun n'est indifférent. Chose bien rare. C'est que cet homme courageux et intelligent savait voir, savait réfléchir, savait écrire. De tous ceux qui ont ausculté le cœur annamite, c'est encore lui qui en a entendu les plus authentiques battements.

G. DE DANILOWICZ. *Naoum Aronson*, sculpteur. Paris, chez Fontemoing. — Livre d'une illustration véritablement très belle, ce qui, après tout, est extrêmement rare. Les livres d'art, peut-être à cause de l'abus qu'on en fait, sont devenus aussi hâtifs que banals. L'infâme bouquin à bon marché, avec ses gravures larges comme des pièces de cent sous, a fait le plus grand mal à la librairie de luxe. Les illustrations de *Naoum Aronson* sont de vraies pages d'album et respectent les modelés comme les plus belles photographies. Elles donnent une idée très suffisante de l'œuvre d'un artiste rare lui aussi, tant sa fécondité échappe à la manière, sa variété d'invention au désordre et ses *sujets* à la littérature : un sculpteur aux vastes conceptions doublé d'un savant artisan.

SANDER PIERRON. *Par-dessus la haie*. — Bruxelles, éd. de l'Association des écrivains belges. — C'est l'histoire, simplement, d'une saison d'été passée à la campagne. le *cahier* au jour le jour de tout ce que l'auteur a vu se dérouler *par-dessus la haie* de son jardin. Il ne se passe rien, mais nous assistons à mille spectacles rustiques, touchants ou agréables, rarement terribles. Chasseurs, paysans, journaliers, valets de ferme, vieilles maisons, intérieurs pauvres et pittoresques, figures d'humbles bêtes, anecdotes, M. Sander Pierron note toutes ces choses, sans autre ordre que leur chronologie. C'est le journal d'un amoureux de la nature rurale, mais qui sait voir, — témoin la description de la mort d'une guêpe, véritable chef-d'œuvre d'observation minutieuse et poétique, une page d'anthologie.

F. M.

ERRATUM. — Le titre du roman de Marguerite Baulu, analysé par M. Francis de Miomandre dans notre dernier numéro, est *MODESTE AUTOME* et non *Modeste Automne*, ainsi qu'on l'a imprimé par erreur.

(1) *Les Châteaux et les Palais nationaux : Le Château de la Malmaison ; son histoire*. Catalogue illustré des objets exposés. Paris, Édition d'art et de littérature.

HOMMAGE A ZOLA

On sait que l'Association Émile Zola, présidée par M. Eugène Brieux, a coutume de célébrer tous les ans la mémoire du maître disparu. Le pèlerinage de Médan a réuni, dimanche dernier, neuvième anniversaire de la mort de Zola, une nombreuse assistance composée en majorité d'hommes de lettres et d'artistes. Des discours furent prononcés par MM. Emile Solari, Pierre Quillard, Morizot, P.-H. Loyson, J.-H. Rosny aîné, Maurice Wilmotte, Delval-Delahaie et par M^{me} Séverine.

Citons un fragment de l'émouvante allocution de M. Rosny, qui, en l'absence de M. Brieux, présida la cérémonie :

« Le dix-neuvième siècle a vu éclore de nombreuses écoles littéraires. Mais il n'y en eut que deux qui réussirent à attirer l'attention des foules, j'ai nommé le romantisme et le naturalisme. L'un et l'autre se choisirent ou acceptèrent un chef. Les moyens d'action et la mentalité de ces chefs apparaissent fort différents. Hugo et Zola ne se ressemblent que parce qu'il sont l'un et l'autre le génie épique. Mais Hugo est violent dans le vague ; Zola l'est avec netteté ; Hugo est diplomate, il séduit les disciples par des éloges parfois excessifs ; Zola est tacticien, mais il se montre assez sobre d'éloges et s'attire de ce chef beaucoup d'ennemis. Hugo est olympien. Zola pas du tout. Hugo possède une richesse verbale peut-être unique, la phrase de Zola est puissante mais son vocabulaire moyen. Si le tempérament de Hugo reste invariable, ses opinions et ses sujets évoluent et varient beaucoup : de *Hun d'Islande* aux *Misérables*, des *Orientales* aux *Contemplations*, la métamorphose est sensible. Abstraction faite de ses débuts, Zola reste opiniâtrement fidèle à son programme ; on ne remarque un changement que vers la fin. Enfin, et ce point a beaucoup d'importance, Zola est un polémiste, Hugo est un sermonnaire. Les manifestes d'Hugo sont grandiloquents, touffus et nébuleux. La polémique de Zola est agressive et nette. Rarement un romancier aussi foncièrement romancier a manié avec cette maîtrise la plume du journaliste. Sa discussion n'est pas sobre : elle n'eût pas porté. Sa logique n'est pas métaphysique, elle ne s'attarde pas aux subtilités, elle s'attache avec acharnement à montrer le but qu'elle veut atteindre, elle frappe à coups de marteau sur les arguments adverses, j'allais dire ennemis, et les pulvérise ; elle veut se faire comprendre par un grand nombre d'intelligences, sans quoi elle eût été peu efficace dans le présent, et Zola voulait passionnément qu'elle fût efficace.

Ce qui ajoutait une force singulière à cette polémique, c'est que Zola croyait à la Vérité ou si l'on préfère à la Réalité. Pendant toute une période de sa vie, il y crut d'une façon presque mystique comme nos pères de la fin du dix-huitième siècle crurent à la raison. Il la chérissait profondément. Il admettait qu'elle est pleine de choses laides, féroces, injustes, incohérentes, mais il professait que la plus haute beauté ne peut jaillir que d'elle et que toute grâce née de la fable ou du mensonge est faible, malsaine, dangereuse, propre à faire dégénérer les hommes. Il estimait qu'il faut vouloir la vérité non seulement avec courage mais avec passion. A ce prix seulement, on peut espérer une humanité puissante, débarrassée de scories, et un art supérieur. Cet amour de la vérité le conduisit à l'amour de la science, et le portait à étayer ses arguments littéraires d'arguments empruntés à la biologie et à la physiologie. On lui reproche de l'avoir fait avec un peu trop de foi et d'enthous-

siasme. Mais au demeurant, depuis le vieil Homère jusqu'à Dante et de Rabelais à Voltaire, la science a été plus ou moins consciencieusement intégrée dans les littératures. »

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

M. Closson est venu jeudi dernier à Charleroi donner une excellente conférence — la seconde — sur l'histoire de la Musique dans la Wallonie. Il nous avait révélé dans la première la qualité de Wallon chez divers maîtres de la grande école dite du contrepoint néerlandais. Après ce rayonnement international, la race produit moins de tempéraments musicaux; il faut aller jusque Grétry et César Frank pour retrouver des maîtres de premier ordre. M. Closson nous a parlé avec ferveur et compréhension; il a, en outre, avec une érudition d'ailleurs très avertie, situé autour de ces grandes figures une série de talents de notable intérêt. Enumérant enfin les compositeurs d'aujourd'hui, il a constaté leur nombre et la variété de leur talent. La causerie de M. Closson servira de prologue au concert de musique moderne annoncé pour le 19. Signalons à cette occasion que le programme des concerts et conférences a dû subir des modifications: il n'y aura qu'un concert au lieu de deux, la conférence de M. Robert Sand sur les Graveurs wallons aura lieu jeudi prochain, et le jeudi 26 M. Jules Destrée, président du Groupe des Beaux-Arts, clôturera la série par une conférence intitulée: Résumé et Conclusions.

L'Exposition fermera sans doute dans les premiers jours de novembre.

NÉCROLOGIE

Paul Hermanus

Un artiste belge qui s'était peu à peu fait une place remarquable parmi les aquarellistes, Paul Hermanus, vient de mourir à Bruxelles dans sa cinquante-troisième année. Sa mort excitera de profonds regrets: tous ceux qui l'approchèrent aimèrent pour sa droiture, sa bonté, sa modestie, cet esprit cultivé qui, dans les diverses manifestations de son activité, sut garder la mesure d'un talent délicat et sobre.

Architecte, Hermanus édifia entre autres l'hôtel de M^{lle} Boch, que signalent maintes innovations ingénieuses. Peintre, il prit part régulièrement aux expositions bruxelloises, et principalement aux Salons qu'organise tous les ans la Société des Aquarellistes. Musicien, il mettait au service des soirées d'amateurs sa très jolie voix de ténor, ne dédaignant pas de faire modestement sa partie dans les chœurs. D'un séjour en Algérie il rapporta des études à l'huile qui, exposées au Cercle artistique, plurent par leur accent de sincérité. Mais ce voyage fut exceptionnel dans sa vie. Ses sites favoris, il les trouvait sur le littoral belge, en Zélande, le long des quais hollandais dont il évoquait avec amour les aspects pittoresques.

Nous avons décrit, il y a un an, les plans de Paul Hermanus pour la transformation de la Montagne de la Cour. De tous les projets proposés, c'était certes le plus satisfaisant. Il groupa de nombreuses sympathies et fut l'objet d'une attention spéciale. Mais en sera-t-il encore question, aujourd'hui que l'artiste n'est plus là pour le réaliser?

O. M.

PETITE CHRONIQUE

Le quatrième concours triennal ouvert par la *Société hollandaise-belge des amis de la médaille d'art* entre artistes belges et hollandais âgés de moins de trente ans s'est clôturé le 15 septembre dernier. Le thème imposé était la *Musique*. Le jury, réuni à La Haye sous la présidence de M. Alph. de Witte, eut à examiner seize projets dont trois d'artistes hollandais.

Après une assez longue délibération, le jury a décidé à l'unanimité d'accorder le premier prix, avec félicitations, à M. Louis De Smeth, de Bruxelles; le deuxième prix à M. Pierre Theunis, de Bruxelles également, et de partager le troisième prix entre MM. Paul Wissaert, de Bruxelles, et Edgard Joris, d'Anvers. Il a manifesté ses regrets de se trouver dans l'impossibilité d'attribuer la moindre récompense aux projets des médailleurs hollandais.

Nous avons à maintes reprises fait campagne en faveur de l'art si florissant jadis en Flandre de la dentelle. Aussi applaudissons-nous à l'initiative de S. M. la Reine, qui, par la constitution d'une société coopérative destinée à favoriser l'industrie nationale de la dentelle à la main, contribuera puissamment à la renaissance souhaitée.

Le capital (135,000 francs) de la *Dentellière belge* a été souscrit par le Roi, représenté par son secrétaire M. Ingenbleek, par MM. Brugmann, de Becker-Remy, E. Solvay, R. Warocqué, baron Empain, A. Beernaert, baron Janssen, Belpaire, De Volder, comte de Merode, etc. La Société s'appliquera tout d'abord à trouver à l'étranger des débouchés nouveaux pour la dentelle belge.

Devant l'affluence de visiteurs et à la demande de certaines personnalités et groupements étrangers, les organisateurs de l'Exposition des anciennes industries d'art tournaisiennes restera ouverte jusqu'au lundi 16 octobre.

La manifestation organisée le 30 septembre à Liège pour fêter la nomination de M. Sylvain Dupuis comme directeur du Conservatoire a réuni une affluence exceptionnelle. Toutes les sociétés orphéoniques, toutes les associations musicales de la région avaient répondu avec empressement à l'appel du comité et firent au nouveau directeur une ovation grandiose. M. J. Delaite, président de la *Ligue Wallonne*, félicita en termes chaleureux M. Sylvain Dupuis, qui répondit avec autant d'esprit que d'émotion. La *Légia* et les *Disciples de Grétry*, les deux plus célèbres sociétés chorales du pays de Liège, donnèrent au Conservatoire avec le concours de la Fanfare de Jemeppe un concert très applaudi.

La réouverture du théâtre du Parc est fixée, nous l'avons dit, à dimanche prochain, 15 octobre. Le spectacle d'inauguration se composera de *Tartufe*, avec le concours de M. Le Bary, et du *Respect de l'amour*, de Lionel Laroze.

Les 16 et 17 octobre, le « Neues Schauspielhaus » de Berlin donnera deux représentations qui intéresseront tout particulièrement la colonie allemande: l'une sera consacrée à une comédie en trois actes de Franz Molnar, *der Leibgardist* (*le Garde du corps*), l'autre à une comédie, en trois actes également, de Paul Auerbeiner, *der Grosse Leidenschaft* (*la Grande passion*).

On annonce que la marquise d'Arconati-Visconti a, dit *la Chronique*, décidé de faire don à l'Etat du château historique de Gaesbeek, qui fut, comme on sait, habité par P.-P. Rubens.

La marquise donne aussi tout le mobilier qui garnit le château et qui comprend des pièces uniques du xv^e et du xvi^e siècle spécialement, que ne possède jusqu'ici aucun de nos musées.

Il y a en outre une bibliothèque admirable renfermant des archives considérables et surtout les papiers les plus importants de P.-P. Rubens.

Des tapisseries de Bruxelles, d'une conservation parfaite, œuvres de maîtres du xvi^e et du xviii^e siècle, complètent cet ensemble, qui fera de Gaesbeek un des plus beaux musées que nous ayons.

La Plume est une publication hebdomadaire illustrée du format des journaux quotidiens, paraissant sur huit pages et contenant régulièrement un article de fond ou un conte, une chronique des Beaux-Arts, le compte rendu des premières, l'actualité, des notes bibliographiques, mondaines, financières, etc. Elle paraît tous les jeudis sur papier de luxe et ses numéros sont vendus quinze centimes dans tous les kiosques. Bureaux : 15 rue Plattesteen, Bruxelles.

L'Académie de Musique (directeur : M. Théo Ysaye) a repris le 3 octobre ses cours supérieurs, moyens et élémentaires de musique instrumentale, de théorie, de chant et de déclamation. Les inscriptions sont reçues au secrétariat de l'Académie, 15 rue Mercelis, les mardi et vendredi, de 4 à 5 heures. Envoi du prospectus sur demande.

La *Scola Musicae* (90 rue Gallait), Institut supérieur de Hautes études musicales et Sections élémentaire, moyenne et supérieure (directeur-fondateur : M. Théo Charlier), a également repris ses cours de chant, déclamation, musique instrumentale, harmonie, esthétique musicale et littérature française.

M. Norman Wilks, qui remporta un très grand succès il y a deux ans à Bruxelles et s'est fait applaudir récemment en Allemagne et en Angleterre, donnera un récital le mercredi 25 octobre à la Grande Harmonie.

C'est l'éminent violoniste Fritz Kreisler qui commencera la série des quatre concerts classiques qui seront donnés, sans orchestre, à la Grande Harmonie. Rappelons que Jacques Thibaud, Suzanne Godenne et le célèbre quatuor Sevcik, de Prague, prêteront leurs concours aux concerts suivants; il est donc inutile d'insister sur l'intérêt que présenteront ces quatre séances extraordinaires.

Le cercle d'art Union annonce pour le mardi 10 octobre 1911, à 2 h. 1/2, dans les salons de sa quatrième Exposition au Musée moderne, place du Musée, une séance de sonates avec le concours de MM. Marcel Jorez, violoniste, et Charles Scharrès, pianiste.

Au programme : sonates de J.-B. Lœillet (Gand 1653-1728), Emil Sjogren et Gabriel Fauré.

Les projets du concours annuel de la Société centrale d'Architecture de Bruxelles seront exposés dimanche 8 octobre, de 10 heures du matin à 4 heures de relevée, dans la grande salle de l'Hôtel Ravenstein, à Bruxelles. Le public est admis gratuitement à cette exposition.

De Paris :

En même temps que le Salon d'Automne s'est ouvert à l'Alcazar d'été, proche du Grand Palais des Champs-Élysées, le Salon de l'Union internationale des Beaux-Arts qui réunit, ainsi que l'annonce la circulaire invitant le public à le visiter, toutes les tendances de la peinture et de la sculpture modernes, ainsi que celles des arts décoratifs. « Les novateurs et les plus terribles outranciers, ajoute-t-on, y sont représentés. »

Aussi a-t-on déjà baptisé les exposants de l'Union : *les Fauves d'en face*.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

On vient d'inaugurer, à l'entrée du village de Gavarnie, en présence d'amis et d'admirateurs, mais sans concours officiels, la statue du comte Henry Russell, l'écrivain « pyrénéiste ». A peine ses études achevées, il se sentit saisi par le démon des voyages. Il parcourut seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie. Puis il revint en France : il retrouva ses chères Pyrénées. Elles devinrent son exclusive passion. Il leur consacra sa vie, fuyant le monde pour vivre à de vertigineuses altitudes. De cette intimité naquirent une suite de beaux livres, qui sont parmi ce que l'abondante flore littéraire pyrénéenne a produit de meilleur.

On lit dans le *Mercur de France* cette note de Willy :

« Dans la *Phalange*, M. Gustave Lanson prétend que, pour bien écrire le français, il vaudrait mieux lier commerce avec la *Chanson de Roland* qu'avec Cicéron. Je ne suis qu'une modeste Ouvreuse, mais je me demande ce qu'un potache pourrait bien emprunter à la langue indigente et dure du trouvère, tandis que j'aperçois nettement ce que doit le français au latin, déjà analytique : *Sunt in fuga*, ils sont en fuite; *omnium tibi gratiam facio*, je te fais grâce de tout, etc.

Voilà ce que je développerais si j'en avais le temps dans ma réponse à l'ami qui me presse d'entrer dans la Ligue Richepin. Il y a huit jours que j'ai reçu de lui une lettre bien longue : *Octo dies sunt quod ab eo litteras bene longas recepi...* »

Là-dessus, le courrier théâtral de *Paris-Journal* opine :

« M. Gauthier-Villars n'est pas un sans-latin. Ne répondit-il pas jadis à une enquête dans la langue de Virgile ? On peut lui passer quelques gallicismes aujourd'hui. »

Or, nous écrit Willy, la phrase se trouve dans Cicéron, tout bonnement !

L'Opéra de Boston montera au cours de sa prochaine saison un ouvrage lyrique inédit en trois actes de M. Louis Aubert, *la Forêt bleue*. Le livret, composé par M. Jacques Chennevière, est tiré des contes de Perrault. L'auteur a groupé en une action unique trois des plus jolis récits féeriques de celui-ci, *le Petit Chaperon rouge*, *le Petit Poucet* et *la Belle au bois dormant*.

La Forêt bleue sera dirigée par M. Alfred Caplet, qu'un de nos confrères parisiens a erronément cité comme l'auteur de la partition.

A l'occasion du centenaire de la naissance d'Ambroise Thomas, un comité s'est constitué à New-York dans le but d'ériger un monument au maître français.

Autour du piédestal du monument seront représentés les deux personnages féminins les plus populaires dans l'œuvre d'Ambroise Thomas : Mignon, pour laquelle on reproduira les traits de M^{me} Sigrid Arnoldson, et Ophélie, qui sera figurée sous ceux de M^{me} Christine Nilsson, la créatrice du rôle.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUD

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

NOS ÉLÉGANCES

ET

LA MODE MASCULINE

Revue mensuelle illustrée.

Chroniques de MM. MARCEL BOULENGER, ALBERT FLAMENT, MARCEL DROUET, PIERRE DE TRÉVIÈRES, MARCEL BOULESTIN, GEORGES PIERREDON, LOUIS THOMAS, etc.; dessins de PIERRE BRISAUD, CIOL KOWSKI, NICOD, GEOFFROY, etc.

« Nous avons la prétention d'offrir aux personnes de goût de France et de l'étranger un recueil de renseignements et de conseils qui ne seront inutiles à personne, même aux plus avertis. C'est même ce qui nous obligera parfois à prendre un ton de moquerie que l'on ne trouve point dans les publications illustrées, sous prétexte qu'elles s'adressent au *grand public* et que, par conséquent, elles doivent ménager tout le monde. Nous ne ménagerons personne, car nous nous adressons seulement à cette élite qui sait le prix d'une raillerie et ne s'indigne point lorsqu'on souligne un ridicule ou un travers de l'esprit. »

A Paris : 5, avenue de Messine (VIII^e).

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirent suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne (G. JEAN-AUBRY). — Musées en plein air (O. M.). — Au théâtre de la Monnaie (CH. V.). — Publications d'Art : *Traité de peinture de Léonard de Vinci*, *Joseph Israëls*, *les Artistes de la Pensée et du Sentiment* (FRANZ HELLENS). — A la mémoire de M^{me} de Sévigné. — Au « Studio » (F. H.). — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — Maximilien Luce. — Memento musical. — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE⁽¹⁾

II. — **Bonnard,**
Kees Van Dongen et Albert Marquet.

L'une des œuvres les plus considérables de ce Salon, autant par ses dimensions que par ses qualités, c'est l'ensemble décoratif de Bonnard. Il n'est rien de plus charmant que ces trois grands panneaux, et il n'est rien qui soit plus pictural. On a pu regretter parfois que Bonnard s'évertue à des délicatesses subtiles dans des tonalités parfois boueuses, ou du moins quelque peu salies : cette fois il n'en est rien. Je ne pense pas qu'on puisse aller plus loin dans la distinction et la nuance sans tomber dans le maniérisme ou la fadeur. C'est un régal pour les yeux que ces trois panneaux ; les formes y jouent dans une lumière blonde, et toute la composition, merveilleusement équilibrée, baigne dans une atmosphère exquise qui en modèle les charmants contours. En comparant la tonalité générale de cette décoration aux autres œuvres de Bonnard, dont il en est tant d'adorables, on peut mesurer comment un peintre véritable sait monter de ton, sans discor-

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

dances, éclaircir sa vision sans pour cela rivaliser avec soi-même de tons criards. La décoration de Bonnard est destinée à la maison d'un grand seigneur russe. Il nous faudrait regretter de voir s'éloigner ainsi une œuvre aussi délicieuse si l'on ne savait qu'elle sera placée là dans l'atmosphère qui lui est propre, et qu'elle retrouvera là-même une grande décoration de Maurice Denis : l'une et l'autre donneront là-bas les témoignages divers du sens décoratif de deux des peintres les plus personnels de ce temps.

Dans son dédain des théories — dont à cette heure on abuse — Bonnard reste en outre un exemple salutaire. Le théorème tue les peintres : il faut bien le dire, la jeune génération picturale pour laquelle je ne cacherai pas ma sympathie s'embarrasse de systèmes et de problèmes au milieu desquels non seulement elle ne se retrouve plus mais elle se perd. Bonnard est un exemple dans sa génération, comme Marquet en est un dans la sienne. A quelle théorie picturale rattacherons-nous Bonnard, nous épuiserons-nous à relever en ses œuvres ce qu'il doit à l'impressionnisme, au néo-impressionnisme ou aux Japonais ? Aucune toile de Bonnard n'invite à des rappels de théories, et pourtant rien ne se tient plus loin de l'anecdote ou du fait-divers que ces œuvres. Prodigieusement subtil, il sait tirer de chaque spectacle la vibration délicate qu'il contient. Peu lui importe le sujet, ou plutôt il n'en choisit pas un à quoi rester désespérément attaché : c'est un intérieur, ou un nu ou des femmes à un balcon, le soir qui tombe, ou le matin rieur, des fleurs ou le ciel même ; et c'est à peine, en les voyant évoqués ainsi par son art, si l'on songe à la peinture, tant l'on songe à son émotion et tant l'on est saisi par elle.

Nul n'est allé plus avant, je crois, que Bonnard dans la délicatesse. Certains pourront trouver qu'il est malséant de dire que Bonnard est un grand peintre, s'ils ne veulent réserver une telle épithète qu'à l'aveu même du lyrisme : mais n'y en a-t-il pas dans ces trois panneaux et dans d'autres œuvres plus restreintes de ce peintre ? Tel est grand par le rayonnement, mais tel aussi par la grâce, tel autre par la discrétion : on dit aisément que Chardin est un grand peintre, ne le saurait-on dire de Bonnard ? Je le dis sans nulle complaisance. Je ne l'ai jamais vu. Je ne connais de lui que ses œuvres. Et les trois panneaux de ce Salon me convaintraient de parler ainsi en conscience.

De Bonnard à Kees Van Dongen, c'est aller du murmure au cri, de la confiance à l'appel, de la douceur à la violence, du moins une certaine violence. Cependant, goûtant celui-là ne peut-on goûter celui-ci ? Et dans cette salle où ils se font d'assez loin vis-à-vis, la décoration de Bonnard et *l'Espagnole* de van Dongen ont le même dédain des théories, le même désir d'exprimer des tempéraments aussi différents que possible l'un de l'autre, mais non moins sincères.

Rien n'effraie Van Dongen, ni la brutalité des tons, ni la vulgarité des sujets, ni la grandeur des toiles, ni la simplicité misérable de la composition, et pourtant ce qui, entre les mains d'un autre, deviendrait creux, insignifiant, désaccordé et sans intérêt, prend, grâce à son tempérament endiablé, un attrait tel qu'on peut même oser le mot « charme » sans risquer le paradoxe. Car si endiablé, qu'il soit, il sait toujours se maintenir alors même qu'il ne se contient pas. Parfois le gigantesque le séduit et — son panneau de fleurs le montre ici — c'est une harmonie singulière de tons violents et de tons sourds où règne quelque chose de fantastique. Le meilleur Van Dongen n'est pas là, mais en des toiles comme cette *Espagnole*, comme en ces scènes de cirque, en ces portraits de femmes ou de filles dévorés d'une inquiète et pourtant forte sensualité. Il y manque parfois un peu de goût, mais on aime chez un jeune artiste cette audace déconcertante ou séduisante, née de l'entrain de sa nature insoucieuse des invalides ou des tièdes. Quand Van Dongen se mêle d'avoir du goût, il en a plus que quiconque parce qu'il ne se soucie point des atténuations : il y va carrément avec une fraîcheur d'accent. Y a-t-il rien de plus délicat que cette mantille blanche rehaussée de fleurs éclatantes sur la jupe bleue de cette femme aux yeux ardents ? La belle, la vivante et la saine jeunesse d'un peintre qui tranche vigoureusement sur les théorèmes de tant d'autres, ou les prudences qui font de peintres de trente ans des petits vieux !

Entre Bonnard et Van Dongen, parmi les meilleurs de ce Salon et de leur temps, je placerai Albert Marquet. Il a la discrétion de l'un et l'audace de l'autre et

s'en tient également éloigné dans l'expression. Il y a déjà plusieurs années que j'eus, ici même et ailleurs, le loisir de dire de Marquet qu'il est l'un des plus délicats de cette heure et l'un des plus assurés de conserver longtemps une place dans l'affection des amateurs d'art.

Au point où en est Marquet, il est malaisé d'exposer s'il se surpasse encore ; il semble avoir atteint vraiment la possession de tout soi-même et il poursuit avec assurance le récit de ses impressions. J'aime trop Marquet pour partager excessivement le goût de certains pour des toiles comme la *Place de la Trinité* : il y a là une minutie qui en rapetisse l'émotion et qui n'en augmente pas l'expression. L'art de Marquet est surtout exquis là où il conserve une tranquille audace dans l'abréviation, là où il transfigure l'aspect des choses par la synthèse judicieuse qu'il en sait composer.

L'Entrée du port d'Honfleur et le sémaphore, qui figure à ce Salon, donne la mesure de l'art avec quoi Marquet fait de presque rien quelque chose : pourtant cette toile même n'est pas la meilleure d'une série que j'eus le bonheur de pouvoir suivre au jour le jour, alors que par l'été brûlant Marquet la composait à Honfleur.

Il a extraordinairement le sens du ciel et de l'eau. Que c'était été la Seine noirâtre, ou les quais de Paris boueux ou couverts de neige, ou les splendeurs du golfe de Naples, ou le ciel chargé de Fécamp, son œil a saisi avec une rare pénétration les plus minimes inflexions de l'air et de l'onde. Il lui suffit de peu de chose pour en exprimer la profondeur, la suavité ou la matière sourde. Quelques touches et le ciel vibre, et l'eau miroite : la simplicité de cet art est dans la tradition picturale la plus belle du paysage.

On ne se lasse point à le contempler : dans la jeune génération, Marquet est peut-être le seul qui soit vraiment paysagiste et qui se contente de l'être, sachant qu'il y peut sans cesse retrouver une émotion renouvelée. Il ne se soucie point non plus de théories ni de systèmes : patiemment il s'est cherché depuis ces paysages d'il y a dix ans où passait parfois comme un souvenir transformé de Corot, depuis le temps où il était l'élève assez inassidu de Moreau. Il en est qui reprochent à Marquet de s'en tenir là. Où veulent-ils donc le voir aller ? Il faut bien le dire, de la génération qui a aujourd'hui trente-cinq ans il est à peu près le seul qui n'ait pas donné de déceptions, le seul qui, sans théories et sans bruit, soit allé où il voulait aller, et son horizon n'est point borné. Il faut aimer ceux qui cherchent lors même qu'ils ne se trouvent pas — je le dirai dans un prochain article — mais il faut aimer aussi ceux qui, comme Marquet, se réalisent et donnent la mesure d'une personnalité qui, sans être grandiose, ajoute à l'art des pages séduisantes.

G. JEAN-AUBRY

MUSÉES EN PLEIN AIR

Des trois œuvres de Rodin qui ornèrent pendant l'Exposition de Bruxelles les jardins qui avoisinent la place Sainte-Croix, la principale vient d'être vendue à Londres. Le groupe émouvant des *Bourgeois de Calais* est érigé dans le parc des Maisons du Parlement, proche de l'Abbaye de Westminster. Il est vraiment déplorable que la commune d'Ixelles ait laissé échapper cette pièce capitale, que les circonstances lui eussent permis d'acquérir aux conditions les plus favorables.

Souhaitons que les deux autres bronzes de Rodin, *Saint Jean prêchant* et *le Baiser*, ne suivent pas le même chemin. Nous rappelons les réflexions que nous avons publiées à leur sujet (1) et espérons qu'il se trouvera à Bruxelles un Mécène assez avisé pour les conserver à notre admiration.

C'est le vœu qu'exprime dans la *Chronique* M. Louis Dumont-Wilden, qui s'associe chaleureusement à nous et défend avec l'autorité de son talent persuasif la thèse que nous avons exposée. Les œuvres sculpturales de cette importance, dit-il, sont faites pour le plein air et ne prennent leur pleine valeur qu'en plein air. Pour s'en convaincre, il suffit d'aller voir la salle de sculpture au Musée. Elle contient quelques œuvres de premier ordre, car la Belgique, au cours du dernier siècle, a produit quelques-uns des plus grands sculpteurs modernes. On a dépensé beaucoup d'ingéniosité et de goût pour l'aménager : elle n'en donne pas moins une impression de froideur et d'ennui. Ces marbres et ces bronzes se font un tort mutuel : ils ne vivent pas dans ce jour glacé, et il apparaît là que, pour la sculpture plus encore que pour la peinture, le musée est vraiment la nécropole de l'art.

Allez vous promener, au contraire, vers les étangs d'Ixelles — c'est d'ailleurs un des quartiers de Bruxelles les plus réussis — et voyez comme les bronzes de Rodin s'animent dans la verdure, comme ils vivent parmi les promeneurs, comme ils apportent de l'accent à la physionomie du quartier ! Certes, ils n'ont pas la beauté du marbre, si joyeux, si noble, dans les frondaisons d'un jardin, mais ils remplissent du moins le rôle décoratif que l'artiste qui les avait conçus leur avait assigné. Je sais bien qu'on proteste contre la statuomanie, et que beaucoup d'artistes s'indignent de voir d'agréables petites places, tant en province que dans les capitales, encombrées par de grands hommes en redingote qui sentent éternellement s'il pleut, ou qui haranguent d'un geste sempiternel des enfants, des maraîchers ou des chiens. Mais j'imagine qu'ils ne s'indigneraient point si, au lieu d'un général, d'un député ou d'un poète flamand — car la poésie flamande entretient avec l'industrie de la statue les meilleures relations — on dressait sur nos places publiques quelques nobles figures de Constantin Meunier, de Dillens, de De Vigne ou de Rousseau. Je voudrais surtout les voir peupler nos jardins. »

Et M. Dumont conclut en ces termes : « Le Musée de sculpture en plein air ne semble pas irréalisable. Ce serait peut-être une chose charmante qu'un jardin aménagé pour la statuaire, un jardin où chaque œuvre importante placée serait dans le cadre de verdure ou de fleurs qui lui convient. Quelle valeur prendrait, parmi de grands arbres, au fond d'une pelouse suffisamment étendue, le *Monument au Travail* de Constantin Meunier ! Et quelle chose charmante que les *Sœurs de l'Illusion* de Victor Rous-

(1) Voir l'*Art moderne* du 24 septembre dernier.

seau aménagées en fontaine, selon, je crois, leur destination vraie. Vous imaginez-vous l'*Inspiration* de De Vigne dressant sa pure blancheur sur un fond de buis taillé ? Je sais bien qu'il y a l'hiver, notre terrible hiver avec ses sautes de température. Mais quoi ! Les statues trop délicates pourraient être rentrées durant la mauvaise saison, comme les orangers, ou mises en boîte, comme les groupes de la place des Martyrs. Il y a aussi la difficulté d'aménager ce jardin de telle façon qu'il n'ait pas l'air d'un cimetière. Et pourquoi douter du talent de nos architectes paysagistes ? Il y a en Belgique quelques jardins délicieux : le Parc, le Bois de la Cambre sont des modèles, et le parc Josaphat, qui remonte à quelques années, est dessiné avec infiniment d'art. Les artistes à qui l'on doit ces heureux aménagements seraient parfaitement capables de créer le type du parc-musée de sculpture.

L'idée, on le voit, rallie d'année en année plus de partisans. Qu'attend-on pour la réaliser ?

O. M.

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont contraint à ne rendre compte qu'aujourd'hui seulement de l'activité du théâtre de la Monnaie depuis sa réouverture. Les lecteurs de l'*Art moderne* nous en voudront d'autant moins que, jusqu'à présent, rien de particulièrement sensationnel, en dehors d'une représentation allemande des *Maîtres Chanteurs*, ne s'est encore passé sur notre première scène lyrique depuis qu'elle a rouvert ses portes.

Ç'a été, comme tous les ans, le cortège habituel des reprises d'œuvres connues, et tout l'intérêt s'est concentré autour des nouveaux interprètes, avec, cette fois, un attrait de plus : les débuts à Bruxelles de M. Lohse comme chef d'orchestre régulier.

Louise, Manon, Samson et Dalila, l'Africaine, Faust, la Bohème, Lakmé, Mignon, Aida, la Tosca et Werther ont successivement occupé l'affiche et la scène, et si la qualité de ces diverses œuvres n'a point toujours satisfait les difficiles, il faut reconnaître qu'ils ont trouvé une large compensation dans les soins raffinés que la direction a su mettre au service de la tenue générale de ces représentations et dans la conscience et le zèle que les artistes — anciens et nouveaux — ont déployés dans l'interprétation de leurs rôles.

Parmi les recrues de cette année, M. Audoin (ténor) a fait bonne impression dans *Louise* et *la Tosca*, moins bonne dans *Faust* et *Werther*. M. Darmel — l'ancien baryton François devenu ténor — s'est montré remarquable en tous points dans le rôle de Samson, de *Samson et Dalila*. M. Ghasne personnifie avec sobriété l'odieux Scarpia, dans *la Tosca*. M. Grommen fait sonner non sans relief le creux de sa basse profonde dans les rôles de grand-prêtre. M. Rudolf a fait une courte apparition dans *Manon* où il représente excellemment le père des Grioux, mais son interprétation de Méphisto dans *Faust* n'a rencontré que des suffrages limités.

M^{me} Bardot dessine avec justesse la silhouette de la mère de Louise. M^{me} Dignat et MM. Demarcy et Dufranne apportent parmi les nouveaux éléments de la troupe un précieux appoint pour l'interprétation des rôles secondaires.

Pour ce qui est de M. Lohse et de sa façon de conduire, je ne

crois pouvoir mieux faire que de laisser ici la parole à mon honoré confrère, M. Evenepoel, qui s'exprime à ce propos, ainsi qu'il suit, dans la *Flandre libérale* du 24 septembre :

« Tout d'abord, ce prestige de l'accent rythmique, cette assurance et cette volonté dans l'affirmation des temps forts, qui surprend l'auditeur accoutumé à une accentuation plus molle et plus indécise. Ce rythme franc, léger et propulsif, nous ne le possédons guère; il ne s'est pas encore infiltré dans le tempérament national. Autre point essentiel : la mise en relief des parties solistes qui doivent primer à certains moments dans l'ensemble instrumental afin d'accompagner et d'orne la mélodie chantée. M. Lohse n'a garde d'y faillir. Voyez d'autre part avec quel soin il s'applique à moduler les enchaînements de périodes, à ménager les transitions, à observer les silences, à varier constamment, selon le texte musical, le moyen de le faire valoir et de lui faire rendre tout ce qu'il renferme d'intentions expressives. Reste la parfaite conscience du plan général de l'œuvre, des particularités de son style et de sa substance passionnelle. M. Lohse ne comprend pas de même manière le néo-classicisme de Saint-Saëns et le romantisme naturaliste de Charpentier : puriste et sentimental avec Gounod, il est résolument italien et fantasque avec Puccini. »

On ne peut mieux dire et il faut avoir entendu diriger *Louise*, *Faust*, *Samson et Dalila* et la *Bohème* comme le capellmeister l'a fait pour se rendre compte de la vérité de ces observations.

Le nouveau premier chef d'orchestre en second, M. Corneil de Thoran, possède d'excellentes qualités de précision, de souplesse, et certaines de ses interprétations — telle celle qu'il a donnée de *Werther* cette semaine — sont d'un mérite qui est beaucoup au-dessus de la moyenne.

La représentation des *Maîtres Chanteurs* a été un triomphe pour M. Lohse et les artistes allemands : M^{mes} Bosetti et Höfer, MM. Van Rooy, Knotte, Geis, Bender, Kuhn et Tilmann-Liszewsky. Ils ont restitué à l'œuvre son allure de comédie musicale et elle en a paru infiniment plus vivante, plus alerte et plus concise que lorsqu'elle nous est donnée dans sa version française.

Signalons enfin, pour finir, la rentrée — toujours si chaleureusement accueillie — de la grande artiste qu'est M^{me} Croiza, dans *Orphée* et dans *Werther*.

CH. V.

PUBLICATIONS D'ART

Traité de peinture de Léonard de Vinci, traduit par PÉLADAN. — **Josef Israëls**, par C.-L. DAKE. — **Les artistes de la Pensée et du Sentiment**, par MARIA BIERMÉ.

Il n'existe que quatre éditions françaises du *Traité de Peinture* (1) de Léonard de Vinci : deux de 1652 et 1716, qui sont incomplètes, une de 1817, rare et très chère, et celle que vient de publier Péladan, qui est complète, agréablement éditée et à la portée de tous. Voici un traité original dont l'enseignement repose sur l'expérience personnelle d'un grand artiste et d'un penseur. Combien cet ouvrage génial s'éloigne de la plupart des autres traités, produits de divers enseignements, de la tradition, de livresques et stériles compilations ! Ce livre est écrit sous forme d'aphorismes d'une portée à la fois didactique et philosophique. Il

(1) Paris, Ch. Delagrave.

est curieux de voir avec quelle souplesse merveilleuse le peintre sait passer des idées scientifiques aux considérations les plus générales sur l'art et la vie. Le premier chapitre est consacré à la science. « Étudie d'abord la science, ensuite viendra la pratique de cette science ». L'apologie de la peinture occupe ensuite le maître; il tient à affirmer son enthousiasme pour l'art qu'il va nous enseigner. Vient en troisième lieu une série de conseils et recettes que les peintres d'aujourd'hui liront toujours avec profit. Le livre s'achève par des considérations approfondies sur les principales questions que soulève l'enseignement de l'art.

Que Vinci parle de la solitude, de l'imagination, de l'observation, ou de ces choses plus matérielles : le modelé, le dessin, la perspective, les proportions, l'anatomie, c'est toujours avec un mélange juste de science et de philosophie, en phrases brèves et serrées. Il sait ramasser une idée et la rendre aussi saisissante que possible, en peu de mots. En passant, il repousse avec esprit les attaques d'absurdes détracteurs. Témoin ce trait qu'il leur décoche : « Parce que je ne suis pas lettré, certains présomptueux prétendent avoir lieu de me blâmer, en alléguant que je ne suis pas un humaniste. Stupide engance, ils ne savent pas, ceux-là, que je pourrais leur répondre, comme Marius aux patriciens romains : « Ceux qui se prévalent eux-mêmes des efforts d'autrui ne veulent pas me laisser les miens ! »

Israëls est une figure mouvementée, idéaliste, *musicale*, qui étonne dans un milieu calme comme la Hollande, et qui rappelle Rembrandt, cet autre artiste impétueux qui semble dérotant parmi ses paisibles contemporains.

Josef Israëls vint à un moment où l'art hollandais était en pleine décadence. « Depuis longtemps, dit l'auteur de l'excellente monographie que vient de lui consacrer *l'Art et le Beau* (1), on s'était écarté de la saine étude de la nature. » Le peintre du *Retour des champs* a reproduit fidèlement, mais avec âme, la vie tranquille et familière des simples. C'est un observateur attentif de la couleur et de la lumière. Il évite les effets trop faciles, ce qui ne l'empêche pas de tomber parfois dans une sorte de sentimentalisme mélodramatique. Technicien d'une grande habileté, d'une science profonde, Israëls parvient cependant à donner l'illusion d'une certaine naïveté dans l'exécution : « Ce que les lentilles photographiques, ou ce que la nature et rendent minutieusement sur le négatif ou sur la toile, tout cela passe à travers le puissant cerveau d'Israëls, et se filtre et se débarrasse de tout ce qui est superflu. Et ce qu'il écrit alors de sa main est la seule chose nécessaire, et c'est ce qui fait de son travail et de sa technique un art de l'ordre le plus élevé. »

Dans un ouvrage très artistiquement édité et illustré avec un goût tout particulier, M^{me} Biermé étudie les *Artistes de la Pensée et du Sentiment* (2). Elle ne les étudie pas tous, ni les meilleurs, mais un petit nombre d'élus choisis parmi les meilleurs; ajoutons que le choix de l'auteur s'est limité aux Belges, et

(1) C.-L. DAKE. *Josef Israëls*. Paris, Librairie artistique internationale, numéro spécial illustré de *l'Art et le Beau*.

(2) Bruxelles, F. Larcier.

L'on ne peut qu'en louer le critique puisque les artistes en question s'appellent Constantin Meunier, Xavier Mellery, Fernand Khnopff, Eugène Laermans, Alfred Delaunoy, W. Degouve de Nuncques, François Beauck. Le choix est parfaitement justifié. Et ce sont des pages originales et vives; chaque artiste y est étudié sous un jour nouveau, avec compréhension et sympathie. M^{me} Biermé considère la peinture en poète; elle sait animer sa critique en y mêlant le mouvement de sa propre sensibilité. Le lecteur partage ses émotions et souscrit à ses sympathies. Signalons le chapitre que l'auteur consacre à *Meunier et son influence sur les foules*, un des meilleurs de ce livre plein d'aperçus curieux, et qui se distingue par son élégante tenue littéraire.

FRANZ HELLENS

A la mémoire de M^{me} de Sévigné.

Un monument à la mémoire de M^{me} de Sévigné fut inauguré à Vitry dimanche dernier. En termes élevés, M. Paul Deschanel, au nom de l'Académie française, vanta les mérites de celle « pour qui écrire, c'est vivre, c'est respirer, c'est aimer. » Il rappela son séjour aux Rochers, sa passion pour la nature, l'influence de son âme ardente et de son esprit prompt sur ceux qui l'entouraient.

Détachons de son discours ce charmant médaillon :

« M^{me} de Sévigné excelle, comme tout son siècle, à peindre l'homme et la société. Elle a le don du mouvement. « Je n'invente rien », dit-elle. Non, mais elle voit, et elle fait voir, et quand on a vu, on n'oublie pas. On vit avec ses personnages, on les connaît, comme on connaît nos contemporains mêmes. Et de tous ses personnages, le plus attrayant, le plus aimable, c'est elle, la vive, la sincère, l'étincelante, la blonde, riant à belles dents à travers ses larmes, avec sa voix juste, qu'on entend quand on la lit, comme si l'on causait avec elle, et son nez un peu carré par le bout, signe de bon sens; la jolie marquise, Bourguignonne, Parisienne et Bretonne tout ensemble, et bonne aux champs, aux bois et aux Rochers comme à la ville et à la cour; au langage à la fois aristocratique et populaire, rompue à toutes les finesses des salons où la langue française s'était polie et purifiée et aussi prenant à pleines mains, dans la langue énergique du peuple, les tours familiers, les mots crus et la sève gauloise. »

M. Deschanel caractérisa très exactement sa personnalité littéraire en ces termes :

« Elle représente bien la première manière du grand siècle, plus large, plus primesautière, plus naïve et elle fait transition avec la seconde. Elle a reçu les leçons de Chapelain et de Ménage, elle en a gardé la solidité, sans le pédantisme. Elle a vécu à l'hôtel de Rambouillet encore dans tout son éclat : elle y a pris la fleur des élégances, sans l'affectation. Elle lit tout, sans le laisser paraître. De tout, elle ne garde que le mieux. Corneille a enchanté sa jeunesse : elle va droit à Molière, à La Fontaine, aux *Provinciales*, qu'elle nomme « dignes filles des *Dialogues* de Platon » ; mais aussi, elle reconnaîtra en Despréaux l'honnêteté courageuse du critique novateur, et son enthousiasme pour *le Cid* ne l'empêchera pas de sentir la beauté d'*Esther*.

Le genre des lettres permet tous les genres; aussi prend-elle tous les tons, comme sa langue tous les tours. Ici, le comique et

les propos crus de Molière; là, la grandeur de Bossuet quand elle pleure la mort de Turenne ou l'épouvante de Pascal quand elle regarde la mort elle-même; et à travers tout, son génie propre, imprévu, hardi, perpétuellement jaillissant, à quoi rien ne ressemble : elle est unique. »

Et c'est sur cette réflexion mélancolique que conclut l'orateur :

« Temps à jamais heureux et incomparable, où une Sévigné pouvait s'entendre dire par une La Fayette : « Vous êtes la personne du monde que j'ai le plus véritablement aimée », où, dans le petit jardin de Vaugirard « le plus joli lieu du monde pour respirer à Paris », M. de La Rochefoucauld écoutait la *Princesse de Clèves* et discutait ses *Maximes* avec son amie, où Retz se consolait de ses déboires politiques, où Molière venait lire une de ses comédies nouvelles et La Fontaine ses fables ! Nous qui, à deux siècles de distance, avons connu encore les derniers vestiges de cet esprit de conversation et de société et certains coins exquis d'arrière-saison, nous ne sentons que trop ce qui manque à un temps qui, décidément, ne les connaît plus ! »

AU « STUDIO »

Dans la coquette salle du « Studio » s'est ouvert un Salonnet original de dessinateurs et de caricaturistes où l'on relève les noms de quelques jeunes artistes de talent, tels que MM. Paul Dom, Swyncop, Blandin, Ochs, Van Offel, Canneel. On y remarque beaucoup de bonne humeur et de verve, de la vive satire, de l'esprit; et que de variété dans la charge! M. Dom, caustique et piquant, fouille jusqu'au fond la conscience de ses « victimes ». M. Swyncop, au contraire, sait d'un trait rapide et net fixer une physionomie dans ce qu'elle a de pittoresque et de curieux. M. C. Van Offel, dont je ne puis aimer les charges populaires, déploie d'autre part dans l'allégorie de réelles qualités d'imagination. M. Ochs, qui a fait ses preuves dans *Pourquoi pas?*, expose quelques-unes de ses meilleurs silhouettes qui parurent dans cette spirituelle revue. Les portraits-charges de P.-E. Janson, Picard, Jaspard et d'autres, par M. Canneel, sont amusants. *Le Beernaert*, de M. Blandin, est d'une fine observation, et ses pantins ne manquent pas de verve. Il faut mentionner encore les poupées spirituellement comiques de M. J. Droit et des dessins de mérite divers de MM. Watelet, Franck, Bailie et Navez. F. H.

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Il restait à parler de la gravure en Wallonie. M. Robert Sand, le secrétaire de l'*Estampe* et de l'Exposition de Charleroi, l'a fait avec un rare bonheur d'expressions. Conférence charmante, improvisée et dite d'abondance, avec une simplicité élégante, une érudition avérée et un goût parfait qui s'est attachée surtout aux graveurs modernes : le groupe de Liège, dû à l'influence de Rops, Rassenfosse, Dewitte, Donnay, Maréchal, etc.; le groupe de Mons avec le père Danse à sa tête, et Louis Denain, G. Bernier, Greuze, Duriau, etc.; enfin les Bruxellois que l'on peut rattacher à la Wallonie, notamment Marc Henry Meunier. Dans l'assistance nous avons remarqué M. Poulet, ministre des Sciences et des Arts, qui avait passé toute sa journée au Palais des Beaux-Arts de Charleroi.

Jeudi prochain, concert de musique wallonne moderne, et, le jeudi suivant, conférence clôturant la série par M. Jules Destrée.

MAXIMILIEN LUCE (1)

Deux passions gouvernent la vie de Maximilien Luce : l'amour de la peinture et le culte de la Révolution. Peintre, il adore la Lumière ; révolutionnaire, il aspire au Grand Soir ! Mais c'est un homme très doux et très bon ; ses lunettes rondes sont moins celles d'un nihiliste que d'un casseur de pierres. Grand lecteur des feuilles incendiaires et de brochures à couvertures rouges, qui garnissent sa bibliothèque, il habite le quartier bourgeois d'Auteuil, comme Boileau et comme Laurent Tailhade. On ne trouvera jamais de bombe chez lui. L'atelier de Luce est d'une belle simplicité prolétarienne, et s'il s'orne d'un divan aristocratique, ce divan est à la disposition d'un ami, le plus souvent d'un jeune, dans l'embarras. Maximilien Luce, au travail, se dépense beaucoup en paroles qui nourrissent son énergie. Il dit : « Ça va... ça se tient... et mes bonshommes sur leur échafaudage, sont-ils nature ? On croirait qu'ils vont se f... par terre, est-ce assez rendu ! » L'œuvre de Luce, tendre et brutale, est toujours émouvante. Il faudra trouver quelque jour une place dans un musée pour sa *Rue de Paris sous la Commune*. En attendant, Luce peut justement s'enorgueillir de la plus belle cimaise : le mur ; le mur que décore cette récente affiche, dont la contemplation remet le cœur en place aux prolétaires conscients.

MEMENTO MUSICAL

La Commission administrative de l'École de musique de St-Josse-ten Noode-Schaerbeek vient de décider de dédoubler le cours inférieur de chant individuel pour hommes. Le cours supérieur (chant, mélodies, duos), restera confié à M. Demest, professeur au Conservatoire ; les cours inférieurs (chant) seront donnés par MM. Demest et Mercier.

Les classes de solfège pour chanteurs sont réorganisées : les élèves ne seront plus astreints à se trouver à l'École que deux fois par semaine, les mardis et vendredis. D'autre part, le cours de solfège supérieur pour jeunes gens et hommes (professeur : M. Minet) comportera à l'avenir une division inférieure et une section supérieure.

Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser à l'École, rue Traversière 17, les mardis et vendredis, à 8 h. 1/2 du soir.

Les instrumentistes amateurs désireux de faire partie de l'orchestre du cercle symphonique *Crescendo* peuvent se faire inscrire chez M. Fernand Lauweryns, 38 rue du Treurenberg, ou adresser leur adhésion par écrit au local du Cercle, 4 place de Louvain, à Bruxelles, où les répétitions ont lieu tous les mercredis de 8 h. 1/2 à 11 h. du soir.

La souscription au Festival Beethoven ayant couvert toutes les places disponibles pour l'abonnement, tant pour les concerts du lundi soir que pour les répétitions générales du samedi après-midi, il a été décidé de donner six concerts supplémentaires. Ces concerts auront lieu les jeudis 26 octobre, 30 novembre, 7 décembre, 28 décembre, 11 janvier et 8 février, à 2 heures de l'après-midi.

S'adresser pour la location à MM. Schott frères, 28 rue Coudenberg, et au théâtre de la Monnaie.

Le concert que donnera M. Edouard Deru le 7 novembre prochain à la Grande Harmonie promet d'être particulièrement intéressant. Outre les concertos de Nardini et de Bach joués avec accompagnement d'orchestre sous la direction de M. Arthur De Greef, on y entendra le quintette pour clarinette et quatuor à cordes de Brahms et la sonate pour piano et violon de César Franck interprétée par MM. De Greef et Deru. Billets chez Breitkopf et Härtel.

(1) Cet expressif médaillon d'un peintre bien connu en Belgique et dont l'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi groupe quelques toiles caractéristiques exécutées dans les charbonnages et les usines du Pays Noir a paru ces jours-ci dans *Paris-Journal*.

Le quatuor Zimmer, Ghigo, Baroen et Doehaerd donnera cet hiver cinq concerts consacrés à l'exécution des dix-sept quatuors de Beethoven. Ces concerts, dont le premier est fixé au mercredi 8 novembre, auront lieu à la Salle Nouvelle, 13 rue Ernest-Allard. On s'abonne dès à présent à la maison Breitkopf et Härtel, 68 rue Coudenberg.

Le premier concert de la *Société J.-S. Bach* sous la direction de M. Albert Zimmer est fixé au 17 décembre.

M. Paolo Litta nous écrit de Florence qu'il vient de terminer un poème pour violon et piano intitulé *La Déesse nue*. L'œuvre sera publiée prochainement.

Au cours des fêtes données ces jours derniers en l'honneur de J.-S. Bach à Eisenach, un tournoi musical a mis aux prises les partisans du piano et ceux du clavecin, adversaires harmonieusement irréconciliables.

Le tournoi tendait à faire prévaloir, dans l'interprétation des œuvres de Bach, le piano sur le clavecin, ou le clavecin sur le piano. M^{me} Wanda Landowska, à qui l'on doit la renaissance du clavecin et, au gré d'un art vraiment admirable, la résurrection de maîtres anciens de la musique, a conquis à la cause du clavecin le jury et l'auditoire en exécutant d'une manière parfaite le *Caprice sur le départ d'un frère* et la *Fantaisie chromatique*.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement vient d'acquérir à l'Exposition de Charleroi un tableau de M^{lle} Cécile Douard, *le Terril*.

Un comité a pris l'initiative d'une manifestation de sympathie en l'honneur de notre collaborateur M. Jules Destrée, aux efforts persévérants de qui sont dus la magnifique Exposition des Arts anciens du Hainaut, la belle ordonnance du Salon d'art moderne de Charleroi, le succès des conférences et auditions du Palais des Beaux-Arts, etc. Le montant des souscriptions (celles-ci sont reçues par M. Auguste Biernaux, avocat, à Jumet) sera consacré à l'achat d'une œuvre d'art et à la frappe d'une médaille, dont l'exécution a été confiée au statuaire A. Bonnetain. La manifestation est fixée au 1^{er} novembre.

Le premier Grand Prix de Rome (concours musical) a été décerné à l'unanimité à M. Léopold Samuel, de Bruxelles, élève de M. Tinel. Le lauréat, qui a vingt-huit ans, est le fils de M. Edouard Samuel, professeur d'harmonie pratique au Conservatoire et compositeur apprécié.

Le premier Second Prix a été attribué à M. Alfred Mahy, de Bruxelles, élève de M. Tinel également, et chef de musique au régiment des carabiniers. Le deuxième Second Prix est échu à M. Van Hoof, d'Anvers, élève de M. Jan Blockx. Des rappels de mention honorable sont décernés à MM. Sarly, de Tirlemont, et Brusselman, de Bruxelles.

Le jury était composé de MM. Tinel, directeur du Conservatoire de Bruxelles, président ; Emile Mathieu, directeur du Conservatoire de Gand ; Sylvain Dupuis, directeur du Conservatoire de Liège ; Du Bois, directeur de l'École de musique de Louvain ; Mesdagh, directeur de l'École de musique de Bruges ; Vanden Eeden, directeur du Conservatoire de Mons, et Martin Lunssens, directeur de l'École de musique de Courtrai.

La Commission provinciale d'encouragement des Beaux-Arts dans le Brabant va, dit la *Chronique*, mettre à l'étude l'organisation des concours que le conseil provincial a décidé d'instituer sur la proposition de M. Marius Renard. Le concours sera réservé chaque année alternativement, à la peinture, à la sculpture, à l'architecture, à la gravure et aux arts appliqués.

Une somme de deux mille francs sera attribuée chaque année à ce concours, indépendamment des quatre mille francs que la commission est chargée de répartir en encouragements aux artistes et artisans d'art. Ce sont là d'excellentes initiatives et il y a lieu de féliciter le conseil provincial du Brabant pour ses louables interventions en faveur des Beaux-Arts.

L'Académie royale flamande vient de célébrer à Gand le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Des fêtes auxquelles assistait le ministre des Sciences et des Arts ont eu lieu à cette occasion. Les Académies de Hollande, de Prusse, de Belgique, l'Université libre de Bruxelles, les Universités de Groningue et de Hambourg, etc. s'étaient fait représenter à la cérémonie.

Une nouvelle revue mensuelle littéraire et critique, *Cave canem*, paraît aujourd'hui à Bruxelles sous la direction de MM. A. Bailly et L.-M. Thylienne. Bureaux : 1, rue Jenatzy.

Incessamment paraîtra à Bruxelles le premier numéro d'une gazette hebdomadaire fantaisiste, abondamment et artistiquement illustrée. *Le Passant*, c'est le titre de notre nouveau confrère, commentera toutes les semaines avec bonne humeur l'actualité belge sous une série de rubriques très variées : *La Semaine*, *Le Calendrier*, *Rue de la Loi*, *Au Pays des Mentons Bleus*, *Les 4 x Arts*, *Robins et Chats-Fourrés*, *Éscholiers et Magisters*, *Le Coin du Muscle*, etc.

Chaque numéro contiendra, en outre, une œuvre — poème, conte ou fantaisie humoristique — d'écrivains tels que : Emile Verhaeren, Louis Delattre, Max Elskamp, Horace Van Offel, Isi Collin, Grégoire Le Roy, Maurice des Ombiaux, Laurent Tailhade, Jehan Rictus, etc., et des dessins en noir et en couleurs signés A. Blandin, A. Donnay, G. Lemmen, Navez, A. Oleffe, Paerels, Swyncop, C. Van Offel, Wagemans, etc.

Abonnement 7 fr. 50. Rédaction et administration, 40 Galerie du Commerce, Bruxelles.

Profitant du séjour de Saint-Saëns à Bruxelles, la direction du théâtre de la Monnaie s'est assuré le droit de représenter au printemps prochain *Hélène*, l'œuvre lyrique dont le maître français a écrit le poème et la musique.

Ce soir, réouverture du théâtre du Parc. Au programme : *Tartufe*, avec M. Le Bargy, et *le Respect de l'amour* de Lionel Laroze.

Rappelons les deux représentations que donnera demain et après-demain, au même théâtre, la troupe du Neues Schauspielhaus de Berlin. Le premier spectacle se composera, nous l'avons dit, du *Leibgardist* de F. Molnar ; le second, de la comédie de R. Auerheimer *der Grosse Leidenschaft*.

La troupe régulière du théâtre du Parc débutera en matinée jeudi prochain, en soirée le lendemain. La matinée sera consacrée à Emile Augier. Vendredi, reprise du *Vieux Marcheur* d'H. Lavedan.

De Paris :

Les représentations d'œuvres inédites, données l'an dernier, le samedi en matinée, au Théâtre de l'Odéon, ont révélé au public plusieurs ouvrages de haute valeur, parmi lesquels les *Affranchis* de M^{lle} Lenéru, qui remporta un succès éclatant. Développant son programme d'avant-garde, M. Antoine — en qui survit l'initiateur du Théâtre Libre dont l'action fut décisive — donnera cet hiver deux représentations (dont l'une en soirée, le lundi) de chacune des pièces inédites inscrites au programme de la saison. Il débutera les samedi 28 et lundi 30 octobre par *la Revanche*, pièce en 4 actes de MM. A. Karcher et R. Jeanne. Suivront, de mois en mois : *Aux Jardins de Murcie*, de J. Felin y Codina

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

(traduction) ; *les Frères Lambertier*, pièce en 3 actes de MM. Ch. Hell et A. Villeroy ; *Près de lui*, pièce en 3 actes de M. D. Amiel ; *la Mort de Sparte*, pièce en 5 actes de M. J. Schlumberger ; *la Sentence*, pièce en 2 actes de M. Barot-Forlière ; *l'Épée*, pièce en 3 actes de M. G. de Passille ; *l'Heure passe*, pièce en 4 actes de M. M. Berger ; *les Auvergnats*, pièce en 5 actes de M. H. Pradalès.

Il y aura, en outre, tous les jeudis, des matinées classiques (deux séries) et modernes (une série) formant un total de vingt-quatre spectacles différents que précéderont des conférences de MM. Antoine, Nozière, Edmond Rostand, Léo Claretie, Laurent Tailhade, Jean Aicard, Georges Lecomte, Léon Blum, Henry Roujon, Georges Laguerre, Jacques Normand, L. Lacour, J. Ernest-Charles, Mme Séverine, etc.

Tout ceci sans préjudice aux spectacles du soir, pour lesquels M. Antoine a fait choix de vingt-six œuvres nouvelles en 3 actes ou davantage, et d'un certain nombre de pièces en un ou deux actes.

On ne chômera pas cet hiver à l'Odéon.

L'Opéra-Comique annonce pour le courant de novembre la première représentation de *Bérénice*, la tragédie lyrique de M. Albert Magnard, dont les principaux rôles seront interprétés par M^{mes} Mérenlié et Brohly, MM. Swolfs et Vieuille. C'est, ajoutait-on, le début de M. Magnard au théâtre. Information inexacte : le compositeur fit représenter il y a une quinzaine d'années au théâtre de la Monnaie une *Yolande* qui fut, on s'en souvient, admirablement chantée par Henri Seguin et par M^{me} Chrétien. Une sympathique curiosité environne la première de *Bérénice*, dont M. Magnard a écrit le texte et la musique.

La deuxième nouveauté sera *la Lépreuse* de M. Sylvio Lazzari, poème d'Henry Bataille, qui sera chantée par M^{mes} Marguerite Carré et Marie Delna et par M. Léon Beyle.

Viendront ensuite dans un ordre non encore déterminé : *La Sorcière* (Camille Erlanger), *Céleste* (Trépard), *les Quatre Journées* (Alfred Bruneau), *la Chute de la maison Usher* et *le Diable dans le beffroi* (Claude Debussy), *la Tisseuse d'orties* (Gustave Doret), *le Roi Dagobert* (Messager), *le Carillonneur* (Xavier Leroux), *Il était une bergère* (Marcel Lattès), *le Puits* (Marsick), etc.

On inaugurera aujourd'hui, dimanche, à Domodossola (Italie), un monument érigé par un comité franco-italien à la mémoire de l'aviateur Chavez, qui, l'an dernier, périt dans cette ville au moment où il venait d'accomplir en aéroplane la traversée des Alpes. Le monument est l'œuvre du sculpteur Maurice Bouval.

M. Félix Weingartner vient de terminer un opéra dont il a écrit lui-même le livret. Cet ouvrage, qui n'a qu'un acte, est intitulé *Cain et Abel*.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOU

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8° illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'es-sayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

NOS ÉLÉGANCES

ET

LA MODE MASCULINE

Revue mensuelle illustrée.

Chroniques de MM. MARCEL BOULENGER, ALBERT FLAMENT, MARCEL DROUET, PIERRE DE TRÉVIÈRES, MARCEL BOULESTIN, GEORGES PIERREDON, LOUIS THOMAS, etc.; dessins de PIERRE BRISSAUD, CIOL KOWSKI, NICOD, GEOFFROY, etc.

« Nous avons la prétention d'offrir aux personnes de goût de France et de l'étranger un recueil de renseignements et de conseils qui ne seront inutiles à personne, même aux plus avertis. C'est même ce qui nous obligera parfois à prendre un ton de moquerie que l'on ne trouve point dans les publications illustrées, sous prétexte qu'elles s'adressent au *grand public* et que, par conséquent elles doivent ménager tout le monde. Nous ne ménagerons personne, car nous nous adressons seulement à cette élite qui sait le prix d'une raillerie et ne s'indigne point lorsqu'on souligne un ridicule ou un travers de l'esprit. »

A Paris : 5, avenue de Messine (VIII^e).

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne (G. JEAN-AUBRY). — Les Artistes et leur vie privée (OCTAVE MAUS). — Les deux versions de « La Ville » et de « Tête d'Or » (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Salon des Arts anciens du Hainaut. — Chronique théâtrale : *M. Lebargy dans « Tartufe »* (GEORGES RENCY). — Chronique judiciaire des Arts : *les deux Réjane*; *M. Abel Hermant et « le Matin »* (O. M.). — Memento musical. — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE

III^e Article (1).

S'il y a quelque chose de pénible à considérer les redites perpétuelles de certains, la vue d'un Salon réserve encore, quand il s'agit du Salon d'Automne, soit l'élargissement inattendu ou longtemps souhaité d'un esprit de peintre, soit l'apparition d'un artiste dont on ignorait tout la veille.

Il est pitoyable en vérité de constater une fois de plus comment MM. Moret, Loiseau ou Maufra s'éternisent à ronger les os de l'impressionnisme sans y trouver le « suc médullaire ». Chaque année on les retrouve sans plus de plaisir et avec un peu plus d'irritation ou bien un peu plus d'indifférence. Encore M. Maufra eut-il parfois dans ses aquarelles un soupçon de libre allure, mais ce soupçon se dissipe et il ne reste dans sa peinture qu'une matière crayeuse, sèche et acide tandis que le dessin devient de plus en plus cassant et insensible. On s'irrite, devant de telles toiles, à

(1) Voir nos deux derniers numéros.

voir comment de tels peintres s'emploient — avec sincérité et bonne foi, je veux le croire — à nous dénaturer les vertus d'un Pissarro, d'un Claude Monet ou d'un Sisley.

Au moins M. d'Espagnat, s'il est vrai qu'il se ressent de Renoir et que sa matière quelquefois semble laineuse et plus proche de la tapisserie que de la peinture, M. d'Espagnat garde dans son dessin un esprit qui lui est propre, ses compositions sont adroites, et tout s'y équilibre selon une harmonie personnelle qui est souvent charmante : de tous les peintres qui sont venus après l'impressionnisme et que l'on y peut directement rattacher, il est assurément le plus personnel ou plutôt le seul peut-être qui ait une réelle personnalité.

Deux peintres parmi les plus exquis de ce temps nous ont réservé des surprises cette fois, à des titres divers : l'un, Vuillard, en n'exposant pas de peintures mais une série de lithographies en couleurs qui nous en consolent un peu; l'autre, K.-X. Roussel, en nous donnant de sa manière un aspect moins séduisant.

Ce sont là, vraiment, avec Bonnard un trio charmant et délicat dont on ne se peut lasser. Je ne me laisserai point aller à leur endroit à un parallèle à la manière des anciennes dissertations; les raisons pourquoi on les goûte, bien qu'étant du même ordre, ont de l'une à l'autre d'assez délicates nuances pour qu'on se plaise à se les découvrir à soi-même. Ce n'est plus là de la critique d'art, à vrai dire, autant que de la méditation : on en sait gré à de tels peintres.

Roussel est notre seul peintre de bucoliques; il rajeunit par la délicieuse ardeur de son goût à vivre des scènes qui manquent à tomber, entre les mains de moins délicats, dans des redites académiques. Pour ma

part je ne cacherai point que s'il en est, dans ce temps-ci, de plus grands que j'aime davantage, il n'en est pas que j'ai plus de plaisir à aimer. Pourtant il m'a semblé que cette fois Roussel donnait dans une tonalité vineuse qui n'est point sans aigreur et qui nous fait regretter les charmants accords d'hier. Mais il en est de celui-ci comme de Bonnard : ils ont l'un et l'autre l'art de manier avec agrément des tons qui seraient pour d'autres des prétextes à sécheresse ou à maladresse. Et l'assurance qu'ils y mettent n'en est que plus appréciable tant elle sait conserver toujours l'apparence de la spontanéité. On goûte dans les œuvres de K.-X. Roussel des satisfactions analogues à celles qu'inspirent en nos sensibilités certains poèmes de Régnier, ou certaines musiques d'Albert Roussel : le peintre et le musicien n'ont point de commun que l'homonymie, leur parenté est singulière; n'étant que dans l'ordre de l'esprit elle n'en est que plus étroite; mais je n'ai point ici loisir d'y insister.

Francis Jourdain a fait depuis quelques années un effort considérable et c'est un plaisir de considérer à quel point il a su élargir ses vues et échapper à une minutie et à une atonie qui gâtèrent souvent des tons charmants et une tendresse qui n'est point mièvre. La toile intitulée *Des arbres* est particulièrement aimable : mais je consentirais volontiers à ce qu'on lui préférât *les Baigneuses*, qui ne le sont pas moins.

Laprade, qui fut si souvent délicat, s'obstine dans une pâte où il semble mêler de l'encre à sa peinture; il a pourtant en lui une extrême sensibilité de vision et tel morceau le révèle : l'ensemble n'en donne pas l'agrément et nous déçoit. Il en est de même, dans une autre gamme, pour Camoin, toujours sonore, toujours vibrant, mais dont l'instrument parfois grince, comme si le violoniste avait trop peu repris ses exercices, ou comme si, négligent, il ne se souciait point assez du diapason. J'ai l'occasion de voir assez souvent d'anciens Camoin, plus jeunes et plus frais que ceux-ci, et qui en accroissent le regret. Manguin s'est repris quelque peu : la *Femme en jaune dans le jardin* est une des meilleures œuvres de ce Salon et l'une des meilleures du peintre : les influences de Renoir et de Cézanne qui se combattaient ou s'amalgamaient dans ses œuvres précédentes ont trouvé leur commune mesure et Manguin y a trouvé la sienne. C'est un peintre sans lyrisme et parfois brutal, mais c'est un artiste qui s'efforce et qui avait pris de lui-même une voie singulièrement dangereuse tant on l'y sentait obsédé par d'imposantes maîtrises.

L'ascétisme blafard de Flandrin peut séduire certains; la singularité de ses éclairages et la sonorité sourde de ses toiles arrêtent le regard, ils ne l'attachent point : pour ma part, je trouve cet *Été* funèbre et cette décoration de salle à manger n'est point de

celles qui peuvent, à mon sens, donner de la vie une idée particulièrement savoureuse.

M^{me} Marval, tout à l'encontre, se plaît à des accords de tons qui touchent presque à la sucrerie : reconnaissons pourtant qu'elle les côtoie seulement, et sa *Fantaisie sur Sylvie* n'eût point déplu à Gérard de Nerval, tant il s'y mêle d'ingénuité et de pénétration un peu perverse. Je n'ai pas bien saisi encore pourquoi donner à ces visages d'enfants des apparences batraciennes. Mais il s'y faut résigner; il y a longtemps que M^{me} Marval nous y convie. Il faut vraiment beaucoup de grâce pour rendre tout cela supportable; M^{me} Marval a beaucoup de grâce, ne lui en souhaitons pas plus.

Il est à ce Salon plusieurs femmes-peintres. Ce ne sont pas les pires, quoique les pires soient en grand nombre parmi les femmes qui en ce temps se livrent à l'art. Que ne s'en délivrent-elles? Elles ne sont pas une juste pour vingt méchantes, selon la proportion évangélique. Pourtant quand on a le plaisir d'en rencontrer une comme M^{lle} Charmy, on se reprend à l'indulgence. La personnalité de M^{lle} Charmy se ressent de Cézanne, de Matisse et même de Friesz, mais il y a au milieu de ces influences une vertu qui lui est propre et qui fait qu'on peut considérer ses toiles sans songer seulement à d'autres peintres. Tel *Paysage* (n° 280) de cette artiste est d'une verve et d'une fraîcheur audacieuse qui fleurent bon la jeunesse d'esprit, la santé et l'amour de vivre.

Georges Desvallières s'éclaircit avec bonheur; souvent l'on regrettait sa funèbre vision qui, parfois, gardait une grandeur émouvante, comme dans ce *Christ* exposé aux Indépendants il y a quelques années. Son *Projet de décoration pour une bibliothèque* compte parmi ses meilleures expressions, et c'est là une œuvre de décorateur tout à la fois et de peintre, ce qui est plus rare qu'on ne pense. Que dire de Vallotton, qui joint de plus en plus à un dessin rondouillard des tons de baudruche galvanisée?

Que dire de Vlaminck, qui assourdit de plus en plus sa vision qui devient vulgaire et nous fait regretter les pétarades et les « gueulades » d'il y a quelques années, dans lesquelles le Flamand solide atteignait au charme, presque sans le vouloir?

Vallat n'est pas de ces peintres que l'on peut négliger tant il possède de qualités, mais au lieu de s'éloigner d'une matière cotonneuse qui fut toujours son défaut, on le voit s'y installer excessivement.

Passons sur le japonisme sans accent d'Alcide Le Beau, sur les petites choses aimables de Bärwolf, sur ce Roussel acide et mineur qu'est Paviot, sur les esquisses sans ennui de Synave. *L'Age d'or* de Désiré mérite qu'on s'y arrête, et le *Calme* de Diriks en son énormité polaire n'est pas dénué de grâce: il faut même reconnaître avec plaisir chez ce peintre d'une

génération antérieure aux jeunes un effort perpétuel bien attachant.

Le grand panneau de Charles Guérin *Fleurs, femmes et fruits* est du meilleur Guérin ; c'est dire qu'il s'y mêle à d'aimables arrangements une vulgarité qui veut se vaincre et qui n'y réussit pas toujours. Il faut noter encore les envois de Giriend, dont la naïveté avertie s'exprime avec vigueur dans des compositions compliquées qui ne sont point sans agrément, témoin cette *Porte fonte Branda* ; des fleurs de Challié, un peintre dont je ne me souviens pas d'avoir jamais vu quoi que ce soit et qu'il convient de remarquer ; les cinq toiles d'Ottmann, qui accentuent les espérances qu'on peut fonder sur ce peintre et les satisfactions qu'il peut déjà donner. Notons encore le parti-pris décoratif amusant d'André Jolly, l'art avisé et barbare de Zak, dont la *Judith* est curieuse et dont les portraits, en rappelant Holbein et Durer, sont pourtant de ce temps-ci ; la *Danseuse* de Dreyfus-Gonzalès ; les *Négresses* de Steinlen. N'insistons pas sur la salle d'Iturino. Une ou deux toiles auraient suffi ; vingt-huit, c'est trop et n'enseigne rien de plus.

Il faut pourtant parler d'Henri Matisse parce qu'en dépit du plaisir singulier que prend ce peintre à décevoir ceux qui goûtent le plus ses qualités, il n'est pas de ceux qu'on puisse passer sous silence. En face de ces esquisses informes, de cet art si sommaire qu'on se demande si c'est de l'art, on détourne la tête ; et l'ayant détournée, on s'aperçoit que ce diable d'homme a une palette sans égale, que nul ne possède cette audace et cette fraîcheur, que ce peintre du Nord a dans sa couleur un degré de charme étonnant. Mais tout de même, Henri Matisse, où sont les natures-mortes d'antan, les Plages rouges et les Fenêtres ? Quand nous redonnerez-vous des raisons de confondre vos adversaires et ne leur donnerez-vous plus des armes contre nous ?

J'aime trop Friesz pour lui cacher que je regrette le temps où il était coloriste : assurément nous l'avons assez suivi pour mesurer sa conscience et avec quelle inquiétude parfois désespérée il s'efforce à retrouver le sens de la belle composition ; mais pourquoi ces harmonies lie-de-vin qui nous privent d'une joie que nous goûtions ensemble ?

J'achèverai sur le nom d'Alfred Lombard l'esquisse critique de ce Salon. C'est la première toile qu'il m'est donné de voir de ce peintre : on me dit qu'il est jeune et qu'il s'est longtemps essayé au genre périlleux de la critique d'art ; ce qu'on me dit m'importe peu. Sa toile *la Fenêtre ouverte* est un morceau superbe : c'est la seule découverte de ce Salon, mais elle suffirait à en justifier la visite. Voici un peintre qui ne se contente pas d'une esquisse, qui unit à un dessin ferme une matière solide et souple. Tout dans cette composition : la femme nue, la femme vêtue et vue de dos, la lumière

qui se répand au dehors et qu'on perçoit à travers le rideau soulevé, tout y dit l'audace et l'assurance. Saluons ici un peintre et l'espérance d'un grand peintre.

Des cubistes je ne dirai rien. On en a trop parlé pour en dire du mal ; je ne les saisis pas pour en dire du bien.

G. JEAN-AUBRY

Les Artistes et leur vie privée.

Un écrivain a-t-il le droit, dans un roman, dans une pièce de théâtre, de s'emparer d'une personnalité illustre, de fouiller sa vie privée, de révéler au public les incidents qui en marquèrent le cours ? Peut-il exploiter ses joies, ses douleurs, forcer le secret de ses sentiments, crocheter l'intimité de son cœur ? Il semble que le respect élémentaire des convenances s'y oppose énergiquement. Il semble aussi que le droit est, en cela, d'accord avec la déférence due à tout homme, à toute femme, quelle que soit sa notoriété ou son obscurité.

Chacun de nous peut défendre qu'il soit fait usage de son nom dans un livre, dans une œuvre dramatique. Alphonse Daudet ne fut-il pas contraint de modifier le nom de son populaire héros, qu'il avait baptisé Barbarin de Tarascon ? — Il existait à Tarascon un Barbarin ! — Et combien d'autres réclamations du même genre, toujours accueillies et sanctionnées par les tribunaux.

Il nous est loisible aussi d'interdire qu'on se serve de nos traits, qu'on affiche publiquement notre effigie. Un peintre ne peut exposer un portrait sans l'assentiment du modèle. Notre entité physique nous appartient comme nos écrits, comme notre patrimoine, comme le produit du travail de nos mains et de notre cerveau. A défaut d'une disposition législative spéciale, la tradition a établi ce droit et la jurisprudence l'a reconnu. Le méconnaître, c'est froisser la conscience humaine, c'est attenter au sentiment incompressible de la dignité individuelle.

Aussi n'est-ce pas sans surprise, — une surprise mêlée d'irritation chez tous ceux qui gardent le culte de George Sand, — qu'on apprit, dernièrement, le sujet d'une pièce nouvelle dont les journaux relataient l'élaboration. Ce sujet n'est autre que le récit des amours de George Sand et d'Alfred de Musset, et la pièce groupe quelques-unes des personnalités qui furent mêlées à cette histoire pathétique : Pagello, Sainte-Beuve, Gustave Planche, Liszt.

Le souvenir encore si vivant de la célèbre romancière et la piété que mérite sa mémoire protestent contre cette intrusion dans la vie privée d'une femme de lettres respectée. L'interdiction souhaitée, attendue, s'est produite lorsque furent annoncées officiellement les représentations de *l'Enfant du siècle*, — c'est le titre de la pièce. Elle fut signifiée par M^{me} Aurore Lauth-Sand, petite-fille de l'écrivain, qui, en défendant la mémoire de sa grand'mère, protège contre des tentatives analogues tous ceux que leur talent a rendus célèbres.

L'auteur objectera la notoriété de George Sand, qui est entrée dans l'histoire. Il plaidera que la publication de sa correspondance a dévoilé un épisode que nul désormais n'ignore. Faibles arguments. La notoriété d'un artiste permet qu'on s'occupe de sa vie publique mais n'autorise point les révélations qui peuvent ternir l'éclat de sa renommée et froisser de justes susceptibilités. Les lettres de George Sand constituent une part, et non la

moindre de sa production d'écrivain. Elles attestent ses dons d'imagination, sa sensibilité, sa culture et la pureté de son style. Elles ajoutent à sa gloire littéraire. Le public averti auquel s'adresse une publication de ce genre ne peut être confondu avec la foule qui se rend au théâtre pour suivre une intrigue, pour assister au développement d'une anecdote sentimentale. Dans ses lettres, d'ailleurs, George Sand s'est montrée telle qu'elle était. Qu'a fait d'elle l'auteur de la pièce? Et quoi de plus choquant pour ceux qui l'aiment que la vue d'une actrice s'efforçant de lui ressembler, d'imiter sa démarche et ses gestes, comme dans les revues de fin d'année où défilent les héros de l'actualité?

Il est à espérer que la justice rappellera au respect des morts les dramaturges qui les exhument pour exciter la curiosité publique. Rembrandt, Beethoven, Chopin ont été, ces derniers temps, accommodés en personnages dramatiques. Si l'on n'y met pas le holà, nous verrons demain porter à la scène les amours de M^{me} de Staël, la liaison de Flaubert avec Louise Colet, l'amitié orageuse de Verlaine et d'Arthur Rimbaud; et celles qui furent pour Lamartine Elvire, pour Fromentin Madeleine, pour Mérimée l'Inconnue, pourquoi ne pas les incarner sous leurs noms véridiques, aujourd'hui dévoilés?

Cette piètre littérature dramatique — actuelle ou à venir — repoussons-la. Elle n'a rien à démêler avec l'art. Si le procès qu'intente M^{me} Lauth-Sand contribue à nous en débarrasser, celle-ci aura mérité nos félicitations et notre reconnaissance.

OCTAVE MAUS

Les deux versions de « La Ville » et de « Tête d'Or ».

Le *Mercury de France* vient de publier du théâtre complet de M. Paul Claudel : *Tête d'Or* et *la Ville* (1) dans leurs deux versions. Sauf ceux qui avaient le bonheur de posséder les tirages rarissimes de la *Librairie de l'Art indépendant*, personne n'en connaissait le premier texte. Le second est celui que l'on a lu dans le recueil appelé *l'Arbre*.

M. Paul Claudel est un grand poète et, comme tous les grands poètes, forcément un merveilleux et sûr écrivain. Les questions de grammaire, d'orthographe même et, d'une façon générale, les questions formelles le préoccupent extrêmement. Elles sont intimement liées pour lui au fait primordial de l'inspiration. J'entends que tout en se laissant aller à l'enthousiasme créateur, il garde, styliste, le contrôle continu, inconsciemment, de sa langue. Le phénomène est visible — et d'une indiscutable évidence, en quelque passage qu'on aborde de son œuvre. La fougue, la violence, l'espèce de colère sacrée qui précipite le débit des discours de ses personnages sembleraient appeler un désordre verbal correspondant. Loin de là, leur diction est d'une netteté incomparable : c'est que leur langage est aussi ferme et fixe que leur passion semble mobile.

Cependant, comme il n'est rien ici-bas de définitif, le rapport qui existe chez M. Claudel entre la forme et la pensée, pour étroit qu'il soit, n'est pas insusceptible d'un resserrement plus intime.

Prenons, par exemple, *Tête d'Or*. La première version nous

satisfait pleinement. Le génie est déjà là présent, incontestable, souverain. Pourtant M. Paul Claudel n'était pas tout à fait content. Les images sont restées pareilles, les modifications n'ont porté que sur la façon de les présenter, sur leur enchevêtrement, leurs dépendances réciproques et aussi l'importance relative que leur donne ou leur retire une différence de rythmes. Ici la musique (j'entends la musique spéciale à Claudel, mâle, toute d'éloquence, sans jeux de timbres mais articulée sur des coupes), joue un rôle important.

Ces remarques sont faites d'une façon infiniment plus détaillée et plus pénétrante par le très subtil critique M. Jacques Rivière dans le dernier numéro de la *Nouvelle Revue française*. On y trouvera en quatre pages (478-481) une analyse vraiment étonnante de ce travail. Je la cite d'autant plus volontiers que je me sépare de M. Rivière dans sa conclusion, conclusion que la phrase du début déjà résume :

« A qui peut-être prétend encore — mais c'est une sottise qui s'en va — que la poésie est chose d'improvisation et, comme on dit, d'inspiration, il faut montrer ces deux livres. »

L'erreur porte sur la différence qu'il y a, en effet, entre « inspiration » et « improvisation ». L'inspiration est la même pour les deux versions de *Tête d'Or* et de *la Ville*. Mais la première version est improvisée, la seconde est retouchée : et les différences ne sont, malgré leur énorme importance, que de pure forme ; même dans *la Ville*, où elles portent sur la composition même des caractères et la ligne des épisodes. Je vais plus loin, je prétends que, si ce n'était pas Paul Claudel, les retouches précisément mordraient sur la belle matière vivante de la première version. Les ouvrages refaits (à moins que ce ne soit presque aussitôt ou par quelqu'un qui reste, malgré les soucis de purisme, en état de ferveur) ne valent jamais leurs originaux. Il n'y a que le génie qui puisse se revoir sans s'affaiblir. Le mouvement, l'ordre organique et secret sont le fait de l'inspiration et le plus grand compliment qu'on puisse faire à Paul Claudel c'est qu'il a pu, dans son travail, les respecter intégralement. Un homme de simple talent n'aurait pu le faire. Pour des perfectionnements tout extérieurs, pour l'instauration d'un ordre géométrique, il aurait tué la vie de son drame.

Qu'on m'entende bien, je ne nie pas le plaisir très élevé qu'on éprouve à cette seconde version de *Tête d'Or* : les images en sont mieux présentées, on les approfondit comme pour nous en éviter la peine, la langue est plus sûre et plus ferme, ce qui était obscur à force de concentration se développe, ce qui était trop long se contracte. Bref la Muse fait un pas, très noblement, vers notre paresse, et se conforme à un idéal que nous gardons tout de même, tenacement, de notre vieille éducation classique. Et tout cela n'est pas sans intérêt, ni même sans beauté. Mais qu'on ne s'y trompe pas : l'essentiel n'a pas bougé, la substance du drame n'a pas été altérée d'une demi-ligne : les images restent de la même nature, nées de l'observation des mêmes analogies, avec ce caractère fulgurant, souverain, qui semble le fond même du génie de Claudel, et qui l'apparente si curieusement à Shakespeare. Et c'est cela qui est non l'improvisation mais l'inspiration, et sans quoi rien ne serait possible.

Au point de vue du sujet, *Tête d'Or* n'a point changé. C'est qu'il n'y a aucune idée dans *Tête d'Or*. C'est un poème lyrique à la gloire de l'action, de la force et de la jeunesse. Dans la châteté de la guerre, un homme purifie toutes ses violences. Il n'y avait rien à ajouter à ce rêve d'adolescent, pas plus qu'on ajou-

(1) PAUL CLAUDEL. — Théâtre. Première série I : *Tête d'Or*; II, *La Ville* (première et seconde versions). Paris, *Mercury de France*.

terait quelque chose aux *Illuminations* de Rimbaud. Mais, pour *la Ville*, c'est autre chose : les idées se modifient, les personnages chargés de les exprimer, eux aussi, et dans le rapport nécessaire. Dramatiquement, la pièce y gagne en concentration et acquiert un sens beaucoup plus net que peut-être, mais indubitable.

On verra, par exemple, comment dans la seconde version le poète diminue le nombre des protagonistes de l'anarchie. A une foule confuse et quasi anonyme, il substitue quelques personnages, mais qui suffisent à évoquer l'illusion du désordre. C'est une idée admirable d'avoir fait de Cœuvre l'évêque intervenant à la fin. Voilà donc confiée à un même personnage une double émotion, un double sens. Au lieu d'un *deus ex machina* nous voyons intervenir un homme, et que nous connaissons. Quelle autorité mystérieuse et profonde n'a-t-il point d'avoir été l'époux de Lala et le père d'Ivors, le prince ! Ainsi, l'action se referme sur elle-même par lui.

Et Thalie, la femme, la séductrice, une gitane, une bulle d'air, comme il était tentant de la garder : elle, et son intervention soudaine comme l'arc-en-ciel, et sa danse, et ses ravissantes et spécieuses paroles ! Mais comme il était plus profond de la remplacer par Lala : plus calme, plus consciente de son rôle humain, plus soumise, plus *elle-même* que Thalie !

Si les foules se sont dissoutes, confiant à quelques porte-paroles le soin d'exprimer leurs idées, ceux-ci sont devenus plus forts. Lambert de Besme se voit bien mieux et Isidore de Besme est une synthèse plus nette de l'ingénieur. Et ainsi de suite.

Mais, je le répète, si, objectivement, la seconde *Ville* est plus parfaite que la première, si son sens lyrique, sa volonté politique sont plus aisément contenus dans le champ de notre vision intellectuelle, bref si elle constitue une pièce plus classique, encore une fois ne nous trompons pas sur la portée de ce perfectionnement. J'entends bien qu'ont disparu toutes les scories de l'improvisation, mais la ferveur de l'inspiration est toute pareille. Et Paul Claudel ne doit qu'à la chance de son génie de ne point l'avoir compromise en y voulant porter la main du talent.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

Le concert de musique wallonne moderne a obtenu un succès plus marqué encore que les concerts de musique ancienne. Au programme figuraient les œuvres de MM. Biarent, Delune, Dupuis, Jongen. Lekeu, Raway, Stiénon du Pré, Vreuls, Th. Ysaye et Van den Eeden, ce dernier en raison de sa longue direction du Conservatoire de Mons. Comme interprètes : M. et M^{me} Delune, M^{lles} Lucas, Pitsch et Schellinx, MM. Bracony, Dufranne, Perrachio et Pitsch. Nous ne pouvons donner ici de ce concert un compte rendu détaillé, mais nous voulons noter l'admirable impression de la sonate de Lekeu. Dans la grande salle Roger de la Pasture, le soleil déclinant accrochait de furtives lueurs aux ors des cadres et aux dinanderies, l'obscurité planait sur la foule silencieuse et attentive ; sur l'estrade, la gracieuse silhouette de M^{lle} Schellinx apparaissait vaguement, faisant chanter passionnément sur son violon la poignante musique. Ce fut fort émouvant.

Jeudi prochain, M. Jules Destrée clôturera la série des conférences par une causerie qu'il a intitulée : *Résumés et conclusions*.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

M. Labargy dans « Tartufe. »

Il fallait que M. Labargy y vînt comme les autres : le rôle de Tartufe attire invinciblement tous les grands acteurs, les acteurs de haut style. Tous veulent s'y essayer, et combien peu y réussissent ! On a gardé toutefois avec plaisir le souvenir de l'interprétation qu'en donnait le grand Coquelin. Il faisait de Tartufe un cavalier plutôt qu'un cagot. Paul Mounet jouait le rôle avec brutalité. De Féraudy avec beaucoup de finesse et de roublardise. Huguenet, que nous avons vu il y a deux ans au Cercle Artistique sous l'habit étriqué du bon monsieur Tartufe, s'efforçait de mettre surtout en valeur ce que le rôle comporte de fausse bonhomie et d'apparente rondeur. En somme, chacun comprend et interprète ce rôle difficile et complexe d'après son propre tempérament. Il était donc naturel que M. Labargy, qui est avant tout un amoureux, au théâtre tout au moins, songeât principalement à exprimer la lubricité du parasite papelard et à faire un sort aux scènes qui le montrent aux pieds d'Elmire. Si tel fut son dessein, on ne peut dire qu'il ne l'ait pas réalisé. Jamais le désir du mâle, mais le désir purement physique, le désir bestial et visqueux, n'a été mimé avec plus de réalisme que ne l'a fait M. Labargy dimanche dernier, sur la scène du Théâtre du Parc. Mais quelle singulière idée d'avoir donné à Tartufe un laideur aussi repoussant ? Pourquoi ces lèvres enflées et malsaines ? Pourquoi ce défaut de prononciation qui n'ajoutait rien au caractère du personnage ? Pourquoi cette voix enflée, redescendant sans cesse vers les notes les plus basses, les plus graves de la gamme ? Tartufe est terrible, il est infâme, il est méprisable, mais rien n'indique qu'il doit être grotesque. M. Labargy est un acteur d'un immense talent. Au début de la soirée, dans une petite pièce, le *Respect de l'amour*, il nous était apparu avec toutes ses qualités, égal à lui-même, égal aux plus grands. Mais dans le rôle de Tartufe, il faut bien en convenir, s'il a été violemment pittoresque, il ne semble pas avoir incarné le vrai héros de Molière. Son interprétation est une intéressante erreur, mais c'est une erreur. Remercions-le tout de même de nous avoir permis de réentendre une fois de plus ce chef-d'œuvre incomparable qui, vieux de deux cent cinquante années, est plus jeune que la plupart des comédies d'hier et d'avant-d'hier. Il est décidément bien regrettable que nous n'ayons pas plus souvent l'occasion, à Bruxelles, d'entendre du classique. Je ne puis m'empêcher de rappeler ici cet article du *Vœu des écrivains* qui demandait la création d'un théâtre d'application annexé à notre Conservatoire. Mais qui se soucie, en Belgique, des vœux des écrivains ?

GEORGES RENCY

Chronique judiciaire des Arts.

Les deux Réjane.

L'une est célèbre ; l'autre n'aspire qu'à le devenir. Mais ont-elles toutes deux le droit de s'appeler Réjane ? Et n'est-ce pas la plus obscure qui, dans le conflit qui les divise, semble devoir l'emporter puisqu'elle tient légalement de sa naissance un nom que la plus illustre ne doit qu'à l'illusoire état-civil des coulisses ?

M^{me} Gabrielle Réjane ne tolère pas que M^{me} Réjane-Belly chante sous ce nom *la Reine de Golconde* aux Folies-Dramatiques, et ce qui l'irrite particulièrement, c'est que le nom de M^{me} Réjane-Belly flamboie, le soir, en caractères lumineux au fronton du théâtre. Craint-elle qu'on prenne les Folies pour le théâtre Réjane et qu'on s'y précipite dans le fallacieux espoir d'y voir *l'Oiseau bleu* ?

« Je vous défends de porter mon nom et de vous en faire une réclame », dit la grande artiste. — Je vous défends de porter le mien, riposte l'autre. Vous vous appelez Réju. Je m'appelle, moi, Réjane, et vous ne pouvez me contraindre à changer de nom parce qu'il vous a plu de vous emparer arbitrairement du mien. »

On plaide. M^{me} Réjane assigne les directeurs des Folies et leur pensionnaire en 10,000 francs de dommages-intérêts, en même temps qu'elle réclame la suppression du nom de Réjane sur les affiches et les enseignes lumineuses. M^{me} Réjane-Belly assigne à son tour les directeurs. Ceux-ci actionnent M^{me} Réjane pour les garantir contre toute condamnation éventuelle. Et cela fait un procès « très parisien. »

Si parisien, même, qu'il serait peut-être téméraire d'affirmer que M^{me} Réju le perdra. Son pseudonyme est auréolé d'une gloire trop éclatante pour n'avoir pas effacé jusqu'au souvenir de son nom. Et à Paris la consécration du succès prime la rigueur de l'état-civil.

M. Abel Hermant et « le *Matin* » .

M. Abel Hermant a quitté *le Matin*, où depuis dix mois il publiait toutes les semaines un de ces contes légers, ironiques et frondeurs dans lesquels il excelle. Il l'a quitté brusquement, mécontent de ce que la direction du journal ait, sans son assentiment, supprimé dix lignes de sa « copie ». Puis il est entré au *Journal* en qualité de critique théâtral, et son entrée en fonctions a été saluée de toutes parts avec la plus vive sympathie.

A la joie qu'il en ressentit se mêle aujourd'hui quelque amertume. Car parmi les innombrables papiers publics qui vantent son talent, sa compétence et son esprit s'est glissé dans son courrier un méchant papier timbré par lequel *le Matin* réclame à son ancien collaborateur cinquante mille francs de dommages-intérêts. Un rien !

« Attendu qu'en n'envoyant pas sa copie pour la continuation de sa série *Contras voyage* ou pour la publication de tout autre conte, M. Abel Hermant a causé au *Matin* un grave préjudice qui ne saurait être évalué à moins de 50,000 francs. »

Le chiffre est tout au moins de nature à flatter l'amour-propre de l'écrivain. Et ce qui prouve, au surplus, qu'on s'attache à sa collaboration un prix considérable, c'est qu'on s'efforce de l'arracher à la maison d'en face pour le ramener au logis :

« Mais attendu que le *Matin* ne veut en venir à cette extrémité qu'après avoir usé de tous les moyens possibles pour terminer à l'amiable le différend en cours ;

Attendu que certain de n'avoir manqué à aucun des engagements pris, le président du Conseil d'administration du *Matin* constate que M. Abel Hermant seul, sous un prétexte futile, a prétendu rompre le contrat qui le liait au *Matin* ;

Attendu qu'il désire par cette dernière tentative donner à M. Abel Hermant la possibilité de revenir sur sa détermination ;

Attendu que M. Hermant doit considérer, en sa qualité de président honoraire de la Société des Gens de Lettres qu'il serait indigne d'un homme de lettres de couvrir des grands mots de conscience littéraire, de libération de l'art et autres idées nobles autant que généreuses, la poursuite et la conquête d'un gain supérieur ;

Dans ces conditions, le président du Conseil d'administration du *Matin* fait sommation à M. Abel Hermant d'avoir à envoyer, pour la date la plus prochaine, la copie de son conte, suite de *Contras voyage*, conçu et exécuté dans le fond et dans la forme suivant l'esprit qui, pendant dix mois de collaboration et jusqu'à la malheureuse erreur du 17 août, a animé M. Abel Hermant ;

Ajoutant qu'aussitôt en possession de ce conte et de l'affirmation donnée à nouveau, de M. Abel Hermant, que sa collaboration continue comme par le passé, le président du Conseil d'administration du *Matin* est disposé à tenir pour nul et non avenu l'incident tout entier, passant sur le préjudice matériel causé au *Matin* par cette absence de collaboration durant un mois et l'interruption brusque d'une série commencée. »

La « malheureuse erreur du 17 août », c'est la coupure infligée à l'un des contes de M. Abel Hermant et qui motiva l'interruption de sa collaboration. Cette coupure est-elle justifiée par le caractère licencieux du passage supprimé ? C'est ce que soutient le *Matin*, et l'on peut s'en étonner. M. Georges Ohnet lui-même n'aurait-il pu écrire le passage qui choqua la pudeur du *Matin* :

« Leur embarras hâta le dénouement. Comme ils ne savaient que se dire, ils ne tenaient point de discours inutiles. Ils ne faisaient guère que se regarder ; mais c'était avec un plaisir si vif de part et d'autre, que la dame s'effraya, à la fin, de cette joie inconcevable qui la transportait. Elle dit, par acquit de conscience :

— Sortez, monsieur !

Cette réplique venait beaucoup trop tard, et si mal à propos qu'elle rougit de l'avoir lâchée. Il répondit simplement : « Oh ! non », du ton le plus câlin, et elle n'insista plus pour être obéie. »

Le *Gil Blas* reproduit cet extrait sans craindre les désabonnements. Les lecteurs du *Matin* seraient-ils d'une vertu trop châtouilleuse pour en tolérer l'impression ? Mais l'affaire est déferée au tribunal. Attendons son jugement. O. M.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, demain, lundi, à 8 h. 1/2, première soirée du Festival Beethoven organisé au théâtre de la Monnaie par la Société des Concerts populaires sous la direction de M. Otto Lohse.

Mercredi prochain, à 8 h. 1/2, récital de M. Norman Wilks, violoniste, à la Grande-Harmonie.

Jeudi, à 2 h., première matinée du Festival Beethoven au théâtre de la Monnaie.

M^{lle} Gabrielle Tambuyser et M. Marcel Jorez ont fixé les dates de leurs séances annuelles au vendredi 10, 24 novembre et 8 décembre 1911. Ces séances, qui auront lieu à la salle de l'Ecole Allemande, seront consacrées à l'histoire de la Sonate.

C'est le 23 novembre, à 8 h. 1/2, qu'aura lieu à la Grande Harmonie le premier des Quatre concerts classiques de musique de chambre organisés par la maison Schott. Il sera donné avec le concours de M. Fritz Kreisler.

La *Croix Verte coloniale*, Société de secours aux anciens militaires et civils coloniaux, donnera au bénéfice de l'œuvre, le lundi 11 décembre prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, un concert auquel le concours de nombreux artistes de talent assure un vif succès. On peut se procurer des cartes au local de l'œuvre, rue de l'Ecuyer 21.

On va célébrer à Budapest le centième anniversaire de la naissance de Liszt.

Un comité s'est formé, comprenant les plus hautes personnalités du monde politique, des arts, des lettres, etc., qui se propose de recueillir toutes les œuvres du grand compositeur, d'en publier une édition spéciale, dont le produit, ajouté à celui des fêtes qu'on organise, servira à élever un monument à Liszt et à ramener ses cendres dans sa patrie.

Ces fêtes seront une véritable manifestation d'art. De toutes parts, des artistes étrangers ont spontanément offert leur concours et se rendront prochainement à Budapest.

Pour célébrer le centième anniversaire de la naissance de Liszt, l'éditeur E. Eulenburg, de Leipzig, prépare une nouvelle édition des douze poèmes symphoniques du maître, qui paraîtront dans sa célèbre petite collection de partitions d'orchestre et de musique de chambre. Ils seront mis en vente au prix exceptionnel de 2 marks chacun et formeront trois volumes ornés du portrait de l'auteur.

Le même éditeur publiera en outre dans cette collection les sept quatuors à cordes de Dvorák et une œuvre nouvelle de Max Reger, *Lustspiel-Ouverture*.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la Société des aquarellistes sera inauguré au Musée moderne le 25 novembre et clos le 25 décembre. L'envoi des membres effectifs sera limité à quatre œuvres par exposant.

L'Exposition des Arts anciens du Hainaut à Charleroi sera clôturée le dimanche 4 novembre.

La ville de Charleroi vient de charger le sculpteur Paul Du Bois de composer une plaque commémorative à la mémoire de Navez. Cette plaque sera placée sur la façade de la maison natale du peintre wallon.

C'est très probablement à M. Maurice Maeterlinck que sera décerné, cette année, le prix Nobel pour la littérature. Les journaux suédois annoncent la chose comme certaine.

Le bourgmestre de Maestricht a, dit-on, interdit les représentations du *Cloître* d'Emile Verhaeren. On demande le nom et le portrait de cet extraordinaire magistrat, qui mérite de passer à la postérité.

Les jurys du concours de littérature dramatique ouvert par la Grande-Harmonie à l'occasion du centième anniversaire de sa fondation ont couronné les œuvres suivantes :

OEuvres françaises. *Les Fourberies amoureuses*, deux actes en vers par M. H. Liebrecht; *Gil Blas chez Monseigneur*, un acte en vers par le même auteur; *La Captivité de Line*, un acte en prose par M. F.-Ch. Morisseaux.

OEuvres flamandes. *Om Laura te krijgen*, comédie en un acte, par M. M. Vlicbergh; *Nachtvlinders*, drame en un acte, par M. D. Speelmans; *Plichtgebod*, vaudeville en un acte, par M. D. Claeys.

Les deuxième et troisième cahiers de la *Licorne* viennent de paraître, en un volume des plus élégants. On y trouvera un article spirituel et original de M. Edmond de Bruyn sur « La jupe divisée et l'idéal grec »; des vers d'Adrien Mithouard; une étude de critique allemand G. von Lukacs sur l'œuvre de Charles-Louis Philippe; une « Virine de l'amateur » sur P. de Querlon, par D. Boylesves. De nombreuses illustrations, un dessin de Pennell, les curieux « Jeux du cirque » de M. G. Villiers, et le « Petit livre d'images » de I. De Bosschère, si personnel, achèvent la toilette de cette publication très artistique, de nature à intéresser les lettrés et les artistes. »

Les cours pratiques d'archéologie donnés aux Musées du Cinquantenaire seront repris le jeudi 9 novembre, à 2 heures. M. Jean Capart étudiera en détail les collections d'Antiquités égyptiennes du Musée. M. Jean De Mot traitera de l'Habitation et du Mobilier chez les Grecs et les Romains, d'après les monuments et les fouilles récentes. M. Henry Rousseau envisagera la Figure humaine et la Faune dans leurs applications aux Arts décoratifs. Le Baron A. de Loë parlera de la Belgique ancienne (préhistoire, époque romaine, invasions barbares), M. Joseph Destrée des Anciennes industries d'art (histoire du mobilier civil et religieux en Belgique). Le sujet du cours de M. F. Cumont sera déterminé ultérieurement.

La revue mensuelle illustrée *Vers l'Art*, spécialement consacrée à l'architecture et aux arts décoratifs, sera désormais dirigée par M. Léon David, qui en rajeunira le texte et s'efforcera d'en faire le guide indispensable à tous les architectes. Un supplément

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

formé de planches hors texte tirées en phototypie fera connaître les travaux les plus intéressants des architectes belges et étrangers.

Direction : 12 rue Van Gaver, Bruxelles.

La Librairie nationale d'art et d'histoire (G. Van Oest et C^{ie}) annonce la publication du Mémorial de l'Exposition d'art ancien qui réunit à Bruxelles, l'an dernier, un si grand nombre de chefs-d'œuvre. L'ouvrage, qui sera accueilli avec faveur par tous les amateurs, collectionneurs et artistes, formera, sous le titre *Trésor de l'Art belge au XVII^e siècle*, deux forts volumes in-4^o contenant 170 planches hors-texte en héliogravure et en héliotypie. Le texte est dû à MM. le baron Descamps, le baron Kervyn de Lettenhove, Fierens-Gevaert, Ch.-L. Cardon, P. Buschmann, Dr G. Gluck, Dr G. de Térey, P. Lambotte, Flanneau, P. Vitry, E.-W. Moes, J. Guiffrey, R. Van Bastelaer, C. Van Overbergh, de Ridder, Comte de l'Serclaes, Cuvelier, Joseph Destrée, L. Gilmont, abbé F. Crooy et A. Roersch. Le prix de souscription est de 160 francs l'exemplaire sur Hollande et sera porté à 200 francs à dater du 1^{er} novembre prochain. Il sera tiré vingt-cinq exemplaires sur Japon, avec double suite de planches, mis en vente à 400 francs chacun.

C'est samedi prochain, sauf imprévu, qu'on passera au théâtre de la Monnaie *Thérèse*, l'œuvre nouvelle de M. Massenet dont M^{me} Groiza interprétera le rôle principal.

Le directeur du théâtre du Parc organisera au cours de l'hiver une semaine consacrée aux œuvres de M. Georges de Porto-Riche. Il fera jouer successivement *Amoureuse*, *le Passé*, *la Chance de Françoise*, *l'Infidèle*, *le Vieil homme*, *les Malflâtres*, et, en matinée littéraire, *Un drame sous Philippe II*.

Une amusante anecdote de *Paris-Journal* sur Harpignies, le doyen des peintres français, qui marche d'un pas allègre vers son centenaire :

Harpignies, souffrant, se décida un jour, sur le conseil d'amis, à consulter un médecin. « Que prenez-vous à cinq heures? lui demanda le celui-ci.

— Une bonne absinthe! répondit Harpignies sans rougir.

— Eh bien, reprit le médecin, je vous ordonne de la camomille. »

Huit jours plus tard, Harpignies, frais et dispos, rencontre son docteur. « Mon remède était-il bon? lui demande ce dernier.

— Excellent, réplique le vieux maître. J'ai flanqué tous les jours mon absinthe dans votre camomille, ça m'a parfaitement réussi! »

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUD

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du
Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture,
Sculpture. Philosophie. Histoire,
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Härtel, Fernand Lauweryns, Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Selgnobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an fr.	12,00	Un an fr.	15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne (suite et fin) (G. JEAN-AUBRY). — Marie Collart (CAMILLE LEMONNIER). — Art et Pornographie (O. M.). — Les Expositions : *Au Cercle artistique*; à la *Galerie royale* (F. H.). — Les chiens gardiens de musées (L. MAETERLINCK). — Publications artistiques : *Frédéric Florian, dessinateur et graveur sur bois* (O. M.). — Au Salon des Arts anciens du Hainaut. — Chronique théâtrale : *le Vieux Marcheur*; *le Fils de Giboyer* (G. RENCY). — Memento musical. — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE

IV^e et dernier article (1).
Sculpture. — Arts décoratifs.

Si l'on a à regretter des absences notables parmi les peintres, Renoir, Denis et Vuillard par exemple, que dirons-nous de la sculpture où Rodin fait défaut, où nous ne trouvons pas Maillol, où Bourdelle n'envoie qu'un buste, — intéressant au reste comme tout ce qui émane de ce tempérament passionné et contenu? Il est vrai que la place est tenue, abondamment tenue, par les *Génies d'angle du monument Beethoven* par M. de Charmoy. Mais il n'y a pas compensation, certes. Je ne suis pas de ceux qui se sentent du goût pour cette sculpture hystérique et je ne vois point la nécessité d'encombrer une de nos places de ce monument à Beethoven; est-ce que nous ne sommes pas édifiés par l'expérience de la place Victor Hugo? Mais pourquoi récriminer? M. de Charmoy aura son Beethoven, comme il a eu son Baudelaire, ece Baudelaire à la morgue. Il n'y a pas grand'chose

(1) Voir nos trois derniers numéros.

à faire pour compromettre la sculpture dans l'esprit des honnêtes gens; un de plus ou un de moins... Pourtant il en est encore quelques-uns qui ont de la sculpture une idée peut-être moins personnelle mais plus harmonieuse et qui, sans tomber dans le style (?) rondouillard cher à Messieurs de l'Institut, conservent les traditions de la grâce: je n'en veux pour témoignage qu'Albert Marque dont tous connaissent le beau *Daumier*, et qui expose cette année un buste de petite fille qui est un délice. Cela est dans la tradition de Clodion et de Carpeaux pour le charme, et avec un accent qui est de ce temps. Ce petit buste est le comble du charmant, juste au point précis où cela va toucher le mièvre. Une *Baigneuse* (bronze) donne de l'esprit de Marque une expression plus nerveuse et également attachante.

Halou n'expose pas cette année d'œuvres nouvelles: il me souvient d'avoir vu la *Tête de paysanne* et l'*Ève*, — celle-ci, il est vrai, en marbre au lieu de bronze, et la composition y comprenait un arbre qui a disparu dans la nouvelle version. Mais j'ai retrouvé avec un véritable plaisir ces œuvres sincères, sans grands élans, mais où se révèlent un tempérament sain, équilibré, et une sorte d'humilité patiente qui est pleine d'attrait.

Les qualités d'Halou ne sont pas celles qui séduisent le premier regard des visiteurs en quête d'exaspérations et d'attitudes nouvelles. Je l'aime pour toute la probité et la modestie de son art, pour l'indifférence tranquille où il se tient de vouloir accrocher le passant. Il aura toujours pour lui tous ceux qui savent regarder un ensemble et un morceau, tous ceux qui considèrent la sculpture comme une des formes de l'émotion d'art et non pas comme une des succursales de la pâtisserie ou de l'art des barricades.

Il faut encore citer les envois de Bernard Hoetger, qui mêlent parfois une certaine lourdeur à une nervosité inquiète, mais qui tirent de ces éléments des expressions attachantes, et ceux de Duchamp-Villon, d'un art un peu canaque parfois, mais en qui l'on sent un tempérament de sculpteur, ce qui est bien le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

Les deux vitrines de Méthey, et particulièrement celle où sont exposés les envois de plus petit format, sont un des ensembles les plus attachants de ce Salon ; à elles seules elles justifieraient une visite. Dans l'art de la céramique Méthey est assurément le premier par la beauté et l'audace des tons, par la science des accords, par l'originalité de la décoration, par le charme des harmonies, par les qualités de ce métier auquel il a donné une dignité nouvelle. Il y a des œuvres de Méthey qui peuvent rivaliser avec les œuvres chinoises ou persanes, sans en tenir d'autre influence. Ces céramiques sont une des joies du Salon ; elles ont leur place indiquée chez ceux qui goûtent un Denis ou un Marquet, un Bonnard ou un Van Dongen.

La vitrine de M. et M^{me} Massoul mérite également l'attention : c'est là un autre ordre d'idées que celle de Méthey, mais dans l'ordre de la sonorité des tons nul ne dépasse les œuvres de Massoul ; ces bleus graves, vibrants, sont une merveille ; on songe aux vitrines du British Muscum qui renferment ces petites statuettes égyptiennes où la gamme des bleus se joue en cent exemples. La qualité de la pâte est merveilleuse dans les œuvres modernes et les formes en sont charmantes.

Il faut noter encore, expression bien différente, les tapisseries décoratives de M^{me} Maillaud. Ce sont là des compositions très personnelles. On peut goûter davantage des bariolages plus vibrants que ces tonalités sourdes ; on peut chercher dans cet art des satisfactions plus aimables que cette âpre gravité : mais telles qu'elles sont, elles ont un ragoût primitif qui n'est point sans charme. Cette laine du Berry est au reste une fort belle matière, et les tons, qui se maintiennent dans une gamme sévère, en sont pourtant délicieusement nuancés.

C'est une judicieuse et très juste pensée qui a fait consacrer deux salles à l'exposition des maquettes, des-sins, costumes et bijoux du Théâtre des Arts, et la preuve de l'intérêt qu'elle offre est le regret qu'elle ne soit pas encore plus abondante. Grâce à l'initiative et au goût de M. Jacques Rouché, la question du décor a été heureusement remise en question : les protestations de tous ceux qui s'insurgeaient contre le figolage de l'Opéra-Comique ou le stupide réalisme d'Antoine ont trouvé enfin un homme de goût qui a assuré la réalisation de décors guidés par un autre souci que celui du trompe-l'œil. Il faut à une telle entreprise un rare désintéres-

sement et une volonté ferme : on ne rendra jamais assez justice à M. Rouché et il faut penser que les expériences du Théâtre des Arts, qui est à cette heure le seul théâtre où l'on monte une pièce avec intelligence, porteront des fruits salutaires. La sobriété expressive des décors de Maxime Dethomas, la fantaisie délicate de Drésa, l'exotisme expressif de René Piot ont prouvé que le décor n'était pas l'art des machinistes ou des tapissiers. Il était équitable que dans un Salon qui est comme le résumé des acquisitions et des tendances de l'art actuel fussent représentés l'effort et les réalisations du Théâtre des Arts, auxquels sont intéressés non seulement les décorateurs et les costumiers mais les musiciens et les poètes.

Il me faut enfin parler de la section de l'ameublement : le fâcheux retard apporté à sa réalisation m'a contraint de remettre à la fin de cette chronique du Salon l'examen d'œuvres qui, à mon sens, méritent peut-être plus d'intérêt que la peinture, qu'il est aisé de voir ailleurs. Les expositions officielles de mobiliers sont, à l'ordinaire, des capharnaüms dont le seul point de vue commun est le mercantilisme, nécessaire à ces exhibitions mais sans valeur pour qui cherche à être édifié sur l'évolution artistique de son temps et la recherche du style. On y voit d'ordinaire des déformations d'un Louis XV douteux et des « japonaiseries » équivoques. Après les témoignages de l'art munichois de l'an dernier, ce fut une excellente idée que d'exposer un ensemble d'art français, de montrer par quelques ameublements, quelques pièces décorées, que nous avons à cette heure un style d'ameublement et un style français, un style où le souci de l'appropriation aux besoins de la vie sait ne point se départir d'un goût aimable et qui, après avoir tâtonné dans des imitations des Anglais, des Norvégiens ou des robustes inélégances de Munich, atteint à présent une grâce et une solidité dignes de l'affection des plus délicats.

Assurément nous entendrons longtemps encore le grand public, c'est-à-dire le public des fils de Panurge, émettre sur l'ameublement moderne des propos conduits autant par l'ignorance du vrai meuble actuel que par l'indéracinable respect pour les mauvaises copies coûteuses d'un Empire aboli et d'un Louis XVI périmé. Le tort de l'ameublement moderne est d'exiger de chacun le souhait d'une originalité intérieure en un temps où chacun s'efforce d'être meublé à la manière du voisin, — mais ce tort est la raison de l'ameublement moderne.

La plupart jettent un regard sur des ameublements où la roublardise de certains combine des innovations de tout repos avec la servilité à l'égard du passé, et ils croient avoir de l'art moderne une idée complète et définitive. Ah ! certes, nous sommes loin de l'ameublement des « tapissiers », et tant pis pour les tapissiers :

il y a assez longtemps qu'ils déshonorent leur art !

Certes il ne se faut point hasarder à défendre d'un bloc toutes les tentatives de l'ameublement moderne. Au reste, dans la voie d'expression où il est, avec justice, engagé, il y va de notre goût personnel, de notre philosophie propre qui nous fera prendre plus de joie à tel ou tel, et souhaiter pour nos pensées, nos sentiments, notre confort, le décor créé par l'esprit sobre d'un artiste ou par la fantaisie d'un autre. Pourtant la sobriété et la mesure ont repris chez presque tous les droits que leur donne notre existence et les devoirs auxquels les plie la tradition française.

Il n'est pas douteux qu'il y ait encore en France des gens d'assez de goût, d'esprit assez fin, de manières assez aimables, de culture assez raffinée pour se plaire en de tels décors et pour ne se plaire que là et pour renvoyer le faux Louis XV rejoindre aux salles des ventes ou dans les sous-préfectures lointaines les salles à manger Henri II et la chambre à coucher Louis-Philippe.

J'avouerai donc n'aimer guère les grandes pièces insignifiantes de Folliot dont le seul mérite est d'être claires, non plus que les ameublements en bonbons fondants de Maurice Dufrene. Majorielle ne se renouvelle point; la lourdeur germanique pèse souvent sur ses meubles et les tons n'en sont pas toujours heureux; pourtant il convient de rendre hommage à l'artiste qui a eu le mérite d'être des premiers à rénover l'ameublement.

La *Nursery* d'Hellé eût pu être charmante si l'artiste avait apporté à ses meubles l'esprit qu'il a mis à sa frise et à ses jouets; mais bien que les meubles soient amusants eu égard à l'échelle à laquelle ils sont exécutés, ils n'ont, il faut bien le dire, rien d'original dans leurs lignes.

De tous ces ensembles celui d'André Groult est assurément le meilleur, et l'on peut dire que c'est la consécration d'un artiste de tact qui a du mobilier un instinct avisé et du décor un sens aimable. Sa salle à manger, conçue dans les tons bleus, est un délice; une coupe lumineuse d'un dessin très pur, un service d'une ligne sobre et gracieuse et une décoration de fruits la rendent au plus haut point séduisante. Le petit salon vert n'a point, à mon avis, un égal intérêt, sauf le tapis rond qui est d'une très jolie tonalité. En revanche, la chambre à coucher y est parfaite. L'harmonie jaune et bleue de la pièce est d'une sûreté de tons assez audacieuse mais où rien ne se heurte fâcheusement: le tapis, la tenture bleue en toile, les rideaux jaunes frangés de bleu qui ouvrent sur un store de mousseline blanche frangé de bleu et orné de roses bleues brodées en guirlandes retombantes, une coupe lumineuse jaune, de ravissantes appliques composées d'une demi-coupe jaune placée comme une vasque contre le mur, tout s'y

combine harmonieusement dans une sorte de féerie actuelle dont les bases sont assez graves pour n'être point le seul agrément d'un jour. Des toiles dessinées par Iribe, Carlègle, d'Espagnat, Dréa et Miss Lloyd contribuent encore à la fantaisie d'un ensemble qui séduit à la fois autant que chacun des éléments qui le composent. Avec l'exposition de Groult il faut noter celle d'Hazeler, qui d'un style plus austère réalise d'attirantes décorations: la bibliothèque particulièrement est une pièce où l'on aimerait travailler et lire. Il y a si peu de pièces qui donnent le goût de travailler, et la plupart des nôtres sont si inconfortables pour n'y rien faire avec plaisir! Je signalerai encore la bibliothèque de Sue et Huillard, dont l'accord mauve est plein de distinction.

Ce n'est point en quelques mots qu'on peut noter tout ce qui, dans le détail, concourt à donner à ces ensembles une grâce et un charme, en même temps qu'une harmonie et une souriante gravité où nous retrouvons, extériorisées, les vertus qui nous séduisent dans l'art des écrivains, des poètes, des musiciens que nous aimons, aussi bien que dans les propos de ceux qui, aussi éloignés de la vulgarité que de la préciosité, du snobisme que de la démagogie, savent encore découvrir de la beauté et de la profondeur dans le moindre des faits et conserver, en dépit des socialismes évangéliques ou des protestantismes insipides, la tradition française d'une culture qui sait ce que sourire veut dire.

G. JEAN-AUBRY

MARIE COLLART (1)

Une femme, un artiste délicat et personnel, Marie Collart, vient de mourir. Elle s'était fait, en dehors du groupe des peintres du temps, une voie où elle marchait seule, avec un instinct admirable des intimités rustiques. Nulle ne fut plus modeste et ne vécut plus solitaire, attachée tout entière aux devoirs de la famille. Peut-être trouvera-t-on quelque intérêt à ces lignes où j'ai cherché à définir son art. Il est bien que quelqu'un salue avec une admiration émue cette douce et simple figure au moment où elle s'en va.

Dès ses débuts, Marie Collart annonce ce qu'elle allait devenir par la suite: un esprit ouvert au sens mystérieux de la nature, une âme attentive et recueillie, un peintre d'une exécution virile sous une grâce de sentiment toute féminine.

Dès 1866, deux tableaux qu'elle expose à Bruxelles, des *Vaches* dans une prairie, et un *Vergier*, contiennent en germe les

(1) Née à Bruxelles en 1842. A Tervueren elle vit peindre De Knyff, Verwée, son beau-frère Chabry et commença à peindre elle-même. Jules Van Praet, le célèbre collectionneur, lui acheta une de ses premières toiles. Le Roi, en 1869, acquit les *Cerisiers en fleurs*. Dès ce moment, elle a sa place dans les grandes collections. Médailles d'or à Paris, Vienne, Gand et médailles d'honneur à Amsterdam, Nice, Paris. Chevalier de l'ordre de Léopold.

belles qualités de poète et d'ouvrier qu'elle ne cessera pas de manifester.

C'est déjà, alors, une prédilection particulière pour les petits coins silencieux, les pacages clôturés de haies, la compagnie des grands bœufs vautrés dans les herbages. Elle ne se lassera pas de raconter l'humble vie des pâquerettes et des renoncules; une tendresse la ramènera constamment vers la paix profonde des vergers; elle aimera la terre à la façon du paysan, jaloux d'une possession qui comble sa vie.

Étudiez son œuvre : il en sort comme une bonté naturelle; c'est l'expression d'un cœur qui n'a jamais varié, et qui, en peignant la campagne, peint du même coup son rêve de vie paisible. Il y a dans cet art une si grande sensibilité que l'émotion qui s'en dégage fait presque oublier le charme de la main-d'œuvre. Ce n'est qu'après s'être absorbé aux intimités de l'expression qu'on s'avise du fini savant de l'exécution.

Il semble que les paysages aient poussé feuille par feuille sous son pinceau, tant ils ont gardé l'aspect de la nature. Marie Collart n'a pas suivi l'école dans sa recherche exclusive de la synthèse; elle s'ingénie, au contraire, à montrer la complication du détail, les floraisons minuscules de l'herbe, la formation progressive de l'arbre avant qu'il s'épanouisse dans son ampleur. Elle est la fée d'un petit empire borné par de l'aubépine, où, brin à brin, elle regarde pousser les mousses et qu'elle aime comme une famille. Son âme se partage également entre les scarabées courant sous les feuilles et les obscures végétations germées du terreau.

Marie Collart est de la famille de ces artistes ingénus qui ont noté dans la représentation des choses leurs propres sensations. Elle a vécu dans un coin de la campagne brabançonne, ignorante du chemin de fer et de la ville. Son art, attendri et grave, transcrit dans une belle langue, d'une couleur et d'un style particuliers, la mélancolie ou la placidité des petits villages qui prolongent la banlieue de Bruxelles. Quand elle dépasse la haie du verger où pâturent ses vaches, c'est pour nous faire voir l'enfilade d'une rue de campagne, avec ses rangées inégales de maisons capuchonnées de toits en chaume, un bout de cour traversé par des porcs, un seuil de porte au devant duquel se presse une nuée de poules.

On croit retrouver chez elle la descendance du vieux Breughel et de Van Ostade. Comme eux, elle s'intéresse d'un cœur affectueux et simple aux occupations rustiques. La cuisson des aliments destinés aux bêtes lui semble aussi importante que la confection d'un mets royal. Elle vit de la vie de ses paysages et de ses paysans, faisant cause commune avec eux contre le propriétaire, ayant leurs goûts, leurs idées, leur existence casanière et végétative.

Il y a des moments où la nature qu'elle peint a des airs de dimanche, dans la chaleur lourde de juillet; le vieux cheval appuie sa tête chevelue à l'échalier et une cloche au loin sonne à vèpres. Ses chaumines sont ressemblantes comme des portraits : on les sent modelées sur la tenue intérieure de la maison, les habitudes des maîtres, le désordre ou la régularité des ménages. Elle fait venir à l'esprit cette pensée de Balzac contemplant un triste tableau d'hiver où montait une maigre fumée de maisonnette : « Que font-ils dans cette cabane? A quoi pensent-ils? Les recettes ont-elles été bonnes? Ils ont sans doute des échéances à payer? »

Millet avait fait une impression profonde sur l'artiste, au temps de ses débuts; elle le rappela d'abord dans des morceaux de pra-

tique violente où reparaissaient jusqu'à ses sujets familiers. Mais cette influence fut passagère : elle ne prit bientôt plus conseil que de la nature, et dès le Salon de 1866, où elle apparut avec deux toiles d'une allure toute personnelle, elle demeura le peintre d'une perception directe de la campagne.

En 1869, quatre tableaux : *Temps gris*, *Premiers jours de printemps*, le *Fournil*, la *Source* révélèrent la fraîcheur et la variété de ses sensations. C'était une fleur de santé franche, à laquelle on n'était pas habitué; une odeur de rusticité en émanait; la critique comprit qu'elle avait affaire à une conscience.

Le *Vieux Verger* et le *Paysage d'hiver*, qu'elle expose à Bruxelles en 1872, signalent un développement des qualités originelles; elle termine ensuite pour le Salon de 1875 ces deux pages impressionnantes : Le *Fond de Calvevoet* et l'*Ancien chemin de Beersel le soir*; et tout à coup les *Ceristiers en fleurs* et le *Soir* (1878) sont comme le signal d'une riche et féconde maturité.

Le rare scrupule qu'elle apporta dans le travail eut pour résultat de donner la notoriété à toutes ses œuvres. Elles ont le sceau des choses achevées sans hâte, dans la pleine possession du sentiment et de l'expression. J'aime citer encore les *Paysans*, les *Vaches du moulin*, le *Verger en Flandre*.

Personne n'a mis plus d'éloquence naturelle au service d'une plus pénétrante intelligence de la campagne; elle a raconté avec une sorte de ravissement intérieur la poésie des saisons, la gaité des matins, l'apaisement des soirs; elle a enveloppé de la magie des heures l'humble travail des fils de la terre.

Elle sera considérée, dans l'histoire de l'art contemporain en Belgique, comme l'une des personnalités les plus franches du paysage rustique.

CAMILLE LEMONNIER

ART ET PORNOGRAPHIE

Justement ému des poursuites judiciaires auxquelles sont exposés les écrivains les plus respectueux de leur art, un groupe d'hommes de lettres, parmi lesquels les plus éminents des romanciers et poètes français, vient de prendre l'initiative d'une protestation collective contre les erreurs si fréquemment commises par le Parquet. Une action dirigée contre M. Charles-Henry Hirsch au sujet d'un conte publié par lui dans le *Journal* est, sinon la raison, du moins l'occasion de ce mouvement, auquel s'associeront tous les partisans de la liberté artistique. Qu'on soit impitoyable pour les pornographes qui déshonorent les lettres. Tout le monde le souhaite. Mais qu'on n'attribue pas à des littérateurs que guide un idéal élevé les mobiles ignobles des misérables qui spéculent dans leurs écrits sur les passions malsaines. C'est contre cette confusion, et contre elle seulement, que s'insurgent les artistes dont la pétition ci-après se couvre de signatures :

« Considérant que les poursuites pour cause d'immoralité exercées contre des écrivains et des artistes le sont le plus souvent sans discernement et à la requête de personnes non qualifiées ;

Que — si la grossièreté et la pornographie, contre lesquelles les soussignés sont les premiers à protester, ont toujours été antipathiques au goût français — rien n'est plus contraire au caractère de notre race qu'un puritanisme outré et hypocrite ;

Qu'il est du moins indispensable de définir nettement le mot « pornographie » et de distinguer les œuvres d'art des œuvres sans art, qui ne visent qu'à flatter, dans un esprit de lucre, les plus bas instincts ;

Qu'on voit passer sans poursuites tant d'œuvres incontestablement pornographiques, alors que des artistes comme Baudelaire, Flaubert, Maupassant, Richepin, ont été molestés ou condamnés.

Les écrivains et artistes soussignés demandent :

Qu'une commission composée d'écrivains et d'artistes soit constituée, afin d'être consultée officiellement par les magistrats comme le sont des experts en d'autres causes chaque fois qu'il faudra distinguer l'art de la pornographie. »

Parmi les promoteurs de cette protestation, citons MM. Brioux, de l'Académie française; Jules Claretie, de l'Académie française; Emile Faguet, de l'Académie française; Anatole France, de l'Académie française; Abel Hermant, ancien président de la Société des gens de lettres; Camille Le Senne, ancien président de l'Association de la critique dramatique; Paul Lacour, vice-président de la Société des gens de lettres; Victor Margueritte, de l'Académie Goncourt; Aimé Morot, de l'Académie des Beaux-Arts; Pierre Mortier, président de l'Association des courriéristes théâtraux; Paul Reboux, président de l'Association des critiques littéraires; Henri de Régnier, de l'Académie française; Jean Richepin, de l'Académie française; J.-H. Rosny aîné, de l'Académie Goncourt.

L'idée de créer une commission consultative destinée à éclairer la magistrature sur le caractère des œuvres incriminées est excellente. Elle reçut, on le sait, une première application de principe en Belgique lors du procès fameux intenté par le Parquet de Bruges contre deux de nos plus illustres romanciers, Camille Lemonnier et Georges Eekhoud. La défense fit citer à la barre des témoins un certain nombre d'hommes de lettres connus et d'opinions diverses, qui furent unanimes à attester la moralité des deux volumes mis en cause. Et un acquittement éclatant clôtura le procès.

Transformer en institution permanente ce qui fut, à Bruges, un moyen occasionnel de défense serait chose excellente, destinée à rendre aux écrivains de sérieux services en les soustrayant aux bévues répétées dont ils sont victimes.

OCTAVE MAUS

LES EXPOSITIONS

Au Cercle artistique. — A la Galerie royale.

Paul Hermanus était un de ces hommes dont l'activité ne se cantonne pas dans l'exercice exclusif d'une spécialité. Comme peintre et comme architecte il s'est distingué en diverses circonstances, et rien de ce qui intéresse l'art ne le laissa indifférent. L'exposition de ses œuvres au Cercle artistique nous le montre comme un artiste délicat, distingué et sérieux. Son œuvre est modeste, sans grande envergure, mais elle plaît par sa variété et par les soins sincères que l'artiste y apporta. Parmi ses aquarelles, genre où le peintre s'était fait une réputation de bon aloi, on remarque maintes pages de mérite, enlevées avec verve et imprégnées de poésie calme et harmonieuse. L'artiste aimait particulièrement les paysages des côtes belge et hollandaise, et il en a fort bien exprimé les côtés riants et paisibles et l'atmosphère changeante.

Les plans ingénieux que P. Hermanus dessina pour le Mont des Arts ne sont pas une des moindres curiosités de cette exposition.

A la Galerie royale, une salle coquettement installée, M. Hagemans expose une série d'aquarelles où l'on retrouve l'habileté, l'inspiration sincère et le sentiment nuancé qui distinguent d'ordinaire cet artiste de talent, probe et intéressant.

F. H.

Les chiens gardiens de musées.

Depuis le vol de la *Joconde* on parle beaucoup de la surveillance nocturne des musées faites à l'aide de chiens spécialement dressés à cet usage.

On ignore généralement que pareille surveillance fut décidée dès 1908 par la Commission du Musée de Gand. (Voir le *Rapport communal de Gand* de cette année.) Avant cette époque, le service de contrôle était déjà assuré électriquement par des appareils enregistreurs que le concierge faisait fonctionner en touchant sept boutons éparpillés dans nos vingt-six salles et galeries. Le diagramme placé dans le poste fixe des pompiers établi dans le sous-sol du musée est relevé tous les matins. Les portes d'entrée avaient été antérieurement munies de sonneries d'alarme, tandis que d'autres fils permettent au concierge logeant dans le local d'appeler le poste en cas de besoin.

La surveillance canine, quoique décidée en 1908, ne fut complètement organisée que dans les premiers mois de 1911. Il y eut des tâtonnements. On se contenta d'abord, pendant un certain temps, de trois rondes de nuit faites par des veilleurs de la police urbaine, accompagnés de leurs chiens, à des heures variant tous les jours. Ce service était surveillé par un brigadier.

Depuis le dernier vol commis au Louvre, le service de surveillance nocturne fut singulièrement renforcé. Il se compose actuellement de deux veilleurs permanents, qui restent dans les salles depuis dix heures du soir jusqu'à six heures du matin. Le nombre des rondes faites avec des chiens a été porté de trois à sept, la première ayant lieu à 10 h. 40 du soir. Point n'est besoin d'employer à cet usage des chiens spécialement dressés. On se sert de ceux de la police gantoise, en ayant soin de les faire tenir en laisse et muselés. Ordre est donné de ne les lâcher qu'en cas d'alerte. Ces rondes sont accompagnées d'un brigadier.

Un commissaire-adjoint est chargé de faire le contrôle de tout ce service nocturne. Sans y être obligé par le règlement, le conservateur accompagne parfois le commissaire pendant ces dernières inspections qui ne sont pas sans danger, car le chien policier ne reconnaît que l'uniforme.

Il est juste de rappeler à cette occasion que le service des chiens de la police, qui rend tant de services, même à l'art, fut inventé et perfectionné par le commissaire de police en chef de Gand, M. Van Weesmael, huit ans avant d'être adopté à Paris.

L. MAETERLINCK

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Frédéric Florian, dessinateur et graveur sur bois, par CLÉMENT-JANIN. — Paris, Ch. Hessèle.

L'éditeur Ch. Hessèle inaugure ses *Biographies d'artistes contemporains* par une intéressante étude de M. Clément-Janin sur Frédéric Florian, graveur et peintre. Le sort des interprètes — et c'est le cas des meilleurs graveurs de reproduction — est, comme le fait remarquer l'auteur, de disparaître derrière les artistes dont ils ont vulgarisé les œuvres. Les spécialistes, quelques amateurs connaissent seuls les noms des xylographes qui, aux XVIII^e et XIX^e siècles, gravèrent les compositions de tel ou tel illustrateur réputé, Huet ou Noreau-le-Jeune, Tony Johannot ou Gustave Doré.

Frédéric Florian mérite d'échapper à cette indifférence. Chez lui le graveur du *Monde illustré*, de la *Revue illustrée*, du *Harpner's*, du *Scribner's*, l'interprète attentif de Forain, de Renouard, de Besnard, etc., est doublé d'un dessinateur original aux trouvailles ingénieuses, au talent plein d'imagination et de goût, qui donna notamment sa mesure dans les vues de Paris, les portraits, les lettrines et les compositions allégoriques dont il orna un des volumes de l'*Almanach du Bibliophile*.

Une attaque d'hémiplégie qui le frappa en 1904 fit craindre que Florian fût perdu pour l'art. Mais, comme l'a dit Goethe, « on ne meurt que par défaillance de la volonté ». L'énergie de l'artiste triompha du mal. Et miraculeusement sa main gauche se

substitua, pour l'exécution de ses délicats travaux, à la droite paralysée. On verra prochainement, lorsque paraîtront les *Filles du Feu* de Gérard de Nerval qu'il a semées de 80 vignettes en noir et en couleurs, que l'illustrateur n'a rien perdu de sa souplesse et de sa sensibilité. « L'apparition de ces deux tomes sonnera, dit M. Clément-Janin, la Pâque allègre de sa résurrection ».

O. M.

Au Salon des Arts anciens du Hainaut.

M. Jules Destrée a terminé jeudi la série des conférences organisées au Palais des Beaux-Arts par un discours récapitulatif d'une belle envolée. Après avoir rappelé les fastes de l'Exposition, il en a caractérisé la signification et la portée, comme manifestation d'art et comme manifestation wallonne. Notons ce passage : « Il est autre chose que les affaires, l'industrie et l'argent. Les meilleures raisons de vivre, c'est savoir et c'est aimer. Ceux qui se sont enrichi l'esprit de connaissances variées, le cœur d'enthousiasmes et d'abandons, ceux-là ont vraiment, au sens littéral du mot, gagné leur vie ; les autres l'ont perdue. » Cette affirmation magnifique d'idéalisme, développée avec un charme poétique et une vibrante éloquence, a obtenu le plus vif succès près du public exceptionnellement nombreux qui avait tenu à assister à cette conférence de clôture.

Mercredi, 1^{er} novembre prochain, à 5 heures du soir, l'Exposition de Charleroi aura vécu.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Vieux Marcheur. — Le Fils de Giboyer.

Le Théâtre du Parc, pour sa réouverture, a repris deux pièces d'hier ou d'avant-hier qui ont conservé sur le public une action réelle. Une reprise du *Vieux Marcheur* paraît être dangereuse. L'argot de Paris, l'esprit de Paris passent si vite et paraissent si vite démodés !... Il faut croire que, dans le théâtre de Lavedan, il y a tout de même autre chose que de la mousse légère et volatile, puisque le *Vieux Marcheur* nous amuse aujourd'hui autant qu'il y a dix ans. Et de fait, il y a là de la vraie gaieté, de l'observation très fine et très juste, et même de l'humanité. Le *Vieux Marcheur* a été fort bien joué au Parc par M. Hébert, un Labosse très élégant mais manquant un peu de bonhomie, par MM. Gournac, Rousseau et Séran, et par M^{lles} Suzanne Demay et Marguerite Labady, qui rivalisent de beauté et de talent. L'œuvre était remarquablement présentée, dans un cadre digne d'elle. Elle a obtenu un grand succès.

Le public des matinées littéraires a revu également avec plaisir le *Fils de Giboyer*. On sait que cette pièce provoqua en France et partout, l'année de sa création, des polémiques passionnées. On était en 1862, l'Empire libéral s'efforçait de naître, et Augier hâta son avènement de tout son pouvoir. Son œuvre était nettement et hardiment dirigée contre l'action cléricale et aristocratique. Elle attaquait la noblesse et la haute bourgeoisie ralliée au parti des nobles. Elle attaquait surtout les pamphléaires aux gages de la noblesse, et notamment Veillot — dans la pièce, c'est Déodat, celui qui tire la canne et le bâton devant l'arche et qui joue le *Dies iræ* sur le mirliton — Veillot et Eugène de Mirecourt, qui est proprement son Giboyer. Seulement, Augier prend bien soin de ne pas faire une pièce exclusivement politique et sociale. A la satire il mêle la peinture des caractères, et aussi des préoccupations de haute et saine morale. Il veut montrer que l'homme le plus vil, celui qui a vendu sa plume à ses adversaires, peut se relever et se réhabiliter, s'il a conservé dans sa déchéance une notion juste du bien et du mal, et s'il est encore capable d'aimer. Giboyer aime son fils : cet amour sera son salut. L'honnête et droit Maximilien tendra à son père avili une main secourable et l'aidera à reprendre pied sur le chemin de l'honneur. Comme ce théâtre est reposant et reconfortant après tant de pièces

démoralisantes et démoralisatrices que prodigue la production dramatique contemporaine !

Le *Fils de Giboyer* a trouvé au Parc une interprétation remarquable. MM. Gournac, Séran, Scott, Rousseau et de Gravone, M^{lles} Ladini, une coquette délicate, Angèle Renard et Jeanne Farnes, une ingénue qui promet beaucoup, ont joué la pièce avec toute la finesse et l'entrain qu'il fallait. C'était M. Jean Bernard qui faisait la conférence. Selon son habitude, il a fort peu parlé de l'auteur et de sa pièce, mais en revanche a trouvé le moyen de toucher en courant à trente-six sujets parfaitement étrangers à l'affaire. Mais qu'il est divertissant, M. Jean Bernard, et quel spectacle curieux il est lui-même, jouant, mimant sa causerie autant qu'il la parle ! Le public des matinées en raffole : il n'a pas tout à fait tort.

GEORGES RENCY

MEMENTO MUSICAL

Le jury du concours de composition musicale organisé par la Grande-Harmonie à l'occasion du centième anniversaire de sa fondation a décerné le prix à une ouverture symphonique, *Cromwell*, de M. Jules Strauven.

Le répertoire de la musique de chambre s'enrichira cet hiver de quelques œuvres nouvelles. M. Joseph Jongen achève en ce moment une sonate pour violoncelle et piano. Son frère Léon travaille à une sonate de violon. Poldowski, le charmant compositeur dont on applaudit l'an dernier aux concerts de la *Libre Esthétique* d'expressives mélodies et des pièces pour piano, vient de terminer également une sonate pour piano et violon. A citer aussi parmi les sonates de violon inédites, celle de M^{me} Constantin-Gilles, qui marque un intéressant début.

La première des cinq séances du Quatuor Zimmer consacrées à l'audition intégrale des quatuors de Beethoven aura lieu le mercredi 8 novembre, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle, rue Ernest Allard. Au programme : Quatuor en *fa* majeur (op. 18. n° 1) ; en *mi* bémol majeur (op. 127) ; en *mi* mineur (op. 59. n° 2)

L'administration des Concerts Ysaye vient de faire paraître le plan de sa prochaine saison, qui sera inaugurée au théâtre de l'Alhambra le dimanche 12 novembre, à 2 h. 1/2

Les solistes engagés sont M^{lle} Maud Fay, cantatrice de la Cour royale de Bavière ; MM. Emil Sauer et Carl Friedberg, pianistes ; MM. Eugène Ysaye, Fritz Kreisler et Lucien Capet, violonistes ; M. Pablo Casals, violoncelliste.

Comme chefs d'orchestre : M. Fritz Steinbach, directeur des Concerts du Gerzünich, de Cologne ; M. Karl Panzner, chef d'orchestre des Festivals rhénans et du *Städtisches orchester* de Dusseldorf ; M. Max Schillings, chef d'orchestre du Théâtre royal de la Cour à Stuttgart ; M. Joseph Lassalle, chef d'orchestre du *Tonkünstler orchester* de Munich ; MM. Eugène Ysaye et Théo Ysaye.

Parmi les nouveautés annoncées figurent la *Symphonie alpestre* de R. Strauss, la symphonie n° 2 de Th. Ysaye, *Ibéria* de Claude Debussy, une suite burlesque de A. Dupuis ainsi que des poèmes symphoniques de Max Schillings, Scriabine et Fr. Rasse.

Billets et abonnements chez les éditeurs Breitkopf et Härtel, 68 rue Coudenberg.

Le Conservatoire de Gand célébrera le 18 novembre le soixante-quinzième anniversaire de sa fondation. Une séance solennelle au cours de laquelle prendront la parole MM. Ligy, président de la commission administrative, Tinel, directeur du Conservatoire de Bruxelles, et Lebrun, professeur au Conservatoire de Gand, aura lieu à 2 h. 1/2 dans la salle des concerts. M. Emile Mathieu, directeur du Conservatoire, dirigera l'exécution de quelques fragments des œuvres de son prédécesseur, feu Adolphe Samuel, qui présida pendant vingt-sept ans aux études de l'établissement.

Le soir, à 8 h., d'anciens lauréats de la Maison donneront une audition de quelques-unes de leurs compositions.

PETITE CHRONIQUE

La séance publique annuelle de la classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique aura lieu le dimanche 26 novembre, à 2 heures, au Palais des Académies. On y exécutera *Tycho Brahé*, l'œuvre de M. Léopold Samuel, grand prix de Rome de cette année.

Le Grand Prix de Rome pour la gravure a été décerné à M. Louis Buisseret, de Binche, élève des Académies de Mons et de Bruxelles. Peintre et graveur, le lauréat avait été classé en bonne place au dernier concours de Rome pour la peinture. Cette fois, il atteint le premier rang. La planche qu'il soumit au jury est, dit-on, surtout remarquable par la pureté du dessin et révèle un véritable artiste.

Le second grand prix n'a pas été décerné. Une mention a été attribuée à M. Victor Regnard, d'Elouges, élève de l'Académie de Mons.

Les résultats des concours d'art pratique organisés en 1911 par l'Académie royale de Belgique viennent d'être proclamés. Le prix de la gravure en médailles a été attribué à M. Floris De Cuyper, d'Anvers. Le sujet imposé était une médaille commémorative de l'annexion du Congo. Une mention honorable a été accordée au projet de M. Jules Bernaerts, de Bruxelles.

Pour le concours de peinture décorative, le prix n'a pas été décerné, aucun des projets reçus ne remplissant exactement les conditions prescrites.

L'exposition des œuvres de feu Paul Hermanus actuellement ouverte au Cercle artistique sera close mercredi soir.

Le lendemain s'ouvrira, dans les mêmes salles, une exposition des œuvres récentes de M. Ch.-W. Bartlett.

L'exposition du cercle d'art l'*Essaim*, qui remporta au Musée des Beaux-Arts de Mons un joli succès, sera close demain, lundi.

Le Salon des Beaux-Arts de Liège sera inauguré le 4 mai prochain au Palais des Beaux-Arts, qui sera remis à neuf à cette occasion. Outre les ressources dont elle dispose, l'Association des Beaux-Arts, chargée de l'organisation, recevra des subsides pour les acquisitions de la tombola. Une somme importante sera consacrée à des achats pour le Musée de Liège. Pour tous renseignements, s'adresser au secrétariat, 23 rue Bassenge, Liège.

M. Alfred Delaunois a ouvert hier, au Cercle artistique d'Anvers, une exposition de ses œuvres. Il y présente plus de cinquante tableaux, parmi lesquels une série nouvelle sur la vie des Bénédictins du Mont César. Clôture le 9 novembre.

Une exposition internationale de peinture, sculpture, dessin, gravure et lithographie organisée par la municipalité d'Amsterdam sera ouverte au Musée de cette ville du 13 avril au 8 juin. Les artistes ne pourront exposer que deux ouvrages de chaque genre. Ceux-ci devront être expédiés au Comité exécutif du 26 février au 2 mars et précédés d'une notice envoyée au plus tard le 17 février. Douze médailles d'or, dix d'argent et huit de bronze seront mises par la Ville à la disposition des jurys, qui auront en outre à décerner deux médailles d'or offertes par LL. MM. la Reine et la Reine Mère. S'adresser pour tous renseignements au secrétaire du Comité, M. C. W. H. Baard, conservateur au Musée municipal.

M. Jahan, du Théâtre du Parc, fera le lundi soir, à 8 h. 1/2, à partir de demain, à l'Institut des Hautes Etudes de Bruxelles, un cours de diction en quinze leçons, qui comprendra l'étude théorique et pratique de la prononciation, de la respiration, de la pose de la voix, de l'expression, du geste et de la parole, etc. Les auditeurs et élèves peuvent s'inscrire (3 francs pour le cours complet) tous les jours de 4 à 6 heures rue de la Concorde 67, ou par écrit au secrétariat.

M. Emile Sigogne, professeur d'éloquence à l'Université de Liège, donnera à l'Institut des Hautes Etudes musicales et dramatiques d'Ixelles une série de huit conférences sur l'Art oratoire, l'Eloquence et la Tragédie les vendredis, à 4 h. 1/2, à partir du vendredi 3 novembre. Pour l'inscription, s'adresser à l'Institut, 35 rue Souveraine, tous les jours de 2 à 5 heures.

M. Louis Titz a repris le cycle des conférences qu'il donne le vendredi soir, à 8 h. 1/2, de quinzaine en quinzaine, au Palais du Midi, sous les auspices de l'Ecole professionnelle d'art appliqué à la bijouterie et à la ciselure. La prochaine leçon aura lieu le 3 novembre.

Le Roi d'Italie a acquis à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Rome une toile importante de M. Franz Courtens, *le Coup de Vent*.

M. Gabriel Dupont est arrivé à Bruxelles afin de s'entendre avec la direction de la Monnaie sur la distribution de *la Cabrera* et de *la Farce du cuvier*, dont les représentations succéderont à celles de *Thérèse* et du *Secret de Suzanne*.

Les répétitions d'*Obéron* sont poussées activement sous la direction de M. Lohse. La délicieuse féerie de Weber, débarrassée de tous les tripatouillages que lui firent subir en 1857 MM. Uniter et Beaumont et qu'une fâcheuse tradition avait maintenus, sera montée complètement à neuf et aura l'attrait d'une véritable « première ». Elle sera interprétée par M^{mes} Béral, Symiane, Helyd, Dignat; MM. Zocchi, Ponzio et La Taste.

Cave Canem vient de faire paraître son premier numéro. Dernière née des revues littéraires, elle est incontestablement une des mieux présentées. De plus, ses éditeurs ont réussi ce tour de force d'en fixer le prix d'abonnement à 1 fr. 10 par an. Bureaux: 1 rue Jenatzy, Bruxelles.

De Paris :

Un mouvement important dans l'ordre de la Légion d'honneur vient, à la suite des Expositions de Bruxelles, de Buenos-Ayres, de Copenhague, de Nancy, etc de paraître dans le *Journal officiel*. Relevons parmi les promotions et nominations qui concernent les artistes celles du vénérable peintre Harpignies, nommé grand-officier; du statuaire Bartholomé, du peintre Gervex et de l'architecte Laloux, qui reçoivent la cravate de commandeur.

Renoir, qu'un injustifiable oubli avait écarté des promotions précédentes, est créé officier, à la grande joie de tous ceux qui admirent en lui l'un des artistes les plus purs de ce temps. Officiers aussi MM. de La Gaudara, J.-E. Blanche, L. Simon, Grasset, Schommer, le graveur Lepère, les sculpteurs Dubois et Séguier, le céramiste Dammouse, le verrier nancéen Daum.

Parmi les chevaliers, dont la liste est longue, citons les peintres Guillaumin, qui attendit longtemps une croix bien méritée, Lebasque, Signac, Truchet, Luigini, Grün, Chudant, Dauchez, Dewambe, Tardieu, Dupuy, Foreau, Delachaux, Deully, les sculpteurs Carli et Despiou, le céramiste Méthey, le graveur en médaillon Pillet, les architectes Cordonnier, Vallin et Chaussemiche, etc.

Une nomination qui sera particulièrement bien accueillie à Bruxelles, où son titulaire s'est acquis de nombreuses sympathies au cours de la dernière Exposition universelle, est celle de M. André Saglio, commissaire du gouvernement aux expositions de Beaux-Arts. Son adjoint, M. Marcel Horteloup, qui organisa avec une parfaite compétence la section française à l'Exposition de Buenos-Ayres, est créé chevalier également, et la même distinction échoit à l'éditeur Floury, que tout le monde estime pour le goût et les soins attentifs qu'il apporte à ses superbes publications sur l'art et les artistes.

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2 ◆
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Co

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître : Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUD

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre. et donne aux Vervée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Vervée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Hærtel, Fernand Lauweryns, Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin
PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Réflexions sur Dostoïevsky (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'invention de Jean Van Eyck (L. MAETERLINCK). — Les Musées en plein air (LOUIS-M. VAN DER SWAELMEN). — Au théâtre de la Monnaie (CH. V.). — L'Art à Paris : *Broderies russes* (LOUIS VAUXCELLES). — Publications d'art (F. H.). — Nouvelles publications musicales (CH. V.). — Chronique théâtrale : *les Bleus de l'Amour*; *l'Enfant de l'Amour* (GEORGES RENCY). — Memento musical. — Petite Chronique.

Réflexions sur Dostoïevsky.

La reprise des *Frères Karamazov*, le chef-d'œuvre dramatique que MM. Jacques Copeau et Jean Croué ont tiré du chef-d'œuvre de Dostoïevsky, aura sans doute pour résultat d'accentuer, de préciser le mouvement de curiosité qui s'est produit en France au sujet du grand romancier russe, le plus grand romancier du XIX^e siècle avec Dickens et peut-être avant lui.

On a devant cette pièce la sensation de la complexité de Dostoïevsky. Et donc, entre autres services, elle nous rend celui de nous débarrasser de la fausse idée que nous nous faisons jusqu'ici de l'auteur de *Crime et Châtiment*. En France, on adore les étiquettes. On a mis sur Dostoïevsky : *Pitié russe et Religion de la souffrance*. Cet empereur des *terra ignota* de la psychologie a certes ce domaine, mais il en a bien d'autres, et même celui-ci n'est qu'une toute petite enclave, une sorte d'oasis de repos dans un désert immense parcouru avec courage et sérénité.

Il était plus facile, il était même, dirai-je, plus doux de se faire de l'écrivain slave une image aussi réduite, aussi favorable. Pourtant il faut l'abandonner. Dos-

toïevsky fut un homme complet, qui éprouva, parfois même jusqu'à l'acte, les plus terribles et les plus inquiétants sentiments de l'humanité. Il fut pervers, il fut compliqué, il fut malade, parce que la perversité, la complication et la maladie ont une réalité au moins égale à la santé, à la simplicité et à l'ingénuité. Et, à vrai dire, Dostoïevsky envisageait tous ces modes de vivre avec une égale bienveillance, une sérénité philosophique sur laquelle l'ardeur, l'âcreté et le désordre de ses accents ne doivent pas ici nous donner le change. Acteur merveilleux, il introduit derrière le masque assumé une tête passionnée, mais il est aussi le spectateur du jeu. Son sens profond des insuffisances, des vices, des tares de l'humanité a pour contre-partie la prodigieuse et calme divination qu'il a de sa beauté, de sa noblesse, et (n'ayons pas peur du mot) de sa divinité. C'est un réaliste implacable jusqu'à vous donner le vertige, mais c'est aussi un initié.

Il n'est intelligible que si nous savons ne pas préférer cette face à l'autre de son génie. Ceux qui se délectent uniquement de sa pénétration des abîmes du cœur n'ont de lui qu'une vue aussi inexacte (quoique inverse) que ceux qui le considéraient comme un apôtre et un précheur.

Avec son inquiet besoin d'indépendance, M. André Gide a fort bien compris cette universalité : « Conservateur, dit-il, mais non traditionaliste ; tsariste mais démocrate ; chrétien, mais non catholique romain ; libéral mais non « progressiste », Dostoïevsky reste celui dont on ne sait comment se servir. On trouve en lui de quoi mécontenter chaque parti. Car il ne se persuade jamais qu'il eût trop de toute son intelligence pour le rôle qu'il assumait — ou qu'en vue de fins

immédiates il eût le droit d'incliner, de fausser cet instrument infiniment délicat » (1).

Certes il est fait pour mécontenter les partis. Mais bien plus encore pour prouver à ceux qui s'intéressent à lui la vanité, la fausseté des partis. La notion même d'un parti est injurieuse, est absurde lorsqu'on pense à des hommes de la valeur de Dostoïevsky. S'approcher de leur œuvre avec des préoccupations de parti (et ici j'emploie le mot dans ses plus larges acceptions, appelant parti le réalisme et parti le mysticisme abstrait), c'est la fausser d'avance, c'est d'avance se condamner à n'y voir que ce qui flattera une idée, voire un sentiment préconçus. Et cela vous mène très loin, cela peut vous mener à de véritables malhonnêtetés intellectuelles comme de déclarer négligeable tout le côté d'une personnalité qui vous échappe, parce que sans cela il constituerait pour vous une contradiction.

La physiologie nous apprend que le degré de supériorité d'un organisme dépend de son degré de complexité : l'unité n'y est obtenue que par l'harmonie des éléments qui le composent et leur hiérarchie. Les hommes de génie sont analogues à ces organismes. L'étude d'une seule de leurs fonctions ne permet pas de les embrasser tout entiers. Mais nous n'aurions pas le droit, physiologistes, de parler de nos préférences devant cet ensemble vivant. Pourquoi, critiques, le ferions-nous pour les œuvres de l'esprit ?

Si, au contraire, nous abordons Dostoïevsky avec cette modestie et cette bonne foi que donne la sympathie, nous comprendrons, une fois passé le premier vestige de la multitude des découvertes psychologiques, que ce qui fait la valeur de son mysticisme c'est son réalisme et, inversement, que les deux ne sont pas même séparables, sinon par un artifice critique, et qu'ils empruntent l'un de l'autre leur valeur et pour ainsi dire leur légitimité.

Certes un conseil de bonté, d'indulgence universelle, de compréhension surhumaine se dégage de cette œuvre énorme et splendide, mais seulement *après* l'examen de la vie et de la société, des mœurs et des âmes, jamais *avant*. Ayant parcouru le cycle humain où souffrent et s'agitent des êtres aussi opposés que Smerdiakov et Ivan, que Dmitri et Féodor, Dostoïevsky laisse Alioscha conclure par l'énonciation (ici justifiée par un acte) de la théorie du sacrifice. Mais de quelle valeur serait cette théorie si nous n'avions pas *d'abord* passé par l'expérience qui nous la fait accepter, si l'auteur l'avait d'avance en vue, comme une thèse à prouver ? Mais il descend avec courage dans l'enfer karamazovien sans même l'idée qu'il y trouvera cette rédemption ; car cette rédemption est incluse dans les souffrances de cet

ANDRÉ GIDE : *Dostoïevsky d'après sa correspondance*. Paris, Eugène Figuière.

enfer, elle s'en dégage peu à peu et nous n'en prenons pleine conscience que le cycle achevé, lorsque nous retournons la tête.

Cette probité suprême est la vraie grandeur de Dostoïevsky. Il ne conclut qu'en toute équité et peut-on même dire qu'il conclue ? Il laisse conclure les événements.

C'est vrai que cette conclusion est toute de pitié, mais qui ne comprendrait l'indigence de cette conception (dite de la *pitié russe* ou de la *religion de la souffrance*) lorsqu'on la sépare, comme on l'a fait jusqu'ici, de toutes ses *préparations* ? Non seulement le public s'y est trompé, mais d'excellents esprits. Mal informés, ils ont cru qu'il s'agissait d'une sorte d'humanitarisme gnan-gnan, de je ne sais quelle veulerie socialiste, à base de paresse et contradictoire à tout développement personnel en noblesse et en fierté.

On n'aurait trop s'élever contre une aussi triste erreur. Nietzsche (qui d'ailleurs admirait beaucoup l'auteur des *Possédés*) Nietzsche avec sa théorie du renoncement et de l'orgueil, avec ses violences, ses enthousiasmes, sa chasteté de glace et de feu, Nietzsche entre tout entier dans Dostoïevsky, qui le dépasse, qui étend infiniment plus loin ses limites et englobe bien d'autres domaines. On trouve dans Dostoïevsky des protestations d'individualisme qui vont jusqu'à la colère et à la folie, mais c'est dans un concert d'humanité où se fait entendre également, et sans dissonances, la plainte de pauvre d'esprit et le sanglot des humbles.

C'est pourquoi les plus difficiles d'entre nous ne peuvent éprouver de déceptions à consulter Dostoïevsky, alors que souvent l'héroïsme de Nietzsche les laisse sur une impression de sécheresse et de vide. Dostoïevsky apaise cette sécheresse et comble ce vide.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'Invention de Jean Van Eyck.

Ma manière de voir sur la découverte du procédé de Jean Van Eyck (1) m'a valu quelques lettres d'éminents critiques d'art qui, disent-ils, « ont eu quelque peine à suivre mon exposé à propos de la peinture à l'huile ».

Je n'en suis pas trop surpris car étant peintre et ayant étudié spécialement les divers modes de polychromie en usage jusqu'à nos jours, j'ai eu le tort d'oublier que je ne m'adressais pas à des techniciens et à des artistes comme moi, mais surtout à des savants, qui ne peuvent nécessairement connaître toutes les ressources, toutes les roueries de l'art de peindre.

Un simple exemple me fera mieux comprendre qu'une longue dissertation. Tout le monde a vu — ou peut voir — comment s'y prennent les peintres décorateurs lorsqu'ils exécutent leurs plus fines imitations de bois rares. Ils commencent par peindre et par

(1) Voir nos numéros des 13 août et 3 septembre derniers.

achever complètement leur travail avec des couleurs généralement délayées dans de la bière. Tant que la peinture est fraîche, les nuances ont de l'éclat et de la transparence; mais lorsque celles-ci sont sèches, elles prennent un aspect terne et décoloré. Dans cet état un simple coup d'éponge mouillée suffit pour enlever le tout.

Ceci, c'est la détrempe.

Par contre, quand le peintre passe sur les couleurs sèches un enduit, ou vernis à l'huile, on voit aussitôt la peinture prendre un éclat plus vif qu'avant, et l'on constate que l'enduit étant sec, le tout a non seulement l'aspect d'une peinture à l'huile, mais qu'elle en a acquis la propriété la plus précieuse, celle d'être réfractaire à l'eau.

Dans ce second cas nous assistons à l'application de la principale des découvertes faites par Jean Van Eyck.

C'est bien celle que décrit Carl van Mander lorsqu'il expose que Van Eyck en étudiant les propriétés des couleurs et de l'alchimie « en vint de la sorte à recouvrir ses peintures au blanc d'œuf ou à la colle (c'est-à-dire à la détrempe ou à l'eau) d'un enduit dans la composition duquel entrait une huile particulière, procédé qui obtint un grand succès à cause de l'éclat qu'il donnait aux œuvres ».

Et ce procédé, qui fut adopté par les premiers peintres primitifs flamands, Van der Weyden et Memling, nous explique, — chose incompréhensible jusqu'ici, — pourquoi les peintres du ^{xv}e siècle s'assimilèrent si facilement la technique de Jean: il suffisait d'un simple vernissage pour transformer, comme par miracle, les fines miniatures primitives (peintes à l'eau) en tableaux à l'huile ayant toutes les propriétés de ce dernier genre de peinture.

Fromentin s'étonnait avec raison de cette soudaine transformation de la peinture flamande « qui créait des chefs-d'œuvre dès ses premiers balbutiements ». Car, tous les techniciens le savent, la manipulation des couleurs à l'huile demande un très long apprentissage. Témoin cette vieille scie d'atelier:

La peinture à l'huile
C'est bien difficile,
Mais c'est bien plus beau
Que la peinture à l'eau!

Le *Journal des Débats* (8 septembre 1911), parlant de ma dernière étude parue dans *l'Art moderne*, termine son bienveillant compte rendu par ces mots:

« En réalité il s'agit d'un procédé qui a dû être extrêmement répandu et qui est encore très commun. On l'emploie de plusieurs façons. Les dessous sont peints avec des moyens très divers: eau, essence de térébenthine, vinaigre, œuf, caséine, vernis se combinant très diversement, et chacun a pour ainsi dire sa recette. Les dessous ainsi exécutés ont le défaut de faiblir beaucoup. Avant de les reprendre à l'huile, quelques-uns vernissent, ce qui produit un effroyable bouleversement des valeurs. Certains repeignent avec des glacis transparents, d'autres avec des demi-pâtes. De toutes façons, l'effet est obtenu: on a un dessous mat, large, bien dessiné, fin de valeur et solide de ton; et là-dessus on n'a qu'à revenir très librement, avec une matière transparente, colorée et brillante, qui donnera à la peinture sa sonorité et son éclat. Il est curieux que ce procédé parfait, que les décorateurs retrouvent aujourd'hui péniblement, ait été précisément le premier employé. »

Ceci prouve qu'en France comme en Belgique les peintres ont continué jusqu'à nos jours, sans s'en douter, les traditions de la technique inventée par Jean Van Eyck.

L. MAETERLINCK

LES MUSÉES EN PLEIN AIR

Nos articles sur les statues de Rodin provisoirement érigées à Ixelles et sur la création de Musées de sculpture en plein air (1) nous ont valu l'intéressante communication que voici:

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Assurément l'idée des musées en plein air rallie d'année en année plus de partisans. Ce qu'on attend pour la réaliser? Qui vous le dira? Si tous les artistes et gens de goût sont d'accord sur le principe, les timides excuseront à leurs propres yeux leurs hésitations en distinguant entre ce qu'ils appellent la théorie et la pratique, ce vieil argument bourgeois au nom duquel on justifie toutes les inerties et l'on étrangle toutes les idées neuves. Mais s'il est possible que les architectes-paysagistes aient quelque peine à créer du premier coup le parfait type du parc-musée de sculpture que réclamait ces jours-ci dans *la Chronique* M. Dumont-Wilden, — encore que ce soit là une tâche digne de tenter ceux d'entre eux qui ne sont pas de simples jardiniers mais songent aux belles destinées possibles de leur art régénéré — néanmoins il existe nombre de parcs, de promenades, de plantations publiques du décor desquels s'accommoderaient à merveille les œuvres de nos sculpteurs. Celles-ci pourraient être judicieusement disposées et groupées selon leurs harmonies réciproques et en évitant la centralisation inutile et l'entassement à redouter peut-être dans le parc-musée. L'essai fait à Ixelles avec les œuvres de Rodin fut démonstratif au delà de toute espérance.

L'essai en grand d'un musée en plein air et la transformation du Jardin du Roi en parc-musée de sculpture furent préconisés il y a plusieurs années déjà par un éminent architecte-paysagiste, feu Louis-Léopold van der Swaelmen. Dans un article paru en mai 1907 dans le *Petit Bleu* j'exposai ce projet en ces termes:

« Tout le long de l'avenue Louise, sur les deux côtés ou au centre même de la pelouse, suivant les cas, seraient échelonnées les plus belles œuvres d'art de tous les statuaires belges principalement, sans que cette condition soit d'une rigueur si absolue qu'elle ne puisse être transgressée pour quelques maîtres étrangers de haute valeur.

A notre époque, l'art ne connaît plus guère de nationalité bien tranchée et certaines œuvres étrangères ont une influence si marquante par moments sur l'orientation de notre art que ce serait un véritable enseignement que de les voir au milieu de nos nôtres, et un hommage rendu à ceux dont l'art fut suffisamment élevé pour imposer leur ascendant ou nous ouvrir des horizons nouveaux.

La meilleure façon, a-t-on dit, de perpétuer la mémoire d'un statuaire, c'est d'exécuter en matériaux durables l'une de ses œuvres plutôt que de confier à un autre le soin de lui élever un monument qui conserve toujours quelque chose de funéraire. C'est ici qu'on pourrait donner à ce principe toute son extension.

Imagine-t-on le féerique aspect de cette double rangée de chefs-d'œuvre, en marbre, en pierre, en bronze, suffisamment espacés et judicieusement ordonnés pour se faire mutuellement valoir, dominés de distance en distance par quelque monument de plus grandes proportions, échelonnés sur la ligne axiale de l'avenue? Chaque œuvre serait posée sur un piédestal sobre et heureusement proportionné, lequel émergerait d'un tout léger mamelonnement de la pelouse et serait appuyé de deux ou trois arbustes au feuillage doux, et très nains, qui estomperaient les arêtes et les rattacheraient intimement au sol.

Au milieu du Rond-Point pourrait peut-être trouver place le *Monument au Travail* de Constantin Meunier.

Le Jardin du Roi qui dévale vers les étangs d'Ixelles et vers la Cambre serait transformé en un amphithéâtre de gradins, de terrasses, d'escaliers monumentaux, avec balustrades décoratives, et les murs de soutènement seraient prévus de manière à recevoir, dans l'esprit de cette sorte de musée en plein air, des bas-reliefs, des médaillons et, sur les pilastres, des statues.

(1) Voir nos numéros des 24 septembre et 15 octobre derniers.

Toute la partie architecturale serait conçue avec le souci constant de n'être que le cadre où seraient présentées avec leur maximum d'effet les œuvres d'art les plus différentes de tendances et d'aspect, et non pas d'être une fin en soi, l'œuvre d'art principale, dont tout un cortège de statues et de vases, suffisamment dépourvus de signification par eux-mêmes pour ne pas attirer à eux l'attention, serait l'accompagnement. »

On voit là en propres termes toute l'idée, développée, d'un Musée en plein air. Mais dans l'esprit de son auteur ce projet se rattachait à celui que lui commanda pour la commune d'Ixelles le feu roi Léopold II en vue d'aménager le quartier de la Cambre. Ce projet comprenait la conservation de toutes les parties architecturalement intéressantes de l'Abbaye et la création d'un troisième étang. Il respectait tout le caractère archaïque du site aussi bien que les vieux arbres, les quinconces, les vestiges de vieux escaliers, etc., de sorte que du groupe des chevaux de Vinçotte à l'angle des avenues De Mot et de la Patrie la vue se fût étendue au-dessus de trois étangs successifs jusqu'à la place Sainte-Croix ; les anciennes terrasses qui s'appuyent à l'avenue De Mot d'une part et s'étendent de l'autre vers la rue de l'Aurore eussent pu être transformées en jardins régulièrement étagés. L'ensemble devait être complété par un théâtre d'art orné de fresques exécutées par ceux de nos artistes qui font de la grande peinture décorative, quelque chose dans le genre de celui qu'on construit en ce moment à Paris et que décote M. Maurice Denis. Ce théâtre devait être édifié dans le grand massif boisé à l'entrée même du Bois de la Cambre, face à l'avenue Louise.

Une particularité de ce théâtre était que la galerie supérieure n'eût été surélevée que de quelques marches sur le niveau du terrain et que les gradins de la salle eussent été partiellement creusés dans le sol ; ceci afin de ne pas exagérer le développement en hauteur de l'édifice, qui se fût d'autant mieux encadré dans les majestueuses futaies environnantes.

Dans tous ces parcs et plantations : Jardin du Roi, Avenue Louise, Terrasses de la Cambre en style régulier, abords des trois étangs et Bois de la Cambre en style pittoresque, on avouera qu'on eût pu trouver place pour de nombreuses « Salles de Verdure » destinées aux œuvres d'art.

Dans le même ordre d'idées Louis van der Swaelmen, frappé de la banalité de ces groupes de végétation exotique rigide — palmiers, lauriers, etc., — dont on entoure la froideur des moulages dans nos Salons, avait imaginé de composer un jardin de proportions moyennes, heureusement dessiné de la manière la mieux adaptée au placement convenable des œuvres, et planté des essences feuillues et florales qui pussent le mieux s'harmoniser avec les contours de la statuaire. Ce jardin, qui eût pu en toute saison se développer au grand air — sous la tutelle attentive du bon jardinier, — devait recevoir pour la durée des expositions une couverture vitrée volante, tel un jardin d'hiver démontable.

La mort vint frapper l'architecte avant qu'il ait pu achever de donner une forme concrète et graphique à l'ensemble de ces projets. Mais il eut au moins l'illusion de croire à un commencement d'exécution de son idée lorsqu'il fut appelé par sa fonction d'inspecteur des plantations de la commune d'Ixelles à collaborer à l'installation des œuvres de Rodin.

Est-ce que vraiment il ne se trouvera personne pour nous conserver celles-ci et devra-t-on se résoudre à les voir toutes disparaître ? Si le mécénat ne tente personne, ne pourrait-on recourir à la souscription publique ? Il est vrai que l'échec, encore que bien instructif, serait d'un effet moral détestable !

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée. LOUIS-M. VAN DER SWAELMEN

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Première représentation de *Thérèse*, drame musical en deux actes, poème de M. CLARETIE, musique de M. MASSENET, et du *Secret de Suzanne*, intermède en un acte, poème de M. GOLISCIANI (trad. M. Kufferath), musique de M. WOLF-FERRARI.

Le premier spectacle inédit que nous a offert cette année le théâtre de la Monnaie se composait de l'une des dernières œu-

vres de M. Massenet, *Thérèse* (1907) et d'une petite pièce en un acte, *Le Secret de Suzanne* dont l'auteur, M. Wolf-Ferrari, directeur du *Liceo Benedetto Marcello* de Venise, n'était encore connu en Belgique par aucune de ses productions dramatiques.

Thérèse est, parmi les œuvres de la dernière manière de M. Massenet, bien supérieure à *Ariane*, à *Bacchus* et à *Don Quichotte*. Le poème, qui met en scène un épisode fictif de la Révolution française, répondait bien au tempérament et aux facultés de ce musicien adroit, dont la veine inventive ne s'affaiblit que lorsqu'il prétend s'attaquer à des sujets trop grands ou trop raffinés pour lui.

Aussi *Thérèse* donne-t-elle l'impression d'une œuvre relativement réussie, où les qualités de M. Massenet ont trouvé un emploi des plus utiles et où ses défauts apparaissent avec moins de relief qu'ailleurs. C'est ainsi, par exemple, que l'atmosphère languissante d'automne qui domine dans le poème, a trouvé en lui un heureux interprète, bien qu'il n'ait pu s'empêcher de tomber, à certains moments, dans cet affadissement qui fait se pâmer le vulgaire. Le deuxième acte, plus dramatique que le premier, lui a donné l'occasion de faire montre de son habileté dans l'art de nuancer et de graduer, et cela sans trop user de ficelles ou d'autres moyens artificiels pour arriver à l'effet visé.

L'interprétation ne laisse rien à désirer. Avec des artistes comme l'admirable M^{me} Croiza, le parfait comédien et chanteur qu'est M. de Cléry et l'excellent M. Girod, il fallait s'attendre à ce qu'il en fût ainsi. M. Lohse dirige l'orchestre avec une sûreté et un sens de la scène qui font merveille.

Le Secret de Suzanne est une façon d'*opéra buffa*, qui met en scène une femme qui fume à l'insu de son mari, lequel, ne fumant pas lui-même et sentant le parfum de la fumée dans le salon, croit à l'existence d'un amant, s'emporte, casse tout et... lorsqu'il a enfin découvert la cause de l'odeur suspecte, se jette aux pieds de sa femme en lui demandant pardon.

Cela est parfaitement insignifiant en soi, mais M. Wolf-Ferrari a su trouver de si jolis accents pour dépeindre les diverses phases de ce petit drame conjugal qu'on lui pardonne bien volontiers d'avoir choisi cet infime sujet, alors surtout que tant d'autres appliquent leurs efforts impuissants à mettre en musique des choses qui sont bien au-dessus de leurs forces.

Les thèmes musicaux de M. Wolf-Ferrari évoquent, avec des moyens orchestraux modernes, le souvenir de Mozart et du bon Rossini du *Barbier de Séville*. Au moment où la mauvaise humeur du mari atteint son paroxysme, on perçoit aussi quelques échos beethoveniens. Oui... l'*ut mineur* de la *Sonate pathétique* et du *Troisième concerto* ! c'est même d'un effet très amusant et de fort bon aloi.

Certes le « grand humour », la verve joyeuse, le côté « bouffe », n'y sont pas tout à fait, mais c'est quand même délicieux d'esprit, de grâce et de distinction, et cette petite œuvre valait hautement l'honneur de l'excellente traduction qu'en a faite M. Kufferath et de la représentation à la Monnaie.

M^{lle} Pornot, M. de Cléry et M. Ambrosiny — ce dernier joue un rôle muet de vieux valet dans lequel il est impayable — assurent au *Secret de Suzanne* une interprétation qui est la perfection même. M. Corneil de Thoran dirige l'orchestre avec toute la vivacité qu'il faut.

CH. V.

L'ART A PARIS

Broderies russes.

Elles sont exquises, ces broderies paysannes, exécutées dans les ateliers de Talachkino, près Smolensk, par les ouvrières de la princesse Marie Tenicheff. Je n'ai pas à apprendre à nos lecteurs qui est M^{me} Tenicheff, belle artiste — ses émaux champlévis sont dignes de la meilleure époque byzantine — et philanthrope au grand cœur. Cette femme admirable est connue et respectueusement aimée de tous ceux qui l'ont approchée.

Grâce à elle, l'art populaire — et l'art ne sort-il pas des racines même du peuple? — est ressuscité en la vieille Russie. A l'aide de rouets et de métiers primitifs, les brodeuses de Talachkino fabriquent à la main dans leurs isbas ces rideaux, napperons et ombrelles, aux dessins et aux entrelacs traditionnels, pénétrées de la poésie du travail des siècles. La matière, toile et fils, est d'une saveur fruste. A quoi bon d'onnées et bourgeoises brocatelles, et des soieries à deux louis le mètre? On peut, avec les plus humbles éléments, réaliser de charmants chefs-d'œuvre. M^{me} Ory-Robin — qui a vécu longuement en Russie — l'a, elle aussi, prouvé à nos yeux émerveillés.

Les brodeuses et les dentellières de Smolensk sont des harmonistes délicates. Nées au pays de la neige et du silence, elles répugnent aux flamboiements polychromes. Elles usent de tonalités rompues, éteintes, assourdis, des gris, des verts, des bleus et des ocres d'une rare subtilité. Les motifs stylisés sont empruntés à la flore, ou à l'animalité; les procédés, le point, l'assemblage des lés, est simple et savant.

Les ateliers de Talachkino dont les produits sont, cette semaine, visibles à la galerie Chainé et Simonson (19, rue de Caumartin) démontrent que des trésors de beauté ont été sauvés en Russie, grâce à la persévérance patriotique — et si mal comprise, si mal récompensée — de la princesse Marie Tenicheff.

LOUIS VAUXCELLES

PUBLICATIONS D'ART

Le premier volume de l'histoire générale de l'art que publie M. Louis Hourticq dans la collection *Ars una, species mille* (1) est un modèle de compréhension artistique et de belle tenue extérieure. Il ne concerne que la France et donne une idée complète et frappante de l'évolution de l'art français dans tous ses domaines, depuis ses origines les plus lointaines jusqu'en ses manifestations récentes. Le texte, clair et sobre, serre de près l'image toujours judicieusement choisie et la commente avec justesse et autorité. Peu d'ouvrages de vulgarisation de ce genre me paraissent aussi bien compris et réalisés avec une méthode aussi sérieuse. Abondamment illustrée, pourvue de notices bibliographiques, cette publication est un guide précieux pour les artistes et les historiens de l'art.

F. H.

Nouvelles publications musicales.

Toccata, Mazurka et Humoresque pour piano, par AUG. DE BOECK. Bruxelles, Georges Oertel. — Trois charmants morceaux, d'un style très pianistique et d'une écriture aisée et spontanée, comme tout ce que compose cet artiste si bien doué. La *Toccata* est le plus original des trois, par son chromatisme fantasque et ses fines sonorités de carillon.

Prélude et Fugue pour piano, op. 49 (1910), par JOSEPH RYELANDT. Bruxelles, Breitkopf et Härtel. — L'une des œuvres les mieux réussies de M. Ryelandt : de la science, du goût, un sens parfait de l'équilibre et, par-dessus tout, une rare unité de sentiment, une exquise pureté, un doux rayonnement d'idéal après une aspiration inquiète et passionnée. On sent que le musicien

(1) Paris, Hachette et C^{ie}.

a été touché par la grâce franckiste. Mais il n'y a rien perdu de sa personnalité, dont l'indépendance, encore hésitante et chercheuse naguère, se conquiert insensiblement et évolue de plus en plus à l'encontre des plans tout faits et de la beauté convenue.

CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les Bleus de l'Amour. — L'Enfant de l'Amour.

L'Olympia, inauguré il y a quelques semaines par la *Gamine*, la charmante pièce de MM. Véber et de Gorsse, affiche comme deuxième spectacle les *Bleus de l'Amour*, de M. Romain Coolus. Les *Bleus de l'Amour*, ce sont les coquebains, chez qui la chaleur du tempérament est insuffisante pour leur inspirer le désir de la femme. La comtesse Luce de Simières, personne d'âge respectable, haute en couleur et pas bégueule, est veuve d'un de ces hommes à sang froid (en deux mots). Il l'a laissée sans enfant, alors que son cœur déborde d'amour inemployé. Heureusement, elle a une nièce et un neveu, cousins germains, qu'elle va marier et qui lui donneront des héritiers. Il y a pourtant un cheveu : le jeune homme, Bertrand de Simières, est un bleu... Grand chasseur, ce n'est pas le cotillon qu'il chasse. Il manque totalement du feu sacré, et s'il ne va pas jusqu'à déplaire à sa cousine, Emmeline de Phalènes, il ne lui inspire pas non plus une folle passion. Dès lors, il suffit qu'un autre neveu de la comtesse, Gaspard de Phalènes, apparaisse subitement pour changer la face des événements. Gaspard est loin d'être un bleu, lui. Incorrigeable fêtard, il est, dit-on, marié en Amérique et y a laissé sa femme. Cette considération n'arrête pas Emmeline qui, incontinent, tombe amoureuse de lui. C'est bien fait pour Bernard : il n'avait qu'à suivre les conseils de sa tante, qui l'engageait à aller faire la noce à Paris. Mais Emmeline, que va-t-elle devenir, la pauvre, avec son amour pour un homme marié? Rassurez-vous. Le mariage américain de Gaspard n'est qu'une mystification gigantesque. Et tout finit par un mariage véritable, après d'autres menus incidents qu'il serait trop long de raconter.

La comédie de M. Romain Coolus est délicieusement artificielle. Elle est nouvelle en maint endroit; elle ne cesse d'être spirituelle et joyeuse. C'est un joli spectacle. Dirai-je que la troupe de l'Olympia l'interprète à merveille? Il faut mettre hors de pair M^{lle} Jane Delmar, qui incarne au naturel les rôles de jeunes filles nerveuses, rageuses, au cœur tendre et bon mais un peu hérissé, M^{me} J. Cheirel, la comtesse au verbe haut et aux allures militaires, M. Geo Leclercq, un Gaspard de Phalènes parfait. Mais leurs camarades, M^{mes} Gerda et Harnold, la bobonne au nez retroussé, MM. Franck et Paulet, ne sont pas moins dignes des éloges les plus vifs. Et le succès a été très grand.

* * *

Très grand aussi, enthousiaste, délirant, le succès de *L'Enfant de l'amour* aux Galeries. La pièce d'Henry Bataille va faire pleurer Bruxelles et la province durant de longs soirs. C'est un triomphe de plus pour l'auteur de la *Femme nue*, à qui il est juste d'associer ses interprètes, M. André Brulé au jeu pathétique, M^{lle} Suzanne Munte qui n'égale pas tout à fait M^{me} Bady mais qui la rappelle, M. Jacques Normand, comédien discret et sûr, MM. Darcey, Gildès et une foule d'autres artistes dont aucun n'est médiocre ou insuffisant : bel ensemble, heureusement encadré, égal, sinon supérieur, à ce que les théâtres de Paris peuvent offrir de meilleur.

Mais parlons de la pièce. Toutes les œuvres de Bataille baignent dans une même atmosphère orageuse et morbide. C'est le poète des névroses, et si ce titre : les *Fleurs du mal*, n'avait été pris par Baudelaire, il conviendrait à merveille à son théâtre savamment faisandé. Corneille aurait pu prendre pour devise : *Quo non ascendam?* C'est *Quo non descendam?* que Bataille inscrirait le mieux autour de ses armes. Dans quel abîme du cœur humain ne descendrai-je pas, et quelle turpitude humaine me refuserai-je à peindre? De plus fort en plus fort! Voyons jusqu'où ira la

complaisance, ou plutôt la patience du public. Voyons jusqu'à quel point mon art triomphera des scrupules, des préjugés, des idées morales de mes spectateurs?...

Et M. Bataille invente des cas extraordinaires, des cas tout à fait exceptionnels, auxquels son habileté sait conférer assez de généralité factice pour que nous puissions nous y intéresser. Ainsi de *l'Enfant de l'amour*, fils d'une courtisane arrivée, dont l'enfance fut choyée mais qui, arrivée à l'adolescence, fut tenu soigneusement à l'écart car la présence du grand fils rappelait trop l'âge de la mère. Le gamin souffre sans se plaindre. Plus tard il prend une petite amie et vit des largesses de sa mère. Et il se dégoûte beaucoup soi-même, mais ne fait absolument rien pour s'arracher à son existence veule et paresseuse. Ce serait une parfaite crapule (le mot est dans la pièce) si un sentiment puissant ne le soulevait au-dessus de sa destinée : il aime sa mère, et le jour où celle-ci est menacée dans sa passion pour l'homme qui l'entretient depuis dix-sept ans, il mène contre cet homme — un ministre de la république, naturellement — une lutte sans pitié et sans scrupule : il lui vole sa fille et menace de le déshonorer, il le fait chanter en lui mettant sous le nez des papiers qui prouvent une faute de jadis contre l'honneur. Enfin il réussit à rapprocher les amants, à les réunir pour toujours, à les marier, ô joie ! Et quand tout est décidé, lui, l'Enfant de l'amour, on l'envoie en Amérique pour s'en débarrasser. La mère inconsciente le laisse partir presque sans regret.

Evidemment, tout cela est fort triste. Ce jeune homme, capable de si beaux sentiments, mériterait d'être né dans un autre milieu. Mais je demande ce que cela peut bien nous faire, en somme, à nous, immense majorité du public, qui ne sommes pas des enfants de l'amour. L'émotion très réelle dans laquelle nous plonge l'art admirable de M. Bataille dépasse de loin le peu d'intérêt qu'il nous est permis de porter aux lamentables héros de cette histoire : une riche catin, un gamin vicieux et paresseux, un amant sans délicatesse et sans honneur, et une foule de comparses également tarés. Il est regrettable que M. Bataille s'obstine à ne vouloir découvrir de la beauté et de la poésie que dans les cœurs des fripouilles.

GEORGES RENCY

MEMENTO MUSICAL

Nous avons annoncé que M. J.-E. Strauven avait vu couronner son ouverture *Cromwell* par le jury du concours de composition musicale institué par la Grande-Harmonie à l'occasion du centième anniversaire de sa fondation.

Dans la section symphonique, le jury a attribué le prix à M. J. Van Hoof pour sa partition *Lentedag*.

Enfin, dans la section des ouvertures pour orchestre de fanfare, le prix a été partagé entre MM. L. Michel et E. Van Nieuwenhove.

Par suite du succès sans précédent qu'obtient le Festival de Beethoven aux Concerts populaires et pour satisfaire à de nombreuses demandes qui lui ont été adressées, la Maison Schott organisera en trois séances, à la Grande-Harmonie, l'exécution intégrale des sonates pour violon et piano de Beethoven. Elle s'est assurée le concours de MM. Arthur De Greef et Ed. Deru afin de donner à ces séances tout l'éclat d'une solennité artistique qu'elles méritent.

On peut s'inscrire dès à présent à la Maison Schott frères, 28 Coudenberg.

Comme nous l'avons annoncé le premier concert Ysaye aura lieu au théâtre de l'Alhambra, le dimanche 12 novembre, à 2 h. 1/2. Au programme : Symphonie n° 40 (Mozart); Concerto pour violon et orchestre (Beethoven); Poème symphonique de F. Rasse et Suite burlesque de A. Dupuis, deux œuvres en première audition; Poème pour violon et orchestre (Chausson); Bourrée fantasque (Chabrier). Répétition générale la veille, mêmes salle et heure. Billets chez les éditeurs Breitkopf et Haertel, 68 rue Coudenberg.

M^{me} Berthe Marx-Goldschmidt, dont les interprétations des œuvres de Beethoven ont consacré la réputation en Allemagne, donnera avec M. Mathieu Crickboom une audition intégrale des dix sonates pour violon et piano de Beethoven les 27 novembre, 1^{er} et 5 décembre Salle de la Grande Harmonie.

Mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert donné avec orchestre par M. Edouard Deru, violoniste de I.L. MM. le Roi et la Reine, avec le concours de MM. Arthur De Greef, Bageard, Van Hout, Godenne et Piery. Billets chez Breitkopf et Haertel.

Mercredi, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle (13, rue Ernest-Allard), première séance du Quatuor Zimmer. Quatuors de Beethoven en *fa* maj. (op. 18 n° 1), en *mi* bémol maj. (op. 127) et en *mi* mineur (op. 59 n° 2).

Vendredi, à 8 h. 1/2, à la Salle Allemande, première séance de *l'Histoire de la Sonate*, par M^{me} Tambuyser et M. Jorez.

M. Emil Frey, pianiste-compositeur (prix Rubinstein 1910), donnera un piano-récital à la Grande-Harmonie, mercredi 15 novembre, à 8 h. 1/2. S'adresser pour les places chez les éditeurs de musique et à la Maison Riesenburger, 10 rue du Congrès.

Le quatuor Chaumont donnera ses quatre séances annuelles à la Salle Allemande les mercredis 29 novembre, 20 décembre, 24 janvier et 14 février. Aux programmes : quatuors de Haydn; Mozart, Beethoven, Brahms, Vincent d'Indy, Debussy, Schumann, quintette de César Franck.

M. Armand Parent fera entendre à Paris, au cours des séances consacrées à Schumann qu'il donnera à partir de mardi prochain à la Schola Cantorum avec le concours de M^{lle} Marthe Dron, une sonate *inédite* du maître. Cette œuvre inachevée se compose d'une première partie : *Introduction et allegro* et d'un mouvement vif. Le manuscrit original appartenait à feu Charles Malherbe, bibliothécaire de l'Opéra, qui l'avait communiqué à M. Parent. Cette première audition, fixée au 14 novembre, à 9 heures, intéressera vivement les musiciens.

Nous recommandons particulièrement à nos lecteurs le Cours supérieur de Déclamation lyrique que vient de fonder à Paris avec le concours de M. Vincent d'Indy M. Louis de Serres, professeur des classes de Déclamation lyrique, d'Ensemble vocal et de Musique de chambre à la Schola Cantorum. Ce cours d'interprétation, qui embrasse l'étude parallèle des maîtres anciens et des compositeurs modernes de l'Oratorio, de la Cantate religieuse et de la Cantate profane, du Drame lyrique et du Lied dans leurs textes français, allemands, italiens et latins, est donné de novembre à juillet tous les mercredis, de 2 à 4 heures. Les inscriptions sont reçues par correspondance chez M. Louis de Serres, 58 rue de Courcelles.

PETITE CHRONIQUE

Le Sillon a ouvert hier au Musée moderne son Salon annuel. Au nombre des exposants figurent MM. Bastien, Beuck, De Greef, Godfrinon, Haustrate, Lefebvre, Navez, Niekerk, Paerels, Schirren, Swyncop, Thumilaire, Wauters, etc.

La Belgique a été invitée à désigner deux délégués pour le Jury des récompenses de l'Exposition internationale de Rome. Ces délégués seront probablement MM. H. Richir pour la section de peinture et J. Lagae pour la sculpture.

Le monument funéraire érigé à la mémoire de Gustave Huberti, œuvre du statuaire Victor Rousseau et de l'architecte Van Neck, sera inauguré aujourd'hui à 11 heures au cimetière communal de Schaarbeek.

On sait qu'une partie du produit de la souscription a été affectée à la fondation d'un Prix Gustave Huberti qui sera décerné tous les ans à la suite d'un concours ouvert entre les lauréats de

l'Ecole de Musique de St-Josse-ten-Noode. Pour marquer l'intérêt qu'elle porte à l'établissement, M^{me} Gustave Huberti a résolu de joindre aux ouvrages de musique ou de littérature qui seront remis au lauréat la collection des mélodies inédites du compositeur regretté.

La veuve du peintre César De Cock vient, dit *la Chronique*, de quitter Gand pour retourner en Finlande, son pays natal. Avant son départ, elle a fait à la bibliothèque de la ville et de l'Université un don important comprenant de précieux souvenirs, notamment les superbes albums et les adresses offerts à César De Cock en 1903 à l'occasion du 80^e anniversaire de sa naissance, par les artistes, littérateurs, musiciens etc., ainsi qu'un portefeuille contenant quatre-vingts dessins et études du maître.

M. Gisbert Combaz, professeur à l'Université Nouvelle, a inauguré hier la série de neuf conférences qu'il donnera cette année sur *l'Art chinois* à l'Institut des Hautes-Études de Bruxelles. Les entretiens se succéderont tous les samedis, à 8 h. 1/2. Ils seront illustrés de projections lumineuses.

La Société des Matinées littéraires de Bruxelles reprendra en février et mars, le samedi à 5 heures, la série de ses conférences. Elle s'est assurée le concours de MM. Paul Bourget, de l'Académie française, le comte d'Haussonville, de l'Académie française, Fernand Laudet, directeur de la *Revue hebdomadaire* et André Beaunier, du *Journal des Débats* et du *Figaro*. Cette liste sera complétée incessamment. On est prié de s'inscrire sans retard pour la série de six conférences à M. José Perrée, maison Breitkopf et Haertel, 68 rue Coudenberg. L'abonnement est de 20 francs.

M^{me} Lina Cavalieri chantera au théâtre de la Monnaie, le mardi 21 novembre, le rôle de la *Tosca* qui lui a valu de retentissants succès.

De Paris :

Le septième Salon de la Société des Artistes décorateurs, ouvert à tous les artistes auteurs d'œuvres d'art décoratif, d'art industriel et d'art appliqué, qu'ils fassent ou non partie de la société, sera ouvert du 22 février au 26 mars prochain sous le patronage de l'Union centrale des Arts décoratifs, dans les galeries du Pavillon de Marsan (Palais du Louvre). S'adresser pour tous renseignements avant le 5 février au président de la Société, au Pavillon de Marsan.

La *Renaissance Contemporaine* (1) vient de commencer la publication d'un Répertoire général des vitraux anciens de la France. Cet inventaire, dressé par M. Gustave Dupin, contient un grand nombre de détails inédits et rendra de sérieux services aux architectes, artistes, amateurs d'art et touristes.

Le programme de la saison du théâtre de Bayreuth en 1912 est dès à présent réglé. Il se composera des *Maîtres Chanteurs* (22 et 31 juillet; 5, 12 et 19 août); de *Parsifal* (23 juillet, 1^{er}, 4, 7, 8, 11 et 20 août, et de *l'Anneau de Nibelung* (25-28 juillet, 14-17 août).

(1) Revue de quinzaine. Paris, 41 rue Monge.

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Ce sera, on le sait, la dernière année du « monopole » de *Parsifal* à Bayreuth, le privilège accordé par la législation allemande devant expirer en 1913.

M. le docteur G. Kaiser prépare une édition de la correspondance de C.-M. von Weber, qui sera publiée par les soins des éditeurs Breitkopf et Härtel. Il prie les détenteurs de manuscrits épistolaires du maître de bien vouloir les lui signaler. M. Kaiser habite Dresde, Striesenerstrasse, 41, II.

Pour honorer la mémoire de Félix Mottl, ses admirateurs et ses amis ont décidé de faire placer son buste en marbre au foyer du théâtre du Prince-Régent, à Munich.

M. Richard Strauss a écrit un opéra-comique en deux actes dont le livret a été tiré par M. Hugo von Hoffmannsthal du *Bourgeois gentilhomme*, de Molière. L'œuvre, dans laquelle s'intercale un divertissement important, *Ariane à Naxos* dans le goût des ballets italiens, sera représentée à Berlin au printemps prochain.

M. Mariotte, auteur d'une *Salomé* qui fut jouée avec succès à Lyon et à Paris, vient de terminer une œuvre nouvelle, *Le Vieux Roi*, sur un poème de M. Remy de Gourmont.

Le Vieux Roi sera représenté cet hiver au Grand-Théâtre de Lyon.

Sait-on qu'il existe deux partitions du *Vaisseau Fantôme*? L'une d'elles est d'un musicien ignoré, Philippe Dietsch, et fut jouée à l'Opéra en 1842, où elle ne remporta d'ailleurs qu'un très médiocre succès. Mais l'histoire vaut d'être racontée. Lorsqu'en 1841 Wagner vient apporter le *Vaisseau Fantôme* au directeur de l'Opéra, celui-ci déclara — c'est *Paris-Journal* qui narre l'anecdote — que seul le livret l'intéressait. Il l'acheta 500 francs. Ce livret, retouché, réduit à deux actes, fut confié par lui à Dietsch, qui le mit en musique. Les deux ouvrages furent représentés à quelques mois d'intervalle, l'un à Paris, l'autre à Dresde. Mais ils subirent des fortunes bien différentes. Qui se souvient aujourd'hui de la version de Dietsch?

Le piquant de l'aventure, c'est que ce même Dietsch, nommé chef d'orchestre à l'Opéra, dirigea en 1861 la tumultueuse représentation de *Tannhäuser* qui marqua le début de Wagner à Paris.

Sottisier :

Il entendit, sous le masque noir, une voix qui lui demandait (ah! c'était bien la même voix qui avait assassiné Blondel)...

(*Le Matin*, 31 octobre.)

GASTON LEROUX, *Balao*.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOU

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'es-sayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE NIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Hærtel, Fernand Lauweryns, Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin
PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Manifestation Jules Destrée : *Discours de M. H. Fierens-Gevaert* (H. FIERENS-GEVAERT). — Au Cercle artistique : *Exposition de M. Ch. W. Bartlett et de Mme Clémence Jonnaert* (F. H.). — Lettre de Pierre Pons (PIERRE PONS). — La Société J. S. Bach à Liège. — Boîte aux lettres. — Chronique théâtrale : *le Gout du Vice; le Grillon du Foyer* (GEORGES RENCY). — Chronique judiciaire des Arts : *l'« Histoire de France » d'Anatole France; le Diorama de Sem.* (O. M.). — Memento musical. — Petite chronique.

La Manifestation Jules Destrée⁽¹⁾.

Discours de M. Fierens-Gevaert.

MON CHER DESTRÉE,

C'est à Florence, il y a bientôt quinze ans, que je vous ai aperçu pour la première fois. Je m'étais attardé à contempler la ville des hauteurs de Fiesole et j'avais dans l'âme la vision émerveillée d'une cité de marbre protégée par des montagnes d'azur. Le crépuscule d'automne mêlait une suavité sereine à l'atmosphère saturée de beauté. Il m'eût été doux de rencontrer un ami et d'offrir avec lui l'encens de nos propos enthousiastes aux génies de ces lieux divins... Vous étiez attablé dans la grande salle blanche d'une *albergo* bien

(1) Le 1^{er} novembre, jour de clôture de l'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi, les collaborateurs, les exposants, les artistes et un grand nombre d'amis de Jules Destrée se réunirent dans la grande Salle Roger de la Pasture pour offrir au Président du groupe des Beaux-Arts l'expression de leur reconnaissance, de leur admiration et de leur sympathie.

M. Jules Hénin, Président du Conseil d'administration de l'Exposition de Charleroi, prit le premier la parole; en termes choisis et émus, il fit l'éloge de l'œuvre accomplie par Jules Destrée avec autant de ténacité que de talent et de dévouement; il rappela qu'elle avait contribué pour la plus large part au

connue, à deux pas d'Or San Michele; la gravité de votre visage, l'abondance d'une chevelure toute septentrionale vous distinguaient des Florentins animés et souples. Je ne vous avais jamais vu; mais je savais votre activité littéraire, je savais que dans la *Jeune Belgique* l'art italien n'avait pas de commentateur plus lucide. *Je vous reconnus*. Et pourtant, ce soir-là, le cœur plein d'affection latente, je dus me contenter de vous entrevoir. Je ne vous ai connu que longtemps après. Et voici qu'on vous fête dans cette ville de fer, de feu, de fumée, — votre ville, — et voici que le passant inconnu de vos heures florentines prend la parole au nom de vos amis et de vos collaborateurs. Il faut bien que je m'étonne d'être appelé à cet honneur; beaucoup d'autres en sont plus dignes. Que la mâle énergie de M. Hénin, enveloppée d'une bienveillance si attirante, s'incline ici devant vos services, nous en éprouvons l'émotion la plus profonde. Vous avez tous deux des titres à notre reconnaissance, car l'Exposition de Charleroi, c'est l'œuvre de votre collaboration. Mais je ne suis ici qu'un ami, mon cher Destrée. Est-ce suffisant? Veut-on distinguer en moi un serviteur constant de notre art et me procurer pour cette raison la joie de succès de l'Exposition et lui en exprima toute sa gratitude et celle de ses collègues.

Puis au nom des collaborateurs, des exposants de l'Art Ancien et des artistes, M. Fierens-Gevaert prononça l'éloquent discours que nous publions.

Enfin M. Jules Destrée, dans une improvisation profondément émue, remercia tous ceux qui s'étaient réunis pour le fêter, attribuant son seul mérite à l'amour de son pays, à sa foi dans le génie de la race wallonne qu'atteste un passé plein de gloire et dont le présent nous apparaît gonflé des plus magnifiques espérances.

vous adresser là parole? J'en suis doublement fier et confus, et je ne sentirai s'alléger ma tâche qu'en disparaissant dans la gloire de nos maîtres et dans l'éclat de cette réunion triomphale.

Nous vous fêtons, cher ami, de tout notre cœur. N'avez-vous pas, dès le premier jour, mis le vôtre tout entier dans vos écrits, dans vos œuvres? Vous serties des mots de choix dans les proses de vos débuts et vous étiez un joaillier de lettres plein d'amour pour son art. L'art! Tout jeune, vous lui témoignez toute votre ferveur, par le soin même de vos écrits, par vos travaux critiques, par votre poétique *Imagerie japonaise*, écrite alors que de rares chercheurs interrogeaient seuls la beauté encore hermétique de l'Extrême-Orient. Vous imaginiez dans votre passion de beauté les temps désolés et vils qui suivraient la *Mort de l'Art*. Mais le dilettantisme n'était pas seul à guider vos inspirations. Vous aviez la tendresse et, par elle, vous alliez élargir votre champ. Des accents d'évangélique bonté animent ce beau récit judiciaire: *le Secret de Frédéric Marcinel*. Les ailes de cette tendresse vous élevèrent très haut et vous avez rencontré parfois l'orage. Mais quel sûr abri vous avez trouvé dans l'amour de votre sol natal et de votre race! Avec quelle ardeur vous les avez aimés, avec quel bonheur vous les avez chantés, nul ici ne l'ignore. Dois-je citer vos pages sur la *Patrie*, « chère et douce terre du Père », et l'hymne en prose où vous décrivez les chimériques *Fumées*? « O mon pays, contrée farouche des épuisants labeurs et des usines fumantes, où s'endeuillit la tendresse des verdure, elles sont tes sourires et ton rêve, les *Fumées*, les fantasques, les merveilleuses *Fumées*! » Et votre culte de la terre des ancêtres vous inspire un nouveau chef-d'œuvre quand vous écrivez pour le volume des conférences de l'Exposition une préface dédiée, semble-t-il, à ceux de la race « qui ont marqué les paysages de leurs douleurs et de leurs espérances ». Poussé par votre tendresse, vous écriviez : « Ce qui fait vivre les hommes, c'est l'Amour, le Dévouement, le Sacrifice. » Dès lors, l'action vous réclamait, et si je ne connais point les faces diverses de cette action, si je tiens même à me garder d'en parler en cette fête, qui est celle de la beauté, je puis bien dire que votre âme toujours se donna sans réserve. L'artiste allait-il abdiquer? Non, il allait au contraire toucher au but. Il y a de l'inéluctable dans les destins, vous l'avez dit dans d'émouvantes nouvelles. Vous-même n'avez pu vous soustraire à la mission qui vous est échue. Vous êtes resté le bienheureux esclave de votre culte de la beauté, de votre amour de la race, de votre besoin d'élever les pauvres et les humbles aux délices de l'art. Votre idéal vous a mené; mais il vous a suggéré mille conseils pratiques pour que vous assuriez son triomphe. Et maintenant, l'irréparable est

accompli. L'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi n'est certes pas une fin pour vous; c'est tout de même l'un des aboutissements les plus glorieux de votre labeur.

Il fut un temps où les peintres siennois avaient retenu votre attention pieuse et vous ne pouviez vous détacher de leur douceur, de leur inexprimable séduction. Leur idéalisme confirmait le vôtre; l'ivresse patriotique de Sienne vous exaltait et vous vous abandonniez — avec combien d'autres! — au cœur « ardent et délicat » de la vieille république qui, pour racheter ses crimes, à deux reprises, s'agenouilla en vêtements funèbres devant le grand autel de la Cathédrale et se voua solennellement à la Vierge. Mais vous aviez involontairement choisi la beauté siennoise pour éprouver votre sensibilité. C'est à nos maîtres que vous deviez donner l'entièreté de vos forces. Vous avez aimé et vous continuez d'aimer tous nos maîtres. Vous croyez avec nous que dans l'histoire de l'art, Flamands et Wallons forment bloc, aussi bien dans le passé que dans le présent, que leur art constitue un tout glorieusement indissoluble. Mais vous avez montré que cette unité avait trop souvent fait oublier et méconnaître l'importance considérable des cités wallonnes dans nos annales artistiques. Vous avez, je pense, dessillé les yeux les plus fermés; les critiques de bonne foi ont pu démêler les nuances qui caractérisent les principaux maîtres de la peinture wallonne: la tendance au lyrisme si puissamment soulignée par le génie de Roger de la Pasture; la fantaisie — c'est encore du lyrisme — qui s'accuse dans les paysages de Patinir, de Bles, dans les architectures de Gossart, de Bellegambe; la préoccupation des jolis riens gentiment contés dont témoignent les œuvres capitales du Maître de Flémalle; l'amour de la forme chez tous. Bien des traits se retrouvent dans les œuvres de pure origine flamande, et c'est pourquoi on ne saurait concevoir l'art wallon comme fraction autonome, encore qu'il nous faudra bien avouer un jour l'action prépondérante des Wallons sur l'orientation plus idéaliste de notre art dès le début du XVI^e siècle. En tout cas, les vieux maîtres de Wallonie sont déjà pleins de confidences sur les aspirations de leur milieu natal. Et qui, mieux que Jules Destrée, a écouté ces confidences? J'ai vu, cher ami, comme vous meniez les privilégiés qui vous avaient pour guide vers la petite carte jaunie de l'ancien comté de Hainaut, « votre justification », disiez-vous; et avec quel orgueil vous faisiez lire ces mots: « Terre tenue de Dieu et du Soleil! » Je vous ai vu prendre les reliquaires du frère Hugo d'Oignies avec des mains respectueuses, des mains tremblantes de respect. Pourquoi vous aimez les vieux maîtres, et pourquoi nous les aimons? Parce que leur attitude d'adoration et de prière est une attitude d'amour, parce que leur irré-

ductible conscience technique est un signe de cet amour, parce que la peinture des souffrances humaines qui se mêlent chez eux à celles des douceurs mystiques est encore très souvent un aspect de cet amour sur-humain. Sans doute estimez-vous que là est la vraie, la grande leçon de nos anciens, de nos primitifs.

Mais vous ne vous êtes point détourné des modernes.

Vous avez un jour transporté vos auditeurs dans le ciel rose et azur de Watteau. Et combien de fois aussi les foules belges n'ont-elles pas appris de votre voix grave et ardente les beautés tragiques de Constantin Meunier nées des drames de l'industrie moderne? Elle est de vous cette confrontation saisissante de la *Pietà* de Roger de la Pasture et du *Grisou* de Meunier. Les deux œuvres frémissent de souffrance et d'amour, miracles toutes deux de beauté et d'infinie tendresse! Jeunes, nous trouvions académique de penser avec le divin Platon que bonté et beauté se touchent aux cimes de la splendeur. Nous devons bien confesser notre étourderie. Nos grands maîtres anciens et modernes illustrent cet idéal; la *Pietà* et le *Grisou* l'éclairent de leur éloquence immortelle.

On m'a demandé de prendre la parole au nom de vos amis et de vos collaborateurs; il est certains de ces derniers auxquels on ne m'en voudra pas d'adresser de justes éloges. Et je citerai d'abord une collaboratrice dont le seul nom exprime la part constante et intime qu'elle dut prendre à l'œuvre que nous honorons: M^{me} Jules Destrée. Je citerai son père, le maître intarissable qui jette tant d'éclat sur votre exposition moderne et sur l'Art wallon contemporain, M. Auguste Danse. Pourrai-je oublier votre frère, votre collaborateur aussi — si désireux de votre succès — ce moine d'élite, ce doux orfèvre de lettres, ce frère Hugo d'Oignies de notre littérature: dom Bruno Destrée? Et enfin, laissez-moi souligner le dévouement sans défaillance, la serviabilité intelligente, précieuse, et j'oserai presque dire indispensable de M. Robert Sand. Votre mérite grandit, mon cher Destrée, d'être entouré de tels concours. Tous vos secrétaires de classes n'ont connu que la joie de vous obéir dans la plus heureuse émulation. Que cette petite « garde sacrée » soit remerciée, elle aussi. Le triomphe de son chef n'est-il pas d'ailleurs sa plus belle récompense?

Mon cher Destrée, j'ai vu fêter bien des organisateurs d'exposition, mais non comme vous l'êtes. Derrière les historiens de l'art, derrière les artistes, derrière les amis qui vous remercient, la race wallonne se lève et vous acclame. Si elle ne le faisait, elle agirait en ingratitude. Le Flamand qui vous parle ne craint point de l'affirmer en vous félicitant. L'attachement de la Wallonie vous est assuré; mais vous avez donné plus de gloire à notre école tout entière et au

pays tout entier. Qui songerait à vous reprocher certains zèles qui risquent d'enfreindre la noblesse de votre leçon? Vous vous êtes expliqué clairement; vous voulez l'union dans une harmonie de dignité réciproque. Nous venons, très étroitement unis, vous exprimer notre reconnaissance pour votre œuvre de dévouement et d'amour. D'un élan magnifique et unanime, les sympathies innombrables ont répondu à l'appel des organisateurs de cette fête. Veuillez accepter, en mémoire de leur admiration, cinq œuvres choisies parmi les plus belles de votre Exposition et représentant les diverses sections de l'art moderne: la *Boucherie Arabe*, tableau vibrant et nacré de M. Bastien; l'exquise *Femme à l'Eventail* du maître subtil qu'est George Lemmen; le *Masque de Beethoven* du génial « imagier » wallon Victor Rousseau, l'eau-forte les *Hâleurs*, du maître anglo-belge Brangwyn et un grès de Willem Delsaux qui atteste la jeune renaissance de la poterie de Bouffloux. Veuillez accepter aussi la médaille gravée à votre effigie par Armand Bonnetain, œuvre de vie et de vérité, création délicate et sobre d'un art qui fut si grand chez vos amis du quattrocento italien.

L'heure est venue d'abandonner les trésors accumulés en ces salles, et c'est pour nous, comme pour vous-même, une heure de deuil. Pendant quelques instants encore nous les pourrions contempler, ces tableaux, ces bijoux où frémit le souffle auguste des âmes séculaires. Puis ce sera fini. Mais avant que ces murs ne soient dépouillés, vous reviendrez une dernière fois, seul, mon cher Destrée, et, dans le grand silence de la salle Roger de la Pasture, vous verrez s'assembler autour de vous les ombres reconnaissantes de nos vieux maîtres. A voir leurs œuvres, vous direz peut-être comme un mécène illustre: « Hélas! il faut quitter tant de merveilles ». Mais ce cri, chez vous, ne sera pas celui du collectionneur égoïste, et puis vous ne vous trainerez pas comme Mazarin, languissant et blême. Vous débordez de sève jeune. Vous reverrez ces œuvres, toutes ces œuvres. Dans votre foyer, celles qui vous sont offertes si cordialement vous parleront, ainsi qu'à M^{me} Destrée, de cette journée de reconnaissance publique. Et les autres, celles qui sont venues de loin pour quelques mois, vous les retrouverez une à une dans les pinacothèques, dans les galeries privées. A leur vue, un cortège d'émotions anciennes surgira dans votre cerveau et votre cœur. Et vous reconnaîtrez au passage les joies qui, j'en suis certain, vous furent apportées par l'affirmation de notre reconnaissance, de notre dévouement, de notre affection la plus admirative.

FIERENS-GEVAERT

AU CERCLE ARTISTIQUE

Exposition de M. Ch.-W. Bartlett et de
M^{me} Clémence Jonnaert.

Les nombreuses aquarelles que M. Ch.-W. Bartlett expose au Cercle artistique ne sont pas toutes d'égale qualité. En général ses grandes pages, celles surtout où se meuvent plusieurs figures, sont peu vivantes. L'art de M. Bartlett s'est affirmé; le dessin est solide, très travaillé. L'artiste s'achemine vers la ligne simple; c'est peut être la souplesse qui manque à ce dessin; il est trop complet, trop décisif, et ne laisse pas assez deviner. Mais si les figures de M. Bartlett ne font pas rêver, il faut cependant en louer le charme frais et le coloris délicat, les jolis tons clairs qui permettent au peintre de curieux contrastes. C'est lorsqu'il met en page certaines figures isolées que le peintre est le mieux inspiré, et je tiens *le Corsage vert* pour une image tout à fait charmante.

Dans l'autre salle du Cercle, M^{me} Clémence Jonnaert expose une série de tableaux, des fleurs surtout et quelques paysages. Vision claire et saine, peu de recherche dans le coloris, mais une facture robuste.

F. H.

LETTRE DE PIERRE PONS

à M. Henry Daguerches pour le remercier de l'envoi
d'un beau livre.

CHER MONSIEUR HENRY DAGUERCHES,

Je lis peu, parce que la littérature m'ennuie et que j'ai mieux à faire. Les soins de la méditation et ceux du gouvernement de mon petit peuple m'absorbent tout entier. Et puis, j'entends trop souvent mon père répéter d'un ton excédé, en arrachant quelque touffe de ses cheveux châtain-clair : « J'en ai assez de tous ces livres. Ah! Seigneur! Quand donc ces gens-là s'arrêteront-ils d'écrire? » Vous comprenez, ça ne m'engage guère.

Néanmoins, parfois, il m'arrive de feuilleter les papiers qui encombrant la petite table arabe placée à côté du divan où j'ai établi ma cour. C'est ainsi que, l'autre jour, j'ouvris un petit volume jaune dont le titre me parut bizarre : *Le chemin de Patipata* (1)... Patipata... ce mot ne m'était pas inconnu. Mais où donc l'avais-je entendu? Ah! oui, je sais, dans *Monde, vaste Monde*. « Faire patipata », à Angoulême, prétend l'auteur de ce charmant roman, c'est bavarder entre amis, très vite, de choses et d'autres : cancans, mots d'esprit, riens de toutes sortes, voilà. On fait patipata. C'est la plus douce conversation. Et surtout pas de choses dites sérieuses, pas de sujets solennels, pas d'économie politique, de vertu ni de sociologie. Ce serait faire patapoum ou patatras... Mais un monsieur qui fait patipata avec ses intimes, fi donc! il ne doit que sourire et, autant que possible, être un peu fou...

Mais alors! Mais alors!... je me suis dit : « Une seule personne est capable de se promener dans « ce chemin-là de patipata », c'est l'auteur de *Monde, vaste Monde*, c'est M. Henry Daguerches lui-même. Et, vérification faite, c'était vrai.

Et je fus d'avance très touché, parce que je vous sais un grand cœur ami des pantins, et parce que votre exquisite femme et vous savez bien que j'existe réellement et m'avez toujours manifesté une grande sympathie... Je suis enclin à vous considérer comme des êtres exceptionnels, et ce sentiment serait encore accentué, s'il avait besoin de l'être, par l'admiration avec laquelle mon père parle toujours de vous.

Mais votre livre y aurait suffi. Je fus émerveillé.

Je n'entends pas grand-chose à la poésie, parce que je suis plutôt un soldat, et un soldat de feutre, mais il m'a bien semblé

(1) HENRY DAGUERCHES : *Le chemin de patipata*, poèmes. Paris, Bernard Grasset.

qu'on ne pouvait pas dire de choses plus justes, plus vraies, plus jolies. C'est tout à fait des histoires pour moi, ça, *le Poète prudent et myope, le Bateau en sucre, le Ludion, les Petites filles et le Train de 4 heures 20*, et ce chef-d'œuvre adorable qui s'appelle *la Légende du Petit Chapeau*, tant d'autres merveilleux et funambulesques récits J'étais dans la joie.

C'est comme ça que je comprends la vie, ou du moins que je m'imagine qu'est faite la vie, au delà des murs du salon que j'habite.

Un immense magasin de jouets, n'est-ce pas, de jouets et aussi de bibelots. Il est tout naturel qu'un amoureux désire, à force de dévouement pour sa maîtresse, être son parapluie :

Être le parapluie au gros dôme morose
Inusable, solide et lourd comme un mari!
Et s'en aller pleurer longuement à l'écart
Loin des tapis douilleux, sur les froids carrelages...
Mais tout de même la préserver des orages!

Il est tout naturel que, pour n'être point atteint par les flèches de l'amour, le poète cache ses yeux derrière un binocle :

Et ses yeux traversent la vie
Sous leur armure de cristal

Il est tout naturel que les vagues, ces petites folles, « ne pensent jamais qu'à danser » :

Elles perdent un temps infini à leur toilette,
Elles font des fronces, des bouillons, des plissés.
Elles se mettent des mouettes sur la crête...
Enfin elles se décident à danser.

Et même les noyés dans la mer, eh bien! vous avez trouvé, Monsieur, que c'étaient tout simplement les ludions de cette grande bouteille verte. Ça, vous savez, c'est épatant.

Grand frère, le bonhomme au ludion des foires,
Pour quelques sous donnés au montreur, vous aura
L'oracle du fin fond de la bouteille noire;
Et vous écouterez, contente, votre histoire,
Que votre cœur est d'or, qu'un prince l'acquerra.
Mais si haut ou si bas que la mer les charrie,
Les noyés, dont les gaz tendent la peau flétrie,
Dilatent l'abdomen et ballonnent les reins,
N'apportent pas d'oracle aux passagers chagrins!
— Avez-vous donc donné, petite, je vous prie,
Des sous au Grand Montreur du ludion marin?

Vraiment, Monsieur Daguerches, vous m'enthousiasmez. Non, certes, je ne veux plus désormais sortir de chez moi, je sens que je n'y trouverais rien de mieux. Et puis, aussi, la crainte que ce ne soit pas tout à fait pareil, que la réalité ait l'imbécile audace de contrecarrer votre point de vue, qui est le mien aussi. Ah! toute la vie, se promener sur le chemin de Patipata!

Un vieux petit chemin, recouruté d'ornières,
Contourné, disloqué dans ses accotements,
Ni pire ni meilleur qu'un autre, évidemment,
Grumeleux de cailloux, barbouillé de poussière;

d'où l'on voit l'espace, le hallier vermeil, les nuages « ces hauts barons du ciel », « la robe d'aïeule » de la terre « puce et paille », les arbres et tout... pendant le jour... Et quand

Le vieux petit chemin retourne au soir déert,
Maintenant, tu croirais à peine du sillage
D'une barque Un cyprès, comme un mâ, y surnage
Et la terre, alentour, tombe comme la mer.

Mais toi, comme un pêcheur fanatique, trop vieux
Pour tenter à nouveau les grandes pêcheries,
Ramène le filet lent et mystérieux
De tes regards jusqu'à tes pieds. Et que tu ries

Ou que tu pleures de ton lot, sois bien certain
Que ces prises ne viendront plus trouver la brume
Dont d'étranges lueurs accroissaient le volume.
Alors, bénis les dieux qui t'octroient ce fretin :

Une ronce, un pompon de boule de platane,
Le croissant blanc d'argent frappé par un fer d'âne,

Un portail, un poteau, l'ombre d'un contrevent,
Un caillou couleur de rose, un engoulement,

Une branche pointue à l'arcure de corne,
Un carabe, une faïne, une flaque, une borne.

Ah ! cher Monsieur Daguerches, que tout cela est joli, que tout cela est vrai, que tout cela me va au cœur ! Tous les pantins, toutes les fées, tous les lutins et tous les amis que ces petits êtres ont parmi les hommes devraient faire leur livre de chevet de ce charmant recueil. Pour moi, si vous le voulez bien, j'en ferai le joyau de ma petite bibliothèque, une fois que je l'aurai fait relier d'une étoffe couleur de la chère poussière du chemin de patipata.

Votre humble admirateur,
PIERRE PONS

P. S. — Il faut que je vous dise encore une chose. Voulez-vous me permettre de prendre comme devise ces deux ravissants vers de votre préface :

*Et j'arriverai chez l'Ogre, les poches vides
Et le pied léger ?*

J'en avais d'autres, mais celle-ci est bien belle.

P. P.

La Société J.-S. Bach de Liège.

La *Société J.-S. Bach*, fondée et dirigée par M. le Dr Dwelshauvers, annonce, pour sa deuxième année d'existence (1911-1912), trois séances qui seront du plus vif intérêt :

I. — Récital d'orgue avec chant et violon, par M. Waitz, M^{lle} Demont et M. Fassin.

II. — Exécution des cantates profanes *Non sa che sia dolore* et *Der Kampf zwischen Phœbus und Pan*, avec le concours de M^{mes} Fassin-Vercauteren, Darrier, Prost-Nuel et Malherbe et de MM. Lejeune, Senden et Collas.

III. — Exécution de cantates sacrées avec soli, chœurs orchestre et orgue.

Comme l'an passé, la Société comprendra des *membres protecteurs* (cotisation : 20 fr. minimum), des membres abonnés (cotisation : 5 fr.) et des membres exécutants.

La Société vient d'être dotée d'un comité de patronage artistique dans lequel nous relevons les noms de MM. Gustave Bret, Jan Blockx, Sylvain Dupuis, Ecorcheville, J. Van den Eeden, Vincent d'Indy, Heuss, M^{me} Landowska, MM. de Loose, Mandyczewski, Ochs, Ontrop, Raway, Gustave Robert, Rüfer, Schering, Schreck, Schweitzer, Schwickerath, Sturm, Thiébaud, Tinel, Vreuls et Albert Zimmer.

Pour tous renseignements, s'adresser à la Direction administrative de la *Société Bach*, Maison Muraille, 45 rue de l'Université, Liège.

Boîte aux Lettres.

Mons, 5 novembre 1911.

Monsieur le Directeur de l'Art moderne,

César Decock !... Ce nom un peu oublié est remis en mémoire par le don que vient de faire sa veuve à la ville de Gand.

N'est-il pas étrange que ce bel artiste ne soit pas représenté au musée de Bruxelles ? Et pourtant, combien d'autres devraient lui céder leur place ! Qu'en pensez-vous ?

Cordialement,

DELSAUX.

Bruxelles, 6 novembre 1911.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu dans les journaux qu'il est question de remplacer par des marches en *pierre bleue* l'escalier en *pierre blanche* qui orne la façade du Palais de Justice donnant sur la place Poelaert.

Ne pensez-vous pas que cette décision est profondément regrettable ? Car que deviendra le monument si admirablement coloré de Poelaert si, chaque fois qu'on le restaure, on substitue à la pierre qu'on remplace une pierre d'une couleur différente de celle qu'a voulu le grand architecte ?

Il existe de la pierre blanche, très belle et parfaitement résistante. Pourquoi ne l'emploie-t-on pas pour la restauration du Palais ? Veuillez agréer, etc.

J.-B. LECOMTE

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Goût du Vice. — Le Grillon du Foyer.

M. Lavedan est un moraliste, voilà qui est entendu. Mais c'est un moraliste qui prend un singulier plaisir aux pompes de Satan et qui nous peint le vice, oui, mais sous des couleurs étrangement délicieuses. Qu'il se propose, par exemple, d'inspirer à ses auditeurs le dégoût du vice, il choisira un couple de jeunes époux affolés par le snobisme à la mode et que leur affectation de perversité manque de désunir à jamais. Et cette histoire est si invraisemblable, si peu sérieuse, si puérile même, en dépit de tout l'esprit que l'auteur y a semé, que, du même coup, le vice devient quelque chose de doucement ridicule et de plus dangereux du tout. Dès lors, comment avoir sincèrement le dégoût d'un mal aussi anodin, aussi aimablement cocasse ? Et je crains fort que la leçon de morale de M. Lavedan n'amène pas beaucoup de convaincus...

Elle aura du moins fait passer aux spectateurs quelques heures très agréables. Les deux premiers actes de la pièce sont étourdissants et éblouissants. Le dialogue y est étonnant de verve, d'une élasticité prodigieuse, et les répliques se croisent dans l'air comme des balles de tennis. Jamais M. Lavedan n'a eu plus d'esprit. Et si ses personnages sont toujours un peu les êtres falots du *Vieux Marcheur* et du *Nouveau Jeu*, ils sont toujours également bien typés, croqués d'un trait exact et amusant, et juste assez animés pour qu'on ait l'illusion qu'ils vivent durant tout l'espace d'un soir : phalènes tourbillonnant autour de la flamme pétillante d'un des plus jolis esprits de ce temps...

La troupe du Parc, M^{lle} Marthe Régner en tête, a fort bien joué cette comédie alerte et fine. M^{lle} Régner est exquise de roserie innocente. Ce rôle de vicieuse puérile lui va comme un gant fait sur mesure. Et pourtant ce n'est pas pour elle qu'il a été écrit. A côté d'elle M. Marey, un débutant, a beaucoup plu dans un rôle grave et un peu triste d'ami confident et raisonneur. M. Scott est très en progrès.

Au même théâtre, en matinée littéraire, on a donné le *Grillon du Foyer*, de Dickens, et ce fut un enchantement. Grillon et bouilloire ont chanté de concert, traduits et commentés par la musiquette de Massenet, pour le plus grand délice de tous les jeunes habitués des matinées. Et plus la pièce était invraisemblable, plus elle plaisait, plus elle allait aux nues, tant, malgré tout, la jeunesse est avide de beaux sentiments et de dévouements héroïques. On connaît assez le joli compte de Dickens pour que je puisse me dispenser de le résumer ici. Qu'on se contente de savoir que le méchant Tackleton a été berné et ridiculisé comme il fallait, qu'Edouard et May sont mariés et auront beaucoup d'enfants, et que le bon mais rude John, le voiturier, est désolé d'avoir soupçonné un instant la sage et aimante Dot, sa femme. Et tout cela est gentil, gentil, encore qu'un peu larmoyant. M. Leo Claretie avait, au début de la matinée, fait sur Dickens une conférence bien dite, mais assez incolore. Il aurait pu, parlant à Bruxelles, insister davantage sur le séjour que l'auteur de *David Copperfield* a fait parmi nous. Dickens fréquentait, à Bruxelles, Baudelaire et Joseph Stevens, en leur compagnie, boire les bières de son pays au *Prince de Galles*, dans l'antique rue Villa-Hermosa... Cette taverne est à présent démolie, comme tant d'autres vestiges du passé de Bruxelles. C'était le moment où jamais de rappeler ce souvenir.

GEORGES RENCY

Chronique judiciaire des Arts.

L' « Histoire de France » d'Anatole France.
Le Diorama de Sem.

Après le différend des deux Réjane, le procès de l'*Enfant du Siècle* et celui du *Matin* contre son ancien collaborateur Abel Hermant, voici, bien que l'année judiciaire commence à peine, de nouveaux débats propres à alimenter la chronique parisienne et à aiguïser la verve caustique du Barreau. L'un est intenté par M. Anatole France à l'éditeur Lemerre, qui annonce la publication prochaine d'une *Histoire de France* composée par l'illustre auteur du *Lys Rouge*.

Cette « histoire » en a une. Au temps où la gloire n'avait pas encore franchi le seuil de l'écrivain, celui-ci, pour être à même d'attendre décemment sa visite, accomplissait de modestes travaux qui n'avaient à ses yeux qu'une valeur alimentaire. On cite parmi eux la préface d'un *Dictionnaire de cuisine*.... Au nombre de ces écrits figure une *Histoire de France* dont le manuscrit dormit pendant près de trente ans dans un tiroir de l'éditeur et que celui-ci vient d'avoir l'idée d'exhumer.

Assurément cette « copie » lui appartient, et puisqu'il aurait pu l'utiliser jadis, il semble, à première vue, qu'il en ait encore le droit aujourd'hui. Toutefois, le débutant d'alors, le « nègre » qui touchait pour ces besognes d'atelier cent cinquante francs par mois est devenu l'un des premiers écrivains de notre temps. Et ce grand artiste ne se soucie pas de voir livrée à la publicité une œuvre de jeunesse dont il renie le style, la forme et peut-être certaines idées. On ne peut vraiment faire passer pour une œuvre littéraire d'Anatole France la compilation que fit sur commande le correcteur d'épreuves de l'imprimerie Lemerre. Si la personne physique de l'un et de l'autre se confondent, leur physionomie littéraire est distincte. Le nom même sous lequel s'est illustré Anatole France, il ne le portait pas à l'époque où il rédigea ce texte oublié. Il s'agit donc d'une spéculation de librairie, à laquelle l'écrivain refuse de se prêter. Et c'est pourquoi il assigne l'éditeur — on plaide l'affaire à Paris en ce moment — pour lui voir interdire la publication de cette *Histoire de France* qui n'est pas de France.

L'autre procès met aux prises le spirituel caricaturiste Sem et la comtesse Petihon, celle-ci mécontente de ce que l'artiste ait exposé dans son Diorama *le Tout-Paris à l'Avenue du Bois* une figurine qui la représente tenant, dans ce défilé un peu mêlé de personnalités diverses, sa fille par la main. La comtesse Petihon a assigné Sem et son collaborateur Roubille, comme auteurs responsables du préjudice et leur réclame dix mille francs de dommages-intérêts. Elle fait citer aussi l'*Illustration* et *Fémina* qui, à l'époque de l'exposition du Diorama, en reproduisirent des fragments.

Il semble que le droit de Mme la comtesse Petihon soit évident. Et ses adversaires semblent l'admettre en déclarant que bien qu'ils n'eussent jamais eu l'intention de reproduire les traits de la demanderesse, ils se sont empressés, dès qu'elle formula sa réclamation, de lui donner satisfaction en faisant disparaître de leur diorama les deux figurines litigieuses. Le tribunal appréciera s'il y a dommage, et quelle est son importance.

Pour finir, une heureuse nouvelle : une ordonnance de non-lieu a été rendue en faveur de M. Charles-Henry Hirsch, poursuivi dans les circonstances que nous avons relatées. L'énergique protestation des hommes de lettres a eu, on le voit, un résultat immédiat.

O. M.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, premier concert Ysaye, sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de M. Lucien Capet, le réputé violoniste français, qui interprétera le Concerto de Beethoven et le *Poème* de Chaussou.

Le Cercle artistique donnera demain, lundi, à l'occasion de l'inauguration de l'orgue qu'il a récemment acquis, un magnifique

concert auquel prendront part MM. Eugène Ysaye, Edouard Deru, Emile Chaumont, Joseph Jongen, Emile Bosquet, Sidney Vantyn et Ch. Hénusse, ainsi qu'un orchestre et des chœurs mixtes sous la direction de M. Théo Ysaye. Le programme se composera d'un concerto pour orgue de Haendel, du concerto pour trois violons, orchestre et orgue, de Vivaldi, du *Chant élégiaque* de Beethoven, du concerto en ré mineur de J.-M. Leclair et du concerto en ré mineur de Bach pour trois pianos.

Toutes les places seront uniformément tarifées à dix francs, tant pour les membres du Cercle que pour les dames qu'ils accompagneront.

Parmi les séances annoncées, citons, le 24 novembre, une audition du Quatuor Zimmer; le 12 décembre, un récital de piano par M. Carl Friedberg; le 12 janvier, un Lieder-Abend de Mme Marie Freund avec le concours de M. Lucien Wurmser; le 19 janvier, une soirée de musique religieuse interprétée par Mmes Noordewier-Reddingius et De Haan-Manifarges et M. Verhey, organiste; le 19 février, une audition du Quatuor Rosé; le 19 mars, une séance donnée par MM. Carl Flesch et A. Schnabel; le 26 mars, une soirée consacrée aux œuvres de M. F. Weingartner avec le concours de l'auteur et de Mme Lucille Marcel; enfin, en mars également, un concert Mozart dirigé par M. Otto Lohse.

Les trois séances consacrées aux sonates de Beethoven que la Maison Schott organise à la Grande-Harmonie avec le concours de MM. Arthur De Greef et Edouard Deru sont fixées aux mercredi 22, vendredi 24 et mercredi 29 novembre.

C'est M. Fritz Kreisler, l'éminent violoniste, qui inaugurera le 23 novembre les Concerts Classiques à la Grande-Harmonie. Au programme, des œuvres de Bach, Corelli, Paganini et une série de ces petits morceaux anciens arrangés par lui-même et que l'incomparable violoniste joue d'une façon unique.

Au premier concert de l'École de musique de Louvain, fixé au 14 décembre, M. Léon Du Bois fera interpréter une œuvre charmante de M. Pierre de Bréville pour soprano, chœurs et orchestre : *Sainte Rose de Lima*. Ecrite longtemps avant *Eros vainqueur*, cette légende mystique, qui fut exécutée naguère aux Concerts des XX, marque déjà très nettement la personnalité musicale de M. de Bréville, ainsi que son souci du rythme et de la prosodie.

M. Vincent d'Indy a dirigé le mois dernier à l'Exposition internationale de Turin un concert historique de musique française qui a obtenu le plus grand succès. Outre des œuvres de Rameau, Lalande, Méhul et Berlioz, M. d'Indy avait inscrit à son programme *Namouna* de Lalo, *Psyché* de César Franck, l'*Apprenti sorcier* de Paul Dukas, *Istar* de Vincent d'Indy et deux *Nocturnes* de Debussy.

M. d'Indy est un ce moment à Rome, d'où il reviendra à petites étapes en visitant les villes les plus intéressantes de l'Ombrie.

PETITE CHRONIQUE

Les *Amis de la Littérature* se sont réunis la semaine dernière en assemblée générale sous la présidence de M. Edmond Picard. MM. Pouillet, ministre des Sciences et des Arts, et H. Carton de Wiart, ministre de la Justice, ont été proclamés présidents d'honneur; M. Beckers, directeur général de l'enseignement supérieur, a été nommé vice-président d'honneur. Enfin l'assemblée a élu membres du Comité MM. Daxhelet, Kirton et Stiernet.

Le programme des conférences de 1911-1912 a été arrêté comme suit : 1. *L'inspiration populaire et les poètes*, par M. Maurice des Ombiaux. 2. *L'inspiration populaire et les prosateurs*, par M. Louis Delattre. 3. *Le modernisme et la poésie lyrique*, par M. Paul André. 4. *L'Idéalisme dans la poésie*, par M. Franz Ansel. 5. *L'Idéalisme dans la prose*, par M. Georges Eekhoud.

En attendant que l'Etat lui attribue des locaux définitifs, le Musée du Livre a transféré une partie de ses collections au Musée international (Palais du Cinquantenaire), où elles peuvent être

visitées tous les jours de 9 à 12 et de 2 à 4 heures. Des conférences techniques, des conférences littéraires et des causeries élémentaires sur le Livre s'y succéderont régulièrement, ainsi qu'un cycle d'expositions (*Le Livre japonais, Cuir repoussé pour la reliure d'art, Le Livre belge en 1911, Art photographique, Travaux typographiques, Documentation par l'image*, etc.

MM. Cooreman, président du comité exécutif de l'Exposition universelle et internationale de Gand en 1913, Casier et de Smet de Naeyer, directeurs généraux, ont eu à Paris une conférence avec les membres du Bureau français des expositions à l'étranger.

Les grandes lignes de la participation française ont été discutées. Le Bureau du comité français a exprimé les dispositions les plus favorables et enverra dans la quinzaine un projet de convention qui, après un examen du comité exécutif gantois, fera l'objet d'une nouvelle entrevue dont la date sera fixée à bref délai. Les choses se présentent au mieux et tout permet d'espérer une solution prompte et pleinement satisfaisante. Il est probable que la participation française ne comportera pas moins de 30,000 mètres carrés.

Une exposition d'œuvres de M. Georges de Sloovere s'ouvrira demain lundi, à 2 h., au Cercle artistique et littéraire.

Le *Groupe Libre*, de Paris, inaugurera mercredi prochain à la galerie Boute, rue Royale, une exposition des œuvres de ses membres.

M. Salomon Reinach fera jeudi prochain, à 8 h. 1/2, une conférence sur *Léonard de Vinci* (avec projections lumineuses) à l'Université Nouvelle, 67 rue de la Concorde.

M. Guillaume Guidé, co-directeur du Théâtre de la Monnaie, a subi le 31 octobre dans la clinique du Docteur Depage une opération qui, heureusement, a pleinement réussi. Les nouvelles de M. Guidé sont aussi satisfaisantes que possible et donnent la certitude que le malade pourra bientôt reprendre ses occupations.

Bonnes nouvelles aussi de M. Pierre de Bréville, dont la santé avait alarmé ses amis et qui vient d'entrer en convalescence. Lui aussi pourra, d'ici peu, se remettre au travail. Il assistera prochainement à l'audition d'un important fragment d'*Eros vainqueur* que donnera, avec le concours de M^{me} Croiza, M. Camille Chevillard aux Concerts Lamoureux.

Le Comité des Beaux-Arts du Cercle Artistique d'Anvers avise le public que les expositions organisées par lui dans sa salle, rue d'Arenberg 28, resteront dorénavant ouvertes de 10 à 6 heures.

L'Île Vierge, le drame lyrique que M. Léon Du Bois a tiré du beau roman de Camille Lemonnier, passera dans le courant de janvier prochain au Théâtre flamand d'Anvers.

Ariane et Barbe-Bleue, l'émouvant drame lyrique de Maurice Maeterlinck et Paul Dukas, sera représenté prochainement à Bologne, à Rome, à Parme, puis à Buenos-Ayres.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

De Paris :

Contrairement aux prévisions, c'est M. Émile Sulpis qui, par 21 voix contre 11 données à M. Bracquemond, a été élu membre de l'Académie des Beaux-Arts en remplacement de feu Léopold Flameng. Il n'avait été présenté qu'en quatrième ligne par la section de gravure.

M. Sulpis, qui a 55 ans, remporta en 1884 le Grand-Prix de Rome pour la gravure en taille douce. Il a gravé entre autres la *Lyre d'Orphée* de Gustave Moreau, le *Saint-Sébastien* de Mantegna, le *Sacre de Napoléon* de David, etc.

Un Comité est en formation dans le but d'ériger à Paris un monument à la mémoire du regretté compositeur et organiste Alexandre Guilmant.

Les grandes auditions de la *Schola Cantorum* viennent d'être fixées. Les trois premières (1^{er} décembre, 22 décembre et 26 janvier) auront lieu au local de la rue Saint-Jacques. Elles seront respectivement consacrées à *Judas Machabée* (Haendel) et au *Magnificat* de Bach, aux œuvres de Philippe-Emmanuel Bach et au *Freischütz* (Weber). Les autres concerts, donnés à la Salle Gaveau, se succéderont comme suit : 2 février, le *Freischütz* ; 1^{er} et 8 mars, Messe en ré (Beethoven) ; 29 mars et 3 avril, les *Béatitudes* (César Franck).

Nous avons reçu les premières livraisons d'une revue musicale hebdomadaire, *Musique*, publiée (en langue russe) à Moscou sous la direction de M. W. Derjanovsky et tout acquise aux tendances modernes de l'art.

Musique contient des études critiques, des portraits de musiciens (nous avons reconnu parmi eux MM. Scriabine, Tanéïeff, Rachmaninoff, Rimsky-Korsakow, etc.), une bibliographie, des nouvelles musicales, etc.

Sottisier.

Il n'avait pas daigné diminuer un pouce ni de sa barbe, ni de sa taille.

Le Matin, 6 novembre.

Arithmétique :

L'État vient d'acquérir pour le musée du Luxembourg vingt et un dessins à la plume et au lavis de Forain. Cinq de ces derniers sont déjà exposés dans la salle 2 du Luxembourg. Les onze autres sont placés provisoirement dans les réserves de l'ancien séminaire de Saint-Sulpice.

Le Bulletin de l'Art ancien et moderne, 28 octobre.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^e

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUD

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise à très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Vient de paraître chez A. DURAND & FILS, Editeurs,

4, place de la Madeleine, PARIS.

MUSIQUE ANCIENNE

Airs classiques avec accompagnement de piano. Revision et traduction de M^{me} HENRIETTE FUCHS.

J.-S. BACH. — **Extraits des cantates**: *Gott ist mein König, Siewer den aus Saba, Also hat Gott, Ich hatte viel Bekümmernis, Gott fähret auf* (textes français et allemand, ou italien, ou anglais). En deux séries. — *Prix net* : 1 fr. 35 à 2 fr. 50.

G.-F. HAENDEL. — **Extraits** de *Samson* et de *l'Allegro e il penseroso*. — *Prix net* : 2 francs.

MUSIQUE MODERNE

AUGUSTIN BARIÉ. — **Symphonie** (op. 5) pour orgue. — *Prix net* : 7 francs.

CLAUDE DEBUSSY. — **Les Collines d'Anacapri** (du premier livre de Préludes), transcription pour piano à 4 mains par JACQUES CHARLOT. — *Prix net* : 3 francs.

ID. — **Le Laurier blessé** (prélude du IV^e acte du *Martyre de St Sébastien*). — *Prix net* : 1 fr. 75.

PAUL DUKAS. — **Polyeucte**, ouverture pour la tragédie de Corneille. Réduction pour deux pianos à 4 mains par GUSTAVE SAMAZEUILH. — *Prix net* : 8 francs.

JOSEPH JONGEN. — **Fantaisie** pour orchestre sur deux *Noëls* populaires wallons (op. 24). Réduction pour piano à 4 mains par l'auteur. — *Prix net* : 7 francs.

ID. — **Quatre pièces pour orgue**. — I. *Cantabile*. II. *Improvisation-Caprice*. III. *Prière*. IV. *Choral*. — *Prix net* : 1 fr. 75 à 3 francs.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Restauration des Monuments : *Un excellent discours de M. H. Carton de Wiart, ministre de la Justice* (H. CARTON DE WIART). — Futurisme (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Livres (F. M.). — Le XVIII^e Salon du « Sillon » (FRANZ HELLENS). — La Musique à travers les âges (J. M.). — Le Concert Ysaye (CH. V.). — La Musique à Mons : *le VIII^e concert Pitsch* (L. P.). — Mort de Ziem (LOUIS VAUXCELLES). — Chronique judiciaire des Arts : *le procès de M. Anatole France; « le Courrier de Chine » et « le Vaisseau des Caresses »* (O. M.). — Memento musical. — Petite Chronique.

Restauration des Monuments

Un excellent discours de M. H. Carton de Wiart, ministre de la Justice (1).

1835-1910. Combien il serait intéressant, Messieurs, si j'en avais le moyen et le loisir, de rappeler l'heureuse évolution marquée par ces deux dates dans la science archéologique des monuments, dans l'art de les conserver, de les construire, de les restaurer. Ce n'est pas calomnier cette belle génération de 1830 à laquelle nous devons, par ailleurs, tant de gratitude, que de reconnaître le marasme artistique dont notre nationalité indépendante souffrit à ses débuts. « Édi-

(1) Le Ministre de la Justice est, on le sait, doublé d'un esthéticien de goût et de savoir. La protection des monuments et des sites, entre autres, a trouvé en lui un défenseur éloquent. C'est à son initiative et à celle de M. Jules Destrée qu'est due la loi récente (12 août 1911) qui enjoint aux concessionnaires de mines, carrières, travaux publics, etc., de réparer l'atteinte qu'ils portent à la beauté du paysage en couvrant d'un manteau de verdure les déblais, excavations et remblais que nécessite leur exploitation. A la dernière assemblée générale de la Commission royale des Monuments, le 30 octobre,

fications publiques, maisons, meubles, ustensiles, a pu dire M. Beernaert, tout était également mauvais, également lamentable » (2).

Le sens de nos traditions était abandonné au profit de vagues formules académiques mal assimilées et médiocrement réalisées. Il semblait vraiment que l'inutilité fût une des fonctions de l'œuvre d'art. Tout comme le tableau, la statue était faite sans souci de l'emplacement auquel elle était destinée. Le monument était compris comme un décor derrière lequel il importait peu qu'on établît une bourse de commerce, une église ou un opéra. Quant à faire descendre l'art aux modestes usages de la vie courante, c'eût été, croyait-on, le profaner et l'avilir.

Lentement, à travers d'ardentes controverses, au prix de maints tâtonnements maladroits, des notions plus saines se sont accréditées. Peu à peu, le goût des constructeurs et du public s'est épuré. Certes, tout n'est pas à louer dans notre œuvre architecturale la plus récente. Bien des fautes sont encore commises chaque jour. Mais ces fautes ont souvent leur excuse dans une soif d'originalité qui n'exclut pas la soif de la beauté. Et ces fautes mêmes ne demeurent pas impunies. Elles provoquent la critique, et parfois le remords.

M. Carton de Wiart a brillamment exposé les motifs d'ordre moral qui commandent, tant pour les édifices du passé que pour les sites pittoresques, des mesures spéciales de conservation. Il a bien voulu — et nous l'en remercions — communiquer à *l'Art moderne* le texte de son discours, qui contient, avec d'utiles conseils, des idées élevées qu'on ne saurait assez répandre.

(2) Discours prononcé à la distribution des prix de l'École Saint-Luc, Bruxelles, Van Gompel, 1896.

Des principes de sagesse s'imposent, en dépit d'une certaine anarchie des styles.

S'il s'agit de construire, nous comprenons de mieux en mieux qu'il faut adapter l'œuvre, non seulement à sa destination, mais aussi à notre climat, à notre sol, à nos matériaux. Le bâtisseur est plus attentif aux ressources et aux moyens d'exécution dont il dispose.

Nous revenons peu à peu de l'erreur, — dont la Belgique ne fut pas seule à souffrir, — qui consiste à vouloir donner à de petites églises rurales l'aspect de cathédrales en miniature et à édifier des bureaux d'octroi semblables à de minuscules temples grecs. Nous nous guérissons, — du moins je veux le croire, de l'habitude de reproduire le même édifice public sur toute la surface du pays, comme on tire une épreuve photographique à de multiples exemplaires. Nous nous guérirons, — du moins je veux l'espérer, — de cette sottise manie de calquer le mobilier du pauvre sur le mobilier du riche, sauf à compenser la différence des prix par une différence de qualité, en employant les zincs qui jouent le cuivre, les papiers peints qui jouent le bois et les bois peints qui jouent le marbre.

S'il s'agit non plus de construire, mais de conserver, nous comprenons de mieux en mieux qu'une infinie prudence s'impose à nous dans la protection des belles œuvres que le passé nous a léguées et dont nous sommes comptables envers l'avenir. Ces œuvres, il nous faut les défendre non seulement contre la décrépitude de l'âge, mais contre les prétentions outrées de l'utilitarisme, parfois contre les fantaisies de la mode, contre le fétichisme de l'unité de style, contre la tendance au dégageant inconsidéré.

Nous comprenons qu'il est sage d'entretenir afin de ne pas devoir réparer et que, si l'entretien ne suffit plus, mieux vaut réparer que restaurer.

Cette restauration, si elle est jugée indispensable, nous voulons qu'elle s'éclaire à toutes les lumières de la documentation. Il ne nous suffit plus qu'elle restitue au monument ses lignes et ses surfaces. Nous entendons qu'elle utilise à tout prix les matériaux conformes à l'appareil primitif et qu'elle s'efforce de les traiter ou de les tailler suivant les procédés anciens, afin de conserver à l'œuvre ce que sa physionomie a de plus intime.

En tout ceci, je le répète, une infinie prudence devient la règle. *Ne quid nimis*. Rien de trop. Telle est la devise de tout restaurateur consciencieux. Souvent même, lorsqu'il s'agira de monuments morts, c'est-à-dire abandonnés, cette prudence doit aller jusqu'à l'abstention. Et mieux vaut assurément s'abstenir que de procéder à des réfections radicales d'où sortiraient des fac-simile en vieux-neuf, dénués à la fois d'autorité et de poésie, et qui ne satisferaient pas plus les archéologues que ces naïfs admirateurs des vieilles choses que

vous avez un peu cruellement appelés, Monsieur le Président, les « *pittoresques* ».

Ainsi la lumière s'est faite peu à peu au choc des controverses. Le goût public s'est corrigé et s'est élevé. Et nulle influence plus que la vôtre, Messieurs, n'a contribué à cet heureux progrès.

En préparant la classification de nos édifices, en procédant à cet inventaire de tous nos trésors artistiques et archéologiques que le gouvernement souhaite voir se poursuivre sans plus de retard, vous avez ouvert et vous ouvrez chaque jour les yeux à tous ceux qui, souvent sans s'en douter, côtoient des chefs-d'œuvre.

On dit qu'il est des hommes pour qui la beauté des choses n'existe pas. Je crois qu'on se trompe. Tous les hommes ont des yeux pour la beauté. Mais il faut leur apprendre à s'en servir. Il faut s'emparer de cet instinct esthétique qui dort en tant de créatures humaines, pour le réveiller, le diriger, le développer et le transformer ainsi, de simple virtualité qu'il était, en une réserve de joie et de force morale.

S'il s'agit de belles choses destinées à tous, ce n'est plus seulement aux monuments que le public voue son admiration et sa sollicitude. C'est aussi au mobilier de nos édifices religieux et civils, où revivent les apports des époques successives et que des instructions formelles défendent rigoureusement contre les convoitises des brocanteurs. Ce sont aussi, — et cela est plus nouveau, — les sites urbains ou champêtres qui sont le décor de notre vie et, suivant le beau mot de Ruskin, le visage même de la patrie. La foule commence à éprouver que ces beautés naturelles, tout comme les beautés artistiques, ont avec notre âme des liens mystérieux et chers, qu'elles constituent des richesses et doivent, au même titre que le monument, inspirer le respect.

L'heure viendra, — si elle n'est venue, — d'appliquer aux sites, qui sont des monuments naturels, les règles protectrices qui ont été instituées pour mettre les monuments à l'abri des attentats de l'ignorance ou d'un utilitarisme outré. Cette préoccupation, qui s'est déjà affirmée dans votre avant-projet de 1887, vient de se traduire, vous le savez, dans la loi du 12 août 1911, qui s'efforce de concilier les exigences de l'industrie avec la beauté des paysages, en obligeant les exploitants à recouvrir les tranchées, les talus, les terrils, les carrières abandonnées, au moyen de ce merveilleux cache-misère qui s'appelle la végétation.

Simple expédient, dira-t-on. Sans doute. Mais que cet expédient est fertile! Et je ne sais, je le dis en passant, s'il ne faudrait pas aussi en recommander l'usage lorsqu'il s'agit non plus des sites, mais de certains édifices. Combien d'entre eux, — vieilles tours, vieux contre-forts, vieux pignons, vieux ponts, vieux clochers, — s'embelliraient à être tapissés de lierre!

J'entends bien l'objection et peut-être l'anathème. Quoi! me dira-t-on, sous prétexte de conserver nos monuments, vous voulez qu'on les dégrade! — Que les âmes timorées se rassurent. Je ne parle qu'à bon escient et sur la foi des sommités de l'horticulture officielle. Certes, le lierre mal surveillé peut, à la faveur du temps, insinuer ses rameaux entre des descentes d'eau et désagrèger les toitures. Mais pourquoi le lierre échapperait-il à la surveillance?... Et quant au reproche qu'on lui fait d'entretenir l'humidité des murailles, simple calomnie. Ses feuilles, dispersées en ardoises, empêchent précisément la pluie d'arriver à l'appareil. Elles empêchent celui-ci de se refroidir. On m'assure que les menus crampons qui lui servent d'attaches puisent l'humidité plutôt qu'ils ne l'entretiennent. Et tel est bien le sentiment d'un peuple encore plus familier que nous avec les brumes et les autans. Qui de vous n'a vu avec émotion les vieux châteaux et les vieilles abbayes d'Angleterre vêtus, comme d'un harmonieux manteau, de leurs feuilles de lierre, d'aristoloches et de vignes folles, souvent égayées de fleurs de glycine ou de passiflores? Ne croyez-vous pas que notre Porte de Hal, à Bruxelles, ou le vieux Steen d'Anvers ne pourraient que gagner à de telles parures?

Mais je m'empresse d'ajouter, comme à propos des restaurations; *Ne quid nimis*, rien de trop...

Lorsqu'il s'agit de ces chers ancêtres que sont nos vieux monuments, la prudence est toujours de mise. Chez vous, leurs attentifs tuteurs, elle est une vertu professionnelle. C'est cette prudence, s'unissant à votre science, qui vous a permis de guider si sûrement les administrations publiques dans la conservation de ce patrimoine d'art que vous nous avez instruit à mieux apprécier, à mieux aimer. Ainsi, vous et vos prédécesseurs, vous avez réalisé une tâche dont je ne saurais assez dire le bénéfice pour la nation et la société entière. Grâce à vous, nous goûtons, nous comprenons mieux les leçons que ces vieux édifices nous donnent chaque jour: leçons de patriotisme, leçons de beauté. « Les vieux monuments, a dit M. Paul Clemen, parlent plus haut que les livres, car ils sont ouverts devant tous les yeux » (1).

Oui, devant tous les yeux, même des hommes qui ne lisent pas les livres, parce qu'ils ne savent pas ou n'en ont pas le goût ou le loisir. A tous, ils parlent un reconfortant langage. Même aux plus ignorants, ils disent la science et la conscience technique des aïeux. Ils découvrent quelque chose de leur âme qui a lutté, souffert, prié entre ces murs, — quelque chose de leur âme religieuse, communale ou corporative.

Pour d'autres, ils précisent le souvenir de notre foi

(1) Dr PAUL CLEMEN, *Die Denkmalspflege der Rheinprovinz*. Dusseldorf, 1896.

épanouie, de nos libertés conquises. Quelle leçon d'histoire plus éloquente que les Halles d'Ypres, Notre-Dame de Tournai ou la Grand'Place de Bruxelles? Leçon d'histoire. Et leçon de beauté, qui élève le passant, comme d'un coup d'aile, au-dessus des soucis quotidiens et vulgaires. Comment une telle leçon, si elle est écoutée et méditée, ne favoriserait-elle pas chez l'individu, avec le sens du beau, la rectitude des actes et la bonté du cœur? Et si de l'individu cette leçon s'étend à la société, n'est-il pas certain qu'un peuple qui a des préoccupations artistiques constantes se transformera et s'élèvera? Qu'un besoin incompressible naîtra en lui d'élever de plus en plus la laideur, les vulgarités, la méchanceté, l'injustice?

Ainsi, en haussant la vision des âmes, votre œuvre, dont le désintéressement accroît la noblesse, développe la plus saine des fraternités et le plus fécond des patriotismes. Organe de la nation, le gouvernement vous doit une ardente gratitude.

H. CARTON DE WIART

FUTURISME

Pour apprécier comme il convient la valeur du mouvement créé par M. F.-T. Marinetti, il faut faire abstraction du ton dont il se sert. C'est ce ton, ces criaileries, ces « engueulades » qui nous éloignent, qui nous répugnent. Mais il y a un fond de vérité dans ce qu'il dit, et s'il n'était pas besoin de nous le dire avec cette véhémence dans les pays gallo-romains, il paraît que c'était nécessaire dans les pays latins. Pure question de mise au point.

Il suffit d'avoir entendu parler entre eux des Italiens pour savoir combien le hurlement est chez eux inoffensif. On les voit se jeter les uns contre les autres comme des fous, les yeux hors de la tête, avec des cris terribles, et c'est simplement pour se féliciter mutuellement d'aimer le Dante ou Carducci. Ils ne peuvent rien dire avec calme; leur geste va toujours un mètre plus loin que nous ne l'arrêterions; ils sont toujours tendus au suprême degré de l'exaltation. Lorsque M. Marinetti annonce qu'il enfoncera l'épéron de son automobile dans le ventre d'une cathédrale, cela veut dire tout simplement qu'il est un peu las des vieux monuments et du culte qu'on leur rend. Et c'est nous qui commettrions le péché de lourdeur si nous nous moquions de ces paroles, car ce serait supposer qu'il les pense tout à fait.

Faisons la mise au point. S'il parlait à ses compatriotes avec la modération académique et les demi-sourires dont nous enveloppons toutes nos idées, ils ne l'entendraient même pas. Le tort de M. Marinetti, c'est d'écrire et de parler en France sur le même ton que dans une conférence à Trieste ou à Milan. Nous l'écoutons bouche bée et nous le prenons pour un fou lorsqu'il annonce ses intentions destructrices, ou pour un fumiste lorsque nous le surpréons en train de sourire de son exagération. Mais cette exagération est forcée. Il lui faut bien crier pour se faire entendre dans une assemblée d'énergumènes. Pour que nous le saissions bien, il faudrait qu'un phonographe idéal nous transmitt avec le son de sa parole le bruit de celles où elle se débat. Alors, c'est à peine si nous la percevions comme un murmure de conseil.

Il faut se mettre à la place de M. Marinetti. Il représente la Jeune Italie. Il en a assez de vivre dans une atmosphère de musées et de villes mortes, dans cette ambiance de sacristie chic, où toute l'Europe vient, sur la pointe des pieds, hypocrite et à voix basse, tripoter les objets précieux d'un culte auquel on ne croit plus. Elle donne, en s'en allant, un pourboire au gardien, suprême injure.

Cette sensation d'être devenu un objet de curiosité et de désuétude pour le reste de l'univers est profondément humiliante pour l'orgueil d'un peuple qui se sent au contraire renaître, qui se développe de jour en jour, fait et réalise un effort industriel et commercial considérable, inonde les pays encore neufs de son émigration, bref vit avec intensité. Alors il est tout naturel qu'il ait un mouvement de réaction excessive contre une tradition qui est, chez lui, parce que constante, longue et inoubliable, infiniment plus opprimante que chez tout autre peuple. Il jette les yeux sur les nations d'énergie et d'impérialisme, il sent confusément en lui se lever des enthousiasmes nouveaux à motifs nouveaux, il rêve de créer une esthétique dont les forces modernes et scientifiques, avec leur appareil, lui donneront les formules. Il veut percevoir la beauté des foules, des usines, de l'action brutale.

M. Marinetti dit toutes ces choses, se fait le porte-paroles de toutes ces protestations : il le fait avec une rage extraordinaire, absolument comme s'il avait à répondre d'avance à la contradiction de toute l'Italie religieuse et esthète, de toute l'Italie du passé et aussi même à sa propre contradiction, à ses anciens goûts d'artiste, d'homme mesure et fin, capable de goûter et de très bien comprendre une belle vieille chose.

Le voilà chef de parti, engagé dans une voie où le pousseraient ses disciples s'il s'attardait un instant à rêver dans un chemin de traverse, à ramasser un joli fragment de statuette brisée.

C'est peut-être aussi cela qui accentue son irritation.

D'ailleurs, il sait sourire, il sait atténuer. Les dernières pages du Futurisme (1) contiennent une interview que M. Jules Bois obtint de lui pour *Le Temps*.

Si nous avons employé le langage diplomatique, avoué-t-il, si nous avons été bien sages, bien doux, nous n'aurions pas rencontré d'écho. Il y a des natures veules qu'il faut éveiller à coups de poing. C'est parce que nous voulons réussir que nous allons droit au but avec crânerie, que nous nous plaçons violemment à rebours du goût et de la mesure ordinaires. En fait, nous n'avons rien inventé, et nous ne faisons que synthétiser sous une forme agressive des sentiments, des idées qui cherchaient à s'exprimer. Le futurisme n'est que l'éloge, ou, si vous préférez, l'exaltation de l'originalité et de la personnalité.

- Le reste n'est qu'arguments ?
- Arguments, et clairon, et coups de poing !
- Vous ne brûlerez aucune bibliothèque ?
- Aucune.
- Vous n'inonderez aucun musée ?
- Aucun.

C'est clair.

Encore une fois, je ne cherche ni à louer, ni à excuser M. Marinetti. Je fais la psychologie du futurisme. Je le comprends. Pour apprécier ce qu'il vaut, il faudrait que je pusse devenir quelle esthétique peut sortir d'un peuple qui n'aura qu'un idéal scientifique et matériel. Je me méfie...

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES LIVRES

ILLADAN — *L'art idéaliste et mystique précédé de la Réputation esthétique de Taine*. Paris, chez Sansot. — De ce livre, un des plus célèbres et des plus caractéristiques du brillant auteur du *Vice suprême*, ont disparu, dans cette réédition, les violences dues à l'effervescence du moment. On en apprécie mieux la portée générale. Si certaines de ses propositions appellent des développements plus complets, si d'autres paraissent uniquement dépendre du principe d'autorité, sans portée persuasive, on en peut tirer de l'ensemble une grande noblesse et une vérité profonde. Si l'art, si les artistes ne sont pas au moins à leur insu, ce que les désire M. Illadan, ils sont indignes d'exister. Je dis à leur insu, car l'esprit critique qu'il semble exiger d'eux, lorsqu'ils le possèdent en effet, les stérilise bien souvent.

1 F. T. MARINETTI : *Le Futurisme*. Paris, Sansot.

MARCEL IMER. — *Le Jardin sans lumière*. Paris, chez Bernard Grasset. — Le jardin sans lumière, c'est la vie sans amour. Cette idée est grave. Ce dont je suis reconnaissant à l'auteur, c'est de l'avoir développée avec humour. De se dissimuler sous tant d'ironies elle conserve plus de force et surtout une plus précieuse pudeur. M. Marcel Imer a un sens du comique qui lui appartient en propre : attendri et féroce, exact et furieusement fantaisiste, avec quelque chose de bourru... C'est très personnel. La composition de ce roman est symétrique, sans surprises, et cela contraste vivement avec ce qui remplit ce cadre un peu artificiel : une substance très vivante.

MARCEL ROGNAT. — *L'Aube grise*. Paris, chez Bernard Grasset. — C'est aussi l'histoire d'un jeune homme, et qui recherche l'amour. Les analogies ne s'arrêtent pas là : même ironie, même férocité parfois. Mais M. Rognat est plus volontaire, plus travaillé et il apporte dans des milieux plus étendus (plus fouillés aussi) un désir trop évident de les trouver sots ou vils. Il s'en excuse d'ailleurs en sa préface, preuve qu'il se sait cruel.

Le XVIII^e Salon du « Sillon ».

Aujourd'hui que la plupart des artistes se sont ralliés aux théories de l'impressionnisme, que tous ont plus ou moins profité de ses enseignements, on ne peut s'empêcher de constater combien, parmi les jeunes surtout, l'on se soucie peu de tirer de ce mouvement ses vraies conclusions. Il en est air si de tous les courants artistiques irresistibles ; la plupart des artistes n'en veulent retenir que les principes et ne peuvent aller au delà. L'impressionnisme dégagea l'art des formes conventionnelles et donna libre carrière à l'artiste. Aussi sont-ils légion ceux qui ne voient là qu'un moyen d'échapper aux efforts longs et soutenus qu'exige l'élaboration de l'œuvre d'art. La fantaisie et une certaine virtuosité d'exécution remplaceront trop souvent la véritable inspiration. On s'en tient à des ébauches, à des à-peu-près, à de simples notations, et on ne cherche guère à faire mieux. Que ceux qui n'aperçoivent dans l'impressionnisme que le principe de liberté n'oublient pas que ce mouvement a produit des œuvres achevées, décisives, et fort bien équilibrées, quoi qu'en disent ses détracteurs.

Les artistes du *Sillon* font preuve de louables efforts pour sortir de l'ornière traditionnelle. Et pourtant, je ne sais quel relâchement semble régner parmi eux. Etudes, pochades, ébauches, essais, foisonnent à cette exposition ; on travaille, on produit, on ne perd pas un instant, on ose beaucoup ! Ou, pour mieux dire, on s'imagine dépenser beaucoup d'audace. Mais quel est celui qui cherche à se tracer une voie, à se créer une originalité dégagée de toute ambance, à s'imposer seulement la difficulté de mener son œuvre au delà d'une simple et passagère impression ?

Il en est quelques-uns auxquels il faut se hâter de reconnaître un réel et remarquable talent. Parmi les toiles qui me paraissent mériter surtout d'attirer l'attention, il faut signaler celles de M. Rik Wouters ; le coloris en est vraiment original, curieux, imprévu, très harmonieux, malgré des dissonances bizarres et charmantes. *L'Étude pour un portrait* est en même temps un tableau bien conçu, et qui ne manque ni d'allure ni d'unité. Très curieux aussi sont ses dessins ; la manière en paraît à première vue lâchée, l'artiste semble à peine tracer la surface des formes, et sans plus insister il atteint cependant parfaitement au cœur du sujet. Les dessins de M. Schirren sont moins étalés, mais ils ont une vision non moins pénétrante ; tout en opposition d'éclairs et d'ombres mouvementées, ils sont animés d'une vie intense : *Sarguine, la Vieille dame* sont beaucoup mieux que de simples croquis. M. W. Paerels, à côté de deux paysages bien agréables, reexpose sa grande toile, *le Bulcon*, dont nous avons déjà signalé le coloris charmant et la délicate atmosphère. L'œuvre semble néanmoins peu étudiée, elle sent un peu le décor, le provisoire ; c'est plein de qualités qu'il ne s'agit plus que d'établir d'une façon plus sûre et plus égale. Les *Portraits d'enfants* de M. Swyncop sont très joliment spirituels. Les grands paysages de M. F. Beauck ont de l'allure et font penser aux évocations grandioses de Méliard.

C'est avec plaisir qu'on retrouve à l'exposition du *Sillon* quelques œuvres de M. Jean Gaspar. On n'a pas la bonne fortune de les rencontrer souvent; le sculpteur ne les prodigue pas. Mais il s'en faut qu'une œuvre de M. Gaspar soit jamais indifférente. Son *Étude de chien Saint-Hubert* est un superbe morceau de sculpture. L'artiste a beaucoup élargi sa manière; la forme est chez lui d'une richesse extraordinaire, opulente et châtiée à la fois, puissante et retenue, large et serrée. Parmi les sculptures il faut encore admirer les masques expressifs de M. Rik Wouters et la *Tête d'enfant*, fine, spirituelle et très vivante, de M. De Kat, qui expose d'autre part des dessins curieux, d'une facture bien personnelle.

FRANZ HELLENS

La Musique à travers les âges.

D. Paris :

M. et M^{me} Engel-Bathori ont inauguré mercredi dernier, à l'Athénée Saint-Germain, une très intéressante série d'auditions par lesquelles ils comptent donner, avec le concours de plusieurs artistes et des chœurs de leur école de chant, un aperçu chronologique de la musique lyrique à travers les poètes et les âges. Le cycle comprend dix séances au cours desquelles seront successivement passés en revue les *Temps païens* (Grèce et Rome), le *Moyen-Âge* (chants de foi, de guerre et d'amour), la *Renaissance*, le *Grand Siècle* (chants de cours et pastoraux), le *XVIII^e siècle*, la *Révolution* (l'Épopée impériale, le *Romantisme*, les *Temps modernes* Dilettantisme, Psychologie, Symbolisme, Chans de révolte), les *Chants de la terre, des eaux et des bois*; l'audition finale sera intitulée *À travers le monde*.

Vaste programme, établi avec autant d'érudition et de goût, et qui, outre son attrait artistique, a une portée éducatrice réelle.

Comme l'a fort bien exposé M. Engel en ouvrant la séance, les concerts dont il a, avec M^{me} Bathori-Engel, inauguré le genre sous le titre « Une heure de musique » ont été caractérisés par la subordination de l'interprète à l'œuvre, — le but proposé étant de faire entendre des pages intéressantes et non de faire applaudir des virtuoses. Elargissant leur programme, M. et M^{me} Engel ont voulu, cette fois, donner à leurs auditions une portée historique. Ils entendent évoquer toutes les étapes de la musique non seulement par les œuvres de l'époque qui les inspira, mais par celles qui les reflètent en d'autres temps; c'est là une direction neuve qui permet d'utiles confrontations. Et ce n'est pas l'unique point de vue musical qui les guide dans le choix à faire, mais le sens littéraire ou philosophique du texte; car il importe, ajoute M. Engel, de combattre énergiquement le préjugé qui consiste à placer au second rang le poète en accordant la première au compositeur.

La première séance eut un succès complet. On y entendit l'*Hymne à Apollon* (III^e siècle avant J.-C.) transcrit par Gabriel Fauré avec accompagnement de flûte et harpe, des fragments du *Couronnement de Poppée* de Monteverde, des *Fêtes d'Hébé* de Rameau, etc., et un choix d'œuvres modernes — signées Saint-Saëns, G. Hübner, R. Hahn, C. Debussy, E. Vuillermoz — sur des sujets empruntés à la Grèce et à la Rome païenne, et auxquelles l'interprétation parfaite de M^{me} Jane Bathori, de M. Emile Engel, des chœurs excellemment stylés et de quelques solistes de leur école donnèrent un charme exquis. On goûta particulièrement l'art émouvant avec lequel M. Engel chanta l'air d'*Orphée*: « J'ai perdu mon Eurydice » et la façon merveilleusement expressive avec laquelle M^{me} Bathori interpréta, en s'accompagnant elle-même, les *Chansons de Bilitis*.

O. M.

LE CONCERT YSAÏE

Concert très brillant, en grande partie à raison du concours du violoniste Capet, qui fut admirable de son, de style, de noblesse et de sens poétique dans le concerto de violon de Beethoven et dans le *Poème* de Chausson. Deux primeurs: un *Poème sympho-*

nique de M. Risse, bien pensé, bien développé et bien orchestré, et une *Suite burlesque* de M. Albert Dupuis, pastiche amusant, mais un peu monotone, des spirituelles fantaisies orchestrales des impressionnistes français de la dernière heure.

Le concert débutait par la belle symphonie en sol mineur de Mozart, et se terminait par la *Bourrée fantasque* de Chabrier, vilainement orchestrée par Mottl. M. Ysaye dirigeait lui-même, fort bien.

H. V.

LA MUSIQUE A MONS

Le VIII^e concert Pitsch.

Il faut savoir gré aux jeunes et infatigables artistes que sont M^{lle} Valentine Pitsch et M. Georges Pitsch de la ferveur et de la ténacité avec laquelle ils s'efforcent d'initier leurs concitoyens aux beautés de la musique moderne. Le concert qu'ils donnent chaque année au début de l'hiver n'est pas pour eux le prétexte à un étalage de banale virtuosité; ils s'effacent derrière les musiciens qu'ils servent et qu'ils défendent pieusement.

Pour la huitième fois, le 6 novembre, ils conviaient le public montois à entendre un programme de musique moderne française et belge. Les quatuors de Chausson et Joseph Jongen, dont il est inutile de redire les beautés aux lecteurs de *l'Art moderne*, ont reçu une interprétation merveilleusement compréhensive et d'une parfaite cohésion de la part de M^{lle} Pitsch et de M. Jean Lensen, Englebert et Georges Pitsch. Des mélodies de Duparc, Chausson, César Franck, Debussy, Berthe Busine et Ryelandt, chantées avec beaucoup de goût par M^{lle} Renée de Madre, complétaient le très-beau programme de ce concert, qui avait attiré un public nombreux.

L. P.

MORT DE ZIEM

Ziem est le type de l'artiste qui, doué magnifiquement, n'eut pas le courage et la dignité de travailler pour soi, versa et sombra dans le bas commerce de la rue Laflitte. Il confectionna, à la grosse, dans sa maison de la rue Lepic, des campaniles, et des aurores roses parsemées de colombes blanches, et des firmaments de carton bleu, et des Giudeccas et des Santa Maria della salute et des palais Foscaris, et des Esclavons et des Rialos. Et toutes ces *Venises* mettent une joie vulgaire et une facile gaîté au mur des salles à manger de notaires, et des salons de pharmaciens.

On ne saurait dire pourtant que Ziem eut l'âme mercantile. Mais il travaillait trop vite, et de chic. Et puis, s'il refusa, selon l'anecdote connue, les sept cent cinquante mille francs que l'Amérique lui offrit de quarante toiles du Petit Palais, il ne céda au musée Lapauze ce bouquet polychrome qu'en échange d'une cravate de commandeur.

Il était admirablement doué. Claude Lorrain, Guardi, Bonington, Turner, avaient contribué à la formation de son talent chatoyant. Il adora la lumière, il se chauffa au soleil d'Égypte, de Constantinople, et, loin de se cantonner dans la formule aisée de la vignette orientaliste d'un pittoresque si lassant, il préféra peindre à ses débuts des ciels légers, des couchants flamboyants, des voiles éplorées et des oriflammes claquant à la brise, et des eaux d'une transparence nacrée.

Ses *Venises* sont illusoires. Il en est quelques-unes de brillamment réussies. Mais que de redites! Il fit la joie des litérateurs, pour qui ses toiles sont un thème de rhétorique éperdue. Théophile Gautier, Paul de Saint-Vicor, Arsène Houssaye, et, plus près de nous, M. Claretie, ont vidé le carquois aux épithètes fastueuses: féeries, magiciens, et les dorées, et la serenisime, et Lorrain, sempiternelle bimbeloterie venitienne dont on nous rebat les oreilles depuis trois siècles!

Pour ma part, oserai-je confesser qu'à ses *Venises* superficielles je préfère celles de Walter Sickert, que le vrai lyrisme de la lumière est à nos yeux Claude Monet, et que je donnerais tous les *Soleils levants à Sainte-Philippine* et tous les *Coups de canon* du Petit Palais pour un bon Monticelli? LOUIS VAUXCELLES

Chronique judiciaire des Arts.

Le Procès de M. Anatole France. — « Le Courrier de Chine » et « le Vaisseau des Caresses ».

L'action intentée par M. Anatole France à l'éditeur Lemerre aux fins de faire interdire à celui-ci la publication de l'*Histoire de France* dont il lui livra le texte il y a trente ans (1) est entrée dans une phase nouvelle. Le conseil du demandeur, M^e Raymond Poincaré, avait, au cours de sa plaidoirie, déclaré à la partie adverse (simple boutade ou proposition délibérée?) : « Je vous autorise à éditer l'*Histoire de France* si vous consentez à imprimer sur chacun des volumes : « Publié contre le gré de l'auteur. »

L'offre, malgré sa forme dédaigneuse, sourit à l'éditeur, et à la dernière audience M^e Georges Dreyfous déposa des conclusions par lesquelles M. Lemerre demande acte au tribunal de ce qu'il est prêt à imprimer sur la couverture ou à la première page des volumes la mention suivante : *Cet ouvrage a été écrit de 1877 à 1882, et la présente publication n'a plus l'assentiment de M. Anatole France, ou toute autre formule qu'il plairait au tribunal d'indiquer, dans le même ordre d'idées, de façon à éviter toute confusion dans l'esprit du publ. c.*

C'est là, évidemment, une solution. Il y en avait une autre, qui eût fait plus d'honneur à M. Lemerre. Mais à tout prendre M. Anatole France ne peut être que flatté de l'insistance que met l'éditeur à vouloir publier l'ouvrage malgré lui. Le fait, qui est sans précédent, montre que la signature, même désavouée, de l'illustre écrivain a une valeur commerciale considérable.

Celle de M. Jules Bois atteindra-t-elle un jour à une cote semblable? Rien ne le fait prévoir, mais tout est possible. Elle a, tout au moins, donné naissance ces jours-ci à un procès assez curieux. L'auteur du *Courrier de Chine*, le D^r Hacks, assigna M. Jules Bois en dommages-intérêts pour avoir, dans un volume intitulé *le Vaisseau des Caresses*, fait à son livre des emprunts qu'il jugeait excessifs. Il demandait au tribunal de lui allouer la moitié des droits d'auteur versés à l'écrivain dont il avait été le collaborateur involontaire, sanction d'ailleurs spirituelle et qui eût été équitable si ses affirmations avaient été complètement justifiées.

Elles ne furent admises qu'en partie, et dans une proportion trop faible pour avoir pu causer au demandeur un préjudice. « Attendu, dit le jugement, que les deux ouvrages ont des buts différents et qu'il est impossible de confondre; que si l'auteur du roman peut encourir le blâme de la critique littéraire pour avoir fait au *Courrier de Chine* des emprunts trop visibles, l'ensemble du *Vaisseau des Caresses* forme une œuvre originale; que les idées ou les expressions prises ou puisées dans le *Courrier de Chine* n'apparaissent que dans certaines parties de l'ouvrage de Jules Bois et sont insuffisantes pour faire décider qu'une atteinte a été portée au droit de propriété de Hacks; qu'au surplus, il n'est nullement justifié que la publication du *Vaisseau des Caresses*, faite en 1908, a occasionné un préjudice à Hacks, dont le *Courrier de Chine* était publié depuis 1891. » C'est pour M. Jules Bois une victoire un peu amère. O. M.

MEMENTO MUSICAL

M. Jacques Gaillard vient d'être nommé professeur de violoncelle au Conservatoire de Liège en remplacement de M. Jean Gérardy, demissionnaire. C'est un choix excellent, unanimement approuvé par ceux qui ont eu l'occasion d'apprécier le grand talent de M. Gaillard, l'autorité de ses conseils et la fermeté de ses convictions artistiques.

Le nouveau professeur, qui enseigne pendant quelque temps le violoncelle aux Conservatoires de Genève et de Mons, appartenait depuis nombre d'années au Quatuor Schörg, qui s'est fait une grande célébrité à l'étranger, notamment en Allemagne, en Hollande, en Suisse, en Norvège, en Suède, etc. et jusqu'au Mexique, où ses engagements le retiennent tout un hiver. La perte sera

(1) Voir notre dernier numéro.

sensible pour le Quatuor, qui trouvera difficilement un collaborateur possédant à la fois la maîtrise de M. Gaillard et la discipline à laquelle l'avait assoupli sa longue pratique de la musique de chambre.

La Société de Musique de Tournai a arrêté comme suit son programme pour 1911-1912 :

Premier concert, dimanche 26 novembre, à 2 heures : *La Passion selon saint Mathieu*, de J.-S. Bach. Solistes : M^{mes} Mellot-Joubert et Julia Demont, MM. Plamondon et Jean Reder.

Deuxième concert, dimanche 28 janvier : *Roméo et Juliette*, de Berlioz. Solistes : M^{lle} Julia Demont, MM. Vanderschriek et Houx.

Dimanche 14 avril, concert annuel : *Judas Macchabée*, de Hændel. Solistes : M^{mes} Mellot-Joubert et Julia Demont, MM. Plamondon et Jean Reder.

Pour rappel : demain, lundi, à 8 h. 1/2, deuxième Concert populaire (Festival Beethoven) au théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. Otto Lohse.

Mercredi, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, première séance des Sonates de Beethoven pour piano et violon par MM. A. De Greef et Ed. Deru.

Jeudi, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, seconde audition du deuxième Concert populaire (Festival Beethoven). — A 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, premier Concert classique avec le concours de M. Fritz Kreisler.

Vendredi, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, deuxième séance des Sonates de Beethoven pour piano et violon par MM. A. De Greef et Ed. Deru.

Lundi 27, même heure, même salle, première séance des Sonates de Beethoven pour piano et violon par M^{me} Berthe Marx-Goldschmidt et M. Crickboom.

Mardi 28, à 8 heures précises, salle Sainte-Elisabeth, 15 rue Mercelis, séance de musique ancienne donnée par le Quatuor vocal Henri Carpay avec le concours de M^{me} Tiny Béon, claveciniste, M^{me} Alfred Mahy-Dardenne, cantatrice, et M. Van Neste, viole de gambe. Au programme, des œuvres polyphoniques vocales des XVI^e et XVII^e siècles (Lassus, Waelrant, Verdonck, Schütz, etc.); des pièces pour clavecin et pour viole de gambe; de vieilles chansons françaises harmonisées par M. Alexandre Béon; des fragments de Lully, etc.

M. Sylvain Dupuis inaugurera les concerts du Conservatoire de Liège par une audition de *Rédemption* (César Franck) et d'un acte d'*Orphée* (Gluck) avec le concours de M^{me} Croiza.

PETITE CHRONIQUE

Les barons A. et C. Goffinet ont mis leur hôtel de l'Avenue des Arts à la disposition des organisateurs de l'Exposition de miniatures anciennes que nous avons annoncée. Celle-ci sera inaugurée le 1^{er} février 1912. MM. Flanneau et Cardon se sont chargés de faire effectuer les aménagements nécessaires et le cadre sera digne des collections précieuses qui y seront réunies.

Le Comité, que préside M^{me} la comtesse Jean de Merode, est composé de la comtesse L. van den Steen de Jehay, du baron H. Kervyn de Lettenhove, du baron Janssen, du comte Maxime de Bousies, de MM. F. Empain, Flanneau, Ch.-L. Cardon; trésorier : M. P. Lambotte; secrétaires : MM. R. Steens, comte L. de Villegas de Saint-Pierre et baron Ed. Kervyn de Lettenhove.

C'est jeudi prochain, sauf imprévu, qu'aura lieu au théâtre de la Monnaie la reprise d'*Obéron*. Complètement montée à neuf, reconstituée dans son caractère original par MM. Maurice Kuffe-rath et Henri Cain, la délicieuse féerie de Weber aura l'attrait d'une véritable « première ».

Les répétitions de *Déjanire* sont poursuivies activement, en même temps que celles de la *Farce du cuvier*, la nouvelle comédie lyrique de M. Gabriel Dupont.

La représentation que devait donner mardi prochain M^{me} Lina Cavaleri au théâtre de la Monnaie a été reportée au mois de mars.

Le théâtre Royal de Gand représentera prochainement une œuvre nouvelle de M. Léon Delcroix, dont ce sera le début au théâtre. Cette partition, intitulée *la Bucchante*, est une reconstitution de danses grecques sur un scénario dû à la plume de MM. Duplessy et Ambrosiny. Le but des auteurs a été surtout d'adapter à la scène une forme nouvelle du ballet-pantomime.

Le Monde, encyclopédie mensuelle illustrée, est une fort intéressante anthologie des revues de tous les pays. Fondée à Bruxelles il y a six mois, elle publie la traduction française d'un choix d'articles parus à l'étranger et relatifs à la politique internationale, à la littérature, aux arts, aux sciences, au mouvement économique, financier et industriel, à l'activité des associations internationales, etc. Son but est de fournir au lecteur une documentation rapide empruntée de première main à des savants faisant autorité dans leur pays. L'idée est neuve, pratique, et ne peut être qu'approuvée. Les bureaux du *Monde* sont établis 47 rue du Fossé-aux-Loups, à Bruxelles. Le prix d'abonnement annuel est de 30 francs pour la Belgique et la France, de 35 francs pour les autres pays.

Les artistes belges à l'étranger.

Dans le bref discours qu'il a prononcé, dimanche dernier, à l'occasion de la distribution des prix du Conservatoire, M. Lagasse-de Lochet a particulièrement attiré l'attention sur l'engagement important que vient d'obtenir à l'Opéra de Paris le tenor Ch. Fontaine, de Dinant, élève de la classe de chant du distingué professeur M. Désiré Demest. Les journaux de ces jours derniers enregistrent le vif succès remporté par le jeune artiste dans le rôle de Lohengrin. Si la mort n'avait enlevé, d'une manière si tragique et si prématurée, le ténor Godart, la classe de M. Demest serait représentée en ce moment à l'Opéra par trois éléments de premier plan, le troisième étant le baryton Hector Dufranne. Ajoutons que M. Swolfs, élève de cette même classe, a chanté plusieurs fois à l'Opéra, et qu'il est en ce moment à l'Opéra-Comique pour y créer un des rôles principaux de la *Berénice* de M. Albéric Magnard.

Les Hollandais de la province de Groningue viennent de constituer un comité dans le but d'élever un monument à la gloire du peintre Josef Israëls.

De Londres :

La Galerie Nationale vient de s'enrichir d'un chef-d'œuvre de Jean Gossart, dit Jean de Maubeuge ou de Mabuse, bien connu des curieux d'art : *L'Adoration des Mages*. Ce tableau, exécuté vers l'an 1500 pour l'abbaye de Grammont, fut transféré à Bruxelles en 1605 par l'archiduc Ferdinand. Au siècle suivant, *L'Adoration des Mages* figurait dans la galerie du prince Charles de Lorraine, d'où elle passa dans la célèbre collection du château d'Howard, appartenant au cinquième comte de Carlisle. C'est la comtesse Rosalinde, veuve du feu comte, qui céda directement le chef-d'œuvre du maître flamand à la National Gallery.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARCO
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

La mort de Félix Ziem donne de l'actualité à cette anecdote du *Cassels Magazine* sur le peintre de Venise, qui fut, on le sait, un ami intime de Chopin.

Ziem habitait à Nice une chambre pauvrement meublée, dont les seuls ornements étaient un vieux piano et un squelette. « J'offrais, dit-il, à dîner dans ce petit espace. Nous étions pauvres comme des rats, mais nous étions jeunes et nous étions gais. Il était près de minuit et les bougies achevaient de brûler, lorsque quelqu'un me pria de jouer une valse. Je me levai, et en passant je me heurtai contre le squelette que j'empoignai et dont j'employai les doigts osseux à frapper sur le piano les premières mesures d'une valse.

Subitement, je fus repoussé du piano en même temps que le squelette m'était arraché des mains, et Chopin prit ma place. Et comment joua-t-il ! Tout le monde retenait son souffle. Je vois encore les visages des assistants : Alfred de Musset, les plis de son front profondément accusés ; Balzac, éclatant de joie et de vie ; Houssaye, George Sand, blanche comme un linge, et dont les grands yeux brillaient comme des étoiles ; Rossini, Delacroix, je les vois tous.

Les bougies s'éteignirent, l'obscurité d'une nuit d'été fit place à la pâle lueur du jour et c'est alors seulement que nous pensions à remuer. Dans cette nuit, dans cette chambre, Chopin composa sa marche funèbre. »

Autres souvenirs sur Ziem. A Venise, il vécut tout un été sur l'eau, en compagnie de ses amis Favart et Cherubini ; ce dernier faisait la cuisine. « Un soir, raconte Ziem, nous allumâmes sur notre barque des feux de Bengale. Les vives clartés attirèrent l'attention des gardes ; un policier vint à bord. A cette époque, je peignais le portrait d'un original Vénitien, qui m'avait apporté des vêtements splendides et des insignes de doge. Ces accessoires, étalés sur des chaises, resplendissaient à la lumière. Lorsque le policier vit ces merveilles, il fut ébloui, il recula épouvanté ; il crut sans doute que sur un bateau fantôme, les ombres des Doges étaient revenues célébrer une nuit de printemps. Il s'inclina et se retira.

Vers le même temps, j'avais loué, près du Rialto, une boutique où je vendais des bibelots, des bijoux vulgaires. J'avais pour but d'attirer des filles, des femmes du peuple, afin de les dessiner. Tandis qu'un jeune commis leur montrait la marchandise et les laissait bavarder, du fond de ma boutique, un crayon à la main, je prenais des croquis. Arsène Haussaye a raconté l'histoire d'une marchande de colombes qui, ayant refusé de poser pour la figure, entra sans défiance au magasin, marcha des boucles d'oreilles et posa ainsi malgré elle. »

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUDE

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud soûpe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwee, aux Stevens et aux St. bbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre soûpe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan St. bbaerts, Alred Vervée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustre de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise une très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

Fabrique de cadres pour tableaux. Ch. XHROUET

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KLYM, rue de la Buanderie 12-14.

Vient de paraître chez A. DURAND & FILS, Editeurs,
4, place de la Madeleine, PARIS.

MUSIQUE MODERNE

- MAURICE PESSE. — **En écoutant tomber la pluie!** pièce pour le piano. — *Prix net : 2 fr. 50.*
- MAURICE RAVEL. — **Ma Mère l'Oye**, cinq pièces enfantines pour piano à 4 mains. Réduction pour piano à 2 mains. — En recueil : à 2 mains. — *Prix net : 3 fr. 50.*
- ROGER-DUCASSE. — **Ave, Regina Coelorum**, pour chant avec accompagnement d'orgue ou de piano. — *Prix net : 2 francs.*
- ID. — **Sarabande**, poème symphonique pour orchestre et voix. Partition d'orchestre, format de poche. — *Prix net : 7 francs.*
- ID. — **Le Joli Jeu de Furet**, chœur pour voix d'enfants avec accompagnement d'orchestre. Réduction pour deux pianos à 4 mains par l'auteur. — *Prix net : 7 francs.*
- ALBERT ROUSSEL. — **Évocations** pour orchestre. Réduction pour 2 pianos à 4 mains par l'auteur I. *Les dieux dans l'ombre des cavernes.* — II. *La Ville Rose.* — *Prix net : 8 francs* chacune.
- G. SAMAZEUILH. — **Quatuor en ré**. Réduction pour piano à 4 mains par l'auteur. — *Prix net : 10 francs.*
- ID. — **Niades au soir** pour le piano. — *Prix net : 2 francs.*
- FLORENT SCHMITT. — **Trois mélodies** pour chant et piano textes de MAUCLAIR, VERLAINE et GANIVET). En recueil — *Prix net : 3 fr. 50.*
- ID. — **Un Soir** pour le piano. — *Prix net : 1 fr. 25.*
- VICTOR STAUB. — **Murmures** (op. 32) pour le piano. — *Prix net : 2 fr. 50.*
- ID. — **Impromptu-duo** pour le piano. — *Prix net : 1 fr. 75.*



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

M. Paderewski et Chopin (J.-J. PADEREWSKI). — Jean Giraudoux (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Au Théâtre de la Monnaie (CH. V.). — Le « Groupe Libre » (FRANZ HELLENS). — Les Rayons violets dans les Musées (L. M.). — Boîte aux Lettres. — Concours. — Chronique judiciaire des Arts : *l'Histoire de France*; *le Diorama de Sem et de Rouville* (O. M.). — Memento musical. — Petite Chronique.

M. Paderewski et Chopin (1)

La musique humaine n'est qu'un fragment de la musique éternelle. Ses formes, créées par l'esprit et par la main de l'homme, sont sujettes à de fréquentes transformations. Les temps changent, les peuples changent, la pensée et le sentiment se transforment et revêtent des aspects nouveaux. Les fils s'inclinent à contre-cœur devant les œuvres qui transportaient leurs pères.

Pleine des rêves de la jeunesse, de ses soifs, de ses ivresses et de ses enthousiasmes, chaque génération à son aube se croit appelée à entraîner l'humanité vers des hauteurs infinies et se figure être un guide prédestiné, un penseur de pensées, un accomplisseur d'ac-

(1) On se souvient qu'en 1910 la Pologne a célébré presque en même temps le centenaire de la naissance de Chopin et le 500^{ème} anniversaire d'une victoire éclatante. Des fêtes eurent lieu, dont M. Paderewski fut un actif promoteur. Son discours inaugural au festival de Lemberg, hommage à Chopin considéré comme âme représentative de la Pologne, fit une impression profonde sur ses compatriotes; mais, prononcées en polonais, ces nobles paroles étaient restées inintelligibles pour la partie étrangère de l'auditoire.

Miss Laurence Alma Tadema, poète, vient d'en publier une

tions, plus grand qu'il n'en fut jamais. Chaque nouvelle génération tend vers la Beauté, mais vers une Beauté qui lui soit propre. Cet état d'esprit engendre des œuvres qui naissent à la vie comme pour servir les nécessités de l'heure et qui parfois ne durent pas même autant que leur créateur. D'autres, plus vitales, portent le sceau non seulement d'une génération, mais de toute une période dont, après de longues années, elles viennent encore attester l'idéal et refléter la clarté. Mais il y a des œuvres d'un autre ordre, fortes d'une jeunesse éternelle, radieuses d'une constante vérité, où résonnent la voix de toutes les générations, la voix de toute une race, la voix même de la terre qui les conçut.

Il n'est pas de nation qui, plus que la nôtre, puisse s'enorgueillir de la richesse de ses sentiments, d'états d'âme infiniment nuancés, d'émotions subtilement harmonisées. Dieu tendit de cordes souples, mystérieuses, puissantes, la harpe de notre race. Tendre virginité, maturité grave, sombre et tragique vieillesse; jeunesse insouciant et riuse, douceur captivante de l'amour, ardeur de l'action, force vaillante et chevaleresque, tout cela est nôtre, entraîné, confondu en une même vague de lyrisme.

Là peut-être réside le secret d'un charme enveloppant

traduction anglaise d'une grande beauté de style et qui semble rendre intégralement l'ardente sensibilité, la fierté, l'éloquence brillante, fine et imagée du discours original. (*Chopin*, by I.-J. PADEREWSKI, translated from the Polish by LAURENCE ALMA TADEMA. Londres, Adlington, 18, Great Marlborough Street.)

Nous retraduisons sur ce texte deux courts fragments où s'explique particulièrement la double foi que symbolise pour la nation polonaise le culte de Chopin. — N. du trad.

qui n'est qu'à nous ; mais peut-être, là aussi, la cause de notre plus grande faiblesse.

Le changement en nous succède au changement presque sans transition ; nous passons de la félicité au sanglot et il ne faut qu'un pas pour nous précipiter des hauteurs de l'extase aux abîmes de la détresse spirituelle. Nous en voyons la preuve dans tous les domaines de notre vie nationale, aussi bien dans nos expériences politiques, notre développement intérieur ou nos productions, que dans nos soucis quotidiens, dans nos rapports sociaux, dans toutes nos affaires personnelles. C'est un fait partout palpable. Peut-être est-ce seulement un caractère inhérent à la Pologne ; toutefois, si nous nous comparons à des races plus heureuses et plus satisfaites, il semble plutôt qu'il s'agisse d'une condition pathologique ; et, s'il en est ainsi, nous pourrions l'envisager comme un état inné d'Arythmie nationale.

Cette Arythmie suffirait à expliquer l'instabilité, le manque de persévérance qu'on nous attribue généralement ; nous pourrions y découvrir la source de notre incapacité, — indéniable, hélas ! — pour toute action collective disciplinée, et là, peut-être, git la tragédie de nos annales maudites.

Nul des grands hommes auxquels la Providence donna pour mission de révéler l'âme polonaise ne sut comme Chopin exprimer cette Arythmie. Poètes, ils furent prisonniers des limites précises de la pensée et de la rigueur des mots : il n'est pas de langage, fût-ce le nôtre, si riche et si beau, qui ose prétendre à tout exprimer. Mais Chopin était un musicien ; et, seule, la musique, peut-être même sa musique seule, pouvait rendre la fluidité de nos sentiments, leurs élans continuels vers l'infini, leur concentration héroïque, leurs extases délirantes, ignorantes des pires cataclysmes, et leurs désespoirs impuissants où sombrent la pensée et jusqu'à la volonté de réagir.

Cette musique, tendre et impétueuse, calme et passionnée, subjugante, dominatrice, allant droit au cœur ; cette musique qui élude la discipline métrique, brise les contraintes rythmiques et refuse la soumission au métronome comme au joug d'un tyran, cette musique nous induit à apprendre, à connaître que notre nation, notre terre, tout ce qui fait la Pologne, vit, sent, se meut « in Tempo Rubato ».

Peu après que Chopin eut quitté la terre natale, celle-ci fut écrasée par une oppression barbare, terrible, inhumaine... Tout nous fut interdit : le langage et la foi de nos pères, l'observance de nos coutumes ancestrales, l'héritage de notre passé, notre vêtement national, nos chansons, nos poètes, — Slowacki, Krasinski, Mickiewicz... Seul, Chopin nous fut laissé. Et pourtant nous retrouvions en lui le souffle vivant de tout ce qu'on nous défendait : il avait le pouvoir de nous

rendre nos robes aux couleurs vives, nos ceintures d'or, nos manteaux sombres, notre altièrre coiffure, le noble cliquetis de nos sabres, l'éclat brillant des faux dans les campagnes, les croix de nos cimetières, nos petites chapelles de routes : toutes ces choses, il nous les rendit, mêlées aux prières de nos cœurs brisés, à la révolte de nos âmes enchaînées, aux tortures de l'esclavage, aux souffrances de la liberté perdue, à la haine du tyran, aux chants exultants de la victoire.

Durant de longues années de tourment, de martyre et de persécution, nos pensées traquées tissèrent autour de lui une trame secrète ; nous l'étreignîmes de toute notre âme meurtrie, et il adoucit notre peine, il nous soutint et parfois même nous convertit. Il fut le contrebandier qui, sur les ondes innocentes de la musique, fit franchir la frontière au patriotisme polonais pour le porter en fraude à ses frères en exil ; il fut le prêtre qui, à ses disciples dispersés par le monde, porta le viatique de leur demeure lointaine.

... Nul homme, si grand soit-il, ne domine sa nation ou n'est dominé par elle. Il est la semence de sa semence, il est une partie d'elle-même, l'arôme de sa floraison, le fruit de sa maturité ; et plus il est grand, fort et beau, plus il est près du cœur même de la patrie. Chopin ne sut peut-être pas combien il était grand, mais nous le savons ; nous savons aussi qu'il fut grand de notre grandeur, fort de notre force, beau de notre beauté. Il est nôtre, et nous sommes siens : toute notre âme collective en lui s'est manifestée.

I.-J. PADEREWSKI

Traduit par M. S. M.

JEAN GIRAUDOUX

Que ceux qui ont lu les œuvres de M. Jean Giraudoux et les aiment veuillent bien ne pas me suivre plus avant. Je comprends trop qu'ils préfèrent directement le texte à son commentaire. Quant aux autres, puissent-ils deviner à travers mes pauvres explications la qualité de ce que j'explique. C'est tellement difficile !

On a dit de M. Jean Giraudoux qu'il est précieux. C'est une erreur navrante. Les précieux aiment l'affectation, l'ornement inutile : ils s'efforcent à dire d'une manière saisissante de vieilles choses déjà par tout le monde pensées, tandis que M. Giraudoux dit avec le plus de simplicité possible des choses extrêmement rares, en effet, mais rares parce qu'il ne les partage avec personne et qu'elles lui sont étrangement personnelles. On l'a comparé à Jules Renard. C'est faire preuve d'un aveuglement stupéfiant. Jules Renard était un homme d'une imagination très courte, précise jusqu'à l'exactitude maniaque, sans enthousiasme du cœur et sans largeur d'esprit et qui, à force de patience, poussait jusqu'à une sorte de perfection sèche et triste la très pauvre et très réduite matière qu'il travaillait. Tandis que M. Jean Giraudoux pêcherait plutôt par excès de richesse, abondance d'images et de points de vue, ingénuité ravie et babillarde.

Il m'apparaît comme un homme qui aurait gardé, magiquement préservée du contact glaçant de l'expérience, cette faculté précieuse d'étonnement qu'on observe chez les enfants, et grâce à laquelle ils voient le monde ainsi qu'un immense jeu d'apparences indéfiniment interchangeable entre elles. Pour un enfant, il n'est pas d'obstacles, nulle part; toutes choses le touchent, directement, de toutes leurs pulpes, et il prend contact avec elles, profondément. L'enfant ne sait pas encore que certaines raisons empêchent les objets de l'univers d'avoir mutuellement tous les rapports, toutes les analogies possibles. Il ne sait pas que la cause d'un phénomène n'est pas toujours celui qui l'a immédiatement précédé. L'éducation s'empresse de lui apprendre le contraire de tout ce qu'il croit.

Mais imaginez quelqu'un qui, tout en acquérant ces notions positives, aurait conservé au fond de son cœur l'incorrupible illusion des premiers jours, dont l'imagination dirait « non » à tous les aphorismes de la raison, et vous aurez M. Jean Giraudoux.

Il dira, par exemple, en regardant le soir la cour de Polytechnique :

Le concierge de Polytechnique courait désarmé vers les objets oubliés dans la cour par les élèves : un bonnet de police, un atlas, quarante gros canons.

ou d'un père au chevet de son enfant malade :

...en vain, prenant mon poignet, il essayait d'en régler le pouls sur le battement robuste et sain de son remontoir.

Images saugrenues, direz-vous. Oui, si vous ne croyez plus qu'à celles que contrôle l'universel consentement des hommes qui ne rêvent plus et ne perçoivent plus rien par leurs propres yeux. Je le vois, au contraire, ce concierge courant en rond dans la cour, comme pour y ramasser tout ce qui traîne, et, dès lors, pourquoi pas les quarante canons aussi? Vision d'enfant.

Et l'idée que ce soit la montre qui doit régler le battement du pouls, n'est-elle pas également délicieuse? Avec cependant quelque chose de plus ironique et presque de philosophique. Pour ma part, j'y vois une sorte de justification de l'art lui-même de M. Giraudoux. La critique livresque et *raisonnable* voudrait bien régler le pouls du poète sur le battement mécanique de sa montre, qu'elle croit le seul robuste et le seul sain, mais le poète qui est peut-être malade, mais à coup sûr vivant, a un pouls qu'on ne règle pas aussi aisément.

« Les deux mouvements luttèrent de front une minute, mais mon sang prenait vite le galop et la montre, dépassée et lasse, continuait les heures au pas. »

Les images de la qualité de celles que je viens de citer (tout à fait au hasard) pullulent dans les deux livres de M. Giraudoux. Et cette abondance serait à elle seule un signe qu'elle ne sont pas voulues, si une autre preuve, plus forte encore, ne le proclamait. Il suffit de les examiner impartialement pour s'apercevoir qu'elles sont le fruit le plus direct, le plus spontané, le plus incontrôlé d'une observation constante de la nature. Les enfants, qui sont tout yeux dès qu'ils ne dorment plus, vivent dans cet état intensément réceptif. Ils observent, comme un têtard s'accroît, en toute inconscience.

D'ailleurs, quand on a lu cinq ou six pages des *Provinciales* (1) ou de *L'École des Indifférents* (2), on s'aperçoit bien que cet état d'esprit est indéfectible chez M. Giraudoux. Ce qui

(1) JEAN GIRAUDOUX. *Provinciales*. Paris, Bernard Grasset.

(2) ID. *L'École des Indifférents*. Paris, id.

étonnerait tout à coup, ce serait de le voir regarder comme tout le monde et l'on trouverait aussitôt qu'il fait moins gai, moins clair autour de soi. C'est que l'univers sensible et même celui de la vie intérieure, vu par ce regard, est tout illuminé, transformé et, pour dire plus vrai, rajeuni. M. Jean Giraudoux nous communique une sorte de joie très légère, comme si, hommes faits et sans rien perdre des trésors acquis par les longues années de la jeunesse et de la maturité, il nous était donné de nous en servir encore avec les mains émerveillées de la petite enfance.

Oui, c'est bien cela, je crois, l'émotion la plus subtilement profonde que me donne la lecture de M. Jean Giraudoux. Nous savons bien, au fond de nous, que cette foison de paradoxes étincelants, d'images follement féeriques et ornées masque d'un voile très léger la nudité scientifique de l'univers, mais il nous est consolant de regarder chatoyer le voile; et, après tout, qu'il ne soit qu'un voile, peu importe, il existe puisqu'il chatoie et qu'il transfigure la réalité.

Si j'expliquais que *Provinciales* sont une série de pages sur la vie d'une toute petite ville tourangelle, sur les gens de cette petite ville, mais vus par un enfant, si j'essayais de fixer ce que ces nouvelles, qui se rient de toute formule classique de l'intrigue, ont d'insaisissable tout en montrant ce que leurs observations présentent de juste et parfois même de profond, si je discernais dans *L'École des Indifférents* quelque chose de plus surveillé, de plus intellectuel, de plus ménagé, je ne ferais qu'un travail fastidieux, aussi long que les livres eux-mêmes qu'il vous vaudrait ainsi mieux lire directement.

Je préfère de beaucoup montrer ce qu'au contraire toute cette œuvre a de constant et ce que j'appellerais volontiers sa précieuse monotonie, garantie d'une sincérité un peu méprisante.

On conçoit qu'à contempler ainsi et d'aussi près le jaillissement inépuisable de son imagination, M. Jean Giraudoux se soit jusqu'ici peu soucie de donner à ses œuvres l'armature et les apparences du roman ou du conte, pas plus que d'y introduire des personnages objectifs. Il n'y peut mettre que lui, avec sa nonchalance et sa joie un peu mélancolique. C'est lui Jacques l'Egoïste, c'est lui le Faible Bernard, c'est lui Don Manuel le Paresseux, c'est lui l'enfant qui dit *je* dans *Provinciales*. Tous ses héros, pour séduisants qu'ils soient et pittoresques, n'existent qu'en raison de lui-même et des rapports qu'ils possèdent avec lui. Il les admet dans son univers au même titre que ses décors, dont ils servent d'ailleurs un peu à fixer l'échelle.

Quant à cet univers même, il est surtout sensible, surtout physique, comme il convient à un monde rêvé par une âme d'enfant. On en a exclu la passion, les colères, tous les troubles, et les laideurs n'y interviennent que comme des éléments de pittoresque, un peu risibles. Ainsi purifié, il ne s'y passera que des choses agréables, aussi gratuites que dans les rêves, mais aussi charmantes, tout s'y atténuera en élégance et en beauté. Une modération exquise animera les discours. Les questions d'argent et de maladies, les problèmes du devoir et du sentimentalisme ne s'y poseront pas plus que dans un tableau de Watteau et pas plus qu'au tableau de Watteau on ne songera à le leur reprocher. Tant de gens après tout se chargent de nous ennuyer avec ces tristes rappels de ce que notre condition humaine présente de plus désobligeant qu'il est bien naturel que nous pardonnions à un optimiste ce léger coup de pouce en faveur du plaisir et de la noblesse de vivre.

D'ailleurs, il ne faudrait pas croire qu'à tant aimer la vie

physique, les plaisirs des yeux et de l'imagination, M. Jean Giraudoux se refuse à pénétrer les choses du cœur et de l'esprit. Seulement, il le fait à sa manière, qui est subtile. C'est d'analogies en analogies qu'il y arrive, et le passage est très insensible qui le fait peu à peu quitter les comparaisons les plus extérieures pour toucher les plus cérébrales. Et l'on s'aperçoit tout à coup que ce poète-enfant dit des choses extrêmement abstraites (et qu'un pédant ne pourrait exprimer qu'en vocables rébarbatifs). Lui se sert toujours de termes simples et de douces images, avec la même aisance harmonieuse qu'il mettrait à décrire une forêt ou un visage.

Connaissez-vous une plus juste définition du langage et de l'esprit français :

— J'envie les Français, dit-elle (Miss Spottiswood). Votre pays, avec ses routes, ses canaux, est comme ces crânes que l'on voit à la devanture des oculistes. Tout ce qui se passe en France est raisonné. Tout y est explicable. Tout effort sort de sa cause avec une taille moyenne, comme le poussin de l'œuf. La vie, chez vous, semble aussi limitée et aussi parfaite que celle des fourmis et des abeilles. Quand il pleut, vous rentrez. Quand vous voulez cueillir une fraise, vous n'allez point chercher une échelle. Vous parlez une langue inoffensive et indirecte. Vous vous êtes habitués à mettre des articles devant les mots ainsi que l'on mouchète les fleurets : ils ne nous atteignent point au cœur comme nos phrases qui nous apprennent que Ciel est changé, qu'Automne meurt. Vous avez découvert ce que les autres peuples cherchent. Donnez-nous le moyen de le trouver, ou dites-nous simplement ce que c'est. Le souci de la vie sottement nous enserre. Quand il libère une de nos pensées, il en advient comme du bras ou de la jambe que nous sortons de l'eau, dans le bain. C'est le membre libre qui pèse le plus lourd.

Cette citation fait mieux comprendre que toutes les gloses la qualité d'imagination de M. Jean Giraudoux, les flexions et les mouvements de son esprit, la rareté, la simplicité précise et précieuse de sa langue.

Mais, à ceux qui pourraient croire, concluant, d'après cette étude un peu sommaire et maladroite, que M. Jean Giraudoux, trop orné, trop maître de lui, trop penché sur sa propre image n'accorde sans doute pas assez d'attention à ce qu'on appelle le sentiment, je conseillerais de lire ces pages que, dans *Provinciales*, il intitule *Allégories : la Nostalgie* surtout, dont je ne puis m'empêcher de rappeler les dernières lignes :

O Nostalgie, adieu ! ma lampe s'est allumée d'elle-même là-bas, et mon chien m'attend, allongé en sphynx devant la porte qu'il ne comprend plus. Adieu. Voici la borne de la commune. Adieu, toi qui nous enveloppes dans le souvenir comme dans la robe de Nessus, qui poses tes mains à tout moment sur nos oreilles de sorte que nous n'entendons le bonheur que par bouffées incohérentes, pareils à des enfants espiègles quand jouent les orgues. En songeant à toi, les larmes viennent aux yeux, sans qu'on ait envie de pleurer, comme l'eau, devant les vergers, vient à la bouche.

Je ne te vois déjà plus. Je reviens par la route brouillée, à travers le bourg. Des enfants courent après moi, imitant sur leur main le bruit des baisers. Une étoile tombe, et je ne trouve pas d'autre vœu à faire que de les voir tomber toutes. Dis-moi, ami, dis-moi ce qui m'étreint ainsi. Si c'est de la tristesse, je consens à être triste, toute ma vie ; — mais, si c'est de la joie, je m'en vais mourir, au premier chagrin.

Il y avait bien d'autres choses à dire de M. Jean Giraudoux. Mais comment faire ? C'est un écrivain qu'on goûte trop égoïstement, trop à l'écart pour pouvoir en communiquer l'émotion. Plus l'originalité est vive, plus elle échappe à l'analyse. Cela vaut mieux ainsi, d'ailleurs.

FRANCIS DE MIOMANDRE

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Première représentation d'*Obéron*, opéra romantique et féerique en trois actes et quinze tableaux, paroles de MM. Kufferath et Cain, d'après le poème original de Planché, musique de C.-M. von Weber, récitatifs de Wüllner.

Le version d'*Obéron* que viennent de nous donner MM. Kufferath et Guidé, a ce mérite de rompre avec les tripatouillages de l'ancienne version française et de nous restituer une œuvre aussi conforme que possible aux intentions de Weber, dont la musique reste intacte et n'est soumise à aucune de ces interventions que l'on avait l'habitude de faire subir aux œuvres de valeur à une époque où on les respectait moins que maintenant. Les récitatifs sans prétention et très wébériens de Wüllner ne vont pas à l'encontre de la pensée du maître, qui avait projeté d'en introduire dans son opéra, mais qui fut arrêté dans ce dessein par la mort.

Tel qu'il nous a été présenté, *Obéron* reste une œuvre d'une originalité transcendante, d'une nouveauté qui surprend pour ainsi dire à chaque page, et d'une séduction sans bornes. A part le grand air d'Huon, au premier acte, rien, absolument rien n'y a vieilli et tout y porte la marque du génie le plus pur, le plus vivant et le plus profond. Malgré la manière assez peu intéressante dont le sujet a été traité au point de vue littéraire, nous n'en sommes pas moins en présence de l'un des chefs-d'œuvre les plus accomplis du Romantisme allemand. La musique de Weber exprime, en effet, avec une égale intensité d'expression, le tragique et le comique, l'esprit aristocratique et l'âme populaire, la douleur et la joie, la poésie de la nature et celle du royaume des Fées.

Aussi est-ce avec un sentiment de gratitude anticipée que le public artiste a accueilli la nouvelle qu'*Obéron* serait monté cette année à la Monnaie. La représentation de jeudi n'aura point été une désillusion pour lui. Supérieurement dirigée par M. Lohse, et rehaussée par le charme de décors exquis, brossés par M. Delescluze et d'une mise en scène aussi raffinée que somptueuse, elle a bénéficié, en outre, d'une interprétation dont le seul élément d'inégalité — je veux parler du rôle de Huon, assez médiocrement tenu par M. Zocchi — ne saurait suffire à diminuer la valeur d'ensemble.

M^{me} Béral, excellente Rézia ; M^{lle} Heldy, Obéron élégant, élancé et gracieux ; M. Ponzio, Chérasmin très allant ; M^{lle} Symiane, charmante Fatime ; M^{lle} Bérelly, ondine à la voix idéale ; M^{mes} Callemien, Montfort, Willame, Paulin et Cerny ; MM. La Taste, Demarcy et Cancelier, ont contribué, par leur talent et leur expérience de la scène, à la beauté totale d'une mise au point à laquelle ont encore concouru, pour le charme de l'ouïe et de la vue, des chœurs bien stylés et un corps de ballet aux évolutions sobres et pleines de goût.

CH. V.

LE « GROUPE LIBRE »

Un groupe très intéressant, le « Groupe Libre », expose actuellement à la Salle Boute un ensemble de peintures et de sculptures d'une tenue originale qui mérite d'être signalé. Le groupe se compose de neuf peintres et d'un sculpteur, MM. H. Arnold, Marcel Bach, René Berteaux, Anselmo Bucci, Félix Denayer, Charles Igounet de Villers, Jacob Jans, Charles Jacquemot, Offner, H. Rioux, noms qu'il importe de retenir. Talent, esprit, imagination abondent dans cette exposition très vivante, très variée, pleine de franche et belle humeur. Chaque artiste y donne une

note personnelle, qui pour n'être pas toujours d'un son très distinct n'en est pas moins curieuse et digne d'être écoutée. Les paysages de M. Félix Denayer sont d'une peinture solide et savoureuse, en bonne pâte, très sincères et d'une grande fraîcheur. Pareillement, la manière de M. Ch. Jacquemot est sans recherche, uniquement préoccupée, semble-t-il, d'exprimer une vision claire et radieuse de la nature; les *Vases de Chine*, du même peintre, révèlent un coloriste délicat. M. Offner expose une grande toile, *la Seine, matin d'automne*, d'un très bel effet. L'inspiration de M. P.-Jacob Jans s'alimente à une source plus idéale : ses pages d'allure décorative, d'une réelle pureté imaginative, forment une série de visions claires exprimées avec style et poésie. La peinture de M. Bach, au contraire, est tout près de la réalité; elle serre les formes de près, les sculpte en quelque sorte à grands traits, et il en résulte quelques essais vraiment heureux, à la fois clairs par la facture et d'une psychologie quelque peu farouche cependant, entre autres ces toiles fort bien établies : *Type du Cosse au soleil*, *Vieille femme du Cosse*. Tout en mouvement, les coins de Paris de M. Anselmo Bucci sont d'un grouillement féérique; l'artiste expose aussi son portrait *futuriste*, une tête de mort, où l'on peut lire cette inscription plaisante : « Appartient à l'auteur ». Du même artiste, deux eaux-fortes : *Abside de Notre-Dame* et *Cathédrale de Rouen*, d'une remarquable facture. C'est aussi par le mouvement que se distinguent les toiles de M. Ch. Igounet de Villers; ce n'est plus le grouillement de foules dont je parlais plus haut, mais une animation du paysage, calme et claire, d'une effet très reposant. Les paysages de M. R. Berteaux sont d'une atmosphère un peu confuse, les lignes manquent souvent de netteté et le coloris en est plutôt terne. M. H. Rioux est le plus audacieux du groupe. Sa manière s'inspire aux théories récentes et discutées du cubisme. Ses paysages et ses silhouettes ont en tous cas le mérite d'être solidement établis... Quant aux *Croquis de voyage* que le peintre a prodigués, ils forment une série d'aquarelles d'une originalité de facture remarquable, délicates et fines notations de paysages, de villes et de campagnes. Les esquisses de M. R. Berteaux, légères, très largement traitées cependant, montrent ce que ce peintre est capable de donner, et ce qu'il réalisera sans doute dans l'avenir.

Enfin, pour achever cette rapide revue par une note gracieuse et claire, mentionnons un bronze de M. H. Arnold, *Rêverie*, exquise et charmante figurine de femme dont le corps se dessine harmonieusement sous la robe légère.

FRANZ HELLENS

Les rayons violets dans les Musées.

La commission du Musée des Beaux-Arts de Gand vient de prendre une excellente mesure. Elle a décidé de recouvrir d'une glace transparente de choix les tableaux anciens de petites dimensions.

En prenant cette décision, ces messieurs ne se doutaient pas qu'elle était absolument conforme aux dernières constatations faites par des spécialistes éminents dans diverses branches de la science. Depuis que nous nous servons de moyens d'éclairage violents, tels que le gaz par incandescence et l'électricité, la question des rayons ultra-violetts s'était posée déjà dans d'autres domaines. A l'occasion d'une publication qu'il a faite au sujet de l'emploi de verres jaunes par les oculistes, le docteur H. De Waele a bien voulu nous expliquer que le spectre solaire visible n'est pas le spectre au complet. Au delà de la nuance bleue, la dernière perceptible, il y a une zone violette et ultra-violette que les yeux ne perçoivent pas, mais qui existe. Elle est malheureusement mise en évidence par sa principale propriété, qui est l'activité chimique, et celle-ci se prouve non seulement en impressionnant les plaques photographiques, mais en exerçant une action nocive sur les yeux.

Des recherches systématiques ont été faites sur l'importance de cette partie du spectre fourni par la lumière solaire et par celle des fortes lampes électriques, partie qui est invisible, mais active au point de vue chimique ainsi que sur les moyens de s'en protéger.

On a remarqué que de même que le plomb ne laisse pas passer les rayons X, de même les verres jaunes et même les glaces non colorées empêchent presque complètement le passage des rayons ultra-violetts, qui non seulement attaquent les couleurs, ou, comme on dit vulgairement, les font « passer », mais en « mangent » même les tissus.

Donc la glace placée devant les tableaux contribue puissamment à la défense des œuvres anciennes en les préservant des atteintes des rayons ultra-violetts de la lumière solaire, qui n'ont subi qu'un filtrage insuffisant en passant par le verre des lanternes.

Il y a donc lieu de féliciter la commission du Musée de Gand de cette nouvelle et heureuse initiative.

L. M.

BOITE AUX LETTRES

M. Engels, conservateur en chef honoraire du Palais de Justice, nous adresse une protestation énergique contre le projet — déjà combattu ici par M. J.-B. Lecomte (1) — qui consiste à reconstruire en pierre bleue (petit granit) l'escalier qui donne accès au Palais de Justice de Bruxelles, au pied de la façade principale.

Détachons de sa lettre ces très intéressantes observations :

« Le perron actuel a été construit en 1880, il y a plus de 31 ans, et si sa reconstruction a été jugée nécessaire depuis de nombreuses années, c'est pour des raisons très plausibles et très justifiées.

« Poelaert ne voulait à aucun prix d'un perron en pierre bleue, même la plus claire qui existe, sachant très bien, comme tout le monde du reste, que la pierre bleue, la plus claire comme la plus bleue, devient noire quand elle est mouillée, par conséquent quand l'air est humide ou quand il pleut, c'est-à-dire très souvent sous notre climat.

Il ne voulait à aucun prix que son Grand Portique Central, une des parties importantes de son œuvre, construit entièrement en pierre claire, pût paraître reposer sur une grande masse bleue ou noire, d'autant plus que les bases de ce Portique viennent s'appuyer à des niveaux différents dans les lignes du perron.

Ce qui prouve que Poelaert, l'éminent architecte du Monument, voulait le perron du Palais en pierre d'un ton aussi clair que les autres parties de l'édifice, ce sont les plans des façades, à une grande échelle, qu'il avait dressés et teintés en conséquence, et notamment le plan de la façade principale comprenant le perron en question, *entièrement indiqué en ton clair*.

Si au point de vue esthétique la pierre bleue de Soignies, Ecaussinnes, etc., ne convient nullement pour la reconstruction du perron en question, elle ne convient même pas, au point de vue pratique, lorsqu'il s'agit de marches exposées à toutes les intempéries, parce qu'elle devient rapidement glissante et par conséquent dangereuse, se polissant par l'usure en fort peu de temps là où il y a une grande circulation, ce qui est le cas pour le Palais de justice.

Pour s'en rendre compte, il suffit de voir l'état dans lequel se trouvent les marches extérieures des maisons particulières, même les bordures des trottoirs, qui souffrent relativement peu; mais allez donc voir les marches donnant accès aux Galeries Saint-Hubert, du côté de la rue d'Arenberg, où l'on s'est vu obligé de recouvrir la pierre bleue par des plaques de fonte striée pour éviter ces graves inconvénients !

Ce que je ne puis comprendre, c'est que l'Administration des Ponts et Chaussées, Bâtiments civils, prévenue de tout cela depuis de nombreuses années, et à qui furent communiqués les plans teintés par Poelaert (*documents irrécusables, ceux-là*) ait néanmoins cru pouvoir proposer de remplacer par de la pierre bleue la pierre claire qui avait été choisie spécialement lors de la construction de l'important perron dont il s'agit.

Cette dernière pierre réunit cependant toutes les conditions

(1) Voir notre numéro du 12 novembre.

requis, maintenant que l'on peut la faire scier dans les blocs d'un mètre d'épaisseur existant en plein cœur des carrières. Elle ne devient pas glissante, elle a fait ses preuves, et au point de vue esthétique elle donne entièrement satisfaction à Poelaert, à l'œuvre duquel il ne peut être porté atteinte. »

CONCOURS

L'Uruguay ouvre un concours entre tous les statuaires du monde pour l'érection d'un monument à la gloire du général Artigas, son héros national. Cent mille pesos, soit cinq cent cinquante mille francs sont le prix de cette lutte. Une biographie détaillée du général Artigas est à la disposition des concurrents au consulat d'Uruguay.

Chronique judiciaire des Arts.

L'Histoire de France. — Le Diorama de Sem et Roubille.

Le ministère public a donné lundi dernier son avis sur le procès qui divise M. Anatole France et l'éditeur Lemerre (1). Comme il fallait s'y attendre, cet avis est favorable à la thèse de l'écrivain. Celui-ci a le droit d'exiger la résiliation de son traité parce que l'éditeur n'a, pendant un délai d'une longueur absolument inusitée, pas fait usage du manuscrit qui lui avait été remis. Ce traité, qui remonte à 1878, semble d'ailleurs avoir été résilié en 1906; mais dans tous les cas il convient d'en prononcer la résolution. M. Anatole France restituera, ainsi qu'il l'a offert, les 3,000 francs qu'il a reçus. Jugement à quinzaine.

L'affaire introduite par la comtesse Petihon contre les dessinateurs Sem et Roubille et contre l'*Illustration* et *Femina* au sujet d'une caricature dans laquelle elle s'était reconnue (2) a été jugée la semaine dernière. La comtesse Petihon a été déboutée parce qu'elle avait négligé de solliciter, pour ester en justice en son nom et au nom de sa fille mineure, l'autorisation de son mari. En vain a-t-elle fait valoir qu'étant sujette russe, elle était dispensée de cette formalité. Le tribunal a déclaré l'action non recevable et condamné la demanderesse aux dépens.

C'est un faux départ. Craignons pour Sem et Roubille un nouveau *start*.
O. M.

MEMENTO MUSICAL

A l'occasion de la fête de Sainte-Cécile, l'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera aujourd'hui dimanche, à 10 heures du matin, la *Missa Aeterna Christi munera* à quatre voix de Palestrina, le propre de la messe de Saint Albert de Louvain *Sacerdotes Dei*, *l'Inveni David* à quatre voix d'hommes de J. Diebold et un *Te Deum* en plain-chant. M. Aug. De Boeck exécutera à la sortie une fugue de Bach pour orgue. — A 2 heures, à Tournai (Halle aux Draps), audition de la *Passion selon saint Mathieu* de J.-S. Bach par la Société de Musique. Solistes : M^{mes} Mellot-Joubert et J. Demont, MM. Plamondon, Jean Reder et Suys.

Pour rappel, lundi 27 novembre et vendredi 1^{er} décembre, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, première et deuxième séances des Sonates de Beethoven pour piano et violon par M^{me} B. Marx-Goldschmidt et M. Crickboom.

Mardi 28, à 8 heures, à la salle Sainte-Elisabeth (15 rue Mercelis), concert du Quatuor vocal Henri Carpay (musique ancienne), avec le concours de M^{mes} T. Béon et A. Mahy-Dardenne et M. Van Neste.

Mercredi 29, à 8 h. 1/2, en la salle de l'Ecole Allemande, première séance du quatuor Chaumont. Au programme : quatuors de Haydn, Beethoven et Brahms.

(1) Voir nos deux derniers numéros.

(2) Voir l'*Art moderne* du 12 novembre.

Jeudi 30, à 8 h. 1/2, à l'Ecole Allemande, deuxième séance de l'Histoire de la Sonate pour piano et violon, par M^{me} G. Tam-buysen et M. Jorez.

La première séance du Quatuor Zoellner aura lieu le jeudi 7 décembre, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle (11 rue Ernest Allard). Au programme : Quatuor en *ut* majeur (Mozart); Quatuor op. 91 (H. Zoellner); Quatuor op. 10 (Debussy).

Le deuxième concert Ysaye, fixé au dimanche 10 décembre, réunira deux artistes auxquels nos dilettanti ont déjà eu l'occasion de prodiguer leurs faveurs : José Lassalle, le sympathique Kapellmeister qui donna à Bruxelles au cours de la saison dernière avec le *Tonkünstler orchester*, les brillantes exécutions dont on se souvient et la cantatrice Maude Fay, la délicieuse interprète des rôles d'Elsa, Elisabeth et Sieglinde lors des dernières représentations wagnériennes données à la Monnaie.

La deuxième séance du Quatuor Zimmer (audition intégrale des quatuors de Beethoven) aura lieu le mercredi 13 décembre, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle (rue Ernest-Allard 13). Au programme : quatuors op. 18, n^o 3, op. 130 et op. 59 n^o 3.

La Société des Nouveaux Concerts d'Anvers annonce cinq concerts d'orchestre et quatre séances de musique de chambre. Les premiers auront lieu au Théâtre Royal aux dates ci-après :

Premier Concert, lundi 4 décembre, sous la direction de M. P. Raabe (Weimar), avec le concours de M^{me} Edith Walker, cantatrice (Hambourg). — *Deuxième Concert*, lundi 8 janvier 1912, sous la direction de M. L. Mortelmans avec le concours de M^{me} S. Godenne et de M. H. Casadesus, altiste (Paris). — *Troisième Concert*, lundi 26 février, sous la direction de M. Siegmund von Hausegger (Hambourg), avec le concours de M. Hugo Becker, violoncelliste. — *Quatrième Concert*, lundi 18 mars, sous la direction de M. L. Mortelmans, avec le concours de M. Carl Flesch, violoniste. — *Cinquième Concert*, mardi 16 avril, avec le concours de l'orchestre complet des Concerts Colonne, sous la direction de M. Gabriel Pierné.

Les séances de musique de chambre seront données à la Société Royale d'Harmonie (Salle Rouge) aux dates suivantes :

Première séance, mercredi 29 novembre. Sonates pour piano et violon par M^{me} E. Saatweber-Schlieper et M. Henri Marteau. — *Deuxième séance*, mardi 19 décembre. Récital de lieder par M. Ernest Van Dyck. — *Troisième séance*, vendredi 9 février. Récital de lieder par M^{me} L. Mysz Gmeiner. — *Quatrième séance*, mardi 5 mars. Audition de Quatuor Tchèque (MM. K. Hoffmann, J. Suk, Herold, H. Wihan).

S'adresser pour la location à M. Huffmann, trésorier, 10 rue du Margrave, Anvers.

PETITE CHRONIQUE

Au cours de leur dernière assemblée générale, les *Amis de la Littérature* ont composé comme suit leurs comités :

Comité d'honneur : Présidents, MM. Pouillet, ministre des Sciences et des Arts, et Carton de Wiart, ministre de la Justice; vice-présidents : MM. Max, bourgmestre de Bruxelles, et Beckers, directeur général de l'Enseignement supérieur; membres : MM. Beernaert, ministre d'Etat; A. Braun, sénateur; P. Janson, P. Hymans, J. Destrée, de Lalieux, Masson, membres de la Chambres des représentants; Devos, bourgmestre d'Anvers; Kleyer, bourgmestre de Liège; Lescarts, bourgmestre de Mons; Pieters, bourgmestre d'Ostende; Mabile, directeur général de l'Instruction publique et des Beaux-Arts de la ville de Bruxelles; Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, M. de Smet de Naeyer.

Comité effectif : Président : M. Edmond Picard; vice-présidents : MM. Octave Maus et Eugène Gilbert; secrétaires : MM. A.-Th. Rouvez et Edmond De Bruyn; membres : MM. P. André, F. Ansel, Th. Braun, H. Davignon, A. Daxhelet, J. De Not, M. des Ombiaux, M. Dullaert, Dumont-Wilden, Fierens-Gevaert, Iwan Gilkin, Albert Giraud, Edm. Glesener, F. Mahutte, Abbé Moeller, G. Rency, F. Séverin, H. Stiernet et G. Virrès.

La Société des Aquarellistes a inauguré hier au Musée moderne son exposition annuelle. Outre les œuvres de ses membres, elle a réuni, cette année, un choix de lavis des principaux aquarellistes allemands.

Des œuvres de MM. René Janssens et R. de Baugnies sont exposées en ce moment, et jusqu'au 3 décembre inclus, au Cercle artistique et littéraire.

La Société *les Arts de la Femme*, sous le Haut Patronage de la Reine, a inauguré hier dans son local, chaussée d'Ixelles 60, une exposition-vente en vue des cadeaux de Noël et d'étrennes. L'exposition est ouverte tous les jours de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures.

Bibliothèque artistique de la ville de Bruxelles. Académie des Beaux-Arts, 144 rue du Midi. Exposition de cent dessins de Rembrandt.

La ville de Huy a acquis pour son musée, au dernier Salon des Beaux-Arts, un *Coin d'église* de M. Delaunois et deux aquarelles : l'une, *Moscou sous la neige*, de M. Thémon, l'autre, *Vieille charrette*, de M. Uytterschaut.

Des tableaux, aquarelles ou dessins de MM. Frédéric, Hagemans, Hannon, Hermanus, Khnopff, Wytzman, etc. ont été acquis par des particuliers.

L'assemblée annuelle de la Libre Académie de Belgique aura lieu mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Bibliothèque collective des Sociétés savantes (Palais des Beaux-Arts). A l'ordre du jour : Présentation des candidatures pour l'attribution du prix Edmond Picard.

Le statuaire Victor Rousseau a remporté à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Rome l'un des cinq prix de 10.000 fr. mis à la disposition du jury. Il y avait aussi cinq prix de 4.000 fr., dont l'un a été décerné à M. Laermans. M. F. Khnopff s'est vu attribuer un des quatre prix de 1.000 francs.

La *Chronique*, qui publie ces informations, annonce en outre que le gouvernement italien a conféré la plaque de grand-officier des SS. Maurice et Lazare à M. le baron Kervyn de Lettenhove, la commanderie de la Couronne d'Italie à M. Lambotte, directeur à l'administration des beaux-arts, et la croix d'officier du même ordre à M. Flanneau, architecte du pavillon belge.

L'Académie la plus fermée de France et de Belgique, dit *Paris-Journal*, est l'Académie des « Peacocks ». Elle se compose de trois membres-femmes — parmi lesquels le délicieux poète Jean Dominique — et de M. Francis de Miomandre, président.

De même que Charles Dickens a sauvé de l'oubli les « Papiers du Pickwick Club », M. Francis de Miomandre vient d'écrire sur papier Japon une « Digression Peacockienne » pleine de révélations sur les Peacocks les plus notoires et contenant les statuts de l'Assemblée Peacockienne :

« Ces trois personnages passaient quelques heures à ne point prendre la vie au sérieux, tout en lisant des romans russes ou des

pièces de Ponsard, en prenant du thé, bref, en faisant en général n'importe quoi d'absurde, d'ingénieux et de spontané. On appelait cela une « Peacockerie ».

L'un après l'autre nous sont présentés les trois peacocks. Ce sont trois jolies sœurs inédites de David Copperfield et de Peter Pan. Bobbie, par exemple :

« Bobbie était blonde et fuselée, gentille et racée. Elle savait tout ce qu'on peut savoir et faisait des vers adorables et parfaits. Mais en tant que « Peacock », elle ne les citait que pour les appliquer, en dérision, à quelque événement bien absurde ou les chanter des heures entières sur des airs trépassés de feu Marguerite Olagnier, en bousculant leurs césures. »

Cette plaquette d'un humour si délicat vient de paraître, tirée à cinquante-six exemplaires dont quatre « sur papier bleu spécialement pour les Peacocks », dans la collection un peu mystérieuse des « Amis d'Edouard », qui contient déjà la *Maitresse Servante* de Maurice Barrès et *Pour Psyché* de Charles Maurras.

Le Passant, la nouvelle et très amusante gazette illustrée qui a rapidement conquis la sympathie du public, annonce qu'à partir de décembre M. Camille Lemonnier publiera deux fois par mois dans la *Chronique* des souvenirs de sa vie si noblement remplie. De l'auteur de la *Vie belge*, de celui qui approcha aux époques héroïques des hommes comme Baudelaire, Hugo, De Coster, Rops, Boulenger, Meunier, on peut attendre des mémoires curieux.

M. Eug. Duray, après trente et un ans de carrière théâtrale à Paris, vient de rentrer à Bruxelles et va se consacrer au professorat. Ses cours de déclamation française auront lieu au local de la Grande-Harmonie.

Très prochainement M. Duray inaugurera son Théâtre d'Application. Il y donnera, dans la jolie salle des fêtes de l'Ecole française, les jeudis et dimanches, des matinées pour la jeunesse. Nous reparlerons sous peu de cette intéressante entreprise, où la jeunesse pourra se divertir tout en s'instruisant.

Amphibologie.

Forte de son titre d'épouse légitime, elle (la baronne Vaughan) commença dès cette minute à s'installer en maitresse au chevet du roi.

Le Journal, 12 novembre.

Sottisier :

A propos de Ziem et de son origine bourguignonne : « Le peintre, en lui, s'éveillait devant les peintures. N'y a-t-il pas un Memling à Beaune? »

Gil Blas, 15 novembre.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître : . Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUD.

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8° illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maitresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Härtel, Fernand Lauweryns, Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin
PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE. 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Peinture d'aujourd'hui (MAURICE DENIS). — Le Salon des Aquarellistes (F. H.). — Un mot de réponse à Pierre Pons, roi (HENRY DAGUERCHES). — Provocations flamigantes (O. M.). — Les Conférences de M. Médéric Dufour à l'Université nouvelle (CH. V.). — Le Musée de la Littérature. — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Chronique théâtrale : *les Paroles restent; la Course du Flambeau; les Trains de luxe* (GEORGES RENCY). — Nominations et promotions. — Accusés de réception. — Nécrologie : *Paul Eudel*. — Memento musical. — Petite Chronique.

La Peinture d'aujourd'hui.

La notion du Soleil évolue. C'est, depuis Monet, le dieu de la peinture moderne; les Impressionnistes furent ses premiers fidèles; les Néo-Impressionnistes, plus tard, instituèrent en son honneur toute une liturgie. Or, voici que dans cette liturgie s'introduisent des rites nouveaux et que, de plus en plus, le dogme d'origine savante emprunté par Seurat et Signac aux doctrines optiques de Chevreul devient suspect à la majorité des jeunes; il cesse de s'imposer à leur impatience de toute règle, à leur insatiable besoin de subjectivité; et c'est parce qu'il ne satisfait plus les enthousiasmes de néophytes exaltés qu'il périclète, pourrait-on dire, victime de son propre mysticisme.

C'était vers 1885, à l'époque des premières expositions des Indépendants. Les Impressionnistes commençaient d'exercer une influence; on ne pouvait plus nier l'immense talent de Claude Monet, dont toute l'œuvre est un perpétuel cantique à la louange du soleil, comme ses *Séries* en sont les litanies. Il semblait qu'avant les Impressionnistes la Peinture eût ignoré les joies de la lumière: toutes leurs qualités d'art s'effaçaient devant

cette découverte qu'on leur attribuait. Je me souviens d'avoir discuté là-dessus avec Pissarro: je lui disais que j'avais vu au Musée de Sienne un certain Giovanni da Paolo qui avait, dès le xv^e siècle, représenté le soleil par des fonds d'or sur quoi s'allongeaient de longues ombres grises. (J'ai vu depuis, sur les murs de Pompéi, des paysages ensoleillés avec des ombres bleues sur des architectures.) Mais Pissarro n'admettait pas qu'on lui déniât, à lui et à ses camarades, le mérite de la découverte. Claude Lorrain? « Il n'avait jamais peint avec le soleil dans le dos », c'est-à-dire face aux objets éclairés. Turner, sans doute, était un précurseur, un éblouissant romantique, mais il n'avait jamais, lui non plus, placé son chevalet en plein midi pour prendre directement un effet de soleil. Les Impressionnistes nous avaient, en tout cas, bien réellement révélé une sensibilité nouvelle, et une méthode pour traduire par des contrastes de teintes des audaces de lumière assez éclatantes. A l'époque dont je parle, les peintres du Salon, qui les avaient longtemps méprisés, leur empruntaient le facile secret de ces contrastes et de ces teintes claires, voire quelques-uns de leurs procédés d'exécution; on ne voyait plus que des tableaux « lumineux » et des ombres violettes. Même, au concours de Rome, un des concurrents, M. Eliot, fit scandale en présentant une *Nausicaa* toute fleurie de mauves et d'orangés. La technique luministe se vulgarisait.

L'effort de Seurat et de Signac fut donc d'en préparer l'évolution en fixant scientifiquement les principes et la théorie. Ce furent des réformateurs qui sauvaient l'orthodoxie.

A côté du système savant, mais limité, des néo-impressionnistes, le culte pittoresque du Soleil avait

suscité d'autres méthodes moins raisonnées, plus subjectives, entre lesquelles le lyrisme d'un Vincent Van Gogh éclate avec une fougue et une exaltation singulières. Lorsque les Indépendants réunirent face à face l'œuvre de Seurat et l'œuvre de Van Gogh, on put juger l'extraordinaire divergence de ces deux arts exactement contemporains : d'un côté de froids soleils, décolorés, livides, d'un charme et d'une douceur de nuance incomparables, supérieurement harmonisés, composés selon des rythmes parfaits dans le plus strict équilibre; de l'autre, une ronde échevelée de rayons ivres, un bourdonnement de couleurs exaspérées, toutes les fantasmagories, tous les vertiges de la lumière; des moyens capricieux et divers, une exécution tumultueuse; en somme une œuvre géniale, parfois belle, mais d'un périlleux exemple.

Il arriva donc que, plus confiants dans les suggestions de leur propre goût que dans les formules scientifiques des artistes, des chercheurs se mirent à traduire la lumière par des moyens moins paradoxaux que ceux de Vincent, mais tout aussi empiriques; et, par exemple, ils contestèrent la valeur de ce perpétuel contraste de jaune clair ou d'orangé pâle et de violet et s'affranchirent de la superstition des complémentaires. On vit chez Bernheim des panneaux décoratifs de Vuillard où la sensation du soleil résultait d'un conflit de valeurs, du contraste aigu de deux tons presque neutres, mais de gammes très différentes. Roussel tenta de représenter, avec un peu de fusain écrasé sur du papier gris et quelques notes de craie, le soleil de Provence. Ce sont là des symptômes d'un nouvel état d'esprit. Mais le plus significatif, c'est à coup sûr l'Exposition des « Matisse » que montra, il y a quelques années, le Salon d'Automne entre les noirs Courbet et la salle vraiment vénitienne de Gauguin.

Les « Matisse » — et il est bien entendu que Matisse lui-même et quelques-uns de ses disciples, comme Friesz, sont doués d'une remarquable sensibilité — rivalisent d'éclat et s'efforcent de créer de la lumière. Ce qu'ils nous restituent du Soleil, c'est le trouble rétinien, le frisson optique, la pénible sensation d'éblouissement, le vertige que donnent en plein midi d'été un mur blanc ou une esplanade. Leur esthétique permet qu'ils tentent de nous aveugler. Ils ne reculent devant aucune crudité d'éclairage et, pour le rendre, devant aucune crudité de couleur. Des touches multicolores sur un fond de toile blanche, une tache, un trait, un rien de couleur pure suffisent à signifier toutes les brutalités de la lumière solaire. Que nous sommes loin des plages du Nord ou des bords de la Seine de Seurat! Que les *Meules* de Monet étaient sages! Mais ce qu'il faut remarquer surtout, c'est à quel point le procédé — je ne dis pas technique, c'est trop évident, mais optique — est différent. Outre l'extrême simplicité de l'exécu-

tion, observons que rien ne reste de la théorie impressionniste. C'est le chromatisme avec toutes ses nuances, ses sautes de tonalités, ses dissonances, ses oppositions de couleurs pures et de gris neutres qui se substitue à l'emploi de la vieille gamme diatonique de Chevreul.

Tous les caprices de l'interprétation individuelle se donnent désormais libre cours. Il semble que cette anarchie se manifeste avec d'autant plus de variété que le dogmatisme néo-impressionniste était plus précis et plus ordonné. La grande tentative de reconstruction d'un art nouveau, basé sur la science, et qui allait jusqu'à déterminer avec Ch. Henry le *sens des formes*, à proposer un critérium mathématique de beauté; qui soumettait à des lois fixes, intangibles, de contrastes de ton et de teintes, tous les effets possibles de la nature; l'essai d'une réglementation scientifique de l'art qui risquait en somme de restituer à l'artiste moderne isolé et désemparé le secours de l'expérience d'autrui, et cette sorte de réconfort qu'apportait aux artistes d'autrefois, avec la certitude, la tradition et la communauté de foi esthétique; ce grand effort aboutit à la réaction d'empirisme et d'agnosticisme que nous constatons aujourd'hui.

MAURICE DENIS

(*La fin prochainement.*)

Le Salon des Aquarellistes.

Le Salon des Aquarellistes est cette année particulièrement fourni. Il y a, parmi bon nombre d'ouvrages de médiocre mérite, d'excellentes choses. Les noms de plusieurs artistes allemands, particulièrement de Munich et de Dusseldorf, figurent au catalogue, notamment ceux de MM. Albert Bauer, Eug. Ducker, M.-E. Giese, Georges Hacker, Stambüchen, Ernest Hardt, W. Heinig, J.-P. Junghanns, A. Kampf, Hans Kohlschein, H. Lesker, E. Liebermann, G. Macco, Hans von Bartels, G. von Bochmann, M^{lle} Hedwig-Weiss. On peut ne pas aimer cet art généralement lourd et s'efforçant à une originalité laborieuse; mais il faut lui reconnaître de la puissance, un métier toujours sûr, et, à défaut de verve et d'esprit, de la santé. Il y a, parmi ces envois étrangers, quelques œuvres d'un réel mérite, voire d'une véritable originalité, telles que les *Ouvriers terrassiers* de Hans Kohlschein, *l'Étang aux aulnes* de M.-E. Giese, *la Rencontre* de W. Heinig, *Nuit d'août* de C. Kayser-Eichberg, *la Houle* de H. von Bartels, *Au berceau* de M^{lle} Weiss.

Ce qui manque généralement aux peintres allemands, c'est le goût, le simple bon goût, la mesure, la force dans la sobriété. Ces dernières qualités, Fernand Khnopff les possède au suprême degré. Dans les deux paysages qu'il expose ici, notamment, *Un souvenir de Bruges*, *Un souvenir de Fossat* la ligne et la couleur se trouvent réduites à leur plus simple expression; l'atmosphère est d'un calme étonnant, rien de plus parfait que ces petits tableaux remplis de rêve, de poésie, de méditation. Les paysages d'Auguste Donnay sont de la même inspiration, ils expriment le même calme, mais ils sont d'un art moins raffiné, plus naïf et plus frais.

Toujours pleins de verve caustique, de drôlerie et d'originale fantaisie, James Ensor expose de curieux petits paysages, *Moulin à Mariakerke* et *Vue prise en pays plat*, et une *Guerre des escargots* d'un art grimaçant et bizarre. L'envoi de G. Lemmen est peu abondant, mais ses *Coquillages* et surtout ses *Roses* sont des pages exquises de coloris et de ligne. Xavier Mellery est un artiste d'exception; il s'obstine dans la pénombre, mais comment lui en tenir rigueur puisque chacun de ses tableaux est une œuvre puissante et profondément méditée? *Vers la ville tentaculaire*, *Solitude*, *Un vieil ami* sont de troublantes synthèses de vie renfermée, taciturne, sombre. Mellery a réussi à se faire un métier très personnel, et qui traduit merveilleusement sa pensée. Plus fruste, exprimant également l'âme des humbles, Jacob Smits sait mettre dans ses *Intérieurs* campinois une poésie tiède, d'une clarté naïve. Henri van Seben expose un petit paysage, *Ryswyck*, d'une fine atmosphère nacrée.

Nous avons maintes fois fait remarquer les pages habiles d'Alexandre Marcette, tout en regrettant chez lui un penchant à la fantaisie qui le fait tomber souvent dans l'artificiel. Richard Baseleer est plus vrai, ses ciels sont agités, et il aime à noyer les choses dans une atmosphère troublante et mouvementée. Je préfère à tout cela un petit paysage simple et riant de Claus. *Bénédictins psalmodiaut* et *Nuit lunaire dans une église*, d'Alfred Delaunoy, sont des pages d'une grande richesse de coloris. Auguste Oleffe expose une *Neige à Auderghem* d'une exquise fraîcheur. Notons encore les coins de ville toujours intéressants d'Henry Cassiers, les parterres fleuris de M^{me} Gilsoul-Hoppe, *En juillet* de Théo Hannon, *Eté* de V. Uytterschaut, et la suite d'esquisses décoratives de Fabry, où les figures harmonieusement animées expriment la joie de vivre parmi les occupations variées du printemps, de l'été, de l'automne et de l'hiver. Enfin Eugène Smits expose quelques figures toujours belles dans leurs attitudes un peu hautaines.

F. H.

Un mot de réponse

à

Pierre Pons,
roi (1).

Ah! Sire,
Que de grâces et de confusion,

Penser que votre auguste main
Daigna lever son petit porte-plume
Pour asperger de ses faveurs la poussière du chemin
De Patipata (Bernard Grasset, 3 fr. 50, un volume)!

Ah! croyez bien, Sire, que vous n'obligeâtes
Point un ingrat,
Et que toute la force de mes bras,
De mes dix doigts et de mes pattes,
Dorénavant, je l'emploierai avec fidélité
A ramener sous l'autorité
De Votre Majesté

(1) Voir la *Lettre de Pierre Pons à M. Henry Daguerches pour le remercier de l'envoi d'un beau livre* dans notre numéro du 12 novembre dernier.

Les aveugles, les bancroches, les culs-de jatte,
Les podagres, les tourne-moignons,
Qui refusent l'hommage à notre Sire si mignon,
A pourfendre les bossus et les pleutres
Jaloux

D'un joli garçon bien fait comme vous,
Qui, de la tête aux pieds, portez si bien le feutre!

Que Votre règne arrive, Sire,
Et au galop, si j'ose dire!

Votre pauvre royaume en a bien besoin.

Venez et guérissez de l'attouchement de vos mains
Les humeurs froides des enfantelets contemporains!
Et nous, les pieds en l'air, la main sur notre lyre,
Nous crierons tous en chœur :

Ah! vive Monseigneur!

Ah! vive Monseigneur Pierre Pons, le gai Sire!
Et mort aux tristes sires!

HENRY DAGUERCHES

P. S. Dites, je vous prie, à votre papa
Qu'il ne m'en veuille pas
Si mon facteur parut perdre sa trace,
Et si point encore ne lui ai rendu grâces
Pour ce « Bon Soleil »

Aux rayons duquel (1)

Je me suis voluptueusement chauffé la substance grise.

Mais il m'arrive un châtiment noir
Que vous serez à même de concevoir,
Vous qui fûtes enfermé dans la valise,
Avec six rasoirs.

Imaginez que l'on m'avait enfermé dans un cabinet
Qui sentait la prose à plein nez,
Et qu'il me fallait écrire quatre-vingt-trois kilomètres
Avant que l'on veuille bien me permettre
D'aller me promener.

Mais cela, bon sang! a pris fin.

Vive l'amour et le bon vin!

Et dès demain matin

Moi, mon épouse, et pas notre petite dernière,
Nous partons pour Paris, pour Paris-les-Pantins,
Où règne Pierre Pons et où l'on voit son père!

Sans compter que Paris n'est pas loin de Bruxelles,
Où l'on trouve de bien charmantes demoiselles,
Et maints garçons coiffés « aux amis d'Édouard »
Qui ne sont pas dans un musoir!

Oh! vivre dans une bicoque

Avec les petites Peacocks!

Oh! cet Henri, jeune homme à l'âme henriheinienne,
Oh! cette Boulou au délicieux caquet!

En voilà une dont la plume de perroquet

N'a pas déteint dans la bonbonne d'acide phénique!

Mais je m'arrête, Sire,

Car la cire

De ma chandelle a brûlé jusqu'au bougeoir.

Bonsoir!

H. D.

(1) Prononcez « duqueil ».

Provocations flamingantes.

Nous avons annoncé que l'Opéra flamand d'Anvers se proposait de représenter en janvier prochain un drame lyrique de M. Léon Du Bois, directeur de l'École de musique de Louvain, et tiré du beau roman *l'Île vierge* de M. Camille Lemonnier.

Chose invraisemblable, des démarches ont été tentées auprès du directeur de l'Opéra pour le détourner de ce projet, et ce en raison de la personnalité de M. Camille Lemonnier, qui n'a, paraît-il, pas les sympathies de Messieurs les flamingants!

Le *Verbond der Vlaamsche Maatschappijen* considère la représentation de *l'Île vierge* comme « un soufflet donné à toute la population anversoise ». Il écrit au directeur : « Il serait inimaginable qu'on représentât à l'Opéra flamand une pièce de Camille Lemonnier, qui n'a laissé échapper aucune occasion de faire preuve, par des paroles et des écrits, de son mépris pour notre peuple et pour notre langue. Au mois de juillet dernier, notamment, il écrivait qu'il n'existe ni une civilisation, ni une langue flamande, rien qu'un misérable patois, et ne disait-il pas, à propos de notre plus ardente aspiration, ne pas vouloir de l'Université flamande à Gand, comme d'une chose inutile dans une ville de haute culture française? Ce sont des injures sanglantes pour notre sentiment de race, et si pareil sacrilège devait être consommé dans le temple qui devrait être exclusivement consacré aux productions flamandes (ou, tout au moins provisoirement, germaniques) il n'y a aucun doute que l'indignation ne devienne générale dans notre Anvers flamand. »

Il est à peine nécessaire de faire ressortir le caractère à la fois saugrenu et odieux de cette agression contre un écrivain illustre, l'un des gloires les plus pures de nos Lettres et le principal artisan de leur Renaissance.

Le *Nouveau Précurseur* répond à l'attaque par un coup droit en rappelant le discours prononcé à Anvers, le 9 avril dernier, par M. Camille Lemonnier au banquet offert à Cyrill Buysse et présidé par M. Louis Frank dans un milieu archi-flamand et super-flamingant, — discours acclamé avec enthousiasme par les deux cents convives réunis.

Le maître s'exprimait en ces termes :

« Le pays flamand fête un de ses enfants, l'un des plus délicats et des plus forts parmi ceux qui ont le don souverain du Verbe. Nous, écrivains de langue française, nous applaudissons parce que Cyrill Buysse est une des formes de notre âme générale, sensuelle, violente et candide et qu'à part l'admirable Stijn Streuvels, personne encore n'avait exprimé avec une telle émotion patriale l'âme et la terre de Flandre.

Buysse est un homme de la terre, et de cette terre, son art est peuple et paysan, de sève farouche et tendre. Il a aux lèvres la petite chanson du père, sœur de celle qui siffle l'oiseau; il a aussi le cri de l'homme des foules dans la colère, le jeu et le stupre. Quand il donne son coup de bêche, la motte qu'il soulève est un morceau d'humanité, rattachée aux fibres profondes du sol.

Il vit au cœur des paroisses, dans la rumeur des petits métiers, la sonnerie des cloches, sonnait à vêpres et à mort, le tapage des kermesses et le bruit mouillé des baisers derrière la haie.

Ce que nous aimons, en tant de ses livres, *'t Bolleken, Tusschen Leie en Schelde*, ce sont les images patriales, c'est son large tempérament cordial, sensible, sanguin et sain; c'est encore l'accent de la race et le rythme franc de la langue, c'est l'intimité fraîche des petites maisons, c'est le goût et l'odeur de la terre poignante comme de la vie aimée et qu'on voudrait baiser. Son don captivant d'écrivain s'exerce là : il vivifie et intensifie les caractéristiques de la terre de Flandre. On sent qu'il la chérit et la vénère d'un cœur d'homme et de petit enfant. Avec quel attendrissement, avec quel orgueil, avec quels bonds du sang dans la poitrine! Celui-là est un tendre jeune amoureux qui sait nouer les guirlandes fleuries de *Rozeke Van Daelen* et de *In de Natuur*; celui-là aussi porte en soi la vieille âme rude des ancêtres qui sait, dans *Het Recht van den Sterkste*, proférer des mots qui sonnent comme les marteaux sur l'enclume!

C'est, au total, cette force concentrée et multiple, aux jets poussés en divers sens, c'est ce moult puissant de l'instinct mâle dans tous les sentiments de la vie qui font du romancier un splendide homme de chez nous. Et, encore une fois, voilà pourquoi nous l'aimons en frère de race et de sang, et voilà aussi pourquoi nous sommes de cœur

chaud à ce rendez-vous d'un peuple venu des campagnes et des villes pour lui apporter les petites fleurs du printemps des jardins et les gros épis roux des jours de moisson. »

Pour clore la discussion, le *Nouveau Précurseur* ajoute : « Que nos adversaires relisent ces belles paroles, qu'ils les méditent, qu'ils se frappent la poitrine et qu'ils se retirent à l'ombre de crainte de se rendre odieux, — ils ne sont que ridicules à présent. Vouloir empêcher qu'un auteur belge fasse représenter sur une scène belge une œuvre faite en collaboration d'un musicien belge, — et flamand, — alors que sur cette même scène on joue surtout des pièces italiennes, françaises, allemandes, russes, etc., à côté de pochades étrangères tout au plus dignes d'un music hall, — voilà qui dépasse l'imagination. »

Et maintenant, au rideau.

O. M.

Les Conférences de M. Médéric Dufour à l'Université nouvelle.

M. Médéric Dufour est l'un des conférenciers préférés du public de l'Université nouvelle. Sa parole claire et élégante, sa documentation sûre et la manière personnelle et élevée dont il en use sont autant de raisons pour lui attirer la sympathie et la confiance.

Aussi est-ce devant une salle comble qu'il a développé, en trois entretiens successifs, les sujets suivants, bien faits pour séduire des auditeurs que les belles choses émeuvent : *Une représentation tragique de l'Athènes de Périclès (Antigone de Sophocle)*; *Une représentation comique dans l'Athènes de Périclès (Les Acharniens d'Aristophane)*; *La Musique grecque et les hymnes delphiques*.

Illustrées par des projections lumineuses aussi captivantes que variées, ces conférences ont obtenu le succès le plus vif et le plus mérité. L'intérêt de la troisième s'accroissait par le fait qu'elle était accompagnée d'une audition musicale, au cours de laquelle une cantatrice d'une rare distinction et d'un talent raffiné, M^{lle} Renée de Madre, qui débuta l'an dernier à la *Libre Esthétique*, chanta les deux hymnes à Apollon découverts en 1893 et 1894 et transcrits en notation moderne par M. Théodore Reinach.

Le premier a été pourvu par M. Gabriel Fauré d'un accompagnement de harpe, de flûte et de clarinettes; le second a été ponctué de simples accords de harpe par M. Boëllman. Abstraction faite de tout sentiment d'autosuggestion, il ne peut être nié que ces transcriptions modernes procurent une sensation de beauté plastique qui rappelle avec intensité l'architecture et la statuaire de la Grèce antique. Une interprétation sobre et sans affectation, où la recherche de la ligne souple et élégante s'allie à une pénétration à la fois consciente et spontanée du sens poétique du texte, est nécessaire pour que cette évocation d'hellénisme soit atteinte. M^{lle} de Madre, secondée par une voix d'une pureté et d'une homogénéité remarquables et guidée par un instinct esthétique très sûr, a rempli à la perfection ces délicates conditions et a exprimé avec une ferveur convaincue le noble et clair lyrisme des deux hymnes. M^{me} Guillaume-Piron (harpe), MM. Strauwen (flûte) et MM. Adam et Van Ingh (clarinettes) ont exécuté en musiciens accomplis les parties d'accompagnement. CH. V.

Le Musée de la Littérature.

On s'inquiète sur le sort du Musée de la Littérature. Des collections ont été recueillies, des dons ont été faits et des promesses existent. Un très beau local allait être inauguré au Palais du Cinquantenaire quand tout à coup un revirement se serait produit dans les idées de l'Administration. Tout est de nouveau arrêté, ajourné *sine die*. La bonne petite méthode belge triomphe : demie-mesure, attermoissements, regrets des pas en avant. Serait-il aussi devenu nôtre le proverbe qui nous amuse en Espagne : « Ne remettez jamais à demain ce que vous pourriez faire après-demain »?

Les amis des lettres belges seraient heureux d'avoir quelques éclaircissements et précisions. Un musée, comme toute institution, doit être ou n'être pas. Est-ce que le Musée de la Littérature, après avoir été, est encore ?

LA MUSIQUE A LIÈGE

Mes premiers mots, en reprenant la chronique saisonnière, doivent être adressés au nouveau directeur du Conservatoire. Notre cher et célèbre concitoyen Sylvain Dupuis est rentré dans son milieu natal joyeusement accueilli par toute la population. C'est une force considérable de se sentir populaire, et dans la situation où se trouve un homme chargé d'une lourde besogne et armé d'un pouvoir qui entraîne une responsabilité proportionnelle, la sympathie est un tonique nécessaire. Heureusement il peut s'en abreuver à souhait. Le personnel, les élèves, le corps professoral ont accepté ses premières dispositions, le public a lu avec plaisir dans les journaux que le nombre des grands concerts serait porté à quatre, on a appris que la location avait été empressée et rappelle les meilleurs temps du Conservatoire. La légende est donc faite : la vie, l'ordre et l'éclat sont rendus à l'institution. Je salue ce rajeunissement avec la plus cordiale confiance.

Une autre institution qui a conquis infiniment de considération parmi les artistes et les amateurs d'art pour tout le bien qu'elle a fait aux professionnels et les plaisirs délicats qu'elle a procurés à toute l'agglomération liégeoise, l'*Œuvre des artistes*, a, sans perdre de temps, organisé une exposition de peinture, donné une matinée musicale et annoncé une série de conférences et de séances où la musique belge prendra le premier plan.

Ce qui plaît à dire sur l'exposition actuelle, où toutes les écoles et presque toutes les tendances sont représentées, c'est que la sensation spéciale des Wallons se fait respecter et goûter en même temps que celle des Flamands. La pensée synthétique et mystique d'Aug. Donnay, la vision juste d'Henri Anspach, le charme féminin de Bauès, le sens décoratif de Caron, l'intuition chercheuse de Cerf, l'âme inspirée, primesautière et géniale de F.-O' Colley qui se fait admirer dès sa première entrée en une exposition, la virtuosité un peu précoce de Crahay, les ressources complexes de Delsaux, de G. Halbart, de Maurice Pirenne, de Masson, l'esprit de Koister, les promesses de Marcel Jaspar, l'habileté et la conscience de M^{me} Mottart-van Marcke, de M^{me} Ransy-Putzeys, la maîtrise et l'audace de J. Wolff, de J. Ochs, la sûreté technique de Würth, pour en citer quelques-uns dans la pléiade (car il y a des absents), sont la floraison du terroir. Ceci dit pour donner une idée du cadre où la musique exhale sa propre poésie.

La matinée (xxvii^e heure) était dévolue à quelques œuvres de M. Henry Thiébaud. Cinq pièces pour piano, notations de couleur et de rythme, simples de structure, portant chacune quelque point lumineux ou étrange en leur silhouette, eurent pour élégante et sûre interprète M^{me} D. Cousin, une Liégeoise très choyée, et pour cause, autrefois en notre ville qui est la sienne. Un quatuor pour piano et cordes la ramena sur l'estrade au bruit des applaudissements. MM. Charlier, Rogister et Dechesne étaient ses brillants partenaires. L'exécution fut excellente. Cette composition n'avait pas encore été entendue chez nous et elle exige beaucoup d'attention, de souplesse et de compréhension chez les interprètes. L'architecture générale est celle des classiques, mais le détail s'en écarte souvent. Le style est celui de colloques où l'on se met aisément d'accord. Les pensées ne sont jamais vulgaires; chaque instrument trouve l'occasion d'être éloquent et pathétique. Comme dans la conversation, les silences sont fréquents, les idées se reproduisent en modulations tonales ou modales pour entraîner la persuasion et accroître l'émotion; ainsi l'on retrouve dans le final deux thèmes déjà élaborés antérieurement. Modulation et variation sont la caractéristique du travail; la mélodie est puisée aux sources de la mélancolie et des conflits dramatiques en une âme troublée qui cherche à se vaincre.

L'auteur et les exécutants recueillirent un chaleureux succès.

GEORGES RITTER

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les Paroles restent. — La Course du Flambeau. — Les Trains de luxe.

Au théâtre du Parc, c'est la semaine Paul Hervieu. Il est juste, il est bon, en ce moment où la décadence du théâtre semble avoir atteint son plus haut, ou son plus bas période, qu'un théâtre sérieux et probe comme le théâtre du Parc consacre toute une série de représentations à l'un des premiers dramaturges de ce temps, un des moins suivis par la foule, mais un de ceux qui sont le plus assurés de survivre à leur temps.

Est-ce à dire que Paul Hervieu soit un artiste impeccable et que son théâtre mérite des éloges sans réserves? Non pas, car il y aurait beaucoup à reprendre dans une pièce comme *les Paroles restent*, pièce de début d'ailleurs, ou peu s'en faut, et qui a le tort — c'est le défaut de tout le théâtre de Paul Hervieu — de prendre trop au tragique et de ne dénouer que par la mort du principal héros une affaire assez banale de papotages mondains. M. Paul Hervieu a une très haute et très forte idée de la responsabilité que l'homme encourt, même par des actes en apparence les plus indifférents. Cela est juste. Mais il se préoccupe peut-être trop peu de rendre vraisemblable les effets néfastes de nos petites inconséquences, de nos quotidiennes lâchetés. M. Paul Hervieu plane dans le domaine des idées et des conceptions purement abstraites. Il n'a pas assez les pieds en terre. Il n'ouvre pas les yeux avec l'indulgence nécessaire sur les gens qui l'entourent et qui composent l'humanité moyenne.

N'importe, son théâtre échappe du moins à la veulerie, à l'im-moralisme béat qui sévissent sur toutes les scènes à la mode. Et quand il écrit la *Course du Flambeau*, alors il n'y a plus qu'à s'incliner très bas devant une pièce admirable où l'égoïsme foncier de notre nature est mis en un saisissant relief. Ces trois femmes qui s'y déchirent, incarnant trois générations successives d'une même famille, c'est, en raccourci, toute l'humanité farouche des anciens âges que le nôtre reproduit exactement aux heures de crises et d'épreuves. Et l'on peut saluer en cette œuvre magistrale une tragédie moderne digne des plus sublimes créations de Racine ou de Corneille.

La troupe du Parc a joué dans la perfection ces deux pièces si difficiles, si différentes des productions ordinaires, oh ! combien ordinaires, qui occupent la scène actuellement. On voudrait adresser des louanges équivalentes à M. Guyot, qui était chargé de présenter la *Course du Flambeau* aux habitués des matinées littéraires. Mais cet homme de talent et d'esprit a commis, en l'occurrence, une erreur regrettable : il a oublié qu'une conférence faite devant des jeunes filles était et devait être autre chose qu'un cours de doctorat universitaire, et qu'elle ne pouvait s'accommoder de longs exposés, de résumés de pièces, de commentaires plus ou moins sagaces qui provoquent nécessairement l'ennui. La causerie de M. Guyot était très informée; elle eût été à sa place devant un public d'étudiants; c'est dire qu'elle l'était moins devant le public spécial des matinées du théâtre du Parc.

* * *

M. Abel Hermant a, certes, la prétention d'être un moraliste. Il étudie les mœurs de la noblesse française, et de ces exotiques, de ces rastas de tous genres qui composent à Paris ce qu'on appelle le « Monde ». Voit-il juste? Voilà la question. En tous cas, il ne voit pas cette vie en rose. Il est de ces moralistes qui peignent avec âpreté le vice de manière à rendre ridicule la vertu... Quand il écrit des romans, le mal n'est pas grand, car les caractères de ses personnages sont expliqués plus ou moins et, en devenant vraisemblables, prennent aussi un aspect accidentel et exceptionnel qui rend simplement comiques leurs actions les plus étranges. Mais au théâtre, toute psychologie est rudimentaire, tout type devient emblématique, et l'on garde de la représentation d'une comédie de M. Hermant cette impression — fausse, je veux le croire — que la haute société parisienne n'est composée que de bandits élégants, de femmes folles de leurs corps, de jeunes filles qui ont perdu la notion des plus élémentaires pudeurs. Il

est vrai que la plupart des dramaturges d'aujourd'hui s'accordent par ne plus mettre à la scène que des gens de cet acabit...

Les Trains de luxe, que la troupe de l'Olympia joue en ce moment, a les qualités et les défauts de toutes les pièces de l'auteur des *Transatlantiques*. C'est amusant, c'est spirituel, c'est bien fait, c'est bien écrit, mais c'est faux et invraisemblable à hurler. Et il ne faut pas moins que le talent remarquable de M^{me} Cheirel, de M. Puylagarde, de M^{lle} Georgette Loyer, véritablement exquise, pour assurer le succès d'une œuvre dont on ne saisit guère la raison d'être et qui oscille fâcheusement entre la satire et la caricature.

GEORGES RENCY

Nominations et Promotions.

La liste des décorations conférées aux artistes sur les propositions du ministre des Sciences et des Arts a paru mardi dernier au *Moniteur* :

MM. Th. Vinçotte et J. De Vriendt sont promus au grade de grand-officier de l'Ordre de Léopold.

Les peintres F. Courtens, Ch. Hermans, A.-J. Heymans, J. de Lalaing et E. Smits, l'architecte Janlet et le compositeur J. Van den Eeden reçoivent la cravate de commandeur du même Ordre.

Sont nommés officiers : MM. Octave Maus et A.-J. Wauters, hommes de lettres; les peintres A. Baertsoen, E. Broerman, H. Cassiers, J. de la Hoese, V. Gilsoul, Ch. Mertens et Rosier; les sculpteurs G. Devreese, P. Du Bois, J. Lagae et V. Rousseau; le graveur Lauwers; le pianiste A. De Greef; M. De Loose, directeur de la *Société de musique de Tournai*.

Enfin, la croix de chevalier est décernée à MM. Baes, Baeseleer, Bastien, Ciamberlani, Coppens, De Groux, Delaunois, Demol, Dirickx, Hageman, Huygelen, Kegeljan, Looymans, Mathieu, Michel, Montald, Morren, Oleffe, Opsomer, Pion, Reckelbus, Renard, Stevens, Thémon, Van Dooren, Viérin, Vloors et Wollès, peintres; aux sculpteurs Deckers, Gaspar et Rulot; aux architectes Coomans, D'Huicque, Flanneau et Franken-Willemaers; aux graveurs Louise Danse, Maréchal, M.-H. Meunier et Pellens; à M^{me} de Rudder, brodeuse d'art; aux compositeurs Daneau, A. Dupuis, Lunssens, Rasse, Smulders, Thiébaud, Van Oost et VanVlemmeren; à MM. Daneels, organiste; Debeve et Durant, chefs d'orchestre; Debroux, Deru, Marchot, Prys et Zimmer, violonistes; Valvy de Lexhy, directeur de sociétés musicales; Closson, musicologue; Demest, professeur au Conservatoire de Bruxelles, Lejeune, id. de Liège; Samuel, id. de Bruxelles; Seguin, id. de Liège; Goetinck, directeur de l'École de musique d'Ypres; Hekkens, secrétaire du Conservatoire d'Anvers; Schmidt, directeur de l'École de musique de Charleroi; d'Auxy de Launois, archéologue; baron de Loë et de Prella de la Nieppe, conservateurs aux Musées du Cinquantenaire; De Wil, directeur honoraire de l'Académie de Tirlemont; Maes, archéologue; Nottebohm et Toussaint, amateurs d'art; Van Bastelaer, conservateur à la Bibliothèque royale; Cuvelier, archiviste.

Nous publions dimanche prochain la liste des nominations dans l'Ordre de la Couronne et dans celui de Léopold II.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Le Miroir enchanté*, par ROBERT LESTRANGE; préface de M^{me} LUCIE DELARUE-MARDRUS. Paris, E. Figuière et C^{ie}. — *Les Aéroplanes*, poème, par P.-J. JOUVE. Paris, E. Figuière et C^{ie}.

ROMAN. — *Jours de famine et de détresse*, par NEEL DOFF. Paris, E. Fasquelle (bibliothèque Charpentier). — *La route de l'Est*, par ALEXIS CALLIES. Paris, E. Figuière et C^{ie}. — *Une Fille de rien*, par JULES LEROUX. Paris, id. — *Notre Pauvre Amour*, par BINET VALMER. Paris, P. Ollendorff. — *L'Inquiète paternité*, par JEAN SCHLUMBERGER. Paris, Ed. de la *Nouvelle Revue Française* (Marcel Rivière et C^{ie}).

CRITIQUE. — *Les Maîtres de l'Art : Giovan-Antonio Bazzi, dit le Sodoma*, par L. GIELLY. Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}. — *Henri Rousseau*, par UHDE. Nombreuses planches hors texte. Paris, E. Figuière et C^{ie}. — *Nos Directions (Réalisme et poésie; Notes sur le drame poétique; Du Classicisme; Sur le Vers libre)*, par HENRI GHÉON. Paris, Ed. de la *Nouvelle Revue Française*

(Marcel Rivière et C^{ie}). — *Le Val d'Arno*, par JOHN RUSKIN. Traduction et annotations de E. CAMMAERTS. Douze planches hors texte. Paris, H. Laurens. — *Emmanuel Chabrier (1841-1894)*, par GEORGES SERVIÈRES. Paris, Félix Alcan. — *Beethoven*, par VINCENT D'INDY. Quatorze illustrations hors texte. Paris, H. Laurens.

BEAUX-ARTS. — *Mort de l'Amour*, dessins de ROUYEYRE; avec, en appendice, une prose de JEAN MORÉAS. Paris, *Mercure de France*.

NÉCROLOGIE

Paul Eudel.

Ce nom était célèbre dans le monde des collectionneurs, parmi ceux qu'intéresse la « curiosité ». Érudit, amateur de goût, passionné d'art et de littérature, Paul Eudel était un critique averti dont les ouvrages : *le Truquage, Collections et Collectionneurs, Bijoux algériens* sont en quelque sorte classiques pour les spécialistes. Ses articles du *Temps* et du *Figaro*, réunis en neuf volumes, constituent l'histoire fidèle de l'Hôtel Drouot de 1881 à 1888.

Paul Eudel est mort à 74 ans, en province, où il s'était retiré depuis 1896.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle, première séance du Quatuor Zoellner.

Samedi 9, à 8 h. 1/2, séance de musique ancienne à la *Scola Musicae* (90, rue Gallait). Au programme : J.-S. Bach, D. Scarlatti, N. Porpora, G. Tartini, J. Haydn, interprétés par M^{me} Paule d'Ytte, MM. F. Mawet, L. Charlier et F. Charlier.

Dimanche 10, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, deuxième concert Ysaye sous la direction de M. J. Lassalle et avec le concours de la cantatrice Maude Fay. Répétition générale la veille, à 2 h. 1/2, dans la même salle. Au programme : Grétry, Mozart, Berlioz et Wagner.

M^{me} G. Wybauw-Detilleux donnera son récital annuel de chant le 13 décembre, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie.

M. Jacques Thibaud prêtera son concours au deuxième Concert classique, fixé au 15 décembre.

Le premier concert de la Société J.-S. Bach aura lieu le dimanche 17 décembre, à 3 h., à la Salle Patria, 23 rue du Marais, sous la direction de M. Albert Zimmer. Au programme : Cantate (n° 190) *Singet dem Herrn ein neues Lied* pour soli, chœur et orchestre; Sonate en sol maj. pour violoncelle et clavecin; Récit et air de la cantate (n° 82) *Ich habe genug*; Suite (n° 6) *Bleib bei uns, denn es will Abend werden*.

PETITE CHRONIQUE

Des journaux ont annoncé que l'Allemagne avait fait connaître au comité de l'Exposition universelle de Gand son intention de ne pas participer à cette Exposition.

Présentée de cette façon, la nouvelle est inexacte. Les négociations au sujet de la participation allemande sont en bonne voie; un grand nombre d'industriels et de commerçants d'Allemagne ont promis leur concours et envoyé leur adhésion. Le patronage officiel du gouvernement impérial a été sollicité; tout fait prévoir le succès prochain de ces négociations.

M. Cooreman, président du comité exécutif de l'Exposition universelle de Gand, a été reçu lundi matin au palais de Bruxelles, où il eut avec le Roi un long entretien. Le président a fait connaître au souverain l'état d'avancement des travaux à l'heure actuelle,

et s'est étendu plus spécialement sur la question des participations étrangères. Le Roi a renouvelé à M. Cooreman, dans les termes les plus encourageants, l'expression de sa vive sympathie pour l'Exposition gantoise, et a chargé le président de dire à ses collègues du comité exécutif que son concours reste acquis à l'exposition de 1913.

Demain, lundi, à 2 h., s'ouvrira au Cercle artistique une exposition des aquarelles de M^{me} V. Gilsoul-Hoppe.

M. Guillaume Guidé vient d'être nommé commandeur de l'Ordre de Léopold II. « Cette nomination, dit la *Chronique*, s'adresse non au vaillant directeur de la Monnaie, mais au professeur du Conservatoire qui vient de prendre sa retraite après 25 ans de brillant professorat. Nommé il y a onze ans à la direction de la Monnaie, M. Guidé avait néanmoins jusqu'à la fin de la saison dernière conservé sa classe par dévouement à l'art et, régulièrement, dans chaque concert, il reprenait son pupitre de hautboïste. »

On sait avec quelle compétence et quelle autorité M. Guidé exerçait le professorat. Il a formé une légion d'instrumentistes remarquables qui ont fait leur chemin soit en Belgique, soit à l'étranger. Et c'est parmi eux, bien entendu, qu'on a choisi le successeur de M. Guidé au Conservatoire, M. Piérard, l'un de ses meilleurs disciples.

Nos lecteurs apprendront avec satisfaction que M. Guidé a quitté ces jours-ci la clinique du docteur Depage où il a subi il y a un mois une douloureuse opération. Complètement rétabli, il a repris ses occupations habituelles.

Les répétitions de *Déjanire* sont activement menées au théâtre de la Monnaie sous la présidence de M. Saint-Saëns. L'œuvre, dont la première représentation aura lieu incessamment, sera interprétée par M^{mes} Claire Friché, Degeorgis, Hedy, MM. Darmel et Ghasne. L'orchestre sera dirigé par M. Otto Lohse.

On a commencé aussi au foyer les répétitions de *Fidelio*, qui passera en janvier.

Les protestations de MM. J.-B. Lecomte et Engels dont nous nous sommes fait l'écho (1) et qu'appuyèrent plusieurs de nos confrères ont suscité une excellente initiative : celle de la constitution d'une société, les *Amis du Palais de Justice*, composée, sous la présidence de M. Edmond Picard, de magistrats et d'avocats qui sauront protéger le monument de Poelaert contre les vandalismes dont il est menacé.

De Paris :

Le Cercle International des Arts, qui vient d'ouvrir un intéressant Salon auquel participent entre autres les peintres Ch. Cottet, Ch. Guérin, A. Dauchez, M^{me} Marie Cazin, R. Prinnet, B. Boutet de Monvel, les sculpteurs Bourdelle, Jean Baffier, Bugatti, V. Peter, Ph. Besnard, etc., annonce pour le mois de janvier une exposition des maquettes de décors exécutés par MM. Guérin, de Froberville et René Thiry dans le style des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles.

Des fragments du *Roi Artus* chantés par MM. Emile Engel et J. Feiner au deuxième concert du cycle : *la Musique à travers les poètes et les âges* ont excité une vive admiration. On s'est de-

(1) Voir nos numéros des 12 et 26 novembre dernier.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

mandé avec surprise, une fois de plus, pourquoi l'émouvant drame lyrique d'Ernest Chausson n'est pas représenté à Paris, où il retrouverait assurément le succès qui l'accueillit naguère à Bruxelles. Admirablement stylé à l'école de M. Engel, M. Feiner a fait un magnifique début dans le rôle de Merlin et semble tout indiqué pour le chanter en scène.

Comme la première, cette deuxième séance fut d'un très grand intérêt artistique. Des pièces anciennes (Adam de la Halle, G. de Machault, J. de Lescurel) s'opposèrent à des pages d'aujourd'hui et d'hier (Wagner, Massenet, Chausson, Kœchlin, Pierné, R. Hahn, Debussy, Labey, Ochsé) célébrant, comme les premières, la foi, la guerre et l'amour, et que l'art expressif de M^{me} Bathori, de M. Engel et de leurs élèves rendit particulièrement attrayantes.

La *Schola Cantorum*, dont le regretté Alexandre Guilmant était l'un des trois fondateurs (avec V. d'Indy et Ch. Bordes) et dont il resta le président en même temps que le professeur d'orgue, vient de faire paraître à sa mémoire un fascicule exceptionnel, avec un beau portrait de Guilmant, divers articles et compositions musicales, analogue à celui qu'elle a publié en mémoire de Bordes. Il est signé de : de La Tombelle, J. de La Laurencie, A. Sérieyx, A. Gastoué, L. Vierne, etc. Une intéressante revue de la Presse en l'honneur de Guilmant complète ce fascicule, que tous les admirateurs du maître défunt seront heureux de posséder.

Les histoires de faux tableaux sont toujours d'actualité — et toujours amusantes. En voici une racontée par Paul Eudel, le réputé collectionneur qui vient de mourir :

Elle concerne Greuze. Sous le second Empire, un certain Abrier, peintre de talent, s'amusait à pasticher le maître célèbre : ses faux Greuze inondaient le marché. Sur un châssis du temps, avec des jus, des vernis jaunâtres, une exposition prolongée au soleil, il figulait à sa façon de petites têtes à la Greuze et accrochait négligemment les toiles dans son atelier au milieu de ses propres œuvres.

« Tiens ! vous avez un Greuze ? faisait un visiteur.

— Je ne sais pas, disait Abrier.

— Mais si, c'est un Greuze. Vendez-le moi.

— Hé ! cela vaut beaucoup d'argent.

— Ah ! vous voyez bien que c'est un Greuze, s'écriait l'amateur.

A ce prix-là... »

Le « connaisseur » emportait son panneau contre espèces, et Abrier sortait d'une armoire une nouvelle et non moins délicate tête de Greuze.

Sottisier :

En voilà un qui ne se suffirait pas des *Nourritures spirituelles* d'André Gide!
Le Feu, novembre 1911.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUD

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8° illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE NIOMANDRE.

Abonnement. — France, 20 francs; Étranger, 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Priz du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Itération et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Härtel, Fernand Lauweryns, Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin
PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Peinture d'aujourd'hui (suite et fin) (MAURICE DENIS). — « Le Parfum des Buis » (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Livres (F. M.). — Petites Expositions : *Mme Gilsoul-Hoppe*; *M. Paul Hagemans*; à la *Galerie Boute* (F. H.). — Nouvelles publications musicales (O. M.). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Nouveaux concerts de Verviers (J. S.). — Chronique théâtrale : *le Feu de la Saint-Jean* (GEORGES RENCY). — Nominations et promotions. — Chronique judiciaire des Arts : *l'Histoire de France* (O. M.). — Accusés de réception. — Memento musical. — Petite Chronique.

La Peinture d'aujourd'hui⁽¹⁾

L'erreur des uns et des autres, notre erreur à tous, ç'a été de chercher avant tout la lumière. Il fallait chercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice, c'est-à-dire l'expression de notre âme en Beauté, et le reste nous eût été donné par surcroît. Il n'est pas important de rendre ou de ne pas rendre l'éclat véritable du soleil, de lutter avec lui de luminosité ; les pigments que nous employons et qu'on eut le grand tort d'assimiler aux couleurs du spectre ne sont que des boues colorées, qui ne restitueront jamais la grande lumière du soleil. Ce qui importe, c'est qu'un tableau constitue une harmonie de couleurs. La décoloration où nous entraîne fatalement la recherche de la lumière n'a-t-elle pas appauvri la peinture moderne ? Un Vénitien somptueux et sombre, avec ses mille rapports et son unité, n'est-il pas plus satisfaisant que nos tableaux pâles et acides, lesquels ne sont le plus souvent en somme qu'échantillonnage de tons purs avec mélange de blanc ? La peinture vénitienne ne contient-elle pas,

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

après tout, plus de soleil que la nôtre ? Le soleil peut donner lieu aux plus riches interprétations, aux plus sombres harnies. Et s'il est vrai que *la Ronde de nuit* est un effet de soleil, il n'est pas douteux non plus que la plupart des grands Véronèse, plusieurs Titien et Tintoret sont aussi des compositions issues d'une émotion de soleil, et qu'elles traduisent supérieurement sinon l'éclat aveuglant de la lumière et des colorations qu'elle exhale, la chaleur et la beauté dont elle enveloppe tout.

Dans le Midi on ferme les volets et on se garde du trop grand éclat du milieu du jour. Dieu sait cependant si l'on y aime le soleil ! Les Vénitiens l'aimaient autant que nous, mais de même qu'ils interprétaient la forme humaine, les draperies, les architectures, selon leurs besoins d'expression et d'harmonie, ils substituaient à l'intraduisible magie de la lumière l'équivalente magie de la couleur, plus faite pour le plaisir des yeux, plus conforme aux principes de l'art. C'est ce qu'a bien exprimé Cézanne lorsqu'il disait « J'ai découvert que le soleil est une chose qu'on ne peut pas reproduire, mais qu'on peut représenter ». Et c'est ce qu'on aperçoit dans les paysages du maître provençal et dans ses compositions, qui évoquent si pleinement le souvenir des grandes œuvres vénitienes.

Gauguin, le plus notoire des disciples de Cézanne, nous enseigne plus clairement encore qu'il y a quelque chose de plus puissant que le soleil : c'est cette faculté maîtresse — la Reine des Facultés, selon Baudelaire — celle qui choisit, qui décide et qui élucide, qui fait d'une sensation confuse une œuvre d'art, et qui reconstruit le monde à l'image de l'homme. Gauguin a mis au service de la *doctrine des équivalents*, ou *Symbolisme*,

l'imagination la plus riche et la plus abondante ; et comme il a su trouver pour traduire ses émotions d'admirables signes, il n'a pas manqué de créer les plus somptueuses harmonies de couleur pour représenter le soleil. Tous les Gauguin ou à peu près sont des effets de soleil. La plupart ont été peints devant une nature tropicale toute baignée de la plus éclatante lumière. Cependant vous ne savez pas en les regardant si le soleil est à droite ou à gauche, ni quelle heure du jour il est, ni de quel côté « il faut tourner son ombrelle », comme disait, je crois, M^{me} Morisot devant des Monet. Vous distinguez mal ce qui est au soleil et ce qui est à l'ombre ; il n'y a ni violet, ni orangé clair. Comme chez les Vénitiens, la lumière est devenue de la couleur (1). Le soleil n'est plus ici un simple phénomène d'éclairage, c'est un mythe de beauté, un foyer d'harmonie, un incomparable vêtement dont la nature s'habille. Loin de décolorer les objets, il en exalte les teintes, les porte au paroxysme ; il favorise l'art du peintre, autorise tous les excès de la couleur. On pense à Delacroix et l'on est frappé de la similitude des méthodes. Les coloristes n'aiment pas la peinture claire. Et peut-être que pour retrouver dans une œuvre d'art, aussi réelle que chez Gauguin, la présence du soleil, il faut remonter jusqu'à l'art du vitrail gothique, jusqu'aux tapis d'Orient.

« Le soleil est une chose qu'on ne peut pas reproduire, mais qu'on peut représenter ». Je revois par le souvenir l'étroite et ombreuse rue d'Aix en Provence où Cézanne nous expliquait l'objet de ses recherches et de son effort, la lumière, cette insaisissable chimère de tout l'art moderne. Et il nous montrait tantôt l'éclat bouillonnant du ruisseau, véhicule incolore de paillettes lumineuses, tantôt le faite des maisons et les toits rutilants de soleil. Admirable formule qui résumait en le contraste de ces deux mots : reproduire et représenter, notre doctrine du symbolisme pictural, non littéraire, des *équivalents*, — opposée au vain effort de copie directe des photographes de l'École des Beaux-Arts et des naturalistes de l'école du « Tempérament ». Admirable et didactique formule ! Tout l'art consiste à nous représenter nous-mêmes, à traduire nos sensations en beauté, à faire avec du soleil, de la couleur. La jeune peinture cherche évidemment à s'évader de la copie directe. Les équivalents, les formules qu'elle crée sont peut-être trop schématiques ; mais c'est la bonne méthode.

Certes nous n'avons pas encore retrouvé une attitude normale vis-à-vis de la nature. Nous nous attardons au

(1) J'ai observé que le jeu des ombres et des lumières ne formait nullement un équivalent coloré d'aucune lumière... La richesse d'harmonie, d'effet, disparaît, est emprisonnée dans un moule uniforme. Quel en serait donc l'équivalent ? La couleur pure ! (P. GAUGUIN, cité par M. de Rotonchamp).

trop facile exercice des notations, aux jeux innocents d'une sensibilité capricieuse, elle n'est encore que le substratum un peu vague et fantômatique de nos subjectivités, elle échappe à notre étreinte, et c'est peut-être que nous ne savons que la saisir dans le chatolement et la subtilité de ses apparences, que la pincer et la chatouiller. Tout autres et autrement féconds étaient les rapports qu'un Titien, par exemple, entretenait avec la nature. Ah ! que l'art classique était donc mâle et généreux !

MAURICE DENIS

« LE PARFUM DES BUIS »

Chaque fois qu'il paraît un livre de M. Louis Delattre, il me semble avoir épuisé toutes les réflexions que peut m'inspirer le spectacle de cet art salubre et fort, et chaque fois cependant il m'en vient de nouvelles. C'est que M. Louis Delattre supporte allègrement une fécondité qui écraserait un autre conteur. Il publie partout, et tout le temps, surtout depuis quelques années. Certains le lui reprochent, et moi-même, qui l'admire, tremble souvent que cette production intensive ne tarisse les sources de son inspiration. Mais il y a des gens qui lorsqu'ils demandent trop à leurs forces, au lieu de les surmener les exaltent et s'en découvrent de nouvelles. M. Delattre est de ces gens-là. On peut se rassurer. Il ne s'épuise point.

Ainsi, avec les *Contes d'avant l'amour*, il a trouvé une veine nouvelle et que j'appellerais volontiers *nietzschéenne* si je ne craignais une équivoque. On avait toujours remarqué chez lui une certaine exaltation devant la vie, d'un accent très particulier, un étonnement extasié et cependant prêt, à la fois spirituel intensément et physique avec douceur, auprès duquel celui d'un Charles-Louis Philippe, par exemple, apparaît d'une qualité bien grossière. Depuis les *Contes d'avant l'amour*, cette exaltation, cet étonnement se sont *rencontrés* (il n'y a pas d'autre mot) avec une certaine fièvre jusqu'ici inconnue qui en a doublé l'énergie. Découvrant la douleur, celle des autres d'ailleurs aussi bien que la sienne propre, celle qu'il impose et celle dont il pâtit, le poète y trouve un nouveau motif d'enthousiasme, une confirmation de son sentiment vital, et tout cela dans un style et avec des images et des sensations d'une vivacité brûlante, nettes, directes, saisissantes. Je ne crois pas avoir jamais ressenti quelque chose de plus troublant que cette ingénuité avec laquelle en lui se mariaient la cruauté et la conscience de la vie. On eût dit qu'elles ne faisaient qu'un et que dans la gorgée d'air respirée par l'homme qui vit se mêlait, indiscernable et indissociable, je ne sais quelle odeur mystérieuse de sang et de larmes, venue de l'élaboration des profondeurs du sang.

M. Delattre me semblait là sur la limite extrême et dangereuse qui sépare l'innocence de la perversité. Un degré de conscience de plus, une once de volonté de plus, et la balance, instable, se détraque, et tombe, lourdement, du côté de la malice et du vice. Fort heureusement, il n'y a chez M. Delattre nulle virtuosité : toutes ses habiletés (et elles sont exquises) proviennent d'un certain tact qu'il a en observant le réel, et l'âme charmante et enfantine qui s'avoue dans une *Rose à la bouche* et la *Loi de péché* était capable de résister à bien d'autres mouvements de l'instinct.

La preuve, c'est que tout cela s'est apaisé, purifié, rassis. Quelque chose de nouveau parfume *le Parfum des buis*, quelque chose de tout nouveau pour M. Delattre, quelque chose qui n'est pas encore le sacrifice, mais qui en est comme l'aurore, comme le délicieux pressentiment. Ce livre possède un sous-titre bien significatif : *Avec six autres histoires pour exalter la radieuse misère de vivre* (1). Sept contes, dont quelques-uns sont de véritables chefs-d'œuvre du genre, sept contes de misères, de malheurs et de tristesses. Mais M. Delattre et un alchimiste étonnant. Quoi qu'il voie, il le transforme, ou du moins non, il n'y touche pas, mais il y découvre je ne sais quelle propriété qu'on n'avait pas vue et qui suffit à le faire accepter comme consolant, comme doux, comme beau. C'est infiniment subtil, et lui-même ne peut savoir quel pouvoir il exerce : cela sort de lui, de sa parole, de la disposition des événements, sans qu'il puisse ni s'en douter, ni surtout en diriger les effets. Mais si vous lisez, par exemple, *la Femme au taureau*, qui est une histoire dont tous les faits, l'un pris après l'autre, sont tristes et capables d'inspirer le désespoir de vivre, vous êtes tout étonné qu'à la fin se dégage, et précisément de cet ensemble, une sorte de consolation, d'allégresse incompréhensible. C'est que de tous les héros de l'histoire, et même les plus éprouvés, sort une telle volonté d'exprimer de la vie physique, de la nature, de l'air qu'ils respirent, toute la joie possible, que cette volonté et cette joie baignent toutes choses d'une atmosphère radieuse. Et c'est cette joie diffuse qui est le sujet du conte (et non pas son intrigue) absolument comme, dans un tableau de Rembrandt par exemple, le sujet de l'œuvre et le motif de notre émotion est non pas la scène représentée (qui peut être triviale et sinistre), mais le divin clair-obscur qui magnifie et transfigure tous les objets.

M. Louis Delattre ne craint pas d'aborder les plus lamentables sujets, de ceux qui deviendraient, entre les mains d'un réaliste par exemple, de désobligeantes ou de pleurnichardes occasions d'étaler les apparences extérieures de la misère. On dirait au contraire qu'il se fait un jeu de les choisir sur le bord extrême de la désolation. Cela ne fait que davantage ressortir cette qualité dont je parle et qui n'aurait aucun mérite si l'intrigue était douce et gentille.

Je sais peu de lectures aussi consolantes, car on n'y rencontre point traces de cet optimisme volontaire dont la niaiserie puérile se contente de fermer les yeux devant la tristesse. Point du tout. M. Delattre ne nous fait grâce de rien : la maladie, la mort, les désespoirs de l'amour et les affres de la vieillesse, les luttes de l'argent, tout cela lui est familier, mais il ne s'en laisse pas abattre. Toujours, sur ces ruines, triomphe quelque incorruptible sentiment, quelque idéal secret. Ainsi dans cet admirable conte qui s'appelle *le Présent de la mort* habite toute la beauté de l'amour qui s'ignore. Le vieux Bouguin, hanté d'une jalousie stupide, a passé les dernières années de sa vie à martyriser sa pauvre femme, et le jour de son agonie, il la torture encore, et il la tue. Jusqu'ici nous ne sommes en proie qu'à l'épouvante suscitée en nous par cette monstrueuse et sénile passion. Mais tout à coup, lorsque le vieux croit s'apercevoir qu'il a en effet tué la malheureuse, tout son amour, qu'il n'a jamais dit, parce que c'était un être brut et inhabile aux paroles et que seule la jalousie était

(1) LOUIS DELATTRE : *Le Parfum des buis, avec six autres histoires pour exalter la radieuse misère de vivre*. Paris, Bruxelles. Association des Écrivains belges.

son possible langage, son amour enfin se fait jour, et il meurt en prononçant ce mot extraordinaire, inattendu :

Ma... ma... ma bien-aimée!

Et il nous semble vraiment que, soudain, nous touchions une des choses les plus précieuses, les plus divines du cœur humain. M. Delattre avait caché ce joyau sous un amoncellement de décombres et de guenilles. Quelle radieuse surprise?

Ainsi dans la nouvelle appelée *le Parfum des buis* (qui donne son titre au recueil), il narre l'histoire de deux vieilles femmes dont l'une, devenue religieuse, écoute la confidence de l'autre, qui lui raconte sa vie. Et cette vie est un tissu de désastres. Mais ces désastres, c'est la vie, en effet, avec, pour la baigner, l'atmosphère délicieuse de la tendresse humaine. Et la religieuse qui s'est mise à l'abri des tentations du monde s'est aussi écartée des joies humaines. Elle sent cela en recevant les confidences de son amie. Et son désespoir à elle est absolu, car rien ne pourra lui redonner ce qu'elle n'a point voulu prendre. C'est le seul personnage de ses contes que M. Delattre abandonne entièrement, c'est le damné de sa justice.

M. Louis Delattre possède, outre ce sentiment puissant qui lui crée son style et son accent si personnels, toutes les qualités des grands conteurs : l'ordre, l'intensité, le choix. Il compose merveilleusement : par exemple l'exquise page qui a pour titre *le Réveillon de M. Piquet*. Je ne crains pas de le placer à côté de nos plus célèbres maîtres au pur point de vue de la forme et de la technique. Mais pour moi, je le préfère à tous, à cause de cette émotion que personne d'autre que lui ne donne. Et c'est un des plus authentiques écrivains de la Belgique moderne.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES LIVRES

LE SIEUR DE SIGOGNE. — *Les Satyres*, extraites des recueils et manuscrits satyriques, choisies et réunies pour la première fois, avec une biographie et des notes, par FERNAND FLEURET (Collection *Erotica selecta*.) Paris, chez Sansot. — Je n'aime pas beaucoup la grossièreté de ces satyres. Et je me demande pourquoi M. Fleuret, de qui j'avais admiré des vers personnels, s'amuse à déterrer ceux-ci. Ils valent plus, je le sais bien, que nombre de ceux des poètes de ce temps-là, écrivains plus ou moins virulents et scatologiques, mais qui furent des pamphlétaires et non des poètes. Ils ont fait des satyres comme d'autres des madrigaux. Leur inspiration, toute verbale, peut être violente, elle n'est jamais lyrique.

HENRI CHERVET. — *Escarmouches pour la tradition*. Paris, chez Dorbon aîné. — Décidément, le journalisme n'est pas encore mort, malgré les grands coups que leur portent les organes à scandales et les feuilles trop illustrées. Il y a encore de la place pour de vrais chroniqueurs. M. Henri Chervet a les idées saines et généreuses. Il prend parti pour des causes justes. Il est Français. Il l'est avec la mesure qui convient et sans aucune des exagérations qui feraient croire que les amis de l'*Action française* sont nationalisés d'hier. Il sait s'indigner quand il faut et s'apercevoir à temps des dangers du scepticisme aveugle, snob, à tour de bras, des dangers de la raison toute seule, abstraite et froide. Il sait consulter l'expérience, le bon sens, voire les préjugés s'ils ont force et qualité de traditions.

J.-H. ROSNY JEUNE. — *La Toile d'araignée* (Paris, chez Calmann-Lévy). — L'auteur de la puissante et méditative *Affaire Derive* ici s'amuse, se détend. *La Toile d'araignée* renferme une trentaine de contes sans prétention, d'un mouvement endiablé, d'une verve charmante et légère, d'une absurdité délicieuse parfois. Dans cette coupelle de petites pierres bizarres et jolies, une perle, un morceau d'exquise littérature : *Une légende coréenne*.

EDOUARD DAANSON. — *Le petit Billy et son précepteur* (Paris, Librairie générale des sciences, arts et lettres). — C'est le répertoire de toutes les absurdités qu'un pauvre abbé, précepteur d'un petit garçon mal élevé et curieux, peut lui répondre. C'est d'ailleurs parfois extrêmement drôle. Mais ce que je n'aime pas, c'est que l'auteur prenne si visiblement parti pour le bon-sens de l'enfant contre la pauvreté d'esprit du prêtre. Il y a un comique sinistre (pas drôle du tout) à voir une des religions les plus chargées de symbole et de beauté qu'il y ait eu tâcher ainsi misérablement de s'excuser, par de niaises explications, auprès de l'intelligence d'un gosse, lequel du reste, comme par un fait exprès, ne rate pas une des objections que ferait un libre-penseur de taverne. Ni au peuple, ni aux enfants l'ésotérisme n'a de comptes à rendre.

MAURICE DE FARAMOND. — *La Dame qui n'est plus aux Camélias. — Nabuchodonosor* (Paris, chez Eugène Figuière). — J'ai parlé naguère ici même de *la Dame qui n'est plus aux Camélias*. Je n'ai pas beaucoup changé d'avis ni sur cette pièce, ni surtout sur la portée et la langue — un peu apprêtée mais excellente au point de vue théâtre — qu'elle emploie. C'est une œuvre qui méritait un grand succès, une œuvre où l'on pense.

F. M.

PETITES EXPOSITIONS

M^{me} Gilsoul-Hoppe. — M. Paul Hagemans.
A la Galerie Boute.

L'exposition de M^{me} Gilsoul-Hoppe au Cercle artistique est pleine de jolies pages fraîches et parfumées. Le talent de cette artiste est fait de force et de grâce, de fermeté et de finesse. C'est une fête des yeux que toutes ces fleurs arrangées en bouquets ou laissées dans leur cadre naturel, les jardins et les prés. On y voudrait peut-être moins de précision, plus de vague, un peu plus d'interprétation. Mais on ne peut s'empêcher d'être séduit par le coloris élégant et clair, par l'extrême saveur de ces coins de nature observés avec tant de joyeuse humeur.

M. Paul Hagemans expose à la Galerie Royale une série d'esquisses et de tableaux exécutés au cours d'un voyage aux Antilles. Il y a là des pages juvéniles, en général très fraîches et d'une inspiration primesautière. C'est brossé avec fougue, trop hâtivement néanmoins, ce qui donne à ces œuvres un aspect inachevé et un peu confus.

A la Salle Boute, quelques artistes débutants. Peu de nouveauté. Le mieux doué, M. G. Ballewyns, expose quelques tableaux réussis où il y a de l'atmosphère et quelque finesse. A noter aussi les esquisses légères et gracieuses de M. H. Logelain.

F. H.

Nouvelles publications musicales.

Cantabile, Improvisation-Caprice, Prière, Choral pour orgue par JOSEPH JONGEN (op. 37). — *Fantaisie sur deux Noël's populaires wallons*, par le même (op. 24). Réduction pour piano à quatre mains par l'auteur. — Paris, Durand et C^{ie}.

M. Joseph Jongen vient de publier chez l'éditeur Durand, à Paris, quatre pièces pour orgue qu'il faut classer parmi les meilleures inspirations du compositeur. Elles ont le style soutenu et le sentiment recueilli de César Franck, tout en n'offrant avec le maître des *Béatitudes* aucune analogie de thèmes. La parenté ne s'affirme que par l'emploi de certaines formes, notamment du canon, dont M. Jongen fait un usage fréquent dans ces pièces, classiquement établies et développées. Par ses harmonies rares, par les délicates broderies de l'accompagnement, la deuxième pièce, *Improvisation-Caprice*, évoque le souvenir de Fauré, — le Fauré du *Madrigal* et du *Clair de lune*. Mais le rapprochement n'est que superficiel et n'entame pas la personnalité très nette du compositeur, dont le sentiment mélodique et le lyrisme abondant ne doivent rien à personne.

Le répertoire des organistes s'enrichit de quatre pièces excellentes qui unissent à la pureté de l'invention la connaissance parfaite de l'instrument pour lequel elles furent écrites.

Signalons aussi, du même auteur, une réduction à quatre mains de sa joyeuse et pittoresque *Fantaisie pour orchestre sur deux Noël's populaires wallons*, qui remporta aux Concerts Ysaye un vif succès. Œuvre charmante, ingénieusement bâtie sur deux chansons liégeoises que M. Jongen expose, développe, juxtapose, entrelace avec un art subtil tout en leur gardant leur allure ingénue. La publication de cette transcription donnera, nous l'espérons, l'idée aux directeurs de concerts de reprendre l'œuvre, trop peu connue.

O. M.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Le premier concert du Conservatoire a remis la joie aux cœurs des musiciens liégeois; l'affluence surabondante du public, oubliée depuis plusieurs années, le succès franc et chaleureux de M. S. Dupuis, la satisfaction d'avoir consciencieusement contribué à une exécution remarquable d'œuvres difficiles, tout leur a rendu la confiance indispensable au bon travail et le désir de faire bien. Cette disposition d'esprit sera certainement contagieuse, au grand plaisir des amateurs d'art.

La *Symphonia domestica* de R. Strauss a été diversement jugée ici même. A Liège comme à Bruxelles on a écouté avec un vif intérêt et applaudi avec une vigueur caractéristique cette œuvre de construction si mélodique et de polyphonie en général limpide. L'ampleur inaccoutumée et le rythme pittoresque des thèmes (le mari, la femme, l'enfant) sur lesquelles elle est bâtie constituent la principale originalité de cette puissante symphonie. Il n'y est point question d'un ménage aristocratique, mais, nous semble-t-il, d'une famille d'artistes, un tantinet bohème, et logée en un quartier de ville peuplé et hostile au labeur intellectuel. Le charme de l'amour conjugal adoucit le milieu où la gentillesse et les caprices de l'enfant ramènent toujours la gaieté. Quant à l'atmosphère sereine, existe-t-elle encore sous nos plafonds, dans les grandes villes? Strauss n'y croit guère.

Les scènes élyséennes de l'*Orphée* de Gluck formaient un contraste reposant à la symphonie orageuse de Strauss. L'interprétation en fut très pure. M^{me} Croiza y chercha surtout la grande ligne, la ligne hellénique, belle et sobre. Qu'elle nous permette toutefois de la quereller sur le renforcement malencontreux de notes aiguës accolées à des mots insignifiants.

La voix claire, égale, la diction nette de cette noble artiste furent grandement appréciées dans *Rédemption*, de César Franck. On ne connaissait à Liège que des fragments de cet oratorio romantique et fantaisiste. A part les chœurs d'anges, au timbre palestrinien, le style souvent théâtral de l'œuvre déconcerte l'auditeur. En dépit de la remarquable tenue des chœurs et de l'orchestre, l'impression a été tiède. Nous avons admiré la justesse des intonations, l'harmonie de l'ensemble, la solidité et la luminosité cristalline de l'exécution, et les deux derniers chœurs nous ont même attendris; mais les défauts de ce poème-symphonie, très exactement relevés par M. Vincent d'Indy dans sa biographie de Franck, ont certainement produit leur effet sur l'auditoire.

Notons, pour démontrer la sympathique admiration du public, que tout le monde attendait le moment des derniers et longs applaudissements pour courir aux manteaux, après cette séance de trois heures. Cela promet beaucoup, et M. Sylvain Dupuis peut en être fier.

GEORGES RITTER

Nouveaux concerts de Verviers.

Le deuxième concert, qui a eu lieu le 29 novembre, a été sinon exclusivement au moins pour la plus grande part rempli par le ténor Campagnola qui est venu remporter ici un succès étourdissant. Son programme était d'ailleurs d'ordre fort composite : il y avait inscrit du Massenet, du Puccini, du Dupuis, et les rappels

dont il a été l'objet nous ont valu en plus du Leoncavallo, du Verdi, etc., etc. Il n'y a pas à dire, la voix est belle, la diction est prenante et nous comprenons parfaitement que pareil artiste doive réussir auprès des masses; mais quelle nuisance pour le surplus du programme!

L'orchestre a néanmoins réussi à se tailler un joli succès dans son programme à lui, qui comportait les *Scènes Pittoresques* de Massenet, le prélude de *Hänsel et Gretel* et l'ouverture de *Tannhäuser*. D'autre part, un jeune violoniste, M. Halleux, élève de M. Fauconnier, a fait valoir de jolies qualités de sonorité, de style et de technique dans le Concerto n° 4 de Léonard et dans la *Fantasia appassionata* de Vieuxtemps.

Entre les deux parties, une ovation a été faite à M. Dupuis, nommé chevalier de l'Ordre de Léopold. J. S.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Feu de la Saint-Jean.

La nouvelle pièce de MM. Fonson et Wicheler a brillamment réussi. Aura-t-elle le succès triomphal du *Mariage de M^{lle} Beulemans*? On se l'est beaucoup demandé, et on a eu tort, car un auteur ne retrouve pas deux fois dans sa carrière un succès de ce genre, dû autant à la nouveauté extérieure de la pièce qu'à ses mérites intrinsèques. Peut-être le *Feu de la Saint-Jean* ne fait-il pas courir les foules comme le *Mariage*; cela n'empêchera pas que ce soit une pièce excellente, supérieure même au *Mariage* par l'intérêt psychologique des personnages et la complexité de l'action.

La pièce a trois actes, et chacun d'eux nous présente un milieu bien étudié, nettement caractéristique, heureusement choisi pour servir de cadre aux événements qui s'y déroulent. Le premier, c'est le salon d'une actrice en vue de Paris : la grande vedette, celle qui crée et consacre des réputations d'auteurs, parvenue elle-même à la gloire au moment de la première ride et du premier cheveu blanc. Lucien de Solanges a su lui plaire, — Lucien Van Dael, de son vrai nom, jeune Belge de talent, parti pour conquérir Paris et, comme on le voit, personnage très actuel, très dans le train, en ce moment il n'y a plus que des Belges, acteurs ou auteurs, qui brillent en France.... La célèbre Madeleine Germont protège et pousse le jeune Lucien avec l'âpre volonté d'une femme de quarante ans qui aime un jeune homme. Et Lucien flatté, cajolé, encensé, Lucien qui, sans être un arriviste, ne dédaigne point cependant les honneurs et l'argent, se laisse aimer, se laisse meubler (ce qui est tout de même assez vilain) et paye tout cela en baisers, en caresses qui sont sincères, certes, en attendant que des yeux, une bouche, un corps, un cœur plus jeunes passent à l'horizon....

Au deuxième acte, nous voici à Bruxelles, chez le papa Van Dael (c'est l'admirable Jacques), maçon-entrepreneur enrichi et Kækekroock renforcé. Brave homme, tout franc, tout rond, incapable de déguiser sa pensée, il a détesté d'abord Madeleine Germont quand, jugeant de loin et d'après des potins, il la croyait une mauvaise femme auprès de laquelle son fils se perdait. Mais maintenant qu'il la connaît mieux, maintenant qu'elle est venue à Bruxelles jouer la pièce de Lucien, maintenant qu'elle a fait applaudir par tout le haut et tout le bas de la ville le talent de l'héritier des Van Dael, maintenant qu'elle a honoré sa maison en consentant à y séjourner, toutes ses prétentions ont disparu et il regarde M^{me} Germont avec l'humble adoration d'un simple contemplant Notre-Dame... N'est-elle pas le bon génie de la famille? N'a-t-elle pas séduit tout le monde dans la maison, réconcilié le gendre avec la fille, gagné le cœur des petits enfants, enthousiasmé la servante elle-même, et ne pousse-t-elle pas la gentillesse jusqu'à manger de la saucisse de chez Vogels.... avec du chocolat? Deux êtres, cependant, résistent à l'emballlement général : Lucien, d'abord, qui commence à se détacher, qui aime moins, qui trouve que sa maîtresse en prend un peu à son aise avec le texte de sa pièce et le tripatouille un peu trop à son gré; et ensuite, la petite Jeanne Denis, pupille du vieux Van Dael et com-

pagne d'enfance de Lucien, jeune fille maintenant, et chez laquelle l'amitié pour son compagnon d'enfance est peu à peu devenue de l'amour.

Jeanne a compris tout de suite qu'il y avait entre Lucien et Madeleine des liens plus étroits que ceux qui unissent un auteur et son interprète. Elle en souffre dans sa jalousie naïve. Mais elle aura sa revanche au troisième acte, là-bas, au pays du soleil, au bord de la mer bleue, dans le jardin enchanté de la villa où Lucien achève de se déprendre de Madeleine. Jeanne arrive avec le papa Van Dael et à peine est-elle là que l'enchantement de sa jeunesse opère victorieusement. Madeleine essaie de lutter; peine perdue! Elle aura du moins, dans son désespoir, le bénéfice d'un beau geste : c'est elle qui unira les deux jeunes gens, et le papa Van Dael pourra s'écrier une fois de plus : « Cette femme-là, c'est un ange, je vous dis! » Un ange bien malheureux en tout cas, et qui n'aurait plus qu'à se laisser mourir si un vieil ami, longtemps délaissé pour de plus jeunes, ne se trouvait là à point et n'offrirait à la pauvre grande artiste le refuge de son amour fidèle. Ils se marieront. Ce sera pour eux, au seuil de la vieillesse, le feu de la Saint-Jean, ou, si l'on aime mieux, l'été de la Saint-Martin.

J'ai raconté seulement dans ses grandes lignes cette pièce animée et vivante, où de nombreux personnages épisodiques, tous très amusants, apportent de nouveaux éléments d'intérêt. Le succès a été très vif, très complet. Peut-être, de-ci de-là, entendait-on regretter qu'il y eût quelques longueurs, notamment dans le récit de Jeanne Denis, au premier acte. Mais le deuxième et le troisième actes sont irréprochables. Il est inutile de dire que Jacques est admirable dans le rôle de Papa Van Dael. Avec la même aisance — comble d'art ou de simplicité? — il fait pleurer, puis rire la salle. M. Brûlé, toujours mélodramatique, est bien dans le rôle de Lucien. M^{lle} Baretty et M^{lle} Delmar sont excellentes dans les rôles de Madeleine Germont et de Jeanne Denis. Et l'on sait du reste avec quel soin la direction des Galeries monte toutes les pièces qu'elle joue. L'interprétation et la mise en scène du *Feu de la Saint-Jean* sont à la hauteur de cette œuvre très remarquable, qui à l'élégance et l'esprit français joint la bonhomie et la savoureuse gaité belges.

GEORGES RENCY

Nominations et promotions.

Ont été nommés ou promus dans l'Ordre de la Couronne :

Officiers : MM. Beyer, violoniste; Bilmeyer, architecte; Delsemme, professeur au Conservatoire de Liège; Delvin, peintre; De Maeght, architecte; M. Hagemans, peintre; Hérain, statuaire; Leempoels, peintre; Marcotte, peintre; Mesdagh, compositeur de musique; Richir, peintre; Samuel, statuaire; Schellekens, amateur d'art; Soil, id.; ter Linden, peintre; Thirion, architecte; Wolfers, statuaire.

Chevaliers : MM. Anthone, statuaire; Bayart, peintre; M^{me} Beumer, cantatrice; MM. Blicck, peintre; Boom, id.; Brahy, chef d'orchestre; Brassine, archéologue; Cambier, peintre; Cluysenaer, id.; Cox, architecte; Crooy, archéologue; Dardenne, id.; Dardenne, peintre; De Beule, statuaire; M^{me} de Hem, peintre; MM. de Leuze, archéologue; De Merlier, compositeur de musique; De Saedeleer, peintre; Elsen, id.; Gailliard, id.; Hansen, architecte; Heyninx, id.; Herremans, peintre; Hilge, compositeur de musique; Horenbant, peintre; Hullebroeck, compositeur de musique; Meerloo, professeur au Conservatoire de Bruxelles; M^{lle} Mesa, peintre; MM. Moonens, architecte-décorateur; Moreels, peintre; Mortelmans, id.; Ottevaere, id.; Paulus, id.; Preckher, compositeur de musique; Remont, architecte; Renard, violoniste; Renard, archéologue; Roems, sculpteur; Rousseau, peintre; Smeers, id.; Stiénon du Pré, compositeur de musique; Stordiau, architecte; Strauwen, compositeur de musique; Tombu, peintre; Tondeur, musicien; Tremerie, peintre; Vaerwyck, architecte; Van Avermaete, compositeur de musique; M^{me} Van den Boorn-Coclet, id.; MM. Van der Haegen, id.; Van Elstraete, peintre; Van Haelen, id.; Van Holder, id.; Van Langendonck, architecte; Van Oest, éditeur d'art; Van Zevenberghen, peintre; Verbrugge, musicien; Verheyden, architecte; Verheyden, amateur d'art; Wante, peintre; Willame, professeur au Conservatoire de Mons; Wouters, directeur de l'Académie de Lierre.

Dans l'Ordre de Léopold II :

Commandeur : M. Guidé, ancien professeur au Conservatoire de Bruxelles.

Chevaliers : MM Bastin, directeur de sociétés musicales ; Charbo, artiste musicien ; De Bruyne-Miry, calligraphe du Roi ; Gilmont, archéologue ; Maertens, id. ; Moret, id. ; Remich, id. ; Robert, artiste musicien ; Sury, id. ; Tichon, amateur d'art.

Dans la liste que nous avons publiée dimanche dernier, le nom de M. Jan Stobbaerts, élevé au grade de Commandeur de l'Ordre de Léopold, a été oublié. Nous nous empressons de réparer cette involontaire omission, d'autant plus regrettable que la promotion de l'excellent peintre animalier est l'une de celles qui furent accueillies avec le plus de sympathie parmi les artistes.

Annonçons enfin que notre collaborateur M. Fierens-Gevaert vient d'être promu au grade d'officier de la Légion d'honneur et que MM. Jean de Mot et Emm. Descamps ont été nommés chevaliers du même Ordre.

Chronique judiciaire des Arts.

L'Histoire de France.

Comme nous l'avions prévu, M. Anatole France gagne son procès. Aux termes du jugement, M. Lemerre devra restituer à l'écrivain le manuscrit de *l'Histoire de France*. De son côté, ainsi qu'il l'avait offert dès le début de l'instance, M. Anatole France remboursera à l'éditeur les trois mille francs que celui-ci lui avait versés.

« A raison de la nature de l'œuvre littéraire qui en formait l'objet, dit le jugement, l'exécution de la convention transférant à Lemerre, en vue de la publication, la propriété de *l'Histoire de France* composée par Anatole France, — laquelle exécution dépendait exclusivement de Lemerre, — ne pouvait être faite loyalement que dans un délai qui, dans les circonstances de la cause, doit être réputé avoir été amplement dépassé. »

Et quant aux mentions que M. Lemerre avait offert d'imprimer sur la couverture ou sur la première page des volumes pour faire connaître au public le refus d'Anatole France d'en agréer la publication tardive, le tribunal estime « que ces mentions ne sont de nature ni à suppléer à l'exécution du traité, ni à obvier au préjudice que pourrait causer la publication à Anatole France ».

Fondée en droit, cette décision est aussi conforme au vœu des artistes.

O. M

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Le Pèlerinage d'intérieur*, par M. GASTON PULINGS. Paris-Bruxelles, K. Dickinson. — *Le Cœur qui souffre*, par ACHILLE MISSON. Bruxelles, Ed. de *la Belgique artistique et littéraire*. — *Le Bois d'oliviers*, par RAYMOND LIMBOSCH. Anvers, Edward Joris. — *Images de Hollande*, par MAURICE GAUCHEZ. Bruxelles, Oscar Lamberty. — *La Wallonie héroïque*, par JULES SOTTIAUX. Bruxelles, Ed. de *la Belgique artistique et littéraire*.

ROMAN. — *Dolorine et les ombres*, par JEAN DE BOSSCHÈRE. Paris, Bibliothèque de *l'Occident*. — *Moments de bonheur*, par RIENT VAN SANTEN. Bruxelles, Ed. de *la Belgique artistique et littéraire*. — *Sur des Ruines*, par GEORGES RENS. Bruxelles, Librairie moderne. — *Le Juif Errant*, par AUGUSTE VERMEYLEN, traduit du néerlandais. Paris, Extrait du *Mercure de France*. — *Étreintes*, par FERNAND NAVAUX. Bruxelles, Oscar Lamberty.

CRITIQUE. — *De la jupe divisée et de l'idéal grec*, par EDMOND DE BRUYN. Bruxelles, Librairie Van Oest et C^{ie}. — *Au fil des jours*, par CHRISTINE. Bruxelles, Emile Rossel.

THÉÂTRE. — *La Mer*, par PIERRE BROODCOORENS. Bruxelles, Ed. de *la Belgique artistique et littéraire*.

VOYAGES. — *Un hiver aux Lofoden*, par EMILE-E. PIERS. Bruxelles, Ed. de *la Belgique artistique et littéraire*.

MEMENTO MUSICAL

Le concours en vue de l'attribution du prix Gustave Huberti aura lieu demain lundi, à 8 h. 1/4 du soir, à l'École moyenne de la rue Verwée, à Schaerbeek. Il sera disputé par deux concu-

rents, appartenant respectivement aux classes de M^{me} Cornélis et de M. Demest.

Aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, deuxième Concert Ysaye sous la direction de M. José Lassalle, chef d'orchestre du *Tonkünstler Orchester de Munich*, avec le concours de M^{me} Maude Fay, de l'Opéra de Munich. Au programme : Grétry, Mozart, Berlioz et Wagner.

Lundi 11, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert annuel de la *Croix Verte Coloniale*.

Mardi 12, à 8 h. 3/4, au Cercle artistique, récital de piano par M. Carl Friedberg, professeur au Conservatoire de Cologne.

Mercredi 13, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de chant par M^{me} Wybaux-Detilleux. — Même jour, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle, deuxième séance Beethoven du Quatuor Zimmer. Au programme : Quatuors op. 18 n° 3, op. 130 et op. 59 n° 3.

C'est l'éminente virtuose Jacques Thibaud qui prêtera son concours au deuxième concert classique fixé au vendredi 15 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la Grande-Harmonie. Au programme : des œuvres de Hændel, Bach, Tartini, Schumann et Saint-Saëns.

Dimanche 17, à 3 h., Salle Patria (23 rue du Marais), premier concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. Albert Zimmer, avec le concours de M^{me} Caponsacchi, violoncelliste (Paris), M^{lle} Stapelfeld, cantatrice (Berlin), MM. G.-A. Walter, ténor (Berlin), Th. Hess Van der Wyck, basse (Kiel) et G. Minet, claveciniste (Bruxelles).

Le quatrième Concert populaire (Festival Beethoven), aura lieu, sous la direction de M. Otto Lohse, au théâtre de la Monnaie le lundi 18 décembre, à 8 h. 1/2. Répétition générale samedi 16, deuxième audition jeudi 21, à 2 h.

Le Quatuor Chaumont donnera sa deuxième séance à l'École allemande le mercredi 22 décembre, à 8 h. 1/2.

Sous les auspices de la Société Internationale de Musique (Section belge), M. Ch. Delgouffre fera le vendredi 22 décembre, à 8 h. 1/2, à la Salle Erard, une causerie-audition sur l'École française moderne avec des exemples tirés des œuvres de César Franck, C. Chevillard, Rhené-Baton et C. Debussy.

PETITE CHRONIQUE

La France sera largement représentée à l'Exposition de Gand 1913, où elle occupera un emplacement de plus de 30 mille mètres carrés. Mais là ne se bornera pas sa participation. La Commission Nationale des Expositions Coloniales en France, à l'Étranger et aux Colonies a décidé d'apporter également son concours à l'entreprise gantoise.

On se rappelle l'importante et pittoresque série des pavillons coloniaux français qui complétaient, à l'Exposition de Bruxelles, la section française proprement dite. Il serait prématuré d'entrer dès maintenant dans les détails de la nouvelle exposition coloniale française; mais il y a tout lieu de croire que les colonies de la France, dont le domaine vient de s'enrichir en Afrique, figureront à l'Exposition de Gand avec au moins autant d'éclat qu'à Bruxelles.

C'est aujourd'hui que seront proclamées à Stockholm les décisions du Jury du Prix Nobel. On a annoncé que M. Maeterlinck était parti la semaine dernière pour la Suède afin d'y recevoir le prix de littérature qui lui est décerné. C'est une erreur. M. Maeterlinck, qui s'est légèrement blessé à la main, a redouté les fatigues du voyage et n'a pas quitté Nice, sa résidence d'hiver.

Un généreux donateur vient, dit le *Journal de Bruxelles*, de faire cadeau au Gouvernement, pour être placé dans les collections de la rue de la Régence, d'un buste en pâte tendre de notre première Reine, d'après Geefs. Cette œuvre est d'autant plus intéressante qu'elle est de fabrication bruxelloise, sortant des ateliers Faber, à Ixelles.

On place en ce moment, à l'entrée de la section de sculpture,

les bustes royaux. On groupera en cet endroit les bustes de Léopold II, de la reine Marie-Henriette, par Vinçotte; du roi Albert, par Lagae; de la reine Elisabeth, par Samuel; de la princesse Marie-José, par Rousseau.

Le Musée ancien doit encore à la générosité du donateur dont nous parlons plus haut trois madones de l'école italienne : une madone de l'école siennoise, sortie, croit-on, de l'atelier de Sani di Pietro; une autre, de l'école florentine; la troisième, enfin, est une réplique de la madone de Raphaël, de la collection Bridgewater. Ces trois madones ont été placées dans la galerie étrangère, à côté des Crivelli. Il y a là un coin pittoresque consacré aux anciennes écoles italiennes.

Les dames artistes du *Lyceum de Bruxelles* ont ouvert hier dans le local du Club, avenue Louise 47, une exposition de leurs œuvres. Les exposantes sont : M^{mes} B. Art, A. Boch, Catz-Enthoven, Cornette, Danse, de Bièvre, de Blicq, Delecosse, Denekamp, Destrée-Danse, Gilsoul-Hoppe, Lambiotte, A.-E. et M. Ronner, Sarton, Serville, Simon, Urban, Vander Straeten, Van der Vin, Waxweiler et Wystman.

L'exposition est ouverte jusqu'au 20 décembre le dimanche de 10 à 12 h. et de 2 à 6 h., les autres jours de 2 à 6 h.

Les peintres wallons P. Delcour, Ph. Derchain, A. Donnay, G. Le Brun et M. Pirenne ont inauguré hier à la salle *Studio* une exposition de leurs œuvres.

En même temps s'est ouvert aux galeries Boute un salonnet des œuvres de deux artistes anversoises, MM. L. Delderenne, peintre, et Edg. Joris, statuaire.

Le projet du monument Victor Hugo à Waterloo entre dans une période active. Voici la liste des membres du patronage d'honneur français de cette œuvre strictement littéraire : M^{mes} Sarah Bernhardt, comtesse Mathieu de Noailles et Séverine; MM. Jean Aicard, de l'Académie Française; A. d'Artois, conservateur de la Bibliothèque Mazarine; G. Barral, homme de lettres; H. Bataille, auteur dramatique; Boissy d'Anglas, sénateur; L. Bonnat, de l'Institut; Georges Cain, conservateur du Musée Carnavalet; Paul Deschanel, de l'Académie Française; E. Fasquelle, éditeur; J. Finot, directeur de *la Revue*; Léon Hennique, président de l'Académie Goncourt; J. Hetzel, éditeur; Camille Le Senne, président honoraire de l'Association de la Critique dramatique; Lucien Millevoe, député; baron de Meneval, ministre plénipotentiaire; Henri de Régnier, de l'Académie Française; G. Rivet, sénateur; G. Rochegrosse, peintre; Rodin, statuaire; Silvain, de la Comédie-Française; G. Simon, exécuteur testamentaire de Victor Hugo; Sylvain, ministre plénipotentiaire.

Sur l'initiative de MM. P. Boine et W. Benedictus vient d'être fondée une association intitulée *les Amis du Théâtre National* qui se propose de créer à Bruxelles, dans l'ancien hôtel de Somzée, 42 rue des Palais, un Théâtre National d'Art et d'Application. Quinze spectacles classiques seront donnés les jeudis en matinée. En outre, des représentations de *Philippe II*, la tragédie d'Emile Verhaeren, sont dès à présent fixées au 20, 21 et 23 décembre. En janvier, on montera *Chatterton* d'Alfred de

Vigny, *Intérieur et les Aveugles* de Maeterlinck, *le Songe d'un soir d'automne* de G. d'Annunzio, *Hamlet* de Shakespeare.

Viendront ensuite : *Les Aubes*, d'Emile Verhaeren, *Pelléas et Mélisande* de Maeterlinck, une pièce de M. Edmond Picard et plusieurs œuvres inédites de jeunes auteurs belges.

Les souscriptions (10 francs, donnant droit à un fauteuil réservé pour une représentation et une répétition générale) sont reçues rue des Palais, 42.

M. Henri Liebrecht commencera demain, à 4 h. 1/2, à l'Institut des Hautes Etudes de Bruxelles, 67 rue de la Concorde, une série d'entretiens sur *l'Histoire de l'influence française en Belgique dans le domaine intellectuel*.

M. Laurent Tailhade fera deux conférences à Bruxelles; l'une demain, lundi, à 8 h. 1/2, à la Section d'Art de la Maison du Peuple, où il parlera des *Renaissances du Soleil*; l'autre, sur *Théophile Gautier*, mardi, à la même heure, à l'Institut des Hautes Etudes de Bruxelles (67 rue de la Concorde).

De Paris :

C'est à M. Louis de Robert qu'a été décerné le prix annuel de *la Vie heureuse*. Le lauréat est l'auteur d'un livre intitulé *le Roman d'un malade*. Le jury se mit promptement d'accord sur le mérite de ce volume, et par seize voix sur dix-huit le couronna dès le premier tour de scrutin.

M. de Robert, qui débuta par le journalisme, a écrit avant *le Roman d'un malade*, *Un Tendre*, *Papa*, *la Reprise*, *l'Envers d'une courtisane*.

Quelques jours après, les membres de l'Académie Goncourt se réunissaient pour décerner le prix annuel fondé par l'auteur de *Manette Salomon*. C'est, après une élection très disputée, M. Alphonse de Châteaubriant qui l'a obtenu par 6 voix contre 2 données à M^{me} Neel Doff et 2 à M. Gaston Chéreau.

Au premier tour, les suffrages avaient été répartis entre MM. Chéreau, de Châteaubriant, Valéry-Larbaud, Ricciotto Canudo, Serge Barraux et M^{me} Neel Doff. Aux tours suivants, les voix se groupèrent sur M. de Châteaubriant (4), M^{me} Neel Doff (3) et M. Chéreau (2). Il fallut sept tours pour obtenir une majorité.

Le lauréat est l'auteur d'un roman intitulé *Monsieur des Lourdines*. Il collabora à des revues régionales de Bretagne, à la *Revue bleue*, à la *Revue de Paris* et fit au *Rappel* des chroniques artistiques.

Nous signalons avec plaisir l'attention accordée par l'Académie Goncourt à M^{me} Neel Doff, dont le livre angoissant : *Jours de famine et de détresse*, paru tout récemment, est accueilli en France comme en Belgique avec une faveur marquée. C'est M. Octave Mirbeau qui proposa M^{me} Neel Doff pour le prix Goncourt et défendit avec ardeur sa candidature, appuyée également par MM. L. Descaves et G. Geffroy.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle.

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOUD

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8° illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

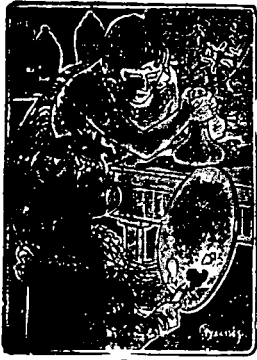
Prix de l'ouvrage : 5 francs.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARCO
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise: a tres élégant clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Priz du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

LE PASSANT

Gazette hebdomadaire illustrée et fantaisiste.

DIRECTEURS : PIÉRARD et BLANDIN

BUREAUX : 40, Galerie du Commerce, Bruxelles.

ABONNEMENT : Belgique 7 fr. 50 ; Étranger 12 francs.

A partir du 1^{er} Janvier 1912, l'abonnement sera porté à 10 fr. 50.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin
PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

« Jours de famine et de détresse » (PIERRE MILLE). — Les Eaux-fortes de Jacob Smits (FRANZ HELLENS). — Florence (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Livres (F. M.). — Le Théâtre à Paris (OCTAVE MAUS). — Au « Studio » (M. K. M.). — Les Amis de la Littérature (G. R.). — Chronique théâtrale « Le Scandale » au théâtre du Parc (GEORGES RENCY). Memento musical. — Petite Chronique.

« Jours de famine et de détresse »

par NEEL DOFF.

Je pris ce livre un soir, sur ma table, avant d'aller me mettre au lit. J'aime les lectures nocturnes : dans le grand silence, sous l'impression de l'obscurité qui de toutes parts assiège les lueurs de la petite lampe, elles participent au rêve, on voit mieux les choses, elles apparaissent. Et ce livre-là était court, divisé en brefs petits chapitres, je me croyais sûr d'en achever la lecture avant de m'endormir. Au bout de quelques pages, pourtant, je le fermai. C'est qu'il vous prend à la gorge, qu'il vous étreint atrocement. Si j'eusse continué, je n'eusse plus trouvé le sommeil. J'avais voulu voir : je voyais trop.

C'est une chose étrange que ce mélange intime de sensibilité et de réalisme qu'on trouve chez les artistes septentrionaux. Je parle des vrais, ceux qui sont grands, ceux qui sont forts. Chez nous, écrivains de la France du centre ou du sud, l'observation, le souvenir, le tableau, ont presque toujours quelque chose de sobre, même de sec, ou bien au contraire la splendeur

et l'aspect généralisé d'une grande composition décorative. Cela va, si vous voulez, de Maupassant à Zola. Ici, l'impression est toute différente. Le dessin est très net, tous les détails s'en accusent avec une exactitude, une minutie de primitif. Quand on vous montre une fleur, un haillon, une dentelle, quand on vous fait entendre le cri d'un misérable, ce sont ces pistils et ces pétales, ces effilochures de loques, ces rosaces de fil ténu, c'est la parole même du malheureux qui sont sous vos yeux ou dans vos oreilles. Mais en dessous ou par-dessus — je ne sais — il y a une sorte de frémissement intense, une espèce de sonorité qui vient du fond de l'âme, un timbre particulier qui vous atteint et vous pénètre; et les choses ne sont plus simplement ce qu'elles sont : elles signifient.

C'est sans doute pourquoi ces pages agissent sur les nerfs et l'imagination avec une puissance qui déchire. « L'altération lente, sûre, contenue, et comme méthodique, que la misère fait subir aux natures les mieux trempées... » Oui, c'est cela que l'auteur a voulu nous faire saisir. Il y a réussi. Jamais on n'a peint la misère aussi féroce. On se dit : « Ça existe, ça existe comme ça. Non, ce n'est pas possible ! Je ne veux pas que ça existe. Il y aurait de quoi ne plus vouloir vivre, ne plus vouloir que l'humanité vive. » Mais quoi ? C'est une femme qui vous raconte ses souvenirs de petite fille : une âpreté farouche est dans le son de sa voix, mais on sent bien qu'elle n'a rien inventé. C'est comme ça, on n'en peut douter...

La femme qui a écrit ce livre effrayant emploie une langue qui n'est pas celle de sa race ni de son enfance, l'instrument qu'elle a pris n'est pas encore bien dans sa main. Il ne faut pas trop s'en plaindre : cela ne fait

guère qu'augmenter une impression de sincérité, de rudesse, de sourde révolte qui grandit à chaque ligne. Et l'on pense à l'un des événements de la vie désolante qu'elle conte, à cette petite fille riche dont la pauvre de dix ans qu'elle était alors refusa un jour l'aumône. « Donne-lui la main, » dit en français à sa fille la mère de cette heureuse du monde. Mais l'enfant, froissée dans son orgueil, répondait : « Non ! non ! » Et ce mot qu'elle ne connaissait pas, ce mot d'une langue étrangère, dit d'une voix énergique, mais délicate, parut à la petite Hollandaise le plus beau, le plus aristocratique qui puisse être dans l'univers ; elle ne l'oublia jamais.

Et l'on pense que le français est encore aujourd'hui, tout de même, la langue dans laquelle on peut le mieux protester contre tout ce qui est laid, tout ce qui est mauvais, tout ce qui est injuste ou mensonger. La langue dans laquelle on peut dire « non » avec le plus de chances d'être écouté du monde entier : n'est-ce pas, encore aujourd'hui, non seulement la plus belle, mais la plus utile ? Neel Doff a bien fait de la parler.

PIERRE MILLE

Les Eaux-fortes de Jacob Smits

M. Jacob Smits vient de publier, en un album luxueux, une série de ses plus curieuses eaux-fortes. C'est une bonne fortune pour ceux qui s'intéressent à l'art de notre pays que ces pages réunies par le peintre de la Campine, où se trouvent quelques-unes des visions les plus personnelles de celui qui a su chanter avec force et poésie l'âme des humbles : la physionomie recueillie des paysages

L'album est précédé d'une préface de M. Georges Eekhoud. Nul mieux que l'auteur des *Kermesses flamandes* n'était désigné pour cette tâche. Eekhoud a décrit et exalté les figures et les paysages que Smits a peints. Ils ont tous deux la même puissance d'expression, le même pieux enthousiasme, et la même connaissance approfondie des hommes et des sites qu'ils décrivent. L'étude de M. Georges Eekhoud est, en même temps qu'une charmante page littéraire, une analyse brève mais complète de l'œuvre de Jacob Smits.

Cette œuvre, que l'on se plaît à discuter comme toutes celles qui présentent la marque d'une originalité authentique, est remarquable à plus d'un point de vue. Jacob Smits est un peintre synthétique. « Il voit ses paysages avec des yeux d'apôtre, des yeux pour ainsi dire évangéliques. » Ses figures réalistes ont une valeur éternelle et universelle, de même que celles de Millet, avec qui le peintre a certains points de ressemblance. « Il cueille à pleines grappes, dit Georges Eekhoud dans sa notice, les appétissantes réalités dont son art quintessencié composera un vin bien autrement tonique et capiteux que le jus naturel des bons fruits croqués à même les pommiers et les treilles » C'est de plus un poète de la couleur et de certaines atmosphères troublantes tamisées par des rideaux épais, régnant dans les intérieurs étroits où la vie des humbles paysans est comme auréolée à la lueur du foyer. Il se ménage « de mystérieuses pénombres, des jours de crépuscule mordoré ou argenté dans lesquels les person-

nages rayonnent de leur vie propre et s'éclairent d'autant plus intensément à leur lumière intérieure, à leur fluide psychique ».

Le paysagiste montre la contrée en rapport constant avec les hommes qui l'habitent. Le pittoresque en général le laisse indifférent. S'il note certains détails, c'est qu'ils sont typiques et caractéristiques, et qu'ils tiennent ramassée en eux l'âme intense du pays. Smits est un peintre intransigeant ; ses paysages ont quelque chose de rébarbatif. Dans certains de ces tableaux, les objets prennent l'aspect « de personnages réfractaires ». Ces tableaux « s'insurgent » dit Eekhoud en parlant de l'un d'eux. « Il s'affirme à l'encontre des gammes, des éclairages et des teintes à la mode. » Le peintre du *Symbole de la Campine* a toujours vécu solitaire, il s'est volontairement confiné dans cette sorte d'ermitage d'Achterbosch d'où il observe, farouche et défiant de toute inspiration exotique, les hommes et les choses de chez lui. Son art acquiert de la solitude une puissance étrange, mais il reste abrupt, sauvage, particulier, et, à mon sens, un peu figé. Il semble d'un primitif qui se serait incomplètement affranchi à l'école de Rembrandt. Il possède des côtés admirables, de la plus pure inspiration, mais son envergure est souvent confinée. Il est en tout cas, après Charles De Groux, le peintre le plus puissant et le plus émouvant de l'âme rustique.

Des eaux-fortes sorties du burin de Jacob Smits aucune n'est indifférente : bien mieux, chacune de ces pages, généralement de dimensions restreintes, est un petit chef-d'œuvre à la fois d'exactitude et de poésie. Rien de plus concentré, de plus concis, mais aussi rien de plus pathétique. On ne peut s'empêcher d'admirer sa « technique âpre et opiniâtre, sa patience, son énergie » dans ces morceaux qui ont toute la force des estampes d'un Van Ostade ou d'un De Braeckeleeer, avec plus de sobriété, un souci plus grand de la ligne et de l'unité. Plusieurs de ces planches sont des réductions ou des interprétations de tableaux du peintre, comme la *Fuite en Égypte*, le *Moulin*, les *Disciples d'Emmaüs*, le *Symbole de la Campine*. Rien de truqué, aucune virtuosité d'exécution. C'est travaillé et, en quelque sorte, peint. Il y a là des choses d'une saveur puérile et exquise, comme la *Ronde*, des paysages pathétiques comme le *Moulin*, de petits sujets d'une simplicité touchante, un paysan accroupi sur sa brouette causant avec une femme, des commères sur le pas d'une porte, des intérieurs minuscules qui ressemblent à des jouets d'enfants, et cette page vraiment grande et inspirée, la *Charette aux bœufs*, qui peut être comparée aux plus belles œuvres gravées de toutes les écoles. Smits affectionne les contrastes violents de lumière. Ses noirs sont « veloutés », et la lumière vibre étrangement par ces oppositions curieuses.

Bref, par ses eaux-fortes, Jacob Smits semble se surpasser. Il y corrige les excès d'âpreté qui rebutent dans ses peintures ; il s'y montre plus dégagé, plus élevé, non moins puissant ; la matière ne l'arrête pas, il la domine et la divinise. FRANZ HELLENS

FLORENCE

On n'a jamais tant fait peut-être de livres d'art, mais on n'en a jamais fait d'aussi inutiles, d'aussi indigents. Presque toutes les librairies lancent des collections, chères ou à bon marché, et chaque ville du passé, chaque musée, chaque église, chaque artiste possède ainsi sa petite monographie. Le texte en est confié

à quelque vague professeur au style endormi, à quelque fonctionnaire harcelé de besogne et ignorant de la langue française, qui bâcle ça entre deux corvées officielles. C'est plein de dates et de renseignements du genre Bædeker et il n'y a d'art là-dedans que les œuvres dont on reproduit les aspects. Encore faut-il que les photographies n'en soient point réduites jusqu'à l'inintelligible.

Cette abondance d'écrivains d'art masque la pénurie des esthéticiens. J'en connais bien peu qui soient dignes de ce nom. Et il est rare qu'on leur confie un travail important. C'est pourquoi je garde une véritable reconnaissance à l'éditeur Fontemoing d'avoir songé à demander à M. Camille Mauclair le texte d'un livre d'art sur Florence, magnifiquement illustré d'ailleurs (1). On ne pouvait mieux choisir.

M. Camille Mauclair a étudié Florence sous tous ses aspects : il envisage tour à tour son histoire politique et sociale, celle de ses arts, ses musées, ses sanctuaires, ses palais, ses habitants, ses environs et aucune de ces considérations n'est séparable des autres. Dès les premiers mots, l'écrivain affirme sa volonté habituelle de relier tout ce dont il va parler par les rapports de l'analogie. Ainsi possède-t-il ce qu'il envisage avec une emprise extrêmement forte, une autorité particulière. Il lui est aussi impossible de séparer un objet de tout ce qui l'entoure qu'à d'autres, au contraire, de synthétiser. Il voit d'ensemble et induit de chaque chose à toutes les autres.

Ainsi son premier chapitre : *Histoire politique et sociale de Florence* contient-il, quoique très ramassé et abrégé, le germe de tous les développements futurs. C'est, en effet, dans l'examen des qualités politiques et sociales des citoyens de Florence à travers les vicissitudes de leur histoire que l'écrivain découvre les causes qui ont fait s'épanouir l'art florentin. Et plus tard, lorsqu'il reprendra séparément l'évolution de chacun des arts représentés à Florence, il la montrera intimement liée à celle du sentiment patriotique et religieux. Ainsi il ne lui sera pas besoin de longs développements pour nous faire comprendre la qualité et la valeur de tel peintre ou de tel héros, quelques traits suffiront à préciser une figure déjà préparée pour ainsi dire par les traits des figures environnantes. En le montrant encastré dans son époque, dans son moment, et de quels amis il est entouré, et dans quelle conviction morale il respire, en un mot comment de partout déterminé il a presque tout fait pour nous le rendre intelligible. Il lui suffira de quelques lignes pour caractériser l'appoint de son génie personnel, forcément réduit dans une époque aussi formidablement chargée de génie collectif.

C'est très mal exprimer ce qu'une telle méthode garde précisément d'antiméthodique, de chaleureux, de personnel, de vivant. M. Camille Mauclair, qui a des tendances métaphysiques, garde la vision et le langage du poète lyrique. C'est en poète qu'il parle de Florence, et comme s'il la voyait vivre encore, dans son plus lointain passé. Et ce n'est qu'à la réflexion que nous nous rendons compte de la somme énorme de connaissances, de renseignements contenus dans son livre. Il l'écrit avec une aisance absolue, mais cette aisance vient chez lui de la netteté toute présente avec laquelle il a vu lui-même ces événements et ces œuvres.

Il ne s'est pas occupé, en effet, que des arts plastiques. Un chapitre entier est consacré aux *Lettres florentines*, et il y montre la fraternité profonde qui lie les écrivains aux artistes, la commu-

nauté de leurs tendances. Le portrait qu'il trace de Machiavel est admirable :

« Peu de figures, dit-il, ont été plus calomniées que celle de ce grand travailleur, de ce fondateur de la philosophie de l'histoire, de ce sincère patriote qui, rêvant le salut de l'Italie et prévoyant sa ruine, ne voyait d'issue que dans la rencontre providentielle d'un homme assez fort pour constituer un État, un centre de résistance et d'unité nationale. A ce but, l'ardent Italien jugeait utile de sacrifier jusque à la morale et à la religion : ou plutôt, théoricien impassible, observateur d'une clairvoyance surprenante, aussi déterministe et expérimental qu'un Taine, il laissait de côté ces domaines, appréciait les faits et les nécessités, cherchait ce que l'Italie de son temps pouvait espérer des hommes de son temps, et ces hommes étaient bien tels qu'il les a dépeints. Le « machiavélisme » est donc une légende absurde : c'est aux hommes parmi lesquels vécut Machiavel et non à lui qu'il faut s'en prendre si l'on défend la moralité et la foi... »

« C'était un homme de génie : et cet homme qui a laissé une réputation de perfidie et de monstruosité morale fut un sacrifié, un méconnu, un penseur pauvre dont la famille dépérit dans la misère. »

M. Camille Mauclair voit dans le mysticisme religieux et patriotique la vertu profonde qui a maintenu Florence vivante malgré toutes les infortunes. Et c'est fort justement qu'il observe :

« Florence ne se corrompt pas. Elle cessa par degrés. »

Mais entre cette naissance mystique et cette fin, quelle prodigieuse, quelle incroyable histoire, quelle succession d'héroïsmes et de chefs-d'œuvre ! Je ne puis ici entrer dans l'examen détaillé d'un ouvrage aussi important. On se rendra compte, en le lisant, des hautes qualités de pénétration psychologique, de ferveur esthétique et de style dont l'auteur fait preuve à chaque page.

Ainsi ce passage, étonnant, sur la transition du roman au gothique dont je ne cite que quelques lignes :

« La crypte romane primitive, ténébreuse et trapue, encore pareille à une caverne au fond de laquelle s'entrevoient confusément le dieu, s'étira sur ses piliers, s'exhaussa, se cambra vers en haut, par l'ogive de plus en plus hardie, et, se dégageant du lien pesant de ses contreforts qui la rivaient au sol des villes pressant leurs maisons alentour, devint par tout son corps magnifique un élan d'aspiration céleste dont la flèche de cathédrale fut la flamme suprêmement jaillie. »

Nul, autant que M. Camille Mauclair, n'aurait pu comprendre et exprimer cette âme de Florence, cette force mystérieuse et vitale de la ville la plus pure de l'Italie :

« Libre et pure beauté, conclut-il, telle est la leçon immortelle, tel est l'apport de la cité du Lys rouge à la sensibilité moderne. Elle a concilié la vieille autonomie du réel et du rêve : son art fait du rêve la transposition de la réalité dans les âmes, et plus il définit cette réalité d'un trait ferme, plus la faculté du rêve se développe en nous. Ce rêve n'est point la trouble et sensuelle somnolence, la paresse indéfinie de l'âme, telle que les époques de décadence l'ont conçue : c'est le sursaut de vitalité lucide de l'esprit auquel les formes livrent leur secret. Nulle morbidesse à Florence, rien de vague, rien de languide ni de fiévreux : la saine élévation de la pensée, la confiance de l'homme en son pouvoir d'idéaliser, la « gaie science »

(1) CAMILLE MAUCLAIR : *Florence*. Paris, Fontemoing.

de Nietzsche, la respiration aisée et optimiste de la vie, voilà le trésor ouvert à votre conscience dans la ville du Lys... L'art florentin, qui jamais ne semble comporter une visée moralisatrice et n'a d'autre fin apparente que la recherche raffinée de la beauté formelle, est pourtant la preuve la plus saisissante des propriétés morales incluses dans l'expression du beau : par lui l'esprit se tonifie et toute la vitalité se tourne vers des désirs plus nobles, par lui nous exigeons plus de nous-mêmes... »

Conclusion admirable et dont l'élévation philosophique comparée aux lamentables phrases des ordinaires manuels de villes d'art fait mesurer l'écart qu'il y a entre le travail du pédantisme patient et la méditation d'un poète.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES LIVRES

Œuvres complètes de Cha-Cha Vana, publiées par les soins et aux dépens de M. A. M. P., docteur de l'Université de N. Paris, chez Dorbon aîné. — Ces fumisteries, blagues, impertinences et funambulismes m'ont bien l'air d'être les sœurs de celles d'un certain Makoko-Kangourou, qui ne prenait pas la vie au sérieux. Makoko lui-même n'était pas sans rappeler le Franc-Nohain des *Inattentions et sollicitudes*. Mais, chut ! ne remontons pas jusqu'à La Fontaine...

MARCEL PROUILLE. — *Impressions*, poèmes. Paris, chez Dorbon aîné). — Vers élégants, dépris et voluptueux, et d'une mélancolie que je trouve, à mon humble avis, trop réservée. En poésie il faut plus d'abandon, je ne dis pas dans la forme, mais dans l'émotion. Quand on la possède, comme M. Marcel Prouille, tout espoir est permis.

GEORGES DELAQUYS. — *La bonne clairière*, poèmes, ornés de cinq dessins inédits de CLAUDE CHÉREAU. Paris, « A la Belle Edition. » — Fastueusement imprimé, M. Georges Delaquys doit avoir plaisir à relire ses vers. Il chante dans de larges rythmes classiques et calmes des émotions de tout ordre, des plus familières aux plus idéales. Sa muse est simple et sans perversité : elle s'effarouche des laideurs du monde, puis les nie avec optimisme, avec courage. Et elle se réfugie dans la Nature et dans l'Art. Dans cette bonne clairière de méditation, elle se recueille, et se console, et prépare de nouveaux élans.

CHARLES BRUN. — *Renée Vivien*. Paris, chez Sansot. — Courte mais sympathique et fervente étude sur un poète dont on parla si peu de son vivant. Elle se tenait à l'écart, dans « un coin de violettes ». Elle méprisait tout et surtout le succès. La gloire est le soleil des morts.

F. M.

LE THÉÂTRE A PARIS

Bérénice, tragédie en musique en trois actes, par M. ALBÉRIC MAGNARD. (Première représentation le 15 décembre 1911 au Théâtre de l'Opéra-Comique.)

M. Albéric Magnard poursuit dans l'isolement un labeur opiniâtre et fécond. Étranger aux compromissions, indifférent aux variations de la mode — car, hélas ! la mode sévit même dans la production musicale ! — il demeure dans la maturité de sa vie ce qu'il fut à ses débuts, l'artiste volontaire et conscient, affiné par la culture classique, dont l'esprit essentiellement latin se plaît aux plus hautes, aux plus nobles spéculations. Les années n'ont pas entamé ce bloc de pur cristal. Mais avec l'âge est venue la maîtrise, et si *Yolande*, que nous fûmes douze ou quinze à applaudir jadis au Théâtre de la Monnaie, trahissait

l'inexpérience de la jeunesse, *Bérénice*, qui triompha hier à l'Opéra-Comique, est une œuvre définitive, d'une forme impeccable, à laquelle la sobriété de l'action, l'unité du style, l'aristocratie de la pensée mélodique donnent une physionomie exceptionnelle, sans équivalent dans le théâtre lyrique contemporain, et qui impose la sympathie et l'admiration.

A peine est-il utile de rappeler — l'auteur s'en est chargé — qu'en choisissant *Bérénice* pour héroïne de son drame, M. Magnard n'a pas eu l'irrévérence de substituer sa musique à l'harmonieuse cadence des vers de Racine. Il n'a utilisé les figures historiques célébrées par le poète que pour créer un débat de conscience enveloppé de tendresse et de douleur, en réduisant les péripéties habituelles de la scène à ce qui était indispensable pour justifier le conflit sentimental. Encore a-t-il remplacé la reine de Judée par une *Bérénice* égyptienne dont la jeunesse ardente rend plus pathétique le combat que livre Titus à son amour.

La tragédie se déroule tout entière dans le cœur des amants. Au milieu de la nuit printanière qui les a réunis, Titus est avisé que Vespasien, dont la dernière heure est imminente, l'appelle à lui. Il va régner, et *Bérénice* gravira avec lui les marches du trône. Mais le peuple est hostile à l'étrangère, que sa stérilité frappe de réprobation. Instigué par Mucien, qui incarne l'austérité romaine, Titus sacrifie sa tendresse à la raison politique. Repris par *Bérénice* suppliante, il lui promet une dernière nuit d'amour, et pour la seconde fois parjure et lâche, il laisse luire l'aurore sans avoir rempli sa promesse. Sur la nef qui va l'emporter à jamais, la délaissée invoque *Vénus Anadyomène* et pour obtenir de l'infidèle un suprême baiser d'adieu, elle jure à la déesse de lui sacrifier ce qu'elle possède de plus précieux, l'abondante chevelure noire, son orgueil et sa beauté. Titus paraît. Il souffre, il est vaincu, il propose à *Bérénice* de la ramener à Rome, couronnée du diadème, ou de fuir avec lui. Mais l'irréparable est consommé. Deux fois Titus l'a trahie ; sa lâcheté a tué leur amour. Que le sort s'accomplisse. « Prends sur moi, s'il le faut, dit tristement *Bérénice*, l'exemple du courage. Ma vie est terminée et la tienne commence. Accepte le destin ! Epouse une vierge romaine, aime-la comme tu m'aimas, et que les fils issus de vos entrailles assurent l'avenir ! » Et tandis que Titus s'éloigne, défaillant, *Bérénice* coupe lentement et laisse tomber dans le sillage de la trirème emportée vers l'Orient la chevelure de ténèbres qui enveloppa leur dernière étreinte.

La partition musicale qui commente cet émouvant et grave poème est, comme celui-ci, dépouillée de tout élément épisodique. Coupée de récits qui laissent à l'orchestre le rôle prépondérant, selon l'esthétique wagnérienne, elle se développe symphoniquement avec une pureté toute classique. Quelques thèmes fondamentaux en forment la structure, et ces thèmes, nettement diversifiés, ont une plasticité qui donne aux sentiments qu'ils évoquent un saisissant relief. Par son caractère polyphonique, par les formes qui la régissent (parmi elles domine le canon à l'octave, cher à César Franck, et qui donne aux scènes d'amour une extrême douceur), *Bérénice* s'écarte des tendances actuelles de l'art lyrique en France. Sans doute ne manquera-t-on pas de traiter M. Magnard de réactionnaire, lui qui passait naguère encore pour incarner l'anarchie musicale ! Son œuvre est incontestablement plus proche des modèles classiques que des dernières partitions inspirées par le génie de M. Debussy, si funeste à ses imitateurs. Et c'est ce qui fait son originalité et sa force. La personnalité du musicien

est demeurée intacte parmi les hésitations contemporaines. C'est le roc que le flot bat sans l'ébranler. Orgueil, obstination, maîtrise. — ici ces mots sont synonymes.

On ne peut qu'admirer le compositeur, même si l'on ne partage pas ses convictions, pour l'exceptionnel exemple de fermeté et de loyauté qu'il dispense. Mais comment n'être pas ému aux accents expressifs qu'il prête à Bérénice, accents d'une musicalité si pure en même temps que profondément humains? Car M. Magnard ne craint pas de chanter, et le lyrisme des sentiments qu'il décrit trouve dans la musique une traduction fidèle.

D'acte en acte croît l'intérêt musical de ce drame ramassé et contenu, bref comme une tragédie antique. Les tortures qu'inflige à Titus, au deuxième acte, la résolution du sacrifice, la faiblesse à laquelle il cède lorsque l'implore Bérénice surpassent en beauté expressive la scène d'amour du premier. Et le troisième acte tout entier est d'un élan, d'une éloquence, d'une inspiration superbes. La noblesse du caractère de Bérénice s'y dévoile avec ampleur, en même temps que se précise la veulerie d'un César falot indigne de gouverner les hommes puisqu'il ne peut se gouverner lui-même. Très belle conclusion d'une œuvre dont la sévère beauté n'attirera peut-être pas la foule éprise de spectacles frivoles et de grossiers artifices scéniques mais qui emporte avec soi l'estime des artistes et dont s'honore grandement le théâtre lyrique français.

Pour remplir à souhait les deux rôles qui concentrent l'action de *Bérénice*, il faudrait des tragédiens de premier ordre. M. Swolfs, qui a une belle voix et qui est excellent musicien, est malheureusement loin de réaliser, tel qu'on le souhaiterait, le personnage fluctuant de Titus. Et le jeu artificiel de M^{lle} Mérentié, si « conservatoire », si figé dans des attitudes et des gestes convenus, ne donne pas un instant l'illusion de la reine altière et amoureuse; tous deux se soucient d'ailleurs plus de l'éclat que des nuances et prononcent d'une manière à peu près inintelligible la prose rythmée de M. Magnard. Seul M. Vieuille (Mucien) échappe à cet insupportable défaut.

L'orchestre, dirigé par M. Ruhlmann et dont le rôle est capital, mérite, ainsi que les chœurs, toutes louanges.

OCTAVE MAUS

AU « STUDIO »

Exposition d'œuvres d'Auguste Donnay, Georges Le Brun, Maurice Pirenne, Philippe Derchain, Pierre Delcour.

« Exposition Wallonne » serait plus explicite.

Ce qui frappe à première vue c'est le ton gris, presque incolore, de l'ensemble. Les habitués des Salons et Salonnetts flamands sont dérouterés — et j'en connais qui ne vont pas plus avant. Tant pis pour eux! S'ils s'arrêtaient seulement quelques minutes devant une œuvre de Donnay, de Pirenne ou de Lebrun, voire de Derchain, ils seraient retenus par la beauté, la sincérité, l'émotion du dessin, par le sens de la mesure et de l'harmonie qui se dégage de toutes ces œuvres.

Les recherches passionnées de la tache de couleur qui séduisent les habitants des plaines ou des lagunes, Flamands ou Vénitiens, ne touchent pas les montagnards qui bien rarement voient s'étendre devant eux de grandes nappes de lumière chatoyante. Leurs yeux sont faits à la poésie des détails, des demi-teintes, aux finesses des clairs-obscur et surtout, — surtout! à la magie de Sa Majesté la Ligne, — cette belle maîtresse des Florentins et des Français, pour ne pas aller plus loin dans l'histoire.

Nos petites montagnes d'Ardenne endeuillent le paysage sans le rendre aussi dur que ne le font les terribles montagnes de Suisse aux verdeurs et aux ombres menaçantes. Elles ont des coins de douceur infinie, où la sensibilité de Donnay découvre un charme combien reposant et évocatif! Je lui en veux, à celui-là, — un des plus grands artistes belges de l'heure actuelle, — de ne pas avoir donné encore à Bruxelles une exposition complète de ses œuvres. C'est en les voyant réunies qu'on aurait la révélation de notre petit coin de Wallonie, de ce qu'il recèle de beautés simples et de pénétrante poésie. Le peintre liégeois les a comprises comme aucun ne l'avait fait avant lui, par la seule magie de son labeur assidu et de son amour tranquille pour la terre où il vit heureux. Il est pour l'Ourthe ce que Claus, qui l'admire, est pour la Lys.

Maurice Pirenne habite Verviers, petite ville enfumée, où la poussière vieillit encore les coins un peu anciens, bien humbles, où s'abritait jadis toute une population de travailleurs, logés maintenant dans des casernes en brique noirâtre. Ces maisons basses, ces rues étroites et tortueuses, cette lumière grise, ce dessin respectueux des moindres détails et pourtant jamais oublieux de l'ensemble, tout cela nous émeut et nous étreint comme si nous sentions pour la première fois le côté dramatique de la petite ville wallonne isolée près de la frontière germanique, dont Maurice Pirenne donne une si probe synthèse. Tragique, ce viaduc vu au crépuscule qui en accuse les lignes impressionnantes. D'une tonalité fine et douce, cette petite place du « Perron » dont aucun éclat de lumière ne vient troubler la tranquillité.

Georges Le Brun peint Theux, sa jolie vieille maison du XVII^e siècle, la lumière déjà un peu plus claire d'une vallée plus ouverte, les adorables demi-teintes d'un intérieur qu'il a voulu bien conforme aux traditions d'intimité, de simplicité et d'harmonie d'une époque moins agitée. Pourquoi devant ces « intérieurs » qui évoquent la vie familiale, le travail ordonné, sans fièvre, du véritable artiste, pensai-je à Mellery? Même lumière enveloppante, même amour d'artiste-ermite pour le charme des coins qu'on voit tous les jours.

Charmante évocation de la vieille église de Limbourg, si vraie dans son demi-jour calme et triste, dans les lignes encore un peu romanes de son architecture, — d'une impression bien plus pénétrante en sa bienveillante simplicité, si je puis ainsi dire, que les églises aux ombres trop fortes et aux lumières trop dramatisées.

La sincérité de M. Derchain est à elle seule une belle promesse; et tels de ses jolis dessins, *le Quinconce* et *la Mare*, aux tons flâteurs, sont déjà de chatoyantes réalisations.

Pour M. Delcour, il nous donne d'assez jolies espérances pour que nous permettions d'attendre, avant de le juger, qu'il ait encore un peu approfondi son art.

Mais l'impression générale de cette très curieuse et très marquante exposition, c'est qu'on se trouve devant des seigneurs de la Ligne, de la Mesure, devant un groupe d'artistes bien wallons — bien latins, — bien personnels, sur lesquels aucune mode n'a eu de prise, et qui se sont trouvés semblables ou apparentés par le seul fait de leur sincérité, de leur amour pour le coin de terre qu'ils comprennent

M. K. M.

LES AMIS DE LA LITTÉRATURE

La campagne de cette année s'est ouverte par une causerie de Maurice des Ombiaux sur les sources populaires de la poésie. Le conférencier a très heureusement rattaché notre mouvement poétique au mouvement poétique français et montré l'influence que Paul Verlaine a exercée sur nos poètes. Il a caractérisé ensuite le talent de Gérardy, de Mockel, de Maeterlinck, d'Elskamp, de Grégoire Leroy et de Verhaeren. Le succès de M. des Ombiaux a été très vif. La salle de mariages de l'Hôtel de ville de Bruxelles était comble et, aux côtés de M. Edmond Picard qui présidait la séance, on remarquait M. Pouillet, ministre des Sciences et des Arts, M. Beernaert, ministre d'État, M. Max, bourgmestre, M. Beco, gouverneur du Brabant, le maître Camille Lemonnier et la plupart de nos écrivains.

G. R.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

« Le Scandale » au Théâtre du Parc.

Maurice Férioul, gros industriel de Grasse, est à Luchon avec sa femme Charlotte et ses deux enfants. Le ménage est uni, heureux, mais Charlotte, presque inconsciemment, a soif d'un bonheur moins quotidien. Elle attend quelqu'un qui viendrait de par delà l'horizon... Celui qui vient, c'est un abominable rasta, joueur décafé, tapeur, escroc, qu'elle croit être ce qu'il se dit : un noble étranger, et à qui elle se donne tout de suite, dans un coup de folie, prise aux moelles par un désir plus fort que toute sa pudeur et que toute sa volonté... Il ne resterait de cette aventure qu'un peu de boue dans la mémoire de Charlotte Férioul bientôt désillusionnée, si un bijoutier à qui le rasta a fait des emprunts en donnant le nom de M^{me} Férioul en gage, ne s'avaisait de poursuivre son mauvais débiteur et d'assigner Charlotte comme témoin. La situation de celle-ci est effroyable. Elle veut à tout prix cacher l'affaire à son mari. Mais comment éviter le bruit odieux d'un scandale, comment empêcher les journaux de parler, les sornioises médisances de courir? Tout au moins, le séducteur, lui, n'est plus à craindre. En une belle scène dramatique et poignante, il est venu implorer son pardon, rapporter à Charlotte les lettres compromettantes qu'il détenait. Au lieu du maître-chanteur qu'elle redoutait, elle trouve dans cet homme vil une conscience réveillée. Et, soudain, sa faute lui apparaît moins ignoble. Elle se reproche moins d'avoir failli, puisque tout de même celui qu'elle a aimé, celui qui désormais est son passé, n'est pas tout à fait aussi infâme que sa conduite avait permis de le supposer. Et comme, déjà, un ami de la famille à qui elle s'est confiée a couru prévenir discrètement la justice et a obtenu qu'on arrêterait le soir même le rasta, c'est elle qui s'oppose aux poursuites, qui empêche l'arrestation de l'homme — non pas parce qu'elle l'aime encore : son amour est bien mort!... mais pour sauver au moins l'honneur de sa faute!

C'est ici, à mon sens, le point central du drame. Du point de vue anecdotique il est certes très intéressant de savoir si le mari apprendra la vérité et, dans ce cas, quelle sera sa conduite; mais du point de vue psychologique, combien je m'intéresse davantage à ce qui se passe dans la tête de Charlotte, à ce qu'elle pense d'elle-même, à l'idée qu'elle se fait de sa faute! La femme naturelle, la femme d'instinct, lutte en elle contre la femme sociale, contre l'épouse et la mère. La première ne peut pas admettre complètement qu'elle a eu tort de s'abandonner à la joie divine de cette passion, de cette folie. Elle a été merveilleusement heureuse : n'est-ce pas sa justification? Mais la seconde proteste au nom de tous ses devoirs, au nom de la pudeur, au nom de l'honneur. Et cette tragédie intérieure est d'une grande noblesse. Il s'agit de savoir qui l'emportera, en face d'une conscience qui se juge d'elle-même, de l'instinct, fondement de toute force et de toute beauté humaines, ou de la société, représentée par ses obligations les plus chères et les plus sacrées, les devoirs du mariage et de la maternité... L'épouse et la mère triomphent, mais la femme ne renie pas tout à fait l'heure divine de la faute : elle ne chargera pas le séducteur au procès, et sa déposition franche le fera acquitter. Ce mouvement d'âme est très beau et ferait pardonner à M. Henry Bataille d'autres gestes infiniment moins heureux qu'il a prêtés à certains de ses héros. On approuve ici, sans trop de peine, Charlotte Férioul, non d'avoir failli, mais d'avoir accepté courageusement les conséquences de sa faute et de ne pas avoir lâché l'homme qui l'a partagée. Je n'éprouve pas la même sympathie pour les personnages d'autres pièces du même auteur, et la *Virgée folle* ou l'*Enfant de l'amour*, par exemple, essaieraient en vain de m'attendrir sur leur malheureux sort...

Le drame cependant se poursuit et s'intensifie. Maurice Férioul a le soupçon qu'il se passe à son foyer des événements insolites. Il presse de questions un pauvre diable qui a servi d'intermédiaire à sa femme dans toute cette affaire, et il finit par lui arracher l'effrayant secret. La scène est admirable. Henry Krauss — Férioul — l'a jouée en grand artiste, et M. Gournac, — le pauvre hère en question — ne lui a pas été inférieur. Que va faire

Férioul? Sa colère est tout d'abord formidable. Il veut chasser publiquement l'impure, puis il hésite, il tremble, il recule : il la gardera, il se taira, il feindra de tout ignorer. Au dernier acte, la simulation n'est plus possible. Le scandale a éclaté. La politique s'en est mêlée. Maurice Férioul est obligé de donner sa démission de maire, de conseiller général, et de renoncer à une candidature sénatoriale de tout repos. Qu'importent ces misères? Deux jours se sont passés pendant lesquels Charlotte est allée à Paris pour l'ignoble procès, et Maurice est demeuré seul à souffrir, à pleurer, à réfléchir surtout. Il lui est venu d'étranges remords pour des actions d'autrefois qu'il croyait bien enterrées : une fille séduite, un enfant qui peut-être est le sien... Lui non plus, l'honnête homme, n'est pas tout à fait irréprochable... Et quand l'épouse coupable revient, après le premier feu de sa colère, il s'apaise, il s'adoucit et voit s'estomper dans le brouillard de l'avenir la figure sublime du Pardon. Mais, tandis qu'il parle, qu'il s'anime, qu'il dit de belles choses sensées et généreuses, Charlotte, vaincue par la fatigue de ce terrible voyage, s'est peu à peu endormie. Voilà la réponse de la vie aux belles théories des hommes! La nature, l'instinct reprennent toujours le dessus. Et comme, bruyamment, les enfants envahissent la pièce, le mari trompé, ulcéré, ridiculisé, ruiné d'honneur, les arrête d'un grand geste : « Chut! Pas de bruit! Votre mère dort!... »

Je me suis laissé aller à raconter un peu longuement cette pièce mouvante, — sincèrement et profondément humaine, au moins, celle-ci! — et il me reste à peine la place nécessaire pour louer comme il convient la belle interprétation qu'en donne la troupe du Parc, dans des décors superbes. M^{me} Berthe Bady, c'est Charlotte Férioul au naturel, et l'on oublie en la regardant, en l'écoutant, qu'elle joue un rôle. M. Henry Krauss, je le répète, est un grand, un très grand artiste. Guitry lui-même ne lui est pas supérieur dans les passages de force, et Krauss a plus de style, plus de distinction. Le succès du *Scandale* est très grand. D'un fait-divers banal, le génie tragique de M. Bataille a tiré une pièce qui ne paraît pas loin du chef-d'œuvre.

GEORGES RENCY

MEMENTO MUSICAL

C'est aujourd'hui, dimanche, à 11 heures du matin, qu'aura lieu au Conservatoire (Classe de Déclamation) la manifestation organisée en l'honneur de M. Guillaume Guidé, qui a pris sa retraite après vingt-cinq ans d'une carrière professorale admirablement remplie.

Aujourd'hui dimanche, à 3 heures, Salle Patria (23 rue du Marais), premier concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. Albert Zimmer avec le concours de M^{mes} Caponsacchi, violoncelliste, et Stapelfeld, cantatrice; de MM. G.-A. Walter, ténor, Th. Hess Van der Wyck, basse, et G. Minet, claveciniste.

Demain lundi, à 8 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, quatrième Concert populaire (Festival Beethoven) sous la direction de M. Otto Lohse et avec le concours de M. Marcel Laoureux. Au programme : VII^e symphonie, concerto en *ut* mineur pour piano et orchestre, VIII^e symphonie. — La seconde audition aura lieu le jeudi 28 décembre, à 2 heures.

Mercredi 20, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, deuxième séance du Quatuor Chaumont. Au programme : Quatuors de Mozart, Schumann et Vincent d'Indy n^o 1)

Vendredi 22, à 8 h. 1/2, Salle Erard, conférence-audition de M. Ch. Delgouffre sur l'École française moderne depuis César Franck.

M. Sylvain Dupuis, qui a dirigé hier le deuxième concert du Conservatoire (soliste : Raoul Pugno; au programme : III^e symphonie de Saint-Saëns, Concerto n^o 5 de Beethoven, *Saugefleurie* de Vincent d'Indy, Concerto en *la* majeur de Mozart, Ouverture des *Maitres Chanteurs*, a fixé aux 24 février et 23 mars les troisième et quatrième concerts de la saison. Le troisième aura lieu avec le concours de M^{me} Edith de Lys, cantatrice; le quatrième

sera consacré à l'audition de la Messe en ré de Beethoven. Solistes : M^{mes} A. Stronk-Kappel et H. K. Durigo, MM. G.-A. Walter et L. Rains.

Le premier concert du Conservatoire est fixé à dimanche prochain, 24 décembre, à 2 heures. On y exécutera pour la première fois en langue française (version de M. E. Closson), l'*Oratorio de Noël* (1664 de Heinrich Schütz et la Neuvième Symphonie (avec chœur) de Beethoven. Les soli de ces deux œuvres seront chantés par M^{mes} T. Cahnbley-Hincken et S. Kalker, MM. R. Plamondon et L. Froelich. Répétitions générales, jeudi 21 et vendredi 22, cette dernière pour les abonnés.

PETITE CHRONIQUE

La Galerie Nationale de Rome a fait l'acquisition, pour son cabinet d'estampes, des eaux-fortes ci-après : *Bouillon (Ardennes)*, par M^{me} la comtesse de Flandre; *Vieux Marché en Flandre*, par De Bruycker; *Pont sur la Tamise*, par A. Hazledine; *la Rose*, par A. Rassenfosse.

Les dix grands prix de 10,000 francs ont été décernés par le jury de l'Exposition internationale des Beaux-Arts aux artistes suivants : 1^o H. Anglada (Espagne); 2^o W. Hammershoj (Danemark); 3^o G. Klimt (Autriche); 4^o L. Mestrovic (Autriche); 5^o A. Mancini (Italie); 6^o Victor Rousseau (Belgique); 7^o P. Szinyei-Merse (Hongrie); 8^o E. Tito (Italie); 9^o A. Zorn (Suède); 10^o Zuloaga (Espagne).

Cinq prix de 4,000 francs ont été attribués à MM. 1. Max Burri; 2. Keiren Imao; 3. E. Laermans; 4. H.-W. Mesdag; 5. Halfden-Stroem.

Le jury a en outre attribué à la gravure en médailles trois prix de 1,000 francs et quatre de 500 francs; au *Blanc et Noir*, cinq prix de 1,000 francs, dont l'un à M. F. Khnopff, et vingt de 500 francs.

Les écrivains belges qui désirent concourir pour le prix institué par M. Beernaert ne devront pas perdre de vue que la première période du concours sera close le 31 décembre courant.

Ce prix de mille francs, fondé pour encourager la littérature belge de langue française, sera attribué à l'auteur belge ou naturalisé qui aura produit l'œuvre la plus remarquable, sans distinction de genre ou de sujet, au cours des années 1910 et 1911.

De Paris :

La troisième séance de la *Musique à travers les poètes et les âges*, consacrée à la Renaissance, valut à M. Engel et à M^{me} Bathori-Engel un succès égal à celui qui les accueillit aux deux premiers concerts. Chansons à 3 et 4 voix de Boesset et de Baif mises en musique par M. Reynaldo Hahn, chansons populaires régionales harmonisées par M. E. Vuillemoz, pages lyriques d'A. Roussel, M. Ravel, Marcel Labey, A. Groz, G. Enesco, etc. sur des poèmes de Ronsard, de Marot, de Malherbe et autres composèrent, avec le recit de Walter de Stolzing *Am stillen Herd* délicieusement chanté par M. Engel, un programme attrayant que couronnèrent les trois envois poèmes de Tristan Lhermyte

mis en musique par Debussy et dont M^{me} Bathori fit valoir avec un talent supérieur l'éloquente beauté, ainsi que des fragments du *Roi malgré lui* de Chabrier.

Dans un intermède, M. Georges Pitsch interpréta avec un goût parfait une *Pavane* et une *Chanson de Louis XIII* de Couperin, ainsi qu'une transcription de la *Pavane pour une Infante défunte* de Maurice Ravel.

M^{me} Georgette Leblanc-Maeterlinck s'embarquera mercredi prochain à Cherbourg, à bord de l'*Olympic*, pour New-York. Elle chantera à l'Opéra de Boston le rôle de Mélisande dans le drame lyrique de M. Debussy et jouera le même rôle dans la version originale de Maeterlinck, avec la musique de scène et d'entr'actes composée par M. Gabriel Fauré. Elle donnera en outre une représentation de *Monna Vanna* et fera une conférence dans laquelle elle analysera *Pelléas et Mélisande* en confrontant le texte de Maeterlinck avec l'émouvante partition, si expressive et si fidèle, dont l'a commentée le compositeur.

Un comité est en formation dans le but d'élever un monument à Eugène Carrière. MM. Dujardin-Beaumont, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, et Auguste Rodin en ont accepté la présidence d'honneur. Le monument sera exécuté par ce dernier, assisté de M. Jules Desbois.

M. Arsène Alexandre a, dans le *Figaro*, justement attiré l'attention sur la très intéressante *Bibliothèque d'art et d'archéologie* fondée par M. Jacques Doucet dans une dépendance de son hôtel de la rue Spontini et qui n'est connue que de quelques artistes, bien que l'accès en soit hospitalièrement accordé à tous ceux — écrivains, critiques, peintres, professeurs, etc. — qui souhaitent y faire des recherches.

« Il y a là, dit M. Arsène Alexandre, de soixante-dix à quatre-vingt mille volumes et albums représentant, en exemplaires précieux, introuvables souvent, tout ce qu'il a paru, depuis trois siècles, de typique et d'attachant sur l'histoire de l'art.

Cet ensemble formidable, cet instrument de travail unique à Paris et tel qu'on ne le trouve que par chapitres épars dans les grandes bibliothèques de France et de l'étranger, c'est M. Jacques Doucet qui l'a mis à la disposition du public, — ou, plus exactement, de ceux qui sont chargés de faire l'instruction du public.

On rencontre là l'élève de l'École du Louvre à côté de M. René Piot qui vient se documenter pour quelque décor du théâtre des Arts; l'historien à côté de l'amateur de belles choses; le vieil érudit à côté du jeune chercheur. C'est un lieu de travail parfait, complet, exquis, et, encore une fois, ouvert à tous ceux qui ont un titre à y venir contribuer à l'œuvre de beauté et de savoir universel.

Il importait de signaler le geste si généreux et si fraternel de l'homme qui a établi, à la porte même de la maison où sont rassemblés des incomparables trésors d'art, la discrète et féconde officine du mieux connaître et du mieux comprendre. »

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître :

Dans la

Collection de l'Art belge au XIX^e siècle

Les Peintres Animaliers

PAR GEORGES EEKHOU

Dans le présent ouvrage, M. G. Eekhoud s'occupe des Peintres Animaliers belges du XIX^e siècle. Dans l'introduction il trace un rapide et substantiel historique du genre, et donne aux Verwée, aux Stevens et aux Stobbaerts, Jacques Jordaens pour principal ancêtre. Un premier chapitre s'occupe ensuite des peintres d'animaux au commencement et jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Le corps de l'ouvrage est pris par Stevens, Jan Stobbaerts, Alfred Verwée et Charles Verlat, qui font chacun l'objet d'un chapitre tout entier. En un dernier chapitre il traite des animaliers contemporains.

L'ouvrage forme un beau volume in-8^o illustré de 40 planches hors texte, en typographie, d'après les œuvres maîtresses des artistes traités dans ce travail.

Prix de l'ouvrage : 5 francs.

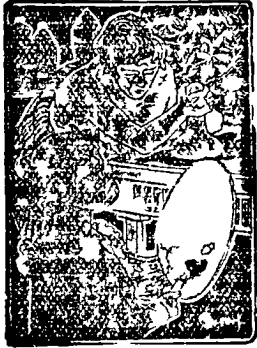
TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE

IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

LE PASSANT

Gazette hebdomadaire illustrée et fantaisiste.

DIRECTEURS : PIÉRARD et BLANDIN

BUREAUX : 40, Galerie du Commerce, Bruxelles.

ABONNEMENT : Belgique 7 fr. 50 ; Étranger 12 francs.

A partir du 1^{er} Janvier 1912, l'abonnement sera porté à 10 fr. 50.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin
PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE. 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

A la mémoire de J.-F. Navez (JULES DESTREE). — Albert Erlande, poète et romancier (FRANCIS DE MIOMANDRE). — M. Eugène Smits commandeur (O. M.). — Publications d'Art (FRANZ HELLENS). — La sécurité des Musées. — Chronique théâtrale : « les Romantiques » au théâtre du Parc (GEORGES RENCY). — Nécrologie : *Alphonse Legros* (LOUIS VAUXCELLES). — Memento musical. — Petite Chronique.

A la Mémoire de J.-F. Navez ⁽⁴⁾

..... Nous avons voulu honorer chez nous nos morts; nous avons voulu, par l'exemple du passé, donner confiance chez nous aux possibilités du présent et stimuler les énergies protectrices de l'avenir. Et nous voici, chargés de ces souvenirs et de ces espérances, ramenés, pour finir, vers celui qui de tous est le plus rapproché de nous, vers un enfant de notre cité, vers un artiste issu de notre sol et n'ayant jamais cessé d'être profondément attaché aux lieux de sa naissance.

Charleroi, la ville moderne de l'industrie, la ville sans traditions historiques et sans gloire, salue en cet instant la haute figure qui atteste sa contribution à l'étonnante production artistique des pays belges. Navez nous donne un peu de cet éclat qui nous man-

(4) M. Jules Destree remettra solennellement à la Ville de Charleroi, aujourd'hui dimanche, à 11 h. 1/2, la plaque commémorative en bronze, œuvre du statuaire Paul Du Bois, qui, placée sur la maison natale de Jean-François Navez, rappellera le souvenir du célèbre portraitiste wallon. Érigé par le Comité du Salon des Arts anciens du Hainaut avec le concours

quait, et sa personnalité, à elle seule, y suffit, car elle est de celles qui comptent dans les fastes esthétiques d'une nation.

L'enfant avait 13 ans quand le dix-neuvième siècle commença pour le monde.

J'aime à me l'imaginer sortant de la maison où nous sommes pour courir jouer avec d'autres gamins de son âge sous les arbres de la place. Le voyez-vous se balançant sur les chaînes de fer tendues de borne en borne? Le voyez-vous achetant pour quelques centimes de sucreries à la vieille marchande de bonbons établie près du pont, l'ancêtre de la mère Tatiche? Le voilà maintenant courant vers les remparts, roulant sur les pentes gazonnées, se cachant dans les fortifications, faisant voguer des bateaux de papier sur les ruisseaux du fond des ravins.....

La ville alors était bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Pauvre bourgade enserrée dans ses murs, elle s'animait à peine aux jours de foire et de marché. Ceux qui connaissent la tristesse minable de Maubeuge pourront se figurer ce qu'était le Charleroi où grandissait le jeune Navez. Un artiste dans un pareil milieu apparaît comme un phénomène singulier, car la vie intellectuelle du temps, dans cette torpide place forte, ne semble avoir possédé aucune des excitations propices à l'éveil d'un talent.

Une seule circonstance favorable pourtant: Charleroi

de la Ville et de l'État, ce monument consacre l'hommage rendu au vieux maître par la rétrospective de ses œuvres, qui suscita tant d'admiration. Au début de la cérémonie, M. Jules Destree prononcera une allocution dont il a bien voulu nous communiquer le texte et dans laquelle il évoque avec justesse la mémoire du peintre. Nous en publions l'essentiel.

est, à cette époque, rattaché à la France. Par l'amitié française et leur propre énergie — ai-je dit ailleurs — les Wallons d'aujourd'hui voudront vivre leur vie. Comme l'exemple de Navez illustre à souhait mon conseil ! C'est la patrie française qui attire le jeune Navez dans la grande capitale — Paris — où la vie est exceptionnellement intense à l'aurore du siècle. Il s'y trouve tout de suite à l'aise, chez lui, par la vertu de la langue qu'il parle, par la communauté de race ; il s'y acclimate, il y réussit, il est sauvé. Il entre dans l'atelier de David, qui le prend en affection et lui enseigne la valeur du dessin, la beauté de la ligne et les compositions bien ordonnées, la mesure et l'harmonie : les qualités maîtresses de l'âme latine. Navez, par la grâce de ses origines wallonnes, s'impose sans effort cet idéal. Il subit, en outre, l'esprit du temps. Il est peut-être parmi ces jeunes sauvages qui, au nom des principes austères du néo-classicisme, criblaient de boulettes de papier mâché le chef-d'œuvre de Watteau. Il méprise autant que les autres les frivolités du siècle précédent, les bergeries faciles et conventionnelles, la peinture légère qui chante les charmes des femmes. Il s'imprègne du dogmatisme froid et raisonneur de son maître ; il s'astreint à la discipline sévère du travail méthodique et scrupuleux ; il tient ses comptes avec une curieuse méticulosité.

Mais il revient à Charleroi et à Bruxelles en pleine possession de son talent. Sa situation est aussitôt considérable. Ce Wallon relève le flambeau tombé de la peinture flamande. A cause de lui, et bientôt contre lui, Bruxelles redevient un centre d'art. Il y ouvre un atelier, de traditions libérales, où les meilleurs se sont venus former.

Je ne puis retracer ici la vie du maître et analyser ses œuvres. A l'exposition même, M. Gustave Van Zype et Richard Dupierroux l'ont fait en termes excellents. Leur parole s'éclairait du voisinage immédiat des œuvres commentées. Dans la salle bouton d'or à la cheminée d'onyx garni de cuivre, Navez était représenté par un remarquable ensemble d'œuvres, faible partie de sa production considérable, mais suffisante pour indiquer les genres dans lesquels il s'était appliqué.

Sa peinture religieuse, un peu théâtrale, sans grand sentiment, mais si consciencieusement travaillée, ses études d'Italie, d'un pittoresque trop sage, sentant l'effort voulu dans l'atelier plutôt que l'impression émue devant la vie, ses dessins corrects et patients étaient rappelés par de savoureux spécimens.

Mais il y avait là surtout une magnifique série de portraits : celui du peintre par lui-même, celui de son maître David, celui de la famille de Hemptinne, celui de Huart-Chapel, ce bourgmestre éclairé qui fut son protecteur constant et qui est, à d'autres égards, l'une des figures les plus marquantes du vieux Charleroi, celui de

Marinecia enfin, l'énigmatique romaine aux yeux aigus, avec le mystérieux souvenir de ses lèvres pincées ; et tant d'autres que nous n'oublierons plus.

Dans sa peinture d'histoire de genre, Navez a les défauts de son temps, et un effort nous est nécessaire pour lui rendre justice : cet art glacé est si loin de notre sensibilité présente ! — Mais dans ses portraits il a les qualités des grands maîtres de tous les temps, et notre admiration s'élance vers lui en toute spontanéité.

Nous nous étonnons alors que son génie ait pu connaître un total discrédit ? C'est mal comprendre le caprice changeant de l'évolution artistique. Les écoles se succèdent, également injustes pour leurs devancières. Il faut attendre la pacifiante action du temps pour que tout rentre à son plan. De même que les classiques avaient méconnu le charme lyrique des maîtres du XVIII^e siècle, ils devaient à leur tour être la proie des fureurs romantiques. La fougue des gesticulations éperdues, l'accent dramatique, les outrances de la couleur, l'émotion inspirée, le désordre érigé en règle, Navez ne pouvait admettre ces nouveautés subversives. Il prit vaillamment parti contre les révolutionnaires et fut la cible de leur colère et de leurs sarcasmes. Il apparut pompier et démodé. Ses dernières années furent tristes. Il était à demi oublié avant de disparaître.

Mais l'injustice ne pouvait durer. Les solides qualités de ses portraits devaient redevenir sensibles après la tourmente. Quand les romantiques subirent à leur tour le destin commun, on revint à Navez. Il y a vingt ans déjà, à Charleroi, des hommes de goût dont nous sommes fiers de continuer l'œuvre indiquèrent cette réaction équitable et essayèrent de provoquer en faveur du maître un mouvement de sympathie. Aujourd'hui, les temps sont enfin venus. Nul, parmi les critiques et les amateurs d'art, ne s'est étonné de voir ouvrir le fastueux cortège de nos artistes du XIX^e siècle par une place d'honneur au vieux peintre carolorégien ; tous, au contraire, l'ont considérée comme une consécration opportune, comme une réparation nécessaire.

Il convenait qu'après ces heures-là, la reconnaissance de ses concitoyens s'attestât pour Navez en un signe durable, mêlé désormais à notre vie de tous les jours. Il convenait que ceux qui avaient travaillé à la réhabilitation de Navez indiquassent au passant le berceau de cette gloire. C'est pourquoi, Monsieur le Bourgmestre, nous vous prions d'accepter ce bronze, nous vous prions, Messieurs, de saluer, avec respect et ferveur, un des grands peintres de Belgique, un grand artiste wallon.

JULES DESTRIÉ

Albert Erlande, poète et romancier.

M. Albert Erlande, dont la revue *Le Feu* donne en ce moment un petit roman plein de grâce intitulé *L'Enfant de Bohême*, vient de publier coup sur coup un roman et un poème qui constituent peut-être le plus important de son œuvre : *Il Giorgione* (1) et *Le Titan* (2).

Il Giorgione est tout simplement, sans autre prétention, le récit de la vie de cet admirable artiste, Giorgio Barbarelli, le rival du Titien, un des plus beaux peintres de la Renaissance italienne.

On sait ce que deviennent ces biographies entre les mains des érudits officiels lorsqu'ils les publient dans des collections d'art à l'usage du gros public. Mais M. Albert Erlande est un poète et, plus peut-être encore qu'un poète, un esthète. Entendez ce mot dans son sens le plus juste, en oubliant toutes les altérations qu'on lui a fait subir depuis vingt ans. Par définition, l'esthète est celui qui, de tous les spectacles que lui présente le monde, n'élit inconsciemment, ne ressent que ceux qui présentent un caractère de beauté. Seul le beau l'émeut, où qu'il se trouve, et sans théorie, sans idéal préconçu. Il ne se conduit dans la vie qu'en fonction de ce sentiment, auquel il subordonne tous les autres.

Depuis que je connais M. Albert Erlande, je ne l'ai jamais vu obéir à un autre instinct, mais aussi j'ai vu cet instinct s'épurer, et toujours de lui-même, sans le secours de l'intelligence discursive. Certes, il admet aujourd'hui toutes les beautés, et les plus lointaines comme les plus présentes, mais à leur plan, avec un sens juste de leur hiérarchie. Son cœur ne vibre vraiment avec profondeur que devant les chefs-d'œuvre de la Renaissance et surtout de l'antiquité.

C'est tout spontanément, tout naturellement qu'il est classique. Une sorte de nécessité intérieure l'a poussé sur le chemin où il a rencontré le Giorgione, ce héros de la spontanéité et de l'enthousiasme, le plus généreux, le plus abondant des artistes de son temps.

J'ai connu autrefois M. Albert Erlande, que je ne vois plus aujourd'hui que rarement, et je me le rappelle comme un être extrêmement semblable au Giorgione, animé d'un élan continu, ardent à la vie, sensible jusqu'à la frénésie, travaillant avec une fièvre extraordinaire, puis jouissant de sa paresse avec une nonchalance qui était encore une forme de son amour de la vie. Il ne voyait que ce qui était beau ; une statue, un tableau l'enthousiasmaient. Réellement, il n'avait plus de regards pour le reste, pour le laid et le médiocre. Il le supprimait en souriant. S'il avait été peintre au lieu d'être poète, il eût brossé de vastes fresques, hâtives et éclatantes. Mais quoiqu'il fût poète en effet, c'est plutôt comme un peintre d'autrefois qu'il nous apparaissait, et c'est pourquoi je trouve fatal qu'il ait chanté le Giorgione.

Il l'a merveilleusement compris.

Il faut lire ces pages où il présente son héros avec une simplicité si vraie et si forte que nous avons l'impression d'un récit écrit par un contemporain, par un ami. L'artiste s'y dresse tout vivant, avec sa jeunesse ardente, sa fierté, son ardeur et ses paresseuses, ses discours pleins d'enthousiasme, ses théories esthétiques si claires et si profondément justes. Il est là, entouré de

ses camarades, de ses maîtresses, de ses rivaux et de ses contemporains ; nous voyons sous ses doigts naître et se développer son œuvre fastueuse et abondante, et sa dernière aventure, terrible comme une vengeance obscure de la fatalité, nous étreint le cœur comme si Giorgione nous était devenu un ami et que nous le perdions soudain.

Mais plus encore que la Renaissance, c'est l'antiquité qui émeut le plus M. Albert Erlande. Car la Renaissance n'est, au fond, qu'un reflet de l'antiquité, sa dérivation. C'est dans l'antiquité que gît la source primordiale.

Poète, M. Erlande fut toujours attiré par les mythes de l'antiquité. Dès ses premières œuvres, et vivant lui-même dans un décor tout pareil à celui de la Grèce, il entra dans la familiarité des dieux et des héros. Et dès ce même moment, il rêva de donner une œuvre vaste et puissante où se fût exprimée toute l'émotion païenne des chants orphiques. Il vécut des années avec cette préoccupation. Orphée, type pur du poète, fut son héros, son obsession.

Si l'on y réfléchit un peu, voilà qui est assez extraordinaire, à notre époque de petits romans sentimentaux et de petits poèmes aimables et potagers. Cette négation souriante de tout le passager, l'artificiel et le pauvre de notre modernité, ce retour tranquille de l'esprit à la vérité primordiale des symboles comme si n'existaient en effet dans le monde que les idées platoniciennes sous le voile des belles apparences, cet assentiment à l'unique vérité lyrique apparente, comme un fils à son père, M. Albert Erlande auteur du *Titan* à M. Elémir Bourges, auteur de *La Nef*. Et c'est presque le même sujet, d'ailleurs.

Orphée délivrant les Titans, c'est-à-dire l'Esprit libérant la Force dans la Matière et lui donnant son sens, et réconciliant dans l'harmonie la contradiction de la puissance des dieux et de la noblesse humaine, quel plus beau sujet d'inspiration pour un poète qui ne veut plus se contenter d'un chant personnel ? M. Albert Erlande l'a célébré avec grandeur, avec une sorte de lyrisme étale et large, des accents d'une monotonie religieuse, d'une musique calme noyant la variété des images.

Il n'a d'ailleurs point prétendu en dégager le sens philosophique : il s'est contenté d'en exprimer la formalité lyrique. A nous de choisir, selon que nous émeut davantage la musique ou le sens, l'interprétation première ou seconde du poème.

La première suffit d'ailleurs largement à nous satisfaire. C'est une fable splendide et généreuse.

Comme un mont de granit, la nature est muette !
Le vent lui-même a peur d'entrer dans les forêts...
L'ordre des éternels enchaîne la tempête !
Mondes magnifiés par moi, vous répondrez !

Oui, je m'élèverai plus haut que la matière.
Je saisirai la vie au creux des éléments !
Vous êtes, sous ma voix, ô forces de la terre,
Ainsi que des oiseaux sous les yeux des serpents !

.....
Après l'avoir créé, je brise le mystère !
Malgré votre splendeur, ô dieux que je comprends !
Quand je songe aux saisons qui décorent la terre,
Quand je songe à l'été — quand je songe au printemps,
Lorsque je vois jaillir l'abondance de l'être,
J'affirme que la vie est plus forte que vous,
L'homme vous a conçus, il devient votre maître,
Dans l'Olympe ébranlé, je vous sens à genoux !...

(1) ALBERT ERLANDE : *Il Giorgione*, roman. Paris, Bernard Grasset.

(2) Id. : *Le Titan*, vision dramatique. Paris, Mercure de France.

Ainsi parle Orphée. Et cette citation, quoique trop courte, suffira sans doute à faire comprendre quelles images et quel accent habitent le lyrisme de M. Albert Erlande, dont la vaste volonté est d'un superbe exemple.

FRANCIS DE MIOMANDRE

M. Eugène Smits commandeur.

Parmi les récentes nominations et promotions, celle de M. Eugène Smits, élevé au grade de Commandeur de l'Ordre de Léopold, a grandement réjoui les amis du vénérable peintre. Demeuré, malgré le poids des années, plein de jeunesse intellectuelle, d'humour et d'ardeur.

M. Smits est le seul survivant du groupe de l'Art libre, dont le peintre Lambrichs a réuni les membres dans la composition que possède le Musée de Bruxelles et qui est aujourd'hui si intéressante au point de vue documentaire (1).

Il a toujours vécu isolé, à l'exemple de son ami Octave Pirmez dont la mort fut le plus grand chagrin de sa vie (2). Et s'il a dédaigné la popularité, il n'en a pas moins conquis lentement la foule par la fierté de son art et la probité de son incessant labeur.

L'appréciation que faisait dernièrement d'une de ses toiles, *Roma*, M. Dumont-Wilden dans l'*Eventail* fixe avec justesse cette personnalité sympathique :

« Lors de l'exposition des tableaux du feu Roi, cette œuvre tranchait parmi les autres. Dans cette collection si bourgeoise, si conforme au goût le plus moyen, elle attirait dès l'abord le visiteur artiste par sa nouveauté, son style, son modernisme décoratif. C'est une vraie toile de musée, et la direction des Beaux-Arts s'honorerait en enrichissant de cet admirable morceau de peinture nos collections nationales. Elle honorerait aussi un des plus nobles artistes que compte la peinture belge. Eugène Smits est un de ces maîtres qui ont, toute leur vie, été modestement leur chemin, au milieu de l'estime générale, mais sans que personne saisisse au juste l'originalité de leur art. Puis, tout à coup, quand ils sont presque au bout de leur carrière, on s'aperçoit que leur œuvre est un des seuls qui comptent, alors que celui de rivaux plus brillants s'effrite et s'oublie. Le grand public connaît son nom, mais seuls quelques amateurs savent ce que son talent, à la fois si pur et si vibrant, si sérieux et si généreux, comporte de solidité et de grandeur vraie. On peut en être à peu près certain, le musée ou la collection qui acquerra *Roma* fera une bonne affaire, s'il est permis d'employer ce vilain mot à propos d'art. »

O. M.

PUBLICATIONS D'ART

Roger Van der Weyden, par P. LAFOND. — Le *Traité de la Peinture de G. Cennini*, traduit par H. MOTTEZ.

M. P. Lafond vient de publier dans la *Collection des Grands artistes des Pays Bas* la première monographie qu'on ait écrite de Roger Van der Weyden (3). Disons-le en passant, c'est l'un des mérites de cette collection déjà copieuse d'avoir groupé des études complètes sur des artistes peu connus ou insuffisamment étudiés jusqu'ici. Le livre de M. Lafond est abondant, fouillé, bien écrit et bien pensé. Toute une époque glorieuse de l'art fla-

(1) On y voit Constantin et Jean-Baptiste Meunier, Charles De Groux, Alfred Verwée, Louis Dubois, Félicien Rops, Louis Artan, Jules Raeymackers, Théodore Baron, Camille Van Camp, de La Charlerie, etc.

(2) Nous avons reproduit les pages consacrées par Octave Pirmez au tableau d'Eugène Smits dont il est question ci-après. (V. *Art moderne*, 1909, p. 330.)

(3) Bruxelles, Van Oest et Cie.

mand y est minutieusement analysée et mise en parfaite lumière. Huysmans, qui s'y connaissait comme l'on sait en peinture, me semble exagérer lorsqu'il dit quelque part : « Roger van der Weyden, écrasé entre le renom de Van Eyck et de Memling, est suivant moi supérieur à ces peintres. » Cet éloge paraît outré. En vérité le peintre occupe la première place après Van Eyck et Memling. M. Lafond caractérise parfaitement l'art de Van der Weyden : « Pas un peintre n'a poussé aussi loin que lui l'expression tragique et l'émotion pathétique. Le premier, il insuffla les passions humaines à ses personnages divins. Personne n'a rendu avant et même après lui, avec une telle intensité et une telle puissance, le sentiment de la pitié, de l'extase, de l'amour, à part peut-être un artiste supérieur et étrange, venu un siècle plus tard, le Greco. Van der Weyden est le plus grand spiritualiste des vieux maîtres flamands, qui l'étaient cependant tous. » Voilà une opinion à laquelle chacun souscrira.

L'ouvrage est soigneusement illustré, comme les précédents.

* * *

Le *Livre de l'art*, ou *Traité de la peinture* (1), de Cennino Cennini, dont M. Henry Mottez donne aujourd'hui, à la Bibliothèque de l'*Occident*, une traduction nouvelle, est un ouvrage curieux dont la dernière édition, mise en lumière au siècle dernier par le chevalier Tambroni, est devenue actuellement presque introuvable. Une lettre extrêmement intéressante de Renoir le présente au public; cette lettre est adressée au traducteur actuel, M. Henry Mottez, et l'on ne pourrait mieux recommander l'ouvrage de Cennini que par ce document plein d'enseignements. On le lira avec intérêt, tant à cause des idées que l'illustre peintre expose sur l'œuvre de Cennini, que par les opinions qu'il a cru devoir exprimer sur le mouvement artistique contemporain.

Le livre de Cennini est conçu avec une grande largeur de vues. C'est « non seulement un manuel technique, c'est aussi un livre d'histoire qui nous initie à la vie de ces ouvriers d'élite par qui l'Italie, comme la Grèce et la France avec les leurs, a acquis la gloire la plus pure. » « Faire de bons artisans, tel était le but unique que se proposait Cennino. » Si ce n'est tout, c'est beaucoup, il faut en convenir, et c'est le mérite de l'auteur d'y être parvenu. Ce traité forme avec celui de Léonard de Vinci, réédité récemment (2), un excellent enseignement d'école, qui n'a rien perdu de son actualité. Il débute par un chapitre qui indique l'élevation d'esprit de son auteur, et qui recommande à l'artiste d'autres sentiments que l'amour du gain et du succès. Suivent les nombreuses pages où sont méthodiquement condensées les indications les plus variées sur la manière de se préparer à la peinture, sur le métier, les couleurs, le mode de travail; bref, un ensemble complet des secrets de l'art de peindre. Renoir disait, dans sa lettre, que ce livre contient une foule de *Leçons de choses*, et c'est bien là ce qui fait son esprit et son utilité.

FRANZ HELLENS

LA SÉCURITÉ DES MUSÉES

La sécurité des musées est d'actualité. De toutes parts on s'efforce d'inventer des moyens de défense contre les entreprises de trop ingénieux cambrioleurs. L'appareil Rozier, expérimenté au Louvre, paraît donner des résultats satisfaisants. M. Gérard Harry, qui a fait une enquête sur la question, écrit à ce propos dans le *Figaro* :

« On pratique depuis quelque temps au Musée des Arts anciens de Bruxelles une méthode qui, combinée avec l'appareil Rozier, assurerait sans doute aux tableaux le maximum de garanties contre le feu, contre la dégradation naturelle, contre le banditisme, contre les coups de canifs des fous, contre d'autres mésaventures qui guettent, comme autant de dangers de maladie ou de mort, l'œuvre précieuse des peintres.

Cette méthode est l'invention de Léon Cardon, le célèbre

(1) Paris, Bibliothèque de l'*Occident*.

(2) Voir notre numéro du 15 octobre dernier.

expert, collectionneur, membre de la Commission des musées de Belgique et Mécène discret qui, non content d'avoir, avec le baron Kervyn, organisé l'an dernier la merveilleuse Exposition de l'art flamand du dix-septième siècle au Palais du Cinquante-naire, a fait don, depuis et sans bruit, au musée de Bruxelles de plusieurs des bijoux de sa galerie qu'il y avait montrés : entre autres d'une admirable scène rustique de Sieberechts.

Le procédé imaginé par Léon Cardon est la simplicité même : Il groupe des tableaux d'une dimension déterminée et de même famille, par exemple trois, quatre, cinq œuvres de l'école hollandaise ou flamande, mesurant en hauteur, avec les cadres, de 90 centimètres à un mètre. Ce groupe est réuni sur un panneau en bois de 1 m. 10 à 1 m. 20 de hauteur et sur des largeurs proportionnées à celle des tableaux, et ledit panneau s'accroche tout bonnement au mur à l'aide de pitons et crochets. Rien de plus. A la moindre alerte d'incendie, il suffit de deux hommes pour décrocher et sauver en un clin d'œil tout un trésor pictural.

Contre le vol ou les outrages de l'atmosphère et du temps, les mêmes groupes sont protégés par une glace, non pas incrustée dans le cadre, mais placée à 10 centimètres en saillie. Elle garde ceux-ci de la poussière sans les priver de la circulation d'air, non moins indispensable à la matière inerte qu'aux êtres, et sans susciter le fâcheux miroitement dont pâtissent les tableaux vitrés de tant de musées, de la National Gallery de Londres par exemple.

Elle les met à l'abri, aussi, d'un autre péril né des modes féminines, c'est-à-dire à l'abri des dégâts dont les menacent les terribles *épingles de chapeaux* des dames dont la myopie les force à examiner de très près les objets de leur curiosité. Parce que ce péril nouveau n'a pas encore été universellement constaté, vous le supposez chimérique ? Il se manifesta si bien à la prestigieuse exposition d'art flamand, rappelée plus haut, qu'il fallut une dépense de 10 000 francs pour panser les blessures faites à une toile de Rubens par une de ces redoutables antennes de la coiffure moderne.

Je ne dois pas oublier d'ajouter ceci : la glace en question est encadrée d'une armature en bronze, dont la partie supérieure se relève en un tour de main moyennant une manœuvre d'une facilité élémentaire, de telle façon que ce vitrage, glissant hors de son châssis à volonté, ne puisse jamais être un obstacle aux secours tout en constituant un bouclier efficace, en temps normal, contre la poussière, l'iconoclasie, les coups d'épingle et les *raids* brusques des voleurs.

Il va sans dire, pour qui connaît Léon Cardon, que son système est à la libre disposition de tous les musées qui voudraient se l'assimiler. Son inventeur ne l'a pas destiné à l'usage exclusif des musées de son pays ou de sa galerie particulière. L'art est chez lui une religion sans bornes ni frontières, qui lui fait désirer la même sécurité pour tout ce que le pinceau enfante d'œuvres faites pour durer, contre toutes les malignités ou sottises humaines, et tous les pièges de la nature. »

CHRONIQUE THÉÂTRALE

« Les Romanesques » au théâtre du Parc.

Ce fut une charmante matinée, la plus charmante peut-être dont nous nous souvenions... Une conférence d'Henry Liebrecht, précieuse comme une tirade de Rostand, et une pièce de Rostand qui est toute grâce, toute gaieté... Je n'avais jamais vu jouer les *Romanesques* : ils gagnent beaucoup à être vus à la scène. C'est une comédie très agréable, très vivante où il y a des morceaux de bravoure d'un art vraiment prestigieux, comme les stances sur le voile de linon que M. de Gravone a murmurées si tendrement : *Ce léger linon, ce linon léger!*... C'était exquis. M^{lle} Aimée Roger, très en beauté, très en progrès, MM. Rousseau et de Gournac, les deux pères, et M. Péral en Staforel ont assuré à l'œuvre de Rostand, aux côtés de M. de Gravone, — séduisant Percinet, — un succès étourdissant. Mais le triomphe de la matinée a été pour M. Liebrecht dont la causerie était véritablement un joli morceau de littérature et dont le débit cha-

leureux, lyrique même, eût été irréprochable si quelque monotonie ne l'avait alourdi. Il m'a semblé que M. Liebrecht, qui regarde Rostand comme le dernier romantique, lui donnait pour ancêtre Corneille dont le *Cid* serait la première œuvre romantique au théâtre. Hé là ! Ai-je bien compris le conférencier ? Ne faut-il pas voir au contraire, dans le *Cid*, la première œuvre classique au théâtre, encore un peu gauche de-ci-de-là, encore un peu empêtrée dans les préciosités et les maladroites de l'ancienne tragédie des Robert Garnier et des Hardy ? .. Simple question de détail, d'ailleurs, car, romantique ou classique, nous nous accorderons toujours, M. Liebrecht et moi, pour dire, en manière de proverbe, ce que disaient les contemporains de Corneille : « Beau comme le Cid ! »

GEORGES RENCY

NÉCROLOGIE

Alphonse Legros.

Une information brève et incomplète a révélé la mort, survenue à Londres, de ce grand peintre et graveur français, inconnu en France, Alphonse Legros.

Il y a quelques années, organisant une exposition des beaux portraits français, je demandai à Rodin de me prêter son buste de Legros. « J'accepte d'autant plus volontiers, me répondit le maître, que Legros est un de nos artistes les plus considérables. »

Legros était âgé de 74 ans, étant né en 1837 à Dijon, patrie de Bossuet et de François Rude. Il fut l'élève préféré de Lecoq de Boisbaudran, qui a formé, on le sait, Bonvin, Fantin-Latour, Bésnard. La méthode de Lecoq consistait à développer en eux la mémoire des images. Les élèves allaient au Louvre ou dans les champs interroger les maîtres et la nature. Puis, de retour à l'atelier, ils faisaient de souvenir leur étude ou leur copie.

Alphonse Legros débuta au Salon de 1857. De ses deux envois, l'un, où revivait l'influence d'Holbein, valut au jeune artiste l'amitié de Champfleury. Legros fut ainsi engagé parmi les « réalistes », avec Ribot, Fantin, Braquemond, Manet, novateurs partis en guerre contre le romantisme dégénéré et l'italianisme abâtardi de l'École. Duranty, Champfleury, Baudelaire les soutenaient, comme plus tard Castagnary, Duret, Marx, Geffroy ont défendu les impressionnistes.

Legros peignit l'*Angelus* (qui appartenait à son illustre ami sir Seymour Haden, beau-frère de James Mac Neill Whistler et l'un des beaux graveurs contemporains). Le public fut dérouté par cet art pourtant si simple, traditionnel et probe. Legros végéta misérablement. Malade, sans feu, traqué par les créanciers, il désespéra. Whistler l'entraîne à Londres en 1863. Il y est resté, y a conquis gloire et fortune. Il vient d'y mourir.

Les préraphaélites Rossetti et Watts, nobles esprits, accueillirent fraternellement l'exilé. Sir Edward Poynter, directeur de la « National Gallery », lui fit obtenir le poste envié de « professor of fine arts » à la « Slade School ». Appointements annuels : 25,000 francs. Legros était sauvé. Vingt années d'enseignement, d'apostolat plutôt.

Legros, peintre, aquafortiste, lithographe, décorateur, sculpteur, graveur en médailles, laisse une œuvre d'une mâle sévérité. L'*Amande honorable*, du Luxembourg, l'*Ex-voto*, du Musée de Dijon, les *Femmes en prières*, de la « Tate Gallery », sont des chefs-d'œuvre de conscience rigide, de composition ample et forte, de style, de dessin musclé, d'exécution savoureuse. On sent en ces ouvrages le disciple lointain de Zurbaran, de Holbein, de Pisanello, et aussi et surtout le Français de race qui vient de la grande lignée Le Nain, Chardin, Courbet. L'observation profonde de la nature, la pénétration du visage humain, la qualité de l'émotion contenue, la ferveur recueillie du sentiment religieux ravonnent dans le *Lutrin*, le *Pèlerinage*, les *Demoiselles du Mois de Marie*.

Ses dessins à la plume et à la sépia sont dignes du Musée. Legros savait sa valeur : « Si Mantegna, Titien, Poussin ou Rembrandt revenaient, aimait-il à dire, ils penseraient de moi : Voilà un garçon bien élevé. »

Portraitiste et graveur, il exécuta à l'huile, en modèles nerveux et précis ou en hachures serrées, à la pointe d'or et d'argent, cent effigies délicieuses : *Burne-Jones, Constantin Meunier, Browning, Darwin, Watts, Carlyle, Dalou, Rodin, Guillaume Régnier, Hugo, Gambetta, Waller Crane, Tennyson, Tolstoï.*

Graveur, il laisse près de six cents pièces. Son dessin sur cuivre est de l'accent le plus vigoureux et expressif.

J'émet ici le vœu que grâce à Rodin, à Léonce Benedite, à Etienne Moreau-Nélaton, une exposition plénière de l'œuvre d'Alphonse Legros soit réunie cette année dans la grande galerie du premier étage de l'Ecole des Beaux-Arts.

Cet hommage posthume serait une consécration tardive, mais juste. Nous devons honorer nos vraies gloires.

LOUIS VAUXCELLES

MEMENTO MUSICAL

Deux candidats se sont présentés au concours de chant institué par la Fondation Gustave Huberti. M. Ernest Servais, élève de M. Demest, l'a emporté sur sa concurrente M^{lle} Carreau, élève de M^{me} Cornélis.

Aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, premier concert du Conservatoire sous la direction de M. Tinel. Au programme : *Oratorio de Noël* (1664) de H. Schütz; Neuvième symphonie de Beethoven. Solistes : M^{mes} T. Cahnbley-Hinken et Kalker, MM. Plamondon et Froelich.

Demain, lundi, à l'occasion de la Noël, la maîtrise de Saint-Boniface interprétera à 10 h. du matin la messe *Patrem omnipotentem* à trois voix et orgue d'Oreste Ravello, ainsi qu'un *Tantum ergo* à quatre voix et orgue de Beltjens et des pièces de plain-chant. Au salut de 4 heures, l'Association des Chanteurs de Saint-Boniface exécutera des œuvres de Vittoria, Hændel, J.-S. Bach, G. Vechi, Guilmant et Hassler.

Le cinquième Concert populaire (Festival Beethoven) aura lieu sous la direction de M. Otto Lohse les 6, 8 et 11 janvier. On y exécutera la Neuvième Symphonie (solistes : M^{mes} Pornot et Montfort, MM. Audouin et Billot), précédée de l'ouverture de *Coriolan* et de l'air *Ah! Perfide* chanté par M^{me} Claire Friché.

Le programme du sixième et dernier concert de la saison, fixé aux 3, 5 et 8 février, a été modifié. Il se composera de la Symphonie composée par M. Paul Gilson pour l'inauguration de l'Exposition de 1910 et qui ne put être exécutée pour des raisons d'ordre matériel, du Concerto en *mi bémol* de Liszt joué par M^{lle} Suzanne Godenne et du poème symphonique *Le Tasse*, du même auteur; enfin de quelques œuvres de R. Wagner : *Faust-ouverture, Siegfried Idyll, prélude de Tristan et Isolde, ouverture de Rienzi.*

Une indisposition d'un des membres du Quatuor Chaumont a obligé celui-ci à ajourner sa deuxième séance, qui devait avoir lieu mercredi dernier. Les prochaines auditions seront données aux dates ci-après : deuxième séance, mercredi 24 janvier; troisième séance, mercredi 14 février; quatrième séance, mercredi 6 mars.

Les trois grands concerts de l'Association des Concerts Debeve auront lieu à Liège les 6 janvier, 2 et 30 mars avec le concours de MM. Franz von Vecsey, Mischa Elman et A. De Greef.

M. Paul Le Flem, que diverses œuvres musicales, et notamment la délicieuse partition d'*Aucassin et Nicolette*, ont signalé à l'attention, vient d'achever une Fantaisie pour piano et orchestre et met la dernière main à une Suite pour piano composée de cinq morceaux que lui a inspirés la mer bretonne. *Marines* — c'est le titre de l'œuvre — sera en quelque sorte le pendant du *Chant des genêts* du même auteur, dont M^{lle} Blanche Selva donna, en avril dernier, la première audition aux concerts de la *Libre Esthétique*.

PETITE CHRONIQUE

La Libre Académie de Belgique a décerné son prix annuel (Fondation Edmond Picard) à l'architecte-décorateur Léon Sneyers, que ses travaux à l'Exposition universelle de Bruxelles et maintes autres constructions ou installations alliant le goût au caractère pratique ont signalé à l'attention.

Indépendamment du montant du prix (600 francs), les lauréats de la Libre Académie de Belgique recevront désormais une médaille commémorative en argent modelée par M. A. Bonnetain.

A l'occasion de la remise de cette médaille à M. Sneyers, M. Victor Horta fera à l'Académie une conférence sur l'*Etat actuel de l'architecture en Belgique*.

Au Cinquantenaire. — On nous demande où en est le placement des grandes grilles qui doivent compléter l'aspect monumental de la cour d'honneur du Palais du Cinquantenaire. Les Halls du Concours hippique et ceux des races bovine, porcine et chevaline ont eu l'honneur d'être pourvues de ce complément, tandis que les Halls des Beaux-Arts en restent privés pour leur courte honte.

Nous renvoyons la question à Qui de Droit.

Afin de ne pas voir disparaître avec l'Exposition des Arts anciens du Hainaut le mouvement d'idées qu'elle a créé et dont les expositions de Liège, de Dinant et de Tournai ont, de leur côté, attesté l'importance, une société des *Amis de l'Art wallon* vient d'être constituée. Elle s'occupera du passé artistique de la Wallonie, en le faisant mieux connaître par des publications, conférences, manifestations de tout genre, et aussi de l'art moderne, qui sera l'objet d'expositions, de concours, d'encouragements, etc. Le Comité des Beaux-Arts de Charleroi élaborera provisoirement un programme en ce sens et convoquera au début de 1912 une assemblée générale où les statuts définitifs seront adoptés en même temps que le comité directeur sera désigné.

Adresser les adhésions (cotisation minima 5 fr. par an) à M. Jules Destrée, président du Comité de l'Exposition des Arts anciens du Hainaut, à Marcinelle.

Le gouvernement vient d'acquérir un tableau de M. René de Bagnies, *Maisonnette de Rouge-Clotire*, récemment exposé au Cercle artistique.

Nous avons signalé dernièrement la composition du patronage français de l'œuvre du monument Victor Hugo à Waterloo. Voici celle du patronage belge :

MM. le docteur A. Baland; A. Bréart, bourgmestre de Saint-Gilles; E. Delannoy, sénateur; P. Duvivier, baron Empain, M. Gilbert, Iwan Gilkin, Valère Gille, Ad. Hardy, Gérard Harry, Camille, Lemonnier, E. Leys, Maurice Maeterlinck, R. de Marès, G. Masset, Ad. Max, bourgmestre de Bruxelles; P. Mélotie, C. Seeliger, Fernand Severin, A. Solvay, E. Solvay, L. Solvay, Emile Verhaeren et A. Vierset; secrétaire général, M. Maurice Dubois, 103 rue du Tyrol, Bruxelles.

La querelle de la « pierre bleue » et de la « pierre blanche » n'est pas vidée. Il s'agit, on le sait, de la réfection de l'escalier extérieur du Palais de Justice de Bruxelles, et malgré les arguments irréfutables exposés ici même par M. Engels, qui fut le collaborateur de Poelaert, le gouvernement ne paraît pas vouloir céder. Aussi a-t-on fait circuler au Palais contre le projet ministériel une pétition qui se couvre de signatures. Avocats et magistrats protestent avec ensemble contre l'emploi de la pierre bleue, aussi inesthétique, dans l'occurrence, que dangereuse lorsque la pluie l'a mouillée.

Il suffit de voir l'effet que produit, les jours de pluie, au Palais du Roi, l'escalier de pierre bleue accosté à la façade de pierre blanche qui se déploie sur le Parc pour condamner sans hésitation le projet de l'Etat.

A l'occasion de l'anniversaire du prochain Salon de l'*Estampe*, M. Robert Sand, qui a déployé dans l'organisation des expositions de la Société la plus grande activité et défendu avec succès les intérêts de la gravure en Belgique, sera l'objet d'une manifestation de sympathie au cours de laquelle on lui remettra un

souvenir dû au talent de M. Paul Du Bois. Les souscriptions (5 fr.) peuvent être adressées à M. Gishert Combaz, 21 rue Seutin, ou à M. H. Meunier, 13 rue de la Levure.

Au Théâtre de la Monnaie :

Les répétitions de *Fidelio* sont très avancées et permettent de fixer la reprise de l'œuvre de Beethoven à la seconde quinzaine de janvier. Viendront ensuite *la Farce du cuvier*, deux actes inédits de M. G. Dupont; *Rhena*, quatre actes inédits de M. Jean Van den Eeden; *Oudelette*, trois actes inédits de M. Ch. Radoux; *les Enfants de Roi*, trois actes de M. Humperdinck, joués pour la première fois en français; *le Chant de la Cloche*, sept tableaux de M. Vincent d'Indy, adaptés pour la première fois à la scène.

Pour raffermir la foi de ceux qu'égratigne la critique :

Dans la *Revue Scandinave*, M. David Toledano a rassemblé en gerbe les épithètes décochées en 1891 par les journaux anglais à Ibsen au lendemain de la représentation des *Revenants*. On reconnaîtra qu'elles manquent d'aménité.

Le *Daily Telegraph* : « C'est une charogne littéraire... », Le *Daily News* : « De la saleté mise à nu... », *Truth* : « De l'ordure et de l'excrément... », *Era* : « Ibsen est un être toqué et timbré... », la *Gentlewoman* : « C'est une espèce de goule sombre tâtonnant dans la nuit à la recherche des horreurs, et clignant des yeux comme un vieux hibou quand le chaud soleil de ce qu'il y a de meilleur dans la vie danse devant ses yeux ridés... »

Il ne fallut que sept ans pour ramener l'Angleterre à une plus juste appréciation de l'illustre dramaturge. A l'occasion du soixantième anniversaire de sa naissance, Ibsen reçut de Londres un présent magnifique envoyé par de nombreux souscripteurs en tête desquels s'était inscrit M. Asquith...

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LEOPOLD, 2
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

LA PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

De Paris :

La *Société des Poètes français* a élu comme président M. Ch.-Sébastien Leconte, qui succède en cette qualité à M. Victor-Emile Michelet. La Société décernera en avril prochain le prix annuel de poésie mis à sa disposition par la duchesse de Rohan.

M. Gabriel Fauré a terminé les deux premiers actes de *Pénélope*, le drame lyrique en trois actes qu'il compose sur un livret de M. René Fauchois. C'est M^{lle} L. Bréval qui, dès à présent, est désignée pour en créer le rôle principal.

La bibliothèque du Conservatoire vient de s'enrichir d'une très précieuse collection. Il s'agit de celle que Charles Malherbe, le regretté bibliothécaire de l'Opéra, avait réunie au prix de grands efforts et d'une inlassable patience depuis un grand nombre d'années. Elle renferme, en outre, de nombreux manuscrits, des autographes de grande valeur. Tous les érudits sauront gré à M. Malherbe de son geste désintéressé.

M. Bartholomé vient de faire don à l'église de Thiverval, en Seine-et-Oise, d'une tête de Christ, fragment d'un Christ crucifié et agonisant qu'il a sculpté.

Le buste est en bronze et de grandeur nature. L'œuvre est énergique et expressive; la tête qui s'abandonne sur l'épaule, la contraction des muscles, trahissent une souffrance et une lassitude infinies. Dans l'expression de la douleur, l'artiste a su conserver cette sérénité grave qui est une des marques originales de son talent.

L'église de Thiverval, qui s'enrichit ainsi d'une belle œuvre, est un monument du treizième siècle qui présente un vif intérêt. Le clocher surtout, de forme octogonale, est un pur spécimen du style médiéval de l'Ile-de-France.

Le Catalogue d'Étrennes 1912

de la

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^o, Editeurs

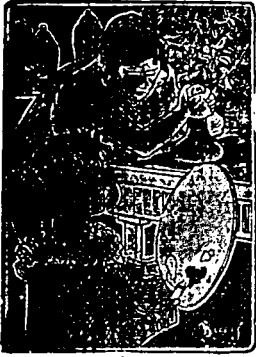
16, place du Musée, sera envoyé gratuit et franco sur demande.

La Librairie G. Van Oest et C^o se permet de recommander, en vue des cadeaux de Noël et du Nouvel An, ses belles éditions sur l'art dans les anciens Pays-Bas et sur l'art belge contemporain.

Vient de paraître chez DURAND & C^{ie}, Editeurs,

4, place de la Madeleine, PARIS.

- MAURICE RAVEL. — **Valses nobles et sentimentales** pour piano. — *Prix net* : 6 francs.
ID. — **Daphnis et Chloé**, ballet en un acte. Fragments symphoniques (*Nocturne, Interlude, Danse guerrière*). Partition d'orchestre, format de poche. — *Prix net* : 40 francs.
- RHENÉ-BATON — **Cinq mélodies** (op. 16.) sur des poésies de JEAN LAHOR; piano et chant. — En recueil, *prix net* : 5 francs.
- ROGER-DUCASSE. — **Trois motets** pour soprano solo et chœur à 4 voix avec accompagnement d'orgue (ou de piano). *I. Regina Cœli Lætare*. — *Prix net* : 2 fr. 50.
- G. SAMAZEUILH. — **Suite** en sol (1902) pour le piano (*Prélude, Française, Sarabande, Diver-tissement, Musette, Fortane*). — *Prix net* : 5 francs.
- FLORENT SCHMITT. — **La Tragédie de Salomé** pour orchestre (op. 50), d'après un poème de R. D'HUMIÈRES. Réduction pour piano à 4 mains par l'auteur. — *Prix net* : 40 francs.
- ID. — **Rapsodie Viennoise** (op. 53 n° III) pour orchestre. Partition format de poche. — *Prix net* : 7 francs.
- LOUIS VIERNE. — **Sonate** en si min. (op. 27) pour violoncelle et piano. — *Prix net* : 8 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



M^{lle} M. PEUSSENS

avise, a très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'es-sayage

Rue du
Gouvernement - Provisoire,
12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et reuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE NIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

145, chaussée d'Ixelles, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

LE PASSANT

Gazette hebdomadaire illustrée et fantaisiste.

DIRECTEURS : PIÉRARD et BLANDIN

BUREAUX : 40, Galerie du Commerce, Bruxelles

ABONNEMENT : Belgique 7 fr. 50 ; Étranger 12 francs.

A partir du 1^{er} Janvier 1912, l'abonnement sera porté à 10 fr. 50.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : 22, rue St-Augustin
PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Jean Schlumberger : *L'Inquiète paternité* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Au Cercle artistique : *Exposition de M. Albert Crahay; Exposition de M. Isidore Meyers* (F. H.). — A la Section belge de la Société internationale de Musique (Ch. V.). — Concours. — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Boîte aux Lettres : *Le Beffroi de Malines*. — Memento musical. — Petite Chronique. — Table des matières.

JEAN SCHLUMBERGER

L'Inquiète paternité (1).

Un homme, Cyrille, après un long voyage, revient chez lui. Il y revient sans enthousiasme, sachant y retrouver un enfant qu'il n'aime pas, pour plusieurs raisons, dont la plus intime, et qu'il ne s'avoue à lui-même qu'avec des ambages, est qu'il ne s'aime pas lui-même, se sachant plein de tares et terrifié à l'idée de les retrouver toutes, au fur et à mesure de son développement, dans l'être né de sa chair.

Or, avant que cet homme ait accepté les lois de la vie commune, il avait eu un idéal et cet idéal se matérialisait pour lui dans la personne d'un ami très cher : Germain, homme plein de hautes vertus, de fierté et de noblesse, à qui il aurait voulu ressembler mais que, désespérant de pouvoir jamais l'égaliser, il se contentait de voir très fréquemment comme un exemple quotidien auprès de lui posé.

(1) JEAN SCHLUMBERGER : *L'Inquiète paternité*. Paris, Éditions de la « Nouvelle revue française ».

Le récit commence.

Au premier contact avec sa famille, Cyrille n'éprouve envers sa femme Claire qu'un ennui mêlé de pitié mais pour son fils Rémy une curiosité passionnée.

Ce qui l'attire vers cet être nouveau, d'ailleurs métamorphosé par la croissance, ce sera à l'art de M. Schlumberger de ne nous le révéler que lentement et suivant une progression semblable à celle de la vie même : c'est-à-dire par successifs éclairs, illuminant telle partie, puis telle autre de la conscience, tant et si bien que tout finit par devenir intelligible et évident. Sans que rien ait été défini par des mots brutaux, uniquement par des suggestions de sentiments, des sursauts, des hésitations, des cris, des soupirs, nous devinons, nous savons maintenant la vérité : Germain, attiré trop assidûment chez Cyrille, est devenu l'amant de Claire et Rémy est leur fils.

Avec une tranquille autorité, celle seule que peut donner la certitude d'une juste découverte psychologique, M. Jean Schlumberger montre qu'il entend bien ne pas développer ici le thème banal de la jalousie, non parce qu'il est banal en effet mais parce que, dans ce cas, il serait faux. Étant données ces prémisses, tout désormais va se dérouler avec une nécessité rigoureuse. Et les plus étranges déductions tirées par le romancier ne seront étranges que par rapport aux idées conventionnelles que nous nous faisons de certaines aventures; elles seront au contraire évidentes et naturelles par rapport au sujet.

Et tout d'abord, Cyrille ne détestera pas l'enfant de l'adultère, ce qui sera d'ailleurs sa noblesse devant lui-même et sa condamnation devant la vie.

Il ne le déteste pas, au contraire. Puisqu'il saura dé-

sormais retrouver en lui, et toujours plus accentuées, les qualités qu'il admirait en Germain, il l'aimera, il sentira croître sa curiosité ardente, son profond intérêt. Pour n'avoir pas de raison charnelle, son amour paternel n'en sera pas moins digne de ce beau nom puisqu'il aura tous les dévouements, toutes les attentions de l'autre, celui du sang. Il faut savoir gré à M. Jean Schlumberger que Cyrille ne s'arrête un instant ni sur sa perversité, ni sur la grandeur de son caractère. L'homme qu'il nous présente est simple, un peu brutal, ne cherche pas à réfléchir : il subit en toute ingénuité les mouvements de son instinct.

Son instinct le pousse à aimer le fils de celui qu'il a admiré; il l'aime. Il n'en veut pas non plus à sa femme, qu'il sait faible et d'une nature vaincue, et dont il s'explique d'autant mieux la faute que personne autant que lui n'a pu apprécier le prestige et la séduction de Germain.

Quand Claire a compris que son mari sait tout, elle n'est plus qu'épouvantée et affolée. La sérénité de Cyrille lui semble à tout le moins injurieuse. Elle voudrait des reproches et des cris, l'appareil classique de la vengeance. Le désir manifesté par Cyrille de prendre en mains, virilement, l'éducation de Rémy lui paraît masquer une intention de représailles envers elle. Puis cette indifférence masculine à toutes ses souffrances et ses angoisses de femme adultère la froisse au plus secret de sa sensibilité. D'une suprême explication avec son mari elle ne retient que cette vexante certitude. Et elle donne à choisir à Rémy entre son père et elle. Rémy, qui n'est qu'un gamin et qui, de toutes les supériorités de Germain, ne peut pas encore avoir senti se développer en lui les plus réelles, n'a donc que de l'orgueil, je ne sais quoi d'indomptable qui repousse, qui méprise l'affection de Cyrille. Il choisit sa mère. Le drame est fini.

Ou du moins, il était fini dans la première et plus courte version de ce roman, lorsqu'il s'appelait : « *Heureux qui comme Ulysse...* ». Mais on ne se débarrasse pas si aisément de personnages amenés à un tel point de vie. La catastrophe de la séparation ne dénouait que la crise si l'on peut dire conjugale. Et je comprends que M. Jean Schlumberger ait si souvent pensé à ses héros, à ce que leur réservait une existence qu'ils s'étaient choisie dans un moment si dramatique. Et que de fois, notamment, n'a-t-il pas dû être obsédé par la ténacité subtile et les effets inconscients de cette rancune féminine dont la première action avait été d'éloigner un homme de sa seule raison de vivre!

Déchu, fatigué, résigné, Cyrille est devenu on ne sait quoi d'intermédiaire entre un courtier et un voyageur, quelque part, en Palestine. Il se néglige, il a beaucoup vieilli, il ne voit plus Rémy. Mais il continue à veiller

sur lui, à s'occuper de loin de son éducation. Tous ses efforts, ici combinés avec ceux de Claire, pour lui faire mener une vie régulière, ont échoué. Aussi, lorsqu'un jour, passant à Jaffa avec le père Stéphane, religieux chargé de lui trouver une petite place, Rémy fait enfin une visite à son père, celui-ci, rempli à nouveau du fol espoir de reprendre le jeune homme et de l'entraîner dans une existence plus libre et mieux faite pour lui, la lui propose, Rémy d'abord résiste, puis finit par accepter. Ils s'évadent ensemble.

Sinistre, l'épilogue réunit les trois personnages de cette histoire autour d'un lit d'hôpital. Rémy, qu'un accident mortel condamne, agonise, cependant que des deux douleurs de Claire et de Cyrille, celle de l'homme est la plus épouvantable et lui ouvre cette porte d'indifférence qui donne sur le désespoir absolu. Tout lui est égal : il restera, n'ayant même pas à pardonner.

Telle est, très sèchement racontée, cette aventure psychologique. Mais puisqu'il y manque le détail, il y manque tout : car, d'une ligne à l'autre, M. Schlumberger est également rigoureux. Les descriptions, les transitions et les dialogues y sont réduits à l'essentiel, et les personnages disent en quelques mots tout ce qu'ils ont à dire, et ne disent que ce que peut, que ce que doit suggérer le plus de leur vie intérieure.

S'il n'en était pas ainsi, l'ingéniosité de l'intrigue ne ferait que davantage accentuer ce que de telles tentatives ont d'artificiel et de volontaire. Mais M. Schlumberger a mis beaucoup d'humanité dans son livre, et justement parce qu'il n'y a laissé entrer ni moralisme, ni humanitarisme.

Ainsi, pour ne citer entre cent choses remarquables qu'une des plus profondes, à peine dite d'ailleurs, la psychologie de Rémy. Le tact ici touché à la divination. Rémy méprise Cyrille : il sent obscurément que cet homme attentif, inquiet, passionné, curieux, n'a pas sur lui certains droits, n'est pas celui qu'il passe pour être, et il se glisse, il s'évade, il s'irrite de la contrainte. Avec quelle attendrissante finesse M. Jean Schlumberger a-t-il noté ces insaisissables nuances ; l'homme, énervé, éprouvant en face de cet enfant, comme en réduction, l'infériorité qu'il se sentait devant son ami; seulement l'impertinence et la fougue du gamin ne le ménagent pas; elles déconcertent ses pauvres habiletés, déjouent sa mainmise, moquent ses ruses. Il n'en sortira pas. L'enfant aura des façons d'accepter, pour certaines espiègleries, la complicité paternelle, des façons hautaines et déjà ingrates qui donnent la vive sensation de l'injure. Si cet homme mûr et connaissant la vie a quelque mérite à surmonter une jalousie maritale malgré tout naturelle, c'est à ce moment qu'il l'acquiert. Sa victoire morale est de se montrer supérieur à cette horrible insolence enfantine, à ce premier et abominable avertissement du destin

qu'il est un intrus dans la vie de celui qu'il chérit comme son vrai fils.

Notez que tout cela n'est pas dit, n'est suggéré que par quelques paroles qu'une lecture superficielle pourrait négliger. J'en parle pour montrer la qualité de l'émotion de ce livre, que je trouve égale à celle de sa concentration littéraire. Des suggestions de cette acuité sont fréquentes dans *l'Inquiète paternité*.

D'autres loueront plus spécialement l'économie des moyens employés, l'adresse des transitions, le caractère de nécessité des développements. Je leur laisse volontiers le soin de prononcer ces louanges superficielles. Mais pour moi, sans méconnaître à quel point de perfection ces qualités-là ont été poussées, je préfère rechercher d'où elles viennent d'abord et ce qui leur permet de n'être point tout simplement des liens, des cadres, des lisières, enfin des ficelles, qui ne ligoteraient rien du tout.

Il m'a semblé, au contraire, qu'en avançant dans son livre M. Schlumberger a rejeté, pas à pas, tout ce qui n'était point suffisamment vivant et vrai. On sent bien le continuel contrôle, mais ce n'est pas le contrôle littéraire. Chaque mot, chaque accent, chaque silence a été éprouvé sur une balance autrement juste.

Et c'est ce qui fait que, de ce roman si concentré, si ramassé, il irradie malgré tout un large rayonnement d'émotion et de pensée.

FRANCIS DE MIOMANDRE

AU CERCLE ARTISTIQUE

Exposition de M. Albert Crahay.

De la fougue, une véritable robustesse de facture, une vision mouvementée, tumultueuse même, telles sont les qualités qui animent la peinture de M. Albert Crahay. Il n'y a pas encore là un talent mûri, il y a plus de promesses que de réalisations, mais comme cet art fruste nous transporte loin des mignardises, des figolages, de toute la bibeloterie dont se compose l'ordinaire des petites expositions innombrables que l'hiver voit éclore ! On connaissait déjà les *Pêcheurs de crevettes* de M. Crahay, toile véhémente, d'une réelle puissance, où l'on découvre dans le cahot du coloris et du dessin une personnalité qui s'annonce. Le métier de l'artiste semble souvent lâché ; les tons sont malpropres, les blancs presque toujours maculés. Ce sont là des fautes de goût qui n'empêchent pas cependant ces œuvres d'être remarquables à plus d'un point de vue.

Exposition de M. Isidore Meyers.

M. Isidore Meyers est resté fidèle aux tendances de son école ; son art est d'une sincérité absolue, d'un réalisme rigoureux, d'une grande fraîcheur. Il fut mêlé autrefois au mouvement qui régénéra l'école du paysage en Belgique. Depuis, sa manière ne semble guère avoir évolué. Les tableaux qu'il nous montre au Cercle artistique, parmi lesquels on remarque une œuvre fort belle, *Dans l'après-midi*, sont d'une honnête composition, d'une vision toujours jeune et saine.

L'exposition de « Pochades », dans l'autre salle du Cercle, est pleine de choses curieuses et attachantes. Il y a même parmi ces esquisses rapidement brossées, enlevées d'inspiration, de petits

chefs-d'œuvre. C'est peint, on le sent, avec sincérité et fougue, avec le souci de traduire une impression fugitive, de fixer un moment d'émotion, de s'affirmer sans restriction ; chaque artiste y donne bien sa note dominante, y jette son cri. On donnerait les trois quarts des productions qui encombrant les Salons et salonnets de toutes sortes. chaque jour, pour ces quelques pochades précieuses de L. Artan, H. Boulenger, H. De Braekeleer, Ch. De Groux, L. Dubois, Evenepoel, Huberti, Constantin Meunier, F. Rops, Eugène Smits, Alfred et Joseph Stevens, Isidore Verheyden.

F. H.

A la Section belge de la Société internationale de Musique.

M. Charles Delgouffre a donné la semaine passée, sous les auspices du groupe belge de la Société internationale de musique, une conférence-audition ayant pour objet *l'Ecole française moderne depuis César Franck*.

On sait le culte fervent de M. Delgouffre pour le père Franck. C'est dire qu'il lui a accordé, dans sa belle et intéressante causerie, la place d'initiateur qui lui revient légitimement. C'est dire aussi qu'il a rendu hommage aux continuateurs de la tradition franckiste, et principalement à M. Vincent d'Indy et à tous ceux qui poursuivent avec lui le noble effort tenté par la *Schola Cantorum*. Il a enfin parlé des musiciens qui, n'ayant aucune attache avec la *Schola*, ont su s'élever au-dessus de la médiocrité moyenne et atteindre parfois, comme M. Debussy, une hauteur qui les classe au rang des plus grands musiciens de notre temps.

M. Delgouffre n'est pas seulement conférencier : il est aussi artiste-exécutant, et cela lui permet de joindre l'exemple à la parole et d'éclairer celle-ci au moyen de celui-là. Il avait composé un programme musical dans lequel les deux grandes compositions pianistiques de César Franck, *Prélude, arioso et finale* et *Prélude, choral et fugue*, encadraient des œuvres de moindre envergure, certes, mais intéressantes par leurs multiples qualités, de MM. Debussy, Camille Chevillard et Rhené-Baton.

Le *Thème et Variations* de M. Chevillard est remarquable par sa belle écriture pianistique, son caractère à la fois élégant et fantasque et sa haute tenue esthétique. J'aime moins la suite : *En Bretagne*, de M. Rhené-Baton, qui, malgré les détails charmants et délicatement nuancés de son folklorisme stylisé, finit par donner l'impression de la longueur et de l'artificialité, et n'offre point, dans son ensemble, un intérêt aussi soutenu que les compositions du même genre de M. d'Indy et de M. de Séverac. De M. Debussy, il y avait au programme les délicieuses *Estampes*.

M. Delgouffre est un pianiste au jeu précis et sûr, incapable d'une faute de goût et inaccessible aux tentations qu'offrent les effets de pure virtuosité. Il y a peut-être un certain manque d'élan et de passion dans sa manière de jouer le finale des deux œuvres de Franck, et l'on pourrait désirer qu'il mit un peu plus de tendresse et de féminité dans l'*aria* ; mais ce sont là des critiques sans importance, quand on considère la noble pureté de style qui domine toutes ses interprétations. J'ai particulièrement prisé sa manière de jouer le *choral* de Franck et les variations de M. Chevillard.

CH. V.

CONCOURS

Un concours est ouvert entre écrivains de tous les pays pour la composition d'un livret d'opéra. Les éditeurs Ahn et Simrock, de Berlin, qui ont pris l'initiative de ce concours, offrent au lauréat un prix de cinq mille marks. Les manuscrits doivent parvenir à MM. Ahn et Simrock avant le 31 mars 1912.

L'Express de Lyon ouvre un concours international pour la composition d'un morceau de piano. Les manuscrits doivent parvenir aux bureaux du journal, 42 place de la République, à Lyon, avant le 15 janvier prochain. S'y adresser pour tous renseignements.

LA MUSIQUE A LIÈGE

(Correspondance particulière de l'Art moderne).

Le deuxième concert a définitivement montré l'union intime, qui s'est établie entre M. Sylvain Dupuis et l'orchestre du Conservatoire. On ne peut imaginer une exécution plus pure, plus élégante, plus élevée d'aspiration que celle de la Troisième symphonie de Saint-Saëns; homogénéité, transparence de la polyphonie, charme des *pianissimi* et des timbres, nuances expressives, rien ne fut en dessous de ce qui est désirable. Lorsque l'enthousiasme du public se manifesta, M. Dupuis voulut en reporter l'origine au mérite des musiciens, mais ceux-ci ripostèrent en acclamant leur chef. Voilà certes une manifestation assez rare.

L'interprétation de *Saugefleurie*, cette œuvre délicieusement rêveuse et colorée de Vincent d'Indy, et celle de l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* ne firent pas moins d'impression sur l'assistance accumulée dans la vaste salle. M. Dupuis a décidément reconquis sa bonne ville.

La personnalité sympathique et admirée de Raoul Pugno était nécessaire pour maintenir l'équilibre du programme. Il se produisit dans deux concertos, le cinquième de Beethoven et celui en *la* de Mozart. Parfait, délicat, aristocratique, habile à souhai-ter dans ce dernier, le brillant virtuose s'est formé de la musique beethovénienne un concept qui s'éloigne autant de la nature que du fougueux maître de Bonn; nous ne comprendrons jamais à Liège — lorsqu'il s'agira d'une âme sensible, d'un génie spontané comme celui de Beethoven — un *allegro* métronomique, sans souplesse, sans passion, assujéti sans individualité marquée à l'ensemble orchestral et cherchant le record de la vitesse. Non, personne n'a été converti, et je manquerais à mon devoir de critique sincère en ne notant point cette discordance. Le succès du grand pianiste n'a été franc et complet que dans son inter-pretation de Mozart.

GEORGES RITTER

BOITE AUX LETTRES

Le Beffroi de Malines.

Qui ne connaît, qui n'admire le pittoresque décor constitué à Malines par la silhouette harmonieuse du Beffroi et l'original pigeon des Halles? Souvenir glorieux de la puissance communale, ces édifices parent la cité d'une beauté à la fois grave et souriante. Ils caractérisent la physionomie de Malines, précisent son aspect archaïque et charmant. Or, on nous écrit (nous résumons la lettre de notre correspondant): « La Ville de Malines veut faire sombrer ces magnifiques antiquités, type d'un art disparu et témoin de notre histoire locale, sous une énorme construction toute neuve et de fantaisie! Cinq fois la Commission royale des monuments a réprouvé tout plan qui ne respecterait pas le Beffroi et les Halles dans leur état actuel et condamné l'idée de construire une tour nouvelle qui détruirait l'harmonie du site. Une protestation déjà couverte de plus de cinq cents signatures d'artistes belges et étrangers est adressée au ministre des Sciences et des Arts, et nos Souverains eux-mêmes ont exprimé à celui-ci un désir conforme aux vœux des protestataires. »

Que ceux de nos lecteurs qui désirent s'associer à la défense du Beffroi en ajoutant leur signature à celles qui ont été recueillies veuillent bien l'adresser à M. A. Ost, 32, rue Léopold, à Malines, qui se chargera de la transmettre au ministre.

MEMENTO MUSICAL

Le cinquième Concert populaire (Festival Beethoven) sous la direction de M. Otto Lohse est fixé aux 6, 8 et 11 janvier. Au programme: IX^e symphonie (avec chœurs), air *Ah! Perfide*, chanté par M^{me} Claire Friche, et ouverture de *Coriolan*.

Le quatuor Capet donnera au théâtre royal des Galeries Saint-Hubert les jeudis 11 et 18 janvier, 22 et 29 février, 7, 14, et 28 mars, huit séances de musique de chambre dont l'une avec le

concours de M. Gabriel Fauré, directeur du Conservatoire de Paris, et de M^{me} Buisson, cantatrice.

Aux programmes: quatuors de Beethoven, Mozart, Schumann, Haydn, Brahms, Franck, Debussy, etc., ainsi que le quintette de Fauré et des mélodies du même auteur.

Le vendredi 12 janvier, à 8 h. 1/2, aura lieu à la Salle Erard une séance consacrée à Liszt par le groupe bruxellois de la S. I. M. avec le concours de M^{me} Berthe Marx, pianiste, M^{me} R. de Madre, cantatrice, et M. E. Closson, conférencier. Une série de trente places numérotées, au prix de 5 francs la place, sont tenues à la disposition du public chez MM. Breitkopf et Haertel.

M. César Thomson donnera un récital de violon au Conservatoire le 15 janvier, à 8 h. 1/2.

M. Debefve a composé pour son premier concert, qui aura lieu samedi prochain, à 8 h., au Conservatoire de Liège, un programme des plus intéressants. Il comprend notamment la symphonie en *fa* d'H. Goetz, *Aux étoiles*, d'H. Duparc (première audition), *Divertissement sur des Chansons russes*, par H. Rabaud (première audition) et les *Festklänge* de Liszt. Le violoniste F. von Vecsey exécutera le Concerto en *ré* de Sibelius (première audition), la *Folia* de Corelli et *Campanella* de Liszt.

PETITE CHRONIQUE

Le Conseil provincial du Brabant a décerné, à titre d'encouragement à la littérature, des primes de 500 francs à MM. Grégoire Le Roy (auteur de *la Couronne des soirs*), Jules Delacre (*la Chanson provinciale*), Paul DeWade (*les Ames qui saignent*) et François Léonard (*le Triomphe de l'Homme*), ainsi qu'à quatre écrivains flamands: MM. F.-V. Toussaint (*Landelyk Minnespel*), K. Van den Oever (*Uit den Ganzentyd*), Edm. Van Offel (*Getyden*) et A. De Ridder (*Philip Dingemans liefdeleven*). En outre, il a accordé des subsides de 250 francs aux revues *le Masque* et *Vlaansche Arbeid*.

Le Musée du Livre a inauguré hier au Palais des Beaux-Arts, rue de la Régence, une exposition du Livre japonais organisée avec le concours de M. A. Halot, consul impérial du Japon. Cette exposition sera ouverte gratuitement au public tous les jours, de 10 à 3 heures, jusqu'au 31 janvier.

Une intéressante exposition d'œuvres récentes de MM. Florent Desoer et Elie Quoilin, les deux aquarellistes de Cointe-Sclessin, aura lieu à l'*Oeuvre des Artistes*, à Liège, du 7 au 18 janvier prochain.

A Gand, MM. L. De Smet et G. Van de Woestyne exposent au Cercle artistique et littéraire à dater de ce jour jusqu'au 12 janvier.

Sous le titre *Stätten der Arbeit* (Ateliers du Travail), une exposition internationale destinée à dévoiler les sources nouvelles d'inspiration qu'a fait jaillir la formidable activité industrielle de notre époque (hauts-fourneaux, usines, ports, etc.), s'ouvrira en mars prochain à Dresde, dans la galerie Ernest Arnold, et accomplira ensuite un périple dans plusieurs villes industrielles de l'Allemagne. En mai et juin elle sera transférée au Musée municipal d'Essen, où elle sera incorporée à l'Exposition de l'*Industrie dans les arts graphiques* organisée à l'occasion du centième anniversaire de la fondation des Acieries Krupp. Le catalogue illustré de l'exposition sera précédé d'une étude de M. G. Bierman, directeur du *Cicerone* de Berlin. S'adresser pour tous renseignements administratifs à M. L.-W. Gutbier, Galerie Arnold, Dresde.

A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, l'*Éventail* a publié un très joli numéro de Noël auquel ont collaboré la comtesse van den Steen, MM. F. Léonard, J. d'Ardenne, L. Souguenet, E. Closson, L. Dumont-Wilden, G. Vanzype, A. De Rudder, et qu'ont illustré de dessins et de croquis M^{me} J. Vanzype, MM. Am. Lynen, J. Droit, H. Van Haelen, H. Cassiers, E. Smits, Ph. Swynop et F. Khnopff.

Paraîtra à la fin de janvier chez l'éditeur D. Grootjans-Willems, à Termonde : *Les trois David Teniers peintres* (première partie), par le chevalier Oscar Schellekens.

Dejanire, qui vient d'être accueillie à Bruxelles avec tant de faveur, sera représenté demain, 1^{er} janvier, au théâtre de la Cour de Dessau.

De Paris :

La Société Nationale des Beaux-Arts organisera dans les pavillons de Bagatelle, au printemps prochain, une exposition d'œuvres d'art exclusivement consacrée à la Danse.

La Société des Gens de Lettres vient d'attribuer le Prix Balzac (mille francs) à M. M.-C. Poinot, qui a publié chez l'éditeur Figuière *la Joie des Yeux* et *l'Esthétique régionaliste*.

On a pu remarquer que le Jury des récompenses de l'Exposition de Rome n'avait accordé aucun prix aux artistes français. Il est juste d'ajouter que la France s'est placée hors concours, en vertu d'une pratique constamment suivie depuis 1900 pour les expositions organisées par l'Etat, et qu'ont imitée, en ce qui concerne l'Exposition de Rome, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, les Etats-Unis et l'Espagne. Si des artistes espagnols d'origine, MM. Zuloaga et Anglada, ont été récompensés, c'est qu'ils n'exposaient pas dans leur section nationale.

Après quelques années de pourparlers le gouvernement français vient d'acquiescer au prix de 3,300,000 francs le Palais Farnèse, l'un des palais les plus somptueux de Rome. Il avait été com-

Le Catalogue d'Étrennes 1912

de la

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^o, Editeurs

16, place du Musée, sera envoyé gratuit et franco sur demande.

La Librairie G. Van Oest et C^o se permet de recommander, en vue des cadeaux de Noël et du Nouvel An, ses belles éditions sur l'art dans les anciens Pays-Bas et sur l'art belge contemporain.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

mencé par Alexandre Farnèse avant qu'il ne devint pape sous le nom de Paul III. Le Florentin Antonio de San Gallo en dessina les plans. Négligeant les parures de pilastres de son maître, Bramante, San Gallo donna au palais, avec ses murailles de briques et la grandeur de ses étages, la sévère nudité des palais florentins. Il y introduisit une création originale dont s'inspirèrent par la suite de nombreux architectes : le portique à triple nef. Michel-Ange, lui aussi, apporta sa pierre à l'édifice en bâtissant le troisième étage sur la cour et en couronnant l'extérieur d'une corniche ample et superbe.

Les appartements du premier étage furent décorés de peintures par Annibal Carrache, qui y travailla de 1595 à 1600. Le peintre bolonais a représenté *les Amours des dieux* et, s'inspirant de la chapelle Sixtine, il a repris l'idée des architectures simulées, des faux reliefs, des figures colossales imitant la pierre et le bronze. Son *Cortège triomphal de Bacchus et d'Ariane*, est une peinture savante et aisée. Tous les peintres du dix-septième siècle y vinrent puiser leur inspiration, et c'est de la galerie des Carrache au Palais Farnèse qu'est sorti l'art de Lebrun.

Sottisier :

Les « cornettistes » ne jouent pas du cornet. Ils en sont membres, tout simplement.

Gil Blas, 8 décembre.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition



M^{lle} M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA TRENTE-ET-UNIÈME ANNÉE (1911)

DE L'ART MODERNE

ÉTUDES ET PORTRAITS

L'Art wallon (JULES DESTREE)	1
L'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi (R. SAND)	273
<i>In Memoriam</i> . Discours de M. JULES DESTREE sur la tombe de Félicien Rops	297
La Manifestation Jules Destrée (H. FIERENS-GEVAERT)	361
A la mémoire de J.-F. Navez (JULES DESTREE)	409
Elle (OCTAVE MAUS)	281
La Peinture d'aujourd'hui (MAURICE DENIS)	385, 395
Les Artistes belges au Salon de Paris (OCTAVE MAUS)	201
Le Salon d'Automne (G. JEAN-AUBRY)	321, 329, 337, 345
Une décoration de Théo Van Rysselberghe (OCTAVE MAUS)	73
Id. (FRANZ HELLENS)	97
Peintresses (LOUIS VAUXCELLES)	233
Déménagement? (OCTAVE MAUS)	239
Restauration des monuments (H. CARTON DE WIART)	369
Rodin à Ixelles (OCTAVE MAUS)	305
Le monument Joseph Dupont (Id.)	153
L'Évolution des arts industriels (Id.)	49, 57, 65
L'École des métiers d'art de Maredsous (J. HERMANN)	249
Jeanne Tordeus et la culture française (B. F.)	19
Suarès et la connaissance de la vie (F. DE MIOMANDRE)	81
L'Heure heureuse (EMILE VERHAEREN)	82
<i>L'Ingénu</i> (BLANCHE ROUSSEAU)	105
<i>Le Vieil Homme</i> (GEORGES RENCY)	137
La Critique et le style d'André Gide (F. DE MIOMANDRE)	129
Une Université flamande à Gand (C. LEMONNIER)	219
Opinions sur Byron (F. DE MIOMANDRE)	225
Réflexions sur Dostoïewski (Id.)	353
<i>L'Inquiète paternité</i> (Id.)	417
La Musique de chambre en Allemagne (G. SYSTERMANS)	9, 17, 25, 33
Chopin et M. Paderewski (M. S. M.)	377
L'Exemple de Liszt (CAMILLE MAUCLAIR)	313
Réflexions sur la critique théâtrale (OCTAVE MAUS)	193
Le décor et le ballet russes (CAMILLE MAUCLAIR)	51
Une grimace russe et un sourire français (GILBERT DE VOISINS)	169
ANNA BOCH (OCTAVE MAUS)	218
HENRI-EDMOND CROSS (MAURICE DENIS)	89
AUGUSTE DANSE (JEAN D'ARDENNE)	242
LOUIS DUMONT (CAMILLE LEMONNIER)	217
SYLVAIN DUPUIS (O. M.)	195
J.-L. FORAIN (CAMILLE MAUCLAIR)	179
JEAN GIRAUDOUX (F. DE MIOMANDRE)	378
ANDRÉ HALLAYS (GUSTAVE HUE)	59
J.-A.-D. INGRES (FRANZ HELLENS)	226
FRANCIS JAMMES (COLETTE WILLY)	228
GEORGES LEMMEN (L. DUMONT-WILDEN)	19
MAXIMILIEN LUCE	334
MARTIAL MARTEL (FRANCIS DE MIOMANDRE)	41
PHILIPPE MONNIER (HUBERT KRAINS)	257
FÉLIX MOTTL	220
HENRY OTTMANN (LOUIS VAUXCELLES)	315
HENRI DE RÉGNIER	50
EUGÈNE ROBERT (OCTAVE MAUS)	98
VICTOR ROUSSEAU (MAURICE DES OMBIAUX)	282
M ^{me} DE SÉVIGNÉ (PAUL DESCHANEL)	333
KEES VAN DONGEN (ELIE FAURE)	185
WILLY (FRANCIS DE MIOMANDRE)	209
PHILIPPE ZILCKEN (GABRIEL MOUREY)	67

PEINTURE

Collections et collectionneurs (OCTAVE MAUS)	323
Un problème eyckien (L. MAETERLINCK)	258, 283, 354
Une œuvre de van Eyck mimée à Gand (Id.)	131
Un Rembrandt abîmé (L.-E. DEVILLEZ)	180

<i>Jocondiana</i> (OCTAVE MAUS)	281, 308
L'assemblée générale des Amis des Musées (P. B.)	5
Les nouvelles acquisitions du Musée moderne (D.)	146
L'affaire des <i>Danseuses</i> (OCTAVE MAUS)	267, 291
Donations au Musée de Bruxelles	399
Le musée de Verviers	319
Jacob Smits aquafortiste (JEAN LAENEN)	43
Les eaux-fortes de Jacob Smits (FRANZ HELLENS)	402
Eugène Smits commandeur (O. M.)	412
Les vernissages (MARCEL BOULENGER)	183
LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. H.-E. CROSS (M. DENIS)	89
THÉO VAN RYSSELBERGHE (FRANZ HELLENS)	97
Les artistes belges (Id.)	106
ANDRÉ WILDER (LOUIS VAUXCELLES)	113
Artisans d'art et xylographes (O. M.)	123
La <i>Libre Esthétique</i> et les collectivités	118
La <i>Libre Esthétique</i> et la presse	142
Acquisitions	110, 142
LE SALON DE PRINTEMPS. CH. VAN DER STAPPEN (CAMILLE LEMONNIER)	145
La peinture (FRANZ HELLENS)	161
Id. Acquisitions	182, 246
LE SALON DES AQUARELLISTES DE 1910 (FRANZ HELLENS)	3
Acquisitions de l'Etat	6
LE SALON DES AQUARELLISTES DE 1911 (Id.)	386
Exposition de l' <i>Estampe</i> (Id.)	34
Id. de la <i>Société des Aquafortistes</i>	59
Id. de <i>Pour l'art</i> (Id.)	66
Id. des <i>Aquarellistes et Pastellistes</i> (Id.)	164
Id. des <i>Indépendants</i> (Id.)	190, 196
Id. de <i>Doe Stil Voort</i> (Id.)	260
Id. de <i>Vie et Lumière</i> (Id.)	293
Id. de l' <i>Union</i>	318
Id. du <i>Sillon</i>	372
CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de pastels (F. H.)	13
Id. de MM. HENRI BINARD et CAMILLE LAMBERT (Id.)	37
Id. de M ^{mes} LÉO JO et CLÉMENCE LACROIX	53
Id. de M ^{me} LOUISE DANSE (Id.)	77
Id. de MM. E. THYSEBAERT, W. PAERELS et F. SCHIRREN (H.-M.)	132
Id. de M. CH.-W. BARTLETT et M ^{me} JONNAERT (F. H.)	364
Id. PAUL HERMANUS (Id.)	349
Id. de M ^{me} GILSOUL-HOPPE (Id.)	396
Id. de M. ALBERT CRAHAY (Id.)	419
Id. de M. ISIDORE MEYERS (Id.)	419
GALERIE BOUTE. Exposition de MM. JEFFERYS, G.-M. STEVENS, THEVENET, etc. (Id.)	53
Id. du <i>Groupe libre de Paris</i> (Id.)	380
Id. de MM. BALLEWYNS et LOGELAIN (Id.)	396
SALLE STUDIO. Exposition de l' <i>Éveil</i> (Id.)	78
Id. de MM. PAUL DOM, SWYNCOOP, BLANDIN, OCHS, VAN OFFEL et CANNEEL (Id.)	333
Id. de MM. A. DONNAY, G. LE BRUN, M. PIRENNE, PH. DERCHAIN, P. DELCOUR (M. K. M.)	405
GALERIE ROYALE. Exposition de M. HAGEMANS (F. H.)	349
Id. de M. PAUL HAGEMANS (Id.)	396
ANVERS. Le Salon de l' <i>Art Contemporain</i>	76
CHARLEROI. L'Exposition des Beaux-Arts (ROBERT SAND)	273
Le Groupe des Beaux-Arts	68 155
Catalogue général	302
LIÈGE. Le Cercle <i>Les Onze</i>	84
SPA. L'Exposition des Beaux-Arts	156
WESTENDE. Salon d'aquarellistes	278
PARIS. Le Salon de la Société nationale des Beaux-Arts (OCTAVE MAUS)	201
Le Salon d'Automne (G. JEAN-AUBRY)	67, 321, 329, 337, 345
Id. HENRY DE GROUX (O. M.)	300
La <i>Peinture à l'eau</i> (Id.)	60
PETIT MUSÉE BAUDOIN. Exposition de M ^{le} DE WITTE, DE MM. F. DE MIOMANDRE et MONEROD (Id.)	83

GALERIE DRUET. Exposition HERMANN PAUL (J. HERMANN)	76
SALLE DU JEU DE PAUME. Exposition des Maîtres hollandais (L. MAETERLINCK)	148
GALERIE G. PETIT. Exposition INGRES	150, 255
GALERIE BERNHEIM. Exposition VAN DONGEN (ELIE FAURE)	185
GALERIE DURAND-ROUEL. Miniatures orientales (O. M.)	188
Un tableau de G. d'Espagnat : <i>Autour du piano</i>	135
ANVERS. Un portrait équestre de Van Dyck	54
AMSTERDAM. Le Musée Rembrandt	222
BARCELONE. Les peintres belges à l'Exposition	214
Acquisitions	254
ROME. Exposition internationale. Acquisitions et Prix	407
VENISE. Les Ventes à l'Exposition des Beaux-Arts	71, 420
LONDRES. A la National Gallery (H. D. B.)	261, 375
Publications d'art :	
P. BAUTIER. <i>Lancelot Blondeel</i> (FRANZ HELLENS)	44
E. BERTAUX. <i>Donatello</i>	53
MARIA BIERMÉ. <i>Les Artistes de la pensée et du sentiment</i> (FRANZ HELLENS)	332
BOYER D'AGEN. <i>L'Œuvre littéraire de Michel-Ange</i> (ID.)	
G.-L. DAKE. <i>Josef Israëls</i> (ID.)	
J. DESTRIÈRE et VAN DE VEN. <i>Les Tapisseries du Musée du Luxembourg</i> (ID.)	44
G. EEKHOUD. <i>Les Peintres animaliers belges</i> (ID.)	301
JOSEPH GAUTHIER. <i>Graphique d'histoire de l'art</i>	309
J. GAUTHIER et L. CAPELLA. <i>Traité de composition décorative</i>	253
GUSTAVE GLÜCK. <i>Les Tableaux de Peter Bruegel le Vieux au Musée impérial de Vienne</i> (F. HELLENS)	117
ARNOLD GOFFIN. <i>Charles Van der Stappen</i> (ID.)	301
GABRIEL HANOTAUX. <i>Jeanne d'Arc</i> (ID.)	189
HAVILL. <i>Indian sculpture and painting</i> (G. COMBAZ)	5
F. HELLENS. <i>Gerard Terborch</i> (RAY NYST)	241
F. DE HOLLANDA. <i>Quatre dialogues sur la peinture</i> (F. H.)	36
L. HOURTICQ. <i>Histoire générale de l'art</i> (F. HELLENS)	35
CLÉMENT JANIN. <i>Frédéric Florian</i> (O. M.)	349
P. LAFOND. <i>Roger Van der Weyden</i> (F. H.)	412
HENRY LAPAUZE. <i>J.-A.-D. Ingres</i> (ID.)	226
A. LENOIR. <i>Anthologie d'art</i> (ID.)	269
E. LESNE. <i>De la laideur dans l'art</i> (ID.)	269
DE O. MASCHA. <i>Félicien Rops et son œuvre</i> (H. V. W.)	52
POMPEO MOLMENTI. <i>Tiepolo</i> (CAMILLE LEMONNIER)	27
H. MOTTEZ. <i>Le Traité de la peinture de C. Cennini</i>	412
MUNSTERBERG. <i>Chinesische Kunstgeschichte</i> (G. COMBAZ)	5
H. NASSE. <i>Jacques Callot</i> (FRANZ HELLENS)	190
MARCEL REYMOND. <i>Le Bernin</i>	285
A. RODIN. <i>L'Art</i> (FRANZ HELLENS)	252
CH. SAUNIER. <i>Anthologie d'art français au XIX^e siècle</i> (ID.)	269
W. DE SEIDLITZ. <i>Les Estampes japonaises</i> (ID.)	173
ADOLPHE THALASSO. <i>L'Art ottoman</i> (F. DE M.)	220
M. THOMAS. <i>How to understand sculpture</i> (F. H.)	304
J. VAN DEN GHEYN., S. J. <i>Deux livres d'heures</i> (ID.)	219
LÉONARD DE VINCI. <i>Traité de peinture</i> (ID.)	332
E. WALDMANN. <i>Nuerenberger Kleinmeister</i> (ID.)	190
Les Peintures de la collection Chauchard (O. M.)	165
<i>Boticelli</i>	269
<i>Mantegna</i> (L.)	31
Dictionnaire des peintres, dessinateurs, graveurs et sculpteurs	95
Vente de la collection E. Clarembaux (Bruxelles)	110
Id. de dessins et d'estampes (Paris)	111
Id. de la collection Christiaens (Bruxelles)	143
Id. d'estampes de la collection Valentin (Paris)	183
Id. de la collection Pierre Decourcelle (Id.)	191
Id. de tableaux de Jules Breton (Id.)	191
Id. de la collection Alexis Rouart (Id.)	207
Id. de la galerie H. Bernstein (Id.)	214
Id. de la collection de Bériot (Id.)	215
Id. d'un faux Guyp	223
NÉCROLOGIE. MARIE COLLART (CAMILLE LEMONNIER)	347
PIERRE DUPONT	134
ÉDOUARD ELLE (O. M.)	222
LÉOPOLD FLAMENG	310
PAUL HERMANUS (O. M.)	326
JOSEPH ISRAËLS (ID.)	270
FRANÇOIS LAMORINIÈRE (ID.)	13
ALPHONSE LEGROS (LOUIS VAUXCELLES)	413
FRITZ VON UHDE	83
ZIEM (LOUIS VAUXCELLES)	375

SCULPTURE

Rodin à Ixelles (OCTAVE MAUS)	365
Musées en plein air (ID.)	331
Lettre de M. VAN DER SWAELMEN	355
Acquisitions par l'État d'œuvres de Ch. VanderStappen	230, 246
Dons de M ^{me} Ch Van der Stappen au Musée de Schaerbeek	254
Une <i>Victoire</i> de V. ROUSSEAU au Cinquantenaire	54
Le buste de CHARLES-LOUIS PHILIPPE par BOURDELLE	135
Le monument d'EUGÈNE CARRIÈRE par RODIN	407
Id. de CÉZANNE par MAILLOI.	175
Id. d'EMMANUEL CHABRIER par M. VAURY.	87
Id. de CHAVEZ	335
Id. d'EMILE DE MOT par VICTOR ROUSSEAU	174
Id. de JOSEPH DUPONT par P. DU BOIS (OCTAVE MAUS)	153
Id. de GUILLAUME DUBUFFE par A. BARTHOLOMÉ	199
Id. de CHARLES DUVIVIER par V. ROUSSEAU	246
Id. du roi ÉDOUARD VII	229
Id. CHARLES GRAUX par G. DEVRESE	246
Id. d'HENNER à Bernwiller	175
Id. de GUSTAVE HUBERTI par V. ROUSSEAU	60, 358
Id. de VICTOR HUGO à Waterloo	263, 279, 399, 414
Id. de JEAN LORRAIN par SALADIN	222
Id. de MIRABEAU par INJALBERT	311
Id. de JEAN MOREAS par BOURDELLE	79
Id. de J.-J. ROUSSEAU par H. GREBER	263
Id. du COMTE HENRY RUSSELL à Gavarnie	327
Id. d'ADOLPHE SAMUEL à Gentbrugge	23
Id. de M ^{me} DE SÉVIGNÉ à Vitré	333
Id. de SISLEY à Moret-sur-Loing	271
Id. d'AMROISE THOMAS à New-York	327
Id. de FRANCIS THOMÉ par P. LANDOWSKY	191
Id. de VERDI par M. BUTTI	231
Id. de WAGNER à la Spezzia	71
Id. de la bataille de Jemappes	286
Id. des Belges morts au Congo par M. VINÇOTTE	102
Le Grand prix de Rome pour la gravure	85, 351
La Société pour l'étude de la gravure française	167
Concours de médailles	157
Les médailles éditées par MM. Fonson	54
Les médailles de M. G. Devreese	102
H. ROUSSEAU <i>La Sculpture aux XVII^e et XVIII^e siècles</i>	301
NÉCROLOGIE. REINHOLD REGAS	286
LOUIS-OSCAR ROTY (O. M.)	104

ARCHÉOLOGIE, ARCHITECTURE
ARTS APPLIQUÉS

L'Âme moderne d'un Pharaon (M. K. M.)	308
Les collections G. Vermeersch	30, 38
Les dentelles du legs G. Vermeersch (M. K. M.)	260
L'art et la dentelle (ID.)	292
Pour la sauvegarde du vieux Bruxelles (PAUL OTLET)	4
L'Esthétique de Bruxelles (J.-B. LECOMTE)	93
La gare centrale. Discours de M. H. CARTON DE WIART (O. M.)	156
L'escalier du Palais de justice (J.-B. LECOMTE)	365, 381, 414
La décoration de l'Hôtel communal de St-Gilles	63
Le Beffroi de Malines	420
La manifestation Acker	123
MAISON DU LIVRE. Exposition de M. CHARLES DOUDELET	92
L'Exposition du <i>Livre belge de 1910</i>	47
L'École des métiers d'art de Maredsous (J. HERMANN)	249
CHARLES BULS. <i>L'isolement des vieilles églises</i> (F. H.)	44
La restauration de l'église d'Hastière	126
LIÈGE. Exposition d'architecture (J. S.)	181, 188
Concours d'art décoratif	45, 189
MALINES. Le Congrès archéologique (GEORGES RITTER)	268
TOURNAI. Les anciennes industries d'art	212, 254, 262, 285
PARIS. Exposition de broderies russes (L. VAUXCELLES)	357
Exposition de la <i>Turquie en Europe</i>	175
ROME. Le Palais Farnèse	420

LITTÉRATURE

Femmes de lettres (M. S. M.)	41
Anthologie des poètes belges : ALBERT GIRAUD	158
L'assemblée générale des <i>Amis de la Littérature</i>	366, 382
Hommage à ZOLA (ROSNY).	325
En souvenir de CH.-L. PHILIPPE (LE CARDONNEL)	318
PAUL ADAM. <i>La Ville inconnue</i> (F. DE MIOMANDRE)	290, 299
JEAN AJALBERT. <i>Le château de la Malmaison</i> (ID.)	325
HENRI ASSELIN. <i>Paysages d'Asie</i> (ID.)	163
MARGUERITE BAULU. <i>Modeste Automne</i> (ID.)	317
NICOLAS BEAUDIN. <i>Les deux Règnes</i> (ID.)	
ID. <i>L'Évolution de Maurice Barrès</i> (ID.)	166
JEAN DE BÈRE. <i>Au fond des yeux</i> (FRANZ MAHUTTE)	244
MARGUERITE BERNAT-PROVINS. <i>Cantique d'été</i> (F. DE M.)	220
ALICE BERTHET. <i>Les expériences d'Asthénia au jardin de la connaissance</i> (ID.)	220
JULES BOISSIÈRE. <i>Propos d'un intoxiqué</i> (ID.)	325
V ^{ie} JOSEPH DE BONNE. <i>La Lumière de Sicile</i> (ID.)	220
CHARLES BRUN. <i>Renée Vivien</i> (ID.)	404
FRANCIS CARCO. <i>Instincts</i> (ID.)	133
F. CASTAINÉ. <i>Madame du Hausset, femme de chambre de Madame de Pompadour</i> (ID.)	133
ID. <i>Napoléon et la reine Hortense</i> (ID.)	198
LOUISE CHÂTEAU. <i>La Ravageuse</i> (ID.)	220
GASTON CHÉRAU. <i>La Prison de verre</i> (ID.)	187
HENRI CHERVET. <i>Escarmouches pour la tradition</i> (ID.)	395
PAUL CLAUDEL. <i>L'Otage</i> (ID.)	235
ID. <i>Cinq grandes odes suivies d'un processionnal pour saluer le siècle nouveau</i> (ID.)	235
ID. <i>Tête d'or et La Ville</i> (ID.)	340
STEPHEN CRANE. <i>La conquête du courage</i> (ID.)	155
ÉDOUARD DAANSON. <i>Le petit Billy et son précepteur</i> (ID.)	396
HENRI DAGUERCHES. <i>Le chemin de patipata</i> (ID.)	364
Un mot de réponse à Pierre Pons, roi (H. DAGUERCHES)	387
C. DE DANILOWICZ. <i>Naoum Tronson</i> (F. DE M)	325
D.-J. DEBOUCK. <i>Vies agrestes</i> (ID.)	229
JEAN DELACHAUME. <i>Lettres de lord Byron</i> (ID.)	225
GEORGES DELAQUYS. <i>La bonne clairière</i> (ID.)	404
LUCIE DELARUE-MARDRUS. <i>Tout l'amour</i> (ID.)	155
LOUIS DELATRE. <i>Contes d'avant l'amour</i> (ID.)	35
ID. <i>Le pays wallon</i> (ID.)	316
ID. <i>Le parfum des buis</i> (ID.)	394
GEORGES DENOUVILLE. <i>La première empreinte</i> (ID.)	318
MAURICE DES OMBIAUX. <i>Le Maugré</i> (ID.)	133
PROSPER-HENRI DEVOS. <i>Monna Lisa</i> (ID.)	317
NEEL DOFF. <i>Jours de famine et de détresse</i> (P. MILLE)	401
JEAN DOMINIQUE. <i>Les Enfants et les Livres</i> (F. DE M.)	141
ADOLPH DONATH. <i>Psychologie des Kunstsammelns</i> (OCTAVE MAUS)	323
LOUIS DUMONT. <i>L'aube sur le village</i> . (C. LEMONNIER)	217
ID. <i>Id.</i> (F. DE MIOMANDRE)	317
ALBERT ERLANDE. <i>Le Poème royal</i> (ID.)	121
ID. <i>Le Titan</i> (ID.)	411
ID. <i>Il Giorgione</i> (ID.)	411
SERGE EVANS. <i>La voix du beffroi</i> (ID.)	166
ÉMILE FAGUET. <i>Les dix Commandements</i> (ID.)	306
HENRI FALK. <i>Le cadre volé</i> . (ID.)	75
MAURICE DE FARAMOND. <i>La Dame qui n'est plus aux camélias — Nabuchodonosor</i> (ID.)	396
GABRIEL FAURE. <i>Sur la via Emilia</i> (ID.)	133
JEAN ET PAUL FIOLE. <i>Les patibulaires</i> (id.)	133
PIERRE FONS. <i>L'offrande au mystère</i> (ID.)	307
PASCAL FORTHUNY. <i>Isabel ou le poignard d'argent</i> (ID.)	166
ARMAND FOURREAU. <i>Le génie gothique</i> (ID.)	166
GEORGES ET DENIS. <i>Le Brasier</i> (ID.)	149
TALASAN GIAFFÉRI. <i>Les amants raisonnables</i> . (ID.)	307
ANDRÉ GIDE. <i>Isabelle</i> (L. St-H.)	241
ID. <i>Nouveaux prétextes</i> (F. DE MIOMANDRE)	129
ID. <i>Dostoïevsky d'après sa correspondance</i> (ID.)	353
JEAN GIRAUDOUX. <i>Provinciales</i> (ID.)	378
ID. <i>L'École des Indifférents</i> (ID.)	378
GEORGES GOFFIN. <i>Variations, poèmes en prose</i> (ID.)	166
ARMAND-LOUIS DE GONTAUT, DUC DE LAUZUN. <i>Le ton de Paris ou les amans de bonne compagnie</i> (ID.)	197
R. DE GOURMONT. <i>Nouveaux dialogues des amateurs</i> (ID.)	36
FRANZ HELLENS. <i>Massacrions les innocents</i> (ID.)	307
JOSÉ HENNEBICQ. <i>Antigone victorieuse</i> (ID.)	166
ROBERT D'HUMIÈRES. <i>Lettres volées</i> . (ID.)	265
EDMOND JALOUX. <i>L'Éventail de crêpe</i> (ID.)	154
EMMA LAMBOTTE. <i>Les Roseaux de Midas</i> (ID.)	149
MARCEL LAMI ET LÉO ROUANET. <i>Mémoires du capitain Alonso de Contreras</i> (ID.)	250
VALÉRY LARBAUD. <i>Fermina Marquez</i> (ID.)	186
LOUIS LA ROSE. <i>Les Vérités menteuses</i> (ID.)	220
ENRIQUE LARRETA. <i>La gloire de don Ramiro</i> (ID.)	155
LOUIS LATZARUS. <i>La Demoiselle de la rue des No-taires</i> (ID.)	75
GUY LAVALU. <i>Des fleurs, pourquoi...</i> (ID.)	75
M.-A. LEBLOND. <i>Anicette et Pierre Desrades</i> (ID.)	186
ALPHONSE LEFEBVRE. <i>L'inconnue de P. Mérimée</i> (ID.)	36
CAMILLE LEMONNIER. <i>La Chanson du carillon. — Comme va le ruisseau</i> (ID.)	179
FRANÇOIS LÉONARD. <i>Le Triomphe de l'Homme</i> (ID.)	307
ABEL LETALLE. <i>Idées et figurations d'art</i> (ID.)	
RAYMOND LIMBOSCH. <i>L'enclos</i> (ID.)	149
PAUL DE LOGET. <i>Le Roman d'un neurasthénique</i> (ID.)	75
JEAN LORRAIN. <i>Du temps que les bêtes parlaient</i>	229
JEAN MADELINE. <i>Le sourire de la Joconde</i>	229
PAUL MARGUERITTE. <i>Nos tréteaux</i> . (F. DE MIOMANDRE)	154
J.-T. MARINETTI. <i>Le futurisme</i> (ID.)	371
MARTIAL MARTEL. <i>Tourments</i> (ID.)	41
ID. <i>Les Bornes du chemin</i> (ID.)	41
HENRI MARTINEAU. <i>Silhouettes</i> (ID.)	220
CAMILLE MAUCLAIR. <i>Les Passionnés</i> (ID.)	259
ID. <i>Florence</i> (ID.)	402
JEAN-MARIE MESTRALLET. <i>André Chénier</i> (ID.)	166
MARIO MEUNIER. <i>Sappho</i> (ID.)	133
MARCEL MILLET. <i>Le Compagnon aux images</i> (ID.)	220
O.-W. MILOSZ. <i>Les Éléments</i> (ID.)	275
F. DE MIOMANDRE. <i>L'Ingénu</i> (BLANCHE ROUSSEAU)	105
GABRIEL MOUREY. <i>Les Passionnés</i> (F. DE MIOMANDRE)	259
ID. <i>Le Village dans la Pinède (Mazargues)</i> (ID.)	259
ÉMILE NOLLY. <i>Hien le Maboul</i> (ID.)	115
ID. <i>La Barque annamite</i> (ID.)	115
A.-B. NORTH-PEAL. <i>Paris sous le Second Empire</i> (ID.)	260
NOZIÈRE. <i>Au Temps d'Adrien</i> (ID.)	133
JULIEN OCHSÉ. <i>Profil d'or et de cendre</i> (ID.)	172
LOUIS PERGAUD. <i>De Goupil à Margot</i>	229
CH.-L. PHILIPPE. <i>Lettres de jeunesse</i> (F. DE MIOMANDRE)	243
ID. <i>La Mère et l'Enfant</i> (ID.)	243
CONSTANTIN PHOTIADÈS. <i>George Meredith</i> (ID.)	35
HÉLÈNE PICARD. <i>Nous n'irons plus au bois</i> (ID.)	166
LOUIS PIÉRARD. <i>En Wallonie</i> (ID.)	316
SANDER PIERRON. <i>Par-dessus la haie</i> (ID.)	325
EDGAR POË. <i>Les Lunettes</i> (ID.)	149
H. DE POUVOURVILLE. <i>Le Cinquième bonheur</i> (ID.)	187
MARCEL PROUILLE. <i>Impressions</i> (ID.)	404
C.-F. RAMURY. <i>Aimé Pache, peintre vaudois</i> (ID.)	166
PAUL REBOUX. <i>La Petite Papacoda</i> (ID.)	133
HENRI DE RÉGNIER. <i>Le Miroir des heures</i> (ID.)	171
A. ROBIDA. <i>Les Vieilles Villes du Rhin</i> (ID.)	36
L. ROLMER. <i>Le second volume des Chants perdus</i> (ID.)	171
J.-H. ROSNY aîné (ENACRYOS) <i>Amour étrusque</i> (ID.)	307
ID. <i>La Guerre du feu</i> (ID.)	154
J.-H. ROSNY jeune. <i>La Toile d'araignée</i> (ID.)	395
J. SCHLUMBERGER. <i>L'Inquiète paternité</i> (ID.)	417
SÉNANCOUR. <i>De l'Amour selon les lois primordiales</i>	220
LE SIEUR DE SIGOGNE. <i>Les Satyres</i> (F. DE MIOMANDRE)	395
ANDRÉ SPIRE. <i>Vers les routes absurdes</i> (ID.)	171
HUBERT STIERNET. <i>Haute Plaine</i> (ID.)	149
A. SUARÈS. <i>Voyage du condottiere</i> (ID.)	81
THARAUD. <i>La Maîtresse-Servante</i> (ID.)	259
ANTON TCHERKHOV. <i>Valet de chambre</i> (ID.)	133
GUSTAVE VANZYPE. <i>Les Étapes</i> (FRANZ HELLENS)	44
MEG VILLARS. <i>Les Imprudences de Peggy</i> (ID.)	35
H.-G. WELLS. <i>Effrois et fantasmagories</i> (ID.)	260
LÉON WÉRY. <i>D'après l'Écclésiaste; quelques petits essais sur le mécanisme de la vie intérieure</i> (ID.)	166
COLETTE WILLY. <i>La Vagabonde</i> (ID.)	26
COLETTE YVER. <i>Le métier de roi</i> (ID.)	149
PH. ZILCKEN. <i>Impressions d'Algérie</i> (ID.)	203
Œuvres complètes de Cha-Cha Vana (ID.)	404
<i>Le Souvenir de Charles Demange</i> (ID.)	166
Feuilles mortes (MARCEL PROUILLE)	125
PÉRIODIQUES NOUVEAUX. <i>La Licorne</i>	84, 199, 213
<i>Le Printemps des lettres</i>	175
<i>L'Art et le Droit</i>	183
<i>Nos élégances</i>	245
<i>Le Passant</i>	335, 383

<i>Cave Canem</i>	335, 351
<i>Le Monde</i>	375
Conférence des AMIS DE LA LITTÉRATURE. — J. DESTREÈ : <i>L'ouvrier chez les écrivains belges</i> (G. R.)	22
M. DES OMBIAUX : <i>Les sources populaires de la poésie</i> (Id.)	405
Conférences de l'UNIVERSITÉ NOUVELLE. — CH. DIEHL : <i>Les Origines de Venise</i>	93
S. REINACH : <i>L'histoire de la peinture vénitienne au XV^e siècle</i>	93
H. MARCEL : <i>Lorenzo Lotto, Moretto et Morano</i> (A. DE R.)	93
ALBERT MOCKEL : <i>La poésie et la musique dans la mélodie française</i> (Ch. V.)	100
M. MÉDÉRIC DUFOUR : <i>Le théâtre et la musique grecques</i> (Id.)	388
Conférences de l'Exposition de Charleroi. — CAMILLE LEMONNIER : <i>Le Hainaut, terre d'art et de travail</i>	197
JULES DESTREÈ : <i>Watteau et Pater</i>	213
E. CLOSSON : <i>L'école du contrepoint en Wallonie</i>	221
MARCEL LAURENT : <i>L'architecture en Wallonie</i>	237
MAURICE WILMOTTE : <i>L'ancienne littérature du Hainaut</i>	246
ERNEST VERLIANT : <i>La contribution wallonne à la peinture des XV^e et XVI^e siècles</i> (G. A. D.)	262
M. DES OMBIAUX : <i>Des Imagiers à Victor Rousseau</i>	269
L. PIÉRARD : <i>La chanson populaire du Hainaut</i> (G. A. D.)	278
H. FIERENS-GEVAERT : <i>Le paysage, de Patinir et Bles à Boulanger</i>	301
L. DUMONT-WILDEN. <i>Le prince de Ligne et Oct. Pirmez</i>	302
L. DELATRE. <i>Les écrivains modernes de Wallonie</i>	302
L. HENNEBICQ. <i>Les industries d'art du Hainaut</i>	318
E. CLOSSON. <i>L'histoire de la musique dans la Wallonie</i>	326
ROBERT SAND. <i>La gravure en Wallonie</i>	333
JULES DESTREÈ. <i>Récapitulation</i>	350
LIÈGE. Conférence de M. DES OMBIAUX : <i>Brillat-Savarin</i>	132
PARIS. Conférence de M ^{me} M. MOCKEL : <i>Madame Dugazon</i>	183
L'Université nouvelle. Programme 1911-1912	238
Concours de l'Académie	180
Elections à l'Académie	230
Prix de la Libre Académie de Belgique	414
Primes du Conseil provincial du Brabant	420
Prix de l'Académie Goncourt et de <i>La Vie heureuse</i>	399
Le grand prix de Littérature de l'Académie française	87
Accusés de réception	45, 54, 173, 232, 310, 390, 398
Vente d'autographes	215
NÉCROLOGIE. — CHARLES DULAIF	294
PAUL EUDEL	390
LAURENT EVRARD (O. M.)	61
ANTONIO FOGAZZARO	85
MAURICE MAINDRON	246
XAVIER DE RICARD	223
EUGÈNE ROBERT (OCTAVE MAUS)	99

MUSIQUE

La Musique de chambre en Allemagne (G. SYSTEMMANS)	9, 17, 25, 33
Lettres de Glük	215
Les Mémoires de Wagner	151
Le Prix de Rome	334
La Manifestation Sylvain Dupuis	326
Le Concours de <i>Musica</i>	230
Le Congrès de la S. I. M. à Londres (CH. VAN DEN BORREN)	149, 194, 204, 212
La Musique à Panama (L. MORET)	276
<i>Chansons de Flandre</i> , par CAMILLE LEMONNIER (O. M.)	237
LIONEL DE LA LAURENCIE. <i>Lully</i> (CH. VAN DEN BORREN)	227, 336
A. POCHEHAMMER. <i>L'Anneau du Nibelung</i>	100
ANSELME VINÉE. <i>Principes du système musical et de l'harmonie théorique et appliquée</i> (Ch. V.)	245
Bibliographie musicale (O. M. et Ch. V.)	357, 396
Concerts du Conservatoire. Saison 1910-1911 (H. L. B.)	85
Concours	205, 212, 221, 230
CONCERTS POPULAIRES. Saison 1910-1911. 2 ^e Concert. <i>La Faust-Symphonie</i> de Liszt. M. ROSENTHAL (O. M.)	36
3 ^e Concert. <i>La Symphonie en ut</i> de Wagner. M ^{me} LEFFLER-BURCKARDT (H. L. B.)	69
4 ^e Concert. <i>La Création</i> de Haydn (O. M.)	149
CONCERTS YSAYE. Saison 1910-1911. 3 ^e Concert. <i>Le Tonkünstler Orchester</i> (OCTAVE MAUS)	28
4 ^e Concert. M. OSSIPI GABRILOWITSCH (H. L. B.)	59

5 ^e Concert. MM. EDW. ELGAR et JEAN GÉRARDY (Id.)	93
6 ^e Concert. MM. MENGELBERG, MARK HAMBURG et THÉO YSAYE (O. M.)	141
7 ^e Concert. MM. EUG. YSAYE et J. JONGEN (Id.)	116
Saison 1911-1912. 1 ^{er} Concert. M. L. CAPET (Ch. V.)	373
CONCERTS DURANT (Id.)	44, 78, 100, 148
Concerts de la SOCIÉTÉ J.-S. BACH (Id.)	78, 189
Concerts de la LIBRE ESTHÉTIQUE. 1 ^{er} Concert. M ^{lle} VELUARD, POIRIER et M. STÉVART; MM. E. CHAUMONT, J. GAILLARD et A. DEMBLON (Id.)	99
2 ^e Concert. M ^{me} M. DEMEST, MM. E. BOSQUET, E. CHAUMONT, MORISSEAU, VAN HOUT et PITSCH (Id.)	108
3 ^e Concert. M ^{lle} ROLLET, MM. ENGLEBERT et MARCEL LABEY, M ^{me} CH. SOHY, MM. BOSQUET, ZIMMER, MORISSEAU et GAILLARD (Id.)	116
4 ^e Concert. M ^{lle} BLANCHE SELVA et M ^{me} MARIE-ANNE WEBER (Id.)	124
CERCLE ARTISTIQUE. MM. R. PUGNO et E. YSAYE (Ch. V.)	60
Concert de la Section chorale (O. M.)	117
Concert de M ^{me} L. MYSZ-GMEINER (Id.)	117
GRANDE-HARMONIE. Récital JULIETTE WIHL (Ch. V.)	45
Récitals CRICKBOOM (Id.)	45, 100
Concerts de l'orchestre de la Grande-Harmonie (E. L.)	100
Récital EGGERMONT-ROBA (A.)	109
ÉCOLE ALLEMANDE. Récital MARIE MOCKEL	93
SALLE STUDIO. Récital MARGUERITE LAENEN (O. M.)	22
PALAIS DES ARTS. Festival Liszt. M ^{me} M.-A. WEBER, M. A. VAN DOOREN (Id.)	28
SALLE ERARD. S. I. M. Audition CH. TOURNEMIRE (Ch. V.)	36
Id. Audition CHARLES MOUQUET (Id.)	117
Conférence de M. CH. MARTENS : <i>Les débuts de l'oratorio</i> (Id.)	165
Causerie audition de M. CH. DELGOUFFRE : <i>L'École française moderne</i>	419
Concerts de la Soc. nationale des Compositeurs belges	214
CHARLEROI. Séances de musique wallonne	206, 230, 253, 341
La musique à Liège (GEORGES RITTER)	37, 124, 125, 157, 206, 213, 389, 396, 419
La Société J.-S. Bach de Liège	76, 365
MONS. Concert GEORGES PITSCH (L. P.)	373
VERVIERS. Récital d'œuvres de M. ALBERT DUPUIS (J. S.)	109
Nouveaux concerts	396
PARIS. SCHOLA CANTORUM. Récital ANTOINETTE VELUARD (JACQUES HERMANN)	38
Récitals AUGUSTE DE RADWAN (Id.)	67
SALLE ERARD. Concerts Durand (O. M.)	84
Concert de la S. I. M. (S.)	156
Auditions de M. et M ^{me} ENGEL-BATHORI. (O. M.)	373, 391, 406
ARRAS. Concours international de pièces d'orgue	277
DIJON. Concert de M ^{lle} B. SELVA et M. ROLLET	207
ROUEN. Exécution d'œuvres de Lully	239
NÉCROLOGIE. AUGUSTE DEPPE (G. R.)	101
ALEXANDRE GUILMANT (O. M.)	109
GUSTAVE MAHLER (Id.)	170
FELIX MOTTL	220, 239
VILMA NORMANN-NERUDA	133
THÉODORE RADOUX (O. M.)	101
JOHANN SVENDSEN	213

THÉÂTRE

L'acteur et le décor (FRANCIS DE MIOMANDRE)	2
Le décor et la lumière (Id.)	12
Interprètes (JEAN D'UDINE)	268
Le Comédien (ANTOINE)	309
La première de <i>Tannhäuser</i> (MARSCHNER, trad. Ch. V.)	164
Le Théâtre National ambulant	231
Ibsen et la presse anglaise en 1891	415
Le <i>Vaisseau Fantôme</i> de PHILIPPE DIETSCH	359
THÉÂTRE DE LA MONNAIE (Saison 1910-1911). Reprise de <i>l'Attaque du moulin</i> (OCTAVE MAUS)	4
Reprise de <i>Werther</i> (Id.)	13
<i>La Glu</i> , par GABRIEL DUPONT (Id.)	21
<i>Hopjes et Hopjes</i> , par M. G. LAUWERYS (Id.)	21
Reprise de <i>Pelléas et Mélisande</i> (Id.)	29
Reprise de <i>Elektra</i> (Id.)	43
<i>Manon Lescaut</i> , par G. PUCCINI (Ch. V.)	61
Reprise de <i>Carmen</i> . M ^{me} CROIZA (H. L. B.)	77
<i>Le Feu de la Saint-Jean</i> , par M. R. STRAUSS (Id.)	91
<i>L'Enfance du Christ</i> , par HECTOR BERLIOZ (Id.)	107

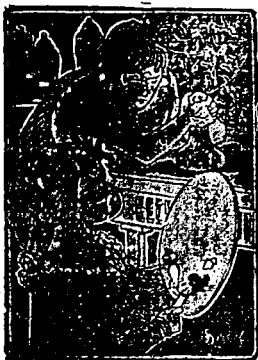
Le Festival Wagner. <i>Lohengrin</i> (OCTAVE MAUS) . . .	31	<i>tien</i> , par MM. G. D'ANNUNZIO et C. DEBUSSY (ID.) . . .	172
Id. <i>Tannhäuser, Das Rheingold, Die Walküre, Siegfried</i> (ID.) . . .	140	Les ballets russes (ID.) . . .	197
Id. <i>Götterdämmerung</i> (ID.) . . .	147	<i>The Quaker girl</i> , par MM. J. TANNER et L. MONCKTON (ID.) . . .	205
Saison 1911-1912. Tableau du personnel . . .	285	THÉÂTRE RÉJANE. <i>L'Oiseau bleu</i> , par M. MAETERLINCK (ID.) . . .	77
Réouverture. (Ch. V.) . . .	331	THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. <i>Hedda Gabler</i> , d'IBSEN . . .	38
<i>Thérèse</i> , par M. JULES MASSENET (ID.) . . .	356	<i>Malazerte</i> , par M. GRAÇA ARANHIA (O. M.) . . .	68
<i>Le Secret de Susanne</i> , par M. WOLF-FERRARI (ID.) . . .	356	THÉÂTRE DES ARTS. <i>Fantasio</i> , d'ALFRED DE MUSSET (ID.) . . .	83
<i>Obéron</i> , de C.-M. VON WEBER (ID.) . . .	380	<i>Le Dépenster</i> , par M. LÉON FRAPIÉ (ID.) . . .	83
THÉÂTRE DU PARC. Saison 1910-1911. <i>Sire</i> , par M. LAVEDAN (GEORGES RENCY.) . . .	6	<i>Niou</i> , par K. OSSY DYNOF (GILBERT DE VOISINS) . . .	169
<i>L'Aventurière</i> , par M. ALFRED CAPUS (ID.) . . .	29	Id. <i>La Nuit persane</i> , par M. J.-L. VAUDOYER (ID.) . . .	169
<i>Mon ami Teddy</i> , par MM. RIVOIRE et BESNARD (ID.) . . .	53	AMSTERDAM. La troupe de la Monnaie dans <i>Orphée</i> . . .	158
<i>L'Ange gardien</i> , par M. ANDRÉ PICARD (ID.) . . .	100	BAYREUTH. <i>Parsifal</i> (PIERRE DE BRÉVILLE) . . .	267
<i>Le Vieil Homme</i> , par M. G. DE PORTO RICHE (ID.) . . .	137	LYON. <i>Pantagruel</i> , par MM. A. JARRY, E. DEMOLDER et CLAUDE TERRASSE . . .	47
Saison 1911-1912. M. LEBARGY dans <i>Tartufe</i> (ID.) . . .	341	NÉCROLOGIE. ANNA JUDIC . . .	125
Reprise du <i>Vieux Marcheur</i> (ID.) . . .	350	GEORGES IMBART DE LA TOUR (O. M.) . . .	302
<i>Le Goût du Vice</i> , par M. H. LAVEDAN (ID.) . . .	365	JEANNE TORDEUS (ID.) . . .	13
<i>Le Scandale</i> par M. H. BATAILLE (ID.) . . .	406	Id. (B. F.) . . .	19
MATINÉES LITTÉRAIRES. <i>Il ne faut jurer de rien</i> , par ALFRED DE MUSSET (ID.) . . .	14		
<i>Les Rantzau</i> , par ERCKMAN-CHATRIAN (ID.) . . .	37		
<i>William Radcliff</i> , par H. HEINE (ID.) Conférence de M ^{me} CHANDLER . . .	61		
<i>La Vie de Bohême</i> , par H. MÜRGER (ID.) Conférence de M. DWELSHAUVERS . . .	109		
<i>Le Fils de Giboyer</i> , par E. AUGIER (ID.) Conférence de M. JEAN BERNARD . . .	350		
<i>Le Grillon du Foyer</i> , par DICKENS (ID.) Conférence par M. LÉO CLARETIE . . .	365		
<i>La Course du Flambeau et les Paroles restent</i> , par M. P. HERVIEU (ID.) Conférence de M. GUYOT . . .	389		
<i>Les Romanesques</i> , par M. E. ROSTAND (ID.) Conférence de M. HENRI LIEBRECHT . . .	413		
THÉÂTRE DES GALERIES. <i>Les Marionnettes</i> , par M. P. WOLFF (ID.) . . .	29		
<i>La Meilleure des femmes</i> , par MM. BILHAUD et HENNEQUIN (ID.) . . .	61		
<i>Le Bois sacré</i> , par MM. DE CAILLAVET et DE FLERS (ID.) . . .	69		
<i>Les Moulins qui chantent</i> , par MM. FONSON, WICHELER et VAN OOST (ID.) . . .	107		
<i>L'Enfant de l'amour</i> , par M. HENRI BATAILLE (ID.) . . .	359		
<i>Le Feu de la Saint-Jean</i> , par MM. FONSON et WICHELER (ID.) . . .	397		
ALCAZAR. <i>Comme ils sont tous</i> , par MM. ADERER et EPHRAÏM (ID.) . . .	53		
<i>Le Divorce de M^{lle} Beulemans</i> , par MM. TRICOT et WAPPERS (ID.) . . .	85		
Théâtre de la Jeunesse. <i>Les Images</i> , par M ^{me} JEAN BERLAER et CH. MÉLANT (ID.) . . .	101		
THÉÂTRE MOÏSÈRE. <i>Amour tzigane</i> , par M. F. LEHAR (O. M.) . . .	30		
OLYMPIA. <i>Papillon, dit Lyonnais le Juste</i> , par M. L. BERNIÈRES (GEORGES RENCY) . . .	6		
<i>Le Million</i> , par MM. G. BERR et GUILLEMAUD (ID.) . . .	13		
<i>Jules</i> , par MM. G. MASSET et L. SOUGUENET (ID.) . . .	70		
<i>Les Bleus de l'amour</i> , par M. ROMAIN COOLUS (ID.) . . .	357		
<i>Les Traîns de luxe</i> , par M. ABEL HERMANT (ID.) . . .	390		
PARIS. OPÉRA-COMIQUE. <i>Bérénice</i> , par M. ALBÉRIC MAGNARD (OCTAVE MAUS) . . .	404		
THÉÂTRE DU CHATELET. <i>Le Martyre de Saint Sébas-</i>			

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Art et pornographie (OCTAVE MAUS) . . .	348
Les droits d'auteur des peintres, sculpteurs, etc. . .	215
L'interdiction du <i>Cloître</i> de Verhaeren à Fribourg . . .	15
Molière interdit sous la Restauration . . .	87
Flaubert et la justice allemande . . .	270
Un faux Rembrandt (O. M.) . . .	253
<i>L'Angelus</i> de Millet . . .	254
Les artistes et leur vie privée (M ^{me} Lauth-Sand c/ les auteurs de <i>L'Enfant du Siècle</i>) (OCTAVE MAUS) . . .	399
<i>La Veuve Joyeuse</i> (Max Eschig c/ divers éditeurs) . . .	46
Apollon pythien (État français c/ Félicien) . . .	285
M. Abel Hermant et <i>le Main</i> (O. M.) . . .	342
<i>L'Histoire de France</i> (A. France c/ Lemerre) 366, 374, 382, 398	
<i>Le Courrier de Chine et le Vaisseau des caresses</i> (D ^r Hacks c/ Jules Bois) (O. M.) . . .	374
<i>Le fils de Lagardère</i> (M. Paul Féval c/ une entreprise de films) . . .	173
Engagement nul. Dédit valable. (M. Alexandroff c/ M ^{me} Lina Ruby) . . .	310
Les deux Réjane (Gabrielle Réjane c/ Réjane-Billy) . . .	341
Le Diorama de Sem (C ^{tesse} Petihou c/ Sem et Rouville) 366, 382	

DIVERS

Le Congrès des <i>Amitiés françaises</i> . . .	277, 284, 294
Provocations flamigantes (O. M.) . . .	388
Les chiens gardiens de musées (L. MAETERLINCK) . . .	349
Les rayons violets dans les musées (ID.) . . .	381
La sécurité des musées (G. HARRY) . . .	412
La précocité du génie . . .	247
Dandysme (P.-L. HERVIER) . . .	245
L'Académie des Peacocks . . .	353
Nominations et promotions . . .	390, 397
Une Ligue contre l'emprunt des livres . . .	293
Les animaux musiciens . . .	39



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.